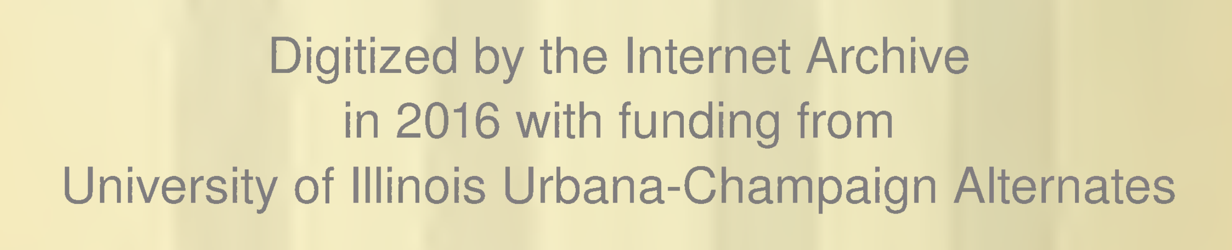








# LYS SAUVAGE

PAR

ANDRÉ THEURIET

Illustrations d'AMATO



I

Il y a une vingtaine d'années, dans les villages de la montagne langroise, une coutume existait encore, chère aux enfants : pendant les derniers jours de la semaine sainte, filles et garçons de dix à quinze ans, choisis par le sacristain, allaient de porte en porte et de ferme en ferme quêter des œufs, en chantant une complainte où la Passion de Notre-Seigneur était naïvement rimée. Les ménagères pourvues d'un poulailler ne refusaient jamais quelques œufs aux chanteurs, et celles qui n'avaient pas de poules s'en tiraient en donnant un morceau de la brioche de Pâques, une pomme ridée, voire même un michon de pain. Au retour, cette dîme prélevée sur les paroissiens était partagée entre les quêteurs et le sacristain, qui, comme de juste, s'adjugeait la maîtresse part.

Donc, un jeudi saint, au coup de midi, les *gachenels* et les *gachelles* d'Auberive qui passaient pour avoir les plus jolies voix, et que Cadet Boucheseiche, le sacristain de la paroisse, avait triés sur le volet, partirent de compagnie pour visiter les fermes enclavées dans la forêt. En première ligne figuraient naturellement les enfants Boucheseiche, portant le panier aux œufs : deux garçons de douze et quatorze ans, aussi dissemblables qu'un bouvreuil et une mésange. L'aîné, Vincent, était lourd de corps et d'esprit, mafflu, haut en couleur, avec de gros yeux bruns à fleur de tête ; le cadet, Félix, au visage pâlot semé de taches de rousseur, avait le corps grêle, la mine futée, les yeux gris et les cheveux blonds. Aussi, l'ingénieux Boucheseiche, pour mieux marquer encore cette différence, avait-il baptisé Vincent « la Bourgogne » et Félix « la Champagne » ; de sorte que ces sobriquets leur étaient restés. Les deux frères se chamaillaient ainsi que deux jeunes coqs; ils ne s'entendaient guère que pour molester la pupille du père Boucheseiche, Germaine Vincart, leur cousine, qui était bossue, et dont ils faisaient leur souffre-douleur. Celle-ci, malgré sa taille déviée, ses épaules saillantes et son apparence chétive, avait été adjointe au groupe des quêteurs, parce qu'elle possédait une voix fraîche, bien timbrée, et faisait valoir les couplets de la complainte, que les autres accompagnaient en chœur. Bien qu'âgée de quatorze ans, elle en paraissait onze à peine, tant elle était malingre de corps et frêle de santé. Toute sa vitalité s'était concentrée dans son pâle visage aux traits délicats, dans ses grands yeux expressifs, dont les pupilles noires et luisantes comme des cerises de bois, illuminaient le blanc bleuâtre de la cornée. Sage, discrète et douce,

les cheveux bruns serrés dans un petit bonnet de tulle noir, aux ruches violettes, elle se tenait gravement près de Clairette Pitois, une fille de son âge, dégingandée et d'allures garçonnières, aussi remuante et effrontée que Germaine semblait réservée et modeste; cette Clairette, tête nue, avec d'épais cheveux blonds, roussis par le hâle et s'échevelant sous le peigne, avait l'œil hardi, les joues hâlées, les lèvres rouges, toujours prêtes à rire; son buste précocement formé faisait craquer son casaquin de laine, et ses cotillons devenus trop courts laissaient voir, quasi jusqu'aux genoux, ses jambes nues, zébrées d'égratignures. Elle manquait absolument de tenue et coquetait déjà avec un grand gachenet de quinze ans, solidement bâti, noir comme un grillon, leste et maigre comme un chat sauvage, qui se nommait Martial Seurrot, et qu'on avait baptisé *le Frisé*, à cause de ses cheveux châtains crépus. Il n'avait point son pareil, pour grimper aux arbres, dénicher les oiseaux, tailler des sifflets dans les brins de saules; aussi était-il le chef et le conducteur de la bande; les autres garçons lui obéissaient au doigt et à l'œil, pleins d'un admiratif respect pour son entrain, son adresse et sa force.

Pâques, cette année-là, tombait vers la fin d'avril. Aussi, bien qu'en ce pays de gorges étroites et de collines boisées les nuits fussent encore très fraîches, la forêt commençait à s'éveiller, à fleurir et à gazouiller. Sous un ciel clair, plafonné de nuées floconneuses, les hêtres élançaient leurs fûts argentés, leurs fines ramures retombantes, à l'extrémité desquelles de minces bourgeons se dépliaient déjà, et ces pousses naissantes mettaient un poudroiement vert dans l'épaisseur du taillis. L'herbe courte des friches était semée d'anémones violettes; les épines noires fleuronnaient dans les pâtis; sous bois, les alisiers, les cerisiers et les poiriers sauvages épanouissaient leur floraison blanche. Çà et là, sur le sol de la futaie, s'étalant en larges taches, les muguets montraient déjà hors de la gaine des doubles feuilles leurs boutons d'un vert laiteux. Une virginale blancheur décorait les fourrés et les clairières. Entre le ciel pâle et la terre où les plantes poussaient à foison, ces fumées de verdure et ces frissons de pétales couleur de neige donnaient à la forêt l'aspect d'une grande église où se célébrait une joyeuse messe de mariage. Des odeurs de violettes et d'aspérules y montaient comme un encens printanier, et des triolets de pinsons, des sifflets de merles, des rossignolades de fauvettes s'y mêlaient comme un chœur nuptial.

— D'abord, s'écria d'un ton de commandement, Martial Seurrot, nous pointerons droit sur la ferme de la Salle, en passant par la Thuilière; ensuite nous ferons la Borde, Acquenove, Allofroy, et nous nous rabattrons sur la ferme de Val-Clavin... Puis, s'adressant aux deux porteurs de panier: — La Bourgogne et la Champagne, attention! mes gachenets, vous allez garnir de mousse le fond du panier, afin que les œufs ne se changent pas en une omelette avant notre retour...

— Si on y mettait aussi des tas de violettes? hasarda Germaine, ça serait plus joli!

— Pourquoi pas toutes les mauvaises herbes de la forêt, grogna la Bourgogne; de quoi te mêles-tu, mamselle la mal tournée? Nous aurons assez de maux de porter le panier et ce n'est pas toi qui nous aideras!...

Intimidée par cette rebuffade, Germaine ne souffla plus mot, et une fois la mousse ramassée, on se remit en route. Martial ouvrait la marche en sifflant comme un merle; Clairette s'était faufilée près de lui, les deux Boucheseiche suivaient en secouant le panier; Germaine se tenait un peu en arrière, et, tentée à chaque instant par la vue d'une fleur, s'arrêtait pour la cueillir, puis était obligée de s'essouffler afin de rejoindre la bande, qui ne s'inquiétait pas d'elle et cheminait d'un bon pas le long des tranchées.

A la fin, on atteignit une lisière d'où l'on vit les bâtiments de la Salle dresser leur masse grise au milieu des avoines et des seigles verts. Les chiens aboyaient furieusement dans la cour, et les enfants, peu rassurés, serrés les uns contre les autres, s'avançaient avec précaution jusqu'au seuil de la cuisine. Pour leur début, ils n'avaient pas de chance. La fermière était absente, et Perdriset, le fermier, jouissait d'une réputation de rudesse et d'avarice.

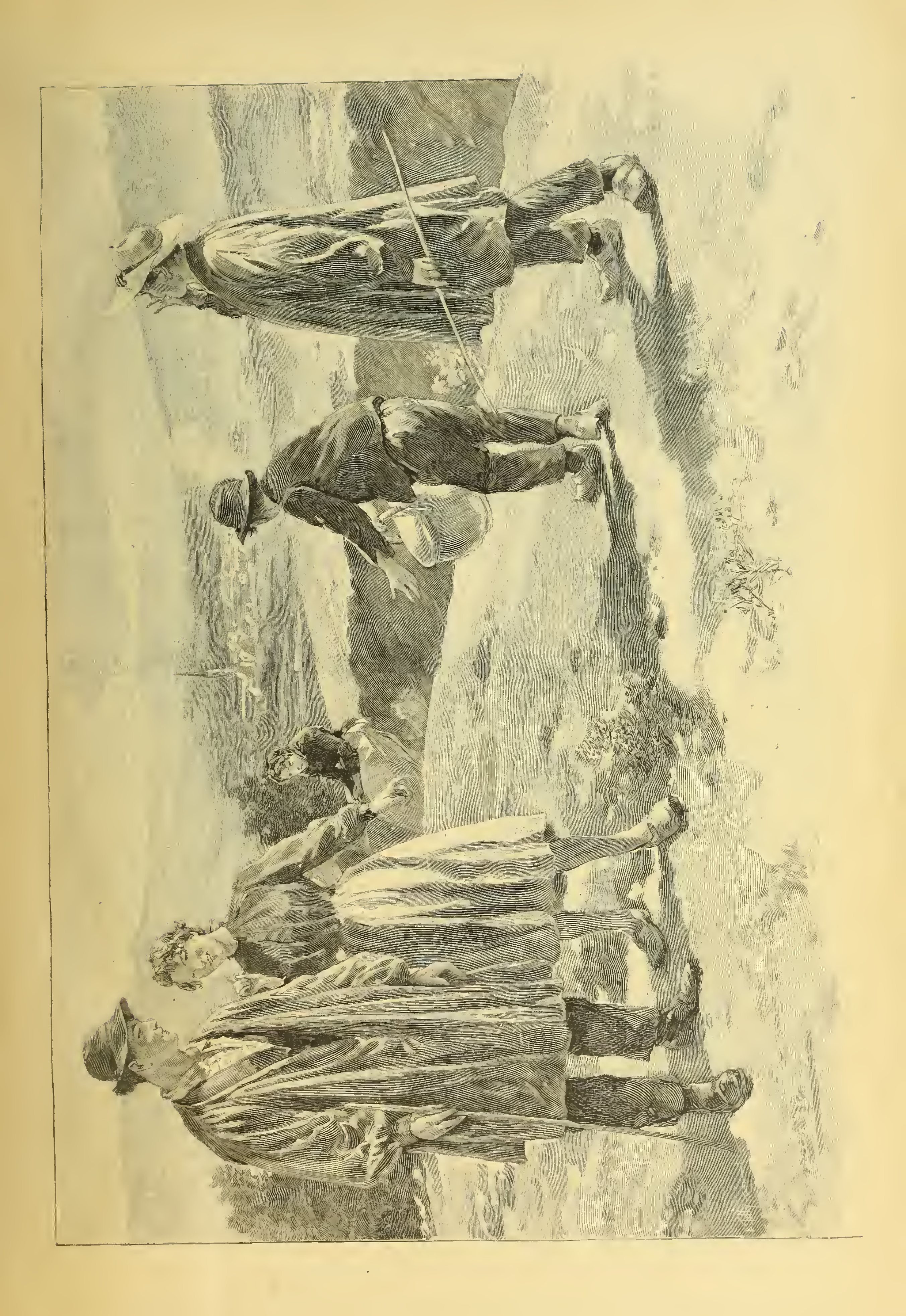
Néanmoins, s'encourageant du regard, les quêteurs se rapprochaient de la porte entr'ouverte et chantaient à l'unisson le premier couplet de la complainte:

Seigneurs et dames, vous plaît-il d'écouter
Une complainte piteuse à raconter!
De Notre-Dame qui eut le cœur dolent,
Quand elle sut qu'on prenait son enfant...

La voix grave de Martial, les voix argentines et justes des deux filles montaient agréablement dans l'air ensoleillé; mais la Bourgogne et la Champagne braillaient à tue-tête, sans souci de la mesure, et si faux que les chiens agacés s'étaient remis à hurler quant et quant. Perdriset, qui achevait de déjeuner, ne laissa pas aux chanteurs le loisir de terminer la complainte. Au beau milieu d'un couplet, ouvrant brusquement l'huis, il parut sur le seuil en bras de chemise et en bonnet de coton:

— Tas de bavards, cria-t-il, avez-vous bientôt fini de me casser les oreilles?... Qu'a que vous venez traîner vos guêtres par chez nous?... Il avisa le panier vide que laissaient tomber la Bourgogne et la Champagne ahuris. — Hein? continua-t-il, vous venez quémander des œufs?... Ah! bé! il fait trop froid, nos poules n'en ont pas core pondu!... La bourgeoise n'est pas ici et c'est une chance, car elle vous aurait renvoyés à coups de balai; moi, je suis bon enfant, et j'vas vous quérir quelque chose, pour avoir la paix.

Il rentra dans la cuisine, monta sur un escabeau



pour aveindre la claie suspendue au-dessus du dressoir, et en redescendit avec une poignée de cerises sèches qu'il jeta dans le panier :

— Veci pour vot' chanson... C'est plus payé qu'elle ne vaut; et maintenant, débarrassez-nous le plancher!...

Il referma rudement la porte, et les quêteurs s'éloignèrent penauds, tandis que les chiens les reconduisaient en hurlant... Quand ils se retrouvèrent sur le chemin, Martial tira malicieusement la langue dans la direction de la ferme :

— Méchant grippe-sou de Perdriset, grommela-t-il, je lui souhaite autant de rats dans son grenier qu'il y a de pierres dans ses champs!

— Il faut convenir que nous avons bien mal chanté, observa doucement Germaine; une autre fois vous me laisserez réciter seule les couplets et vous vous contenterez de répéter le refrain tous ensemble...

— C'est ça, répliqua railleusement la Champagne, il faudra obéir à mamselle « J'ordonne »!... Nous nous moquons de tes commandements, tu sais!... Nous ne sommes pas ici au catéchisme, où M. le curé Péchenart ne voit que par tes yeux, vilaine rapporteuse!...

— La gachette a raison, interrompit Martial... les voix des deux Boucheseiche rappellent le cri de la chouette... Moins on les entendra, mieux ça ira... Germaine chantera seule, et nous l'accompagnerons au refrain...

Ceci ayant été prononcé d'un ton impérieux, la Bourgogne et la Champagne ne jugèrent pas à propos de répliquer. Leurs regards s'abaissèrent simultanément vers le fond du panier où les cerises sèches s'éparpillaient sur la mousse, et la même idée sournoise leur monta au cerveau. Ils réfléchirent que l'offrande du fermier Perdriset était bien mesquine, et ne valait guère la peine qu'on la rapportât à Auberive; tout en ruminant cette réflexion, ils ébauchèrent ensemble le même geste scrutateur, et leurs doigts se rencontrèrent faisant main basse sur les cerises sèches.

La Champagne, pour sa part, trouvait un double intérêt à cette occupation : d'abord la satisfaction de sa gourmandise, puis le malin plaisir de tourmenter Germaine, qui marchait maintenant à côté de Martial, en lui lançant à la tête ses noyaux adroitement pressés entre le pouce et l'index. Malheureusement, l'un de ces projectiles, mal dirigés, vint frôler l'oreille du *Frisé*, qui se retourna, dévisagea froidement le coupable, et lui dit :

— Dévore les cerises si tu veux, mais garde tes noyaux, mauvaise graine de sacristain, sinon je te flanque une volée!

Sur quoi la Bourgogne, scandalisé, releva la tête et demanda, la bouche pleine, à son cadet :

— Tu jettes donc tes noyaux, toi?

— Mais oui, et toi?

— Moi, je les avale avec les cerises, tiens!

A cet aveu naïf, les autres éclatèrent de rire; cet accès de gaieté, inexplicable pour la Bourgogne, détendit l'humeur de la bande, et lui fit trouver le temps moins long jusqu'à la Borde...

Cette ferme, située à la lisière de la forêt de Montavoir, avait la mine plus hospitalière que celle de la Salle. Un jardinet, clos d'aubépine, la précédait, où des lilas fleurissaient à côté des pruniers et des poiriers. Au lieu d'aboiements rageurs, d'éclatants claironnements de coqs accueillirent les enfants. La fermière et ses gens, qui venaient de dîner, firent entrer les quêteurs dans la cuisine, et, après que Germaine eut chanté de son mieux, soutenue par les voix de Martial et de Clairette, on déposa dans le panier une demi-douzaine d'œufs. Même aubaine à la ferme d'Acquenove, dont ils n'étaient séparés que par un bouquet de bois. Non seulement on compléta la douzaine, mais on leur donna à goûter. Ils s'attablèrent autour du dressoir et se régalèrent d'une salade d'œufs durs, arrosée d'une claire piquette rose fabriquée avec des pommes sèches, des *biossons* (1), et des prunelles. Cette frugale collation les ragaillardit et leur rendit des jambes pour descendre jusqu'à Allofroy, à travers une combe profonde où les hêtres élançaient leurs fûts vigoureux, pareils à des piliers de cathédrale. Là également les attendait une agréable surprise. La mère Petitot, la fermière, se trouvait avoir eu pour intime amie la mère de Germaine. Aussi, dès qu'elle distingua la petite bossue au milieu du groupe des chanteurs, la bonne femme s'encourut vers elle et la prit dans ses bras.

— Ah! ma gachette, s'exclama-t-elle d'une voix plaintive et traînante, il y a longtemps que je ne vous avais vue!... mais tout de même, je vous aurais reconnue sans broncher, tant vous ressemblez à votre pauvre défunte mère... de figure du moins, ajouta Mme Petitot en abaissant son regard apitoyé sur la taille de Germaine. Ainsi, vous voilà venue avec les quêteurs d'œufs?... J'en suis bien contente, et vous avez eu là une bonne idée... Vous savez donc la chanson du *Vendredi Saint?* Moi aussi, quand j'étais une gachette, j'allais aux entours de Pâques la chanter, par les champs, avec la Guitiotte, votre pauvre mère, et nous en rapportions, des douzaines d'œufs!...

Alors, de sa voix limpide, avec un accent très pénétrant et comme mouillé de larmes, Germaine chanta seule les cinq couplets, colorés et naïfs comme un vitrail du moyen âge :

Pleurez, pleurez, hommes, femmes et enfants;
Pleurez, pleurez de cœur triste et dolent,
Pleurez de cœur pour le bon Jésus-Christ,
Qui sur la croix pour nous s'en va mouri.

Maudit Pilate, qui l'avez tant battu,
Tant flagellé, tant tiré, tant rompu,
Hélas! pourquoi n'en aviez vous pitié?
C'était le Dieu plein de toute amitié.

Traître Judas, tu fus bien déloyal,
D'avoir trahi, vendu le sang royal;
Trente deniers aux Juifs tu l'as vendu.
Tu en seras puni et confondu!

(1) Poires sauvages.



Tu le vendis, le jeudi au dîner,
A la lanterne, le soir il fut mené ;
Le vendredi il fut crucifié,
Son corps en croix fut pendu et cloué

O filles et femmes, qui voulez Dieu servi,
Donnez des œufs à ces enfants petits,
Et vous irez tout droit en Paradis,
Droit comme un ange auprès de Jésus-Christ!

Lorsque Germaine chantait, on ne s'apercevait quasi plus qu'elle était bossue, tant sa voix enchar-mait les auditeurs, tant sa petite personne se transfigurait. Son frêle corps lui-même se redressait. Son pâle visage se nuançait de rose, ses yeux agrandis exprimaient successivement l'amour, la terreur, l'indignation ; on eût dit qu'elle ressentait elle-même toutes les épreuves de la Passion : puis sa voix s'attendrissait, devenait suppliante, et une lueur d'extase se répandait sur ses traits, quand elle disait avec une enthousiaste affirmation :

Et vous irez tout droit au paradis.
Droit comme un ange auprès de Jésus-Christ!

Assise sur le banc de pierre, près de la porte, la fermière joignait les mains et regardait la chanteuse avec admiration. Ses paupières se mouillaient, et quand le chant cessa, elle jeta ses bras au cou de Germaine et la couvrit de baisers.

— Ah! ma mignonne, murmurait-elle, c'est toi-même qui es un ange du paradis!... Il me semblait tout à l'heure en t'entendant voir ressusciter ta mère... Il y a bien longtemps que je n'avais été remuée ainsi. Ça me prenait le cœur et la gorge, et tout. Attendez, mes gachenets, je vas vous quérir mon offrande...

Elle rentra dans la cuisine et reparut au bout de quelques minutes avec son tablier plein d'œufs, qu'elle déposa un à un dans le panier.

— Voilà pour votre Pâques, reprit-elle, puis, tirant de sa poche un mouchoir de soie aux couleurs voyantes, et voici pour toi, ma mie Germaine, parce que je t'aime bien...

Elle lui noua le fichu autour du cou et l'embrassa une dernière fois.

— Maintenant, continua-t-elle, il faut vous en aller, mes enfants; le soleil baisse, et vous avez encore une trotte avant d'être rendus à Auberive... Retournez-vous-en bien sagement.

Elle les reconduisit jusqu'à la barrière de la cour et leur souhaita bon voyage.

Une fois dehors, les quêteurs cheminèrent un moment silencieux. Le panier s'était alourdi, et les deux Boucheseiche le sentaient peser au bout de leur bras, ce qui commençait à aigrir leur humeur. Clairette, de son côté, semblait mécontente. Elle faisait la moue et jetait de temps à autre une œillade d'envie sur l'éclatant fichu de soie, noué autour du cou de Germaine. Tandis que la Champagne et la Bourgogne, traînant les pieds, restaient en arrière, celle-ci marchait gaiement et d'un pas alerte à côté de Martial.

— Regardez, ricana Clairette en s'adressant aux deux retardataires, comme elle fait la fière avec son *mouchet* de cou... On dirait que toutes les charrues du pays vont virer pour elle.

— Elle a beau se redresser, murmura la Bourgogne, ça ne l'empêche pas d'être tordue comme un vieux sarment.

Ils venaient de gravir la pente de la combe d'Allofroy, et arrivaient au revers du coteau près de la crête où sont les ruines de Sainte-Claire. Là, autrefois, s'élevaient un ermitage et une chapelle; l'ermitage avait disparu, mais les murs de la chapelle subsistaient; on retrouvait encore sous les ronces et les décombres l'emplacement de l'autel. Depuis longtemps, la toiture s'était effondrée, mais, aux yeux des gens du pays, les ruines conservaient leur caractère sacré; on prétendait que jamais on n'y avait vu de toiles d'araignée. Les deux Boucheseiche, ayant déposé sur un tas de pierres leur panier, s'arrêtèrent pour souffler.

— Ouf! soupira la Bourgogne, j'ai le bras coupé.

— Repose-toi un moment, dit Germaine, et passe-nous le panier, nous le porterons avec Martial.

Mais les deux Boucheseiche, auxquels leur père avait prudemment recommandé de ne pas lâcher les œufs, ne l'entendaient pas ainsi.

— Voyez-vous cette *ècrigneule*, qui n'est pas plus forte qu'une mouche et qui parle de porter le panier, cria la Champagne.

— Quand on est bâtie comme toi, ajouta dédaigneusement Clairette, on a assez de se porter soi-même: contente-toi de faire la belle avec le mouchoir que cette vieille bête de fermière t'a jeté sur le dos!

— Tu as un mauvais cœur, Clairette, je te défends de dire du mal de Mme Petitot.

— Oh! la bistournée, ne prends donc pas tes airs de reine, ça ne te va pas!

— Quelle reine! s'exclama la Bourgogne, la reine Carabosse!

— Hé! la reine Carabosse, Carabosse!...

Les deux Boucheseiche et Clairette, se tenant les mains, s'étaient mis à tournoyer railleusemet autour de Germaine ébahie. Tout en menant la ronde, Clairette profita de l'ahurissement de sa victime pour lui enlever prestement son fichu au passage. Germaine s'élança pour le reprendre, mais la Bourgogne et la Champagne lui empoignaient les bras: dans la bousculade, son bonnet était tombé à terre. Ses cheveux se répandaient sur ses épaules, et elle éclata en sanglots. Au même moment, deux maîtresses claques obligèrent les deux garnements à lâcher prise. C'était Martial, révolté, qui venait à la rescousse.

— Vous êtes des lâches, criait-il, de vous mettre à trois pour tourmenter une gachette qui ne peut pas se revancher... Filez, ou je vous administre une si belle volée que le diable en prendra les armes!...

Il avait arraché le fichu des mains de Clairette et le rendait à la pauvre déchevelée.

— Tiens, Germaine, voilà ton mouchoir, et n'aie point de peur... Le premier qui te touche aura affaire à moi!...

Du poing il menaçait les deux Boucheseiche. Ceux-ci, ne demandant pas leur reste, avaient ressaisi leur panier et dévalaient lestement le long du sentier. Clairette, furieuse les suivait en maugréant. Germaine et Martial restèrent seuls près de la chapelle, qui profilait sa ruine grise sur le ciel d'un bleu lilas. La gachette s'était laissée choir sur l'herbe rase de la friche et pleurait toutes ses larmes.

Martial s'assit auprès d'elle.

— Reconsole-toi, ma pauvre Germaine, dit-il d'une voix compatissante, ils ont filé comme des lézards; quand tu seras raccoisée, je te reconduirai jusqu'à chez toi... Tiens, voilà ton bonnet qui avait chu à terre. Veux-tu que je t'aide à te recoiffer?...

Germaine essuyait ses yeux mouillés et s'apercevait alors qu'elle était déchevelée. Elle rougit, secoua la tête, et se hâta, non sans peine, de renouer ses cheveux. Dans la bousculade, elle avait



perdu son peigne. Martial le chercha dans l'herbe, finit par le découvrir et l'enfonça lui-même dans la torsade du chignon. Il n'avait jamais vu la fillette tête nue, et ne put s'empêcher d'admirer l'épaisseur et la finesse de sa chevelure.

— Comme tu as de beaux cheveux! remarqua-t-il en assujettissant le peigne.

Germaine rougit de nouveau, et s'empressa de coiffer son bonnet de tulle noir.

— Je te remercie, Martial, murmura-t-elle, tu es bon, toi?

— Ma fi, non, répliqua-t-il, je suis des fois aussi vaurien que les autres ; mais je ne supporte pas qu'on moleste les filles... Les garçons peuvent se battre à coups de poing, tandis que les gachettes n'ont pas de défense... Et maintenant, ajouta-t-il en se levant sur son coude, si tu es ravigotée, nous redescendrons à Auberive.

— Patiente un moment, Martial, je me sens encore toute *tournise ;* le frais du soir me remettra petit à petit... On est si bien ici!

En effet, le soleil couchant s'enfonçait tout rouge derrière les bois de Charbonnière, et peu à peu, au-dessus des futaies plus foncées, un éparpillement de nuées roses se décolorait, s'effilochait, et finalement se fondait dans l'or clair du ciel. Le vent fraîchissait, effeuillait la floraison des prunelliers et apportait par bouffées leur odeur amère. Les cloches étaient parties le matin « pour Rome » ; un solennel silence enveloppait les champs et les bois; un silence de semaine sainte, interrompu seulement par quelques sifflets de merles.

Germaine respira à pleines narines les odeurs forestières, puis, renversant sa tête sur l'herbe, contempla le zénith d'un bleu pâle.

Comme le ciel est haut! soupira-t-elle! Aimes-tu, toi, Martial, à regarder le ciel?

— Ça ne m'arrive pas souvent, répondit insoucieusement son compagnon; je regarde plutôt la terre, où il y a des nids, où les fraises mûrissent au mois de juin, et où on voit les lièvres trottiner dans les coulées.

— Oui, mais quand, des fois, tu regardes là-haut, par une claire soirée comme aujourd'hui, à quoi penses-tu?

— Je pense que la nuit sera belle et qu'il fera bon tendre des collets, pendant que les gardes ronflent dans leur lit.

— Moi, quand je suis ainsi, la tête en bas, et les yeux levés, je songe à ce que dit M. le curé Péchenart en chaire : « Vous verrez le ciel ouvert et les anges du Seigneur montant et descendant... » Et il me semble les entendre chanter dans l'air; seulement je ne les vois pas, et je pense que nous ne les verrons qu'au paradis.

— Faut croire, repartit Martial avec une complète indifférence.

— Si je vais au paradis avant toi, Martial, je demanderai à Notre-Seigneur de t'y faire monter, et je t'y garderai une place.

— Oh! je ne suis pas pressé, déclara-t-il en riant... Sais-tu comment je comprends, moi, le paradis?

— Non, dis pour voir?

— C'est d'être sous bois, à la brune, et d'entendre les bécasses rappeler, ou bien de découvrir un lièvre au gîte et de penser qu'il se prendra au matin dans un bon collet tendu entre deux cépées...

Il mouilla un de ses doigts et le dressa en l'air.

— Le vent est au nord, reprit-il, et il gèlera blanc demain matin... Il commence à faire frisquet... Partons-nous Germaine?

— Comme il te plaira, Martial, répliqua la fillette avec un soupir.

Ils descendirent le versant de la colline, où les blés et les seigles verts étaient déjà hauts, et ils gagnèrent doucement la route du village. Quand ils arrivèrent à la maison de la bossue, le crépuscule brunissait :

— Merci de ta bonne amitié, Martial, dit Germaine en le quittant, je n'oublierai pas le service que tu m'as rendu, et je prierai pour toi ce soir.

— Ça ne peut pas faire de mal, répondit le garçon en riant... Bonsoir donc, Germaine!

## II

Le logis de Germaine était le dernier du village, sur le chemin qui monte vers Montgérand. Il avoisinait celui des Boucheseiche. Les maisons, contiguës et pareilles, avaient été bâties dans le même temps par le bisaïeul de Germaine. Toutes deux étaient précédées d'une cour séparée de la route par une palissade et une grille en bois. Un puits mitoyen arrondissait sa margelle de pierre entre les murs à hauteur d'appui et, derrière, les jardins, coupant parallèlement le revers de la côte, étaient arrosés l'un et l'autre par un étroit ruisselet, dont l'eau sourdait à la lisière de la forêt. De cet endroit on dominait le village groupé autour de l'église, les bois de Montavoir et de Charbonnière et, vers l'ouest, la vallée de l'Aube fermée à l'horizon par les futaies de l'Herbue.

Le charron Vincart, père de Germaine, était mort deux ans auparavant, et sa mère, cette Guitiotte dont avait parlé la fermière d'Allofroy, avait survécu quelques mois seulement à son mari. Germaine était leur unique enfant, et tous deux la choyaient et l'aimaient. Elle promettait d'être jolie et remarquablement intelligente, quand, aux environs de sa onzième année, une fièvre typhoïde l'éprouva cruellement et mit pendant six semaines sa vie en danger. La Guitiotte la sauva à force de soins; mais, lorsque l'enfant fut enfin entrée en convalescence, on s'aperçut que, si son intelligence était demeurée très vive, la maladie néanmoins laissait de pénibles traces de son passage. Une perturbation de la nutrition avait arrêté soudain le développement de la convalescente. Sa taille se déformait, sa poitrine se resserrait, tandis que le crâne se distendait. La nature parvint à triompher de ces troubles de l'organisme, mais trop tard,

malheureusement, pour que les déformations osseuses pussent s'effacer, et Germaine se trouva condamnée pour la vie à être contrefaite. La Guitiotte, en dépit des pronostics médicaux, continuait néanmoins à espérer contre toute espérance; ayant une foi vive, elle priait Dieu, répétant comme le centurion : « Seigneur, dites seulement un mot et mon enfant sera guérie. » Elle avait voué Germaine à Jésus et à la Vierge.

Toutes ces populations des villages de la montagne langroise sont très croyantes et très pratiquantes. La Guitiotte avait de tout temps été citée pour sa fervente piété. Sa dévotion redoubla après la mort de son mari et la maladie de sa fille. Elle ne quittait plus guère l'église où elle exerçait, concurremment avec son frère Boucheseiche, les fonctions de sacristain. Elle y amenait Germaine, pour laquelle l'intérieur du sanctuaire devenait aussi familier que sa propre maison. L'enfant connaissait la nef et les chapelles latérales dans leurs plus secrets recoins : elle avait dans les yeux les moindres détails des tableaux représentant les stations du chemin de croix, la physionomie et les gestes des statues qui ornaient les autels, la couleur et les broderies des ornements sacerdotaux, qui changeaient suivant le cérémonial de l'année ecclésiastique. Elle se chargeait, avec sa mère, de la disposition des fleurs artificielles dans les vases des chapelles. Elle raccommodait et blanchissait les aubes et les surplis. Au catéchisme, elle occupait le premier rang parmi les filles, étonnait le curé Péchenart, par la vivacité de sa mémoire, la sagacité et l'ingéniosité de ses réponses. Il la prenait en grande affection et la citait comme exemple à toute la paroisse.

Non seulement Germaine vivait en une étroite intimité avec les choses et les gens de l'église, mais elle rapportait au logis ses préoccupations et ses prédilections. Dans une encoignure de sa chambre, elle avait, de ses propres mains, installé un oratoire avec un petit autel, drapé de mousseline blanche, où, entre des vases pleins de fleurs de la saison, se dressait une statuette de plâtre représentant la Vierge et l'Enfant Jésus. Des bougies dans des chandeliers de cuivre y tenaient lieu de cierges; une boîte de carton, recouverte de papier doré, y figurait le tabernacle; un verre à pied en guise de saint ciboire et des hosties non consacrées en garnissaient l'intérieur. L'enfant s'y agenouillait soir et matin, y répétait son chapelet et y murmurait de longues prières improvisées... Elle y eût volontiers dit la messe, si le curé, préalablement consulté, ne lui avait fait comprendre que ce simulacre du Saint-Sacrifice, exécuté par une petite fille, risquait de prendre un caractère irrévérencieux et quasi-sacrilège.

A son goût pour la vie dévote, Germaine alliait une religieuse et exceptionnelle tendresse pour les choses de la nature : les fleurs, les insectes et les oiseaux. Au rebours des autres enfants, généralement enclins à supplicier les malheureuses bestioles qui leur tombent sous la main, les souffrances infligées à un animal quelconque la troublaient et l'angoissaient pendant des journées entières. Aussi, ne voyait-on jamais chez elle d'oiseaux en cage, et quand, sous ses yeux, ses camarades torturaient un papillon pris au vol ou un hanneton attaché à un fil, elle donnait tout ce qu'elle avait en poche pour racheter les victimes et leur rendre la liberté. Aussi les gachenets du voisinage abusaient volontiers de sa sensibilité, et affectaient d'apporter sous ses fenêtres les oiseaux ou les insectes qu'ils avaient faits prisonniers, afin d'émouvoir sa pitié et de lui soutirer les sous de son épargne. Après les stations à l'église et les agenouillements dans son oratoire, son unique joie était de passer des heures au fond du jardin paternel, parmi les fleurs, les vols d'insectes et les gazouillements d'oiseaux. Tandis que le jardin des Boucheseiche foisonnait de légumes et ne produisait que des plantes utiles, le clos des Vincart était plein de fleurs; en été, les roses paysannes, les lys, les campanules et les croix de Jérusalem le décoraient de leurs floraisons généreuses. Au bord du ruisseau, un rucher élevait sa double rangée de ruches, au milieu des thyms, des serpolets et des lavandes. Germaine venait s'y asseoir, à l'ombre d'un pommier; les abeilles, ses amies, se familiarisaient tellement avec leur visiteuse quotidienne, qu'elles se posaient impunément sur ses bras et dans ses cheveux.

Le matin, quand les ruches commençaient à bourdonner, elle aimait à s'arrêter en cet endroit, au retour de la messe de sept heures; elle y murmurait volontiers une action de grâces, tandis que les mouches s'en allaient picorer aux lisières du bois, et que la vallée de l'Aube résonnait du claquement des fouets des charretiers ou du bruit métallique des faux qu'on aiguise. Le soir, lorsque l'ombre des hêtres de Montgérand descendait sur le rucher silencieux, elle y revenait entendre l'Angélus : les cloches des villages épars se répondaient mélodieusement entre elles; dans le fond, les toits d'Auberive se nimbaient de fumées bleues, et parmi les fleurs dont l'arome s'exhalait dans la clarté mourante du jour, Germaine disait avec plus d'onction la salutation angélique. Elle se sentait plus près du ciel, à cette heure d'entre chien et loup, où les rumeurs s'assoupissent et où les premières étoiles pointent une à une dans le ciel obscur, comme de mystérieuses messagères de la bonne nouvelle.

Ce fut au milieu de ces tendres effusions de l'adolescence que la surprit la mort de sa mère; la Guitiotte lui fut brutalement enlevée par une maladie de cœur, et l'enfant se trouva tout d'un coup seule au monde. Elle n'avait d'autres proches parents que les Boucheseiche, ses voisins. Cadet Boucheseiche était le frère de Mme Vincart; aussi le conseil de famille, assemblé par le juge de paix, s'empressa-t-il de lui déférer la tutelle de l'orpheline. Le sacristain accepta d'autant plus volontiers

cette fonction que, loin de lui être onéreuse, elle lui promettait certains revenants-bons, sans compter de réjouissantes espérances. En ce pays pauvre de la montagne, où la vie est à bon marché, Germaine pouvait passer pour une héritière. Indépendamment de sa maison et de son clos, elle possédait dans la vallée de l'Aube un *terrage* en prés, champs et chanvières, qui rapportait, tous frais payés, un revenu net d'un millier de francs. Depuis la mort du charron Vincart, les Boucheseiche se chargeaient de faire valoir le terrage, et maintenant que Germaine était devenue leur pupille, ils s'habituaient à considérer ce domaine comme le leur. M^me^ Boucheseiche, qui avait été, disait-on, fort coquette en son jeune temps, aimait encore la toilette et les bons morceaux; le sacristain, grand et gros à proportion, ami de la bouteille et d'allure endormie, était fort regardant de son bien et fort convoiteux du bien d'autrui. Il rêvait de marier plus tard sa pupille à son aîné, la Bourgogne. Dans son idée, Germaine n'aurait pas d'enfants; elle était de petite santé et ne ferait certainement pas de vieux os. Boucheseiche se voyait donc déjà possesseur de la fortune de sa nièce en la personne de son fils aîné, et il lui échappait parfois de parler du terrage des Vincart comme lui appartenant en propre.

Afin de préparer de longue main cette prise de possession, il avait, après la mort de Guitiotte, insinué à l'orpheline qu'il était convenable qu'elle vînt demeurer chez lui. Mais l'enfant, douée d'une fermeté au-dessus de son âge, refusa obstinément de vivre avec les Boucheseiche. Elle voulait demeurer dans la maison où sa mère était morte, et elle avait d'ailleurs pour la famille du sacristain une répugnance qui s'accusait de jour en jour. En vain Boucheseiche, alléguant son droit et sa responsabilité de tuteur, avait-il essayé de contraindre légalement sa nièce à s'installer sous son toit. Germaine avait invoqué l'arbitrage du curé, et celui-ci s'était prononcé en faveur de sa paroissienne favorite. Ayant mandé par-devant lui le sacristain, il lui fit entendre que l'orpheline, approchant de ses quinze ans, avait quelque raison de vouloir vivre indépendante; que, d'ailleurs, l'étroit voisinage des deux maisons facilitait la surveillance du tuteur, et qu'enfin il paraissait convenable de respecter les intentions de la défunte Guitiotte, celle-ci ayant toujours manifesté le désir que sa fille ne quittât point la maison paternelle. Devant l'autorité du curé, Boucheseiche, qui tenait à ses lucratives fonctions de sacristain, n'avait pas osé se révolter. Faisant bonne mine à mauvais jeu, il protesta de son dévouement pour les volontés de sa pauvre sœur, et Germaine put vivre en paix et en solitude chez elle.

Comme, néanmoins, il lui fallait une compagne qui lui servît de chaperon et l'aidât aux besognes domestiques, elle s'était, sur les conseils de l'abbé Péchenart, entendue avec la mère Aubriot, une veuve encore verte, qui était sage-femme de son métier et qu'on appelait dans le pays « la Bonne Femme » ou plus brièvement « la Bonne ». Germaine logeait gratuitement « la Bonne » et, en retour, celle-ci s'occupait du ménage. Elles prenaient leurs repas en commun et, quand la mère Aubriot n'était pas appelée au dehors par sa clientèle, passaient la soirée ensemble dans la cuisine. La Bonne filait au rouet, Germaine reprisait le linge de l'église ou parfois faisait à haute voix une lecture pieuse. Bien que l'humeur de la sage-femme ne fût pas toujours égale, l'orpheline se montrait si conciliante et savait si gentiment raisonner son irritable compagne, qu'en dépit des différences d'âge et de caractère, la vie commune n'était troublée par aucun nuage sérieux. La présence de cette orpheline frêle et douce donnait à la Bonne, veuve sans enfant, une tardive illusion de maternité. Elle aimait à la gâter, à la dorloter et surtout à la défendre contre les manigances intéressées des Boucheseiche, grands et petits.

Le soir du jeudi saint, quand Germaine eut pris congé de Martial sur le seuil de la cour, la mère Aubriot avait été appelée près d'une femme en couches, à Bay, et la maison était solitaire. La gachette trouva sous une tuile, derrière le banc, la clef du logis que la Bonne avait l'habitude de cacher là lorsqu'elle partait en expédition. Elle l'introduisit dans la serrure, et la massive porte de chêne roula sur ses gonds. Avant de la refermer, Germaine inspecta d'un coup d'œil l'intérieur de la cuisine : dans la cheminée, deux tisons *clairaient*, à demi recouverts de cendre; à la lueur qu'ils jetaient par la pièce obscure on distinguait la *coquelle* de terre où mijotait le souper, soigneusement préparé par la Bonne et, au coin de la table-dressoir, le couvert installé sur un napperon. Un chandelier de cuivre était posé à côté, et la fillette n'eut qu'à promener sur la braise une *allume* soufrée pour faire immédiatement de la lumière. A la clarté du lumignon, le logis prit soudain un aspect hospitalier et réconfortant. Elle verrouilla alors la porte, dont le panneau intérieur portait cette inscription, collée sur une bande de papier : « Dieu seul! » Pieuse formule protectrice qu'on trouve sur presque toutes les portes d'entrée, dans les maisons de la montagne. Retournant vers la cheminée avec une assiette et un pochon, elle puisa dans la coquelle une portion de lentilles à l'étuvée, et revint vers le bout du dressoir où une cruche de grès bleu, contenant la piquette, arrondissait sa panse fleuronnée, entre la miche de pain bis et le fromage de Langres.

S'étant assise et ayant dit le *Benedicite*, Germaine essaya de manger : mais, bien qu'elle eût fait une longue course, elle ne se sentait nullement en appétit. Les émotions de la soirée lui avaient comme barré l'estomac; les bouchées de nourriture lui semblaient avoir un goût de terre, et elle les tortillait longuement dans sa bouche avant de pouvoir les avaler. En revanche, elle buvait avidement de grandes verrées de piquette, car la fièvre lui

avait desséché le gosier et son corps brûlait. En proie à cette surexcitation fiévreuse, elle revoyait un peu pêle-mêle, mais avec une intense lucidité, les incidents de la journée : — la forêt encore sans feuilles, mais foisonnant de fleurs; la ferme d'Allofroy où la mère Petitot lui avait si affectueusement parlé de sa mère et donné ce mouchoir de soie, cause des convoitises de Clairette et des moqueries de ses cousins Boucheseiche; — la chapelle Sainte-Claire dressait devant ses yeux ses murailles grises et son clocheton vide; en son cerveau congestionné, elle entendait encore tournoyer la ronde injurieuse des enfants acharnés après elle; son maigre corps frissonnait au souvenir de sa lutte avec Clairette et, tout d'un coup, elle avait une sensation de joie rafraîchissante en se rappelant l'intervention de Martial et l'énergie avec laquelle il la défendait contre la grossière agression des autres enfants. — Avec quelle amicale compassion il la consolait et comme il lui aidait gentiment à se recoiffer!... Elle était contente que Martial lui eût offert ses services et pourtant, au milieu de sa satisfaction, elle éprouvait un mouvement de honte, en songeant que ce garçon l'avait vue toute déchevelée. Mais ses scrupules s'évanouissaient rapidement et une douce quiétude leur succédait, à mesure qu'elle repensait à cette heure de repos à côté de Martial, sur le gazon de la friche, si douillet, si imprégné d'odeurs de pimprenelle, tandis qu'au-dessus de leur tête le ciel bleu brunissait peu à peu. Comment se faisait-il que la personnalité de ce garçon prît soudain pour elle un si vif intérêt?... A part le service rendu en la protégeant contre ses agresseurs, il ne lui avait rien dit d'extraordinaire; il ne lui avait donné aucune marque particulière d'attachement. Et néanmoins Germaine goûtait une joie non encore éprouvée à évoquer les moindres détails de leur station près de la chapelle et de leur retour à travers la route solitaire.

En dépit de la fatigue, elle ne ressentait aucune envie de dormir. Lorsqu'elle eut rangé sur l'évier les assiettes de son souper et remis le dressoir en ordre, elle enveloppa ses épaules dans un châle de tricot et, ouvrant la porte du fond, descendit les marches qui conduisaient au jardin.

Le premier quartier de la lune d'avril baignant d'une timide clarté les vergers assoupis, faisait briller dans le bas les vitres des maisons et les ardoises du clocher. Le froid de la nuit était encore trop vif pour que le rossignol se décidât à chanter, mais on entendait le glou-glou du ruisseau cheminant à travers les clos pacifiques. Germaine longea une étroite allée déjà fleurie de narcisses et de claudinettes et gagna sa place favorite près du rucher endormi. Le silence était si profond qu'elle distinguait au loin le bouillonnement de l'Aube dans les vannes du moulin de Bay et, plus solennel encore que le silence, le ciel s'arrondissait au-dessus de sa tête. Le scintillement des étoiles blanches comme des lys, le poudroiement laiteux du *chemin de Saint-Jacques* prolongeant à droite et à gauche ses routes mystérieuses, augmentaient cette sensation de profondeur. Dans le clos obscur, les blancheurs confuses des pruniers et des cerisiers fleurissants semblait comme un reflet de la voie lactée d'en haut, et leur amer parfum, pareil à celui de l'aubépine, montaient ainsi que des bouffées d'encens entre la terre et le ciel étoilé. Cette paix de la nuit transparente emplit Germaine d'une émotion religieuse et, avant de rentrer, elle résolut de dire ses prières du soir au milieu de la tranquillité des jardins et des bois, qui lui inspirait un recueillement plus grand que l'intérieur même de l'église. Et alors elle se souvint qu'elle avait promis à Martial de prier pour lui. Elle renversa sa tête en arrière; les regards tournés vers les étoiles souriantes, elle récita le *Pater*, *l'Ave Maria*, *le Credo* et mêla si bien le nom de Martial à chaque verset qu'insensiblement la figure éveillée et hardie du gachenet s'interposa entre ses yeux et le ciel constellé. Cette image passait et repassait à travers ses oraisons et absorbait tellement sa pensée que les mots se brouillaient sur ses lèvres. Pour la première fois, en cette âme virginale d'adolescence, un trouble s'éveillait à l'occasion d'une créature masculine; mais l'innocence de Germaine était si grande, la suavité de ce trouble nouveau était si pénétrante que l'enfant ne s'alarma point du retour persistant de cette préoccupation profane. Elle attribua le désordre de son esprit à la fatigue de la journée, aux distractions que lui donnaient les fleurs et les arbres, et rentra dans son logis, pour y achever ses prières.

III

Quand elle revint de l'église, le vendredi saint, au matin, Germaine trouva la mère Aubriot de retour. La « Bonne Femme » avait passé une nuit blanche à délivrer sa cliente et elle se réconfortait en prenant une tasse de café au lait. Petite, vive et proprette, la mère Aubriot, malgré ses soixante ans, conservait sous son bonnet de linge tuyauté une physionomie jeune et éveillée. Ses fins yeux noirs luisaient comme des yeux de souris, son nez aux ailes mobiles se retroussait d'un air provocant et cette expression agressive était accentuée par un bouquet de poils hérissés au coin de l'une des narines; elle avait la langue bien pendue et prompte à la riposte. Assise à l'extrémité de la table, un mouchoir épinglé sur son corsage pour le préserver des taches, elle trempait délicatement des mouillettes de pain dans son café et les savourait, sans paraître se douter que l'Eglise prescrit de jeûner le jour du Vendredi saint. Du reste, elle était un peu esprit fort et médiocrement pratiquante. Elle lut sans doute dans le regard de la bossue un vague reproche, car elle s'écria tout d'abord :

— Hé! ma mie, il ne faut pas te scandaliser. Notre-Seigneur, qui est mort pour sauver tant de chrétiens, ne m'en voudra pas de déjeuner après

en avoir aidé un à venir au monde, cette nuit!

Et comme Germaine, légèrement choquée, en effet, ne répondait point, la Bonne continua :

— D'ailleurs, jeûner quand on sait qu'on dînera le soir, ce n'est pas une si grosse privation... Ceux que je trouve méritants, moi, ce sont les pauvres gens qui jeûnent matin et soir, tous les jours, parce qu'ils n'ont rien dans leur garde-manger... J'en connais comme ça, et pas loin d'ici... Et qui leur donnerait un morceau de pain ferait une œuvre plus agréable au bon Dieu que le jeûne et l'abstinence!

— De qui donc parlez-vous, la Bonne? demanda Germaine.

— De la mère Seurrot, que son homme a plantée là depuis deux ans... Ce matin, en revenant de Bay, j'ai entendu les enfants pleurer dans le méchant taudis que les Seurrot ont loué à la Vieille Forge; je suis entrée et j'en ai vu de la misère, de la vraie!... La mère était au lit avec les fièvres; les trois petits se traînaient tout par la place en criant la faim, et il n'y avait ni pain dans la maie ni feu dans la cheminée... Ça m'a retourné le cœur, et je me suis promis que je te le dirais.

La bossue tressaillit et ses yeux devinrent humides.

— Cette femme Seurrot, n'est-ce pas? est la mère de Martial... de celui qu'on appelle « le Frisé »?

— Oui-da... Le gachenet a quinze ans et il est en apprentissage chez le sabotier de Charbonnière, où il ne gagne pas tant seulement de quoi se vêtir... De temps à autre, il prend un lièvre au collet, va le vendre dans quelque auberge et rapporte l'argent à sa mère; mais ces aubaines-là n'arrivent pas tous les jours... sans compter que c'est un vilain métier et que le Frisé risque d'être pincé par les gardes.

Germaine demeurait silencieuse. Elle songeait que Martial, après l'avoir protégée, la veille, et accompagnée gentiment jusqu'à sa porte, était rentré dans le taudis de la Vieille Forge, où lui et ses gens s'étaient sans doute couchés sans souper. Elle se reprochait de n'avoir pas deviné son dénûment et de l'avoir congédié sans soupçonner sa misère cachée et la détresse de sa famille. Vivement elle courut à la maie, en souleva le couvercle et en scruta le contenu : il y avait là un jambonneau, une miche de pain et une douzaine d'œufs. Elle rangea ces provisions dans un panier qu'elle vint poser sur la table.

— La Bonne, dit-elle, vous avez eu raison de me raconter la peine des Seurrot... Savez-vous quoi?... Dès que vous aurez fini votre déjeuner, vous porterez ce panier à la Vieille Forge et vous direz à la malade que, demain, je lui enverrai le premier bouillon de notre pot-au-feu.

Elle fouilla dans un tiroir, y prit une pièce blanche et la remit à la mère Aubriot :

— Vous lui donnerez encore cet argent... C'est peu de chose, mais ça lui servira tout de même à acheter du charbon et un fagot.

— Tu es une bonne gachette, dit la sage-femme après avoir vidé sa tasse et enlevé son mouchoir, je vais de ce pas à la forge...

Elle était déjà près de la porte, quand Germaine ajouta :

— Cachez le panier sous votre tablier... Les Boucheseiche sont toujours à muser sur leur perron... Inutile qu'ils voient ce que vous emportez et qu'ils se mêlent de nos affaires.

— Sois tranquille, ma mie, ils ne se douteront de rien, et s'ils s'avisent de me questionner, je leur baillerai une réponse qui leur clora le bec!

A quelque temps de là, le dimanche de Quasimodo, comme Germaine, après vêpres, était assise dans son jardin, près du rucher, la mère Aubriot lui cria de la fenêtre de la cuisine :

— Ho! Germaine, voici une visite pour toi!

Elle se leva, surprise, car, à part le curé et Cadet Boucheseiche, elle ne recevait guère de visiteurs; d'ailleurs, pour annoncer l'un ou l'autre de ces personnages, la Bonne eût pris une intonation plus cérémonieuse ou plus grognonne, tandis qu'il y avait dans le son de sa voix quelque chose de gaîment familier. La fillette fit quelques pas dans l'allée où des touffes de pivoines alternaient avec les quenouilles de poiriers en fleurs, et soudain s'épanouit en reconnaissant le Frisé qui descendait les marches de l'escalier.

Martial, coiffé d'un méchant chapeau de paille, s'avançait délibérément en tenant un objet mystérieusement caché sous sa blouse courte. Dans la coulée d'or du soleil oblique, au long de l'allée fleurie, les deux adolescents marchant l'un vers l'autre offraient un contraste étrange : Martial, bien vivant, souple d'allure, le regard jovial et hardi, la bouche souriante, semblait incarner toute la sève et la verdeur de la forêt en avril; — Germaine, engoncée dans sa robe de laine noire, la poitrine étroite, la taille courte et déviée, dressait sur ses épaules saillantes sa tête encadrée de bandeaux bruns aplatis sur les tempes; son visage délicat, aux lignes pures, avait la pâleur des lys et, dans cette blancheur, ses deux grands yeux noirs jetaient des lueurs mouillées.

— Bonjour, donc, Germaine! cria allègrement le gachenet.

— Bonjour, Martial, comment va-t-on chez vous? répondit-elle de sa jolie voix chantante.

— Ça va mieux... La mère se lève maintenant... Le bouillon et le bon vin que tu lui envoies lui ont redonné de la force.

— Je suis contente de la savoir en meilleure santé.

Il y eut un moment de silence, puis la fillette reprit :

— J'étais assise près de nos mouches, mais elles ne te connaissent point et la place serait dangereuse pour toi... Viens plutôt sous les aveliniers: ils sont déjà feuillés et la Bonne y a installé un banc où tu pourras te reposer.

Martial la suivit sous le couvert de noisetiers,



d'où l'on apercevait la vallée de l'Aube verdoyante et blonde au soleil ; mais, bien que Germaine le pressât de s'asseoir, il ne bougeait pas et tenait obstinément l'une de ses mains enfouie dans sa blouse, dont les plis bouffaient et d'où s'échappait un sourd bruit d'ailes.

— Que caches-tu donc sous ta *blaude?* demanda enfin la gachette, intriguée.

— C'est une surprise, répliqua-t-il de son ton déluré ; vois-tu, Germaine, tu as été très bonne pour nos gens et je m'étais promis de te le revaloir. Je savais un nid de chardonnerets dans un lierre, près de la forge, et j'ai pris les deux plus beaux de la nichée. Je les ai nourris à la becquée, et à cette heure qu'ils sont drus et forts, je te les apporte... Regarde!

En même temps il découvrit une étroite cage d'osier, où sautillaient avec des cris effarouchés deux jeunes chardonnerets déjà marquetés de taches rouges et jonquilles.

— Oh! les pauvres petits *ouselots!* s'écria Germaine apitoyée, comment as-tu eu le cœur de les dénicher?

— Ce n'est pas la première fois et ce ne sera pas

la dernière, repartit le Frisé avec un éclat de rire... Eh bé, qu'as-tu donc? On dirait que ça ne te fait pas plaisir?... Est-ce que tu n'aimes pas la musique des chardonnerets?

— Si, j'aime à les entendre chanter, mais quand ils sont chez eux, dans les arbres.

— C'est bien plus amusant, en cage!... Et puis, tu sais, ils s'apprivoisent très bien et on peut leur apprendre à tirer de petits seaux qui contiennent leur boire et leur manger... Il y a des manivelles pour ça et, si tu veux, je t'en fabriquerai une.

— Jamais de la vie! s'exclama Germaine, choquée... Voyons, Martial, est-ce que tu consentirais à être enfermé dans une cage et à y tirer des seaux d'eau?

— Quelle plaisanterie!... Je ne suis pas un oiseau, moi, et je n'aime pas la prison.

— Ça! Les oiseaux ne l'aiment pas plus que toi!... Je te sais gré de ta bonne intention, mais veux-tu me faire un grand, grand plaisir?

— Pardine!... Parle seulement.

— Tes chardonnerets mangent-ils tout seuls et peuvent-ils voler?

— Comme père et mère.

— Eh bien! permets-moi d'ouvrir la porte de leur cage... Ça ne te fâchera pas, dis, que je leur donne la volée?

— A ton aise, murmura-t-il ébaubi.

Elle avait posé la cage sur le banc et tirait la chevillette qui fermait la porte d'osier. Les chardonnerets sautillèrent jusqu'à l'entrée, ébouriffèrent leurs plumes, puis prrr!... ils s'envolèrent et filèrent droit vers les pommiers, où Martial les suivit d'un regard de regret.

— Merci, reprit Germaine radieuse, tu es un brave gachenet!

— Et toi, tu es tout de même une drôle de créature, murmura Martial en balançant sa cage vide.

— Nous n'en serons pas moins bons amis pour ça...

Elle fixait sur lui ses grands yeux humides et, malgré son insouciance, le Frisé se sentait gêné par la profondeur de ce regard attendri. Elle l'emmena dans la cuisine et lui servit un goûter de pain et de beurre. Martial dévorait à belles dents. Rien qu'à le voir mastiquer, Germaine prenait appétit à son tour, et tous deux firent fête aux tartines que leur préparait la mère Aubriot.

Quant le garçon voulut se retirer, Germaine lui dit :

— Si ta mère ou tes frères manquent de quelque chose, fais-le-moi savoir et compte sur moi.

— Ça n'est pas de refus, répondit-il sans façon, et à ton tour, si tu as besoin de moi, Germaine, je suis à ta dévotion... Tu me trouveras toute la journée à la loge du sabotier Raffaut, près de la Planche au Vacher... La nuit, par exemple, bonsoir!... C'est pas de ce côté-là que je travaille!... Si d'aventure tu avais des fois envie d'un lièvre, tu n'aurais qu'à me faire signe.

— Merci!... Germaine secoua gravement la tête et murmura : — Tu n'as donc pas peur des gardes?

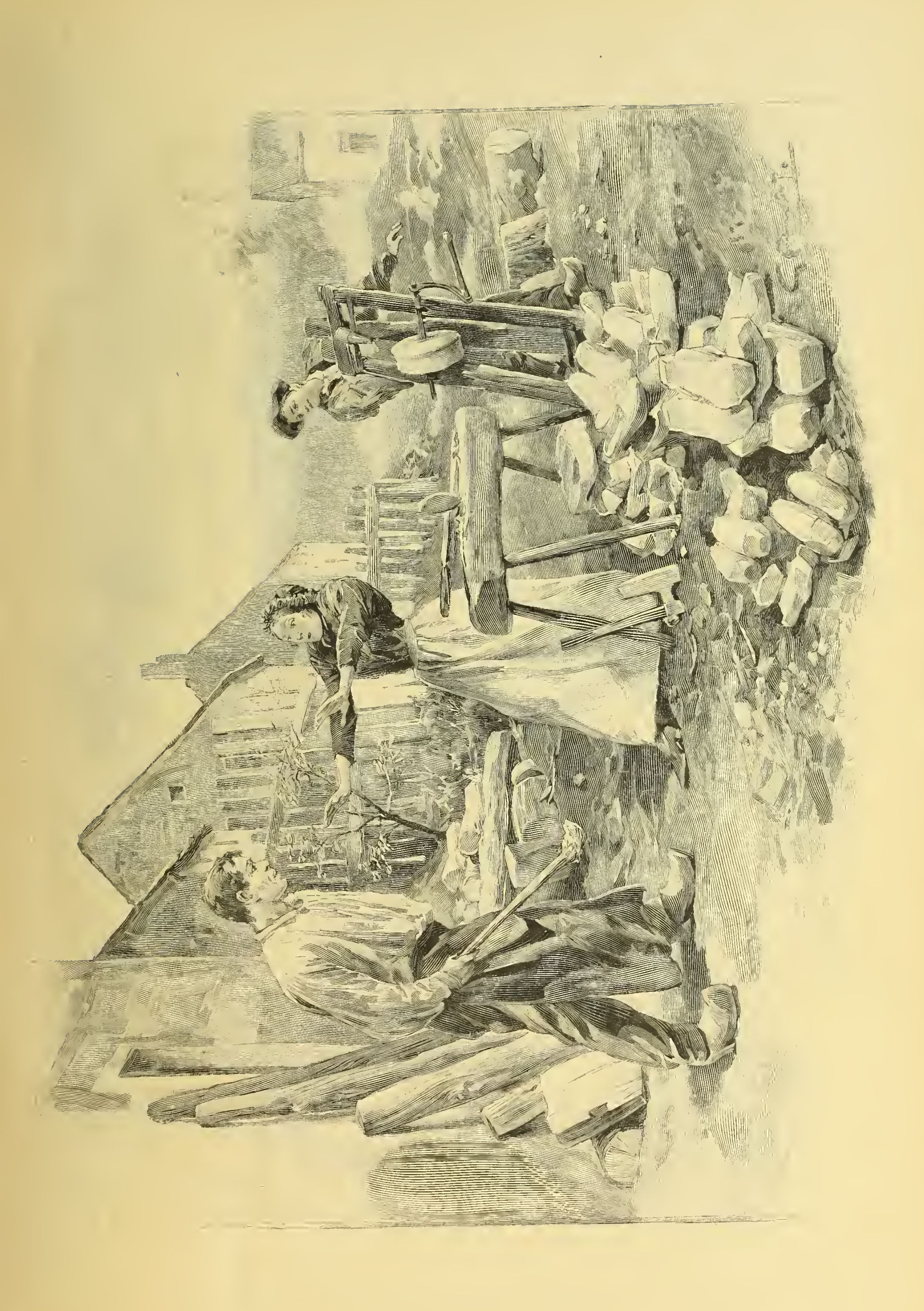
— Les gardes?... Ils ne se lèvent pas assez matin pour moi... Au revoir, Germaine; au revoir, la Bonne... A bientôt!

Il sauta d'un bond dans la cour et, toujours secouant sa cage vide, il s'éloigna en sifflant comme un merle.

Ils s'étaient promis de se revoir, mais la promesse était plus facile à faire qu'à tenir. Martial, occupé dans le jour chez les saboliers, passait la plupart de ses nuits en forêt, seul ou en compagnie des pires rôdeurs du pays, et on ne le voyait guère à Auberive. Quant à Germaine, bien que son ami lui eût indiqué minutieusement en quel canton se trouvait l'atelier des Raffaut, elle était trop réservée et trop sage pour aller seule l'y relancer. Autant par instinct que par raison, elle comprenait qu'il ne sied guère à une fille de se mettre en quête d'un garçon. Clairette, à la vérité, se permettait de semblables équipées, mais aussi elle avait déjà dans le pays une belle réputation d'effronterie. Germaine rougissait de honte, rien qu'à la pensée de scandaliser les gens et d'être pesée dans la même balance que cette garçonnière de Clairette. Elle demeurait donc honnêtement au logis et, tout en songeant souvent au Frisé, refoulait en son cœur le désir de se retrouver avec lui.

Les jours coulaient pourtant. On touchait au cœur de l'été, à cette saison où les clairières et les *tailles* sont rouges de fraises. La cueillette et la vente des fruits sauvages constituent une des industries de la population forestière. Vers la Saint-Jean, presque toutes les femmes et les filles vont aux bois, et c'est par paniers qu'on expédie la récolte aux marchés de Langres et de Châtillon. Un soir, Cadet Boucheseiche, qui ne négligeait aucun menu profit, annonça que le lendemain matin toute la maisonnée irait « aux fraises » dans les tranchées de Charbonnière, et proposa à sa nièce d'être de la partie. Le premier mouvement de Germaine fut de dire non, car elle ne se souciait guère de se distraire en pareille compagnie; mais quand le sacristain eut mentionné Charbonnière où se trouvait l'atelier de Martial, la tentation fut si forte qu'elle retint le refus suspendu sur ses lèvres.

On partit dès la prime aube, à la fraîcheur; comme le gros Boucheseiche cheminait d'un pas de prélat, on avait à peine atteint la lisière du bois lorsque le soleil surgit au-dessus des futaies de Montavoir et darda ses flèches roses sur le dos des marcheurs. On se hâta d'entrer en forêt. Il n'avait pas plu depuis deux semaines et le sol des sentiers se fendillait; les feuilles pendaient aux branches comme des langues altérées, et l'herbe des talus jaunissait pâmée. Sur la terre sèche et dans l'air chaud, l'odeur des fraises imprégnait la feuillée et se mêlait mollement au parfum de cassis mûr qu'exhalent les fougères roussies. Les enfants s'égaillèrent dans le taillis. On les voyait, affairés, se précipiter vers les éclaircies où les fraisiers épaississaient leur tapis. La vue des fraises emmi la verdure les émoustillait; ils se disputaient avec



tant d'âpreté à qui emplirait le plus tôt son panier, que la Bourgogne et la Champagne, d'ordinaire agaçants et agressifs comme des mouches, oublièrent de tourmenter leur cousine. Cadet Boucheseiche, que sa dignité et son embonpoint empêchaient de se courber, se bornait à surveiller la cueillette et à donner des conseils. Mâchonnant une tige d'herbe, s'épongeant le front, il se dandinait lentement par les tranchées et cherchait l'ombre avec autant d'avidité que les autres quêtaient les fraises. Néanmoins, lorsque deux heures après les paniers furent pleins, il se déclara vanné et annonça qu'on irait se reposer au bord d'une source qui glougloutait dans le voisinage. On recouvrit les fruits d'une jonchée de fougères et de feuilles de bardane, puis la bande assise en rond au pied d'un hêtre, déjeuna de pain et de fromage.

Ils avaient fait halte sur le versant qui dévale vers la Planche au Vacher. Tout en grignotant son pain, Germaine songeait que la loge des sabotiers devait être proche; ses yeux, plongeant parmi les ramures, cherchaient à découvrir la charpente des hangars, tandis qu'elle tendait l'oreille pour saisir le grincement des tarières creusant les sabots. Mais elle ne distinguait rien que des nappes de verdure criblées de points lumineux, elle ne percevait d'autre bruit qu'un grignotement d'écureuil dans les hautes branches ou le rauque roucoulement des ramiers. Ce ron-ron berceur invitait au sommeil; bientôt un ronflement sonore y répondit comme un écho : c'était Boucheseiche qui s'endormait, après avoir prudemment abrité sous un mouchoir à carreaux sa face bourgeonnée.

— Ga! chuchota la Champagne, voilà papa parti!... Nous en avons pour une bonne heure... A quel jeu pourrions-nous bien nous amuser?

Germaine ne connaissait que trop les amusements de ses cousins! Ils consistaient uniquement à lui tendre des pièges et à la maltraiter. Aussi, prenant les devants, leur proposa-t-elle de jouer à cligne-musette: ils se cacheraient et elle se mettrait à leur recherche. Ils acceptèrent sans défiance et plongèrent en plein fourré pour y trouver une bonne cachette. Au bout de cinq minutes, on ouït la grosse voix de la Bourgogne criant : « Ça y est! » Mais au lieu de se mettre docilement en quête de ses naïfs cousins, la gachette se hâta de tirer du côté opposé et, les laissant se morfondre, s'enfonça prestement dans une tranchée qui descendait vers la Planche au Vacher.

Se sachant si près de Martial, elle n'avait pu résister au désir de visiter la loge des sabotiers. Elle avait déjà parcouru ce canton de la forêt et, après s'être orientée, elle dégringola tout droit sur le chemin de Vivey. La Planche au Vacher devait être proche du versant d'en face, un peu au delà du ruisseau. En effet, ayant franchi le ru sur un pont de bois, elle aperçut la loge au toit recouvert de mottes de terre, et tressaillit en entendant au même instant des menaces et des jurons qui partaient du chantier.

— Ha! je te ferai danser, graine de camp-volant! criait une voix irritée.

Le cœur de Germaine tressauta. Elle gravit bravement le raidillon et se dirigea vers l'atelier, où un spectacle inattendu la cloua, pâle et effarée, sur le seuil.

Au milieu des piles de sabots et des troncs de hêtre, un ouvrier d'une quarantaine d'années, en bras de chemise, tête nue et les yeux furibonds, brandissait une maîtresse gaule de bouleau et cherchait à en cingler les jambes d'un gachenet à la tête moutonnée, qui n'était autre que Martial. Mais quand l'extrémité de la gaule arrivait près des mollets de l'apprenti, celui-ci rebondissait comme une balle élastique, sautait de côté et, avec un ricanement de défi, s'exclamait : « Manqué, père Raffaut!... à recommencer! »

Le sabotier suait, soufflait et rageait de ne pouvoir atteindre le coupable, qui le bravait. Il releva vivement sa gaule et allait cette fois la faire descendre sur le dos de Martial, quand une exclamation de Germaine l'arrêta :

— Je vous en prie, ne lui faites pas de mal!

Le père Raffaut se retourna, aperçut la bossue et l'interpella d'une voix rude :

— De quoi te mêles-tu?... Je te conseille de le plaindre!... Un feignant qui passe son temps à braconner et ne gagne même pas le pain que je lui donne!

— Quand vous l'aurez estropié, répliqua vivement Germaine, le gagnera-t-il davantage?

Interloqué, le sabotier examina la nouvelle venue. L'expression à la fois indignée et suppliante de l'enfant le frappa sans doute, car il jeta la gaule dans un coin et reprit, plus conciliant :

— Possible, mais d'où sors-tu, toi, la gachette, et comment t'appelles-tu?

— Je suis la fille de défunt Vincart.

— Vincart le charron!... Je l'ai connu jadis aux ventes de bois... C'était un brave homme, qui travaillait dur, lui, et qui ne ressemblait guère à ce vaurien de Frisé... Est-ce que ce drôle-là est aussi de tes parents?

— Martial est mon camarade, affirma-t-elle hardiment.

— Le Frisé est ton bon ami?... s'écria-t-il, tandis que son regard étonné allait du corps malingre de la bossue au corps souple et leste de Martial; c'est un drôle de choix, tout de même, et je te plains, ma pauvre fille!... Il n'y a rien de bon à tirer d'un pareil animal.

— C'est que vous le prenez peut-être de travers et que vous ne savez pas le raisonner, repartit Germaine... Laissez-moi causer un moment avec lui!

(*A suivre.*)

---





La danse. — (Page 20.)

— A ton aise, ma mie, emmène-le, garde-le si le cœur t'en dit... Je ne le pleurerai point... Ce n'est pas qu'il soit maladroit, au contraire, il est malin comme un singe et il fait ce qu'il veut de ses pattes... Seulement il aime mieux décarcasser un lièvre que de percer une paire de sabots... Et voilà le malheur... Voilà le malheur!

Tout en ronchonnant, le père Raffaut s'était posé à chevauchons sur son banc de travail et il ébarbait à la rouette les bords d'un sabot. Germaine tira Martial par la manche :

— Viens-t'en avec moi, murmura-t-elle.

Elle l'entraîna vers le talus du ruisseau où ils s'assirent côte à côte, les pieds pendants. Le Frisé, penaud et un peu agacé de l'intervention de la bossue, demeurait silencieux et émiettait machinalement des mottes de terre dans le courant où viraient des araignées d'eau.

— Martial, hasarda doucement Germaine, tu ne seras donc jamais raisonnable ?

— De quoi? dit-il avec humeur; c'est le père Raffaut qui ne l'est pas, raisonnable!... Je suis arrivé ce matin trois heures en retard, rapport à une paire d'écureuils que j'avais été vendre à Aujeures... Voilà-t-il pas une affaire?... Si le vieux n'est pas content, bonjour, bonsoir!... J'irai me

mettre en apprentissage chez le Manchin, le premier tendeur de collets du pays... C'est ça un métier plaisant et où on gagne plus gros que dans la saboterie!

Germaine, le bras passé dans une branche d'aunelle, la tête penchée au-dessus du ruisseau, ne répondait rien. Seulement des larmes s'amassaient dans ses yeux, puis tombaient une à une dans l'eau, où elles creusaient de petits cercles pareils à ceux que produisent des gouttes de pluie. Le Frisé, la regardant en dessous, s'aperçut de son chagrin.

— Bête! dit-il, tu pleures... A cause?

— A cause de toi... Tu me fais de la peine, Martial... Ce n'est pas un métier honnête que de prendre des bêtes au collet... Un jour ou l'autre, ça te mènera en prison, et nous serons bien avancées, ta mère et moi.

— Oh! toi, ricana-t-il en haussant les épaules, ça ne te priverait guère et je ne te manquerais point.

— Tu te trompes, soupira-t-elle tristement, ça serait pour moi un gros crève-cœur.

En dépit de ses bravades, le Frisé fut touché, au fond, de cette marque de sollicitude :

— Allons, allons! — Il lui tapotait amicalement le bras, — reconsole-toi... Tu vois bien que je plaisante... Tiens, pour peu que ça te soit agréable, je m'en vas me raccommoder avec le père Raffaut... Là, seras-tu contente?

— Oui, retourne travailler à la loge, et je t'aimerai bien!

Le garçon se mit à rire et, en son par-dedans, plus étonné que flatté, il se répéta : « Quelle drôle de fille! »

Au même moment, de l'autre versant de la forêt, des appels résonnèrent. On criait : « Ho! Germaine!... Ho!... »

— Ce sont les Boucheseiche qui me huchent! s'exclama la gachette, et il faut que je m'en aille... Au revoir, Martial, tu tiendras ta parole, n'est-ce pas?

— Chose promise, chose due.

— Et tu ne tendras plus de collets?

— Oh! quant à ça, répliqua-t-il en clignant de l'œil, qui vivra verra... Ne m'en demande pas trop!...

Et tandis qu'elle franchissait le pont, il reprit d'un pas nonchalant le chemin de l'atelier.

IV

Encore que le temps parût marcher avec une lenteur pesante, en ce petit pays d'Auberive où tous les jours se ressemblaient, où rien d'imprévu n'en variait la monotonie,— néanmoins il marchait. Les mois d'hiver enveloppaient le village, la friche et la forêt d'une cape de neige. La semaine sainte revenait et d'autres enfants cheminaient par les bois reverdis, en quêtant des œufs et en chantant la complainte, à la porte des fermes. Ceux des années passées avaient fait place à de plus jeunes, ils se trouvaient maintenant de trop grands personnages pour prendre plaisir à cette promenade. La Champagne était encore de la partie, mais la Bourgogne se donnait des airs de grand garçon et songeait à entrer en apprentissage chez un menuisier. Clairette, tout à fait formée, portait des jupes longues; ses parents l'avaient louée dans une ferme, où elle se laissait déjà courtiser par les valets de labour. Martial, partageant ses journées entre la saboterie et le braconnage, ne quittait plus la forêt. Quant à Germaine, bien que sa taille n'eût pas beaucoup grandi et qu'elle eût gardé le corps gracile d'une enfant, son intelligence avait précocement mûri. Elle était sérieuse comme une femme, vivait de plus en plus à l'écart, sous les arbres de son jardin ou à l'ombre des piliers de l'église, et ne se mêlait point aux divertissements chers aux filles de son âge. On ne la voyait ni aux *écraignes* (veillées), pendant l'hiver; ni l'été, sous les tilleuls de la promenade d'Entre-deux-Eaux, où ses anciennes camarades se plaisaient à cheminer en bande, le dimanche après vêpres, tandis que les garçons les suivaient et les reluquaient à distance.

Pourtant, si unie et calme qu'elle parût, la vie de Germaine avait ses émotions et ses troubles. — Même en ses plus solitaires profondeurs la forêt n'est jamais totalement muette. Mille menus bruits: froissements de branches, frissons de feuilles, chutes de gouttes d'eau, en rompent le silence relatif. — Ainsi dans la monotone existence de l'adolescente, maints petits incidents insignifiants en apparence prenaient pour elle un intérêt très vif, inquiétaient ou charmaient son cœur. Des nouvelles fraîchement rapportées d'une visite à la Vieille Forge; de loin en loin, un lièvre mystérieusement déposé à la cuisine, entre les mains de la Bonne; ou bien, à l'entrée de l'hiver, une paire de mignons sabots de noyer lustrés et luisants comme de l'acajou, enjolivés de fleurs gravées sur le cou-de-pied; parfois aussi, pendant la nuit, la détonation d'un coup de fusil dans la forêt voisine; toutes ces choses lui parlaient de Martial et, pendant des heures, surexcitaient son imagination ou alarmaient sa sollicitude. Dans sa marche, le temps la frôlait délicatement de son aile en marquant pour elle la fuite des jours, tantôt par une crainte, tantôt par une surprise joyeuse ou mélancolique.

Un lundi de Pentecôte, les Boucheseiche l'emmenèrent avec eux à un *rapport* qui se tenait dans la forêt de Charbonnière, au rond-point de la Belle-Etoile. Mme Boucheseiche avait un faible pour ces assemblées mi-profanes, mi-religieuses, qui réunissaient les attractions d'un pèlerinage et d'une fête foraine.

Les *rapports* ont lieu annuellement aux environs d'une source plus ou moins miraculeuse. En ce vieux pays forestier où l'on trouve des murs celtiques couronnant la cime des bois de leur enceinte de pierres sèches, le culte des fontaines s'est religieusement conservé. Ne pouvant le détruire, l'Eglise catholique se l'est sagement appro-

prié, en le mettant sous le patronage de quelque saint du calendrier.

Le *rapport* de la Belle-Etoile était l'un des plus fréquentés. On y venait de Vivey, de Praslay et d'Auberive. Le vaste rond-point, formé en pleine futaie par l'intersection de six longues tranchées, permettait aux marchands forains d'y installer à l'aise leurs échoppes où ils vendaient des échaudés, des sucreries, des jouets d'enfants et des chapelets. Non loin de la fontaine, qui passe pour guérir les maux d'yeux, une tente de toile abritait les buveurs de bière ou de vin clairet. En face, sous les hêtres, des joueurs de violon et de clarinette, perchés sur une estrade, jetaient des appels aux « jeunesses » et les invitaient à danser sur l'herbe courte de la pelouse. Dès le commencement de l'après-midi, la foule affluait; on voyait du fond de chaque tranchée émerger des groupes endimanchés. Non seulement les villages des entours, mais les fermes enclavées en forêt fournissaient chacune leur contingent. Et c'étaient des allées et venues de la fontaine aux échoppes, des échoppes au cabaret en plein vent; c'étaient des reconnaissances de gens qui se revoyaient pour la première fois depuis l'autre année, des baisers donnés et rendus à pleines lèvres, des exclamations de femmes et des tapages de marmots soufflant dans des trompettes de fer-blanc. Dominant le brouhaha, les crins-crins des violons et les nasillements des clarinettes modulaient des préludes de contredanse.

La clientèle de la source n'était guère composée que de vieilles femmes; la plupart des hommes mûrs se dirigeaient vers la tente où moussait la bière; mais en revanche les jeunes gens s'amassaient autour de l'emplacement réservé aux danses. Le sacristain ayant sournoisement tiré du côté du cabaret, Mme Boucheseiche, Germaine et la Bourgogne se rapprochèrent du bal, où se trémoussaient déjà quelques couples. Beaucoup de garçons dansaient ensemble; les filles restaient encore hésitantes au bord du cercle, car les curés interdisaient sévèrement le bal à leurs paroissiennes, et celles qui enfreignaient la défense étaient généralement mal notées. Presque toutes les danseuses étaient des filles de ferme. Comme elles vivaient loin du village, elles échappaient plus facilement à la surveillance pastorale. Ne se confessant qu'une fois l'an, elles estimaient que de la Pentecôte à Pâques il y a un bon morceau d'année et qu'elles auraient à tout le moins dix mois pour se repentir.

Parmi les plus enragées on remarquait Clairette Pitois. Bien qu'elle comptât dix-sept ans, elle en paraissait vingt, tant elle avait déjà les formes et l'assurance d'une femme. Son corsage s'étoffait, sa taille souple se cambrait sur des hanches rebondies. Narguant le qu'en dira-t-on, elle était tête nue, montrant hardiment la masse de ses cheveux blonds que le peigne maintenait à peine et qui encadraient de boucles folles son minois chiffonné aux luisants yeux clairs, au nez retroussé et à la bouche sensuellement entr'ouverte sur des dents blanches et saines. Martial, les deux mains passées autour du corsage de laine, valsait avec elle. Il la serrait étroitement et la faisait tournoyer si fort que la jupe de cotonnade rouge, à chaque instant soulevée, découvrait les fermes mollets ronds, chaussés de bas bleus, de la danseuse.

Choquée et pourtant démangée par la curiosité, Germaine les regardait valser. Le tournoiement rythmé de ces deux corps enlacés, et qui semblaient ne faire qu'un, la grisait et l'effarouchait tout ensemble. Ses yeux se baissaient pudiquement, puis se rouvraient, subissant une attirance secrète. C'était donc cela, la danse condamnée par l'Eglise et rangée au nombre des plus coupables divertissements! Au spectacle des privautés que se permettait le Frisé en étreignant sa valseuse contre sa poitrine, la jeune fille était encore plus troublée que scandalisée. Son regard ne pouvait se détacher de ce couple. Elle remarquait que Martial avait je ne sais quoi de plus viril dans la physionomie et la tournure. Ses épaules s'étaient élargies, ses bras étaient plus musclés, une naissante moustache pointait sur sa lèvre. Germaine suivait ses mouvements tandis qu'il tournait avec Clairette. Elle remarquait l'onduleux balancement de son corps svelte, leste et bien découplé; et — tout en se reprochant de semblables tentations — elle souhaitait d'être emportée à son tour par ce bras vigoureux et caressant dans le bercement rythmique et circulaire de la valse. Juste à ce moment, ses yeux se rencontrèrent avec ceux du Frisé et elle rougit, bouleversée de l'idée qu'il avait pu lire sur ses traits le répréhensible désir qui l'agitait.

La valse était finie. Les violoneux infatigables jouaient la ritournelle d'un quadrille. Attirées vers le bal comme des mouches autour d'une jatte de lait et subissant la contagion de l'exemple, plusieurs filles se décidaient à accepter l'invitation des garçons. Tout à coup Germaine vit devant elle Martial, qui la saluait d'un sourire familier :

— Bonjour, lui dit-il, il y a des mois qu'on ne s'est vu!... Ça me réjouit de te trouver au *rapport*, et j'espère que tu es en bonne disposition de t'amuser, puisque te voici au bal?

— Oh! répondit-elle, heureuse et confuse à la fois, je suis venue seulement pour regarder.

— Bah! il faut te donner du bon temps comme les autres... Veux-tu que nous dansions une danse ensemble?

— Y penses-tu, Martial? se récria-t-elle, ça n'est pas une chose à faire!

— Allons, allons, insista-t-il poliment, il n'y a pas de mal à se dégourdir les jambes.

Elle était flattée que le Frisé eût songé à elle; mais s'exhiber en public et par surcroît commettre un gros péché lui semblaient quelque chose de formidable. Rien que d'y penser, elle devenait toute tremblante.

— Merci, murmura-t-elle, j'aurais honte!...

— Et pourquoi donc? interrompit Mme Bouche-

seiche, qui grillait elle-même de danser, puisque ce garçon a l'honnêteté de t'inviter, tu serais bien nice de le refuser...

— Mais, protesta Germaine, je n'ai jamais dansé de ma vie.

— Il y a commencement à tout, répliqua Martial, c'est simple comme bonjour : tu regarderas comment les autres s'y prennent et tu les imiteras.

— Oui, reprit Mme Boucheseiche, décide-toi... Je te ferai vis-à-vis avec la Bourgogne.

Moitié de gré, moitié de force, le Frisé entraîna son amie au milieu des danseurs. Le quadrille s'animait, les couples se mêlaient, pirouettaient avec force entrechats. Dès la seconde figure, Germaine se sentit étourdie; elle manquait la mesure, partait à contre-temps et brouillait tout. Les oreilles lui tintaient; pourtant elle n'était pas tellement assourdie qu'elle n'entendît les filles se gausser. De droite et de gauche, elle remarquait qu'on lui lançait des regards moqueurs, et de plus en plus elle perdait la tête.

— Ça! ricanait très haut la Clairette, en voilà une empruntée!... Elle est plus lourde à remuer qu'une bûche... Ma parole, c'est à payer sa place pour la voir.

— Quand on est fichue comme ça, ajoutait un garçon, on ne se mêle pas de danser.

— Le Frisé, reprenait Clairette, a un drôle de goût, tout de même!

Martial, en dépit de sa bonne volonté, commençait à regretter d'avoir choisi une danseuse aussi disgraciée et gauche. Il s'efforçait de dissimuler son ennui et essayait de sourire, mais son sourire grimaçait et on devinait qu'il était agacé.

La pauvre Germaine s'en apercevait; une sueur froide lui perlait aux tempes. Elle pâlit, s'arrêta brusquement et avec des yeux suppliants :

— Martial, murmura-t-elle, je t'avais bien prévenu que je ne savais pas danser... Merci, je ne veux pas te rendre ridicule... La tête me tourne, laisse-moi m'en aller!

Cette fois, il n'insista plus et Germaine s'éloigna, poursuivie par les rires et les quolibets d'une jeunesse sans pitié.

Elle traversa rapidement le rond-point et se réfugia dans une des tranchées solitaires, où elle disparut bientôt derrière les cépées. Suffoquée de honte, ayant sur la conscience le poids de son péché et le sentiment de sa disgrâce, elle se laissa choir dans l'herbe et plongea sa tête dans ses mains. Ce qui la torturait cruellement, c'était moins l'idée de sa propre mortification que celle du déplaisir causé à Martial. A cette heure, son ami se repentait certainement de s'être empêtré d'elle; peut-être même lui garderait-il rancune de l'avanie à laquelle elle venait de l'exposer. Cette crainte la navrait... Ah! elle se trouvait sévèrement punie d'avoir succombé à la tentation et le châtiment suivait de près la faute!... Il lui semblait maintenant qu'elle était plus que jamais seule sur la terre et que Dieu lui-même l'abandonnait. Son cœur se gonfla, des larmes jaillirent de ses yeux et, tandis que la musique du bal continuait là-bas ses aigres ritournelles, la pauvre se mit à pleurer silencieusement.

V

Cinq heures du matin, en septembre. Le soleil n'est point encore levé et il n'y a pas apparence qu'il se montre de sitôt. Il bruine, le ciel est bas et, sur le versant boisé de Montgérand qui domine la maison de Germaine Vincart, des buées blanchâtres parmi les feuillées rougissantes traînent comme des flocons de fumée. Sous cette vapeur de pluie, si fine qu'on ne l'entend pas même glisser sur les ramures, la forêt dort profondément. Pas un frôlement dans les broussailles, pas un pépiement d'oiseau; on dirait qu'en prévision d'une journée maussade, les bêtes et les plantes ont résolu de faire grasse matinée.

Tout à coup, du fond des hauts taillis une rumeur s'élève, d'abord pareille à un coup de vent, puis grossit et roule à travers les cépées. C'est comme une fuite de marcassins effrayés ou comme la galopade affolée d'un cerf devant les chiens. Cet étrange tumulte, ainsi que l'eau d'un torrent, s'accélère à mesure qu'il se rapproche de l'orée du bois; brusquement les massifs des coudriers s'écartent et un jeune garçon en blouse déchirée saute sur le sentier boueux, dévale sans s'arrêter jusqu'à la cour du logis Vincart, pousse la barrière à claire-voie, heurte désespérément à la porte de la cuisine. Heureusement pour lui, la Bonne a entendu frapper. Surprise de ce tapage matinal, elle entrebaîlle l'huis prudemment, puis l'ouvre tout à fait en reconnaissant le visiteur inattendu.

— Comment, c'est toi, Frisé? murmure-t-elle ébaubie, d'où viens tu si à bonne heure, mon gachenet?... Qu'a que t'ai fait à ta *blaude?* Elle est toute dévorée.

— Dépêchez-vous de fermer l'*hus*, mère Bonne, et poussez le verrou, sans quoi je suis perdu... J'ai les gardes sur mes talons.

— Ah! sainte mère de Dieu! s'écrie Germaine qui entre au même instant dans la cuisine.

Prête à partir comme d'habitude pour la première messe, elle est déjà coiffée et tient son paroissien à la main. Epeurée et redoutant une nouvelle frasque du Frisé, elle se met à trembler et s'appuie à l'encoignure du dressoir.

— Les gardes! répond-elle; mon pauvre Martial, quel tour leur as-tu encore joué?

— D'abord, reprend prudemment le garçon, qui s'est assis essoufflé sur une chaise, cachez-moi dans un endroit d'où on ne puisse pas me voir du dehors...

— Entre dans ma chambre, dit la Bonne, c'est bien le diable s'ils viennent te chercher chez moi!

Une fois dans la chambre de la mère Aubriot, qui donne sur le jardin et où l'ont suivi les deux



femmes, le Frisé respire plus à l'aise et conte rapidement son aventure :

— Imaginez-vous qu'hier, à la nuitée, j'avais tendu deux ou trois collets à la source de la Germinelle. Il faisait noir comme dans un four et j'étais sûr que personne ne m'épiait... J'y retourne avant le jour et je trouve un chevreuil qui s'y était étranglé en allant boire à la source... Bonne affaire!.. J'étais en train de charger la bête, quand voilà le brigadier Jacquel et son garde Girardot, qui me tombent sur le casaquin. Ma fi, je ne fais ni une ni deux, je flanque mon chevreuil à la tête de Jacquel qui en reste estomaqué, je donne une bourrée à Girardot et je prends mes jambes à mon cou... Mais les deux cosaques, une fois remis sur pied, se sont lancés à ma poursuite. Je les sentais tout le temps derrière mon dos et, arrivé au rain du bois, l'idée m'est venue d'entrer chez vous pour les dépister... Excuse-moi, Germaine, je n'avais le choix qu'entre ta maison et celle des Boucheseiche, et ceux-ci, pour sûr, m'auraient vendu.

— Mon Dieu, murmure Germaine, tu seras donc incorrigible!.. Enfin, ce n'est pas le moment de te sermonner... Tiens-toi tranquille ici, nous allons nous arranger, la Bonne et moi, pour renvoyer les gardes s'ils entrent chez nous... Au forcé, dans le cas où ils s'aviseraient de te quêter ici, tu pourrais sauter par la fenêtre et gagner la forêt...

Elle achève à peine qu'on entend cogner à la porte de la cuisine. La mère Aubriot passe la première et, pour laisser à la jeune fille le temps de se remettre, commence à parlementer sans déverrouiller l'huis.

— On y va, crie-t-elle, qui est là?

— Le brigadier Jacquel, répond une voix du dehors; je vous requiers d'ouvrir aux agents de l'administration des Forêts!

Deux nouveaux coups ébranlent la porte, que la Bonne se décide à entre-bâiller!

— En voilà un *raffut!* s'exclame-t-elle effrontément... Qu'a que vous voulez?... Est-ce qu'il y a le feu?

La porte violemment poussée livre passage aux forestiers encore haletants. Alors le brigadier aperçoit la bossue qui s'avance vers lui et le regarde avec de grands yeux étonnés :

— Excusez, mam'selle, commence Jacquel en soulevant son képi, nous sommes à la recherche d'un délinquant que nous venons de surprendre en flagrant délit de braconnage, et nous avons idée qu'il a dû se cacher chez vous.

— Chez nous!.. Chez nous? réplique hardiment la Bonne, en voilà une sévère!.. Notre maison n'est pas une auberge où les passants peuvent entrer à des six heures du matin... Vous avez la berlue, brigadier!

— Je ne crois pas, rispote le brigadier vexé, Girardot et moi nous avons relevé dans la terre du chemin des traces de pas toutes fraîches... Elles s'arrêtent devant la barrière de votre cour; nous sommes donc en droit de soupçonner le fuyard de s'être sauvé chez vous.

— Vraiment!.. se récrie la mère Aubriot, il s'y serait donc faufilé par un trou de souris ou par le tuyau de l'évier, car tout était clos, portes et fenêtres, et à moins d'être le *folletot* (le follet), je me demande par où il aurait pu passer?

— Ce qu'il y a de sûr, affirme à son tour le garde Girardot, c'est qu'il est entré dans votre cour.

La Bonne hausse les épaules :

— Qu'a que ça prouve?.. Il a pu entrer dans notre cour, sauter par-dessus le puits mitoyen et se sauver chez les Boucheseiche... D'ailleurs, continue-t-elle avec aplomb, si vous êtes en doute, vous n'avez qu'à quêter tout par la place et fouiller de la cave au grenier... Si vous y trouvez votre homme, je m'engage à vous bailler un merle blanc!

Les deux forestiers demeurent perplexes. Puis le brigadier s'adresse à Germaine, qui jusque-là n'a pas desserré les lèvres et se tient debout près du dressoir :

— Mam'selle Vincart, nous ne vous ferons pas l'avanie de perquisitionner chez vous... Je me fie à votre parole. Ce que la mère Aubriot nous conte, est-ce bien la vérité? N'avez-vous ce matin ouvert votre porte à personne?

La pauvre Germaine est soumise à une rude épreuve. Pieuse et honnête, elle a le mensonge en horreur et se voit acculée au pied du mur. Elle songe à Martial qui se morfond dans sa cachette : s'il est découvert, il aura certainement de la prison... Et tout en demandant pardon à Dieu, elle répond d'une voix blanche :

— Non, messieurs, je n'ai vu personne... La porte n'a été ouverte que pour vous, au moment où je me préparais à sortir pour aller à la messe...

— Suffit!.. Le drôle aura fait un crochet et se sera terré sous bois; mais nous le repincerons!.. Excusez, mam'selle, et pardon du dérangement...

Demi-tour. Les gardes déguerpissent et retraversent lentement la cour. Dès qu'ils sont sur le chemin, la porte est refermée au verrou et les deux femmes vont retrouver le délinquant.

— Ils sont partis, dit Germaine, et j'espère qu'ils ne reviendront plus; tu vas rester encore quelque temps chez nous, puis tu t'échapperas par le jardin.

Martial, encore angoissé de l'assaut qu'il a subi, sent vivement tout le prix du service rendu. Très ému, il saisit les maigres mains de la bossue et les serre avec effusion dans les siennes :

— Merci, Germaine, murmure-t-il, je ne sais comment je pourrai te revaloir jamais ce que tu as fait pour moi.

— Martial, réplique sérieusement et tendrement la jeune fille, tu as un moyen facile de me montrer ta reconnaissance, c'est de te corriger... J'ai menti tout à l'heure pour éloigner les gardes, et c'est la plus grande marque d'amitié que je pouvais te donner, car je me suis chargé la conscience d'un péché mortel... Mais je ne serai pas toujours là pour te sauver, et il est certain maintenant que

les gardes auront plus que jamais l'œil sur toi... Je t'en prie, ne recommence plus!

— Sûr qu'ils ne me rateront pas s'ils me repincent! soupire le Frisé; je crois tout de même que je serai forcé de renoncer à la chasse pour un bout de temps... Seulement, vivre au bois et ne pas toucher au gibier, c'est dur!... Des fois je me pense que si je changeais d'air, je pourrais peut-être m'arranger un autre genre de vie; alors il me pousse une idée qui me sourit assez... Je vas la ruminer encore quelques jours et puis je te la dirai, Germaine, et je crois que tu seras contente de moi...

— Tant mieux, Martial, que le bon Dieu t'entende!... Mais, la Bonne, il a couru les bois toute la nuit et il doit mourir de faim... Si nous le faisions déjeuner!

Toutes deux rentrent à la cuisine, fouillent dans la maie et forcent le garçon à s'installer devant un jambonneau et une omelette. Il dépêche gaiement ce déjeuner, tandis qu'accoudée au dressoir, Germaine fixe sur lui ses yeux noirs humides et semble heureuse de le voir manger. Après quoi, il la remercie encore et sort par le jardin. Se courbant derrière les pois ramés, il gagne inaperçu le taillis voisin. La jeune fille le suit du regard jusqu'à ce qu'il ait disparu sous bois; puis reprenant son livre de messe, elle descend à l'église; après l'office, elle se glisse dans le confessionnal où le curé Péchenart vient d'entrer et elle s'y accuse de son mensonge. . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

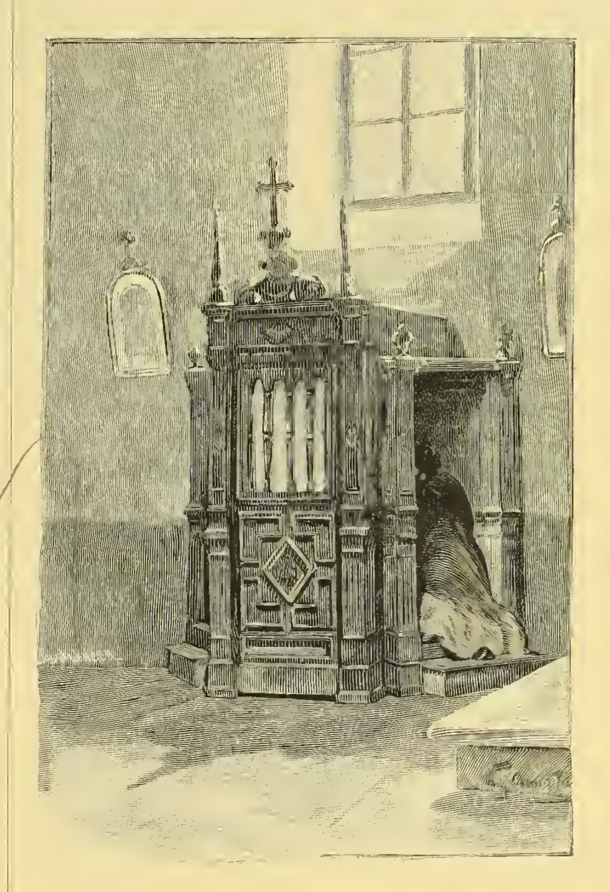
Cette aventure du Frisé cherchant un refuge dans la maison Vincart demeura un secret entre la Bonne et Germaine, un secret doux à garder pour cette dernière. Pendant des semaines elle le choya dans son souvenir et en nourrit ses méditations. Chaque fois qu'elle était seule, et cela arrivait souvent, elle se répétait les moindres mots de l'entretien qu'elle avait eu avec Martial dans la chambre de la mère Aubriot. Son imagination brodait là-dessus et elle s'ingéniait à démêler le sens véritable des paroles mystérieuses tombées des lèvres de son ami : « Des fois je me pense que si je changeais d'air, je pourrais peut-être m'arranger un autre genre de vie... » Elle se creusait le cerveau pour deviner en quoi consistait l'idée de Martial, « cette idée qui lui souriait assez ». Bien que ces paroles impliquassent, de la part du garçon, un désir de s'amender, néanmoins elles avaient quelque chose de vague qui inquiétait Germaine, et il lui tardait de recevoir l'explication promise par l'apprenti sabotier.

Elle ne l'attendit pas trop longtemps. Un matin de dimanche, le Frisé se présenta chez elle après la grand'messe. Ayant mis du linge blanc et revêtu sa blouse neuve, il entra dans la cuisine avec une crânerie joyeuse. Sa brune moustache déjà fournie se redressait au coin de ses lèvres souriantes; ses cheveux châtains, naturellement bouclés, encadraient joliment ses yeux câlins et ses joues hâlées. A côté de ce garçon dégourdi et de fière prestance, la jeune fille paraissait encore plus chétive et délicate que de coutume.

— Bonjour, Germaine, commença-t-il, je voudrais te dire deux mots en particulier.

Très émue, elle l'emmena dans le clos, sous la tonnelle d'avelinier et, quand ils furent assis sur le banc de bois, il reprit :

— La dernière fois que nous nous sommes vus, je t'ai confié que je ruminais un plan, et je t'ai promis que tu serais la première à le connaître... Eh bien, voici : Depuis un bout de temps, la place n'est pas tenable ; les gendarmes me regar-



dent de travers, et quant aux gardes, ils ne me pardonnent pas l'affaire du chevreuil. Je ne peux faire un pas dans la forêt sans les avoir à mes trousses... Avec ça, le gibier foisonne ; quand j'aperçois un lièvre, les mains me démangent, et je suis trop tenté. Alors je me suis pensé ceci : dans une paire d'années je devrai tirer au sort avec les camarades ; un peu plus tôt, un peu plus tard il me faudra mettre sac au dos et faire mes trois ans. Puisque je dois sauter le pas, mieux vaut devancer l'appel et partir tout de suite. L'état militaire me sourit assez ; ça m'obligera à changer d'air et, après mes trois ans, je reviendrai tranquillement fabriquer des sabots. Donc, je m'en suis allé à Langres et je me suis engagé dans le 112e régiment d'infanterie, qui est en garnison à Troyes...

Voilà ce que je voulais t'apprendre, Germaine... M'approuves-tu?

La bossue demeurait silencieuse et baissait les yeux pour que Martial ne les vît pas devenir humides. Cette résolution la surprenait à l'improviste et lui serrait le cœur. Pourtant, au fond, elle ne pouvait s'empêcher de la trouver raisonnable et de rendre justice aux efforts courageux du Frisé. Elle se violenta afin de ne pas pleurer, et finit par répondre d'une voix calme :

— Tu es un brave garçon, Martial, et tu as bien agi... Trois années, c'est long, mais tout de même on en voit la fin... Seulement, ajouta-t-elle en soupirant, qui sait si tu nous reviendras? Le métier de soldat te plaira peut-être mieux que celui de sabotier?

— Il n'y a pas de danger!... J'aime trop les bois, et on dit que là-bas, en Champagne, c'est tout plaine... Je ne me soucie pas de me faire coffrer, et pour le quart d'heure ça brûle!... En trois ans, il passera de l'eau sous le pont; Jacquel et Girardot auront obtenu leur changement, et tout le monde m'aura oublié.

— Pas tout le monde, Martial!... Il y a des gens qui penseront à toi souvent et qui te mettront dans leurs prières... Quand pars-tu ?

— Il faut que je sois samedi soir à Langres, où on me délivrera ma feuille de route... mais je ne te dis pas adieu. Avant de m'en aller, j'entrerai encore chez vous pour te donner une poignée de main, ainsi qu'à la Bonne.

— Non, répliqua-t-elle timidement, il ne faut pas que tu te remontres ici. Les Boucheseiche t'ont déjà vu; ce sont de mauvaises langues; s'ils te revoyaient chez nous avant ton départ, ils ne manqueraient pas de le publier partout, et on en jaserait... Mieux vaut nous rencontrer ailleurs. Samedi, j'irai dans la matinée à la chapelle Sainte-Claire. Tu quitteras le village un peu plus tôt ; comme la chapelle n'est pas loin de la route de Langres, je t'y attendrai et nous pourrons causer plus tranquillement.

— Comme il te plaira! répondit philosophiquement le Frisé, la chapelle n'est pas loin de Charbonnière, et je serai tout porté...

Le samedi, Germaine partit de bonne heure et s'achemina mélancoliquement vers le coteau où la ruine de Sainte-Claire se dressait à la lisière des bois de Montavoir. La matinée était fraîche et brumeuse, mais derrière le brouillard, tout là-haut dans le ciel, on distinguait çà et là des transparences bleues. Quand la jeune fille eut atteint le sommet de la côte, les vapeurs se déchiraient déjà et des fusées de soleil filaient le long des collines boisées. Germaine s'assit sur un des *murgers* voisins de la chapelle, parmi les *manciennes* et les hyèbles qui avaient poussé tout autour. A cause de la fraîcheur matinale, elle s'était enveloppée dans une cape de laine dont les plis amples dissimulaient sa taille déviée. Son blanc visage aux lignes délicates se montrait seul hors du vêtement noir. Les brindilles des clématites sauvages et des hyèbles formaient comme une niche verte au-dessus d'elle.

Au milieu des ruines, dans la pénombre vaporeuse, elle avait l'air d'une apparition de la sainte d'autrefois. Aux entours, la brise d'automne éparpillait les feuilles tombantes. Elle regardait pensivement le ciel bleuir par place, les rais de soleil descendre jusqu'au fond des combes mordorées, les fils de la Vierge onduler mollement au-dessus des friches, et elle songeait : « Il aura beau temps pour sa route! » Bien que cette pensée de la séparation imminente lui meurtrît le cœur, elle éprouvait néanmoins un intime et doux frémissement à l'idée que Martial cheminait en ce moment dans la forêt et que chaque minute le rapprochait d'elle. Le soleil avait enfin triomphé des nuées, une lumière d'or baignait les prés fauchés, les jachères violacées et les futaies rougies. Des rumeurs s'éveillaient dans les champs. Du côté d'Allefroy, on entendait les cris des laboureurs poussant la charrue; des coups de fouet claquaient, des chevaux hennissaient. Plus près, un rouge-gorge gazouillait et des centaines d'alouettes chantaient en plein ciel.

Soudain le cœur de l'enfant battit plus fort : Martial venait de déboucher d'une tranchée et, coupant le chemin de Vivey, se dirigeait vers le côteau de Sainte-Claire.

Pendant un instant, il disparut dans les replis du versant, puis peu à peu elle le vit émerger d'un talus et s'avancer allègrement dans une flambée de lumière. Quelques secondes après, il était à deux pas de la jeune fille.

— Bonjour, Germaine! s'écria-t-il gaîment, me voilà astiqué et fourbi pour le départ... Ça n'est pas bien reluisant, dit-il avec un insouciant éclat de rire, en montrant sa blouse déteinte et rapiécée, mais comme le gouvernement va me rhabiller, j'ai laissé chez nous ce que j'avais de plus neuf... Ça servira pour les petiots.

— Mon pauvre Martial, murmura Germaine en se levant pour se rapprocher de lui, ça te paraîtra dur dans les premiers temps de vivre à la caserne, loin de ton pays et de tes gens!

— Je ne dis pas... Ça me grèvera un peu quand je me réveillerai dans la chambrée, au lieu de me trouver dans la loge et de respirer le bon air de la forêt... Mais on se fait à tout, et j'ai idée que je me plairai au régiment.

— Et si on t'envoie à la guerre!... soupira-t-elle. En même temps ses lèvres se crispèrent nerveusement et ses paupières battirent.

— Bah! au petit bonheur!... D'abord je ne serai pas fâché de me servir d'un fusil. La guerre, c'est une chasse comme une autre, et la chasse, ça me va...

*(A suivre.)*



— Quand je serai là-bas, Germaine, ajouta le Frisé, je te recommande la mère Seurrot et les gachenets. Tu leur as déjà rendu service et si je suis sûr que tu ne les laisseras point pâtir, je m'habituerai mieux à mon métier de soldat.

— Sois tranquille, ils ne manqueront de rien.

— Merci, tu es une bonne fille et, encore que je ne vaille pas grand'chose, tu as toujours été une amie pour moi.

— Oui, répliqua-t-elle d'une voix mal assurée, mon amitié a commencé ici, quand tu m'as défendue contre les enfants Boucheseiche et la Clairette... C'est pourquoi j'ai voulu te dire adieu près de la chapelle, car c'est là que tu m'as montré pour la première fois ton affection... Ecoute, Martial, il faut que tu me promettes une chose...

Elle tira de sa poche une petite médaille d'argent attachée à un cordonnet de soie.

— Voici, continua-t-elle, une médaille qui a été bénie à Fourvières... Promets-moi de la porter tout le temps à ton cou.

— Si ça peut t'être agréable, répondit-il, je la porterai...

Il prit le cadeau de la bossue et le fit sauter dans sa main :

— Ce sera drôle, tout de même, un soldat avec une médaille au cou!... N'importe, je te jure de ne pas la quitter... A présent, Germaine, voilà le soleil qui monte, j'ai six grandes lieues devant moi avant d'arriver à la citadelle et il est temps que je m'en aille... Au revoir, veux-tu que nous nous embrassions?...

— Oui, embrassons-nous, Martial...

Elle tendit ses joues où montait une rougeur. Il lui prit les mains, effleura de ses lèvres le visage en feu de la pauvre fille qui tressaillait, puis empoignant son bâton :

— Adieu, ma mie Germaine, ça me portera chance!

Il pirouetta sur ses talons et vivement dévala sur le revers de la colline.

Germaine, le cou tendu, les yeux fixes, guettait le moment où il reparaîtrait au bas de la côte. Elle le vit enfin traverser le pont de Vivey et s'engager sur la route de Langres. Elle espérait encore qu'il se retournerait et lui enverrait un dernier signe d'adieu. Mais il n'y songea pas; il marchait très vite, préoccupé de rattraper le temps perdu et, au bout de quelques minutes, sa fuyante silhouette s'évanouit à la corne du bois. Alors Germaine se rassit sur le murger de la chapelle et se serra, frissonnante, dans les plis de sa cape. Il lui sembla que le soleil s'était soudain voilé et qu'une brume grise s'étendait sur les champs... Hélas! le soleil luisait toujours clair et beau; c'étaient les larmes de ses yeux qui mettaient seules un brouillard désolé entre elle et la forêt, empourprée par l'automne.

## DEUXIÈME PARTIE

### I

Il y avait plus de deux ans déjà que Martial était parti et Germaine entrait maintenant dans sa dix-neuvième année. Bien que sa taille ne se fût guère développée, le passage de l'adolescence à la jeunesse se marquait en elle par de notables modifications. Les traits de son visage avaient je ne sais quoi de plus ferme et de plus arrêté. De subites rougeurs lui montant aux joues donnaient plus d'animation à sa figure virginale. Ses yeux, dont jusque-là de candides étonnements illuminaient seuls les noires prunelles, perdaient peu à peu de leur immuable et calme limpidité. De mystérieuses langueurs les imbibaient par intervalles, puis soudain des flammes s'y allumaient et y brillaient comme un éclair dans l'eau somnolente d'un étang. Sa sensibilité s'était accrue, et aussi la vivacité de son imagination. Encore qu'elle vécût dans un milieu peu cultivé et très positif, encore qu'elle ne lût d'autres livres que le catéchisme, la vie des saints et son paroissien, son intelligence s'était affinée. Dans le domaine des vérités morales et de l'idéal religieux, elle avait des intuitions, des divinations qui émerveillaient l'abbé Pichenart, son confesseur. Toutefois, si métamorphosée que fût son âme de jeune fille, un sentiment y persistait, inaltéré : son affection pour Martial Seurrot y demeurait d'autant plus entière et introublée qu'elle était plus profonde.

Et pourtant cette affection se nourrissait uniquement de sa propre substance, car, depuis qu'il était au régiment, Martial n'avait guère donné de ses nouvelles. De très loin en très loin, il écrivait à la

mère Seurrot de courtes lettres où il n'était question que des vulgaires incidents de la caserne, et qui se terminaient invariablement par ces lignes : « Rien de plus à te dire pour le moment; je me porte bien; bonjour aux amis. » Dans ce « bonjour aux amis », Germaine se figurait volontiers qu'elle avait la plus grosse part, et cette phrase banale évoquait devant ses yeux un enchanteur mirage qui suffisait à entretenir en elle de confuses espérances. D'ailleurs, si Martial parlait peu, toutes choses autour d'elle lui parlaient de Martial. Elle n'avait qu'à franchir la lisière de la forêt pour retrouver l'image de son ami, vivante sous les futaies. Si elle descendait à travers bois, vers la *Planche au Vacher*, elle rencontrait l'ancienne hutte des sabotiers, à demi effondrée sous l'entrelacement des viornes; les glouglous du ruisseau lui rappelaient sa causerie avec le Frisé, au bord du talus, parmi les menthes et les salicaires. Si elle poussait sa promenade jusqu'à la chapelle de Sainte-Claire, les menus détails de leur dernière entrevue lui revenaient en mémoire. Elle revoyait Martial surgissant à l'orée des bois rougis de Charbonnière et gravissant, dans le brouillard, la pente dénudée du coteau. Elle se répétait les moindres mots échangés près de la chapelle en ruine, et le souvenir, qui est un maître décorateur et qui a l'art de tout embellir, prêtait aux paroles et aux gestes de l'absent une tendre signification, une amicale douceur, qu'ils n'avaient peut-être pas eus en réalité. L'esprit imaginatif de Germaine finissait par attribuer au Frisé une sollicitude et d'affectueuses intentions tout au moins exagérées.

Elle le poétisait à distance, et la forêt, avec ses ivresses printanières ou ses mélancolies automnales, la maintenait dans cette délicieuse illusion.

Cette jeune fille au corps maladif et à l'âme ardente avait le don de l'admiration et de l'enthousiasme. On eût dit que la conscience de sa difformité créait en elle un goût plus vif de la beauté et de l'harmonie des choses. Elle jouissait étonnamment par les yeux. En cette créature si frêle qu'elle en paraissait quasi immatérielle, une mystique sensualité se développait innocemment. Germaine avait de voluptueuses extases en face des floraisons et des reverdissements de la forêt. La profusion et les colorations des plantes éparses sous bois la remuaient au point de provoquer des crises de larmes. Avec une infinie délectation elle caressait de la main les tiges bourgeonnantes; elle portait les jeunes pousses à ses lèvres et en savourait la verte odeur. En octobre, le magnifique empourprement des hêtres emplissait son jeune cœur d'un religieux émoi. Lorsqu'à l'arrière-saison les feuilles détachées commençaient à pleuvoir dans les fossés et à couvrir le sol forestier d'une élastique jonchée d'or fauve, elle marchait sur ce tapis chatoyant, entre les colonnes grises des arbres, comme parmi les piliers vénérés d'un temple, et elle revenait au logis pénétrée d'une ferveur, animée d'une exaltation, qui alarmaient la positive mère Aubriot.

A l'église, la pompe du culte extérieur plaisait également à son cœur. Elle aimait les cérémonies de la grand'messe, lorsqu'à l'*Offertoire*, le petit orgue placé au-dessus du portail enflait sa voix et répandait sur les fidèles recueillis ses ondes mélodieuses; lorsque la fumée des encensoirs montait autour du maître-autel et qu'aux premiers versets du *Sanctus*, toute l'assistance s'agenouillait, tandis que l'enfant de chœur agitait par trois fois sa sonnette. Aux Rogations ou à la Fête-Dieu, lorsqu'elle marchait en tête de la congrégation du Rosaire, elle éprouvait une indicible joie à voir la procession se dérouler emmi les champs de seigle verdoyants ou au long des rues semées de branches odorantes. Des centaines de voix claires psalmodiaient les litanies; devant les reposoirs de mousse enguirlandés de bluets et de marguerites, le cortège s'arrêtait au milieu d'un virginal frisson de robes blanches; les enfants jetaient en l'air des poignées de pétales de roses et, debout sur les marches, le curé soulevait son ostensoir, en plein soleil, prononçait lentement la formule consacrée : *Benedicat vos omnipotens Deus...* pendant que toutes les têtes se courbaient et que le garde champêtre battait aux champs sur son vieux tambour...

Les merveilles toujours changeantes de la forêt, les solennités des cérémonies catholiques exaltaient l'imagination et réjouissaient les yeux de Germaine. Son âme innocente, ouverte à toutes les admirations, ne faisait pas de différence entre le profane et le sacré, entre les fêtes de la nature et les fêtes de l'église. Elle goûtait avec la même allégresse, avec les mêmes éblouissements, les réveils du printemps et les Alléluias de Pâques, l'éclosion parfumée des muguets dans le taillis et les jonchées de roses des reposoirs, l'immaculée blancheur des bois ouatés de neige en décembre et les illuminations de la messe de minuit. Avec une parfaite candeur elle associait sans scrupules, aux émotions de ces spectacles si divers, le souvenir toujours fervent de Martial Seurrot. Ainsi, grâce à cette constante occupation de son esprit et de son cœur, elle trouvait moins lent l'écoulement des jours qui la séparaient encore de l'époque où le Frisé serait libéré du service.

Malgré tout, le temps fuyait. Dans le village, certains changements qui ne pouvaient passer inaperçus forçaient Germaine à se rendre compte de la succession des années. De loin en loin, les cloches de l'église tintaient pour une noce; elle voyait peu à peu ses compagnes du catéchisme et du Rosaire se marier l'une après l'autre. Une seule faisait exception; — Clairette Pitois restait fille, mais son célibat n'avait rien d'édifiant; sa réputation était détestable, et les honnêtes gens la montraient au doigt. — Toutes les autres jeunes filles étaient maintenant en possession d'un mari ; quelques-unes même venaient déjà à la messe avec un marmot sur les bras. En dépit de son bon naturel, Germaine leur portait envie, et une épine de

regret et de jalousie lui entrait au cœur. Quand elle rencontrait des couples cheminant le soir aux entours de la forge ou lorsqu'elle assistait à une noce, une invincible tristesse la prenait. Sa solitude lui semblait plus pesante et elle suivait d'un regard mélancolique les fiancés ou les jeunes mariés. Elle pensait qu'elle aussi serait heureuse de s'appuyer au bras d'un mari et d'entendre des cris d'enfants dans sa maison trop vide. Alors elle s'angoissait, des doutes la tourmentaient : Martial reviendrait-il réellement au pays, comme il l'avait promis, et s'il revenait, se soucierait-il encore d'elle? Sa confiance en l'avenir diminuait et elle frissonnait à l'idée de mourir vieille fille.



Cependant un parti s'était présenté pour elle. Un soir d'été où elle prenait le frais dans le jardin, Cadet Boucheseiche avait sans façon franchi la haie mitoyenne et, emmenant sa nièce à l'écart, lui avait demandé tout à trac si elle ne pensait pas quelquefois au mariage. Germaine, pressentant quelque incident désagréable, s'était aussitôt mise sur ses gardes :

— A quel propos me demandez-vous ça, mon oncle?

— Mais, pour savoir... Tu es en âge de t'établir, et si d'aventure quelque amateur me questionnait sur tes intentions, je serais bien aise de pouvoir lui donner une réponse.

— Eh bien! mon oncle, si on vous interroge là-dessus, vous répondrez que je ne songe pas à me marier.

Elle lui tourna le dos sans plus de cérémonie et rentra chez elle.

Boucheseiche, néanmoins, ne se tint pas pour battu. Il soupçonnait que la mère Aubriot avait de l'influence sur Germaine. Il résolut de s'aboucher avec elle et de la mettre dans ses intérêts. Un matin, il guetta le passage de la Bonne et d'un ton confidentiel la pria de lui accorder un moment d'entretien.

— Qu'a que vous me voulez? dit brusquement la Bonne Femme, que le ton papelard du sacristain induisait en méfiance... Mme Boucheseiche est-elle en mal d'enfants?

— Ho! répliqua-t-il, choqué, ça ne serait pas à souhaiter... Toujours plaisante, la Bonne, toujours le mot pour rire!... Non, soyons sérieux, il s'agit de notre Bourguignon... Vincent court sur ses vingt-deux ans, il a tiré au sort et a été réformé; nous pouvons maintenant dormir sur les deux oreilles et j'ai en idée de le marier.

— Vraiment! Est-ce que vous attendez après moi pour lui trouver une femme?

— Peut-être bien... Vous êtes une personne de bon sens et de bon conseil, madame Aubriot, et vous pourriez d'autant mieux nous donner un coup de main que, entre nous, la femme que je rêve pour notre Vincent vous touche de très près.

— Oui-dà! repartit ironiquement la Bonne, et, sans vous commander, quelle est cette personne qui me touche de si près?

— C'est ma nièce Germaine.

— Germaine!.. Vous voulez marier Germaine à votre gachenet? s'exclama la mère Aubriot.

L'indignation de la Bonne irrita le sacristain :

— Inutile de crier comme une poule qui a vu le

putois! grommela-t-il; Vincent est un brave garçon, il a un bon métier dans la main, nos terres avoisinent celles de Germaine et ce mariage-là serait souhaitable à tous les points de vue.

— Si j'entends bien, ce sont vos terres et celles de Germaine que vous voulez surtout marier ensemble... Quant à savoir si les deux jeunes gens ont du goût l'un pour l'autre, c'est le cadet de vos soucis. Vous n'allez pas me soutenir que votre Bourguignon est amoureux de notre gachette?

— Vincent sera un bon mari et Germaine pourrait plus mal tomber.

— Vous croyez?.. Eh bé, si vous comptez sur moi pour manigancer ce mariage-là, vous vous fourrez le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon pauvre homme!.. Germaine n'est pas pour votre nez...

— On dirait, ma fi, que c'est une princesse?.. Bâtie comme elle est, elle chercherait longtemps avant de trouver mieux!

— Laissez donc! Germaine dans son petit doigt vaut cent fois votre réformé... Voilà une belle denrée pour une fille que votre Vincent, qui est gros comme un muid et bête comme une oie!

— Assez!.. assez! s'écria en haletant Boucheseiche, que la colère essoufflait, vous êtes une insolente, voilà ce que vous êtes!.. Quant à ma nièce, suffit... J'irai voir M. le curé, qui lui fera entendre raison!..

Le soir même, en effet, il se rendit à la cure où il trouva l'abbé Péchenart arpentant les allées de son jardin et lisant son bréviaire.

Le prêtre, sec, maigre, déjà un peu voûté, bien qu'il comptât cinquante ans à peine, avait la mine sévère et peu engageante. Ses deux yeux renfoncés brillaient dans un pâle visage troué de petite vérole.

— Qu'y a-t-il, Boucheseiche? interrogea-t-il du ton d'un homme qui n'aime pas être dérangé dans ses méditations.

Le sacristain, qui connaissait les allures de son pasteur, ne se déconcerta pas et exposa d'un ton mielleux l'objet de sa visite. Dès qu'il eut fait allusion à son projet d'union entre son aîné et Germaine, un sourire de pitié crispa les lèvres minces de l'abbé Péchenart.

— Que me contez-vous là? interrompit-il; Germaine n'est pas la femme qui convient à votre fils.

— Eh! pourquoi donc, monsieur le curé?.. Du moment que notre garçon est consentant et qu'il sera heureux de la prendre comme elle est.

— Sottise!.. Je ne prêterai pas les mains à un pareil mariage, qui serait déplorable.

— Cependant, si Germaine...

— Germaine n'est pas mariable... La Providence a d'autres vues sur elle. Pas un mot de plus!... Suffit, allez! ajouta le prêtre d'un ton impérieux, qui n'admettait pas de réplique.

Et Cadet Boucheseiche, quinaud pour la seconde fois, dut s'éloigner piteusement, tandis que le curé, penché sur son bréviaire, recommençait à marcher entre les bordures de buis du jardin.

En dépit de ses efforts pour concentrer son esprit sur le texte sacré, l'abbé Péchenart restait distrait. Il ne pouvait s'empêcher de penser à la démarche du sacristain. Plus il y réfléchissait, plus il lui semblait opportun de traiter cette question délicate avec Germaine. Dès le lendemain, il résolut de tirer la chose au clair. Ce jour-là — un samedi — la jeune fille avait coutume de passer sa matinée à l'église, afin de procéder à la toilette hebdomadaire de l'autel de la Vierge. Dès qu'il eut achevé sa messe, le curé se rendit à la chapelle du Rosaire, où il trouva Germaine présidant à l'arrangement des fleurs artificielles qu'époussetaient deux enfants du catéchisme.

La jeune fille, voyant le prêtre se diriger de son côté et ayant déjà reçu les confidences de la Bonne, pressentit qu'il allait lui parler des intentions de Cadet Boucheseiche et devint pâle. Comme agitée par un souffle mystérieux, la branche de roses artificielles qu'elle plaçait dans un vase frissonna entre ses doigts tremblants.

— Germaine! chuchota l'abbé Péchenart.

— Monsieur le curé?

— Laisse un moment ta besogne... J'ai à causer avec toi.

Elle obéit et le suivit dans la sacristie, qu'ils ne firent que traverser. Par une porte de communication, l'abbé introduisit la jeune fille dans le jardin de la cure, dont il longea d'abord silencieusement l'allée principale, tout en étudiant la physionomie et la contenance de sa paroissienne. Il la vit blême, bouleversée et en eut pitié. Ses traits rigides se détendirent, les intonations de sa voix rèche s'adoucirent :

— Mon enfant, commença-t-il, j'ai eu hier la visite de ton oncle Boucheseiche.

De pâle qu'elle était Germaine devint cramoisie et ses regards exprimèrent une anxieuse appréhension.

— Monsieur le curé, murmura-t-elle, je sais dans quelle intention il est venu et je ne comprends pas qu'il me persécute de la sorte...

— Il t'a donc fait part de ses projets?... Hum!... Il était bien pressé... Et je devine à ton air qu'il en a été pour ses frais?

— Je n'ai même pas voulu l'écouter jusqu'au bout et je lui ai tourné le dos.

— C'est, comme tu le présumais, ton refus qui m'a valu sa visite... Il m'a demandé d'user de mon autorité pastorale pour te décider à ce mariage.

— Monsieur le curé, je vous en prie, ne prenez point son parti!

— Rassure-toi... Non seulement je ne l'ai pas encouragé, mais je lui ai conseillé de renoncer à son projet.

— Je vous remercie, monsieur le curé.

— J'ai agi ainsi pour deux raisons... D'abord parce que je soupçonne les Boucheseiche de désirer cette union, non par affection pour toi, mais par suite d'un vilain calcul d'intérêt; ensuite parce que je ne crois pas que tu aies la vocation du mariage...

Germaine, un moment rassérénée, redevint soucieuse en entendant ces derniers mots. Le prêtre, qui fixait sur elle ses yeux perçants, lut sur son visage une vague déception et en fut lui-même désappointé.

— Me suis-je trompé? ajouta-t-il avec un accent plus âpre.



— Mon Dieu, monsieur le curé, je ne sais, répondit-elle très troublée; je n'ai jamais arrêté mon idée là-dessus...

— Il faut l'y arrêter, insista l'abbé Péchenart d'un ton autoritaire... Ecoute-moi; tu n'es plus une enfant et on peut raisonner avec toi... Tu dois, selon l'expression de la Sainte Ecriture, sonder ton cœur, afin d'y découvrir, avec l'aide de Dieu, quelles résolutions tu veux prendre. Je suis ton directeur et j'ai l'obligation de te guider dans cet examen... Eh bien, ma fille, à mon avis, ta santé délicate ne te prédispose pas à l'accomplissement des devoirs du mariage... Pour parler net, ta vocation est ailleurs.

Germaine l'écoutait avec une craintive stupéfaction, et ses grands yeux levés en l'air semblaient chercher autour d'elle ce mystérieux « ailleurs » où l'appelait sa vocation.

— Oui, continua le prêtre, la Providence a sur toi des vues meilleures. Je t'observe depuis tes plus tendres années : élevée par une mère pieuse, tu as eu une enfance pieuse et, par une grâce spéciale, ta ferveur ne s'est pas attiédie quand tu as passé de l'adolescence à la jeunesse; au contraire, elle s'est réchauffée et fortifiée à l'ombre tutélaire de nos saints tabernacles. Le Seigneur a voulu ainsi montrer, d'une façon éclatante, le chemin vers lequel il daigne te conduire. Tu es appelée par lui, et ce n'est point dans les liens d'un mariage profane que tu peux accomplir la mission qu'il t'a réservée : c'est en renonçant aux joies décevantes des affections charnelles, en devenant une chaste et blanche épouse de Jésus-Christ...

L'abbé Péchenart parlait maintenant avec une onction qui ne lui était pas coutumière. Entraînée et intimidée par cette parole à la fois insinuante et forte, Germaine en subissait mal-

gré elle l'autorité et courbait doucement la tête.

— Tu n'es pas faite pour vivre dans le monde, acheva le curé avec un redoublement d'énergie; dans dix mois tu auras atteint ta majorité et tu pourras disposer librement de ta personne. En attendant, si tu m'en crois, tu te prépareras par la retraite à l'édifiante condition de servante du Seigneur. Si tu m'y autorises, à mon prochain voyage à Langres je parlerai de toi à Mme la supérieure du couvent des Ursulines. Elle ne fera, j'en suis certain, aucune difficulté de t'admettre parmi les brebis de son troupeau. Tu commenceras ton noviciat dans cette pieuse maison et, si Dieu le permet, tu y prononceras plus tard les vœux qui te consacreront à jamais à l'Époux céleste... Est-ce entendu?

Tandis qu'il parlait, Germaine, inquiète, semblait se débattre contre cette suggestion du cloître, comme un oiseau qui voudrait échapper à une irrésistible fascination. Elle regardait machinalement par delà les murs du jardin curial les cimes moutonnantes de la forêt; soudain elle eut la vision de Martial revenant du service et cherchant vainement son amie dans la maison située à l'orée du bois. L'espoir de renouer l'amitié d'autrefois et de trouver peut-être alors, dans l'ami revenu, le mari qu'elle rêvait, lui rendit la force de résister à la volonté qui la subjuguait à demi. Elle se ressaisit et, dans un rapide examen de son cœur, reconnut que la vocation du couvent n'était pas véritablement en elle.

— Non, monsieur le curé, répondit-elle en baissant les yeux, mon idée n'est pas de devenir religieuse. Je crois qu'on peut faire son salut dans le monde aussi bien qu'au couvent... Pardonnez-moi, mais je préfère servir Dieu en restant où je suis.

L'abbé Péchenart se mordit les lèvres et, avec un hochement de tête :

— Allons, dit-il brièvement, tu es encore la proie de l'orgueil charnel... Je ne veux pas te contraindre, mais un jour tu nous reviendras... Vas en paix, ma pauvre fille!

II

Trois ans s'étaient écoulés depuis la matinée d'automne où Germaine avait fait ses adieux à Martial près de la chapelle Sainte-Claire, et la jeune fille attendait maintenant à toute heure le retour de son ami. Elle s'étonnait de n'entendre plus parler de rien et l'inquiétude l'enfiévrait. Tout un hiver se passa encore sans que le Frisé donnât signe de vie. Germaine commençait à désespérer de le revoir et envoyait parfois la Bonne chez la mère Seurrot pour prendre des nouvelles. Mais celle-ci ne savait rien, sinon que son fils avait changé de garnison sans lui envoyer son adresse. Un soir de mai, cependant, la Bonne rentra au logis avec la mine allumée d'une commère en possession d'une histoire qu'elle grille de conter.

— Je viens de la Forge, commença-t-elle... j'avais été porter à la Seurrotte quelques petites *rémanences* de notre souper... Ah çà! j'ai appris du nouveau... Le Frisé est revenu.

— Martial est ici! s'exclama Germaine d'une voix enrouée.

Cette joie inespérée l'avait bouleversée ; elle pâlissait et fut obligée de s'asseoir.

— Oui, il est rentré hier à la nuitée, aussi frais et gaillard que lorsqu'il est parti. Dès le matin, il s'était déjà *vredé* (enfui) pour aller voir son ancien patron, le sabotier Raffaut... La pauvre Seurrotte ne se possède plus de joie. Elle croit que, maintenant que son garçon est rentré, toutes les charrues vont tourner pour elle...

— Je suppose qu'il nous fera visite, murmura Germaine; puis elle s'encourut dans le jardin, à sa place favorite, près du rucher.

Martial était de retour!.. Il lui semblait que la terre et le ciel s'illuminaient. Les mouches à miel bourdonnaient plus joyeusement dans les pommiers épanouis; au fond de la vallée, l'Aube frétillait plus bleue, mettant de clairs sourires d'argent entre les saules ; sur les versants, les seigles verts ondulaient avec des frissons d'aise et les colzas étendaient par endroits une tache d'or plus vive. Des toits du village jusqu'à l'orée du bois, les hirondelles caracolaient dans l'air, montaient, descendaient, luisaient au soleil, puis rasaient les cimes des vergers en jetant de petits cris allègres, comme pour dire partout : « Martial est revenu! »

La jeune fille attendait impatiemment sa visite, mais la semaine s'acheva sans qu'il parût. Le dimanche seulement, comme elle traversait la rue des Fermiers pour se rendre à l'église, elle l'aperçut tout à coup au milieu d'un groupe de garçons, et son cœur sursauta dans sa poitrine. En pénétrant sous la nef, elle emporta avec elle la vivante image d'un Martial plus crâne, plus dégourdi et de plus mâle tournure encore qu'avant le départ, et plus d'une fois pendant l'office cette attrayante image lui donna des distractions. La messe lui parut longue et quand elle sortit enfin, avec le flot des paroissiens, ses regards cherchèrent tout d'abord Martial parmi les groupes essaimés sur la place. Elle le devina, plutôt encore qu'elle ne le vit, devant l'auberge du *Cheval blanc*. Il causait et gesticulait avec animation en fumant sa cigarette. De son séjour au régiment il rapportait une mine conquérante et beaucoup d'aplomb. Ses traits s'étaient accentués, il dévisageait effrontément les passants et, sous ses moustaches retroussées, ses lèvres laissaient s'envoler de bruyants éclats de rire. Son feutre gris rejeté en arrière, sa blouse neuve largement ouverte sur le gilet, ajoutaient je ne sais quoi de provocant à son allure.

Pour rentrer chez elle, Germaine devait contourner l'auberge du *Cheval blanc*. Rougissante, les yeux baissés, elle allait passer rapidement devant le seuil, quand Martial se détacha du groupe des garçons et jeta sa cigarette. Il l'avait reconnue et

marchait vers elle. Tremblante, quasi défaillante, elle s'était arrêtée, tandis qu'il s'écriait d'un ton familier et insouciant :

— Bonjour donc, Germaine!... Enchanté de te revoir... Ça va-t-il comme tu veux?.. Et la Bonne, a-t-elle toujours la langue aussi bien pendue?..

— Tout va bien chez nous, Martial, merci... Et... et vous voilà revenu pour un bon bout de temps, sans doute?

— Ah! répliqua-t-il en riant, on se dit donc « vous » maintenant?.. Au fait, il y a si longtemps qu'on ne s'est vu qu'on désapprend de se tutoyer... Il coule de l'eau sous le pont en trois ans!..

— Trois ans et demi, rectifia Germaine.

— C'est vrai... Puis il ajouta évasivement : — J'ai été retenu là-bas six mois de plus que je ne pensais...

Ce qu'il ne disait pas, c'est que les six mois de surplus il les avait passés à la prison militaire, ayant été condamné pour tapage nocturne et coups donnés à un civil.

— Enfin, continua-t-il en frisant sa moustache, me revoici, et bien content d'en avoir fini avec la caserne!.. Ça me ragaillardit de retrouver le pays et les amis... Et à propos d'amitié, Germaine, merci tout plein de vos bontés pour la mère Seurrot et les gosses...

— Merci de rien, Martial... ç'a été fait de bon cœur en pensant à vous... J'espère que lorsque vous monterez jusqu'à Montgérand vous entrerez un moment chez nous?

— Oui, pour sûr, répondit-il... Au revoir, Germaine, à un de ces jours!..

Ils se séparèrent, mais quand Germaine fut au bout de la rue, elle se retourna furtivement. Martial avait rejoint ses amis et, rallumant une cigarette, entrait avec eux au cabaret.

Elle regagna son logis avec une source de joie au cœur, et de nouveau attendit impatiemment la visite promise. Mais le Frisé avait oublié probablement cette promesse, car on ne le vit point du côté de Montgérand. En revanche, on entendait parler de lui. En revenant de ses courses, la Bonne rapportait parfois le récit des prouesses de Martial. On le rencontrait à toutes les fêtes des villages voisins; il était le boute-en-train des jeunes gens du pays et, le dimanche, il damait le pion aux plus adroits joueurs de quilles. Il semblait qu'il fût revenu de la caserne avec un goût plus vif pour le plaisir et la dissipation. On prétendait même qu'il recommençait à braconner. Ce qu'il y avait de plus clair à son avantage, c'est que le père Raffaut l'avait rengagé comme compagnon et qu'il travaillait maintenant avec les sabotiers dans une coupe située au fond des bois d'Amorey.

Toutes ces histoires inquiétaient Germaine. Après avoir attendu avec tant de confiance le retour de Martial, elle voyait son ami lui échapper et recommencer cette vie de vagabondage qui la mettait en souci et en transes continuelles. Elle en venait à regretter le temps où le Frisé était en garnison et où elle vivait d'espérance en comptant les jours. Plus l'été avançait et plus tristement, dans sa solitude, elle se désolait sur l'écroulement de ses projets et de ses rêves. Elle devenait nerveuse, enfiévrée, maussade. Sa piété même s'altérait quant et quant et elle en arrivait à se croire abandonnée de Dieu et des saints, puisque ses plus ardentes prières demeuraient inexaucées.

A quelque temps de là, la Bonne annonça à Germaine qu'elle allait passer trois jours chez une nièce qui habitait Lamargelle — un petit village niché dans un creux de vallée, de l'autre côté de la plaine de Vivey.

— Pour le moment, dit-elle à Germaine, aucun enfant ne réclame mon aide pour entrer dans le monde, et après avoir trimé tout ce printemps, je puis bien me bailler un petit congé... D'ailleurs si, par hasard, on avait besoin de moi, tu me ferais prévenir par le piéton ; j'ai de bonnes jambes et j'aurai bientôt avalé deux lieues de pays...

Elle partit le même soir, à la fraîche; mais, contrairement à ses prévisions, le lendemain matin, on vint la quérir pour la femme d'un vannier qui avait été prise des premières douleurs à l'auberge du *Cheval blanc*. Le cas était pressant; la vannière croyait qu'elle accoucherait dans la nuit et réclamait à grand cris une sage-femme. Malheureusement, le piéton était déjà parti. Emue par les lamentations du vannier qui perdait la tête, Germaine, n'écoutant que son cœur, résolut d'aller elle-même chercher la mère Aubriot; elle était bonne marcheuse et deux lieues ne l'effrayaient pas. Elle avala à la hâte son café au lait, chaussa de gros souliers et se mit en route après s'être renseignée sur le chemin à suivre :

— Vous prendrez, lui dit l'aubergiste, par la combe du Val-Clavin; vous monterez la tranchée de la Treue et une fois dans la plaine de Vivey, vous biaiserez jusqu'au Champ-Carré; là, vous verrez le sentier de Lamargelle et vous n'aurez plus qu'à descendre tout droit...

Elle classa dans sa tête ces indications un peu sommaires et se dirigea vers le Val-Clavin. Elle connaissait la route, trouva sans difficulté l'entrée de la Treue et commença de gravir la tranchée assez raide, qui montait presque à pic à travers bois. Le temps était sec, un peu chaud, mais néanmoins rafraîchi par une brise d'est. Germaine trottait comme un chat, heureuse de cheminer à l'ombre, dans le recueillement de la forêt où les oiseaux, ayant abandonné leur nid depuis des semaines, ne chantaient plus déjà et où l'on n'entendait par intervalles que le chamaillis des geais ou le tac tac d'un pivert martelant l'écorce des arbres. Au bout d'une demi-heure, le taillis s'éclaircit et elle aperçut, au delà des grands chênes de la lisière, les premières ondulations de la plaine.

Ce plateau pierreux et solitaire, qui a une bonne lieue de largeur, n'était coupé alors que par un chemin vicinal allant de Vivey à Grancey-le-Châ-

teau; en revanche, il était traversé en tous sens par des sentiers enchevêtrés, que depuis un temps immémorial frayaient capricieusement les piétons, et où les pâtres et les bûcherons parvenaient seuls à s'orienter. La jeune fille contempla avec une vague inquiétude cette plaine en partie inculte, où de maigres champs de seigle jaunissaient dans le vert grisâtre des pâtis. Des *murgers* de pierres moussues y dessinaient de bizarres clôtures et, çà et là, d'antiques aubépines, de robustes poiriers sauvages s'y dressaient comme d'énigmatiques points de repère. On avait recommandé à la voyageuse de biaiser jusqu'au Champ-Carré, mais on ne lui avait pas dit si ce biais devait s'opérer à droite ou à gauche. Elle avait beau fouiller du regard la grise étendue, elle ne distinguait aucune créature animée et, ne voyant personne à qui demander un éclaircissement, elle se décida aventureusement à suivre un sentier qui obliquait vers la droite.

Après avoir marché pendant un quart d'heure, elle eut la désagréable surprise de se trouver de nouveau sous bois, parmi des taillis clairsemés que séparaient de grands espaces herbeux où il n'existait plus de sentier. Elle comprit alors qu'elle s'était fourvoyée et, en désespoir de cause, poussa droit devant elle. A chaque instant elle était arrêtée par des buissons de genévriers et par des ronciers épais qu'il fallait contourner ou à travers lesquels elle était obligée de se frayer péniblement un passage. A la fin, grisée de soleil, souffrant de la soif, épuisée autant par la fièvre de l'inquiétude que par la fatigue, Germaine se laissa choir au pied d'un arbre. La tête lui tournait; la presque certitude de s'être complètement égarée lui mettait les larmes aux yeux.

Elle regardait désespérément autour d'elle et l'angoisse lui étreignait le cœur. Comment retrouver son chemin au milieu de ces massifs de chênes rabougris et de ces clairières où il n'y avait pas trace de sentier? Et si elle ne parvenait pas à s'orienter, si elle s'engageait plus avant dans ces taillis inconnus elle risquait d'y être surprise par le crépuscule, et alors que devenir?... Bien qu'elle ne fût pas peureuse, elle se rendait compte du danger qu'elle courait. L'effroi la paralysait, à l'idée de passer la nuit dans la forêt pleine de bêtes rôdeuses. Elle se sentait de plus en plus faible et sur le point de s'évanouir. Le léger repas qu'elle avait pris le matin ne pouvait la soutenir longtemps et déjà elle mourait de soif. Sous les rayons plus ardents, la forêt semblait plongée dans un lourd sommeil; on ne percevait aucun bruit aux entours, sauf un confus bourdonnement d'insectes. Ce silence rendait encore plus douloureuse la sensation d'abandon qui opprimait la jeune fille. Elle essaya pourtant de réagir contre la prostration qui la tenait affalée au pied de l'arbre. Elle ne pouvait rester là et y attendre que la tombée du jour accrût encore les difficultés de la situation. Elle se leva, marcha péniblement pendant un quart d'heure à travers les cépées, puis tout d'un coup tressaillit et demeura immobile, l'oreille au guet.

Un étrange chant d'oiseau venait de jaillir du fond d'un entonnoir qui se creusait brusquement dans le taillis. C'était un chant clair, tantôt aigu comme un tireli d'alouette, tantôt velouté et varié comme la mélodie du rossignol. Les modulations passaient incessamment du grave au doux, des notes basses aux notes élevées. Germaine écoutait avec stupéfaction cette singulière cantilène, qu'elle ne pouvait attribuer à aucune espèce d'oiseau connu. A cette époque de l'année, le rossignol ne chantait plus et la grive se taisait encore... Quoi qu'il en fût, cette musique inattendue, éclatant subitement au sein de la forêt muette, lui remit au cœur un peu de confiance. Instinctivement elle se dirigea vers l'enfoncement de verdure d'où la voix s'élevait. Elle savait que les oiseaux chanteurs se remisent de préférence à proximité des sources et, à tout hasard, elle avait chance de découvrir au fond de l'entonnoir un filet d'eau pour apaiser sa sa soif. En effet, elle aperçut un sentier qui dévalait aux flancs de la gorge étroite et elle s'y aventura. A mesure qu'elle descendait, la chanson devenait plus allègre et plus sonore. Germaine approchait déjà du bas de la coulée et hâtait le pas quand, aussi brusquement qu'elle avait commencé, la chanson cessa. De plus en plus intriguée, la bossue se glissa entre deux cépées de cornouillers. Au même moment, en face d'elle, sur l'autre pente de l'entonnoir, les branches d'un fourré de viornes obiers s'écartèrent; un garçon en blouse surgit du milieu des ramures et apparut en pleine lumière, le chapeau rejeté en arrière et une feuille de lierre entre les lèvres...

III

Germaine, après un premier saisissement, poussa une faible exclamation; elle venait de reconnaître Martial Seurrot. Celui-ci l'avait dévisagée d'un regard ébaubi puis, se remettant de sa surprise, était parti d'un éclat de rire :

— Comment, c'est vous, ma pauvre Germaine?... En vous entendant dégringoler dans le fourré, j'ai cru d'abord que le garde me tombait sur le dos et j'en ai eu chaud aux oreilles...

— Oh! Martial, ce n'était donc pas un oiseau qui chantait?...

— Nenni, répondit-il en riant, c'était moi qui frouais avec cette feuille de lierre... J'ai une tendue de gluaux au long du ru et je pipais pour attirer les jeunes grives. Si je m'attendais à vous rencontrer au creux de la Roselière, je veux être pendu!... Par quel diantre de hasard vous êtes-vous fourvoyée par ici?

Germaine lui expliqua comment elle s'était mise en route afin de quérir la Bonne à La Margelle et comment, une fois dans la plaine, elle s'était égarée



en essayant de gagner le Champ-Carré. Le Frisé, à ces derniers mots, se mit à siffler irrévérencieusement :

— Le Champ-Carré! oh! la la!... Vous lui tournez le dos et si vous aviez continué à suivre le ru, vous arriviez droit à Santenoge, ma pauvre gachette!.. Mais, ajouta-t-il en ramassant son carnier et en le jetant sur son épaule, il n'y a pas encore trop de mal et je vais vous remettre dans le bon chemin.

— Oui, s'écria-t-elle, vous serez bien gentil de

m'accompagner un brin, Martial, et c'est une chance de vous avoir rencontré... Partons!

Elle fit quelques pas à côté de lui, puis subitement elle devint très pâle et fut forcée de s'appuyer à un sorbier. Ses jambes lui refusaient le service.

— Ga! qu'est-ce qui vous prend? demanda le Frisé; vous voilà plus blanche qu'un linge.

— Je suis comme étourdie, soupira Germaine, et puis j'ai très soif.

— Attendez!... Le ruisseau n'est pas loin et je vas vous apporter de quoi vous rafraîchir.

Il tira un gobelet de son carnier et courut à la source. Quand il revint avec le verre plein jusqu'au bord, il trouva la jeune fille assise au pied du sorbier et fut effrayé de l'altération de son visage. Ses traits étaient tirés, ses yeux se fermaient; elle tendit machinalement la main pour saisir le gobelet et le porter à ses lèvres.

— Minute! dit Martial; l'eau crue vous ferait du mal... Laissez-moi y ajouter une goutte de fil-en-quatre pour la réchauffer.

Il prit sa gourde, mêla un peu d'eau-de-vie à l'eau pure et, s'agenouillant, la fit boire par gorgées à Germaine. Elle rouvrit les yeux, le remercia d'un regard noyé, mais se sentit sans force pour se remettre sur pied et renversa de nouveau sa tête contre le tronc de l'arbre.

— J'ai la tête vide, murmura-t-elle, et à chaque instant il me semble que je vais m'en aller...

Le Frisé commençait à être fort embarrassé; tout d'un coup il se frappa le front :

— Ce n'est pas la tête! s'exclama-t-il, c'est la place d'armes qui est vide... Gageons que vous n'avez pas déjeuné?

— Si fait, j'ai bu une tasse de café au lait et mangé un *mors* de pain avant de partir.

— A quelle heure avez-vous quitté Auberive?

— A dix heures.

Martial siffla de nouveau :

— Il est maintenant trois heures du tantôt et votre café est déjà loin!... C'est bien ça, vous mourez de faim!... Heureusement, j'ai là de quoi vous restaurer... Le temps d'allumer le feu, de cuire deux oiseaux qui ont chu ce matin dans mon carnier, et je vous sers un dîner dont vous vous lècherez les doigts!

— Mais, objecta Germaine inquiète, et la Bonne, et ma commission?... A quelle heure arriverai-je à La Margelle?...

Vous y serez avant la nuit, et vous pourrez là-bas louer une carriole qui vous ramènera à Auberive par la route de Vivey... D'ailleurs, à cette heure-ci, le soleil est encore trop ardent et vous seriez rôtie en traversant la plaine. Mieux vaut voyager tranquillement à la fraîche. D'ici là, vous aurez retrouvé des forces... Tenez, pour patienter, vous allez casser une croûte en l'assaisonnant avec des fruits que je vas vous cueillir en un clin d'œil...

Il s'élança du côté d'un roncier mêlé de fougères, qui couvrait l'un des versants du ravin; dix minutes après, il reparut portant dans une large feuille de bardane une provision de mûres et de framboises sauvages, qui répandaient un parfum exquis et qu'il posa dans le giron de Germaine.

— Tenez, dit-il en lui présentant en même temps un croûton de pain, voilà de quoi attendre votre dîner.

— Merci, Martial... Vous êtes un brave cœur et, sans vous, je ne sais ce que je serais devenue...

Tandis qu'elle mordait son pain à belles dents et picorait les mûres, Martial tirait en riant deux perdreaux des poches de sa blouse et les montrait à la jeune fille :

— Voici, reprit-il, deux oiseaux qui se recommandent à vous... Pourriez-vous les plumer pendant que j'allumerai le feu?

— J'essaierai, répondit-elle, non sans trahir une secrète répugnance; pauvres bêtes, vous les avez tuées, Martial?

— Je les ai colletées ce matin dans une luzerne et je suis enchanté de vous faire profiter de cette aubaine...

Il ramassa du bois sec aux entours, disposa un foyer de pierres plates et mit le feu aux ramilles. Elles commencèrent à pétiller et des flammèches montèrent dans l'ombre.

— Ça *claire*, murmura-t-il, il n'y a plus qu'à alimenter le feu.

Vivement il bondit sous bois. Il connaissait non loin de là une ancienne coupe où il glana des branches mortes, des ételles oubliées par les bûcherons, toute une provision de combustible. Quand il revint, les perdreaux étaient plumés, troussés et prêts pour la rôtissoire. Alors Martial ficha en terre, de chaque côté du foyer, deux branches fourchues sur lesquelles il posa transversalement une bille de fagot. Les deux perdreaux suspendus par des bouts de ficelle furent accrochés à cette broche élémentaire et se balancèrent au-dessus du brasier. Accroupi devant le feu, le Frisé, d'un adroit coup de pouce, imprimait un mouvement de rotation aux ficelles, afin que les deux bêtes présentassent successivement à la braise toutes les parties de leur corps, et Germaine admirait l'ingéniosité de son camarade.

— Savez-vous, dit-elle, que vous seriez un excellent cuisinier?

— Je le croirais, répliqua-t-il plaisamment... quand on a fait un congé de trois ans et que de plus on est un enragé chasseur, on connaît tous les métiers.

Il fouilla dans sa carnassière et y prit une dizaine de pommes de terre qu'il insinua sous les cendres chaudes :

— Nous n'avons pas beaucoup de pain, poursuivit-il, et les pommes de terre ne seront pas de trop.

Sous l'action de la flambée, les perdreaux prenaient une couleur dorée et exhalaient un fumet appétissant. Le carnier de Martial ressemblait au sac à malice d'un escamoteur; il en tirait à chaque fois de nouveaux ingrédients : un cornet de sel,

une fourchette, un couteau, une bouteille vide et une gamelle d'étain. Il arracha de-ci et de-là des feuilles de bardane qu'il étala sur l'herbe en guise de nappe, puis il alla remplir sa bouteille d'eau fraîche. Quand tous les apprêts furent terminés et qu'il jugea d'un coup d'œil les perdreaux suffisamment rôtis et les pommes de terre cuites à point, il écarta les cendres, étala sur les feuilles les tubercules rissolés, coupa les ficelles et fit tomber les perdreaux dans la gamelle d'étain :

— Et maintenant, Germaine, s'écria-t-il, à table... vous êtes servie!

— Vous n'allez pas me laisser manger seule? dit la jeune fille.

— Certes non! de vous voir affamée, ça m'a mis en appétit et je vous tiendrai compagnie... Seulement, nous n'avons qu'une fourchette et qu'un verre... Enfin, si vous n'êtes pas *nareuse* et dégoûtée de moi?...

— De vous, Martial?... répliqua-t-elle avec vivacité, oh! que nenni!

Tout aussitôt elle rougit, craignant d'avoir, par cette réponse irréfléchie, trahi ses intimes sentiments.

Ils mangèrent tous deux gaiement sous l'ombre mobile des alisiers et des frênes. Germaine sentait peu à peu ses forces revenir; le contentement autant que la nourriture lui redonnait du ton et lui faisait monter le sang aux joues. Jamais, même dans ses rêves, elle n'avait imaginé une joie plus complète que celle qu'elle goûtait en ce moment, près de son ami retrouvé.

— Eh bien! demanda Martial en se versant un verre d'eau-de-vie, ça va-t-il mieux, ma mie Germaine?

— Bien mieux, Martial... Je suis si contente!...

— Contente d'avoir dégusté mes perdreaux au lieu de souper par cœur, hein, Germaine?

— Nenni... contente de vous avoir rencontré et de causer enfin tranquillement avec vous... Il y a si longtemps qu'on ne s'était vu!... Et pourtant, Martial, vous m'aviez promis une visite?

— C'est vrai, mais quoi? on n'est pas toujours maître de ses journées... J'ai eu beaucoup d'occupation tous ces temps-ci, ajouta-t-il en frisant sa moustache.

— Vous avez repris votre métier de sabotier?

— Oui, je travaille chez le père Baffaut, près de la ferme d'Amorey... Et puis j'ai retrouvé en forêt de bons amis avec lesquels je me paye de bonnes parties de chasse au clair de lune.

— Oh! s'écria Germaine d'un ton de tendre reproche, vous vous être remis à braconner?... C'est mal!

— Mal! riposta-t-il en riant, vous devriez être la dernière à me reprocher mon braconnage... C'est grâce à lui que j'ai pu vous donner à dîner!

— N'empêche que c'est un vilain métier... Je croyais qu'à votre retour du régiment, vous voudriez changer de vie.

— Changer de vie!... Pas facile, quand on est bâti comme moi. C'est dans le sang, voyez-vous... Il faut que je chasse et, en ma qualité de pauvre diable, je ne puis pas acheter un permis comme les bourgeois d'Auberive.

— Vous pourriez, insinua-t-elle après un moment de silence, vous établir au village et devenir un bourgeois à votre tour.

— Oïe! oïe! s'exclama-t-il ironiquement, si vous savez une recette pour ça, vous seriez bien gentille de me la communiquer!

La jeune fille était redevenue silencieuse et, le front baissé, arrachait machinalement des brins d'herbe dans le gazon. Soudain elle releva la tête et murmura en rougissant :

— Il faudrait vous marier, Martial.

Cette fois un large éclat de rire fendit la bouche du garçon et montra la double rangée de ses blanches dents de loup :

— Me marier!... Oh! la la!... En supposant que j'aie l'idée d'une pareille sottise, quelle est la malheureuse qui voudrait d'un sans le sou comme moi?

Germaine fut d'abord choquée de l'entendre appeler le mariage une sottise. L'indifférence avec laquelle le Frisé envisageait cette question causait à la jeune fille une contristante déception. Il lui semblait que, s'il eût conservé une véritable affection pour elle, il ne se serait pas montré si rebelle à l'idée de prendre femme. Néanmoins, tout à travers sa déconvenue, elle réfléchissait qu'étant pauvre et très fier, il ne voulait pas avoir l'air de courtiser une fille au-dessus de sa condition. Alors, candidement, elle se dit qu'il fallait le mettre à l'aise en faisant le premier pas.

— Il y a, hasarda-t-elle, des filles qui ne tiennent pas à l'argent.

— Vous en connaissez, vous, Germaine?

— Oui, avoua-t-elle très bas, en gardant ses yeux baissés et en continuant d'arracher des brins d'herbes... j'en connais au moins une... qui, dans une affaire semblable, ne consulterait que son cœur et se marierait avec un garçon qui lui plairait... fût-il sabotier ou même... braconnier.

Elle avait peine à parler distinctement et une rougeur lui montait au visage. Martial la regardait étonné, et tout à coup l'émotion et l'embarras de la jeune fille lui révélèrent un secret dont il était à cent lieues de se douter...

« Tiens, tiens! songeait-il, est-ce que la gachette aurait un tendre pour moi?.. En voilà une conquête à laquelle je ne m'attendais pas et dont il n'y a pas de quoi être glorieux!.. Avoir pour bonne amie une bossue, ça n'est pas bien reluisant!.. Mais tout de même, si c'est pour le bon motif, la chose vaut la peine qu'on l'examine. »

Et en effet, plus il considérait la perspective qui s'ouvrait si subitement devant lui, plus il inclinait à profiter de cette aubaine inespérée. Après tout, Germaine était orpheline, elle possédait de bons biens au soleil, et celui qui l'épouserait pourrait se donner du bon temps. Martial ne se piquait ni de délicatesse ni de grandeur d'âme; il ne voyait

là qu'une heureuse veine à exploiter. Peut-être les gens riraient-ils sous cape de lui voir mener à l'église une fille aussi peu séduisante? Mais au fond, les rieurs le trouveraient pratique et envieraient sa chance. La gachette n'avait pas été gâtée; avec quelques menues caresses il la rendrait heureuse comme une reine. Une fois marié, ma foi, rien ne l'empêcherait, lui, de s'amuser à sa façon et de chercher des compensations au dehors...

— Germaine, reprit-il carrément, vous parliez d'une fille de votre connaissance qui épouserait volontiers un braconnier... Est-ce que, par hasard, cette fille-là, ce serait vous?

Sans répondre, la bossue confuse cachait sa figure dans ses mains. Martial d'un geste hardi écarta les deux mains, les prit dans les siennes, et regardant la pauvre fille avec ses yeux enjôleurs :

— Pourquoi vous taisez-vous?.. Ma bonne Germaine, vous avez donc gardé un peu d'amitié pour votre vieux camarade?

— Oh! Martial, soupira-t-elle, est-ce que vous avez pu en douter?

En même temps elle osait enfin lever sur lui ses yeux attendris, puis, honteuse, elle laissait de nouveau tomber son front sur les deux mains qui serraient les siennes.

— Eh bien, ma mie, s'écria le Frisé d'un air vainqueur, l'amitié est partagée, et vous pouvez compter que Martial Seurrot vous conserve la meilleure place au fin fond de son cœur.

Tout en parlant, avec sa façon militaire de comprendre la galanterie, il lui passait le bras autour de la taille et l'attirait à lui :

— Martial, murmura-t-elle, à la fois ravie et effarouchée de cette brusque privauté. Oh! Martial, laissez-moi... Voilà qu'il est tard et je veux arriver à Lamargelle avant la nuit... Ne pensez-vous pas, mon ami, qu'il faudrait nous mettre en route?

— En effet, répondit-il, enchanté de n'avoir pas à se mettre en frais de plus démonstratives caresses, le soleil baisse et il fera bon marcher maintenant...

En un clin d'œil il eut enfourné les ustensiles du dîner dans son carnier, qu'il cacha sous une cépée, puis il aida Germaine à se remettre sur pied. Ils remontèrent le raidillon de la combe et arrivèrent dans la plaine au moment où le soleil s'enfonçait derrière les bois en jetant une dernière lueur empourprée sur la grise étendue du plateau.

— Ma mie Germaine, proposa galamment le Frisé, donnez-moi votre menotte...

La main dans la main, ils cheminèrent dans la direction du Champ-Carré, sans rien se dire. Germaine était trop oppressée par son bonheur pour parler, et Martial, encore ébaubi de l'aventure, ne savait trop quel langage tenir à cette amoureuse qui lui tombait des nues. Il comprenait qu'il ne pouvait la traiter avec le sans façon dont il usait d'ordinaire avec les filles peu sévères qu'il fréquentait et, d'autre part, il ne lui venait aux lèvres aucune de ces paroles tendres qui révèlent un cœur vraiment épris. Pourtant quand ils eurent traversé les murgers du Champ-Carré et qu'ils descendirent les premières pentes du versant, Martial, apercevant les toits fumeux d'un village et un clocher pointu derrière lequel se levait le croissant de la lune, sentit qu'il était convenable de rompre le silence :

— Voici La Margelle, dit-il, ma mie Germaine, et vous n'avez plus qu'à dévaler tout droit... Bien que j'en aie du regret, je suis obligé de vous quitter ici pour retourner à mes gluaux... Mais nous nous reverrons bientôt, n'est-ce pas?

— Oui, Martial, à bientôt!... Venez me voir dimanche après vêpres et d'ici là, pensez un peu à moi qui suis si heureuse de votre amitié.

— Pas tant que moi! s'écria-t-il... Bonsoir, ma petite amie; en guise d'arrhes, laissez-moi vous embrasser...

Il passa les deux bras autour de la frêle taille frémissante de la bossue, lui appliqua deux baisers sur les joues et pirouetta sur ses talons en criant une dernière fois :

— A dimanche!...

Comment Germaine gagna La Margelle, comment elle retrouva la Bonne, et ce qu'elle lui dit pendant que la carriole les ramenait le long de la route de Vivey, la jeune fille eût été fort en peine de le conter. Elle était trop heureuse pour penser à autre chose qu'à son bonheur. Elle se remémorait avec délices les moindres incidents de la journée. Elle sentait encore sur ses joues brûlantes les deux baisers de Martial, et cette caresse si neuve, si douce pour elle, lui coulait une chaude langueur dans les veines. Quand la charrette la déposa devant sa porte en compagnie de la mère Aubriot, elle s'éveilla tout à coup comme d'un voluptueux rêve. Une fois rentrée, malgré les exhortations de la Bonne, elle ne voulut point manger et se réfugia dans sa chambre, afin de ne pas rompre le charme qui l'ensorcelait.

## IV

Pour un cœur de vingt ans, il n'est pas d'enchantement comparable à celui où l'on s'éveille avec la certitude d'être aimé de celle ou de celui qu'on aime. La suave fraîcheur des aurores d'été n'est rien près de cette aube d'amour. Depuis le soir de sa rencontre avec Martial dans le creux de la Roselière, la jeune fille goûtait une joie inexprimable. Dès qu'elle s'éveillait en sa modeste chambre ornée d'images de sainteté, une allégresse chantait en elle comme une musique d'alouettes matinales. Elle songeait : « Martial m'aime ! » Cette certitude de l'amour partagé l'illuminait et la métamorphosait. Les traits de son visage s'imprégnaient de tendresse, des flambées de joie s'allumaient dans ses yeux noirs. Elle semblait grandie et plus légère. Elle avait de subites expansions, des accès de gaieté, des préoccupations de coquetterie qui




émerveillaient la Bonne : « Sur quelle herbe as-tu donc marché, ma fille, lui disait cette dernière, te voilà réveillée et fringante comme une hirondelle ! » Germaine rougissait et pour toute réponse, sautant au cou de la mère Aubriot, l'embrassait sur les deux joues. Cette herbe d'amour sur laquelle elle avait marché la grisait et la rendait presque jolie

Ainsi qu'il l'avait promis, le Frisé vint la voir, le dimanche, après les vêpres. Il avait revêtu sa blouse neuve aux rubans flottants. Sa moustache retroussée donnait à son visage une crânerie toute mili-

taire et il mâchonnait entre ses lèvres un œillet sauvage. Il tira de dessous sa blouse un levraut qu'il jeta dans les bras de la Bonne.

— Mazette! s'écria celle-ci, tu es devenu encore plus faraud depuis ton congé!.. Sans reproche, c'est la première fois que tu mets le pied chez nous et jusqu'à cette heure tu n'as pas usé tes doigts à la clanche de notre porte. Enfin, mieux vaut tard que jamais... Tu cherches après la petite?.. Elle vient de rentrer et tu la trouveras au jardin, près de ses mouches.

Il rencontra, en effet, la jeune fille à l'extrémité de la grande allée où les phlox et les résédas répandaient une molle odeur d'automne. A la vue de Martial le visage de Germaine s'épanouit. Ils se serrèrent les mains et elle l'emmena sous le couvert où ils avaient causé un dimanche de Quasimodo. Depuis lors les aveliniers avaient grandi; leur feuillée touffue était impénétrable aux regards des curieux; leurs branches foisonnaient de noisettes encapuchonnées deux à deux dans leur calice lacinié.

Germaine, heureuse de s'asseoir près de son bon ami, dans cette solitude ombreuse où elle avait tant de fois rêvé à lui, prenait plaisir à conter ses impressions et ses angoisses pendant ces mortelles années d'absence. Elle lui ouvrait ingénument son âme et le mettait au courant de ce qui s'était passé entre elle et les Boucheseiche, pendant qu'il était au service. Le Frisé l'écoutait en souriant. De temps en temps, sa main inoccupée attirait une branche et cueillait des noisettes. Il les épeluchait distraitement en prêtant une oreille complaisante aux propos de son amoureuse, et les croquait sans cérémonie.

— Vous comprenez, mon Martial, disait Germaine, que je dois me méfier de ces méchants Boucheseiche, et qu'il est inutile de nous exposer à leur mauvaise langue... Il faudra donc nous tenir sur la réserve jusqu'à ce que j'aie mes vingt et un ans et que je devienne entièrement libre de mes actions. Du reste, nous n'aurons pas longtemps à attendre, car au mois de novembre prochain je serai majeure.

Il fut convenu que jusque-là ils ne diraient mot de leurs projets et que le Frisé espacerait ses visites, afin de ne donner aucun prétexte aux commérages. La chose convenait d'autant mieux à Martial qu'il restait ainsi plus libre de ses mouvements et se trouvait dispensé de faire une cour en règle à sa fiancée.

— Mais, ajouta gentiment cette dernière, si nous sommes privés de nous voir ici, nous pourrons tout de même nous rencontrer quelquefois en forêt... Ne m'avez-vous pas dit que le chantier du père Raffaut est installé aux entours de la ferme d'Amorey?... De temps à autre, je pousserai ma promenade jusque-là et j'irai vous y surprendre avec la Bonne.

Un léger nuage rembrunit le visage du Frisé.

— Gardez-vous-en bien! s'écria-t-il précipitamment; ça ferait jaser les gens de la loge et notre secret serait vite éventé. Mieux vaut par prudence nous voir moins souvent et patienter jusqu'au jour où nous pourrons faire afficher nos bans à la mairie.

— Mon ami, répliqua Germaine un peu déçue, je m'en rapporte à vous qui êtes plus âgé et plus raisonnable que moi... Agissez pour le mieux, et je serai contente de vous obéir en tout. Tâchez seulement de venir le dimanche à la grand'messe. Si je ne puis vous voir chez nous ou dans votre atelier, j'aurai du moins la satisfaction de vous apercevoir à l'église ou sur la place...

L'après-midi s'écoula ainsi — trop vite au gré de Germaine — et, à la brune, Martial reprit le chemin de la forêt, après avoir goûté en compagnie de sa fiancée et de la Bonne.

Ils ne se virent plus désormais que le dimanche à la grand'messe. La jeune fille, pendant la semaine, ne vivait que dans l'espoir de cette brève rencontre dominicale. Dès qu'elle entrait à l'église, son cœur battait, et si Martial tardait à paraître, elle se tourmentait d'avance, craignant qu'il n'eût été retenu par quelque accident. Cette attente lui donnait de notables distractions. Plus d'une fois, pendant le *Gloria* ou le *Credo*, ses yeux quittaient le paroissien et cherchaient, par-dessus les têtes des dévotes, à distinguer dans les groupes masculins qui encombraient les bas côtés, la crâne tournure et le joli profil de son ami. Elle l'apercevait enfin, rougissait et vivement fixait de nouveau ses yeux sur son livre, tandis qu'un délicieux émoi secouait ses épaules. A la sortie, elle le revoyait encore se promenant sur la place au milieu des garçons, et elle emportait une provision de joie pour le restant de son dimanche.

Dans la semaine, elle trompait son impatience à l'aide de longues courses en forêt. Obéissant strictement aux recommandations du Frisé, elle ne se hasardait pas à s'approcher de la loge des saboliers, mais elle avait découvert une haute lisière de futaie dominant le fond du val d'Amorey et d'où l'on voyait, entre les arbres, fumer au loin la hutte du père Raffaut. Ce bleuâtre fil de fumée montant au-dessus des ramures déjà colorées par l'automne, lui apparaissait comme un témoignage de la présence de Martial dans l'atelier; elle le saluait avec des yeux attendris et demeurait des heures à suivre les changeantes spirales vaporeuses qui se dissolvaient peu à peu dans l'air. Le jour tombait insensiblement; la prairie, coupée de saules trapus et semée de colchiques, devenait d'un vert plus foncé; lentement, les vaches, poussées par une fille au cotillon rouge, quittaient les pâtis, sautaient sur la chaussée, et se dirigeaient en meuglant vers la ferme où des chiens aboyaient. Un silence descendait avec le crépuscule sur les deux versants boisés, et Germaine, quittant son observatoire, s'en revenait par d'obscurs sentiers jusqu'à son logis, dont elle voyait, à travers les lisières de Montgérand, les vitres s'allumer.

Le soir, après souper, elle s'attardait mélancoliquement à sa fenêtre ouverte. Elle contemplait les étoiles qui scintillaient çà et là entre des fuites de nuages, puis soupirait en regardant ces grands espaces de ciel et de forêt qui la séparaient de Martial. La Bonne, assise à côté de la lampe, et occupée à tricoter un bas ou à repriser une jupe, s'interrompait de sa tâche pour écouter ce soupir qui lui révélait les préoccupations de Germaine. La Bonne, très fine et très clairvoyante, avait déjà deviné ce qui se passait entre le Frisé et sa jeune maîtresse. A travers ses lunettes, ses yeux gris se fixaient sur le corps déformé de la bossue, sur sa tête appuyée à la barre de la fenêtre et laissant voir un pâle profil perdu. Alors comparant en idée



la mâle prestance du jeune sabotier et la taille déviée de la jeune fille, elle hochait le menton, un sentiment de méfiance et de compassion lui serrait le cœur, et elle se disait en son par dedans : « Pauvre gachette! »

Septembre s'écoula ainsi, puis avec octobre on entra en plein dans l'arrière-saison. En ce pays montueux et boisé l'hiver se montre vite. Dès la mi-octobre, quand le ciel est clair, le refroidissement nocturne amène les premiers givres. En s'éveillant, on est tout étonné de trouver des jonchées de feuilles jaunes au pied des arbres subitement dénudés. Une nuit suffit pour dépouiller tout un canton de forêt. Les hêtres aux frondaisons d'un brun doré commencent à s'effeuiller; les chênes seuls tiennent bon et conservent avec plus de persistance leur verdure défraîchie et recroquevillée. C'est la saison où, dans les années fécondes, les faînes mûres se détachent par milliers de leurs capsules rugueuses et pleuvent sur le sol. La faîne, à cause de son amande oléagineuse, est une des principales aubaines des villages forestiers; elle donne une huile savoureuse et, moyennant une minime redevance, l'administration accorde aux habitants l'autorisation de récolter les fruits des hêtres. Les femmes et les enfants sont surtout préposés à cette récolte, qui est plutôt une distraction qu'un travail sérieux, et qui répand en forêt une animation inaccoutumée. Munis de gaules, de sacs et de draps blancs, les ramasseurs de faînes partent de bonne heure pour les bois et y passent la journée. Au pied de chaque hêtre, les draps sont étendus sur l'herbe et les gaules agiles, fouettant les branches, font tomber sur la toile une grêle de menues graines triangulaires. Futaies et taillis résonnent d'éclats de voix, de chansons et de huchements prolongés. Une joie bruyante court pendant deux ou trois jours à travers les tranchées et les grands couverts. Il n'est pas de ménage qui n'y envoie quelqu'un des siens à la faîne, afin d'assurer sa provision d'huile pour l'hiver.

Les Boucheseiche, qui ne négligeaient aucun petit profit, ne manquèrent pas de partir en forêt et, bien que les relations de voisinage se fussent singulièrement refroidies, Germaine et la Bonne consentirent, comme autrefois, à s'adjoindre à eux pour le ramassage des faînes. Chacun fournit donc son esquipot pour faire à frais communs le repas de midi et l'on gagna le canton d'Amorey, où les beaux hêtres bien affruités foisonnaient. Pendant la matinée, on travailla ferme et les sacs se gonflèrent à vue d'œil; mais après le dîner, le zèle des amateurs se ralentit. Cadet Boucheseiche et ses fils s'étendirent sur l'herbe et s'endormirent; Mme Boucheseiche et la Bonne achevèrent d'ensacher la récolte amoncelée sur les draps, et Germaine, sous prétexte de cueillir des champignons, s'enfonça dans la futaie qui descendait vers la ferme d'Amorey.

L'après-midi était tiède et un clair soleil glissait librement sous bois, à travers les ramures dégarnies. Quelques rares fleurs, scabieuses ou campanules, piquetaient encore le sol de notes bleues ou lilas; un léger gazouillis de rouges-gorges et de mésanges susurrait dans les alisiers et, grâce à la

chaude lumière qui baignait les fûts argentés des arbres, on aurait pu se croire au commencement du printemps, n'eussent été les essaims de feuilles jaunies qui se balançaient dans l'air, tournoyaient un moment dans un rai de soleil, puis se répandaient silencieusement sur la terre. De temps à autre, un son mat sur la mousse révélait la chute d'un gland, ou bien un souffle de brise, agitant les hêtres, déterminait une tombée de faînes qui résonnait sur le sol durci avec un léger bruit de grêle. Ces menues rumeurs de la forêt, cette molle soleillée d'arrière-saison alanguissaient Germaine et éveillaient en elle une sourde éclosion de sensualité. Un désir confus la tourmentait, un besoin d'épancher dans le cœur d'un ami le trop plein de tendresse qui gonflait son propre cœur. En ce moment, grisée par les tiédeurs de ce dernier soleil qui se répandait parmi les branches comme une coulée d'or fluide, elle aurait voulu sentir sa main serrée par une main aimée, son corps frôlé par de délicates caresses. Elle rougissait de ce troublant désir; elle essayait de le repousser comme une suggestion de l'esprit malin; mais toujours, ainsi qu'une hantise, l'image de Martial occupait plus despotiquement sa pensée. Elle songeait que la loge du sabotier se dressait à l'orée de la forêt, que quelques centaines de pas la séparaient à peine de son ami, et une irrésistible impulsion la précipitait dans cette direction. Martial, à la vérité, lui avait défendu de s'exposer aux commentaires et aux bavardages des sabotiers; mais, cette fois, il s'agissait d'une courte et exceptionnelle visite qu'expliquait tout naturellement la récolte de la faîne. D'ailleurs le mois de novembre approchait; dans une quinzaine, ne faudrait-il pas divulguer le mariage projeté?... D'ici là, les commérages du père Raffaut n'auraient pas le temps d'être dangereux. Cette réflexion dissipa les derniers scrupules de Germaine, et elle continua de cheminer du côté de la ferme.

Elle ne connaissait pas d'une façon précise l'emplacement de l'atelier. Elle savait seulement qu'il était situé au *rain* du bois, à une portée de fusil du logis du fermier. Tout en marchant, elle se tenait les raisonnements chers à tous ceux qui veulent capituler avec leur conscience : « Si, pensait-elle, je tombe droit sur la loge, ce sera signe que ma visite n'aura aucune suite fâcheuse et que je puis avoir l'esprit en repos; si, au contraire, je prends une fausse route, je ne m'obstinerai pas et je rebrousserai chemin... »

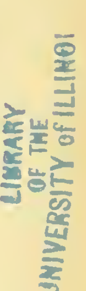
Tandis qu'elle s'imposait naïvement à elle-même ces conditions, la tranchée s'élargissait et subitement aboutissait à un hallier touffu, au delà duquel on distinguait le glouglou d'une source. « Allons, se dit Germaine, chagrinée de sa déconvenue, je me suis trompée et le ciel ne veut pas que je voie Martial. » Elle se disposait à revenir sur ses pas, quand elle aperçut sur sa gauche une étroite sente qui contournait le hallier. Elle s'y hasarda et, à un brusque détour, elle eut un soudain battement de cœur, en découvrant au bord du ruisseau le toit conique de la hutte et les appentis de l'atelier. Des grosses de sabots, empilées au long de la cloison de planches, ne lui laissèrent plus de doute. C'était bien là que campaient les sabotiers.

Elle s'arrêta et prêta l'oreille... Pas un bruit, sauf le chant clair du ruisseau. Le chantier était désert; ouvriers et patrons avaient été probablement, eux aussi, à la faîne. La jeune fille, malgré sa déception, respira plus à l'aise : si la Providence s'opposait à ce qu'elle vît Martial, elle ne pouvait pas pourtant s'offenser d'une visite à l'atelier vide. D'ailleurs Germaine ne se sentait pas le courage, une fois au seuil de la loge, de s'en retourner sans y être entrée.

Lentement, d'un pas si menu et léger que les mésanges perchées dans les cornouillers voisins ne s'en effarouchèrent même point, la visiteuse pénétra dans le chantier. Il était en effet inoccupé; les outils rangés méthodiquement au long des cloisons indiquaient clairement qu'il y avait chômage et que les hôtes étaient absents. Elle allait se retirer, quand elle crut entendre des chuchotements dans la hutte qui servait de dortoir et de cuisine. Elle se rapprocha : on parlait en effet; la conversation était même devenue plus animée, les paroles des interlocuteurs lui arrivaient très distinctes et elle tressaillit en reconnaissant la voix de Martial; puis une douleur aiguë lui meurtrit le cœur... Elle venait de s'apercevoir qu'une voix de femme lui donnait la réplique — une voix fraîche, mordante, dont les intonations tantôt calines et tantôt irritées ne lui étaient pas inconnues. Une violente curiosité la poussa plus près de la hutte. Très pâle, tourmentée d'une cruelle angoisse, elle colla sa joue à la paroi. Ainsi placée, non seulement elle entendait parfaitement, mais, comme cette paroi de torchis se crevassait, elle pouvait distinguer les deux interlocuteurs. L'un était bien Martial; l'autre, ainsi qu'elle l'avait pressenti, était une femme, et elle n'eut besoin que d'un rapide coup d'œil pour constater que cette femme était son ancienne camarade de catéchisme — Clairette Pitois.

— Oui, s'écriait cette dernière, tu es un sournois, Frisé, et tu ne dis que ce que tu veux bien ne pas cacher; mais tu auras beau chercher à m'embobeliner, je suis maligne, moi aussi, et on ne me fait pas prendre des prunelles pour des raisins... Je te répète qu'il y a du louche dans tes manigances et que je flaire là-dessous quelque tromperie.

*(A suivre.)*




Adieu, Martial... (page 43).

— Moi, te tromper, Clairette! répliquait Martial; une supposition que j'en aurais l'idée, quand et comment pourrais-je le faire, puisque tu ne me quittes pas d'une semelle et que je ne bouge pas de la forêt.

— Même les dimanches, hein! méchant menteur?

— Possible! que j'aie été des fois, le dimanche, boire chopine à Auberive avec les camarades... Du reste, si tu as des doutes, fais-moi espionner.

— Justement je t'ai espionné, et ce que j'ai vu m'a mis la puce à l'oreille... Tu es donc devenu bien dévot que tu ne démarres plus de l'église?.. On t'y rencontre à chaque grand'messe, reluquant je ne sais quelle fille... Oses-tu prétendre que ce n'est pas vrai?

— Et après?.. Quand j'aurais flâné deux ou trois fois à la messe avec les garçons d'Auberive?.. Pour ce qui est de reluquer les filles, je t'assure qu'il n'y a pas de quoi. Je n'en ai pas vu une seule qui soit aussi bien tournée et aussi émoustillante que la Clairette du Val d'Amorey.

— Tais-toi, flagorneur! N'essaie pas de ramener la peau sur la bouillie, c'est du temps perdu... Et quand tu vas traîner tes guêtres chez la boscotte qui demeure en haut du village, est-ce encore pour y accompagner tes camarades?

— Quelle donc boscotte?

— Oh! ne joue pas à l'ignorant... Tu sais bien de quoi il retourne!.. Chez cette sainte nitouche de Germaine... Là, y es-tu maintenant?

— Chez cette pauvre infirme de Germaine?.. Tu veux rire. Tu ne vas pas me soutenir que j'en suis amoureux?

— Oh! non... pas amoureux de sa frimousse, pour sûr!.. La demoiselle est pire que la poupée à Jeanneton; elle est maigre comme une ételle et n'a de rondeurs que sur le dos... Mais tu fais les yeux doux à ses écus, et comme on sait qu'elle en tient pour toi, tu t'es fourré dans la caboche d'épouser la fille, afin d'épouser aussi les beaux biens qu'elle a au soleil... Avoue donc que j'ai le nez fin et que j'ai flairé ta coquinerie!

Un moment de silence, puis la voix du Frisé éclata hardie et goguenarde :

— Eh ben! quand ça serait?

— Quand ça serait? cria la Clairette exaspérée, et tu as le front de me dire ça en face!... Alors après m'avoir enjôlée, après avoir pris ton plaisir avec moi, un bout de temps, tu me jetterais au fossé comme une loque?... Quand ça serait?... Essaye un peu, et tu verras de quel bois je me chauffe!

— *Coje-te donc!* (tais-toi donc folle; tu ne feras rien parce qu'il n'y aura rien à faire.

— Ne me mets pas au défi, cosaque!

— Enfin quoi?.. *Débaille* donc, pour voir!

— D'abord j'irai demander à ta bossue de quel droit elle me vole mon galant, et si elle s'entête à te garder, vous me trouverez tous les deux en travers du porche de l'église, où je ferai un tel raffut que tout le village en tremblera...

— Ouais, ma fille?... Mais tu sais, il y a les gendarmes... méfie-toi!

— Les gendarmes!... Tu oserais?... Ah! sans cœur, faut-il que j'entende ça?...

Il y eut alors dans la hutte une explosion de larmes. Clairette sanglotait bruyamment, et ses sanglots étaient entrecoupés de lamentations sur sa malechance, d'imprécations contre le misérable qui l'avait abusée. Martial se taisait. Il laissait sagement le torrent couler, prévoyant que cette crise de pleurs détendrait les nerfs de sa maîtresse et qu'il en aurait ensuite bon marché. Au bout de quelques minutes, en effet, il reprit d'une voix très câline :

— Voyons, ma mie Clairette, sois raisonnable et ne t'en prends pas à tes yeux... Tu sais bien, grosse bête, que je t'aimerai toujours... Tu es trop gentille et nous sommes trop bien ensemble pour que nous puissions nous séparer. En supposant que je me marie, il n'y aurait rien de changé...

— Oh! oh! sanglotait Clairette, mais déjà avec moins de violence, rien de changé?... C'est trop fort!

— Eh! oui, parbleu! nous nous aimerons toujours de même... Ce ne seront pas les patenôtres du maire et du curé qui m'empêcheront de te dorloter et de te donner du plaisir... Voyons, embrasse-moi et causons sérieusement. Tu es une finaude et tu l'as deviné: je me soucie de la Germaine comme d'une guigne, mais puisqu'elle s'est toquée de moi, je serais un grand sot de ne point consentir à un mariage avantageux, qui ne m'engage à rien et me laisse le loisir de te cajoler à mon aise. La pauvre fille n'y verra que du feu; elle sera ma femme pour la frime, mais toi, tu seras la préférée, et tu auras la meilleure part... Là, es-tu rassurée, et ça ne vaut-il pas mieux que de trimer chez le père Raffaut et de rester gueux comme un rat d'église?

— Ah! comme tu sais bien m'enjôler!... Tu me jures que je serai toujours ta vraie femme?

— Je te jure que je n'aurai de contentement qu'avec toi, de caresses que pour toi; toi seule tu es mon amoureuse et je n'ai pas de plus grande joie que de te serrer dans mes bras et de te mignoter... Tiens, comme ça!.,.

Il l'avait prise sur ses genoux. Dans la hutte, tout à l'heure pleine de sanglots, des baisers résonnaient très tendres, coupés de nerveux éclats de rire.

C'était plus que la malheureuse Germaine n'en pouvait supporter. La tête lui tournait, elle sentait ses jambes faiblir. Tout d'un coup, elle tomba sur ses genoux et heurta dans sa chute une pile de sabots qui s'écroula avec fracas.

— Ah ça! murmura Martial stupéfait, il y a donc quelqu'un dans l'atelier!

Il sortit brusquement de la hutte et, suivi de Clairette à demi-décoiffée, apparut au seuil du chantier, puis, décontenancé, ne put retenir un juron mal étouffé.

— Mâtin, grommela-t-il, Germaine!

Celle-ci, par un douloureux effort de volonté, se raidit et se releva :

— Oui, dit-elle d'une voix étranglée, j'ai tout entendu... Adieu, Martial!

Pâle comme une agonisante, elle s'enfuit de la loge, tandis que Clairette la poursuivait de grossières huées.

V

A travers les cépées, au long des tranchées humides et glissantes, la bossue hâtait le pas et courbait la tête. Le choc violent qu'elle venait de recevoir l'avait si fort étourdie qu'elle était inconsciente de sa souffrance. Elle ne se préoccupait que de fuir bien loin de l'horrible place où elle avait été si cruellement torturée. L'impitoyable rire de la Clairette tintait à ses oreilles et semblait la poursuivre. Elle ne s'arrêta qu'au sommet de la côte. Elle haletait, ses jambes se dérobaient; brusquement elle s'affaissa sur le sol. Ses artères battaient avec un bruit sourd, un cercle de fer lui étreignait les tempes; elle appuya sur ses mains glacées son front qui brûlait, et demeura un moment inerte, quasi inanimée. — Autour d'elle, la forêt redevenait solitaire. Avec le soleil déclinant, des vapeurs montaient de la terre mouillée; les appels des ramasseurs de faînes s'éteignaient dans l'éloignement et le silence reprenait possession des grands couverts. Seules les feuilles marcescentes continuaient de s'éparpiller avec des murmures à peine perceptibles. Lentement, délicatement, elles frôlaient dans leur chute le corps immobile de Germaine.

Ces mystérieuses caresses des feuilles tombantes, effleurant le cou et les mains de la pauvre fille, réveillèrent peu à peu sa sensibilité et lui redonnèrent la faculté de penser. Mais en reprenant conscience d'elle même, le sentiment de sa misère lui revint également. Ses yeux, restés secs jusque-là, s'emplirent de larmes et des sanglots soulevèrent sa maigre poitrine. Les jalouses récriminations de Clairette et les cyniques réponses du Frisé éclatèrent dans sa mémoire comme autant de balles explosives. En même temps il lui semblait que des griffes aiguës lui labouraient la poitrine. La douleur la rendait maintenant clairvoyante. S'était-elle assez abusée sur sa situation et sur l'affection de Martial? Jugeant du cœur de ce garçon d'après son propre cœur, elle avait cru à la sincérité, au désintéressement de son amitié, parce qu'elle même était sincère, aimante, incapable de calculs et de ruse. L'illusion de l'amour l'avait un moment emportée en plein ciel, dans une région de délices, semblable au paradis dont parlaient les livres saints. Hélas! il avait suffi d'un quart d'heure pour la précipiter de ces hauteurs célestes dans les épines et la fange! Elle y gisait meurtrie, déchirée, humiliée, et pourtant, malgré la peine, malgré la honte, elle n'avait pas la force de haïr celui qui lui avait fait tant de mal. Tout en reconnaissant qu'il était indigne d'elle, elle s'avouait qu'elle l'aimait encore. Elle rougissait de sa faiblesse, elle se demandait si ce n'était pas là le signe d'une coupable dépravation; mais en dépit de son chagrin, l'amour persistait à flamber au fond de son cœur. Elle pleurait désespérément. Les larmes coulaient sur ses joues, les sanglots crispaient ses lèvres et elle avait envie de crier sa désolation à la forêt, où silencieusement, mollement, les feuilles jaunies continuaient à pleuvoir dans le crépucule.

L'obscurité commençait à s'épaissir. La peur d'errer en pleine nuit par les bois lui donna assez de ressort pour se relever et marcher dans la direction d'Auberive. Quand elle atteignit la lisière, il était déjà très tard. Des brouillards rampaient au-dessus des étangs qui précèdent le village et, à travers les nuées, quelques étoiles clignaient leurs yeux d'or. Après une marche pénible, lorsqu'elle arriva à la maison, elle trouva sur le seuil la Bonne, rentrée depuis des heures, et qui la guettait anxieusement.

— Enfin te voilà! s'exclama la sage-femme en lui saisissant les mains; tu t'es donc égarée en route?... Je me rongeais en ne te voyant pas revenir; je me figurais déjà que tu avais fait quelque mauvaise rencontre... Hé! Seigneur, tu es glacée, ma gachette; entre vite te réchauffer à un bon feu clairant!

Mais quand elle eut entraîné Germaine dans la cuisine et qu'elle l'eut dévisagée à la lueur de la lampe, elle poussa une nouvelle exclamation :

— Bons saints anges, comme te voilà accommodée!... Ta jupe est en *briques* (en pièces) et tes cheveux sont tout dépeignés...

Elle haussa la lampe et, amenant la jeune fille devant la glace suspendue au-dessus du buffet :

— Regarde-toi, continua-t-elle, tu es pâle à faire peur... Est-ce que quelque méchant gas t'a effrayée là-bas?... Pour sûr, il t'est arrivé quelque malheur...

Machinalement Germaine leva les yeux et le miroir lui renvoya l'image de son pauvre visage blémi, de ses paupières gonflées, de ses épaules saillantes et de sa taille déviée... Ah! oui, elle était laide et contrefaite!... un véritable avorton!... Comment avait-elle été assez folle, assez aveuglée par l'orgueil et le péché, pour croire que sa chétive personne pouvait attirer un amoureux!...

Elle ferma les yeux, se recula et d'une voix enrouée répondit aux lamentations de la Bonne :

— Non, il ne m'est rien arrivé... Seulement j'ai froid... très froid.

Elle s'était rapprochée du feu et machinalement tendait ses mains vers la flamme. Tout son corps frissonnait, ses dents claquaient. La voyant en cet état, la Bonne recommençait à se tourmenter :

— Tu as beau dire, tu me caches quelque chose et pour sûr tu es malade... Veux-tu prendre un bouillon?

Germaine secoua la tête négativement. La seule idée de la nourriture lui soulevait le cœur.

—Sais-tu quoi?continua la Bonne,je vais mettre le *moine* dans ton lit, tu te coucheras et je te préparerai une infusion de bourrache... C'est souverain,ça te fera transpirer et demain il n'y paraîtra plus...

Mais le lendemain, quand Germaine voulut se lever pour la messe de sept heures, une faiblesse la prit. Elle ne pouvait remuer la tête sans éprouver la sensation d'un martellement aigu;les globes de ses yeux étaient endoloris, ses oreilles tintaient, son corps tantôt grelottait et tantôt brûlait. La Bonne, alarmée, alla quérir le vieux docteur Brocard. Quand ce dernier arriva, il trouva la malade plongée dans une invincible somnolence et en proie à une fièvre violente. Il hocha la tête, murmura le mot de méningite, ordonna l'application de sangsues à la nuque et de sinapismes aux jambes. Pendant quinze jours le mal empira ; Germaine passait par des alternatives d'assoupissement et de délire. Quand les redoublements de fièvre survenaient, la Bonne avait besoin de toute sa force pour la maintenir au lit. La pauvre voulait se lever, gagner la forêt; au milieu de ses divagations, le nom de Martial revenait fréquemment, laissant soupçonner à la mère Aubriot que le Frisé était la principale cause du mal qui terrassait la jeune fille. Le médecin venait chaque soir et se montrait peu rassuré. Les Boucheseiche, instruits de la maladie de leur nièce, s'étaient présentés avec la mine hypocritement affligée de parents alléchés par l'expectative d'un prochain héritage; mais la Bonne les avait impitoyablement consignés à la porte. Seul, l'abbé Péchenart était admis au chevet de la malade qui, du reste, ne reconnaissait personne. Un soir, jugeant son état désespéré, il lui avait donné l'absolution *in articulo mortis* et, le dimanche suivant, au prône, il avait invité ses paroissiens à prier spécialement pour une de leurs sœurs en danger de mort. Néanmoins,en dépit des pronostics du médecin et des appréhensions du curé, les fidèles eurent la satisfaction d'attribuer une souveraine efficacité à leurs prières, car au bout de trois semaines la fièvre diminua, la maladie entra en décroissance et le docteur Brocard crut pouvoir annoncer que le danger était conjuré,

Germaine sortit du cauchemar de la fièvre comme Lazare dut sortir du tombeau — éveillée à la fois et inconsciente. — Elle semblait avoir perdu la mémoire de ce qui s'était passé avant sa maladie. Elle était faible et étonnée de tout, ainsi qu'un enfant qui entre dans la vie ; d'une sensibilité extrême, elle riait ou pleurait pour les motifs les plus futiles. Les forces ne lui revenaient que lentement; la nuit qui offusquait encore son cerveau débile avait grand'peine à se dissiper. Peu à peu, cependant, grâce aux soins assidus de la Bonne, elle se rétablissait physiquement, mais son intelligence demeurait comme enveloppée d'un voile.

Durant cette longue convalescence l'hiver avait fait son apparition. Sur les bois effeuillés et la terre gelée la neige tombait abondamment. La chute des flocons épais, tourbillonnant contre la vitre ainsi que des mouches affolées, dura des journées entières. Bientôt une molle couche d'hermine couvrit la forêt, les champs et les toits. La nature entière était plongée dans le même assoupissement que l'esprit de la convalescente. Le son des cloches s'était assourdi ; le bruit des pas sur le chemin se distinguait à peine; la réverbération de la neige étalée au dehors baignait l'intérieur du logis d'une froide clarté blafarde, qui pâlissait encore le visage exsangue de la jeune fille. Cette suspension de la vie dans la campagne se prolongea pendant des semaines, puis le vent souffla du sud-ouest, de gros nuages crevèrent sur la vallée et toute la blancheur ambiante se fondit en un déluge qui emplit les bois et les ravins de sa rumeur. Au dehors, on n'entendait plus qu'un clapotement d'ondées et un bouillonnement de ruisseaux grossis par le dégel. A mesure que les averses de février se multipliaient et battaient les vitres, l'intelligence s'éveillait doucement dans le cerveau de Germaine. Elle prêtait plus d'attention aux phénomènes extérieurs et commençait à demander des nouvelles du village. Un matin, elle vit la fenêtre éclairée d'un rayon de soleil qui se blutait à travers les rideaux de mousseline et promenait sur la muraille de mobiles ondes dorées. En même temps, elle entendit dans le jardin les premiers pépiements des oiseaux. Il lui sembla que cette soleillée se glissait jusqu'au fond de son être et y remettait tout en lumière. Ses idées se succédaient avec plus de netteté et plus de suite, et brusquement la mémoire lui revint. Le nuage qui obscurcissait son esprit se dissipa, et au delà du grand vide noir qu'avait creusé la maladie, elle eut soudain conscience de ce qui s'était passé avant l'invasion de la fièvre. Comme on gravit dans la nuit un escalier ténébreux en s'appuyant à la rampe, elle remonta à travers les cauchemars du délire jusqu'à une région claire où les incidents de sa vie antérieure lui réapparurent tout d'un coup avec un relief douloureux. Elle revit la forêt peuplée de ramasseuses de faînes, les tranchées jonchées de feuilles tombantes, le mur crevassé de la hutte derrière lequel elle avait surpris la conversation du Frisé et de la Clairette. Le sentiment de son abandon reparut avec toute son acuité. La plaie de son cœur se rouvrit et Germaine pleura silencieusement. Le même jour elle chargea la Bonne de se rendre à la cure et de prier l'abbé Péchenart de monter jusqu'à Montgérand.

Le curé la trouva levée et assise dans un fauteuil de paille près d'une flambée d'ételles. Le corps amaigri de la convalescente flottait dans sa robe noire et sous l'entortillement d'un châle de laine tricotée. Ces couleurs foncées faisaient ressortir la pâleur de son visage amaigri; le reflet de la flamme avivait encore l'éclat de ses grands yeux.

— Hé bien, mon enfant, dit le prêtre en s'efforçant de donner plus d'onction à sa voix habituelle-




ment âpre comme une pomme sauvage, hé bien, te voilà haut la côte... Remercions-en le bon Dieu qui a daigné exaucer nos prières et celles de toute la paroisse...

— Oui, monsieur le curé, le bon Dieu n'a pas voulu de moi, soupira Germaine, que sa volonté soit faite!

Puis elle chuchota quelques mots à la Bonne, qui se retira discrètement, laissant le pasteur en tête à tête avec son ouaille.

— Comment! s'écria l'abbé en fixant ses yeux gris scrutateurs sur le visage émacié de la jeune fille, on dirait que tu n'es pas contente de te savoir guérie... Souffres-tu donc encore?

— La santé de mon corps est meilleure, répondit-elle tristement, mais il n'en est pas de même de la santé de mon âme.

— Qu'est-ce que cela signifie? murmura-t-il alarmé, tu parles comme quelqu'un qui n'a pas la conscience en repos... Veux-tu que je t'entende en confession?

— Oui, je le désire, monsieur le curé.

— Eh bien, mon enfant, reprit-il d'un ton plus grave, je vous écoute... Récitez votre *confiteor*.

Alors Germaine, baissant la tête, balbutia la prière d'usage, puis, s'arrêtant à ces mots : « et à vous, mon père », elle commença la navrante histoire de son amour pour Martial.

Elle confessa les désirs dont son cœur avait été consumé depuis le retour du beau sabotier, leur rencontre au creux de la Roserelle, les promesses échangées sous bois, la folle illusion dans laquelle elle avait vécu et enfin la cruelle scène d'Amorey, qui lui avait brisé le cœur et dessillé les yeux.

Accoudé sur le bras de son fauteuil, voilant d'une main la partie inférieure de sa face, l'abbé écoutait tout cela avec des soupirs étouffés qui se trahissaient de temps à autre par un singulier sifflement nasal. Lorsque Germaine eut terminé et qu'elle demeura la tête courbée, comme pour cacher sa honte et sa peine, il soupira de nouveau et dit d'une voix austère :

— Ma fille, vous avez péché doublement, par concupiscence et par orgueil ; Dieu vous a punie en châtiant à la fois votre chair et votre amour-propre. Je vous avais prévenue naguère des dangers auxquels vous vous exposiez en vous obstinant à vivre dans un monde pour lequel vous n'étiez faite ni physiquement ni spirituellement. Vous avez dédaigné mes conseils et vous avez livré à un homme indigne un cœur qui ne devait appartenir qu'à Dieu. Cet homme, aveuglé par de mauvais penchants, ne pou-

vait apprécier vos qualités et ne songeait qu'à bénéficier de votre argent. Il s'est moqué de vous et vous a soumise à une dure épreuve. C'est ce qui arrive chaque fois qu'on se détourne du Seigneur pour se préoccuper des créatures. Vous ne deviez pas songer à l'amour charnel et Dieu vous en a avertie en vous flagellant; mais il est miséricordieux et prêt à vous tendre les bras. Humiliez-vous, repentez-vous et tournez-vous vers Notre-Seigneur, qui est seul digne de votre amour... Pour votre pénitence, vous lirez chaque jour les ouvrages de piété que je vous enverrai dès mon retour au presbytère; de plus, soir et matin, vous réciterez votre acte de contrition... Achevez votre *confiteor* et je vous donnerai l'absolution...

Quand il eut prononcé la formule qui délie les péchés, le prêtre se leva, rajusta d'un mouvement brusque sa ceinture qui avait glissé sur ses maigres hanches, puis reprit :

— Bonsoir, mon enfant, songe que tu appartiens à Dieu, à Dieu seul !.. et qu'en lui seulement tu retrouveras paix et consolation... Soigne ton corps et ton âme ; si tu as besoin de mon ministère, fais-moi appeler et je viendrai...

Le soir même, sa gouvernante apporta les volumes dont il avait parlé à Germaine. C'étaient *la Vie du Bienheureux père Fourier*, *la Dévotion au Sacré-Cœur, avec un abrégé de la vie de Marie Alacoque*, *les Visites à la Sainte Vierge*, du Père Alphonse de Liguori ; enfin une traduction des *Evangiles.* Malgré l'absolution reçue, Germaine sentait toujours en son cœur la même lourde peine. Confiante dans les conseils de l'abbé, elle ouvrit le premier de ces ouvrages et commença de le lire avec une consciencieuse attention. Mais les phrases mystiques du livre n'apaisèrent point son âme. Les sacrifices et l'abnégation qu'elles prescrivaient faisaient l'objet de commentaires trop subtils pour son cœur simple. Tandis que ses yeux parcouraient chaque page, son esprit était ailleurs. Il errait par les bois à la poursuite de l'image toujours présente et toujours fuyante du beau Martial, à la mine si crâne et si enjôleuse. Germaine s'arrêtait en imagination dans le creux de la Roserelle où la fontaine glougloutait parmi les joncs comme une flûte de cristal, et où le Frisé, une feuille de lierre entre les dents, imitait si bien le chant des oiseaux. Elle revivait minute par minute les heures passées au pied d'un sorbier, pendant que son ancien compagnon allumait le feu et rôtissait les perdrix; elle se remémorait leur promenade à la vêprée parmi les genévriers de la plaine, le village de La Margelle fumant dans le crépuscule, les baisers de son ami appliqués sur ses joues pâles, devenues soudain cramoisies. Le livre prêchait le détachement, et la pauvre fille, malgré les reproches de sa conscience, souhaitait follement le retour de cette unique caresse savourée avec tant de délices...

Pendant qu'elle s'imposait comme une pénitence ces lectures qui ne disaient rien à son cœur, pendant qu'avec découragement elle abandonnait le livre puis le reprenait avec des remords, les semaines s'écoulaient et le printemps commençait à reverdir les bois. Mars avait passé avec ses rafales et ses giboulées, avril avec ses gelées blanches et ses chauds soleils. Maintenant mai déployait sur les champs et les taillis toutes les magnificences du renouveau. En dépit de ses troubles et de ses scrupules, Germaine sentait ses forces revenir. Lasse de sa réclusion, avide de grand air, n'ayant pas trouvé dans les livres de piété les consolations qu'elle cherchait, elle se réfugiait sous les feuillées, espérant que la solitude de la futaie lui vaudrait mieux que celle de sa chambre, et qu'elle y goûterait cette paix dont son cœur avait si grand besoin.

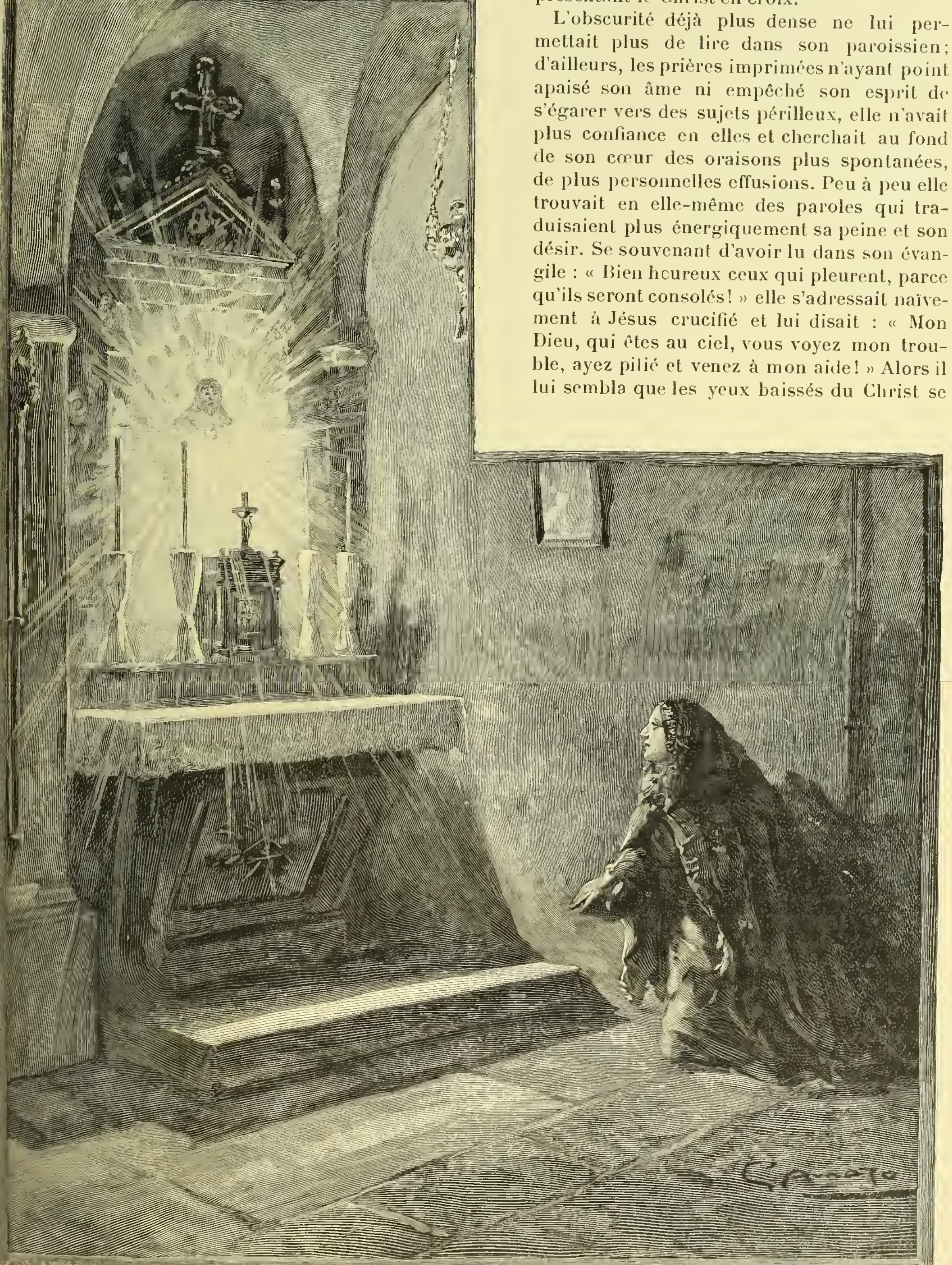
La forêt était en fête. Les hêtres étalaient glorieusement leur jeune verdure ; dans les tranchées, les muguets foisonnaient, les ancolies bleues balançaient leurs corolles en cornet; et dans l'abondance des graminées nimbées de la poudre d'or de leur pollen, parmi les frondaisons lustrées, des papillons se pourchassaient deux à deux ; des oiseaux fuyaient par paires. Les arbres et les buissons étaient peuplés de nids. La sève en travail gonflait l'écorce ; elle s'extravasait en mousse blanche aux nœuds des saules, en gommes d'or aux branches des merisiers. Partout les bêtes se poursuivaient et s'accouplaient dans l'ombre, où les plantes exhalaient leur odeur comme une chaude haleine. La forêt entière était ivre de volupté. Germaine s'y sentait envahie par une maladive nostalgie d'amour. Elle songeait avec une atroce jalousie qu'à cette même heure et sous ces mêmes feuillées, Martial et la Clairette devaient se prodiguer des caresses, et que seule de toutes les créatures elle était sevrée de tendresse. Alors son cœur battait d'une façon désordonnée, son sang brûlait; des larmes lui montaient aux yeux à l'heure trouble du crépuscule et ses nuits étaient tourmentées par de fiévreux rêves...

Pour guérir ce cœur malade, les volumes de l'abbé Péchenart manquaient de persuasion. Leur sèche casuistique, leur mysticité obscure et compliquée étonnaient la jeune fille sans la toucher. Elle renonçait à y chercher un apaisement et finissait par ne plus les ouvrir. Un seul livre, en traitant des choses divines, avait le don d'émouvoir cette âme simple, parce que le maître dont il résumait les enseignements en avait imprégné les pages d'une suave odeur de charité et d'humanité : c'était la traduction des évangiles. Dans ce livre on exaltait les humbles, on promettait consolation et miséricorde à ceux qui pleurent; on prêchait l'amour du prochain, même lorsque ce prochain est notre ennemi ; on trouvait de claires et vivantes paraboles qui s'adressaient au cœur et à l'esprit. Pour la première fois, au sortir de cette lecture, Germaine éprouva un soulagement pareil à celui que l'eau d'une source fraîche donne à des lèvres dévorées par la soif.

Elle n'osait plus retourner dans la forêt, où la

printanière griserie des bêtes et des plantes la mettait en désarroi. Un soir, après une ardente journée de soleil, elle entra à l'église. C'était l'heure où la nef et les chapelles latérales sont le plus solitaires. Elle s'agenouilla dans un coin assombri de la chapelle qui faisait face à celle de la Vierge et où l'une des parois était occupée par un vieux tableau de l'école bourguignonne, représentant le Christ en croix.

L'obscurité déjà plus dense ne lui permettait plus de lire dans son paroissien; d'ailleurs, les prières imprimées n'ayant point apaisé son âme ni empêché son esprit de s'égarer vers des sujets périlleux, elle n'avait plus confiance en elles et cherchait au fond de son cœur des oraisons plus spontanées, de plus personnelles effusions. Peu à peu elle trouvait en elle-même des paroles qui traduisaient plus énergiquement sa peine et son désir. Se souvenant d'avoir lu dans son évangile : « Bien heureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! » elle s'adressait naïvement à Jésus crucifié et lui disait : « Mon Dieu, qui êtes au ciel, vous voyez mon trouble, ayez pitié et venez à mon aide! » Alors il lui sembla que les yeux baissés du Christ se



rouvraient et la contemplaient avec un regard de compassion.

A partir de ce soir, elle multiplia ses stations solitaires dans la chapelle déserte. Elle s'accoutumait à converser familièrement avec le Crucifié, dont elle distinguait, dans le demi-jour, la tête couronnée d'épines et le cœur saignant. A force de fixer les yeux sur le tableau, elle croyait voir la pâle figure s'animer. L'élan de sa prière emportait sa pensée loin des préoccupations corporelles; elle se sentait comme soulevée de terre et rapprochée du Christ miséricordieux. Elle quittait l'église, physiquement brisée, mais pénétrée intérieurement d'une mystérieuse et rafraîchissante allégresse. Rentrée au logis, elle n'aspirait plus qu'à renouveler les joies de cette extase, et chaque jour ses stations à la chapelle se prolongeaient plus avant dans la soirée. Insensiblement, un amour idéal se substituait en son for intérieur aux désirs de l'amour terrestre. Ses entretiens avec Jésus devenaient plus intimes et prenaient pour elle une plus miraculeuse réalité. Agenouillée en face de l'image au cœur saignant, elle la suppliait : « Je vous aime, Seigneur venez à moi! »

Un soir qu'elle priait ainsi, ardemment, elle vit les lèvres closes du Christ s'entr'ouvrir et elle y entendit passer un soupir attendri. Les yeux extasiés de Germaine ne pouvaient plus se détacher de la face compatissante de Jésus. En elle et autour d'elle, quelque chose de divin palpitait dans le silence du sanctuaire assombri. Tout d'un coup elle perçut le susurrement d'une voix très douce qui descendait jusqu'au plus profond de son être et qui murmurait : ✝« Demande et je te donnerai, frappe et je t'ouvrirai. Si tu veux être parfaite, retourne en ta maison, vends ce que tu possèdes, distribue-le aux pauvres ; tu auras un trésor dans le ciel... Viens et suis-moi! »✝

Emerveillée, hors d'elle-même, elle ne put supporter cette joie surhumaine. Elle tomba évanouie sur les dalles humides et ne reprit connaissance qu'au bruit des pas du sacristain qui venait fermer les portes.

## TROISIÈME PARTIE

### I

Au mois de juin, l'étude de maître Ormancey, le notaire d'Auberive, bien qu'elle fût très sombre et tapissée du haut en bas de maussades cartons verts, semblait prendre sa part de la joie lumineuse éparse au dehors. Située au rez-de-chaussée d'une cour prenant jour sur la route de Langres, elle avait à cause de la chaleur toutes ses fenêtres ouvertes. Les rumeurs de la campagne — roulements de voiture, claquements de fouets, meuglements de vaches, chants de coqs, cris d'enfants et pépiements d'hirondelles — pénétraient dans la pièce ombreuse et donnaient de notables distractions aux trois jeunes gens qui y travaillaient.

Le premier clerc, vêtu d'un complet de gros drap brun, était assis à une table à double pupitre, en face d'un garçon de seize ans, en blouse de cotonnade bleue, qui faisait fonctions de second clerc. Ils collationnaient ensemble l'expédition d'un contrat de mariage, tandis qu'à l'angle opposé, debout devant une table de bois blanc, un saute-ruisseau d'une douzaine d'années, aux cheveux blonds embroussaillés, classait des actes en mordant de temps à autre dans un croûton de pain. Maître Ormancey, étant occupé avec des clients, avait fermé la porte qui communiquait avec son cabinet, de sorte que les trois collaborateurs, se sentant à l'abri de l'œil et des oreilles du patron, se livraient par intervalles à des réflexions absolument étrangères à leur besogne. Ayant tourné un feuillet, M. Saturnin Sauvageot, le maître clerc, fit une pause et lissa ses moustaches avec un petit peigne de poche.

— Ce matin, déclara-t-il, la chaleur est étouffante et on n'est pas en train... Nous pourrions bien avoir de l'orage avant la nuit... Qu'en pensez-vous, Berloquin?

Le second clerc releva sa face rougeaude, tavelée de tâches de rousseur :

— Je pense, répondit-il, que la pêche est ouverte et que, si on était libre, ce serait un crâne temps pour prendre le poisson.

— Oui, je sais, au-dessus du bief de la Forge, une excellente place où il y a de la truite... Comment amorcez-vous la truite, Berloquin?

— Moi, je me sers de mouches de mai... Ça ne rate pas.

— Moi, dit le petit clerc en clignant de l'œil, je la prends à la main, ça rate encore moins.

— Claudinet, tu n'as pas la parole, dit sévèrement M. Saturnin ; range tes actes et vivement... Il y a des courses à faire... D'abord, dès que nous aurons fini la collation, tu porteras le contrat Jacquin à l'enregistrement.

— Du train où vous y allez, marmonna irrévérencieusement Claudinet, nous en avons bien jusqu'à midi.

— Silence, à la niche! s'écria Saturnin.

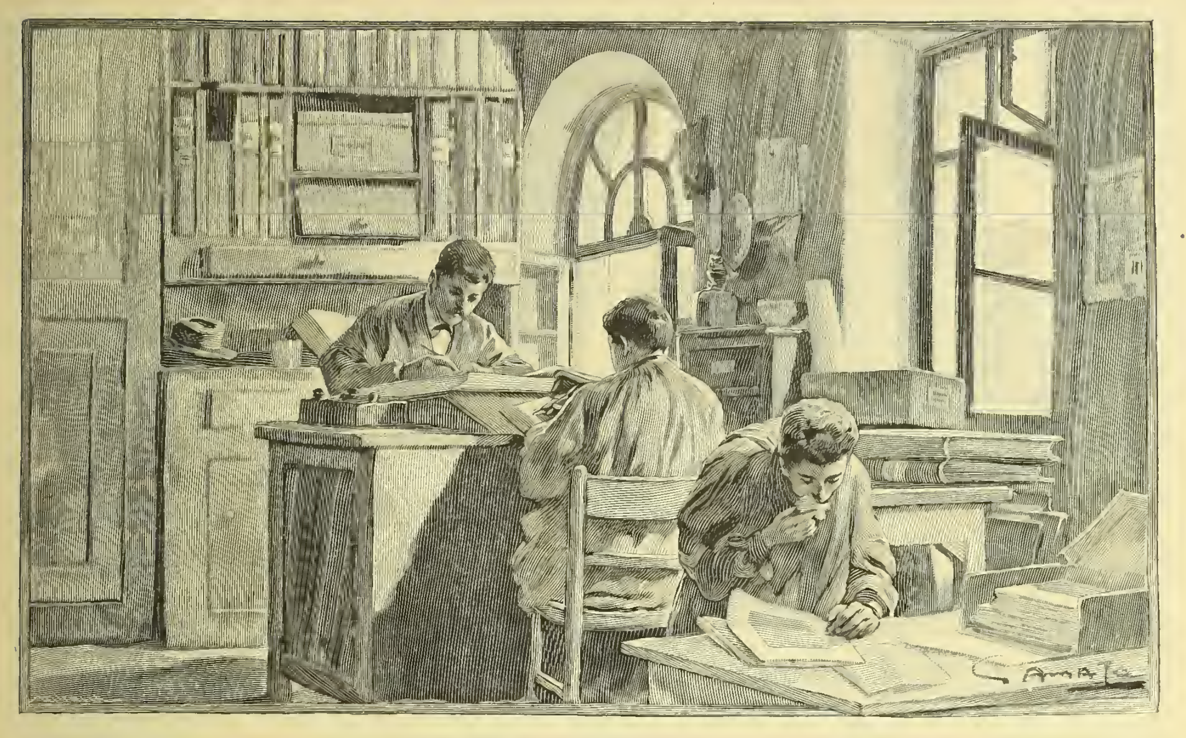
Le petit clerc, qui aimait avoir le dernier, s'apprêtait à répliquer, quand la porte de l'étude s'entr'ouvrit timidement et Germaine Vincart apparut dans l'entre-bâillement.

— Entrez! cria M. Saturnin. sans bouger de sa place. Il avait rapidement dévisagé la nouvelle venue et d'après sa tournure et sa toilette, la jugeant une cliente sans conséquence, il ajouta négligemment.

— Que désirez-vous?

— Parler à M. Ormancey.

*(A suivre.)*



L'étude de Me Ormancey.

— Le patron est occupé, mais je suis son premier clerc, et si vous voulez me conter votre affaire...

— Pardon, répondit Germaine d'un ton ferme, c'est à M. Ormancey lui-même que je veux parler.

— Ah!... riposta sèchement le maître clerc, piqué dans son amour-propre professionnel, alors prenez une chaise et attendez...

Germaine obéit et s'assit un peu en avant des tables, non loin de la porte de communication. M. Saturnin n'était galant que pour les jolies filles, et Germaine ne payait pas de mine. Vêtue de noir, portant une pèlerine de même couleur qui déguisait mal la déviation de sa taille, elle n'avait rien pour séduire, et son bonnet de linge blanc rendait encore plus pâle son délicat visage maladif. Dès qu'elle fut assise, les deux clercs ne firent plus attention à elle, à l'exception de Claudinet qui la reluquait d'un air ironique. Le malicieux saute-ruisseau contemplait le dos de la jeune fille, tirait la langue et, masquant de sa main sa bouche goguenarde, chuchotait dans la direction du second clerc :

— Une conquête pour toi, Berloquin!

— Claudinet, cria M. Saturnin, de la tenue!

Puis, comprenant que si mince que fût la cliente, il fallait, pour le bon renom de l'étude, redevenir sérieux en présence d'une étrangère, il ajouta :

— Reprenons la collation et finissons-en!...

— « En cas de survie, ânonna Berloquin, la future aura le droit de reprendre par préciput et hors part ses linges, hardes, bijoux et tous objets à son usage passionnel... »

— Faites donc attention, interrompit M. Saturnin, il y a « personnel... » *passionnel* serait idiot, mon ami... Vous collationnez de travers...

— Effet de la sympathie, murmura le petit clerc gouailleur, en clignant de nouveau de l'œil vers la cliente.

— Claudinet, s'exclama le premier clerc en réprimant un sourire, ferme le bec où j'irai te tirer les oreilles... « A son usage personnel... » Après?...

Ils en étaient là, quand la porte du cabinet notarial s'ouvrit enfin et Me Ormancey apparut, escortant deux femmes en deuil et deux paysans en blouse, qui continuaient de se chamailler au sujet d'un héritage..

— Allons, dit le notaire en les reconduisant jusqu'à la porte de la cour, arrangez-vous ensemble, si c'est possible, et quand vous vous serez accordés, vous préviendrez mon maître clerc qui préparera l'acte...

En se retournant, il aperçut Germaine qui s'était levée et ébauchait une révérence.

— Ah! bonjour, mademoiselle Vincart, s'écria-t-il, pardon de vous avoir fait attendre... Je suis à vous... Veuillez entrer.

Il la fit passer devant lui et, de nouveau, la porte de communication se referma.

— Mazette! chuchota Berloquin, ils vont rester en tête à tête...

— Le patron est capable de te la souffler... Ouvre l'œil!... dit le petit clerc.

Ils partirent tous trois d'un éclat de rire si bruyant que maître Ormancey rouvrit brusquement la porte, jeta une œillade furibonde à ses collaborateurs et murmura :

— Silence, messieurs, on n'entend que vous!

Puis il rentra dans son cabinet, montra un fauteuil à Germaine et, lui adressant un regard interrogatif, s'assit à son tour devant son bureau :

— Mademoiselle Vincart, commença-t-il, je suis heureux de vous voir tout à fait en bonne santé... A quelle circonstance dois-je le plaisir de votre visite?

En même temps il soufflait sur les cendres tombées de sa pipe éteinte et posée sur le rebord de la table. Mᵉ Ormancey était un enragé chasseur et un grand fumeur. Il ne quittait guère sa pipe que lorsque des clients du sexe féminin entraient dans son cabinet et, pendant toute la durée de l'entretien, il la couvait à la dérobée avec une œillade de regret. De taille moyenne, alerte, râblé, il avait l'œil fin, le teint sanguin et d'épais cheveux encore noirs et crêpus.

— Monsieur Ormancey, répondit Germaine, je voudrais vous demander une chose... Je suis majeure et vous avez assisté à la reddition de mon compte de tutelle... Puis-je maintenant disposer de mes biens à ma volonté?

— Mais... absolument.

— Vous savez que ces biens consistent en un terrage affermé mille francs au père Aubertin.

— Oui, reprit le notaire, douze hectares de terre et prés avec bâtiments d'habitation et d'exploitation, le tout situé à la Cude... Un des meilleurs terrages du pays...

— Le bail expire précisément à la Saint-Michel...

— Auriez-vous intention de changer de fermiers? Ce serait un tort... Vous n'en trouverez pas de meilleurs et de plus exacts que les Aubertin.

— Non, repartit-elle posément, j'ai en idée de vendre mes terres et de ne garder que ma maison de Montgérand.

— Hum! marmonna le notaire, vous avez donc en vue un meilleur placement pour vos capitaux?...

— Beaucoup meilleur! dit Germaine en levant ses yeux noirs vers le plafond du cabinet.

— Vous pourriez vous tromper... D'abord, en aliénant d'un coup vos immeubles, vous risquez d'obtenir un prix inférieur à leur valeur réelle; puis, bien que l'argent rapporte encore trois et demi pour cent, vous jouirez d'un revenu très inférieur à celui que vous payent vos fermiers.

— N'importe, déclara résolument Germaine, je veux vendre.

— C'est différent, repartit le notaire en la dévisageant avec surprise; ce que je vous en disais, mademoiselle, était dans votre intérêt... Mon devoir est de vous éclairer... mais votre droit est de disposer de votre patrimoine comme vous l'entendrez... Désirez-vous vendre en bloc ou en détail?

— Je désirerais surtout vendre au comptant.

— Ha! ha! fit le notaire, de plus en plus étonné, vous voulez réaliser immédiatement... En ce cas, le moyen le plus expéditif serait de mettre les biens en adjudication.

— En adjudication, soit... Cela demandera-t-il beaucoup de temps?

— Mais d'abord il faudra notifier aux Aubertin votre intention de ne plus renouveler le bail, et puis nous pourrons fixer l'époque de l'adjudication en septembre, c'est-à-dire après la moisson. D'ici là, nous ferons de la publicité dans toutes les communes du canton, afin d'amener un plus grand concours d'amateurs... En supposant que tout aille pour le mieux, vous ne pourrez disposer de vos fonds avant la première quinzaine d'octobre.

— C'est bien, je vous remercie, monsieur Ormancey... Soyez assez bon pour faire le nécessaire... Je m'en rapporte à vous.

— Je vais mettre les fers au feu, mademoiselle... C'est égal, ajouta-t-il, je ne puis m'empêcher d'être surpris de votre brusque détermination, et si je ne craignais de paraître indiscret, je vous dirais qu'il faut que vous ayez un motif bien sérieux pour agir aussi précipitamment.

— J'ai en effet un motif très sérieux, répondit gravement Germaine.

— Songeriez-vous à quitter le pays?

— Peut-être...

M. Ormancey fut frappé par la fermeté d'accent et la résolution avec laquelle la jeune fille prononça ce mot « peut-être ». Il l'examina avec plus d'attention ; dans les deux grands yeux noirs une flamme, qui semblait jaillir des profondeurs de l'âme, illumina soudain le pâle visage souffreteux de sa cliente.

— Oui, continua Germaine en s'animant, j'ai un long voyage à faire ; mais jusqu'au jour de la vente, je vous prie, M. Ormancey, de ne parler de mes projets à personne.

— Soyez tranquille, mademoiselle, mon étude est comme un confessionnal... Rien n'en sort!

Il reconduisit Germaine jusqu'à la porte, puis rentra dans son cabinet et, tout en bourrant sa pipe, murmura :

— Drôle de petite fille!...

Il tint parole néanmoins et ne dit mot à personne de la démarche de Mˡˡᵉ Vincart. Mais, si bien gardé que fût le secret, il arriva un moment où il fallut notifier le non-renouvellement du bail, préparer les affiches annonçant l'adjudication, et les clercs de l'étude furent forcément mis au courant de la vente prochaine du terrage. Le bruit en transpira au dehors ; bientôt des placards, imprimés sur grand papier de couleur et répandus dans toutes les communes du voisinage, ne laissèrent plus de doute sur la détermination de Germaine. Un matin, en sortant de l'église, cadet Boucheseiche vit sur le mur de la mairie une affiche dont la nuance rouge tirait l'œil et sur laquelle il lut :

« Vente par adjudication, en l'étude de Mᵉ Ormancey, notaire à Auberive, à la requête de Mˡˡᵉ Germaine Vincart, fille majeure,

« D'un terrage situé à Auberive, au lieu dit la Cude, consistant en bâtiments d'habitation et d'exploitation, terres, prés et chènevières, le tout d'une contenance de douze hectares environ... »

Il en eut un éblouissement et, croyant rêver,



relut deux ou trois fois le texte du placard, puis, la tête relevée en l'air, la bouche béante, les yeux écarquillés, il s'encourut, semblable à un gros oison irrité, vers le logis de sa nièce.

— Germaine! où est ma nièce Germaine? demanda-t-il essoufflé à la Bonne, qui balayait la cuisine.

— Eh! Seigneur, vous voilà rouge comme une écrevisse cuite, s'écria la mère Aubriot, prenez garde d'attraper une congestion. Qu'a que vous voulez à notre demoiselle?... Si c'est encore pour lui tourner le sang avec vos idées de Cadet Roussel, vous pouvez aussi bien vous en retourner chez vous!...

Mais Germaine avait entendu la voix glapissante du sacristain et elle accourait bravement.

— Me voici, mon oncle, dit-elle très calme, qu'y a-t-il pour votre service?

— Il y a... il y a, bredouilla Boucheseiche, que tu es une cachottière, une hypocrite et une méchante fille... Est-il possible que tu songes à vendre tes biens de la Cude?

— C'est mon intention, en effet.

— Et tu as pris ce beau parti sans consulter personne?

— Pardon, j'ai consulté M. Ormancey, mon notaire.

— C'est une mauvaise action!... Tu sais que mes terres sont enclavées dans les tiennes et, puisque tu étais assez sotte pour vendre ton patrimoine, tu aurais dû me prévenir... Plutôt que de voir le terrage dépecé par *briques* et par morceaux, je me serais saigné aux quatre veines pour te l'acheter...

— J'ai préféré le vendre par adjudication... Vous serez toujours libre de vous porter acquéreur, mon oncle!

— Oui, pour qu'on me le fasse payer le double de ce qu'il vaut, n'est-ce pas?... Voyons, sois raisonnable et donne-moi la préférence... En veux-tu six beaux mille francs?...

— Vous savez aussi bien que moi que la Cude vaut mieux que ça... Non, mon oncle, le notaire m'a conseillé une adjudication, je suivrai son conseil...

— C'est de la folie! s'écria Cadet Boucheseiche exaspéré, de la folie pure!... Mais je suis là, moi,

ton oncle, et je te ferai interdire... Tu n'as pas le droit de dissiper ton patrimoine.

— J'ai consulté... Je suis majeure, maîtresse de mon bien et j'ai le droit d'en disposer à ma volonté...

— Sais-tu ce que tu es?... Tu es une mauvaise parente... Mais nous verrons, nous verrons!...

Le sacristain tourna les talons et courut du même pas chez Me Ormancey, qu'il trouva, la pipe aux dents, la carnassière au dos et sur le point de partir en chasse.

— Que se passe-t-il donc, monsieur Boucheseiche? s'écria le notaire en voyant le gros sacristain débouler dans sa cour comme un ragot qui a les chiens à ses trousses; vous avez l'air bouleversé.

— Je le suis, monsieur Ormancey, je le suis de fond en comble... Ma nièce Germaine a perdu la tête et je me vois forcé de la faire interdire.

— Ho! ho!... une demande en interdiction, c'est grave, murmura avec un sourire le notaire en introduisant le sacristain dans son cabinet.

— Comment dois-je m'y prendre?

— Mon Dieu, il faut d'abord établir les faits qui nécessitent une pareille mesure... Tenez, ajouta-t-il en feuilletant son code, voici la loi et les prophètes. Hum! hum!... « Le majeur qui est dans un état habituel d'imbécillité, de démence ou de fureur, doit être interdit, même lorsque cet état présente des intervalles lucides... » Mlle Germaine Vincart serait-elle par hasard devenue idiote ou démente?...

— Pas encore, mais elle est folle tout de même... Elle veut vendre la Cude...

— Pardon, interrompit Me Ormancey en rallumant sa pipe, le fait de vendre ses immeubles n'est pas précisément un cas de folie...

— Elle veut vendre la Cude par morceaux et la mettre en adjudication...

— C'est là plutôt une preuve de sagesse et de bonne administration... L'adjudication se fait au comptant et permet d'obtenir des prix plus élevés; c'est moi-même qui ai conseillé à votre nièce de recourir aux enchères... J'ajouterai que je me suis longuement entretenu avec Mlle Vincart et que je l'ai trouvée parfaitement sensée et très ferme dans sa volonté... Donc, mon cher Boucheseiche, si vous n'avez que ce moyen à faire valoir, je vous engage à rester coi et à laisser votre nièce en paix...

— Mais, objecta Boucheseiche furieux, elle lèse mes intérêts!...

— Cela n'a rien à voir avec l'interdiction. — Excusez, je suis attendu et je n'ai pas une minute à perdre... Bonjour, mon camarade!... Parbleu, si la vente vous contrarie, c'est bien simple, rendez-vous adjudicataire!

Ce conseil ironique, Boucheseiche l'avait déjà entendu sortir de la bouche de sa nièce et son irritation redoublait. Il lui semblait, chaque fois, qu'on lui retournait une lame de couteau dans les entrailles. Il éprouvait un cruel déboire à la perspective de payer à beaux deniers comptants des biens qu'il regardait déjà comme siens. Il avait toujours compté qu'ils lui reviendraient à titre d'héritage, car dans sa pensée Germaine « ne devait pas faire de vieux os ». Adieu l'espoir de cette grosse aubaine, maintenant que la bossue s'avisait de vendre de son vivant!... C'était pour lui un dur crève-cœur, et à tout instant les gens du village semblaient se donner le mot pour lui en faire sentir toute l'amertume. Chaque jour, il était abordé par quelque compère qui lui répétait :

— Eh bien! Cadet, on va vendre la Cude... Une bonne affaire pour vous!... Ça vous permettra de vous arrondir en achetant le bien de votre nièce.

— Moi? répliquait-il avec dédain, acheter la Cude, ah! que nenni!... J'ai déjà assez de tintouin avec mes terres sans me mettre sur le dos celles des autres, qui sont encore plus mauvaises.

Alors il s'ingéniait à déprécier le terrage de Germaine : — les champs ne rapportaient pas de quoi ensemencer, les prés étaient rongés par la mousse et par les joncs; chaque année l'Aube, en débordant, emportait un morceau de chènevière, à preuve que les Aubertin avaient refusé de renouveler leur bail... On pouvait adjuger les lots à qui l'on voudrait; ça lui était indifférent, et ce n'était certainement pas lui qui ferait monter les enchères!...

Tout en déblatérant, il s'agitait fort et travaillait souterrainement comme les taupes. On le rencontrait souvent sur la route de Langres; les malins prétendaient qu'il ne fallait pas trop se fier à ses *diries* et qu'il manigançait quelque mauvais coup en dessous.

Le jour de l'adjudication, il affecta de se claquemurer chez lui. On ne le vit pas, en effet, à l'auberge du *Soleil d'or*, où l'on arrosait les enchères, aux frais de la venderesse. Cette absence du sacristain inquiétait et refroidissait les amateurs. Si vraiment Boucheseiche renâclait, lui qui avait le plus d'intérêt à acquérir des terres enclavées dans les siennes, cela signifiait que l'affaire était décidément mauvaise. On surenchérit très mollement sur le premier lot. Le notaire, étonné, profita des stipulations du cahier des charges pour le retirer provisoirement de l'adjudication. Les quatre lots suivants n'eurent pas un meilleur sort; les offres des concurrents dépassaient à peine le chiffre de la mise à prix. Alors, maître Ormancey, déconcerté, annonça qu'il allait réunir tous les lots et ouvrir les enchères sur une mise à prix de huit mille francs.

— Huit mille cinq cents! hasarda le fermier de la Forge.

— Neuf mille! cria le propriétaire du moulin de Bay.

— Neuf mille cinq cents!

Il y eut un silence.

— Personne ne dit mot? interrogea le crieur.

A ce moment, la porte de l'étude s'entre-bâilla, et un personnage vêtu de noir, qui avait la mine d'un



bourgeois mâtiné d'homme de loi, hasarda timidement :

— Dix mille !

Les concurrents dévisagèrent l'intrus, se consultèrent du regard, hésitèrent une minute, puis le meunier de Bay repartit :

— Dix mille cinq cents !

— Onze mille ! reprit l'étranger d'une voix doucereuse.

Pour le coup, on ne répliqua plus.

— C'est bien entendu ! s'écria le notaire, il n'y a pas de regret... Une fois, deux fois, trois fois !... adjugé !...

Puis, s'adressant au dernier enchérisseur, il ajouta :

— Maître Jobert, avoué à Langres, si je ne me trompe ?...

— Oui, répondit le nouveau venu de son ton le plus onctueux, je déclare me porter adjudicataire au nom de M. Mammès Boucheseiche, mon client.

Et ce fut ainsi que les enchérisseurs apprirent qu'ils avaient été joués sous jambe par le machiavélique sacristain.

Quinze jours après, le notaire apportait à Germaine le prix de la vente. Déduction faite des frais, l'adjudication avait produit dix mille six cents francs, dont maître Ormancey aligna le montant sur le dressoir. Ni Germaine ni la Bonne n'avaient jamais vu tant d'argent à la fois. A l'aspect des pièces d'or, des billets bleus et des écus de cinq francs, la mère Aubriot ouvrait de grands yeux et joignait les mains. Germaine demeurait quasi indifférente, les regards levés au ciel, tandis qu'un vague sourire effleurait ses lèvres.

— Mon Dieu, ma fille, s'écria la Bonne, après le départ du notaire, où allons-nous cacher tout cet argent-là ?... La maison est isolée, et maintenant qu'on le sait riche, nous allons être le point de mire des voleurs et des camp-volants... Vrai, je ne suis pas tranquille... Tu devrais placer cette grosse somme-là chez un banquier.

— Rassure-toi, dit la jeune fille avec son mystérieux sourire, j'en ai trouvé le placement et il est sûr... Le bon Dieu, au service duquel cet argent est destiné, veillera sur son bien et le défendra des voleurs.

La Bonne hocha sceptiquement la tête. En attendant, les fonds furent enfermés dans un tiroir et enfouis naïvement sous de vieux chiffons. Mais dès le lendemain, Germaine, fidèle à ses résolutions, commença d'opérer ce bon placement dont elle avait parlé. A la brune, elle se rendit chez la Seurrotte, à la Vieille Forge. Le logis était plus misérable que jamais. Le Frisé négligeait de plus en plus sa mère et dépensait ailleurs l'argent de ses journées, ainsi que les gains de son braconnage. La Seurrotte, percluse de rhumatismes, ne quittait guère son grabat ; les enfants vagabondaient et vivaient de maraudage. Quand Germaine entra dans l'unique chambre où la malade grelottait devant un maigre feu de branches mortes, cette dernière se répandit en lamentations :

— Ah ! mam'selle Vincart, depuis que je ne vous ai vue le guignon ne m'a point lâchée... Les enfants n'ont rien à se mettre sur le dos, et depuis hier je n'ai qu'une mauvaise soupe dans le corps... Je comptais gagner quelques sous en allant ramasser des champignons en forêt, mais mon mal m'a reprise et je ne puis remuer pieds ni pattes... Il ne me reste plus qu'à crever comme un chien.

— Et votre fils, demanda la jeune fille d'une voix étranglée, Martial ne vient pas à votre aide ?

— Martial ! il y a des mois qu'il n'a mis les pieds ici... Depuis qu'il s'est affolé de cette gueuse de Clairette, il ne nous donne plus un sou... Ah ! les enfants !... Je peux bien le dire, je suis abandonnée comme la dernière des dernières.

— Le bon Dieu ne vous abandonne pas, lui, répliqua Germaine, et voici ce que je suis chargée de vous remettre de sa part.

En même temps, elle prenait dans sa poche une poignée de pièces de cinq francs et les versait dans

le giron de la Seurrotte ébaubie. La malheureuse femme écarquillait les yeux, frôlait d'une main timide les écus de cinq francs et murmurait :

— Ah! Seigneur, à moi... tout cet argent-là!...

— Oui, gardez-le et achetez tout ce qu'il vous faut pour vous et vos enfants... Mais surtout ne dites à personne de qui vous le tenez...

Tandis que la Seurrotte se confondait en remerciements, la bossue s'éloigna en éprouvant une sourde joie, à la pensée que la mère de Martial avait été l'objet de sa première bonne œuvre.

A partir de ce jour, tout mendiant qui vint heurter à la porte de Germaine fut assuré de s'en retourner avec une grosse aumône. — Quand, par un temps de neige, on émiette du pain aux moineaux, en un instant la nouvelle de l'heureuse aubaine est partout colportée par de secrets messagers, et le lendemain des centaines de recrues affamées se pressent devant la fenêtre hospitalière. — La nouvelle des largesses de Mlle Vincart se propagea rapidement dans le pays, et pendant tout l'hiver les miséreux affluèrent au logis situé à l'orée de Montgérand.

Ils arrivaient des quatre coins du canton et même des cantons voisins. A de certains jours, on les voyait se succéder à la file, clopin-clopant, la besace au dos et la main tendue. Il y en avait de toute condition, mendiants de profession et mendiants d'occasion, camp-volants sans gîte, bûcherons éclopés, sœurs quêteuses appartenant à de vagues et lointaines congrégations. Ces dernières n'étaient point les moins assidues ni les moins bien reçues : Il en venait de toute couleur et de tout ordre, deux à deux, avec de gros chapelets battant leur jupe. Mais si les quémandeurs ordinaires se retiraient contents avec quelques sous en poche, celles-ci s'en allaient en serrant dans leur escarcelle une belle pièce de vingt francs, et souvent, par surcroît, on leur donnait encore le vivre et le couvert.

Le pays, témoin de cette prodigalité aumônière, commençait à jaser. Quant à Cadet Boucheseiche, il ne décolérait pas. Ces charités, faites avec le prix de la Cude, lui semblaient être prises à même sa propre poche. Néanmoins, maintenant qu'il était devenu propriétaire du terrage, il se contentait de répandre sa bile à travers le bourg. Chaque fois qu'il rencontrait la mère Aubriot, il lui criait que Germaine devenait folle, et la Bonne, en son par-dedans, la Bonne avec son esprit positif et pratique, se demandait elle-même si la *gachette* avait tout son bon sens.

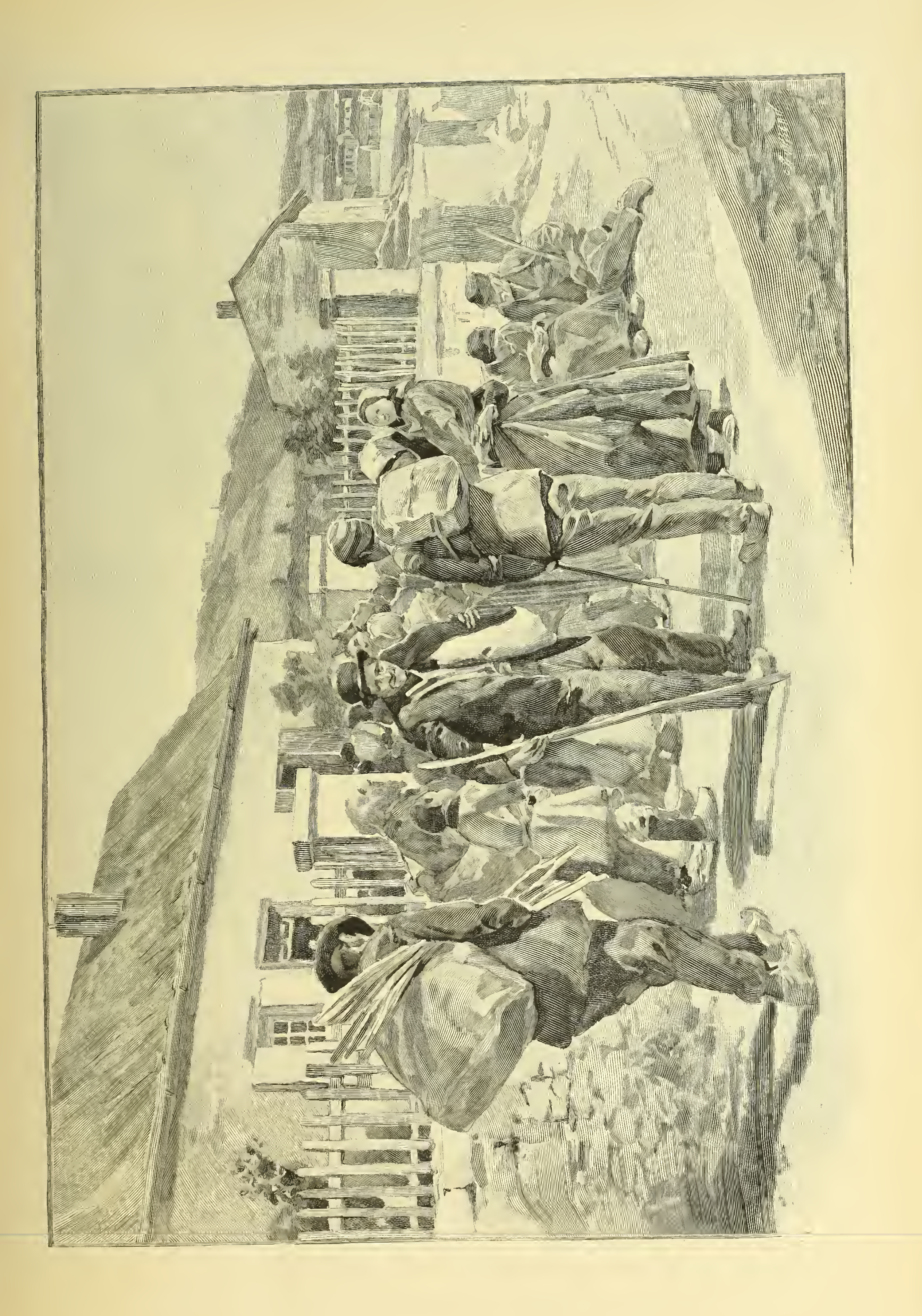
II

Un matin de mai, une femme d'une quarantaine d'années, mi-bourgeoise, mi-paysanne, se présenta au logis Vincart et demanda à parler à Germaine. Bien qu'elle portât le costume laïque, il y avait dans l'arrangement et la couleur de ses vêtements quelque chose d'austère et d'uniforme qui lui donnait un faux air de religieuse. Son bonnet de tulle noir s'avançait comme une coiffe sur son front étroit et ne laissait pas voir les cheveux; sa robe noire tombait à plis rigides, le long des hanches maigres; le corsage était aplati, sans autres ornements qu'une croix d'argent suspendue à un large ruban; un chapelet pendait à sa ceinture. Ses souliers blancs de poussière indiquaient qu'elle avait fait une longue route à pied. Son visage ascétique, d'une pâleur de cire, montrait sous les paupières baissées un regard fuyant, un rapide éclair de prunelles mobiles et luisantes. Elle parlait d'un ton humble et doucereux. La mère Aubriot, qui flairait une quémandeuse, avait bonne envie de la congédier, mais Germaine arriva sur les entrefaites, la fit entrer et s'informa du but de sa visite.

Alors, d'une voix insinuante et basse comme celle d'une pénitente au confessionnal, elle raconta qu'elle venait de très loin, des confins du Morvan, et qu'elle allait en pèlerinage dans un hameau des Vosges où, depuis quelque temps, Dieu se manifestait aux fidèles par des faits miraculeux indiscutables. Souvent on voyait des croix lumineuses apparaître aux vitres des maisons, et chaque jour, les habitants, attirés dans une clairière voisine du village, pouvaient contempler également des croix de feu surgissant de terre et se dessinant sur le ciel. La pèlerine, en sa paroisse du Morvan, avait reçu d'en haut le conseil de visiter ce lieu miraculé, et elle avait fait vœu de s'y rendre à pied, en vivant d'aumônes le long de la route. On lui avait ce matin indiqué la maison de Germaine, comme celle d'une jeune fille aimant Dieu et charitable; elle venait solliciter un petit viatique qui lui permettrait de continuer son pieux voyage. Elle s'exprimait facilement, avec une éloquence mystique et un choix de mots qui révélaient une certaine culture d'esprit. Aussi Germaine, tout particulièrement intéressée par son histoire, non seulement lui remit une généreuse offrande, mais voulut l'héberger jusqu'au lendemain matin. Mme Chapelaude, c'était le nom de la pèlerine, accepta sans trop se faire prier. Pendant le repas de midi, que les deux femmes prirent en tête à tête, la Bonne ayant été appelée au dehors, la conversation roula uniquement sur les apparitions de croix miraculeuses et sur ce hameau de Vrécourt où affluaient maintenant tant de dévots visiteurs.

— Bethléem, dit d'un ton prophétique Mme Chapelaude, n'était qu'une obscure bourgade, mais la naissance de Jésus l'a rendue célèbre dans le monde entier. Il en sera ainsi de Vrécourt; bientôt son nom sera aussi glorieux que ceux de la Salette, de Sainte-Anne d'Auray et de Lourdes... On y accourra de toutes les parties du monde...

Depuis des mois, Germaine était préoccupée de l'idée de rendre visite aux principaux sanctuaires renommés pour leurs vertus miraculeuses. Il lui semblait que, dans ces lieux saints, elle serait plus directement et plus intimement en communication avec le Christ et la Vierge immaculée. Dès l'époque de la mise en adjudication de ses terres de la



Cude, elle avait caressé le projet d'un long voyage à travers la France, au cours duquel elle irait successivement prier dans toutes les églises dont elle avait entendu vanter les grâces spéciales : Fourvières, Sainte-Anne, la Salette et Lourdes. Aussi, quand Mme Chapelaude ajouta avec une exaltation contenue :

— Quant à moi, j'ai positivement entendu des voix qui m'ordonnaient d'entreprendre ce voyage, et je vais à Vrécourt avec la conviction d'accomplir une mission d'en haut...

La jeune fille demeura quelques minutes plongée en une méditation profonde, puis elle reprit, comme soudain éclairée par une lumière intérieure :

— Madame, je voudrais vous demander une faveur...

— Laquelle, mon enfant?

— Permettez-moi de vous accompagner dans votre pèlerinage!

— Comment donc?... Ce sera pour moi une joie ineffable et un sujet d'édification, de vous guider vers le village témoin de tant de prodiges...

— Oui, déclara résolument Germaine, je veux vous suivre, je veux comme vous faire à pied ce voyage, humblement, pauvrement, offrant à Dieu ma fatigue et mes privations...

Cette déclaration parut jeter une ombre sur le pâle visage de la pèlerine, et elle répliqua d'une voix de chattemite:

— Non, mon enfant, votre santé est trop délicate pour que vous vous imposiez cette pénitence... Vous n'y résisteriez pas et vous tomberiez malade avant d'arriver au but... Quant à moi, pour rester en votre compagnie, je prierai Dieu de m'autoriser à n'accomplir pour le moment qu'une partie de mon vœu... Nous irons à pied jusqu'à Langres seulement... Là, nous prendrons le chemin de fer qui nous conduira à Bourmont, et nous n'aurons plus que quelques kilomètres pour gagner Vrécourt... Même, si vous m'en croyez, vous emporterez de l'argent avec vous, car, si l'on rencontre quelquefois des âmes pieuses et généreuses comme la vôtre, on est souvent rebuté aussi par des cœurs durs... et, là-bas, vous aurez peut-être vous-même des aumônes à faire...

— Je suivrai votre conseil, dit Germaine; aussi bien, mon voyage ne se bornera pas là et Vrécourt ne sera que ma première étape...

Le soir, quand la Bonne fut de retour, la jeune fille lui annonça la résolution qu'elle avait prise. La mère Aubriot commença par jeter les hauts cris; mais Germaine resta sourde à ses objections. Elle fouilla dans le tiroir où son trésor était enfermé, se munit d'une liasse de billets de banque qu'elle cousit dans un petit sac suspendu à son cou, chargea la Bonne de déposer le surplus chez maître Ormancey, et la pria de garder la maison pendant son absence. La sage-femme haussait les épaules et s'écriait que ce voyage, en compagnie d'une inconnue, n'avait pas le sens commun, mais c'était peine perdue et on ne l'écoutait pas; ce que voyant, elle manifesta sa désapprobation par une attitude boudeuse et renfrognée. Pourtant, quand le lendemain Germaine descendit, vêtue pour le voyage et tenant son paquet à la main, la bouderie de la brave femme fondit comme neige au soleil. Elle se jeta au cou de la bossue en lui recommandant de bien se soigner et de donner souvent de ses nouvelles.

Les deux voyageuses commencèrent donc à cheminer sur la route poudreuse que le soleil matinal colorait d'une lumière rosée. Le vent était frais, la lisière des bois les enveloppait de temps à autre dans une ombre bleue, et des oiseaux les égayaient de leurs chansons d'été. Lorsqu'on fut en vue de la chapelle Sainte-Claire, Germaine ne put réprimer un long soupir et, s'adressant à sa compagne, lui demanda si elle ne voudrait pas s'unir d'intentention avec elle en disant une dizaine de chapelet pour le salut d'une âme égarée et pécheresse. Mme Chapelaude y consentit et, en sourdine, les *pater* et les *ave* tombèrent alternativement de leurs lèvres. Quand le chapelet fut terminé, elles marchèrent quelque temps en silence, puis à son tour la Morvandiote proposa de réciter les litanies de la Vierge. Sur une mélopée douce et traînante elle invoquait les mérites et les vertus de Marie : « Vierge prudente, vierge puissante, vierge clémente, vierge fidèle... » et de sa voix claire, si juste, Germaine répondait : « Priez pour nous! » Elles avaient gravi le *ran de la Mancienne* et déjà, derrière elles, les bois s'évanouissaient. Elles traversaient maintenant le long plateau pierreux qui s'étend jusqu'à Langres. Des orges et des seigles y verdissaient, des alouettes s'élançaient hors des maigres sillons, gazouillaient en montant vers le ciel d'un bleu pâle et semblaient emporter sur leurs ailes ensoleillées les prières des deux femmes.

Comme elles cheminaient lentement, elles n'atteignirent la ville que dans l'après-midi et descendirent immédiatement vers les faubourgs où se trouve la gare. Le dernier train pour Bourmont était parti; elles se logèrent dans un hôtel voisin de la station afin de continuer leur voyage dès le lendemain matin. En attendant le souper, elles remontèrent en ville. Tandis que Germaine allait prier à la cathédrale, la Chapelaude la quitta pour rendre visite, disait-elle, à de pieuses personnes dont on lui avait donné les adresses. Elles se retrouvèrent, le soir, à la table de l'auberge où on leur servit à souper, et Germaine ne put s'empêcher de remarquer, non sans une légère désillusion, que Mme Chapelaude mangeait avec une visible délectation et paraissait portée sur sa bouche. Au départ, ce fut la bossue qui régla la note, sans objection de la part de la Morvandiote; ce fut elle aussi qui prit les billets au guichet, tandis que sa compagne s'absorbait dans la lecture d'un livre de piété et ne daignait pas se préoccuper de ces détails profanes. Elles arrivèrent à Saint-Thiébaut vers midi, puis gravirent à pied la montée de Bourmont; là, Mme Chapelaude déclara que les miracles de Vrécourt n'ayant



lieu que le matin, il était plus sage d'aller dîner et coucher dans quelque auberge, afin de se remettre en route dès l'aube. L'après-midi se passa comme la veille. Germaine, à travers les étroites rues de Bourmont, bordées d'antiques logis du dix-septième siècle, se rendit à l'église Notre-Dame, où elle resta des heures en méditation; Mme Chapelaude alla quêter dans quelques riches et dévotes maisons bourgeoises qu'on lui avait désignées d'avance. Le soir, elle soupa de bon appétit et s'endormit en marmonnant son chapelet.

Le lendemain, au petit jour, elles furent toutes deux sur pied et descendirent, en priant, le chemin de piéton qui dégringole à travers les vignes, dans la direction de Mijon et de Soulaucourt. Tandis qu'elles traversaient les prés en fleurs qui longeaient le cours de la Mouzon, elles virent déboucher des sentiers, sortir des lisières du bois, des files de paysans qui se rejoignaient et se hâtaient vers le chemin de Vrécourt. Les groupes étaient principalement composés de femmes et d'enfants, que précédaient et guidaient des prêtres aux soutanes poudreuses. Bientôt, à deux kilomètres de la rivière, on aperçut le clocher de Vrécourt, et des chants bourdonnèrent. La Chapelaude, qui partageait l'enthousiasme du gros des pèlerins, entonna elle-même un cantique d'actions de grâces, et Germaine, exaltée par ces démonstrations édifiantes, sentit son cœur battre, comme à l'approche de quelque chose de solennel.

Vrécourt, dans lequel la procession des pèlerins venait de pénétrer, était un village peuplé d'huileries, de tanneries et de tréfileries. La foule le traversa, tourna à gauche vers une friche du nom de Ferrières, où l'on apercevait de loin un moutonnement de têtes inclinées. Là, sur une sorte de plateau pierreux, des femmes et quelques ecclésiastiques priaient, agenouillés et les yeux fixés vers des buissons de genévriers situés à mi-côte. C'était à cet endroit que se manifestait d'ordinaire le miracle. La Chapelaude vint se prosterner au premier rang et Germaine la suivit. Toute cette population, accourue des villages environnants, semblait secouée par un religieux émoi et enfiévrée par l'attente. Des voix murmurantes s'élevaient isolées et récitaient un *ave maria,* puis de groupe en groupe, comme si un souffle pieux fût passé, on répétait les paroles de la *Salutation angélique.* Le soleil se montra tout à coup au-dessus des bois de Graffigny et le coteau pierreux fut baigné d'une ruisselante lumière. Alors une pâle fillette de quinze ans, agenouillée en avant des fidèles, renversa sa tête en arrière et cria, en proie à une violente exaltation :

— Voyez-vous la croix, là, au-dessus des genièvres ?

A quoi une voix très douce répondit :

— Oui, oui, je la vois !...

C'était la Chapelaude qui confirmait la révélation de la fillette. Le buste soulevé, la tête en arrière, les bras en croix, dans une posture d'extase, elle répétait avec conviction :

— Je la vois, je la vois !... Gloire à Jésus et à Marie !...

La foule, transportée par ces affirmations, suivait avec une admiration aveugle les bras des deux femmes tendus vers cette croix miraculeuse, encore invisible, et chacun finissait par déclarer qu'il l'apercevait à son tour. Seule, Germaine écarquillait les yeux, inquiète de ne rien voir et craignant de n'être pas suffisamment en état de grâce, puisqu'à elle seule la contemplation du miracle était refusée. Pendant ce temps, sur un signal donné par un prêtre, des voix nombreuses chantaient à l'unisson :

Creator alme siderum,
Æterna lux credentium,
Jesu redemptor omnium,
Intende votis supplicum...

La pâle fillette qui avait annoncé le miracle s'était affaissée sur elle-même, les yeux fermés, la bouche entr'ouverte, dans un état de prostration et de demi-évanouissement.

— La sainte apparition a cessé! s'écria d'un ton



convaincu Mme Chapelaude, rendons grâces au Seigneur Jésus et demandons-lui sa bénédiction.

Les prières recommencèrent à bourdonner, puis peu à peu les groupes se désagrégèrent et le plateau pierreux redevint solitaire. Germaine et la Morvandiote avaient regagné la principale auberge du pays et s'y étaient fait servir à dîner dans un coin de la salle commune. Comme d'habitude, la Chapelaude mangeait avec un formidable appétit. Germaine, au contraire, l'air pensif et attristé, touchait à peine à ce qui était dans son assiette. Au dessert, comme elles étaient demeurées seules dans la salle obscure, Germaine dit à voix basse, en regardant fixement sa compagne :

— Ainsi, vous avez vu la croix monter dans le ciel, madame Chapelaude?

La pèlerine parut gênée par ces candides yeux purs qui l'interrogeaient presque anxieusement.

— Je l'ai vue comme vous, comme tout le monde, répondit-elle évasivement.

— C'est que, moi, avoua humblement Germaine, je n'ai rien vu du tout.

— Il ne faut pas le dire! s'écria sa compagne avec une vivacité alarmée.

— Pourquoi, puisque c'est la vérité?

— Il est inutile d'ébranler la foi des fidèles qui ont été témoins du miracle.

— Mais si l'on invoque mon propre témoignage, je ne puis en conscience tromper mon prochain par une déclaration mensongère!

— Il est de pieux mensonges, répliqua la Morvandiote d'un ton d'oracle.

Elles se levèrent de table et Germaine appela la maîtresse de l'auberge pour le règlement de la note. Elle fut fort étonnée de voir que cette cabaretière causait familièrement avec M^me Chapelaude, comme avec une vieille connaissance, et lui demandait si elle s'était bien portée depuis sa dernière visite. Contrairement à ce qu'elle avait affirmé, la pèlerine était donc déjà venue à Vrécourt, et si elle mentait sur ce point, rien ne prouvait qu'elle fût sincère en déclarant avoir été témoin du miracle. Cela causa à Germaine un pénible désenchantement; quand la Chapelaude lui conseilla de séjourner à Vrécourt jusqu'au lendemain, afin d'assister de nouveau à l'apparition, elle lui répondit qu'elle préférait gagner la station de Neufchâteau à pied, pour continuer le voyage qu'elle avait projeté. Elles se quittèrent froidement, et Germaine se dirigea seule vers la ville, dont elle n'était séparée que par cinq petites lieues.

## III

Elle se sentait découragée et déçue. L'expérience peu satisfaisante de ce premier pèlerinage lui avait jeté un désarroi dans l'esprit et elle hésitait presque à poursuivre son voyage. A Neufchâteau, dans la salle d'attente de la gare, elle aperçut, collée au mur, une grande affiche coloriée représentant une prodigieuse pyramide de tours et de nefs d'église, superposées les unes aux autres et se dressant sur un massif rocher isolé au milieu d'une mer moutonnante. Au-dessous, on lisait en gros caractères : *Pèlerinages à prix réduits au Mont Saint-Michel*. Le grandiose et saisissant paysage de l'affiche l'enthousiasma. Elle vit là une indication providentielle, et résolut de visiter ce Mont Saint-Michel dont elle avait entendu parler comme d'un sanctuaire d'élection. Le soir même, elle prit un billet pour Paris, voyagea toute la nuit, traversa la capitale sans s'y arrêter et monta, à la gare Montparnasse, dans un train matinal qui la déposa vers le crépuscule à la station de Pontorson.

Quand elle arriva à l'extrémité de la digue, il faisait nuit; la lune qui venait de se lever jetait sur la mer et les sables de phosphorescentes lueurs, et dans cette clarté lunaire la masse imposante du Mont se découpait en noir, avec ses remparts, ses tours, son vaste monastère, sa Merveille et son église aérienne.

Saisie d'une religieuse admiration, Germaine s'agenouilla dévotement et remercia le Ciel de l'avoir guidée sans encombre jusqu'à ce vénérable sanctuaire, construit sous l'inspiration de l'archange saint Michel; puis elle pénétra dans l'enceinte. Les auberges étaient pleines et ce fut à grand'peine qu'elle trouva un gîte dans l'une d'elles. On la fit souper sur un coin de table et on la conduisit à une cellule, où elle crut qu'elle pourrait enfin se recueillir et se reposer. Elle avait compté sans les hôtes bruyants de l'hôtel. Pendant une bonne partie de la nuit, la pauvre voyageuse fut éveillée et effarouchée par des chants profanes et de tapageurs éclats de rire. Ce fut bien pis le lendemain. Pour parvenir jusqu'à l'église, elle dut se mêler à la foule des touristes qu'on introduisait par escouades à travers les tours, les escaliers et les cloîtres. Ces excursionnistes, venus là en simples curieux, emplissant l'abbaye de leur gaîté vulgaire et de leurs propos mal séants, furent pour Germaine un continuel objet de scandale. Pas un moment il ne lui fut permis de se recueillir et de prier. Même dans la crypte, elle ne put trouver quelques minutes de calme pour s'agenouiller devant la Vierge. Un continuel va-et-vient de guides et de touristes troublait de son bruit les voûtes saintes et quand, vers le soir, elle se réjouit de pouvoir enfin demeurer seule, on vint l'avertir que la visite était terminée et qu'il fallait redescendre.

Ce ne fut que dans l'humble petite église du bourg, obscurément blottie à l'ombre de la colossale abbaye, que Germaine put prier, se confesser et communier en invoquant saint Michel. Au bout de trois jours, elle quitta le Mont, peu édifiée en songeant que ce merveilleux entassement d'édifices ne servait plus maintenant qu'à satisfaire la vaine curiosité des gens du monde et que là, moins qu'ailleurs, on pouvait entrer en intime communication avec Dieu.

Désillusionnée, la tête basse, portant à la main son petit paquet, elle cheminait sur la route de Pontorson, quand elle fut tirée de sa méditation par une voix gutturale qui marmonnait :

— Au nom du grand archange saint Michel, la charité, ma bonne madame, s'il vous plaît!

Elle releva la tête et aperçut au bord de la route une paysanne bretonne portant le vêtement bleu clair et la coiffe blanche des environs de Douarnenez. Bien que quasi-sexagénaire, la mendiante avait une gaie figure rubiconde et de grands yeux bleus très éveillés. Elle tendait sa main sèche et brune vers la voyageuse et répétait sa prière. Celle-ci lui donna une pièce d'argent, ce qui lui

valut de verbeux remerciements, puis, comme elles suivaient toutes deux la même route, elles entrèrent en conversation. La Bretonne apprit à la voyageuse qu'elle était veuve et visitait chaque année les principales églises du littoral. C'était son gagne-pain; elle se chargeait d'acquitter les vœux des personnes pieuses de son pays, qu'une maladie ou des besognes urgentes retenaient au logis, et qui confiaient à une mandataire le soin de faire dire des messes et de brûler des cierges à de certains sanctuaires désignés d'avance. Germaine, interrogée à son tour, avoua qu'elle avait entrepris un long pèlerinage et qu'elle comptait se rendre à Saint-Anne d'Auray.

— J'y vais également, reprit la mendiante, qui s'appelait Yvonnic Quéménec, mais auparavant je dois m'arrêter à Guingamp, à Saint-Pol, à Quimperlé et à la fontaine de Scaër, pour remplir diverses commissions qui m'ont été données par mes clientes..... Si vous m'en croyez, vous visiterez tous ces endroits... Les prières que vous y ferez et les cierges que vous y brûlerez vous rapporteront des indulgences et des grâces spéciales..... Vous verrez que nos églises bretonnes valent mieux que ce grand «capharnaüm» du Mont Saint-Michel, uniquement fréquenté par des gallots et des païens...

Bien que sa première expédition avec la Chapelaude eût mis Germaine en défiance, cependant elle se laissa tenter. La joviale figure d'Yvonnic Quéménec lui revenait; elle lui trouvait une physionomie ouverte et franche qui prédisposait en sa faveur. Il fut convenu que la Bretonne lui servirait de guide, et qu'en retour, la voyageuse la défraierait pendant la route.

En effet, durant le trajet ainsi qu'aux stations pieuses qu'elles faisaient le long de la côte, Germaine n'eut qu'à se louer de sa compagne. Elles voyageaient tantôt en chemin de fer, tantôt à pied, et la bonne humeur, la complaisance d'Yvonnic allégeaient les petits ennuis de la route. Dans les paroisses du pays de Léon et de la Cornouaille, où l'on ne parle guère que le breton, elle servait d'interprète à la jeune fille; elle connaissait de bonnes petites auberges où l'on gîtait et mangeait à bon marché, et montrait à sa compagne toutes les églises notables de ce dévot pays où elles foisonnent. Germaine, au spectacle si nouveau de tant de chapelles dominant la mer sans limites, de tant d'oratoires semés emmi la lande, de tant de clochers à jour pointant au-dessus des bois et des rivières, se sentit reprise d'enthousiasme. La dévotion aux fontaines, les pardons en l'honneur d'une foule de saints et saintes aux noms inconnus et bizarres; tous les détails de ce culte populaire la touchaient et l'émerveillaient. Sa ferveur plus ardente se traduisait par de nombreuses aumônes aux mendiants qui, en terre bretonne, foisonnent autant que les chapelles et les clochers à jour. Son humeur charitable ébahissait Yvonnic Quéménec. Elle la tançait même parfois de sa prodigalité, tout en reluquant d'un œil ébloui les louis d'or et les pièces d'argent qui dansaient au fond d'une sacoche de cuir accrochée à la ceinture de Germaine.

Après un mois de courses édifiantes et de stations pieuses à travers la Cornouaille et le Morbihan, elles arrivèrent enfin à la place ombragée de châtaigniers, où dans des vasques de pierre coule la fontaine consacrée à Sainte-Anne. Pendant toute une après-midi, Yvonnic promena Germaine très émue dans la cour de la chapelle, le long des galeries couvertes et garnies de boutiques, sous les arcades de l'autel aérien d'où la messe peut être entendue par dix mille pélerins, puis elles rentrèrent vannées de fatigue, lassées aussi d'admiration, à l'auberge où, après un frugal souper, elles se jetèrent sur deux lits dressés côte à côte, dans une étroite chambre. Germaine dormit tout d'une traite jusqu'au grand jour, si bien que, lorsqu'elle s'éveilla, elle constata que sa compagne était déjà descendue. Honteuse de sa paresse, elle s'habilla à la hâte pour la rejoindre; mais quand elle chercha sa sacoche pour la boucler à sa ceinture, elle ne la trouva plus. En vain, elle bouleversa le lit et fureta dans tous les coins, ce sac qui contenait tout son argent avait disparu en même temps que la mendiante. Un vague soupçon germa dans son cerveau : Yvonnic l'aurait-elle volée?... Elle descendit tout effarée, s'enquit de sa compagne de voyage et apprit qu'elle était sortie dès l'aube. Germaine courut à la piscine, rôda sous les galeries, visita l'église — aucune trace de la veuve Guéménec... Marrie et consternée, elle retourna vers l'auberge, essayant de douter encore. La perte de son argent l'affligeait beaucoup moins que la perte de ses illusions. Elle ne pouvait croire à une pareille noirceur... Pourtant, quand elle revint à l'hôtel, il lui fallut bien se rendre à l'évidence : on n'avait plus revu la Bretonne. Alors, en rougissant, elle conta sa mésaventure à l'hôtesse qui l'écouta avec un sourire incrédule. Même ce sourire se changea en une grimace indignée, lorsla jeune fille avoua qu'elle se trouvait momentanément sans un sou.

— Ma petite, dit l'hôtelière, ça ne prend pas avec moi ces histoires-là... J'ai été trop refaite dans ma vie pour me laisser attendrir par vos geigneries... La femme avec laquelle vous êtes venue coucher est une pas grand'chose, et vous auriez dû vous en apercevoir plus tôt... Ça serait trop commode de bien se régaler dans un hôtel, puis de partir sans payer son écot.

— Mais, protesta Germaine désolée, je ne veux point m'en aller sans payer... Je vais écrire tout de suite dans mon pays pour qu'on m'envoie de quoi continuer mon voyage... Je ne vous demande que de me garder jusqu'à ce que l'argent soit arrivé...

— Je la connais, celle-là! glapit l'hôtesse ;... L'argent arrivera la semaine des quatre jeudis, vous vous gobergerez chez moi et j'en serai



pour mes frais... Vous êtes encore une rouée, vous, avez vos airs de sainte nitouche... Pas de ça, ma mie!.. Vous allez me payer tout de suite ou sinon je vais quérir les gendarmes!

— Madame, supplia Germaine en fondant en larmes, ne faites pas cela... Je vous jure que je suis une honnête fille!

Cette scène avait lieu en présence d'un vieux prêtre qui prêtait attentivement l'oreille, tout en avalant un bol de lait.

— Madame Le Clainche, dit-il, intervenant tout à coup, ne soyez pas si prompte à juger votre prochain. Cette jeune fille n'a pas la mine d'une aventurière et paraît de bonne foi... Voyons, mon enfant, ajouta-t-il paternellement en s'approchant de la pleureuse, quel est votre pays?

Germaine nomma Auberive et donna également l'adresse de maître Ormancey, puis elle conta comment elle avait rencontré la veuve Quéménec au mont Saint-Michel et dans quelles conditions elles avaient voyagé ensemble.

— Eh bien, reprit l'ecclésiastique, vous allez écrire en ma présence à votre notaire et je me charge de mettre votre lettre à la poste... Vous garderez cette enfant pendant huit jours, Mme Le Clainche; si elle est sincère, comme je le crois, l'argent ne mettra pas plus de temps à arriver et, dans tous les cas, je répondrai de la dépense.

L'hôtesse, qui connaissait depuis longtemps le prêtre et qui jugeait la caution suffisante, se radoucit aussitôt. Séance tenante, Germaine écrivit à son notaire pour lui expliquer sa situation et pour

le prier d'envoyer sans aucun retard, par lettre chargée, les fonds qu'il avait en dépôt. Elle joignit une seconde lettre pour la Bonne en la chargeant de presser maître Ormancey; puis l'abbé jeta lui-même les deux missives dans la boîte de la poste.

Quelques jours s'écoulèrent, pendant lesquels l'hôtesse, toujours soupçonneuse, ne perdit pas de vue sa pensionnaire. Celle-ci, que l'attente rendait anxieuse et qui se savait surveillée, demeurait cloîtrée dans sa chambre et ne profitait guère du voisinage du sanctuaire miraculeux. Assise près de la fenêtre d'où l'on voyait le clocher de l'église, elle s'efforçait de retrouver cet heureux état d'âme où, à Auberive, elle se mettait en communion intime avec Jésus ; adressant au ciel d'ardentes oraisons naïvement improvisées, elle suppliait le Sauveur de la tirer de la pénible conjoncture où l'avait jetée son imprudente confiance.

Enfin sa prière fut entendue, l'argent arriva. L'hôtesse, apaisée à la vue des billets de banque, insistait pour que la voyageuse séjournât plus longtemps et l'engageait à faire une neuvaine à Sainte-Anne. Mais sa mésaventure récente avait dégoûté Germaine de la Bretagne et des Bretons. Elle rêvait maintenant de visiter Lourdes et d'y chercher une compensation à ses déboires. Après avoir remercié le prêtre qui s'était entremis pour calmer la terrible M^me Le Clainche, elle s'achemina pédestrement dans la direction de Vannes, où elle devait reprendre le train.

Ayant couché le soir dans une auberge de village, elle se hâtait le lendemain vers la ville dont elle n'était plus qu'à une demi-lieue et dont elle voyait les clochers d'ardoise briller au grand soleil de juillet. Elle touchait presque aux premières maisons du faubourg, quand elle aperçut, couchée sur la berge de la route et geignant sourdement, une paysanne aux vêtements bleus en désordre. Supposant qu'un malaise subit avait forcé cette pauvre femme à s'aliter au bord du fossé, elle fut émue de compassion et s'approcha. Mais en se penchant vers la prétendue malade, elle découvrit que ce qu'elle avait pris pour une plainte était tout bonnement un ronflement sourd et régulier. Puis, en examinant de plus près la dormeuse à la coiffe de travers et à la jupe souillée de boue, elle reconnut avec stupeur sa voleuse de Sainte-Anne, la veuve Yvonnic Quéménec, ivre-morte.

Un mouvement d'indignation la secoua d'abord; elle fut tentée de punir l'ivrognesse en la faisant arrêter. Déjà elle regardait si elle n'apercevait pas sur la route la silhouette d'un gendarme ou d'un passant disposé à lui prêter main-forte; mais, en ramenant ses yeux sur la créature roulée dans son ignominie, elle eut honte de cette velléité de vengeance. Elle se dit que le ciel lui offrait ainsi, au contraire, une occasion de se montrer charitable et vraiment chrétienne. Répétant mentalement les paroles du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont offensés », elle tira de sa poche son mouchoir, en couvrit pitoyablement le rouge visage tuméfié de la mendiante, puis continua sa route.

## IV

Par une glorieuse matinée ruisselante de soleil, Germaine descendait pour la première fois la longue rue en pente qui mène à la grotte de Lourdes. Le ciel d'un bleu foncé s'étendait au-dessus des maisons, la brise de montagne rafraîchissait l'air, une joie rassérénante semblait s'étaler sur la face des choses, et la jeune fille se sentait en dedans inondée d'une allégresse comparable à la gaîté épandue dans le ciel et sur la terre : « Elle allait enfin contempler cette ville sainte dont elle avait entendu tant de fois célébrer les merveilles, vers laquelle affluaient les pèlerins du monde entier, avides de se tremper dans la source miraculeuse d'où l'on sortait purifié, guéri de toutes les misères du corps et de l'âme... » Pendant le voyage, Lourdes lui faisait l'effet d'une Jérusalem nouvelle sur laquelle planaient dans leur gloire Jésus, la Vierge et les Saints. Il lui semblait qu'elle y entendrait, comme une divine musique, le mélodieux frisson d'ailes des anges montant et descendant à travers le ciel; qu'elle serait tout à coup, ainsi que Pierre et Jacob, transportée au sommet d'une haute montagne et qu'elle y verrait Jésus transfiguré, vêtu de splendeur, dans sa tunique plus immaculée que la plus blanche neige. Tout son être tressaillait à la pensée que l'élue du Seigneur, à laquelle Lourdes devait tant de grâces exceptionnelles, et son universelle renommée, était une pauvre fillette, maladive et humble comme elle-même. Elle enviait la destinée de cette Bernadette Soubirous qui, la première, avait vu sur les rochers de Massabielle la Vierge apparaître avec sa claire tunique, les pieds enguirlandés de roses, et qui la première avait reçu la confidence des surnaturelles vertus de la source. Elle se remémorait les obscurs commencements de la dévotion à la grotte, les hostilités des gens du gouvernement, l'incrédulité des impies, puis elle songeait qu'en dépit des défenses de l'autorité, des milliers et des milliers de pèlerins venaient se laver dans l'eau sacrée, et que, chaque jour plus nombreux, les miracles fleurissaient comme des roses, sous le virginal regard de la mère de Jésus. Maintenant ce petit pays ignoré était le rendez-vous des fidèles du monde entier, et celle qui avait annoncé cette prodigieuse prospérité n'en avait rien su. Cachée au fond d'un cloître, elle n'avait pas revu la grotte de Massabielle au temps de sa splendeur. Germaine s'attendrissait sur le sort de cette Bernadette qui, semblable à Moïse, n'avait pu contempler que de loin la terre promise au miracle. Bien sûr, là-haut dans le ciel, la pauvre paysanne se réjouissait et triomphait; les bénédictions des âmes guéries et consolées montaient vers elle avec des nuages d'encens.

Plongée dans cette pieuse méditation, Germaine avait dépassé les hôtels dont les larges façades bordent le haut de la rue. Quand ses yeux, absorbés par des visions intérieures, se rouvrirent curieusement, la bossue éprouva une légère déception. Des deux côtés de la route déclive, des masures avaient succédé aux grandes bâtisses. Des échoppes où l'on vendait des cierges, des chapelets et des *ex-voto* se prolongeaient à la file et faisaient ressembler la rue à un bazar vulgaire, criard et d'aspect louche. A droite et à gauche, le regard était accroché par de provocantes enseignes peintes sur les murs, autour des palissades de planches, et ces enseignes n'avaient rien d'édifiant : *Aux louanges de la Vierge immaculée, Bernadette, Soubies et Cie; — A la Mère de Dieu, magasin tenu par Soubirous, frère de Bernadette; — Aux crus du Beaujolais, maison spécialement recommandée à MM. les ecclésiastiques.* — Germaine s'offusquait de ces imaginations mercantiles; elle était choquée en constatant que cette route sacrée, au lieu d'être décorée de pieux oratoires, n'avait pour étapes que de misérables boutiques, dont les occupants avides interpellaient à haute voix les passants, comme dans une foire. Son indignation redoubla quand, au bas de la côte, elle se vit houspillée, tiraillée, ahurie par une troupe d'effrontées vendeuses de cierges, qui la poursuivaient en lui offrant leur marchandise.




Enfin, elle put se dégager et arriver dans la vallée. Son cœur battit, quand elle aperçut au loin les roches grises où s'ouvrait la grotte et les bâtiments de la piscine. Ses yeux éblouis contemplaient alternativement les couvents fastueux et la gigantesque basilique, dont la blancheur éclatait crûment parmi la verdure du paysage. Mais là encore, malgré l'imposante magnificence de l'architecture, sa piété fut mal satisfaite. Elle avait rêvé, autour de la grotte de Bernadette, plus d'humilité, une paix plus intime, une vénération plus discrète. Et puis, à peu de distance des édifices religieux, elle venait d'apercevoir une massive rotonde autour de laquelle on lisait en gros caractères : *Diorama de l'apparition; Panorama de Lourdes*, et elle était scandalisée de cette étrange promiscuité du profane et du sacré.

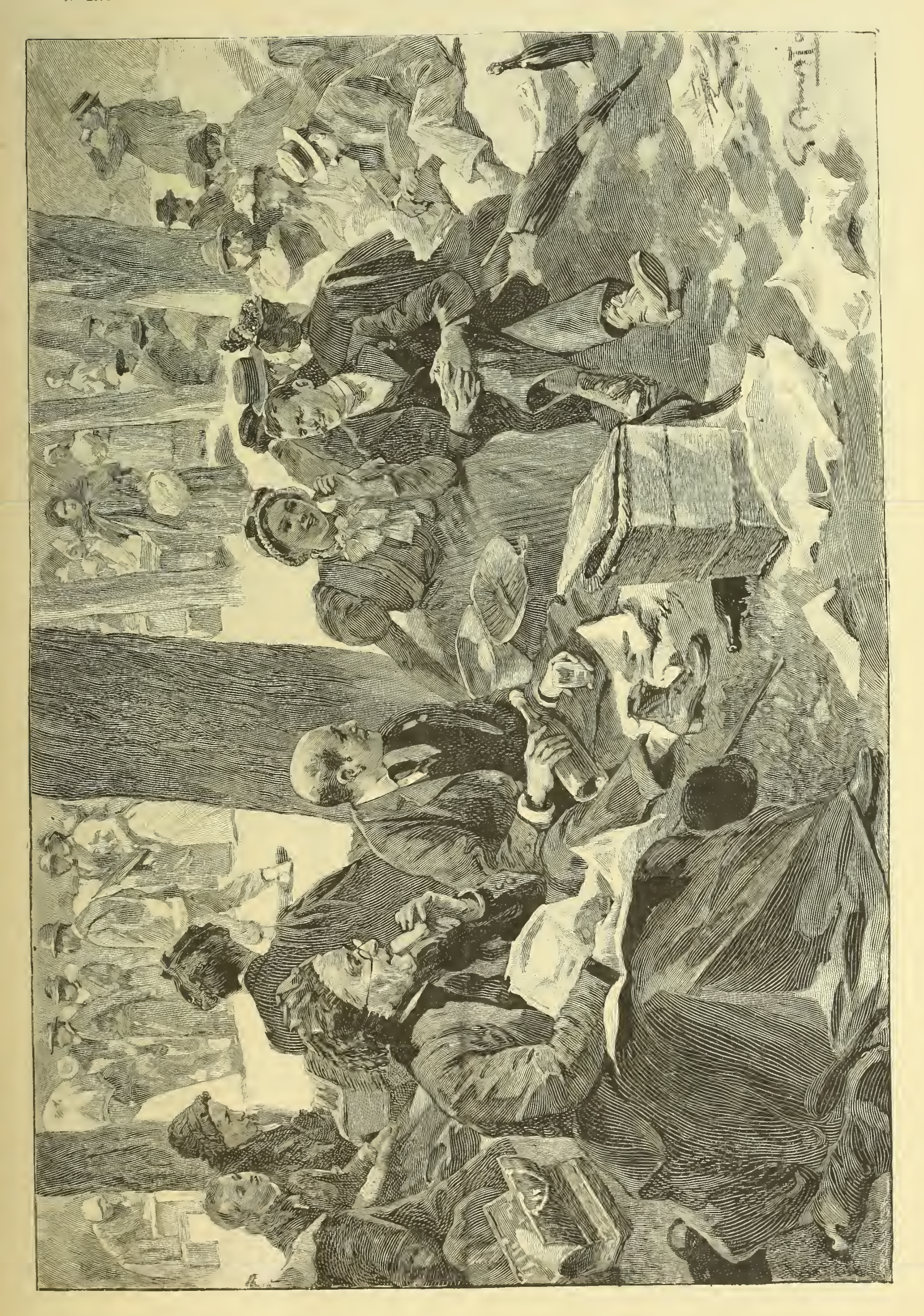
Toutefois ce premier sentiment de désapprobation se dissipa quand elle fut en face de la grotte légendaire et qu'elle aperçut la cavité tout étoilée de cierges, toute tapissée d'*ex-voto* et de bé-



quilles suspendues à la voûte. Avec émotion, elle s'agenouilla en face de l'ouverture et, se reprochant ses doutes et ses froissements, elle supplia naïvement la Vierge de les lui pardonner. Avec une touchante contrition, elle s'accusa de ses préventions et s'excusa de se présenter devant la Mère de Dieu avec des pensées malséantes. Peu à peu son âme se pacifiait, la joie remontait en elle et elle ressentait au fond de son être ce délicieux frémissement qui lui annonçait l'approche d'un état d'extase, pendant lequel elle se trouvait en intime communication avec son Seigneur Jésus. Heureuse de goûter de nouveau ces effusions qui, jadis, dans la petite église d'Auberive, l'avaient consolée de ses peines, elle alla s'asseoir sur l'un des bancs de bois alignés en face de la grotte et ne quitta plus du regard l'intérieur du sanctuaire. Le continuel scintillement des cierges finissait par la fasciner. Elle ne se rendait plus compte de ce qui se passait autour d'elle et se sentait soulevée de terre par une force mystérieuse.

Cependant la matinée avançait. Les abords de la grotte, jusque-là assez solitaires, devenaient plus bruyants. Bientôt le va-et-vient des curieux et des dévôts troubla Germaine dans son extatique recueillement. Derrière elle, les bancs se garnissaient de pélerins. On récitait des prières à voix haute, puis, processionnellement, des femmes, des hommes, de jeunes enfants défilaient, pénétraient dans la grotte, frottaient contre les parois rocheuses des chapelets et des objets de piété ou fichaient en terre des cierges allumés. La bossue, entraînée par l'exemple, suivit la foule et entra elle-même sous la voûte. A son tour, elle posa dévotement ses lèvres sur la roche humide et suintante, remarqua un tronc pratiqué dans une excavation de la pierre, y déposa une large aumône, puis se retrouva au milieu des bancs où la foule s'agitait et se bousculait, plus tumultueuse. Alors, regrettant sa solitude du matin, elle se réfugia dans l'église. Elle avait projeté de s'y confesser et de communier le lendemain. A grand'peine elle trouva enfin un confessionnal vide et s'y agenouilla, tandis que le prêtre tirait machinalement la planchette qui le séparait de sa pénitente. Avec une candeur enfantine, Germaine avoua timidement au confesseur les répugnances que lui avaient causées tout à l'heure les obsessions des vendeurs de cierges et de chapelets. Elle s'accusa comme d'un péché de s'être indignée en voyant les entours du sanctuaire transformés en une sorte de bazar. Le Père, que l'affluence des pénitents obligeait sans doute à procéder avec rapidité, lui répondit sommairement qu'elle ne devait pas s'arrêter à de pareils enfantillages, et l'engagea à faire chaque jour de longues stations devant la grotte, ajoutant que le spectacle quotidien et édifiant de la dévotion des pélerins dissiperait ses scrupules puérils. Puis il la congédia après une hâtive absolution.

*(A suivre.)*



LYS SAUVAGE — VI

Obéissant docilement à ces prescriptions, le lendemain, après avoir communié, Germaine reprit le chemin de la Grotte. Ce jour-là fut marqué par une exceptionnelle affluence. Plusieurs pèlerinages venaient d'arriver des provinces de l'Est. Des processions se hâtaient vers les roches de Massabielle, bannière en tête et chantant des cantiques. Poudreux, vannés par une nuit passée en chemin de fer, les pèlerins cheminaient d'un air ahuri ; les femmes portaient des paniers de provisions, les hommes tenaient en main des bidons de fer blanc, destinés à être remplis à la source sacrée. Un moine en robe de bure grise leur servait de guide. Quand la troupe se fut installée confusément sur les bancs, il y eut un silence relatif. Le moine se leva ; d'une voix nasillarde et traînante, il exhorta les fidèles à se présenter devant la Vierge avec humilité, en s'efforçant de se modeler sur saint Labre, le plus humble et le plus vénérable des saints. C'était ainsi, en courbant leur front, en mortifiant leur cœur et leurs sens, qu'ils s'attireraient les grâces et la protection de la Mère de Dieu. Puis il dit tout haut un *pater* et un *ave*, dont toute l'assistance répéta en chœur les derniers versets. Comme un chapelet récité par des centaines de voix, pendant une heure *l'oraison dominicale* et la *salutation angélique* alternèrent, avec le bourdonnement d'une ruche en éveil.

Insensiblement une croissante exaltation s'emparait de quelques-uns des assistants. Des femmes s'élançaient vers la grotte, tombaient à genoux, se frappaient la poitrine et invoquaient la Vierge avec des cris plaintifs. L'attention de Germaine se porta surtout sur l'une de ces prieuses. Vêtue de noir, elle s'était agenouillée tout près de la roche, dans une posture qui avait pour la bossue quelque chose de déjà vu. La tête rejetée en arrière, les bras en croix, tenant son chapelet dans une de ses mains tendues, elle restait immobile et comme extasiée. Tout à coup une rumeur s'éleva autour du bâtiment des piscines. Un jeune séminariste et des laïques apparurent sur le seuil, en criant : « Un miracle ! un miracle ! » Toute la foule des pèlerins se précipita de leur côté, précédée par la femme au chapelet qui répétait avec une véhémente énergie : « Un miracle ! » Germaine, mêlée aux groupes des curieux, finit par apercevoir le visage ascétique de cette pèlerine qui affirmait, avec une si singulière conviction, un miracle qu'elle n'avait pas vu et, stupéfaction, elle reconnut son ancienne compagne de voyage, la Chapelaude. Cette dernière avait sans doute également constaté la présence de sa cliente d'Auberive, car elle rougit, baissa les yeux, détourna la tête et se déroba au plus épais des spectateurs attroupés.

Quand les pèlerins eurent tous terminé leurs dévotions, ils se répandirent sous les arbres qui bordent le gave et songèrent à déjeuner. Brusquement la scène changea ; on éventra les paniers de provisions, une odeur de victuailles se répandit sous les feuillées. Hommes, femmes et enfants, vautrés dans l'herbe étalaient sur de vieux journaux le pain et les charcuteries. Les gens de la même tablée se passaient les bouteilles et buvaient à tour de rôle à la régalade. Des appels bruyants et de gros rires succédaient aux oraisons. Une immodeste familiarité remplaçait les agenouillements et les mortifications de tout à l'heure. Le spectacle de cette goinfrerie débraillée souleva le cœur de Germaine, et elle s'éloigna scandalisée. Un souffle desséchant passa sur son âme et y stérilisa les pieuses dispositions de la veille. Fatiguée, elle remonta vers la ville et assista derechef aux harcèlements des vendeuses de cierges, aux offres provoquantes des marchandes tapies sur le seuil des échoppes. — Ainsi Lourdes, le plus saint et le plus renommé des sanctuaires, n'avait pas échappé à la contagion. Partout elle trouvait les vendeurs sur les marches du temple ; partout les égoïstes préoccupations de la vie charnelle, l'ostentation des œuvres sans l'amour sincère qui les sanctifie. De nouveau, malgré la pureté bleue du ciel et la lumière radieuse du soleil, un assombrissement se fit dans son esprit et le doute ravagea cruellement son cœur.

Comme elle passait devant la poste, elle y entra, car elle attendait des nouvelles d'Auberive. Elle trouva, en effet, une lettre à son adresse et reconnut sur l'enveloppe l'écriture de la Bonne. La mère Aubriot lui annonçait qu'elle était lasse de courir les chemins et de mettre des enfants au monde. Elle avait formé le projet de se retirer chez sa nièce de La Margelle, dès que Germaine serait de retour, car elle ne voulait pas laisser la maison seule. Elle pressait donc la jeune fille de revenir au pays le plus tôt possible, ajoutant qu'elle aussi devait être lasse des voyages. Il était temps qu'elle regagnât son village, où elle aurait certainement mieux à faire que de *trôler* par monts et par vaux, comme un camp-volant.

Germaine était pour le moment trop mortifiée et désenchantée pour ne pas se sentir ébranlée par les objurgations de la Bonne. D'ailleurs, la prudence lui donnait le même conseil que la mère Aubriot. Les aumônes largement distribuées et les lointains pèlerinages avaient dévoré la plus grosse part de son capital ; sa bourse s'aplatissait de jour en jour, et il était, en effet, grandement temps de mettre un terme à cette vie errante. Le lendemain matin, elle fit tristement ses adieux à Lourdes et reprit le chemin de la gare.

## V

Insensible au large paysage verdoyant et lumineux qui l'entourait, Germaine, déçue et désorientée, errait aux entours de la gare, en attendant le train qui devait l'emmener. Depuis le soir d'automne où, près du ruisseau d'Amorey, ses illusions et ses rêves s'étaient si douloureusement écroulés, jamais elle ne s'était sentie si cruellement déprimée. Pareil à une bise aiguë, un doute déso-

lant lui séchait le cœur. Elle se demandait si la mère Aubriot ne disait pas vrai et si, en quittant Auberive pour courir le monde, elle ne s'était pas laissé abuser par le démon de l'orgueil. En effet, elle n'avait tiré de ses voyages aucun bénéfice pour son âme, puisque sa foi, au lieu de s'aviver, était en train de décroître ; puisque ses intentions charitables n'avaient produit que des fruits pleins de cendres. Ses aumônes étaient tombées en des mains indignes comme celles de la Chapelaude et de la veuve Quéménec ; elle n'emportait pas même la consolation d'avoir soulagé en chemin de réelles souffrances, et d'avoir partagé son bien entre les vrais pauvres du bon Dieu. Toutes choses allaient pour elle au rebours de ce qu'elle avait espéré. La paix et la confiance qu'elle possédait en quittant Auberive s'étaient écoulées comme l'eau qui fuit à travers un vase fêlé. Etrangère au milieu de la foule qui encombrait les abords de la station, elle était reprise de la nostalgie des forêts de son pays ; de nouveau, le regret des affections charnelles lui montait à la tête. Elle croyait avoir oublié le Frisé, et tout d'un coup, au souffle de ce vent aride qui desséchait en elle l'amour divin, l'image tentatrice de Martial surgissait, obsédante. Dans sa détresse, elle eût volontiers crié comme Jésus sur le Calvaire : « Mon Dieu, vous m'avez abandonnée! » Son cœur gonflé semblait près d'éclater. Les pieds dans la poussière, la tête endolorie, elle retenait difficilement ses larmes et, pareille à une âme en peine, allait et venait anxieusement, à chaque instant bousculée par les groupes de pèlerins qui se pressaient tumultueusement autour des guichets.

Pour échapper aux brutales poussées de la foule, elle s'était réfugiée auprès d'une échoppe où gisaient pêle-mêle des chapelets, des médailles et des livres dépareillés. Ses yeux gros de pleurs contemplaient machinalement l'étalage, quand ils furent attirés par le titre de l'un des volumes jetés au hasard sur un coin de table. Elle se pencha et lut : *Les Petites Fleurs de saint François d'Assise*. Elle connaissait déjà le nom du Père Séraphique, fondateur de l'ordre des Franciscains. Ce titre, qui lui rappelait les fleurs de sa forêt d'Auberive, plut sans doute à son cœur troublé, car elle tourna rapidement les pages jaunies du volume ; en même temps, pendant qu'elle feuilletait le livre, certains mots, certaines phrases suggestives frappaient plus vivement ses regards et lui donnaient véritablement la sensation rafraîchissante d'un bouquet de fleurs sauvages. Une voix intérieure sourdait en elle et lui répétait avec insistance : « Prends et lis », si bien qu'elle s'approcha du marchand, s'informa du prix, obtint le livre pour quelques sous, et l'emporta précipitamment, car le train venait de rentrer en gare et il était temps de monter en wagon.

Une fois installée dans son compartiment, Germaine fit plus ample connaissance avec le volume. C'était une traduction française des *Fiorelli*. Dès les premières pages, elle fut charmée par la poétique candeur, par la foi simple et naïve du narrateur anonyme. A mesure qu'elle poursuivait sa lecture, elle trouvait entre Francisco Bernardone et elle-même de curieux traits de ressemblance. Tout comme elle, le fils du marchand de draps avait commencé par être plus occupé des créatures que du Créateur et s'était follement épris des vanités du monde ; tout comme elle, aussi, il aimait les plantes et les bêtes ; comme elle, enfin, il avait été subitement arrêté au milieu des dissipations profanes par une soudaine maladie ; ses yeux s'étaient ouverts, il s'était humilié devant Jésus ; ravi en extase, il avait voulu vivre au milieu des pauvres et les servir, afin de se rapprocher ainsi de Celui qui a été surtout le Dieu des humbles et des souffrants.

L'esprit de Germaine s'exalta lorsqu'elle lut l'épisode où François, surmontant son dégoût, donne un baiser au lépreux ; son cœur se fondit quand elle arriva au passage où la belle Claire Safi, dans la fraîcheur de ses dix-huit ans, vient supplier le saint d'Assise de la consacrer au service du Christ. Le nom de sainte Claire rappelait à la jeune fille la chapelle en ruine du coteau d'Allofroy, et c'était un motif de plus qui l'inclinait à admirer la virginale amie de François d'Assise ; elle eût voulu comme Claire s'attacher idéalement au grand apôtre de l'Ombrie et s'offrir en holocauste sur l'autel du divin amour.

Jusqu'au soir elle s'absorba dans cette lecture qui l'enthousiasmait. Elle semblait vivre ainsi que sainte Claire, dans le voisinage du saint. Elle se transportait en esprit sur la colline d'Assise, baignée de lumière, et tous les incidents miraculeux de l'apostolat de François se succédaient devant ses yeux éblouis. Elle le voyait prêchant « ses frères les oiseaux » aux abords de Bavagna ; elle entendait sa voix doucement éloquente qui leur disait : « Le Créateur vous nourrit sans que vous ayez besoin de semer ni de moissonner ; il vous a donné l'eau des fontaines pour étancher votre soif, les montagnes et les vallées pour vous servir de refuge, les arbres pour y poser vos nids... » Et les oiseaux se pressaient autour du serviteur de Dieu, allongeant le cou, battant des ailes ; il leur donnait sa bénédiction et, sur un signe de sa main, tous s'envolaient en chantant. Plus loin, elle assistait à la courageuse résignation de l'apôtre que la fièvre dévorait et qui bénissait « sa petite sœur la souffrance » en affirmant que les brûlures de la fièvre étaient mille fois préférables au feu des tentations de la chair. Puis venait l'aventure du loup de Gubbio, dans la montagne rocheuse, où le féroce animal s'attaquait aux hommes et aux troupeaux. Le saint, touché de compassion, se rendait près de la bête, faisait sur elle le signe de la croix et l'apostrophait d'une voix vibrante : « Viens ici, frère loup et, au nom du Christ, ne me fais aucun mal, à moi ni à personne... » Subitement l'animal apaisé, baissait la tête et François revenait vers la ville avec le loup qui le suivait, comme un chien

suit son maître. Germaine admirait cette communion du saint avec la nature entière, cette amitié qu'il portait aux bêtes et aux plantes, cette mystérieuse fascination qu'il exerçait autour de lui. Sur la figure amaigrie du Patriarche, les créatures devinaient l'empreinte divine et lui obéissaient docilement. Les lièvres se réfugiaient dans les plis de sa robe de bure, les troupeaux levaient leur tête cornue et accouraient vers lui ; à son commandement, les hirondelles gazouillantes se taisaient pour ne point troubler le saint sacrifice de la messe. Et François, pénétré des beautés de la terre, de l'eau et du ciel, les célébrait dans le *Cantique du Soleil*, dont les adorables versets extasiaient Germaine.

« Soyez loué, Seigneur, avec toutes les créatures, spécialement pour notre frère le Soleil, qui donne le jour, et par lequel vous nous illuminez!... »

Elle ne suspendit sa lecture qu'à la nuit; elle en rêva sur les dures planches du compartiment des troisièmes, et la reprit dès le fin matin. Une grande sérénité succédait maintenant à son trouble. A l'aide des paroles du saint, elle comprenait mieux le sens de la création et de la vie, elle sentait que Dieu est en nous, qu'il ne faut point le chercher ailleurs, et elle se redisait avec François d'Assise : « Toutes les créatures me répètent sans cesse que je dois aimer. Je les entends murmurer à mes oreilles : « Aime de toute ton âme, aime celui qui « nous a créées pour t'attirer à lui. » Une manne céleste lui tombait sur le cœur; il lui semblait respirer à pleins poumons un air salubre, l'odeur de sa forêt natale, semée de fleurs et bourdonnante d'eaux vives; il lui tardait maintenant de se retrouver dans les solitudes de sa montagne langroise, quittée depuis trop longtemps.

Au retour comme à l'aller, elle ne fit que traverser Paris pour gagner la gare de l'Est et arriva le soir à Langres, épuisée de fatigue. Elle coucha dans une auberge voisine de la route, et le lendemain matin repartit à pied, se hâtant vers la forêt. Quand elle atteignit le Ban de la Mancienne, le soleil se levait dans une semée de nuages roses, au-dessus des bois de Montavoir. Germaine ouvrit son livre et relut à travers des larmes l'adorable *Cantique du Soleil.*

« ..... Le soleil est beau et brillant de grande splendeur; — de vous, Très Haut, il est le symbole.

« Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la lune et pour les étoiles. — Dans le ciel, vous les avez faites claires, précieuses et belles.

« Soyez loué, Seigneur, pour notre frère le vent et pour l'air et le nuage, pour le ciel pur et toutes les saisons — par lesquelles vous donnez à vos créatures la vie et le soutien.

« Seigneur, soyez loué pour notre frère le feu, qui nous éclaire dans les ténèbres; — il est brillant, plaisant, très puissant et fort.

« Seigneur, soyez loué pour notre mère la terre, qui nous porte et nous nourrit; — qui nous donne les fruits de toute espèce, les fleurs de toute nuance et l'herbe.

« Seigneur, soyez loué pour tous ceux qui se pardonnent les uns aux autres pour l'amour de vous, et qui endurent faiblesse et tribulation; — bénis soient ceux qui, d'un cœur résigné, supportent l'épreuve. Vous, Très Haut, vous leur donnerez une couronne! »

Et tandis qu'elle lisait, la rose lumière de l'orient effleurait les pages du livre, des fauvettes gazouillaient dans les futaies de charmes et la route s'accourcissait. Déjà Germaine apercevait les blanches murailles de la chapelle en ruine, se profilant sur la crête du coteau d'Allofroy; un peu plus loin, le clocher d'Auberive pointait dans un fouillis d'arbres, la tendre musique de la cloche sonnant la messe jetait dans l'air matinal la joie de ses notes familières, et depuis si longtemps inentendues. La bossue pressa le pas, longea la route qui domine les étangs et vit enfin, avec un violent battement de cœur, sa petite maison se dresser à l'orée du bois.

La mère Aubriot l'y attendait. Assise à l'ombre, sur les marches de la cuisine, elle était en train de coudre, quand elle aperçut Germaine qui poussait la porte de la cour. Elle leva les bras au ciel, lâcha sa couture et s'élança au-devant de la voyageuse.

— Ga! s'écria-t-elle en l'embrassant, te voilà donc, ma pauvre gachette!

Elles pleurèrent un bon coup ensemble, puis la Bonne entraîna la jeune fille dans la cuisine, la fit asseoir et demeura un moment occupée à la dévisager avec une maternelle sollicitude :

— Les voyages ne t'ont pas engraissée, soupira-t-elle, et tu as une *chetite* mine : « Pierre qui roule n'amasse pas de mousse », ni de graisse non plus, à ce qu'il paraît!...

— Je t'assure, protesta Germaine, que je ne me suis jamais mieux portée...

— C'est bon, c'est bon!... Heureusement te voici rentrée au bercail où tu vas te remplumer, car je me pense bien que tu en as fini avec tes caravanes!

— Oui, je ne sortirai plus d'ici... Les voyages m'ont appris qu'on peut servir Dieu et faire le bien chez soi, mieux que partout ailleurs...

— Amen! répondit brièvement la Bonne... Parlons d'autre chose... Tu dois mourir de faim?... Je vais te fricasser des œufs et, comme j'ai mis le pot au feu, tu vas d'abord prendre un bouillon...

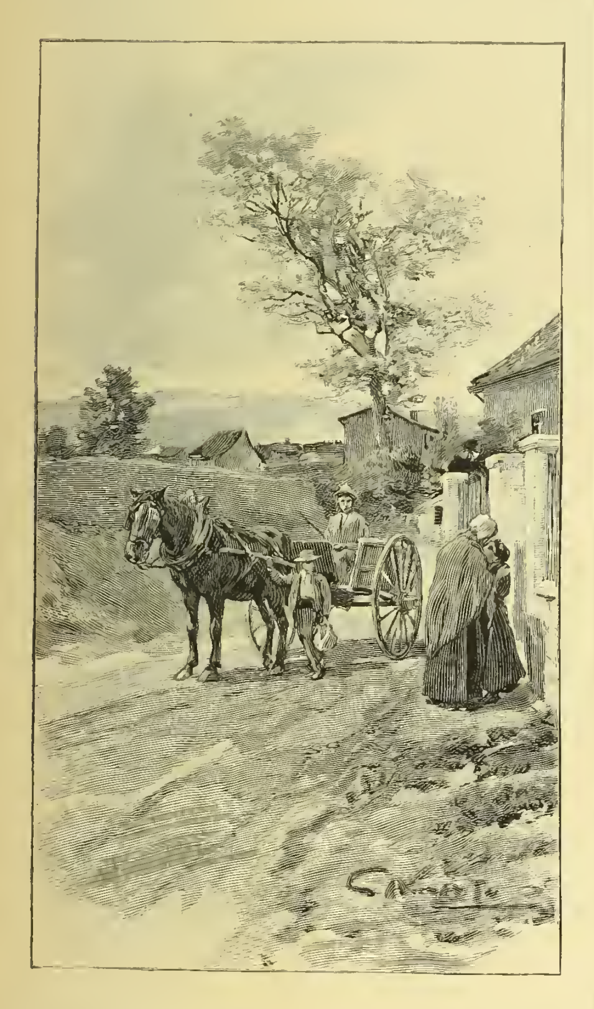
Lestement elle cassa des œufs, confectionna une omelette et installa sa gachette devant un napperon bien blanc, étendu à l'extrémité du dressoir.

Quand elles eurent achevé leur frugal repas, la Bonne s'accouda sur la table et dit à Germaine d'un ton de compassion :

— Ma pauvre fille, ça me fait gros cœur de te quitter si vite; mais, comme je te l'ai écrit, je n'attendais que ton retour pour m'en aller à La Margelle. J'ai déjà emménagé là-bas tout mon saint-frusquin et ma nièce me réclame... Toutefois,

comme tu ne peux pas rester sans quelqu'un qui aide au ménage et te tienne compagnie, je t'ai déniché une femme qui, je crois, fera ton affaire...

— Merci, Bonne, répliqua doucement la bossue,



c'est inutile... Je me servirai moi-même et le bon Dieu me tiendra compagnie.

— Hein! s'exclama la mère Aubriot, tu veux vivre seule dans une maison quasi isolée?

— Pourquoi pas? Je n'ai point peur des voleurs et je suis assez grande pour me passer de servante... D'ailleurs, mes moyens ne me permettent pas d'en avoir une.

— Tes moyens?... Est-il Dieu possible que tu aies déjà dépensé tout l'argent de la Cude.

— Presque... Il me reste, je crois, un millier de francs... C'est assez pour mes besoins.

— Je n'en reviens pas! repartit la Bonne, suffoquée... Mais, malheureuse enfant, si en quelques mois tu as semé par les chemins le plus clair de ton patrimoine, crois-tu que tes derniers mille francs dureront des années?... Ils ne feront que frouette et, quand tu n'auras plus un sou, que deviendras-tu? Il faut se loger, manger et se vêtir..

— N'ai-je pas, répondit Germaine très tranquillement, une maison pour m'abriter? Les légumes et les fruits de mon jardin suffiront à me nourrir, et je trouverai ici, dans les nippes de ma défunte mère, de quoi me vêtir décemment... Quant au surplus, le bon Dieu y pourvoira.

La Bonne, ahurie, joignait les mains et hochait la tête. Elle n'était pas, après tout, éloignée de penser que les Boucheseiche avaient raison, et que cet absolu mépris de l'argent dénotait chez la gachette un commencement de folie. Elle la contemplait avec une stupéfaction mêlée de pitié. — Germaine, pâle, ayant une quiète tueur de sérénité sur le visage, souriait indulgemment aux récriminations et aux craintes de la mère Aubriot, et ses yeux purs se fixaient avec une expression confiante sur les arbres ensoleillés du jardin. Ce calme détachement de toutes choses, cette profonde insouciance de l'avenir, semblaient à la Bonne inexplicables et inquiétants. Aussi quand, le lendemain, elle se sépara de Germaine pour monter dans la carriole qui devait la transporter à La Margelle, fut-elle prise d'un nouvel accès de sensibilité. Elle serra fortement la bossue contre sa poitrine, l'embrassa en pleurant et murmura :

— Vois-tu, ma pauvre gachette, je ne m'en vais pas tranquille!... Enfin, s'il t'arrivait quelque malheur, souviens-toi que là-bas, chez ta vieille Bonne, il y aura toujours une chambre où tu pourras te réfugier et où on te recevra de bon cœur!...

Mais Germaine, elle, ne craignait rien et demeurait introublée. L'avenir ne l'effrayait nullement. Son dénuement futur la rapprochait du grand saint d'Assise, qu'elle avait résolu de prendre pour modèle. Elle acceptait la pauvreté avec joie, avec la sécurite d'un cœur pénétré des paroles évangéliques; elle avait confiance dans la promesse de Jésus à ses disciples : « Ne vous inquiétez pas en disant : Que mangerons-nous? Que boirons-nous? De quoi nous vêtirons-nous? Cherchez premièrement le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »

Ce royaume de Dieu, promis aux humbles, elle le cherchait, non plus à travers les villes bruyantes. ni au fond des oratoires fastueux, mais en elle-même, dans son propre cœur sanctifié par la pratique des vertus théologales. La Foi en était le solide fondement, la Charité lui en frayait le chemin, l'Espérance en éclairait les avenues, de sa fortifiante et radieuse lumière. Elle songeait que saint François n'ayant pour tout bien que sa robe de bure, avait pu néanmoins édifier des couvents, y faire affluer d'abondantes aumônes, et les répandre sur les souffrants comme une bénédiction du ciel, et elle était résolue à l'imiter dans les mesures de ses faibles forces.

Tout d'abord elle décida de ne toucher à l'argent qui lui restait que pour soulager les pauvres et assister les malades; quant à sa propre subsistance, elle était déterminée à se la pro-

curer à la sueur de son front. Les pauvres gens du pays trouvaient dans les bois, en toute saison, de quoi gagner leur vie... La forêt leur donnait du bois mort en hiver. Au printemps et en été, ils y récoltaient des muguets, des fraises, des framboises sauvages; à l'automne, des alises, des champignons et des cornouilles, qu'ils allaient vendre au plus prochain marché. Elle ne rougirait pas de faire comme eux. Le gain qu'elle retirerait de ce trafic serait mince : quelques sous à peine. Mais il lui assurerait le pain de chaque jour. Elle était seule et savait se contenter de peu. Des œufs de son poulailler, des légumes qu'elle cultiverait elle-même dans son clos, suffiraient largement. Les disciples de la Portioncule, sainte Claire et ses Pauvres Dames, au monastère de Saint-Damien, n'en avaient pas davantage. Dès les premiers jours, elle se traça une règle, comme si elle eût vécu dans un couvent : levée à six heures, elle allait entendre la messe à l'église d'Auberive, puis se dirigeait vers la forêt où, selon la saison, elle trouvait toujours quelque chose à récolter. A midi, elle rentrait, dînait d'un croûton de pain et de pommes de terre cuites à l'eau : l'après-midi était consacrée à travailler au jardin, travail entrecoupé de méditations et de prières. Le soir, après un



souper aussi frugal que le dîner, elle se couchait, rompue de fatigue, mais contente de sa journée et louant Dieu qui lui avait donné force et courage pour tout mener à bien.

La première fois qu'on la vit descendre à Auberive, portant à chaque bras un panier de giroles fraîchement cueillies, il y eut à travers les rues un murmure d'étonnement. Quoi! Germaine Vincart, qu'on avait connue si fière et si à l'aise, était réduite à colporter de porte en porte, comme une pauvresse, le produit de sa récolte?... Voilà donc où l'avaient conduite ses prodigalités aumônières et ses lubies religieuses!... Les gens auxquels elle offrit d'abord sa marchandise l'accueillirent avec des rebuffades et des railleries. Elle ne se découragea point, s'étant préparée d'avance aux quolibets et les acceptant avec une chrétienne résignation. A la fin, son humilité et sa douce patience touchèrent l'hôtesse du *Cheval blanc*, qui était bonne personne et qui lui acheta ses champignons. Même, la voyant si raisonnable et satisfaite d'un prix minime, elle lui commanda d'autres panerées pour les jours suivants. Sa clientèle, bornée en principe à un unique acheteur, s'accrut insensiblement dès que le premier étonnement fut passé. Les gens s'habituaient peu à peu à voir la fille du charron transformée en marchande des quatre saisons. Aux railleries succéda alors l'apitoiement. On fut touché de son humilité et de sa douceur; puis on remarqua qu'elle était consciencieuse, que ce qu'elle vendait était toujours de bonne qualité et à bon compte. Alors les amateurs se multiplièrent, d'abord attirés par une égoïste et peu charitable curiosité, retenus ensuite par le bas prix de la marchandise.

Germaine, en effet, apportait à son métier, non seulement de la conscience, mais aussi un goût naturel et l'intelligence des choses de la forêt. Elle connaissait les endroits où les cèpes abondaient et étaient le plus savoureux, où l'on trouvait les noisettes les plus pleines et les alises les plus appétissantes. Personne mieux qu'elle n'avait l'art de composer ces bouquets de fleurs sauvages, dont les bourgeoises du chef-lieu aimaient à décorer leurs salons. En outre, elle était industrieuse. Quand vint l'hiver et qu'il n'y eut plus ni fleurs ni fruits dans les bois, elle s'approvisionna d'osier, de mancienne et de viorne et confectionna, avec ces tiges souples et fines, des corbeilles élégantes, de jolis paniers dont elle eut facilement le débit. Sa clientèle s'étendit alors aux villages voisins, et elle put traverser ainsi la mauvaise saison, sans trop souffrir du chômage. Le bois mort qu'elle ramassait dans la forêt lui permit de se garer du froid dans sa maison solitaire. Le soir, devant une flambée bien clairante, en tressant ses corbeilles, elle rendait grâce au Ciel qui se montrait si soucieux de la pourvoir; elle s'en voulait presque de jouir de cette bonne chaleur, tandis que tant de malheureux grelottaient sur les routes. Son zèle charitable en augmentait d'ardeur et, pour compenser le trop de bien-être qu'elle se reprochait, elle puisait dans sa réserve d'argent et faisait l'aumône aux mendiants qu'elle rencontrait en son chemin.

Un jour, Cadet Boucheseiche, qui musait sur sa porte, la vit descendre du bois, courbée sous un fagot de branches sèches qu'elle venait de quérir.




La hutte des Arbillot.

En son par-dedans le sacristain se gaudissait déjà de l'humiliation de son ancienne pupille, quand vint à passer près de la bossue un camp-volant tout dépenaillé. Alors l'oncle aperçut sa nièce qui, ayant posé à terre son fagot, fouillait dans sa poche pour donner des sous au mendiant. Ça, c'était vraiment trop fort! et le sacristain rentra chez lui indigné : « Comment? cette gueuse qui déshonorait la famille en vendant des paniers de porte en porte, trouvait encore le moyen de sustenter les vagabonds!... Décidément elle était folle à lier et méritait plus que jamais qu'on la fît interdire... » Maintenant, à la vérité, le jeu n'en valait pas la chandelle... Il se rattrapait en déblatérant contre la bossue. Les Boucheseiche mâles et femelles, jeunes ou vieux, faisaient chorus. Lorsqu'ils se trouvaient sur le passage de Germaine, ils ne manquaient pas de lui témoigner leur mépris par quelque grimace ou quelque réflexion outrageante. Germaine ne semblait rien voir ni rien entendre. Elle songeait que saint François d'Assise avait été injurié et battu par son propre père, et cette nouvelle ressemblance de sa destinée avec celle du patriarche de l'Ombrie lui était douce au cœur. Elle en ressentait une ineffable délectation. Se rappelant les paroles mêmes du saint, elle comparait sa joie intérieure « à celle qu'on éprouve en respirant la bonne odeur des prés fauchés ou de la vigne en fleur ».

## DERNIÈRE PARTIE

### I

Dans sa mante à capuchon qui lui donnait des airs de petite vieille, Germaine gravissait la tranchée qui montait à la coupe du bois des Fosses. Elle avait appris la veille qu'un des bûcherons, le père Arbillot, se trouvait dans la peine, ayant à la fois une femme impotente et un enfant dangereusement malade. Ce père Arbillot était assez mal famé. Habile ouvrier, mais ivrogne, brutal et mauvais coucheur, plusieurs fois condamné pour vol de bois, il menait une vie vagabonde et peu recommandable. Sans domicile fixe, il ne possédait d'autre gîte que les huttes de terre construites sur le terrain des *ventes* où on l'embauchait. La femme Arbillot, devenue infirme par suite des mauvais traitements de son mari, demeurait alitée les trois quarts du temps, et voilà par surcroît que leur enfant était pris d'une méchante fièvre. La triste réputation du bûcheron prévenait peu les esprits en sa faveur et paralysait les intentions charitables. Aussi, à Auberive, les gens du bureau de bienfaisance, les sœurs et le curé lui-même étaient plus prompts à blâmer les Arbillot qu'à les plaindre. « Mais quoi? disait Germaine, si fautifs qu'ils aient été, n'en sont-ils pas moins misérables, et la cha-

rité chrétienne ne nous ordonne-t-elle pas de secourir tous ceux qui souffrent? » Lorsqu'on lui eut conté la détresse du bûcheron, elle résolut de partir dès le lendemain matin pour le bois des Fosses. Portant dans son panier un peu d'argent, du pain, du sucre et une bouteille de vin, elle s'acheminait donc d'un pas menu vers la hutte du coupeur de bois.

On entrait en mars et la forêt commençait à s'éveiller après la torpeur de l'hiver. Les taillis encore sans feuilles découpaient sur le ciel léger la fine dentelure de leurs branches nues. Çà et là, un cornouiller déclosait ses précoces fleurs jaunes, tandis que, parmi la terre noire, les hépatiques ouvraient bravement leurs corolles pareilles à de petites étoiles d'un bleu pâle. Germaine, tout en se hâtant, se sentait réjouie et réconfortée par ces premiers sourires des plantes avant-courrières du printemps. La forêt maintenant ne la troublait plus. La prière et le travail avaient depuis longtemps eu raison de ses regrets et de ses désirs charnels. Elle ne songeait plus à Martial que pour s'apitoyer sur les fautes de ce pêcheur endurci. Les hêtres aux puissantes retombées, les jolis-bois aux floraisons roses, les pinsons jetant leurs notes joyeuses dans les buissons dénudés n'étaient plus pour elle que de consolantes et symboliques images du « très haut, très puissant et très bon Seigneur ». Elle les aimait fraternellement, comme les créatures du Père qui est au ciel. Les beautés de la terre nouvellement fleurissante et de l'eau limpide s'épandant en mille ruisselets jaseurs, lui donnaient un avant-goût des splendeurs du royaume de Dieu.

Elle atteignit l'étrange plateau du bois des Fosses, où les chênes et les hêtres largement espacés enfoncent leur tronc robuste dans un sol bossué, couvert de mousses épaisses, et semblent pousser sur l'emplacement mystérieux d'énormes tumulus. Un peu plus bas, à la déclivité du versant opposé, commençait la coupe où travaillait Arbillot. Au loin, dans des éclaircies, on entendait le heurt des cognées et de soudains fracas de branches s'écroulant à terre. A l'orée du canton exploité, parmi des piles de rondins et de gros tas d'ételles, Germaine distingua une hutte couverte de mottes de gazon, d'où s'échappait un filet de fumée bleue. A mesure qu'elle s'en approchait, elle percevait de grossiers éclats de voix répondant à des plaintes étouffées.

— Eh ben! qu'il crève, criait le père Arbillot, ça sera un bon débarras. J'en ai assez de traîner après mes guêtres une femme et un gosse qui ne gagnent pas leur nourriture!...

Germaine, remuée jusqu'au fond des entrailles par une pitié indignée, apparut à ce moment à l'entrée de la hutte et se heurta contre le grand corps maigre et robuste d'Arbillot, qui retournait à son travail. Le bûcheron se recula, dévisagea la chétive personne qui se jetait dans ses jambes et grommela :

— Qué que vous voulez, la fille?

— J'ai su, répondit-elle d'une voix tremblante, que vous avez un gachenet malade et je viens pour le soigner.

— Nous n'avons pas besoin de garde... Sa mère suffit... D'ailleurs, c'est pas les soins qui manquent, c'est les médecines, et elles coûtent trop cher... Nous en apportez-vous?

— Peut-être, insista la bossue d'un ton plus ferme; en tout cas, laissez-moi d'abord voir l'enfant...

— Oh! regardez-le, ça ne lui fera ni bien ni mal!

Elle pénétra dans la hutte misérable et nue, où un feu de ramilles achevait de se consumer en



exhalant une fumée âcre, qu'un trou pratiqué dans le toit ne suffisait pas à expulser. Quand ses yeux se furent habitués à cette buée cuisante, elle vit, sur une des claies qui servaient de lit de camp, un garçonnet de douze ans étendu tout habillé. Sur le sol de terre battue, une femme tête nue, échevelée et grisonnante, geignait accroupie.

Germaine prit les mains du petit malade; elles étaient brûlantes, ainsi que son visage; la fièvre le faisait grelotter; il se plaignait d'une voix rauque, comme si une douleur trop vive lui eût étranglé la gorge.

— Le pauvre! murmura la bossue, il a la fièvre et on dirait qu'il étouffe... Il faut appeler un médecin...

— Un médecin? Malheur!... C'est-y vous qui le paierez?

— Oui, répliqua-t-elle énergiquement et j'irai moi-même le quérir tout à l'heure, mais auparavant il est nécessaire de soulager le malade en lui faisant boire une tisane qui lui débarrasse la gorge... Vous devez avoir des feuilles de ronces ici autour... Mettez de l'eau sur le feu, tandis que je vais cueillir de quoi préparer une infusion...

Elle parlait si ferme que le bûcheron fut maté; il jeta sur la braise une brassée de ramilles, souffla sur les branches qui se mirent à clairer, puis plaça sur les charbons une bouillotte pleine d'eau. Lorsque Germaine rentra avec une poignée de feuilles de ronce, l'eau commençait à chanter. L'infusion une fois faite, la jeune fille rejeta sa cape sur ses épaules:

— Vous, dit-elle à la femme Arbillot, qui la regardait d'un air hébété, vous attendrez que la tisane soit un peu refroidie, et tous les quarts d'heure vous veillerez à ce que le petit en avale une bonne gorgée; moi, pendant ce temps, je vais m'encourir chez le docteur Brocart et je vous le ramènerai.

Avec une légèreté d'oiseau, elle retraversa le bois et descendit vivement la côte de Montaubert. Le médecin demeurait sur le bord de la route, près des étangs. Germaine arriva chez lui au moment où, ayant terminé son dîner, M. Denis Brocart sirotait son café.

— Docteur Brocart, s'écria-t-elle haletante, si c'est un effet de votre bonté, vous viendrez tout de suite avec moi pour voir un enfant qui est très malade.

— Ho! ho! ma mie, grommela le vieux médecin en passant sa main sur ses lèvres humides et en tortillant sa barbe de bouc, tu es bien prompte!... Laisse-moi au moins boire tranquillement ma demi-tasse... Où loge-t-il, ton petit malade?

— Au bois des Fosses; c'est l'enfant des Arbillot.

— Hem! mauvaise graine!... Et au bois des Fosses, par dessus le marché!... Tu crois donc que j'ai encore mes jambes de vingt ans pour grimper à pied la côte de Montaubert, quand ma digestion n'est pas finie...? Voyons, la foire n'est pas sur le pont!

— Ça presse, au contraire... L'enfant étouffe; il a un mauvais mal de gorge.

Elle lui conta, tout émue, dans quel état elle avait trouvé le gachenet, lui dépeignit la misère des Arbillot et ajouta :

— Pour l'amour de Dieu, docteur, partons vite... Vous prendrez votre carriole et nous en aurons tout au plus pour une demi-heure.

— Ah! ouiche, les chemins sont détestables et mon cabriolet n'a pas la voie; nous aurions tôt fait de verser... Non, puisque c'est urgent, je vais seller Pigeau et tu monteras en croupe...

Tout en boutonnant sa redingote et en garnissant sa trousse, le docteur pestait contre les femmes « qui ont le diable dans la botte et s'imaginent qu'on doit constamment se plier à leurs caprices ».

Dès que le bidet fut harnaché, Denis Brocart l'enfourcha et la gouvernante du docteur aida la bossue à se mettre en croupe...

— Ça y est-il? cria le médecin; maintenant, ma mie, empoigne-moi à bras-le-corps et ne me lâche pas...

On partit. C'était un singulier spectacle que ce grand homme maigre chevauchant sur un bidet couleur pie, avec la bossue perchée à califourchon sur la croupe et se cramponnant à la taille du cavalier. Les voisins, qui assistaient au départ n'en revenaient pas et s'ébaudissaient sur leur passage. Germaine, en toute autre occasion, eût eu grande honte d'être surprise en une posture aussi immodeste; mais pour le quart d'heure, le danger de l'enfant, la hâte d'arriver à temps, absorbaient sa pensée et lui enlevaient la préoccupation du respect humain. Pigeau avait le trot dur et, tandis qu'on gravissait la côte, la bossue était violemment secouée.

— Tiens-toi bien, recommandait le docteur; n'aie pas peur de me serrer les côtes, je ne suis pas chatouilleux... Puis il reprenait, curieux, tandis qu'elle rougissait :

— Est-ce que les Arbillot sont de tes amis?

— Non, monsieur Brocart... Je les connais à peine.

— Hum!... Tu sais qu'ils ont une fichue réputation?

— Oui, qu'importe? quand il s'agit de servir son prochain, on ne doit pas regarder s'il est fautif, mais seulement s'il est malheureux.

— Au fait, si nous ne secourions que les honnêtes gens, le métier serait une sinécure... Tu as de l'esprit, toi, bien que tu sois un peu toquée... Et puis, tu es une brave fille, ce qui vaut encore mieux.

— Je fais mon devoir de chrétienne.

— Possible, mais il y a bigrement de chrétiens qui n'en feraient pas autant!...

On atteignit enfin la hutte. L'enfant était toujours dans le même état. Le docteur lui ouvrit la bouche, rabattit la langue avec une cuiller, examina le fond de la gorge et ébaucha une grimace :



— Angine couenneuse! murmura-t-il à Germaine; tu avais raison, il n'est que temps!... Trop tard déjà, peut-être!...

Il tira de sa trousse un crayon de nitrate d'argent et brûla les fausses membranes qui s'étendaient sur le gosier comme des toiles d'araignée.

— Regarde bien comment je m'y prends, continua-t-il en s'adressant à la bossue; te sens-tu de force à pratiquer toute seule cette petite opération?... L'enfant a besoin d'être suivi de très près et tu lui toucheras le fond de la gorge avec ce crayon, si tu y aperçois des peaux grises... Tu continueras la tisane de ronce, s'il demande à boire, et je reviendrai ce soir avant la nuit... Vous autres, poursuivit-il en se tournant vers le bûcheron et sa femme, vous allez me transporter dehors ces

tisons qui enfument le petit et augmentent son mal, et vous le laisserez soigner par cette gachette qui s'y connaît mieux que vous... Entendu, n'est-ce pas?... A ce soir!

Le docteur parti, le père Arbillot s'en alla travailler dans la coupe. Germaine, restée seule avec la mère, s'occupa de mettre un peu d'ordre et de propreté dans la hutte. Elle alla ramasser de la mousse afin de rendre plus douillette la claie où gisait le malade et couvrit de sa cape le maigre corps grelottant. La femme Arbillot ne lui était d'aucun secours; les mauvais traitements du bûcheron l'avaient quasi abrutie et elle ne savait plus que geindre. De temps à autre, la bossue examinait anxieusement la gorge de l'enfant dévoré de fièvre, qui demandait continuellement à boire et ne pouvait presque plus avaler. Son état semblait s'être aggravé. D'une main tremblante, Germaine se mit en devoir de brûler les membranes, comme elle l'avait vu faire au médecin; mais, soit qu'elle opérât trop timidement, soit que le mal fût devenu rebelle, la respiration était de plus en plus difficile et les suffocations augmentaient. Rouge et les pupilles dilatées, le gachenet tournait vers la jeune fille des regards suppliants qui la navraient. A la brune, on entendit de nouveau le trot du bidet et le docteur entra. Quand il eut examiné le patient, il tira Germaine à l'écart et chuchota :

— C'est fini, il ne passera pas la nuit... Tu sais, ajouta-t-il, que la maladie est contagieuse... Tu agirais prudemment en t'en retournant avec moi...

— Non, répliqua-t-elle, ma place est ici et j'y resterai jusqu'au bout...

Tandis que Denis Brocart s'éloignait en haussant les épaules, elle rentra dans la hutte et, s'agenouillant près du moribond :

— Prions! dit-elle gravement à la mère.

— Je ne peux pas, gémit celle-ci, j'ai oublié mes prières...

— En ce cas, joignez-vous à moi d'intention, car Dieu seul peut sauver votre enfant...

Et à voix haute, avec un vif élan du cœur, elle adressa au ciel cette oraison improvisée :

« Mon Dieu, vous qui avez guéri la fille de Jaïre et tiré Lazare du tombeau, je vous en supplie, sauvez cet enfant!... Et vous, grand saint François, à qui il a été donné d'opérer tant de miracles, intercédez près de Jésus tout-puissant, pour qu'il exauce la prière de son humble servante!... »

Mais le Ciel et les Saints restèrent sourds et, ainsi que l'avait pronostiqué le docteur Brocart, le malade mourut dans la nuit.

La mère, en apprenant que tout était fini, emplissait la hutte de ses lamentations. Le père Arbillot, un moment silencieux en présence de la mort, s'impatientait et jurait comme un païen, parce que les cris de sa femme l'empêchaient de reposer. A la fin, la mère épuisée se tut et le bûcheron s'endormit avec des ronflements sonores. Seule, Germaine veillait près du corps raidi de l'enfant et priait de nouveau, afin que l'âme du défunt s'en allât droit au paradis. — Au petit jour, elle se rendit dans la coupe, cueillit des fleurs d'anémone et de joli-bois qu'elle sema sur le cadavre, puis, ayant donné aux Arbillot le peu d'argent qu'elle avait apporté, elle redescendit vers Auberive, afin de commander un service à l'église et un cercueil au menuisier...

Elle marchait lentement, pénétrée de tristesse à la pensée que ses prières avaient été inefficaces pour sauver l'enfant des Arbillot, mais inébranlable dans sa confiance en Dieu, se disant que si le Seigneur avait rappelé à lui le gachenet, c'était sans doute pour sauver son âme des misères de ce monde et pour le faire entrer plus vite en son glorieux Paradis. Elle avait déjà dépassé les derniers arbres de la futaie et suivait un chemin qui traversait un canton planté en taillis, quand elle entendit sur sa gauche une plainte humaine résonner dans le fourré. Cette plainte déchirante tantôt s'exhalait en notes aiguës, tantôt s'assourdissait comme étouffée par des sanglots, puis redevenait plus haute et plus désolée. Il y avait là, sans doute, à quelques pas, une détresse à soulager et Germaine n'hésita pas à se diriger parmi les cépées vers l'endroit d'où partaient les gémissements. Elle atteignit ainsi une étroite clairière, où elle aperçut une paysanne roulée parmi les feuilles sèches, la face contre terre, et en proie à un violent désespoir. Dans le paroxysme de sa douleur, la pleureuse ne parut même pas s'apercevoir de l'approche d'une intruse. Tout son corps était secoué par des soubresauts nerveux, elle hochait sa tête déchevelée dans ses mains, répétant obstinément les mêmes mots : « mon Dieu! mon Dieu! » et sa lamentation farouche s'en allait par les bois, semblable à un hurlement.

Germaine se pencha, lui toucha l'épaule avec une compatissante sollicitude et demanda :

— Qu'avez-vous, ma pauvre femme?

La désespérée tressaillit, se releva, montra un coin de son visage, et Germaine tressauta à son tour à la vue de son ancienne rivale, Clairette Pitois. Clairette avait elle-même reconnu la bossue, car elle rejeta sa tête dans ses mains et grogna d'une voix mauvaise :

— Va-t'en... Je veux qu'on me laisse!

Pourtant sa plainte s'était apaisée; on n'entendait plus que le hoquet des sanglots se mourant dans sa gorge.

— Non, répliqua Germaine d'une voix ferme et douce, je ne te laisserai pas dans l'état où je te vois... Tu es ma sœur en Jésus-Christ et tu es dans la peine, cela suffit pour que je ne t'abandonne pas.

La Clairette, stupéfiée de cette commisération inattendue, s'était appuyée sur ses coudes et à travers ses larmes dévisageait la bossue avec un reste de méfiance :

— Toi, Germaine, toi? balbutiait-elle.

— Oui, tu parais avoir un gros chagrin; dis-le-moi, et je ferai mon possible pour te venir en aide.

— Non! grommela Clairette, têtue et revêche, tu n'y peux rien... Toi moins qu'une autre...

— Qu'en sais-tu?... Pourquoi te méfies-tu de moi?

— Parce que, répliqua la créature avec une sauvage irritation, c'est toi la cause de mon malheur... Si je te disais ce qui est arrivé, ça te réjouirait trop!

— Tu te trompes... Je ne me suis jamais réjouie du malheur des autres, et si je t'ai nui sans le savoir, raison de plus pour que tu t'expliques, afin que je puisse réparer ma faute involontaire, insista doucement la bossue.

Cette mansuétude qu'elle ne pouvait comprendre remua néanmoins la malheureuse et la rendit plus expansive. Moitié dépitée, moitié désireuse de soulager son cœur, elle finit par jeter comme un reproche, à Germaine :

— Eh bien! Martial m'a lâchée, là! es-tu contente?

Une larme mouilla les yeux de la bossue et, prise de compassion, elle murmura :

— Pauvre fille!

— Je te fais pitié, n'est-ce pas?... s'écria Clairette avec amertume, il ne me manquait plus que cet affront-là!... Garde-la pour toi, ta pitié, je n'en veux pas!... Oui, il m'a mise à la porte, moi qui le servais comme un chien, moi qui avais quitté ma place pour vivre avec lui... Il m'a préféré une gueuse de charbonnière avec laquelle il est parti ce matin pour les bois de Grancey... Et je l'aimais pourtant, comme jamais une femme ne l'aimera!... J'aurais vendu ma dernière nippe afin de lui donner un plaisir... Et il s'en est allé ainsi qu'un lâche, sans se soucier plus de moi que d'une vieille loque, sans s'inquiéter de ce que je deviendrais... Ah! mon Dieu! mon Dieu!... Pourquoi ne m'a-t-il pas tuée avant, ça aurait mieux valu...

Les lamentations recommençaient plus navrantes. La Clairette s'était de nouveau vautrée à terre et heurtait sa tête contre les touffes d'herbe.

— Il y a longtemps, reprit-elle, qu'il ruminait ce coup-là... Depuis sa scène avec toi dans la loge du Val d'Amorey... Son mariage manqué lui tournait sur l'estomac, et il m'en voulait de vous avoir brouillés... Il n'en parlait pas à cause qu'il est sournois et cachottier, mais son humeur avait changé et je voyais bien qu'il ne m'aimait plus comme dans le temps... Alors cette drôlesse de Brunille est venue rôder autour de lui avec ses mines de chatte en folie; elle l'a traîné après ses jupes, et c'est fini, fini, il ne reviendra plus!...

— Martial, dit gravement Germaine, est un méchant cœur et un débauché; il t'a trompée comme tant d'autres, parce qu'il n'aime personne... Que Dieu l'ait en sa miséricorde!...

— Laisse-moi tranquille avec ton bon Dieu!... Que Martial soit ce qu'il voudra, je l'aimais; je l'aime encore, je ne l'ai plus et je ne peux pas me passer de lui... Rester comme ça, ici, pendant qu'il court avec une autre... Non, jamais!... Je me jetterai dans l'étang, ça sera plus tôt fini... J'en ai assez de ma peine!

— Tu ne feras pas ça! s'écria Germaine avec véhémence, tu ne te damneras pas en ce monde et dans l'autre!...

— Et qui m'en empêchera? repartit la Clairette avec un ricanement nerveux.

— Moi.

— Toi? essaye un peu pour voir!... Tu ne comprends donc pas que je suis à bout, à bout!... Je n'ai plus de pain, plus de maison, plus d'amant. Est-ce toi qui me rendras tout ça?...

— Je te donnerai un ami qui ne trompe jamais.

— Lequel donc?

— Je t'expliquerai cela plus tard... En attendant, viens avec moi, ma maison sera la maison et tu partageras mon pain.

Clairette regardait la bossue avec des airs ahuris et incrédules :

— C'est sérieux ce que tu dis là?... Tu ne te moques pas?... Tu vivrais côte à côte avec une fille comme moi?... Tu n'as donc pas de rancune?...

— Non, grâce à Dieu, je n'ai plus dans le cœur que l'amour de mon prochain... Allons, insista-t-elle en forçant la Clairette à se relever et en l'embrassant tendrement, sois raisonnable et bonne; viens, je t'aimerai comme il faut aimer ceux qui sont dans la peine et tu resteras avec moi tant que tu voudras...

Elle prit par la main l'abandonnée qui, subitement obéissante, la suivit en pleurant comme un petit enfant, et Germaine l'emmena dans sa maison.

## II

Dans le clos de Germaine, près de la lisière de Montgérand, le soleil d'avril achevait son œuvre de germination et de reverdissement. Les tiges des tulipes, des jacinthes et des lys s'élançaient déjà gonflées et drues hors de la terre des plates-bandes fraîchement remuées. Pruniers et poiriers étalaient à foison leurs bouquets de fleurs blanches, et les abeilles affairées bourdonnaient autour des ruches. Les fauvettes égrenaient dans l'air tiède leurs jolies notes rossignolantes, un large sourire s'épandait sur la rivière, sur les prés et les collines boisées. Clairette, qui bêchait en compagnie de la bossue un carré destiné à l'ensemencement des légumes, jeta d'un geste las son outil parmi les mottes de glèbe, étira ses bras dans un brusque mouvement, qui fit craquer une robe de laine noire ayant appartenu à la défunte Mme Vincart et trop étroite pour la robuste poitrine de la travailleuse, puis soupira péniblement en tordant ses mains l'une dans l'autre.

*(A suivre.)*



La voici qui bêche... (page 79).

— Eh bien, Clairette, tu ne bêches plus?

— Je ne peux pas, fit-elle avec découragement; on dirait qu'il me coule du plomb dans les veines; j'ai les jambes et les bras rompus, comme si j'avais reçu des coups; le soleil me grise, et puis quand je regarde la côte de Colmiers, quand je me pense que Martial est là-bas de l'autre côté des bois, il me prend des envies de m'ensauver pour tâcher de le ravoir...

— Il faut le chasser de ton idée et prier Dieu de ne point te laisser succomber à la tentation.

— Je ne peux pas, c'est plus fort que moi... J'ai toujours sa figure là... et là! ajouta-t-elle en se heurtant la poitrine et le front... Dès que je songe à lui, mon corps brûle; je suis enragée du désir de le serrer dans mes bras et de le caresser tout mon content...

— Oh! Clairette! s'exclama Germaine scandalisée.

— Qu'est-ce que tu veux? répliqua énergiquement la créature, j'ai toujours été comme ça... Dès mes quinze ans, quand un garçon me plaisait, je ne pouvais pas me tenir de courir après et de me passer ma fantaisie... Je te fais honte, n'est-ce pas? et tu regrettes d'avoir amené chez toi une pareille dévergondée?

— Je ne regrette rien, murmura tristement Ger-

Ses narines se dilataient comme pour mieux humer les odeurs printanières éparses, et son regard farouche suivait la courbe scintillante de la mince rivière qui serpentait au loin, avant de disparaître derrière un coude de la forêt... Germaine, qui l'examinait d'un œil inquiet l'interpella :

maine, je compte sur la bonté et la puissance de Dieu... J'espère bien qu'il m'accordera la grâce de t'arracher à tes mauvais penchants et que, comme moi, il te délivrera du péché...

La Clairette haussa incrédulement les épaules :

— Oh! toi, c'est différent... Tu ne sais pas ce que c'est que d'avoir l'amour dans le sang... Tu en parles comme un aveugle des couleurs.

Un sourire navrant crispa les lèvres de la bossue et, tandis qu'une rougeur lui montait aux joues, elle répondit humblement :

— Il n'y a pas de créature si laide qui n'ait souffert dans sa chair... Si tu pouvais lire en moi, tu verrais que j'ai pâti comme une autre à force de tentations et de désirs... Je m'en suis accusée à Dieu et je le confesse devant toi : oui, j'ai été pourchassée par la luxure comme un lièvre traqué par des chiens dévorants. J'ai été troublée et torturée comme toi à chaque retour de printemps; je criais ma souffrance aux bêtes et aux arbres des bois, je me jetais à terre, je baisais les herbes et les fleurs, tant j'étais tourmentée du besoin coupable de presser mes lèvres contre quelque chose de vivant... Dieu a eu pitié de moi; après m'avoir châtiée dans mon corps, il a changé mon amour bestial en un autre amour plus pur.

— Un autre amour?...

Clairette étonnée écarquillait naïvement les yeux, et son regard curieux plongeait dans les noires prunelles de Germaine, comme pour y chercher la trace de cet amour inconnu et incompréhensible.

— Oui, reprit cette dernière, un amour qui unit dans une même affection les créatures et Celui qui les a créées; Celui qui est lui-même tout amour, puisque, par tendresse pour nous, il est descendu sur la terre, afin de nous mieux chérir et de nous sauver.

Clairette secouait la tête, faisant de laborieux efforts pour démêler la pensée de sa compagne et pour la comprendre.

— Tu veux dire, sans doute, hasarda-t-elle, que tu es devenue dévote... Mais je sens bien, moi, que ça ne m'arrivera jamais... Ce que les curés demandent tout d'abord à celles qui vont se confesser, c'est de renoncer aux galants et au plaisir... Et je sais bien, moi, que je ne pourrais pas m'en passer.

— Et pourtant, ma pauvre fille, tu n'en as tiré que de la peine... Martial t'a trompée : les autres garçons auxquels tu pourrais t'adresser te tromperaient également, parce que l'affection des hommes est forcément passagère... Toutes les choses de la terre sont condamnées à finir, et quand elles nous quittent, nous pâtissons de cet abandon, dans notre cœur et dans notre corps. Il faut donc ne nous attacher qu'à ce qui ne meurt point, c'est-à-dire à Jésus et à son amour, qui n'aura point de fin...

— Comment! s'écria naïvement Clairette, puis-je aimer quelqu'un que je ne vois pas? Est-ce que tu l'as vu jamais, toi, Notre-Seigneur?

— Je l'ai vu... Un soir, au temps où je portais encore le poids de mon péché, je priais dans la chapelle du Sacré-Cœur, là où il y a un tableau du Christ en croix... Je lui disais ma peine et je le suppliais de la guérir... Tout à coup, j'ai vu positivement les yeux du Crucifié se tourner de mon côté et ses lèvres remuer; et, douce comme un souffle, j'ai entendu sa voix murmurer : « Viens avec moi!... »

La Clairette écoutait avec une croissante attention le miraculeux récit de Germaine, et les traits de son visage exprimaient un mélange de respect et d'admiration. Le merveilleux a toujours eu une action puissante sur les âmes simples, et Clairette Pitois avait l'esprit naïf et primesautier d'une jeune sauvage. Elle ouvrait de grands yeux et contemplait son ancienne compagne de catéchisme avec une sorte de vénération :

— Quoi! s'exclama-t-elle, tu as vu Notre-Seigneur?

— Je l'ai vu et tu le verras aussi, si tu veux t'humilier à ton tour et te repentir de tes péchés.

— Tu as toujours été une fille pieuse, Germaine, répliqua Clairette ressaisie par le doute, mais moi j'ai fait plus de tours que de miracles et je suis une dévergondée...

— La Samaritaine était aussi une créature vivant dans l'impureté ; cependant le Seigneur Jésus s'est révélé à elle et a daigné boire de l'eau qu'elle avait puisée. De même, il se révélera à toi, quand tu lui auras sacrifié les joies du monde, sans réserve et sans retour, et que ton cœur sera redevenu pur comme le cœur d'un petit enfant...

Comme elle achevait ces mots, elles entendirent une voix qui partait de la cuisine, et elles virent sur le seuil resté ouvert la maigre silhouette noire de l'abbé Péchenart, qui criait :

— Germaine, Germaine Vincart, où es-tu?...

— C'est M. le curé, murmura Germaine, demeure ici pendant que j'irai le recevoir.

Elle se hâta vers le perron, dont elle gravit rapidement les marches, entra dans la cuisine et, faisant sa révérence, murmura :

— Me voici, monsieur le curé.

L'abbé Péchenart s'était assis et s'éventait avec son tricorne, car il avait gravi la côte de Montgérand en plein soleil, et la chaleur commençait à être cuisante. D'un geste, il invita la jeune fille à s'asseoir en face de lui et dit de sa voix sévère :

— Germaine, j'ai à t'entretenir de choses graves, prête-moi toute ton attention.

Il épongea son front avec son mouchoir, toussa et débuta ainsi :

— Germaine, depuis ton retour, ta conduite est inconsidérée. Elle a paru blâmable, non pas seulement aux gens du monde, mais encore aux personnes pieuses les plus charitables. Je ne te parlerai pas de l'imprévoyance avec laquelle tu as rapidement dissipé ton patrimoine, ni de la façon dont tu t'y es prise pour gagner ta vie, en exerçant des métiers qui t'obligent à courir par les routes et qui sont peu convenables pour une fille de ton âge. Il y a là un ordre de considérations purement

profanes dans lesquelles je n'ai pas à entrer, parce qu'elles ne touchent pas essentiellement à la religion. Il n'en est pas de même de certaines pratiques que tu as le tort de croire inspirées par un esprit de charité. Non seulement elles sont condamnables en elles-mêmes, mais elles peuvent être nuisibles à l'Eglise, parce qu'elles ont lieu sous le couvert de la dévotion et scandalisent ainsi plus grièvement les fidèles de ma paroisse. Des personnes respectables sont venues m'apporter leurs plaintes à ce sujet, et j'en ai été cruellement mortifié.

— Que me reproche-t-on, monsieur le curé? demanda Germaine, mortifiée elle-même par cette accusation.

— On se plaint d'abord de ce que tu as la présomption de t'occuper d'œuvres charitables, sans prendre conseil ni de ton pasteur ni des personnes préposées officiellement à la distribution des aumônes. C'est là un acte d'orgueil, qui met ton âme en péril et qui t'expose à des erreurs grossières. De ta propre initiative, et sans songer combien tu es inexpérimentée, tu t'es mis en tête de secourir les gens les moins recommandables. Tu frayes avec des mendiants, des camps-volants et des rôdeurs de bois, sans réfléchir que tes charités risquent de s'égarer sur de mauvais pauvres, et qu'en outre tu compromets la religion par ton manque de tenue.

— Je serais au désespoir, monsieur le curé, répliqua-t-elle, si je devenais un objet de scandale... Pourtant, je me souviens que Notre-Seigneur vivait parmi les lépreux et les démoniaques, et qu'il les guérissait tous sans rechercher s'ils vivaient ou non dans le péché... N'a-t-il pas répondu aux Pharisiens : « En vérité, les publicains et les pécheresses entreront avant vous dans le royaume du Ciel ! »

L'abbé n'aimait pas la contradiction; il fronça le sourcil et repartit d'un ton revêche :

— Je te le répète : tu es une orgueilleuse. Voici maintenant que tu te mêles de citer les saints Evangiles et de les interpréter. Aussi qu'arrive-t-il?... C'est que, n'ayant ni le savoir ni la maturité nécessaires, tu les comprends de travers et tu règles ta conduite sur cette fausse interprétation. Ne m'a-t-on pas rapporté ces jours derniers que tu avais ramassé sur les chemins une de ces pécheresses dont tu parles, et que, l'ayant emmenée chez toi, tu n'as pas honte de vivre côte à côte avec une fille perdue? Je n'en ai d'abord voulu rien croire; mais ce matin même ton oncle, le sacristain Boucheseiche, m'a affirmé que tu avais recueilli dans ta maison Clairette Pitois... une fille qui est l'opprobre de la paroisse!...

La bossue se leva et montra par la porte ouverte Clairette, qui avait repris sa bêche et travaillait en plein soleil :

— C'est vrai... La voici qui bêche dans notre jardin.

Le rouge monta au front de l'abbé Péchenart et, haussant sa voix indignée, de façon à ce qu'elle retentît au fond du clos, il s'écria :

Est-ce possible?... Ainsi tu as poussé l'oubli de ta dignité et des convenances jusqu'à vivre à tu et à toi avec la dernière des coureuses?

— Je l'ai trouvée dans les bois, abandonnée de tous, mourant de faim et n'ayant pas d'abri... Que devais-je faire?

— Il fallait la conduire à la maison commune... ou au presbytère... Il y a des refuges pour les filles perdues. On l'aurait expédiée dans une de ces maisons-là et la paroisse en aurait été débarrassée.

— Elle ne serait point partie et se serait perdue davantage... J'ai préféré l'emmener chez moi, afin de sauver du même coup et son corps et son âme.

— On ne met pas impunément un fruit pourri près d'un fruit sain... Renvoie-moi vitement cette fille-là !

— Monsieur le curé, vous allez me reprocher encore de citer mal à propos les saintes Ecritures... Cependant, souvenez-vous que vous m'avez vous-même apporté le livre; selon votre recommandation je me suis nourrie de cette lecture et j'ai essayé de former ma vie aux divins préceptes, pensant que je ne pouvais chercher de meilleurs modèles que dans l'Evangile... Or voici ce que j'ai lu : « Les Scribes et les Pharisiens amenèrent à Jésus une femme surprise en adultère et lui dirent: « Maître, la loi de Moïse nous ordonne de lapider « cette femme. Quel est ton avis?... » Jésus gardait le silence et, se courbant, avec son doigt il écrivait sur le sable. Et comme ils insistaient, il se leva et leur dit : « Que celui d'entre vous qui est sans « péché lui jette la première pierre. » Puis il se remit à écrire sur le sable. Quand les Pharisiens se furent éloignés, il se leva de nouveau et dit à la femme : « Ils n'ont pas osé te condamner, je ne te « condamnerai pas davantage... Va et ne pèche plus. » Monsieur le curé, dans la paroisse, personne n'est sans péché et personne n'a le droit de jeter la pierre à Clairette Pitois... Ne trouvez-vous pas qu'au lieu de la lapider, nous devons imiter le Christ et faire en sorte qu'elle ne pèche plus désormais...

Embarrassé par cette argumentation, le prêtre se pinçait les lèvres et étudiait curieusement l'expression extatique des brillants yeux noirs et du pâle visage de son interlocutrice. Il se disait intérieurement : « Cette petite fille a pourtant raison... Où va-t-elle chercher tout ce qu'elle me débite?» Mais ses principes autoritaires lui défendaient de laisser voir sa perplexité. Il se leva avec un geste agacé et de sa voix sèche et tranchante :

— Nous ne sommes plus au temps de la primitive Eglise... répliqua-t-il évasivement; d'ailleurs, je ne suis pas venu ici pour discuter avec toi, mais pour accomplir mon devoir de pasteur... Te voilà avertie; c'est à toi maintenant d'examiner si, dans l'intérêt de ta réputation et de ton salut, tu dois écouter les conseils des gens sérieux... ou n'en faire qu'à ta tête!

— Je vous remercie, monsieur le curé, répondit simplement Germaine.

— Ne me remercie pas et sois plus humble. « Dieu élèvera les humbles et abaissera les superbes... »

Ayant lancé cette citation comme une flèche destinée à transpercer l'orgueil de son ouaille, le prêtre se retira et Germaine le reconduisit jusque dans la cour. Elle le suivit d'un regard soucieux, tandis qu'il descendait la côte. Il poussait énergiquement du pied les cailloux roulants, comme s'ils avaient été autant d'esprits rebelles, et il s'éloignait en arquant son maigre dos d'ascète. Quand il eut disparu au tournant du clos des Boucheseiche, la jeune fille retraversa lentement la cour et la cuisine, puis s'arrêta sur le perron, étonnée de ne plus apercevoir Clairette dans le carré de terre où elle travaillait tout à l'heure. Un soupir plaintif, s'exhalant soudain d'une touffe de buis qui verdoyait au bas des marches, attira son attention; elle découvrit alors la jeune femme affaissée au pied des arbustes, la tête dans les mains et elle l'interpella :

— Que fais-tu là, ma fille?

La Clairette se redressa à demi et montra son visage bouleversé.

— Eh bien! qu'est-ce qui t'arrive?... Es-tu malade?

— Pardon, balbutia Clairette, j'ai entendu le curé qui élevait la voix et j'ai deviné qu'il s'agissait de moi... Une transe m'a prise, je me suis approchée du perron et j'ai écouté...

— Pourquoi te désoles-tu ainsi? Que crois-tu donc?

— Je crois que tu vas me renvoyer... Le curé a raison : je suis la dernière des dernières et une honnête fille ne peut me garder auprès d'elle.

Une lueur illumina le pâle visage de Germaine; elle descendit les marches, se pencha vers Clairette, lui prit les mains et la força de se relever :

— Ma pauvre amie, dit-elle, ne te tourmente pas... M. le curé a ses raisons et j'ai les miennes... Il se peut que le monde se tourne contre moi, mais je suis prête à souffrir pour Jésus, qui nous a commandé d'aimer et de secourir notre prochain... C'est là, continua-t-elle en s'exaltant, cet amour dont je te parlais tantôt et qui est supérieur à toutes les affections terrestres. Il me donne la force de n'écouter que ma conscience, de mépriser les jugements des hommes et de dépouiller tout respect humain, afin de servir le Seigneur comme il veut être servi. Rassure-toi donc; ainsi que je te l'ai promis, et tant que je vivrai, ma maison sera ta maison, et nous partagerons le même pain... Ne crains rien et maintenant reprenons toutes deux notre travail...

Tandis qu'elle prononçait ces paroles, une transformation s'opérait brusquement dans la personne de Clairette. Une émotion non encore éprouvée secouait ce corps féminin qui n'avait jusque-là tressailli que de volupté; ses traits perdaient cette expression d'animale sensualité qui naguère grisait les garçons comme un vin épais; des larmes de repentir mouillaient ses yeux. Elle jeta ses bras autour du cou de Germaine et la serra contre sa poitrine.

— Tu es une sainte! s'écria-t-elle. Quand je pense que j'ai été si méchante avec toi et que tu es si bonne, je meurs de honte... Je vois maintenant quelle misérable créature j'ai été et je déteste ma vie d'autrefois... Oui, tu es une sainte!... Grâce à toi, je comprends enfin cet amour qui te rend si parfaite et qui passe tous les autres. C'est de cet amour-là que je veux t'aimer avec mon cœur... Prends-moi, garde-moi, je serai ton chien, ta servante... Je me donne à toi corps et âme!...

— Je te prends, dit Germaine en l'embrassant, je te garde et, de même que tu te donnes à moi, je te donnerai à Dieu.

III

Germaine et Clairette venaient de cueillir des mousserons sous les hêtres des bois d'Allofroy, et s'étaient arrêtées près des ruines de la chapelle Sainte-Claire. La matinée avançait; midi allait sonner; la lumière de mai tombait blanche et droite sur l'herbe nouvelle, sur les ronciers en fleurs, sur la voûte effondrée où les agiles lézards se grisaient de soleil. Un grand silence s'étendait sur la vallée; seul le coucou, jetant du fond du bois ses deux notes mélancoliques, interrompait de loin en loin ce silence baigné de clarté.

Clairette s'assit sur un murger, gardant en son giron le panier d'où s'exhalait l'odeur anisée des mousserons. Germaine examinait la chapelle dont les gelées du dernier hiver avaient crevassé fortement les murailles. Chaque fois que ses excursions la ramenaient en cet endroit, elle ne pouvait chasser de sa pensée le souvenir de Martial. C'était là qu'elle l'avait connu et là qu'ils s'étaient dit adieu lors du départ du *Frisé* pour le régiment. Un soupir souleva sa maigre poitrine. Elle alla s'agenouiller sur les degrés du portail et se mit à prier. Comme toujours, son oraison jaillissait spontanément de son cœur. Elle supplia avec ferveur sainte Claire, l'amie de saint François, d'intercéder pour la conversion et le salut de ce Martial, qui vivait dans le péché; puis elle tomba dans une profonde méditation. Clairette, étonnée de la voir si longtemps demeurer à genoux, les mains jointes, les yeux perdus en une sorte d'extase, la contemplait avec une inquiète admiration. Quand la bossue se releva, son visage semblait éclairé par une illumination intérieure.

— Ta prière a duré longtemps, dit la Clairette.

— Je ne priais plus, j'écoutais en moi une inspiration qui certainement me venait d'en haut... Chaque fois que je passe par ici, je suis contristée par la vue de ces ruines; cela me navre de penser que sainte Claire n'est plus honorée chez nous et qu'on a laissé les ronces et les mauvaises herbes pousser dans son oratoire écroulé.

— Qu'était-ce donc que cette sainte Claire? demanda distraitement Clairette.

— Comment ne connais-tu pas l'histoire de ta patronne?... Sainte Claire était une fille de famille noble, un ange d'innocence et de piété. A dix-huit ans, elle résolut de quitter le monde et, malgré l'opposition de sa famille, elle alla demander au grand saint d'Assise de la consacrer à Dieu. Elle donna ses riches habits aux pauvres, revêtit une robe de bure couleur de cendre, devint une des filles de Saint-François et fonda l'ordre des Pauvres Dames. Elle fut la plus fidèle disciple du saint patriarche; elle s'attacha à lui comme tu t'es attachée à moi. Ils se voyaient cependant très peu, par esprit de prudence, et pour mettre leur conduite à l'abri de tout soupçon; mais leurs âmes communiquaient mystiquement entre elles. Une seule fois, saint François convia sainte Claire à venir partager son repas au monastère de Notre-Dame des Anges et, tandis qu'ils rompaient le pain ensemble, l'église et le couvent, baignés d'une lumière divine, parurent comme tout en feu. Le soir, la vierge rentra dans son cloître de Saint-Damien et ne le quitta plus que pour échanger sa demeure corporelle contre une place au Paradis. On la canonisa et on lui donna le glorieux titre de *Princesse des pauvres.* C'est sur elle que nous devons nous modeler, ma Clairette... Tout à l'heure, en invoquant son nom, il m'est venu une idée qui m'enchante et que je vais te confier, car j'aurai besoin de ton aide pour la mettre à exécution...

Clairette la regardait sans comprendre, avec une muette interrogation dans les prunelles.

— Voici ce que j'ai rêvé, continua Germaine en s'animant à mesure, je voudrais réparer la chapelle, relever les murs, rebâtir la voûte : il faut que sainte Claire ait un sanctuaire digne d'elle, comme au temps passé. Je ferais consacrer l'autel, je le garnirais de fleurs et le jour de la fête de la sainte, qui tombe le 12 du mois d'août, j'y ferais dire la première messe... Plus tard, les gens du pays y accourront en pèlerinage et sainte Claire sera de nouveau la protectrice des champs et des bois d'Auberive.

Clairette l'écoutait un peu effrayée de son exaltation. Elle examinait le porche embroussaillé de ronces et de viornes, la voûte écroulée, les murailles branlantes, et secouait la tête d'un air de doute.

— C'est un beau rêve, murmura-t-elle, mais pour payer les maçons, les couvreurs et tout, il faudra beaucoup d'argent... Est-ce que tu en auras assez?

— Je ne crois pas.

— Eh bien! alors, ma pauvre Germaine, où en prendras-tu?

— Fille de peu de foi, répondit la bossue en montrant le ciel du bout du doigt, le bon Dieu y pourvoira. Quand saint François voulut fonder son ordre à Notre-Dame des Anges, l'ancien couvent n'était qu'une ruine servant de refuge aux pâtres et à leurs troupeaux, le Père alla de porte en porte demander l'aumône. Agenouillé au bord des chemins, il sollicitait les passants : « Venez, leur criait-il, aidez-nous à finir notre œuvre; vous verrez fleurir ici un monastère dont la réputation fera glorifier le Père céleste dans toute l'Eglise... » Nous imiterons saint François d'Assise, Clairette; nous irons toutes deux, de ferme en ferme, de village en village, mendier de quoi rebâtir la maison de sainte Claire; nous appellerons à notre aide tous les hommes de bonne volonté. Pour commencer, je passerai demain chez Sausseret, le maître maçon, et je lui demanderai conseil.

L'hiver précédent, Bénigne Sausseret avait eu un rhumatisme articulaire et, comme il avait perdu femme et enfants, il s'était vu réduit aux soins très intermittents et peu intelligents d'une commère du voisinage. Fort ordonné et ménager de son



bien, il souffrait et se tracassait d'autant plus que son mal le condamnait à ne pas bouger et qu'il voyait sa maison livrée à l'abandon. Germaine, ayant appris son embarras, était venue s'installer à son chevet; elle avait tenu le ménage et si bien soigné le patient qu'elle l'avait remis sur pied en quelques semaines. Aussi le maçon ne cessait-il de chanter les louanges de sa petite garde-malade. Donc le lendemain, qui était un dimanche, Germaine se rendit chez Sausseret après la messe et le pria de monter avec elle jusqu'à la lisière d'Allofroy. En chemin, elle lui exposa éloquemment son projet. Le maître maçon l'écoutait en silence et se bornait à manifester sa surprise par des hum! hum! entremêlés d'une toux laborieuse. C'était un petit homme trapu, portant sur de larges épaules un cou de taureau et une solide tête carrée. Des mèches de cheveux roux s'échappaient en désordre de son feutre gris cabossé; il avait une large face camuse, de malicieux yeux gris et une bouche boudeuse. Très pratique, très entendu dans son métier, mais très serré, il ne dénouait pas volontiers les cordons de sa bourse.

Quand on eut atteint les murgers où la chapelle se dressait toute blanche au soleil, Germaine laissa Sausseret souffler un moment, puis l'interpella :

— Nous voici rendus, père Sausseret, et vous ne m'avez pas encore dit ce que vous pensez de mon idée?

— Minute! répondit-il en s'essuyant le front, avant de parler il faut voir... Je vais examiner la bâtisse et calculer à vue de nez ce qu'il faudrait dépenser pour la remettre en état.

Il écarta avec son bâton les ronces qui embarrassaient le seuil, tâta les murs, les métra, fit le tour de la chapelle à l'extérieur, puis, revenant vers Germaine, qui l'attendait anxieuse :

— Voilà! commença-t-il... le mur de la façade ainsi que le clocheton sont bien conservés... C'est de la belle ouvrage, il n'y a pas, et les maçons qui y ont travaillé n'étaient point des maladroits... Les parois latérales ne sont pas trop endommagées, mais la rotonde de derrière n'est plus qu'une ruine; on sera forcé de la reconstruire entièrement, ainsi que la voûte en cul de four, qui s'est effondrée... Quant à l'autel, les ronces, en le couvrant, l'ont préservé et il n'y aura guère à y retoucher...

— Enfin, qu'est-ce que ça coûtera, demanda impatiemment la bossue, pour que la chapelle soit réparée à neuf et qu'on puisse y chanter la messe?

— Hum!... Quant à la maçonnerie, les débours ne seront pas *conséquents*... Il n'y a qu'à se baisser pour ramasser de la blocaille dans les murgers qui foisonnent là autour... Et, à cause de la reconnaissance que je te dois, la main-d'œuvre ne te coûtera rien, à condition que tu me laisses m'en occuper à mes moments perdus... Mais il y aura la menuiserie, la serrurerie et la peinture... Au définitif, ça te reviendra, clé en main, à environ douze cents francs; les as-tu?

— Hélas! non, père Sausseret, j'en suis loin!

— Alors, ma mie, n'en parlons plus... Du reste, à quoi bon te mettre un pareil tracas sur le dos?... Il y a des années et des années qu'on se passe de cette chapelle, on s'en passera encore et le monde ira tout de même à ses affaires.

— Mon affaire à moi, déclara énergiquement Germaine, est de rebâtir la chapelle... Je l'ai promis à sainte Claire et la sainte m'aidera à tenir parole... Je trouverai les douze cents francs, pourvu que vous me donniez le temps de me retourner...

— Je te donnerai un an, parce que c'est toi... Mais pas plus...

Il demeura un instant songeur, puis reprit :

— Ah! si nous pouvions avoir le bois et la menuiserie gratis, ça serait quatre cents francs de moins à débourser, au bas mot!

Comme ils étaient en train de causer, voilà qu'un bûcheron déboucha de la lisière d'Allofroy, sa cognée sur l'épaule, et comme il passait au rez de la chapelle, Germaine reconnut le père Arbillot, qu'elle n'avait pas vu depuis l'enterrement du petit malade de la futaie des Fosses. L'homme avait aperçu également la bossue, car il se dirigea vers elle et, soulevant son chapeau de paille, il dit de sa voix rauque :

— Bonjour, mamselle Vincart... J'aurais dû aller vous remercier de vos bontés pour nous... J'ai pas pu, à cause de ma sacrée besogne, mais faut pas que vous croyiez que le père Arbillot est un oublieux... Un soiffard des fois, mais pas un ingrat... Et la preuve, c'est que si vous avez un jour besoin de moi, vous me trouverez là... et d'attaque!

Sausseret avait dévisagé le bûcheron, puis échangé un rapide coup d'œil avec Germaine... Vivement il se mêla à la conversation :

— Eh bien! s'écria-t-il, mon brave, vous tombez comme mars en carême... Justement nous parlions d'une chose qui concerne votre métier... M^lle Vincart a en idée de faire réparer cette bâtisse-là... Ça coûtera bon et elle n'est pas très argentée... Vous ne connaîtriez pas d'aventure un ouvrier qui voudrait lui fournir le bois de charpente et de menuiserie dans des prix très doux?

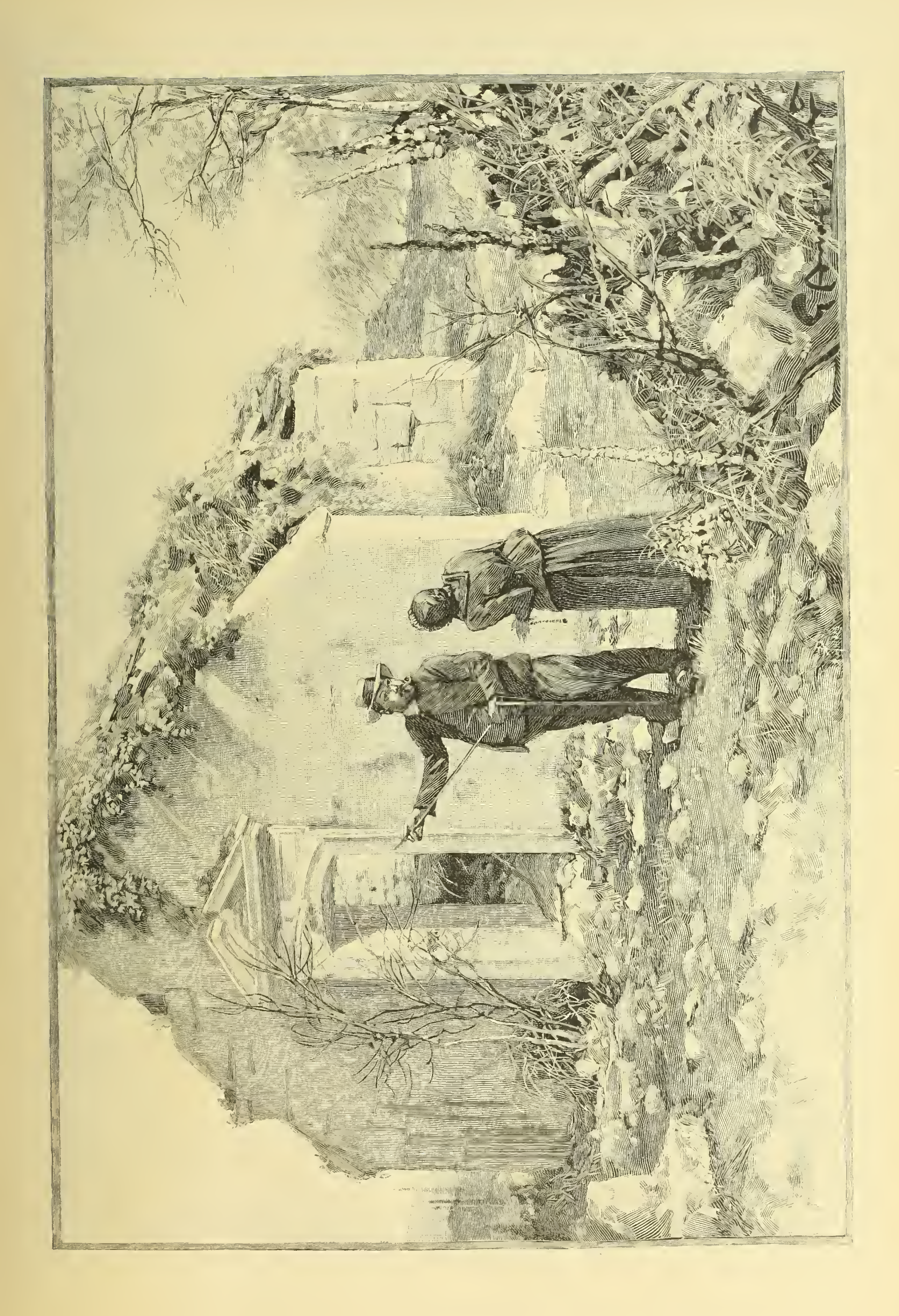
— Cet ouvrier-là, ça sera moi, mamselle Vincart!... Vous aurez tout le bois qu'il vous faut, en cœur de chêne, première qualité, et comme j'ai été un peu charpentier et menuisier dans le temps, je m'occuperai aussi de la main-d'œuvre... Et vous savez, pas un sou à débourser... ou bien nous nous fâcherions!...

— Mais, mon pauvre Arbillot, objecta Germaine, touchée et soudain prise de scrupule, vous n'êtes pas plus à l'aise que moi... Comment vous procurerez-vous tout le bois qu'il faut?

— Ça, c'est mon affaire... Soyez tranquille, je m'en charge... M. Sausseret n'aura qu'à m'indiquer le jour et l'heure... Et tout sera prêt.

— Entendu! se hâta de dire le maître maçon, je vous préviendrai et nous prendrons rendez-vous ici pour les mesures.

Le bûcheron laissa à peine à la bossue le temps



de le remercier. Il se remit à dévaler dans la direction de Montaubert, et disparut bientôt au bas de la côte...

— Il est meilleur que je ne croyais, déclara Germaine: vous le voyez, père Sausseret, sainte Claire nous vient déjà en aide... Tout de même, je suis confuse de prendre à un malheureux homme son temps et ses matériaux.

— Bah! répliqua le maçon avec une lippe ironique, pour ce que ce bois-là lui coûtera !... Enfin il est bon d'avoir des amis partout...

Il commençait à calculer la hauteur des murs et à tourner autour des murgers.

— Pour de la pierre, il y a de la pierre, ruminait-il et elle est bonne. Tout d'un coup, il se frappa le front! Mâtin de mâtin, grommela-t-il, nous ne songeons pas à une chose... Nous sommes là à disposer de la chapelle et des murgers comme si c'était à nous... mais tout ça appartient au propriétaire de ce champ, et la pierre itou... Nous ne pouvons rien commencer sans sa permission!

— Et quel est le propriétaire du champ? murmura Germaine qui était devenue pâle, en entendant parler de ce gros obstacle auquel elle n'avait pas songé.

— C'est madame Petitot, la fermière d'Allofroy.

— Madame Petitot ! s'écria-t-elle, tandis que son visage se rassérénait... Le Ciel continue à nous protéger... C'est une amie de ma défunte mère; elle ne me refusera pas ça... Je vais descendre à la ferme afin de m'entendre avec elle, et demain je vous baillerai une réponse.

Ils se quittèrent là-dessus et Germaine, s'engageant bravement sous bois, gagna Allofroy par les futaies de la *Combe au sang*.

La fermière arrivait justement de la grand'messe et, sur la longue table-dressoir de la cuisine, servait à ses gens la *potée* du dimanche, avec l'épaule de mouton et le petit salé obligatoires. Une appétissante odeur de choux et de pommes de terre embaumait. A la vue de la fille des Vincart, la brave mère Petitot poussa une exclamation joyeuse et attendrie. Après des embrassements multipliés, elle ajouta un couvert et fit asseoir Germaine, qui ne demandait pas mieux, car, dans la préoccupation que lui causait la restauration de la chapelle, elle était restée à jeun et tombait de besoin. Quand toute la maisonnée eut mangé, la fermière prit la gachette à part et la questionna sur l'objet de sa visite. Elle n'avait pas vu Germaine depuis ses voyages, mais elle savait par la rumeur publique ses aventures et son soudain dénuement. Tout en la blâmant de sa folie, elle ne pouvait s'empêcher de la plaindre et de s'apitoyer. Grande fut sa surprise quand la bossue lui exposa sa requête et lui annonça son projet de rebâtir la chapelle.

— Ga! ma mie, s'écria-t-elle, on a raison de dire que les enfants ne doutent de rien... Tu vas te mêler d'une affaire qui te coûtera gros et qui t'amènera plus de tracas que de profit... Assurément, cette idée-là prouve ton bon cœur et ta piété, mais c'est un lourd fardeau que tu prends sur tes pauvres épaules... Quant à notre champ de sainte Claire, qui est tout en pierrailles et en ronciers, ça ne sera pas un riche cadeau et, si mon homme y consent, je te l'abandonne bien volontiers.

On appela le père Petitot qui ne se fit pas trop tirer l'oreille; Germaine fut autorisée à se servir des murgers et à commencer les travaux dès qu'elle le voudrait. Même, en la reconduisant jusque sur la route, la fermière ajouta :

— Et s'il te faut quelques ornements pour l'autel, compte sur moi, ma gachette. Encore que mon homme soit un peu regardant, j'ai un petit boursicot qui ne doit rien à personne. J'y trouverai bien encore deux pièces de cinq francs pour les offrir à sainte Claire et au bon Dieu...

La bossue s'en revint allègrement chez elle et dès son retour s'empressa de visiter le tiroir de commode où elle cachait son épargne. Elle en ignorait le montant, ayant pour principe de ne jamais compter, afin de n'être pas arrêtée dans l'expansion des aumônes. Cette fois, elle aligna les pièces de cent sous et les billets. Ce fut tôt fait : du millier de francs qu'elle possédait encore à son retour, il restait à peine cent écus...

— Demain, dit-elle à Clairette, je porterai cela à Sausseret, afin qu'il commence tout de suite... Et dès demain aussi nous commencerons nos quêtes, car nous allons avoir du fil à retordre, ma pauvre fille, pour gagner notre pain et couvrir les dépenses de la chapelle...

## IV

— Comment, ma gachette, c'est toi, en pareille compagnie et en train de demander aux portes? Est-il Dieu possible et faut-il que j'aie vécu assez vieille pour voir la fille des Vincart obligée de mendier son pain?...

C'est par ces brusques paroles que la mère Aubriot accueillait Germaine au beau milieu de l'unique rue de La Margelle. A deux pas de son logis, elle venait de surprendre la bossue et Clairette Pitois, au moment où l'une des plus salées commères du pays expulsait de son huis les deux quêteuses, avec force rebuffades et brocards. La Bonne, après avoir lancé à la Clairette un regard méprisant, ne laissait pas néanmoins d'embrasser son ancienne maîtresse. Tout en l'accolant, elle l'entraînait avec sa pétulance habituelle dans la maison de sa nièce, sans se soucier de la malheureuse Clairette, qui se trouva réduite à s'asseoir au coin d'une ruelle, en attendant sa compagne.

Pendant ce temps, la Bonne installait cette dernière sur une chaise, devant la table de toile cirée. fouillait dans la maie, en tirait du pain, du fromage et une bouteille entamée :

— Rafraîchis-toi, continua-t-elle, tu dois sécher de soif par cette touffeur de juillet, surtout si tu viens d'Auberive à pied... Mais, Seigneur Dieu, c'est donc vrai ce qu'on m'a dit?... Tu as donc dé-

pensé tout ton avoir, pour être condamnée à ce métier de pauvresse et en quelle compagnie, Seigneur Dieu! côte à côte avec cette traînée de Clairette!

— D'abord, rassurez-vous, la Bonne, répondit sévèrement Germaine, je ne mendie pas mon pain, comme vous dites, car je travaille pour gagner ma vie... Si je vais quêter aux portes, c'est pour accomplir une bonne œuvre à laquelle je me suis dévouée. Quant à cette pauvre fille que vous avez laissée peu chrétiennement dehors, elle s'est courageusement associée à ma pieuse entreprise et vous manquez de charité à son égard... Si elle a commis des fautes, elle les a expiées par ses larmes et son repentir... Dieu l'a mise sur mon chemin quand elle était malheureuse, je l'ai prise avec moi et je l'ai consacrée à Jésus... Vous avez eu tort de la rabrouer tout à l'heure... Elle ne le méritait pas.

La Bonne ouvrait de grands yeux. Encore qu'elle fût d'un naturel peu souple, le reproche de la jeune fille la toucha :

— Enfin, murmura-t-elle, mettons que j'ai tort!... Mais avoue aussi que de te retrouver en cette société et d'être témoin des affronts que vous recevez par les rues, ça suffisait pour me faire bouillir... Explique-moi au moins ce que c'est que cette bonne œuvre pour laquelle tu cours les chemins...

Germaine la mit au courant de son projet. Quand la Bonne sut qu'il s'agissait de restaurer la chapelle Sainte-Claire, son ahurissement redoubla et elle s'exclama en levant les bras :

— Quelle *cuderie!* Tu es folle, ma pauvre enfant! C'est une affaire dont tu ne viendras jamais à bout!... Gageons que depuis cette belle invention, tu as empoché plus de méchantes paroles que de pièces de dix sous!

— Oui soupira la bossue, plus d'une fois nous avons, comme tout à l'heure, été bafouées et jetées dehors... Il n'a jamais été facile de faire le bien, et nous nous attendions d'avance à des mortifications... Nous les offrons à Dieu et Dieu en retour nous donne le courage de continuer à le servir... D'ailleurs, s'il y a des cœurs durs et fermés, il y a aussi de bonnes âmes qui s'intéressent à notre œuvre et qui se montrent généreuses... Et vous-même, la Bonne, vous ne refuserez pas de contribuer à la réparation du sanctuaire de sainte Claire.

— Ah! pour ça, nenni; je ne suis pas dévote, moi, et je trouve qu'il y a déjà assez d'églises pour tout le monde qui aime à s'y enfermer. — Ne compte pas sur moi, ma fille!

— J'y compte, pourtant, insista Germaine avec un sourire, et, quand vous nous avez rencontrées, j'avais bien l'intention de frapper à votre porte... Allons, la Bonne, je sais que si votre premier mouvement est un peu rude, le second est bon comme votre cœur... Ne vous en défendez pas!... Je suis sûre que vous me baillerez gentiment votre denier pour ma chapelle...

En même temps, elle jetait ses bras autour du cou de la mère Aubriot et lui baisait câlinement les joues. La Bonne avait enfoncé résolument ses



poings dans ses poches et jurait ses grands Dieux qu'elle ne lâcherait pas un sou.

— Voyons, la Bonne, pour l'amour de sainte Claire!

— Ta sainte Claire ne m'est de rien, et je ne lui baillerais pas seulement ce qui fait *mau* dans un œil!

— Alors, pour l'amour de moi! insista la jeune fille en redoublant ses caresses.

— Ah! tu es une fière enjôleuse, toi!... grommela la mère Aubriot en retirant vivement la main de sa poche... Tiens, voilà vingt sous pour avoir la paix... Mais je suis bien nice d'encourager tes lubies!...

— Merci, la Bonne, je savais bien, moi, que vous vous attendririez... Et maintenant, adieu, voilà la grosse chaleur passée, et nous avons encore une longue route à faire...

— Adieu donc! puisque tu ne veux pas rester plus longtemps avec moi... Ça vaudrait cependant mieux pour ta santé, ma mie... car tu as une chétite mine! Ainsi tu n'es point lasse, tu vas recommencer à heurter aux portes et à recevoir de mauvaises raisons?

— Je vais recommencer ce soir, la bonne, et demain, et tous les jours, par la pluie ou le soleil, par les mois d'été ou d'hiver, jusqu'à ce que j'aie amassé tout l'argent qu'il me faut...

Les yeux de la mère Aubriot se mouillèrent.

— Mais, délicate comme tu es, tu te tueras à ce métier-là, ma pauvre enfant!...

— A la grâce de Dieu, la Bonne, dit Germaine avec son pâle sourire ; quand je serai en Paradis, je vous y garderai une place auprès de moi!...

Elle alla rejoindre la Clairette, qui se desséchait au fond de sa ruelle, et elles continuèrent de quêter de maison en maison...

Et c'était ainsi depuis le matin de mai où Germaine avait dit au maçon Sausseret : « Mettez vos ouvriers au chantier. Voici ce que je possède d'argent, c'est peu ; mais ayez confiance, je trouverai le reste. » Les deux quêteuses, chaussées de gros souliers, vêtues de minces robes de laine noire, coiffées de chapeaux de paille foncée, s'en allaient par tous les temps, visitaient les fermes enclavées dans les bois, les auberges assises au bord des routes, les villages épars au long de l'Aube, de l'Ource et de l'Aujon. Autrefois, toutes petites, elles avaient erré de même, quêtant des œufs et chantant la *Complainte du Vendredi Saint*. Germaine aimait à rappeler ce souvenir d'enfance à sa compagne, et quand le soleil dardait trop dru ses rayons ou lorsque la pluie tombait à verse, elle répétait à Clairette un couplet de la complainte. Sa voix toujours fraîche et juste, montant sous la voûte des arbres ou dans le plein air des grandes routes, redisait avec conviction:

O filles et femmes qui voulez Dieu servi,
Donnez des œufs à ces enfants petits
Et vous irez tout droit au Paradis,
Droit comme un ange auprès de Jésus-Christ.

Il ne fallait pas moins que l'angélique douceur de Germaine et la docile résignation de Clairette pour soutenir leur courage, car ainsi que l'avait pressenti la Bonne, l'accueil que recevaient les deux voyageuses était parfois injurieux et dur. Pour un huis qui s'ouvrait, avenant et hospitalier, que de fermes où on lâchait les chiens à leurs trousses, que de seuils d'où on les repoussait avec des quolibets et des menaces. Et les pires rebuffades n'étaient pas encore, dans l'esprit de Germaine, la plus douloureuse et la plus blessante épreuve. Parfois, quand elles trouvaient dans un logis, non plus des ménagères, mais des célibataires jeunes ou vieux, ces hommes, soudain émoustillés par les épais cheveux blonds, les riants yeux bleus et le corps épanoui de la Clairette, jetaient sur ce vert brin de fille des regards de convoitise et murmuraient des compliments égrillards. Quelques-uns s'enhardissaient jusqu'à pincer sa taille souple et lui chuchotaient à l'oreille des propositions qui faisaient fuir les deux quêteuses avec le rouge au visage. Souvent, le soir, rentrant au logis endolories et vannées, lorsqu'elles comptaient les sous et les rares pièces d'argent tombées dans leur sacoche, elles se désolaient en songeant combien d'affronts leur coûtait cette maigre collecte, et avec quelle lenteur s'accroissait leur trésor.

Germaine s'était imaginé, au début, que la chapelle pourrait être inaugurée au mois d'août, le jour de la fête de sainte Claire. Elle envisageait maintenant toutes les difficultés de sa tâche. A la fin de l'été, malgré ses pas et démarches, elle avait réuni à grand'peine quelques centaines de francs et, d'après le devis de Bénigne Sausseret, il en fallait débourser au moins huit cents. D'ailleurs le maître maçon ne travaillant qu'à ses moments perdus et le père Arbillot se montrant plus irrégulier encore, il fallait renoncer à voir l'ouvrage terminé pour l'hiver.

Heureusement Germaine était soutenue par une foi vivace et assez robuste pour soulever des montagnes. Quand la Clairette se lamentait sur les déboires de l'entreprise et supputait sur ses doigts combien de temps il leur faudrait pour la mener à bonne fin, Germaine s'écriait :

— Raison de plus pour ne pas se décourager. Regarde les fourmis; elles mettent toute une journée pour transporter un fétu à leur fourmilière, et quand le brin de paille retombe des fois au bas d'un mur, elles redescendent, le ressaisissent et remontent de plus belle... Imitons-les, et recommençons toujours, sans nous impatienter.

Et elles recommençaient. Ayant exploité les fermes et les villages avoisinants, elles poussaient maintenant leurs expéditions jusqu'aux gros bourgs plus éloignés, jusqu'à Recey, Grancey-le-Château et Arc-en-Barrois. Le proverbe évangélique a raison : « Nul n'est prophète en son pays. » Elles en firent avantageusement l'expérience et rapportèrent de ces petites villes, où les maisons bourgeoises foisonnaient, d'assez fructueuses aubaines. Ce succès



les enhardit et elles s'adressèrent avec moins de crainte aux gentilhommières qu'elles trouvaient sur leur route et où, dans la saison des chasses, les hôtes affluaient plus nombreux. Un après-midi, un peu au-delà de Giey, elles aperçurent à mi-côte, dans le Val-Bruant, un château à tourelles dont les toitures d'ardoises pointaient au-dessus des massifs déjà jaunis d'un grand parc. De la grille au large ouverte, le regard enfilait une avenue sablée et tournante.

— Entrons-là ! dit résolument Germaine.

Elles pénétrèrent dans l'allée de platanes et la suivirent jusqu'à une terrasse fleurie de dahlias où stationnaient des équipages. Avec un battement de cœur, elles gravirent les marches du vestibule en ce moment désert, poussèrent timidement une porte, et à leur grand ébahissement, se trouvèrent dans un salon, où des dames en toilettes de campagne et des messieurs en costumes de chasse achevaient de prendre le café. Tous les regards s'étaient curieusement tournés vers les deux intruses.

— Que demandez-vous, mes enfants? dit d'une voix douce l'une des dames, qui paraissait être la maîtresse du logis.

Germaine, d'abord très intimidée, avait repris un peu d'aplomb en entendant cette accueillante voix et en contemplant le joli visage de la questionneuse.

— Madame, répondit-elle, nous venons d'Auberive; nous quêtons pour reconstruire une chapelle en ruine qui était autrefois dédiée à sainte Claire, et nous avons osé vous importuner, en pensant que le nom de cette glorieuse sainte vous intéresserait à notre œuvre...

Personne dans la compagnie ne connaissait sainte Claire et ne semblait s'en soucier. Mais l'étrange figure de la bossue, la naïveté de sa réponse chatouillèrent sans doute la curiosité de son auditoire. Les dames souriaient indulgemment et la maîtresse du logis insista pour avoir plus de détails.

— Vous ne savez pas ce qu'était sainte Claire? s'écria Germaine en s'animant et, avec cette éloquence ingénue que lui donnait sa conviction, elle conta à tout ce beau monde l'histoire de sainte Claire, peignit le délabrement de l'ancien oratoire et sollicita une aumône.

Les dames écoutaient, très amusées, le discours de cette petite sauvage, pendant que les hommes lorgnaient la fraîche et aguichante beauté de Clairette.

— Oui, mon enfant, répliqua en riant la châtelaine, tu ne seras pas venue ici en vain, et chacun de nous va ajouter une pierre à l'édification de la chapelle.

Elle prit un plateau et fit le tour du salon :

— Mesdames et messieurs, pour l'oratoire de sainte Claire!... et je vous préviens que je n'accepte que de l'or...

Chacun dut s'exécuter avec plus ou moins de bonne grâce, et elle revint avec un petit tas de pièces d'or qu'elle versa dans les mains de Germaine ébaubie. Puis, tandis que la bossue la remerciait avec les larmes aux yeux, elle sonna un valet de pied et recommanda qu'on fît déjeuner les deux quêteuses.

Mais quand on fut descendu à l'office, Germaine, qui se croyait suivie par Clairette, la chercha vainement et fut obligée de l'attendre un bon moment. Celle-ci parut enfin, rouge, légèrement décoiffée et ahurie. Elle prétendit s'être égarée dans les couloirs et Germaine, que le succès de la quête avait transportée, ne s'aperçut pas de son trouble.

Elles ne rentrèrent à Montgérand qu'à la nuit serrée. Dès qu'elles eurent allumé l'âme damnée (1), la bossue vida doucement la sacoche et compta le contenu.

— Sais-tu combien nous avons rapporté ce soir? dit-elle à Clairette d'un air de jubilation, près de deux cents francs... Agenouillons-nous, ma fille, et louons Dieu!

A son exemple, Clairette se mit à genoux; mais elle suivait la prière avec un certain vague dans l'œil et paraissait distraite.

Grâce à des tentatives quotidiennement renouvelées, grâce aussi à quelques aubaines semblables à celles du Val-Bruant, vers la fin de l'hiver la somme nécessaire fut complétée et versée entre les mains de Sausseret, qui cumulait les fonctions de maçon et d'entrepreneur. Les travaux avançaient; les grosses réparations et la menuiserie étaient terminées. Les serruriers et les peintres donnaient le dernier coup de fion aux embellissements intérieurs. Blanche et comme neuve, la chapelle se détachait sur le fond violet des futaies, avec sa voûte en cul de four, sa rotonde et son clocheton à jour. Seulement, le clocheton était vide; il y manquait la cloche destinée à sonner les offices au jour de l'inauguration. L'absence de ce complément indispensable désolait Germaine.

— Une chapelle sans cloche, disait-elle tristement à Clairette, c'est quasiment un corps sans âme.

Mais quoi? Le fondeur d'Arbot lui demandait cent francs pour une cloche de médiocre dimension, et son trésor était absolument à sec. Quant à recommencer des quêtes, elle ne pouvait guère y songer : d'abord, on avait frappé à toutes les portes, et puis les courses à travers champs pendant les mauvais temps de l'hiver avaient épuisé la bossue, et le docteur Brocart lui ordonnait impérieusement de se reposer, sous peine de tomber gravement malade.

Clairette, la voyant si chagrinée et démontée, lui dit brusquement un soir :

— Ne te désole pas... Puisque tu ne peux pas sortir, ce sera moi qui irai quêter. Seulement comme nous avons écrémé tous les environs, je serai peut-être obligée d'aller un peu loin. Ne te tracasse pas si je reste absente deux ou trois jours et si je te laisse seule à la maison, je te promets en revanche de te rapporter l'argent qui te manque.

Elle partit le lendemain matin en embrassant violemment son amie, et ainsi qu'elle l'avait prévu ne rentra pas à l'heure du coucher. Elle ne revint qu'au bout de cinq jours, lasse, la figure tirée et les yeux cernés. Avant même de s'asseoir, elle tira de sa poche une poignée de monnaie. Il y avait de tout dans le tas qu'elle posa sur la table : des louis, des écus et aussi des pièces d'un franc.

— Tiens, soupira-t-elle, voici de quoi nous acheter une belle cloche!

— Ma pauvre amie, s'écriait Germaine tout émue, tu parais vannée et tu t'es donné bien des maux, mais sainte Claire t'en récompensera... Viens que je t'embrasse!

— Non, non, murmura brusquement Clairette, ne me touche pas... Je suis trop sale et trop peu appétissante... Je monte là-haut me débarbouiller.

Mais quand elle fut dans sa chambre, au lieu de se laver, elle se jeta à genoux, au pied de son lit, la tête cachée dans ses couvertures, comme si elle eût eu honte de montrer son visage... La pauvre fille avait sur la conscience les moyens employés pour gagner l'argent de la cloche. A l'exemple de Sainte-Marie l'Egyptienne, qui payait son passage en s'abandonnant aux bateliers, elle se fût volontiers réfugiée au désert, pour pleurer sa rechute et

(1) Sorte de lampe à bec qu'on suspend à la cheminée.

la damnable façon dont elle trompait la crédulité de Germaine.

Hélas! seule, là-haut, dans le ciel, sainte Claire connaissait les péchés commis pour édifier cet oratoire tout battant neuf. Elle savait que le bois des poutres et de la menuiserie avait été volé dans la forêt domaniale par le père Arbillot, et elle n'ignorait pas ce que la cloche avait coûté à la vertu chancelante de Clairette. Mais elle jugeait sans doute que la source impure de nos actes est rectifiée par l'honnêteté de l'intention et qu'après tout, l'important était de laisser à la jeune Vincart la candeur de ses illusions. Aussi, du haut de son trône glorieux, l'amie de saint François obtint-elle comme une grâce que le secret de ces pieux méfaits fût soigneusement gardé, et Germaine ignora toujours les péchés qui avaient assuré l'achèvement de sa chapelle.

## V

La première messe venait de se terminer. Germaine, engoncée dans sa cape, alla sonner à la porte de la cure et demanda si l'abbé Péchenart pouvait la recevoir. Le différend survenu à propos de la Clairette avait amené un froid entre elle et le curé. Tout en restant sa pénitente, Germaine ne l'avait plus guère vu qu'au confessionnal ou à la messe et, depuis leur brouille, c'était la première fois qu'elle se présentait au presbytère. On l'introduisit dans la salle à manger, où l'abbé achevait son café au lait. En apercevant la visiteuse, le prêtre vida rapidement le fond de sa tasse, essuya ses lèvres, se leva et, ouvrant une porte de communication, dit d'un ton cérémonieusement glacial :

— Ah! c'est vous, mademoiselle Vincart; veuillez entrer dans ma bibliothèque...

Il n'aimait pas qu'on le surprît en train de manger; il lui semblait humiliant d'être astreint comme les autres mortels à sustenter son corps. Cette fonction animale le ravalait au rang des créatures inférieures et diminuait, croyait-il, son autorité spirituelle. Quand il se fut installé au milieu de ses livres, devant les cartons qui surchargeaient sa table de travail, il se sentit enveloppé de tout son prestige et, avec un geste sacerdotal, il montra une chaise à la jeune fille :

— Asseyez-vous, murmura-t-il; à quelle circonstance dois-je votre visite?

— Monsieur le curé, répondit-elle timidement, j'ai une grâce à vous demander.

— Une grâce?

— Oui... Vous savez sans doute qu'au moyen des aumônes que j'ai recueillies, j'ai pu restaurer la chapelle de sainte Claire?

— En effet, j'ai entendu parler de cela...

Il y avait, dans la façon dont le prêtre accentuait la fin de sa phrase, une dédaigneuse indifférence qui déconcerta Germaine, mais qui cependant était plus voulue que sincère. L'abbé Péchenart savait parfaitement à quoi s'en tenir sur la réfection de la chapelle. Il y trouvait même de nouveaux motifs de griefs contre sa pénitente; il y voyait la marque d'un esprit d'indépendance et d'orgueil qu'on ne saurait trop rabattre. Cette entreprise, due à la simple initiative d'une jeune fille, constituait à ses yeux une atteinte à son autorité, un empiètement sur ses attributions. Il en était d'autant plus froissé qu'il ne se pardonnait point de n'avoir pas eu le premier l'idée de relever de ses ruines l'oratoire de sainte Claire.

— Oui, continua-t-il froidement, on m'a appris que vous aviez même organisé des quêtes pour subvenir aux frais de restauration... Et, à ce propos, je vous prierai de remarquer que ce procédé est irrégulier au premier chef... Etant ma paroissienne, vous auriez dû, avant de solliciter des aumônes, vous munir d'une permission de votre pasteur. Vous vous êtes exposée, en contrevenant aux ordonnances épiscopales, à encourir les censures ecclésiastiques... Enfin, passons... L'obéissance aux préceptes n'a jamais été votre fort... Que désirez-vous?

— Je voudrais, répondit humblement Germaine en courbant la tête sous les rudes remontrances de l'abbé, je voudrais vous prier de me désigner l'époque où vous daignerez procéder à la consécration de la chapelle... Tout est prêt pour l'inauguration. J'avais d'abord pensé pour cette sainte cérémonie au 11 août, fête de sainte Claire; mais cela nous mènerait trop loin... C'est à vous seul qu'il appartient, monsieur le curé, de bénir ce sanctuaire et d'y dire la première messe. Je vous serai donc reconnaissante de choisir votre jour et votre heure...

— Hé! s'écria l'abbé Péchenart avec un haussement d'épaules, croyez-vous que je puisse prendre ainsi une décision à l'étourdie?... Il y a en cette matière des règles à observer; il faut que je consulte préalablement Monseigneur de Langres... Avant tout, il est nécessaire que je sache si l'édifice à consacrer se trouve dans les conditions prescrites par les lois liturgiques. Vous n'avez pris conseil de personne pour diriger vos travaux... Est-ce que je me doute seulement de l'état de votre bâtisse et si elle est appropriée à sa destination?

— Si c'était un effet de votre bonté, hasarda Germaine, et si vous aviez quelques heures de loisir, je vous serais obligée de venir avec moi examiner l'intérieur de la chapelle... En vous rendant visite ce matin, mon intention était bien de vous adresser cette prière.

Examiner la chapelle, le curé en grillait d'envie. Il comptait y trouver matière à critiques et saisir ainsi l'occasion de rabaisser la superbe de cette fille présomptueuse. Sa dignité ne lui permettait pas de prendre les devants; mais il était satisfait de voir Germaine venir à jubé. D'ailleurs l'attitude soumise et la modestie de sa paroissienne adoucissaient peu à peu son humeur revêche. Il s'appro-



cha de la fenêtre, souleva un coin de rideau pour inspecter le ciel et, constatant que le temps était à souhait, il reprit d'un ton de condescendance :

— Soit, je puis disposer de ma matinée et je lirai mon bréviaire en route.

Il décrocha son tricorne, endossa sa douillette, car l'air était encore aigre, bien qu'on fût en avril, et, ouvrant une porte qui donnait sur la cour :

— Allez, dit-il, je vous suis...

Ils marchèrent silencieusement, côte à côte, dans la rue. Germaine espérait qu'en route le curé l'interrogerait, et elle se promettait, grâce à la familiarité qui se produit lorsqu'on chemine de compagnie, de dissiper les préventions du prêtre et de l'amener à plus de mansuétude. Son espoir fut déçu. Dès la sortie du village, l'abbé Péchenart ouvrit son bréviaire, pencha son visage ascétique sur la partie qui contenait les psaumes de Prime et ne quitta son livre des yeux que lorsqu'au bas de la côte d'Allofroy, la jeune fille, lui frôlant respectueusement le bras, montra le sentier à gravir. Il hocha le menton pour lui signifier qu'il connaissait le chemin, puis se remit à marmotter entre ses lèvres un *Gloria Patri*. Quand on atteignit le sommet, il avait récité les psaumes obligatoires et, après un dernier *Gloria*, il releva la tête.

Les murgers et les ronciers qui obstruaient naguère les abords de l'oratoire avaient disparu ; à la place, deux allées sablées contournaient une pelouse sèche et se rejoignaient devant les degrés accédant à la chapelle. Blanche et ensoleillée, celle-ci découpait sur l'azur pâle du ciel sa façade à arêtes vives et son clocheton à jour. A droite et à gauche, elle était encadrée d'épais massifs d'aubépines qu'on s'était borné à élaguer et qui commençaient à verdir. Sur le fronton triangulaire du portail, on lisait gravé dans la pierre : *Sainte Claire, priez pour nous.* — Germaine tira de sa poche une clef neuve qui brillait au soleil et la fit jouer dans la serrure, puis, poussant le massif battant de chêne, elle s'effaça, très humble, et dit :

— Entrez, monsieur le curé, vous êtes chez vous...

A l'intérieur, sous l'éclairage du vitrail cintré, on voyait la muraille proprette et nue, la voûte élégante que consolidaient deux solives au ton brun, et, en avant de la rotonde, l'autel revêtu de panneaux de chêne peints en gris clair. Un tabernacle de bois sculpté surmontait les gradins, où des flambeaux de cuivre alternaient avec des vases de vieille faïence d'Aprey, dénichés par Germaine au fond du grenier paternel. — Tout cela était simple et sobre, mais laissait une impression de virginale fraîcheur. La lumière, tamisée par les vitraux dépolis, se répandait, unie et douce, comme une tombée de neige. Seul, à travers les jours du

clocheton, un rais de soleil glissait jusque sur l'autel, mettant en valeur le jaune d'or des chandeliers et les couleurs grises des faïences.

Le curé, bien qu'il cherchât minutieusement quelques points critiquables, ne trouvait rien à reprendre. Son visage, si fermé d'ordinaire, s'épanouissait presque, avec une lueur d'agréable surprise. Il s'approcha du tabernacle, se pencha vers la table de l'autel et y découvrit, enchâssée à la place où l'on consacre l'hostie, la pierre symbolique marquée de quatre croix.

— Rien n'a été oublié, murmura-t-il entre ses dents, cette petite fille a pensé à tout!...

Il redescendit vers Germaine, qui fixait sur lui ses noires prunelles anxieusement interrogatives. A ce même moment, un vent de galerne s'engouffra par la porte ouverte et, sous l'action du courant d'air, une note métallique vibra dans le clocheton.

— Une cloche! elle a même pensé à une cloche! s'exclama l'abbé Péchenart, émerveillé, en levant ses yeux vers la voûte.

Il les rabaissa lentement sur la bossue, et un pâle sourire effleura ses minces lèvres, si rarement hilares.

— Ainsi, continua-t-il en revenant indulgemment au tutoiement familier, c'est toi, Germaine Vincart, avec tes faibles ressources, qui es parvenue toute seule à rebâtir cette chapelle?

— Oh! toute seule, nenni, monsieur le curé, j'étais trop pauvre pour ça et mon épargne n'aurait pas suffi; mais des gens de bonne volonté comme le père Sausseret et le bûcheron Arbillot m'ont donné un coup de main... Et puis j'ai recueilli de nombreuses offrandes.

— Les gens de ce pays ne sont point riches et il t'a fallu visiter bien des logis, heurter à bien des portes, avant de ramasser l'argent nécessaire.

— Sainte Claire m'est venue en aide... J'allais partout, accompagnée de Clairette Pitois, cette malheureuse fille qui a encouru votre blâme, monsieur le curé, mais qui a racheté ses fautes, par son repentir et par son dévouement... Nous entrions dans les chaumières comme dans les châteaux, chez les petits et chez les grands.

— Hélas! soupira le curé, quand il s'agit de donner, les gens des châteaux ont souvent le cœur plus dur que les paysans de nos fermes... Comment t'y prenais-tu donc pour les attendrir?

— Je leur disais l'histoire de sainte Claire, je leur parlais de l'ancienne chapelle écroulée... Quant ils riaient, je m'obstinais pour les convaincre; quand ils me renvoyaient avec des injures, je m'en allais en priant pour eux...; et des fois, eux-mêmes, honteux de leur dureté, me rappelaient pour me bailler une aumône... Voilà comme je m'y prenais, et le bon Dieu faisait le reste.

Le prêtre, pénétré d'émotion à travers la rude écorce de son cœur, joignait les mains et les levait au ciel.

— Mon Dieu, s'écriait-il, soyez loué pour avoir placé votre confiance dans cette enfant et pardonnez-moi d'avoir douté d'elle!... Vous avez fait revivre en cette vierge la foi et l'ardeur des grands saints des premiers siècles; soyez loué au plus haut des cieux!... Germaine Vincart, la bénédiction de Dieu est descendue sur toi. Viens te mettre à genoux à mon côté et remercions le Seigneur...

Et tous deux agenouillés entonnèrent : *Te Deum, laudamus...*

Quand l'action de grâce fut terminée, l'abbé Péchenart se releva et dit à Germaine :

— Ma fille, j'irai moi-même demain à l'Evêché. Je rendrai compte à Monseigneur de la façon dont tu as travaillé à l'édification de la paroisse et je lui demanderai l'autorisation de bénir l'oratoire que tu as construit... L'acquiescement de Monseigneur n'est pas douteux... Dès que je l'aurai obtenu, je te préviendrai du jour fixé pour l'inauguration...

En effet, peu de temps après, Germaine fut informée par l'abbé qu'il avait reçu les délégations nécessaires, et que la bénédiction de la chapelle aurait lieu le jeudi suivant.

Cette nouvelle trouva la bossue alitée. Les courses fatigantes de l'hiver et les émotions de la précédente semaine lui avaient redonné une fièvre de langueur qui l'épuisait. Mais l'annonce de l'inauguration tant désirée, la perspective de la réalisation prochaine de son rêve, lui mirent au cœur une telle joie que les forces lui revinrent brusquement. La veille du jour fixé, elle s'habilla dès l'aube et, malgré les observations de Clairette, décida qu'elles iraient toutes deux en forêt cueillir des fleurs afin d'en décorer la chapelle.

Elle partirent donc pour Montaubert, portant chacune leur panier. Le soleil s'était levé dans un azur très clair, mais, commc il arrive fréquemment en cette traîtresse saison d'avril, le vent chassa bientôt les nuages amoncelés à l'ouest et de grises vapeurs s'étendirent peu à peu sur le ciel. Les deux filles n'en marchaient pas moins, alertes sous la bise plus aigre, cherchant les taillis exposés au midi, où les muguets précoces et les aspérules ouvraient déjà leurs fleurs. Courbées sous le poids de leurs odorantes jonchées, elles atteignirent enfin les hauteurs d'Allofroy et entrèrent dans la chapelle. Clairette ayant été puiser de l'eau à une source voisine, elles emplirent les vases et y firent tremper les muguets couleur de lait. Germaine sema de tiges vertes et de bouquets d'aubépine les degrés de l'autel. Une suave senteur de printemps monta vers la voûte et une sainte allégresse gonfla le cœur des deux jeunes filles. — Maintenant tout était prêt pour la solennité du lendemain et leur labeur allait recevoir sa récompense.

Germaine referma soigneusement la porte à clef, puis elles redescendirent la colline. Mais, à peine étaient-elles au bas de la côte, que les nuées crevèrent. Le ciel ruisselait et la giboulée, mêlée de grésil, les cinglait en pleine figure. Elles rentrèrent au logis mouillées jusqu'à la peau et, tandis que Clairette cherchait à allumer une flambée, Ger-

maine commença de trembler la fièvre. Son amie la força de se coucher et courut chercher le docteur Brocart. Quand il arriva, la bossue délirait déjà. Le médecin fit la grimace et, comme Clairette, angoissée, lui demandait si la malade pourrait se lever le lendemain, il la rudoya presque :

— Toujours la même histoire, bougonna-t-il en préparant une potion; je lui avais recommandé de se ménager et elle s'en va courir sous la pluie... La voilà maintenant avec une congestion pulmonaire... Que la sainte pour laquelle elle s'est éreintée la sauve par un miracle... Moi, je n'y peux plus rien!...

Le jeudi matin, la pluie avait cessé; le soleil reparaissait clair et beau. Les cloches de l'église carillonnaient pour la cérémonie de l'inauguration. Les tintements s'envolaient par grappes sonores dans l'air lumineux et, de l'autre côté de la vallée de l'Aube, à la lisière des bois d'Allofroy, la voix argentine de la clochette de Sainte-Claire leur répondait; mais Germaine ne les entendait plus déjà. Tandis que, bannière en tête, les congréganistes du Rosaire s'acheminaient sur deux files vers l'oratoire; tandis que, sous le dais de velours rouge frangé d'or, le curé les suivait avec le cortège des enfants de chœur balançant leurs encensoirs fumants, et la masse des fidèles chantant des cantiques, celle qui avait remué toute cette foule et suscité toutes ces pieuses démonstrations, gisait moribonde dans son lit, en proie à la fièvre et au délire. Agenouillée à son chevet, Clairette se désolait. Cette cruelle agonie la révoltait, et sa nature primesautière, son âme élémentaire s'insurgeaient contre l'incompréhensible injustice du ciel. Par la fenêtre, le vent lui apportait des lambeaux de cantiques, des volées de sonneries carillonnantes, et des bouillonnements de colère lui montaient au cerveau; cette joie éparse dans l'air lui semblait une insulte à son unique amie, à celle qui avait eu toute la peine et qu'un Dieu cruel frustrait de sa part de fête et de triomphe.

Vers midi, quand la cérémonie fut terminée, quand les cloches redevinrent silencieuses, Germaine sembla retrouver un peu de lucidité. Le curé ayant appris son état désespéré, était accouru en hâte à Montgérand. Quand elle le vit entrer dans sa chambre, elle eut un sourire sur les lèvres et le salua d'un battement des paupières.

— Ma pauvre fille, s'écria l'abbé Péchenart, j'ai offert la première messe pour ton salut et ton retour à la santé... La cérémonie était édifiante et ton nom était sur toutes les lèvres.

— Je le sais, monsieur le curé, murmura-t-elle d'une faible voix coupée par l'oppression, j'ai tout vu et entendu dans un rêve... Ne me plaignez pas, je suis sur le Thabor.

Son visage en effet était transfiguré; ses yeux noirs brillaient d'une mystique lumière. Elle s'adressait tout haut à sainte Claire; elle la remerciait de venir la chercher pour l'emmener au Paradis. Puis, se tournant vers Clairette qui sanglotait, elle lui disait, comme la vierge d'Assise à la sœur aimée : « Ne pleure pas, réjouis-toi plutôt, ma fille; ne vois-tu pas le Roi de gloire que je contemple? » En son esprit illuminé ressuscitaient les souvenirs de son enfance, alors qu'elle quêtait avec Martial des œufs, par la forêt reverdie, ou bien encore d'enchanteresses visions surgissaient. A ses yeux, déjà ouverts sur l'au-delà, apparaissait la Reine du ciel suivie d'une troupe de vierges blanc-voilées, et toutes du même geste lui montraient un chemin fleuri de muguets qui montait droit en plein azur.

Vers le coucher du soleil, ses regards eurent un dernier flamboiement et, avec un ineffable sourire, elle répéta les paroles de saint François d'Assise : « Amour, amour, Jésus désiré, Jésus mon époux, je te demande la mort en t'embrassant. »

Et Jésus lui octroya sa requête; elle soupira et mourut. Le corps presque redressé et svelte, la face immaculée comme la corolle d'un lys sauvage, mais empreinte d'une joie surhumaine, elle gisait immobile sur sa couchette. Soudain un vent très vif poussa les battants de sa fenêtre et, éparpillées par ce souffle d'avril, des fleurs de cerisier et des fleurs d'aubépine neigèrent sur le lit de leur sœur Germaine, comme pour célébrer ses noces mystiques avec l'époux de ses rêves.

ANDRÉ THEURIET.

FIN



# LE RECORDMAN

## Par M. REMY SAINT-MAURICE

Illustrations de G. SCOTT

Le soir descendait sur Lannion, un soir d'avril. Dans les petites rues escarpées, la circulation peu à peu se taisait; à peine encore çà et là quelques promeneurs en chapeau mou gagnant l'estaminet, pour l'heure de l'absinthe. Les boutiques se fermaient, avec un bruit sourd de volets boulonnés lentement. Dans celles qui demeuraient ouvertes, l'éclairage parcimonieux semblait, derrière les vitrines exiguës, servir à des veillées mortuaires. Trois jeunes hommes, en tenue de cyclistes, grègues et bas râpés, l'insigne de métal roux sur la casquette, remontaient des quais du Guer, par la rue des Augustins, vers le centre de la ville. Ils s'arrêtèrent au milieu de la grand'place, comme endormie déjà, et dont les maisons moyen âge, encorbelées jusqu'au faîte, dressaient dans le ciel pâle leurs pignons pointus.

— L'apéritif?... proposa Pierre Guyomar, l'aîné de la bande.

— Non ! répondit le plus malingre et le plus fripé des trois, qui s'appelait Jean Kerjan et était clerc d'huissier. Passons d'abord chez mam'zelle Sibylle.

Les deux autres acquiescèrent du geste. C'était si près!... D'ailleurs n'avaient-ils pas l'habitude presque quotidienne, avant dîner, d'aller chercher au magasin de Mlle Jézéquel les nouvelles du monde qui cycle?...

Ils s'engagèrent dans la rue Geoffroy-de-Pontblanc, dont la plaque indicatrice luisait sous une réfraction de reverbère. Là, aussi, c'étaient des constructions anciennes, avec poutrelles en saillie et pignons sculptés. Les rez-de-chaussée, devenus magasins pour épiciers ou pour cordiers, venaient de se clore.

Au coin d'une venelle à pente rapide qui dégringole vers les quartiers bas, une de ces architectures tire l'œil davantage. Deux joueurs de biniou en vieux chêne vermillonné s'accroupissent, re-

croquevillés, grimaçants, aux angles inférieurs de la toiture. Les façades de chaque étage avancent l'une sur l'autre; on dirait, sous leur revêtement d'ardoises, autant d'appentis successivement projetés. Une boutique à devanture brillante occupe l'ancien solin sur toute la longueur du trottoir. Elle était éclairée à cette heure là par six lampes électriques dont l'éclat projetait sur la chaussée une large nappe de lumière laiteuse. La menuiserie extérieure se recouvrait d'un badigeon récent, lilas vif avec filets roses. Au linteau, on retrouvait, sous la triple couche de peinture fraîche, des linéaments de lettres transparues : *Jézéquel, libraire.* Mais, depuis deux ans, M. Jézéquel ne vendait plus de livres. M. Jézéquel le répétait lui-même chaque soir au café du Mar'hallach : « Le cycle a tué le livre! », et M. Jézéquel était né avec l'âme du négoce. Un gros écusson noir, proprement verni, fiché à l'extrémité d'une hampe de fer forgé, balançait en capitales d'or au-dessus du trottoir cette inscription suggestive : *Jean-Marie Jézéquel. Bicyclettes de toutes marques. Vente à tempérament. Réparations. Location.* Tout au bas, en gothiques artistement enjolivées, on lisait encore : *Seul dépôt dans les Côtes-du-Nord du cycle national l'*Atalante.

Les trois jeunes gens avaient fait halte de nouveau, comme fascinés. C'était, derrière les vitres chatoyantes, un resplendissement d'aciers et de nickelures, de cadres émaillés, de selles étincelantes. Des prospectus, collés dans les glaces, précisaient les diverses opérations du commerçant, vantaient la marque à la mode, fixaient l'échelle des paiements. A l'intérieur, des photographies lambrissaient le mur, dans des quadrillages de cuivre ou d'ébène. Sur le comptoir, de petits journaux roses et verts s'entassaient par piles.

— Le père Jézéquel est au Mar'hallach! observa Pierre Guyomar qui, en sa qualité de trésorier du club cycliste local, semblait diriger les deux autres. D'ailleurs c'était tantôt séance du Conseil municipal.

Et, en effet, grâce à l'appoint de cent douze voix que lui apportait la P. L. (*Pédale Lannionnaise*), M. Jézéquel était entré aux dernières élections dans le corps d'édilité, seul de sa liste progressiste, derrière un lot compact de modérés.

Veuf de bonne heure, M. Jézéquel n'avait eu qu'une fille. Elle approchait de son dix-huitième printemps. On l'avait, à sa naissance, baptisée Sibylle, par hommage au talent de M. Octave Feuillet, dont les romans autrefois se vendaient si bien. Quelques-uns à Lannion la prétendaient coquette; nul ne suspectait ouvertement son honnêteté. Elle avait reçu l'éducation qui sied à la « demoiselle » d'un libraire, c'est-à-dire ce qui eût suffi au besoin pour faire d'elle une excellente institutrice. Mais, depuis la mort de sa mère, survenue avant la mutation de commerce, elle était demeurée, par piété filiale autant que par instinct personnel, la caissière et comme l'associée morale de son père.

Sans doute regrettait-elle le temps des livres à couverture paille, où, attablée au fond du magasin entre les visites trop espacées de la clientèle, elle s'exaltait l'imagination sur quelque prose passionnée. Cependant la vie de négociante en cycles, le plus de va-et-vient que ce nouvel achalandage amenait autour d'elle, n'avaient qu'à peine dérangé l'ancienne habitude de lire. Elle s'approvisionnait d'actualités chez M. Salaün, le papetier de la place du Centre, lequel, — étranges vicissitudes des existences provinciales! — depuis qu'il se trouvait sans concurrent en librairie, se ruinait, ou à peu près, par des achats semestriels de bicyclettes. Puis n'y avait-il pas la presse spéciale, dont elle était ici la seule dépositaire, les petits imprimés verts ou roses qui alimentaient chaque matin ses fringales de liseuse et de commerçante?... Grâce à une faculté assimilatrice et mnémonique de premier ordre, elle possédait par le menu les fastes de l'année cycliste. Elle aurait récité comme une leçon toutes les performances des sprinters ou des stayers connus. Dès qu'un doute s'élevait au cours d'une discussion entre péélistes, M^lle^ Sibylle était choisie comme arbitre.

Ce vocable « péélistes » désignait, d'après les initiales mêmes enchevêtrées sur leur insigne, — P. L. — les membres de la *Pédale Lannionnaise.* M. Libouban, ancien maître d'études au collège et secrétaire de la mairie, qui tenait en haine la vélocipédie, prononçait « pélistes » et faisait dériver cet adjectif de pelle, — qui en argot de cycle équivaut à chute — pour le très grand nombre d'accidents dont les Lannionnais étaient coutumiers. Aussi, le soir, à l'heure où fermaient les autres devantures, la boutique de M^lle^ Jézéquel recevait-elle des hôtes nombreux. Les petits saute-ruisseau en rupture d'étude venaient s'accouder au bord de son comptoir, devisaient du match prochain, épiloguaient à perte de langue sur Josserin, sur Morel, sur Marmandier, sur tous les coureurs cotés à Paris, tandis que l'œil vert de mer de M^lle^ Sibylle, dans l'incandescence moelleuse des six lampes allumées, s'étoilait de lueurs bizarres. Mais ni Jean Kerjan, le clerc d'huissier, ni Bertrand Jégou, le clerc de notaire, ni Pierre Guyomar, le fils de l'hôtelier et le trésorier de la P. L., n'osaient, malgré de secrets désirs, pousser l'entretien au delà de ces questions techniques, où, entre vingt autres sujets d'admiration, s'affirmait la supériorité sportive de la jeune vendeuse.

— Bonsoir, mam'zelle Sibylle! firent-ils tous trois en soulevant d'un même geste leurs casquettes graisseuses. C'est nous, ne vous dérangez pas!...

M^lle^ Jézéquel, debout sous l'une des lampes, au milieu du magasin, une liasse de factures entre les doigts, vérifiait des additions.

Elle avait le visage piquant plutôt que joli. Des taches de rousseur déparaient légèrement les ailes du nez au retroussis gavroche. La peau des joues,



...... On n'est pas tourte, quoique dans le pétrin (page 7).

par contre, était fraîche et veloutée; la lèvre, vaguement sensuelle, se soulevait aux coins en deux petits plis où le sourire venait creuser des fossettes. Mlle Sibylle devait le meilleur de son charme à ses yeux, des yeux couleur d'émeraude, allongés en amandes fines, des yeux déconcertants et mobiles, dont l'expression commandait à toute la physionomie. La chevelure était la plus abondante qu'on pût voir, avec des reflets de bronze noir; les torsades arrondies s'y amoncelaient en casque dans la buée comme envolée de mille mèches folles. Un nœud de satin ponceau fanfreluchait sous l'oreille gauche. La ceinture de cuir, à boucle argentée, était fleurie dès le matin d'une touffe de lilas ou d'œillets blancs, dont toute la boutique se trouvait aussitôt embaumée. Un corsage de satinette mauve, à fronces menues, dessinait des contours de gorge bien pris : elle surveillait chacune

de ses attitudes pour faire valoir au mieux cette perfection plastique. En outre, sans qu'elle pratiquât pour cela le sport quotidien, Mlle Sibylle n'apparaissait jamais derrière son étalage qu'en culotte bouffante de cyclewoman, — un élégant drap beige, taillé par le premier couturier de Rennes. Était-ce chez elle goût inné du modernisme?... Besoin de se différencier du vulgaire?... Coquetterie pour montrer à tous un bas de jambe bien potelé?... ou simple souci de défendre son sexe par une certaine allure plus garçonnière?... Nul n'eût pu le dire. Mais avec une telle vendeuse, on comprenait fort bien la faveur dont le rez-de-chaussée de l'ex-libraire était devenu l'objet auprès de tous les flâneurs lannionnais.

Mlle Sibylle n'avait même pas levé les yeux de ses factures à l'entrée des visiteurs. On la disait fière. Des personnes de sens rassis, plus expertes à pénétrer le secret des âmes, insinuaient que la lecture et l'instruction avaient faussé son jugement et qu'elle nourrissait des ambitions romanesques, très supérieures à son état.

— Il ne faudrait point s'étonner, répétait M. Ruello, le boulanger, son voisin, que Mlle Sibylle coiffât sainte Catherine sans le vouloir. C'est une enfant qui s'est farci la tête de gloriole. A l'heure présente, un sous-préfet ne lui suffirait pas!

Aussi fut-ce avec une petite nuance de mépris familier qu'ayant achevé la vérification de ses comptes, elle rendit le bonjour de la tête aux nouveaux venus, leur tourna le dos, sortit pour donner un ordre à sa servante, rentra, fit sonner un trousseau de clefs, ferma sa caisse, puis alla contrôler finalement des tubes de pneumatique avec l'importance d'une personne d'autorité qui vaquerait à quelque charge très considérée devant d'infimes subalternes.

Pierre Guyomar et Bertrand Jégou, le mollet tendu, les deux mains dans les poches de leur veston, s'adossaient au comptoir. Le petit clerc d'huissier, sans façon, s'était assis d'un saut sur le bout de la tablette en palissandre, les pieds dans le vide.

Mlle Sibylle se taisait. Eux cherchaient un sujet de conversation.

— La grêle, annonça Bertrand Jégou, est tombée la nuit dernière sur Trégastel. Le potager de « Zules » a beaucoup souffert.

— Voilà bien qui nous intéresse ici, répliqua aussitôt Pierre Guyomar. Demande plutôt à Mlle Sibylle ce qu'il y avait dans le *Courrier des Pistes*, ce matin.

Mlle Sibylle, se haussant à la pointe de ses escarpins, devant une des boules électriques, redressait avec un chiffon le verre, mal assujetti dans le lamperon.

— Morel a terminé son dernier emballage au Vélodrome d'Été, à l'entraînement, par un cent mètres en cinq secondes et deux cinquièmes... Avec cela, il est assuré du Championnat du Monde, demain dimanche. Ni Jaas Daal, ni Würschen ne tiendront dans une ligne droite, contre une telle pointe finale.

Morel! le Brestois Luc Morel! un compatriote!

Il y eut autour du comptoir un murmure d'approbation. La Bretagne en était fière, du « petit Brestois »!

Sans les regarder davantage, en passant l'inspection du soir dans les rangées de cycles, Mlle Sibylle ajouta :

— L'*Atalante!* Morel montait l'*Atalante!* Elle seule peut créer ces fulgurants records. Dès que vous aurez des sous, mes enfants, remplacez vite vos vieux clous par des *Atalante!*

Et, d'un geste tout plein d'orgueil et de grâce, promené le long des murailles, Mlle Jézéquel leur montrait les photographies et héliogravures étagées dans toute la hauteur des panneaux, entre les baguettes rutilantes des cadres : les champions célèbres lancés par la grande marque, tous figurés là, dans la position du lutteur en course, sans apparence d'effort. On eût cru les voir glisser sur les pistes à des allures fantastiques, tant cette incomparable *Atalante*, fidèle au renom de sa mythologique marraine et aussi célèbre qu'elle désormais, semblait prêter de vitesse fluide à chacun d'eux.

Les visiteurs suivirent distraitement l'indication du geste. Ils connaissaient toute cette imagerie depuis longtemps. La jeune fille eut comme une rancœur secrète contre leur apathie, détourna la tête tout à fait. Sans son père et ce qu'on devait à la P. L., elle n'eut guère toléré ces intrus mal vêtus, qui, quatre et cinq fois la semaine, venaient s'installer ici comme chez eux, au risque d'écarter des oisifs de meilleur ton. Tous trois n'avaient retenu de ses paroles qu'une phrase, celle qui répondait le mieux à leurs préoccupations de pauvres hères : « Dès que vous aurez des sous! » Alors, soit qu'ils crussent devoir se réhabiliter devant elle, soit par cet instinct irraisonné qui entraîne les tout jeunes hommes à se vanter, même dans l'avenir, pour la femme à laquelle ils désireraient plaire, les trois péélistes successivement exposèrent leurs projets et leurs rêves.

— Moi, fit d'abord Guyomar, quand mon père m'aura cédé l'hôtel et l'estaminet de l'allée de la gare, qui rapportent bon an mal an deux mille cinq cents francs, — deux mille cinq cents, hein! ce n'est pas à dédaigner, mam'zelle Sibylle! — j'y ajouterai le service des diligences de Tréguier, ce qui fera trois mille, et alors je me paierai une *Atalante*.

Bertrand Jégou parla le second :

— Moi, sitôt que je serai premier clerc de notaire et que je palperai mes sept louis et demi par mois, — et ce ne sera pas long à attendre, mam'zelle Sibylle! — je saurai bien doubler mes appointements par quelques petits courtages d'assurances. Avec cela on peut être heureux, même à deux... J'aurai une *Atalante*, comme Guyomar.

— Et moi, risqua enfin Jean Kerjan avec une mélancolie grave et un peu poltronne, si ma tante Ursule Le Flem me lègue par testament les quatre

mille francs qu'elle m'a promis, j'achèterai à mon patron sa charge d'huissier. Je serai peut-être un peu moins riche que vous autres. Mais un officier ministériel, c'est tout de même quelqu'un.

Mlle Sibylle avait accueilli avec une physionomie de pitié narquoise la confidence des deux premiers. Elle répondit par un éclat de rire cruel à celle du saute-ruisseau. Jean Kerjan rougit d'abord sous ce rire, puis tout à coup, comme si quelque sens de divination subitement éveillé lui eût révélé le seul moyen de réparer son désavantage, il ajouta :

— Mais je ne quitterai pas les péélistes comme çà! (Et, ce disant, il prenait entre ses genoux son cap de laine et, du bout de l'index promené en rond au-dessus de la visière, il essuyait l'émail poussiéreux de l'insigne.) Entends-moi bien, Guyomar! sur l'*Atalante* ou sur toute autre, je battrai ton fameux record de Brest-Lannion et je m'approprierai aussi celui des vingt-quatre heures sur route pour les cinq départements bretons. »

Ce fut au tour de Guyomar de s'égaudir à pleine gorge. Il était, lui, râblé en force : il avait servi aux dragons de Dinan et maté d'une seule main les chevaux les plus rétifs. Ces efforts prolongés sur la bécane exigent des muscles spéciaux.

— Crâneur, va! Si tu avais seulement vingt écus devant toi pour appuyer ton pari, je te le tiendrais. Voyez un peu cet avorton qui s'est fait ajourner à la revision et qui vous parle d'exploits sportifs!

Mlle Sibylle, elle, ne riait plus. Une expression de bienveillance indécise adoucissait la raillerie de son regard. Un moment, Jean Kerjan pensa que ce joli visage voulait l'encourager. Il s'apprêtait à quelque riposte. Deux grosses veines, gonflées de volonté, saillaient aux coins de son front têtu. Mais Mlle Sibylle, en le considérant plus longuement, le trouvait tout de même si rabougri, si chétif, malgré ses vingt et un ans déjà sonnés, si grêle de jambes et de buste, qu'elle n'osa pas exalter davantage ses illusions, et atténuant par une inflexion de voix consolatrice la précédente repartie de l'ancien dragon :

— Oui, mon petit Kerjan, murmura-t-elle, Pierre Guyomar n'a pas tort dans ce qu'il dit. On verra plus tard... Comme exploits, ne songez présentement qu'à porter ceux de votre patron.

Une brève contraction faciale dénota que le petit clerc, au fond de l'âme, protestait et s'obstinait contre eux tous.

La porte vitrée s'entr'ouvrit brusquement et une tête jeune, énergique, coiffée d'un béret blanc, les cheveux en brosse, saupoudrés de farine, s'avança de la rue, par l'entre-bâillement, en pleine lumière.

— C'est-il l'instant que vous fermerez, mam'zelle Sibylle?

Mlle Sibylle interrogea un gros cadran, à boîtier de cuivre, accroché au-dessus de son comptoir.

— Oui, mon garçon! huit heures déjà! Le patron a dû oublier sa montre!

Et elle congédia les trois autres. Le gars alors pénétra dans le magasin. C'était un ouvrier boulanger qui travaillait depuis six mois chez M. Ruello. Il portait sur un torse admirable le maillot de mitron sans manches, un maillot d'un blanc terne, où avaient dû alterner jadis, au temps de sa fraîcheur, des bandes bleu-ciel. La cotte, engluée de levain, lui battait aux chevilles. L'enfarinage des cheveux envahissait le visage, et les yeux très noirs apparaissaient ainsi comme enclos dans des cils d'albinos. Un sourire d'inconscience heureuse épanouissait la bouche, y montrait une dentition solide, éblouissante de santé. De traits plutôt réguliers et sévères, avec un profil de jeune légionnaire romain, la physionomie prenait, sous cette couche farineuse, avec ces prunelles de jais et ces lèvres rouge-sang, un aspect étrange, à demi funambulesque.

Le mitron gagna l'arrière-boutique, enleva d'un seul effort, dans ses mains charnues, les sept lourds volets badigeonnés de lilas qui servaient à la fermeture, puis les porta dehors, les assujettit vivement dans leurs châssis. Tous les soirs, avant de se remettre à sa huche, Yves Le Gallic venait rendre à Mlle Sibylle ce petit service de voisinage, par complaisance d'abord, sans doute aussi pour le regard charmeur dont elle le remerciait chaque fois.

— Ça y est! fit-il, après avoir assuré à l'intérieur les clavettes d'ajustage. Encore une nuit qui commence!

Mlle Sibylle tira de sa poche une menue bourse en mailles d'acier, y chercha une pièce toute neuve qu'elle lui tendit :

— Prends, fit-elle; c'est demain dimanche. Tu te régaleras à notre santé.

Il hocha la tête dans son habituel sourire, les deux mains ramenées, pour un refus, derrière la cotte.

— Je ne peux pas, mam'zelle Sibylle! je vous ai déjà dit, je ne peux pas ça de vous!

— T'imagines-tu que j'abuserai de ta peine pour rien?

— Peut-être oui, peut-être non. Moi, je sais bien... c'est comme qui dirait ma façon de tâcher à vous plaire... et puis, ce n'est pas peiner, ma Doué!.... de telles bricoles!

— Tu es bête! fit-elle, insistant pour qu'il acceptât.

— Reprenez ça, je vous prie, bégaya-t-il, ou je ne viendrai plus.

— Qu'est-ce que je peux faire pour toi, alors?

Il s'essuya les doigts le long de sa cotte, comme s'il eût craint de salir quelque chose tout à l'heure au toucher, puis, désignant les panneaux encombrés de photogravures :

— Je voudrais seulement, murmura-t-il avec une sorte d'embarras, que vous m'expliquiez les figures...

— Ah! ça t'intéresse donc, toi? eh bien, écoute!...

Il s'interrompit :

— Tout ça, n'est-ce pas? c'est des grands hommes, des hommes célèbres?...

— Oui, célèbres... Leur nom et leur visage sont connus dans tout l'univers. Des reporters spéciaux notent leurs moindres coups de pédale, leurs exclamations les plus insignifiantes. Ils sont interviewés dès leur réveil, comme les politiciens et les poètes. Le fameux almanach de la maison Hachette édite, au 1er janvier, leur portrait à la suite des têtes couronnées.

— Bigre! fit-il, les yeux clignotants d'admiration.

— Le premier à gauche, c'est Tom Thomson, le Gallois; il possède le record des cinquante kilomètres et celui de l'heure. Le second, le frisé, qui écarte les coudes en pédalant, se nomme Luc Morel. C'est un Brestois; il a remporté trois fois le Grand Prix de Paris et gagnera demain le Championnat du Monde... puis cet autre, — avec son lion héraldique dans la poitrine, — cet autre qui te ressemble un peu sous ses cheveux en brosse, c'est Marmandier, une de nos gloires nationales. Voici au-dessus d'eux Josserin, champion de France, dont le démarrage en courses restera légendaire... Würschen, l'Alsacien, un des grands favoris de la foule parisienne... Jaas Daal, le « Zélandais volant », qui se compare lui-même à une locomotive... Et enfin Lepvrier, découplé comme la noble bête, son homonyme, et détalant plus vite qu'elle sur le ciment des vélodromes. A droite, ce sont les frères Raab, tandémistes fameux... Édouard Ladurelle, le roi des managers français... Là, Ruineux .. là, Coquereau...

— Qu'est-ce qu'il faisait, Tom Thomson, avant d'être grand homme?

— Il travaillait dans les mines en Angleterre.

— Et Morel?

— Il était commis drapier à Brest.

— Et Josserin, le champion de France, qu'est-ce qu'il faisait, lui?

— Il manipulait de la pâte, comme toi.

— Mitron?

— Oui, mitron! Mitron aussi, Hutin, l'imbattable héros des longues distances que tu aperçois, là haut, courbé sur le guidon de son *Atalante*.

— Alors, le vélo, ça leur rapporte plus, à eux, que le pétrin?

— Certainement. Hutin gagne vingt mille francs pour une belle performance; Josserin s'en est fait cent mille en une seule saison.

— Cent mille, vous avez dit? Répétez, que je sois mieux sûr d'entendre.

— Oui, cent mille.

— Oh! nom de nom!... oh! nom de nom!... marmottait machinalement Yves Le Gallic. Mais c'est des millions, ça!... Comment ont-ils fait, tous ces mitrons, pour gagner tant?

— Ils ont bien réglé leurs muscles, voilà tout.

— Et à quel moment est-ce qu'il a commencé ce métier-là, votre Josserin?

— A dix-sept ans, l'âge que tu as.

Yves Le Gallic approcha son œil de l'héliogravure qui représentait l'ancien collègue, l'étudia un moment dans le détail, puis soudain, empaumant d'une main sa jambe gauche, il la moula sous la cotte tendue :

— Josserin? s'écria-t-il, il n'a jamais eu le jarret meilleur que moi!...

Mlle Jézéquel se remit à rire, comme précédemment devant Kerjan, mais cette fois, ce n'était plus par ironie. Le gars avait une structure d'athlète déjà formé. Des énergies robustes transparaissaient sous le masque de farine dans toutes les lignes de ce visage. Elle éprouvait devant lui une sensation brusque, inexplicable, faite de vague orgueil et d'attendrissement. Elle en devenait elle-même plus engageante et plus jolie. Ses yeux verts, bridés par le rire, se pailletaient de lueurs changeantes; un petit frisson courait dans la fossette des joues. Le bouquet d'œillets de sa ceinture venait de se désagréger, et, tandis qu'elle essayait de remettre les fleurs en touffe, il en tomba deux sur le parquet de pitchpin, auprès du mitron toujours penché. L'arome violent des œillets blancs fit passer une griserie dans cette virilité précoce. Le regard d'Yves Le Gallic un moment croisa celui de Sibylle et aussitôt le boulanger, les cils violemment refermés, promena sur ses paupières un revers de main rapide, comme pour en écarter des visions troublantes.

Il se releva, ramassa l'une des fleurs, mit entre ses dents la tige et la mâcha, puis, les bras croisés dans le dos, il sifflota par contenance en lorgnant les bicyclettes. En même temps, deux petites larmes, à peine sorties, empâtaient au coin les cils blanchis. Mlle Sibylle voulait parler, sans qu'une phrase raisonnable et suivie lui vînt à l'esprit. Le gars peu à peu se refaisait sa physionomie de tous les jours. Ses lèvres se desserraient dans une expression béate. Il tâtait la résistance des pneus. Il souleva par le cadre une des *Atalante*, s'amusa d'un seul doigt à en faire mouvoir les pédales.

— Mam'zelle Sibylle, vous ne savez pas?... Si vous vouliez bien me faire plaisir?...

— Quoi, mon gars?... Demande...

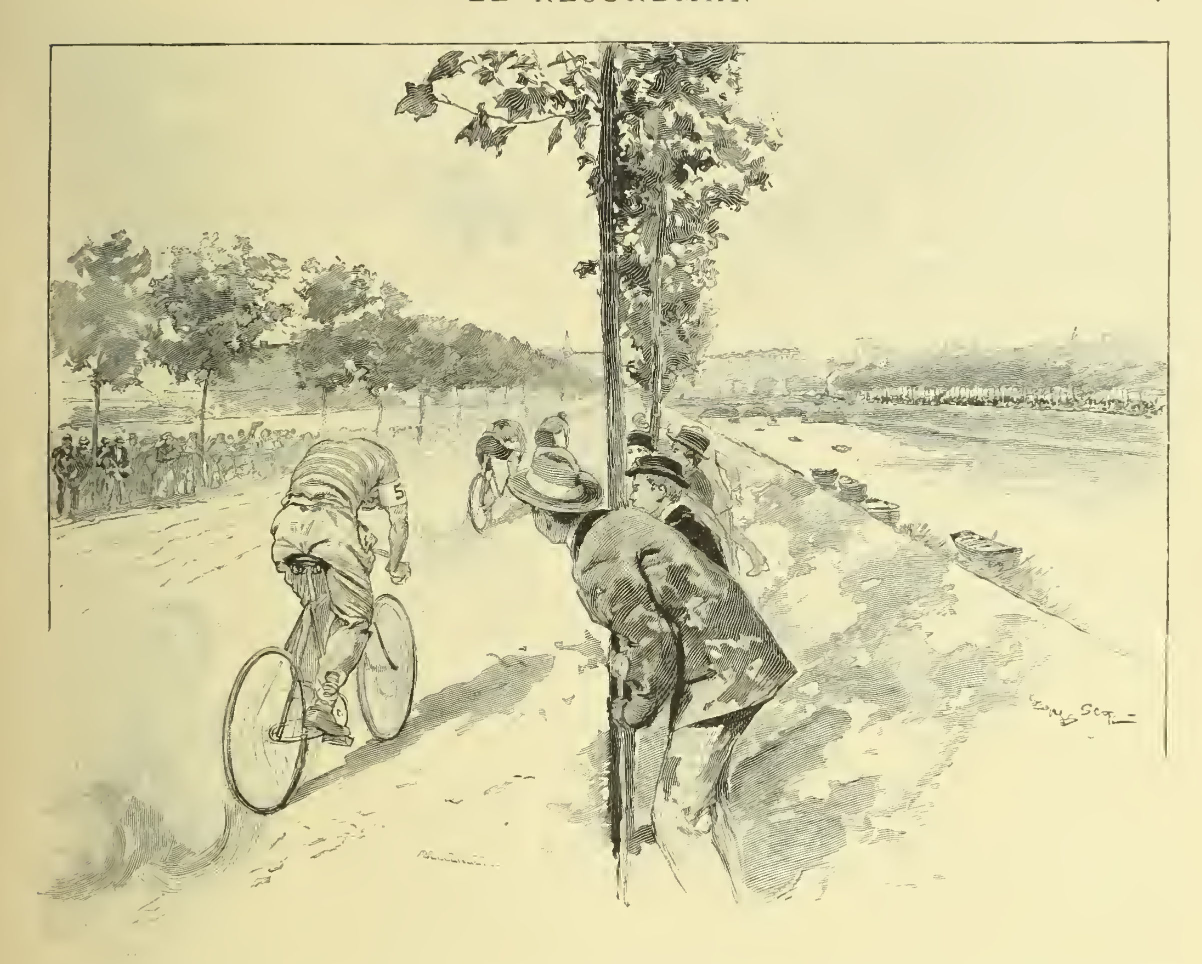
Il fit deux pas vers elle, avec un œil en côté de jeune paysan madré, puis tourna sa langue pour éviter les mots inutiles.

— Eh bien! la vieille machine qui est là-bas dans le fond et que vous louez pour trente ronds, le dimanche après-midi, au fils de M. l'avocat Coadou... la vieille machine, — vous entendez bien? — vous me la loueriez gratis les matins de dimanche. Je vous la rapporterais avant huit heures.

— Le dimanche et tous les autres matins, si tu veux. Emporte-la dès ce soir. Tu la gareras au fond de la cour dans la cahute en bois, derrière le chantier d'emballage.

— Ah! que vous êtes bonne, mam'zelle Sibylle! murmura-t-il, en recevant de ses mains la bicyclette.

— Es-tu jamais monté en machine? demanda sournoisement la petite vendeuse.



— Ouais! j'apprendrai vite. On n'est pas tourte quoique dans le pétrin. Vous verrez comme je pilerai dur dans six semaines.

Et il se mit à piétiner sur place comme un gamin avec une vélocité effrayante. Ils en eurent le fou rire l'un et l'autre. Mlle Sibylle avait beau se dire que ce trépignement précipité sous le cotteron était d'un spectacle plutôt comique, une mystérieuse sympathie l'attirait dorénavant vers ce grand celte naïf, bâti comme un centurion, avec des yeux si noirs et des dents si blanches.

Il se préparait à sortir, dirigeant devant lui, par le guidon, la bécane disgraciée, dont la roue d'avant, mal maintenue, zigzaguait désespérément au travers du magasin.

Il s'arrêta au moment de franchir le seuil, se retourna vers la jeune fille. Debout, sans mouvement, elle semblait hypnotisée par un rêve.

— Merci encore, mam'zelle Sibylle! On ne sera pas un ingrat.

Puis se ravisant, comme pour une question, la plus délicate de toutes, longtemps hésitante, mais sur laquelle il ne fallait plus temporiser :

— Votre Josserin, supposons qu'il aurait aimé quelqu'un, étant mitron, quelqu'un d'une condition très supérieure à la sienne, quand il a été grand homme, croyez-vous que la demoiselle l'aurait épousé?

— Ça dépend. Pourquoi demandes-tu cela? Es-tu amoureux? Ou penses-tu devenir un second Josserin? Bête, va!

Il était dehors. Du trottoir, avant de repousser la porte, alourdie par son volet de garde, Yves Le Gallic passa la tête une dernière fois dans la boutique. L'émail des jantes, l'acier des billes et des chaînes emplissaient ce rez-de-chaussée d'éclairs joyeux. Les cycles de parade, alignés roue à roue sur les devantures, confondaient les filigranes de leurs rayons dans un étincellement dense, aveuglant. Il eut devant tout ce métal lumineux la perception plus nette, plus fascinante de la richesse.

— Pas de mauvais songes, mam'zelle Sibylle! Faut que je boulange encore jusqu'à demain.

Mlle Sibylle, restée seule, haussa les épaules pour se narguer elle-même. A quoi avait-elle songé en face de ce gars? Etait-il assez benêt et assez fruste, et assez ridicule dans son jupon professionnel!... Un mitron!... Sans doute, avec quelque entraînement, il pourrait devenir champion de Lannion, champion des Côtes-du-Nord, mais rien au delà, bien sûr!... et, pour changer définitivement le cours de ses idées, elle fredonna « la pauvre Angélique », une antique complainte des concerts parisiens où l'on parlait de bicyclettes.

M. Jézéquel rentra enfin. C'était un petit homme dodu, sanguin, à face glabre de maquignon. Il se

frottait les mains d'un air guilleret, comme quelqu'un pour qui tout s'apprête à réussir désormais. Dans l'arrière-boutique qui servait de salle à manger, en humant le potage, sa serviette au cou, il expliquait à Sibylle les causes de son retard.

— La soupe est refroidie, mais tout va bien, fillette, tout va très bien! Le conseil n'a levé sa séance qu'à sept heures et demie. J'ai fait voter la réfection de l'allée de la gare dont les péélistes se plaignaient. Le maire, malgré la néfaste influence de son Libouban, commence à comprendre qu'il doit des égards à la P. L. En plus, il a été décidé qu'à l'inauguration du nouvel asile départemental d'aliénés, le 18 mai, (le préfet viendra), il y aurait courses de bicyclettes sur la Levée-du-Tribunal. La municipalité offre cent francs de prix. Autre chose encore!... A l'instant même, au Mar'hallach, j'ai vendu une *Atalante* à M. le juge d'instruction. Il la choisira lundi. Ça va donner le branle à toute la magistrature. La magistrature!... Excellente clientèle! Dans un an, fillette, Lannion n'aura plus rien à souhaiter!

II

M. le préfet des Côtes-du-Nord inaugura le 18 mai l'hospice en grande pompe. Il y prononça un discours où les péélistes soulignèrent d'applaudissements endiablés la phrase suivante :

— Oui, messieurs! Lannion a droit à toutes les sollicitudes de mon administration. Lannion marche résolument dans la voie du progrès. Si j'en voulais une preuve, je la trouverais entre cent autres, dans le simple énoncé de ce programme des fêtes où une municipalité éclairée, spécialement soucieuse du goût moderne, a mis, comme première attraction, une course de bicyclettes.

M. Jézéquel était devenu du coup cramoisi de vanité. M. le préfet lui avait déjà serré la main à la gare, en le félicitant de son dévouement à la République. M. le préfet, au mot « municipalité », s'était tourné avec un sourire aimable vers lui, l'unique progressiste du conseil. Décidément, le cycle, à tous égards, mènerait plus loin que les livres, et l'homogénéité des votes péélistes aurait ouvert la voie à de bien glorieuses destinées.

Le ciel était radieux. Des cordeaux tendus sur les deux quais, entre le pont de Kermaria et le pont Sainte-Anne, délimitaient la piste où devait se disputer à trois heures de l'après-midi le Championnat de Lannion : soixante francs au premier, vingt francs au second, quinze francs au troisième, cinq francs au quatrième.

Sur les marches qui accèdent au Palais de Justice, une tribune en planches, drapée d'andrinople, avec ornementation de feuillages et d'écussons était réservée aux autorités. M. Jézéquel y avait sa place marquée, immédiatement après le second adjoint, en sa qualité de rapporteur du budget cycliste. De cette tribune, on dominait tout le parcours. Les coureurs partiraient devant l'estrade, sur le quai appelé Levée-du-Tribunal, traverseraient le pont Sainte-Anne, longeraient le quai adverse, puis, par le pont de Kermaria et la Levée, reviendraient à leur point de départ. Ce trajet devait être effectué trois fois. Huit concurrents s'étaient inscrits, dont un de Saint-Brieuc et un de Morlaix. Pour les autres, la P. L. fournissait ses cinq meilleurs athlètes : Guyomar, Jean Kerjan, Le Hir, Ropers et Jegou. Enfin, le huitième était un gars presque inconnu, vêtu d'un maillot bleu et blanc, sans manches, et d'un pantalon de treillis que deux ficelles serraient aux chevilles. Il montait une antique bécane, au guidon rouillé, au pneu bruni de vétusté. Les premiers spectateurs arrivés, égrenés le long des cordes, se le désignaient en plaisantant. On sut bientôt qu'il était originaire de Pleumeur-Bodou et servait comme garçon boulanger rue Geoffroy-de-Pontblanc, chez M. Ruello. A trois heures précises, la fanfare municipale annonça par un pas redoublé l'approche de M. le préfet, qui pénétra aussitôt dans la tribune officielle, escorté du sous-préfet, des conseillers généraux, du maire, du procureur et de M. le juge d'instruction, particulièrement jovial ce jour-là. M. Jézéquel, cravaté de noir, debout au second rang des autorités, s'épongeait le front, envoyait de petits bonjours à sa fille, qu'il avait reconnue avec les Salaün, à proximité de l'estrade. Les huit concurrents se mirent en ligne, en une seule série, contre l'usage généralement admis dans ces sortes de courses; un coup de pistolet donna le départ. Dès le premier tour, Jean Kerjan et le Morlaisien menèrent un train soutenu, à quinze longueurs environ devant les autres en groupe. L'ordre ne changea pas jusqu'au passage devant l'estrade, où le Morlaisien faiblit et rétrograda peu à peu. La foule criait : « Guyomar! Guyomar! » C'était lui, en effet, le grand favori, le vrai champion local, celui sur qui se portaient tous les vœux et toutes les espérances. Une collision désagrégea le peloton en provoquant la chute de Bertrand Jégou et du Briochin. Il y eut un murmure de satisfaction dans le public. Les deux cyclistes se relevaient un peu meurtris, mais certains pronostiqueurs compétents avaient indiqué ce Briochin comme le seul adversaire dangereux pour le favori, et le cri : « Guyomar! » se fit aussitôt plus insistant. Il ne restait plus qu'un tour et demi à parcourir. Pierre Guyomar se détachait du lot et venait attaquer Jean Kerjan à la sortie du pont de Kermaria. Le saute-ruisseau se défendit rageusement, tricotant des jambes comme un forcené, sans perdre un pouce de terrain sur son rival, qui, collé à lui en dehors, tentait en vain de le dépasser.

(*A suivre*).



Une sonnerie de clairon annonça que le dernier tour commençait. A cet instant, on vit le gars au pantalon de treillis, qui avait diminué progressivement son retard, se soulever de sa selle, baisser la tête sur le guidon; des saccades furieuses, accélérées, lui secouaient les reins, faisant soufflet. Un effort continu gonflait les biceps, comme si les bras eussent été les vrais moteurs de la machine. En moins de cent mètres, il avait rejoint les deux leaders et, continuant ces propulsions d'ataxique, il passait le poteau devant eux. Pierre Guyomar, désemparé par la résistance inopinée du petit Kerjan, se contentait de la troisième place; il précédait de peu le Morlaisien. Ce fut d'abord, derrière les cordeaux, tout un brouhaha d'hébétement. Aux fenêtres du quai, des mouchoirs s'agitaient. Puis, le nom, répété de bouche en bouche, emplit l'air de sa sonorité joyeuse : « Le Gallic! Le Gallic! »

La fanfare joua la *Marseillaise*.

Un commissaire des fêtes, la boutonnière ornée d'un nœud tricolore, alla chercher les quatre premiers, les amena dans l'ordre devant l'estrade. Le maire commença par tirer trois louis d'une bourse. A peine une sueur légère perlait-elle au front du vainqueur, dont l'œil flambait d'allégresse.

— Comment vous appelez-vous, mon ami?

— Yves Le Gallic.

II — Le Recordman, par Remy Saint-Maurice.

— Où êtes-vous né?

— A Pleumeur-Bodou.

— Votre état?

— Garçon boulanger.

— Vous habitez Lannion?

— Oui, monsieur le maire.

— C'est bien, mon ami. Je vous félicite.

Et il lui remit son premier prix au milieu des bravos.

M. le préfet, devant ce pantalon grossier et ce maillot mal lavé, n'avait cru devoir donner, congelé dans sa dignité administrative, qu'un petit salut du lorgnon, très protecteur. M. Jézéquel avançait la tête par-dessus l'épaule du maire. Il examinait le coureur et la machine, en un étonnement mêlé d'admiration. Il souffla à l'oreille du second adjoint :

—Ce gars-là a fini la course avec sa roue d'avant voilée. C'est stupéfiant!

Puis, comme il avait tout de suite reconnu la provenance de la bécane, il se faufila, malgré son obésité, jusqu'au bout de l'estrade, fit un signe à sa fille, qui s'éventait fiévreusement au milieu des Salaün.

Sibylle s'approcha :

— Fillette, c'est notre vieille marque *Abadie* qu'il montait là?

— Oui, papa.

— Tu la lui avais louée?

— Oui, papa... au tarif, répondit la jeune fille sans se troubler.

M. Jézéquel grommela encore :

— Stupéfiant!

Puis, un œil fermé, en maquignon, il chercha de loin une dernière fois la silhouette du gars, entré maintenant dans la foule, où les mitrons du pays lui commençaient une ovation.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain, sitôt sur pieds et sa barbe faite, M. Jézéquel manda devant lui le triomphateur.

Yves Le Gallic se présenta béret bas, le cotteron de travers, les paupières un peu rougies par des libations nocturnes.

Le commerçant arpentait le rez-de-chaussée avec d'imperceptibles sautillements sur la pointe de ses espadrilles. Par intervalles, il se gonflait les joues de tout l'air qu'elles pouvaient contenir, et qu'il chassait ensuite par bouffées brèves. Il n'y avait point chez lui, disait-on, indice plus certain des satisfactions vives.

— Le Gallic! fit-il, en posant tout de suite sa voix dans l'intonation sceptique, depuis quand montes-tu?

— Depuis le mois d'avril seulement, monsieur Jézéquel... Encore ce n'est pas tous les jours dimanche.

— Hem! Hem! je comprends, répliqua l'autre, avec une feinte d'incrédulité, tu voudrais bien m'en faire accroire. Ton succès d'hier est quelque chose, pas grand'chose pourtant. Le hasard, une plus ou moins bonne disposition physique chez les divers concurrents, peuvent intervertir dès demain les résultats. On ne juge pas un homme sur si peu. Ma fille, ajouta-t-il, m'a confié qu'au besoin tu ferais ton métier du cyclisme.

— Pour ça, oui! répondit le mitron, avec un regard instinctif vers les panneaux d'héliogravures.

— Combien as-tu par mois chez Ruello?

— Trente-cinq francs, le lit, la soupe et le cidre.

— Hé! hé! c'est déjà beau. Ne t'imagine pas, le gars! que tu trouveras mieux dans une maison de cycles avant longtemps... en admettant toutefois que ta qualité de coureur se confirme. Lannion, soit dit entre nous, n'est, malgré son club, qu'une très humble localité sportive. Seul, parmi nos anciens champions, Guyomar a remporté deux prix à Saint-Brieuc. A Rennes et à Brest, il n'a pu rien faire.

— Je sais bien, fit le gars, qui ne se déconcertait pas. Mais, sans doute, vaudrai-je mieux que Guyomar, puisque je l'ai battu.

Devant cette belle assurance, le marchand de cycles sourit, la bouche en biais, et cligna de l'œil gauche, comme s'il examinait une machine neuve. Il marcha deux ou trois fois encore sur la largeur de la boutique, repris dans le bout des pieds par l'involontaire et élastique sautillement, puis il s'arrêta en face de son interlocuteur, lui tapa sur l'épaule familièrement, sans que son geste ou sa physionomie trahissent autre chose qu'une très paternelle bienveillance. Il changea de tactique.

— Mon garçon, fit-il, ta victoire d'hier m'a charmé. Nous sommes tout à fait compatriotes. Tu es né à Pleumeur-Bodou et moi à Trégastel, où mes parents furent enterrés... De plus, tu t'es toujours montré un voisin serviable. Je protège la bicyclette par devoir et par goût... Tu as fait honneur à mon magasin, en montant une *Abadie* qui en sortait. Tu l'avais louée, je le reconnais; mais je veux, partiellement au moins, t'indemniser de cette location. Au nom de la maison Abadie, je te remets vingt francs. Est-ce assez? Te rappelles-tu combien tu as versé à ma caisse?...

— Mais, rien du tout... rien du tout!... balbutia le mitron qui ne comprenait plus.

— Pas de fausse générosité avec moi! repartit l'autre, et il mit le louis sur son comptoir, devant le mitron.

M. Jézéquel prit un ton plus grave, pour mieux appuyer sur l'importance des propositions qu'il allait émettre.

— Désormais, tu ne monteras plus en courses l'*Abadie*. C'est, à coup sûr, une bonne machine, mais plusieurs des récents perfectionnements lui font encore défaut. Voici une *Atalante* munie du pneu *Parisis*. L'*Atalante!* La merveille des merveilles! Nulle autre n'aura sa rigidité, ni son roulement. De ce jour, tu deviens Atalantien. J'assume de grosses responsabilités en prenant vis-à-vis de toi cette initiative. Ne l'oublie jamais, mon garçon... Le 10 juillet, on court une régionale à Saint-Brieuc. Le 24, ce sera le Championnat de Bretagne,

à Rennes. J'y enverrai ton engagement cacheté, et nous verrons bientôt si tu vaux mieux que Guyomar.

Yves Le Gallic écarquillait les yeux. Quelque impatient qu'il eût été pour lui-même, il n'escomptait pas une marche si rapide de ses ambitions. L'émotion l'étreignait à la gorge. Pour un peu, il fût tombé dans les bras du père de Sibylle, du bienfaiteur qui lui facilitait tant d'espérances. Mais l'air de dignité où M. Jézéquel excellait, à l'occasion, arrêta l'élan de spontanéité.

L'entrepositaire de cycles l'avait mené devant une machine supérieurement construite et dont le guidon nickelé brillait de tous les rayons du soleil matinal.

— Ce sera celle-ci! fit-il solennellement.

Le celte eut pour les pédales fines, pour les jantes d'émail neuf, pour le pneu au caoutchouc vierge, un de ces longs regards amoureux et extasiés que les jeunes fils de brenns réservaient sans doute à leur première framée. Ce nom prestigieux, *Atalante*, enroulait ses anglaises d'or, comme une guirlande lumineuse, au montant antérieur du cadre. Comment ne s'illustrerait-il pas avec une telle auxiliaire?... Et il voyait, dans son imagination de simple, les roues tourner si vite, si vite, qu'il en eut là, sur place, tout de suite un presque vertige. Timidement, avec son large sourire qui découvrait toutes les dents, il avançait une main pour s'approprier la machine. M. Jézéquel le retint.

— Pas encore, mon gars!... Songe au prix qu'elle coûte. Tu continueras à t'entraîner en temps ordinaire avec l'*Abadie*. Trois jours avant ta prochaine exhibition, tu essaieras l'*Atalante*, mais en ma présence, sur la Levée-du-Tribunal. Une bécane de six cents francs... bigre! Réfléchis un peu.

Yves Le Gallic ne protesta point. Le chiffre le terrifiait et le grisait. Ainsi, on lui prêterait pour ses futures courses un instrument de cette valeur! Il hocha la tête approbativement, le front plissé, un pétillement d'orgueil au fond des yeux.

— Vous êtes bon, vous aussi! bégaya-t-il.

M. Jézéquel ne saisit pas la portée de l'adverbe. Il n'inspectait ses livres qu'aux fins de mois et Sibylle n'avait jamais trompé sa confiance commerciale. Il fit une moue de bonhomie modeste en reconduisant le mitron vers la porte, et lui tapota longuement le dos, en camarade. Puis, quand l'autre eut avancé le pied sur le seuil, le marchand de cycles feignit un réveil de mémoire subit. Oh! pour une bagatelle!... mais les affaires sont les affaires!

— Rentre donc! fit-il.

Il alla chercher dans sa caisse deux feuilles de papier toutes préparées.

— Signe moi ça... tu es mineur... ça ne t'engage à rien... C'est une simple précaution... tu comprends... Un accident est vite arrivé, et quand les machines ne vous appartiennent pas!... Il faut nous mettre à couvert tous les deux, saisis-tu bien?... Si, par exemple, à l'entraînement, tu faussais quelque rouage de l'*Abadie* (comme c'est arrivé hier)... ou de l'*Atalante*... (ce qui serait plus grave)... eh bien! grâce à ce papier-ci, les maisons supporteraient les frais d'avarie... Ça n'a pas d'autre importance que celle-là... signe...

Le jeune Breton crut comprendre en effet, et, sans plus de réflexion, après avoir eu l'air cependant, par méfiance campagnarde, de méditer les textes suscrits, il prit une plume, la trempa à trois reprises soigneusement dans l'encrier, s'appuya de tout l'avant-bras sur le comptoir pour bien affermir sa main, et, aux places que lui indiquait du doigt le père de Sibylle, apposa, le plus correctement qu'il put, les huit lettres de son nom. M. Jézéquel versa sur les signatures un peu de poudre bleue, puis, par un cillement jovial d'un seul œil, à sa manière, signifia au mitron qu'on n'avait plus besoin de lui pour ce jour-là.

Quand Le Gallic eut disparu, après une minute d'attente pour prévenir tout retour de sa part, M. Jézéquel se frotta les mains, sourit à sa pipe qu'il alluma, et relut les deux papiers. Ils étaient d'une rédaction très claire, dont la simplicité semblait exclure tout machiavélisme.

« Je soussigné, Yves Le Gallic, reconnais avoir monté, hier, dans le Championnat de Lannion que j'ai gagné, une bicyclette de la marque *Abadie et Cie*, qui avait été mise à ma disposition par M. Jean-Marie Jézéquel, entrepositaire de ladite marque.

Lannion, le 19 mai 189...

« *Signé :* LE GALLIC. »

« Je soussigné, Yves Le Gallic, champion de Lannion, déclare ne vouloir employer, pour mes courses prochaines à Saint-Brieuc, et à Rennes, que des machines de la marque *Atalante*, qui me seront prêtées par M. Jean-Marie Jézéquel, dépositaire de ladite marque dans le département des Côtes-du-Nord.

Lannion, le 19 mai 189...

« *Signé* : LE GALLIC. »

M. Jean-Marie Jézéquel prit la plume encore humide, ouvrit un buvard, y choisit deux feuilles quadrillées à l'en-tête de sa maison, pencha son cou à droite, sur la chemise de flanelle à cordelière rouge, et, avec de larges aspirations dans la pipe de vieux buis, il écrivit :

*A Monsieur*

*Monsieur Verneuil, gérant de la maison de cycles* Abadie et Cie, *rue du Quatre-Septembre. Paris.*

« Monsieur,

« Ainsi que vous l'aurez appris par les journaux spéciaux et que vous le contrôlerez dans l'*Echo de Lannion*, que je vous communique, un coureur, nommé Le Gallic (Yves), a remporté, hier, notre premier championnat local. Ce coureur montait

une machine *Abadie*, qu'en connaissance préalable de la valeur de l'homme, j'avais cru devoir mettre à sa disposition. La pièce ci-jointe, signée de lui, en fait foi. J'ai, suivant les statuts que vous m'aviez communiqués en 1893, versé à cet individu, à titre de rémunération pour publicité, la somme de vingt francs, qui a été passée sur mon grand-livre, à votre compte. Vous voudrez bien, conformément aux mêmes statuts, me créditer d'une somme égale, comme intermédiaire.

« Veuillez agréer, etc.

« J.-M. Jézéquel. »

*A Monsieur*

*Monsieur Tarral, directeur sportif de la maison de cycles l'*Atalante, *avenue de la Grande-Armée. Paris.*

« Monsieur,

« M'en rapportant aux instructions confidentielles que vous avez bien voulu me communiquer à la date du 10 courant, j'ai l'honneur de vous faire connaître qu'un individu, du nom de Le Gallic, né à Pleumeur-Bodou (Côtes-du-Nord), âgé de dix-sept ans, exerçant à Lannion la profession de garçon boulanger et répondant à toutes les qualités physiques requises pour constituer le coureur d'élite, s'est signalé d'une manière absolument exceptionnelle dans notre premier championnat local, qu'il a gagné. La classe de certains de ses concurrents, l'insuffisance de sa machine (il a terminé son sprint avec sa roue d'avant voilée), le style impressionnant dans lequel il démarrait à la distance, établissent son indiscutable supériorité. Si j'ajoute que Le Gallic s'exerçait à bicyclette depuis moins d'un mois, dans ses rares loisirs, et qu'il a réglé sa tactique avec une science innée de la course et du train, je pense que l'éclat d'un tel début s'en trouvera singulièrement rehaussé.

« J'ai, après maints pourparlers, nécessités par l'empressement de vos concurrents, décidé Le Gallic à monter dorénavant l'*Atalante* et je me suis commis pour l'engager moi-même à Saint-Brieuc et à Rennes, où des réunions vélocipédiques importantes auront lieu à bref délai.

« J'appelle votre attention très particulièrement sur les courses qu'il y fournira. Je crois et je répète qu'il y a en lui l'étoffe d'un crack de tout premier ordre.

« Au cas où les événements prochains confirmeraient mes prévisions, je vous demanderais, d'après les termes mêmes de la circulaire confidentielle ci-dessus citée, un 25 0/0 fixe sur les émoluments et gratifications que vous pourriez lui attribuer dans les deux premières années de sa carrière. Vous porteriez également à mon compte créditeur, suivant le tarif usuel, les petites dépenses qu'entraîneront mes déplacements à Saint-Brieuc et à Rennes où, pour éviter toutes manœuvres de concurrence, je me ferai un devoir d'accompagner notre jeune champion. Je joins à cette lettre sa déclaration signée, relative à votre marque.

« En attendant une réponse favorable de vous, je vous prie, monsieur, de me croire votre toujours dévoué serviteur.

« J.-M. Jézéquel. »

Il répéta les mêmes termes ou à peu près pour le directeur-gérant de la *Société des pneumatiques Parisis.*

Cela écrit et relu, et les trois plis étant cachetés, M. Jézéquel se leva, pivota sur ses espadrilles à fleurs rouges et, comme Sibylle entrait, il l'embrassa vivement, sous le prétexte qu'elle étrennât sa barbe.

— Fillette, dit-il, avant qu'il soit un an, j'aurai doublé ta dot.

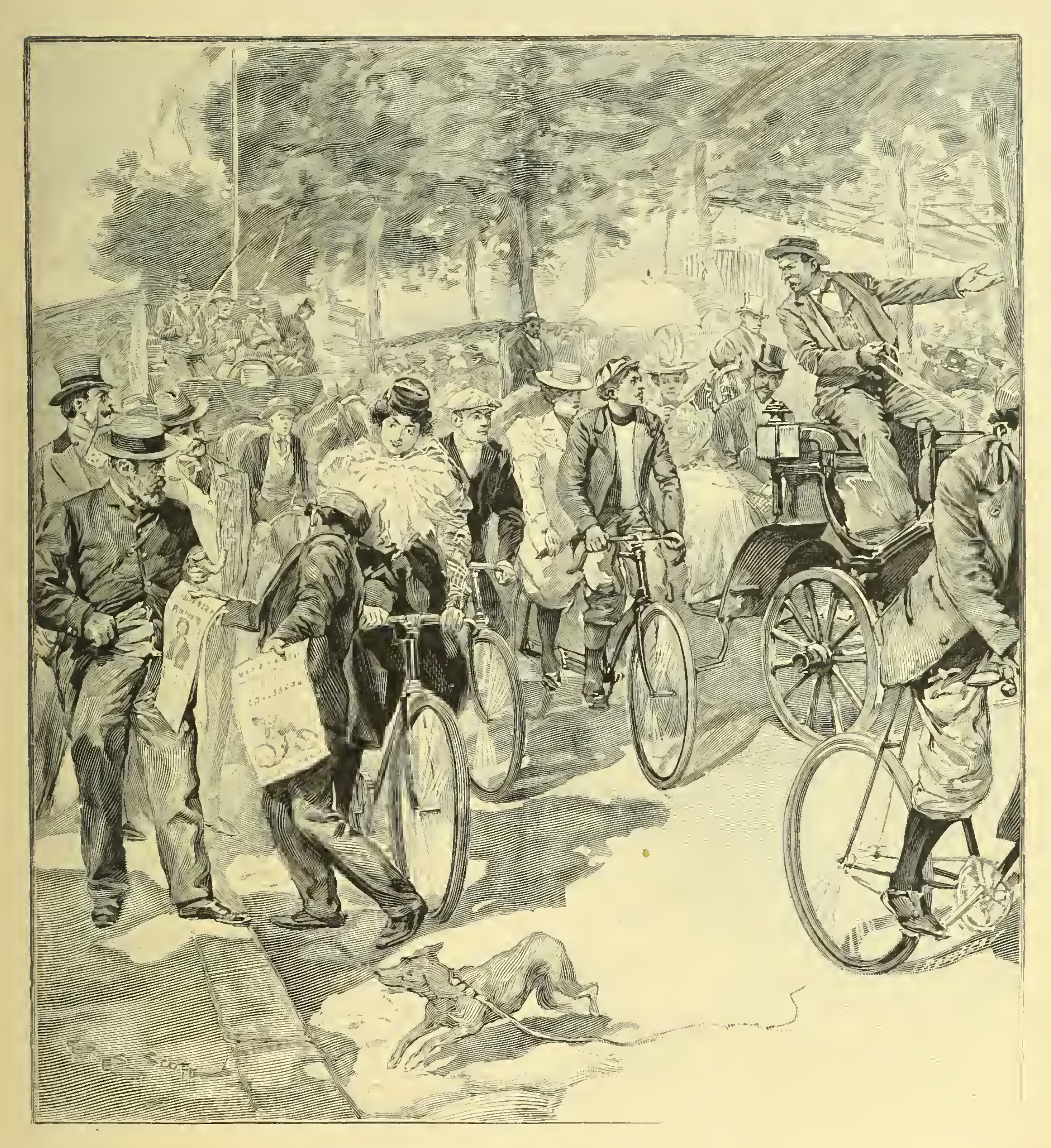
M^lle^ Sibylle commença par sourire, parce que l'idée de gain avait pour premier effet naturel de lui dilater l'âme, puis, ayant pu déchiffrer à distance la suscription d'une enveloppe bulle, elle devint subitement songeuse, sans chercher pourtant, soit par respect, soit par pudeur filiale, à pénétrer le secret des bénéfices supputés. M. Jézéquel chaussa une paire de « bains de mer », se coiffa d'un feutre mou en bataille. L'heure de la levée approchait. Il se rendit lui-même à la poste, en faisant vibrer ses lèvres flasques, par manière d'amusement, sous de longues poussées d'haleine.

Pour revenir, il contourna le Mail, prit le quai d'Aiguillon. Il rencontra le chanoine Marzin, un des soi-disant promoteurs de l'alliance franco-russe, et le poète Allan Soisbault, qui avaient à Lannion rang d'hommes illustres; il les salua presque en égal. Il rencontra M. Libouban, le secrétaire de la mairie, qui était son ennemi personnel, et le toisa. Arrivé rue Du Guesclin, il considéra longuement deux immeubles, hauts chacun de trois étages, appartenant à son voisin, le boulanger Ruello. Le second des immeubles se trouvait contigu au magasin de cycles, car la rue Du Guesclin aboutit dans la rue Geoffroy-de-Pontblanc. Le tout représentait un revenu d'environ trois mille francs. M. Jean-Marie Jézéquel fit ce raisonnement :

— Avec les vingt-cinq pour cent que m'allouera M. Tarral, je serais, si les choses tournaient bien, en mesure de me porter acquéreur au printemps prochain. Ruello, je le sais, cherche à vendre. Ça m'arrondirait très convenablement.

III

Saint-Brieuc possède au moins un rudiment de vélodrome, et très suffisamment aménagé si on le compare aux établissements similaires de chefs-lieux plus importants. Les tribunes ou estrades peuvent contenir une assistance nombreuse. La piste est en terre pilée avec des virages calculés pour de bons records. Ici, les vraies règles du sport étant observées, chaque course se disputait par séries. Quand Le Gallic descendit en piste pour la sienne, sur son *Atalante* lumineuse, avec le maillot de laine noire, le caleçon et les escarpins neufs



Des cyclistes des deux sexes suivent le sillage... (Voir page 18.)

achetés de son premier gain de cycliste, les yeux immédiatement se tournèrent vers lui. L'antique rivalité de Saint-Brieuc et de Lannion, les mille et un racontars de la foule qui précèdent et annoncent les grandes réputations, expliquaient cette curiosité. Lui paraissait à peine gêné par tous ces regards : il fit deux ou trois tours seul pour se dérouiller les jambes, en promenant sur le public, échelonné dans la hauteur des gradins, son sourire de naïveté placide. Il abordait sans hésitation les virages essayés dès le matin en présence de son mentor. D'ailleurs, il lui semblait qu'avec cette machine si roulante et si maniable, il eût escaladé des falaises à pic. Le signal donné, il s'élança résolument.

Les connaisseurs se signalaient d'un groupe à l'autre l'étonnante élasticité de son coup de pédale. Au dernier tour, en trois secousses de reins, aussi violentes que la détente d'une catapulte, il laissa sur place ses concurrents, pour gagner dans un sprint fulgurant. Il renouvela ce succès dans la finale, plus facilement encore, au dire de M. Jézéquel, dont le verbiage bruyant emplissait le vélodrome.

Le commerçant lannionnais, le « dénicheur de

champions », ainsi qu'il se laissait appeler déjà, recevait les compliments avec une bonne humeur sans fatuité. Quant au vainqueur, il riait comme un enfant, en serrant les mains inconnues qui se tendaient à lui par-dessus les balustrades. Saint-Brieuc, pour cette brillante victoire, pardonnait à Lannion, peut-être parce que l'instinct populaire y devinait un prélude à d'autres triomphes, dont l'éclat rejaillirait sur la Bretagne entière. Quelqu'un cria même : « Vive Morel deux !... » et des bravos confirmèrent la justesse de l'exclamation. Le Gallic, lui, n'avait plus une notion exacte de ce qui l'environnait, êtres et choses. Il subissait ce demi-étourdissement de l'homme qui vient de courir en rond, et en même temps une sorte de bien-être physique indéfinissable, produit par la vitesse elle-même, comme si cette lutte vertigineuse contre le vent eût satisfait à quelque fonction nécessaire de son organisme. Il s'y ajoutait, dans son intellect étroit de primitif, une sorte de joie animale de la victoire, succédant au désir forcené de vaincre.

A Rennes, huit jours plus tard, il gagna dans un style identique, dépensant pour l'effort décisif des ressources inépuisables de muscles et d'énergie. C'était le Championnat de Bretagne. Là, il avait affaire à plus redoutable partie. Il se mesurait avec des lauréats parisiens, d'origine bretonne ainsi que lui, mais réputés dans la capitale comme bons sujets de second ordre. Cependant il semblait que sa valeur personnelle s'accrût en proportion de celle de ses rivaux. Sa vitesse, toujours égale en apparence, s'accélérait jusqu'au point où elle devait mettre un même intervalle à l'arrivée entre l'adversaire, quel qu'il fût, et lui. Le soir, l'U. V. R. (*Union Vélophile Rennoise*) lui offrit un punch. M. Jézéquel répondit aux toasts en son nom. Le Gallic s'entendit héler dans les rues par des gens qu'il n'avait jamais vus. Il eût souhaité que Sibylle fût à côté de lui : mais M. Jézéquel ne manquerait pas de fournir à sa fille un récit circonstancié de l'expédition. Le lundi matin, à la gare, quelques enthousiastes de l'U. V. R. s'étaient donné rendez-vous. Le Gallic fut hissé dans son compartiment par des bras robustes. On lui fit jurer qu'à Paris il courrait en maillot blanc avec les hermines bretonnes. On le supplia jusqu'au coup de trompe du chef de train de demeurer à la portière, où M. Jézéquel, sitôt le convoi en marche, le remplaça, en agitant son feutre mou, et le dernier wagon avait déjà quitté la gare que les cris : « Vive Le Gallic ! Vive le champion de Bretagne ! » retentissaient encore sous la voûte sonore du hall.

Champion de Bretagne ! comme Luc Morel le fut lui-même avant de gagner le Grand Prix de Paris ! Car Sibylle lui avait appris depuis un mois les gestes fameux de l'histoire contemporaine, et ce fils de rustres qui, à l'école primaire, après quatre ans, écrivait encore *B* pareil à *L*, s'était, d'un jour à l'autre, découvert assez de mémoire et de sens critique spécial pour apprendre, retenir et comparer entre elles toutes les performances notoires. Champion de Lannion, champion des Côtes-du-Nord, champion de Bretagne ! Bientôt, on dirait champion du Monde ! Et dans le silence du retour, tandis que M. Jézéquel, aphone de contentement, un pouce à chaque gousset, se tambourinait sur l'abdomen avec huit doigts, Le Gallic rêvait : tous les mots les plus pompeux de son vocabulaire résonnaient tumultueusement dans son cerveau d'adolescent.

On arriva à Lannion. Sur le quai, une délégation cycliste les attendait. Depuis que Le Gallic avait versé dans leur caisse sa cotisation de cent sous, les péélistes revendiquaient le nouvel athlète comme leur propriété dorénavant exclusive. Cependant, ni Guyomar, ni Jean Kerjan, ni les hommes marquants de la P. L. n'étaient là. Pierre Guyomar avait un rhume, Jean Kerjan portait des exploits en ville. Les manifestants appartenaient à la catégorie la plus modeste de l'association : on y comptait trois garçons bouchers, deux ouvriers chapeliers, un commis de bazar et un vendeur de l'*Echo de Lannion*. Il fallut trinquer dans le débit voisin. M. Jézéquel et le champion se disputèrent les honneurs de l'ardoise. Finalement, le champion paya. Les bouchers, mis en voix par l'absinthe, criaient : « Vive le Gallic ! Vive Jézéquel ! » Le marchand de cycles remercia devant le zinc, par une petite allocution très d'actualité et très sportive.

Les péélistes enlevèrent sur leurs épaules la bicyclette victorieuse, et ce fut dans une allure de triomphe, parmi les acclamations de la foule, que le cortège fit le trajet de la gare à la place du Centre.

Rue Geoffroy-de-Pontblanc, des chaînons de papier disposés en guirlandes, aux couleurs de la presse cycliste, rose et oseille pâle, des girandoles de godets polychromes, suspendues pour l'illumination du soir, donnaient un air de fête à la chaussée. Dans la devanture du magasin de cycles, une énorme pancarte manuscrite relatait l'événement de la veille. Des découpures de journaux locaux échiquetaient les vitres. A côté, une photographie déjà passée de tons, due à l'appareil de quelque opérateur forain, portant cette suscription, à la plume, de la main de Sibylle : « Seul portrait connu », représentait Le Gallic à l'âge de quinze ans. On le lui avait dérobé pour la circonstance, dans le grenier du patron Ruello, sous sa paillasse.

M. Jézéquel trouva sur le comptoir une douzaine de plis télégraphiques à son nom, tous signés de constructeurs célèbres. Un seul s'adressait personnellement au vainqueur : « *Compliments.. Venez Paris. Lettre chargée suit.* — Tarral. »

Le directeur de l'*Atalante* était évidemment un politique. Dans le tohu-bohu de la boutique envahie, M^lle^ Sibylle se rapprocha de Le Gallic. Elle avait le teint plus animé, un pétillement plus vif au fond des prunelles. De petits tremblements agitaient ses lèvres dans le silence même. Un remous de la foule, appelée à l'autre extrémité du magasin

par les exclamations grandiloquentes de son père, la laissa seule un moment face à face avec le champion.

— Es-tu heureux? demanda-t-elle.

Il balbutia que oui, en signifiant par son trouble qu'il se réjouissait surtout de l'avoir contentée. Alors, profitant de ce que toutes les attentions étaient ailleurs, elle lui prit la main, qu'elle étreignit vivement :

— Mon père a annoncé qu'il te menait à Paris... Dès demain peut-être... Promets-moi de m'écrire, de m'envoyer ton portrait... le premier qu'on tirera de toi, là-bas, pour que je le mette, au lieu de cette vieille photographie, à la place d'honneur. Et tu te diras, chaque fois que tu penseras à Lannion, qu'il te faut devenir le premier sprinter du monde.

Puis, tout à coup, comme si elle eût craint dans ses paroles, dans son geste, d'avoir dépassé la mesure de l'antérieure camaraderie, elle redevint la fille rieuse de jadis et ajouta, avec une moue :

— Qui donc à présent m'aidera à fermer le magasin? Qui posera panneaux, boulons et clavettes? Te souviens-tu du premier soir où tu m'as parlé de cycles? Etais-tu assez gauche en secouant tes jambes! Je te vois encore pilant sur le parquet... Tu comprends qu'ayant été un peu ton initiatrice, ton avenir m'intéresse maintenant plus que bien d'autres choses.

Il hocha la tête, riant en même temps qu'elle au souvenir de ses premiers essais d'assouplissement devant la bécane.

— Oui, je me rappelle! Est-on bête quelquefois, mam'zelle Sibylle!...

Ils se turent l'un et l'autre. Leurs regards avaient rencontré celui de Jean Kerjan, un regard sec, aigu, qu'une exaspération mentale semblait avoir enfiévré soudain.

— Qu'est-ce que tu as à nous examiner comme ça? demanda Sibylle, toujours en plaisantant.

Le petit clerc d'huissier s'avança, et, incapable de dissimuler plus longtemps une part de ses souffrances intimes :

— On dit que Le Gallic va partir... Il a bien de la chance, lui!...

Dans l'intonation de la seconde phrase, on devinait une rage d'envie furieuse, le désir immodéré d'un sort semblable et prochain.

— Voilà que tu recommences à divaguer, murmura Sibylle. Pauvre petit!... Ton tour n'est pas encore venu. . . . . . . . . . . . . . .

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le surlendemain fut le jour des adieux. Yves Le Gallic et M. Jézéquel prenaient le train, à quatre heures, pour Paris. M^lle^ Sibylle, ayant eu connaissance du serment fait aux Rennois, avait consacré la dernière journée à coudre, avec la dextérité d'une couturière, le maillot de satinette blanche sans manches, sur lequel était appliqué un champ d'hermines.

La séparation se fit presque gaiement. Celui qui partait n'allait-il point vers le bonheur?... M^lle^ Sibylle ne savait-elle point, par l'expérience de ses lectures, que la carrière d'un sprinter ou champion de vitesse dure trois ans, quatre au plus?... Et dans l'intervalle, tout l'argent qu'il allait gagner permettrait à l'ancien garçon boulanger de fréquentes incursions au pays natal. Seul, à la gare, M. Ruello pleura. C'était un vieux réactionnaire, qui portait la barbe en collier, à la mode ancienne. Son grand-père avait fait les guerres de la chouannerie. Le patron Ruello perdait un ouvrier modèle; il affirmait au chanoine Marzin que, malgré tout, la boulangerie eût mieux réussi à ce petit. Cette fois, toutes les notabilités sportives de la P. L. avaient pris mot pour accompagner les voyageurs jusqu'à leur wagon. Pierre Guyomar s'était confessé à lui-même qu'un champion pensionné par l'*Atalante* vaudrait dans la suite quelques bénéfices à son auberge. Jean Kerjan mettait une sorte de raffinement haineux à savourer jusqu'au bout la joie de son rival. Les mains se serrèrent une dernière fois et, tandis que le convoi s'ébranlait, parmi les « Bonne route! » et les « Adieu! » des péélistes, la voix stridente du clerc d'huissier lançait un « A bientôt! » dont ni Le Gallic, ni M. Jézéquel, sur l'instant, ne comprirent le sens. A la bifurcation de Plouaret, ils purent trouver un compartiment de seconde classe inoccupé; les troisièmes étaient indignes désormais d'un champion de Bretagne.

La soirée, puis la nuit, furent un long monologue du marchand de bicyclettes qui, s'étant muni d'un *Traité d'entraînement* et d'un *Manuel du Coureur*, les lisait à haute voix à son compagnon de route, en faisant suivre chaque précepte d'un commentaire verbal approprié. Mais Le Gallic n'y prêtait qu'une oreille distraite, grisé sans doute par la facilité de ses premiers succès ou persuadé que sa valeur suppléerait quand même à ce fatras de théories. Parle-t-on de soins à un homme en pleine santé?... Bercé par le bruit des roues, il se laissait, comme au retour de Rennes, hypnotiser par les rêves de gloire.

Trois fois champion! Avec quelle aisance, il avait gravi les premiers échelons de la fortune! Le train qui l'emmenait lui parut moins prompt que sa propre destinée, moins impétueusement lancé que lui vers son but. Mais, comme la plupart des idées chez lui se réduisaient à des formules visuelles, à des images très élémentaires et cependant très nettes, et comme le train, à cet instant-là, ayant du retard, descendait une rampe à toute vapeur, il se figura devenu lui-même locomotive. Oubliant la lecture de son mentor, il s'accouda à la portière, tête nue, le front en coupe-vent et regarda les roues de la grosse machine dévaler dans la pente courbe, sous l'impulsion rythmique des bielles. Des braises rouges grêlaient sur la voie, dans la pénombre du crépuscule. Ces bielles d'acier, au balancement si régulier, représentaient la souplesse mécanique, irrésistible de ses jarrets. Et ce n'était plus un poussier embrasé de charbon,

mais une pluie dense de pépites d'or qui, à chaque coup de pédale, criblait le sol sous lui. Il palpa dans son gilet, au travers du drap neuf, la masse des vingt-neuf pièces de vingt francs qui composaient déjà son premier avoir, et deux larmes voilèrent ses prunelles. Il se rassit, à la place d'angle, en face de M. Jézéquel. M. Jézéquel attendait, son manuel posé sur la banquette. Leurs physionomies se comprirent. Une crise d'effusion jeune, un peu nerveuse mais sincère, jeta le ci-devant mitron dans les bras du père de Sibylle. Cet homme était vraiment sa providence! Sans ce marchand de cycles et sans sa fille, ne serait-il pas demeuré obscurément, pour toujours, voué à la huche et au cotteron?...

L'accolade se prolongea deux longues minutes.

— Brave garçon! larmoya l'ancien libraire. Les romanciers n'inventeraient pas un bonheur comme le nôtre!...

Puis, sitôt qu'il l'eut vu plus calme, M. Jean-Marie Jézéquel reprit sa lecture et la continua, toujours avec commentaires, jusqu'à Paris.

Ils arrivèrent au petit jour. On leur avait indiqué un hôtel meublé, rue Brunel, à proximité de la Porte-Maillot, en plein quartier cycliste. M. Jézéquel se proposait d'y retenir un logement au mois pour celui qu'il n'appelait plus que « son grand élève ». Le premier soir, il demanda une chambre à deux lits; en bon père de famille, et bien qu'il ne dût séjourner lui-même que quarante-huit heures dans la capitale, il tenait à prémunir de son mieux le jeune Yves, dès le début, contre certaines tentations de son âge. Le tempérament d'un champion est chose essentiellement délicate, comme celui d'un cheval de derby. M. Jézéquel, le lendemain matin, eut un colloque avec l'hôtelier, fixa le prix de la chambre, laissa par écrit son adresse à Lannion, afin qu'on le tînt au courant des moindres incartades du garçon.

Le Gallic et lui consacrèrent l'après-midi aux visites nécessaires. Bien qu'ils n'eussent point dépassé le Rond-Point de l'Etoile, — toutes les courses qui les sollicitaient se trouvant dans les parages de l'avenue de la Grande-Armée, — Le Gallic subit, devant la vie et le mouvement de Paris, cet émerveillement du provincial, auquel même une petite capitale comme Rennes, aperçue entre deux trains, n'a pu donner la notion de la vraie cité.

Ils se rendirent d'abord chez M. Tarral. Prévenu de leur arrivée par lettre, M. Tarral les attendait dans ses bureaux. Les magasins centraux de l'*Atalante* dépassaient en splendeur tout ce que Le Gallic avait pu jusque là concevoir. Les tandems, les triplettes, les quadruplettes, exposés chacun dans leur stand, comme des objets d'art, alternaient, en ordonnance savante, avec des rangées compactes de machines simples. Plusieurs salles se succédaient de la sorte, reliées entre elles par des portières de velours cramoisi, à crépines d'or. Puis venaient les bureaux, que séparaient du public des panneaux de menuiserie sculptée et des vitres à grillages. On apercevait derrière, ainsi que dans un établissement de change ou de crédit, les employés épinglant les liasses de billets de banque: Tout cela avait un air de grande richesse et de confort. Çà et là, une affiche aux couleurs criardes, piquée à la muraille, tranchait sur le bon goût de l'ensemble et rappelait le vrai caractère du négoce. Des grooms à la livrée de la maison circulaient dans ce rez-de-chaussée, en quête des visiteurs. Le Gallic remarqua surtout les portraits de champions, agrandissements de ceux qu'il avait vus à Lannion, exposés en bonne lumière dans des cadres qu'on eût dits d'or massif. La multitude des billets de banque frappa aussi son imagination; il en ressentit une sorte d'éblouissement.

M. Tarral les fit monter dans son bureau, à l'entresol. C'était un homme de haute stature, à la barbe blond ardent ; il avait des manières d'Anglais et un accent de Toulousain. Son visage exprimait à la fois la finesse et la cordialité. Il accueillit M. Jézéquel avec une bonhomie souple de commerçant, et Le Gallic avec la supériorité paterne du maître chez qui se présente un jeune serviteur. Il exposa ses offres qu'il savait agréées d'avance, chercha dans une pile de papiers un projet de traité, écrit à la machine. Le Gallic s'engageait pour trois ans à monter l'*Atalante* avec le pneu *Parisis*, en tout pays et dans les courses de tout genre. Il recevrait une première mensualité de cent francs, laquelle s'accroîtrait d'après une proportion calculée sur ses succès à venir. A chaque épreuve qu'il gagnerait, la maison lui assurait une gratification égale à la valeur nominale du premier prix. En outre, une bicyclette de choix lui était prêtée, qui deviendrait sa propriété personnelle après la troisième victoire, mais il en demeurait jusque-là responsable. Le Gallic reçut lecture de ces documents et, sur un clignement d'yeux de M. Jézéquel, il signa double expédition du traité. Pendant qu'il paraphait dans les marges, aux endroits que lui marquait l'index du directeur, celui-ci et l'entrepositaire lannionnais échangeaient à demi-voix deux phrases dont il ne put percevoir le sens.

— C'est bien ! fit M. Tarral, en remettant au champion l'un des exemplaires. Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne conduite et bonne chance ! — Et il lui délivra un bon pour passer aux salles de vente prendre livraison d'une machine neuve.

Munis d'un mot d'introduction du directeur de l'*Atalante*, Le Gallic et son cicérone se transportèrent à l'administration du Vélodrome d'Été où M. Hill, directeur, les traita avec une indifférence polie. Il fit consigner les couleurs du maillot, puis les avertit que le nouveau coureur pouvait, moyennant vingt francs par mois, prendre possession d'une cabine dans l'enceinte spéciale et, sur un versement unique de soixante-quinze francs, s'entraîner librement tant que le vélodrome serait ouvert.

La vue de la piste, ses dimensions, l'état irré-


ATALANTE
A BELLENGER

prochable du ciment, enthousiasmèrent Yves Le Gallic. Les virages, au premier aspect, l'effrayèrent bien un peu par leur relèvement presque vertical, mais il raisonna aussitôt que, tant d'autres moins vaillants que lui les ayant abordés en se jouant, il ne manquerait pas de s'y accoutumer comme eux, avant longtemps. Le vélodrome à cette heure-là était désert. Le quartier des coureurs, dans cet abandon et dans ce silence, offrait une physionomie étrange, avec ses ruelles parallèles, dans lesquelles s'alignaient, étroitement juxtaposées, des cabines au badigeon varié. Sur certaines portes, un barbouillage indigo ou vermillon, en anglaises grossières, indiquait le nom de l'habitant : — « *Jaas Daal, Grandpierre et Würscheu, les rois de la piste... Mlle Juliette, la grrrande recordwoman... les frères Raab, demi-dieux du tandem...* » ou encore, commandant toute une rangée, des écriteaux plus suggestifs, comme ceux-ci : « *Écurie Ladurelle... Écurie Warton...* », du nom de managers célèbres dont les pensionnaires se trouvaient ainsi réunis sur un même emplacement.

Le gardien du quartier désigna au nouvel arrivant un petit réduit en planches mal éclairé, à l'extrémité de la sixième ruelle. Dans un mouvement instinctif de vanité et de plaisir, le Breton, empruntant le crayon de M. Jézéquel, inscrivit, en signe de prise de possession, son nom sur la cloison de sapin...

— Comme te disait M. Tarral, tu n'as plus qu'à marcher droit, répétait à l'heure du départ le père de Sibylle. On te fournira aux bureaux de l'*Atalante* tous les renseignements dont tu auras besoin ; s'il te faut d'autres conseils, écris-nous. J'exige d'ailleurs, pour ma fille ou pour moi, deux lettres au moins par semaine. Surtout, pas de managers ! C'est une gent de parasites et d'exploiteurs. Au revoir, sois courageux et fais honneur à tes premiers amis.

En se donnant l'adieu définitif, ils se sentirent poignés au cœur l'un et l'autre, un peu par émotion, un peu par espérance.

Le Gallic se voyait seul, perdu dans une ville inconnue, mais avec tellement d'ambition et d'énergie !... M. Jézéquel savait la qualité de son élève, mais il redoutait aussi tant d'écueils !...

— Ah ! si je n'étais pas conseiller municipal de Lannion, comme je vendrais vite ma boutique et resterais avec toi ! — Et pour cette dernière phrase, émise d'une voix sincère, à la porte de la salle d'attente de Montparnasse, l'ex-mitron sauta au cou de l'ancien libraire.

— Dites à mam'zelle Sibylle qu'elle ne m'oublie pas surtout, ma Doué !...

— Sois tranquille, gars, sois tranquille ! et envoie-nous vite de tes nouvelles !

Tous deux pleuraient. . . . . . . . . . .

IV

Deux hauts mâts à oriflammes, que reliait pardessus la chaussée un double rang de banderoles aux trois couleurs, annonçaient que Courbevoie, ce dimanche-là, recevrait Paris. Le soleil de septembre tombait en lumière crue sur les talus des fortifications, sur les toits de tuiles de la banlieue. Une brise d'est passait par bouffées brèves, chassant à hauteur d'homme des filets de poussière diaphane. De la porte d'octroi, interminablement, la foule affluait en vagues pressées. Sous les claquements de l'étamine tricolore, elle s'écoulait par l'avenue de Neuilly, comme vers quelque rendez-vous d'habitude ou de prédilection. Des fiacres par centaines, des équipages de luxe, des limousines chargées jusqu'au caisson, tout le brouhaha des abords de champs de courses... Les cyclistes des deux sexes suivent le sillage des voitures, se reconnaissent, s'apostrophent, dans un long roulement de grelots et de rires. Pédards et cochers s'injurient, par habitude.

Chaque dimanche de belle saison, l'après-midi, de deux à cinq, Courbevoie n'est plus que le Vélodrome d'Eté.

Sur la gauche, au delà du fleuve, une vaste enclosure de planches apparaît brusquement, bariolée d'affiches dans toute sa hauteur. Du vert, du rouge, du jaune, un charivari de couleurs !... D'énormes vignettes polychromes, où des femmes nues, envolées, hissent des bicyclettes dans un ciel incendié... Des têtes-réclames de dimensions monstrueuses, représentant les célébrités du sport... Partout un mot, le même, écœurant par la répétition de ses lettres grêles, le mot marchand, qui, même imprimé, n'a figure ni de poésie, ni d'ampleur, — le mot qui a fait ces renommées de cirque et cet art de clinquant : « Cycles !... Cycles !... Le *Rutland !* la *Clyde !* l'*Oxford !* l'*Atalante !* » avec l'invariable *limited* des sociétés anglaises qu'on croirait mis là pour réduire, par une assonance, dans la pensée de l'observateur, cette fausse exubérance d'orgueil et de vie à sa vraie portée, à son seul caractère.

Auprès de l'affiche commerciale, des placards indigo, à diagonale jaune pâle disaient la gloire du meeting : le match de Luc Morel et de l'Anglais Jameson, encadré dans des *handicaps* et des courses *scratch* (toujours les mots anglais !). Puis, perdue à la base du rectangle, et lisible de près seulement, cette annonce laconique : « *Débuts à Paris du coureur breton, Yves Le Gallic.* »

Vingt mille êtres humains, attirés par le nom de Morel, par celui de Jameson, par l'accoutumance ou le désœuvrement, se bousculaient aux guichets, aux garages de machines, s'arrachaient les journaux et les programmes verts entre les mains des vendeurs. Des camelots, la sacoche déjà pleine, criaient : « Demandez la biographie de Morel !... Toutes les performances de Jameson ! » et des femmes en culotte cycliste s'en disputaient les derniers exemplaires.

Les guichets franchis, des escaliers rustiques, contournant un bassin orné de rocailles, donnent accès dans la partie supérieure du vélodrome. Le

panorama est nouveau, imprévu. On a devant soi, une façon de cuvette oblongue, d'un kilomètre de circuit, progressivement relevée aux deux extrémités par les virages. Vus d'en haut, ces virages déconcertent le spectateur novice et l'épouvantent. Des renflements violents en dissimulent la base qu'on supposerait perpendiculaire au sol. Un ruban de peinture rouge, marquant le tracé exact des mille mètres se déroule sur le ciment gris de la piste. D'autres lignes, — transversales celles-là, — indiquent les points de départ et d'arrivée. Un gazon coquet, constellé de géraniums ou de fuchsias en corbeilles, occupe l'espace intérieur. Sur tous les points de cette pelouse surgissent des disques, des châssis d'affichage, des pavillons aériens, d'un beau badigeon de céruse qui luit au soleil. Les drapeaux se balancent aux mâts. Des réseaux électriques courent et s'entre-croisent. En bordure de la piste, formant enceinte, un amphithéâtre, des tribunes, des loges de plein air sous un vélarium de toile rayée... Plus loin, un chalet alpestre, verni de neuf, à coloration vive, aménagé en restaurant. Les coins de paroi qui pourraient rester nus sont recouverts comme la rue par l'imagerie tapageuse des lithogravures; des bandes d'annonces, azur ou pourpre, tapissent la longueur des galeries, tandis que, dans le ciel même, un industriel, plus particulièrement intéressé à cette spéculation quasi-foraine, a suspendu, par d'invisibles fils, en capitales, géantes, les onze lettres de sa marque : *Cycles Lebon !...*

Les loges, une à une, s'étaient garnies. Toute l'aristocratie anglaise domiciliée à Paris donnait, ce jour-là, pour Joë Jameson. A côté des modes cyclistes, la mode du jour, la mode à rubans et à aigrettes, celle qui éblouit et qui embaume, faisait étalage de son luxe. On s'empilait aux tribunes. Un orchestre, assis au centre de la pelouse, dans l'ombre du pigeonnier en forme de dé qui sert à l'affichage, préludait à la séance par la *Marche Lorraine*. Soudain, aux quatre faces noires du cube aérien, des numéros blancs sortirent, indiquant les partants pour la première série du handicap. Un murmure courut sur les gradins, se grossit en bruit de houle. Des milliers de programmes remués mettaient un grouillement de taches vertes dans cette fourmilière humaine. Puis, du haut d'un virage, par une échancrure de la galerie, on vit dévaler les maillots de couleur, sur un scintillement de rayons nickelés.

Le handicap, — mot anglais emprunté au vocabulaire hippique, — est une course où les chances sont à peu près égalisées par des combinaisons de distance ou de poids. Sur les hippodromes de pur sang, le meilleur performer rend un certain nombre de livres à chacun des chevaux estimés inférieurs à lui, selon leur mérite respectif. Les *racers* cyclistes au contraire reçoivent le départ échelonnés, par séries, la distance qui les sépare les uns des autres établissant le rapport de leur valeur connue ou présumée.

Ces sortes d'épreuves se disputent, au Vélodrome d'Eté, sur le demi-mille anglais, soit huit cent deux mètres, distance qui peut être réduite de cent mètres environ pour les limitmen, c'est-à-dire pour ceux dont la chance dans une course régulière en ligne serait totalement nulle. Yves Le Gallic figurait dans la deuxième série. Il subissait le sort ordinaire des nouveaux venus qui se présentent accompagnés d'une réputation mal appréciable. On l'avait assez fortement handicapé; à l'exception du fameux crack hollandais Jaas Daal, lequel d'ailleurs ne courrait pas, il rendait du terrain à tous ses rivaux.

Le vacarme de clameurs qui avait accueilli l'arrivée de la première série commençait à peine à s'éteindre, lorsqu'une sonnerie électrique appela sur la piste les concurrents de la seconde.

Le Lannionnais, très pâle, le cœur serré par l'appréhension, traîna sa machine vers la sortie du quartier des coureurs; il l'enfourcha vivement, puis, les yeux à demi fermés, d'une coulée de pédales, il se laissa glisser en bas du virage. Son maillot de soie blanche, semé d'hermines noires, miroitait triomphalement sous le soleil. Un gamin, du sommet des galeries, cria :

— Ohé! les trèfles à six feuilles!

Le Breton entendit un murmure scandé au-dessus de sa tête : « Le Gallic! Le Gallic!» — un murmure où la dernière syllabe claquait en coup de fouet. Ce n'était plus la familiarité amicale du peuple de Bretagne. Tous ces gens ignoraient son mérite. La peur l'aveugla, l'orgueil l'affola. — « Le Gallic!... » Il pensait que c'était du sarcasme. Tout à l'heure devant sa cabine, un camarade bel esprit lui avait demandé si c'était bon, « la galette bretonne », et, sachant déjà le sens de ce mot « galette » dans l'argot cycliste, il s'était maîtrisé pour ne point tomber l'homme avec ses poings. Dans cette conception rudimentaire et facilement déviée, le trouble amenait aussitôt la frayeur et la frayeur s'aggravait d'une rage. Un bravo lui parut ironie. Alors, sans réfléchir, par bravade ou par colère, à peine le virage franchi, il s'arc-bouta sur son guidon. Au lieu du canter préliminaire, il fit un sprint. En trois secousses de reins, forçant la machine à répondre aux poussées furieuses des pédales, il s'élança. Ce fut durant trois cents mètres une vitesse de rêve, étourdissante, un vol de flèche. Les trépignements d'admiration faisaient tonnerre dans les tribunes. L'impulsion donnée le mena ainsi un tour de piste. Il releva la tête. Il vit de petites mains gantées de blanc qui battaient dans les loges. Il entendit l'incitation frénétique du populaire. Il sourit, de son sourire large et ingénu où toute la bouche s'ouvrait, cependant qu'une sueur légère, qui ne provenait pas de la fatigue, lui perlait aux tempes. Dans sa précipitation ou dans son inexpérience, il avait omis de se prémunir d'un lanceur. Le facétieux du quartier des coureurs vint s'offrir à lui. C'était une sorte de loustic professionnel, manager d'occasion, nommé Coquereau,

dont toute l'existence consistait à soigner des poulains hypothétiques, à égayer de ses pitreries les séances d'entraînement, ou à pourvoir les journaux sportifs de calembours douteux.

Le Gallic s'était arrêté au point de la piste fixé par son handicapage, à dix-sept mètres environ du coureur le moins favorisé après lui, à soixante environ des limitmen. Il fallait un effort soutenu dans tout le parcours pour rattraper la distance rendue. Coquereau écarta les jambes, afin de bien trouver l'aplomb, empauma d'une main la selle, de l'autre le guidon.

— Au moins, ne sois pas une galette sèche! ricana-t-il au moment du coup de pistolet, et, soit malveillance, soit gaucherie, il lança la bicyclette de travers, contre les balustrades.

Le Gallic dut effectuer un crochet pour retrouver sa ligne. Les autres filaient à plein train. Il baissa la tête encore une fois, poussa, pila. La vitesse lui coupait la respiration. La face congestionnée, comme asphyxié, un bourdonnement dans le tympan, il allait. Il eut la perception de passer sur deux ou trois de ses devançants. A l'entrée du virage, une clameur, s'enflant en tempête, lui fit pressentir qu'il arrivait dans le lot de tête. Il vit sous lui, à la corde, un scintillement d'acier qui aussitôt lui parut s'immobiliser. Il entrait dans la ligne d'arrivée. Elle était vide. Tous ses adversaires égrenés, désemparés derrière lui, abandonnaient la lutte et ne pédalaient plus que mollement. Il passa le poteau, premier de loin. On applaudit. Le public sportif aime voir gagner dans les handicaps le coureur pénalisé. Mais la persistance des battements de mains, le prolongement inusité des éclats de voix, dénonçaient mieux que la surprise de cette multitude, ils disaient la joie d'une révélation vraiment exceptionnelle.

Dans la finale, plus sûr de lui et lancé droit, il modifia sa tactique ne donna l'effort qu'à l'instant décisif, mais pour semer pareillement ses adversaires. Les chapeaux s'agitèrent, les fers de cannes tambourinèrent sur les planchers de l'amphithéâtre. Des spectateurs populaires tutoyaient le vainqueur de leur place. Lui, restait courbé sur son guidon, la bouche ouverte, dans l'ignorance des attitudes à prendre.

— Tu es content, vieux? glapit au passage un gavroche des troisièmes. Cent cinquante balles; ça vaut la peine de se déranger.

Avec les gratifications de l'*Atalante* et du *Parisis*, le premier prix atteindrait trois cents francs. M. Tarral s'était précipité vers le quartier des coureurs. Il aida son nouveau *racer* à descendre de machine, le prit par le bras pour le reconduire à sa cabine et lui souffla dans l'oreille quelques recommandations d'hygiène. Quand le Breton ressortit, frais et dispos comme s'il n'eût fourni aucun effort, la première manche match était courue, — l'Anglais battu par le sprint irrésistible de Morel. Cependant, au milieu de l'affairement général, des ardeurs et des discussions que soulevait l'*event* principal de la journée, il sentit la moitié des regards sur lui. Des silences se faisaient à son approche : ceux-là mêmes qui l'avaient précédemment félicité affectaient tout à coup des airs d'hostilité ou d'inattention. Coquereau s'avança, les coudes en ailerons.

— Abreuves-tu? fit-il.

Une douzaine d'assoiffés avaient déjà fait cercle. La plupart étaient des vaincus du handicap. Tous minables, avec des visages de brutes où l'écartement des yeux, la rudesse des cheveux plantés bas disaient la vulgarité bestiale. L'ex-mitron crut leur devoir ce dédommagement. Au buffet du pesage, Coquereau, le joyeux Coquereau (ainsi le baptisaient dans les feuilles sportives les clichés de reportage), commanda sans le consulter deux bouteilles de piper Heidsieck. Le pétillement mousseux du champagne, — une nouveauté pour lui, — amusait le Breton. On trinqua de belle humeur. Un inconnu à casquette cycliste, au plastron de chemise rose bien empesé, venait de s'asseoir parmi les buveurs. L'homme était de petite taille, grêle, jeune encore, le teint terreux, avec des prunelles claires, — ni bleues, ni vertes, — inquiétantes comme celles des hypnotiseurs. Des épaules trop hautes, dans lesquelles s'enfonçait une tête presque sans cou, attachée de travers, lui donnaient un aspect bizarre, à le laisser supposer bossu, quand on ne le regardait que de face. Il avait la parole brève et facile, des intonations de commandement, choisissait ses mots en dévisageant l'interlocuteur, dans une volonté évidente d'immédiate supériorité.

— Je viens d'interroger le chronométreur, dit-il à Le Gallic. Tu as fait dans ta série le meilleur temps qu'on ait encore relevé ici dans un handicap. Parti scratch, tu aurais sûrement chauffé le record du demi-mille. Tu n'étais handicapé qu'à trente mètres, et, malgré un départ médiocre, tu ne restes en dedans des records que de deux cinquièmes de seconde...

Les autres s'entre-regardaient d'un air entendu; ils connaissaient la nouvelle sans doute. Coquereau murmura :

— Bigre! A ce train-là, il n'y aurait bientôt plus de prix que pour lui.

Le nez dans la coupe de champagne qu'il s'était remplie sans façon lui-même, le faux bossu tenait son œil pers, magnétique, obstinément fixé sur le Breton, comme s'il eût cherché à pénétrer d'un coup tout le moral de l'homme. Peu à peu, la foule avait évacué le buffet, puis le vélodrome.

— Combien dois-je? demanda Le Gallic au garçon, après que tout le monde eut achevé de boire.

— Deux bouteilles de Piper?... ça fait trente francs! répondit l'autre sans tourner la tête, en servant un dernier client.

Trente francs!... C'était cher!... Jamais il n'aurait songé qu'on pût en dépenser tant pour de la boisson. Il entr'ouvrit la bouche, prêt à protester. Le serveur se trompait peut-être... mais Coquereau, avec son flegme de calicot farce, confirma le prix.

— Oui, quinze francs la bouteille!.. Il faut payer la bienvenue... Et puis, mon gars, tu en gagneras assez, va!

Le Gallic fouilla ses poches. Le mécontentement fit place tout à coup dans son visage à une expression de terreur blême. Ses poches étaient vides; il n'en retira qu'un vieux mouchoir. Le porte-monnaie et les vingt-deux louis qui composaient sa fortune, le premier or, si souvent contemplé et caressé, la montre en nickel, à remontoir, et la chaîne, achetées au bazar de Rennes, le soir du Championnat de Bretagne, jusqu'à la clef de sa bicyclette, tout était perdu!.. volé! Il raconta la chose, les yeux voilés de larmes

— Je parie que c'est un de ceux-là qui aura fait le coup, maugréa l'homme à chemise rose en promenant sur la bande un œil acéré de policier. Qu'avais-tu sur toi?...

— Quatre cent quarante francs en pièces d'or et six sous, ma Doué!.. répondit le Breton qui éclatait en sanglots.

Coquereau, ému par le chiffre, maugréa :

— Les crapules! Tu auras mal fermé ta cabine. Le quartier des coureurs, c'est une garenne à filous!

Les rangs des parasites patibulaires s'étaient rapidement éclaircis; ceux qui restaient protestaient de leur innocence.

Le buveur inconnu tira de son veston un portefeuille de maroquin graisseux, y prit au milieu d'une liasse un billet de cinquante francs, le froissa pour s'assurer qu'il n'en donnait bien qu'un et, le tendant au Breton déconfit :

— Tiens, règle avec cela, dit-il. Un pourboire de cinquante centimes au garçon sera suffisant... Garde le reste pour ton dîner. Tu as la physionomie d'un honnête homme. Demain soir, ton prix touché, tu me rembourseras à la brasserie de l'*Espérance*... De six à sept... J'y serai.

— Comment vous appelez-vous? demanda timidement le Breton.

Les autres, devançant la réponse, chuchotaient: « Ladurelle! ».

Mais l'homme se tut.

— Plus tard, tu le sauras. A demain, camarade!

Et il s'éloigna. Coquereau soupirait :

— Ce malin de Ladurelle!... Encore un bon poulain qu'il va me souffler!

## V

La tête basse, aussi découragé qu'après une première défaite, Le Gallic regagna la Porte-Maillot par des chemins détournés. Il voulait cacher sa peine à la foule. Les ressauts que l'inégalité du pavé ou la fréquence des caniveaux donnaient à la machine, en communiquant la secousse à tout son corps, lui apportaient un demi-soulagement à l'atroce brûlure du cœur. Il dîna d'un peu de bouilli et de fromage, dans une gargote à cochers, rentra chez lui, verrouilla sa porte, se coucha avant la nuit. Il serra dans un nœud de mouchoir, sous l'oreiller, l'argent qui lui restait de l'énigmatique bienfaiteur. La lumière grise du crépuscule, filtrant entre les rideaux de vieille serge, mettait sur tout ce mobilier terne de garni comme un brouillard de tristesse.

Au mur, en face de lui, sous une solive, un large pan de papier, décollé par l'humidité, pendait, laissant à nu le plâtre sale. L'atmosphère de renfermé et de moisi complétait l'inexprimable sensation. De l'étage inférieur, montaient par intervalles des rires de femmes et des chansons. Il s'enfouit jusqu'aux yeux sous les couvertures, pour ne pas entendre. Où donc était son grenier de Lannion?... où donc la bonne paillasse qui fleurait la farine fraîche?... Quand il s'endormait là-bas, après les nuitées de travail, c'était la voix matinale de Sibylle et quelque refrain plus gai qui berçait son premier sommeil!... Au réveil, le jour tombant, c'était son tour à lui de chanter!... Il pleura, il pensa à Sibylle, il pensa à sa mère qu'il avait perdue de bonne heure, l'appela à voix haute en tâchant à se remémorer son visage. Un petit frisson de fièvre le fit trembler. Il passa la main sous le drap pour s'assurer que le rouleau de monnaie était toujours là, et le souvenir des belles pièces d'or perdues redoubla son chagrin. Ainsi ce qu'il tenait entre ses doigts, sous ce nœud de mouchoir, ne lui appartenait même pas! C'était l'argent d'un autre, de quelqu'un dont il se trouvait le débiteur, et auquel il faudrait restituer demain, sous peine d'être jugé pire qu'un voleur!... Et, au fait, son voleur à lui, pourquoi l'avoir recherché si mal?... Il s'était adressé simplement à M. Hill, le directeur du Vélodrome. M. Hill avait répondu, sans daigner le regarder, par cet aphorisme judaïque : « Les pièces d'or n'ont pas de marque... Il fallait mettre un cadenas à votre porte! » Oh! le larron! s'il le connaissait jamais!... Et il se souvint d'une rixe entre matelots, sur le quai d'Aiguillon, à Lannion, où l'insulté, après avoir fait toucher le sol à son adversaire, lui écrasait la figure à coups de talons, si bien que le soulier en était rouge de sang jusqu'à la cheville. La fureur de l'impuissance activa l'afflux des larmes. Il cria : « Mère! », comme un tout petit enfant qui se croit perdu au fond des bois, puis, sans savoir au juste ce qu'il avait à se faire pardonner, il ajouta : « Mam'zelle Jézéquel, je vous demande bien pardon! »

Il ferma les yeux, essaya de rêver, ne vit que les figures hâves et sournoises de l'après-midi, y chercha l'expression plus hypocrite qui dénoncerait le coupable. Il ne trouva pas, s'exaspéra. En bas, les chansons folles se prolongeaient en ritournelles. Il sauta hors de son lit, alluma la bougie. Un buvard de toile cirée et un encrier de verre, posés sur la commode, arrêtèrent son regard. Il s'était promis la veille d'écrire à Lannion, et, par fatigue ou par négligence, il avait différé sa lettre. Il s'installa. Il lui sembla que la confidence épistolaire le soulagerait de moitié de sa peine. Il prit une feuille de mauvais papier vergé, resta debout,

en se courbant sur le marbre, parce qu'il se sentait ainsi la main plus appuyée. Il s'appliqua de son mieux aux boucles, aux jambages et au style, sans trop se préoccuper de l'orthographe. L'instituteur lui avait affirmé, un jour de réprimande, à Pleumeur-Bodou, que plus il réfléchissait, plus il faisait de fautes.

« Mademoiselle Sibylle,

« Je vous fais excuse pour le temps que je vous « aurai laissée sans nouvelles, quoique ce n'est pas « que je sois ingrat de Lannion et de vos bontés. « Mais j'attendais pour vous faire savoir mon succès dans le handicap et que Morel a battu Jameson, comme les journaux vous le diront. J'ai eu « hier un grand malheur dont je sanglote encore de « vous le raconter. On a volé mon porte-monnaie « au vélodrome. Si on prétend dans les journaux « que j'ai tout dépensé au cabaret du vélodrome, « en boissons, c'est des mensonges. Ne croyez pas, « mademoiselle Sibylle, que j'aurais dépensé tant « d'argent, que j'avais gagné au travail, et que je « le devais à vos conseils. Mais je suis perdu ici et « je pense qu'il va m'arriver toutes sortes de chagrins loin de vous. J'ai rencontré ce matin sur « la rue deux matelots qui sont de Lannion. Ils « vous souhaiteront le bonjour de ma part, en « rentrant au pays. J'ai vu aussi chez l'horloger « des jolies broches avec un caniche en or qui « tient une ombrelle dans sa gueule. Si je serai un « jour moins malheureux, comme je l'espère, je « vous demanderai permission de vous en offrir « une, en hommage de mon dévouement. Il fait beau « temps. Ma chambre est sur une cour où il y a « des pots de fleurs rouges comme dans la cour de « la boulangerie.

« Je vous prie de présenter mes respects à M. Jézéquel, à mon patron Ruello, que vous lui direz « bien que je ne l'ai pas oublié, et à tout le monde « qui m'a témoigné sa bienveillance, et de me « croire

« Votre éternel et infortuné serviteur,

« YVES LE GALLIC. »

« Je suis engagé pour le dimanche qui vient « dans une grande course avec Jameson, Lepvrier, « Würschen et les autres. Croyez que je serai « vainqueur. »

La rédaction de cette lettre le réconforta mieux qu'un cordial. Il se sentit un allègement à suscrire l'adresse qu'il recommença sur plusieurs enveloppes successivement, pour que les trois lignes en fussent bien droites et parallèles. Cela fait, il se remit au lit et dormit d'un somme jusqu'au matin.

Dès l'éveil, il établit par heures le plan de la journée : examen de la presse... visite à l'administration du Vélodrome pour le règlement de son prix... autre visite à M. Tarral... déjeuner, entraînement... puis le rendez-vous à l'*Espérance*.

Au premier coup d'œil qu'il jeta sur les comptes rendus, il vit son nom en gros caractères. Un entrefilet spécial lui était consacré en bonne place dans les journaux sur papier teinté qui font l'opinion du monde cycliste. On donnait sa description physique, sa taille, son état civil à peu près exact, une biographie sommaire.

« Depuis trois ans, disait avec emphase le plus « élogieux des portraitistes, depuis la révélation « subite et presque simultanée de notre trio de « cracks nationaux,— Josserin, Morel et Marmandier, — aucune étoile de première grandeur ne « s'était levée dans le ciel des sprinters. On attendait vainement le champion naissant qui remplacerait, l'heure venue, les premiers rôles appelés, « l'un après l'autre, selon l'évolution fatale, à décliner ou à disparaître. Yves Le Gallic sera-t-il ce « nouveau ténor de la pédale, le sprinter-roi de « demain ou d'après?... On serait tenté de le pronostiquer au style de sa victoire.

« Quand Gladiateur s'étendait dans son galop, « les autres chevaux, paraît-il, avaient l'air de s'arrêter. Hier, à Courbevoie, Le Gallic nous a donné « une impression analogue, vis-à-vis de concurrents dont quelques-uns étaient de bonne classe.

« Il représente dès aujourd'hui ce que les Anglais « appellent *the comingman* — « l'homme qui vient » « — celui dont les performances et les progrès « attirent plus sympathiquement l'observation.

« Doué d'une aptitude exceptionnelle au train, « capable de prolonger l'effort musculaire au delà « des limites généralement admises, il peut suppléer à la tactique, encore incertaine chez lui, « par la supériorité même de son essence athlétique. On le jugera mieux en course, dimanche « prochain, contre des hommes tels que Würschen « ou Jameson. En tout cas, il semblerait, d'après « les temps faits hier, qu'il tient la plupart des « records de vitesse à sa merci. »

Le second plumitif lui octroyait aussi cette épithète de « comingman » avec des formules de louange pareilles. Enfin, à la troisième page des deux journaux, une réclame dithyrambique exaltait l'homme nouveau, en subordonnant toutefois sa valeur à celle de sa machine :

« L'*Atalante!* y lisait-on, le succès plus que jamais « est à l'*Atalante!* De même que Warwick fut appelé le « faiseur de rois », l'*Atalante* est dorénavant, dans l'histoire du cycle, la glorieuse, l'unique « faiseuse de champions ».

Suivait un panégyrique effréné de Luc Morel, vainqueur du terrible « sprinter-rouge », l'Anglais Jameson. Puis l'inséré ajoutait, sans baisser le ton :

« Morel! Josserin! Tom Thomson! Hutin! toute « la pléiade héroïque dont les exploits ont révolutionné l'univers ne suffisaient pas à l'*Atalante*. A « l'heure où des rivaux envieux l'accusaient de « s'assoupir sur ses lauriers — et quels lauriers! « — à l'heure où chacun désespérait, après la formidable éclosion de 1895, de voir l'intérêt du sport « se renouveler par quelque brillante recrue, « l'*Atalante* a tenté ce miracle et l'a réalisé. C'est « l'*Atalante* qui produisait hier, devant le public « du Vélodrome d'Été, Yves Le Gallic, le triom-


ELCHINGEN
DIERNSTEIN
HOLLABRUNN
SAALFELD
HALLE
PRENTZLOW
LUBECK
PULTUSK
EYLAU
DANTZIG
RATISBONNE
RAAB
MOHILEW
SMOLENSKO
VALONTINA
POLOTSKI
KRASNOE
WURSCHEN

« phateur du handicap. C'est elle qui le découvrait « dans sa petite cité bretonne. Sur l'*Atalante*, Le « Gallic commençait par s'approprier le Championnat des Côtes-du-Nord et celui de Rennes. Pour « son début à Paris, il a stupéfié vingt mille spectateurs par la rapidité fantastique de son allure. « Fait unique dans les annales des courses de vitesse, Le Gallic a battu en course un record, celui « du demi-mille, départ arrêté, et cela sans s'en « douter lui-même, tant il jouait facilement avec « ses pédales. Sur toute autre machine il eût peut-« être gagné le handicap, mais, seul, le roulement « merveilleux de l'*Atalante*, cette sorte d'impulsion « irrésistible qu'elle communique à ceux qui la « montent, cet on ne sait quoi, en un mot, qui fait « d'elle le chef-d'œuvre de la construction vélocipédique, a permis au jeune Breton de toucher le « record. Cyclistes, concluez ! »

Le pneu *Parisis* rééditait pour son compte une réclame presque analogue. Au verso, les clichés étaient encore remplis d'*Atalante*, de *Parisis*, de Luc Morel, de Le Gallic, et de record.

Il eut un enivrement d'orgueil irréfléchi qui, dans la simplicité de sa nature, se réduisait à de vagues hallucinations de bien-être. Il compta que, le soir, sa dette payée, il se verrait en somme presque aussi riche que la veille, avec beaucoup de gloire en plus, et se hâta vers Neuilly où se trouvaient le secrétariat et la caisse du Vélodrome d'Été. On lui remit trois billets de cinquante francs avec des politesses et des sourires. Le caissier, M. David, très affable, semblait en humeur de conversation. Mais le Breton avait vu entrer derrière lui de pauvres gagnants de séries qui venaient de Vincennes ou de Pantin pour toucher leurs dix francs. Il se souvint des filous de la veille, empocha son prix, et s'esquiva. Après de longs circuits, causés par son ignorance des lieux, il put retrouver l'avenue de la Grande-Armée et les magasins de l'*Atalante*. M. Tarral, qui précisément venait d'arriver à son bureau, le combla de prévenances. Il doubla la gratification promise en la portant à trois cents francs pour l'*Atalante* et le *Parisis* dont les deux sociétés avaient des intérêts communs. Dès qu'il connut l'histoire du vol, il prit un air de compassion méditative :

— Avec des moyens comme les vôtres, mon garçon, voilà malgré tout un bien léger dommage. Oubliez-le, mais, dorénavant, ayez plus de circonspection. Je veux tâcher de compenser cela promptement. Soignez-vous demain et après-demain, couchez-vous tôt, entraînez-vous régulièrement, et attendez-moi jeudi au Vélodrome d'Été, à cinq heures du soir.

En congédiant le visiteur, il ajouta :

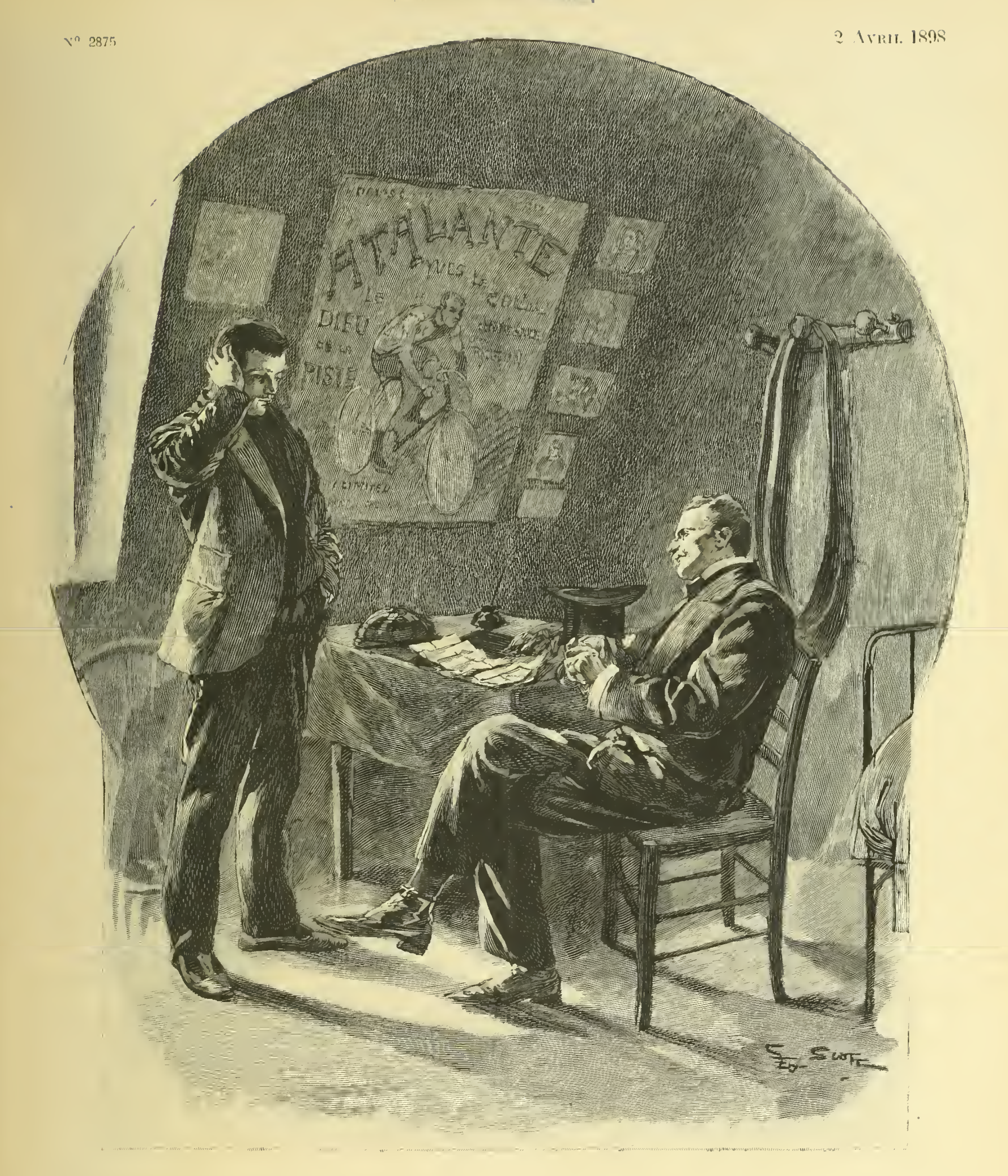
— Inutile de raconter cela aux camarades... Nous manquerions l'affaire... Comptez sur moi.

M. Tarral l'avait en outre invité avec instances catégoriques à se mêler le moins possible au monde des professionnels, soit à l'heure du travail, soit à celle de l'estaminet ; il alla donc s'entraîner avant les autres, passa la moitié de son après-midi, rue Brunel, à découper et à coller, dans un petit cahier scolaire à deux sous, tous les articles de journaux qui parlaient de lui ; puis, repris par la première griserie vaniteuse du matin, il écrivit sur la couverture où était représenté un casoar : *Mémoires d'Yves Le Gallic, l'illustre sprinter.*

Pour achever de tuer le temps, il alla rôder du côté de l'Etoile. Depuis son arrivée à Paris, l'arche de pierre, de destination inexpliquée, hantait son imagination. Il passa sous la voûte centrale, vit des inscriptions gravées, en épela quelques-unes. C'étaient, avec leurs désinences étrangères, autant d'hiéroglyphes pour lui. Cependant, comme il existait deux tandemistes allemands, appelés Raab, et un sprinter assez fameux du nom de Würschen, et qu'il retrouvait ces mots : Raab et Würschen, sur la nomenclature interne d'un pilier, il ne tarda pas à se convaincre que le monument, dominant la capitale et placé au seuil du boulevard vélocipédique, devait être consacré à la renommée de la Grande Armée Cycliste, et que, sous peu, le nom nouveau : « Le Gallic » figurerait au fronton de l'Arc, à quelque place d'honneur où, de tout Paris, on pourrait le lire. La première brume du soir, en brouillant les caractères devant ses yeux, interrompit sa contemplation. Les réverbères déjà, un à un, s'allumaient. Il remonta l'avenue de la Grande-Armée. Des tramways à vapeur, cornant pour faire évacuer la route, la sillonnaient dans les deux sens. Peu de chevaux, moins encore de piétons. Des milliers de bicyclettes, revenant du Bois, glissaient sur l'asphalte, emplissaient la chaussée de cette stridence continue et monotone des rayons qui ressemble à un bruissement d'élytres. Et, des deux côtés, les façades de magasins de cycles se succédaient, avec leurs vitres d'un seul tenant, leur menuiserie fraîchement vernie et leurs enseignes rutilantes, dont les lettres d'émail vermeil flamboyaient sous la projection des rampes de gaz. Tout cela disait une vie nouvelle, une cité à part. Au fond, près de la Porte-Maillot, des marquises lumineuses, devant lesquelles le va-et-vient de la foule s'accélère et se condense, marquaient l'entrée des principaux bars cyclistes et du plus fréquenté de tous : *L'Espérance.*

Les échotiers sportifs ont popularisé cet établissement, dont la dénomination même, sans doute pour consoler tant de champions malheureux qui y fréquentent, est un symbole.

*(A suivre).*




L'*Espérance*, si pompeusement vantée par les folliculaires du sport, n'offre rien au dedans comme au dehors qui la différencie des principaux estaminets de la banlieue ouest. Des salles demi-spacieuses, le long desquelles courent des banquettes de molesquine, des faïences aux trumeaux, — allégories ou paysages, art commercial et coloration fade ; — des panneaux de glaces dans des châssis de noyer ciré ; une cloison vitrée à croisillons, séparant la salle principale en deux compartiments distincts, et, sur le tout, un plafond bas, un plafond de caveau qui semble vouloir faire courber la tête à tous ces glorieux, dès leur entrée. Les tables, dès cinq heures, sont occupées ; on se dispute le billard à coups de poing, et c'est un vacarme assourdissant, où le heurt des carambolages, les enchères des manilleurs se mêlent à des marchandages vociférés pour les salaires d'entraîneurs dans la prochaine course de demi-fond. On se croirait en quelque café de garnison, un soir de libération de la classe.

Des badauds de seize à vingt ans, en faux-col à

la Devéria et en cravate châle, pénètrent au milieu de cette tabagie, s'assoient, se font désigner, entre deux grogs, Hutin, Josserin ou Luc Morel, contemplent, s'ébéatent et sortent. Par intervalles, un froufrou de soie froissée circule entre les rangées de tables. Une femme à l'élégance tapageuse, coiffée d'un monticule de roses artificielles, la lèvre et les cils peints, entre, force l'attention des gens, secoue une châtelaine d'or, ôte un gant pour montrer une topaze, s'installe, avec une mimique d'idylle, près du champion musclé qu'elle veut conquérir. Sous des centaines d'yeux braqués, elle et lui se rengorgent dans leur commune importance.

C'était la première fois que le Breton pénétrait dans ce lieu. L'excès de fumée l'aveugla d'abord; la dissonance et la diversité des bruits l'assourdirent. Quelques camarades le hélaient avec une familiarité narquoise; d'autres, la bouche pincée, simulaient l'indifférence. Il erra un moment, guettant son homme. Un « hope! » énergique orienta ses recherches. L'index levé, en signal de reconnaissance, l'inconnu du vélodrome dégustait son absinthe dans une arrière-salle.

— Bonjour! fit-il avec son sourire le plus avenant. Comment ça va-t-il depuis hier?

Le Gallic prit place vis-à-vis de lui, sur un siège de cuir gaufré, et, pour toute réponse, présenta le billet de banque.

— Il n'y avait pas urgence, murmura l'autre avec des façons de refuser... Peut-être en as-tu encore besoin?... Mais j'ai des poulains qui me causent tant de frais!

Puis, comme le Breton, aphone d'émotion, s'entêtait à laisser le billet de banque sur la table, l'homme le ramassa et ses prunelles métalliques s'enfoncèrent dans ce visage d'enfant timide.

— Les journaux ont été gentils pour toi, ce matin. Tu as dû les lire? Ta performance en effet était excellente. Avec des soins, des ménagements et de l'habileté, tu peux te faire un sort glorieux. Mais sais-tu, mon pauvre garçon, dans quel monde tu viens d'entrer? Novice en tout, comme tu le sembles, chacun se jouera de toi, à sa manière, et de son mieux. Tu devrais prendre un manager...

L'ex-mitron leva les yeux... Le mot, mal défini pour lui, l'effarait. Il en demanda l'explication. Le faux bossu, après lui avoir fait verser un quinquina, continua son discours :

— Le pur sang d'élevage peut posséder des qualités intrinsèques qui ne seront utilement mises en valeur que par l'entraînement. Et de même qu'il faut un jockey pour le mener au poteau de victoire, un entraîneur lui est indispensable pour graduer son travail, perfectionner sa forme, échelonner les étapes de sa carrière. Le métier d'entraîneur exige une éducation spéciale, un savoir particulier, acquis par l'expérience, et que le cheval, en le supposant même un être raisonnable et pensant tel que nous, serait incapable de découvrir en lui-même. Cette nécessité s'applique au coureur comme à l'animal. Aussi les managers nomment-ils, par identification, les hommes qu'ils soignent : leurs poulains. Il n'y a point d'exemple qu'un crack se soit maintenu longtemps en état ou ait vraiment bénéficié de sa qualité en se dirigeant tout seul. Puisque tu as gagné jusqu'ici sans lutte, ne parlons pas de ta forme actuelle; j'y consens. Un manager sérieux l'améliorerait encore, et de beaucoup. Mais combien de choses tu ignores, dont pourtant tout ton avenir dépend! De quelle distance il faut gagner chaque fois pour réserver l'intérêt d'un match fructueux... dans quelles courses tu devras t'abstenir ou te produire, selon que l'un ou l'autre pourra t'être ultérieurement plus profitable... que dirai-je encore? mille détails dont les éléments t'échappent et qui sont la vie même du champion. Tu risques de t'exhiber ici pour cinq cents francs, quand, à la même heure, on t'offrirait le quadruple à Bruxelles ou à Londres. Comment traiter seul et sans conseils avec les constructeurs de machines qui se concerteront pour exploiter ta crédulité et ta jeunesse? Vis-à-vis de tes concurrents mêmes, comment t'entendras-tu quand il faudra s'entendre? Je ne saurais comparer le monde cycliste qu'à une petite Europe, divisée, intrigante, haineuse, pleine de machiavélisme, de conflits et de périls cachés, où la puissance des armées doit s'appuyer sur une diplomatie. Le coureur représente la force brutale, le muscle, le soldat. Le manager, c'est l'intelligence, le calcul, le politicien. Sans bons diplomates, il n'y a jamais eu que des victoires stériles.

Le Gallic écoutait. Le sens de beaucoup de phrases lui échappait, mais il était séduit quand même par cette parole nette, abondante, harmonieuse. Il se souvint d'une séance en justice de paix, à Lannion, où M. l'avocat Coadou avait plaidé pour le patron Ruello, en longues périodes, d'une sonorité presque égale, avec des gestes sobres tout pareils, et il eut la sensation de se trouver en face d'une intelligence supérieure. Il se souvint de M. le chanoine Ludovic Marzin, du poète Allan-Soisbault, qu'on disait les plus beaux parleurs de Lannion et qui s'arrêtaient quelquefois devant la boulangerie. L'homme continua :

— Je m'appelle Édouard Ladurelle; on m'a surnommé le roi des managers français. Josserin, Morel, Marmandier, Lepvrier, Thibault, Hutin ont passé par mes mains. C'est à moi qu'ils doivent le meilleur de leur carrière. Ah! mon pauvre Le Gallic! tu ne devines pas ce qui t'attend!... Tu arrives ici en pleine santé, avec un organisme encore indemne. Cet organisme, Paris l'aura vite débilité ou perdu. Un exemple: la liqueur que je viens de boire est inoffensive pour moi... elle te couperait, à toi, les jarrets en huit jours. Qui te soignera?... Qui te donnera les prescriptions d'hygiène?... Qui te prémunira contre les tentations mortelles?... Tous les poulains que j'ai faits, moi, Ladurelle, ont été des cracks. Dès qu'ils me quittaient, ils perdaient la moitié de leur valeur. Je possède le secret des

breuvages qui décuplent l'énergie et la vigueur d'un homme. Par moi, tu deviendrais le coureur phénomène, le sprinter-vierge, le champion dont la roue d'arrière ne sera jamais approchée...

Yves souriait, bercé par la musique des mots, ébloui par la splendeur, soudainement accrue, des lendemains glorieux. L'homme baissa la voix :

— Est-ce conclu? Accepte... Je ne te demanderai pas de traitement fixe pour les premiers mois. Seulement dix pour cent sur tes prix... Nous nous arrangerons plus tard.

La physionomie du Breton s'assombrit tout à coup. De ce langage-là, il percevait maintenant le sens exact, et, en même temps, les recommandations impératives de M. Jézéquel revenaient à son oreille avec une sûreté de mémoire implacable où se reproduisaient jusqu'à la voix et aux intonations du premier mentor.

M. Jézéquel avait dit : « Tu seras assailli par une nuée de parasites qui ne chercheront qu'à vivre à tes gages. Fuis-les comme la peste. Il s'est créé autour du métier de coureur un tas de professions carottières et truqueuses. Pas d'entraîneurs à l'exercice; mais, surtout et avant tout, pas de manager ! »

Il se troubla, hésita, ballotté entre des sympathies latentes, la reconnaissance qu'il devait à l'étranger d'une part, et, de l'autre, l'avertissement d'un ami qu'il croyait désintéressé et perspicace.

Le second sentiment, la méfiance paysanne, finit par l'emporter. Ladurelle, supposant qu'il cherchait à lésiner sur le pourcentage, avait repris :

— C'étaient mes anciennes conditions avec Josserin. Tout Paris les connaît. Mais fais-moi des propositions à ton gré. On trouvera peut-être un moyen de s'arranger.

— Je ne peux pas, monsieur Ladurelle ! ma Doué! je ne peux pas!...

— As-tu déjà des pourparlers ailleurs? Cet imbécile de Coquereau, sans doute?...

— Non, monsieur Ladurelle! Simplement qu'on m'a défendu...

— On t'a défendu!... Quoi?

— Ce que vous disiez à cette heure... le « ménager. »

Ladurelle renversa la tête sur le dos de la banquette, la bouche crispée par un sourire.

— Et qui t'a donné ce beau conseil-là?... Ah! ils débarquent tous de leur province, avec des directeurs de conscience qui les ont instruits drôlement!... Bien heureux encore si ces soi-disant mentors ne deviennent pas leurs pires spoliateurs! Tant pis pour toi, mon garçon! je ne peux pas prendre tes intérêts contre ta propre volonté....... Saurais-tu seulement rédiger la lettre d'engagement pour une course?... L'avenir t'éclairera.

Le Gallic eut un demi-remords de son ingratitude.

— Je demanderai la permission, j'écrirai à Lannion, balbutia-t-il.

L'autre éclata de rire, puis se leva brusquement, les yeux dans le vide, tendit pour l'adieu quatre doigts inertes... Il ajouta, d'une voix rude, tranchante comme un coup de sabre :

— Réfléchis, car tu t'en repentirais. Sans moi, tu ne peux rien, rien... rien!...

## VI

La séance d'entraînement battait son plein au vélodrome de Courbevoie. Une saute de vent, survenue dans la matinée, avait rafraîchi l'atmosphère. Le ciel était gris, comme en une fin d'automne. Plus de soixante cyclistes, profitant de la température favorable, évoluaient par escadrons rapides, essayant des enlevages dans la ligne d'arrivée, luttant entre eux jusqu'au poteau. Coquereau faisait les délices de l'assemblée avec une écrevisse découpée dans du papier rouge et collée au dos de son maillot. Il bouffonnait, en virements excentriques, se faisait tirer par une triplette à toute allure, puis, aussitôt lâché, manifestait son découragement par des gestes de télégraphe Chappe. D'autres, non moins fantaisistes, avaient coiffé la chéchia ou le bonnet napolitain. Un fils de constructeur, qui ne paraissait jamais en courses, exhibait une machine entièrement nickelée et multipliant dix-huit mètres au coup de pédale. Aux loges, des badauds compassés s'exclamaient discrètement quand Luc Morel, les coudes en l'air, essayait ses fameux cent mètres en cinq secondes deux cinquièmes, ou quand Josserin démarrait, derrière un camarade, à l'improviste.

Sur la pelouse, des managers, la montre en main, chronométraient les vitesses de leurs poulains. Au pesage, un cercle de curieux s'était formé. Deux pacemakers en disponibilité, une simple flanelle sur le torse, boxaient selon les règles avec des passes savantes. Le plus âgé, ancien moniteur de Joinville, quêtait l'approbation des assistants par un sourire de suffisance, après chaque « round » réussi. Un peu plus loin, les apprentis, les « pupilles » dont le travail est terminé de meilleure heure, portant la casquette et le veston crasseux du camelot, jouaient au bouchon ou à la marelle. Tous les jours, c'est la répétition des mêmes scènes, devant le même public restreint, imbécile et blasé.

Soudain, quelques-uns se désignèrent sur la pelouse un groupe de personnages qui paraissaient s'entretenir avec animation. Il y avait là M. Hill, M. Tarral, M. Peschard, administrateur délégué de la Société des pneus *Parisis*, M. Albrecht, rédacteur en chef du journal *le Cycle*, M. Greatlink, inventeur de la chaîne de son nom, M. Hacherel, président de la F. C. F. (Fédération cycliste de France), M. Lhermite, le chronométreur officiel et M. Spears, le starter. Que pouvait signifier, sans une communication préalable par la voie de la presse, la réunion, à cette heure et en ce lieu, de tant de personnalités éminentes? Tenterait-on de faire battre un record?... Lequel?... Et par qui?...

Presque aussitôt, le maillot de soie blanche, semé d'hermines, apparut au sommet du virage, à la sortie du quartier des coureurs. L'attention de ces messieurs se concentra tout entière sur le nouvel arrivant, tandis que M. Tarral, par un mouvement de bras circulaire, lui enjoignait de faire deux tours de piste préparatoires.

On remarqua que la machine du Breton était munie, ce jour-là, de la chaîne Greatlink.

— Pour quel record est-ce que tu marches? demanda Coquereau, au moment où Le Gallic passait sur sa ligne.

Mais l'autre, obéissant à quelque consigne, feignit de ne pas entendre et continua de filer, en ce dandinement rythmé que communique à tout le haut du corps la pesée accélérée du pied sur la pédale.

M. Hill donna des ordres pour qu'on fît évacuer la piste, et les essais du record commencèrent, avec toutes les formalités d'une course régulière. Les coureurs, rangés le long des balustrades ou réfugiés dans les loges, suivaient d'un œil attentif les péripéties de ce duel de l'homme contre le temps. A six reprises, sans reprendre haleine pour ainsi dire, Yves Le Gallic, lancé par les employés de l'*Atalante*, partit d'un point de piste au coup de pistolet, démarra brutalement, dès que sa machine fut en branle, et poussa comme un furieux, le rein faisant soufflet, sur la distance qu'on lui avait préalablement assignée. Les veines des tempes gonflées, les yeux en congestion, le muscle facial contracté, grimaçant sous l'effort, il allait, cramponné au guidon, d'où la sueur de ses mains ruisselait. Des murmures approbatifs circulaient dans le vélodrome, à chaque tour, et se faisaient plus insistants à mesure que les parcours s'allongeaient et que les résultats chronométrés parvenaient à l'oreille des camarades. On apprit ainsi successivement qu'il avait battu le temps pour le quart de mille, pour les cinq cents mètres, pour le demi-mille, pour le kilomètre, pour les trois quarts de mille. Certains records, comme celui du kilomètre, se trouvaient abaissés de deux secondes et plus, ce qui constituait un événement sensationnel. Seule, la dernière tentative, celle du mille anglais, avait échoué, soit par lassitude de l'homme, soit que cette distance de seize cents mètres eût, en toute occasion, excédé ses moyens. Lorsqu'il descendit de machine, les reins un peu fourbus, mais le jarret encore souple, les joues empourprées, mais la bouche redevenue souriante, vingt mains se tendirent vers la sienne. Luc Morel vint le féliciter le premier. Outre que Le Gallic et lui étaient presque compatriotes, Morel tenait plus que tout autre à une certaine réputation de courtoisie. Würschen, très entouré, se tenait coi, une rage sournoise dans le regard. M. Hill, M. Greatlink, M. Tarral rivalisaient de paroles flatteuses. Le Breton se sentit vraiment orgueilleux dès cette minute-là, tandis que, sous un rayon de soleil mourant, une petite flamme de lucre allumait des étincelles d'or au fond de ses prunelles brunes.

— Combien t'a-t-on promis pour les cinq records? fit tout bas Ladurelle qui avait pu, par d'adroits manèges, se maintenir aux côtés du champion, au moment où celui-ci, escorté par une cohue loquace, regagnait le quartier des coureurs.

— Douze cents francs! répondit Le Gallic, qui espérait l'étonner.

— Naïf! Luc Morel s'en serait fait donner quatre mille, et, avec moi, en divisant les essais, tu serais arrivé au double... La chaîne, le pneu, le cycle, — trois maisons! Quatre cents francs pour chacune, c'est maigre! Et de pareils records! les seuls qui leur manquaient!... Demande à qui tu voudras... tu n'es qu'un niais... et écris-le de ma part à tes amis de Lannion.

Le Gallic pâlit, se décontenança, sollicita une explication plus détaillée; mais déjà le mystérieux avertisseur avait disparu dans la foule.

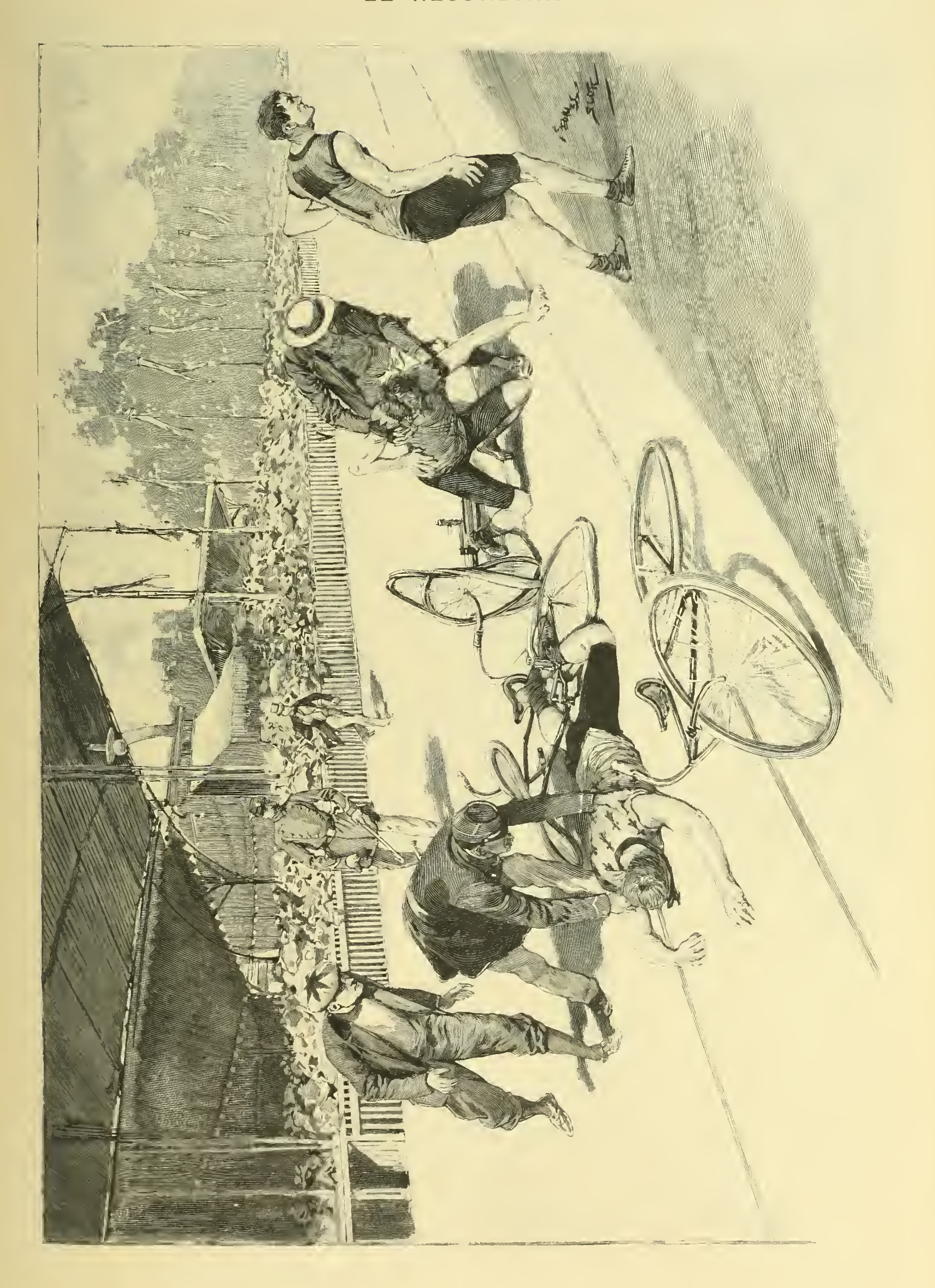
Le lendemain, toutes les colonnes des journaux roses et verts étaient encombrées de « records ». Un premier-Paris s'intitulait le *Recordman*. Un article de reportage détaillait par le plus menu chacun des triomphes de Le Gallic contre le « Père Temps ». Et, en troisième page, le cliché de l'*Atalante* prenait le ton d'une polémique victorieuse : « *Clyde* s'intitulait cyniquement la première « marque du monde, parce qu'avec Jameson Ja« meson battu partout en course par les cham« pions de l'*Atalante*) elle détenait certains records « de vitesse, alors qu'au delà du demi-mille inclus « et jusqu'aux vingt-quatre heures également in« cluses, les autres étaient la propriété indiscutée « de l'*Atalante*. Mais *Clyde*, dans sa présomption « ridicule, comptait sans M. Tarral, et son nouveau « crack, Yves Le Gallic. Que sont aujourd'hui les » records Jameson? Fumée!... Poussière! L'*Ata*« *lante* et Le Gallic sont survenus. Désormais ici « en capitales *il n'est plus un seul record du monde* « *qui n'appartienne à l'*Atalante! »

« Chère et douce *Clyde*, avouez-vous vaincue. »

« Hier, à Courbevoie, Le Gallic a... etc., etc. »

L'ex-garçon boulanger de Lannion, déjà possesseur, malgré le vol récent, de quinze cents francs en espèces bien nettes, complimenté, encensé, exalté, assailli tout à coup par les photographes, les marchands de maillots, les cordonniers cyclistes, voyant son nom, le matin, sur trente enveloppes et sur cent coupures de journaux, soupira bien encore : « Ah! mam'zelle Sibylle! » mais avec une complication de pensée où la tendresse se faisait désormais moins humble. Les cent coupures de presse persuadèrent pareillement à sa vanité que Ladurelle était un envieux, sinon un simple farceur.

Lorsque, en rentrant chez lui, rue Brunel, il passait devant l'*Espérance*, de gentilles cyclistes, attablées à l'extérieur, le saluaient d'un sourire ou d'une œillade, à la barbe de leur amant, comme si elles l'eussent réellement connu d'un autre endroit, ou d'une précédente rencontre. Même, l'une d'entre elles, le samedi soir, quitta sa place pour le joindre



au milieu de la chaussée et lui faire respirer l'odeur capiteuse d'un mouchoir.

Le nez retroussé et les frisures au vent lui rappelèrent Sibylle; cependant M^lle Jézéquel avait le teint plus rose et la chevelure mieux fournie. Mais la femme le tutoya, ainsi qu'autrefois Sibylle; il pensa tout de suite que cette familiarité hardie constituait un hommage à sa renommée naissante. N'était-ce pas en outre une délicate attention de la Providence, qui mettait ainsi sur sa route cette vague ressemblance de visages.

Il s'endormit, ce soir-là, en songeant à des milliers d'autres Sibylles, habillées de dentelles, de soie, de satin, traînées par des chevaux de luxe dans des calèches neuves, comme celles qu'il avait vues une fois, vers cinq heures, revenir du Bois, et toutes avaient un minois de gavroche et des fossettes rieuses. Elles lui disaient : « Bonjour, champion! comment vas-tu? » avec une inclination amicale du buste ou de l'ombrelle. Nulle, à coup sûr, ne valait la vraie Sibylle, mais chacune était assez jolie pour que Sibylle pût en concevoir ombrage et connaître ainsi la valeur de l'homme qui l'aimait. Le défilé continua ainsi pendant de longues heures de rêve, interrompu seulement par des visions de courses où le triomphe devenait sans cesse plus imposant, si bien que la dernière femme du cortège était une reine, couronnée d'or et de diamants, dont le char tout en nacre se trouvait attelé, non plus de chevaux, mais de cyclistes, richement vêtus, parmi lesquels il reconnut Josserin, Marmandier, Jameson, et avec eux (singularité plaisante!) Ladurelle, M. Tarral et M. Hill. Et la reine, s'éventant galamment, disait à Le Gallic : « Beau prince, je te donne en mariage ma fille Sibylle, pour que tu règnes avec elle sur tout l'univers qui cycle! »

Son sommeil achevé, il se réjouit beaucoup à l'idée de ce songe, auquel il prêtait toutes sortes d'heureuses significations. Il s'affermit dans sa volonté de lutte et augura des victoires sans fin. On lui remit le courrier. Suppliques d'inventeurs méconnus... sollicitations de fabricants obscurs... confidences ou conseils d'admirateurs mystérieux... menue prose d'hystériques en fièvre de nouveauté... Un vieux monsieur qui signait Criton, ancien maître répétiteur au lycée Bonaparte, zélateur platonique des sports, écrivait : « Méfiez-vous de vos rivaux, « surtout de Würschen. Tout champion cycliste « mérite plus ou moins le stigmate virgilien : *Dolis « instructus et arte Pelasga*, que je compléterai par « cette variante d'un vers de la *Pharsale* : *Nulla « fides pietasque viris qui cycla sequuntur*. C'est-« à-dire que, pour maintenir sa réputation et ses « profits, le champion, ce Grec des pistes, ne re-« culera ni devant la ruse, ni devant le crime. Ou-« vrez les cent yeux d'Argus, afin de prévenir les « manœuvres. »

Une femme, au paraphe volontairement illisible, l'objurguait en ces termes : « Roulez Würschen! « Sa rosserie et sa vantardise m'horripilent. Dis-« tancez-le de tout ce que vous pourrez, sans mé-« nagements. » Et la personne, laissant entendre qu'elle était jolie, indiquait le numéro de sa loge au vélodrome et la garniture qu'elle aurait à son chapeau, — violettes et muguets.

Ce billet, qui corroborait si bien les présages du rêve, procura à son destinataire une indéfinissable satisfaction. Tout à coup, dans le tas d'enveloppes encore intactes, il aperçut le timbre de Lannion; il reconnut les grands jambages de l'écriture de Sibylle. Son cœur se contracta comme d'un remords pour n'avoir point deviné, cherché et ouvert cette enveloppe la première. La jeune fille, servant dans l'occasion de secrétaire à son père, répondait au sujet du manager : « Evidemment et en « principe, non. Et cependant?... mais nous man-« quons de données certaines sur l'individu, quoi-« que les journaux parlent de lui très souvent et « avec éloges. Le plus sage semblerait d'attendre, « de prendre des informations, des garanties. Vous « savez combien mon père vous est dévoué. Il « peut se charger de traiter avec ce Ladurelle, au « mieux de vos intérêts. Retardez toute décision « jusqu'à nouvel avis. Quand vous recevrez cette « lettre, l'heure critique approchera. Déjà, les « comptes rendus m'ont remuée jusqu'au fond de « l'âme. Mais que sera-ce demain? Par quelles « transes passerai-je?... Mon père a dû employer « ce matin les grands arguments contre moi... Je « voulais partir, être là, voir de mes yeux l'illustre « Würschen, le terrible sprinter alsacien, devancé « au poteau par notre gars de Lannion. N'oubliez « pas de nous télégraphier aussitôt... »

Tandis qu'il terminait cette lecture, on frappa à sa porte, et, avant même qu'il eût pris le temps de répondre, un homme s'était introduit. Le champion reconnut aussitôt son visage. C'était M. David, le caissier principal du Vélodrome d'Eté. M. David avait, malgré son nez d'oiseau et ses cheveux carotte, une physionomie avenante dans laquelle la persistance du sourire maintenait une heureuse harmonie.

— J'entre sans façon... Excusez-moi. L'affaire est de toute urgence... Voilà six cents francs de la part de M. Hill. C'est le montant du second prix que je viens vous prier d'accepter...

— Du second prix?... Déjà?... balbutia l'autre, intrigué, mais alléché aussi par la vue des billets de banque.

M. David posa son chapeau, s'assit, joignit ses mains osseuses, dégantées, dont il frottait les paumes l'une contre l'autre avec un petit bruit de rabot :

— Vous allez comprendre. Vous êtes un garçon honnête et intelligent. Würschen nous a fait recette plusieurs fois. Nous avons des engagements moraux envers lui... Cette épreuve est la dernière qu'il dispute à Paris... Il a un traité pour l'Amérique et s'embarquera dans huit jours. Le Vélodrome lui doit de clôturer sa carrière en France par une victoire. La course scratch n'a été orga-

nisée que dans cette intention. Ne courez pas ou laissez-vous battre... d'un quart de roue, d'un centimètre, ce sera suffisant. Votre réputation n'en souffrira guère, et vous aurez mérité notre reconnaissance.

— Pourquoi m'engage-t-on, si on ne veut pas que je gagne?

— On s'est trompé. Le jour où on dressa la liste d'invitations, on savait d'avance Joë Jameson hors de forme, mais on ne prévoyait pas vos records. Aujourd'hui, votre supériorité sur Würschen semble acquise. Il serait même de notre intérêt que le vainqueur fût vous. Cela achèverait de vous mettre en vedette. Votre victoire aiderait à la composition de nos programmes d'arrière-saison; cependant, je vous le répète, elle est impossible.

Le Breton rassembla toutes ses facultés pour voir clair dans des combinaisons si décevantes. Sa logique d'enfant du peuple, l'instinct pécuniaire lui dictèrent la réplique.

— Alors, si vous me reconnaissez meilleur que Würschen, et si vous ne voulez pas que je coure, donnez-moi le premier prix.

Le caissier principal du Vélodrome de Courbevoie eut un sourire équivoque.

— Impraticable encore, mon pauvre ami!... budgétairement impraticable!... Nous avons assuré le premier prix à Würschen, par contrat régulier. Si nous faisions un second contrat pour vous et qu'un tiers, par suite de hasards ou d'accidents, s'adjugeât la palme, nous aurions à payer trois premiers prix, soit trois fois quinze cents francs. Que diraient nos actionnaires?... »

Le Breton se gratta les cheveux au-dessus de l'oreille, comme pour faire sortir de là quelque idée. Le désir de vaincre et l'appât du gain se disputaient violemment son âme. Il pensa à M^lle^ Sibylle et la vanité l'emporta.

— Soit! dit-il... Je partirai, et, si je gagne, vous ne me paierez tout de même que le second prix.

M. David, vraisemblablement, ne s'attendait pas à cette solution-là. Il fronça le sourcil avec un air de mécontentement.

— J'apprécie votre ambition à sa valeur. Mais Würschen aussi est ambitieux, et nous lui avons garanti non seulement l'argent, mais le succès. Si nous lui manquions de parole, il pourrait, avant de prendre le paquebot, nous causer de gros désagréments... Il est un des préférés de la foule. Sa qualité d'Alsacien lui vaut la sympathie de tous les chauvins. Il a des amis puissants dans la presse. Le public tient déjà les vélodromes en suspicion. Pesez bien votre détermination avant de la rendre définitive.

C'était tout pesé. Le Gallic voyait sur la cheminée la lettre de Bretagne. Les désirs de Sibylle réfutaient l'argumentation de M. David. D'ailleurs son intelligence, fatiguée par cinq minutes de réflexion, était incapable d'un nouvel effort. Il maintint sa dernière proposition : abandonner l'argent, si on l'exigeait, mais non la gloire. Il courrait sur son vrai mérite.

M. David reprit son chapeau. Un rictus singulier plissait sa lèvre.

— Bonne chance, alors! fit-il avec une intonation intraduisible, et il sortit.

Resté seul, Le Gallic se reprocha d'avoir si facilement consenti au sacrifice pécuniaire. Il avisa au moyen de réparer le préjudice. « Je vais aller, songea-t-il, confier la chose à M. Tarral. Il m'a déjà tiré d'affaire une fois. » C'était dimanche; les bureaux de l'*Atalante* seraient fermés. Mais il eut, par le patron de l'*Espérance*, l'adresse de M. Tarral, à Boulogne, et s'y transporta d'une traite sur sa machine. M. Tarral allait se mettre à table. Il avait des convives. Il reçut le visiteur dans son jardin. Les invités causaient aux fenêtres du rez-de-chaussée, toutes grandes ouvertes. Le Gallic crut reconnaître, dans l'encoignure d'une croisée, la silhouette mince de M. Hill.

M. Tarral laissa le Breton exposer sa requête, n'y répondit qu'en paroles évasives et brèves. Visiblement, le directeur sportif de l'*Atalante* se sentait gêné. La physionomie demeurait bienveillante et paternelle, mais la voix se posait à faux. On eût dit qu'il parlait pour quelque mystérieux témoin, aux écoutes à la fenêtre, derrière lui.

— Je ne puis pas me mêler de ça... car Würschen monte aussi pour ma maison et pour le pneu *Parisis*. Je crois, en effet, qu'il y a une convention passée entre Würschen, le *Parisis* et M. Hill. Agissez comme vous l'entendrez. Ma situation est trop délicate pour que j'intervienne à présent. Nous verrons après la course, ce qu'il y aura lieu de décider. Mais si j'avais eu un conseil à vous donner ce matin, je vous aurais dit : « Acceptez les offres de M. David. »

Et, sans daigner en écouter davantage, il éconduisit le champion, d'un geste poli.

Quand, à deux heures, Le Gallic retrouva le vélodrome, avec ses gradins noirs de spectateurs sous un ruissellement de soleil, quand il revit le disque du but, le *dé* d'affichage où bientôt apparaîtrait le numéro du triomphateur, quand il entendit le bourdonnement de la multitude grossir en acclamations pour les fins de séries du handicap, il sentit que rien au monde ne l'empêcherait de vaincre. L'habituelle furie le prenait, le saoûlait, comme une liqueur forte. Il n'avait point remarqué, à son entrée dans le quartier des coureurs, l'étrangeté du salut que Würschen lui adressa. Cinq minutes plus tard, en refermant à clef sa cabine, il ne devina point ce qui pouvait se tramer dans les conciliabules successifs que tenait ce même Würschen avec les comparses les plus obscurs de la course scratch. Lorsque Coquereau, l'abordant en gouaillerie, murmura : « On en verra de drôles aujourd'hui!... », il ne comprit pas le double sens de l'avertissement. Il ne sut point lire au passage sur la physionomie de Ladurette tout ce que la bouche retenait d'indécise ironie et le

regard de vague anxiété. Il oublia jusqu'aux conseils de ses correspondants anonymes du matin, pour n'écouter que la voix brutale qui lui criait de marcher et de faire tête aux adversaires.

Un carillon électrique, puis une fanfare de cuivres l'appelèrent devant le public. L'heure de la course avait sonné. Sa série comprenait quatre partants, dont aucun ne pouvait avoir de prétentions contre lui : Pisano, Court et Heurtevent. C'étaient de pauvres hères, à la mine renfrognée, qui couraient par routine et sans conviction. L'un d'eux, cependant, Court, s'était acquis une petite réputation, moins par ses exploits sportifs que par certains records spéciaux : il avait été condamné trois fois pour vol de bicyclettes. Pisano — souvenir ou présage! — portait une pelle de laine rouge cousue au dos de son maillot. Le Breton, qu'enhardissaient les trépignements de l'assistance, fit un tour de piste en inspectant les loges. Il y aperçut le chapeau garni de violettes et de muguets, ombrageant un visage aux lignes régulières, imperceptiblement fardé, mais qui, dans la chaleur des réfractions solaires, lui apparut comme une incarnation de jeunesse radieuse. La jeune femme battit des mains sur son passage et leurs sourires se rencontrèrent. Le signal du départ fut donné : « Allez Le Gallic! Va, mon garçon,! » criaient ceux des tribunes.

Il mena le train à son habitude, d'une allure rapide qui fatiguait ses adversaires. Soudain, au dernier tour, comme il se préparait à démarrer, il sentit deux hommes venir à ses côtés, l'un en dessus, l'autre en dessous, et, avant même qu'il ait eu le temps de les reconnaître, un double heurt fit osciller sa machine. Le pneu dérapa, et, dans un cliquetis de ferrailles, trois masses humaines s'abîmèrent sur le sol. Une clameur formidable ébranla tout l'amphithéâtre. Quelques-uns sifflaient Heurtevent, resté seul debout, qui achevait prestement le parcours.

De tous les points de la pelouse on accourait vers l'endroit de l'accident. D'un pêle-mêle de roues tordues, de rayons enchevêtrés, de guidons faussés, deux des hommes s'étaient déjà relevés, le maillot déchiré, mais avec de simples ecchymoses au poignet ou au flanc. Le Gallic demeurait inanimé, le front sur le ciment. La pédale de Court avait labouré la face et, dans une dernière rotation, décollé la peau de la joue gauche sur toute sa longueur. Des sergents de ville l'emportèrent, évanoui. La tête, dans son capuchon de sang flamboyant au soleil, était hideuse à voir.

Quelques femmes poussèrent des cris d'horreur, cependant que Court et Pisano regagnaient leur cabine en boitillant, un presque sourire sur les lèvres. Ils n'avaient pas gagné la série, mais du moins leur journée portait quelque bénéfice certain.

Au moment où Le Gallic rouvrit les yeux, la plaie était déjà suturée par un praticien expéditif, et le public, remis de sa précédente émotion, saluait de hurlements enthousiastes le Strasbourgeois Würschen, vainqueur de la finale.

## VII

Maintenant, c'était l'hôpital, — la salle de chirurgie, — avec ses successions de lits blancs, tous pareils sous leurs rideaux symétriques. Les infirmières au tablier neuf et au béguin empesé s'empressaient sur le parquet ciré, quelques-unes jolies, avec une mine furtive de coquetterie pour le malade jeune et qu'elles savaient devoir bientôt guérir. Un groupe, en l'absence de la surveillante, s'invectivait autour du poêle : « Tu as pris mon vin... Je l'avais vendu au numéro neuf »... Et ailleurs : « Le quatorze vient de mourir, il faut un drap... Poil-de-Brique! un drap tout de suite, avant les visites! Il choisit bien son heure, celui-là! Justement que j'allais faire mon piquet avec l'interne! »

Dans cette atmosphère d'humanitarisme cruel, où les décès, après des soins réguliers, survenaient indifférents, comme inaperçus, le petit Breton souffrait pis que la mort : la solitude, le découragement. Tout ce qu'il avait d'intelligence s'associait à ces angoisses du cœur. Il regrettait la mansarde de Lannion, où la vieille Gaud, la servante du patron Ruello, lui eût apporté un bouillon chaud, quelques paroles de compassion et les nouvelles de la boulangerie. M^lle^ Jézéquel — qui sait? — serait peut-être montée près de lui, à son tour. Il pensait à la bicyclette brisée qu'il faudrait remplacer de ses deniers, au long chômage que le médecin ne manquerait pas de lui prescrire, au triomphe de Würschen, au désabusement de Sibylle. Depuis deux jours qu'il était là, étendu, la tête bandée, sans autre consolation qu'un sourire passager des infirmières, sans autre conversation que celle du garçon de salle, son âme s'empoisonnait de fiel... Et cependant!... quelque chose lui annonçait que l'épreuve n'aurait qu'un temps, qu'après les déboires répétés, la période de veine continue reviendrait... Il voyait, dans ses yeux clos par la somnolence des après-midi d'ennui, défiler un à un tous les heureux du jour, avec les diverses caractéristiques de leur fortune : Josserin, dans un tilbury d'occasion, attelé d'un cheval blanc, qu'il conduisait lui-même au Bois, promenant le ténor Gaudy, son conseiller et son ami; Würschen, escorté des sisters Harrisson, les étoiles des Folies-Bergères, toutes quatre habillées de même, avec leurs figures de keepsake sous d'extravagantes capotes de tulle rose. Luc Morel et Marmandier remontaient l'avenue de la Grande-Armée sur des tricycles à pétrole... Et une rage sourde l'étreignait, étouffait sa respiration de fiévreux... Combien de temps encore cette malechance durerait-elle? Quand deviendrait-il enfin l'égal en tout de ces hommes?

*(A suivre).*



Ladurelle.

Ce que Le Gallic connaissait déjà de Paris et de la vie cycliste, en ouvrant à son ambition des horizons nouveaux, aggravait la torture présente.

C'était le jour des visites, le jour où les parents et amis ont accès au lit des malades. Son voisin de gauche, le « dix-huit », un cocher de fiacre, tombé la veille de son siège, avait déjà deux collègues à son chevet. Il les écoutait discourir en blague sur le directeur de la Compagnie des petites voitures que le Syndicat actionnait en justice. Le « seize », un mécanicien des Ternes, « espérait sa bourgeoise et ses gosses ». Lui, le « dix-sept » — un chiffre fatidique, celui de son âge! — il n'attendait personne.

Soudain, il crut entendre son numéro prononcé par le garçon de salle, l'homme qu'on surnommait Poil-de-Brique, à cause de ses cheveux rouges. Il ouvrit les yeux et vit en face de lui Ladurelle. La stupeur arrêta dans son gosier l'exclamation prête à sortir.

— Ma Doué! Est-ce bien vous, monsieur Ladurelle? fit-il enfin.

— Oui, mon ami, c'est moi. Je suis têtu, quoique nullement rancunier. Comment vas-tu?

— Mieux, à ce que m'a dit le médecin. Je ne sens plus rien à cette heure qu'un peu de fièvre. Il paraît que demain je pourrai me lever.

— Mais qu'on t'interdira l'entraînement avant quinze jours. J'avais dès hier de tes nouvelles par un interne en pharmacie qui est de mes camarades. C'est grâce à lui que j'ai pu pénétrer jusqu'à toi. Commences-tu à te rendre compte de ce qu'est la lutte pour la vie dans les vélodromes?... Si tu avais sollicité mon conseil, tu serais présentement rue Brunel, avec six cents francs de plus dans ta poche. Qu'en penses-tu?...

— Je n'en pense rien du tout, monsieur Ladurelle, sinon que je suis bien malheureux.

— Au moins, que la leçon te profite! Tiens! je t'apporte les journaux cyclistes. J'y ai fait insérer des notes sympathiques pour toi. Voici en outre deux livres de lecture qui t'amuseront : les *Aventures de Tul Ul Espiègle* et les *Mémoires d'un Terre-Neuve*. Dans ce papier est un pâté d'alouettes. Prends encore cette petite fiole... Fais-y bien attention et cache-la sous ton traversin. Je suis maître herboriste à mes heures. Tu boiras une demi-gorgée le matin, une autre le soir, et tu ne connaîtras plus ni douleur ni fièvre.

— Grand merci, monsieur Ladurelle! Je n'y manquerai pas.

Ils se turent un moment; Le Gallic dissimula le flacon derrière l'oreiller. Ladurelle reprit sur un ton de soliloque :

— Würschen est content, M. Hill est content, Court et Pisano font la fête à l'*Espérance*... M. Tarral se lave les mains comme Ponce-Pilate. Car tout cela, vois-tu, n'est point le simple fait du hasard. Ah! mon pauvre Le Gallic! mon pauvre Le Gallic!

L'œil pers du manager s'aiguisait pour surveiller l'effet de chaque mot. Il crut sentir que la résistance faiblissait. Alors, il changea de voix, le prit à la camaraderie ouverte et convaincante :

— C'est entendu... Sitôt que tu auras ton *exeat*, tu viendras chez moi, à mon training-school de Billancourt, le premier établissement du monde. Je t'y garderai toute la durée de ta convalescence... Et, après, je me charge du reste.

Le Breton hésita d'abord, puis murmura :

— Je n'ose point encore vous dire oui, monsieur Ladurelle... Je sens que vous êtes un bon cœur... Ce n'est pas que le désir me manque... mais espérez encore quelques jours...

— Il n'y a pas de « mais », répliqua l'autre avec un juron.

Et croisant les bras, le sourcil froncé, l'œil prenant dans cet encavement un éclat presque menaçant, Ladurelle fascinait, ordonnait.

Le blessé ne put soutenir la lueur pénétrante de ce regard; il laissa retomber son front sur l'oreiller, l'âme agitée par mille pensées confuses. Pour lui, le Celte, esclave de toute parole donnée, cette désobéissance au père de Sibylle prenait les proportions d'une félonie et d'un sacrilège. Sibylle, dans sa dernière lettre, laissait prévoir moins d'intransigeance pour l'avenir!... L'ascendant mystérieux que Ladurelle exerçait sur lui, une reconnaissance croissante pour les services rendus, le vague sentiment, inhérent à la race, d'une fatalité qui voulait lui imposer ce manager, une appréhension soudaine de soi, l'impatience des victoires décisives, le laissaient tout à coup sans force de résistance devant cet homme. Sa paresse d'esprit lui conseillait d'abdiquer intelligence et volonté tout de suite au profit de celui qui lui promettait tant de sécurité et tant de gloire. Pourquoi M. Jézéquel était-il si loin?... Ainsi, ce que le garçon de salle, instruit sans doute par des bruits du dehors ou par l'expérience de cas semblables, lui avait déjà laissé entendre, c'était bien la vérité. Son accident, on l'avait voulu,... machiné. Oh! la méchante vie! et les mauvais hommes!

Comme le manager, le torse rigide sous ses

épaules trop hautes, l'œil en arrêt, sans un battement des cils, continuait son attitude de domination et de silence, toutes sortes de perceptions apeurées emplirent l'âme inquiète du petit Breton. La vanité de l'avant-veille s'enveloppait maintenant d'imprécisables frayeurs. Il perçut plus nettement ce qu'il était en réalité, le fils d'un peuple auquel l'initiative a toujours manqué, un être moins volontaire qu'obstiné, incapable d'utiliser seul même sa force musculaire, un enfant, sans intelligence et sans savoir, qui n'avait eu jusqu'ici la notion de son individualité que par l'effet d'une tutelle factice, et qui aspirait à la subordination immédiate et continue.

Ladurelle, las d'attendre, mais dans la même immobilité d'hypnotiseur, sifflait du bout des dents un air de marche, — un air que l'orchestre du Vélodrome jouait à Levallois, à l'ouverture des réunions.

Mais des pas souples ont glissé sur le parquet de la salle de l'hôpital... Une infirmière, qui précède sans doute quelque visiteuse, a dit :

— Le dix-sept?.... Ici, mademoiselle!

Le Gallic pousse un cri. D'abord il s'est cru le jouet d'un rêve! Il soulève sa tête emmaillottée de linges, et la surprise, la joie sont si violentes que chacune des syllabes râle dans sa gorge comme un sanglot :

— Mam'zelle Sibylle!

C'est elle, en effet! C'est Sibylle qui, bravant toutes les médisances provinciales, a obtenu de son père, dès la première nouvelle de l'accident, qu'il la laisserait partir seule pour Paris. Elle accourt entre deux trains, du fond de la Bretagne; elle veut se rassurer elle-même et aussi le réconforter. Il ne faut pas qu'une telle carrière soit entravée dès son début, ou que la vigueur de ce tempérament d'athlète s'étiole dans l'air pernicieux des hôpitaux. Ladurelle la rassure d'une phrase brève, où sonnent des terminologies de clinique. Elle le remercie par un regard qui l'a contraint, lui, à baisser les yeux. Ladurelle, alors, se recule jusqu'au pied du lit, pour les laisser plus libres de leurs paroles; mais on voit bien qu'il ne veut pas abandonner la place. Avec sa prompte sagacité de manieur d'hommes, il a tout deviné. Le Gallic désormais ne lui échappera plus.

La visiteuse n'a que dix minutes à demeurer, car on va faire évacuer la salle. Ce soir même, elle reprendra l'express de Brest. Mais Le Gallic, auparavant si embarrassé de sa langue, par la défiance instinctive qu'il a du français, trouve moyen de tout lui raconter... Quand les phrases ne vont pas assez vite à son gré, ou qu'il craint d'être compris par Ladurelle, il emploie les mots bretons. Parfois elle lui répond dans le même idiome, dont la phonétique rude prend sur lèvres une douceur chantante...

Ladurelle examinait cette fille bizarre, toute vibrante d'audace et de santé, si garçonnière et en même temps si séduisante sous le costume cycliste qu'elle avait gardé pour le voyage. De leurs yeux, de leurs gestes, il déduisait l'état exact de ces deux âmes, le point précis des relations, la quantité d'amour et de vanité qui pouvait rapprocher, pour de mêmes projets d'avenir, cette petite marchande de cycles, intrigante et coquette, et ce grand gars candide, aux biceps de lutteur. Il connaissait à présent le secret des résistances...

Aussi, quand sonna l'heure des adieux, en accompagnant l'extraordinaire visiteuse le long des vastes escaliers cirés jusqu'à la sortie de l'hôpital, savait-il sans danger d'erreur qu'une association nécessaire allait se conclure entre cette jeune fille et lui. Elle avait trop d'intelligence et d'ambition pour ne pas se résigner à l'indispensable auxiliaire. Tous deux, avec des intérêts différents, poursuivaient un même but. Leur conception de l'avenir de l'homme était la même. Sans doute, comme dans toute alliance, on se devrait des concessions réciproques. Mais cette incomparable machine de vitesse qu'était Le Gallic et qu'il n'avait pu encore s'approprier du simple consentement de l'homme, il la tiendrait dorénavant d'un mandat de la femme aimée, et, au besoin, l'occasion survenant, il saurait la manœuvrer par l'amour.

## VIII

On naît manager comme on naît rôtisseur. Ce sont talents spéciaux que la nature crée et que l'âge développe. Dès l'enfance, Edouard Ladurelle dressa des geais, des barbets, des écureuils. A l'école primaire supérieure, chez les frères de Saint-Anselme en Beauvaisis, il dut se contenter d'élever dans son pupitre des hannetons et des cerfs-volants; mais il obtenait d'eux, disent les biographes récents, des résultats incroyables d'obéissance. Apprenti comptable à seize ans chez un gros fabricant de couveuses artificielles, il fut congédié pour avoir soustrait quelques poussins mâles qu'il préparait en chambre, sitôt adultes, aux combats de coqs. Déjà l'idée de soins se complétait pour lui d'une préoccupation sportive. Bien qu'il parût de tempérament plutôt vigoureux, le service militaire ne le prit pas, à cause d'une certaine déviation de l'épaule. Après avoir végété quelques années sans profession durable, — aide pharmacien, commis de bibliothèque, agent de la sûreté, reporter d'entraînement pour des follicules hippiques, ornant son esprit dans ces avatars successifs de mille et une connaissances utiles, — il lia conversation dans un wagon de ceinture avec Joseph Saarlinger, qui entrait alors en pleine célébrité parisienne.

C'était l'époque où les premières courses vélocipédiques révolutionnaient le monde; où, avec une soudaineté sans exemple dans les annales des sports, la bicyclette, née de la veille, s'imposait au public, à la presse, à force d'agitation et de tapage. L'attente des résultats pour une grande course sur route faisait déjà veiller toute une nuit cinq cents

curieux devant un entresol de rédaction où des transparents lumineux annonçaient, de quart d'heure en quart d'heure, la situation des coureurs de tête. Des réputations surgissaient, bruyantes, claironnées par le camelot, par la chanson, par l'affiche. La foule s'emballait pour ces héros, issus d'elle et qu'un coup de pédale portait d'un jour à l'autre aux cimes de la renommée. Jamais les jockeys en veine n'avaient connu cette popularité ni ces enthousiasmes; les étoiles de café-concert pâlissaient elles-mêmes devant l'éclat de ces soleils filants. C'était l'âge d'or de la vélocipédie, la période heureuse où, sans être complètement indépendante du négoce, la gloire travaillait surtout pour elle-même. Or, de tous ces demi-dieux de l'Iliade cycliste, Saarlinger était l'Agamemnon. On le surnommait « le Vieux », à cause de sa moustache épaisse et des trente-cinq ans qu'il ne cachait pas. Ses façons de beau parleur, son âge d'aîné, ses succès de piste ou d'alcôve lui avaient fait une sorte de suprématie universellement consentie sur tous les princes de la pédale.

Donc, Edouard Ladurelle, une après-midi qu'il prenait le train d'Auteuil, reconnut à la portière d'un compartiment la tête du champion, popularisé par les réclames cyclistes, monta dans le wagon, s'assit en face de lui, prit sujet de la pluie qui tombait pour entamer un dialogue, vite dégénéré en interview. Il obtint l'adresse de Saarlinger, fit passer dans une feuille obscure des notes flatteuses, les lui communiqua à domicile, s'acquit ainsi sa gratitude et sa confiance. Fut-ce simple impulsion d'affamé, en quête du premier gagne-pain venu?... Ou bien l'intelligence très vive d'Edouard Ladurelle s'éclairait-elle tout à coup sur sa véritable vocation?... Il vint un matin se proposer à Saarlinger comme masseur et fut agréé. Il avait la main grasse, élastique, toutes les aptitudes physiques requises pour l'emploi. Ses services, dès le début, charmèrent le « Vieux », qui les rémunérait avec largesse. Ladurelle apportait dans ses fonctions un zèle toujours grandissant qui devint vite passionné. Cet être si souvent hésitant sur sa destinée semblait, dans ces longues manipulations de chair et de muscles, avoir enfin trouvé la vraie formule de ses activités. Il accompagnait Saarlinger partout, en province, à l'étranger. Dans ce commerce continuel, une intimité chaque jour plus confiante s'établissait entre les deux hommes. Le masseur devenait l'ami, le conseiller. Il avait acquis, au cours de sa jeunesse tourmentée, des notions précieuses sur mille choses. Il possédait à fond l'anglais, l'allemand et l'italien. Sans cesse le champion recourait à lui comme à un *vade-mecum* parlant. Saarlinger l'entretenait de ses bonnes fortunes, le consultait, l'employait au besoin à des besognes d'audace ou de rouerie dont il sortait toujours à son honneur. Il y avait du Crispin et du Figaro dans cet ancien dresseur de coqs.

Perpétuellement mêlé au monde cycliste, Edouard Ladurelle en connut bientôt tous les secrets. Un don d'observation très intense, une extraordinaire facilité à s'assimiler rapidement toutes choses firent de lui l'homme le mieux informé, le compagnon le plus avisé qu'on pût souhaiter. Sans se négliger dans les soins qu'il donnait à Saarlinger, il augmentait ses profits par le jeu. Il tenait un livre de cote clandestin. Sa merveilleuse sagacité de physiologiste et de policier lui permettait de prévoir à peu près sûrement l'issue des courses en apparence les plus ouvertes. Cette sûreté de pronostiqueur accrut son pécule de bookmaker.

Cependant, la vogue des tournois vélocipédiques, qu'on aurait crue avoir atteint du premier coup son apogée, se développait toujours, dépassant les prévisions des plus optimistes. Des coureurs yankees traversaient l'Atlantique, étonnaient le Vieux Monde par une série de victoires sans lutte, puis s'en retournaient, après trois mois d'exhibition, plus chargés d'or qu'une diva en tournée. Tous les champions européens devaient baisser pied devant eux. L'évidence de leur supériorité frappa l'esprit d'Edouard Ladurelle. Il les étudia de près, s'assura que leur constant avantage ne provenait ni d'un organisme meilleur, ni de machines mieux construites. Ils se présentaient escortés chacun d'un homme plus âgé qui leur parlait avec autorité, ne les quittait ni de jour ni de nuit, et qui, sous couleur de n'être qu'un barnum, se qualifiait d'un nom nouveau, correspondant sans doute à quelque profession très spéciale et très moderne : « manager ».

Ladurelle tourna autour de ces personnages mystérieux, étudia leurs actes, leurs manières, les fit causer. L'appellation de « manager » ne représentait pas seulement un fondé de pouvoirs, surveillant les intérêts financiers du coureur; les attributions du « manager » s'étendaient à toute la vie matérielle et bestiale. Le « manager », c'était l'entraîneur, dans l'expression la plus hippique du terme. Le champion, entre ses mains, cessait d'être une individualité libre et pensante : il devenait un « poulain », dont les mouvements, l'alimentation, le sommeil même, seraient réglés par des disciplines vigilantes, inflexibles. Grâce à une hygiène raisonnée, à un dosage méthodique du travail, à une sujétion d'animal domestique, les professionnels d'outre-mer acquéraient et conservaient cette forme qui, à muscles égaux, leur assurait partout la victoire.

Edouard Ladurelle s'appropria par de longues observations la méthode et le procédé de ces régisseurs d'hommes. Ancien commis d'apothicaire, assez versé dans la pharmacopée pour reconnaître, à la vue ou à l'odorat, la composition d'une liqueur, il pénétra le secret des breuvages qu'ils composaient pour leurs poulains.

Dès lors, une obsession le hanta, obsession qui, confirmée par des instincts latents, longtemps indécis, domina sa vie. Lui aussi, il serait un pasteur d'athlètes. Il n'en aurait point un seul, mais

cinq, dix, avec lesquels il révolutionnerait l'Europe cycliste.

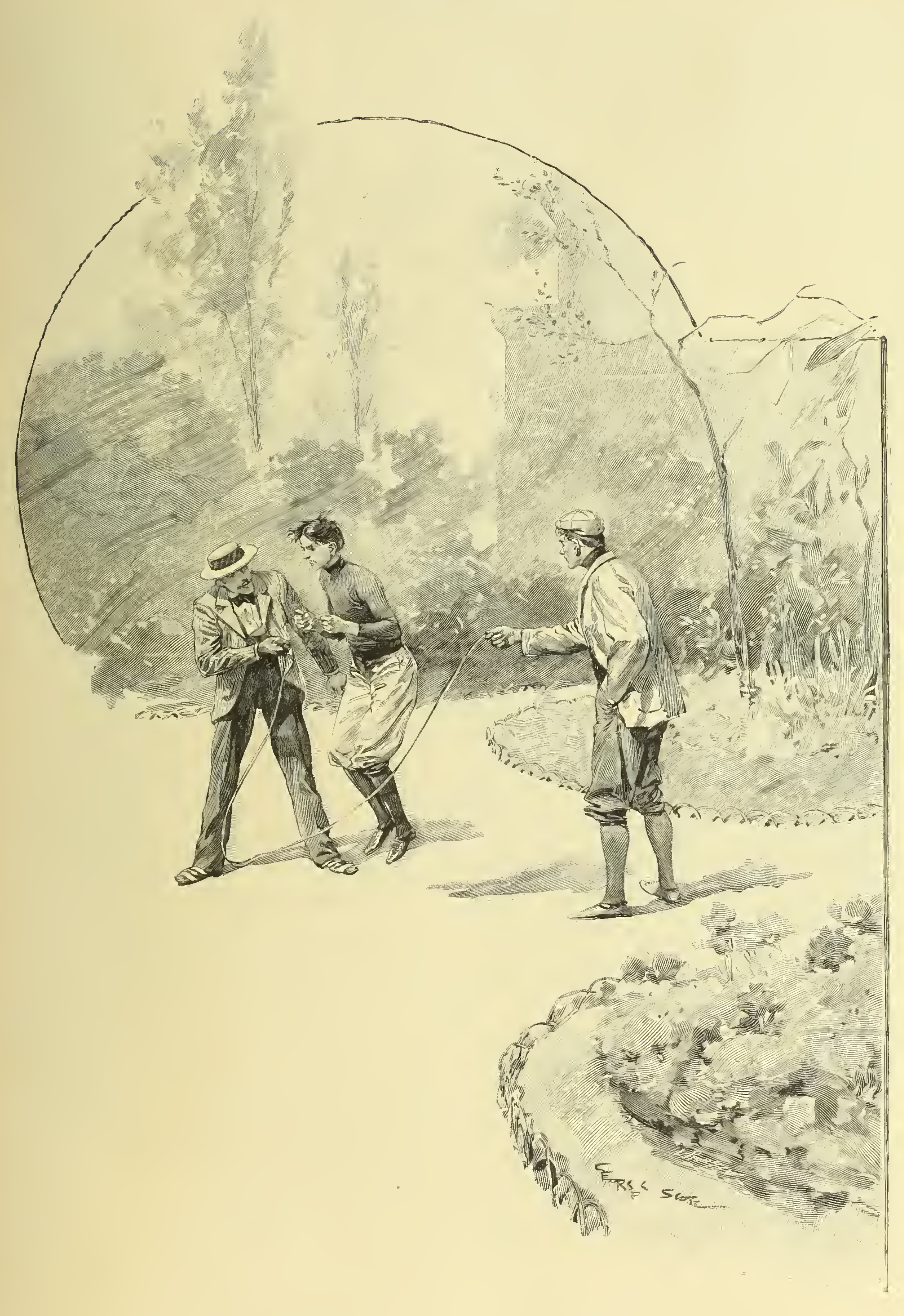
Un soir circula dans Paris, colportée en gros caractères à la manchette des journaux, étalée aux vitres des âgences, expliquée et commentée par les propos de café, cette étonnante nouvelle: « Saarlinger venait d'être tué. Deux balles au cœur... Vengeance de femme!... » Survenu quelques mois plus tôt, l'événement eût rejeté Ladurelle dans les vicissitudes et les misères de la bohème. Maintenant, il percevait nettement l'orientation de sa destinée. La cote lui avait valu des profits appréciables qui constitueraient un fond de réserve long à épuiser. Déjà, dans les derniers temps de son bail avec Saarlinger, il s'irritait, sans toutefois le laisser paraître, contre l'exclusivisme du « Vieux », qui ne lui permettait pas de louer ses soins à d'autres. Libre, il trouva partout à s'employer, s'attachant de préférence à ceux dont la notoriété, encore indécise, ne tarderait pas, selon lui, à s'affirmer. Il élargit ses attributions, et, de masseur, il devint tout de suite aspirant manager. Une façon d'imposer son avis sans discussion, un air de supériorité impérative, copié sur la manière de ses confrères yankees, beaucoup de hardiesse et de volonté le confirmèrent dans le titre de ses fonctions nouvelles. Le succès des premiers hommes soignés par lui acheva de le mettre en vedette. Par la force des circonstances et de son ambition, il fut vraiment et nommément ce qu'il voulait être : le manager Ladurelle, le grand maître national d'entraînement, le couveur de champions.

Une légende déjà se formait autour de lui. D'adolescents chétifs, il avait fait des stayers très résistants. Tels autres, invaincus sous sa direction, perdaient leur forme en le quittant. Tout ce qui subsiste dans le peuple parisien des superstitions de l'âge passé se concentrait pour mettre au-dessus de cet homme une auréole de mystère. D'étranges frissons parcouraient la foule, quand on le voyait, au départ des épreuves de longue haleine, porter lui-même aux lèvres des poulains de minuscules flacons remplis d'un philtre inconnu. Son agitation pendant la course, l'ardeur excitative qu'il semblait communiquer à ses hommes, ses gestes de moulin à vent, le coup de sifflet aigu avec lequel il donnait le signal d'emballer, tout cela impressionnait et amusait le peuple. Naturellement enclin à un certain art de cabotinage, ancien journaliste lui-même, il se servait de la presse, par l'or ou par la persuasion, comme d'un porte-voix, toujours à sa disposition pour théâtraliser devant le public sa personne et celle de ses champions. Il avait fait Luc Morel, Josserin, Marmandier, Hutin, Lepvrier, les trois frères Thomson, ou du moins ces hommes lui devaient le meilleur de leur carrière.

La fortune se décidant en sa faveur, il épousa la fille d'un marchand de selles vélocipédiques et s'installa au fond de Billancourt, dans une habitation spacieuse, aussitôt aménagée en école athlétique : salles de douches et de bains, large préau de foot-ball, allées planes pour la bicyclette, canots et périssoires amarrés à proximité, à la berge de la Seine, rien ne manquait pour en faire un établissement de choix, unique dans le genre. Quelques-uns de ses élèves, les coureurs de fond, dont l'entraînement est soumis à un régime plus sévère, logeaient là comme pensionnaires. Les autres, sans cesser d'être sous sa main, habitaient des garnis bien surveillés, à Passy ou aux Ternes. Cet homme prompt et fiévreux se multipliait, se montrait partout à l'heure utile, hélé sur les grandes voies que dévorait la roue de sa machine par les quolibets sympathiques ou les applaudissements blagueurs du populaire.

Le Gallic vécut à Billancourt une existence inconnue, que sa rusticité native ne soupçonnait point. Les premiers jours de convalescence passés, il dut se livrer au masseur dès le réveil, subir des manipulations prolongées, courir jusqu'à l'essoufflement par les allées, pousser du pied le lourd ballon sur le préau, dans des parties disputées violemment, ramer en Seine durant des matinées entières, le jeudi et le dimanche. Ses compagnons, parlant peu, semblaient des bêtes uniquement préoccupées de leurs jambes. Cependant la vie était supportable, et même gaie avec eux, à cause du peu de place qu'on y laissait à l'oisiveté. Dès qu'il interrompait son propre travail, le Breton devait aider son manager dans les soins qu'exigeaient certains de ses camarades. Il y avait, à ce training-school de Billancourt, un garçon de quinze ans nommé Héros, d'apparence pourtant malingre, mais que Ladurelle se vantait de rendre un jour digne de son nom. On le préparait aux courses de demi-fond, dont la distance varie de dix à cent kilomètres. Pendant des heures consécutives, avec des pauses très rares, ils le faisaient sauter à la corde, comme une petite fille. Ladurelle et Le Gallic tenaient chacun leur bout de filin, activant le mouvement selon des progressions calculées qui donnaient aux jarrets de l'élève tout le ressort exigé. Les repas étaient à la fois copieux et frugaux, avec un menu scientifiquement réglé; le regard du manager épiait à tout moment l'assiette ou le verre de ses commensaux. Ni tabac, ni alcool... Mme Ladurelle traitait ses hôtes en grande sœur, très aimée et très respectée. On la chérissait sans le lui dire, pour son visage gracieux, pour son humeur toujours égale.

Le Gallic se laissait vivre sans pensée. L'épanouissement graduel, inconscient, de sa musculature lui communiquait comme un bien-être d'animalité sereine. Il ne souffrait ni de la mémoire, ni de l'ambition. Les souvenirs n'étaient plus que des sensations tranquilles où la couleur des choses seule restait. Ladurelle lui suggérait une vision si calme de l'avenir qu'il l'attendait sans hâte, comme une évolution de l'être certaine et nécessaire. Il ne savait plus rien de Paris que les triomphes hebdomadaires de ses commensaux. Chaque jour, à son



Pendant des heures consécutives, ils le faisaient sauter à la corde...

coucher, il voyait Ladurelle entrer dans sa chambre, abaisser vers le lit ses yeux d'acier que bridait un sourire, prendre le bout du drap et le border, dans un mouvement presque maternel, et lui souhaiter bonne nuit avec deux mots qui orientaient le prochain rêve. Cet enveloppement de sollicitudes continues, une vague sensation d'impersonnalité acquise, l'affirmation mille fois répétée que le manager désormais veillerait à tout, pourvoirait à tout, que ses espérances de gloire se réaliseraient au centuple, l'entretenaient dans un état d'assoupissement moral inconnu depuis des mois. Ladurelle rédigea le texte d'une procuration qui lui donnait pleins pouvoirs envers les vélodromes pour les engagements et les dédits : Yves étant mineur, on envoya le papier à la signature d'un vieil oncle, Jean Le Gallic, son tuteur, qui pêchait la sardine à Trebeurden. L'ancien mitron avait retrouvé sa quiétude de Lannion, accrue d'une sorte de vanité paisible, comme s'il eût été maintenant le propriétaire d'une belle boulangerie de province dont un gérant expérimenté se chargeait d'augmenter pour lui les bénéfices. Ses lettres à Sibylle reflétaient cet état d'âme. La blessure s'était tout à fait cicatrisée; elle ne laissait qu'une couture, à peine perceptible, sur la joue. Les fonctions pour lesquelles il était sans doute créé avaient accaparé son organisme; il savourait béatement la douceur de vivre.

Novembre approchait : les feuilles avaient jauni. L'automne dorait la vigne des espaliers, à la façade du cottage, et jonchait de branches mortes les allées d'entraînement. On venait de rouvrir le Vélodrome d'Hiver. Un matin, Ladurelle, sorti de bonne heure, revint avec une physionomie plus animée, l'épaule encore exhaussée d'un dandinement nerveux, comme cela lui arrivait dans les contrariétés ou dans les joies très vives. Il marcha droit vers le Breton.

— J'ai signé l'engagement pour toi. On inaugure la saison au Vel' d'Hiv' par une course en ligne. Tu la gagneras... Le dimanche suivant, nous te matchons avec Marmandier, et, quinze jours après, avec Morel.

## IX

— Ah ! oui, tu en as fait de propres !... Quelque chose me disait bien d'empêcher ce voyage!...

Le béret sur le nez, les mains aux poches de son pantalon, le veston déboutonné et flottant, M. Jean-Marie Jézéquel arpente rageusement, dans ses espadrilles à fleurs, le rez-de-chaussée de son magasin. Il volte, pivote, tape du talon, mâche sa colère. Des tressautements saccadés soulèvent l'abdomen, au-dessus du ceinturon de laine, sous la chemisette de tussor, tendue par l'obésité. Les lèvres clapotent d'indignation.

M[lle] Sibylle, assise au comptoir, mordille le manche d'un porte-plume en os ajouré.

— Que veux-tu, mon pauvre papa?... Je pensais bien faire. Le vol d'argent, la bousculade en piste, tout un banditisme hypocrite acharné contre cet enfant isolé et sans défense... Il fallait un terme à cela. Je n'ai vu qu'un moyen de sauver la mise.

— Sauver la mise ! Tu appelles ça sauver la mise?...

— Evidemment... Et je ne vois pas qu'il y ait là sujet à tant d'irritation de ta part. Pourquoi? Parce qu'il serait présentement pensionnaire de Ladurelle ?... Parce que, dans l'impossibilité où vous vous trouvez de le faire vous-même, un autre très actif, très expert régirait quelque temps ses intérêts et sa carrière ? Ce Ladurelle est un habile homme; sa figure ne décèle pas une vilaine âme. Sans lui, Yvonnic aurait-il remporté le Grand Prix d'Ouverture au Vel' d'Hiv' ? Aurait-il gagné le match avec Marmandier?...

— Il n'eût peut-être pas fait la même chose tout seul?... Tais-toi, tiens, tu ne sais pas ce que tu dis!...

— Oui certes, je suis de votre avis... Le Gallic est intrinsèquement supérieur à tous ceux qu'il a battus. Je prétends seulement que, sans conseil, il n'aurait peut-être ni obtenu l'invitation dans la course scratch ni conclu et fait accepter son match avec Marmandier. Voilà.

M. Jézéquel hausse les épaules, évolue sur le bout de ses espadrilles ; dans la brusquerie du mouvement, il accroche et renverse deux bicyclettes. Un des guidons a heurté la vitrine et l'a fendue. Cet accident achève de l'exaspérer.

— Si tu continues à déraisonner de la sorte, je te ferai enfermer... Bonsoir!..

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sibylle avait tenu tête à l'orage sans céder ; pourtant les colères de l'ancien libraire étaient terribles. Elle le voyait souvent dans ces crises d'exaltation furieuse, quand il se croyait lésé par un fabricant ou par un client. Elle courbait alors le front jusqu'à l'accalmie qui ne tardait pas à survenir. Mais, cette fois, le mobile qui avait pu déchaîner une telle tempête échappait à sa connaissance comme à ses déductions de fille respectueuse. Elle savait son père très serré en affaires, un peu retors même, sans oser lui prêter des machinations trop compliquées. Le Gallic venait coup sur coup d'obtenir deux triomphes sensationnels : on en attendait un troisième. Dans ses lettres, il parlait avec ravissement de tout l'or mis en épargne. Quelque élevés que pussent être les prélèvements faits sur ces sommes par le manager, le jeune champion, moins surveillé, livré à lui-même n'eût-il pas dépensé le double ou le triple en plaisirs stériles? Aussi, n'espérant plus comprendre le secret de ces fureurs débordantes, avait-elle résisté jusqu'au bout, au risque de prolonger et d'aggraver les ressentiments paternels. Dans cette petite cervelle aussi volontaire que lucide, l'obstination n'était jamais qu'une forme plus impérieuse de la logique. Au fond, elle se sentait prête à excuser

son père, lui connaissant par autre part des motifs quotidiens d'agitation et d'agacement.

Des élections étaient imminentes. Le conseil municipal avait démissionné en masse, à la fin d'octobre, à la suite de cabales organisées par les péélistes. La réfection de l'allée de la gare, décidée depuis le printemps, n'avait pas été achevée, vu l'insuffisance du crédit voté. La P.-L., par la voix de Jean-Marie Jézéquel, accusait le maire et la majorité cléricale du conseil d'avoir fait servir une partie des fonds à la restauration de l'église. D'où discussions violentes, manifestations tumultueuses dans la rue, apeurement et démission de tout le corps édilitaire.

M. Jézéquel, très soutenu par la sous-préfecture, figurait en tête de la liste de protestation habilement composée, avec laquelle on espérait forcer les portes de la mairie. Si cette liste prévalait, l'écharpe tricolore ceindrait bientôt les reins de l'ancien libraire. Mais on jouait gros jeu : la campagne électorale était menée, d'un camp comme de l'autre, avec une égale passion. Chaque jour suscitait sa polémique nouvelle, où la vie privée des hommes n'était même plus respectée. M. Libouban, notamment s'acharnait contre la personne même de M. Jézéquel. Sans articuler de faits précis, il émettait à mots couverts les suppositions les plus perfides sur les rapports financiers du marchand de cycles et de Le Gallic. Bien qu'aucune de ces calomnies ne fût encore revenue à l'oreille de Sibylle, la jeune fille savait son père en butte à de perpétuelles vexations. Mais cela même suffisait-il à légitimer ces colères, répétées dix fois chaque semaine, depuis la guérison du champion et sans qu'un prétexte nouveau, apparent, fût survenu dans l'intervalle? Au contraire, tous les dimanches apportaient l'annonce d'une victoire plus retentissante du petit Lannionnais dans les vélodromes de la capitale. Et d'ailleurs, est-ce que les succès de Le Gallic n'étaient pas, à Lannion même, tout au bénéfice du marchand de cycles? Les péélistes exploitaient le chauvinisme local avec cette gloire récente. Des hésitants, des abstentionnistes invétérés donneraient leur voix à M. Jézéquel, en raison du lustre que les hauts faits de son protégé avaient jeté sur le pays. Une dépêche, commandée à Paris, devait apporter avant la clôture des urnes le résultat du match « Le Gallic-Morel », qui se courait précisément le jour de l'élection. On comptait sur cette manœuvre télégraphique pour rallier les indécis de la dernière heure... Le Brestois battu par le Lannionnais, c'était sans doute un événement de nature à modifier les positions sur l'échiquier électoral.

Cependant, M. Jézéquel était parti promener sa mauvaise humeur vers la place du Marhallac'h; Sibylle restait seule sur ses livres comptables dont elle vérifiait machinalement les écritures. L'hiver venait, le mélancolique hiver armoricain, sans soleil et comme sans nuages. La brume uniforme s'appesantissait partout, baignant les choses d'une langueur lourde. Ni bruit, ni mouvement. On eût dit que la petite ville, où s'agitaient tant d'ardeurs batailleuses, continuait dans la journée son sommeil de la nuit. Dès quatre heures, certaines boutiques allumaient leurs lampes, mais la solitude de la chaussée laissait dans la rue l'illusion d'une déjà fin de soir. Plus de cyclistes au comptoir, plus de machines à louer ou à réparer. La boue des chemins décourageait les meilleures volontés. Engrisés de brouillard, ou suintant de pluie, les deux écussons tricolores du *Vélo-Club de France* et de la *Pédale Lannionnaise,* accrochés rue Geoffroy-de-Pontblanc au linteau de la devanture, semblaient les épaves oubliées d'une décoration de fête nationale. Oh! les longues après-midi sans clientèle, à côté de ces bicyclettes engourdies dont le nickel et l'émail ne renvoyaient plus de reflets! La boulangerie aussi dormait, et, des greniers de M. Buello, ne descendaient plus, à la tombée du jour, les vieilles mélopées bretonnes qui annonçaient jadis le réveil d'Yvonnic...

L'aiguille de l'horloge marquait l'heure d'éclairer la boutique. Toutes ces petites besognes routinières, attendues chacune avec l'impatience que donne l'oisiveté, aidaient M<sup>lle</sup> Sibylle à supporter la désespérante monotonie des jours. Elle essuya, par habitude de propreté, les boules de verre, les montures de cuivre, avec un chiffon de flanelle rouge, puis l'électricité jaillit partout, inondant le magasin de sa lumière blanche, rendant aux rayons et aux guidons leur scintillement de métal neuf. La disposition des portraits avait été modifiée depuis la veille. Une grande photographie en pied dominait toute la paroi : c'était Le Gallic appuyé sur sa machine, — Le Gallic avec son maillot à champ d'hermines et son bon sourire enfantin. Une écharpe tricolore drapait le cadre de chêne ciré. Tous les autres portraits, reculés à des places de second plan, semblaient commandés par celui-là. Sibylle donna un long regard attendri à l'image du champion. La réfraction des lampes électriques mettait sur la vernissure du papier comme l'éblouissement d'une auréole.

Tout à coup, une bande bruyante fit irruption de la rue. Les visiteurs devenaient si rares en ce morne hiver que Sibylle, désaccoutumée de leurs allées et venues, eut tout d'abord comme un effroi devant tant de monde. Ils entrèrent en bousculade, dix, puis vingt, puis trente, avec des exclamations désordonnées, des gesticulations de démence. Les premiers, dès la porte, avaient crié : « Kerjan! Kerjan! » Puis ce fut tout de suite un vacarme assourdissant où les sons ne se distinguaient plus les uns des autres. Mais déjà Jean Kerjan, soutenu par Bopers et par Bertrand Jégou, se laissait traîner jusqu'au comptoir. Le pauvre garçon n'était qu'une loque affalée, sans couleur humaine. Un masque gâcheux lui collait au visage, laissant voir seulement deux yeux inertes et une bouche livide, crispée d'épuisement. Des plaques de limon empâtaient les cheveux. Les habits, hu-

mides, maculés de sang et de tourbe, paraissaient ne plus revêtir qu'un cadavre. On eût pensé quelque noyé, repêché dans de la vase. Sur toute l'arête dorsale, la boue s'amassait plus dense, en une ligne droite qui montait des reins au cou, et qui provenait évidemment des éclaboussements de la roue d'arrière.

Jean Kerjan, profitant d'une journée de vacances, avait pris la veille le train pour Brest. Il emportait sa vieille machine. Deux amis, — pas davantage — à Lannion, étaient dans le secret de sa tentative. Mais, sur tout le parcours entre les deux villes, il avait par lettres assuré son service de contrôleurs. Il s'agissait pour lui de battre le record de Lannion-Brest sur la route, sans entraîneurs, record établi par Pierre Guyomar, l'avant-dernier été, en cinq heures et quarante-six minutes.

Or, au coup de midi, ce jour-là, Jean Kerjan partait de l'arsenal de Brest, filant de toute la vitesse de ses pédales vers la campagne. La pluie tombait par ondées violentes, le vent soufflait en rafales. La route, par endroits, n'était qu'un marécage. Mais le vent, venant de l'Atlantique, le poussait; la pluie balayait la sueur sur sa nuque. La montre attachée par une boucle de cuir au guidon de sa machine, et les yeux en bas vers la montre, il allait, sans un regard vers les paysages, ne relevant la tête que pour lire au passage le chiffre des bornes kilométriques. Près de Landernau, heurtant une carriole, il tombait dans un fossé et s'ensanglantait. A Landivisiau, un de ses pneus, trop gonflé, crevait. Le temps de réparer l'avarie, d'avaler dans une auberge trois gorgées de cidre, et il repartait. Il voyait, au bout du chemin Lannion, la rue Geoffroy-de-Pontblanc, le nœud de satin ponceau au cou de Sibylle, et les fossettes folles creusées par un petit sourire admiratif!... Il voyait l'ovation des péélistes, le dépit de Guyomar!... et au delà... au delà... Le Gallic!... Paris!... mille choses confuses, troublantes, qu'il n'osait qu'à demi concevoir.

Voici Saint-Thegonnec et son calvaire!... Déjà il a plus de dix minutes d'avance sur les temps de Guyomar. Il a soif, il a faim : des spasmes lui tenaillent l'estomac; la fatigue brûle ses tempes; un bourdonnement continu, insupportable, est dans ses oreilles. Il se raidit, dompte la défaillance, maintient l'allure. A Plestin, son pneumatique se dégonfle une seconde fois. Il a titubé comme un homme ivre en descendant de machine. Quand il y est remonté, ses jarrets s'ankylosaient. Pourtant il repart!... N'ayant point connu ni pratiqué les méthodes d'hygiène et d'entraînement qui permettent de prolonger l'effort sans briser les muscles, il ne marche plus maintenant qu'avec son cœur. Il veut, il va, il arrive!... Toute la P. L. l'attend sur le quai d'Aiguilon, car les deux confidents, autorisés par lui, avaient dès le matin divulgué à tous, Sibylle exceptée, l'essai de record. Le record est battu, et de loin. Les quatre-vingt-quinze kilomètres couverts en cinq heures onze minutes...

Tout de suite, avant même d'accepter des soins ou de se débarbouiller, le petit clerc avait exigé qu'on le menât chez Sibylle. Il fallait qu'elle mesurât de ses yeux la force dépensée, les épreuves subies, qu'elle apprît de son silence même le vrai mobile d'une telle folie.

M^lle Sibylle était passée de la surprise à la stupeur. Tandis que Ropers et Bertrand Jégou lui détaillaient en phrases sans fin les péripéties du voyage, elle hochait la tête avec une expression de commisération ou de douce gronderie.

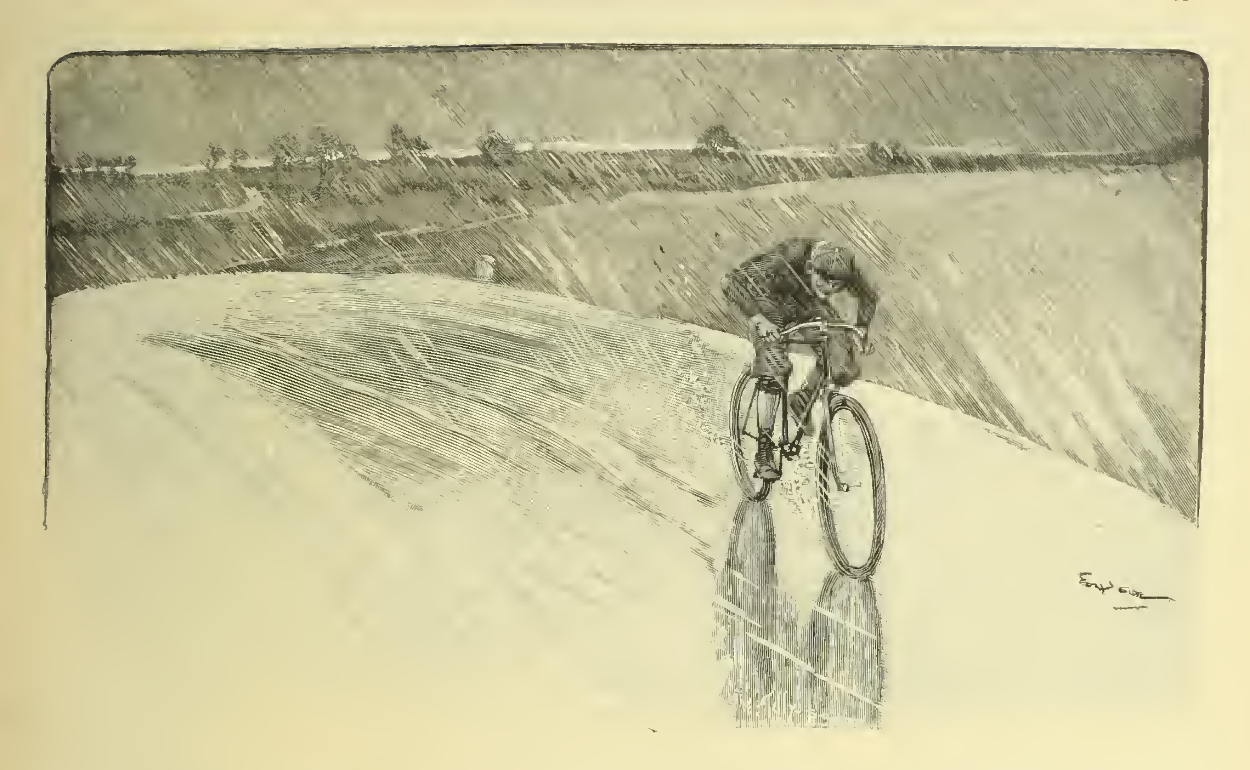
— Peut-on s'abîmer de la sorte?... Par une saison où les plus enragés restent chez eux!.. Un gars qui a été ajourné deux fois au conseil de revision! A quoi bon cela, pauvre Janic!...

Jean Kerjan venait d'apercevoir au mur, dans son encadrement tricolore, la photographie d'Yves Le Gallic. Sous le masque de boue, une contraction douloureuse creusa ses narines, étira sa bouche:

— A quoi bon?... répondit-il, en mettant tout ce qui lui restait de vie dans l'articulation de chaque parole... A quoi bon? dites-vous, mamz'elle Sibylle?... Mais à devenir dans un autre genre meilleur que Le Gallic n'est dans le sien .. Et ça ne tardera pas, vous m'entendez!... Moi aussi, je serai champion!... Champion de fond!

On le remmena. Ainsi, elle n'avait su lui témoigner, pour récompense de tant d'efforts, qu'une pitié presque ironique : sans doute, parce que les journaux ne parleraient pas de lui aussi pompeusement que de l'autre, — de ce privilégié pour lequel, le lendemain d'un accident, elle s'était enfuie, au su de tout Lannion! Oh! ce Le Gallic!... Son amoureux, son amant peut-être?... Mais si rustaud de langage et de manières!... Un mitron, c'est-à-dire un être sur lequel il se savait une indiscutable supériorité sociale!... Et elle! la plus jolie créature du pays, celle dont l'image, nuit et jour, persécutait sa mémoire, troublait sa chair vierge d'adolescent!... Même à Brest, où sont tant de filles avenantes, il n'en avait point rencontré la veille ou le matin de plus désirable, de plus complètement femme que Sibylle... Par quels sortilèges ce ci-devant porteur de cotte accaparait-il si vivement ses préférences?... Par ses succès de courses uniquement, bien sûr!... par le bruit grossissant qu'on faisait autour de son nom!...

Elle était ambitieuse et vaniteuse avant tout, la petite vendeuse de cycles! Mais si l'essence dynamique fait les coureurs de vitesse qui pédalent avec tous leurs muscles, comme ils boxeraient ou lèveraient des poids, c'est par un organisme bien mis à point, et par la force morale surtout, que se créent et se développent les vrais champions de fond. Parmi eux, beaucoup n'eurent jamais une silhouette d'athlète. Leurs victoires, moins fréquentes, durent davantage dans le souvenir populaire, parce que l'épreuve a retenu l'attention un laps de temps plus long, et que ses alternatives



successives ont mieux captivé l'âme des spectateurs. Il serait, lui, — le petit clerc chétif, mais si héroïquement énergique, — l'homme des cent et des deux cents lieues dont l'endurance et la tenue émerveilleraient le public plus sûrement qu'un sprint de dix secondes. Des billets de banque?... il en récolterait autant que Le Gallic, et on verrait alors, à gloires égales, lequel des deux, du boulanger ou du scribe, aurait le mieux, par l'éducation et le caractère, ce qu'il faut pour plaire à une jolie fille!...

Ainsi se consolait Jean Kerjan, le soir, dans le lit étroit de sa mansarde, tandis qu'en ses jambes surmenées des fibres irritées vibraient encore.

M^lle^ Sibylle, de son côté, s'endormit moins tôt que de coutume. Mais ce n'était point, hélas! la vision tourmentée et suggestive du routier au masque de boue qui prolongeait sa veillée de la sorte. Elle se remémorait les colères de son père, s'ingéniait opiniâtrement à en discerner la cause et l'origine. Soudain, une lueur éclaira sa mémoire. Elle se rappela des phrases étranges échappées à M. Jézéquel dans la boutique, un matin, le lendemain de la première victoire remportée par Le Gallic sur la Levée-du-Tribunal : « Fillette, avant qu'il soit un an, j'aurai doublé ta dot. » Il l'avait embrassée, ce matin-là, avec un entrain inaccoutumé... Sur le comptoir était une lettre fraîchement écrite, à l'adresse de M. Tarral. L'entrepositaire de bicyclettes n'aurait-il pas spéculé sur le champion de si audacieuse façon que l'intrusion d'un manager dans leurs affaires pût compromettre dès à présent soit un intérêt financier, soit une sécurité morale? Et, dans l'oreiller de plume qui embaumait de fines essences achetées lors du dernier voyage à Paris, M^lle^ Sibylle se fit serment à elle-même de ne point avoir de répit que toute la vérité ne fût mise à jour.

X

Le Vélodrome d'Hiver s'était installé, jusqu'à l'ouverture des travaux de la future Exposition Universelle, dans un des locaux de l'ancienne. Il occupait la galerie dite des Arts Libéraux. Les bâtiments des kermesses internationales subissent souvent de ces ironies du sort dans leurs ultérieures destinations. Aux cartouches peints sous la corniche, on lisait encore en lettres d'or déteintes, sur le fond de brique pâlie, des inscriptions comme celles-ci : *Enseignement public — Enseignement libre — Enseignement du dessin — Papeterie.* En bas, tournaient des vélocipédistes incultes, à peine dignes de l'école primaire.

La piste était en bois, oblongue; elle mesurait 333 m. 333 de circuit. Le roulement des machines dans les virages y produisait, par la sonorité même des planches, un ronflement sourd, pareil à celui qu'on entend sous les ponts, au passage des voitures chargées. Tout autour de l'immense cuvette, courait une rampe de teinte saumonée, interrompue çà et là par des bandes en toile coloriée, portant réclames. Les loges étaient badigeonnées à l'indigo, avec appuie-mains en velours rouge. La disposition et l'accès des places donnaient ici, mieux encore que dans les vélodromes de plein air, l'illusion du cirque. Toutes les parois, comme là-bas, étaient envahies par un arlequinage de publicité. Les principaux commanditaires du lieu se trouvant être des industriels de spécialités très diverses, fabricants d'essences odoriférantes ou de produits pharmaceutiques, les affiches de pneus

et de bicyclettes alternaient avec celles de parfumerie ou de quinquinas : les quinquinas surtout, toniques et reconstituants, recommandés aux gens du cycle, comme la plus infaillible des panacées! Mais l'endroit, sous son plafond de verre, manquait de lumière et d'horizon. A peine, par la voussure vitrée, apercevait-on les tours du Trocadéro. L'atmosphère était imprégnée d'une indéfinissable mélancolie, que ni le mouvement de la foule ni ses acclamations ne parvenaient à chasser. La sensation foraine s'aggravait ici d'une idée de vétusté. Au-dessus de l'étage circulaire, affecté au public des petites bourses, des lambrissages, çà et là, se crevaient, pendillaient comme dans les grands baraquements de nomades. Et ce qu'on devinait d'éphémère dans cette vieillerie même du décor, contrastant avec l'agitation fébrile du spectacle, laissait une impression de découragement et de néant.

Ce jeudi-là, dernier jeudi d'avril, le vélodrome donnait une réunion de soir. On l'annonçait à coups de grosse caisse depuis un mois. En réalité la direction prêtait seulement son local au cercle cycliste le plus en vue, le Wheeling-Club, qui composait la salle et dispensait des prix. Ce tournement annuel du Wheeling-Club était, pour la galerie, un événement plus mondain que sportif, un prétexte à toilettes et à bijoux, auque les échos de la presse boulevardière assuraient un heureux retentissement. Le programme, préalablement soumis aux exploitants à bail du vélodrome, était établi de façon à ménager l'intérêt de leurs spectacles futurs : aussi le sport pur, comme on dit en argot technique, n'y tenait-il qu'une place relativement restreinte, la plupart des numéros étant affectés à des joutes d'amusette ou de fantaisie. C'est ainsi qu'on y verrait en lice le géant Light-Pen, pesant deux cent quarante kilos contre le minuscule André Tonnelier qui avait cinq ans, et, après cela, des courses de femmes ou de quadruplettes mixtes, avec équipiers des deux sexes. Les bicycles préhistoriques et le tricycle déchu apparaîtraient en piste une dernière fois.

— Les dimanches, jours de luttes classiques, nous sommes Théâtre-Français, disait très sérieusement M. Latasse, régisseur habituel du lieu : le jeudi du Wheeling-Club, nous devenons Palais-Royal.

La principale attraction, le clou de la soirée, ce serait la lutte de Le Gallic contre un tandem, contre le meilleur des tandems européens, celui des frères Raab.

Le Gallic! Le Breton, inconnu de Paris au début de l'automne, s'était élevé durant l'hiver au pinacle de la célébrité : vainqueur de toutes les courses en ligne, à Paris, à Milan, à Bruxelles, à Amsterdam, à Vienne, à Berlin même, ayant joué, dans des matchs renouvelés, avec les hommes les plus en renom, — Marmandier d'abord, puis Morel, puis Jaas Daal, — sans qu'une seule défaite eût terni l'éclat prestigieux de cette série, il devenait, dans les mondes les plus indifférents aux choses de la pédale, une gloire consacrée, indiscutée, comme le sont les ténors-prodiges ou les rois de la tauromachie.

Toute la semaine qui précédait chacune de ses exhibitions, des hommes-sandwichs promenaient sur les chaussées de la capitale des placards enluminés avec son nom et son portrait. Ce nom remplissait les gazettes sportives : la chronique boulevardière s'en était à son tour emparée. Rendu synonyme d'imprécisable vitesse, il venait naturellement sous la plume des humoristes, de ceux-là mêmes qui ignoraient peut-être encore la conformation d'un vélodrome. Le Gallic!... L'homme flèche!... L'homme éclair!... Le détenteur de tous les records de petite distance!... Le Vel' d'Hiv' doublait ses recettes grâce à lui. L'*Atalante* augmentait d'un tiers son chiffre d'affaires mensuel. Pour deux courses fournies par le Breton en Italie, les agents transalpins de la maison Tarral avaient vendu en quelques semaines plus de cinq mille machines. On parlait de sommes fabuleuses allouées à ce champion. Il ne chaussait jamais ses sandales de courses, disait-on, sans exiger, en sus des prix annoncés, deux ou trois mille francs de mise en piste. L'*Atalante* le rentait comme un ministre. Et, avec cela, honnête, rangé, vivant en chartreux, dans un cottage de Billancourt, sous la garde d'un manager modèle! Son origine de mitron, colportée par la conversation ou par le journal, achevait de stimuler les curiosités et les sympathies. Le peuple l'adorait : les snobs souriaient, puis applaudissaient d'entrain avec le peuple.

Ainsi, dès neuf heures, ce soir-là, l'avenue Rapp et l'avenue de La Bourdonnais étaient-elles sillonnées de brillants équipages montant vers les palais du Champ de Mars. Les voitures devaient ralentir et prendre file pour accéder à l'entrée du vélodrome, où tous les ouvreurs de portières de la rive gauche s'étaient donné rendez-vous.

Soixante globes électriques, suspendus à six mètres du sol, illuminaient la vaste nef dont les hauteurs seules s'estompaient d'ombre. Les énormes piliers de fonte, à empâtement vert d'eau, où s'appuyaient les arceaux de la voûte vitrée, avançaient aux confins de la zone plus obscure les têtes de bœufs monstrueuses qui flanquaient leurs chapiteaux. Plus haut, les reflets des lampes tremblaient et mouraient dans la pénombre des verrières. Et l'on eût dit qu'au-dessus de soi une mer de mystère était suspendue, dont seules ces encolures de fer arrêtaient momentanément la chute.

Des toilettes de théâtre s'exhibaient aux loges : les clubmen, la boutonnière fleurie du gardénia ou de l'orchidée, s'empressaient à l'entour des demi-mondaines en vogue. Le vieux hall, pour un soir, dans cette lumière basse qui cachait un peu ses parties de misère, prenait un presque aspect d'élégance et de richesse.

Le spectacle s'ouvrit par le match annoncé du mastodonte contre le gosse. Le gosse gagna au

milieu des rires émus de l'assistance. Son éléphantiaque antagoniste, sans doute pour ne pas laisser oublier le caractère, commercial quand même, de l'endroit, étalait, en capitales noires sur son maillot blanc, la marque de sa maison de cycles. La machine qui supporte un tel poids sans faiblir vaut au moins par la solidité de sa construction. Puis on vit les racers femelles, de tout petits êtres non formés, sans poitrine et sans hanches, asexués par l'entraînement, pitoyables avec leurs cheveux dans le dos, leur accoutrement de saltimbanque, leur tricotage de jambes exaspéré, et les mille cris d'oiseaux affolés qu'elles poussaient en se poursuivant. La plus jeune comptait déjà seize printemps, mais l'excès du coup de pédale semblait avoir fait avorter en chacune d'elles l'éclosion de la femme : « Ça, disait le prince d'Orbais en chassant d'un plissement de front son monocle, c'est des sapajous auvergnats ! » La mieux conformée du lot, M^lle^ Juliette, passa première le disque d'arrivée : quelques-unes des vaincues eurent, descendues de selle, des crises de nerfs et de larmes. On entendit même, du côté de leurs cabines, des bruits de voix aigus où sonnaient des injures de bouge. L'épreuve pour équipes mixtes obtint un succès d'hilarité; certains professionnels du sexe fort y figuraient sous le déguisement féminin. Coquereau, méconnaissable avec son chapeau d'Anglaise et sa voilette à gros pois, se tournait à la sortie des virages vers son coéquipier d'arrière et geignait en soprano : « Monsieur, vous êtes inconvenant !... Avez-vous fini, monsieur ?... » Plusieurs dames se pâmaient. On applaudit beaucoup les membres du cercle, momentanément transformés en bateleurs cyclistes et qui se disputèrent une course en ligne. Il y avait là des noms de croisade. Les loges se passionnèrent, le demi-monde ouvrit des paris. Le vainqueur fut un Américain, battant un petit-fils de pair de France.

Enfin un signal de sonnerie annonça l'épreuve capitale de la séance et, aussitôt, s'éleva sur cette foule blasée le bourdonnement prolongé qui précède les émotions fortes, fièvreusement attendues : on susurrait, on chutait, d'un bout à l'autre de l'immense cirque. Tout un bruissement de semelles traîna sur les planches craquetantes, chacun cherchant la mise d'aplomb pour l'immobilité... Soudain, des galeries hautes, envahies par le populaire, partit une exclamation énorme, assourdissante, émise simultanément par deux mille gosiers : « Ladurelle ! Ladurelle ! » C'était le fameux manager, presque aussi applaudi maintenant que son poulain. Edouard Ladurelle, dans ce dandinement faubourien qui rendait plus apparente la déviation de ses épaules, s'avança jusqu'au milieu du terre-plein. Il enleva son chapeau avec une grâce étudiée de cabotin et remercia l'assemblée par un grand salut circulaire. Les cris redoublaient, entrecoupés d'interpellations familières. L'orchestre attaqua un air de quadrille, aussitôt étouffé dans un nouvel orage de clameurs. Le Gallic, à son tour, entrait en scène, dans son maillot à champ d'hermines, un foulard de soie rouge autour des reins, les bras et les mollets nus. Les dames braquèrent leur face-à-main. Cette ligne de muscles avait le galbe et la solidité d'une statuaire vivante. Lui, tranquillement, habitué désormais à ces salves de clameurs, pédalait avec une lenteur paresseuse, comme s'il n'eût exécuté qu'une promenade de flânerie. Arrivé au virage que dominent les loges, il monta jusqu'en haut, longeant les balustrades, comme pour se montrer de plus près à tant de nobles admiratrices. De jolies lèvres lui murmuraient au passage quelque banalité flatteuse ou stimulante. Les yeux sur sa roue d'avant, il affectait de ne rien voir, de ne rien entendre, et cependant une vague sensualité enflait sa narine, dans cette atmosphère de senteurs suggestives, et faisait palpiter l'extrémité des cils sous le miroitement aveuglant des élégances féminines.

Les frères Raab maintenant accaparaient tous les regards. Vêtus pareillement, d'un maillot noir à pois blancs, petits, mais râblés, et presque jumeaux de silhouette, ils poussaient leur tandem d'un coup de pédale égal, toujours concordant. On eût dit, à la parfaite symétrie des mouvements, un corps unique aux membres dédoublés et commandé par une seule volonté. Les équipes si parfaitement homogènes défient d'ordinaire le champion le plus rapide. Les meilleurs sprinters jusqu'ici avaient échoué dans cette lutte contre une vitesse de deux hommes unis. Aucun record de machine simple ne tenait contre ceux du tandem. Cependant, et quelle que fût la renommée de ces frères Raab, imbattus jusqu'alors, l'homme qu'on leur opposait paraissait d'une essence athlétique assez exceptionnelle pour rompre la série et déjouer les lois de la nature. Ladurelle venait de vider entre les lèvres de son poulain la fiole de liqueur arseniquée. Le coup de pistolet retentit au milieu d'un silence ému. Dès le départ, ce fut une poursuite folle, vertigineuse. Les frères Raab, certains de leur souffle et de leur endurance, filèrent à une allure endiablée qui eût épuisé en moins de deux tours un autre athlète que Le Gallic. Mais lui, le corps ramassé sur son guidon, ne lâchait pas la roue d'arrière des tandémistes, comme si quelque fil invisible eût retenu sa machine à la leur. Tout à coup, avant le dernier tournant, tandis que la foule haletante, se levait tout entière, dans un grand murmure d'anxiété, le champion donna une secousse de reins formidable qui obliqua sa ligne et le mit à la hauteur du premier équipier. Le murmure s'enflait, devenait vacarme. « Le Gallic ! Le Gallic ! » et des femmes exsangues d'émotion se cramponnaient à l'appui-main des loges. Cependant, sous la violence de l'effort, une embardée s'était produite qui poussait la bicyclette trop haut dans le virage. De ce fait, les tandémistes, placés à la corde, regagnaient leur avance et apparaissaient en tête dans

la ligne droite. Mais Le Gallic dans un second bond, plus irrésistible que le premier, revenait sur eux en dehors, remontait en moins de trente mètres toute la longueur du tandem, et, finalement, gagnait d'un quart de roue.

Les chapeaux, les cannes s'agitèrent dans un pêle-mêle indescriptible. Les plus flegmatiques, électrisés par le courant d'enthousiasme, oubliaient leur correction d'étiquette, se dégantaient pour un applaudissement plus sonore. En moins de dix secondes, toutes les fleurs des corsages jonchaient la piste, faisant au vainqueur un tapis de pétales effeuillées. Des camarades ramassaient les roses par brassées, en bombardaient le Breton dans le dos. Ailleurs, d'autres, ayant dérobé le chapeau rond de Ladurelle, y fixaient sous la ganse, une couronne de violettes de Parme. Un chasseur, à la livrée du Wheeling-Club, descendit au milieu de l'arène. Il portait dans ses bras une gerbe géante de lilas blancs ; un nœud de satin crème, à impression d'or s'enroulait aux tiges. Il souleva sa casquette, tendit la gerbe à Le Gallic. La bicyclette du victorieux ne semblait plus qu'une corbeille de fleurs mouvante.

Le Gallic avait fui l'enivrement de ce tumulte; il s'était soumis, dans sa cabine, aux frictions d'usage. Tandis qu'il vérifiait, seul, devant un miroir, l'ajustement de son veston avec la coquetterie de l'homme qui sait devoir être regardé par tout le monde, à la sortie, quelqu'un vint frapper à sa porte. Il ouvrit. Un valet de pied, à cocarde, lui tendit une petite enveloppe mauve, légèrement froissée sur laquelle son nom était griffonné au crayon. Avant même que le champion surpris eût pu demander l'origine du message, le messager avait disparu. Alors, le Breton déchira l'enveloppe et lut ces lignes, également crayonnées en hâte :

« Une amie inconnue, riche et jolie, et que vos succès passionnent plus que tout, depuis six mois, désirerait vous prouver de vive voix sa sollicitude et son admiration. Vous souvenez-vous du billet énigmatique qu'elle vous envoya l'été dernier, le jour où vous deviez lutter contre Würschen (violettes et muguets) ? Si vous pouvez tromper quelques minutes la vigilance de vos cerbères, faites-lui la joie de vous rendre demain, à cinq heures, au Bois de Boulogne, aux Chalets du Cycle.

« Farminia. »

Il entendit derrière la cloison, dans le couloir, le timbre impérieux de Ladurelle. Il dissimula prestement le billet sous son veston.

— Qu'as-tu? fit en entrant le manager qui, du premier coup d'œil, avait remarqué le trouble de son poulain.

— Rien, balbutia le Breton. Je n'ai rien!...

— Ah?... répliqua l'autre avec une insistance particulière du regard. En ce cas, prépare-toi à me suivre, après la réunion, chez Jones, rue Royale. Le prince d'Orbais et ces messieurs du Wheeling-Club veulent t'offrir un champagne d'honneur.

XI

Le Gallic avait soupé dans le restaurant à la mode avec la fleur de la noblesse cycliste. On tirait vanité de sa compagnie : il avait écouté sans trop de rougeur toutes les litanies de l'adulation parisienne. Ce n'était point la première fois qu'il se trouvait en belle société. Déjà, à Amsterdam et à Milan, les meilleurs clubs avaient pris occasion de son passage pour des invitations de cette nature. Mais ce soir-là, pourtant, la présence de personnalités princières, celle de femmes universellement réputées, le trouble où le jetait l'énigmatique missive, et la pensée que peut-être sa correspondante ignorée figurait à cette table de soupeurs ou ressemblait à quelqu'une de ces grisantes demi-mondaines, lui mettait dans tout l'être une sorte d'enfiévrante griserie. A peine osait-il lever les yeux ou répondre aux mille questions dont on le pressait. Pourtant, bien soutenu par Ladurelle dont il s'efforçait de copier les bonnes manières, il sut ne point paraître gauche à l'excès. On lui laissa même entendre que sa simplicité avait charmé.

Dans tout le trajet de la rue Royale à Billancourt, qu'il fit en tandem avec son manager, il revit ces figures lumineuses, si merveilleusement engageantes. Il se remémora les termes du billet dont l'épaisse enveloppe craquait au toucher sous le drap de son veston. Il se souvint d'un rêve ancien qu'il avait fait, dans les premiers temps de son arrivée à Paris, rêve où défilaient devant lui, avec des salutations et des sourires, des femmes presques pareilles, moins tentantes cependant, car sa faible imagination d'alors n'aurait jamais pu concevoir de visions aussi troublantes. Le manager, plus loquace d'ordinaire, pédalait silencieusement derrière lui. Après avoir suivi de longs boulevards presque déserts, ils venaient de franchir la grille d'octroi. A cet instant seulement, le Breton s'aperçut du mutisme obstiné de son compagnon de machine : il eut la frayeur et la honte de l'enfant qui a menti et qui se sent pris en faute. Il songea à la bonté de cet homme, à la perpétuelle confiance dans laquelle ils avaient vécu jusqu'ici. Il songea aussi à Sibylle, à M. Jézéquel, au patron Ruello, à Lannion, à tout ce qu'il avait aimé, à tous ceux dont il voulait continuer de mériter l'estime et l'affection. Un remords bizarre lui tenaillait le cœur et le cerveau. A trois reprises il fut sur le point de se retourner vers son manager, de tout lui avouer en implorant le pardon. Des larmes déjà lui brûlaient les yeux. Et pourtant il se tut, la honte était-elle donc plus forte que le remords?

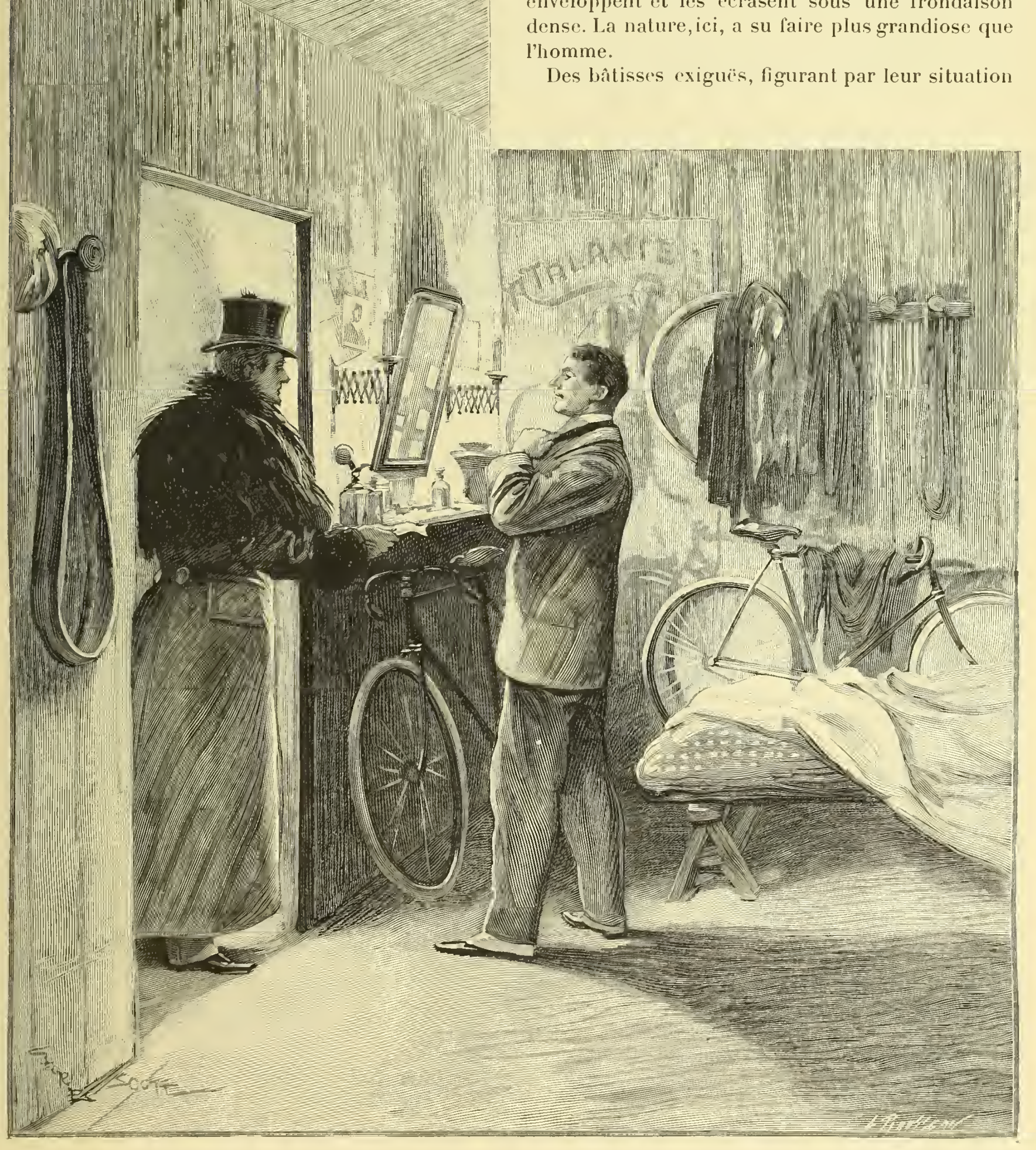
Mme Ladurelle veillait dans la salle à manger du cottage, elle les attendait. Elle avait eu l'idée de préparer un souper froid, et commençait à s'inquiéter de leur long retard. Le Breton s'excusa en racontant l'invitation chez Jones. Cette attention délicate de Mme Ladurelle, l'atmosphère de tranquil-

lité familiale qu'on respirait dans cette maison achevèrent son désarroi de conscience.

Malgré les potions soporifiques, il ne put fermer l'œil. Le champagne, auquel il ne s'était pas encore accoutumé, lui mettait chaque fois les nerfs dans cet état d'irritation aiguë. La solitude et l'obscurité ramenèrent autour de lui les images de femmes. Elles se pressaient à son chevet, souriantes, affolantes, rivalisant toutes de grâce et de séduction, avec des chevelures d'or, comme les fées des contes bretons, et des bijoux — les bijoux surtout! — dont la transparence aveuglante brûlait en dedans ses yeux clos. Et il se souvint que Luc Morel, et Jaas Daal, et Marmandier avaient passé déjà sur sa route, escortés de dames à grands panaches et dont le rire sonnait clair.

Le lendemain, il s'ingénia pour fournir un prétexte à Ladurelle, puis, pédala vivement à travers le Bois. Les Chalets du Cycle, cités quotidiennement par les journaux sportifs, attirent chaque après-midi une clientèle spéciale et choisie. Situés près de la porte de Suresnes, sur la berge de la Seine, au fond de la pelouse de Bagatelle, on ne reconnaît de loin leur emplacement que par la cohue cycliste qui afflue vers eux de toutes les routes. Des marronniers et des platanes géants les enveloppent et les écrasent sous une frondaison dense. La nature, ici, a su faire plus grandiose que l'homme.

Des bâtisses exiguës, figurant par leur situation



les trois extrémités d'un triangle, composent toute la partie architecturale. Les deux premières, qui commandent l'entrée, sont d'un style suisse, bâtard et sans aspect. Une simple galerie de bois longe l'unique étage de la façade briquée. On dirait les communs d'une villa de bains de mer. Mais un orchestre est installé dans le bâtiment de gauche qui accède à la galerie, et, tout à côté, une échope de mécanicien-réparateur étale ses rangées symétriques d'outils.

Le chalet central, aménagé en buffet et en bureau de tabac, est dominé par un système de verres colorés, imitant des orchidées dont le cœur serait fait d'une lampe électrique. La violence des tons tire l'œil en plein jour. Des faïences grossières, de nuances crues, forment frises. Le reste de la construction, sous son badigeon brou de noix et café au lait, semblerait du carton-pâte. Partout où le cyclisme passe et veut chercher l'élégance, c'est cette même absence de conception artistique. On sent l'entreprise bâclée dans un but de spéculation hâtive, comme si ces industriels pratiques présageaient le discrédit prochain de la mode qu'ils exploitent. Quand l'automobile aura prévalu partout, il faudra modifier le style et l'ordonnance de tout cela. Sur l'emplacement découvert, laissé libre entre les trois corps de chalet, des tables et des chaises peintes en vert, ainsi que dans quelque buvette bien achalandée d'Asnières ou de Robinson. Des écussons suspendus au tronc verdi des marronniers, indiquent le prix des consommations. Un enclos, attenant au pavillon de droite, sert de garage pour les machines. Elles s'y entassent par rangs compacts, enlaidies de boue ou de poussière, écœurantes d'uniformité. Et, d'un bout à l'autre de ce campement bruyant, c'est un tohu-bohu pressé d'hommes et de femmes qui s'attablent, causent, rient, exhibent leurs mollets, dans une frénésie de paraître heureux et bien portants. Des dynamomètres disposés de proche en proche dans le pourtour de l'enceinte figurent comme l'emblème de la force et de la santé, auxquelles l'endroit servirait d'asile. Et, de tous ces promeneurs qui entrent, s'attardent, puis repartent, aucun ne regardera derrière lui vers l'échappée de feuillages, dans laquelle le fleuve, ainsi qu'en un décor de rêve, déroule ses eaux irisées, tout ensoleillées des paysages qu'elles mirent.

Il était l'heure exacte fixée par le billet de la veille. Le Gallic avait confié sa machine aux soins du gareur. Il pénétra dans le préau central réservé aux consommateurs. Deux femmes, assises à une table isolée, près de l'orchestre, se levèrent à son approche et l'appelèrent d'un geste bref. Le contraste de leurs toilettes dénonçait entre elles deux une certaine différence sociale. La plus grande et la plus jolie était vêtue d'une robe de printemps en foulard Louis XV, une robe aurore, à broderies Pompadour. Le chapeau de paille rouge, couronné de fleurs de cerisier formant aigrette, projetait sur son visage un reflet enflammé dans lequel s'avivaient l'éclat des yeux, le carmin humide des lèvres. Très brune, de type espagnol ou italien, elle avait pris à l'approche du jeune homme une pose demi-théâtrale, un coude rejeté sur le dossier de sa chaise. L'autre main, reportée un peu en arrière de la ligne du corps, se campait à plat sur la poignée de l'ombrelle. Elle faisait valoir ainsi la souplesse et le galbe de sa taille.

— Je suis venue avec ma camériste, dit-elle en désignant sa voisine.

La voix était mélodieuse et comme perlée. Un imperceptible accent étranger qui chantait très légèrement sur les dernières syllabes, ajoutait à cette harmonie de l'organe un charme plus engageant.

Le Gallic retrouvait devant elle toute sa timidité native. Il se sentit aussi rougissant, aussi embarrassé qu'à son arrivée à Lannion, comme mitron, la première fois qu'il avait vu Sibylle. En outre, il devinait tous les regards sur lui. Dès son entrée dans cette enceinte, son nom avait couru de bouche en bouche, énoncé par certains à voix haute. Des gens se haussaient par-dessus les groupes assis, d'autres se penchaient sur leur siège pour contempler à l'aise le grand champion populaire que jamais il ne leur avait été donné sans doute d'observer en dehors des pistes. L'élégance de la femme, sa beauté, son attitude, le trouble du jeune athlète, l'évidence d'un rendez-vous avaient fait succéder au premier mouvement de surprise les longs sourires, les murmures blagueurs. Dans un retrait, près du chalet central, Le Gallic avait reconnu Coquereau.

— Asseyez-vous à côté de moi, fit l'inconnue, que cette insistance des curiosités publiques ne semblait nullement gêner.

Il obéit. Elle exigea qu'il prît un rafraîchissement, commanda elle-même pour lui une boisson anglaise compliquée dont il ne parvint pas à saisir le nom. Le garçon, en le servant, avait une physionomie gouailleuse, pleine de mystérieux sous-entendus.

Elle raconta, toujours avec sa voix psalmodiante de sirène, qu'elle l'avait vu pour la première fois, en septembre, au Vélodrome d'Eté : c'était elle l'auteur du petit billet anonyme qu'il reçut alors, le jour de sa rencontre avec Würschen ; elle l'avait suivi plus tard, pendant l'hiver, à Milan, où il disputait un match contre Jaas Daal. Depuis lors, une force de sympathie irrésistible l'avait attirée vers lui. Il était son dieu, son héros. Bien que Milanaise d'origine, elle passait les trois quarts de l'année à Paris. Elle s'appelait la comtesse Farminia. Veuve à vingt ans, sans ressources, elle avait dû entrer au théâtre, mais s'en était retirée après trois ans, sa fortune faite. Elle lui parla de ses triomphes dans toutes les capitales du monde. Elle avait été « una sublime cantatrice ». Leurs deux gloires si différentes en apparence, se rapprochaient l'une de l'autre, par la frénésie des enthousiasmes suscités. Elle lui demandait en

grâce son amitié. Lui, souriait ingénument, ému cependant par le charme de ce visage et par cette voix si persuasive.

—Venez jusqu'à ma maison, disait-elle, vous me prouverez ainsi que vous ne dédaignez pas tout à fait mon affection.

Elle habitait un petit hôtel rue Spontini, à deux pas du Bois de Boulogne.

Son coupé était là qui les conduirait. Le Gallic s'excusa, à cause de la bicyclette qu'il faudrait abandonner au garage. Puis ne devait-il pas être rentré avant sept heures précises à Billancourt?

— Avec des jarrets comme les vôtres, répliqua-t-elle dans une moue délicieuse d'adulation, on se moque du temps et de la distance.

Pour la bicyclette, il n'avait pas à s'inquiéter. Il lui suffirait de fournir son numéro de garage, elle se chargeait du reste. Il se laissa convaincre. La comtesse donna des ordres en italien à la dame de compagnie qui s'éloigna.

A leur tour, ils se levèrent et contournèrent, pour gagner la sortie, des groupes de curieux attablés. Alors, comme l'Italienne était élégante et belle, comme il comprit que, dans tous les regards, il y avait autant d'admiration que d'envie, la vanité acheva l'œuvre de la séduction et, d'une enjambée délibérée, il sauta derrière elle, dans le coupé...

XII

Sept heures sonnaient; Le Gallic n'avait pas reparu. Tous les hôtes du phalanstère cycliste, réunis pour le repas du soir, s'entre-regardaient, étonnés. Ladurelle, nerveusement, allait et venait, de la salle à manger à la grille, inspectant la route, le visage contracté d'inquiétude, silencieux. Il monta jusqu'à la chambre du Breton, dans cette espérance que Le Gallic aurait pu rentrer par la petite porte de derrière et s'endormir sur son lit, sans entendre la cloche du dîner. La petite chambre, tapissée sur toutes ses murailles des photographies du recordman, était déserte, bien déserte. Mme Ladurelle partageait les angoisses de son mari.

— Il a dit, balbutia-t-elle, qu'il irait voir à cinq heures M. Tarral. Peut-être celui-ci l'aura-t-il gardé pour la soirée.

— Le Gallic nous a menti, répondit douloureusement le manager. Je me suis informé moi-même à l'*Atalante*, en revenant.

— Il aura laissé sa montre sur sa table de nuit, — cela lui arrive quelquefois — et il aura oublié l'heure...

— Non, non, le chronomètre n'est pas là-haut; et puis on trouve l'heure partout dans Paris...

— Mettons-nous à table, en l'attendant. On prétend que c'est le meilleur moyen de faire venir les retardataires.

Ladurelle hocha la tête avec une expression de tristesse dubitative.

— Il y a autre chose, murmurait-il. Il y a sûrement autre chose.

Autour de la soupière fumante, les visages s'étaient faits graves et recueillis. Chacun avait deviné l'allusion du maître et en présageait les conséquences; malgré les jalousies latentes, les calculs secrets, une solidarité effective, impérieuse, unissait tous ces commensaux. Ladurelle ne toucha aux mets que du bout des lèvres. Le repas, promptement expédié, se termina sans nouvelles de Le Gallic. Sept heures et demie!... La sonnette de la grille tinta. Tout le monde courut aux fenêtres. C'était un facteur des télégraphes. Sans doute apportait-il quelque dépêche du Breton. Ladurelle déchira fébrilement le pli bleuté. Hélas! la dépêche venait de Belgique. Elle émanait de la direction du vélodrome d'Anvers qui accédait définitivement aux conditions du champion pour un match à courir le surlendemain.

Ladurelle patienta cinq minutes encore. Puis, n'y tenant plus :

— Suis-moi! dit-il à Héros, le petit coureur de demi-fond, qui avait la seconde place dans ses affections demanager.

Ils filèrent sur Paris, de toute la vitesse de leurs pédales. Ladurelle baissait la tête sur son guidon, absorbé par d'obscures pensées.

La brasserie de l'*Espérance* serait la première étape de leurs recherches. La plupart des coureurs prenaient là leur pension. Quelqu'un d'entre eux fournirait sans doute un renseignement ou un indice. Le restaurant regorgeait de monde. Des entraîneurs s'attardaient à l'apéritif, en manillant. Jusqu'au fond des arrière-salles, c'était un grouillement d'hommes assis, gesticulant, parlant haut. Ladurelle et son compagnon firent le tour des banquettes, ils cherchèrent en vain le fugitif. Des éclats de rire aigus sortirent d'un cabinet de dîneurs. Le manager s'approcha, regarda qui était là : il reconnut Coquereau et sa bande, tous mus par une même hilarité, les yeux sur lui. Luc Morel, un des rieurs, l'interpella le premier.

— Voilà Edouard en peine de son poulain.

— L'as-tu vu? Où est-il? répliqua rudement Ladurelle.

Coquereau intervint, avec une gravité bouffonne, se leva, sa serviette au cou.

— Il est quelque part, bien sûr!

— Où?... Où?... Fumistes! Au moins, parlez vite!..

La hâte de savoir avait convulsé le visage de l'ancien agent de la sûreté. Il était laid ainsi, vraiment, mais d'une laideur souffrante qui fit taire tous les rires. Seul, Coquereau gardait son flegme.

— La galanterie française me commande le secret!

Mais déjà Ladurelle était sur lui, demi-fou, suant la rage, avec le geste de le prendre à la gorge. Coquereau comprit que la plaisanterie devait cesser. C'était une tête brûlée, mais un bon cœur :

— Oui, fit-il, devenu tout à fait sérieux, assez de



blague! Je te raconterai ce que je sais... Je me trouvais aux Chalets du Cycle tantôt, à cinq heures!..

— Il y était?

— Evidemment.

— Avec une femme?

— Ça va de soi.

— Quelle femme?

— Ah! tu m'en demandes trop, mon pauvre Edouard! Une horizontale de la haute, pour sûr! Nippée et jolie à souhait. Voilà tout ce que je puis t'en dire. Ils sont partis ensemble en coupé.

Alors, ces hommes, accoutumés à ne trouver dans celui qu'ils avaient en face d'eux qu'un être autoritaire, dur, incompressible, fait de métal plutôt que de chair, âme de bronze et œil d'acier, virent une chose inoubliable. Ladurelle s'était effondré sur une chaise, le front entre ses deux mains, secoué de sanglots. Tous les consommateurs présents dans la brasserie s'approchèrent, intéressés, émus, commentant l'événement.

Lui, râlait, à demi inconscient.

— La gueuse!... La gueuse!

Le petit Héros, gagné par la contagion des larmes, les paupières toutes rouges, avait pris le manager par l'épaule, penchait sur lui sa jeune tête blonde avec des paroles réconfortantes.

— Mon bon maître!... ne vous désolez pas... Nous le retrouverons... j'en suis sûr. Nous le ramènerons!...

Par un ressaut violent d'énergie, Ladurelle se leva. Ses yeux aussitôt s'étaient séchés. Les pleurs semblaient en avoir seulement attisé la flamme. Il toisa tous ces indiscrets, témoins de sa défaillance.

— Viens, dit-il, à son élève... Et en route!...

La moitié des habitués de l'*Espérance* les escorta jusqu'au trottoir. Ladurelle et son élève n'avaient pas franchi la Porte-Maillot que vingt cyclistes se lançaient à leurs trousses, puis trente, puis cinquante. Quand ils passèrent devant le pavillon d'Armenonville, toute cette bande les avait rejoints, faisait masse, et c'était un spectacle étrange, fantastique que cette pédalée compacte de cinquante hommes dans le Bois, la nuit. Avec les tintements de grelots et les lanternes balancées, on eût dit une armée de feux follets en marche.

Ils arrivèrent à la pelouse de Bagatelle. Là-bas, devant eux, dans la muraille de verdure qui fermait l'horizon crépusculaire, des lumières blanches étincelaient en grappes, argentant le feuillage des platanes. Le vent qui soufflait de l'ouest apportait des flonflons joyeux de trombones, des grincements pleurards d'instruments à cordes, et, dans ce charivari de café-concert, les cuivres disaient à Ladurelle l'insolence du coupable, et, sous les plaintes du violoncelle, il entendit gémir son âme incorruptible de pasteur d'hommes.

Coquereau l'avait accompagné.

— Où étaient-ils assis au juste? montre-nous l'endroit!... Parle, toi qui les as vus!...

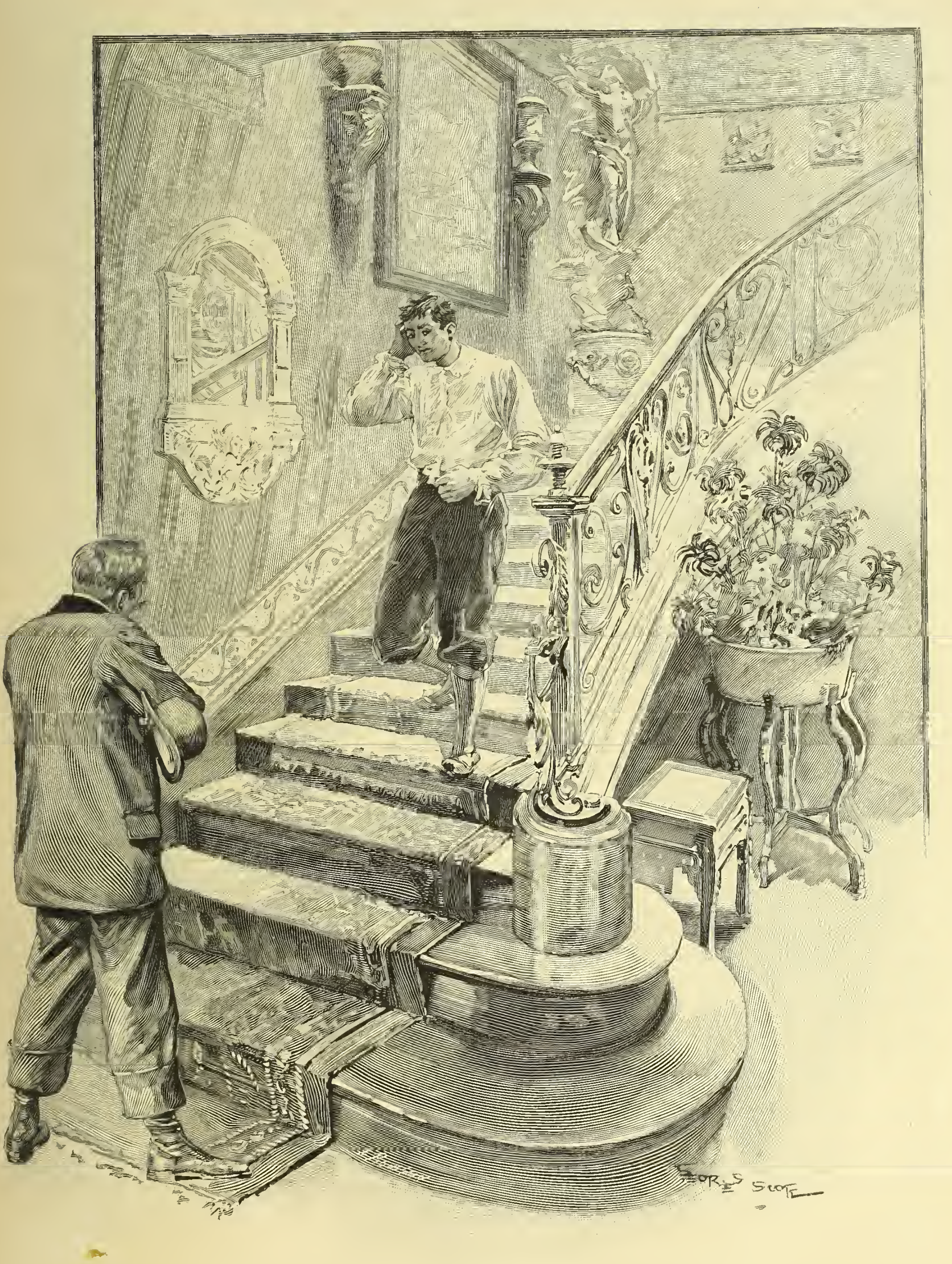
Les tables commençaient à peine à se garnir; on n'arrive guère aux Chalets, le soir, avant neuf heures.

— Des consommations pour tout ce monde! fit Ladurelle au garçon, en désignant ceux qui le suivaient, et un louis de pourboire pour vous si vous pouvez m'indiquer le nom de la femme qui était ici, cette après-midi, avec Yves Le Gallic, mon poulain!... Moi, je suis son manager, par conséquent presque son père.

Le garçon s'excusa... Il avait bien entendu dire que le jeune homme auquel il servait un minth julep cocktail était le fameux champion de vitesse, mais il ignorait le nom de l'autre personne. Le chasseur peut-être en saurait plus long. Il aurait remarqué sûrement la dame à cause de sa toilette et sans doute entendu l'adresse qu'elle donnait à son cocher.

— Un second louis pour le chasseur, s'il me procure un renseignement utile!

(*A suivre.*)



— Polisson, râla-t-il en reconnaissant son homme... (Voir page 50.)

v — Le Recordman, par Remy Saint-Maurice.

Le chasseur fut interrogé. Il se souvenait bien d'avoir tenu la portière du coupé, mais la femme n'avait lancé au cocher que les trois mots : « A la maison! »

— Cependant, ajoutait cet homme, le préposé aux garages vous donnerait peut-être le fin mot de l'affaire. On est venu lui réclamer une bicyclette qui appartenait à M. Le Gallic... Même, il a montré la bécane à plusieurs clients, comme quelque chose de tout à fait sensationnel.

— Un troisième louis pour le gareur! cria Ladurelle.

Le gareur enfin parla. Le valet de chambre auquel il avait remis la fameuse machine venait de la rue Spontini.

Cette fois on tenait une piste.

Ladurelle, toujours escorté par son escadron cycliste, regagna la brasserie de l'*Espérance*. Jusqu'à minuit, il arpenta les trottoirs de la rue Spontini, s'arrêtant sous les fenêtres éclairées, attendant d'y surprendre une silhouette connue. Après que toutes les lumières furent éteintes, il continua sa faction, si vaine qu'elle parût devoir être désormais, rivé à cette chaussée de malheur par une volonté plus forte que sa raison. Les importuns, un à un, s'éloignèrent. C'était une nuit tout étoilée, presque tiède, une vraie nuit de printemps méridional, suggestive d'amour.

Les arbres des jardins en fleurs imprégnaient l'atmosphère d'aromes subtils. Le petit Héros, accroupi sur un parapet de clôture, cédait à la fatigue et s'assoupissait. Ladurelle, un moment, pensa renvoyer l'enfant à Billancourt. Mais il eut peur de rester seul. La présence d'un compagnon, même endormi, l'aidait à supporter l'atroce souffrance morale :

— J'aurais dû me méfier du coup jeudi soir, pensait-il. Il y avait trop de femmes autour de nous. Il a pris, quand je suis rentré dans sa cabine, après la course, le visage d'un homme qui dissimule quelque chose. J'ai flairé cela tout de suite. Mon tort est de ne pas avoir persévéré dans la suspicion. Il ne fallait pas accepter pour lui ce souper chez Jones. Qui sait si tout le mal ne vient pas de là? Quelle calamité, mon Dieu! quelle calamité!...

L'ancien policier ressuscitait en lui.

Il scrutait toutes ces facades muettes, cherchait à pénétrer leur secret, réduisant par éliminations successives son champ d'hypothèses. Déjà, à l'*Espérance*, il avait rapidement compulsé les annuaires d'adresses et pris des notes. Telle maison qu'on n'y citait point devait n'abriter que des ménages bourgeois. Telle autre appartenait plus probablement à un homme de finance. Il en vint à fixer ses doutes sur un minuscule hôtel, enfoui sous un amoncellement de verdure, au fond d'une allée fermée de grilles, et dont l'aspect mystérieux l'avait frappé tout de suite. Une femme de chambre était venue deux fois jusqu'à la grille; elle semblait épier elle-même des guetteurs.

Ça pourrait bien être ici! C'est ici! murmurait-il. Oh! exécrable créature qui joues ainsi avec la fortune et avec la gloire! Sais-tu quel trésor tu m'as ravi?... Jamais manager n'eut dans son écurie poulain de cette valeur. Je l'avais tenu jusqu'ici à l'abri des tentations débilitantes. Sa naïveté faisait le meilleur de sa force. Des excès violents, de quelque nature qu'ils soient, peuvent briser à jamais la carrière d'un sprinter. Résistera-t-il à pareille épreuve? En admettant qu'il la surmonte, les aspirations nouvelles que tu lui auras données ne reviendront-elles pas sans cesse entraver ou stériliser mes soins. Il avait plus de cent mille francs encore à gagner dans sa saison. Le Championnat de France, le Grand Prix de Paris étaient à sa merci; j'en aurais fait d'ici là un champion du monde. Et le match à Anvers, dimanche avec Van Walle! Cinq mille francs! S'il allait se laisser battre! Et ma réputation à moi! Mille dieux! Penser qu'il n'y a pas de police pour prévenir ces crimes-là, ni de tribunaux ensuite pour les punir!

Le soleil allait se lever. Héros, réveillé par la fraîcheur de l'aube, s'étirait les bras frileusement. Ladurelle eut pitié de l'enfant et le congédia. Maintenant que ses déductions aboutissaient à des probabilités mieux raisonnées, il se sentait enfin le courage de la solitude. Vers six heures, un débit de vins s'ouvrit dans une rue voisine. Des gaziers, des balayeurs y faisaient halte. Ladurelle entra, s'attabla. Un porteur de journaux jeta, pour prendre un demi-setier, son ballot devant le comptoir. Le manager reconnut dans le tas les feuilles cyclistes, rose et verte. Il acheta l'une et l'autre. Des entrefilets très transparents, bien qu'ils ne nommassent personne, relataient l'aventure de la soirée. Cette constatation acheva sa douleur intime. Il eut la force, pourtant, de plaisanter, d'émettre des quolibets vulgaires pour amorcer le débitant. Celui-ci, vite apprivoisé, se laissa délier la langue par les petits verres. L'hôtel aux grillages discrets appartenait à une demi-mondaine; elle se faisait appeler la comtesse Farminia. Elle donnait des soirées, recevait beaucoup de monde, des acteurs, des journalistes, voire même des acrobates en vogue, mais payait mal ses fournisseurs. Le signalement correspondait de tous points aux indications précédemment accueillies.

— Il suffit! dit Ladurelle. Il remercia le limonadier d'un clignement d'yeux et sortit.

Il médita encore, deux heures durant, le long des trottoirs, sur les conséquences possibles de l'accident. Il avait la mine hâve et tirée de l'homme qui a passé sa nuit dans un tripot, et qui, décavé, attardé dehors après l'aube, chasse la fièvre en arpentant les rues et discute les moyens de réparer sa perte. De temps à autre, il frappait le bitume d'un coup de semelle furieux qui faisait détourner la tête aux passants matineux, ou bien il s'arrêtait devant la maison maudite, tapie au fond de son allée de lierre, et où tout encore paraissait dormir.

A sept heures, un domestique apparut sur le perron, et se mit en mesure d'astiquer les cuivres de la porte.

Ladurelle tira la sonnette de la première entrée.

— Qu'est-ce que vous voulez? demanda le larbin au travers de la grille, rudement...

— Je veux voir M. Le Gallic...

— Ce n'est pas ici... je ne connais pas... Vous feriez bien de regarder d'abord où vous sonnez...

Là-dessus, l'homme volta insolemment sur ses talons.

— Je sais que je sonne chez la comtesse Farminia, dont Yves Le Gallic est l'hôte depuis hier...

Le larbin toisa l'intrus, d'un regard dédaigneux et méfiant :

— Je vous répète que vous vous trompez... Passez votre chemin, mon ami. On ne dérange pas les gens à huit heures du matin.

— Je sais sûrement que Le Gallic est ici. Tenez! c'est vous-même qui avez ramené sa bécane, hier, des Chalets du Cycle.

— Au fait! qu'est-ce que vous lui voulez? répliqua l'homme, frappé par la précision de l'argument.

— Je suis son meilleur camarade... J'apporte une dépêche pour lui... Elle est arrivée hier soir, très tard... Il faut qu'il en ait connaissance immédiatement...

L'ancien policier tira de la pochette d'un calepin le télégramme d'Anvers.

— Vous pouvez contrôler... c'est son adresse à Billancourt : M. Le Gallic... J'ai décacheté... parce qu'il m'y avait autorisé.

A la vue du papier bleu, le maître Jacques parut hésiter. Ladurelle chercha dans son gousset une pincée de pièces d'or.

— Allez sans retard, je vous en supplie... Réveillez-le au besoin. Remettez-lui ce télégramme... il y a urgence... et dites-lui que j'attends en bas sa réponse.

L'homme, qui avait déjà consenti à ouvrir la grille, acheva de se laisser convaincre par l'or sonnant; l'idée ne lui vint pas un instant que ce messager, au gousset si bien garni, pût être autre chose qu'un camarade, un collègue en professionnalisme cycliste.

Il introduisit Ladurelle dans une antichambre luxueuse, encombrée de tentures japonaises et d'ivoireries moyen-âge. Un grand Discobole en bronze vert, juché dans une sorte de cage à miroirs, y réfléchissait sous vingt aspects la musculature classique de son torse.

— Le nom de monsieur? interrogea le valet de chambre en essuyant un plateau d'argent, sur lequel il posa le télégramme.

— Edouard!... Annoncez-lui simplement son ami Edouard!... Il comprendra.

L'homme avait disparu par un escalier en colimaçon, à rampe de fer forgé, où le bruit des pas s'assourdissait dans la profondeur des moquettes.

Ladurelle attendit deux minutes, deux interminables minutes, pendant lesquelles son cœur battait à lui faire croire que la poitrine elle-même allait se rompre. Enfin, à l'étage supérieur, une serrure grinça. Il entendit un craquement d'escarpins du côté de l'escalier. C'était le coupable. Le manager prit une attitude.

— Polisson! râla-t-il, en reconnaissant son homme...

A vrai dire, Le Gallic n'était guère reconnaissable. Vêtu de son pantalon de cycliste et d'une chemisette de tussor mauve, chaussé de babouches algériennes, il s'avançait piteusement, l'échine déprimée, le front bas, l'œil atone. La lèvre inférieure, légèrement affaissée, tremblait de contrariété ou d'émoi.

— Polisson! répéta l'autre, en aiguisant davantage son regard.

Le Gallic flageolait sur ses jambes, médusé par l'acuité de ces prunelles métalliques. Il cherchait un échappatoire, un mot de supplication ou d'excuse. Il ne lui vint que des larmes, des larmes silencieuses d'enfant fautif, qui, ruisselant le long des joues, allaient se perdre aux deux coins de la bouche. Ladurelle, les bras croisés, le buste en arrêt, continuait de le fasciner.

— Tu as honte de toi, maintenant, misérable! Voilà donc toute la reconnaissance que tu as su trouver à mes soins... Ta forme! Ta forme que j'avais si minutieusement parachevée, voilà ce que tu en fais! Tiens, je n'ose plus te regarder... Je voudrais que tu te voies toi-même dans une glace... Tu me fais pitié...

Il y eut un silence... Le Breton pleurait, toujours immobile, comme si les ressorts vitaux s'étaient d'un seul coup brisés en lui.

— Ah! tu seras propre pour courir à Anvers!... Allons! habille-toi... Suis-moi!... Sinon, je préviendrai M^lle^ Sibylle.

Le Gallic ne bougea pas... A une contraction plus violente des lèvres, le manager crut comprendre qu'il résistait.

— Ah! tu dis non?... Tu oses dire non?... Oublies-tu qui je suis?... Sais-tu quels droits j'ai sur toi?... Plus que ceux d'un père ou d'un tuteur... Je suis ta propre volonté, je suis ton âme.

Une tête de femme brune, les cheveux dénoués, apparut sur la rampe de l'escalier, derrière une portière qui abritait son corps dévêtu.

— Yvetto! Yvonetto! appela doucement la voix chantante de Farminia.

Ladurelle comprit qu'il fallait brusquer les choses, éviter la scène à trois où le courage de son poulain serait mis à une trop rude épreuve. D'un geste de décision rapide, il enleva son veston, le fit endosser à Le Gallic.

— En route! ordonna-t-il, et il poussa l'infortuné devant lui par les épaules.

L'Italienne appelait ses gens.

— Mon Yvonetto! Mon mignon!... qu'on me vole! *Ladrone!... Agarra!...* A l'assassin!...

Mais déjà les deux hommes étaient au bout de l'allée, et un fiacre qui passait les emporta.

XIII

A Anvers, le surlendemain, Yves Le Gallic ne figura pas dans les deux manches de son match contre un coureur brabançon qui ne le valait pas. Ce fut, pour tout le monde du cycle, une stupeur indescriptible, un de ces affolements universels qui suivent dans les capitales l'annonce d'un désastre à la frontière. Les feuilles vélocipédiques parurent avec de grandes manchettes, en lettres hautes de cinq centimètres : LE GALLIC BATTU! Mais un mot d'ordre avait été donné partout. La presse attribuait bienveillamment cet échec à un soi-disant commencement d'angine dont le champion aurait été atteint dans la semaine.

Aux bureaux de l'*Atalante*, tout le personnel semblait consterné. M. Tarral allait et venait, affairé, bilieux : tel un armateur qui vient d'apprendre la perte de ses vaisseaux. A l'*Espérance*, le dimanche soir, dès l'affichage de la dépêche, les parties de manille avaient cessé. On ne s'occupait que de cette nouvelle, on la commentait de cent façons. Les jaloux disaient: « C'était une réputation surfaite. Il a bénéficié d'un moment de forme extraordinaire, voilà tout! » Et des ambitions, depuis longtemps découragées, se réveillaient; on établissait des pronostics nouveaux sur les résultats possibles du Grand Prix de Paris dont la date approchait. Cependant, les plus perspicaces, se souvenant de l'escapade récente, répondaient que la défaite avait paru trop complète pour être exacte, qu'il fallait voir là non une déchéance définitive, mais simplement une de ces éclipses accidentelles comme il s'en produit dans la carrière des plus brillants sprinters. « Il retrouvera bien vite sa forme. Qu'on recourre le match après demain et il réglera son adversaire aussi facilement qu'il l'eût fait jadis. »

D'ailleurs, quand on les revit le mardi, Ladurelle et lui, à la séance d'entraînement, la physionomie du manager, les explications qu'il fournit à tout venant, corroborèrent cette favorable opinion.

— Je le savais battu d'avance... La dernière *galette* aurait eu raison de lui ce jour-là. Nous sommes allés courir pour tenir un engagement... Aujourd'hui, regardez comme il marche! Dans quarante-huit heures, je l'aurai remis à point.

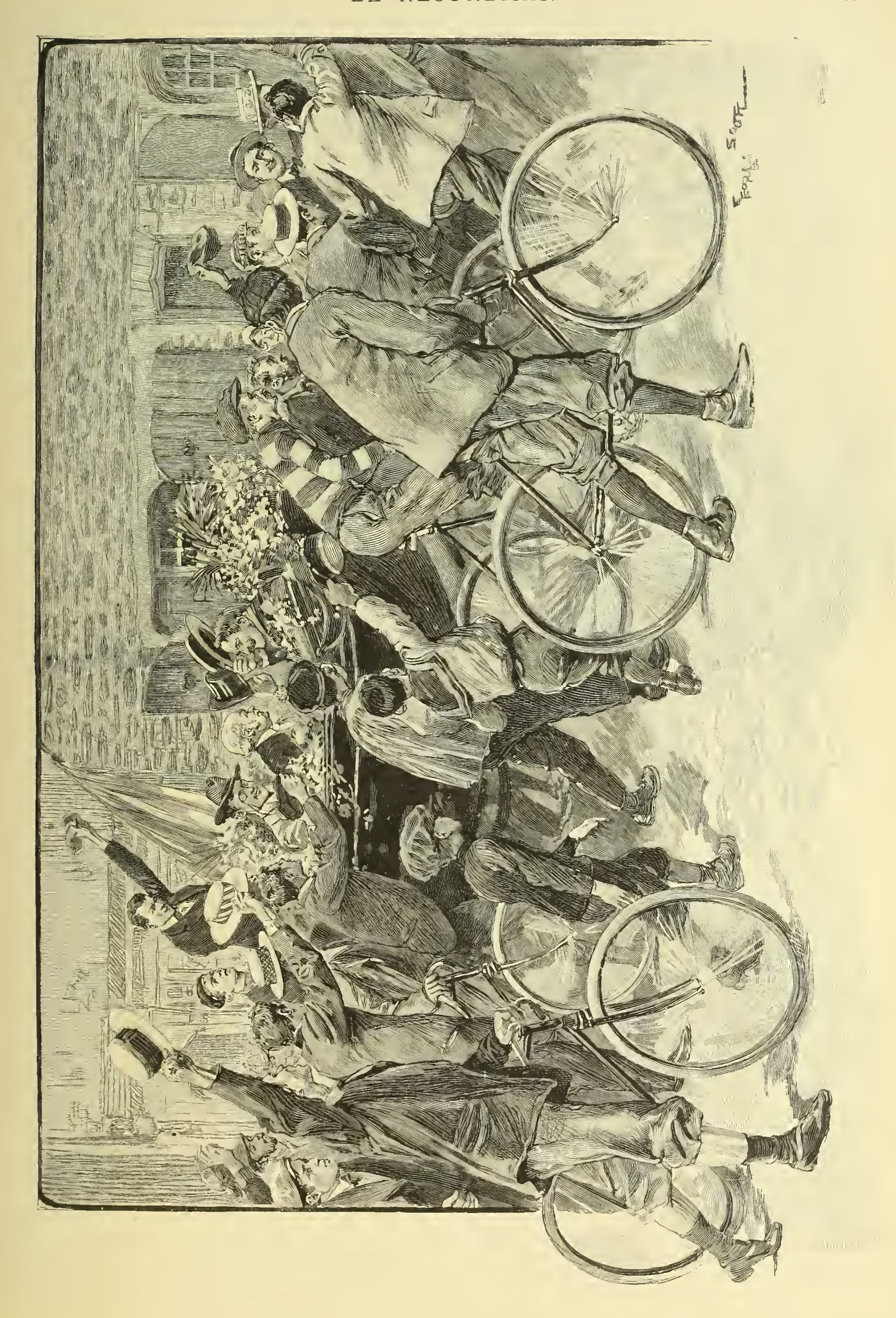
Au fond, Ladurelle se consolait aisément de l'insuccès. Il y avait peut-être même contribué, le diable d'homme, avec un de ces philtres mystérieux qu'il composait selon les nécessités. Cette défaite était une leçon salutaire pour son élève. Vainqueur, ne serait-il pas retourné bien vite à ses errements? En outre, l'incertitude que l'événement laissait dans le public des vélodromes facilitait des matchs fructueux. Les directeurs exploitaient la chose savamment dans leurs communiqués à la presse. Ils grossissaient l'importance de la défaite pour souligner l'aléa des futures rencontres. « Le Gallic vaincu à Anvers, c'est sa suprématie sur tous nos concurrents de tête remise en question. Marmandier qui vient de triompher, en se jouant, à Lyon et à Bordeaux, est dans une forme admirable. Il espère prendre sa revanche sur le « terrible Lannionnais ». Les connaisseurs qui ont vu les deux hommes à l'exercice, cette semaine, les estiment actuellement très près l'un de l'autre. Beaucoup penchent même pour Marmandier. Le match de dimanche sera le spectacle le plus émouvant de l'année : il donnera une indication définitive pour le Grand Prix, etc. ».

Le temps fut magnifique le dimanche, et l'affluence énorme. On refusa deux mille personnes aux guichets du vélodrome. Le Gallic lâcha Marmandier dans la ligne d'arrivée avec sa maëstria des beaux jours, et comme Ladurelle avait fait assurer par traité un tiers de la recette à son poulain, comme les choses se répétèrent exactement de la même façon, la semaine suivante, pour un nouveau match Le Gallic-Jaas Daal, l'échec d'Anvers devenait une excellente spéculation.

Le Breton, pour bien confirmer sa réhabilitation, battit en piste quelques-uns de ses anciens records. Il empochait ainsi en quinze jours près de vingt mille francs. Et le chiffre d'affaires de l'*Atalante* montait, montait toujours, et M. Tarral, ayant oublié les angoisses de la veille, prodiguait à son entourage ses sourires d'homme heureux.

XIV

Jamais, de mémoire de Lannionnais, on n'avait vu telle physionomie à la ville. Les fenêtres étaient pavoisées; les côtres et les bricks amarrés aux quais du Guer arboraient à leur mâture banderolles et pavillons. Bien que le calendrier n'attribuât à ce dimanche-là aucune désignation de grande fête, les femmes exhibaient, dès sept heures du matin, leurs plus beaux atours, comme pour quelque jour de Pâques, de Pentecôte ou de pardon. Toutes les auberges avaient leurs chambres retenues depuis huitaine; on avait dû même, chez certains hôteliers, improviser des lits sur des tables de billard. Partout, dès le soleil levé, des cyclistes circulaient, s'interpellaient avec un air d'importance et d'affairement, comme à l'attente de quelque événement considérable. Il en sortait de chaque venelle, de chaque porte. On s'en montrait sur les bancs du mail qui avaient dormi là, à la belle étoile, un bras passé sous le guidon de leur machine. D'autres, arrivés avec l'aube de Tréguier, de Lezardrieux ou de Paimpol, s'agenouillaient dans les coins de rue, pour essuyer une chaîne, polir un cadre. Tous portaient à la boutonnière ou à la casquette l'insigne des pééListes. La P. L. avait progressé depuis un an. Elle comptait maintenant plus de six cents adhérents, répartis sur toute la surface de l'arrondissement. De ces six cents et plus, aucun n'avait voulu manquer à l'appel, ce jour-là. Lannion célé-



brait mieux qu'une fête patronale ou qu'une solennité de centenaire; Lannion donnait une réunion de courses vélocipédiques sur les quais du Guer, et, du train de Paris, devaient descendre, à huit heures, Yves Le Gallic, champion du monde, et son manager Edouard Ladurelle.

La popularité de Le Gallic dans son pays natal s'était singulièrement accrue depuis quelques mois. D'abord un de ses grands succès parisiens, survenu le jour même des élections municipales et annoncé aux Lannionnais par télégramme dans l'après-midi du vote, avait assuré au dernier moment le triomphe de la liste Jézéquel; un certain nombre d'abstentionnistes s'étaient en effet décidés, sur le coup de cinq heures et demie, à jeter un bulletin dans l'urne pour des candidats dont l'un, tout au moins, devait avoir contribué efficacement à l'éclosion de cette gloire locale. M. Jézéquel, de ce fait, devenait maire. Son premier acte d'autorité fut la révocation de M. Libouban. Il y avait entre eux des rancunes personnelles. D'ailleurs, le mépris que Libouban professait ouvertement pour la bicyclette n'eût permis en aucun cas de le maintenir dans ses fonctions près d'une assemblée municipale élue par les péélistes. Le Championnat du Monde, gagné quatre mois plus tard par Le Gallic à Birmingham, avait achevé l'effervescence générale. On a gardé la haine de l'Anglais, en Bretagne. Cette victoire de Le Gallic, sur le territoire même de l'ennemi, semblait quelque chose comme la revanche de Trafalgar. Aussi, toute la population s'était-elle concertée pour faire à son héros une réception digne de lui...

Huit heures ont sonné à l'horloge de la mairie, puis à celle du Palais de Justice. Le train est annoncé avec dix minutes de retard. Sur toute sa longueur, l'allée de la Gare est envahie par le flot cycliste. Quelques-uns se sont hissés sur les barrières, ont grimpé aux arbres pour mieux voir. Deux orphéons, bannière en tête, sont massés à gauche et à droite du quai d'arrivée. Dans l'espace intermédiaire, le conseil municipal a pris place, mêlé aux grands dignitaires de la P. L.; M. Jézéquel est ceint de son écharpe. Des petites filles, vêtues de bleu, de blanc ou de rouge, portant des bouquets aux trois couleurs, forment un peu plus loin un groupe charmant et animé. Les pompiers en tenue font haie devant la sortie des voyageurs. M. le sous-préfet a cru pouvoir s'associer officieusement à la manifestation, à cause de l'intérêt républicain qu'elle comporte. Il se promène en feutre mou dans le jardin du chef de gare avec M. le juge d'instruction, chaque jour plus épris du cyclisme, et deux ou trois autres fonctionnaires importants. On a corné dans le lointain... Attention!... Une locomotive a sifflé... Le roulement du train se rapproche!... Toutes les poitrines sont haletantes! « Les voici! Les voici! » Quand la locomotive ralentie parvient à hauteur du premier orphéon, sur un signal échangé entre les chefs d'orchestre, quarante instrumentistes, aux deux extrémités du quai attaquent la *Marseillaise*. Dehors la foule s'entasse, piétine et crie.

Le train s'est arrêté. A la portière d'un wagon-salon, on a reconnu la tête brune du champion. Le Gallic, maintenant, est frisé au petit fer, il porte monocle. Il y a un moment d'hésitation, et presque de déception. Mais vite tout le monde a fait cette réflexion que le champion désormais est une sorte de personnage d'Etat; M. le Président de la République, qui a visité la Bretagne, une de ces dernières années, jouait du monocle pareillement. Le premier mouvement de surprise ne sert qu'à fomenter ensuite l'enthousiasme. C'est un vacarme d'acclamations étouffant le bruit des cuivres. Deux officiels se sont précipités vers le marchepied. Ils aident Le Gallic à descendre. Le Conseil municipal, d'après un protocole minutieusement réglé, s'avance sur deux rangs. M. Jean-Marie Jézéquel étreint violemment le jeune et illustre voyageur, s'essuie les yeux, tire de sa poche une feuille de papier qu'il déplie, et, repris par la dignité de ses fonctions, tandis que le papier tremble entre ses doigts, lit un petit speetch de bienvenue qu'a composé l'instituteur. Les mots « gloire, renommée, fierté nationale » y sonnent aux fins de phrase. Il y a aussi une longue période à la louange du manager. M. Jean-Marie Jézéquel la débite avec une intonation plus sourde et un regard d'instinctive méfiance vers le destinataire.

Toute l'assistance pousse des vivats. Puis un nouveau silence se fait et cent regards sollicitent la réponse de Le Gallic. Mais Le Gallic est aphone d'émotion. Il peut à peine sourire. Et puis, pendant l'allocution de son ancien mentor, il a reconnu là-haut, à la fenêtre de madame la cheffesse de gare, Sibylle, qui lui envoyait des signaux attendrissants, et le patron Ruello qui pleurait. En raison de ses opinions notoirement réactionnaires et du caractère plus républicain que sportif de la cérémonie, M. Ruello avait cru devoir s'isoler des officiels. Le Gallic ne fait que serrer les mains tendues, embrasser les fillettes qui lui offrent leurs bouquets, ou manier gauchement le cordon de son monocle. Mais Ladurelle a tout prévu; d'un geste discret, il a laissé comprendre que le soin de répondre lui incombait. Avec une netteté d'organe parfaite, une admirable précision de termes, en homme accoutumé à ces sortes de représentations, il remercie la municipalité et la population lannionnaises. Il termine sur une vibration vraiment oratoire que soulignent des salves formidables de bravos, et M. le sous-préfet, qui s'est rapproché pour écouter, échange avec M. le juge d'instruction un petit hochement de tête, approbatif et convaincu. La vélocipédie possède en ce Ladurelle un homme précieux, évidemment très supérieur à la moyenne des fonctionnaires républicains.

On sort. Une calèche de louage attend derrière la gare. La capote en est aussitôt chargée de fleurs et de palmes. Au milieu d'un enthousiasme désordonné, M. Jean Jézéquel monte dans la voiture

avec le champion. Ladurelle et le premier adjoint prennent place vis-à-vis d'eux sur la banquette. Les fanfares, à présent, jouent l'*Ann hini goz*, l'air populaire de l'Armorique. Le cortège va se mettre en route pour la mairie où une collation est préparée, mais déjà le cocher n'est plus maître de ses chevaux. Les péélistes se sont précipités sur l'attelage : en moins d'une minute, les harnais sont enlevés, des bras robustes s'accrochent au timon, d'autres pèsent aux rayons des roues; partout où une main peut se poser, elle coopère à la poussée, et c'est traîné par un peuple en délire que le lourd véhicule s'achemine vers la ville. Yves Le Gallic rit à chacun, de ses dents blanches, cependant que M. Jean-Marie Jézéquel et le manager Edouard Ladurelle saluent à droite et à gauche, avec la gravité bienveillante de monarques en tournée.

Devant l'auberge Guyomar, un incident se produit. Le cortège est contraint de faire halte. C'est un premier accroc au programme. Mais Pierre Guyomar, institué par la mort de son père propriétaire de l'auberge du pont, avait improvisé le matin même, devant sa porte, une estrade agréablement ornée de feuillages, de banderolles et d'écussons cyclistes. Une grande toile peinte, accrochée au premier étage de l'immeuble, représentait Yves Le Gallic, d'après ses photographies les plus répandues, avec le maillot aux armes nationales. Un vin d'honneur était servi. Le recordman dut descendre de voiture, et porta lui-même, au milieu de l'indescriptible brouhaha, la santé de l'ancien professionnel Guyomar, devenu limonadier et conseiller municipal de Lannion : Guyomar lui étreignit les mains impétueusement devant la foule. Ce vin d'honneur consacrait la réputation de sa maison dans le monde de la P. L. Quand le cortège eut repris sa marche vers la mairie, précédé par les orphéons, un adolescent grêle, portant à sa visière l'insigne des péélistes, se glissa jusqu'à l'estrade. Il rechercha le verre où Le Gallic avait posé ses lèvres, et, mu sans doute par quelque reste de superstition celtique, acheva de le vider d'une gorgée rapide : puis, profitant de l'inattention générale, il brisa le pied du verre, avec un coup sec, donné du pouce, horizontalement, et dissimula les deux tronçons dans une touffe de feuillages. Cela fait, Jean Kerjan rejoignit le gros de la foule; elle s'écoulait lentement par la rue des Augustins. Il se prodigua en hilarité tapageuse, comme si réellement ces deux gouttes de vin blanc, dérobées au fond d'un verre, l'avaient enivré pour tout le jour.

Les courses, commencées à deux heures précises, furent terminées à cinq. Le Gallic, personne n'osant affronter le ridicule de se mesurer avec lui, effectua ce que les Américains appellent une course « exhibition », c'est-à-dire qu'il couvrit seul, au meilleur train que la conformation du terrain pouvait permettre, une distance déterminée, en battant, bien entendu, les records locaux. Une tribune avait été dressée sur la Levée-du-Tribunal, pour les officiels. Les assistants se rappelèrent une cérémonie déjà ancienne, moins brillamment organisée que celle-ci et pourtant par bien des détails presque identique, en fin de laquelle un gars au pantalon de treillis, le torse moulé dans son maillot de mitron, avait reçu après la lutte la première poignée de main édilitaire. En revoyant aujourd'hui le pauvre hère d'antan, devenu célèbre, faire son cavalier seul au milieu de cette cohue contemplative et recueillie, les plus sceptiques ne pouvaient réprimer un petit frisson religieux. Sans doute aussi le champion, en poussant sa resplendissante *Atalante* dans les tournants défectueux du pont de Kermaria et du pont Sainte-Anne, se souvint-il de la vieille bécane aux maigres pneus et d'autres choses encore dont l'évocation soudaine émouvait sa mémoire, car dans l'effort même de sa vitesse, sur sa physionomie d'abord souriante d'aise et de vanité, une expression de mélancolie rêveuse s'était peu à peu répandue. L'*Ann hini goz* et la *Marseillaise* résonnèrent une seconde fois, puis on disputa les diverses épreuves du programme : le petit Kerjan se les adjugea toutes successivement avec une facilité dérisoire.

On arrivait au terme de la réunion. Le Gallic, assis au premier rang de la tribune, à droite de M. Jézéquel, suivait silencieusement, d'un regard noyé, les luttes qui se déroulaient devant lui. Tout à coup, un remous se fit dans la foule, du côté de l'allée de la Gare et du pont Sainte-Anne. Un prêtre à barbe noire, jeune encore, la douillette au vent, franchit le cordeau qui contenait le public et, sans que les commissaires préposés à l'évacuation de la piste crussent devoir donner un ordre pour le retenir, s'avança d'un pas délibéré vers la tribune. Il avait une soutane maculée de poussière, sur laquelle s'étalait le ruban violet d'une décoration académique. Son bréviaire sous le bras droit, il prodiguait de la main gauche des saluts amicaux. De toutes les bouches, sur son passage, sortait une exclamation, familière ou goguenarde. Ceux-ci l'appelaient : le chanoine Marzin, ceux-là, plus camarades : « Ludovic » tout court. Lui, s'arrêtait à chaque pas, attardé par un besoin de paroles, un souci évident de popularité.

— Je suis en retard... J'arrive de Brest, où je souhaitais la bienvenue à mes amis de l'escadre russe qui y ont fait escale ce matin. Mais, quoique franco-russe, ajoutait-il, et malgré mes sentiments personnels pour Sa Majesté Nicolas II, je me suis souvenu que j'étais Lannionnais avant tout et j'apporte ma bénédiction sacerdotale au plus glorieux enfant de notre arrondissement.

Un murmure d'acquiescement presque général couvrit les quolibets de quelques incrédules. Le prêtre barbu parvint enfin devant la tribune, se présenta lui-même au recordman; tête nue, obséquieux, prolixe, dans un fatras d'hyperboles, avec de perpétuelles digressions vers M. Jézéquel ou

vers le grand manager national, Edouard Ladurelle, il parla... il parla. Le Gallic écoutait. Une imperceptible ironie tenait plissées les lèvres du manager. L'abbé bavardait encore, quand une sonnerie de départ annonça la clôture du meeting. L'abbé prit alors sous son bras celui de l'ancien mitron, et, acceptant sa part des acclamations péélistes, le reconduisit jusqu'à la maison Ruello où il logeait.

Le lendemain, des cérémonies plus intimes, mais non moins flatteuses pour son orgueil, attendaient Yves Le Gallic. Les péélistes organisèrent une façon de pèlerinage à Pleumeur-Bodou, à la chaumière qui vit naître le jeune héros. On vint le prendre au lit à son réveil, et on l'emmena.

Le trajet se fit gaiement. Il existait depuis peu, à Lannion, un hymne pééliste, sur l'air connu de la *Paimpolaise*. Après chaque couplet chanté par Ropers, les excursionnistes reprenaient en chœur le refrain :

Sur notre *Atalante* légère,
Le Gallic et moi, nous pilons.
La vitesse qu'il me suggère
Rendrait jaloux les aquilons !

A vrai dire, l'aquilon, ce matin-là, n'eût guère pu jalouser l'allure plutôt somnolente des péélistes, mais il porta jusqu'à la rade de Perros l'écho scandé de cinquante voix puissantes.

Sur notre *Atalante* légère...

Le Gallic, orphelin de bonne heure, ne possédait plus de famille à Pleumeur-Bodou. La chaumière de ses parents, achetée par des étrangers et réchampie à neuf, abritait maintenant un débit de tabac. Mais on rechercha partout quiconque avait pu connaître son enfance. Une vieille femme fut découverte qui lui avait prêté le sein pendant quinze jours. Elle était sordide et repoussante, avec un goître et un bec-de-lièvre. Cette difformité labiale lui valait dans le pays le surnom de *la Gueno*. On la contraignit d'embrasser son ancien nourrisson ; on lui fit raconter des anecdotes sur les premiers ébats du marmot. Yvonnic avait été un enfant tardif. A vingt mois il ne savait pas encore marcher. Mais il s'était bien rattrapé depuis avec ses pédales !... On les porta tous deux en triomphe dans la grande rue du bourg, vers le bureau de tabac, qui avait été jadis l'habitation des Le Gallic. Là, une pièce de vers de circonstance fut dite par le poète Allan-Soisbault, une autre notabilité lannionnaise.

— J'avais, dit Allan-Soisbault, sollicité pour la circonstance le concours de mon ami Pierre Monet, qui doit créer, le mois prochain, le premier rôle de mon drame au Théâtre-Français. Il me télégraphie qu'il est souffrant. Je lirai donc la pièce moi-même.

Et, avec une suffisance emphatique, le poète Allan-Soisbault récita son ode. Elle était écrite en vers médiocres et d'une déplorable indigence de rimes ; mais l'intention sauvait tout. On applaudit avec émotion, et le champion, bien que peu versé dans les choses littéraires, se montra touché jusqu'aux larmes.

Rien ne ressemble plus à un Provençal qu'un Lannionnais. Ce caractère pourrait se retrouver dans d'autres petites villes bretonnes, mais, à Lannion, l'analogie est particulièrement saisissante. L'immigration espagnole du seizième siècle, au temps de Mercœur et de la Ligue, — immigration qui a laissé dans toute la région, surtout vers Tréguier, des traces si durables, — n'est peut-être pas étrangère à ces manifestations aiguës de méridionalisme mental. Peut-être aussi doit-on chercher une cause plus générale dans certaine évolution très intéressante de la nature celtique. Les Bretons sont et demeureront, quoi que l'on fasse, un peuple de simples et de primitifs. Ceux de la campagne ou de la côte, le laboureur et le marin, indemnes encore de notre gangrène moderne, ont conservé l'âme bonne, naïve et religieuse de leurs pères. Cette âme, le service militaire obligatoire, le séjour sur les bateaux de l'Etat ou dans les agglomérations populeuses n'est pas parvenu à l'entamer efficacement; au retour, la Bretagne les a repris tout entiers. Mais les gens des petites villes, les demi-citadins, les demi-instruits, mis en contact trop prompt avec une civilisation complète qu'ils n'étaient même pas aptes à recevoir par fragment, subissent d'étranges altérations dans leurs qualités natives. Avec l'orgueil des races paresseuses, chez lesquelles la contemplation intérieure supplée à l'initiative pratique, mille germes néfastes se sont développés dans l'individu.

Les croyances religieuses entamées ou disparues ont fait place très fréquemment à un anti-cléricalisme farouche; pourtant l'âme idéaliste subsiste quand même. Le mysticisme, cet aliment nécessaire à l'intelligence bretonne, devient, dans l'oisiveté perverse des chefs-lieux, une absorption plus complète de l'être par sa propre vanité. Ceux chez lesquels l'imagination prédomine ne tardent pas à s'isoler du monde réel pour vivre dans une atmosphère d'auto-suggestion et de mégalomanie convaincue. La bonne foi candide de leur entourage, ou même seulement une exaspération générale des glorioles de clocher se fait complice de ces vantardises privées, attise ces petits foyers de folie.

*(A suivre).*

---



Un homme comme le poète Allan-Soisbault affirmera qu'il a une pièce en répétition au Théâtre-Français, trois romans attendant leur tour dans les plus grandes revues de la capitale, que l'Académie sollicite sa candidature; un autre, comme le chanoine Ludovic Marzin, pourra répéter à dix mille personnes qu'il a été présenté au Czar à Paris par le Président de la République, et que, depuis, toutes les frégates russes en escale à Brest lui font fête, ils se le persuadent et le persuadent aux autres sans provoquer, la plupart du temps, un seul sourire d'incrédulité. C'est à croire qu'un peu de mistral souffle sur les rives du Guer. Mais, à la différence de ceux du Midi, qui au fond se savent des menteurs, les Tarasconais de Lannion, blagueurs ou goheurs, sont sincères, intimement sincères, et leur apparente déséquilibration cérébrale ne provient sans doute que d'une âme restée fruste, avec cette étrange déviation de la mysticité vers l'orgueil.

Dès qu'un voyageur de marque était signalé dans l'arrondissement, Allan-Soisbault et le chanoine Marzin (chanoine honoraire de la cathédrale d'Erzeroum), chacun de son côté, se mettaient en route, le joignaient à une table d'hôte, le forçaient à la conversation, extorquaient même au besoin une carte de visite, dont l'exhibition leur valait ensuite à Lannion une recrudescence de prestige. Le chanoine Marzin produisait ainsi des autographes d'actrices ou de demi-mondaines, en villégiature dans ces parages, et dont il avait quêté l'offrande, disait-il, pour ses bonnes œuvres. Lorsqu'il en rencontrait une, en public, il affectait de l'escorter avec le plus humble respect. Cette absence de préjugés plaisait aux radicaux du cru, qui le proposaient à l'exemple du clergé dans leur journal, comme le type du « prêtre de l'avenir ».

Malheureusement, quoique aucune interdiction définitive n'eût encore été formulée contre lui par l'évêché, un mot d'ordre échangé entre les recteurs de paroisse lui défendait presque partout l'accès des autels, dès qu'il s'y présentait pour officier.

De telles gens ne devaient pas perdre l'occasion qui leur était offerte par Le Gallic de se mettre en évidence. N'ayant pu — M. Jézéquel était un maire d'esprit à ses heures — obtenir de figurer officiellement dans les fêtes, l'un et l'autre, et à l'insu l'un de l'autre, s'y étaient ménagé une intrusion théâtrale. L'abbé Marzin débarquait de Brest, au milieu des courses « tout chaud encore — selon sa propre expression — de l'accolade de ses frères les popes aumôniers ». Le poète Allan-Soisbault avait habilement suggéré aux péélistes l'idée, tenue secrète jusqu'à la dernière minute, de la cérémonie privée à Pleumeur-Bodou : elle lui permettrait le placement d'une ode dont les typographes de l'*Echo de Lannion* possédaient le texte depuis quinze jours.

Les applaudissements qui avaient accueilli les dernières redondances du barde venaient de cesser. Bertrand Jégou et Pierre Guyomar, s'instituant les interprètes du comité, invitaient tous les péélistes à les suivre dans l'église, pour saluer les fonts sur lesquels le grand homme avait été tenu à son baptême, lorsqu'un nouveau manifestant apparut à l'entrée du bourg. Il arrivait sur une bécane de rebut, dont la roue d'avant mal dirigée décrivait, parmi les cahots de la route, une succession d'S inquiétante. La soutane noire, gonflée par le vent d'ouest, battait l'arrière de la machine, comme une voile dont l'écoute aurait cassé. C'était le chanoine Ludovic Marzin. Il avait appris au Mar'hallach le projet des péélistes, cinq minutes après leur départ; mais le temps de louer une bicyclette rue Geoffroy-de-Pontblanc, et il était déjà à leur poursuite. Les lauriers d'Allan-Soisbault fouettaient sa verve envieuse. Pédaleur novice, il avait mis une heure et quart à franchir la distance qui sépare Lannion de Pleumeur. On lui fit un succès. Il montait justement cette vieille marque *Abadie*, sur laquelle Le Gallic s'était, la première fois, illustré : en raison de son inexpérience visible, M. Jean-Marie Jézéquel n'avait point cru devoir lui louer une autre machine, certain qu'un accident, même grave, ne diminuerait pas la valeur historique de celle-ci. Le chanoine, au départ, ignorait sa bonne fortune. Mais quand Bertrand Jegou, premier clerc de notaire maintenant, Le Hir, Ropers et Le Gallic lui-même eurent vérifié devant lui l'identité du « clou », il se confondit en grandiloquences filandreuses. « C'était, avec la poignée de main de S. M. Nicolas II, le plus bel événement de sa vie. Jamais pareil souvenir ne s'effacerait. »

Dès qu'on fut sorti de l'église, M. l'abbé Marzin, de sa main levée, arrêta les péélistes et leur signifia de faire cercle autour de lui, sous le porche. Lui aussi, l'homme universel, il avait des vers à réciter. Il venait de les composer sur la route, tout en pédalant. C'étaient des vers russes !... Les méchantes langues — et il y en a partout, même à Lannion —

prétendent que le chanoine honoraire d'Erzeroum ne connaît de russe que trois mots : *Bojè tsara Krani*. Peut-être tout son vocabulaire n'était-il fait que de cette demi-douzaine de syllabes, diversement juxtaposées : « Nitsa bora krajé, rakra jéni tsabo... » Les Lannionnais crurent comprendre que Le Gallic avait du génie dans ses sabots de courses, et ils s'exaltèrent à cet énigmatique débit.

Seul, Ladurelle clignait de l'œil avec sa malice de faubourien.

— A présent, fit Pierre Guyomar, qui dirigeait l'expédition, si nous allions déjeuner à la grève !

La grève n'est éloignée que d'une lieue et demie environ. Du plateau que domine Pleumeur-Bodou, on peut descendre à l'ouest, vers Trebeurden, ou au nord, vers Trégastel. A la majorité des suffrages la seconde plage fut choisie. Trégastel est le pays des mégalithes, des entassements de roches surprenants. Les masses monstrueuses de granit affectent des formes d'animaux fabuleux accroupis sous l'embrun, ou bien se superposent les unes aux autres avec des points de support si fragiles en apparence qu'elles semblent défier toutes les lois de l'équilibre. On avisa une guinguette en planches dont la toiture goudronnée faisait une tache noire sur la dune. On eût dit plutôt une sardinerie qu'un restaurant. D'ailleurs, les innombrables détritus de cuisine amoncelés tout autour, depuis de longues saisons, maintenaient aux abords de la cabane une atmosphère d'exhalaisons fortes, — poissons gâtés ou légumes pourris. Mais il faut se contenter de peu, dans ces régions de la Bretagne pétrée.

— Zules, avait opiné Guyomar, saura bien nous improviser un déjeuner somptueux.

« Zules » était le prénom du Vatel zézayeur qui allumait chaque été ses fourneaux dans cette baraque. Il y traitait, côte à côte, à des tables en plein air, touristes et postillons. Zules, comme le chanoine Marzin, comme le poète Allan-Soisbault, était une des gloires du pays. On vantait ses crabes à l'américaine, ses homards farcis, et sa façon d'orner un plat de galantine avec des rondelles de carottes ou de navets, découpées en forme de camélias.

On appela le gâte-sauce, un homme jeune et bedonnant qui affectait une certaine coquetterie dans le port de la toque et dans le retroussis du tablier ; il avait la physionomie souriante et grassouillette, une légère moustache brune, des yeux ronds très noirs, — des yeux d'andalou, à fleur de tête. On pouvait lire sur ce visage autant de bonhomie que de prétention, et l'on sentait que, sous ses dehors d'affable humilité, l'homme gardait une conscience très nette de sa valeur culinaire, comme de sa beauté physique.

Quand il sut quels personnages illustres il était appelé à servir, il s'extasia, la bouche en cœur, protesta du grand honneur qu'on lui faisait, demanda un délai de trois quarts d'heure pour préparer un déjeuner digne de tels hôtes.

Le repas fut prêt à la minute dite. Une grande table avait été dressée, devant la mer, pour les vingt-cinq excursionnistes. Zules dans la circonstance se surpassa. Le crabe à l'américaine, le homard farci furent tout à fait du goût de Ladurelle, qui témoigna à plusieurs reprises de sa profonde satisfaction.

Au dessert, on échangea des toasts. Le chanoine Marzin et Allan-Soisbault en prononcèrent au moins quatre chacun, très appréciés.

L'extraordinaire faconde de ceux-ci, l'orgueilleuse naïveté de tous, égayaient et déconcertaient Ladurelle, quelque habitué qu'il pût être aux exagérations du monde vélomane. Depuis la veille, il voulait « se payer la tête » d'un Lannionnais. Zules se présenta à point. Le cuisinier, roulant l'une dans l'autre ses mains chargées de bagues, s'était approché de lui, le repas terminé, avec un petit air confit et satisfait.

— Ze suis flatté, oh ! ainsi ze peux pas dire comme ze suis flatté ! Une personne tellement célèbre honorer ma pauvre cabane ! Monsieur Edouard a-t-il été content du déjeuner?

— Comment donc, mon ami ! absolument enchanté !

— Alors monsieur, quand il sera à Paris, m'enverra des clients. Ze les soignerai bien comme il faut. Ze fais aussi de la bicyclette, moi, monsieur Edouard.

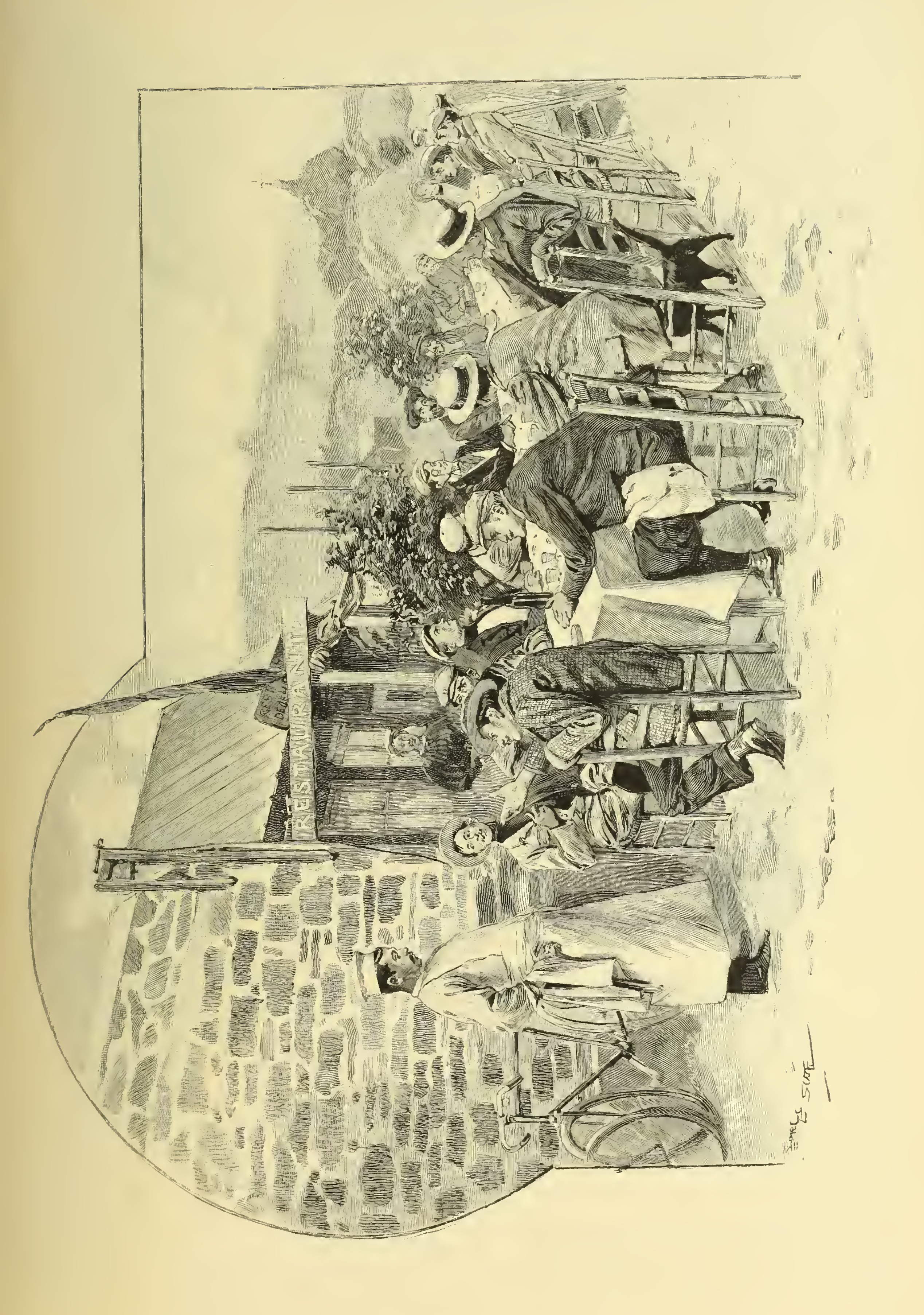
Le manager prit un visage grave et une pose de réflexion. Il avait remarqué, durant le repas, un certain coup d'œil envieux, décoché par le cuisinier vers le chanoine Marzin. Ces deux renommées se portaient-elles ombrage l'une à l'autre? Le chanoine exhibait à sa boutonnière, comme toujours, un ruban violet, éclatant et neuf, aussi large qu'une rosette. Ladurelle se leva, appuya ses deux mains sur les épaules de Zules.

— Monsieur Zules, dit-il, en forçant sa voix de manière à être bien entendu de tous, je prétends faire mieux que cela pour vous. Ma situation m'a valu quelque influence près du gouvernement. Il y a des hommes éminents dans toutes les professions, monsieur Zules. Votre crabe à l'américaine pourrait être classé parmi les chefs-d'œuvre de l'art culinaire. Dès mon retour à Paris, je m'occuperai de vous faire décerner les palmes académiques. Elles ne seront pas plus mal placées sur votre poitrine que sur telle autre.

Zules joignit les mains sur son cœur, écarquilla les yeux, et, dans cet accent des Côtes-du-Nord qui rappelle si étrangement l'accent du Midi, il zézaya :

— Vraiment ! monsieur Edouard ! ze serais fier alors... si vous obteniez ça. Oui, ma Doué ! ze serais fier !...

Puis, du revers de sa manche en toile, Zules essuya une larme de vanité heureuse. Ils pleurent si facilement à Lannion !.. Il avait cru !... Et tous les péélistes, en le félicitant, croyaient déjà comme lui !...


RESTAURANT

XV

Cette âme lannionnaise des Allan-Soisbault, des Ludovic Marzin ou des « Zules », âme simple, béate, mais si facilement accessible aux pires démences de la vanité, Yves Le Gallic aussi la portait en lui. Le souvenir de son infériorité première, cette sorte de dépression morale qu'un brusque dépaysement produit sur des natures craintives et incultes, l'état de presque sujétion dans lequel le maintenait la main de fer de Ladurelle, avaient retardé longtemps l'éclosion du mal d'orgueil.

S'il s'était manifesté quelquefois, dès les débuts, ce n'avait été que sous la forme de crise passagère, vite corrigée par des appréhensions instinctives ou par les retours de la timidité originelle. Mais de plus forts que lui ont-ils résisté à cette tentation que le public et la presse apportent chaque jour aux lutteurs du cycle! Pour un Luc Morel qui restera simple et judicieux, pesant l'inanité de sa propre gloire, combien d'autres ont laissé leur âme dériver sans frein sous l'affolante poussée des éloges immodérés!

Jamais dans les théâtres, pour les acteurs en vogue, ni dans la rue, aux époques d'effervescence, sur le passage des hommes populaires, il n'avait entendu ces furieux applaudissements qui, d'un bout à l'autre des vélodromes, saluaient, dans toute l'Europe, son coup de pédale final. Des princes authentiques l'avaient traité presque de pair. Son portrait figurait aux vitrines du boulevard. Les journaux consignaient avec admiration chacun de ses actes : sans cesse un reporter était dans ses pas, et quand, une après-midi, à l'entraînement, il avait dit à Luc Morel qui sprintait à côté de lui : « Vois si j'ai le sourire en emballant! » le mot, surpris à la volée par un échotier sportif, fut commenté pendant quinze jours comme quelque chose de prodigieux, digne de l'âge héroïque. En première colonne des feuilles roses et vertes, les « compétences » publiaient de longues études où son mécanisme musculaire était décrit avec le même sérieux et le même soin qu'eût mis un phrénologue à l'examen du crâne de Napoléon ou de Victor Hugo.

On disait de son coup de pédale qu'il était intraduisible, comme le génie. On n'imprimait même plus son nom dans certains comptes rendus : on le remplaçait par un pronom en capitales. « A la sortie du dernier virage, un maillot clair apparaît en tête du peloton... C'est LUI...Tout le vélodrome est debout!... IL passe... IL gagne!... etc. » Il était à la fois le « Recordman » et le « Champion », celui qui, courant seul, crée des vitesses et qui, à la lutte, bat tout le monde.

Un jour, au vélodrome d'Auteuil, comme l'exaltation montait à son paroxysme et qu'on semblait chercher des formules d'acclamation, un spectateur fanatique lança : « Vive l'Empereur! » et vingt mille voix, dans la folie d'engouement, répétèrent ce cri. Cependant, la sagesse de Ladurelle savait presque toujours ramener ces démonstrations à leur vraie portée dans l'esprit de son élève et tempérait à point le sentiment qu'il en pouvait concevoir.

La fugue chez la comtesse Farminia marqua le début d'une évolution décisive dans l'âme d'Yves Le Gallic. Cette sensation d'indépendance qu'il avait eue si complète pendant quelques heures, les flatteries de l'Italienne, la révélation de tant de nouveautés troublantes, ce luxe et ces raffinements inconnus de lui jusque-là, tout fit œuvre pour mettre dans sa conscience un irréparable désarroi. Nulle part les germes ne se développent plus rapidement que dans l'âme celtique. Dès qu'une première idée malsaine a pénétré la cervelle d'un Breton, convaincu de son impuissance à la chasser, il la subit jusqu'au bout en fataliste.

Dès lors, Le Gallic considéra sa vie de plus haut. Toutes les griseries qui sommeillaient au fond de son être lui remontèrent à l'imagination et l'aveuglèrent. Il porta monocle, coiffa des chapeaux extravagants. Le manager n'avait plus puissance pour contenir ces fantaisies. En diplomate avisé, il laissa aller, fit sa part au mal, réservant le veto pour des circonstances plus graves : les feutres à grands bords ou les culottes trop bouffantes ne compromettent pas la forme d'un poulain.

Lannion acheva ce que la rue Spontini avait commencé. Certes, l'enthousiasme de six mille provinciaux pouvait paraître peu de chose après celui des foules triples et quadruples qui, chaque dimanche, encombrent les vélodromes parisiens. Déjà, dans les premiers temps de sa vie de champion, Le Gallic avait connu les ovations lannionaises; mais, cette fois, l'événement comportait un effet plus considérable, tant par le caractère même des manifestations que par les prédispositions nouvelles de celui qui en était l'objet. Jamais la différence entre sa condition passée et la vie présente ne s'était faite plus directement sensible pour lui. Des gens qu'autrefois il estimait socialement ou intellectuellement ses supérieurs — à ce point supérieurs qu'il eût à peine osé leur adresser la parole — s'étaient inclinés devant lui, dans une sorte d'humilité consentie. M. le juge d'instruction, sur la Levée, l'avait salué très bas. Des avocats, comme M. Coadou, le premier orateur de Lannion, des avoués, des notaires, qui figuraient dans le corps d'édilité, un poète, — Allan-Soisbault, — un chanoine, — M. Marzin, — s'affirmaient ses dévôts serviteurs ou s'instituaient ses panégyristes. Une victoire de lui avait suffi pour modifier l'échiquier électoral et porter son ancien bienfaiteur à la mairie. Il sentait vraiment ce peuple, dans toutes ses classes, assujetti à sa royauté musculaire.

Aussi quand, au retour de la grève, il se retrouva rue Geoffroy-de-Pontblanc, seul pour la première fois depuis son arrivée en tête à tête avec Sibylle, la jeune vendeuse de cycles comprit-elle, tout de suite, rien qu'à ses façons et à sa voix, qu'il n'était plus le bon Le Gallic de jadis.

Les péélistes, fatigués de pédaler ou de boire,

avaient regagné leurs domiciles. Ladurelle parcourait en flâneur qui se documente les venelles les plus curieuses de la ville haute. M. Jean-Marie Jézéquel, ayant marié le matin la fille de son premier adjoint, était, comme on dit, « de noce ».

Les mains dans sa ceinture, les jambes bien moulées par les bas de laine cachou à grosses côtes, sous la culotte de drap beige, sa casquette de piqué blanc penchant sur l'oreille, Yves Le Gallic, avec l'aisance de l'homme qui sait ce qu'on lui doit dans la maison, passait la revue des photographies ou héliogravures qui lambrissaient les cloisons du magasin. Par instants, il s'arrêtait, affermissait son monocle avec un geste de demi-bravade pour conter à la jeune fille quelque anecdote désobligeante sur Josserin, sur Marmandier, sur Hutin, sur tel directeur d'entreprises cyclistes.

M^lle^ Sibylle répondait par monosyllabes, distraitement, avec des sourires presque contraints qui dissimulaient mal une arrière-pensée. Assise à son comptoir, accoudée dans une pose d'abandon, qui faisait saillir délicieusement sa gorge sous la chemisette, la lèvre plus rouge, l'œil plus brillant, comme si quelque fièvre imaginative en eût avivé soudain l'éclat, elle semblait fascinée moins par la présence de l'homme que par une contemplation intérieure et meilleure sans doute. Le Gallic s'était tu. Il continuait son manège de va-et-vient dans la boutique, en sifflant entre ses dents une musique nouvelle, *la Polka du Champion*, qu'un compositeur parisien lui avait dédiée.

— C'est tout ce que vous trouvez d'affectueux à me dire? soupira M^lle^ Sibylle.

Le Gallic s'arrêta, rougit. Le monocle, en descendant brusquement du sourcil, vint choquer l'agrafe en cuivre de la ceinture. L'orgueil n'avait pas encore suffisamment obscurci chez lui la conscience morale pour qu'il ne se rendît point compte immédiatement de ses torts. Pendant quelques secondes, il se retrouva le mitron gauche et peureux qui, le soir, après avoir boulonné les contrevents, hésitait, en ses velléités d'aveux, devant la « demoiselle du marchand de cycles ». Mais il y avait dans l'intonation et dans la physionomie de Sibylle moins de reproche que de tendresse.

Elle vit son trouble et en eut pitié.

— Approchez un peu que je vous confesse!

— Oh! mam'zelle Sibylle, balbutia-t-il, ne croyez pas que j'aie rien oublié de vos bienfaits. Je sais que sans vous je moisirais encore dans les huches du patron Ruello.

Elle le dévisagea longuement, pour s'assurer qu'il exprimait bien là sa pensée. Sans doute, le mot qu'elle attendait — mieux qu'une affirmation de reconnaissance et d'amitié — n'était pas tombé de ses lèvres. Elle fit glisser d'un doigt agile son ruban de cou en soie ponceau, ramena jusque sous le menton le nœud, dont elle étala les plis. Elle lui découvrit ainsi une minuscule broche en or, fixant le nœud, et qui figurait un caniche, avec une ombrelle dans la gueule.

— Vous souvenez-vous de ceci? fit-elle. C'est le cadeau que vous m'avez envoyé de Paris après votre première victoire.

Il signifia par un « oui » qu'en effet il se souvenait. Elle riait, du rire troubleur qui encadrait sa bouche de trois fossettes :

— Vous rappelez-vous aussi ce que vous m'écriviez à cette époque-là?

Pour toute réponse, il se précipita sur elle, lui saisit d'abord les mains qu'il baisa fébrilement. Le sang lui cuisait les joues. Une lueur inquiétante s'allumait dans le regard. Il voulut la prendre au corps, et lui ploya les reins sur la table de palissandre. Elle se défendit, en désespérée, lui lacéra les poignets avec ses ongles, le rejeta, morfondu, hors du comptoir.

— Est-ce que je suis la femme des Chalets du Cycle?...

Elle avait scandé les mots, rageusement. Il perdit contenance et baissa le front tout d'abord, puis, quand la notion des choses lui fut revenue avec le sens des mots prononcés, il s'avança de nouveau, presque insolent cette fois.

— Qu'est-ce que vous avez voulu dire là, mam'zelle Sibylle?...

Elle ouvrit le tiroir de sa caisse, en tira des bouts de journaux verts et roses qu'elle lui tendit. Il y avait comme une volonté féroce dans ce visage de jeune fille. Yves parcourut les papiers d'un regard rapide. C'étaient les découpures des feuilles sportives qui, sans le nommer, et pourtant en le désignant clairement, racontaient son aventure de la rue Spontini; il feignit de ne pas comprendre, tenta la négation.

— Votre inconvenance présente ne devait pas m'étonner après de tels faits. Ah! où est-il, mon brave Le Gallic d'autrefois?

Elle se tenait devant lui, toute droite, avec un air de fierté et de commandement qui le confondit. Le fond de simplicité celtique reparut un moment sous cette décontenance de l'homme. Il tomba aux genoux de la jeune marchande de cycles et murmura :

— Je vous demande pardon!... je vous demande pardon!... Je ne savais pas, à l'époque, ce que je faisais. Ma Doué! c'est ce Paris qui me tournait la tête... Je vous aime bien quand même, allez, mam'zelle Sibylle!

— En Bretagne, d'ordinaire, quand on s'aime, on se le prouve autrement. Relevez-vous, Yvonnic! J'ai l'âme grande et je sais oublier... Mais il faudra que vous m'y aidiez.... et longtemps... et beaucoup!...

Il fit mille serments, gémit, s'accusa. Oh! il comprenait, bien sûr, qu'elle lui tînt grief, elle, son initiatrice au sport, d'avoir connu pour la première fois la défaite, à la suite de cette regrettable équipée... Mais la leçon lui profiterait... Il ne recommencerait jamais, jamais!...

Elle espérait mieux peut-être, une réponse plus directe qui confirmât les sentiments exprimés jadis.

Il semblait qu'un obscurcissement subit fût descendu sur cette conscience désormais hantée par l'égoïste vanité. Il ne faisait pas même allusion au chagrin plus personnel que sa faute aurait causé à Sibylle; sans doute des visées très supérieures occupaient maintenant son cœur et son imagination. Il n'avait la notion que du préjudice matériel et moral, du mal d'amour-propre qu'il s'était fait à lui-même et dont, en sa qualité de très fervente admiratrice, elle aurait subi le contre-coup.

Sibylle mesura l'étendue des changements survenus dans cette âme. Autant que l'insuffisance des excuses, la brutalité de l'étreinte, dans laquelle elle s'était meurtrie, lui révélait un Le Gallic nouveau, sous lequel l'ancien garçon de boulangerie, avec ses ingénuités timorées et ses ambitions candides, avait peu à peu disparu. Après avoir dit : « Où est-il, mon brave Le Gallic d'autrefois?... » elle eût pu ajouter : « Où est-elle maintenant dans son cœur, la Sibylle de ce temps-là?... »

La cruauté de l'évidence l'angoissa au fond de son être. Elle se tut, craignant de proférer un reproche trop cruel. A son comptoir, les deux poings fermés sous le menton, elle s'hypnotisa sur des miroitements de soleil qui jouaient, au travers des vitres, dans le guidon nickelé des *Atalante*.

XVI

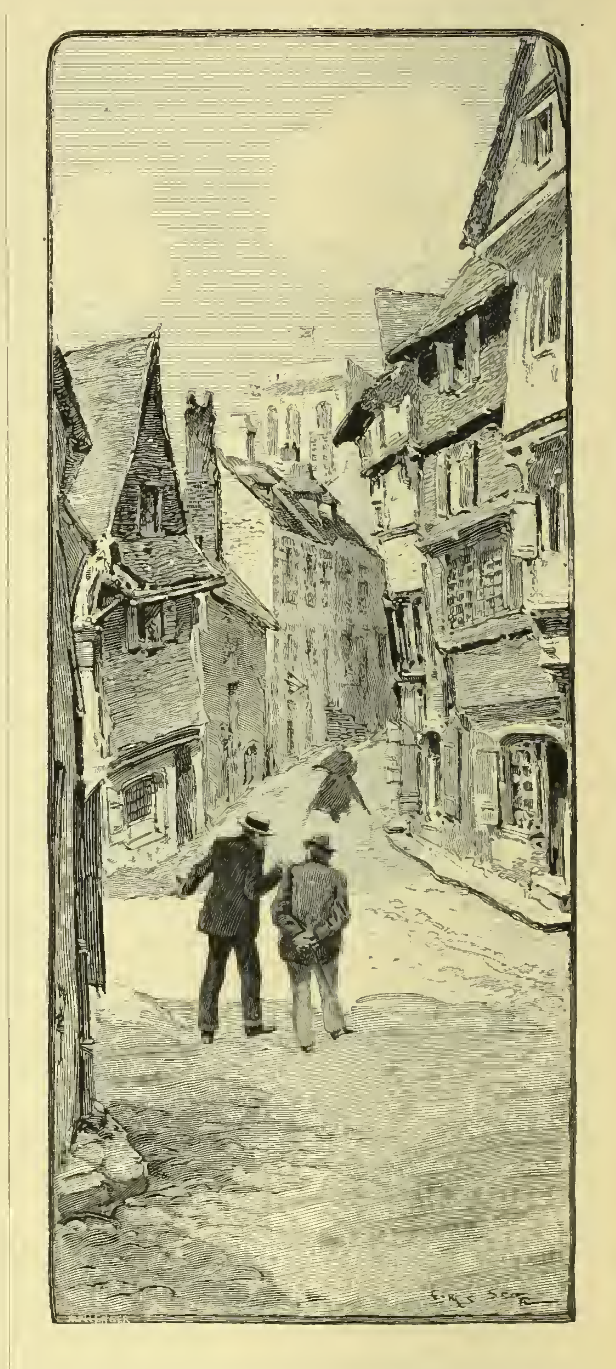
Pendant ce temps, de rues en rues et de circuits en circuits, Ladurelle revenait sur la place du Centre. Des groupes discouraient devant une maison dont les fenêtres de premier étage apparaissaient décorées de feuillages et de fleurs. Le principal locataire de cette maison était M. Landouar, le quincaillier, adjoint au maire, dont le magasin, fermé ce jour-là et transformé intérieurement en salle de festin, occupait le rez-de-chaussée de l'immeuble. M. Landouar avait marié sa fille le matin même avec l'aîné des jeunes Salaün. Tout le commerce lannionnais se trouvait en liesse. M. Jean-Marie Jézéquel, après de copieuses agapes, prenait l'air sur la chaussée en compagnie de M. Salaün père, de M. Ruello, du cordier Ropers, et de M. le receveur des contributions indirectes. Quelqu'un, survenu par derrière, lui tapa sur l'épaule bruyamment. M. Jézéquel se retourna, tandis que ses interlocuteurs enlevaient leur chapeau avec déférence; il reconnut Ladurelle, se composa un air de bonhomie dans la surprise.

— Mon cher monsieur Ladurelle! que puis-je pour votre service?

L'autre affectait de son côté le plus parfait détachement.

— Rien du tout, mon cher monsieur Jézéquel! Je viens de parcourir vos vieux quartiers. Ils abondent en constructions curieuses... Mais comme en voici de plus bizarres encore!

Et, ce disant, le manager désignait les maisons qui bordent la place du côté nord. La plus caractéristique, appelée « maison du chapelier », est revêtue d'ardoises sur toute sa hauteur.



M. le receveur des contributions indirectes, qui se targuait d'érudition, donna l'âge et l'historique de la bâtisse. Le maire, un peu allumé par les petits vins du quincaillier Landouar, le visage en coup de sang, échauffait la discussion, avec un souci évident que la conversation ne déviât point. Mais ce diable de Ladurelle avait d'autres idées en tête. Inopinément, il coupa la parole aux discoureurs, en s'excusant pour une brusque réminiscence.

— Faites-moi donc penser, mon cher monsieur Jézéquel, à vous entretenir de quelque chose en particulier, tout à l'heure... de quelque chose qui concerne notre champion!...

M. Jézéquel tourna du cramoisi au violet noir. Ses compagnons, se sentant indiscrets, s'effaçaient poliment. L'occasion était trop bonne pour Ladurelle de tenir le marchand de cycles seul à seul, hors de sa boutique, loin des oreilles de Sibylle que, par un sentiment de délicatesse, il persistait à écarter du différend. Il emmena M. Jézéquel à cent pas plus loin, derrière l'église, et fixa sur lui cet œil scrutateur qui, d'un regard, met une conscience à nu.

M. Jézéquel avait répété, de son même ton d'affabilité et d'insouciance : « Que puis-je pour votre service, mon cher monsieur ? » Mais il y avait un imperceptible tremblement au fond de la voix et le bouleversement de la physionomie démentait cette apparente sérénité.

Le manager prit une pause, puis, en badinage, le sourire aux lèvres, et comme un juge d'instruction qui aurait convoqué un témoin de marque, il commença son interrogatoire :

— Voici la chose, mon bon monsieur Jézéquel, et vous serez plus apte que personne à m'en fournir l'explication. Vous n'ignorez pas que du fait de mes fonctions et surtout de son ignorance en affaires, c'est moi qui gère les intérêts financiers de Le Gallic, tant vis-à-vis des vélodromes que vis-à-vis des maisons de cycles. Ces intérêts sont considérables : nous avons eu des mois de dix-huit et de vingt mille francs. Dès le début, je m'étonnais de trouver chez M. Tarral, directeur sportif de la *Société anonyme des bicyclettes Atalante*, une certaine résistance à des prétentions que justifiait la valeur de mon élève. La moindre demande d'augmentation dans nos émoluments ou dans nos tarifs de gratifications soulevait de sa part des objections sans fin. Ayant eu à traiter antérieurement avec lui d'affaires similaires pour d'autres poulains, je l'avais toujours trouvé plus coulant. Je fus donc étonné de cette attitude. L'*Atalante* traversait une période de prospérité exceptionnelle; elle la devait aux triomphes répétés de Le Gallic. Certainement bien des billets de mille francs supplémentaires nous auraient été comptés sans ces mystérieux calculs par lesquels, sans cesse, en face de moi, M. Tarral semblait obsédé. Or, vous savez que mes intérêts dans l'espèce sont absolument solidaires de ceux de mon poulain, puisque, en dehors des cent cinquante francs prélevés chaque mois pour sa pension, je retiens comme indemnité personnelle, selon l'usage admis, un dixième des sommes que j'encaisse.

Edouard Ladurelle se tut un moment pour examiner le visage de l'ancien libraire. La face glabre continuait d'être atrocement congestionnée, mais, pour se donner une contenance ou affirmer sa sécurité, M. Jézéquel hochait la tête en signe d'approbation, et faisait claquer ses lèvres, comme il en avait l'habitude aux heures d'intime contentement. Ladurelle continua la promenade autour de l'église :

— J'avais à cœur, dans ces conditions, de connaître le mot de l'énigme. Je ne vous dirai pas comment je m'y suis pris pour obtenir un relevé du livre de caisse de l'*Atalante*. Je sais aujourd'hui, de la manière la plus précise, qu'une tierce personne se trouvait secrètement participante dans toutes les allocations versées à Le Gallic, et cela pour la bagatelle de 25 0 0. Ainsi, chaque fois que je donnais à M. Tarral un reçu de quatre mille francs, le tiers, à mon insu, s'inscrivait pour mille. De là, les perpétuelles hésitations du directeur.

— C'est une infâme calomnie! protesta l'entrepositaire de cycles en s'arrêtant net, chancelant sur ses jarrets.

— Je ne vous ai pas nommé, mon cher monsieur Jézéquel!... Attendez!... Je sais bien, parbleu! que la chose est admise; M. Tarral lui-même, pour faciliter le recrutement de ses athlètes, adressa jadis une circulaire à tous ses correspondants de province; il leur garantissait vingt-cinq pour cent sur le gain des hommes qu'ils lui indiqueraient. Mais jamais, avant ni après vous, les indicateurs ne signalèrent un poulain avec lequel le chiffre d'affaires atteignît aux sommes que touche aujourd'hui Le Gallic. Vous avez reçu depuis un an, par l'entremise de votre mandataire, — car tout se passe avec la régularité la plus notariée, — le total assez rondelet de vingt-neuf mille huit cent trente-cinq francs. Me trompé-je ?

— Vous êtes un drôle et un menteur! gronda le marchand de cycles... Et il fit un geste de menace.

— Pas de gros mots, monsieur Jézéquel! je vous en prie. Vous voyez que, moi, je ne m'emporte guère. J'ai ici d'ailleurs il tira de son portefeuille un papier plié le détail de la somme avec la date des reçus partiels libellés par votre mandataire. Vous pouvez vérifier vous-même l'exactitude du compte. Vous avouerez que ces vingt-cinq pour cent qui frustrent Le Gallic d'autant, et peut-être même de plus, représentent, lorsque moi je n'émarge que pour dix, une rémunération excessive, en disproportion évidente avec le service rendu. Cette rémunération ne saurait plus s'expliquer actuellement. J'ai donc préparé une petite formule que vous voudrez bien signer devant moi dans un café, en acceptant la chartreuse de l'amitié, formule par laquelle vous renoncez dorénavant à votre avantage.

— En français, monsieur Ladurelle, on appelle cela un vol!

— Je n'osais pas prononcer le mot tout à l'heure, monsieur Jézéquel!

— Pensez-vous que je sois assez naïf pour me dépouiller à votre profit de ce qui m'a été légalement octroyé?... A d'autres, mon garçon!...

— Cependant vous signerez.

— Je préférerais vous faire arrêter par les gendarmes. Je suis le maître ici.

— Vous cesseriez de l'être demain si un scandale éclatait. Lannion ne vous a élu, vous et tous ceux de votre liste, que sur la foi d'une protection désintéressée dont vous couvriez son plus illustre

enfant. On vous conspuera, dès que l'on vous saura son exploiteur.

Il y avait tant de décision et d'énergie dans l'accent du manager que M. Jézéquel sentit aussitôt l'inutilité de la lutte. Au travers d'une hallucination rapide il vit défiler devant lui tous ses ennemis politiques, en tête desquels, insolent et plein de menaces, l'ancien secrétaire de la mairie, M. Charles Libouban. Néanmoins, il voulut faire tête encore.

— Voilà, ou je me trompe fort, qui pourrait être assimilé à un essai de chantage. Les maîtres chanteurs relèvent de la correctionnelle; prenez-y garde, monsieur le manager!

— Je n'ai pas peur. Allons! soyez raisonnable. Vous joueriez trop gros jeu à vous obstiner. Votre situation politique et morale à Lannion vaut bien ce léger sacrifice. Vous avez gagné près de trente mille francs sur Le Gallic, sans compter l'accroissement de vos affaires commerciales dans la région. Que cela vous suffise! Le Gallic ignore tout ce que je vous ai dit là : le secret, si vous le voulez, restera à jamais entre nous deux.

Le marchand de cycles, le gras des joues affaissé, la lèvre pendante, fixait dans le vide des yeux atones et comme noyés d'épouvante. Toute son arrogance tombait : ce fut avec un tremblement pitoyable dans la voix qu'il répondit :

— Au moins, faites-moi grâce de quelques semaines! En postdatant, ce sera peut-être facile. J'ai acheté à mon voisin Ruello deux maisons rue Duguesclin ; le prix n'en est pas encore intégralement payé... Ne me ruinez pas d'un seul coup, monsieur Ladurelle!

— Vous voyez bien qu'on peut s'entendre. Mais votre physionomie me fait de la peine. Entrez donc avec moi dans ce café. Un bon cordial vous remettra tout de suite.

XVII

Des placards bleu-ciel, étalés sur tous les murs ou promenés le long des grands boulevards par des hommes-sandwichs, annonçaient qu'à Courbevoie, le samedi soir, commencerait la grande épreuve de vingt-quatre heures, dite du Guidon d'Or. C'est le derby des stayers ou coureurs de fond. Le vainqueur détient pendant un an le précieux guidon. Neuf compétiteurs devaient s'y rencontrer, parmi lesquels Hutin, l'imbattable recordman de la spécialité, le vainqueur présumé de la course, dont le nom flamboyait en gros caractères au centre de l'affiche. Les autres, Maës le Hollandais, ou Pierre, l'ancien champion de boxe, — un élève de Billancourt, que Ladurelle avait progressivement préparé sur les grandes distances, — ne semblaient pas posséder de chance régulière contre lui. La présence de Hutin avait découragé beaucoup de vaillants. On trouvait en fin de la liste quelques noms d'obscurs comparses, destinés sans doute à claquer dès le premier tiers du parcours : des nouveaux venus, présomptueux ou téméraires, qui, trop pauvres pour se payer un service d'entraîneurs, se contenteraient évidemment de suivre tant bien que mal la roue des leaders. La direction les avait admis par dilettantisme, dans l'espoir d'une révélation toujours possible. La Bretagne faisait prime dans le monde du cycle par les succès de ses champions. On se montrait sur les programmes un nom de désinence significative: Jean Kerjan. — « Qui est-ce, Jean Kerjan? » — Les plumitifs du sport s'étaient renvoyé la question pendant deux jours d'une feuille à l'autre. Au quartier des coureurs et à la brasserie de l'Espérance, on en faisait une scie pour s'aborder : — « As-tu vu Kerjan?... » — Deux jours avant l'épreuve, un reporter annonça que ce Jean Kerjan venait de Lannion, comme Le Gallic, et que, dans son pays, on lui prêtait un certain mérite de routier. Cependant, aux séances d'entraînement, Kerjan demeurait toujours invisible : M. Hill et son secrétaire racontaient que ce coureur s'était fait inscrire par lettre, avec apostille de la P. L. (*Pédale Lannionnaise*) et de l'U. C. R. (*Union Cycliste Rennoise*). Il avait promis formellement d'être exact, à six heures, au poteau de départ. Beaucoup croyaient encore à une mystification.

Le samedi, vers cinq heures, l'envahissement du vélodrome commença. Des fanatiques, décidés à passer la nuit, cherchaient la place la plus commode, retenaient leur table au buffet. La pelouse présentait un étrange aspect. Des quintuplettes, des quadruplettes, avec leurs cadres disparates, ceux-ci blancs, ceux-là noirs, d'autres rouges, d'autres bleus, étaient couchées par rangs, sur le gazon brûlé. Les équipiers allaient, venaient, affairés, se hélaient, vérifiaient les pneus, maniaient la pompe à air pour les regonfler. Tous les entraîneurs de Hutin étaient reconnaissables à un même maillot, mi-orange, mi-vert. Les autres portaient des couleurs qui variaient suivant l'équipe. Un peu plus loin c'était, autour de tentes improvisées, un grouillement plus intense encore. Les managers et leurs acolytes établissaient avec des tréteaux une table aussitôt chargée de victuailles : galantine, poularde, raisins... Les litres de café froid, de lait ou de limonade, y alternaient avec les goulots argentés du champagne. Chaque concurrent de marque avait ainsi son officine, d'où des servants à bicyclette se détacheraient pour lui porter en course, au gré des appétits du moment, la boisson et l'aliment demandés. Les directeurs de maison circulaient fiévreusement dans cette cohue; ils surveillaient l'installation des vivres, donnaient leurs dernières recommandations aux champions ou aux chefs d'équipe. Ces courses de longue haleine ont une importance exceptionnelle pour les constructeurs; elles démontrent d'une manière plus effective la résistance de leurs machines. Aussi n'est-il pas rare d'en voir qui sacrifient trois et quatre mille francs au *pacing* (service d'entraînement) de leur poulain. Dans les épreuves sur

route, ces frais peuvent être portée à vingt mille. Çà et là, des conciliabules se formaient : les voix s'enflaient, on gesticulait. Des entraîneurs peu scrupuleux, ne se sentant liés que par un contrat verbal, marchandaient leur concours au dernier moment, menaçaient de faire grève : « Cent francs par homme! C'est notre dernier mot... Nous ne pouvons pas à moins. » Les officiels, les champions eux-mêmes intervenaient et des injures s'échangeaient, quelquefois des coups.

Dans ce fouillis d'aciers, dans ce bariolage de maillots, la pelouse du Vélodrome d'Eté ressemblait vraiment à quelque vieux camp de mercenaires en révolution.

M. Tarral n'était pas le moins animé au milieu de tout ce vacarme. Hutin courait pour l'*Atalante*, et Hutin espérait bien doubler le cap des mille kilomètres en vingt-quatre heures. A cet effet, on lui avait affecté une formidable « artillerie » (c'était le nom sous lequel M. Tarral désignait ses lourdes machines d'entraînement). Une sextuplette, trois quintuplettes, dix quadruplettes et un tandem électrique — au total plus de soixante pacemakers — devaient tour à tour le tirer. La *Clyde*, l'éternelle rivale de l'*Atalante*, mettait en ligne Pierre et le Hollandais Maës. L' « Atalantien » devrait lutter contre cette coalition des deux « Clydistes ». M. Tarral examinait le ciel à tout instant, surveillait le flottement des oriflammes au sommet des mâts. Le moindre changement dans la température ou dans le vent pouvait influer sur le record en ralentissant l'allure des hommes.

Le ciel s'annonçait propice, à peine ouaté de quelques flocons blancs ; la brise demeurait bénigne. La foule maintenant occupait toutes les places de l'amphithéâtre, s'amusait aux évolutions préparatoires des quadruplettes sur la piste. A six heures moins dix, les concurrents apparurent. Ils portaient tous un maillot de même laine blanche avec, dans le dos, un grand numéro noir qui correspondait à leur ordre d'inscription au programme ; et c'était en vérité un spectacle suggestif, presque douloureux, que celui de ces hommes prêts à se mesurer dans des fonctions jadis abandonnées à l'animal, et immatriculés sur le corps, comme des bêtes de remonte. L'un d'eux, devant le poteau de départ, tendit le cou et hennit longuement. C'était Maës, le Frison, une brute aux cheveux plats et aux jarrets puissants. Par ce hennissement, émis avant le départ, à la minute physiologique, il s'imaginait devenir cheval et s'incitait à la vitesse. Il se trouva des gens pour l'applaudir. Aux loges, des cyclowomen ferventes, dans l'émotion de l'attente ou dans une admiration anticipée, avaient pâli.

Les coureurs se rangèrent sur deux lignes. Pas un ne manquait à l'appel. Le neuvième, entré en piste après tous les autres, était un petit gars d'aspect maladif et rabougri dont la présence dans ce lot d'hommes vigoureux surprit et égaya la foule. On chercha son nom sur les programmes : « Jean Kerjan ! » et on se souvint des entrefilets lus dans les journaux de la veille. Ce Kerjan, c'était le petit Lannionnais, le compatriote du fameux sprinter. Un mauvais plaisant cria : « Hardi ! le numéro neuf! Hardi ! Le Gallic ! » Jean Kerjan, au nom de Le Gallic, se mordit les lèvres sans tourner la tête. Dès le coup de pistolet, les neuf hommes démarrèrent ensemble. Dans la ligne opposée, les machines multiples, de leur côté, s'étaient mises en route. Ce fut d'abord une poursuite confuse, chacun des concurrents cherchant la roue de ses entraîneurs, puis, au second virage, la quadruplette qui tirait Hutin passa en tête à plein train, emmenant les autres en file indienne.

Aucun spectacle dans les vélodromes ne vaut celui de ces courses avec pacemakers, si pittoresques par l'intensité de mouvement et de couleurs qu'elles mettent sur la piste. Les longues machines, où quatre et cinq équipiers pédalent en mesure, s'ébranlent et glissent. On dirait autant de gondoles qui auraient pour rames des jambes nues frappant une mer de ciment. Elles penchent dans les virages comme des barques sous la rafale. Le coureur pour qui elles coupent le vent semble, derrière elles, aspiré par le vide. Au moment venu, s'écartant de leur trajectoire, elles le déposent sur la roue d'une machine nouvelle déjà actionnée et qui continue la même cadence d'allure. Ces reprises exigent beaucoup d'adresse et de sang-froid. Quand elles sont bien faites, — et les Français y excellent, — elles présentent pour le spectateur un attrait sans cesse renouvelé.

Hutin, apte à suivre tous les trains avec une égale aisance, avait crié à ses hommes, sitôt rejoints : « Marchez ! » et, dans un déhanchement rythmé, balançant le torse et pesant sur les pédales, les équipiers lancèrent leur quadruplette à toute vitesse ; du coup, le peloton fut lâché. Le public s'enthousiasmait. En quelques tours Hutin, souriant, paraissant peiner aussi peu que pour une ballade au Bois de Boulogne, avait doublé sept concurrents. Il prenait un second kilomètre d'avance, puis un troisième, dans la même dérisoire facilité. Cependant par moments, d'un mouvement de tête rapide, comme le lion à la croupe duquel bourdonnerait un moustique, Hutin regardait en arrière. Depuis le départ, un homme était là qui ne le lâchait pas, qui se cramponnait dans son sillage, avec une ténacité désespérante. Quel était cet audacieux dont il ne parvenait point à découvrir le visage, tant le front demeurait baissé sur le guidon ? Des gens de la pelouse vinrent bientôt tout au bord de la piste et battirent des mains au ras du sol sur le passage du second coureur : « Bravo, Kerjan ! » Des tribunes on criait aussi : « Bravo, Hutin!... Bravo, Kerjan!... » Au trentième kilomètre, Hutin avait déjà quatre tours sur Maës et sur Pierre, mais Kerjan résistait toujours. Il faut une forte somme d'énergie ou des poumons extraordinaires pour suivre ainsi, en seconde position, derrière des entraîneurs. La masse d'air



Maës et Pierre n'avaient que quelques centaines de mètres d'avance sur lui. Cette constatation lui rendit courage. Ces quarante-cinq kilomètres représentaient en somme une belle performance dont, à Lannion, on parlerait. Ah! si Le Gallic avait pu le voir! Mais Le Gallic était en Allemagne : Le Gallic disputait, le lendemain dimanche, le Championnat Continental à Coblentz. Des inconnus vinrent féliciter le petit saute-ruisseau, l'aidèrent à se remettre en selle. Il essaya de reprendre la suite de Hutin. L'allure était trop violente; il s'épuisait inutilement. Il colla alors à la roue de Maës, s'y maintint pendant plus de soixante tours. Cette nouvelle passe lui valut les acclamations du public, conquis par une telle manifestation de volonté. On se racontait de l'un à l'autre son aventure... On la tenait de l'agent qui

que la quadruplette a déplacé au profit de son suivant immédiat, commence à revenir sur l'autre et l'essouffle vite. Pour avoir tenu si longtemps et dans des conditions à ce point défavorables, le Lannionnais, certainement, n'était pas le premier venu. M. Tarral s'agitait au milieu de la pelouse : « Voilà un garçon que je ne connaissais même pas de nom et qui monte une *Atalante!* C'est renversant! Si j'avais encore de l'artillerie disponible, je gage que je lui ferais faire une belle course... ».

Au quarantième kilomètre, Hutin exaspéré, fit signe à M. Cordier, le grand maître de l'artillerie atalantienne : « Le tandem électrique! » et le tandem électrique, le plus rapide des engins du pacing, vint remplacer devant lui une sextuplette exténuée. Kerjan, surpris par l'accélération brusque, décolla enfin. Une bouffée d'air formidable lui frappa le visage... Il fut étourdi, suffoqué, désemparé par ce choc. Il marcha un moment comme dans les ténèbres.

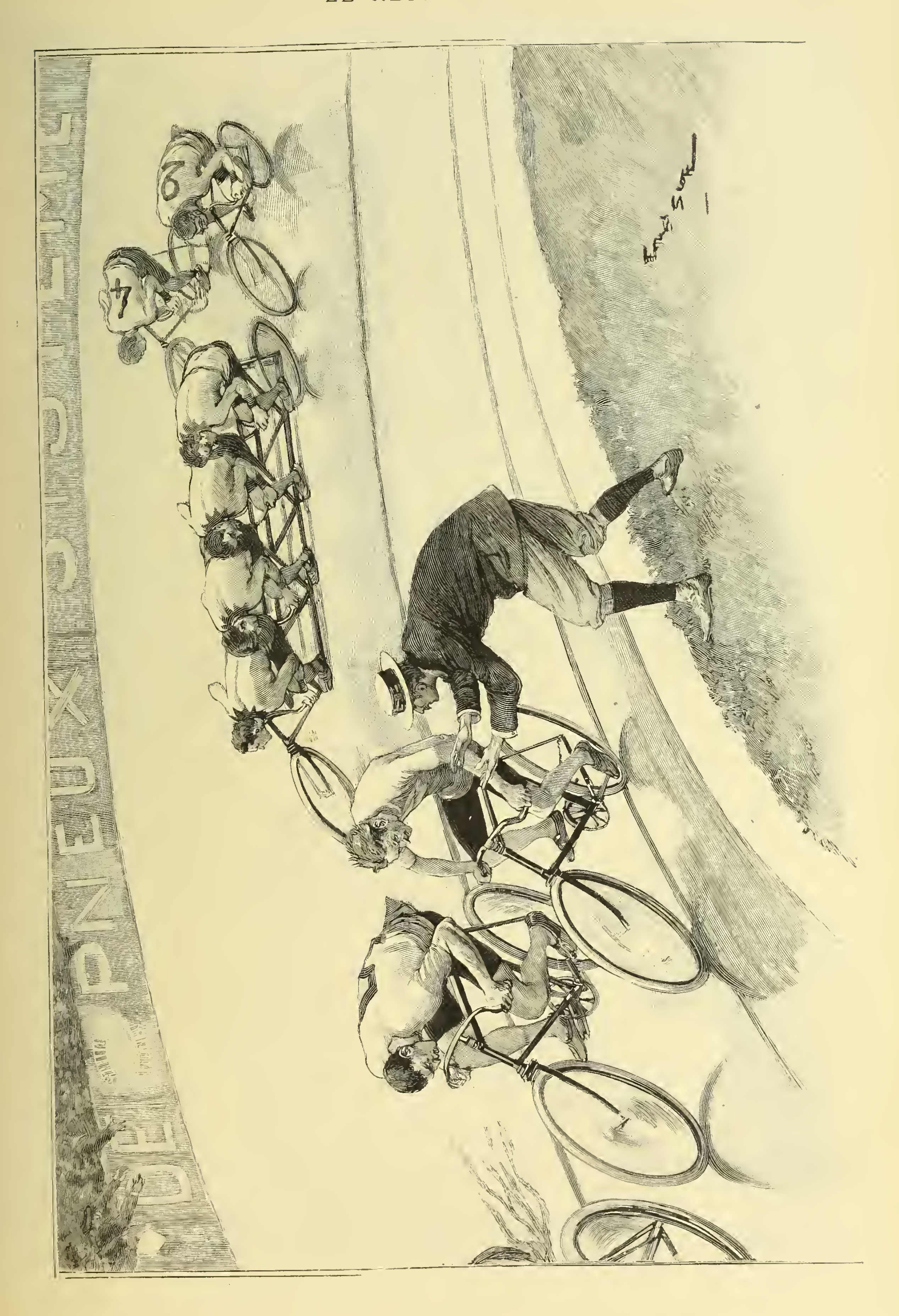
Quand il revit clair, il lui sembla que sa bicyclette restait sur place. Tous les concurrents maintenant, l'un après l'autre, le passaient et repassaient sans lutte. Il sentait arriver dans son dos des trombes formidables, chaque fois qu'une de ces hydres de chair et d'acier s'approchait pour le doubler. Le gosier desséché, il descendit de machine, alla chercher une bouteille d'eau qu'il avait cachée près du kiosque de la musique, à la garde d'un sergent de ville. Il but quelques gorgées. On afficha les résultats de l'heure. Hutin était premier avec quarante-neuf kilomètres; lui, Kerjan, venait encore quatrième, avec quarante-cinq.

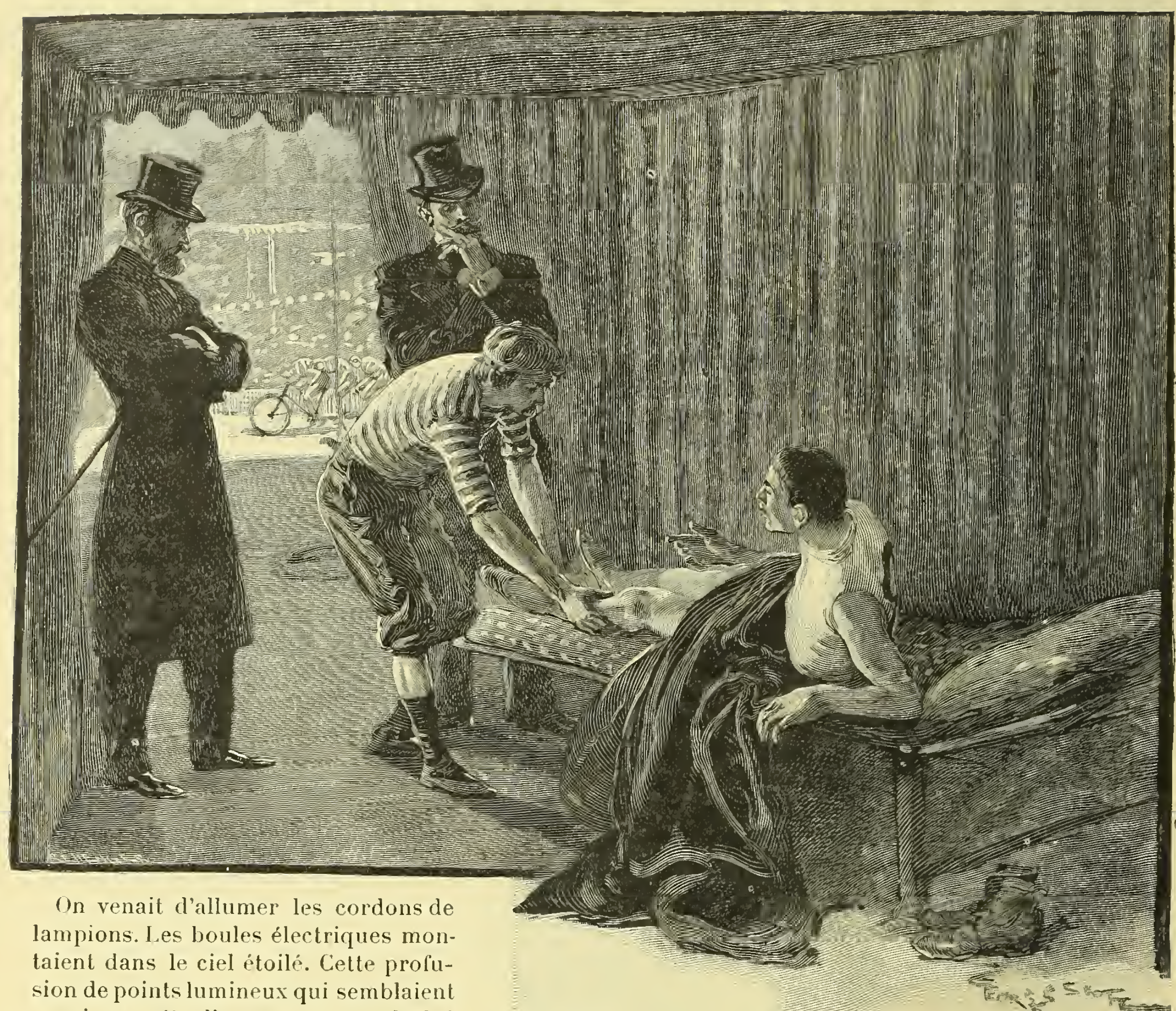
gardait ses vivres :

— Ce Kerjan est un modeste clerc d'huissier de Lannion, passionné pour la pédale. Avec ses économies depuis un an et quelques menus prix qu'il a glanés là bas, il s'est d'abord payé une *Atalante*, puis a réussi à se faire inscrire dans le Guidon d'Or. Comme il n'avait pas assez d'argent pour venir de Bretagne par le chemin de fer et se munir de pneumatiques neufs avant la course, il a fait le trajet depuis le Mans, la nuit dernière et ce matin, à bicyclette; puis il est allé à pied chercher ses pneus dans une usine d'Aubervilliers. Cela fait, il lui restait huit sous : il a acheté huit petits pains; avec ces huit petit pains et un peu d'eau, il espère se soutenir jusqu'à demain soir et se classer au moins cinquième.

Un sportman charitable commanda au buffet des viandes froides et une bouteille de bourgogne, qu'il fit porter sur la piste au garde-manger improvisé du Lannionnais.

A neuf heures du soir, après avoir suivi tantôt Maës, tantôt Pierre, et être descendu deux fois de machine, Kerjan n'avait encore que dix-sept kilomètres de retard sur Hutin, trois sur Pierre et sur Maës. La sensation d'évoluer en rond, indéfiniment, dans un même cercle, avait fini par endormir en lui la pensée : seule une sorte d'exaspération nerveuse subsistait, qui atténuait le vertige physique. Il ne comprenait plus rien, sinon qu'il roulait : cette torpeur mentale lui ôtait jusqu'à la perception de la fatigue musculaire. Il tournait comme un automate conduit par d'invisibles mécanismes...





On venait d'allumer les cordons de lampions. Les boules électriques montaient dans le ciel étoilé. Cette profusion de points lumineux qui semblaient courir perpétuellement autour de lui compléta l'étourdissement. Il se sentait mouvoir au milieu d'un cauchemar. Les longues machines d'entraînement qui passaient au-dessus de sa tête dans les virages lui faisaient l'effet de bêtes fabuleuses, prêtes à s'abattre sur lui et à lui broyer les reins. Et il tournait!... il tournait!

Vers onze heures, subitement, l'atmosphère se modifia. D'abord forte bise, puis bourrasque. Tous les coureurs durent ralentir. Dans la ligne d'arrivée, le vent debout coupait la respiration. Des godets à huile, arrachés de leur armature en fil de fer, se brisaient sur le ciment, et les éclats tranchants du verre crevaient les pneus. Par un hasard miraculeux, Kerjan fut le seul à sauver les siens.

A minuit, Hutin interrogea du regard le tableau indicateur où, d'heure en heure, est affichée la distance couverte. Il s'aperçut que, malgré les trente-cinq kilomètres d'avance qu'il avait sur Maës et sur Pierre, il était tombé dans la cinquième heure au-dessous des records et que la prolongation de la bourrasque ne lui permettrait pas de réparer en temps utile ce désavantage. On le vit alors lâcher la roue de ses entraîneurs, se prendre les côtes avec une contraction douloureuse de tout le visage. Au public qui l'encourageait, il répondait par des hochements de tête négatifs. Arrivé à l'entrée du virage, il obliqua sa bicyclette vers la pelouse, se laissa choir comme un homme pris de syncope. On le transporta sous sa tente. Il prétendait souffrir de crampes intolérables dans l'estomac : on lui frictionna le ventre, on le massa. Dans les tribunes, la foule devenait houleuse et grondait. Ce qu'elle croyait le malaise réel de Hutin lui avait gâté le spectacle. On était venu moins pour le voir jouer avec des adversaires indignes de lui que pour assister à sa lutte contre le record, dans son allure endiablée de stayer prodige.

Chaque minute qui passait rendait le résultat plus aléatoire. M. Hill, M. Tarral s'étaient précipités sous la tente, interrogeaient le malade. Gustave Hutin leur fit comprendre d'un geste que la fièvre lui enlevait la parole. On appela le médecin. Celui-ci, après examen, déclara confidentiellement, dans l'oreille, au directeur du Vélodrome,

que le pouls de l'homme était normal, que l'état général paraissait au contraire exceptionnellement bon, et que, par conséquent, il pouvait bien y avoir simulation. Hutin, pendant ce temps-là, faisait mentalement le calcul suivant : « Les reporters vont envoyer leur dernière copie à deux heures. M. Hill le sait comme moi. Si les journaux annoncent demain matin que j'ai abandonné, personne ne viendra voir la fin de la course. La recette de l'après-midi sera nulle. Je ne puis plus songer aux dix mille francs que l'*Atalante* et le *Parisis* m'auraient alloués pour le record. Si M. Hill veut que je reparte, il me dédommagera de cette perte. J'ai encore trente kilomètres d'avance sur le second. Je puis me reposer trois quarts d'heure. »

Là-dessus, il demanda à son manager une tasse de lait chaud.

— La parole revient. Ca va donc mieux? fit discrètement M. Hill.

— Il n'y a pas moyen de lutter contre un tel vent. On a le corps coupé en deux.

— Allez moins vite tant que le vent durera. Vous vous rattraperez demain.

— Jamais! Maintenant je ne puis plus atteindre au record et comme je ne marchais que pour lui, je reste tranquille. Je ne peux pas me tuer, tout de même, pour les cent cinquante louis de votre premier prix.

— Vous oubliez que nous avons stipulé un dédit de mille francs.

— Je vous le paierai, si vous voulez, mais j'en ai assez. Je ne suis pas en forme, et puis je sens la guigne; j'ai crevé deux pneus. Je ne cours plus.

— Vous êtes au contraire dans une forme merveilleuse, à laquelle vos admirateurs ne se méprennent point... Et tenez! en ce moment, vous ne souffrez pas plus de l'estomac que moi-même.

Hutin eut un clignement d'yeux de petit paysan retors qui signifiait : « Ça se pourrait... mais je suis aussi malin que vous! » Il s'accouda sur le lit de massage où on l'avait déposé.

— Je vois bien ce qui vous inquiète... C'est votre recette de demain dimanche que mon absence va compromettre. Versez-moi les dix mille francs du record que cette f... bourrasque vient de m'enlever, et je repars!

— Vous êtes fou! dit M. Hill.

— Arrangez-vous comme vous pourrez avec M. Tarral. Il me faut ces dix mille francs-là, sinon...

— Je n'ai d'engagement vis-à-vis de vous, interrompit M. Tarral, qu'en cas de record battu. Ce n'est pas ma faute si, en voulant ruser et liarder vis-à-vis de nous, vous avez déjà perdu trois quarts d'heure.

— Soit!... Je vais dormir.

— Alors, vous vous imaginez que j'aurai déboursé de ma poche quatre mille cinq cents francs de frais d'entraîneurs uniquement pour vous fournir prétexte à cette inqualifiable machination?...

— Que voulez-vous, mon pauvre monsieur Tarral? vous savez que, dans ma situation, on ne marche plus pour les petites sommes. C'est au directeur du vélodrome que je réclame présentement, non à vous.

M. Hill rageait à froid.

— Ces coureurs sont tous les mêmes! déclara-t-il sèchement. On ne passe pas huit jours avec eux sans une extorsion de fonds ou une escroquerie.

— Si c'est là ce que vous pensez de nous, répondit le stayer sur un ton de parfaite sérénité, pourquoi nous choisissez-vous comme ouvriers de votre fortune?...

— Entendez bien, Hutin! vous n'aurez pas un sou de moi en dehors du prix que vous gagnerez. Il faut réformer ces mœurs-là. Vous servirez d'exemple. Si vous vous entêtez dans votre attitude, je fais promener dans le vélodrome un écriteau avec cette simple ligne : « Hutin refuse de continuer la course. » Le public vous a gâté jusqu'ici. Il se sentira le premier lésé par votre refus et pourra vous en tenir rancune. Les journaux, demain, le renseigneront. Ce n'est pas vous, coureurs, qui subventionnez la presse sportive!

— Les journaux! le public! répliqua Hutin qui avait l'outrecuidance de sa popularité, je suis bien sûr qu'ils reviendront à moi le jour où, chez votre concurrent d'Auteuil, j'aurai fourni mes mille kilomètres! Pour l'instant, ce qu'il me faut, c'est du petit papier bleu à images.

— Il suffit, vous êtes un insolent et un drôle! Adieu!

Et M. Hill tourna le dos au faux malade, pour aller donner des ordres.

— Je me suis solidarisé avec M. Hill, fit à son tour le directeur de l'*Atalante*. Vous venez de commettre une forfaiture. Considérez notre traité comme rompu.

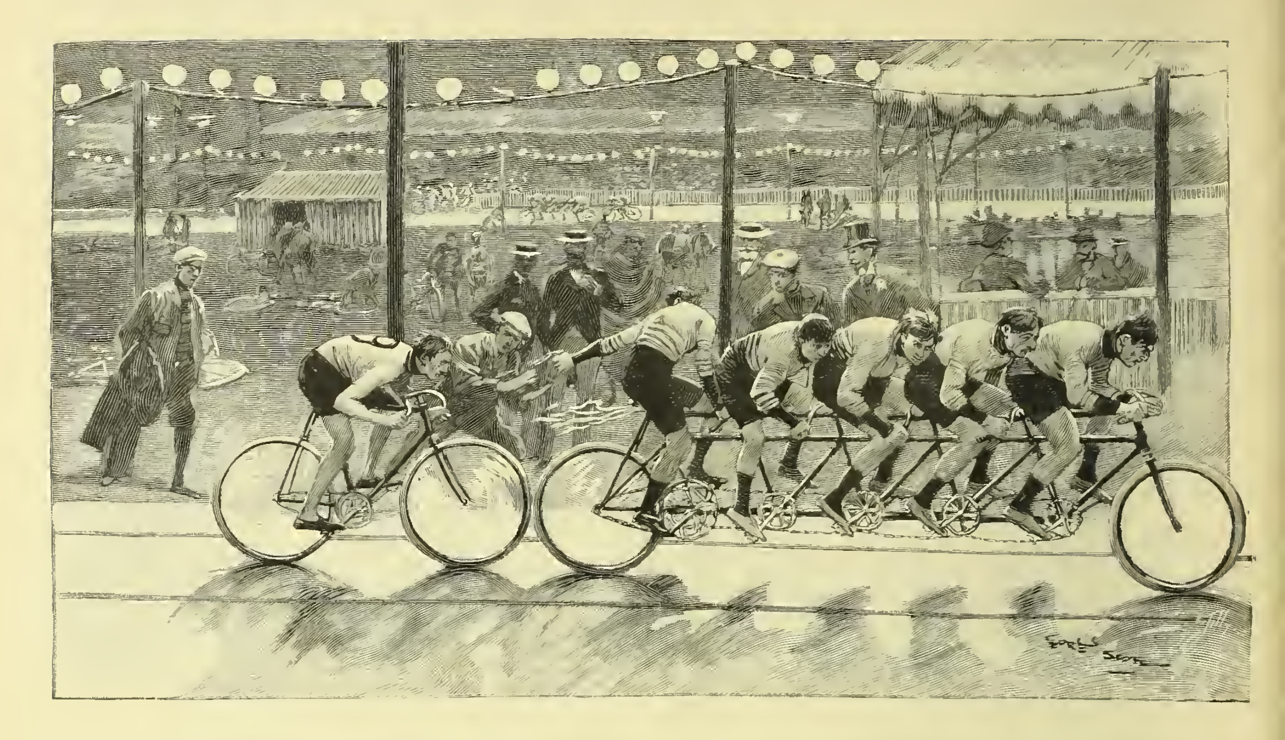
— Il y a des tribunaux, monsieur Tarral.

— Vous n'avez rien à espérer d'eux.

— Il y a aussi d'autres maisons de cycles que l'*Atalante*. Quand on s'appelle Hutin, pour un pont d'argent que l'on quitte, on trouve à côté deux ponts d'or.

M. Tarral regagna la pelouse. Quelque pratique qu'il eût de l'indélicatesse des professionnels, celle-ci l'exaspérait davantage, pour la valeur de l'homme et l'importance des calculs commerciaux qu'elle détruisait. Depuis plus d'un an, toutes les grandes épreuves de fond semblaient devenues l'apanage de sa maison. La *Clyde* réussirait-elle à s'adjuger le Guidon d'Or avec Pierre ou avec Maës?

Les huit coureurs restants, stimulés par la défection de leur formidable antagoniste, continuaient l'évolution circulaire, par à-coups suivis de brusques défaillances. Kerjan collait toujours



à la roue de Maës qui ne parvenait plus à le lâcher.

M. Tarral eut une inspiration géniale. Ce débutant, obscur la veille, non pensionné par lui, mais si opiniâtre sous son aspect malingre, ne montait-il pas, comme Hutin, une *Atalante?* N'était-il pas en outre de cette race bien trempée d'où sortit déjà Le Gallic?... Il appela M. Cordier, le grand-maître de son artillerie.

— Hutin abandonne!... Que toutes nos équipes tirent Kerjan!...

Plus bas, il ajouta :

— Faites-lui promettre de ma part quinze cents francs pour la première place et cinq cents francs pour la seconde!

Puis il alla rejoindre M. Hill qui dictait des notes aux reporters.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Au moment où Hutin quittait la piste, les rumeurs de la foule avaient réveillé Kerjan. Il leva la tête, essaya de se rendre compte des événements : mais son cerveau se refusait aux perceptions nettes.

Il comprit seulement qu'un changement quelconque avait dû survenir, puisque maintenant malgré la tempête, tout le monde marchait de plus belle. Des cris lui parvenaient par intervalles : « Allez, Kerjan! Allez! » et il allait... Les globes électriques et les cordons de lampes avaient cessé de danser autour de lui : par un phénomène d'optique, dû sans doute au complet vertige, il ne voyait plus qu'une seule lumière, une énorme boule en ignition qui surplombait tout le vélodrome et qui s'abaissait, s'abaissait sans cesse, comme pour venir se poser sur son crâne.

Il s'entendit appeler par quelqu'un sur la piste et il sentit passer à son flanc droit le coup de vent d'une quintuplette en marche. En même temps, un homme, l'équipier d'arrière, se penchait vers lui et lui disait :

— Nous avons ordre de t'entraîner. Suis-nous. L'*Atalante* te donnera quinze cents francs pour premier et cinq cents pour second. Tu ne nous oublieras pas si tu gagnes. Bois ceci!

L'équipier lui tendit un gobelet plein. C'était une liqueur forte; elle lui brûla le palais. Il fit une grimace à la première gorgée.

— Il faut boire tout! fit l'homme.

Kerjan, stoïquement, vida le gobelet. Il croyait rêver. Que signifiait cette intervention d'équipes?... Qu'arrivait-il?... Etait-on bien toujours sur la piste de Courbevoie?

Il mit sa roue derrière celle de la quintuplette et, tout de suite, il eut la sensation de rouler plus à l'aise, soit que la liqueur produisît déjà son effet, soit que sa position de suivant direct lui valût pour la première fois le bénéfice du coupe-vent.

Des chiffres chantaient dans son cerveau : « Quinze cents!... cinq cents!... » Des émissaires de l'*Atalante*, M. Cordier lui-même, vinrent pédaler auprès de lui durant des tours entiers. On lui répétait les propositions de M. Tarral, on l'égayait, on l'encourageait. A deux heures, on lui annonça que Maës avait claqué. Restait Pierre, tous les autres étant maintenant distancés de loin. Le vent diminuait, mais la fraîcheur pénétrante du matin com-

mençait à lui glacer les os. On lui apporta des boissons bouillantes. Il perdit de nouveau la conscience des choses. De temps à autre, la main de l'équipier d'arrière descendait devant son guidon pour indiquer la roue d'une machine de relai : il obéissait à ce geste, moins par compréhension que par instinct. Soudain, une détonation de bravos ébranla tout le vélodrome, et une voix lui corna dans l'oreille, au passage : « Tu es en tête!... »

Dès huit heures, les tribunes, un peu dégarnies pendant la nuit, se remplirent à nouveau d'une foule compacte, appelée par la réclame des journaux. N'avait-on pas assisté à ce spectacle invraisemblable d'un coureur complètement ignoré la veille, venu à Paris les poches vides, entré en piste sans pacemakers, avec huit pains d'un sou et un litre d'eau pour tout approvisionnement, — adolescent de vingt et un ans au plus, payant peu de mine, qui, son grand cœur et les circonstances aidant, se trouvait bénéficier après Hutin de tout le personnel entraîneur de l'*Atalante* et s'apprêtait à gagner la course! Chaque spectateur, en arrivant, consultait le tableau : le tableau indiquait Kerjan premier, avec dix kilomètres d'avance sur Pierre.

Toute la journée, on vit ainsi rouler derrière ses quadruplettes un être osseux et demi rachitique, affreusement livide. Le buste et les épaules n'avaient plus les mouvements de la vie. C'était plutôt le ballottement du cadavre que secouent les cahots d'un véhicule. Les jambes seules pédalaient avec une régularité mécanique, comme si quelque rouage d'acier dissimulé sous la chair morte en eût régi le fonctionnement. Un connaisseur, larmoyant d'admiration, opina : « Voilà un garçon absolument vidé et qui n'avance plus que par la volonté! »

On criait : « Courage, Kerjan! encore trois heures !..... encore deux heures !..... encore une heure! »

La tête cadavéreuse se souleva brusquement et promena sur les gradins un regard de folie; puis, les deux mains, lâchant le guidon, battirent le vide au-dessus de la tête : « Je suis Le Gallic! je suis le Champion du Monde! »... râla une voix rauque, terrifiante. Le médecin voulut intervenir, faire descendre de machine cet halluciné. La foule exigeait bruyamment que Kerjan terminât la course. Il ne restait plus que cinq minutes.

M. Spears, le starter, armait son pistolet pour annoncer la fin des vingt-quatre heures.

— Combien de kilomètres au premier? demanda-t-on des tribunes.

Le pointeur répondit :

— Huit cent douze!

M. Spears pressa la détente. La course était terminée. On se précipitait autour du vainqueur. Une demi-douzaine de gaillards l'arrachèrent de sa selle pour le porter en triomphe; mais le torse du petit Breton s'écroula inerte dans leurs bras, et, au lieu de l'ovation préparée, ce fut presque un convoi de mort qui regagna le quartier des coureurs.

## XVIII

La rue de Charenton, depuis l'avenue Daumesnil jusqu'aux fortifications, présentait dès midi un aspect inaccoutumé. C'était, sur les deux trottoirs, un long exode d'ouvriers endimanchés, de femmes en cheveux, de petits employés et de camelots. Tous allaient vers l'est, de cette même marche lente mais régulière d'un peuple qui se déplace. Au milieu de la chaussée, des fiacres, des chars-à-bancs, des bicyclettes!... vers l'est, toujours vers l'est!... A chaque fenêtre, des grappes humaines. Certaines maisons avaient gardé leur pavoisement de la dernière fête nationale. Le Président devait suivre cette voie avec son escorte de cavalerie, au coup de deux heures. Le Grand Prix cycliste se disputait, ce dimanche 25 juillet, sur la piste municipale de Vincennes. Mais, en attendant le Président, on saluerait au passage les champions populaires. Et, en effet, de sourds bourdonnements vinrent bientôt de la ville; ils se rapprochaient, s'enflaient, éclataient en vacarme. Des noms, transmis par des milliers de bouches, retentissaient d'un bout à l'autre du faubourg... D'abord « Morel! », puis « Marmandier! », puis « Le Gallic! ». L'ouvrier agitait sa casquette : « Vive Morel!... Vive Le Gallic! » et Morel, Marmandier, Le Gallic, demi-gourmés, demi-souriants, fuyaient sous l'affolante acclamation, au halètement scandé de leur tricycle à pétrole. On reconnut Josserin dans une automobile et à côté de lui le ténor Gaudy, son habituel barnum. Josserin, qui faisait son service militaire, avait obtenu de son colonel un congé d'un mois pour se préparer au grand « event ». Il demeurait, malgré sa déjà longue absence, la coqueluche des masses. On souhaitait au fond du cœur son succès, sans trop y croire, parce qu'il était « le peuple de Paris », parce qu'il était « l'armée », et Paris qui aime ses enfants raffole aussi de l'uniforme.

Déjà l'accueil que lui faisait Bercy eût pu rendre jaloux l'Exécutif. Avec quel entrain, lui gagnant, on crierait tout à l'heure : « Vive le pioupiou ! » A son défaut, car lui-même s'avouait insuffisamment entraîné, les vœux de la foule allaient à Le Gallic. Il sortait d'une boulangerie, comme Hutin, comme Josserin. Il avait remporté successivement le Championnat du Monde et le Championnat Continental. Il avait battu l'Anglais et l'Allemand chez eux : autant de titres en sa faveur devant le chauvinisme faubourien. D'ailleurs, la presque unanimité des pronostics de presse le désignait comme le vainqueur probable. La cote l'avait installé grand favori : on payait jusqu'à deux et trois pour lui. On parie fortement sur le Grand Prix cycliste. Tous les débits de vins, de la gare de Lyon à Saint-Mandé, se transforment pour l'occasion en

officines de bookmakers, à la portée des petites bourses.

A trois heures, l'émigration du faubourg se poursuivait encore, plus accélérée maintenant. Les retardataires pressaient l'allure, non point avec l'espoir de pénétrer dans le vélodrome (on savait tous les gradins occupés depuis midi), mais pour être aux abords, tout près, connaître, sitôt la ligne d'arrivée franchie, le résultat de la finale.

Deux apprentis zingueurs qui venaient de loin sans doute, si l'on en jugeait à la sueur de leur front et à la poussière de leurs souliers, prirent le pas de course un peu avant la grille d'octroi.

— Nous arriverons trop tard ! gémissait le plus grand, qui pouvait avoir treize ans.

— Quand je te dis que non !... répondait l'autre. Je suis sûr... On ne courra pas la finale avant quatre heures. Il y a l'équipier de chez Tarral qui me l'a encore répété ce matin... Nous aurons le temps de souffler avant le retour.

La foule formait tout autour du vélodrome une muraille vivante, de dix mètres d'épaisseur, que des houles d'impatience secouaient de minute en minute. Les petits zingueurs avisèrent un municipal à cheval, à la physionomie encourageante ; de sa place, par-dessus les têtes, le cavalier pouvait avoir une échappée de vue sur la piste.

— Ohé ! le cipal ! les demi-finales sont-elles courues ?

— Oui.

— Le Gallic a gagné la sienne ?

— Au pas.

— Et Josserin ?

— Dans les choux... Bon dernier.

— Et Morel ?

— Morel, tombé. Il s'est cassé la clavicule.

— Alors, quels sont les trois qui restent qualifiés ?

— Le Gallic, Jaas Daal et Marmandier !

— Ça sera pour Le Gallic...

— Oh, sûr ! En voilà un qui n'a pas les pieds nickelés.

— Le Gallic premier, Marmandier second... Je les donne dans l'ordre. Du reste, Marmandier — j'ai remarqué ça — finit toujours second dans les grandes courses.

Les petits zingueurs, s'étant familiarisés, racontèrent leur histoire au municipal :

— Voilà, fit le plus jeune qui avait la langue la mieux déliée, nous habitons les Ternes. Notre sœur aînée est infirmière à Beaujon. Elle a dans son service le Breton Kerjan, savez ? celui qui a gagné si drôlement le Guidon d'Or. Le pauvre gars est entré à l'hôpital quelques jours après. Il a la typhoïde. L'interne ne croit pas qu'il s'en tire. C'est de la guigne. Venir de si loin et se donner tant de mal... Paraît qu'à cette heure il est tout à fait maboul : il ne parle que de Le Gallic et du Grand Prix. Ce matin, il voulait que la surveillante de salle assistât elle-même à la course, parce qu'il ne croit pas à ce que racontent les journaux. Alors notre frangine, qui a le cœur sur la main, lui a promis qu'elle enverrait quelqu'un et elle nous a fait signe.

Le public, tout de suite, s'était intéressé à ce récit.

L'odyssée du malheureux Kerjan avait séduit depuis quinze jours les âmes populaires. On réclama des détails. Une grosse femme affirmait savoir de bonne source que ce Kerjan avait là-bas, en Bretagne, une jalousie d'amourette contre Le Gallic.

— Garde à vous !... fait le municipal. On sonne pour la finale.

Toutes les têtes s'immobilisent. Le rôle des yeux étant forcément sacrifié, les vingt mille individus qui s'entassent derrière les palissades, cherchent à suivre avec l'oreille les péripéties de la course. Les exclamations, les cris des spectateurs de l'enceinte les guideront, leur procureront l'illusion qu'ils suivent eux-mêmes la lutte. Voici les trois champions en piste !... Le starter a donné le signal... Personne ne veut mener... Les coureurs font du sur-place pendant trois minutes. Le Gallic se décide enfin et prend la tête... Un tour !... Deux tours !... Trois tours !... On entend : « Jaas ! Jaas ! » C'est que maintenant, sans doute, Jaas Daal est devant. Le dernier tour commence. La clameur devient tonnerre : mais on a perçu nettement dans cette confusion de vivats une désinence : « Ic!... Ic!... » C'est Le Gallic !... Le cavalier, debout sur ses étriers, a vu passer trois silhouettes humaines, aussi rapides que des projectiles.

— Ça y est ! a-t-il balbutié, d'une voix qu'étranglait l'émotion. Le Gallic, comme il a voulu !

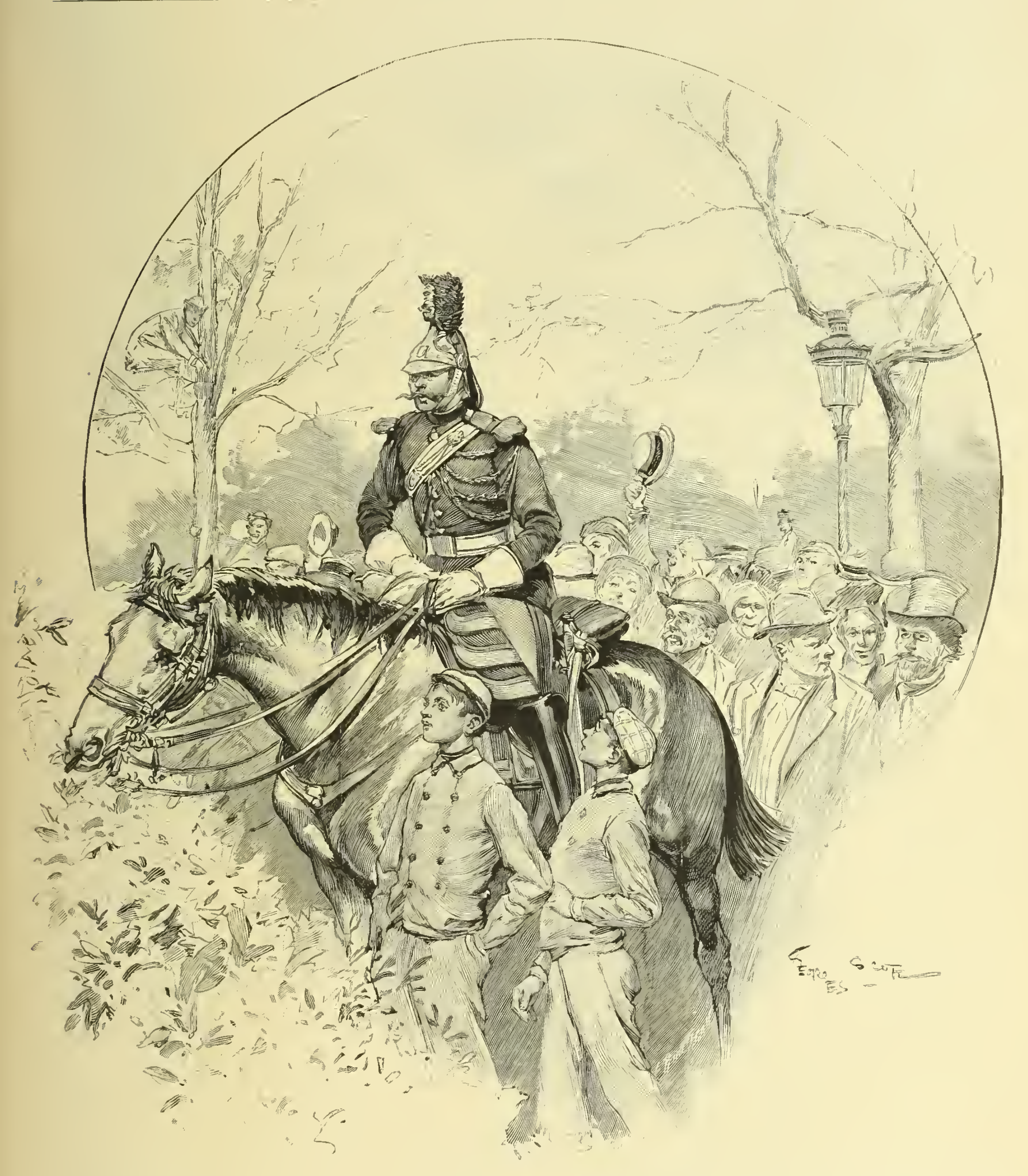
— Et le second ?...

— Marmandier.

— Je te l'avais bien dit, crie à son frère le petit zingueur... Marmandier second... Réponds un peu, est-ce que je n'avais pas dit : Le Gallic, premier, Marmandier second ?

Tout autour des palissades, on exulte, on rit, on s'époumonne ; les cannes et les chapeaux s'agitent pour le victorieux, qui pourtant ne peut rien voir. Dans un large périmètre, sur le bois et sur les routes, ce ne sont que des gens en liesse qui dansent, hurlent, gesticulent... « Les deux Français premiers... Vive la France ! »

*(A suivre).*



Le municipal continue de renseigner la foule :

— Le Gallic est devant la loge du Président... Le Président lui parle, lui serre la main.

— Comme au roi de Siam, alors! Il en sera rien orgueilleux, le mitron!

Cela dit, l'aîné des zingueurs prit son frère par la manche.

— A présent, ajouta-t-il, tirons-nous des pattes, et vivement! Il faut porter la nouvelle à Beaujon.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain matin, le *Cycle* parut avec sa première colonne encadrée de noir.

« Une effroyable nouvelle, lisait-on, nous a gâté « la glorieuse soirée du Grand Prix.

« Tandis que le Paris cycliste était encore à la « joie et à l'émotion des luttes de l'après-midi, « Jean Kerjan mourait à l'hôpital. A six heures « cinquante, le malheureux orphelin rendait le « dernier soupir entre les bras de l'infirmière qui « depuis dix jours le soignait et le veillait avec un « admirable dévouement.

« L'annonce de la mort, aussitôt transmise dans « nos bureaux, à l'*Espérance*, dans tous les mi- « lieux sportifs, y causait une consternation géné-

VII — Le Recordman, par Remy Saint-Maurice.

« rale. Le vainqueur du dernier Guidon, à peine « connu de ses camarades, s'était attiré cependant « par sa modestie, par son incroyable témérité, « toutes les admirations et toutes les sympathies. « Nul de ceux qui suivirent sa performance des « vingt-quatre heures, n'est sorti du Vélodrome « d'Eté, le 11 juillet, sans se dire qu'il venait d'as- « sister à une manifestation de volonté surhu- « maine. Aussi, hier soir, ne rencontrait-on que « des visages atterrés; on ne parlait plus du « Grand Prix. Ce deuil accaparait partout les con- « versations.

« A vrai dire, les derniers bulletins ne per- « mettaient guère d'espoir. Le mal était trop pro- « fond, la perturbation apportée dans l'économie « de l'individu trop radicale pour laisser un doute « sur l'inéluctable catastrophe.

« Kerjan est mort, non d'un germe typhoïde, « mais de l'effort moral prodigieux qui avait sur- « mené, faussé et définitivement brisé en lui les « rouages vitaux. L'excessive disproportion entre « la volonté de l'homme et ses ressources physi- « ques a engendré le poison qui allait corrompre « et détruire en quelques jours tout l'organisme. « Quand nous le vîmes, après ses vingt-quatre « heures, s'affaler, évanoui, dans les bras de ses en- « traineurs, nous eûmes la brusque appréhension « de ce qui se produirait. Les Hutin, les Tor- « rent, les Maës, hommes faits, suivant d'un bout « de l'année à l'autre un régime rigoureux d'entraî- « nement, peuvent tenter sans péril ces tours de « force de vitesse sur la durée. Lui, Kerjan (nous « venons d'apprendre fortuitement qu'il avait été « ajourné deux fois à Lannion pour le service mili- « taire), devait fatalement y succomber.

« N'importe! Le petit saute-ruisseau breton « restera la plus dramatique, la plus touchante « figure de notre sport. Peut-être, dans un esprit « de dénigrement systématique, dira-t-on que, sans « la bicyclette, Kerjan vivrait encore. Toutes les « grandes causes, à l'origine, ont eu leurs martyrs, « leurs victimes expiatoires dans le sang desquelles « se fécondait l'idée le lendemain triomphante. « C'est par des exemples comme le sien qu'on « fomente des énergies, qu'on suscite des lutteurs. « Kerjan fut mieux qu'un martyr de la vélocipédie: « il en fut (qu'on nous pardonne ce sacrilège « d'expression) un des saints. Sa dernière parole, « dans l'agonie qui commençait, n'était-elle pas « pour réclamer de l'infirmière le résultat du Grand « Prix, dans lequel son compatriote Le Gallic, à la « même heure, s'immortalisait?...

« Aussi devons-nous à Kerjan plus qu'un souve- « nir : — un monument! Nous nous étions proposé « d'abord d'ouvrir une souscription cycliste pour « ses obsèques. M. Tarral, le directeur de l'*Ata- « lante*, nous a déclaré vouloir assumer tous les « frais d'enterrement. Nous ferons donc autre « chose. Nous perpétuerons l'image et le nom du « héros par une stèle digne de lui. La direction « du *Cycle* s'inscrit la première pour cinq cents « francs. Une liste est ouverte dès aujourd'hui « dans nos bureaux. Tous ceux qui ont vu Kerjan « à Courbevoie viendront, nous n'en doutons « pas, nous apporter leur obole.

« La Direction. »

Les obsèques furent magnifiques. Le cercueil disparaissait sous les fleurs. On remarqua beaucoup une grosse couronne d'orchidées, avec cette inscription : « A mon compatriote Kerjan, — Yves Le Gallic. » Les champions de l'*Atalante* tenaient les cordons du poêle. Immédiatement après le corbillard venaient deux pacemakers, vêtus de noir; ils menaient en main, par le guidon, la bicyclette du mort, voilée d'un crêpe. M. Tarral conduisait le deuil. Hutin lui-même figurait dans le cortège : il suivit le convoi jusqu'au cimetière. Il s'entretint, durant le trajet, avec le directeur du Vélodrome d'Auteuil et le représentant de la *Clyde*. Il y eut des discours devant la fosse.

Et l'*Atalante* se vendait toujours!...

## XIX

Sur toute l'avenue de la Grande-Armée, en août, on se demandait : « Où est Le Gallic? Où est Ladurelle?... »

Le Gallic avait disparu depuis les obsèques de Kerjan... Et le jour du Grand Prix, Coquereau, dans les loges de Vincennes, reconnut la dame des Châlets du Cycle. Fait bizarre! Ladurelle aussi devenait invisible. On le prétendait en villégiature avec son poulain, à Lannion. Mais les sceptiques pensaient autre chose.

— Vous verrez, disait Coquereau à ses commensaux de l'*Espérance*, que c'est le Breton la cause de tout. Il a dû s'embarquer avec une Américaine et Ladurelle se sera jeté à la nage pour suivre le bateau. Un de ces matins, nous retrouverons son bouton de faux-col entre deux arêtes de turbot.

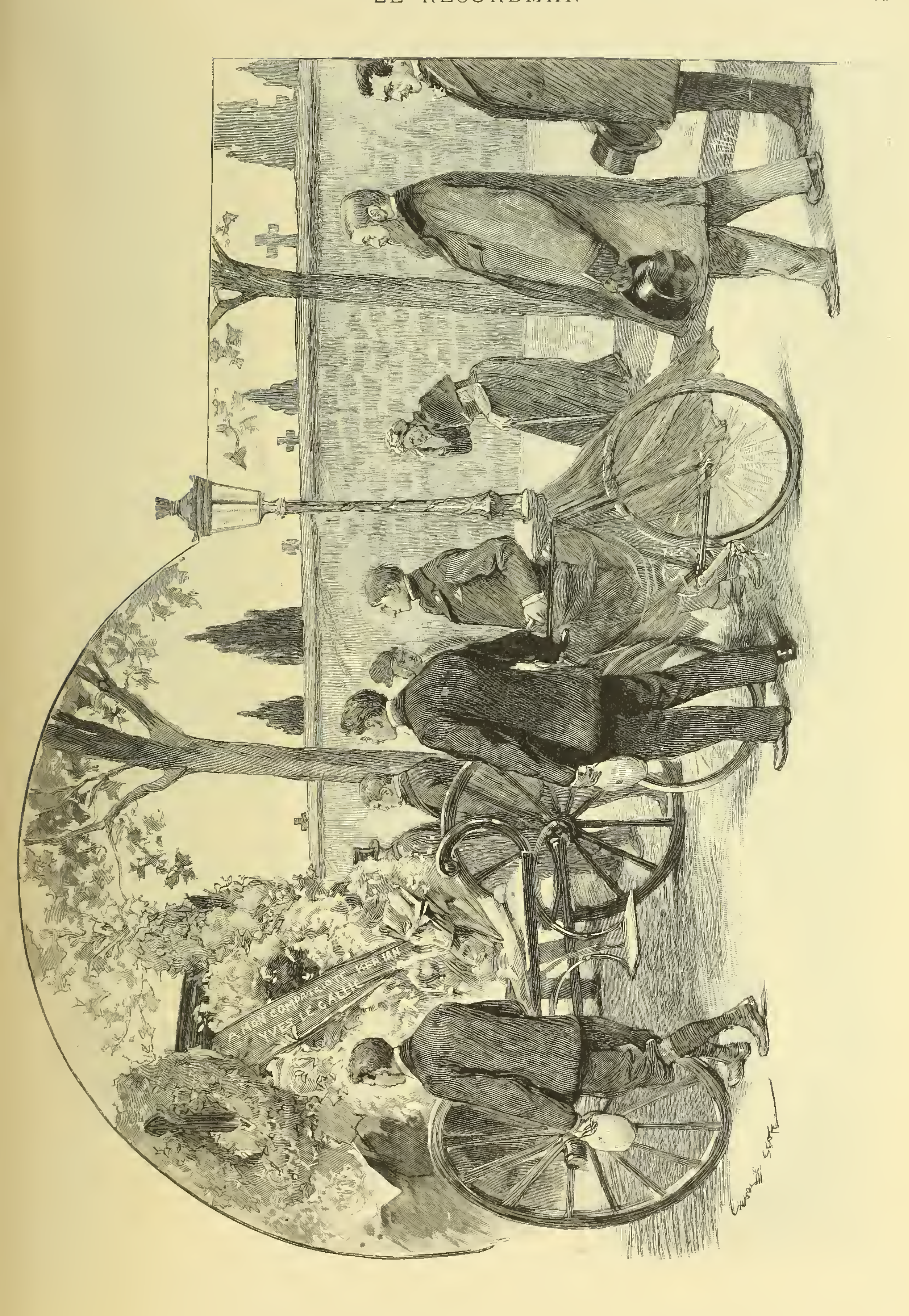
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le lendemain de l'enterrement de Kerjan, on attendit vainement Le Gallic au training-school. Ladurelle reçut dans la soirée un petit bleu, d'écriture féminine ainsi conçu : « Paris est inhabitable l'été pour les gens comme il faut. L'entraînement me fait suer. Je gagne des climats plus favorables. Au retour, nous causerons. — Le Gallic. »

Encore cette Farminia, bien sûr! Ah! l'imbécile!

Le Breton s'était soustrait à sa surveillance dix minutes après le Grand Prix. Fallait-il donc toujours le conduire par la main, comme un garçonnet?...

Tous ces mitrons, devenus des grands hommes du cycle, cédaient à leur heure à de pareilles aberrations. Un des premiers poulains de Ladurelle, le fameux Josserin, ne voulut-il pas à dix-neuf ans, par forfanterie, entretenir une actrice des Bouffes? Il lui aménagea, sur ses gains de la saison, un appartement somptueux aux Champs-Elysées, puis,


A MON COMPATRIOTE KERIAN
YVES LE GALLIC

dès le premier jour, fut congédié avec cet aveu cynique : « Tu es trop bête... De quoi veux-tu que nous puissions causer ensemble? » Cette aventure de Josserin, évoquée dans la mémoire du manager, précisa aussitôt ses appréhensions.

Pour la seconde fois, il mena prestement son enquête, mais dans le secret le plus strict. Il sut par preuves irrécusables que l'Italienne et Le Gallic avaient pris leurs billets pour Stockholm. Le tricycle à pétrole — dernier cadeau de M. Tarral, — les bicyclettes, les objets d'art, jusqu'à la cassette qui contenait les dernières couronnes du champion, tout avait été enlevé de Billancourt furtivement. Par bonheur Le Gallic était mineur, le plus gros de son pécule demeurait consigné dans une banque de l'avenue des Ternes, où, malgré ses tentatives, les fonds restaient intacts. Par amour propre ou par affection il eut le courage de mentir, cachant à tous son chagrin. Il y avait dans cet homme, à certaines heures, l'abnégation de l'apôtre.

Donc, un soir, il annonça ouvertement au training-school que Le Gallic, en vacances à Lannion, l'invitait pour quelques semaines. Tous ses poulains l'escortèrent au seuil de la villa. Un fiacre l'attendait. Pierre et Héros assujettirent sur le siège, à côté de l'automédon, la malle de cuir ventrue, chamarrée d'étiquettes multicolores au nom de toutes les capitales d'Europe; puis Ladurelle donna ses dernières recommandations à chacun, cria au cocher : « Gare Montparnasse! » et se fit conduire à la gare du Nord.

## XX

Sous le hall du premier hôtel cosmopolite de Stockholm, assis coude à coude au fond d'un même canapé de citronnier canné, le comte et la comtesse de Championnière devisaient amoureusement; on eût dit de nouveaux mariés en voyage de noces. Le comte était ce qu'on peut appeler un beau type d'athlète, avec des rayons de vigueur admirables dans les épaules et dans le torse, mais aussi une certaine lourdeur d'attaches que rendaient plus sensible ses bas de cycliste et ses escarpins découverts. Une cravate-châle, très haute, en lainage de soie bariolé, s'enroulait autour d'un cou trop large; la main ne se mouvait qu'à plat dans une persistante rigidité, comme si le gant de chevreau clair qui l'emprisonnait lui eût enlevé toute sa souplesse. Mais le linge luisant d'empois, les boutons de manchettes en perles fines, la profusion de breloques étalée sur le gilet, l'impertinence du monocle, la raie droite, séparant les cheveux sur la nuque, en dos de hanneton, le parti pris évident de s'isoler avec sa femme, de refuser toutes les avances de conversation, suffisaient à dénoter en lui le touriste de marque.

Le comte de Championnière semblait plus jeune que la comtesse de dix années environ. Il avait un visage de presque adolescent, tant était léger et menu le duvet qui commençait à ombrer sa lèvre supérieure. A table d'hôte, ils ne s'entretenaient que tout bas. Cependant leurs voisins, des belges, avaient surpris chez la dame un léger accent exotique : ils en concluaient que M. de Championnière, après des prodigalités précoces, aurait épousé quelque riche veuve d'Amérique ou d'Italie, pour redorer son blason. La comtesse d'ailleurs était jolie encore et paraissait sincèrement éprise. Elle avait toujours une décence de bon ton qui n'excluait pas l'élégance la plus recherchée. Quand elle se dégantait aux repas, elle montrait des mains fines, des doigts blancs, effilés, d'aristocrate, des doigts sans bagues où rutilait, seule, l'alliance d'or neuf. Le jeune ménage dépensait royalement. M. et Mme de Championnière exhibaient des portefeuilles bourrés de bank-notes. Aussi, depuis huit jours qu'ils résidaient à Stockholm, le personnel de l'hôtel leur témoignait-il en toute occasion la déférence due à leur fortune et à leur rang.

Donc cette après-midi-là, sous le hall ensoleillé auquel les frondaisons de rosiers grimpants, chargés de fleurs, les massifs de plantes vertes, les corbeilles de dahlias donnaient l'aspect d'une serre habitée plutôt que d'un salon, la comtesse murmurait à l'oreille de son jeune époux mille choses mystérieuses qui le comblaient d'aise. Par les vitres lumineuses, on apercevait, au delà du pont, le Château Royal, dont la masse claire, d'un joli style renaissance, dominait les eaux bleues, sillonnées de barques, du Saltsjon. On se serait cru à Venise, n'eût été la coloration plus pâle du ciel. Tous les voyageurs, à cette heure-là, étaient dans leur chambre ou à la promenade. Mme de Championnière en profitait pour s'abandonner tout entière aux délices du tête-à-tête.

Une étroite jupe de foulard blanc moulait ses hanches flexibles de sirène : sous l'étoffe tendre, les lignes de la gorge se dessinaient, dans une précision troublante, frôlaient longuement le bras de l'homme. Avec une moue de sourire ineffable elle approcha son visage de celui du jeune comte :

— *Gioia mia! Tésorino mio!*

Mais lui l'écarta d'un geste brusque...

— Encore ce vilain prussien! maugréa-t-il.

Un petit homme venait d'entrer dans le hall, d'un pas court et boitillant d'impotent. Il portait une longue barbe rousse, une perruque d'un blond déteint, tenait ses yeux dissimulés sous d'épaisses lunettes bleues. Sa redingote ballante abritait dans le dos une gibbosité dont l'effet semblait être d'avoir supprimé le cou et fait dévier la position de la tête entre les deux épaules. Arrivé pendant la nuit, il s'était inscrit sous le nom de Dr Professor Karl Heimling, privat-docent à la faculté de médecine de Breslau. Dès le matin, on le rencontrait partout, affairé, fureteur, le nez dans un journal ou dans un livre, bousculant les gens, puis prétextant en allemand de sa mauvaise vue. Avant le déjeuner, il avait pénétré



enfin qu'il avait affaire à des étrangers, il demanda pardon, s'éloigna, revint, les énerva de sa présence pendant une heure, jusqu'à ce qu'ils se fussent décidés à quitter le hall pour la promenade. Le soir à dîner, les Belges ayant abandonné Stockholm, Mme de Championnière trouva à table d'hôte le Prussien installé à leur place.

Le docteur Karl Heimling produisit ses titres, offrit ses services, contraignit la soi-disant comtesse à l'écouter et à lui répondre.

par mégarde chez les Championnière dont la chambre se trouvait contiguë à la sienne : il s'était excusé avec force salutations, en un jargon inintelligible. La voix, brève et nasillarde, montait par instants à des notes aiguës, d'un effet si comique qu'on eût dit l'intonation voulue et contrefaite.

Il trébucha dans le canapé. Reconnaissant

Il s'exprimait en un langage bizarre, émaillé de mots allemands, avec un accent tudesque bien soutenu. Il félicita le jeune homme sur le goût de la bicyclette que révélait son costume. Lui, savant, il était un partisan résolu de ce sport, auquel il attribuait l'influence la plus bienfaisante sur l'organisme. A Breslau, chaque fois qu'on donnait

des courses de professionnels ou d'amateurs, il ne manquait jamais une réunion. Les Championnière rougirent imperceptiblement à cet aveu, s'entre-regardèrent dans une commune angoisse. Mais le docteur Karl Heimling avait sans doute la vue trop mauvaise, les deux yeux trop bien enfouis dans leur prison de verre, pour rien discerner de cette inquiétude. Il continua de multiplier les politesses. Mme de Championnière buvait du vin blanc. M. de Championnière buvait de la bière. Il avait toujours une carafe à la main pour les servir. M. de Championnière trouva à la bière, ce soir-là, un goût pâteux et sucré.

En quittant la table, M. de Championnière éprouva un insurmontable assoupissement. A peine au lit, il se tourna vers la ruelle. En vain, sa femme tenta de le réveiller, l'accusa de manque d'égards et d'indifférence. Le jeune comte n'entendait rien. M. de Championnière dormit d'un sommeil de plomb. Ils ne se levèrent que pour le déjeuner. Madame était de mauvaise humeur. Monsieur se sentait toujours la tête lourde ; il avait soif. Le repas fut morose. Les deux époux se parlèrent à peine. On devinait entre eux comme un malentendu. Tout le monde en fit la remarque. Le docteur Karl Heimling, infatigable de prévenances, continuait son jeu de carafes. On servit des anchois et de la dinde truffée froide. M. de Championnière s'en adjugea de pleines assiettées, dans lesquelles il piquait sa fourchette en affamé, avec une mimique réjouie de gourmand qui savoure quelque chose dont il aurait été longtemps sevré.

— Voilà, observa le Dr Heimling, qui est très préjudiciable pour la forme des bicyclistes. Les manuels d'entraînement à l'usage des champions proscrivent des menus l'anchois et la dinde. Ce sont aliments indigestes par excellence. Il est vrai que monsieur le comte ne pratiquant le sport que pour son plaisir...

— Cette bière a vraiment un goût bizarre! murmurait M. de Championnière.

M. de Championnière et sa femme regagnèrent leur chambre après le café. Madame ferma la porte à clef, se pendit au cou de son mari; Monsieur s'étirait, bâillait : « J'ai sommeil! » et, fermant les yeux, il se laissa choir tout endormi sur le lit.

— *Que maritaccio!* soupira désespérément l'Italienne.

Le lendemain, elle se décida à consulter le Dr Heimling. L'illustre professeur attribua les assoupissements prolongés au « janchement de glimat ». Un peu de marche, une abstention momentanée de tout ce qui pourrait surexciter le système nerveux et, avec les « betites trogues » qu'il remit en flacons à Mme de Championnière, il n'y paraîtrait bientôt plus.

Les « betites trogues » du Dr Heimling, en effet, ragaillardirent presque instantanément le noble touriste. Sa femme l'emmena dehors, le fit marcher devant l'hôtel, sur le Blasieholmshamm, sur les quais du Saltsjon, et du Mælar.

L'engourdissement se dissipait peu à peu. Cependant, il était visible que Mme de Championnière espérait mieux de son voyage que ce rôle d'escorteuse pour convalescent.

Soudain, à l'angle du quai et de la Regerings Gatan, la principale rue de Stockholm, M. de Championnière poussa un cri. Une expression de stupeur indéfinissable s'était répandue sur sa physionomie. Bouche bée, l'œil hagard, il désignait du doigt une immense affiche, fraîchement posée, couleur safran, qui occupait toute la hauteur du mur devant eux. Mme de Championnière pâlit à son tour, s'appuya, défaillante, au bras de son mari.

L'affiche, rédigée en français et en suédois, annonçait pour le surlendemain, dimanche 15 août, un grand match de vitesse au vélodrome de Stockholm, entre le Danois Jacobsen et Yves Le Gallic, le « premier coureur du monde » dont un croquis très ressemblant reproduisait la silhouette.

Dans la Malmskillnads Gatan, dans la Norrlands Gatan, les affiches se répétaient à l'infini. M. et Mme de Championnière s'enfuirent précipitamment vers l'hôtel. Sur le Blasieholmshamm, les colleurs commençaient leur besogne. « Nous allons préparer nos malles rapidement; nous partirons cette nuit. » Ils s'imaginèrent que tout le personnel de l'établissement les dévisageait, les reconnaissait, ricanait de leur déconvenue. Ils commandèrent qu'on les fît dîner dans leur chambre. « Quelle histoire!... Quelle histoire!... » M. de Championnière n'avait même plus la présence d'esprit suffisante pour formuler des conjectures.

Vers six heures et demie, le docteur Karl Heimling leur dépêcha le patron de l'hôtel. Lui aussi quittait Stockholm dans la soirée, mais il ne voulait point partir sans présenter ses hommages à sa voisine de table.

— Où est le docteur Heimling? demanda Mme de Championnière.

— En bas, dans le hall, répondit l'hôtelier avec un sourire.

— C'est une façon de réclamer ses honoraires, murmura la comtesse à son mari. Va lui demander ce que tu lui dois.

Le jeune comte, cramoisi d'émotion, balbutia à voix basse :

— Je n'ose pas tout seul, ma Doué!... Accompagne-moi.

Elle se décida, avec un geste de contrariété.

— Surtout, allons *presto* et ne nous faisons pas trop voir!

Le hall était plein de monde. Du premier coup d'œil, ils reconnurent, tendue sur un panneau de glace, l'énorme affiche vélocipédique avec le portrait d'Yves Le Gallic. Même ici!... Ils en eurent un frisson dans tout le corps. Mais l'hôtelier était tout près, qui les observait peut-être. Le faux M. de Championnière retrouva son ancien courage de lutteur pour faire tête au danger. Suivi de sa femme, il traversa bravement la salle. Il



Le docteur Heimling.

apercevait de dos le Dr Heimling, causant avec un inconnu dans une baie vitrée.

Le Dr Heimling, à l'approche du jeune homme, pivota sur lui-même vivement. On n'eût guère soupçonné cette souplesse dans ses jarrets d'impotent. Il enleva ses lunettes d'aveugle. Alors, dans un visage fardé, entre la perruque blonde et la barbe rousse, apparurent des yeux jeunes, perçants, à lueur métallique : les yeux d'acier d'Edouard Ladurelle. L'ex-policier connaissait bien l'art du grime. Le Gallic et sa compagne de voyage demeurèrent immobiles, figés d'effroi. Il leur sembla que le tapis s'enfonçait sous eux.

Ladurelle ne leur laissa pas le temps de s'expliquer. Sur un signe de lui, l'inconnu s'avançait de deux pas.

— Que je vous présente l'un à l'autre... Mon poulain Yves Le Gallic!... Monsieur Kræmer, directeur du Vélodrome de Stockholm!...

Tous les étrangers ouvrirent l'oreille. Quelques-uns, pressentant sans doute le comique de la situation et la véritable identité des personnages, contemplaient tour à tour l'affiche safranée et le ci-devant comte de Championnière, avec une curiosité malicieuse.

M. Kræmer prit la parole le premier.

— Je vous remercie, monsieur Le Gallic, du très grand honneur que vous avez bien voulu me faire en profitant de votre voyage en Suède pour essayer en public ma nouvelle piste. La réunion s'annonce sous les meilleurs auspices : les journaux n'ont donné la nouvelle que ce matin et déjà toutes nos places sont louées.

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire!... interrompit le Breton, je n'ai jamais pris d'engagement!... Je ne veux pas courir.

— Pardon! repartit poliment l'entrepreneur de courses... M. Ladurelle, muni de vos pleins pouvoirs, a signé pour vous. Voici le traité.

L'Italienne se récria :

— *E troppo forte!*

Et, dans un accès de rage méprisante, elle tourna le dos aux trois hommes, claqua les portes, s'enfuit. Ladurelle, débarrassé de l'intruse, retrouva sa désinvolture des beaux jours.

— Oui, mon petit! j'ai signé pour toi. Les conditions sont excellentes. Trois mille kronen (trois mille francs environ, pour être plus clair), et un quart de la recette. Il fallait bien, que diable! boucher un peu les trous de ton budget.

Le champion s'entêtait.

— Je ne courrai pas!... Est-ce que je suis venu ici pour me matcher?

— Il y a dix mille francs de dédit! répliquèrent placidement, d'une même voix, Ladurelle et M. Kræmer.

L'exagération du chiffre acheva d'affoler le Breton. Le regard vague, la bouche crispée, un râle dans le gosier, il essayait de se défendre.

— Dix mille de dédit!... contre trois mille de prix seulement!... Ça ne se peut pas, monsieur le directeur...

— J'avais ces frais-là de publicité. Il me fallait bien une garantie.

Ladurelle intervint :

— Tranquillisez-vous, monsieur Kræmer! Je suis à Stockholm avec Le Gallic. Donc, il courra. Je m'en fais garant.

Il tendit la main au Suédois, en signe de congé, puis, empoignant par le bras le faux comte de Championnière, avec une intonation plus rude, il ajouta :

— A présent, mon gaillard, à nous deux! Viens çà que je te confesse!

Et il l'entraîna vers un petit salon de conversation.

Là, il croisa les bras, aiguisa ses yeux. Malgré le grotesque de l'affublement et du grimage, il reprenait l'air et l'attitude d'autorité par lesquels il en imposait aux poulains.

— Inutile de m'avouer que tu n'es pas marié. Je le sais, et tu ne te marieras jamais, du moins avec celle-ci. Réponds seulement à mes questions. Comment as-tu de nouveau rencontré cette femme?

— Mais, monsieur Ladurelle...

— Pas de « si » ni de « mais ». Réponds. J'ordonne.

— C'est le jour du Grand Prix. Voilà... Elle...

— Il suffit... Elle t'a parlé... Tu es retourné le lendemain rue Spontini. Elle t'a dit : « *Amato! Diletto!* Tu es beau! Je t'aime. Je suis comtesse. J'ai cinquante... ou cent... ou deux cent mille francs de rentes. Je t'épouserai. Filons. »

— En effet, monsieur Ladurelle.

— Elle a même dû te dire encore : « J'ai un oncle en Italie qui me sert mes revenus par trimestre... L'argent que j'attendais n'arrive pas. Règle pour moi avant le départ, quelques dettes. Munis-toi de la forte somme. Elle nous sera nécessaire. Je te rembourserai au reçu de mes fonds. »

— Ce n'est pas un oncle, monsieur Ladurelle, c'est un banquier de Milan...

— Oncle ou banquier, dans l'espèce, cela se vaut. Alors tu as pris tes quarante mille francs, tu m'as fait signifier par elle sèchement mon congé, ce qui était, au bas mot, de l'ingratitude, et tu es devenu le comte de Championnière (le comte Edgard ou Oscar de Championnière), voyageant en Scandinavie avec sa suave épouse.

Le Gallic restait coi.

— Et combien t'a-t-il coûté déjà, depuis trois semaines, ce titre de comte?...

— Neuf mille francs environ !

— Nous regagnerons cela sur le chemin en revenant. J'ai traité pour jeudi prochain avec Copenhague, pour dimanche avec Hambourg, pour le troisième dimanche avec Bruxelles. Si on ne me décerne pas une médaille de sauvetage après cela!..

Il y eut un silence. Le Breton s'enhardit tout à coup :

— Monsieur Ladurelle, je vous ai dit que je n'accepterais pas de courir avant octobre. Si vous voulez payer le dédit de dix mille francs, payez-le... Ça ne me regarde pas...

— Vraiment?... Tu veux faire comme Hutin au Vélodrome d'Eté. Tu oublies les termes de ton mandat, le mandat que nous envoyâmes l'automne dernier à la signature de ton tuteur, le pêcheur de sardines de Trébeurden. Faut-il te rafraîchir la mémoire?... J'ai là le texte. (Il lut.) « *Article 3. — Ladurelle a pleins pouvoirs pour signer, à des délais de soixante jours au plus, tous engagements et dédits au nom de Le Gallic avec les directeurs de vélodromes ou entrepreneurs de tournées... Article 5. — Au cas où, le présent mandat continuant ses effets, Le Gallic, soit par accident, soit par refus de courir, faillirait à un engagement, il paiera de ses deniers le dédit stipulé, sans recours ultérieur contre son mandataire...* Est-ce net?

Il dut répéter le texte et l'expliquer pour en bien pénétrer son poulain. Le Gallic gémit :

— Je ne suis pas en forme...

— Tu n'avais qu'à t'y maintenir. Ce Jacobsen d'ailleurs n'est pas un épouvantail.

Le manager rétablit sur ses yeux les lunettes à verres bleu-noir et redevint le vieux médecin prussien.

—Dans une heure, le docteur Heimling aura disparu, mais Ladurelle reste à Stockholm. Il n'habitera pas sous le même toit que ta maîtresse. Cependant sois certain qu'aucune de vos actions ne lui échappera. Vois si j'ai l'âme généreuse. Je ne veux pas entraver complètement ton bonheur. Tu seras ici le comte de Championnière ou Yves Le Gallic, champion du monde, à ton gré. Tu ne me reverras qu'en piste, après demain. Le temps fera le reste.

A ce moment la porte du petit salon s'ouvrit en coup de vent; l'Italienne rentra. Le rouge aux joues, une flamme de colère dans chaque prunelle, elle serrait les poings, lançait au manager en plein visage cette apostrophe accusatrice :

— *Avvelenatore! Empoisonnour! Borgia!...*

Un sourire ineffable éclaira la face grimée.

— Empoisonneur! Fi! le gros mot!... Madame la comtesse m'incrimine bien à la légère. Est-ce avec du poison que, ce matin, je tirais M. de Championnière de sa torpeur?

— C'est *le* qui l'as endormi! oui, *le! le!*

— Soit! je ne le nierai pas. La composition était tellement inoffensive! Deux centigrammes de morphine, un quart de milligramme d'atropine et de cicutine diluées avant chaque repas dans la bière qu'il devait boire. Voici les derniers cachets. Vous pouvez faire analyser. M. le comte devant redevenir pour quelques minutes, dimanche, au Vélodrome de Stockholm, le glorieux champion cycliste qui vous a séduite, j'essayais de raviver ses forces par un sommeil réparateur. Où est le mal?... J'abandonne la place. Je vous laisse, à vous toute seule, le soin de l'amener en bon état dimanche au poteau. Car il courra, madame la comtesse!... il courra malgré vous.

## XXI

Le Danois vainquit le Breton. On attribua cette défaite dans les journaux sportifs du monde entier à la configuration défectueuse de la piste. La comtesse Farminia, déjà dépitée du scandale fait à l'hôtel, accepta facilement le projet d'une revanche. Son héros ne pouvait pas succomber deux fois contre un rival si notoirement inférieur. Elle se résignait à n'être que la compagne de route d'un champion cycliste : du moins fallait-il que celui-ci retrouvât tout l'ancien prestige. On se matcherait de nouveau à Copenhague. L'affaire était réglée par les soins du manager et il y avait là aussi un dédit de dix mille francs.

Ladurelle maintenait d'ailleurs son attitude stricte de discrétion et d'isolement, n'intervenant que quand les devoirs de sa fonction l'y obligeaient.

(*A suivre.*)

---



homme, la ridicule issue de son aventure le livrait aux plaisanteries de tous. Il n'eut pas même dans le cœur un regret sincère pour l'infidèle. Son orgueil seul pleurait. Il se décida cependant à la rechercher : il la supplierait à genoux de revenir à lui; il lui sacrifierait Ladurelle, la bicyclette, les retours de veine possibles. Il garderait devant le monde une situation de vanité encore enviable : ami d'une femme élégante et titrée, époux peut-être un jour.

Il s'enquit inutilement partout, erra jusqu'à la tombée du jour dans la ville inconnue. Tout à coup, près du port, il s'entendit appeler et, levant la tête, il reconnut devant lui Ladurelle.

Le manager le prit dans ses bras, l'étreignit; les prunelles aiguës n'avaient plus que des regards de mélancolie et de compassion, presque caressants dans leur douceur.

— Elle est partie!... gémit le Breton à voix basse, comme quelque inavouable confidence.

— Je le sais. Vois-tu s'éloigner ce steamer là-bas, au nord, dans le Sund? C'est un bateau norvégien qui les emporte tous les deux.

A Copenhague, ce fut un nouvel échec, plus complet encore que le premier. Jacobsen gagna sans lutte les deux manches du match.

En sortant du vélodrome, les yeux gonflés de larmes, le Breton chercha en vain son amie. Elle ne l'attendait pas au lieu de rendez-vous convenu. Lugubrement, il regagna son hôtel. Il trouva la chambre vide. Les malles de M^me^ Farminia n'étaient plus là. Sur la cheminée, un mot d'adieu, ainsi conçu :

« Ma détermination, au cas d'insuccès, était prise depuis Stockholm. Je ne suis pas de force à lutter contre ce démon et cet empoisonneur. Puisque tu n'as pas su en temps utile choisir entre nous deux, garde-le et oublie-moi. »

Le Gallic s'abîma le front dans l'édredon. De longs sanglots secouaient tout son corps. Deux heures auparavant, en piste, sous les rumeurs étonnées de la foule, il avait eu la sensation de n'être plus le même athlète : ses jarrets et ses reins n'obéissaient pas comme jadis à l'impulsion furieuse de la volonté. Champion, il se voyait pour longtemps amoindri par cette suite de revers;

— Tous les deux?... interrogea l'autre, anxieux.

— Jacobsen et elle. T'ayant battu, il devient à son tour pour quelques jours le professionnel bien renté, le premier sprinter du monde. Il a un engagement demain à Christiania. Par hasard, ton ex-amie a pris le même vapeur que lui. J'ai assisté à l'embarquement. On a mis leurs bagages ensemble.

La nuit venait, brumeuse. Tous les navires allumaient leurs feux. Le Gallic aperçut, dans la direction que lui indiquait le doigt de Ladurelle, un point lumineux, qui, peu à peu, s'éteignait dans le brouillard. Son cœur se serra, une contraction nerveuse pinça ses narines. Ladurelle comprit la vraie souffrance de son poulain.

— Courage! murmura-t-il. Nous te referons une gloire et nous te consolerons.

Il leur restait deux jours à consacrer au Danemark. Pour dissiper la tristesse du Breton, fournir un dérivatif constant à ses idées, Ladurelle le promena dans les palais, dans les musées, lui fit admirer les sites les plus pittoresques de Seeland. Ils visitèrent Kronborg, Elseneur, déjeunèrent à la plage de Maryelist.

Dans l'après-midi, ils escaladèrent la colline, d'où leur regard embrassait un panorama merveilleux. Au dessous d'eux, Elseneur et ses maisons rouges; à gauche, les flèches de Kronborg. Plus loin, la nappe étincelante du Sund, avec ses vagues d'azur, moirées de flocons blancs. Des centaines de goélettes, penchant au vent, glissaient sur les lames. Le Gallic considéra un moment cette envolée lente de voiles. Il regarda les côtes de Suède qui profilaient sur l'horizon leur masse bleu pâle... Puis, longuement ses yeux se perdirent dans le septentrion. Le manager devina sa pensée secrète et, l'emmenant par l'épaule :

— Suis-moi, dit-il. Allons voir le tombeau d'Hamlet.

Ladurelle connaissait le Danemark. Il y avait accompagné Josserin, autrefois, l'année où l'on disputa les Championnats du Monde à Copenhague. Ils donnèrent quelque menue monnaie à un invalide des guerres du Sleswig qui gardait le monument, puis pénétrèrent dans l'enceinte. Sur un rond-point gazonneux, un tronçon de colonne en marbre se dressait. Ni figure, ni inscription. L'aspect était nu et vraiment funèbre. Des Anglais pieux avaient déposé sur la base de la colonne une gerbe de renoncules, d'orties et de marguerites, — les fleurs d'Ophélie. Un ruban de soie noire imprimée s'enroulait aux tiges.

— C'est ici, selon la légende, qu'Hamlet fut enterré. Incline-toi et médite.

— Qu'était-ce Hamlet? interrogea timidement Le Gallic, tête nue, en laissant tomber son monocle.

Ladurelle chercha la phrase à effet :

— C'était un lutteur. On a mis son histoire en opéra. Lis cette inscription sur le ruban noir : *To be or not to be*. Tel fut le problème de la vie d'Hamlet. *To be*, être; *not to be*, ne pas être... *Etre ou ne pas être?*... Comprends-tu l'enseignement de cette phrase?... *Etre*, c'est-à-dire suivre une vie régulière, un entraînement méthodique, continuer ta gloire première, exister comme lutteur en un mot... *Ou ne pas être*... La Farminia!... Stockholm! .. Copenhague!... la prompte, l'irrémédiable décadence!

Le jeune athlète contempla le tronçon de marbre, puis le sol lui-même, avec un effort de pensée qui l'accablait. Au retour, il eut une crise d'attendrissement et s'épancha.

— Je sais à présent, je vois, monsieur Ladurelle! Je vous obéirai. Il ne me reste plus que vous au monde.

— Tu te trompes, reprit amicalement le manager. Tous ne t'ont pas abandonné dans ton malheur. Laisse-moi plutôt te lire cette lettre qui me revient de Stockholm.

Il déplia un papier sur lequel Yves reconnut aussitôt l'en-tête de la maison Jézéquel et l'écriture aux jambages fins de Mlle Sibylle.

Lannion, mardi.

« Mon cher monsieur Ladurelle,

« Je ne sais où ni quand ces lignes vous rejoindront. Nous avons passé quinze jours d'inquiétude extrême. Mon père et moi étions sans nouvelles de Le Gallic. Contre ses habitudes, il avait négligé de nous télégraphier lui-même son triomphe du Grand Prix. Je connus le résultat par les péélistes qui tous illuminèrent leurs maisons, le soir. J'écrivis aussitôt à Le Gallic chez vous, et ne reçus point de réponse. Je vis encore son nom dans les feuilles, quelques jours plus tard, à l'occasion des obsèques de ce pauvre Kerjan, après quoi les journaux se turent. Les échos d'entraînement ne signalaient nulle part sa présence. Nous vivions dans l'ignorance absolue. Mon père attribua le silence d'Yves au légitime enivrement de la victoire, et m'assura qu'en cas de maladie vous n'auriez pas manqué de nous prévenir. Enfin, ce matin, la *Gazette des Sports* m'apprend votre présence à Stockholm. Peut-être le service postal est-il mal fait dans ces pays; cela expliquerait des lettres perdues. Le Gallic a été battu en match. Pourquoi allait-il si loin? Le changement de climat, l'exiguïté de la piste, furent sans doute pour beaucoup dans sa défaite. La *Gazette des Sports* annonce que vous vous arrêterez dans plusieurs vélodromes, en regagnant Paris. J'ai confiance que l'échec de Stockholm sera rapidement vengé. En tous cas, et quels que soient les vrais motifs de ses omissions à notre égard, veuillez affirmer à Yvonnic que mes sentiments à moi ne se sont en rien modifiés. Nul cœur n'a mieux partagé sa joie, le soir du Grand Prix; nulle pensée ne s'est davantage associée à la sienne dans l'amertume de l'insuccès. Puisse-t-il ne plus jamais oublier qu'après vous, mon père et moi sommes ses seuls amis! Depuis le jour où nous nous étions rencontrés et compris à un chevet de blessé, j'ai trop souvent eu recours par correspondance à votre bienveillant intermédiaire pour ne pas le solliciter encore aujourd'hui.

« Mon père a été fort souffrant ces temps derniers. Ses charges municipales et les soucis journaliers qu'elles comportent l'ont visiblement fatigué. Je compte sur quelque retentissante victoire de notre ami pour lui rendre la bonne humeur et la santé.

« Veuillez agréer, cher monsieur, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

« SIBYLLE JÉZÉQUEL. »

Le Gallic fut remué jusqu'au fond de l'âme à cette lecture. Les déboires répétés de son orgueil laissaient peu à peu reparaître à la surface le fond de nature honnête et aimante... Il avait la conscience de son ingratitude; cette conscience prenait même tout à coup dans son cerveau de simple les proportions d'une chose énorme, terrifiante. Ce qu'à Lannion, devant Sibylle, après la griserie vaniteuse des ovations, il n'avait que si imparfaitement senti, se précisait maintenant, s'affirmait en remords. Il lui semblait que mille avalanches tombaient sur son intelligence.

— Je n'oserai jamais la revoir... Si on lui disait!... Si elle apprenait!...

Ladurelle répondit doucement, en serrant la lettre dans son portefeuille :

— Nous veillerons à ce qu'elle n'apprenne rien. Jusqu'ici les journaux ont été discrets.

A Hambourg et à Bruxelles d'abord, à Amsterdam, à Anvers, à Ostende ensuite, le champion du monde fut battu. Les journaux cyclistes commentaient d'un ton chagrin ce déclin de forme. Ladurelle dépensait en vain tout son savoir d'empirique. Ni l'arsenic, ni les piqûres de caféine, ni les changements de machine ou de multiplication, pas plus que les tactiques nouvelles ne parvenaient à améliorer les résultats.

— Pour Stockholm, pour Copenhague, je l'admets à la rigueur, mais à présent, contre de si piètres adversaires, avec la vie régulière qu'il mène, le régime auquel je l'astreins, c'est inexplicable!

Le Gallic gardait toujours son même foudroyant démarrage, mais pour faiblir immédiatement, comme si la pesée trop brusque avait brisé sous lui les pédales.

Ladurelle pensait avec douleur : « L'atropine ou la morphine n'ont point d'effets si persistants. Ce fut donc cette Farminia la seule coupable. Un jour d'excès suffit pour rouiller à jamais les jambes d'un sprinter. »

Le Breton s'obstinait contre la guigne; il voulait avec rage sa revanche sur la destinée, puis il s'effondrait, après la course, en de mornes découragements.

Il subissait l'arrogance narquoise des autres, se croyait injurié par le rire du victorieux. A Ostende, à son entrée en piste, le public n'avait eu qu'un léger murmure de curiosité. Des Parisiens, épars dans le vélodrome, l'invectivaient par-dessus les rampes : « Fiacre !... Limace !... » Où était l'homme-éclair, l'homme-flèche dont la seule apparition arrachait des cris d'énergumènes à tout un peuple?... La recette elle-même s'en ressentait. Le directeur ostendais fit remarquer la chose à Ladurelle, d'un ton de reproche. Les feuilles sportives qu'on recevait de France enregistraient en place modeste les défaites. A peine une brève conclusion démoralisante comme celle-ci : « Il nous faudra dire adieu pour longtemps sans doute à l'espoir de retrouver l'idéal sprinter d'antan. Comme les Tournier et les Hubert qui furent en leur temps les rois de la pédale, Le Gallic est tombé brusquement de la première place pour grossir la légion des coureurs de seconde, peut-être même de troisième catégorie. »

Cependant les imprésarios de Paris comptaient encore sur sa popularité pour attirer du monde à leurs guichets. On organisa un match truqué; un rival complaisant reçut ordre de se laisser battre. Cela fournirait aux spectateurs l'illusion d'une réhabilitation. Les connaisseurs pourtant ne se méprirent pas à l'allure du Breton. Lui-même éprouvait comme une rancœur de s'être prêté à ces avilissantes combinaisons. M. Tarral, le même jour, lui signifia froidement qu'en raison de la mauvaise forme actuelle et tant que cette mauvaise forme durerait, ses appointements réguliers seraient diminués de deux tiers. Tous les anciens records détenus par le Breton appartenaient depuis un mois à des nouveaux venus. M. Tarral avait découvert de brillantes recrues auxquelles provisoirement il réservait sourires et billets de banque. Le commerce n'a pas d'entrailles.

Seul, Ladurelle conservait cette fidélité des hommes qui ont vécu vraiment d'une conviction. Il échangeait avec son poulain de longues œillades éloquentes où s'évoquaient la splendeur et le regret du passé. En sa présence, Le Gallic espérait encore. Mais dans le silence des nuits d'insomnie, le Breton regrettait Lannion, la mansarde de la maison Ruello qui fleurait le gruau frais, et les heures de soir où, dans son cotteron blanc, il descendait boulonner les volets chez Sibylle. Sibylle!... Mademoiselle Sibylle!... Depuis la lettre à Ladurelle, depuis Copenhague, il n'avait plus rien su d'elle. Sûrement, on lui aurait tout raconté et elle ne l'excuserait point de son parjure. Il ne songeait guère en ces moments-là aux économies faites, à la petite fortune que ses cent vingt mille francs représentaient pour des provinciaux. Il avait vu depuis un an couler tant d'or autour de lui !... Il ne sentait que sa prostration présente, le vide moral, les ambitions anéanties, avec un besoin puéril d'être consolé, et, comme aux premiers jours de sa vie d'athlète, tout cela se résumait dans cette invocation naïve : « Mam'zelle Sibylle! »

Quand il s'endormait, c'était pour d'atroces cauchemars...

Bizarreries du songe! Kerjan s'y représentait à lui sans trêve. Tantôt c'était, devant la gare de Lannion, le maigre pééliste à face terreuse criant : « Au revoir! » d'une voix si étrange qu'il en restait encore, de loin, tout bouleversé. Tantôt c'était la tête de cire, la tête morte vue sur un lit d'hôpital, le lendemain du Grand Prix. L'épouvante alors l'éveillait en sursaut et il se demandait quel mal involontaire il avait pu faire à ce Kerjan pour être ainsi poursuivi chaque nuit dans le sommeil par la persistante vision. En vrai Breton superstitieux, il augurait de tous ces rêves un nouveau malheur prochain.

## XXII

Le Tout-Lannion vélocipédiste et radical se donnait rendez-vous ce dernier vendredi d'octobre, devant l'ossuaire de Trégastel.

M. Jean-Marie Jézéquel était subitement décédé dans la soirée du mardi, en sa cinquante-cinquième année. Selon le désir exprimé de son vivant, après une première cérémonie religieuse à Lannion, on venait l'enterrer dans ce cimetière de village où reposaient déjà plusieurs générations de Jézéquel.

Un certain mystère entourait cette mort soudaine. M. le maire, depuis quelque temps, semblait atrabilaire et soucieux. Le prix des deux maisons achetées par lui à M. Ruello, rue Duguesclin, n'avait pas été intégralement versé : le marchand de cycles aurait même rétrocédé à perte, disait-on, l'un de ces immeubles à son vendeur. De la part d'un homme réfléchi comme lui, fidèle d'habitude à ses engagements, ce brusque dédit pouvait au moins surprendre. Malgré les apparences, faisait-il de mauvaises affaires? Quelque spéculation néfaste avait-elle tout à coup compromis ses finances? Les ennemis politiques, volontiers enclins à médire, insinuaient que M. Jézéquel ne fut pas toujours envers Le Gallic l'ami désintéressé que louangeaient les affiches électorales : « Il exploite notre champion. L'accroissement visible de sa fortune en est l'indice. Est-ce avec le simple produit licite de son magasin qu'il espérait payer les deux maisons? Le manager est intervenu, a menacé de révélations, pour mettre un terme à ce trafic. Jézéquel a dû céder. Mais toutes ses prévisions budgétaires se sont trouvées bouleversées. De là ses difficultés de règlement avec Ruello pour le second immeuble; de là, son air d'accablement pendant deux mois, et, finalement, la congestion cérébrale à laquelle il a succombé. » On manquait de preuves certaines; mais les commentaires désobligeants allaient leur train quand même. Cependant la présence de Le Gallic en pleurs aux obsèques, celle de Ladurelle, correct et recueilli, semblaient devoir donner tort aux malveillants. M. Ruello lui-même, qui avait accompagné le convoi jusqu'à Trégastel, opinait à voix basse que la librairie comme la boulangerie sont carrières préférables à celles du cycle, et qu'en persévérant dans la vente des livres son pauvre voisin se fût épargné beaucoup de déboires.

En quelques mois, cela faisait deux décès que Lannion devait au cycle : — Kerjan et Jézéquel! — le petit professionnel surmené par les courses de fond, le marchand rongé sans doute par les tracas secrets de son commerce!... Et M. Ruello hochait la tête tristement dans son collier de vieille barbe...

La P. L., voulant rendre un suprême hommage à son président d'honneur, s'était rendue en corps au cimetière, avec bicyclettes. Les machines s'alignaient devant l'église qu'entoure l'enclos funéraire. Le poète Allan-Soisbault, le chanoine Ludovic Marzin — celui-ci récemment affilié aux péélistes — figuraient nécessairement dans le cortège. Ils y apportaient une ostentation de chagrin. Le chanoine, sa soutane retroussée jusqu'aux mollets, se maintenait sans cesse aux côtés de Le Gallic.

Zules lui-même, ayant abandonné pour une heure ses homards farcis, promenait dans cette foule affligée ses yeux arrondis d'hébétude, et le petit bourrelet vaniteux de son menton; il tentait par la dignité de ses attitudes de raviver les souvenirs bienveillants de M. Ladurelle. M. Ladurelle visiblement avait l'esprit ailleurs.

Quand le corps eut été descendu dans la fosse, le sous-préfet, le premier adjoint, M. l'avocat Coadou, comme orateur du parti radical, M. le juge d'instruction, en sa qualité de pééliste fervent, prononcèrent des adieux émus. M. Allan-Soisbault leur succéda, récita un impromptu en forme de complainte. Le chanoine Ludovic Marzin trouva des phrases heureuses pour atténuer les regrets qui se pressaient sur cette tombe : « Chaque individu, qu'il soit chef d'État ou simple particulier, a sa tâche assignée par Dieu. La tâche achevée, pourquoi l'homme survivrait-il? L'histoire des chefs d'État dans ces dernières années est pleine de ces morts instructives. Jean-Marie Jézéquel devait doter la France d'un champion glorieux dont le nom resterait indissolublement uni à celui de notre ville. Toutes les vicissitudes de son existence passée ne semblent-elles pas maintenant avoir été combinées pour ce seul but? Il peut dormir dans la sérénité du devoir accompli. Admirons la sagesse de la Providence, inclinons-nous une dernière fois devant ce cercueil, reconnaissants, respectueux, mais résignés. »

Les assistants, un à un, tête nue, s'approchèrent ensuite de Sibylle. Soit persistance voulue à se distinguer du vulgaire, soit que la catastrophe l'eût prise au dépourvu pour sa toilette, l'orpheline présidait à ces funérailles en costume cycliste, avec pantalon et bas de deuil : un court voile de crêpe, enroulé autour d'un canotier de toile cirée noire, lui dissimulait à demi le visage ; elle souleva le crêpe pour accueillir les condoléances de chacun. Toute défigurée par les larmes, elle serrait les mains offertes, répondait: « Merci! » d'une voix blanche, qui s'étouffait sous le mouchoir porté perpétuellement devant la bouche.

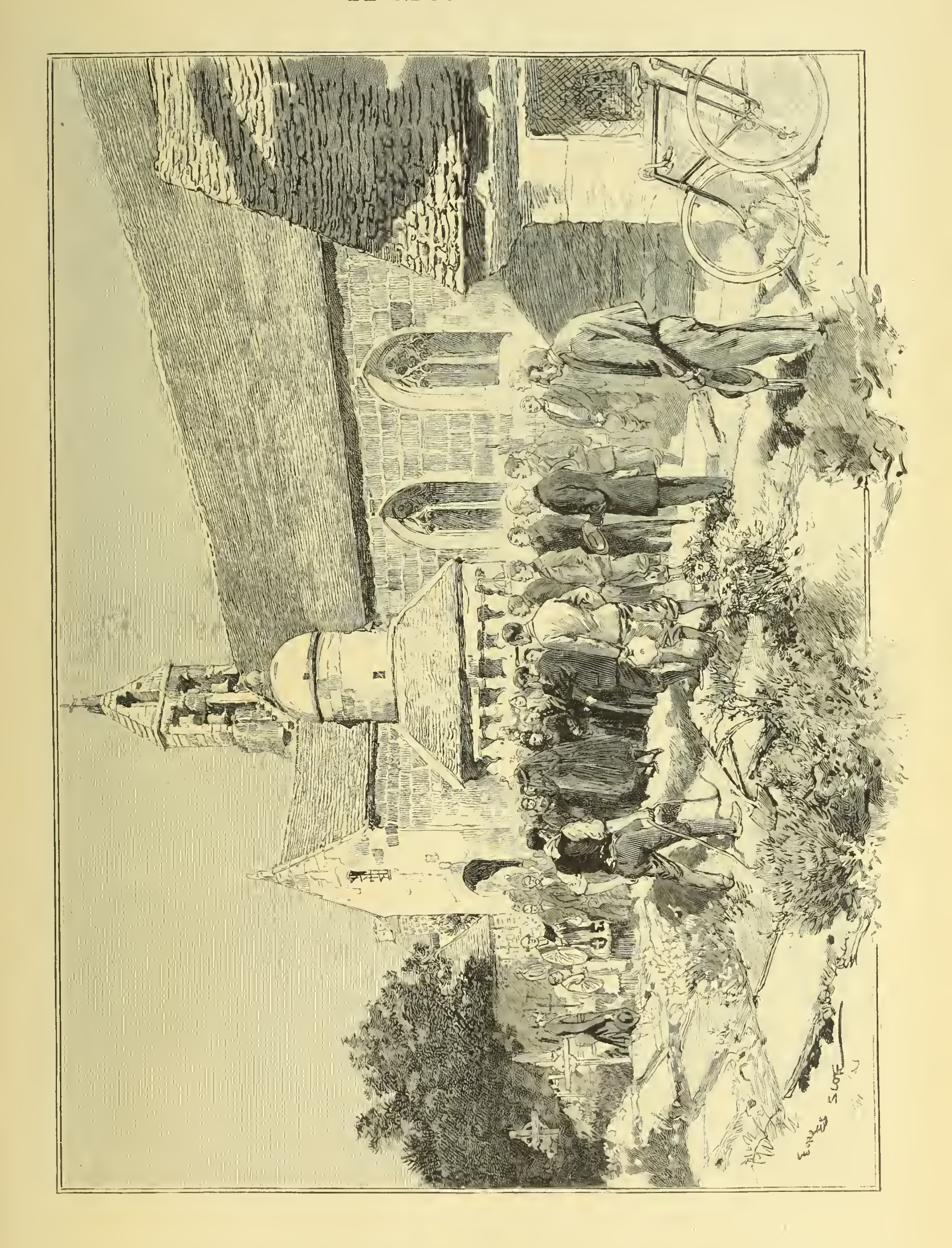
Le Gallic s'avança le dernier. Arrivé par l'express de Paris, le matin même, il n'avait encore pu échanger avec la jeune fille qu'une brève phrase de sympathie. Les doigts glacés de Sibylle se crispèrent dans la main charnue du coureur. L'un et l'autre, quelques secondes, s'observèrent silencieusement. Le Gallic cherchait en vain des mots qui eussent exprimé à la fois la tendresse, le repentir et la pitié. Trop de pensées diverses s'agitaient et s'embrouillaient dans son cerveau pour qu'il pût les émettre en paroles coordonnées.

— Je vous attends, à six heures, chez moi! fit enfin Sibylle entre deux sanglots. Vous frapperez à la petite porte qui est à droite du magasin. Il faut à tout prix que je vous parle...

Pour la première fois, elle ne le tutoyait plus.

Les dames Salaün, l'entraînèrent, toute suffocante, vers une voiture.

Le retour des péélistes fut bruyant. Après ce mutisme contraint du cimetière, les Lannionnais retrouvaient leur verbiage sonore. Guyomar justifia la définition malveillante du mot « pééliste »;



il prit une pelle sur un tas de cailloux dans la descente de Gueradur. On se disputait l'honneur de pédaler auprès de Le Gallic. Pour eux, il demeurait l'invaincu, l'irrésistible sprinter. Est-ce qu'une défaite hors de France prouve quelque chose?... On connaît la mauvaise foi des étrangers. A Stockholm, à Copenhague, à Bruxelles, à Ostende, ce n'étaient certainement que résultats faussés. Sur le sol national nul encore n'avait pu le battre. Seules, les courses françaises décident de la valeur des hommes. Le chanoine honoraire de la cathédrale d'Erzeroum dépensait son éloquence dans ces dialectiques enthousiastes. A les entendre ainsi tous, l'un après l'autre, le Breton revivait les heures les plus enivrantes de sa célébrité. L'œil découragé de Ladurelle contredisait ouvertement à ses hyperboles. Et lui aussi, le recordman déchu, il savait bien que, malgré les apparences d'une vigueur toujours égale, quelque rouage était définitivement brisé dans son mécanisme de vitesse. Et cependant, il écoutait ces apologies fanatiques. Son orgueil s'y complaisait avec délices. Malgré l'appréhension de nouveaux désastres, il éprouvait le besoin de lutter encore, de s'acharner contre son propre déclin, de ramener la victoire sur son pneu d'avant. En même temps, c'était, dans la tristesse même de ce jour funèbre, une sorte de bien-être amollissant à savourer ces longues flatteries, le souhait qu'elles se continuassent toujours, indéfiniment, l'ambition paisible de subsister, pour tous ceux-là qui l'admiraient, dans l'intégralité de la gloire présente.

Le Gallic se rendit chez Sibylle avec une heure de retard. Il passa devant la boulangerie Ruello. Gaud, la vieille ménagère, qui tricotait devant la porte, lui envoya de la tête un petit bonjour amical. Il leva les yeux alors jusqu'à la mansarde que la vue de cette brave femme lui rappelait; il avait vécu là les jours les plus paisibles de son adolescence. La devanture du magasin de cycles était close : un écriteau, collé au volet central, portait l'annonce traditionnelle : « Fermé pour cause de décès. » Toutes les sensations déjà subies près de l'ossuaire de Trégastel l'assaillirent une seconde fois devant cet écriteau. Elle était seule maintenant et orpheline, celle qui encouragea si ardemment ses débuts, celle que, depuis, il avait tant de fois négligée ou contristée. Un loquet grinça, la porte s'entrouvrit et Sibylle l'introduisit dans le couloir qui, contournant le magasin, accède à l'arrière-boutique. Une lampe était allumée.

La jeune fille, sitôt rentrée, avait prétexté d'un repos nécessaire pour écarter ceux qui s'ingéniaient à la consoler. Assise à la petite table où elle dinait chaque soir avec son père, elle attendait Yves. Des papiers de toutes sortes, — factures détachées, registres ou livres de commerce, — étaient étalés devant elle. Au bruit que fit le marteau de la porte, annonçant la venue de Le Gallic, elle avait serré précipitamment dans son buvard une liasse de lettres que sans doute le champion ne devait pas voir...

Elle le fit asseoir à côté d'elle, sous la lampe. Il craignait une effusion de sanglots comme au cimetière. Mais Sibylle était calme et, sinon tout à fait rassérénée, du moins vaillante et résolue. On la devinait prête à quelque grave détermination. Le Gallic s'excusa de son retard.

— Je vous ai fait m'espérer un peu longtemps, mam'zelle Sibylle! murmura l'ancien mitron, dans ce jargon lannionnais où « espérer » est synonyme d' « attendre ». Ça n'est pas ma faute, c'est celle des péélistes... Guyomar, Jégou, l'abbé Marzin... je ne pouvais plus me débarrasser d'eux.

Elle répondit d'une voix sourde qui semblait rendre aux mots leur signification régulière.

— Oui, mon ami, je vous ai espéré longtemps!...

Ses regards assombris par les larmes de l'après-midi errèrent un moment le long des murs de plâtre nu, puis ils s'arrêtèrent en bas, près de la cheminée sur des espadrilles à fleurs de laine rouge, la dernière chaussure du défunt. Cette vue lui causa un petit frisson, aussitôt réprimé.

— Demain peut-être, dit-elle, vous allez regagner Paris, et Dieu sait quand nous nous reverrons.

Il sursauta, anxieux, déconcerté. Elle poursuivit :

— J'ai en conséquence des communications importantes à vous faire.

Le Breton, les deux coudes aux genoux, l'écoutait. Elle obliqua un peu sa chaise de manière à éviter la lumière trop directe de la lampe qui eût pu trahir sur sa physionomie des choses qu'elle voulait taire.

Dès l'engagement de Le Gallic à l'*Atalante*, elle soupçonnait les conventions secrètes de son père avec M. Tarral. Mille menues révélations avaient confirmé ses soupçons depuis lors. Son père mort, et avant l'apposition des scellés, elle compulsa et mit en sûreté une partie de la correspondance commerciale ou politique. Par un accusé de réception de M. Tarral, postérieur de quelques jours seulement à la visite de Ladurelle, elle connut la renonciation brusque consentie par son père, vraisemblablement après des sommations verbales du manager. Une lettre de Ladurelle lui-même laissait peu de doute à ce sujet. M. Jézéquel, qui s'était engagé maladroitement envers son voisin Ruello pour le solde de la seconde maison à date fixe, désespérant de s'acquitter sans faire frapper l'immeuble d'une lourde hypothèque, avait préféré le rétrocéder. C'était déjà une blessure d'amour-propre pour le commerçant. Puis de mauvais propos circulèrent en ville. Dans la poche même du veston que portait le marchand de cycles, le jour de l'apoplexie, elle trouva une lettre anonyme, émanant apparemment de M. Libouban, et qui annonçait de prochains scandales :« ... On connaîtrait bientôt, grâce à des procédés d'investigation irrécusables, le compte exact de M. Jézéquel à l'*Atalante*... on saurait s'il arrondissait sa fortune avec les deniers municipaux ou avec ceux du seul Le

Gallic... » Ç'avait été le coup de grâce qui précipita la congestion finale.

En présence du champion, Sibylle se recueillit un instant. Sa piété filiale aurait l'héroïsme des grands mensonges.

— Mon père vous aimait, vous le savez, comme si vous eussiez été son propre enfant. Il servait non seulement votre renommée, mais vos intérêts. Il prit à cet effet — et à votre insu — de sages précautions. Dans la crainte que l'inexpérience ou la frivolité vous fissent gaspiller à Paris toutes les sommes que vous receviez, il convint avec M. Tarral qu'une partie de vos gratifications de coureur lui serait provisoirement attribuée. Ces sommes s'élèvent aujourd'hui à près de trente-cinq mille francs; elles devaient constituer un capital de réserve que vous trouveriez intact à votre majorité.

Le Gallic soupira avec une expression de reconnaissance navrante :

— Le bon patron!

Sibylle reprit :

— Il a été surpris par la mort, sans pouvoir vous désigner testamentairement comme légataire pour ce qui en équité vous appartient. Mais je connaissais ses volontés; je m'en ferai la loyale exécutrice. Le notaire de la succession, jusqu'au jour où vous serez en âge d'en disposer vous-même, restera dépositaire de cet argent.

— Cet argent? Mais je n'en veux pas, mam'zelle Sibylle!... gardez-le! gémit l'ancien mitron.

Je n'ai point de générosité à recevoir de vous, mon pauvre ami!

Il devenait plus communicatif, plus suppliant :

— Pourquoi dites-vous ça?... pourquoi ne me tutoyez-vous plus comme autrefois?...

Elle écarta d'un geste le bras qui s'était posé sur son épaule.

— Oh! fit-elle, à présent que me voici toute seule, sans famille et sans défense, je dois calculer la portée de mes moindres mots... On interprète si mal les choses en province!...

Elle eut un sanglot.

— Mam'zelle Sibylle! implora-t-il, je ne veux pas que vous pleuriez.

Mais les larmes redoublaient.

— Il me faudra vendre le fonds de commerce... Mon père mort, comment tiendrais-je une boutique où il ne vient jamais que des hommes?

— Mam'zelle Sibylle! répétait le Breton, à genoux maintenant devant elle. Mam'zelle Sibylle! ne pleurez pas!... Je quitterai le métier de coureur, je me ferai votre aide, votre domestique; je forcerai les gens à vous respecter...

— Vous ne savez pas ce que vous dites, mon brave Le Gallic! Ce serait là vraiment belle matière à calomnie... Ah! croyez que je suis bien à plaindre.

Elle se tenait la tête de ses deux mains. Le Gallic profita de ce qu'ainsi elle ne pouvait pas le voir et, s'approchant doucement, la baisa près de la tempe, sous les frisons.

Sibylle se redressa, le toisa d'un regard hautain.

— Pardonnez-moi encore cette fois, mam'zelle Sibylle!

Tout bas, il ajouta, en désignant du regard, au-dessous d'eux, la chambre du disparu :

— Imaginez que c'est lui qui vous embrassait!

Dans le visage pâle de l'orpheline une rougeur s'allumait :

— Tu es donc redevenu le bon petit gars de jadis? murmura-t-elle avec un presque sourire.

— Oui, mam'zelle Sibylle! je n'ai pas tant changé qu'on le pense. Vous voyez bien que vous me redites : « tu » comme au temps que j'étais mitron.

Ils se faisaient face, debout tous deux. L'abat-jour descendu sur la lampe laissait les physionomies dans une région demi-obscure où s'enhardissait la parole.

— Que vas-tu faire, toi, maintenant? demanda-t-elle d'une voix qui semblait dicter la réponse.

— Ce que vous ordonnerez, mam'zelle Sibylle! répondit lentement le coureur.

— Il ne faut point que tu reparaisses en piste. Peut-être ton heure de gloire est-elle passée. Ici ta réputation reste entière, cela suffit. Ne vivrais-tu pas heureux à Lannion?

— Près de vous, mam'zelle Sibylle, je serais heureux partout, ma Doué!

Il osa lui prendre la taille; elle ne se défendait plus..... Il y eut des paroles prononcées si bas qu'elles se perdirent dans la pénombre de l'arrière-boutique.

— Alors, vous m'avez pardonné mes manquements?

— Evidemment. Vous m'aviez donné votre parole; sans doute vous l'avez tenue depuis. D'ailleurs, à votre âge, tous les gars passent par là!

Il n'eut pas le courage de la détromper.

Elle reprenait le « vous », car, s'il n'était pas encore l'époux, il avait cessé d'être le gamin complaisant qu'on utilise, le soir, à boulonner des volets. Elle souleva la lampe.

— Venez dans le magasin, fit-elle; il est à nous deux désormais.

Des lueurs rapides coururent sur les rayons de cycles, sur les guidons nickelés.

— Il y a dix-sept *Atalante* arrivées d'hier... Celle-ci est pour M. Allan-Soisbault, celle-là pour l'abbé Marzin... Mais je pense encore à notre petit Kerjan. Que dirait-il aujourd'hui?...

Le Gallic plissa le front, sans répondre d'abord.

— Expliquez-moi donc mieux ce que vous me disiez dans l'oreille tout à l'heure. Comment avez-vous pu aimer un pauvre mitron tel que moi?

— Tu n'es plus ni pauvre, ni mitron, puisque tu t'appelles Le Gallic, gagnant du Grand Prix de Paris, champion du Monde. Ce matin encore tu avais moins de modestie.

Puis, comme il répétait sa question, elle ajouta :

— Ne cherche pas. C'est si bizarre, un cœur de femme.

On cogna aux volets. Sibylle entr'ouvrit la porte du magasin.

Gaud, la servante du voisin Ruello demanda si M. Le Gallic était là : M. Ladurelle et M. Ruello l'attendaient dans la boulangerie.

— Dites-leur que je les rejoins dans cinq minutes, répondit le champion du Monde.

La vieille s'éloigna. Ils entendirent ses sabots taper sur le trottoir. Cette apparition imprévue les ramenait à la réalité du moment. Sibylle eut comme un remords subit. Elle balbutia :

— C'est mal peut-être, un pareil jour, ce que nous avons dit là.

Alors tous deux, en bons Bretons s'agenouillèrent au milieu du magasin, parmi les guidons et les pneus, et ils firent une prière pour les morts.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le Gallic trouva Ladurelle attablé avec le boulanger. C'étaient deux amis sûrs : il leur confia tout de suite son bonheur.

— Vous serez mes témoins, au mariage... Lannion n'aura jamais vu de noces pareilles. Je ferai les choses royalement.

Ladurelle, après un moment de méditation, déclara :

— C'est le seul dénouement rationnel... Champion du Monde, puis marchand de cycles... On se marie jeunes en Bretagne... N'importe! Je ne retrouverai pas de sitôt un sprinter qui te vaille.

Le patron Ruello, la voix mouillée, opinait philosophiquement.

— Le soir des obsèques de Jézéquel!... Ah! la vie a d'étranges coïncidences!... Le malheur des uns étaie le bonheur des autres.

Le patron Ruello n'aimait pas le cycle.

— Donc, tu vas vendre des bécanes, petit ! c'est une vogue qui ne durera point. On dit que l'automobile fait des progrès. Vous seriez assez riches pour vivre rentiers, mais je conçois, mon gars, que tu préfères continuer le travail. Avant cinq ans, comme tu seras bon payeur, je t'aurai cédé ma boulangerie.

A la muraille pendait un dessin grossier qui représentait un grand-père Ruello, accoudé sur sa faux de guerre, avec les guêtres et les grègues des chouans.

— Les pédales, peuh! ajouta-t-il en caressant son collier de barbe grise, ce n'est pas sur des pédales que nos anciens ont couru le monde!

Le patron Ruello avait été coquet dans la vingtième année; il chiffonna son pantalon de bure, les yeux toujours sur l'image du grand-père.

— Après tout, je ne demande à ces machinettes que de nous ramener le vieux costume; car, on doit le reconnaître, il est plus plaisant pour la jeunesse.

REMY SAINT-MAURICE.

FIN





# L'ENTRAVE

Par Mme DANIELLE D'ARTHEZ. — Illustrations de MARCHETTI

Marie-Magdeleine, debout au milieu du salon, jeta un coup d'œil autour d'elle, redressa d'une main effilée les feuilles en éventail d'un palmier, imprima une courbe gracieuse à des grappes de lilas mauve sortant d'un tube de faïence chinoise et, après quelques minutes de rêverie satisfaite, se retourna vers le trumeau de glace placé entre les deux fenêtres. Son sourire s'accentua.

L'étroit panneau réfléchissait, gracieuse extrêmement, une femme petite, élégante, une beauté blonde au teint mat, aux yeux brillants, aux lèvres rouges, aux dents étincelantes. De cet ensemble se dégageait une exubérance de vie, une joie d'exister, une gaieté d'être ; ses yeux semblaient refléter la radieuse lumière d'un jour de mai; des points d'or y scintillaient comme des paillettes vivantes...

Elle eut un joli rire silencieux en se regardant, adressa à son image un amical signe de tête... puis fit miroiter, par de souples mouvements du buste, les cascades de perles garnissant sa « tea gown » faite de ces soies anglaises aux teintes pâles, qui ont des plis d'une grâce esthétique...

Esthétique, Marie-Magdeleine l'était dans sa toilette, plus que dans l'ameublement de son salon.

Son tact, raffiné pour l'agencement de tons et de formes qui pouvaient mettre en relief sa physionomie, l'était moins pour le choix des mille et une choses constituant un intérieur harmonieux.

Quelques fauteuils anciens recouverts de bergeries au petit point étaient les seuls objets



intéressants; deux tables à jeux en marqueterie trop neuve, reluisaient par toutes leurs dorures criardes et leur placage peu artistique; il y avait des bronzes lourds de formes; dans un angle une affreuse potiche en faux Saxe; et, sur les tables, sur les consoles, sur la cheminée, un amas d'incroyables petits bibelots, faïences et minuscules terres cuites, lapins coloriés, souris, hottes en barbotine, en filigrane... Encombrement d'un goût vulgaire.

L'ensemble, cependant, grâce aux fleurs et aux plantes vertes disséminées partout, était agréable; et ce salon pouvait passer pour l'un des plus élégants de Montpazier, sous-préfecture industrielle où l'on s'occupe peu des raffinements du luxe moderne.

En entendant le bruit de la sonnerie électrique, Marie-Magdeleine consulta une pendule de voyage posée sur une console...

— Déjà! murmura-t-elle. A deux heures, une visite!

Elle était encore peu au courant des usages de la province; elle avait quitté Paris depuis quelques semaines seulement, aussitôt après son mariage avec M. Robert Le Clercq, avocat à Montpazier. Elle inaugurait son jour de réception.

Elle ne conservait de ses visites de noces que le souvenir confus de beaucoup de visages inconnus, de beaucoup de salons sans luxe, et surtout de l'ennui d'avoir eu à subir partout les mêmes questions, auxquelles elle fit les mêmes réponses... De sorte qu'elle envisageait avec un certain effroi ce qu'allaient être ses visiteuses. Chez elle, elle pourrait les étudier à son aise et faire une sélection, laissant de côté les plus nulles et les plus antipathiques.

Sans se faire annoncer, la belle-mère de Marie-Magdeleine entra; une dame vieille, à la démarche lente, aux traits accentués, vêtue d'épaisse soie noire. Elle avait un aspect rigide. Elle vint embrasser la jeune femme.

— Bonjour, Marie-Magdeleine... Etes-vous mieux, ma chère?

— Mieux? Ai-je été malade?

— N'aviez-vous donc pas hier une névralgie?

— Oh! c'est fini...

Mme Le Clercq aperçut les deux fenêtres ouvertes.

— Quelle imprudence! Et vous êtes en robe légère!

— Mais je vous assure, je ne souffre plus! s'écria Marie-Magdeleine d'un ton suppliant, car la vieille dame fermait impitoyablement les fenêtres, malgré le radieux soleil inondant le jardin, et retournait vers sa belle-fille sans vouloir remarquer son ennui. Elle vint s'asseoir près d'elle, d'un air d'affection.

— Vous êtes ravissante aujourd'hui, mignonne! Cette toilette vous habille merveilleusement. Robert est-il ici?

— Non, Robert est au Palais... On plaide je ne sais quelle affaire... Qu'est-ce que c'est que ceci?...

L'œil brûlant de curiosité, Marie-Magdeleine regarda Mme Le Clercq dénouer les rubans d'un paquet de forme allongée... Elle poussa une exclamation de plaisir, en voyant dans une boîte incrustée d'argent, un délicieux éventail ancien, peint sur vélin, et monté en ivoire découpé, sculpté avec un art très délicat.

— Oh!... c'est Robert qui a pensé à m'offrir cela!

— Mais non, ma petite, c'est moi. J'ai remarqué le désir que vous aviez de cet éventail, lorsque vous l'avez aperçu chez Faucon. Alors je l'ai fait venir.

— Chère madame!... Que vous êtes bonne!...

Avec une joie d'enfant, Marie-Magdeleine ouvrit l'éventail et, se mirant dans une haute glace placée sur la cheminée, prit la pose d'une danseuse de menuet, retroussa d'une main sa jupe sur son pied cambré, et exécuta une révérence précieuse et prolongée.

— Je suis charmée de l'avoir, pour aller au théâtre demain. On jouera *Manon*. J'adore *Manon*.

— Mais vous n'irez pas, ma chère petite, dit Mme Le Clercq, du ton de la plus impérieuse mansuétude... Impossible!...

Marie-Magdeleine s'arrêta, interrompant un glissé, et leva les sourcils...

— Je n'irai pas?

— Non. Il serait imprudent de sortir le soir, avec ces névralgies.

— Je suis guérie... Je ne souffre plus...

— Mais cela peut recommencer... Non, n'insistez pas; vous me feriez un réel chagrin! Je tiens à à votre santé. Je suis responsable de vous. Que dirait votre père si vous tombiez malade?

— Je ne tomberai pas malade; et mon père prenait beaucoup moins de souci de mes petites crises nerveuses! Je vous assure qu'il ne m'a jamais défendu quoi que ce soit. Vous connaissez son respect de la liberté des autres. Il a coutume de dire: Je n'impose ma volonté à personne; et je désire que personne ne gêne la mienne!

— Façon de parler; s'il vous voyait malade, il ferait ce que je fais: il vous supplierait de vous priver d'un léger plaisir, pour éviter une aggravation...

— J'aurais voulu voir ce qu'est une représentation d'opéra à Montpazier...

— Vous le verrez plus tard...

— Quand? Il n'y a pas de saison théâtrale, ici; rien que des troupes errantes, de passage...

— Je vous prie, Marie-Magdeleine, restons-en là... Je regrette de vous voir désappointée: mais c'est un bien petit sacrifice, ma chère. Et si vous avez un peu d'affection pour moi, vous me le ferez sans plus de discussion.

Marie-Magdeleine ferma l'éventail d'un air boudeur, et le posa, sans plus le regarder, sur une table...

— Et, continua Mme Le Clercq en lui prenant la main et lui parlant avec beaucoup de douceur, j'ai

une légère... critique à vous faire... Oui, j'ai vu chez Mme Lignière une chose qui m'a un peu étonnée.

— Chez Mme Lignière?... Qu'est-ce que c'est, Mme Lignière?...

— Ma vieille amie, la veuve d'un inspecteur des forêts.

— Ah oui! Je ne la connais pas; elle était absente lorsque nous sommes allés pour la voir, Robert et moi...

— Justement. Vous avez laissé votre carte...

— N'est-ce pas l'usage?

— Mais, cette carte, je l'ai vue... « Madame Le Clercq de Bois Saint-Marcel. »

Marie-Magdeleine rougit un peu.

— Bois Saint-Marcel est le nom de mon père, et j'y tiens.

— On prend celui de son mari, il me semble!

— Je l'ai pris, mais rien ne m'empêche d'y ajouter le mien. Vous avez bien à Montpazier, dans vos dynasties de commerçants, des gens qui ont cet usage.

— Sans doute. Dans certaines familles, plusieurs frères, pour se distinguer les uns des autres, ont ajouté le nom de leur femme au leur; le cas n'est pas le même.

— Non, mais je pense que mes raisons valent les leurs.

— On croira de votre part à une vanité.

— On peut y croire, si l'on entend par là que je suis fière de mon nom...

— Les prétentions nobiliaires peuvent paraître ridicules...

— Aux gens de Montpazier! interrompit vivement Marie-Magdeleine. Pourquoi leur ferais-je le sacrifice de mes idées?... Orgueil nobiliaire? Oui! je l'avoue, j'en ai; mais j'y ai droit, et cela ne peut être ridicule, étant justifié!

Mme Le Clercq regarda sa belle-fille avec un peu de sévérité. Marie-Magdeleine fit un effort, reprit son sourire gracieux, et cessa de défendre sa cause.

— J'ai commandé pour vous d'autres cartes, dit aimablement la belle-mère en se levant pour sortir. Au revoir, mignonne; vous êtes vraiment exquise, savez-vous? J'ai idée que Frémaux ferait de vous un ravissant portrait... Nous verrons cela quand nous irons ensemble à Paris...

La jeune femme rougit de plaisir. Avoir son portrait par Frémaux, le peintre de toutes les élégances, était pour elle une joie inespérée...

En gagnant la porte, Mme Le Clercq aperçut, sur une console, une petite bonbonnière d'ivoire, ornée d'une miniature.

— Qu'est-ce que ceci? demanda-t-elle.

La miniature représentait des armoiries.

— Nos armes: de Bois Saint-Marcel porte d'azur au pairle d'or, accompagné de trois besants de même.

— C'est très joli! dit Mme Le Clercq, gardant la boîte et faisant un pas pour sortir...

Marie-Magdeleine avança la main...

— Dans le même ordre d'idées que les cartes de visite, reprit doucement la dame. Vous n'êtes plus mademoiselle de Bois Saint-Marcel, vous êtes madame Robert Le Clercq. Et ces sortes de fantaisies seraient jugées ridicules; je connais mieux que vous l'esprit de Montpazier. On croirait à un blason de fantaisie... Il faut être Montmorency, Rohan, La Rochefoucault, pour se permettre d'afficher des armoiries. Autrement, on inspire quelque railleuse méfiance. Au revoir, ma charmante petite bru.

Restée seule, Marie-Magdeleine serra avec force ses deux mains l'une contre l'autre, modula un « oh! » qui exprimait clairement une foule de sensations désagréables, et commença une valse rageuse autour du salon...

Cette façon animée de se détendre les nerfs l'empêcha d'entendre annoncer un visiteur, avec lequel elle se trouva vis-à-vis subitement. Elle s'arrêta net, très confuse d'abord; puis, le reconnaissant, elle lui tendit la main avec un sourire.

— Ah!... monsieur Darlot!... Heureusement, c'est vous!... Si tout autre m'avait vue valsant!...

— Oui, cela manque de correction...

Ils revinrent ensemble vers un canapé blotti sous une haie de palmiers...

Le nouveau venu était un homme de haute taille, de figure intelligente et d'une réelle distinction.

Un oisif, René Darlot; un esprit cultivé, d'une rare délicatesse d'idées, curieux de choses d'art, et qui s'ennuyait dans l'existence, par une sorte de paresse à réagir contre les chagrins intimes qui l'avaient atteint. Plusieurs années auparavant, il perdit une sœur plus jeune que lui et très tendrement aimée. Ce malheur le terrassa; depuis il restait morose, ne s'éveillant que pour les questions d'esthétique.

Il avait une attitude indifférente; il parlait peu, mais ses phrases incisives et axiomatiques n'étaient pas banales. D'un mot, il savait caractériser choses et gens.

Il passait les mois d'hiver à Paris; l'été à Montpazier, dans une petite villa bâtie au bord de la rivière, autrefois pittoresque, maintenant souillée par toutes les fabriques installées sur les rives.

C'est à Paris qu'il avait connu Marie-Magdeleine; il pensait même quelquefois que, s'il n'avait pas renoncé définitivement à vivre pour lui-même, à se créer une famille, c'est cette fille enjouée, gracieuse, raffinée... et bonne, qu'il eût voulu choisir... mais, quoiqu'il eût à peine quarante ans, il se déclarait fini, usé, vieilli, centenaire! Il se considérait comme un ancêtre; la vie ne pouvait plus lui apporter que des tristesses; à quoi bon jeter l'ombre de sa précoce vieillesse sur cette matinée de mai, sur ce rayon d'aube qu'était l'âme de Marie-Magdeleine.

Elle lui rappelait un peu la sœur qu'il avait perdue. Enfant légère et mobile de caractère, elle avait des rires gais qui lui faisaient revivre l'autre; et

aussi ses moues boudeuses, suivies de réflexions excentriques sur les gens qui l'ennuyaient. Cette ressemblance la lui avait rendue chère; il la traitait en petite qu'on a vue très jeune; il ne se gênait point pour lui adresser des observations railleuses, qui la piquaient vivement et qu'elle oubliait aussitôt.

Il était, du reste, familier dans la maison du docteur de Bois Saint-Marcel, le plus aimable, le plus Parisien, le plus mondain des médecins pour dames.

Avec une inépuisable complaisance, le docteur menait sa fille dans le monde, presque chaque soir. Il était fier de sa beauté, et il avait en ses bons principes la plus entière confiance; car invariablement il la laissait toute la soirée, sans s'inquiéter de ce qu'elle pouvait dire ou faire. Et Marie-Magdeleine, qui avait parfois des mots d'enfant terrible, disait :

— J'ai un père peu encombrant; je le reprends au vestiaire avec ma sortie de bal...

Plusieurs fois, Darlot usa de sa réelle influence sur l'esprit de sa petite amie pour couper net à des flirts qui lui paraissaient dangereux. Un mot acéré, mettant en relief quelque imperfection du flirteur, suffisait généralement, car elle avait une crainte vive du ridicule.

Il apprit avec un sentiment chagrin qu'elle allait épouser Robert Le Clercq et, comme il était assez intime avec le docteur pour lui laisser voir sa pensée, il ne s'en cacha point...

— Mais qu'avez-vous à reprendre? La position et l'âge de Robert sont convenables pour ma fille...

La fortune même était inespérée, les Bois Saint-Marcel n'ayant rien. Leur existence était un de ces problèmes parisiens posés en ces termes : Pas d'argent, une vie mondaine...

A ce point de vue, Robert faisait preuve de désintéressement en épousant une femme sans dot. Il venait de terminer ses études de droit, à Paris, où il connut sa fiancée... C'était un homme sérieux, de mine réservée, que l'on n'eût guère cru capable d'un emballement de cœur... et Darlot s'étonna que la grâce toute spontanée et jeune de Marie-Magdeleine eût quelque prise sur une telle nature...

— Elle est si peu raisonnable!... dit-il.

— C'est vrai... mais elle va se trouver sous la direction de M<sup>me</sup> Le Clercq, la mère de Robert...

— Oui... elles habiteront la même ville... Ah! une objection encore... Que deviendra Marie-Magdeleine loin de Paris et de la vie qu'elle aime?...

— Elle s'y habituera vite... Et, vous savez, elle aura là-bas une installation admirable... M<sup>me</sup> Le Clercq possède un hôtel bâti au dix-huitième siècle, qui est une merveille!... Vous verrez cela, vous, amateur du beau!... Il y a des trumeaux et des dessus de portes peints par Boucher, des panneaux de Ranson, des meubles, des tapisseries...

Darlot interrompit avec impatience...

— Oui... mais Marie-Magdeleine?

— Eh bien! elle habitera, avec son mari, le premier étage de l'hôtel; M<sup>me</sup> Le Clercq se réserve le rez-de-chaussée...

— Elle habitera avec sa belle-mère! répéta Darlot consterné.

— Pas avec sa belle-mère!.. L'étage au-dessus, c'est très différent. Vous ne prétendriez pas que je suis le commensal du boursier qui gîte à l'entresol... Je ne le salue même pas... Vous voyez qu'on peut vivre sous le même toit sans se gêner mutuellement...

— C'est tout différent en province...

— M<sup>me</sup> Le Clercq, d'ailleurs, est une femme excellente. Sa bonté est connue.

— Je sais... Je l'ai entendu dire...

— Alors... elle épargnera à ma fille le tracas d'agencer son ménage; elle l'aime beaucoup. Elle la comble de présents... Elle sera trop faible pour elle, j'en suis sûr...

René Darlot effila sa moustache d'un air perplexe et peu convaincu; le docteur, renonçant à prodiguer vainement son éloquence, s'écria :

— Ah! Et puis, il fallait bien qu'elle finît par se marier! Pensez-vous qu'il soit agréable d'avoir la garde d'une grande fille de vingt ans, beaucoup trop jolie!... Je ne suis pas taillé pour ce rôle d'ange gardien. Je m'y sens gauche... Que je vais être heureux, de pouvoir reprendre un peu de liberté!... Je n'ai pas quarante-cinq ans, savez-vous?...

Non; il avait dix ans de plus; mais il portait beau, il avait les cheveux noirs, l'œil vif, les dents blanches, la tournure élégante.... et pouvait se dire plus jeune que beaucoup de jeunes gens modernes.

Darlot abandonna la discussion, mais il garda son intime pressentiment du malheur futur de Marie-Magdeleine. C'était un original; il partit aussitôt pour Anvers, sous le prétexte d'aller étudier les peintures de Rubens, et son absence se prolongea jusqu'à ce jour, où il revenait voir son amie, aussi tranquillement que s'il l'avait quittée la veille...

Du reste, habituée à sa façon d'agir, elle ne parut pas surprise de le voir; il disparaissait parfois plusieurs semaines, durant lesquelles on l'apercevait à peine de loin, au théâtre ou dans quelque musée. Dans ces moments, il évitait ses amis, détournant la tête pour ne pas les voir; — puis il reparaissait sans autre explication, reprenant avec aisance son intimité au point où il l'avait laissée.

Il s'assit auprès de Marie-Magdeleine et, la regardant d'un air scrutateur, vit qu'elle avait éprouvé une contrariété... mais il la savait très diplomate, rétive à toute inquisition, et capable de cacher fort bien ses sentiments.

Il ne fit aucune question... Ses yeux errèrent autour de la pièce.

— Joli, ce salon... Ah! voilà donc les fameux dessus de porte!... de Boucher... disait le docteur.



Jamais! ce ne sont que des copies assez bonnes... Voici une boiserie sculptée, d'un beau style... Et ces petits Amours joufflus, au plafond, sont amusants... Oh! cela fleure le dix-huitième siècle, ici!... les fauteuils au petit point sont remarquables. Et vous, chère madame, vous l'êtes aussi, remarquable; vous êtes dans le style : vous avez l'air d'un pastel de Rosalba!...

Marie-Magdeleine sourit... elle aimait les compliments.

— Vous allez m'appeler chère madame?

— Sans doute; le mariage vous a donné une allure digne et respectable, qui ne permet plus de vous appeler Marie-Magdeleine... Hein!... Qu'est-ce que c'est que ça?

Il venait d'apercevoir la profusion de petits bibelots épars sur la cheminée... Il prit un singe colorié jouant de la guitare, et l'examina sérieusement; il conclut :

— Horrible! c'est vous qui avez ce goût-là?

— Oui, c'est moi, riposta-t-elle dépitée... Vous n'approuvez pas?

Il leva le doigt d'un air sévère :

— Il faut jeter tout cela... C'est déshonorant pour le salon style rocaille où vous avez l'honneur de figurer en ce moment!... Les Amours du plafond finiront par se laisser choir là-dessus pour casser tout. Oh!... ces faux Saxe, ces fleurs de porcelaine, ce naïf petit panier de filigrane!... Fi!... Marie-Magdeleine... rougissez!...

— Monsieur Darlot, vous manquez de politesse!

— Marie-Magdeleine, vous manquez de sens artistique... Votre âme est fermée aux belles formes. Je vous ai vue bâiller à la lecture du *Roi Lear*. Voici un joli éventail...

— Ma belle-mère vient de me l'offrir...

Darlot leva les sourcils :

— Elle a pour vous des attentions rares... Ce bibelot est charmant... Mais je ne vois pas cette boîte à mouches que je vous offris, et dont vous fîtes une bonbonnière...

— Ma belle-mère l'a prise...

— Ah!... Vous échangez des présents?...

— Mme Le Clercq l'a prise parce que mes armoiries y étaient peintes; il paraît qu'ici c'est ridicule!...

— Et que dîtes-vous, madame?

— Rien. Je n'avais rien à dire... Seulement, je ne puis faire à Mme Le Clercq le sacrifice de renoncer à la chose à laquelle je tiens le plus... la preuve que nous ne sommes pas des gens du peuple, et qu'en remontant trois ou quatre générations, on ne trouvera pas quelque tisserand, sabotier ou batteur de fer dans notre ascendance.

— Dieu et mon Roy! Voilà qui est beau... Vous avez le devoir d'être fière de votre race. Ce sentiment est le seul un peu esthétique que je vous connaisse... Il y a dans ce fait de posséder des armoiries à soi, ornées de figures bizarres, incompréhensibles pour les non-initiés, quelque chose

d'enivrant, je m'imagine! On se sent au-dessus du vulgaire. On a le même sentiment que donne une supériorité d'esprit, d'intelligence ou de talent. Celle-ci, de naissance, est injuste, toute de hasard; elle va souvent à des imbéciles. Elle est parce qu'elle est. Et d'autant plus enviable, car rien ne peut la donner à qui ne l'a pas!

Elle le regardait d'un air pensif, en jouant avec les franges de perles de son corsage. Elle aimait la façon bizarre qu'il avait de parler, de telle sorte qu'on ne savait, le plus souvent, s'il raillait ou était sérieux.

— Enfin, reprit-il, vous êtes décidée à la résistance sur ce point?

— Oui, dit Marie-Magdeleine d'un air ferme... Pour toute autre chose, je serai heureuse de complaire à Mme Le Clercq, qui est aimable et bonne...

— Ah! C'est vrai, alors?...

— Mais oui. Elle me témoigne une sollicitude touchante. Pas du tout cette jalousie acrimonieuse des belles-mères qui rendent à leurs enfants la vie insupportable. Celle-ci ne troublera pas notre ménage. Comme si j'étais sa fille, elle pense à me faire plaisir. Elle a elle-même organisé mon intérieur; elle me fait des présents dont je suis confuse: vous verrez des bijoux anciens, très curieux, qu'elle m'a donnés... Tenez, cette bague...

— Oh... superbe! dit Darlot enthousiasmé... Une intaille antique de toute beauté...

Pendant qu'il admirait la bague, Marie-Magdeleine continuait :

— Grâce à son intervention, j'apprends à monter à cheval. Vous savez que j'ai toujours tant désiré cela! Mais, à Paris, nous n'avions pas de chevaux... Robert résistait... Mme Le Clercq l'a convaincu...

— Votre influence n'eût pas suffi?...

— Je n'aurais pas osé insister... Je suis mariée depuis trop peu de temps... Je connais à peine Robert... Il est si grave, si... réservé... Je n'ose pas... vraiment!

Darlot rendit la bague en regardant Marie-Magdeleine d'un air sérieux... Il laissa tomber la conversation; ses yeux errèrent distraitement autour de lui et devinrent attentifs en rencontrant une aquarelle accrochée au mur...

— Une marine... Oh! oh!... très intéressant, une couleur étonnante... et c'est fait par quelqu'un qui sait dessiner!... Comment est-ce signé? Lucy Hartley...

— Oui... mon amie, miss Lucy Hartley, une Anglaise, jolie comme le sont les Anglaises quand elles ne sont pas d'une laideur comique... Vous n'avez pas vu Lucy, mais je vous ai parlé d'elle souvent. C'est une originale. Elle s'est organisé la vie la plus intelligente. Elle voyage beaucoup; elle vit seule, quoiqu'elle ait une ribambelle de frères et de sœurs qui, de leur côté, s'arrangent à leur guise... On a un étrange sentiment de la famille, en Angleterre...

— J'admire la race anglaise... déclara Darlot, qui avait décroché l'aquarelle et l'examinait auprès de la fenêtre. Ces gens-là ont quelques vertus de premier ordre qui les feront triompher sur toutes les autres races. D'abord, un respect extrême de la liberté individuelle; ensuite une habitude de compter sur soi-même seulement, dans toutes les circonstances de la vie... Voilà qui trempe les caractères!...

— Lucy a les qualités que vous dites... Très jalouse de sa liberté d'action, elle ne gêne en rien celle des autres... Et elle se suffit à elle-même, puisqu'elle vit seule... Une volonté calme et réfléchie que rien n'entame; je l'admire, et je me sens très petite fille auprès d'elle... J'ai si peu d'obstination, moi!... nous nous aimons peut-être pour le contraste qu'il y a entre nous. Elle est très artiste. Vous voyez comme elle peint. Moi, je ne comprends rien à ce qui est beau, vous me l'avez reproché mille fois!... Elle ose discuter une opinion, et combattre, sans lâcher prise, avec calme... moi, je n'ai aucun courage, je n'aime pas à contredire, je cède tout de suite...

— Vous êtes une jeune femme très bien élevée par cette bonne Mme Jacob... Est-elle toujours chez votre père?

— Non. Quand je me suis mariée, elle a pris sa retraite.

— Mme Jacob est une excellente, polie et distinguée vieille dame, d'une nullité doucereuse tout à fait remarquable... C'est elle qui vous a inculqué votre politesse exquise, votre égalité d'humeur, le goût des petits paniers en filigrane, et la science de vous coiffer et de vous habiller au mieux de votre physionomie... Vous lui devez beaucoup... Miss Hartley lui plaisait-elle?

— Oh non! La franchise de Lucy lui paraissait de la brutalité; elle n'approuvait pas du tout cette existence excentrique et voyageuse, artiste, en dehors de la famille...

— Elle m'intéresse, votre amie...

— Peut-être la verrez-vous. Elle m'a écrit quand je me suis mariée, il y a deux mois. Elle avait le projet de venir passer quelque temps en Bretagne, dans un village de pêcheurs qu'elle a vu, il y a des années, au cours d'une excursion, et dont elle a gardé le souvenir. Cela s'appelle Trégastel; elle veut faire là un grand tableau... Alors, je vais demander à Robert l'autorisation de l'inviter à s'arrêter ici quelques jours, en allant en Bretagne...

René Darlot prit un livre posé sur une console :

— Ah! Musset... Si nous lisions un peu, voulez-vous? comme jadis, quand vous n'étiez pas Mme Robert Le Clercq, mais la petite Marie-Mad, et que, sous l'œil bienveillant et sévère de Mme Jacob, je vous initiais aux *Méditations poétiques* de Lamartine... Elle n'aurait pas souffert une poésie plus pimentée... Tenez! *Namouna!*... Ecoutez... C'est écrit par un jeune homme. Ce que j'aime en Musset, c'est qu'il fut jeune... A présent on est cacochyme et sceptique au sortir du maillot...

Marie-Magdeleine se posa gracieusement dans



un fauteuil, prit l'éventail donné par sa belle-mère, afin d'avoir quelques distractions autres que la poésie, et Darlot commença la lecture d'une voix chantante.

Il est charmant de lire des vers à une jolie femme; Darlot aimait cela; il faisait des lectures chez les plus séduisantes de ses amies; il ne s'inquiétait pas qu'elles le comprissent ou non : il lui suffisait de voir une attitude et un visage gracieux; d'entendre de temps à autre quelque interjection admirative, lancée un peu au hasard... Il savait bien que sa partenaire l'écoutait d'une oreille distraite, pensait à mille autres choses en même temps, et que rien n'accompagne mieux une songerie que le rythme des vers.

Marie-Magdeleine songea d'abord à son mari, auquel il faudrait demander d'inviter Lucy Hartley. Robert lui inspirait une crainte si réelle, par son air de correction froide et réservée, qu'elle ne s'était pas encore demandé si elle l'aimait; elle ne savait pas davantage si lui-même éprouvait pour elle autre chose qu'un goût vif, qui passerait sans doute, et très loin d'une tendresse sérieuse. Il semblait la considérer comme une enfant.

Il parlait peu, mais c'était un homme de valeur. Il avait pour sa mère une affection déférente et respectueuse, et l'habitude d'agir suivant cette volonté qui l'avait dirigé toujours.

Déjà, en plusieurs circonstances assez futiles, Marie-Magdeleine avait vu son mari céder à l'influence de sa mère, et elle en avait gardé une sorte de jalousie, vague encore : l'impression que son influence, à elle, n'eût pu contrebalancer celle de Mme Le Clercq.

Elle songea encore à beaucoup d'autres choses pendant que Darlot lui lisait *Namouna*. La cadence des rimes berçait sa rêverie; elle fit un retour vers la vie gaie, exubérante, insouciante, qu'elle avait menée avant son mariage; avec un léger regret, elle pensa à ses amis, qui déjà l'avaient à peu près oubliée, maintenant qu'elle était enterrée en province. Tous gens d'esprit, car dans ce milieu on respire avec l'air cette verve légère, un peu railleuse, qui donne du piquant et de l'imprévu aux idées les plus usées.

L'esprit de la province est plus posé... plus sérieux aussi... Et Marie-Magdeleine avait peur de ce que lui réservait l'avenir.

Elle regarda René Darlot, qui s'échauffait à lire le poème de Musset. Elle se sentit soudain tout à fait heureuse qu'il fût là, et moins seule; il lui aiderait à s'acclimater; il viendrait comme jadis, comme aujourd'hui, lui lire des vers et lui dire des choses désagréables.

La porte du salon s'ouvrit, et Robert Le Clercq entra, précédé d'une dame d'une extrême vivacité, dont les yeux bleus pénétrants jetèrent un regard étonné sur les deux amis, innocemment occupés à leur lecture. Robert pinça ses lèvres un peu minces. Il trouvait la situation incorrecte. Il dit d'un ton sec :

— Marie-Magdeleine, je t'amène Mme Lignière, que nous n'avons pas eu le plaisir de rencontrer chez elle.

Les deux femmes se saluèrent. Marie-Magdeleine, très gracieuse, se rappelant que cette dame était présidente de plusieurs œuvres charitables, lui parla de ces entreprises.

Pendant ce temps, Robert serrait la main de Darlot sans la moindre effusion. La conversation traîna languissante, passant d'un ouvroir d'orphelines à un hospice de vieillards, et Marie-Magdeleine s'ennuyait comme il lui était rarement arrivé de le faire.

Puis, d'autres personnes survinrent : M. Maignan, président de la Société historique, vieux monsieur chenu, courbé, noueux comme un bâton de cornier; en le voyant, Mme Lignière prit congé brusquement, avec un air revêche, mais non sans dire à Marie-Magdeleine :

— Chère madame, je vous ai inscrite pour cinquante francs dans l'œuvre de nos hospices de vieillards... J'ai compté d'avance sur votre excellent cœur... Venez donc avec Mme Le Clercq visiter la maison... Nos vieillards vous intéresseront... Ils sont si touchants!... Vous serez, je l'espère, une de leurs bienfaitrices...

Marie-Magdeleine, un peu contrariée de collaborer, sans consultation préalable, à des œuvres qui ne l'intéressaient pas, reconduisit la présidente; celle-ci s'arrêta devant une jeune femme, qui, suivie de son mari, faisait une entrée bruyante, et serrait les mains de Robert en parlant d'une voix aiguë...

— Madame de la Pallière! J'ai envoyé chez vous pour toucher le montant de votre cotisation à l'Œuvre des Apprentis orphelins... On a refusé... Il y a erreur?...

— Je ne sais, chère madame! Expliquez-vous avec Gérard; c'est lui qui s'occupe de tout cela!

Mme Lignière s'adressa à M. de la Pallière, qui se rejeta sur la maigre paye des fonctionnaires pour refuser les contributions forcées de la présidente; sa vive petite perruche de femme serrait la main de Marie-Magdeleine avec un pépiement babillard et gai... Des compliments, des offres de sympathie, d'amitié, d'intimité...

La vieille dame quêteuse avait fini par prendre congé, honorant à peine M. Maignan d'un salut...

— Oh! dit Gérard de la Pallière, je suis sûr qu'elle aura déjà trouvé le moyen de vous inscrire sur l'une de ses listes. Elle ne peut avoir une nouvelle connaissance sans la « taper » de deux ou trois louis, en faveur de tous les miséreux de la ville. Quel « crampon »!

Au mot « taper », au mot « crampon », Darlot mit son lorgnon.

— Gérard! dit sa femme, avec une moue sévère et rieuse, vous êtes horriblement inconvenant; vous allez scandaliser la jolie madame, et le monsieur sérieux qui nous regarde là-bas, avec son livre à la main... Qu'est-ce que vous lisez là?

Darlot, souriant, dit :

— Je lis *Namouna*...

— Ah ! moi, je n'aime pas Victor Hugo, riposta Mme de la Pallière se retournant vers Marie-Mad... Qui est-ce qui vous a chiffonné cette exquise robe d'intérieur ?...

Darlot analysa la jeune femme avec attention. Elle avait vingt ans, et l'un de ces minois chiffonnés de petite ouvrière parisienne. Baronne de la Pallière, elle paraissait descendre de Montmartre; son accent faubourien soulignait de regrettable façon une chevelure boursouflée teinte au henné, des yeux cerclés de kohl, et un teint naturellement coloré, que le blanc de perle faisait paraître mauve...

Cette idée vint à Darlot :

— Aimez-vous l'impressionisme ? dit-il tout bas à Robert. Cette dame a les violets mourants d'un pastel d'Iwill...

Robert demanda poliment à M. Maignan des nouvelles d'un opuscule historique sur une obscure bicoque en ruines dont le Président écrivait l'histoire...

— Tâche difficile, monsieur ! s'écria le bonhomme, jusqu'alors vaguement endormi, mais galvanisé par un subit enthousiasme. Les documents sont rares, incertains, confus ! Je sais qu'en 1549, un certain Jacques Audibert, sieur de la Haraudière, habitait là ; en 1604, la propriété avait passé aux mains d'un sieur Guillaume Rossel de la Grange... Entre ces deux dates, néant ! J'ai cherché, j'ai compulsé tous les papiers qui m'ont pu tomber entre les mains ; j'ai fouillé les archives de la province ; à Caen, à Alençon, à Argentan, je n'ai pu trouver aucun renseignement. C'est désespérant !

— Mais, dit René, ces gens-là ont donc une importance extrême dans l'histoire ?

— Nullement ! reprit avec candeur le bonhomme ; les La Grange, les la Haraudière, ne furent que des petits nobliaux, dont la vie n'offre aucun intérêt... leur habitation non plus, du reste !...

Darlot, stupéfié, dit :

— Alors, pourquoi vous donner tant de peine ?

— Pourquoi, monsieur ? Parce que c'est des matériaux qui vous paraissent si minces qu'est faite l'histoire générale de la France... Sans nous, monsieur, sans nos travaux acharnés, tous nos historiens, Michelet lui-même, n'eussent rien pu faire !... Eh ! son chef-d'œuvre est bien plus facile à écrire, n'en doutez pas, que ne sont aisées ces obscures recherches auxquelles nous nous dévouons !... Michelet avait en mains tous les documents ; il n'eut qu'à les coordonner en ce beau style que vous savez, — et vous conviendrez qu'il est plus aisé d'écrire l'histoire, qui fourmille de faits, que des opuscules sur des gens inconnus dont on retrouve à peine une trace à demi effacée.

— Hé ! hé ! C'est un point de vue ! Difficulté, en effet, de faire quelque chose avec rien...

— J'ai écrit une plaquette de deux cents pages in-octavo sur un document extrêmement intéressant, je dirai même précieux, que j'eus la bonne chance de trouver en un chartrier du Château de la Haraudière. — C'est une note, une simple note de blanchisseuse montant à quelques deniers ; la note de la blanchisseuse d'Henri IV, qui passa par ce pays en 1590, au temps où il conquérait son royaume. Par cette note, monsieur, on peut voir que le Roy ne possédait que deux chemises de rechange, encore étaient-elles trouées, puisque la blanchisseuse ajoute ce détail, qui, pour moi, m'a paru typique : « ravaudé icelles deux chemises, lesquelles sont usées jusques en la trame, 3 sols... » — J'ai écrit, comme je vous le disais, une plaquette là-dessus ; et mes collègues de la Société historique sont tombés d'accord de l'importance de ma trouvaille, et de la justesse des conclusions que j'en tire... Oh monsieur ! combien nous mène loin, sur le chemin des hypothèses, cette note de blanchisseuse ! Quel jour elle jette sur tout un côté intime de la vie de nos pères... « icelles trois chemises, lesquelles sont usées jusques en la trame. » Et quelle saveur possède cette vieille langue gauloise !... Ne croiriez-vous pas lire Montaigne ?

— Oui... Pensées un peu moins profondes, cependant...

Marie-Magdeleine ne s'ennuyait plus ; Mme de la Pallière, avec un rire obstiné qui voulait être étincelant, et devenait fatigant comme une contraction nerveuse, regardait tour à tour de la même œillade vive Robert, René Darlot, le Président, les Amours du plafond, et les fauteuils en tapisserie.

M. Maignan retomba dans sa torpeur, et bientôt battit en retraite.

— Oh ! dit Mme de la Pallière, vous avez remarqué la raideur de Mme Lignière. La vue de M. Maignan l'a mise en fuite... Cela vient de ce qu'il y a concurrence charitable entre eux... La fille de M. Maignan est présidente de plusieurs œuvres dont Mme Lignière fut évincée ; elles se font une guerre qui a pour champ de bataille la bourse de tous leurs amis et connaissances. Mme Lignière n'organise pas un bal au profit des orphelins, qu'aussitôt Mlle Maignan ne projette un concert de bienfaisance au bénéfice des sourds-muets... C'est une émulation effrayante.

Le rire à toutes dents de Mme de la Pallière éclata, cristallin... ses regards étincelaient et miroitaient ; elle jouait de la prunelle en regardant la pendule, et semblait flirter avec le lustre...

D'autres personnes entrèrent : M. et Mme Lavernède ; lui, un gros négociant lourd et riche ; elle, une femme mince, élégante, raffinée de toilette et de manières. La petite de la Pallière ayant voulu, en sa présence, parler chiffons, et déclaré être une cliente de Doucet, Mme Lavernède, avec un coup d'œil lent à la toilette de cette dame, insinua qu'au Louvre on fait de jolis costumes à des prix très réduits. Emportant cette flèche acérée, Mme de la Pallière prit congé.

Ces toutes petites vanités se heurtant sous les yeux de Marie-Magdeleine la consternaient; elles produisirent sur René Darlot un effet contraire; il s'amusait extrêmement, et prolongeait, sans y penser, une visite qui, à ses yeux, était toute amicale et non officielle.

Dans ce salon, comme en une lanterne magique, les figures les plus diversement intéressantes se succédaient. La plupart de ces gens lui étaient connus, mais superficiellement; et il se sentait là tout à fait à l'aise pour étudier tout ce monde.

Le défilé continua longtemps. Toutes les notabilités de la ville passèrent sous cet examen obstiné. Robert, qui avait un sentiment un peu étroit de la correction et des convenances, trouva indiscrète la longueur de cette visite... Darlot n'y songeait même pas; il se sentait chez lui, étant chez sa bonne petite amie Marie-Mad, qu'il avait grande peine à prendre au sérieux... Avec intérêt, il suivait sur son visage les pensées qui l'agitaient en présence de ses visiteurs.

Le seul personnage qu'il oublia d'étudier fut son hôte, dont l'irritation lui parut une raideur maussade...

Robert déclara, ce soir-là, à Marie-Magdeleine, que Darlot lui déplaisait. — Marie-Mad, lasse d'avoir vu tant de visages, échangé tant de compliments, entendu tant de banalités, n'eut ni la pensée, ni le courage de plaider la cause de René; — mais ce que pouvait penser son mari l'inquiétait peu; elle le laissait très libre d'aimer ou de n'aimer pas ses amis à elle, pourvu qu'il lui fût loisible de les apprécier à sa guise.

La salle à manger de Mme Le Clercq, construite et décorée à la fin du dix-huitième siècle, avait toute la grâce aimable de cette époque, où l'art décoratif, s'éloignant des exagérations du style rocaille, s'inspira des lignes droites de l'art grec, et affecta une élégance sobre.

En forme d'hémicycle, le plafond très haut, soutenu par des pilastres cannelés, des trumeaux de glaces alternant avec des tapisseries d'après les « Chasses du Roi » de Oudry. Meublée de bois incrustés, d'anciens laques du Japon, de merveilleuse céramique orientale, cette salle était joyeuse à l'œil, tout autrement plaisante, et disposant mieux à jouir d'un bon repas que les salles style Renaissance, où le faux vieux chêne, les verdures poussées au noir, les rideaux de velours, mettent l'ombre en plein midi.

Mme Le Clercq, voulant épargner à Marie-Magdeleine tout le souci de diriger son ménage, avait, chaque jour, ses enfants à dîner et à déjeuner chez elle.

Quoi qu'en eût dit le Dr Bois Saint-Marcel, leur vie était mêlée à celle de Mme Le Clercq, absolument; cette illusoire délimitation d'un étage à l'autre n'arrêtait pas Mme Le Clercq. Elle aimait trop sa belle-fille pour ne pas s'occuper à chaque instant de ce qui la concernait; de sorte que cet affectueux et excellent sentiment devenait comme un filet à mille mailles enveloppant la jeune femme doucement et fortement; elle ne sortait pas sans que sa belle-mère fît atteler, pour la conduire elle-même là où elle voulait aller; elle ne recevait personne que sa belle-mère ne vînt recevoir aussi; elle ne lisait pas un livre qu'on ne lui en demandât le titre; elle ne recevait pas une lettre qu'on n'en sût le contenu.

Marie-Magdeleine était douce; capable, pourtant, de quelque révolte, lorsqu'on l'aurait excédée; mais, tellement maintenue par une très rigide éducation, qu'elle ne laissait jamais voir à sa belle-mère l'ennui qu'elle avait de n'être jamais seule.

Une tendresse qui prend de telles allures devient une gêne de tous les instants. Marie-Magdeleine ne se disait pas encore cela; elle était mariée depuis peu de temps; elle n'avait que vingt ans; le sentiment de son extrême jeunesse fortifiait sa patience et le sincère désir de vivre en paix avec tout le monde. Elle avait une grande souplesse, qui la faisait se plier aux volontés dominant la sienne.

Cela l'empêchait de se rendre un compte exact de la cause de son ennui habituel; elle pensait regretter seulement la vie de Paris, alors qu'elle regrettait la liberté que lui laissait son père.

Elle voyait peu son mari. Robert, avec un réel talent et une science très approfondie du droit, recueillant, d'ailleurs, la succession de son père et de son aïeul, qui, avant lui, furent avocats à Montpazier, travaillait beaucoup. Il menait une existence très peu mondaine; presque toujours au Palais ou bien enfermé dans son cabinet, écrivant et compulsant des dossiers, il s'occupait peu de son intérieur.

C'était une nature grave, réservée. Marie-Magdeleine ne se doutait pas à quel point il l'aimait, et qu'elle était pour lui comme un rayon de soleil et de gaieté, dans une vie terne. Car elle possédait ce don si heureux : être gaie. Elle riait aisément; elle avait une verve malicieuse et spirituelle, des mots drôles qui dépeignaient d'un trait vif. A ces échappées, Mme Le Clercq souriait d'un air d'indulgence, ou reprenait avec douceur Marie-Magdeleine; Robert ne disait rien, il regardait sa femme avec des yeux très brillants, et un désir fou de la prendre dans ses bras: il l'aimait d'être jeune, spirituelle, sans le moindre fond de méchanceté; il eût voulu lui répondre, donner en réplique des saillies qui lui venaient aux lèvres, des choses jolies que le plaisir de l'aimer lui suggérait : mais toujours une subite crainte d'être gauche l'arrêtait, — plus que tout, la présence de sa mère: — un tiers gêne ces expansions. Robert gardait, en présence de Mme Le Clercq la correction d'attitude à laquelle elle était habituée.

Qu'eût-elle dit de le voir rire ou valser avec Marie-Magdeleine, comme il lui arrivait de le faire



pour se détendre les nerfs?... A elle, on pardonnait ces légères incorrections, parce qu'elle était encore très jeune... Robert sentait cela, et la pensée du regard étonné que lui jetterait sa mère, s'il voulait être jeune aussi, arrêtait ces velléités.

De sorte que Marie-Magdeleine était bien plus à l'aise avec son père qu'avec son mari. Elle lui eût plutôt confié ses pensées intimes: elle savait qu'il la comprendrait, qu'elle trouverait une excuse devant cette indulgente bonhomie des égoïstes qui aiment avant tout leur liberté et ne songent pas à gêner les autres...

Avec Darlot, même, Marie-Magdeleine se sentait plus en confiance. Elle appréciait à sa valeur sa réelle amitié; et si elle le boudait quelquefois, lorsqu'il la raillait, ces bouderies étaient courtes, et resserraient plutôt leur intimité de bons camarades.

Un soir, pendant le dîner, la femme de chambre apporta à Marie-Magdeleine une lettre qu'elle décacheta avec empressement... Elle la lut et la replia sans mot dire. Robert, qui racontait à sa mère les péripéties d'une audience où il avait plaidé, ne remarqua pas le silence de sa femme; Mme Le Clercq, dont l'attention était éveillée, se sentit un peu froissée que Marie-Magdeleine gardât pour elle seule le contenu de sa lettre; mais, étant très bonne, elle résolut de ne pas laisser voir son mécontentement et dit d'un ton gracieux :

— Qu'avez-vous, mignonne; vous voilà toute sérieuse!

Et comme Marie-Magdeleine niait qu'elle eût une préoccupation, sa belle-mère continua :

— Avez-vous reçu quelque nouvelle fâcheuse de votre père?

— Oh, non! la lettre est de Lucy Hartley...

Dans cette lettre, écrite de Londres, l'Anglaise annonçait à son amie qu'elle allait s'embarquer pour la France ; elle resterait quelques jours à Paris et s'en irait ensuite à Trégastel, où elle passerait l'été. Elle avait loué une villa ; elle emportait tout son attirail de peintre, voulant travailler sérieusement en vue du prochain Salon... Elle n'emmenait avec elle qu'une femme de chambre, et se proposait de vivre le plus simplement du monde, préférant la sauvage nature bretonne, et la solitude que l'on trouve dans les villages de pêcheurs, au train mondain de Trouville ou de Dinard.

En lisant la lettre, Marie-Magdeleine s'était dit qu'elle devrait inviter Lucy à s'arrêter chez elle, en allant à Trégastel. Il y avait presque un an qu'elle ne l'avait vue, miss Hartley ayant fait un voyage en Hollande qui avait duré plusieurs mois.

Elle éprouvait un vif désir de la revoir, ayant pour elle une affection vive, et l'admiration de sa fermeté de caractère... Elle hésitait à formuler sa demande. Cette timidité, dont elle se gourmandait elle-même, venait, sans qu'elle s'en doutât, de ce qu'en réalité elle n'était pas chez elle, mais chez sa belle-mère.

Elle sentait la délicatesse de sa situation, sans vouloir l'analyser. Ce n'est pas elle, qui inviterait Lucy, c'est Mme Le Clercq.

— Lucy Hartley? Votre amie de Londres?... Que vous dit-elle de fâcheux?

— Rien de fâcheux! reprit Marie-Magdeleine, se hâtant de parler avec la bravoure des gens craintifs. Bien au contraire. Elle vient en France. Et si tu voulais, Bob, je serais heureuse qu'elle vînt ici passer quelques jours.

Elle avait rougi ; elle regardait son mari avec des yeux irrésistibles; rarement elle le tutoyait, rarement elle l'appelait de ce diminutif anglais... Il sourit, et répondit sans songer à consulter sa mère :

— Certainement. Je veux tout ce qui peut te faire plaisir. Réponds-lui vite, à ton amie; elle doit être charmante, puisqu'elle a su se faire aimer de ma petite Marie-Mad.

Dans un de ces accès de joyeuse humeur qu'elle ne maîtrisait en aucune façon, Marie-Magdeleine se leva, fit le tour de la table en courant, et alla embrasser Robert.

Mme Le Clercq trouva cette action incorrecte; en ne la consultant pas, n'avait-on pas manqué au respect qui lui était dû? Cependant, se ressouvenant de sa mansuétude ordinaire, elle essaya de surmonter cette fâcheuse impression...

Marie-Magdeleine, toute à sa joie, ne remarquait rien; elle s'écria avec volubilité :

— Quel plaisir tu me fais! J'aime tant Lucy! Tu verras comme elle est originale et spirituelle... Elle est bien plus jolie que moi, et j'ai presque peur que tu ne m'aimes plus quand tu l'auras vue... Elle a lu, elle a voyagé, elle parle bien; pas à travers tous les sujets, comme moi! C'est une perfection. Je lui demanderai de faire mon portrait pendant qu'elle sera là...

— Impossible; elle n'aura pas d'atelier, dit Robert, charmé de la gaieté de sa femme.

— Et à Trégastel, en aura-t-elle un? Elle s'installera n'importe comment; les Anglaises sont très pratiques! Nous lui donnerons pour cela la grande chambre bleue du troisième étage. Le jour y est excellent.

Mme Le Clercq dit d'une voix qu'elle crut douce :

— La chambre bleue m'est nécessaire. J'en ai disposé.

Ce verre d'eau glacée calma Marie-Mad. Elle se rappela que la maison appartenait à une autre qu'elle. Elle revint à sa place. Robert, surpris, répéta :

— Vous avez disposé de la chambre bleue?

— Oui. J'ai prié Mme Charmon de venir passer chez moi tout le temps qui lui sera nécessaire pour sortir de la triste situation où elle est...

Ici, un silence suivit... Marie-Magdeleine s'absorba dans la contemplation d'une salière d'argent, pendant que Robert, très contrarié et n'osant le dire, se remettait à dîner.

Mme Charmon, appartenant à la bonne société de la ville, était une dame dont le mari venait de mourir après une courte maladie, laissant sa veuve absolument sans ressources. Ce malheur avait d'abord attiré à Mme Charmon des sympathies réelles, que l'étrangeté de son caractère lassa bientôt.

La perspective de vivre avec une personne dont la situation était digne d'intérêt, mais dont les discours, l'attitude et la tristesse très légitime ne pouvaient qu'assombrir leur intérieur, déplut vivement à Robert.

Mme Le Clercq sentit la froideur de son fils; elle regretta ce qu'elle venait de dire, d'autant plus qu'en réalité, Mme Charmon n'était pas encore invitée; au contraire, il avait fallu résister aux avances indiscrètes de cette dame. Le désir de rappeler à ses enfants qu'elle était chez elle et qu'on devait compter avec sa volonté l'avait poussée trop loin; elle reprit d'un ton conciliant :

— Mme Charmon est fort à plaindre; tout son mobilier sera vendu pour payer les dettes de son mari; pendant cette crise si douloureuse, j'ai cru qu'il était bon de lui offrir un asile; elle ne restera pas longtemps, et nous pourrons arranger quelque autre appartement pour miss Lucy Hartley.

Marie-Magdeleine, agacée de cet incident et de l'attitude de sa belle-mère, dit :

— Lucy serait désolée de vous gêner, madame; nous la logerons chez nous, dans la chambre contiguë à notre cabinet de toilette. Et quant à un atelier, elle s'en passera très aisément...

Mme Le Clercq n'insista pas, et le dîner s'acheva maussadement.

Marie-Magdeleine se retira pour écrire à Miss Hartley. Robert rentra chez lui. Mme Le Clercq, gênée, lésée dans ses droits, quoiqu'on ne lui eût rien dit, offensée du silence de son fils, suivit celui-ci dans son cabinet de travail...

Et là, elle dit :

— Tu parais désapprouver l'invitation que j'ai faite à Mme Charmon?

Il ne répondit pas tout d'abord; il feuilletait des papiers d'une main distraite.

— Réponds-moi, Robert.

— Je pense, en effet, dit-il d'un ton froid et respectueux, qu'il serait préférable de n'avoir pas une étrangère dans notre vie intime.

— Tu viens pourtant d'autoriser Marie-Magdeleine à inviter son amie.

— Le cas est différent; miss Hartley restera ici une ou deux semaines tout au plus; vous savez à quelle époque Mme Charmon entrera chez vous, vous ne savez pas à quelle date elle en sortira...

— Je te prie de la croire assez correcte pour ne pas devenir gênante, reprit Mme Le Clercq d'un ton sec; et, d'ailleurs, en ce cas-là, je saurais m'arranger de façon à n'en pas souffrir longtemps.

— Alors, comme ce cas-là se présentera, sans doute, il eût mieux valu laisser cette dame chez elle, que d'avoir à faire une exécution pénible.

— Et pourquoi ce cas se présenterait-il?

— Vous l'avez dit vous-même! Mme Charmon restera ici jusqu'à ce qu'elle ait trouvé une situation honorable... Cela peut être long. L'idée de travailler pour vivre lui sera désagréable; elle trouvera ici une existence très douce; si je juge bien son caractère, elle en abusera...

— Si tu juges bien! mais la connais-tu assez pour la juger bien? riposta Mme Le Clercq. Moi, je suis certaine de lui trouver, avec les relations dont je dispose, une situation très bonne, en peu de temps.

— A Montpazier?... Elle ne consentira pas à déchoir, dans la ville où elle a occupé une situation honorable.

— Bref! j'ai encouru le blâme de mon fils en invitant chez moi une personne que je plains et que j'estime...

Robert, irrité et raide, regarda fixement sa mère et dit :

— Vous avez exigé de connaître ma pensée. Je ne me permets pas de vous blâmer. Vous faites ce qui vous plaît...

Mme Le Clercq sortit plus contrariée qu'en entrant; elle venait avec des intentions conciliantes, et le ton ferme de son fils l'irritait d'autant plus qu'au fond sa propre cause était mauvaise. Et c'était une fâcheuse pensée de s'embarrasser de Mme Charmon.

Cependant, elle résolut de passer outre et de faire ce qu'elle avait annoncé. — Et rentrée chez elle, elle souffrit, pour la première fois, d'un sentiment d'amertume.

Tout ce qu'elle faisait pour ses enfants se représenta à sa mémoire.

Elle avait toujours agi en s'oubliant elle-même, ne songeant qu'à leur propre bonheur. Elle avait laissé Robert choisir la femme qui lui plaisait, même sans fortune, quoiqu'elle eût pu prétendre à toute autre que la fille sans dot d'un médecin sans clientèle. Loin de faire sentir à Marie-Magdeleine cette générosité, elle la traitait comme sa fille; elle la comblait de présents; elle recherchait toutes les occasions de lui procurer des plaisirs; elle avait exigé que les deux jeunes gens vinssent habiter chez elle, où ils jouissaient du luxe de son hôtel, de ses voitures, de ses domestiques même! car enfin, ils n'avaient qu'une femme de chambre pour leur service particulier, puisqu'ils mangeaient toujours à sa table! Oui. Elle agissait bien, et ils semblaient vouloir l'oublier. Cela paraissait peu de chose, cette omission de la consulter pour inviter miss Hartley; cependant, c'était le point de départ de toute une série d'ennuis... Puis l'attitude de Robert était attristante, et celle même de Marie-Magdeleine, qui avait eu l'outrecuidance de refuser les avances qu'on lui faisait, et de prétendre loger chez elle son amie... Chez elle!... Mme Le Clercq sourit... Et la pensée du bonheur dont jouissaient ses enfants l'attendrit; elle était leur providence; sans elle, ils seraient réduits à un train fort modeste, n'ayant que les émoluments de Robert, encore trop peu connu pour avoir une situation sérieuse. Sans elle, Marie-Magdeleine descendrait au rang de petite bourgeoise presque besoigneuse, en attendant les jours lointains où son mari serait célèbre. Plus de voitures, plus d'équitation, plus d'élégantes « tea gown », ni de chapeaux de Reboux, plus de bibelots, ni de déjeuners exquisement servis, où elle invitait ses amis... Se sentir ainsi nécessaire adoucit la vieille dame. Elle pardonna. Elle voulut penser seulement aux qualités gracieuses de Marie-Magdeleine, à son égalité d'humeur, à sa correction de manières, à sa bonne grâce... En somme, elle pouvait être fière de la jolie petite femme de son fils. Il fallait seulement prendre une résolution ferme : celle de lui inculquer assez bien le sentiment de la reconnaissance due, pour que cette légère velléité de révolte ne se renouvelât pas.

Marie-Magdeleine avait un naturel très souple et beaucoup de politesse. Elle comprendrait, et tout irait bien. C'est dans les premiers temps qu'il faut s'affirmer. Quant à Robert, étant le *fils*, il avait le droit de se croire chez lui... C'est elle, seulement, qui avait été incorrecte, et c'est à cause d'elle que Robert avait pris cette attitude de lutte. Il savait que Mme Charmon déplaisait à sa femme; il avait été ennuyé de son introduction dans son intérieur...

Mme Le Clercq, ayant pris la résolution d'être bonne, malgré l'ingratitude, recouvra sa tranquil-

lité de conscience. La grandeur de sa générosité lui apaisa l'âme; et elle s'endormit satisfaite.

Marie-Magdeleine, après avoir écrit à miss Hartley, songeait qu'elle eût préféré se sentir absolument chez elle, pour recevoir son amie, et combien il est gênant d'inviter quelqu'un là où, soi-même, on n'est que toléré.

Depuis deux jours, Lucy Hartley était à Montpazier; depuis une semaine, Mme Charmon avait accepté l'hospitalité de Mme Le Clercq, de sorte que le plaisir éprouvé par Marie-Magdeleine à voir son amie était assombri par la présence habituelle de la dame en noir, que Darlot dénommait « plaintive Elégie ».

En vérité, Mme Charmon avait tous les droits possibles à être triste, mais elle affichait cette tristesse; elle se guindait sur sa douleur comme sur un piédestal; et la délicatesse de ses sentiments devenait un fléau pour les gens forcés de la subir. C'était une grande femme nonchalante, aux cheveux noirs plaqués sur des tempes étroites, au profil allongé de madone préraphaélique. Lucy Hartley apprécia d'abord son type, au point de vue artistique; mais l'indolence, la mollesse, la pose de cette personne lui déplurent si vivement, qu'elle ne songea plus à la comparer aux Botticelli mis à la mode par une récente littérature.

— Elle est insupportable! déclara-t-elle à Marie-Mad; ses soupirs en *ut* mineur, sa voix languissante, ses yeux levés au plafond... Fi!... cela est d'un goût détestable!... Ce n'est plus un Botticelli... c'est un chromo!...

— Là! vraiment! aimez-vous tant que cela les peintres primitifs? demanda René Darlot, qui, assis dans un angle du salon, dessinait sur une feuille de Whatman des femmes plates avec des ailes d'anges, pour orner une édition de *Grisélidis*. Aimez-vous Botticelli, et Carlo Maratti, et Signorelli, et Mantegna, et tous les vieux ancêtres en bronze qui s'amusèrent à peindre des saints raides comme des statues de bois, avec des couleurs criardes et beaucoup de gaucheries de dessin. Aimez-vous? Moi, non!...

— Ni moi! dit franchement Lucy. Démolissons les Dieux! Je n'aime pas même Raphaël. Voyez le portrait de Jeanne d'Aragon, au Louvre. Cette tête emmanchée d'un long cou, cette bouche trop petite, ces yeux trop grands, cet ovale de visage trop parfait, tout ça n'est pas vrai, ni sincère. On sent que ça ne devait pas ressembler. Et cette couleur jaunâtre!... Les dessins de Raphaël, oui, les tableaux, non! Mad, *my darling*, restez comme vous voilà, j'ai envie de vous dessiner au pastel. Voulez-vous? Elle a une « touche » si spirituelle!... Et des cheveux d'un blond merveilleux. Je vais chercher ma boîte et un carton...

Lucy Hartley quitta le salon un instant. Marie-Magdeleine dit à Darlot :

— Que pensez-vous de Lucy? N'est-elle pas charmante?

Darlot leva son pinceau d'un air grave.

— Intelligente! C'est un superbe spécimen de cette race des femmes anglaises de bonne compagnie, qui ont reçu une saine éducation, pensent, raisonnent et agissent virilement. Elle est remarquable...

— Et jolie! dites?...

Miss Hartley rentra avec ses crayons, un carton, et un petit chevalet.

Elle disposa promptement tous ces objets; et, plaçant son amie devant la fenêtre, ce qui, pour fond au tableau, allait donner les lointains d'arbres d'un parc anglais et l'azur du ciel, elle commença son esquisse à grands traits, avec une largeur et une sûreté de main qui enthousiasmèrent Darlot. Celui-ci avait quitté son aquarelle. Il déclara qu'il y a des jours où l'on ne se sent pas assez idéaliste pour peindre des femmes ornées d'ailes angéliques.

Il alla, après un instant, s'asseoir devant le piano, l'ouvrit, et joua un air norvégien de Grieg... Puis il chanta une marine de Lalo...

— Vous avez une jolie voix et une bonne méthode! dit Lucy.

Darlot joua alors quelques mesures de *Lohengrin*.

— Ah! le duo du dernier acte.. vous le chantez?... Moi aussi.

— Voulez-vous?

Lucy posa ses crayons un instant et s'approcha du piano; pendant qu'elle chantait le duo avec René, Robert entra dans le salon, sans bruit, et sourit de loin à Marie-Mad.

Le portrait à peine ébauché venait bien; tout cet attirail de peintre, et la jolie femme qui posait, et les deux chanteurs, et le soleil d'été éclairant cette pièce, donnaient une sensation de bonheur et de gaieté intime.

Lucy Hartley avait, dès l'abord, conquis la sympathie de Robert. Son grand air sérieux et intelligent plut à cette autre intelligence sérieuse; puis sa réelle affection pour Marie-Magdeleine, affection sans phrases, mais sincère, dont Robert lui sut bon gré.

— C'est beau! s'écria Marie-Magdeleine, quand le duo cessa. En vous écoutant, je faisais un projet. Veux-tu, Robert, que nous invitions quelques personnes; nous donnerons une soirée musicale?... Lucy chantera avec M. Darlot. Toi, tu joueras du violon...

— Nous pourrons demander à ma mère! répondit Robert.

Lucy retourna à son chevalet.

— Reprenez la pose, Maud. Pas de musique en été; il fait trop chaud.

— On en fait en toute saison, quand on l'aime, riposta Marie-Magdeleine, qui était incapable de jouer une valse. Mais, Robert, ce n'est pas chez Mme Le Clercq, c'est ici que j'entendrais recevoir! Et ce ne serait pas une soirée mondaine, une simple réunion, quelques personnes seulement!



— Comme tu voudras! Du reste, voici ma mère.

Mme Le Clercq entra.

— Nous parlions d'inviter quelques personnes pour faire de la musique! dit Robert...

Mme Le Clercq répondit vivement, quoique avec un sourire :

— Oh! tu n'y songes pas, Robert, c'est impossible. Je suis même surprise, mignonne (se tournant vers sa belle-fille) que vous ayez chanté et joué comme vous venez de le faire!

— C'est moi qui ai chanté, madame, dit Lucy avec une politesse extrême, et j'ignorais que la musique vous fût désagréable.

— Dans le deuil récent qui la frappe, Mme Charmon a dû trouver étrange que l'on fît du bruit!...

Lucy Hartley travaillait avec placidité le fond de son pastel. Darlot, sans doute, n'avait pas compris, pas même écouté; car, mettant la sourdine au piano, il chanta à mi-voix la sérénade du *Barbier*.

— Il serait, je crois, inconvenant de convier même des amis intimes pendant qu'elle est ici. Cela lui serait très pénible.

Un silence suivit. Robert fronça les sourcils; il

commençait à trouver très lourde la présence de Mme Charmon. Marie-Magdeleine chercha vainement à rencontrer le regard de son amie... Darlot continua ses roulades, insultant au deuil de la veuve.

— Je venais vous demander si vous êtes prête à m'accompagner à la séance du Comité de l'hospice des vieillards abandonnés, continua Mme Le Clercq, sans s'apercevoir de la froideur qui l'accueillait.

N'éprouvant nullement le désir d'entendre de la musique, de donner une soirée et de faire briller Lucy Hartley, qu'elle aimait peu, elle ne pensait pas avoir pu être contrariante. Elle trouvait tout simple que les autres se privassent de ce qui ne lui plaisait pas à elle-même.

Marie-Magdeleine, habituée à se laisser imposer des occupations qui l'ennuyaient, voulut se lever pour obéir à sa belle-mère; mais son désappointement était si vif, de quitter une compagnie agréable pour s'en aller assister à une séance de dames patronnesses, qu'elle jeta un coup d'œil de détresse à son amie.

Lucy, d'un air étonné, dit :

— Comment, Maud, allez-vous cesser de poser? J'en serais désolée. Mon pastel vient bien, n'est-ce pas, madame (s'adressant à Mme Le Clercq)?

— C'est très joli ; mais vous pourrez le finir aussitôt que nous rentrerons.

— Oh, non! On n'interrompt, on ne reprend pas un ouvrage d'art, comme le reprisage d'un bas! dit Lucy Hartley avec un sourire gracieux. J'espère madame, que vous serez assez bonne pour me laisser Maud! Elle est en beauté, aujourd'hui.

— Marie-Magdeleine est inscrite depuis peu de temps sur la liste des bienfaitrices de l'hospice, reprit Mme Le Clercq du ton insinuant avec lequel on essaie de convaincre un enfant. Elle a été présentée par Mme Lignière; il serait désobligeant pour cette dame de paraître témoigner si peu d'empressement à son œuvre. Elle y est très zélée.

— Oh! à son âge, on n'a plus que cela à faire! répliqua Darlot, qui entendait malgré sa sérénade...

Mme Le Clercq lui jeta un coup d'œil irrité. Robert, fâché de l'insistance de sa mère, du désappointement de Marie-Mad, reprit :

— Vraiment! croyez-vous qu'il y ait une telle urgence, ma mère? Marie serait heureuse de jouir de la compagnie de miss Hartley...

— Mais, si miss Hartley veut nous accompagner, elle nous fera grand plaisir.

Darlot ferma le piano. Lucy, sérieusement, dit :

— Oh non! madame, cette séance me serait pénible. Je ne puis supporter l'ennui. J'ai besoin d'activité corporelle ou intellectuelle. — Là, il me faudrait rester immobile pendant plusieurs heures, et mon esprit, je crains, serait aussi peu occupé que mon corps.

— Non, tenez! ne venez pas, se hâta d'ajouter Marie-Magdeleine, voyant sa belle-mère froissée d'une pareille franchise. Puisque vous ne pouvez pas faire de musique, ni peindre, ma chère, prenez dans ma bibliothèque tous les livres que vous voudrez.

— Merci, *darling!* Je sortirai. Si M. Darlot veut bien m'accompagner, j'en serai charmée.

Marie-Magdeleine s'éloigna. Lucy mit de côté son carton, et serra ses crayons. Robert regrettant que sa mère eût si fortement manifesté sa volonté, mais lisant le blâme dans l'attitude de Darlot, se raidit et conclut d'un ton sec :

— Vous avez raison. Il vaut mieux que Marie-Magdeleine vous accompagne.

Et il sortit pour aller travailler... ennuyé, sentant une gêne croissante, l'impression que quelque chose allait mal chez lui.

Il attribuait cela à l'influence de René Darlot, un désœuvré, un homme bizarre, qui imposait toutes ses idées à Marie-Mad. Evidemment toutes les raisons que donnait sa mère étaient excellentes. Il était regrettable que, à chaque fois qu'elle exigeait quelque chose, la jeune femme fût forcée de faire le sacrifice d'un plaisir ou d'un de ses goûts pour agir suivant la volonté de Mme Le Clercq.

Enfin, c'était à elle de plier! Elle le faisait de bonne grâce, sans jamais une bouderie, avec seulement une moue attristée, qui durait peu, et qu'elle s'efforçait de dissimuler.

De cette aimable facilité de caractère, Robert était reconnaissant à sa femme. Car il sentait que, sans une telle souplesse, leur intérieur eût pu devenir désagréable.

Mme Le Clercq était bonne réellement. Elle aimait Marie-Magdeleine. Mais d'une façon autoritaire. Elle l'aimait en despote. Elle l'annihilait... Oh! doucement!... avec des formes polies... et de l'obstination. Elle exigeait que cette enfant de vingt ans eût les goûts, les occupations, les relations qu'elle avait elle-même...

Robert se dit tout cela en arpentant son cabinet, d'un pas lent. Oui, heureusement Marie-Mad avait une extrême égalité d'humeur...

Il se mit à sa fenêtre pour voir sortir la voiture qui emmenait sa mère et sa femme, et il fronça les sourcils; car, aggravation pénible, Mme Charmon étalait dans la victoria son deuil emphatique.

Marie-Magdeleine ne songea pas à lever les yeux vers le cabinet de son mari; elle était certainement très désappointée, et lui, qui la connaissait bien, s'aperçut qu'elle faisait un réel effort pour conserver un air gracieux...

(*A suivre*.

---



Madame Charmon.

Lucy et René Darlot restés au salon examinèrent le pastel ébauché; puis, leurs yeux se rencontrant, ils se regardèrent un instant, et comme s'ils s'étaient parlé ainsi, Miss Hartley dit :

— Oui. Il est très heureux que Mad ait un caractère souple et facile. Je n'y tiendrais pas un mois.

Darlot haussa les épaules d'un air pensif :

— Quand on est marié, on ne peut pas se... fatiguer si vite que cela !

— Elle n'est pas mariée avec sa belle-mère, j'imagine! riposta vivement Lucy. Si j'étais l'amie de M. Robert Le Clercq, je l'avertirais d'un danger qu'il ne soupçonne pas. Je connais très bien Maud. Il y a dix ans que nous sommes amies. Elle a une douceur et une patience de caractère très charmantes; elle cède, elle plie, elle s'efface, par crainte de chagriner des gens qui en abusent. Et puis elle est extrêmement polie. Ne riez pas! C'est beaucoup, cela! Mais il y a aussi un côté de son caractère que ni son mari, ni sa belle-mère ne connaissent : une obstination extraordinaire, quand on l'a poussée à bout... Alors, tout est fini. Je l'ai vue rompre avec des amis qui l'avaient froissée en une certaine circonstance. Ils l'aimaient, pourtant; ils ont fait toutes les démarches possibles pour renouer avec elle... tout a échoué. Avec la politesse gracieuse que vous lui voyez, elle a repoussé toute réconciliation... Je crains qu'ici pareille chose n'arrive. Certes, elle y mettra toute la complaisance possible, mais la lassitude viendra... et alors!...

Darlot hocha la tête...

Dans la salle à manger ornée de claires tapisseries, étincelante de céramique japonaise, les convives de Mme Le Clerq achevaient de dîner; ces convives étaient, outre ses enfants, Mme Charmon et miss Hartley. Deux autres jours s'étaient écoulés, accentuant le malaise moral que ressentait Lucy, ce genre particulier d'agacement que l'on éprouve à voir quelqu'un souffrir et accepter avec passivité mille petits ennuis, à chaque instant renouvelés. Elle pensait qu'un peu de fermeté de la part de Marie-Magdeleine eût suffi pour faire comprendre à Mme Le Clerq qu'elle abusait de son autorité, que sa tendresse inquiète, tatillonne, tourmenteuse, jalouse, réelle peut-être, était sûrement insupportable.

Durant ces deux jours, à peine les deux femmes avaient-elles été seules un instant. Entre elles s'étaient toujours trouvées soit Mme Le Clercq, affectueusement fatigante, soit Mme Charmon, pâle de son deuil et, d'une voix lente, leur versant des phrases en forme d'axiome.

Marie-Magdeleine inspirait maintenant à son amie de la compassion. Pour un caractère indépendant, cette servitude devait paraître le pire supplice... Lucy eût préféré la plus obscure médiocrité de rang et de fortune à cette situation mondaine, brillante, soutenue par les deux millions de Mme Le Clercq.

Pas un moment de solitude, de liberté, de repos; toujours autour de soi la tracasserie d'une affection maladroite, d'une bonté envahissante, d'une générosité impérieuse. Marie-Mad ne faisait pas une visite seule; il lui était impossible de prendre pour elle-même la moindre résolution sans en référer à sa belle-mère.

Fût-ce pour une question de chiffons, Mme Le Clercq donnait son avis; avec d'autant plus d'autorité qu'elle offrait en même temps à sa belle-fille les dits chiffons... et soldait les factures de couturière et de modiste, malgré les protestations de Marie-Magdeleine.

Que dire, à de si aimables procédés ?... La moindre velléité de réaction prendrait des airs d'ingratitude. Et Marie-Mad n'avait aucunement le droit de ne pas se trouver trop heureuse.

Miss Hartley ne voyait plus en elle l'exubérance de gaieté juvénile de Mlle de Bois Saint-Marcel, pauvre fille sans dot et forcée de ménager sa couturière!... Son existence, alors, était un peu bohème. Certainement, le docteur devait avoir parfois des ennuis d'argent; mais, esprit insoucieux, il s'étourdissait aisément, fait à cette vie au jour le jour; et sa fille, habituée à l'incertitude

du lendemain, n'en souffrait pas plus que lui, entraînée par cet amour de liberté, ce besoin d'agir à sa fantaisie, sans entraves, ni gène... que comprenait si bien Lucy Hartley !

Mad maintenant devenait trop sérieuse ; ses yeux rieurs prenaient une expression indifférente, sa bouche avait un pli découragé... Miss Hartley eut d'abord la pensée d'écourter sa visite, de s'éloigner d'une maison où elle s'ennuyait ; cette pensée égoïste céda devant le désir d'être utile à sa petite amie... Elle ne voulut pas l'abandonner au moment d'une crise qu'elle sentait venir et se mit à étudier les gens de la maison...

Inutile d'essayer de modifier les idées de Mme Le Clercq. Cette vieille dame était convaincue de ses droits, et agissait avec la sincère volonté d'être bonne. Elle aimait Marie-Magdeleine ; elle l'aimait mal, voilà tout, et ne se rendait pas compte que cette affection n'était qu'un immense égoïsme.

Restait Robert. Malgré son allure un peu raide, réservée et sérieuse, il lui était sympathique ; elle pressentait son caractère ferme et loyal... mais sa froideur éloignait toute tentative d'intimité, toute intervention, même timide et détournée. On n'osait parler avec un tel homme, qui gardait toutes ses sensations, et témoignait son amitié seulement par une poignée de main un peu plus accentuée, son antipathie par un mutisme plus obstiné.

Robert était un silencieux. Il écoutait, promenant sur ses interlocuteurs un regard extrêmement acéré... S'il parlait, c'était en termes nets, précis, brefs ; ce qu'il disait avait une valeur, et dénotait une belle intelligence... Comment cet homme-là ne s'apercevait-il pas de ce qui se passait près de lui ?... Pouvait-il faire cette erreur de prendre Marie-Magdeleine pour une enfant sans consistance ?... Pouvait-il prendre le change, et, ne voyant d'elle que sa gracieuse douceur, en conclure qu'elle n'avait ni volonté ni orgueil, et que le plaisir de jouir de la générosité de sa belle-mère suffirait à lui faire tout supporter toujours ?...

Lucy réfléchit sur le véritable écueil de l'éducation française, qui tient les jeunes filles tellement en chartre privée qu'elles se marient sans connaître l'homme qu'elles épousent ; lui-même ne connaît de sa fiancée que la demoiselle correcte qui parle anglais, joue Grieg, peint d'après nature, et valse avec grâce. Quand ces deux étrangers arrivent à se connaître, il est trop tard pour revenir en arrière ; de là, de fâcheux intérieurs. La libre éducation anglaise permet aux jeunes filles et aux jeunes gens de se connaître. Les femmes anglaises de bonne société sont généralement plus instruites, plus sérieuses, moins frivoles que les Françaises ; elles ont une personnalité beaucoup plus accentuée ; des dehors moins séduisants, mais un fond plus solide, plus viril. Elles n'ont pas cette dissimulation toute féminine de cacher leur véritable caractère. Il est certain, par exemple, que Mme Le Clercq n'eût pas essayé d'annihiler Lucy Hartley ; la tentative eût paru impossible ; pourtant, à l'heure de la crise, elle trouverait peut-être en Marie-Magdeleine une résistance douce plus invincible que la raide volonté de l'Anglaise.

Une aggravation à ces tiraillements était la présence de Mme Charmon. L'instruction de cette dame était plus soignée que son éducation. Elle avait été institutrice ; et, l'oubliant volontiers, affichait le plus étrange dédain pour les manières, les usages, les toilettes, les conversations, les allures des gens de Montpazier. Parce que, en une situation subalterne, Mme Charmon avait pu voir de près les femmes de l'aristocratie anglaise, elle déversait beaucoup de mépris sur les dames de Montpazier, ces bourgeoises sans naissance !...

Marie-Magdeleine trouvait Mme Charmon ridicule, simplement, ses prétentions non justifiées étant comiques à un haut degré ; mais Lucy Hartley, douée d'un sens très fin de ce qui est juste, avait pris en haine cette prétentieuse femme, qui l'accablait des récits de sa vie en Angleterre, citant à tort et à travers les plus grands noms, et commettant de nombreuses erreurs.

Mme Charmon annonçait bien haut l'intention de travailler, de ne pas abuser de l'hospitalité que lui offrait si généreusement Mme Le Clercq... car, malgré ses mines dédaigneuses, elle savait flatter les gens qui lui étaient nécessaires. En dépit de ces résolutions, souvent émises, elle semblait vouloir s'éterniser dans la maison. Elle témoignait à Mme Le Clercq une complaisance et une admiration sans bornes ; elle lui servait de secrétaire, écrivant la nombreuse correspondance de chaque jour ; elle l'accompagnait dans toutes ses visites ; elle savait, à propos, placer le mot élogieux qui faisait ressortir la bonté de son amie ; elle ne craignait pas même de se donner en exemple. Mme Le Clercq l'avait reçue avec ennui et commençait à se féliciter de l'avoir chez elle. Elle remplissait le rôle de « grande utilité ».

Lucy, qui voyait tout cela, ne prenait pas au sérieux les projets de travail de Mme Charmon. A son sens, il fallait, pour changer la situation, une escarmouche, un heurt de volonté, où Robert s'aperçût que, chez lui, sa mère prenait des allures trop despotiques ; il fallait une crise pour lui ouvrir les yeux. Elle se décida à amener cette crise en se servant de Mme Charmon, qui lui rendait amplement l'antipathie qu'elle lui inspirait elle-même.

Ce jour-là, donc, à l'issue du dîner, Miss Hartley lui dit d'un air gracieux :

— Je vous ai entendue, madame, manifester le désir de trouver une situation honorable...

— Certainement... Je ne puis abuser de la bonté de Mme Le Clercq...

— Vous n'abusez pas ! répliqua celle-ci.

— Oh ! vous êtes si bonne que vous essaierez de me rassurer à cet égard. Mais, je le sais, il est impossible que la présence d'une personne étrangère, et dans les tristes circonstances où je suis,

n'impressionne pas péniblement, sinon vous, qui êtes excellente... du moins vos enfants...

— Qui ne le sont pas!... pensa Lucy.

Marie-Magdeleine fit un vague geste, qui semblait une affirmation.

— Alors, continua Lucy, avec la même tranquillité, il vous plaira, j'espère, d'écouter la proposition que j'ai à vous faire...

Mme Charmon pinça les lèvres, et lança à miss Hartley un regard noir et un sourire contraint...

— Une de mes amies, lady Grey, cherche une institutrice française pour instruire ses deux filles...

— Oh! interrompit vivement Mme Charmon, n'ajoutez rien, miss Hartley, ce genre d'occupation me déplairait... Je ne pourrais l'accepter...

— Mais, dit Lucy, avec un étonnement vrai, n'avez-vous pas été déjà institutrice?...

— Avant mon mariage... J'espère que vous devez comprendre combien il serait pénible d'accepter un emploi subalterne à mon âge, et après avoir occupé un rang assez brillant...

— Oh! insinua Marie-Mad, vous goûtiez si peu la société de Montpazier!

— Enfin, ajouta Mme Charmon, il me déplairait de quitter la France.

— Je sais que vous admirez fort l'Angleterre, reprit Lucy Hartley. Vous en parlez en des termes qui, plus d'une fois, m'ont touchée. Vous devriez être heureuse de saisir l'occasion de retourner en ce pays, où vous avez, dites-vous, de hautes relations...

Mme Charmon baissa les yeux, et parut vouloir finir la conversation en se taisant; miss Hartley, qui ne se décourageait pas facilement, continua :

— Il serait bon, je pense, d'examiner ma proposition; peut-être serez-vous forcée d'en accepter une moins avantageuse, si, comme il me paraît raisonnable, vous désirez sortir de la situation anormale où vous êtes...

Marie-Magdeleine regarda son amie avec reconnaissance; Robert, d'un air sérieux, analysait l'attitude de Mme Charmon. Quant à Mme Le Clercq, une irritation bizarre commençait à la prendre; elle trouvait que miss Hartley insistait trop. Avec la susceptibilité nerveuse des gens qui tiennent beaucoup à leur autorité, elle eut un soupçon que ceci était peut-être combiné entre les deux jeunes femmes, et elle les jugea audacieuses de prétendre renvoyer de chez elle Mme Charmon, parce qu'elle gênait Marie-Magdeleine.

— Situation anormale? En quoi? riposta la veuve, se résignant à la lutte, et ne croyant pas que Lucy oserait s'expliquer nettement.

Mais celle-ci, avec le calme qui la caractérisait, reprit :

— En quoi? vous le disiez vous-même tout à l'heure... Pour moi, je n'entrevois rien de plus pénible que la conviction intime d'être une gêne pour quelqu'un...

A ces paroles, Mme Charmon frémit; Mme Le Clercq rougit, et regarda fixement Miss Hartley, qui soutint ce regard avec une tranquillité candide... Robert songea :

— Que répondra l'adversaire?...

Mme Le Clercq dit, d'un ton un peu sec :

— Je viens d'affirmer à Mme Charmon qu'elle est loin de nous gêner; ses scrupules sont très honorables...

— Oh! certes, interrompit Lucy, dans mon pays, pour lequel madame entretient une admiration qui me plaît, j'ai vu des femmes de haute naissance partager ces idées, et vouloir se suffire à elles-mêmes, quoiqu'elles eussent une famille riche... Et, vous savez, on accepterait plutôt des secours pécuniaires de ses propres parents, que d'étrangers!...

Mme Charmon était pâle... Marie-Magdeleine et Robert un peu gênés, mais enchantés... Miss Hartley continua du ton le plus gracieux :

— Oui. Ces scrupules sont très délicats. Ils augmentent mon estime pour Mme Charmon. Et c'est pour lui témoigner ma sympathie que j'ai écrit à mon amie lady Grey. La situation est bonne; vous serez là chez une vraie grande dame, qui, étant bien née, ayant reçu une bonne éducation, ne méprise personne ..

Pauvres bourgeoises de Montpazier, si dédaigneusement décriées par Mme Charmon, d'un mot miss Hartley vous vengea!...

— Réfléchissez, conclut la jeune Anglaise. Je serais heureuse de vous être utile en cette circonstance.

— Je vous remercie! dit laconiquement la veuve, évitant de donner une réponse précise.

Marie-Magdeleine eut l'imprudence de risquer un mot :

— Lady Grey! c'est cette jeune femme qui habite Londres l'hiver, et possède un château en Ecosse, n'est-ce pas, Lucy? Oh! Mme Charmon sera très heureuse... Elle retrouvera là l'existence luxueuse qu'elle aime.

Mme Le Clercq, tant que miss Hartley avait parlé, s'était contenue avec peine; l'intervention de sa belle-fille l'exaspéra, en lui confirmant ses soupçons d'une entente entre les deux amies... Elle riposta d'un ton très dur... d'un ton plus sévère qu'elle ne le crut elle-même... avec la raideur et l'autorité qu'on aurait pour corriger un enfant inconvenant :

— Je vous prie de laisser agir Mme Charmon comme bon lui semblera. Assez de paroles ont été dites sur un sujet déplaisant. Et votre raillerie est intempestive...

Robert répliqua avec autant de sécheresse qu'en avait eu sa mère :

— Je ne pense pas que Marie-Magdeleine ait voulu railler.

— Cette insistance à engager Mme Charmon dans une voie qui lui est désagréable me semble inconvenante.

— Miss Hartley n'a cru désobliger personne, en

s'occupant de chercher une situation honorable, qu'elle accepterait elle-même, le cas échéant.

— Oh! certainement, affirma Lucy, très calme au milieu de l'orage qu'elle avait déchaîné. Je ne considère pas un travail intelligent comme une déchéance, au contraire. Maud! vous paraissez souffrante... Sortons, voulez-vous? J'éprouve le besoin de marcher un peu...

Marie-Magdeleine était restée atterrée de l'humiliation d'être traitée en petite fille mal élevée. Robert s'en aperçut, et fut irrité... Lucy, avant de sortir, salua Mme Le Clercq, et, avec un gracieux sourire à Mme Charmon, dit :

— Excusez-moi!... Je regrette ma maladresse... Mais je croyais que vous cherchiez vraiment à vous tirer d'embarras. Et à votre place, j'eusse été très heureuse d'en trouver l'occasion...

Robert, qui avait l'habitude de tenir compagnie à sa mère après le repas, sortit, accompagnant les deux jeunes femmes. Tous les trois se rendirent dans le jardin. L'air était tiède, — un exquis soir de juin, — l'atmosphère si calme, sans un souffle, que dans les arbres immobiles pas une feuille ne tremblait; les délicates ramures des hêtres et des bouleaux se découpaient en dentelle fine sur l'azur chaud du ciel; les parfums des fleurs s'exaltaient dans un bourdonnement de moucherons et le bruit des sauterelles stridentes cachées dans le gazon.

Parfois, sous l'ombre d'une feuille ou d'un brin d'herbe l'émeraude d'un ver luisant scintillait comme une goutte de lumière électrique tombée sur la pelouse... Robert serrait sur son bras la main de sa femme; ils marchaient sans se rien dire, heureux de cette solitude; elle, bouleversée encore de ce qui venait d'arriver. Lucy Hartley les suivait à quelques pas, chantant à mi-voix une mélodie russe. Robert et Marie-Magdeleine allèrent s'asseoir sur un banc, à l'ombre d'un acacia centenaire, dont les grappes parfumées étoilaient la nuit au-dessus de leurs têtes; ils prêtèrent l'oreille un instant à la voix de Lucy...

— J'aimerais à vous écouter d'ici, chantant au piano... en ouvrant la fenêtre du salon nous entendrions très bien, dit Marie-Magdeleine...

Robert, qui savourait un bon cigare, dit :

— Oh oui! chantez, miss Lucy!...

— Mais... vous savez que nous n'osons pas faire de musique, à cause de la dame en noir?

— C'est ridicule! s'écria Robert. Je regrette que vous nous ayez privés de ce plaisir... Chantez, je vous en prie... Je me sens moi-même en dispositions musicales. Après que j'aurai fini mon cigare, nous vous rejoindrons, nous jouerons un peu de Beethoven... Ma petite Mad ne peut pas m'accompagner... C'est une ignorante... elle se contente d'être charmante, et ne sait rien que cela...

Lucy Hartley s'était éloignée. Robert passa son bras sur l'épaule de Marie-Magdeleine, et la rapprocha de lui; alors, elle, peu habituée à beaucoup d'expansion et de paroles douces, sentit son cœur se gonfler; tous ses ennuis, toutes ses fatigues, toutes les rancœurs et les contrariétés ressenties depuis plusieurs mois, lui revinrent en mémoire à la fois, ajoutés à la scène humiliante du dîner... elle cacha son visage sur la poitrine de son mari, et sanglota avec une violence extrême...

Robert, bouleversé, ne l'ayant jamais vue ainsi, désolé de son chagrin, de voir pleurer pour la première fois sa femme, essaya de la calmer, quoiqu'il fût aussi troublé qu'elle. Il parla beaucoup, lui qui ne parlait jamais : du moins dit-il quelques mots que l'oreille fine de Marie-Magdeleine recueillit...

— Ne pleure plus, mignonne. Nous ne pouvons pas exiger que ma mère renvoie cette intrigante... Ma mère est maîtresse chez elle...

— Hélas... chez nous aussi!... murmura la jeune femme.

Peut-être Robert n'entendit-il pas; il continua :

— Mais ce que nous pouvons faire, c'est de nous tenir un peu à l'écart, tant qu'elle gardera Mme Charmon. Demain, nous déjeunerons chez nous. La femme de chambre pourra-t-elle suffire?

— Oui, dit vivement Marie-Magdeleine. Et je lui montrerai, quoique je ne sache pas très bien moi-même!... Nous serons si heureux, seuls avec Lucy!...

— C'est entendu! Ne pleure plus... Cela m'est très pénible... Ecoute! Miss Hartley chante bien. — C'est une jouissance exquise d'entendre de bonne musique dans une si charmante soirée. — Mad! embrassez votre mari, qui s'expose pour vous à une scène probablement très désagréable... Et allons faire de la musique, ma chère petite femme...

Robert, qui n'avait pas près de lui le regard de sa mère, oublia d'être correct; il prit Marie-Mad dans ses bras, et l'emporta en courant à travers le jardin.

Leurs rires joyeux firent un bruit trop rare dans la maison. — Mme Le Clercq avait déjà remarqué avec impatience que cette Anglaise impolie chantait malgré sa défense; elle vit à travers sa fenêtre ce spectacle inconvenant, entendit ces rires qui insultaient au deuil de Mme Charmon, et à sa propre dignité de femme offensée. Un instant après, le violon et le piano résonnèrent. Sa violente irritation s'accentua encore. Elle se retira dans sa chambre; et, tard dans la nuit, elle entendit au-dessus d'elle la musique, des voix joyeuses, des rires... Elle dormit peu. Des pensées amères lui tinrent compagnie. — La défection de Robert, qui semblait prendre parti contre elle, lui parut indigne.

Elle n'était pas femme à prendre des voies d'apaisement et de douceur lorsque sa dignité était en jeu, lorsqu'elle se jugeait lésée dans les droits qu'elle avait à la reconnaissance de ses obligés; elle devenait cassante, et exigeait, au lieu d'attendre qu'on revînt à elle. Elle résolut de retenir d'une main ferme ce fils qui, pour plaire à sa femme, allait oublier sa mère; elle lui parlerait



nettement... Elle saurait affirmer son droit à garder chez elle Mme Charmon ; elle saurait déclarer que miss Hartley était une jeune femme mal élevée, et exiger que Marie-Magdeleine reconnût avoir été à juste titre admonestée.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

La femme de chambre de Marie-Magdeleine avait été longtemps au service de Mlle de Bois Saint-Marcel. Elle l'avait suivie à Montpazier, quoiqu'elle eût l'horreur qu'affichent les « snobs » pour la province, qu'ils ne connaissent pas. Beaucoup de gens qui décrient les provinciaux les ont vus seulement dans une littérature volontairement pessimiste. Esprit en deçà des fortifications, sottise au delà.

Estelle, vraie gamine de Paris, fine, adroite, paresseuse et coquette, avait suivi sa maîtresse à Montpazier, et c'était une preuve de réelle affection. Son minois audacieux, l'expression vive de son regard, le retroussis plus drôle que classique de son nez, son rire à belles dents blanches, son allure affriolante, tout cela avait déplu à Mme Le Clercq, imbue d'idées antiques sur la tenue de la domesticité, choquée de la familiarité de cette fille qui, sans être impolie, lançait parfois des mots comiques, dont Marie-Magdeleine riait... choquée aussi de lui voir porter les toilettes défraîchies de sa maîtresse, qu'elle savait remettre presque à la mode, avec ce tact inné qu'ont les petites ouvrières parisiennes, dont le bon goût se forme à coudoyer chaque jour, dans la rue, les plus raffinées élégances. Cette fille, lorsqu'elle était en toilette, pouvait passer pour une dame ; sa tournure alerte plaisait à certaines gens... et beaucoup lui attribuaient le même genre de distinction que possédait Mme de la Pallière.

Estelle s'apercevait de l'antipathie de Mme Le Clercq, et la lui rendait, attribuant avec raison à cette dame la tristesse de l'existence de Marie-Magdeleine. Entre ces deux femmes, de condition très inégale, il y avait une animosité cachée, qui se traduisait en Mme Le Clercq par une raideur presque désobligeante ; en Estelle, par une politesse outrée, que démentait le sourire des lèvres et des yeux. C'est donc avec un véritable plaisir que la femme de chambre, allant au marché, dès le matin de ce jour-là, s'arrangea de façon à rencontrer en chemin Mme Le Clercq revenant de la première messe en compagnie de la veuve. La vieille dame très surprise, et ne soupçonnant pas ce qui se passait, l'arrêta d'un signe. Estelle s'approcha. Mme Le Clercq, considérant cette fille comme sa propre domestique, la questionna :

— Où allez-vous?

— Au marché, madame...

— Pourquoi faire? Qu'est-ce que ces provisions de légumes, de fruits?

— Monsieur et madame ont l'intention de déjeuner chez eux aujourd'hui.

Le ton de la servante était très correct, mais il était impossible de ne pas remarquer son contentement intérieur et le regard inquisiteur qu'elle posait sur la vieille dame. Evidemment, elle comprenait que ceci était le premier symptôme de révolte, et elle attendait le cri de protestation de l'autorité méconnue... Mme Le Clercq fit un effort, parvint à se contenir, et s'éloigna avec son amie, sans prononcer un mot. La veuve laissa s'écouler quelques minutes, puis, d'une voix résignée :

— Je ne saurais assez vous remercier de votre hospitalité, mais je pense qu'elle a trop duré; je serais indiscrète en restant davantage.

Mme Le Clercq tourna vers elle un regard irrité :

— Qui vous fait supposer cela?

— Oh!... chère madame, l'attitude de vos enfants... J'ennuie Mme Robert; c'est bien naturel. Elle est jeune, elle aime la gaieté; je suis pour elle un trouble-fête... Mes crêpes de deuil, mon chagrin, ma triste situation lui assombrissent la vie.

Très adroitement, laissant de côté Robert, la veuve mettait en cause Marie-Magdeleine.

— Cette détermination de rester chez elle me paraît une suite à la conversation que nous eûmes hier... à ces offres trop aimablement obstinées de miss Hartley, appuyées si chaleureusement par Mme Robert... Certes, cette jeune Anglaise doit avoir pour son amie beaucoup d'affection! car elle prend ses intérêts avec vivacité...

— Vous croyez que c'est miss Hartley?...

— Je ne me permets pas de croire... Je présume. Elles étaient d'accord hier pour m'éloigner; elles le sont aujourd'hui encore...

Il était inutile d'exciter Mme Le Clercq à la colère; jamais encore elle n'avait éprouvé un pareil sentiment d'amertume... Cet acte d'indépendance, ajouté aux tiraillements qui se produisaient depuis quelque temps, à l'hostilité qu'elle avait constatée contre Mme Charmon, à la mauvaise volonté de Marie-Magdeleine, à son intervention la veille, et surtout à cette audace d'avoir ri, chanté, fait de la musique, et valsé toute la soirée, prenait des allures de révolte. Eh quoi! Cette petite femme d'apparence rieuse et douce arrivait à entraîner Robert à de telles déclarations de guerre? Voilà que son fils se retirait d'elle, maintenant? Ils allaient donc, les ingrats, oublier tout ce qu'elle avait fait pour eux?... Sa fortune, sa maison, ses domestiques, ses voitures, tout ce luxe, dont ils jouissaient, et qui était le sien...

Il est mauvais d'avoir toujours présent à l'esprit le bien que l'on fait : cela devient une idée fixe qui prend des proportions anormales... On en arrive à exagérer sa propre générosité et la reconnaissance due.

— Cette servante, reprit doucereusement la veuve, a un air déplaisant. Elle vous regardait avec impertinence... pour voir sans doute, ce que vous pensiez...

Oui. Encore cette aggravation, d'apprendre par une domestique un tel procédé. Au lieu de l'aver-

tir poliment, on agissait avec inconvenance; on l'exposait à l'humiliation d'être raillée par cette femme de chambre.

Sous le coup de son irritation, Mme Le Clercq hâtait le pas, impatiente d'arriver chez elle, ne sachant encore si elle garderait un silence digne, ou si elle rappellerait à ses enfants leurs devoirs.

— Ce que j'ai de mieux à faire, continua Mme Charmon, comme si elle ne s'apercevait pas de cet état moral, c'est d'accepter la proposition de miss Hartley...

Ce nom porta à l'aigu l'indignation de Mme Le Clercq. Elle dit d'un ton cassant :

— Ce que vous avez de mieux à faire, c'est de rester comme vous êtes; vous n'avez pas à accepter des offres qui vous déplaisent, vous l'avez dit hier. Vous admettrez bien que je doive être maîtresse dans ma maison... Ce ne sont pas des mutineries de petite fille qui me feront céder aucun de mes droits : le plus indéniable est de recevoir chez moi qui me plaît... Vous resterez tant que cela vous sera agréable... Je vous avoue qu'il me serait pénible de vous voir vous éloigner. Votre caractère m'inspire beaucoup de sympathie...

La veuve en fut charmée. Elle fit une allusion aux services qu'elle pourrait rendre à son amie, dans un projet dont elle l'avait plusieurs fois entretenue, sans grand succès, mais qui, cette fois, fut écouté avec plus d'attention. S'autorisant de la générosité bien connue de Mme Le Clercq, une dame anglaise, présidente de l'Œuvre internationale du travail des femmes, lui faisait offrir de fonder en France une succursale de cette œuvre... dont elle serait la présidente.

C'était une entreprise gigantesque; on désirait fonder dans les principales villes des sortes de refuges pour les jeunes filles pauvres. Cette pensée philanthropique devait plaire à Mme Le Clercq : Mme Charmon offrait d'aller en Angleterre s'entendre avec la présidente, étudier le fonctionnement de l'Œuvre, ses résultats, ses moyens d'action.

Si Lucy Hartley l'avait entendue exposer éloquemment ces projets, elle eût compris tout de suite pourquoi cette femme refusait l'emploi fatigant et ennuyeux qu'on lui proposait; elle ne l'eût pas taxée d'indolence et de nullité; elle eût constaté en elle un esprit très délié, s'étant tracé un plan pour vivre, à l'abri du besoin, avec toute la considération mondaine.

Est-il, en effet, moyen d'existence plus fécond, moins ingrat, que le métier de Dame charitable, fondatrice d'Œuvres? Mme Charmon connaissait telle célébrité de la charité qui, par l'art d'apitoyer les bonnes âmes, vivait honorablement. Elle préférait cette carrière à celle de l'enseignement. L'Œuvre réussît-elle mal, elle saurait toujours se rendre indispensable à cette riche vieille femme, lui attirer un tel encombrement d'affaires, de correspondance, de voyages, de responsabilités, qu'elle aurait besoin d'une collaboratrice, toute désignée. Le but était moins difficile à atteindre qu'il ne le paraissait. Il valait mieux que les enfants de Mme Le Clercq fussent rebelles à son admission dans la maison, il valait mieux une brouille. Elle dominerait plus facilement, par la vanité blessée, une femme aigrie et isolée, qu'une mère vivant dans l'intimité familiale.

En traversant le vestibule, Mme Le Clercq aperçut son fils. Au lieu d'attendre son salut, comme elle faisait d'ordinaire, elle ouvrit vivement la porte du salon et disparut, la refermant derrière elle avec un bruit sec, déplaisant, comme une réplique acerbe.

Robert venait prévenir sa mère que ce jour-là ils prendraient leur repas chez eux... C'était la première fois que pareil plaisir leur arrivait, faire acte de volonté, se sentir en ménage, être dans leur salle à manger, servis par leur domestique, dans leur argenterie. Il y avait là un essai d'indépendance qui les amusait tous deux, et leur plaisait presque autant que d'être débarrassés du lamentable visage de Mme Charmon...

Robert, surpris de l'attitude de sa mère et n'en pouvant deviner la cause, entra derrière elle dans le salon. Elle ôtait ses gants avec agitation. En le voyant, Mme Charmon salua et s'éloigna...

— Tu désires me parler? dit Mme Le Clercq, coupant court au bonjour affectueux de son fils.

— Oui, je voulais vous prévenir que nous ne déjeunerons pas avec vous aujourd'hui.

Robert prononça cette chose énorme tranquillement, ne soupçonnant pas quelle importance y attachait sa mère... Elle répliqua d'un ton agressif :

— Aujourd'hui seulement?

Il sentit qu'elle était irritée; il la regarda, étonné :

— Mais... cela ne peut vous être désagréable, je suppose?...

— Pas du tout, mon ami... riposta-t-elle de la même voix sarcastique. Si, même, il plaît à ta femme de continuer ses essais culinaires, elle le peut.

Robert avait cette particularité de caractère de se raidir lorsqu'on prenait avec lui un ton qui lui déplaisait. Il reprit avec une froideur marquée :

— S'il plaît à ma femme?... Pourquoi dites-vous cela? Ce n'est pas elle qui a désiré rester chez nous, c'est moi...

— Vraiment... En saurai-je la cause?...

— Oh! répliqua-t-il d'un ton de plus en plus raide, il y en a plusieurs. Votre irritation me prouve que vous les avez comprises. Permettez-moi seulement de vous affirmer que nous n'avons pas eu l'intention de vous déplaire.

— Non. Vous voulez simplement me donner une leçon.

— Nous ne le voudrions pas. Puisque vous interprétez mal mes raisons d'agir ainsi... je dis *mes* raisons, Marie-Magdeleine y étant étrangère... je vous les donnerai. Vous avez le droit d'abriter

chez vous les gens qui vous plaisent; mais, si ces gens-là me déplaisent, à moi, j'ai le droit, vous devez l'avouer, de me retirer, jusqu'à ce qu'ils aient changé d'asile.

— Ce que je pensais! s'écria Mme Le Clercq. Une mise en demeure... Un choix à faire : Vous, ou elle! C'est-à-dire la prétention de me faire céder.

— Ma mère, vous vous méprenez.

— Tu sais bien que non. N'ai-je pas vu, hier, où tendaient les offres de service de miss Hartley? Il y avait complot entre ces deux jeunes femmes.

Robert ne releva pas cette accusation.

— Je n'approuve pas miss Hartley! continua Mme Le Clercq avec véhémence; elle a manqué de tact, hier; elle ne doit pas se permettre de s'immiscer dans des affaires intimes, qui ne la concernent en rien.

— C'est là, justement, l'autre raison pour laquelle je préfère rester chez moi, dit Robert du ton le plus calme. Vous n'aimez pas miss Hartley; je ne veux pas vous imposer sa présence. Et je pense qu'il lui eût été pénible de s'asseoir à votre table, après la scène d'hier.

— Je crois que mon fils me donne des leçons de politesse!

— Non. Je vous explique loyalement mon état d'esprit. C'est chez moi que miss Hartley reçoit l'hospitalité; je dois lui épargner tout incident désagréable, si je puis.

— Il me semble, cependant, que j'ai contenu la contrariété qu'elle me causait, et je ne me rappelle pas lui avoir répondu.

Vous lui avez répondu, en... tançant Marie-Magdeleine d'assez verte façon...

— Enfin, mon fils, voilà donc la vraie raison du coup d'Etat que l'on exécute aujourd'hui!... Je pensais qu'une femme de l'âge de Marie-Magdeleine peut accepter de la mère de son mari une observation; une réprimande, si tu veux, soit! Je lui ai assez souvent, et de toutes les façons possibles, prouvé mon affection, pour avoir sur elle les droits qu'aurait eus sa mère.

Robert gêné, murmura :

— Nous parlons beaucoup de droits...

Il n'avait pas encore vu Mme Le Clercq en tel état; toujours elle lui avait paru la raison même, pondérée, douce, et excellemment bonne. D'où venait cette forte irritation aujourd'hui?... de causes si minimes qu'elles lui échappaient. Qu'avait-elle contre Marie-Magdeleine? Pourquoi cette attitude blessée, devant cette résolution, si naturelle, de jouir un peu de leur intérieur?

Il demeura songeur un instant, regardant sa mère aller et venir par la chambre, avec une physionomie fermée et dure qu'il ne lui connaissait pas. L'allusion qu'elle venait de faire à son affection pour Marie-Mad, à toutes les preuves qu'elle lui en avait données, l'avait froissé lui-même. Ce rappel indiscret des bienfaits reçus était humiliant. Après un moment de silence, il se détourna pour sortir. Mme Le Clercq, de son côté, la première indignation exhalée, ayant laissé voir à quel degré on l'avait blessée, se calmait. La raideur de son fils aidait à ce changement. Elle savait l'empire qu'elle avait sur lui; mais, aussi, elle connaissait ce caractère tout d'une pièce, loyal et ferme. Si une fois il jugeait qu'elle outrepassait ses droits, s'il croyait sentir qu'elle voulait anéantir leur volonté à Maud et à lui, tout serait fini. Il se retirerait, sans calculer les désavantages qui en pourraient résulter. Mme Le Clercq eut peur de cela. Elle l'aimait. Elle était jalouse de son ascendant. Elle comprit que cette colère était mauvaise, le disposait mal, parce qu'il la jugeait injustifiée. Par une diplomatie féminine presque involontaire, elle prit le ton qui devait remettre les choses. D'une voix adoucie, elle dit :

— Mon ami, tu comprends, j'en suis sûre, le chagrin que j'ai éprouvé en apprenant par une impertinente servante la résolution prise de vous éloigner de moi.

— Par une servante?... reprit Robert.

— Oui, Estelle, une fille effrontée qui m'a annoncé cela tout à l'heure, d'un ton à me faire supposer que vous vouliez me chagriner. A mon âge, on a peine à renoncer à ses habitudes. J'avais espéré vous garder toujours avec moi. J'aime Marie-Magdeleine. Elle est une charmante enfant; et si nous n'avions pas eu de sottes gens entre nous, jamais tout cela ne serait arrivé.

Robert dont le cœur était facile à toucher, et qui portait à sa mère une tendresse profonde, fut remué de l'entendre s'exprimer de la sorte. Il ne vit en toute cette irritabilité que l'explosion de douleur d'une vieille femme craignant de se trouver isolée, et se croyant à la veille d'être abandonnée de ses enfants. Il revint vivement à elle.

— Comment avez-vous pu penser que nous voulions vous faire de la peine? Vous avez espéré nous garder toujours? mais, maman, nous espérons bien aussi que vous nous garderez! Que ferions-nous, sans vous? Nous vous aimons trop pour vous quitter. Je dis *nous*. Marie-Magdeleine n'a jamais prononcé un mot qui ne dénotât toute sa reconnaissance. Elle n'a pas fait la moindre allusion à ce que vous lui dites hier. Quant aux gens qui sont entre nous, je n'en connais pas. Miss Hartley est trop intelligente pour vouloir amener des brouilles dans notre ménage à trois. Mme Charmon... Ah! je vous assure que Mme Charmon ne me plaît pas! Je ne la crois ni franche, ni bonne. Son air triste me paraît affecté. Mais elle vous plaît... C'est bien. Il est juste que vous ne vous préoccupiez pas de mes préférences.

(*A suivre.*)

---



arrivera... Je vais annoncer à Maud qu'elle a une invitée. Ce qu'elle va être contente!

Si elle fut contente, en effet, elle le témoigna peu. Un silence absolu accueillit la nouvelle apportée par Robert.

Maud, tout affairée, trottait à travers leur salle à manger, disposait un couvert élégant, des cristaux étincelants, un service à leur chiffre, qu'ils allaient étrenner; de l'argenterie toute neuve, trop neuve, n'ayant jamais servi : réchaud, salières, raviers, d'un éclat trop brillant de nickel, contrastant avec des couverts anciens, donnés par le docteur de Bois Saint-Marcel, pièces d'argent vieux, aux luisants adoucis par cette incomparable patine que donne le temps.

Miss Hartley disposait dans un vase de grès des fleurs de mauve, des pâquerettes sauvages à large collerette blanche, des branches de chèvrefeuille, et des herbes fines, qui, si richement, ornent de leurs grappes et de leurs panaches les fossés et les champs. Lucy prétendait que la simple nature donne un soufflet à toute la science horticole, ses mauves, ses pâquerettes et son chèvrefeuille étant artistiques mille fois plus que les plus belles orchidées.

— Et moins prétentieuses! et moins bizarres! Ces fleurs aux formes étranges me plaisent peu, elles me mettent en défiance; je les sens fausses, comme des artistes qui jouent un rôle, coquettes maquillées, sans aucun naturel. Voyez, Maud, quelle courbe exquise ont ces marguerites : avec quelle grâce elles se penchent sur leur tige trop longue, et comme le souple chèvrefeuille les enlace doucement! La mauve les regarde avec des tons attendris. C'est comme un regard mouillé. Je vois, en un bouquet de fleurs des champs, tout un poème délicat. Vos camélias, primés à l'Exposition d'horticulture, sont prosaïques, et quelle prose! Ils ont la morgue des parvenus : ce sont des financiers, des barons

Heureuse d'avoir reconquis sur lui toute son influence, Mme Le Clercq sourit à son fils ; et, avec cette facilité de concession que l'on a dans les moments d'attendrissement, elle dit :

— Je puis lui prouver mon intérêt autrement qu'en la gardant ici... Puisqu'elle vous ennuie, je mettrai à exécution un projet dont elle m'entretenait tout à l'heure. Il s'agit d'un voyage pour certains renseignements, toute une affaire qui ne t'intéresserait pas, et que je te conterai plus tard.

Emu du sacrifice spontané que lui faisait sa mère, Robert l'embrassa et, souriant :

— Voulez-vous nous inviter à dîner ce soir avec vous, maman?...

— Certainement. Pourquoi pas à déjeuner?

— Parce que Marie-Magdeleine se donne, en ce moment, un mal incroyable pour organiser ce fameux déjeuner. C'est une chose amusante de la voir aller et venir, donner des ordres, surveiller les casseroles; elle est exquise en tablier blanc qui lui donne un air de petite ménagère. Ce serait un vrai désappointement pour elle que nous ne fissions pas honneur à son repas...

— Mais, dit gaiement Mme Le Clercq, je serais charmée de juger aussi, moi, des aptitudes culinaires de Marie-Mad! Et si l'on m'en priait, je...

— C'est cela, venez! Nous serons fiers de vous recevoir... Ce sera la première fois que cela nous

Salomon, riches, mais inintelligents du Beau.

Maud, malgré ses préoccupations, sourit :

— Voilà des théories qui enchanteraient René Darlot : il est comme vous, un peu fêlé!

— Il est étrange, vraiment, dit Robert, qui aimait les idées de Lucy parce qu'il sentait son originalité sincère, sans la moindre apparence de pose. Oui, M. Darlot est un homme bizarre, quelquefois même à peine poli; mais je crois, miss Lucy, qu'il partage vos opinions sur les camélias. Vous le savez, ma mère en possède une belle collection : il refusa, il y a quelques jours, d'entrer dans la serre pour les voir; il y a pourtant aussi de superbes dahlias!

— Horrible! *Most horrible!...* s'écria Lucy avec une indignation comique. Le dahlia n'est pas une fleur; c'est une boule hérissée, faite de petits tubes de zinc. Cela est raide, lourd, cela n'a ni parfum, ni grâce : c'est une fleur sotte comme de la vanité! ou plutôt ce n'est pas une fleur, c'est le chef-d'œuvre de mauvais goût des horticulteurs. Je vous accorde que les couleurs en sont éclatantes. Quant aux camélias, si beaux qu'ils soient, ils ont toujours l'air d'être en papier; on se les figure sous globe dans une loge de concierge...

Marie-Magdeleine était allée jeter un regard sur l'office... Robert riait en écoutant miss Hartley.

— Et comment vous êtes-vous procuré ces fleurs, les plus belles de toutes, ne devant rien à l'art?

— Je suis sortie pendant que tout le monde dormait encore; je me lève toujours très tôt. C'est vers cinq heures du matin que l'on jouit le mieux de la beauté de la campagne. Je suis allée dans le premier petit chemin creux que j'ai trouvé.

— Quoi, toute seule?...

— Mais sans doute! En mon chemin, j'ai rencontré M. Darlot, l'« eccentric-man » le plus agréable. Il venait, comme moi, regarder s'éveiller la campagne. Cela est charmant; les feuilles couvertes de rosée, les fleurs toutes froissées du sommeil de la nuit, les arbres et les lointains encore enveloppés de brouillard. Il m'a menée dans un coin ravissant. Un retrait sous des hêtres, auprès d'une flaque d'eau verte, décorée de cresson sauvage; de là, on voit toute une prairie, habitée par des vaches rousses, qui ont l'air d'être peintes par Troyon; et, au premier plan, un petit champ de blé. Nous nous sommes assis sur une barrière, et nous avons regardé ce champ s'éveiller. D'abord, il en est sorti des alouettes qui ont sonné la diane; puis les épis se sont redressés, ont secoué les gouttes d'eau qui les diamantaient; il y avait aussi des coquelicots qui ouvraient leur corolle et défripaient leurs pétales avec une coquetterie extrême... Monsieur, qui souriez, vous n'avez jamais assisté au petit lever d'un champ de blé et de coquelicots? Je vous plains! C'est reposant, rafraîchissant (à part la rosée)! Toutes les petites misères ennuyeuses de la vie vous paraissent alors ce qu'elles sont : des vétilles indignes d'attention! On comprend que le plus grand bonheur qui soit, c'est de tâcher de s'identifier avec la nature, de l'aimer, de n'être qu'une partie d'elle-même. Je vous assure que je me sens beaucoup d'amitié pour les plantes, et qu'il m'est pénible d'en couper une. Oh! oui, c'est vrai! En voici toute une botte. C'est M. Darlot qui les a cueillies; quoiqu'il soit assez sensitif, il a plus de dureté. Malgré mes protestations, il a tué toutes ces fleurs, si heureuses de vivre!

Tout en parlant avec cet accent musical, un peu chantant, des Anglaises, Lucy donnait à ses pâquerettes, dans le vase de grès bleu, une allure artistique; elle composait son bouquet, comme un peintre compose un tableau. Et Robert, intéressé, amusé par ce qu'elle disait, regardait ses longs doigts fuselés courber les tiges frêles, disposer savamment les pétales.

Cette intimité de conversation lui plaisait. Il jugeait miss Hartley très intelligente, et en dehors du modèle commun des femmes qu'il voyait chez Marie-Magdeleine. L'aisance et la simplicité de cette attrayante fille lui étaient agréables. Il se sentait son ami.

La pensée lui vint que, si M^me^ Le Clercq entendait de tels propos, ne les comprenant pas, elle taxerait miss Hartley de folie ou d'affectation.

— Et, demanda-t-il, que pensez-vous de M. Darlot? Il partage votre manière de voir sur beaucoup de choses!

— Il me plaît extrêmement, dit-elle avec une franchise simple. C'est un esprit délicat, original. Autant que j'en puis juger, le connaissant peu, il doit être bon. Cet homme-là ne doit pas avoir de préoccupations terre à terre. Il doit se laisser vivre, sans songer beaucoup à la vie matérielle et pratique! C'est si rare, de notre temps, un désintéressement vrai; j'admire cela!

— Vous devez avoir ensemble d'intéressantes conversations... Ce matin, par exemple, jouissant tous deux de ce lever de soleil sur les blés, vous avez dû échanger des réflexions et des enthousiasmes quintessenciés.

Lucy hocha la tête.

Nous n'avons pas échangé trois phrases. Assis sur notre barrière, nous sommes restés silencieux, parce qu'il n'y a pas de paroles qui ne sonnent faux en certains moments, et que notre amour de la campagne n'est pas de la littérature. Vous viendrait-il à la pensée de parler en écoutant la Symphonie Pastorale? Ce matin, les alouettes, les mouches, les feuilles d'arbres, les épis de blé et les coquelicots l'ont jouée pour nous. Nous écoutions religieusement; et j'ai jugé que M. Darlot a de l'esprit, puisqu'il ne m'a pas adressé la parole; nous nous sommes parlé seulement en nous séparant : « C'est beau, n'est-ce pas ? m'a-t-il dit. Il y a un coin de verdure au bord d'un étang, où je vous conduirai... on y voit des couchers de soleil splendides. C'est un étang aux eaux vertes, envahi par les iris et les nénuphars. Sur la rive, les ruines d'une vieille gentilhommière devenue



Miss Hartley et Darlot cueillant des fleurs.

nid à hiboux. C'est un tableau de l'école romantique, ou une ballade de Victor Hugo. Cela est dans la note d'art de 1830. »

— Bien! de sorte que vous irez chercher au bord de cet étang des sensations rares, et un rhume de cerveau.

— Esprit prosaïque! répliqua miss Hartley en riant. J'irai, oui, j'irai. Et je devrais, pour jouir vraiment de ce spectacle, me costumer en dame de ce temps-là. Des cheveux en longues boucles, des manches à gigot, des souliers de prunelle, une écharpe drapée sur les épaules. J'affecterais une grâce morbide et languissante; quant à M. Darlot, il porterait la redingote à haut collet de velours, le col de crin, et il aurait l'air fatal.

Et comme Robert riait à cette folie :

— N'avez-vous pas remarqué combien le costume influe sur les idées ? Si, dans un bal masqué, vous endossez le pourpoint à busc d'un mignon de Henri III, aurez-vous le même tour d'esprit que si vous portez la veste brodée d'un Grec, ou la robe d'un roi mage, ou le bonnet pointu d'un médecin de Molière ?

— Vous voyez donc bien qu'il y a un peu de dilettantisme dans vos admirations !

— Non, vraiment ! dit Lucy.

Mme Le Clercq arriva, amenant Mme Charmon, qu'il était impossible de laisser seule. Aussitôt la conversation devint pénible.

Marie-Magdeleine fut très polie. Robert remarqua la nuance. Il connaissait assez sa femme pour sentir son désappointement. Et, en vérité, il le partagea. Ce déjeuner tout intime eût pu être charmant, entre ces trois êtres d'esprit enjoué ou original, heureux de pouvoir se laisser aller à leur gaieté.

Au lieu de ce plaisir délicat, une morne causerie sur les différentes œuvres charitables de la ville, sur les quelques personnes de leur cercle, sur le dernier sermon du Père X..., sur une dizaine de sujets toujours les mêmes, que l'on traitait chaque jour dans des termes identiques.

Lucy s'ennuyait beaucoup. Elle commença à se dire qu'il était indispensable de se rendre promptement à Trégastel, afin de commencer les études préparatoires pour son tableau. Mme Le Clercq rappela à Marie-Magdeleine qu'elle les attendait le soir chez elle, comme de coutume. Et Marie-Magdeleine remercia. Elle avait l'air piteux d'un caniche qui a rompu sa chaîne, cru reconquérir un peu de liberté, et que l'on ramène à sa niche avec des paroles aimables et une corde au cou.

Cependant, vers la fin du repas, la conversation, après avoir été monotone, devint trop animée. Mme Le Clercq affecta d'examiner longuement les couverts de vieil argent, où étaient gravées les armoiries des Bois Saint-Marcel, timbrées d'un casque de chevalier. Marie-Magdeleine se demanda avec inquiétude, si sa belle-mère allait emporter les fourchettes, comme elle avait emporté sa bonbonnière. Non, elle proposa un moyen moins radical :

— J'ai quelques pièces de mon service à faire réparer par mon orfèvre de Paris... Je pourrai envoyer en même temps vos couverts, mignonne.

— Les envoyer ? Dans quel but ?

— Pour y graver votre chiffre, au lieu de ces armes qui ne sont plus les vôtres ; c'est un travail facile à faire, et qui n'abîmera nullement les objets.

Robert était assez indifférent à cela ; mais Marie-Magdeleine ressentit une contrariété si vive qu'elle changea de couleur. D'un ton qu'elle tâchait de rendre calme, elle dit :

— Non, madame, on n'effacera pas ces armoiries qui sont encore les miennes, et auxquelles j'ai la faiblesse de tenir. C'est une très ancienne argenterie de famille ; je serais désolée qu'on y touchât.

— Ma chère petite, je vous assure que voilà une vanité un peu ridicule.

— Vous avez raison, sans doute, madame ! Mais je vous prie de me passer cette vanité, si ridicule qu'elle soit !

Marie-Magdeleine faisait le plus violent effort pour garder un ton de déférence polie... Elle était exaspérée.

Cela joint au désappointement de n'avoir pu être seule chez elle, avec son mari et son amie, de n'avoir pu, même un seul jour, s'affranchir de la présence de sa belle-mère, était la dernière goutte d'amertume.

Robert, s'apercevant qu'elle prenait fort à cœur cet incident, insignifiant à ses yeux, dit :

— Il serait désobligeant pour le docteur, qui a donné ces couverts à Marie-Magdeleine, de les modifier en quoi que ce soit. D'ailleurs, elles sont jolies, ces armoiries ! Et je comprends très bien que tu les aimes, Mad !

Elle jeta à son mari un regard de reconnaissance...

— Alors, je pourrai porter des bijoux anciens, armoriés aussi ? Et tu veux bien que mes cartes de visite portent mon nom ajouté au tien ?

— Pourquoi non ? reprit Robert étonné. Ces choses ont si peu d'importance !

Marie-Magdeleine, souriante, ajouta, en se tournant vers sa belle-mère :

— J'espère, madame, que vous voudrez bien me rendre ma bonbonnière ; j'y tenais beaucoup !

— Bien ! dit sèchement Mme Le Clercq.

Robert s'aperçut alors, que, sans y songer, il avait fait échec à sa mère, et qu'elle était froissée. Il ressentit une impression pénible, et se demanda avec angoisse si les plus menus incidents de la vie journalière allaient amener des escarmouches ; si toutes les conversations, simples en apparence, cachaient des pièges où il irait se prendre, mécontentant sa femme ou sa mère à tour de rôle.

Lucy Hartley sentit la froideur s'accentuer après cet incident. Elle dit :

— Je partage le goût de Maud pour les armoiries, ne fût-ce qu'au point de vue artistique. Il m'est arrivé de peindre des faïences, de composer des dessus de panneaux et de tapisseries, et si j'avais comme vous, *darling*, le droit de blasonner les objets qui m'appartiennent, j'en aurais usé ! Remarquez que les ornemanistes de tous les temps s'en sont servis. C'est un très beau motif principal pour une pièce décorative.

— Malheureusement, répliqua Mme Le Clercq d'un ton tranchant, on en a abusé ; de sorte qu'à présent tout le monde s'en sert, roturiers ou non. Je vois chez les plus petites gens des licornes, des lions héraldiques, des écussons, et tout ce fatras devient du dernier vulgaire. Il n'y a pas de fabricant de champagne ou de cirage, qui ne blasonne sa marque de fabrique. C'est cette sot-

tise, que je voulais épargner à Marie-Magdeleine.

— La sottise commence seulement à ceux qui se servent de cela sans y avoir droit, répliqua Lucy Hartley.

— Eh! sait-on lesquels y ont droit? riposta Mme Le Clercq, qui, réellement, oublia un instant sa mansuétude ordinaire. Les gens dont la noblesse est très connue, très pure, dont on suit la trace dans l'histoire, oui, ceux-là, j'admets! Mais toutes ces prétentieuses petites particules, venues on ne sait d'où, ces familles de hobereaux obscurs qui s'appelèrent de la Haie parce que leur bicoque était entourée d'une haie, ou de l'Etang en l'honneur d'une mare croupissant dans le voisinage, toute cette demi-noblesse, besoigneuse et hautaine, qui ne remonte pas à cent cinquante ans, n'est que de la roture, qui a la mauvaise honte de son origine! La famille Le Clercq dont je suis, ayant épousé mon cousin, a derrière elle trois siècles de bonne bourgeoisie de robe. Nous avons été conseillers au Parlement de Normandie, nous possédons nos annales et nos archives, qui en valent bien d'autres, quoiqu'elles ne soient pas blasonnées! On n'y trouve ni un acte de déloyauté, ni une vilenie. Depuis trois cents ans, nous sommes des premiers de la province par notre honorabilité, notre richesse, nos alliances avec les maisons les plus considérées. Vous ne nous apportez pas, ma chère, le premier écusson que nous eussions pu prendre : nous avons eu une vicomtesse de Villeresne, une baronne de Vatan, une marquise de Lancieux... Ces noblesses valent la vôtre, je pense! Cependant, nous n'avons jamais admis l'addition d'un autre nom : le nôtre nous a suffi. Vous ferez maintenant ce que vous voudrez.

Cette véhémente sortie montrait le fond d'âme de Mme Le Clercq. Et il y avait une certaine grandeur d'orgueil dans l'attitude et le ton de la vieille femme, revendiquant ses droits de roture, déclarant haut sa bourgeoisie, qui n'avait pas daigné blasonner son nom de l'écusson des Lancieux. Il y avait beaucoup de choses vraies dans ce qu'elle venait de dire, mais une si amère acrimonie, que la consternation fut générale autour de la table. Marie-Magdeleine, les lèvres tremblantes, le visage pâli, fit le plus extrême effort pour se contenir. Elle se leva, et murmura :

— Je suis un peu indisposée. Vous m'excuserez, je sors un instant.

Mme Le Clercq, s'apercevant qu'elle avait été un peu loin, dit d'un ton adouci :

— Vous pensez, ma chère Magdeleine, que je n'ai nullement l'intention de vous chagriner. Je parle en thèse générale.

Marie-Mad ne répondit pas, et Lucy s'écria pendant qu'elle quittait la salle à manger :

— Je peindrai pour vous deux pots normands en faïence à vos armes... Cela ornera très décorativement la table!...

C'était une riposte à Mme Le Clercq. Celle-ci la sentit et lança à Lucy un regard froid, qui fut reçu avec sérénité. Quant à Robert, il était atterré. Et ce repas, préparé avec tant de joie par Marie-Magdeleine, finit dans les plus désagréables circonstances.

Le jeune homme quitta la table presque aussitôt. Et ce fut Lucy qui fit les honneurs, parlant avec aisance, mettant Mme Charmon en jeu, s'amusant à exaspérer cette dame en lui rappelant les fonctions modestes et presque serviles qu'elle avait exercées en Angleterre, chez des dames de haut rang qui étaient ses amies à elle.

Il faut une diversion! Cette pensée vint en même temps à Lucy et à Robert. La situation s'était tendue depuis quelques jours, de façon à compromettre la paix de ce ménage à trois : belle-mère, fils et belle-fille; et cela grâce surtout à la présence de Mme Charmon, dont l'introduction dans la maison avait ouvert les hostilités : de réplique en réplique, d'incident en incident, on était arrivé à ce très pénible état de choses.

Depuis la harangue de sa belle-mère, posant les Le Clercq sur un piédestal de trois cents ans de vertus et de richesses bourgeoises, les manières de Marie-Mad avaient changé. Tout son enjouement, sa gaieté jeune, son charme d'esprit avaient disparu. Elle était polie. Elle avait l'attitude correcte d'une personne en visite chez des inconnus; son sourire était aimable et forcé. Elle donnait la réplique à sa belle-mère du ton dont on s'informe de la santé de chers amis qui vous sont parfaitement indifférents.

Lucy, qui l'observait, pensa :

— Nous en sommes à la phase qui précède la grande crise. Maud se raccroche à ses principes de bonne éducation, pour arriver à supporter la vieille dame. On ne passe pas sa vie intime à être correct. M. Robert Le Clercq s'aperçoit-il de cela?

Elle n'était pas avec lui en des relations assez intimes pour l'interroger là-dessus. Il sentait qu'il fallait un dérivatif, mais il jugeait l'état d'esprit de Marie-Magdeleine moins bien que ne pouvait le faire Lucy, qui la connaissait mieux.

Robert aimait certainement sa femme, mais il ne se confiait guère à elle, ayant une de ces natures réservées qu'il faut des années pour arriver à connaître intimement; il trouvait naturelle, jugeant d'après lui-même, la réserve de Marie-Mad, dont le caractère était pourtant expansif lorsqu'elle se sentait en confiance. Il ne s'étonnait pas qu'elle lui parlât peu d'elle-même, de ses sentiments, de ses goûts. Il savait d'elle ce que pouvaient en savoir des indifférents : sa vie au grand jour, mais rien de son âme ni de son cœur. Sa propre froideur à lui avait jusqu'ici éloigné toute expansion de confidence cœur à cœur. D'ailleurs les circonstances de leur vie commune étaient loin de favoriser une telle intimité. La présence inévitable d'un tiers était un obstacle invincible à tout épanchement affectueux. Ils étaient seuls trop peu souvent.

Et Robert, satisfait du genre de tendresse qu'il portait à Marie-Mad, et convaincu qu'elle la lui rendait, ne songeait pas à désirer davantage. Il la croyait une enfant très naïve et très rieuse; la surface gracieuse de ce caractère lui donnait le change. Il ne soupçonnait ni une volonté, ni une énergie, ni un orgueil de femme, sous cette apparence aimable, enjouée, infiniment séduisante, résultat d'un naturel heureux, cultivé par une éducation savante, ne voyant pas que dans la charmante égalité d'humeur de Marie-Magdeleine, il entrait autant de politesse au moins que de douceur naturelle.

Lucy savait cela, elle, et c'est ce qui l'effrayait. Le moment était venu où sa petite amie, froissée profondément dans tous ses sentiments, que ni sa belle-mère ni son mari n'avaient daigné découvrir en elle, s'enveloppait dans sa politesse de femme bien élevée, pour se mettre à couvert de toutes les attaques. La situation de Robert, pris entre deux affections et deux devoirs, allait devenir très délicate et pénible. Il ne soupçonnait pas que sa femme eût un caractère; il allait l'apprendre. Et Lucy sentait très bien, dans le cœur de Marie-Magdeleine, une rancune contre son mari, pour n'avoir pas songé à aimer d'elle autre chose que son élégante personne physique, et l'avoir, *à priori*, jugée, sous le rapport intellectuel, négligeable et bonne à mettre en tutelle.

Robert, songeant à combattre la fâcheuse influence qui les désunissait, ne sut que demander à sa femme s'il ne lui plairait pas d'organiser un bal. Cette proposition fut repoussée, sous le prétexte que la saison était trop avancée, mais, en réalité, parce que Marie-Magdeleine prévoyait qu'en telle entreprise, elle serait forcée de subir les générosités de sa belle-mère.

Lucy trouva mieux.

Il y avait huit jours qu'elle était à Montpazier. Le temps se fût écoulé agréablement pour elle en d'autres circonstances. Elle aimait Maud, et Robert lui plaisait. La petite sous-préfecture normande lui plaisait aussi, avec ses types de braves gens, quelques-uns maniaques, ou simplement bizarres, tranchant sur le modèle commun. Mais, depuis quelques jours déjà, elle parlait de son départ; car elle avait l'horreur des situations épineuses, dans lesquelles on se trouve si empêtré, que chaque mouvement détermine une blessure. Prise dans un semblable guêpier, elle n'eût pas agi comme Marie-Magdeleine. Provoquant une explication franche, elle eût simplement établi ses droits, et prié son mari de choisir un logis aussi modeste qu'il l'eût voulu, mais où ils fussent libres, et eussent le droit de dire : Nous sommes chez nous.

Maud n'avait pas la fermeté nécessaire pour agir ainsi; elle n'oserait jamais parler; si une scission se produisait, ce serait sans grandes phrases de sa part. Elle se retirerait sans bruit, par horreur des discussions.

Pour éloigner autant que possible cette extrémité, Lucy, annonçant son départ, demanda à Robert et à Marie-Magdeleine de l'accompagner en Bretagne.

Cette proposition de voyage fut acceptée avec enthousiasme. Marie-Magdeleine ressentit aussitôt la joie d'un collégien au premier jour de vacances; Robert comprit l'intention de miss Hartley et fut convaincu qu'un peu d'absence arrangerait les choses. A leur retour, Mme Charmon, cause première de leur fâcherie, aurait disparu.

Mme Le Clercq les vit partir avec un bizarre sentiment, mélangé de soulagement et de dépit. Elle avait une très fine intuition de tout ce qui se passait. Elle craignait, sans bien analyser ses pensées, que Lucy Hartley ne profitât de la liberté de ce voyage pour inculquer des idées d'indépendance à Marie-Magdeleine, et peser même sur l'esprit de Robert.

Il y avait aussi, peut-être, une confuse jalousie maternelle... son fils allait, pour la première fois depuis son mariage, se trouver absolument seul avec sa femme. Elle pouvait, en ces quelques jours, prendre sur lui un empire absolu. Mme Le Clercq ne décomposait pas chacune de ces pensées; toute cette psychologie obscure lui échappait. Elle souffrait; elle était certaine d'aimer tendrement sa belle-fille et d'avoir, en récompense, reçu des preuves d'ingratitude ou tout au moins d'impatience contre son autorité. Elle était réellement malheureuse...

Ils firent le plus charmant voyage, s'arrêtant là où il leur plaisait, explorant de vieilles petites bourgades endormies, visitant de splendides cathédrales, des églises en granit sculpté comme un ivoire japonais, et des ruines de châteaux et d'abbayes. Il leur arriva de faire des kilomètres sur d'incommodes routes, toutes en raidillons et brusques descentes, pour voir des amas de pierres sans intérêt; ils découvrirent aussi, en des villages dédaignés par les guides, de vieilles églises de campagne, dominant de leur clocher à jour la masse des maisonnettes grises, coiffées d'ardoises verdies de mousse.

Ils restèrent cinq jours en une auberge de village, une de ces bonnes anciennes auberges où, dit l'enseigne, « On loge à pied et à cheval. » Ils demeurèrent là parce que, entrés pour déjeuner, ils furent séduits par la propreté, rare en Bretagne, et la mine avenante de l'hôtesse. Les draps embaumaient la lavande; de grosses poutres brunes couraient au plafond de leur chambre; un papier invraisemblable, montrant des pêcheurs à la ligne en des paysages japonais, et datant de quelque cent ans, égayait les murs; sur une commode une couronne de mariée s'étalait, posée sur un coussin de velours. Au-dessous d'eux, ils entendaient de bon matin mugir les vaches que l'on menait aux champs.

Ils vécurent là quelques journées charmantes. Le printemps chantait dans leur âme comme dans le



École buissonnière.

ciel bleu du mois de juin. Robert et Marie-Mad allaient courir les champs, partaient au hasard des sentiers, perdant quelquefois leur chemin, ne rencontrant âme vivante durant des heures, et, pour retrouver la route, s'orientant sur quelques moulins à vent, dont les grandes ailes grises se voyaient au loin, ou sur la haute flèche à jour du clocher, élancée comme un mât de navire au-dessus de la houle des blés verts et des sarrazins en fleurs.

De délicieuses heures s'écoulèrent, où pour la première fois Robert se sentit jeune et pleinement heureux, ne pensant ni à sa profession, ni à ses dossiers, ni à sa mère, ni à la bonne tenue que doit avoir un homme de robe. Il n'était plus un être étiqueté dans la société d'une petite ville curieuse; il était seulement un homme, un jeune homme très épris de sa charmante femme, et l'appréciant mieux dans ce milieu de joie et de bonheur sans témoin. Marie-Magdeleine, vêtue d'une simple

toilette, était exquise, allongeant le pas pour suivre son mari, se faisant aider pour passer les haies et les fossés qu'il faut continuellement escalader en ces pays perdus; exquise, rapportant d'énormes bottes de fleurs, d'herbes, de branchages dont ils ornaient leur chambre; exquise lorsque, lasse d'avoir trop marché, elle s'asseyait près de lui, toute rose, échauffée, ses jolis cheveux blonds un peu décoiffés, ses traits fins animés par la joie d'être aimée, de se sentir jolie, et de se le faire dire. Et il le lui disait avec éloquence, et sans beaucoup parler. Ils allaient en se donnant la main, sans une parole pendant de longs moments, regardant avec attendrissement les oiseaux affairés donner la becquée à toute leur couvée. Ces oiseaux-là étaient plus avancés qu'eux, et cette réflexion leur donnait un peu de dépit.

Un matin, ils s'égarèrent au milieu d'interminables pièces de blé; plus un chemin en vue, ils étaient en pleins champs. Des plis de terrain leur cachaient le clocher et les moulins, leur boussole ordinaire. Très lasse, Marie-Magdeleine s'assit, pendant que Robert allait en avant, pour tâcher de découvrir une ferme ou quelque paysan qui les tirât d'embarras. Un grand silence se fit autour d'elle, et tout à coup elle eut la sensation d'une absolue solitude. Rien que le bruissement des épis froissés, des feuilles agitées par une brise chaude; tout cela accompagné de la basse continue des abeilles et des mouches bleues. Un subit attendrissement fit monter des larmes aux yeux de la jeune femme.

Marie-Magdeleine était un bon petit être jeune et aimant, qui se contentait de sentir, sans raffiner sur ce qu'elle éprouvait. Le calme, la paix infinie de cette solitude la pénétrèrent toute; elle eut le désir subit et véhément de vivre ici toujours, très loin de toute société, seule avec son mari, qu'elle aima pour la première fois comme il l'aimait lui-même. Vivre ici, en un joli cottage blanc, tapissé de roses, vivre seule avec lui, avoir des tas de beaux enfants; n'admettre personne... si, une exception en faveur de Lucy, une autre pour Darlot, ce bon grand original, si désagréable, et qu'on aimait avec toutes ses bizarreries. Mais pas de maison somptueuse, pas de jour de réception, pas de belle-mère, ni de fêtes, ni de dîners, ni de toilettes. La nature, des lectures sérieuses, de la musique, deux amis et Robert.

La petite Marie-Mad fut pendant au moins dix minutes une parfaite héroïne de roman anglais. Elle désira la vie rurale, et les joies saines de la maternité.

Robert reparut à l'extrémité du champ de blé; il venait d'apercevoir les toits surbaissés d'une ferme.

De très loin, le son des cloches du village leur arriva :

— Comme te voilà songeuse, Mad?

Elle lui conta son petit rêve bucolique. Il sourit.

— Tu t'ennuierais très vite! dit-il. Et quant à moi, la campagne ne me plairait que médiocrement.

Elle le regarda, un peu surprise :

— Oh! Robert! N'est-ce pas admirable, pourtant?

— Oui, pour quelques jours, et avec une petite Marie-Mad élégante et jolie; mais après quelque temps tu changerais, tu deviendrais une espèce de paysanne. Les modes pénètrent difficilement dans ce coin de pays, j'imagine!

— Les modes! Tu penserais à cela? répliqua-t-elle avec une belle indignation.

— Sans doute! Tu es charmante, telle que te voici, en toilette négligée, mais bien faite. Que serais-tu, habillée par la tailleuse du village? Et tu porterais des sabots? En hiver, ces chemins-ci doivent être impraticables. Non! La solitude est belle; mais la société a des charmes!

Boudeuse et désappointée, Marie-Magdeleine se tut. Comme il était loin d'elle, ce Robert dont la main frôlait la sienne et qui, au grand scandale d'une petite paysanne gardant des oies, non loin de là, prit tout à coup sa femme par la taille et l'embrassa.

Ils déjeunèrent dans la ferme découverte par Robert. C'est-à-dire ils dévorèrent avec appétit, et en riant de plaisir, des tartines de pain noir, couvertes de beurre salé. La salle basse de cette ferme était admirable, au point de vue pittoresque. Aux poutres de chêne du plafond, des paquets d'oignons, de chandelles, d'herbes sèches, et des jambons pendaient, noirs de mouches; une haute cheminée de pierre, surmontée d'un Christ de buis et d'une petite Vierge de bois sculptée grossièrement. Un lit en forme d'alcôve, à ouverture si étroite que c'était presque une niche, et que Marie-Mad se demanda comment les dormeurs n'étouffaient pas en ce bahut; des bancs au long des murs, un plancher de terre battue visité des poules familières du logis. Une malpropreté excessive partout. La cour de la ferme tellement encombrée de fumiers et de paille pourrie, qu'il eût fallu des échasses pour s'en tirer sans trop de péril.

Les gens qui logeaient là parlaient à peine français. Tous s'exprimaient entre eux en cette dure langue bretonne qui semble heurter des cailloux entre ses syllabes sonores. Des petiots sales, pas débarbouillés depuis quinze jours, leurs cheveux jaunes tombant dans leurs yeux, venaient regarder les deux étrangers, bouche béante... Cette marmaille déguenillée, avec de petites pattes sales plongeant dans des sabots fendus, était drôle et touchante, par l'air ingénu conservé sous la crasse.

Un peu écœurée de ce milieu, Marie-Magdeleine abrégea le repas, et rentra affamée à l'auberge.

(*A suivre.*)



Pendant que ses amis couraient les champs et faisaient connaissance avec les naturels du pays, Lucy Hartley peignait une étude. Elle avait découvert un bout de lande sauvage, couverte de bruyères roses et d'ajoncs, qui l'enthousiasmait. Elle y passait ses jours. Elle était beaucoup trop discrète pour accompagner Robert et sa femme dans leurs promenades. Cette solitude à deux, ils ne l'avaient pas eue depuis leur mariage. C'était comme un congé de quelques semaines, de quelques jours, peut-être, qui leur arrivait là. Il fallait les laisser tranquilles. Ils appréciaient sa réserve, et retrouvaient la jeune Anglaise, avec plaisir, à l'heure des repas. On passait la soirée à raconter ce qu'on avait fait, vu et dit pendant le jour. Et Lucy, qui aimait fort Marie-Magdeleine, pensait qu'après avoir été libres, les deux jeunes gens ne consentiraient pas à se mettre en tutelle, et trouveraient le courage de secouer le joug de la vieille dame, de résister respectueusement à cette autorité trop absolue. « Nous aurons bientôt de ses nouvelles, j'imagine, pensait-elle. Comme moi, elle doit croire qu'elle aura peine à reprendre son empire sur eux. Elle va les rappeler, mais sous quel prétexte? »

On eut de ses nouvelles, en effet! Trois jours après leur installation dans ce village, un matin, comme Lucy descendait de sa chambre, portant sa boîte de peintre et son ombrelle, l'hôtesse lui remit une lettre, adressée à Mme Robert Le Clercq et timbrée de Montpazier. Cette lettre était évidemment de la belle-mère.

IV. — L'ENTRAVE, par Mme Danielle Darthez.

— Ce n'est pas pour moi, dit-elle.

— Non. Mais cette dame et son mari sont partis depuis longtemps déjà. Ils ne vont peut-être pas rentrer pour déjeuner. J'ai pensé que vous alliez les rejoindre et leur donner la lettre.

Miss Hartley réfléchit un instant, et la prit. Puis elle s'en alla peindre.

Le soir, elle vit revenir ses amis harassés de fatigue, et Marie-Mad accrochée au bras de son mari, portant des brassées de fleurs, retroussant sa robe sur son bras, coiffée sans correction, rieuse et heureuse; elle pensa à la lettre qu'elle avait dans sa poche et soupira. Ç'allait être comme une grosse averse un jour d'été. Plus de rires, d'insouciance et d'amours. Le rappel à la réalité.

— Laissons-les diner tranquillement! pensa-t-elle.

Le repas fut très gai. Marie-Magdeleine qui avait une jolie voix de soprano un peu aiguë, chanta au dessert, comme on fait dans les noces de village. Puis ce fut le tour de Lucy et de Robert, qui, à la joyeuse surprise de sa femme, hasarda une chanson presque légère.

Le voir être jeune, rire, perdre sa raideur et sa réserve accoutumée, était pour elle une joie sans bornes. Il y avait peut-être un peu de jalousie satisfaite en cela. Tel qu'il était là, sa mère l'eût blâmé; il n'était plus le fils correct de Mme Le Clercq, avocat du barreau de Montpazier; il était son Bob, à elle toute seule, qui l'aimait, le lui disait, sortait sans gants, fumait une grosse vilaine pipe, s'habillait en veston de coutil, avait l'air d'un étudiant.

Les gens dont le caractère se trouve trop comprimé sont d'autant plus exubérants lorsque l'occasion s'en présente. Tel qu'était Robert ici, Marie-Mad l'adorait, et c'est ce qui lui donnait des goûts si champêtres.

— Il est bien fâcheux que tout cela finisse sitôt! songeait Lucy, sans avoir le courage de leur communiquer la lettre. Ah! pourquoi Robert a-t-il eu la fâcheuse idée d'écrire à la vieille lady, et de lui donner son adresse! Imprudence! Enfin, la lettre pourrait bien subir un retard : le service de la poste est si défectueux! Je ne la leur donnerai que demain. Maud m'embrassera pour cette bonne action!

Le lendemain, Lucy se leva trop tard pour voir ses amis avant l'heure du déjeuner; ils avaient déjà pris les habitudes de la campagne. Réveillés

par les bruits matineux de l'auberge, ils faisaient rapidement leur toilette et partaient à la découverte. Ce jour-là Lucy ne rentra pas pour déjeuner, et la lettre ne fut pas remise encore. Le soir, une noce de paysans ayant lieu dans le village, les trois amis y allèrent, avec la protection de l'aubergiste. Ils virent des gens qui s'amusaient de tout leur cœur. Après un repas plantureux, les jeunes dansaient, tandis que les vieux jouaient aux dominos, en vidant des pichets de cidre.

L'arrivée des étrangers causa d'abord quelque gêne; mais on se remit vite. L'orchestre, composé d'un ménétrier qui raclait un aigre violon, jouait des airs de quadrille, sur lesquels ces lourdauds dansaient des sortes de rondes.

Il y avait pourtant, dans l'assemblée, un jeune clerc de notaire, portant cravate rose et souliers vernis, qui sachant valser, s'était approché des dames, et dénigrait dédaigneusement les danses populaires. On demanda une valse au violoneux; Robert invita Lucy, l'autre homme du monde prit Marie-Mad, et ils ébahirent les paysans sur le rythme du *Beau Danube bleu*. Puis ce furent des chants en breton. Des chants de noce, avec une tonalité si plaintive qu'on eût cru des airs funèbres, des lamentos.

Tous trois passèrent quelques heures agréables. Lucy, qui avait toujours un petit album, prenait des croquis; Robert et Marie-Magdeleine pensaient qu'on s'était amusé beaucoup moins à leur propre mariage.

En revenant à leur auberge, Lucy prit la résolution de leur remettre la lettre le lendemain. Il eût été indiscret de tarder plus longtemps. Donc, à l'heure du déjeuner, comme Robert et Marie-Mad faisaient projet d'aller visiter une vieille église où il y avait des inscriptions latines et des chapiteaux très curieux, Lucy leur dit :

— Avant de partir, vous ferez bien de lire une lettre que l'on m'a remise pour vous.

Marie-Mad rougit; Robert fronça les sourcils; en une seconde, leur figure à tous deux changea d'expression et prit un air inquiet...

— La lettre est pour vous, Maud!

Elle déchira l'enveloppe; et Lucy, suivant sur le visage de sa petite amie les sensations qui l'agitaient, songea :

— Oui. On les rappelle; mais sous quel prétexte?

Marie-Magdeleine, avec un effort réel, reprit son sourire, un peu contraint cette fois, et tendit la lettre à son mari... puis, s'adressant à Lucy :

— Nous allons être forcés, ma chérie, de vous laisser continuer seule votre voyage; M^me^ Le Clercq m'écrit que mon père arrivera à Montpazier le 20, c'est-à-dire dans deux jours. Il faut que nous soyons là. Cette arrivée est subite et bien inattendue!

— En effet, répliqua Lucy avec intention; lorsque, il y a moins d'un mois, je restai quelques jours à Paris, je vis M. de Bois Saint-Marcel, qui me dit avoir le projet d'aller passer les mois de juin et juillet en Ecosse chez l'un de ses amis, M. Mac-Claverhouse. L'avez-vous donc prié de venir?

— Non. C'est ma belle-mère probablement!

Les deux jeunes femmes se regardèrent avec la même pensée, et un pli se creusa entre les sourcils de Marie-Magdeleine.

Robert, qui avait lu la lettre, regardait machinalement l'enveloppe d'un air désappointé.

— Ah! dit-il, la lettre date de trois jours?...

— Oui, répondit Lucy, avec beaucoup de calme, je vous fais toutes mes excuses pour cette étourderie. On me l'a remise avant-hier, au moment où je partais. Je l'ai oubliée depuis.

Marie-Mad et elle échangèrent encore un regard.

— C'est contrariant. Nous aurions pu faire quelques préparatifs pour recevoir le docteur.

— Oh! M^me^ Le Clercq les fera pour vous! ajouta Lucy.

Le repas s'acheva aussi tristement qu'il avait gaiement commencé.

Robert étant allé annoncer leur départ à l'hôtesse et chercher une voiture qui les conduisît à la gare la plus proche, les deux jeunes femmes restèrent seules un instant. Marie-Mad paraissait soucieuse. Accoudée sur l'appui de la fenêtre ouverte elle regardait, sans le voir, le paysage déjà familier à ses yeux, les maisons basses du village, dominées par le clocher en dentelle de granit de l'église, les champs bariolés, et l'horizon bleu vers lequel on sentait la mer.

Evidemment elle songeait à la lettre qui venait d'arriver; elle analysait les faits. Elle se demandait pourquoi son père, qui devait être en Ecosse, se trouvait venir à Montpazier; pourquoi M^me^ Le Clercq l'avait invité justement pendant leur absence, ce qui était un moyen certain d'abréger leur voyage.

Rêverie dangereuse. La main ferme qui les tenait se resserrait, devenait griffe, et la volonté de Marie-Magdeleine, affermie par ces quelques jours de liberté, commençait à se révolter, non plus sous l'empire de ces légères contrariétés que peuvent amener les contacts de la vie journalière, mais froidement, en toute tranquillité d'esprit et de raison.

— J'espère, dit miss Hartley, qui voulut interrompre le cours de cette songerie, que vous pourrez reprendre, dans quelques semaines, votre voyage, et venir me voir à Trégastel. J'y vais directement, maintenant que je n'ai plus avec moi d'aimables amis pour me faire prendre le chemin le plus long!

Marie-Magdeleine hocha la tête, sans se détourner...

— Non, je n'irai pas vous voir à Trégastel. On ne me le permettra probablement pas. Et je pense que c'est vous, votre influence que l'on craint; on ne vous aime pas.

Miss Hartley répondit avec un sourire contraint :

— Maud, ma bien chère, ne parlez pas si triste-



ment, vous êtes élégiaque comme la Jeune Captive, de votre André Chénier!

Mais il n'y eut aucun écho à ce rire.

Après un silence, Marie-Magdeleine se retourna vers son amie et, lui posant ses mains sur les épaules, dit en fixant sur elle un regard profond :

— Lucy, je suis lasse! Je voudrais que Robert s'aperçût de tout.

Et, sans plus s'expliquer, elle entreprit de ranger des objets dans la malle ouverte au fond de la chambre. Miss Hartley rentra chez elle, pour faire ses préparatifs et pour réfléchir à la situation.

Cette femme que redoutait Mme Le Clercq avait une nature énergique et aventureuse; tout en ayant une excellente éducation, elle se laissait peu arrêter, dans les cas graves, par les mille entraves des usages.

Après avoir fait ses préparatifs de départ, — ce qui fut bref, car elle avait la pratique des voyages en bonne Anglaise, habituée à de continuels déplacements, — elle descendit à la grande salle du rez-de-chaussée et aperçut Robert, qui, d'un air pensif, fumait un cigare en se promenant dans le jardin. On entendait Marie-Mad aller et venir dans sa chambre.

Lucy Hartley s'approcha de Robert.

— Je voudrais vous parler, monsieur Le Clercq.

Etonné du ton sérieux avec lequel elle l'abordait, il la regarda avec un peu d'inquiétude.

— Oui, il faut que je vous parle; vraiment, il le faut! J'y ai réfléchi beaucoup. Et je trouve que si je ne vous parlais pas, je le regretterais ensuite.

Ils s'arrêtèrent au fond d'une allée de tilleuls. Là, sous l'ombre verte des branches, un puits à l'eau profonde et glauque s'ouvrait. La margelle de pierres grises, bordée de mousse, de pariétaires et de ravenelles, était surmontée d'une grosse poulie rouillée, où s'enroulait une corde; en se penchant, on sentait une glaciale humidité; et l'on apercevait, à des profondeurs obscures, un peu de ciel bleu reflété, qui semblait tombé au fond d'une cave.

Miss Hartley s'appuya sur la margelle et dit :

— Ce que je vais faire manque de correction; mais ne pensez-vous pas qu'il est des circonstances où l'on doit rejeter au second plan les vulgaires convenances, lorsque, par exemple, l'avenir d'une personne que l'on aime se trouve en jeu?

Il fallait que Lucy Hartley eût un véritable courage moral pour continuer à parler malgré la froide impassibilité de Robert. Ce visage fermé, aux lèvres un peu minces, à l'expression devenue soudain impénétrable, eût fait reculer toute autre qu'elle.

Mais elle avait la plus tranquille audace. En ce cas présent, elle se sentait soutenue par la conviction d'agir bien; il fallait qu'elle tentât un effort pour sauver Maud; elle le faisait, sûre d'ailleurs de la courtoisie de son interlocuteur.

— Cher monsieur, je n'ai pas à vous faire de longs préambules, j'y serais gauche. Vous êtes convaincu de l'amitié que m'inspire Marie-Magdeleine. C'est ce sentiment qui me décide à faire ce que je fais. Je la connais beaucoup, Maud. Je la connais peut-être, à un certain point de vue, mieux que vous ne la connaissez vous-même! C'est une femme douce, tranquille, affectueuse; elle a horreur du bruit, des discussions. Pour éviter des querelles, elle souffrira longtemps, elle essayera sincèrement de sacrifier ses propres goûts, dans l'intérêt de la tranquillité de son intérieur. C'est très beau, cela! Beaucoup, à ma connaissance, ne seraient pas capables d'un tel effort. Mais, — il y a un mais! — lorsqu'elle croira s'apercevoir que sa patience ne sert à rien, lorsqu'elle verra que l'on trouve juste et naturel son effacement volontaire, il y aura une réaction. Vous n'avez jamais vu Maud dans un moment de colère? Moi, oui! une seule fois... je m'en souviens; elle eut le courage de rompre avec des gens qui étaient ses intimes depuis plusieurs années, et rien, rien ne put changer sa détermination de ne plus les revoir! Maud a un caractère que vous ne soupçonnez pas du tout! Vous la connaissiez fort peu avant votre mariage?...

Robert, comprenant très bien le sens des paroles de miss Hartley et à quelle tyrannie elle faisait allusion, était en proie à des sentiments complexes. Lui aussi sentait que sa mère annulait par trop Marie-Magdeleine; lui aussi sentait que, par cette lettre de rappel, elle rendait lourde la chaîne qui les liait; mais il était froissé que miss Hartley eût vu cela, qu'elle osât lui en parler, lui dire ce qu'il pensait lui-même, encore qu'il ne pût se méprendre sur le sentiment qui la faisait parler. Mais, après tout, Marie-Mad avait-elle vraiment cette obstination et cette raideur dont on semblait vouloir l'effrayer?...

Il esquissa un sourire ironique :

— En effet, mademoiselle, dit-il, je ne soupçonnais pas du tout que ma femme eût un si désagréable caractère. Je ne l'ai jamais vue qu'aimable et gracieuse. Je veux croire que vous exagérez ses défauts.

Lucy Hartley le regarda sérieusement.

— Oh! dit-elle avec calme, voici qui n'est pas digne de vous. Je n'attendais pas que vous fissiez semblant de vous méprendre sur ce que je dis. Vous pouvez me blâmer d'oser me mêler d'affaires qui ne sont pas les miennes; mais vous me connaissez assez pour savoir que, si j'agis ainsi, c'est que j'ai cru devoir le faire.

— Mademoiselle, je suis persuadé de vos excellentes intentions; mais elles vous ont entraînée un peu loin.

Lucy se détourna, et fit un pas pour s'éloigner de Robert.

— Vous regretterez, un jour, cette raideur injustifiée...

— Quel jour? Et en quelle circonstance?

— Le jour où Marie-Magdeleine, définitivement lasse, vous quittera pour retourner chez son père, si son père veut bien la recevoir. Ce jour-là n'est peut-être pas très éloigné.

Robert rougit, car il eut une violente palpitation à la pensée qu'une chose pareille pût arriver; que Mad, sa chère Mad, pût le quitter pour quelques futiles querelles.

— Enfin, dit-il, du ton d'un homme qui, à contre cœur, accepte la discussion, Marie-Magdeleine vous a-t-elle confié?...

— Rien, absolument rien, répliqua vivement Lucy. Vous n'imaginez pas qu'elle soit femme à se répandre en récriminations! J'ai vu, voilà tout, ce

que vous ne savez pas voir, vous, le premier intéressé!

— Qu'avez-vous vu?... Précisez!

— J'ai vu que Maud, autrefois enjouée, est devenue triste, et se tient sur une réserve qui ne lui est pas du tout naturelle. J'ai vu, vu par moi-même, en mille petites circonstances, pendant les quelques jours que je passai à Montpazier, qu'elle n'est pas chez elle, qu'elle est sous les ordres d'une autre personne, pleine de hautes qualités, je m'empresse de le reconnaître, ce qui n'empêche pas qu'après avoir été à peu près libre de ses actes chez son père, elle s'est trouvée en tutelle sévère et serrée, aussitôt mariée. C'est exactement le contraire de ce qui se passe partout. Une jeune femme désire être sa propre maîtresse. Je vous assure, monsieur, que si j'étais prise dans la situation où se trouve Maud, je n'aurais pas la force de me contraindre comme elle l'a fait jusqu'ici.

— Que feriez-vous donc? demanda-t-il d'autant plus irrité qu'il sentait bien qu'elle disait vrai.

— Je prierais mon mari de me donner un intérieur modeste, pauvre même, s'il ne lui était pas possible de faire mieux, mais où je fusse chez moi, où j'eusse le droit de donner un ordre, sans m'exposer à des réprimandes que l'on ne reçoit pas volontiers lorsqu'on n'est plus une enfant. Je préférerais le plus petit cottage, sans même une servante, à l'hôtel le plus somptueux où je vivrais dans une fausse position.

— Et, dit Robert, si... votre mari n'admettait pas vos réclamations?

— Il me donnerait, j'espère, les raisons de son refus.

— Peut-être...

— Je pense que si mon mari m'aimait, il me traiterait, non pas en petite fille boudeuse, que l'on envoie à l'école malgré ses cris, mais en femme intelligente, et il voudrait bien m'expliquer pour quelle cause je serais condamnée à subir des bienfaits payés fort cher... par l'abdication de toute volonté, de toute dignité.

Le ton de fermeté calme de Lucy frappa Robert; il discuta :

— Ma mère aime sincèrement Marie-Magdeleine.

— J'en suis convaincue.

— Elle le lui a prouvé en toute occasion. Elle a eu pour tous les désirs de ma femme l'indulgence qu'aurait une mère.

— Oui, je le sais; c'est ce qui donne à Mad le courage de souffrir plus longtemps qu'elle n'aurait fait sans cela.

— Vous vous exagérez les petits différends qui ont pu naître entre elles. M^me^ Charmon en fut la cause principale, et M^me^ Charmon doit être en Angleterre, ou sur le point de partir. C'est un sacrifice qu'a fait ma mère! Vous le reconnaissez?

— Sans doute. Mais puisque vous voulez bien discuter avec moi, et que la discussion est intéressante, ayant pour objet le bonheur d'une personne que nous aimons, vous et moi, je dois vous avouer que ces petits différends, comme vous dites, m'ont paru assez sérieux, par l'état d'âme des deux femmes en jeu. M^me^ Charmon n'a été qu'une occasion, qui peut se renouveler d'un instant à l'autre; elle n'a été qu'un prétexte, qui a permis à ces deux caractères de comprendre qu'ils ne s'accordent pas. M^me^ Le Clercq, ayant le sentiment de sa réelle valeur, a aussi le sens de la domination. Elle veut régner chez elle, et comme vous y êtes, chez elle, et Maud également, il faudrait que celle-ci se résignât à se plier à une obéissance très douce, peut-être, mais dont elle ne s'accommodera pas! Non. M^me^ Charmon n'est rien. Elle partie, autre chose surgira. Voyez cette lettre de rappel! M^me^ Le Clercq a cru devoir inviter le docteur de Bois Saint-Marcel justement pendant votre voyage, le seul moment où vous ayez encore été seuls, Maud et vous, depuis votre mariage. N'est-ce pas significatif?

La première partie de ce raisonnement avait touché Robert; la conclusion le blessa. La diplomatie envahissante de sa mère, qu'il avait lui-même entrevue, était percée à jour par la jeune Anglaise, qui osait en parler ouvertement. Il se raidit et, d'un ton froid :

— Je vous remercie d'avoir fait ce que vous croyiez m'être utile. Je réfléchirai moi-même à tout cela. Je garde la conviction que vous vous exagérez la situation. Ma mère et Marie-Magdeleine m'aiment d'ailleurs assez pour faire taire leurs petites rancunes, si elles en ont. En voulant dominer, ma mère est dans son droit; son âge l'autorise à traiter Mad en enfant. Et celle-ci, je pense, saura se soumettre. On ne quitte pas son mari comme on se sépare d'amis, même intimes, sans consentir jamais à les revoir.

Lucy Hartley salua et rentra dans la maison. Le soir même, elle partait pour Trégastel, où l'avait précédée sa femme de chambre.

Le docteur de Bois Saint-Marcel était un de ces hommes charmants, qui ne se résignent jamais à ne plus charmer et qui, dès que la jeunesse les quitte, font d'infinis efforts, teintures, ceintures, dents fausses, etc... pour en masquer la fuite.

Le docteur avait beaucoup vécu. Il avait fréquenté un monde panaché, mais très gai. Le nombre de gens qu'il appelait : « Mon cher ami » et auxquels il serrait la main était incroyable. Sa philosophie était indulgente. Il arriva plusieurs fois que, parmi ces « chers amis » rencontrés aux lieux où l'on s'amuse, restaurants à la mode, courses, théâtres, quelques-uns avaient tourné très mal; l'un, coulissier très généreux et paraissant riche, avait échoué en cour d'assises; l'autre, homme politique peu scrupuleux, avait été convaincu d'avoir reçu une forte somme pour faire passer certaine loi; d'autres, des journalistes, compromis en de vilaines affaires de chantage. Pour tous ces malheureux, qu'un destin sévère avait choisis entre cent autres tout aussi coupables, le docteur

n'avait qu'une bienveillanee apitoyée. Il eomprenait que l'on fût tenté par l'appât du luxe et de la haute vie. Il connaissait les soucis d'argent, la détresse affreuse, qu'il faut caeher, sous peine de sombrer immédiatement.

Cette joyeuse société bohème, mélange de financiers, d'aigrefins, de rastaquouères et de quelques imbéciles, vietimes désignées dont ils vivent, est aimable et accommodante. Elle exige seulement de ses membres de faire bonne figure, de porter un nom sonore, d'avoir de l'argent à dépenser.

M. de Bois Saint-Mareel avait une très mince fortune, qu'il eut la bonne prudence de ne pas entamer. Il était de petite noblesse, mais authentique. Il savait le dire, négligemment. Il avait une belle prestanee, et cette tournure aisée et gracieuse, soutenue par un esprit assez brillant, qui plaît mieux aux femmes qu'une grande beauté. Pour beaucoup, l'idéal est un homme d'une eertaine laideur, spirituelle et fine, à front dégarni, monocle, belles dents et moustaehes en pointes. Le doeteur fut très longtemps cet idéal de quelques femmes de sa connaissanee. Il ne devint pas trop insupportablement fat; il était veuf; il avait de l'élégance, il plut.

Par différentes amies il fut reeommandé, protégé et, quoique son bagage scientifique fût aussi mince que sa fortune, il obtint d'être nommé médecin de deux grandes administrations; il eut aussi une clientèle de dames, dont il soignait les migraines et les névroses avec tact. Grâee à tout eela, il put vivre de la vie qu'il aimait, travaillant peu, s'amusant beaucoup.

Il eut pour sa fille autant d'affection qu'il pouvait en ressentir... A vrai dire, un seul être au monde lui était cher absolument : lui-même! Cependant Marie-Mad étant mignonne, élégante, jolie, spirituelle, lui plaisait. Il la fit élever par une respeetable personne très mûre, propre au chaperonnage, Mme Jacob, qui menait la jeune fille aux cours, aux musées, chez son professeur de musique et à l'Opéra-Comique. Il la eonfiait aussi à quelques dames de ses amies, et il avait l'attention de les trier scrupuleusement. Car, si toutes les femmes de cette société étaient également charmantes, toutes n'étaient pas également reeommandables.

M. de Bois Saint-Marcel, heureux homme, à qui la vie avait été douce et elémente, arrivait à l'âge mûr, sans presque avoir cessé de plaire, remplaçant ses airs vainqueurs d'autrefois par une attitude d'ami sérieux, de confident affectueux, rôle dont il se tirait merveilleusement, soutenu par son esprit léger. Il savait s'effaeer sans vieillir. Ce n'était pas un de ees comparses de tragédie, ennuyeux Théramènes, incapables d'aborder jamais un plus intéressant emploi. Non. On sentait qu'il voulait bien se reeuler discrètement au second plan; qu'il était encore digne d'être aimé; qu'il eût, le voulant bien, effacé beaueoup d'hommes plus jeunes, mais moins spirituels et gracieux que lui. Sa situation mondaine restait intacte. Il avait toujours des invitations dans dix châteaux différents de tous les points de l'Europe. Il pouvait, à volonté, aller au Nord, au Midi, en Bretagne; en Ecosse, pour chasser le coq de bruyère: en Russie, pour chasser le loup. Il avait des amis partout.

Dans eette société, souvent des jeunes gens de haute famille étrangère s'égarent, qui ne sentent pas bien la fausseté de situation de leurs eompagnons de plaisir. De ceux-là, de Bois Saint-Marcel fut toujours l'intime. Il eût pu marier sa fille à quelque titre sonore, peut-être pas très authentique, ou à quelque remueur d'argent et d'idées, fastueux comme un marehand de pétrole américain. Mais, prudent en eela, comme il avait été toujours, sous son apparence insoucieuse et facile, il avait préféré s'allier à une famille de bonne et riehe bourgeoisie, sérieuse, inattaquable eomme origine, honorabilité et relations.

Les amies de Marie-Mad l'avaient plainte de s'enterrer ainsi en province, mais il n'y avait pas à hésiter. Ou bien l'incertitude du lendemain, avec des gens comme ceux que fréquentait son père, ducs de chrysocale et finaneiers véreux; ou bien la richesse et la eonsidération assurées, en une petite ville où la femme de Robert Le Clereq brillerait au premier rang. Il fallait que eette famille de très honorables provineiaux fût ignorante de ce qu'est la vie de Paris, pour aller chercher une allianee dans ce monde un peu faisandé.

Des Parisiens ne s'y seraient pas fourvoyés. Et certes, Robert, qui avait fait une imprudenee en se mariant en un tel milieu, avait eu la chanee la plus inespérée de ehoisir justement Marie-Magdeleine, qui avait un fonds sérieux et une grande loyauté de caraetère. Peut-être pas une des jeunes filles de eette soeiété ne la valait. Il y avait en cette nature, faite d'honnêteté tranquille et d'horreur des aventures, un peu d'atavisme, à ce que prétendait le docteur.

La mère de Marie-Mad avait été une bourgeoise de raee, de goûts et d'habitudes. C'est après sa mort que de Bois Saint-Mareel s'était définitivement laneé dans des fréquentations qui eussent déplu à sa femme. Il l'avait épousée un peu parce qu'elle lui plaisait, beaueoup parce qu'elle était la fille d'un professeur de la Faculté de médecine, très instruit, très influent, qui pourrait pousser son gendre à de hautes situations. Malheureusement, ee professeur mourut presque aussitôt après le mariage de sa fille; et Bois Saint-Marcel, qui n'avait ni le courage ni la volonté d'arriver aux sommets par son seul travail, chercha dans les salons l'appui qui lui faisait défaut, et se contenta, ne pouvant être un grand homme, d'être un homme à la mode; ne pouvant être un maître, d'être un médecin pour dames.

Sa fille ne lui manqua guère, lorsqu'elle fut en province. Il avait un genre de vie trop peu familial pour s'apereevoir beaueoup de son absence. Il prit l'habitude de déjeuner à son eerele tous les matins, et de dîner dans le monde tous les soirs.

N'ayant plus Marie-Magdeleine à protéger, il vivait plus libre qu'il n'avait jamais été, et jouissait de cette liberté avec délices. Puis, ce mariage sérieux l'avait posé aux yeux de certaines gens, et lui avait ôté à lui-même des inquiétudes que, malgré son naturel insoucieux, il avait parfois.

Lorsque le docteur de Bois-Saint-Marcel serait devenu trop vieux pour continuer cette vie entraînante, lorsqu'il n'aurait plus ni dents, ni cheveux, ni esprit; lorsqu'il aurait des rhumatismes, la goutte et mal à l'estomac, il trouverait un bon nid tout préparé où achever de vivre, en prenant des tisanes et soigné confortablement; ce que sa fortune personnelle n'eût guère permis. Au lieu d'une sombre médiocrité finale, il pourrait jusqu'à la fin jouir d'un luxe qui lui était devenu aussi nécessaire que l'air respirable.

Aussi, faisait-il profession d'une haute estime pour M^me^ Le Clercq. Il l'admirait, et vantait volontiers le bonheur de sa fille, admise à vivre avec une personne si parfaite de tous points. Et quand la vieille dame lui écrivit pour l'inviter à venir passer quelque temps à Montpazier, il accepta avec empressement, quoique cette perspective fût peu amusante, et que ses préparatifs fussent déjà faits pour son voyage d'Ecosse; mais il était de ces gens intelligents qui prennent leur parti des contrariétés de la meilleure grâce du monde. Il savait s'ennuyer quand il le fallait, et sacrifier son plaisir immédiat pour un avantage sérieux.

Il arriva à Montpazier deux jours après le retour de sa fille, et sans s'être douté qu'il avait servi à ramener au logis les deux jeunes gens dont on craignait la révolte.

M^me^ Le Clercq accueillit sa belle-fille, avec son bon sourire des anciens jours; elle lui montra une sollicitude très affectueuse; elle regretta d'avoir été forcée d'interrompre un si agréable voyage, et promit, en compensation, de faire les frais d'une excursion en Italie à la saison prochaine : elle accompagnerait ses enfants naturellement.

Elle avait mis à profit la courte absence de Marie-Magdeleine pour faire changer l'ameublement du cabinet de toilette de sa bru. C'était à présent une pièce luxueuse, tendue de pongées de Chine, brodées de volées d'hirondelles noires; sur la table de toilette, une fort belle garniture d'argent, au chiffre de Marie-Magdeleine; une grande psyché, une chaise longue, habillée de satin bouton d'or, où, jetée négligemment, s'étalait une admirable couverture de loutre. Ce cabinet de toilette semblait combiné d'après les fantaisistes descriptions des romanciers du genre mondain. Il y régnait quelque exagération de luxe. Marie-Mad, qui avait le tact très fin, sentit que ce n'était pas d'un goût pur. Elle se souvint d'avoir vu une chambre de ce genre chez une dame amie de son père, une baronne russe, d'allures excentriques, avec des airs de divette de petit théâtre.

Immédiatement, elle revit cette baronne faisant des effets de souplesse et d'enroulements félins sur une chaise longue de cette même nuance bouton d'or, avec un chien minuscule, une boîte de bonbons, des mouchoirs de dentelle et un volume froissé, jeté à terre. Cette vision lui était restée dans la mémoire, et la pensée de ressembler en quoi que ce fût à la baronne lui déplut. Elle pensa que sa belle-mère manquait de tact; pourvu que les objets fournis coûtassent fort cher, elle pensait être en règle avec le bon goût.

Marie-Magdeleine revit son père avec un réel plaisir. Elle espérait en lui, diplomate subtil, qui pourrait peut-être modifier l'état des choses. Très naturellement, elle compta sur lui pour cela. Elle connaissait mal cet aimable égoïste.

M^me^ Le Clercq, s'emparant du docteur avec mille gracieuses paroles, lui fit passer plusieurs jours vraiment cruels. Elle le présenta à des dames patronnesses d'œuvres de bienfaisance dont elle-même était présidente. Ce fut, pour elle, un véritable triomphe de promener le docteur en des visites officielles, escorté de tout l'état-major des vénérables dames de paroisse, à travers les crèches, orphelinats et asiles de son ressort.

Le malheureux de Bois Saint-Marcel dut assister à des fêtes données en son honneur; fêtes enfantines où des mioches lui récitèrent des fables, chantèrent en chœur, défilèrent devant lui. Il dut donner des conseils sur l'alimentation des enfants du premier âge, indiquer le meilleur appareil de stérilisation pour le lait, l'hygiène à suivre dans les épidémies de coqueluche. On lui montra des bébés malades, étiques, scrofuleux, à peine vivants, qu'il dut examiner, palper, ausculter. Malgré l'extrême propreté des salles, il régnait là une odeur aigre et nauséabonde; cela sentait le lait, la vacherie... et autre chose!

Le docteur eut beaucoup de peine à garder une attitude aimable. Lorsqu'on implora quelques ordonnances pour tous ces petits misérables, au sang vicié, il eut un vif désir de crier :

— Eh! bon Dieu! jetez-les tous à l'eau! ça leur épargnera beaucoup de misère. Voilà-t-il pas une belle œuvre, vraiment, de s'obstiner à sauver la vie à de futurs meurt-de-faim!

Durant ces visites, auxquelles il lui fallait assister, Marie-Magdeleine ressentait la même répulsion que son père.

L'amour de l'enfant manque à beaucoup de femmes, au sens absolu du mot. Telle qui aimera son enfant, à elle, même infirme et souffreteux, aura pour des petits qui ne la touchent pas, et sont malsains et rebutants, un éloignement insurmontable. Dans cette atmosphère empestée, Marie-Mad portait à son visage son mouchoir parfumé à la violette, serrant contre elle ses jupes, dans la crainte de frôler quelque ordure, piteuse comme une chatte qui, tombée dans la boue, ne sait par où commencer son nettoyage.

En sortant d'une de ces séances, le docteur, véritablement fatigué, prit le bras de sa fille et dit :

— Petite... sortons un peu ensemble!

Mme Le Clercq, occupée à donner des ordres et à prendre des notes avec ses acolytes, était restée dans l'orphelinat.

Depuis qu'il était à Montpazier, c'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls; mais le docteur ne pensa pas même à provoquer aucune confidence de sa fille... il la voyait riche, très entourée, tenant le premier rang dans la ville; elle ne pouvait qu'être heureuse.

— Ta belle-mère est une femme charmante!...

Marie-Mad ne répondit pas. Elle allongea ses lèvres en une imperceptible moue boudeuse.

— Bonne, complaisante, pleine d'attentions pour toi! Sais-tu que j'ai été surpris de voir quel confortable règne chez elle?... chez vous! Un luxe un peu lourd, mais solide, assuré, certain. On sent que ce n'est pas une de ces fortunes comme j'en ai tant vues, poussées ainsi que des champignons un jour d'orage, et disparues plus vite encore. Ma petite, je t'ai bien mariée! Lady Briggs me parlait de toi, l'autre jour, et te plaignait d'habiter la province. Pendant qu'elle te plaignait je voyais du papier timbré sortir de l'angle d'un tiroir. Elle s'abime, lady Briggs. Son teint se fane; elle prend l'air d'une momie en rupture de bandelettes, jaune, sèche! Ça n'a qu'un temps fort court, ces beautés si délicates! La voilà mûre pour l'Armée du Salut.

Marie-Magdeleine écoutait distraitement ce verbiage; elle entraînait son père vers les bords de la rivière malpropre qui traversait le quartier ouvrier. Les rues sombres, bordées de hautes maisons sordides, aux fenêtres sans rideaux, aux portes répugnantes, étaient encombrées de marmaille, jouant avec des cris perçants.

— Quelle affreuse population! murmura le docteur. Voilà le seul côté désagréable de cette ville : cette masse de gens sales et besoigneux. L'hôtel de ta belle-mère est situé merveilleusement. Le jardin est beau. La serre des camélias est bien tenue. Oh! je t'ai bien mariée!...

Il jouissait de son œuvre si naïvement, tout heureux de s'être montré bon père, que Marie-Mad n'osa rien dire encore. Il continua :

— Je ne regrette pas d'être venu, malgré l'ennui des œuvres charitables. Je suis content d'avoir constaté par moi-même que tu es très heureuse. J'allais partir pour l'Ecosse, lorsque j'ai reçu la lettre de Mme Le Clercq. J'irai en quittant Montpazier. Claverhouse, tu sais, Claverhouse qui te trouvait si jolie et te faisait la cour? m'a invité à le rejoindre dans quinze jours. Nous chasserons et nous pêcherons. Il paraît que c'est d'une beauté!... Je devais faire le voyage avec Léandri, le baron Carolus Léandri, qui jouait du violon, dont la femme donnait des soirées où l'on rencontrait toute la rastaquouèrerie de Paris... Eh bien! ce pauvre Léandri, un garçon charmant cependant! a été pris trichant au bac... on l'a presque assommé... C'était au cercle des Petits Vernis. Bref, obligé de filer au plus tôt. Sa femme, au désespoir! Elle était de famille honorable. Toute sa dot dévorée. Séparation de biens. On s'informe un peu tard, et on apprend que Carolus n'était ni baron ni Carolus, ni Léandri, mais un ancien professeur de piano, qui a roulé un peu partout, à Vienne, à Milan, à Pétersbourg, et s'appelait Benoît tout simplement. C'est épouvantable! Ah! je t'ai mariée mieux que cela! Vois un peu à quoi on est exposé en épousant n'importe quel aventurier! De sorte que me voilà forcé de voyager seul. Ce pauvre Léandri! Dans quelle boue va-t-il plonger? Vrai, ça me fait peine! Ah! j'en ai tant vu! On finit par se blaser!...

Marie-Mad, se rappelant avoir été maintes fois reçue chez le baron Léandri, être sortie en voiture avec la baronne, avoir rencontré chez elle beaucoup de gens de même sorte, pensa qu'elle eût pu se trouver la femme d'un aventurier de ce genre. C'était pour elle un bonheur d'avoir rencontré Robert, de lui avoir plu, et qu'il l'eût tirée de ce milieu où elle était exposée à des promiscuités fâcheuses, à l'ennui de voir, dans la *Gazette des Tribunaux*, l'ami d'hier condamné pour vol ou escroquerie, et détenu à Poissy... Mais, n'y aurait-il donc pas moyen d'acquérir un peu de liberté? le droit de vivre chez soi, et d'agir par soi-même?...

Ils étaient sortis de la ville; une longue route poudreuse, plantée de marronniers et de platanes poussiéreux, s'allongeait devant eux, jusqu'à l'horizon. A leur droite, les cimes arrondies, les futaies d'un petit bois de sapins et de hêtres faisaient une belle masse sombre. Ils se dirigèrent de ce côté, et Marie-Mad, prenant courage, dit d'une voix un peu tremblante :

— Au moins, Mme Léandri a été heureuse durant quelques années. Elle a eu la vie qu'elle aimait.

— Bah! répliqua le docteur, une vie creuse. Du plaisir fatigant. J'en suis dégoûté, moi; oui, tel que tu me vois, je suis bien décidé à dételer... dans quelques années... à changer de milieu, d'amis, d'existence. Tiens! je viendrai habiter ici. La ville n'est pas ennuyeuse; on peut y avoir des relations agréables et sûres... C'est quelque chose, cela. Je me sens un peu humilié lorsqu'il arrive à un de mes amis une aventure comme celle de Carolus. Je me sens éclaboussé. Ici, rien de pareil à craindre. Et je suis charmé que tu aies la société de femmes plus sérieuses que celles que tu connaissais à Paris.

Alors, Marie-Magdeleine, voyant qu'il ne voulait pas comprendre, dit d un ton décidé :

— Je m'ennuie. Je m'ennuie extrêmement.

Le docteur la regarda, effaré. Il remarqua sur son visage une expression obstinée, qu'il connaissait pour l'avoir vue, quoique rarement, dans les cas où il avait dû céder devant elle.

(*A suivre.*)

---



Marie-Magdeleine dit tout cela avec une véhémence extrême. Le docteur, atterré, avait la mine d'un homme qui vient de mettre le pied dans un piège, et se trouve pincé de désagréable façon. Tout un ordre de faits s'ouvrait devant lui, qu'il ne soupçonnait pas. Il demanda machinalement :

— Et Robert?

— Oh! Robert est au tribunal ou dans son cabinet; Robert n'est pas un mari, c'est un homme d'affaires. Je ne l'ai eu à moi que huit jours, et Mme Le Clercq s'est empressée d'abréger ce temps-là. D'ailleurs, Robert est un fils très respectueux, qui trouve naturel que je sois soumise en tout à sa mère. Je suis si jeune!

Le docteur avait quitté le bras de sa fille. Debout devant elle, il la contemplait, très anxieux. Ils étaient arrêtés dans le bois, au milieu d'un sentier tapissé de mousse.

— Voyons! voyons!... dit-il d'un ton ferme. Tu es nerveuse, je comprends ça; la visite à l'orphelinat est de nature à donner une crise à une femme un peu délicate; moi-même je ne me sens pas très bien. Tu prendras un peu d'éther en rentrant : dix gouttes dans un verre d'eau.

— Je ne suis pas malade, je suis malheureuse! répliqua Mad. Je t'en prie, père, ne tourne pas la chose en raillerie. Je t'assure que Mme Le Clercq, tout excellente qu'elle croit être, m'opprime absolument. Il n'y a pas de scène désagréable qu'elle ne m'ait faite, me grondant comme une enfant, même en présence d'étrangers. Tiens! écris à Lucy Hartley, qui est venue ici pendant quelques jours; demande-lui son opinion, tu verras!

— Lucy Hartley est une originale, une écervelée!

— Oh! tu ne l'as pas toujours jugée ainsi.

Le docteur fit un geste d'impatience :

— Enfin! que veux-tu que je fasse, ma chère amie? Tu es mariée à un homme intelligent, riche, et qui t'aime fort; je ne te vois pas si à plaindre. Tu dis que ta belle-mère est désagréable pour toi? C'est que tu n'as pas su la prendre. Sois douce, plie-toi un peu à ses exigences. Tu es assez déliée pour trouver le moyen de gagner ses bonnes grâces et de vivre à ta fantaisie. Que diable! il faut se donner un peu de peine, aussi, pour être heureux! Crois-tu que le bonheur complet arrive sans qu'on s'y efforce? N'ai-je pas eu bien des soucis, des ennuis, des inquiétudes, moi, que l'on cite comme un homme heureux? Ta belle-mère est

— Comment, tu t'ennuies! C'est un enfantillage! Il te faut un peu de temps pour t'habituer à la ville tranquille de Montpazier. Mais tu n'as pas à regretter Paris; tu ne t'y amuserais plus. Tes amies sont parties, pour la plupart : la comtesse Czyska est à Florence, lady Briggs va retourner à Londres, chassée de Paris par ses créanciers, Lydie Kouranine est en Syrie, avec cette folle de comtesse Adalgieri, la pauvre baronne Léandri est devenue ennuyeuse, et passe son temps avec les hommes de loi. Non, vrai, ce ne serait pas gai!

— Ce n'est pas Montpazier qui m'ennuie, reprit Marie-Mad en secouant sa tête blonde.

— Et qu'est-ce donc? Ce n'est pas ton mari, j'imagine?

— Non. C'est ma belle-mère.

D'un coup de canne, le docteur coupa la tête d'un coquelicot, poussé sur la marge d'un fossé.

— Bon! J'aurais du prévoir que deux femmes ne peuvent pas vivre ensemble en paix. Ta belle-mère est une femme excellente!...

— Elle est insupportable.

— Elle te comble de présents.

— Elle me réduit en tutelle; je ne suis pas chez moi, je suis chez elle. On ne me consulte en rien, on me blâme et on me morigène en tout; mes goûts, mes sentiments, mes désirs sont critiqués, analysés, redressés. La bonté de Mme Le Clercq m'excède! Je ne veux pas de ses présents; je ne veux pas de ses amabilités; je veux être maîtresse de moi-même!

V. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

bonne; elle t'aime beaucoup; elle me le disait encore ce matin! Elle est un peu autoritaire? Qu'est-ce que cela te fait si elle ne cherche qu'à te rendre heureuse? Tu n'as qu'à te laisser vivre; pas même l'ennui d'ordonner une maison... Tu jouis d'un intérieur luxueux où tout marche admirablement : des domestiques bien stylés, de beaux chevaux, de confortables voitures, des toilettes élégantes; tu reçois le dessus du panier, tu donnes des dîners merveilleux, sans avoir le tracas d'ordonner tout... Et tu te plains! Marie-Mad, tu es une petite ingrate! Tiens, tu me rappelles tout à fait le grand vicomte de Courcharies, qui me disait l'autre jour...

— Père, il faut que tu demandes à Mme Le Clercq de nous laisser vivre chez nous, Robert et moi.

Le docteur pétrifié, la regarda :

— Moi!... que je... Ah! mais non! ne compte pas que je me mêle de choses qui ne me concernent pas.

— Comment! mon bonheur ou mon chagrin ne te concernent pas? interrompit Marie-Mad.

Lui, malgré sa bonhomie ordinaire, se fâcha avec cette véhémence d'indignation qui éclate chez les égoïstes quand ils défendent leur tranquillité.

— Ton bonheur! ton malheur! Voilà de grands mots pour rien, s'écria-t-il. Pas de tragédie, n'est-ce pas? Pour quelques futiles querelles de femme tu te dépites; et je te vois en train, si je n'y mets ordre, de gâcher un joli avenir que je t'ai préparé avec peine. Mais je ne t'encouragerai pas du tout dans cette voie-là! Non, ma chère. Ne plus vivre chez ta belle-mère? Y penses-tu? Et de quoi subsisteriez-vous? Robert arriverait-il à suffire à vos besoins? Combien gagne-t-il? Pas six mille francs, je suis sûr. Qu'est-ce que tu ferais de ça? Il n'y en aurait pas pour tes toilettes et tes menus plaisirs!... Tu en aurais vite assez de cette heureuse médiocrité, qui est la pire misère. Une femme habituée à satisfaire tous ses caprices, à être servie, adulée, soignée, à vivre sur le pied de cinquante mille francs par an, et qui se réduirait à être une petite bourgeoise besoigneuse! Tu irais au marché, tu coudrais tes robes, tu réparerais les chaussettes de ton mari?... Tiens! tais-toi! Je me suis mis en colère, j'ai eu tort; j'aurais dû rire. C'est un accès d'enfantillage. Tu serais, avant moins de deux mois, tout heureuse et tout aise de rentrer en grâce près de ta belle-mère. Et c'est cela qui serait humiliant! Il vaut mieux rester comme tu es que de quitter la maison pour demander ensuite humblement à y rentrer.

Marie-Magdeleine avait détourné la tête durant cette dure riposte. En se penchant vers elle, le docteur vit qu'elle pleurait.

— Bien! dit-il très ennuyé, il, ne manquait plus que cela. Tu sais qu'il m'est impossible de voir pleurer une femme. Je t'en prie, contiens-toi! Tu devrais m'épargner des scènes de ce genre.

Il prit la main de sa fille, la passa sous son bras et se remit à marcher dans la direction de la ville.

— Pas de larmes dans la rue, n'est-ce pas? Et quant à la démarche que tu voulais me faire faire, non, n'y compte pas! Je te rendrais un très mauvais service. Et il serait de la dernière inconvenance, à moi, d'oser agiter de pareilles questions avec ta belle-mère. Puisque tu ne peux vivre sans son secours, il te faut bien accepter sa présence. C'est à toi de t'arranger pour n'en pas souffrir...

Marie-Mad, révoltée, poussée à bout, dit en s'arrêtant encore et en se posant devant son père :

— Je ferai ce que je pourrai. Mais supposez que, définitivement, je ne puisse pas m'entendre avec ma belle-mère, me recevriez-vous?

Bois Saint-Marcel se mordit les lèvres :

— Une question qui n'est pas à faire! Cette petite femme parle de quitter son mari comme d'une chose toute simple.

— Répondez-moi, père.

— Je n'ai pas à examiner une pareille éventualité.

Marie-Magdeleine pâlit.

— Je n'ai donc pas au monde, s'écria-t-elle, un endroit où je puisse me croire chez moi...

— Mad! ma petite enfant! dit le docteur un peu remué, ne joue pas ton cinquième acte! Il n'y a pas lieu. Tu m'ennuies tout à fait, mon petit! Pardieu! évidemment, si tu te trouvais sans feu ni lieu, je ne te laisserais pas sur le pavé.

Mad embrassa son père.

— Mais, ajouta celui-ci, repris de sa crainte des complications et refoulant son attendrissement, je ne veux ni prévoir ni admettre pareille éventualité. Je ne me mêle de rien, et je t'engage à ne pas perdre de gaieté de cœur une situation brillante par quelque stupide coup de tête!... Quitter ton mari! C'est qu'il n'a pas l'air faible, Robert! Il serait capable de ne pas revenir te chercher. Et veux-tu me dire ce que tu ferais, alors, et si tu trouves enviable la situation d'une femme séparée de son mari? Non! assez de sottises comme cela. Ce pauvre Robert, s'il entendait sa femme, après trois mois de mariage, parler ainsi!

Mme Le Clercq, depuis l'arrivée du docteur, se montrait plus doucement aimable que jamais. Elle sentait en cet homme charmant un appui, un partisan sûr. Marie-Magdeleine voyait son père lui échapper; car, pour bien lui marquer qu'il n'entendait soutenir en rien sa cause, ses idées de révolte, il affectait une bonne grâce empressée auprès de sa belle-mère. Il lui prodiguait les récits et portraits humoristiques sur son entourage parisien; le sujet était inépuisable; et, vraiment, si M. de Bois Saint-Marcel eût été piqué de la vanité littéraire, il eût trouvé dans ses souvenirs la matière de quantité de romans, les uns comiques, les autres très sombres, mais tous d'un style panaché.

Oh! combien, en ces conversations du soir où il s'amusa à étaler devant ses auditeurs complaisants toutes les ressources d'une verve facile, combien de types étranges, bizarres, insoupçonnés

de Mme Le Clercq et de son fils, défilèrent comme en une sorte de lanterne magique! Princes valaques, marquises italiennes, cantatrices suédoises, baronnes polonaises, princesses russes, danseuses espagnoles, toutes les nationalités, toutes les variétés du cosmopolitisme, de l'intrigue, de la chasse au plaisir et à l'argent. Mais, gens amusants, gens d'esprit pour la plupart; intéressants par le pittoresque bohème de leur vie; car si, parmi cette galerie à noms retentissants, il y avait quelques réalités de fortune et de situation, combien plus nombreux étaient les aventuriers parés de titres d'emprunt, vivant d'expédients et, après une période de splendeur, disparaissant tout à coup en quelque bas-fond boueux.

Robert, qui d'abord prenait plaisir à écouter le docteur, n'entendait plus maintenant sans malaise ses très drôlatiques récits. Quoi! était-ce donc là le milieu où avait vécu Marie-Mad avant son mariage? Quelles amies pouvait-elle avoir en cette société? Etait-ce la comtesse Csyska, espèce de folle entichée de spiritisme et d'ésotérisme, écrivant des articles insensés dans des revues qui s'appelaient l'*Echo de la Tombe* et la *Voix d'Au-delà ;* cette Slave qui prenait au sérieux les plus étonnantes révélations de médiums charlatans, et s'épouvantait elle-même à ses propres écrits ?

Etait-ce Lydie Kouranine, une Russe qui affectait de porter des cheveux courts, de s'habiller en homme, et constituait un curieux spécimen de cette race nouvelle, éclose depuis peu, la femme exploratrice?... Lydie, ayant vu beaucoup, racontait avec un aplomb tranquille et sans gazer le moins du monde, des particularités curieuses sur les peuplades sauvages vues par elle, au cours de ses voyages; elle avait fait des études de médecine, et, fumant des cigarettes, écrivant des relations, ne reculant devant aucun détail de mœurs, elle était plutôt un étudiant qu'une jeune femme.

La comtesse Adalgieri? Une névrosée d'un autre genre... Dans une situation bizarre, séparée d'un mari que personne ne connaissait, s'ennuyant, cherchant des distractions; aujourd'hui, partie pour explorer la Syrie, en compagnie de Kouranine; — hier, adonnée à la peinture symboliste; — demain, essayant de la composition musicale ou des fondations d'œuvres pieuses.

Serait-ce lady Briggs? Brûlée partout, comme disait le docteur, ayant fait des dettes, et semé tant de créanciers dans toutes les capitales de l'Europe qu'elle ne savait plus trop de quel côté tourner ses pas, et se verrait bientôt contrainte, par mesure de sûreté, d'aller en ces pays orientaux où Kouranine et la comtesse italienne promenaient en ce moment leur curiosité.

Oui, une série de figures semblables n'était pas rassurante. Ou Marie-Magdeleine n'avait pas une amie,—et cela était bien invraisemblable,— ou elle s'était liée avec ces détraquées. Elle avait assisté à ces séances de spiritisme stupide; elle avait accompagné Adalgieri dans les ateliers d'artistes bizarres, qui peignent *des âmes;* elle avait entendu les conférences de Kouranine, fumé des cigarettes avec elle. Elle avait fréquenté toutes ces femmes en marge de la société, dévoyées de leur chemin; elle devait trouver naturelles et simples des actions qui, à lui, à toute personne élevée en une atmosphère tranquille et familiale, eussent paru répréhensibles.

Le docteur ne sut jamais quelle fissure il détermina dans la tendresse confiante de Robert pour sa femme.

Certes, Marie-Magdeleine, si elle avait traversé un terrain fangeux, n'en gardait nulle trace. Elle était simple, bonne et charmante. Mais n'était-ce pas par une habitude d'éducation et un sens féminin d'astuce qu'elle avait cette apparence? Pour la première fois, le soupçon vint à Robert que sa femme n'était peut-être pas une enfant sans autre préoccupation que les petites choses terre à terre de la vie de chaque jour. Il s'exagéra, avec une étroitesse d'esprit un peu provinciale, la laideur de ce monde-là et l'influence qu'il pouvait avoir eue sur Marie-Mad. Il ne l'aima pas moins, elle, mais il fut en défiance. Il pensa qu'il avait été imprudent de chercher une femme dans un milieu où il avait été introduit par hasard, et dont il ne connaissait pas les dessous. Il admit qu'elle était hors de comparaison avec les détraquées qu'elle avait connues, mais il se dit aussi, qu'il fallait la tenir d'une main ferme; qu'avec une pareille éducation première, elle ne pouvait guère avoir de ces principes solides qui maintiennent l'honorabilité très droite; qu'enfin il était heureux pour elle d'être sous la haute direction de Mme Le Clercq.

Il s'était bien aperçu que Marie-Magdeleine était lasse d'être contrôlée en toutes ses actions; il avait même pensé que sa mère abusait un peu; mais, à présent, il se déclarait à lui-même que tout était pour le mieux. Il ne souffrirait pas que Marie-Mad voulût secouer une autorité si nécessaire.

Quant à Mme Le Clercq, elle prit à tous ces contes un vif plaisir; non seulement pour la verve amusante du conteur, mais parce que, à elle aussi, les conséquences de ces révélations apparurent très nettes. Oui, à l'attitude de son fils elle comprit le travail qui se faisait dans son esprit, et que son influence à elle se trouvait absolument raffermie.

Mad n'avait plus aucun espoir de trouver appui dans ses révoltes; ni en son mari mis en défiance, ni en son père. Celui-ci si souvent parlait du charme de la vie de province et de son désir de se reposer dans quelques années, que l'intelligente vieille femme saisit fort bien l'espoir de cet égoïste, comptant bâtir son nid là où la vie lui serait douce et facile.

Mme Le Clercq déclarait son hôte un homme très séduisant; elle l'accablait de prévenances, elle poursuivait Marie-Magdeleine de compliments. Elle pensa qu'en ces circonstances, le moment était favorable pour un coup d'Etat qui, depuis longtemps, lui tenait à cœur. Congédier l'impertinente

femme de chambre de Marie-Mad, cette Estelle qui la bravait par ses sourires et sa politesse narquoise, qui avait joui de sa déconvenue le jour où, pour la première fois, ses enfants avaient voulu se révolter en restant chez eux.

La vieille dame n'était pas méchante; elle se faisait seulement cet idéal de bonheur : une vie luxueuse, des enfants soumis, un public d'admirateurs de sa réelle générosité: elle, régnant sur tout ce peuple, en bon tyran qui répand à pleines mains sa fortune et ses bienfaits. Certes, en voulant accaparer Marie-Magdeleine, elle ne pensait pas à l'opprimer, au contraire: elle la comblerait de présents et en ferait la femme la plus enviable de la ville; elle n'exigeait que ce petit sacrifice très naturel, l'abdication de sa volonté.



Mme de la Pallière.

Elle demanda à Marie-Magdeleine de lui envoyer Estelle pour le service à table; le valet de pied qui ordinairement remplissait cet office avait quitté la maison, étant malade. Estelle entra en fonctions. Elle était adroite, elle avait l'allure leste et dégagée des parisiennes du peuple.

Mme Le Clercq lui donna des ordres pendant plusieurs jours sur un ton hautain et sec, fait pour exaspérer cette fille, depuis longtemps habituée au service très doux de Marie-Mad.

Un soir, une heure avant le dîner, Mme Le Clercq, critiquant la coiffure d'Estelle, coiffure en cheveux frisés, ondés, traversés d'épingles dorées, finit par lui intimer l'ordre de mettre, pour servir, un modeste bonnet de lingerie, plus convenable pour une fille de sa condition.

— Je suis toujours coiffée ainsi, et Mme Robert ne m'a pas fait d'observation ! dit Estelle d'un ton piqué.

— Quand vous êtes chez ma belle-fille vous agissez comme elle le désire, mais pour faire le service chez moi, vous m'obéirez.

Après ces mots prononcés d'un ton raide, Mme Le Clercq sortit de sa maison et monta en voiture pour aller chercher sa belle-fille, chez Mme de la Pallière, et l'emmener à une cérémonie solennelle dont la seule perspective ennuyait fort Marie-Mad. Il s'agissait d'une séance de la Société d'Archéologie, dont était président le vénérable M. Maignan, qui allait lire publiquement son mémoire sur la blanchisseuse d'Henri IV...

Chez Mme de la Pallière, Mme Le Clercq trouva non seulement Mad, mais M. de Bois Saint-Marcel, qui aimait beaucoup cette petite femme, et se plaisait en cet intérieur comme en un lieu familier.

— Elle et son mari sont dignes de figurer dans ma collection d'amis! disait-il à sa fille. Et ils y viendront, certainement! Ils feront le plus gentil ménage bohème qu'on puisse voir. Mais pas une bohème dorée, par exemple! La petite ne désire, ne rêve, ne voit qu'une chose : habiter Paris! Avec son minois de jeune modiste, barbouillé de blanc de perles, ses cheveux au henné, elle pourra se faire une place marquée dans une certaine société. Elle est assez gentille, et pas sotte malgré son fanatisme de Paris et ses allures équivoques. Quant à lui, sa grosse jovialité lui donne une certaine apparence de garçon de charrue en gaieté. Heureusement, sa femme est intrigante, elle le poussera. Et quand elle sera à Paris, elle comprendra vite que sa teinture, son fard, et son langage à l'argot sont à modifier. Elle mettra une sourdine, et deviendra irrésistible. Elle a des yeux à incendier un aréopage; et elle s'exerce si drôlement *in anima vili* sur son mari, sur le vieux Maignan, sur Darlot qui l'examine à la loupe, sur moi qui suis blasé, hélas! Oh! elle a un rire et un certain mouvement de paupières qui, pour n'être pas naturels, n'en sont que plus pervers et plus amusants. A sa rouerie se joint une certaine inexpérience on ne peut plus piquante!

Marie-Magdeleine ne voyait pas tant de choses en Mme de la Pallière; elle la considérait comme une femme pas très ennuyeuse, qui parlait beaucoup, l'interrogeait sur sa vie parisienne, faisait de savantes combinaisons de chiffons pour être élégante à peu de frais, et avait un intérieur qui tranchait sur la banalité froide de ceux qu'elle avait vus partout, en ville, très corrects et monotones.

Correct, oh! non, il ne l'était pas, l'intérieur des la Pallière, ni monotone, ni ennuyeux! Tout y

était original à un certain point de vue. Depuis le vestibule, où Gérard avait disposé des lanternes, des écrans, des ombrelles de papier japonais et d'horribles bons dieux africains taillés dans des blocs de bois de fer, jusqu'au salon, où se bousculaient, en un étrange encombrement, des fauteuils durs comme des masses de granit, de petites tables peintes,



des oiseaux empaillés, des souris de peluche grimpant aux rideaux, des singes de bronze descendant du plafond, des araignées en trompe-l'œil, tissant leur toile à l'angle des glaces; un grand luxe de fleurs champêtres; des bottes de chardons aux murs, des herbes un peu partout, dans de simples pot-au-feu de terre rouge, peints par Gérard.

Car Gérard avait la monomanie de la peinture. Les murs disparaissaient sous ses essais de paysage; il fabriquait des quantités de potiches, d'écrans, de vases, de bibelots dont il poursuivait ses amis. C'était un de ces êtres effrayants, dont on dit : « il sait tirer parti de tout, et ferait un cache-pot avec une pantoufle! » L'appartement était encombré des preuves de son ingéniosité, de ces bibelots de papier plissé ou de carton peint, enrubanné, qui ont l'air d'accessoires de cotillon à bon marché. Sur le piano criard placé dans un angle, Gérard, qui aidait volontiers sa femme à recevoir, tapait des valses ou chantait avec elle des airs d'opérette, des chansons extrêmement vives, de nature à scandaliser la plupart des dames qui les visitaient.

Quand M[me] Le Clercq arriva, la jeune femme accompagnée par son mari, détaillait avec un aigre filet de voix et beaucoup d'esprit de sous-entendus, une complainte si leste que Marie-Magdeleine avait bonne envie de s'en aller. Le docteur exultait.

— C'est ravissant! Vous avez justement la voix qu'il faut : acidulée... Et un esprit! Ah! vous feriez fureur dans un théâtre de genre... La chanson est jolie.

Mme Le Clercq pinça les lèvres :

— Un peu... avancée.

— On pourrait même dire faisandée, riposta Mad, avec une de ces saillies qui faisaient toujours rire son mari. Chansons sans gêne, cela s'appelle?... chansons sans chemise!

Le docteur haussa les épaules :

— Ne l'écoutez pas! Vous verrez qu'il lui faudra du Verdi. Le *Trouvère* ou la *Traviata!*...

Claire de la Pallière voulut accompagner ses amis à la séance. Gérard, qui suivait toujours sa femme, alla chercher un carnet pour croquer en caricature les figures des archéologues membres de la société. Sur l'invitation de Claire, Marie-Magdeleine suivit celle-ci dans sa chambre, où elle allait mettre son chapeau, laissant M. de Bois Saint-Marcel faire remarquer à Mme Le Clercq les côtés amusants, débraillés, sans-gêne de l'intérieur où ils étaient.

En voyant cette chambre, Mad se dit qu'en pareil réduit, elle n'eût introduit personne. Des rideaux malpropres; une panoplie de pipes mordorées par l'usage disposée au-dessus d'une glace tachetée comme une peau de tigre; des sièges fatigués, si fatigués qu'il fallait s'y asseoir avec précaution de peur d'accident; des tiroirs bâillant, où l'on distinguait en désordre les plus disparates objets : vieux gants, bouts de dentelle, rubans froissés, boîtes d'allumettes, houppes à poudre de riz, même un faux nez de carton dont Gérard s'était orné au dernier mardi gras. Et des armoires entr'ouvertes, où des piles de linge s'écroulaient sur des chapeaux, où des souliers de satin éculés fraternisaient avec un éventail et une botte de fleurs fausses.

La petite La Pallière, très à l'aise dans ce fouillis, babillait, riait, chantait, faisait du bruit comme quatre, tout en s'habillant, et sans remarquer l'étonnement de Marie-Magdeleine. Et si le docteur eût vu cette chambre, il eût jugé la dame plus bohème encore, avec ces goûts de désordre et cette indifférence à la malpropreté intime, pourvu que ce qui se voyait, le salon, le vestibule et la salle à manger, eussent un certain clinquant.

On arriva au théâtre, où devait avoir lieu la séance; déjà, sur la scène, de vieux messieurs en redingote mal coupée et guêtres de drap noir, siégeaient autour de M. Maignan, lequel, devant une table et un verre d'eau, relisait pour la dernière fois son mémoire sur la blanchisseuse d'Henri IV.

Marie-Magdeleine se réjouit d'avoir avec elle les La Pallière qui l'empêcheraient de s'ennuyer, lui, en faisant les caricatures de tous ces mandarins fouilleurs de vieilles paperasses, elle, en riant, plaisantant, et raillant les personnes qui se trouvaient là...

Darlot vint aussi dans la loge et, serrant la main du docteur et de Mad, leur annonça qu'il allait partir le lendemain pour la Bretagne...

— Oui, j'ai envie de voir Trégastel... Votre amie dit que c'est beau.

Marie-Magdeleine sourit. Elle vit ce désir de rapprochement avec plaisir.

Cependant la séance était ouverte. M. Maignan, d'une voix glapissante et avec un enthousiasme comique, lisait un opuscule d'une effroyable longueur; un silence poli s'était fait au début; mais bientôt, devant le vide affreux de l'interminable mémoire, les conversations recommencèrent, en sourdine d'abord, puis en un murmure continu, avec des allées et venues de portes ouvertes, de chaises heurtées, de gens qui s'installent, de visites faites d'une loge à une autre : les collègues de M. Maignan somnolaient et l'écoutaient peu; on ne se réveilla qu'à son cri final, après trois quarts d'heure de lecture, et la cérémonie continua, chacun de ces messieurs venant lire quelque érudit travail sur d'illustres inconnus dont personne jusqu'alors n'avait soupçonné l'existence. Et chacun de ces bons termites ne se réveillait qu'à la lecture de son propre ouvrage, se rendormant après, ou s'esquivant sans bruit.

Quant au président, après son lever de rideau sur Henri IV il s'était écroulé dans son fauteuil; un profond abattement l'avait saisi; il disparaissait sous le tapis vert de la table; et l'on eût pu le croire escamoté par quelque artificieux prestidigitateur, si les semelles de ses escarpins n'eussent apparu entre les franges du tapis, et si de temps à autre une voix nasillarde et endormie n'eût murmuré :

— La parole est à notre honorable collègue, M. X...

Peu à peu la salle se vidait. Darlot sortit l'un des premiers : il avait très peu de résistance à l'ennui; quant aux la Pallière, Gérard, après avoir dessiné de comiques croquis, s'en alla au Cercle pour les montrer, et sa femme exprima un tel désir de sortir que le docteur lui offrit de l'accompagner.

Marie-Magdeleine voulut les suivre; mais Mme Le Clercq, d'un ton doux et impérieux, dit :

— Restez, ma chère. Par égard pour M. Maignan, il faut demeurer là jusqu'à la fin.

— M. Maignan dort.

— Pas du tout! riposta vivement M. de Bois Saint-Marcel, qui préférait se promener en la seule compagnie de Mme de la Pallière, il a l'air de dormir, mais c'est un sommeil de président de tribunal : ça n'empêche pas de voir ni d'entendre.

— D'ailleurs, ajouta la belle-mère, vous viendrez ensuite avec moi, en attendant l'heure du dîner, visiter notre orphelinat. Je désire que vous vous chargiez de diriger l'ouvroir, c'est-à-dire la partie matérielle des travaux à l'aiguille.

— Comment?... demanda Marie-Magdeleine effrayée...

— Oui, mignonne, c'est une chose facile. Cela vous ennuiera un peu d'abord, mais vous vous y habituerez vite. Il s'agit de tailler des robes, des chemises, des vêtements d'enfant que nous distribuerons aux adhérents de l'œuvre; vous aurez

aussi à vérifier le nombre des objets sortis ou rentrés. Cela vous intéressera, je vous aiderai. D'ailleurs, il le faut! J'ai annoncé, à la dernière réunion générale, que vous acceptiez ces fonctions. Toutes ces dames du Comité vous ont nommée avec plaisir. C'est un honneur!

Marie-Mad, exaspérée, répliqua :

— Je regrette, madame, que vous ne m'ayez pas consultée auparavant.

— Parce que?... Auriez-vous la pensée de refuser? Vous me chagrineriez beaucoup!

— Je ne suis pas capable de remplir un pareil office.

— Nous vous mettrons en mesure de réussir!

— J'ai peu de temps.

— Vous n'avez rien à faire. Ce sera un travail de quelques heures par semaine, qui ne changera en rien vos habitudes. Vous pourrez continuer votre vie mondaine; cela fera seulement une note un peu plus sérieuse dans votre existence. Voyons, petite, ne prenez pas cet air désespéré! Songez-y, votre nom et votre situation vous imposent certaines obligations. Depuis plus d'un siècle, les Le Clercq ont été les bienfaiteurs de la population pauvre de Montpazier; quand nous mourons, nous léguons des rentes à l'hôpital, nous avons fondé un hospice et cet orphelinat; ma belle-mère, qui était aussi ma tante, comme vous savez, fut dame patronnesse et présidente de presque toutes les œuvres de la ville; je lui ai succédé: il faut que vous vous prépariez à me remplacer à votre tour!

Marie-Mad, dans un abattement morne, écoutait. Sur la scène, un monsieur chauve et sans barbe lisait la monographie détaillée d'une vieille bicoque en ruines dont on ne connaissait pas les premiers propriétaires, et se livrait sur ce sujet à mille conjectures ingénieuses.

— Nous avons nos traditions. Vous, qui êtes fière de votre famille, vous devez comprendre cela, ajouta Mme Le Clercq d'un ton affectueux. Vous êtes très bonne, vous serez heureuse de vous rendre utile aux pauvres; la charité est une si belle chose!...

— Quand on la fait de soi-même, sans y être contraint, répliqua amèrement la jeune femme.

Mme Le Clercq ne sembla pas entendre cette réponse. Elle prit son lorgnon et accorda toute son attention à l'orateur. Et durant la fin de la séance, Marie-Magdeleine, le cœur gonflé de colère, n'entendit et ne vit plus rien. Une seule pensée lui emplissait l'esprit. Où s'arrêterait maintenant cette tyrannie? Et ceci n'était qu'un commencement. Après lui avoir pris son intimité avec son mari, sa liberté de jeune femme qui veut être chez elle, le droit de recevoir ses amies à son gré, on allait l'embarrasser dans les liens de mille occupations charitables, lot ordinaire d'antiques personnes qui n'ont plus d'autre intérêt dans leur existence. On lui imposerait la société d'une série de vieilles dames excellentes et ennuyeuses, préoccupées seulement de leurs pauvres, de leur confesseur, de leur gouvernante ou de leurs chats; elle aurait pour distraction d'assister à des réunions générales, d'y discuter la quantité de flanelle et de drap qu'on devrait acheter pour l'hiver; elle passerait, à vingt ans, des journées à tailler, à coudre, à distribuer de grossières étoffes à des gens malpropres et misérables.

Elle frissonna. Et la vie lui apparut très sombre, sans la moindre perspective de jours meilleurs. Est-ce que Robert laisserait faire?... Probablement! Depuis qu'ils étaient revenus de leur escapade, il semblait tout à fait retombé sous la domination de sa mère. Il travaillait beaucoup, il riait peu; elle sentait en lui une réserve, une réticence; c'était une âme qui se fermait.

Marie-Mad eut une crise de désespoir qu'elle parvint à dissimuler sous une apparente indifférence, de sorte que Mme Le Clercq songea qu'elle avait très bien accepté les choses, s'était résignée facilement, et qu'il faudrait la récompenser de sa soumission en lui offrant un joli poney-chaise, qu'elle désirait depuis longtemps. Ainsi on donne aux enfants un morceau de sucre, pour faire passer la drogue amère.

La séance prit fin. Dans la même torpeur apparente, Marie-Magdeleine se laissa emmener à l'Orphelinat; elle y trouva les amies de sa belle-mère; on la félicita sur les fonctions qu'elle allait remplir; elle eut l'honneur d'inspecter les classes du travail de couture ; on lui présenta la sœur directrice; on lui remit un trousseau de clefs ouvrant de vastes armoires contenant les étoffes à préparer; on l'introduisit dans un cabinet, son cabinet à elle, où elle aurait le droit de siéger devant une grande table, de recevoir les gens qui viendraient lui demander des secours, et de distribuer le travail aux gamines de l'orphelinat. C'était une pièce glaciale, comme sont tous les parloirs de couvent: parquet glissant, chaises de paille rangées au long des murs blanchis à la chaux, bonne Vierge en plâtre entre deux bouquets d'immortelles sur la cheminée, rideaux de calicot blanc pendant en plis raides devant de hautes croisées.

Elle se laissa faire d'un air indifférent, répondit avec une politesse machinale et un sourire d'habitude à tout ce qu'on lui dit, et n'eut qu'un vif désir : rentrer chez elle, être seule, pouvoir penser à son aise.

Ecrire à Lucy ! Oui, écrire à Lucy! Cette idée-là lui était apparue comme une lueur d'espoir. Et pourtant, que pourrait miss Hartley? Rien, en réalité! Sans que Marie-Magdeleine s'en doutât, elle avait fait la seule tentative qui fût possible, en parlant à Robert ; mais, si elle était impuissante à modifier l'état de choses, elle pouvait, du moins, donner un bon conseil, quelques paroles affectueuses et encourageantes. C'est de cela qu'avait besoin Marie-Magdeleine; de cela surtout, n'ayant personne à qui confier sa lassitude et son ennui : ni Robert, défiant, elle ne savait pourquoi, ni le docteur, trop égoïste pour intervenir.

Mme Le Clerq et sa bru revinrent en voiture, sans que Marie-Magdeleine prononçât un mot; elle regardait vaguement devant elle la livrée bleu foncé du cocher, les chevaux au trot cadencé redressant la tête et levant haut les genoux.

Les premières fois qu'elle était montée dans cette voiture bien attelée et d'un goût correct, elle avait éprouvé non des satisfactions d'amour-propre ou de vanité (elle ignorait ce genre de petitesse), mais cette plénitude de contentement qu'éprouvent à jouir du luxe et du beau les natures délicates. Aujourd'hui, tout cela lui était d'une profonde indifférence; aussi bien que l'hôtel luxueux, le jardin immense, peigné, soigné, entretenu comme un parc princier, entouré de hautes grilles, avec ses verdures sombres soulignant la scintillation du vitrage des serres, placées au fond: serre des camélias, serre des fougères, serres des raisins et des ananas.

Elle jeta là-dessus le même regard lassé et, pendant que sa belle-mère, à peine descendue de voiture, allait, suivie du jardinier en chef, examiner une nouvelle collection de fleurs arrivées pendant son absence, elle, d'un pas nonchalant, découragé, — si différent de son allure leste d'autrefois! — monta le perron, traversa le vestibule garni de tapisseries flamandes, gravit le large escalier à rampe forgée et, sans accorder un regard aux enfilades de pièces luxueuses qu'elle traversait, arriva chez elle, au premier étage.

Elle hésita un instant devant la porte du cabinet de travail de Robert. Le désir véhément d'aller à lui, de chercher là une protection, du moins un peu d'apaisement, lui vint. Et puis, la vision de cette figure, à présent contrainte, qui allait se dresser derrière des montagnes de volumes et de dossiers, d'un air surpris et interrogateur, la glaça.

Son mari n'était plus dans un état d'esprit qui lui permît de comprendre ce qu'elle éprouvait. Il faudrait entrer dans tant de menus détails si difficiles à saisir! Car elle n'avait pas de faits à articuler. Cette incessante persécution, cet envahissement graduel et inexorable, se composait de nuances à peine saisissables. C'était une main-mise sur toutes ses volontés, sur sa liberté d'action, jusque dans les plus minimes actes... Mais quoi! Mise en forme de réquisitoire, une protestation contre cette étreignante tyrannie se réduirait à des griefs qui ne paraitraient pas sérieux! Tandis qu'en regard, on pouvait lui reprocher une foule de bienfaits reçus. Tout cet odieux luxe si chèrement payé, et mille présents, mille attentions aimables et gracieuses; des sacrifices, même! Mme Le Clercq ne s'était-elle pas séparée, pour lui complaire, de Mme Charmon?

Convaincue de l'inutilité d'une tentative, Marie-Magdeleine s'éloigna de la porte, où elle avait déjà posé la main, et gagna sa chambre. Elle ôta son chapeau, et se laissa aller avec accablement dans un fauteuil. Oh! le temps était loin, déjà, où il lui suffisait, pour se détendre les nerfs, de faire un tour de valse! Elle ferma les yeux, pour essayer de dormir et d'échapper par là à de désolantes pensées.

Elle avait voulu écrire à Lucy. A présent, non! Une sorte de pudeur douloureuse lui venait, à l'idée de dévoiler, même à une amie, des chagrins intimes. Il faudrait raconter tant de détails, avouer son impuissance croissante sur l'esprit de Robert, récriminer, se plaindre. Non, Marie-Mad était fière; l'attitude d'une femme qui blâme son mari lui déplaisait fortement. Et elle savait qu'à raconter ses ennuis, elle en augmenterait l'acuité.

Après un assez long moment, passé dans un demi-sommeil accablé, elle entendit sonner la cloche pour le dîner. Elle fit un dernier effort, alla se regarder dans une psyché, par un dernier vestige de sa juvénile coquetterie, et descendit, puisque, sans discussion possible, on dînait toujours à présent chez Mme Le Clercq.

Dans le salon, le docteur, Darlot, Robert et la vieille dame causaient. M. de Bois Saint-Marcel commentait avec des rires et des railleries la séance ennuyeuse du jour; il parla de Mme La Pallière, avec laquelle il avait passé quelques heures charmantes.

Darlot, invité à dîner, vint saluer Marie-Magdeleine; il lui jeta un regard scrutateur:

— Vous êtes malade?

Robert et Mme Le Clercq se tournèrent vers elle aussitôt, d'un mouvement certainement affectueux.

— Non, dit la jeune femme, détournant la tête, je suis un peu lasse seulement.

— Serait-ce la séance? demanda Robert.

— Ou plutôt cette visite à l'orphelinat? ajouta Mme Le Clercq. Il fallait me dire que vous étiez souffrante, mignonne, nous serions revenues tout droit ici.

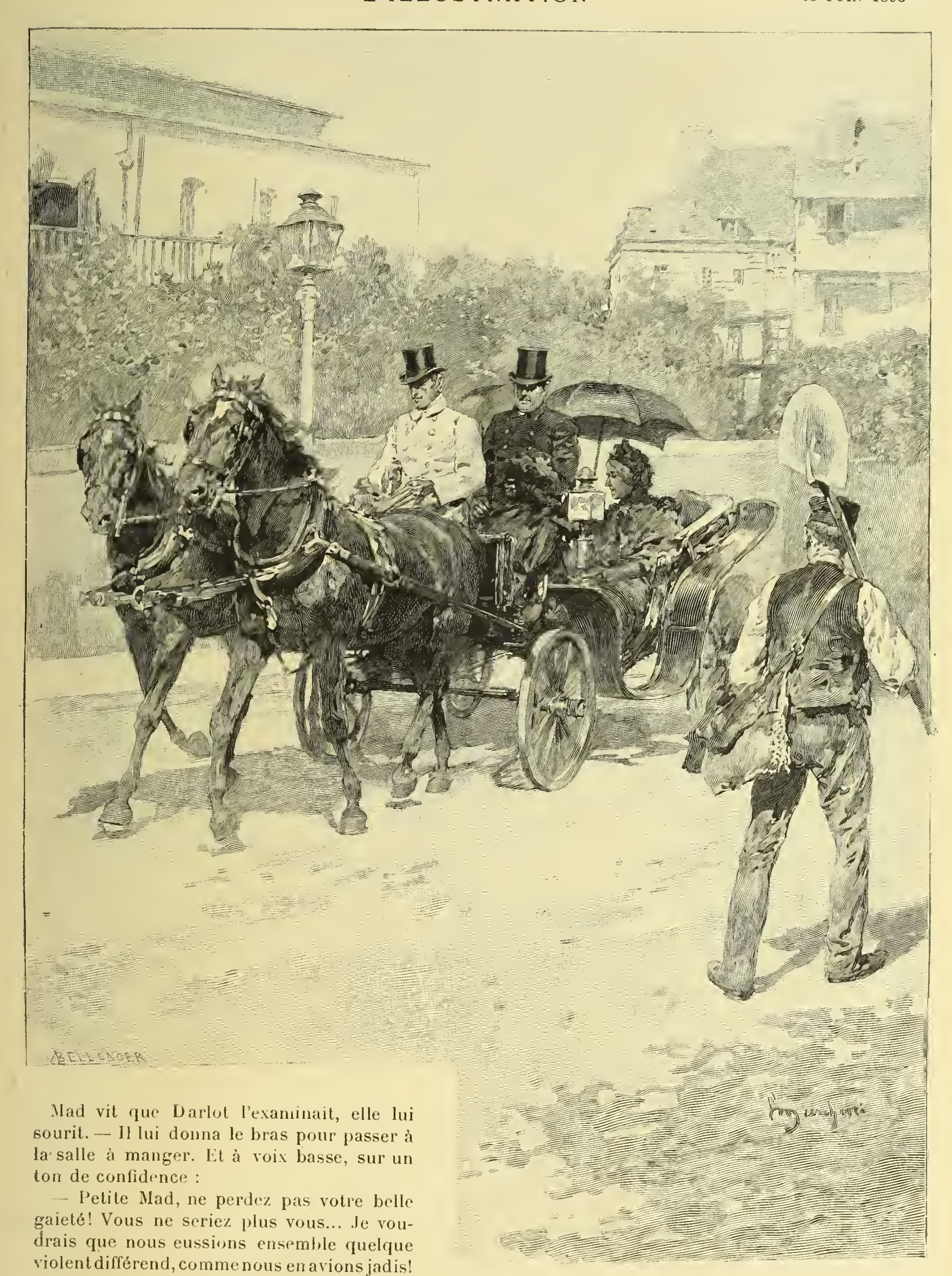
Marie-Magdeleine essaya de sourire, et dit d'un ton qu'elle parvint à rendre gracieux:

— Oh! ne vous occupez pas de moi, je vous prie. Cette visite était nécessaire, il vaut donc mieux l'avoir faite.

René Darlot regardait sa petite amie avec une réelle tristesse. Lui, qui avait pour elle une véritable affection, sentait combien elle était déprimée. Il constatait en elle un immense changement d'expression et de physionomie. Ces yeux, étincelants autrefois, étaient mornes; cette bouche rieuse devenait pensive, toute cette femme charmante de vivacité, d'entrain, de pétulance, semblait comme enfermée dans une attitude de réserve et de mutisme qui était une défense.

*(A suivre.)*

---



Mad vit que Darlot l'examinait, elle lui sourit. — Il lui donna le bras pour passer à la salle à manger. Et à voix basse, sur un ton de confidence :

— Petite Mad, ne perdez pas votre belle gaieté! Vous ne seriez plus vous... Je voudrais que nous eussions ensemble quelque violent différend, comme nous en avions jadis!

Mad hocha la tête avec son même demi-sourire. Cette sympathie toute fraternelle lui était douce, et amère aussi. Ce n'est pas celui-ci qui eût dû la plaindre et voir qu'elle souffrait, c'était un autre!

— Vous me rappelez tout à fait ma sœur quand vous êtes triste ainsi! murmura-t-il.

C'était vrai. Tout à coup, la lassitude indiffé-

VI. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

rente de Mad lui avait rappelé une même expression qu'avait eue sa sœur se sentant mourir d'une lente maladie de langueur que rien ne pouvait enrayer. Oh! ce regard découragé, plein de reproches, d'un être jeune qui avait droit à du bonheur et sent que c'est fini, qu'il n'y a plus rien, que la vie a menti. Ce qu'il en avait souffert, autrefois, devant cette enfant qui ne voulait pas mourir, et qui était morte, pourtant! C'est cette révolte intime contre le sort qui avait fait de cela un malheur inoubliable pour lui.

Mad lui inspira une pitié angoissante. Et il jeta un regard chagrin au docteur, trop gai, qui ne semblait pas se soucier de sa fille; à Robert, toujours raide et correct; à Mme Le Clercq, occupée à faire de bonne grâce les honneurs chez elle. Tous ces gens-là ne s'apercevaient donc pas qu'ils étaient en train de détruire la belle harmonie de cette nature de femme si entièrement exquise?

Le repas commença dans un silence relatif, quoique M. de Bois Saint-Marcel continuât de temps à autre à lancer des pointes sur les gens rencontrés par lui ce jour-là. Estelle faisait le service; Mme Le Clercq, subitement, l'examina; et d'un ton qui coupa net toute conversation, elle dit :

— Je vous avais ordonné de vous coiffer autrement.

Marie-Magdeleine regarda sa femme de chambre avec étonnement. Celle-ci espérant peut-être un secours de ce côté, répondit :

— J'espère que madame m'excusera, je n'ai pas de bonnets.

— On vous en donnera. Il fallait en demander à la lingerie. Votre négligence prouve une mauvaise volonté que je ne tolérerai pas.

Très émue d'être réprimandée en présence de témoins, Estelle laissa tomber une cuiller d'argent qui rendit un son prolongé, en heurtant la mosaïque de marbre du parquet. Mme Le Clercq, n'aimant pas à voir abîmer son argenterie, reprit aigrement :

— Vous êtes fort peu dressée, très maladroite et impolie; jusqu'ici on vous a laissé agir à votre guise; chez moi, je vous en préviens, je ne souffre ni révolte ni insolence...

— Je suis au service de Mme Robert, riposta Estelle poussée à bout.

Mme Le Clercq rougit de colère et répliqua :

— Sortez! je vous parlerai tout à l'heure.

Marie-Magdeleine ajouta d'un ton très poli:

— Je vous prie de sortir, Estelle, rentrez chez moi.

Outrée de cette intervention de sa belle-fille, la vieille dame s'écria :

— Vous pouvez préparer votre malle. Je vous donne congé. Demain vous partirez...

Estelle s'éloigna. Marie-Magdeleine pâlit, et dit d'une voix dont le timbre résonna bizarrement, dans un silence qui se fit glacial :

— Cette fille est à moi, chez moi, et moi seule ai le droit de la congédier.

C'était l'explosion irrésistible de toutes les rancœurs amassées par trois mois de compression. Mme Le Clercq n'eut pas le tact assez délié pour le comprendre : son orgueil se cabra, elle protesta d'un ton hautain :

— Vous vous oubliez... Vous oubliez où vous êtes!

Marie-Magdeleine, en proie à une colère si intense qu'elle devenait affreusement douloureuse, se leva et parla de la même voix éteinte, changée. Elle savait très bien ce qu'elle disait, elle entendait ses paroles comme si une autre les eût dites; elle conservait sa politesse extrême de femme bien élevée. Sans réfléchir aux conséquences de cet incident, elle s'approcha de sa belle-mère et, blême, les lèvres tremblantes, le regard fixe, elle dit:

— Vous devriez comprendre que vous allez trop loin, madame. Jusqu'ici je me suis contrainte à subir tout ce qu'il vous a plu de m'imposer. Je vous prie d'arrêter là vos exigences.

— Marie-Magdeleine! dit Robert stupéfié.

Le docteur se leva pour emmener sa fille.

— Lorsque vous serez plus calme, reprit Mme Le Clercq, vous penserez, j'espère, que vous me devez des excuses pour cette inconvenance.

— Je suis très calme. Si j'ai employé des expressions incorrectes, je n'ai pas à attendre pour les retirer, je maintiens seulement ceci : que je vous prie de cesser un système autoritaire auquel je ne veux plus me soumettre.

Après ce *je ne veux plus* prononcé d'une voix ferme, Marie-Magdeleine se tut, laissant atterrés les témoins de cette scène. De la main, elle écarta le docteur qui s'approchait d'elle, salua et sortit avec un calme parfait qui n'était pas joué...

Et tout à coup, comme si elle venait de trouver le seul remède à la crise dont elle souffrait depuis trois mois, une grande tranquillité, une paix absolue s'était faite en elle. Elle venait de tout briser. Le sort en était jeté, et maintenant elle s'abandonnait à une indifférence profonde, elle attendait les événements avec une sorte de fatalisme oriental.

Elle se retrouva dans sa chambre, très paisible, n'éprouvant plus qu'une assez douloureuse palpitation, causée par la crise violente qui venait de la secouer.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le repas s'acheva précipitamment. René Darlot ne put s'empêcher d'admirer l'attitude vraiment intelligente de Mme Le Clercq en cette difficile conjoncture.

Après le départ de Marie-Magdeleine, pas un mot de commentaire ne fut prononcé; la vieille dame parut ignorer qu'une scène fâcheuse venait d'avoir lieu. Le docteur ayant regagné sa place, elle lui dit d'un ton d'intérêt, reprenant la conversation précédente :

— Vous pensez, alors, cher monsieur, que Mme de la Pallière réussira à caser son mari dans un des bureaux de Paris?

— Mais, cela est bien possible, madame, répondit le docteur. Elle m'a prié de m'intéresser à elle ; j'ai quelques amis dans tous les mondes, on fera des démarches.

Malgré sa préoccupation, Darlot sourit. La petite madame, très intrigante et désireuse d'une vie plus gaie, tâchait depuis longtemps de pousser Gérard jusqu'aux bureaux de Paris. Mais les situations étaient très enviées, il fallait des protections : elle venait de trouver enfin une bonne piste.

Laissant sa mère répondre à M. de Bois Saint-Marcel, Robert, dans le plus grand désarroi de pensée, songeait. Et c'est sans avoir repris son calme habituel qu'il se retrouva, après le dîner, marchant d'un pas agité dans l'une des allées du jardin anglais.

Un coup de tonnerre éclatant au milieu d'un jour calme, cette brusque révolte de Marie-Magdeleine! La sensation la plus nette de Robert, celle qui primait tout, c'était une véhémente indignation contre sa femme. Avoir, pour un tel sujet, le renvoi d'une servante, fait une sortie aussi audacieuse, aussi exagérée! Avoir osé parler avec cette fermeté! Avoir osé dire : Je ne veux plus! Ce « je ne veux plus » sonnait comme un appel de clairon. Cette petite fille qu'il avait crue insouciante et futile, cette ingrate qui leur devait, à sa mère et à lui, tout ce dont elle jouissait! Ah! elle allait se mettre en rébellion ouverte, elle se permettait de traiter M^me^ Le Clercq en égale, elle oubliait même la déférence due à une femme âgée, à sa propre mère à lui, même la présence d'étrangers! Ce Darlot ne l'arrêtait pas; elle comptait sur lui, sur sa complaisance, sur son approbation. Elle voulait sans doute secouer le joug, pour reprendre la jolie existence qu'elle menait avant son mariage et que les récits du docteur éclairaient d'un jour vraiment inquiétant!

Eh bien! non! Elle avait mal calculé. Ce n'est pas lui, Robert, qui l'encouragerait dans cette voie. Cette révolte insolente, il fallait la réprimer, de façon que Marie-Magdeleine n'y revînt jamais. Sinon, elle oserait tout. Elle devait des excuses à M^me^ Le Clercq ; elle les ferait. Et lui, il parlerait en maître puisqu'elle l'y forçait. Elle apprendrait qu'il lui fallait se soumettre, et de cet incident où elle pensait triompher, elle sortirait matée. Mais Robert ne voulait pas encore aller parler à sa femme, il se sentait trop hors de lui-même, capable de se laisser entraîner à quelque violence de langage qu'il regretterait ensuite.

Darlot s'approcha de lui.

— Je pars demain, monsieur, je vais en Bretagne, comme je vous l'ai dit; je ne sais si j'aurai le plaisir de revoir Mar... M^me^ Le Clercq ce soir...

Il avait été sur le point de dire « Marie-Magdeleine ». Robert s'aperçut de cette hésitation et en fut froissé. Quelle familiarité avait-elle avec ses amis, qu'on l'appelait par son prénom comme une petite fille?

— Il n'est pas probable, en effet, qu'elle quitte sa chambre. Vous avez pu juger qu'elle est malade.

Le ton glacial et vindicatif de Robert agaça Darlot.

— Malade! Croyez-vous? Elle m'a paru ennuyée, plutôt, mais très sûre d'elle-même, très calme, si je puis dire, malgré son exaspération.

Robert, de plus en plus irrité, se souvint alors avec une extrême netteté des avertissements de la jeune Anglaise; il la revit debout devant lui, le regardant avec cette assurance et cette fermeté de franchise qui la lui rendaient sympathique. Elle disait : « Prenez garde! Poussée à bout, Mad se révoltera. Vous ne la connaissez pas! »

En effet, il ne la connaissait pas. Il ne l'eût jamais crue capable d'une telle décision, d'une telle audace. « Mad, fatiguée de lutter, retournera chez son père, s'il veut bien la recevoir », avait ajouté Lucy. Oui, mais justement, en admettant que Mad poussât la révolte jusque-là, il était de toute évidence que le docteur désapprouverait sa fille. En ce moment même, Robert le voyait marchant à côté de M^me^ Le Clercq, parlant avec animation, essayant de l'excuser sans doute, ou promettant d'obtenir sa soumission.

Darlot suivit la direction du regard de Robert et eut la même pensée. Il sourit en tordant sa moustache.

— Si M^me^ Le Clercq était malade, dit-il, son père s'empresserait d'aller la soigner. Mais il la connaît. Il sait qu'il vaut mieux en ce moment la laisser seule avec elle-même. Moi aussi, je la connais et je pense comme le docteur. Nature très délicate, très affinée, son calme et son égalité d'humeur peuvent pendant longtemps empêcher d'apercevoir sa fermeté, je dirai presque son obstination.

Ni l'air glacial de Robert, ni son affectation à regarder son interlocuteur en fronçant les sourcils d'une façon significative, n'arrêtèrent Darlot. Il avait avec Lucy ce point de ressemblance, qu'il allait droit à son but, sans se laisser détourner par quoi que ce fût. Il n'aimait pas du tout Robert; en ce moment même, il eût eu plaisir à lui dire des vérités très dures sur son insouciance, sa façon égoïste d'aimer sa femme, mais il avait de l'amitié pour Marie-Magdeleine, et il parla avec une fermeté tranquille, bien propre à exaspérer Robert. Puis, le saluant, il se rapprocha de M^me^ Le Clercq, dont il prit congé.

M^me^ Le Clercq s'intéressait à cet original. Elle était anxieuse de savoir ce qu'il pensait de l'incident. Elle s'isola avec lui, sous prétexte de le reconduire à la grille. Elle chercha un moyen détourné pour l'amener à parler, mais ce fut lui, qui, tout à coup, obéissant à un élan subit, s'arrêta devant elle, et dit d'un ton ému :

— Voyons. Vous qui êtes si bonne, si bonne! Aimez-la un peu, cette pauvre Mad!

— Comment! mais doutez-vous que je l'aime? reprit-elle, avec un étonnement sincère.

— Oui, vous l'aimez, mais pas pour elle, pour vous! Mon Dieu, je sais bien, c'est presque tou-

jours comme ça qu'on aime! Mais vous êtes assez généreuse pour agir autrement! Laissez-la être elle-même. Ne la comprimez pas! C'est une vraie enfant. Elle a besoin de se sentir libre. Tenez, je la trouve changée, triste, alanguie; elle me fait peine... Elle qui était si gaie, si jeune, si admirablement jeune! Figurez-vous un oiseau auquel on mettrait un fil à la patte, même un fil d'or : il ne chanterait plus, vous savez, il périrait d'ennui.

Mme Le Clercq, d'abord émue, se raidit : elle fut blessée, au-delà de toute expression, que l'on méconnût à ce point ses intentions et ses actes.

— Voilà, dit-elle, de très poétiques comparaisons; peu justifiées, par exemple. Marie-Magdeleine a toute la liberté désirable. Elle n'a pas, il est vrai celle qu'avait Mlle de Bois Saint-Marcel de fréquenter toute une société de gens tarés et équivoques, mais, sur ce point, vous me permettrez de tenir bon. Nous avons à conserver la dignité de notre nom.

Darlot s'était ressaisi. Il s'inclina et, de sa voix mordante :

— Tenez bon, chère madame, tenez bon! Il m'intéresse toujours de rencontrer des gens qui ont de la fermeté. Ayant, moi-même, une faiblesse déplorable, je m'amuse à étudier laquelle de ces deux qualités, bonne ou mauvaise, produit les plus détestables résultats. Je crois cependant qu'il y a des cas où les gens inflexibles doivent savoir faiblir un peu. De même, de temps en temps, moi, si ondoyant, si indifférent, je prends courage et j'ose montrer quelque fermeté quand le cas me paraît grave. C'est ce que j'ai fait aujourd'hui en vous parlant.

Sans attendre une réponse, il salua et franchit la grille. Mme Le Clercq le regarda s'éloigner avec une stupéfaction profonde.

L'intervention de René avait également avivé plutôt que calmé l'irritation de Robert. Il se raidit à l'idée que, d'après Darlot, il fallait éviter en ce moment de pousser à bout Marie-Magdeleine.

Il traversa rapidement le jardin et entra chez sa femme. Il allait tout simplement lui dire : « Marie-Magdeleine, je désapprouve votre conduite; vous avez oublié ce que vous devez à ma mère; je désire que vous lui fassiez des excuses et que pour l'avenir vous évitiez avec soin des scènes de ce genre. » Cela était net; elle serait bien contrainte de plier, et sa pauvre petite volonté d'enfant mutine serait très vite matée.

Donc, il entra. Marie-Magdeleine était assise auprès de la fenêtre et lisait. Elle ne leva pas les yeux au bruit de la porte ouverte. Sans doute elle était effrayée, et cette attitude tranquille n'était qu'une contenance. Il marcha vers elle, la figure sévère. C'était un homme méthodique et un avocat; il avait l'habitude de se souvenir des phrases arrangées d'avance en son cerveau. Il commença d'un ton tranchant :

— Marie-Magdeleine, je désapprouve votre conduite...

Elle posa son livre et, interrompant la période, dit :

— J'en suis désolée, mais je m'y attendais.

Cela d'une voix claire, tranquille et posée, qui le stupéfia.

— Vous vous y attendiez! C'est bien en voulant m'être désagréable, donc, que vous avez agi ainsi?

— En voulant vous être désagréable? Non, Robert! Il n'y a pas eu préméditation. J'ai parlé parce que j'étais vraiment à bout de forces. Cela devait arriver demain, si ce n'eût été ce soir... Je n'étais plus du tout sûre de moi. Cet incident s'est présenté...

— Vous parlez avec beaucoup de calme! s'écria-t-il, perdant lui-même son flegme ordinaire, tant il s'attendait peu à une semblable attitude.

Elle se leva, elle tourna vers lui son visage; il la vit en pleine lumière. Elle était, en effet, très calme; une expression de résolution arrêtée donnait à ses traits un caractère nouveau. Il eut l'intuition que ce n'était pas une enfant qu'il avait devant lui, mais, une femme de volonté peut-être aussi forte que la sienne, à lui, et que la lutte allait être rude.

Elle garda un instant le silence; toute récrimination lui paraissait inutile. Le fait était accompli; une situation nette était posée; elle attendait que son mari lui fît part de sa résolution.

Robert reprit :

— Oui, vous êtes très calme, après avoir agi de façon à me contrarier vivement. Vous avez oublié le respect et l'affection que vous devez à ma mère; vous avez parlé devant un étranger avec une inconcevable audace. Ne semblait-il pas, à vous entendre, que vous êtes malheureuse ici? Répondez, Marie-Magdeleine: ne me regardez pas fixement comme vous faites, sans me dire un mot! J'ai le droit de savoir pourquoi vous vous êtes oubliée à ce point.

— Je ne crois pas m'être oubliée! répliqua-t-elle très posément. J'ai conscience d'avoir employé des termes corrects. D'ailleurs, René Darlot n'est pas un étranger pour moi, c'est un ami.

Robert haussa violemment les épaules, et se mit à marcher de long en large d'un air furieux.

— Me demander pourquoi j'ai parlé? J'ai pensé que vous le saviez, mon ami. Vous êtes trop intelligent pour n'avoir pas vu que je ne suis ici qu'une petite fille. On me traite comme si j'étais incapable de penser par moi-même. Je n'agis qu'avec permission; on me défend ceci, on m'impose cela; cette tyrannie augmente de jour en jour, puisqu'on en vient au point de congédier une domestique qui est à moi, que j'ai amenée ici moi-même, qui me sert depuis mon enfance.

— Oh! interrompit Robert, cette fille a un genre déplorable. Je ne vois pas de mal à ce qu'on éloigne de vous toutes les personnes que vous avez pu connaître avant votre mariage.

— Parce que?...

— Mais... vous avez vécu, ma chère, dans un milieu

que je qualifierai de... fâcheux! M. de Bois Saint-Marcel nous en décrit les figures d'une façon!...

Marie-Mad rougit, très blessée à cette réflexion.

— Vous connaissiez ce milieu. Pourquoi êtes-vous venu là me chercher? Voici un mot que je regrette, mon ami! Quelque chose en moi vous déplaît-il? Ai-je une allure... fâcheuse, comme vous dites...

Robert se retourna. Elle le regardait avec un air chagrin, attristé. Elle était jolie extrêmement, cette rebelle qui revendiquait des droits de liberté tout à fait incompatibles avec sa jeunesse. Pourquoi ne se contentait-elle pas d'être séduisante et aimée pour cela?

— Personnellement vous êtes charmante! dit-il en se rapprochant, mais je vous affirme que les récits du docteur m'ont mis en défiance sur le caractère des amies que vous aviez.

— Vous avez vu l'une d'elles. Lucy Hartley vous déplaît-elle?

— Laissons miss Hartley. Vous excellez à déplacer la conversation. Vous me faites des plaintes d'enfant, qui ne sont pas du tout motivées. On ne vous tyrannise pas; on vous aime. Ma mère a saisi avec empressement toutes les occasions de vous le prouver.

Mad réprima un geste d'impatience. Oh! la générosité de Mme Le Clercq! Manquant un peu de tact, il ajouta :

— Vos goûts d'élégance et de luxe sont satisfaits, grâce à elle. Vous devriez vous en souvenir.

— Oui, d'autant qu'on me le fait sentir fréquemment! murmura Marie-Magdeleine dépitée.

— Vous dites?

— Oh! mon cher Robert, je dis... je dis qu'enfin il est fatigant et humiliant de s'entendre rappeler à chaque instant des bontés que l'on n'a pas sollicitées.

— Ceci, Marie-Magdeleine, c'est de l'ingratitude. On ne vous reproche rien. Et vous répondez à l'affection qu'on vous témoigne par du dépit et de l'impatience.

Marie-Mad se recueillit un instant. Le débat prenait une tournure très pénible. Ces contestations sur de délicates questions de générosité et de reconnaissance la froissaient dans l'intime de son cœur. Elle songea que Robert n'eût pas dû même effleurer ce sujet; mais il fallait épuiser cette discussion, puisqu'on l'avait commencée. Elle reprit d'un ton très adouci, très gracieux, pour faire passer ses paroles :

— Mon ami, je suis sûre que c'est en effet par affection que votre mère me tyrannise. Oh! je tiens à ce mot, et je vous affirme que si je n'avais pas apprécié ce mobile, je n'eusse pas eu le courage de subir si longtemps une domination très lourde. Je reconnais qu'elle m'a... comblée, je dirai même accablée, de présents et d'attentions aimables. Seulement, je préférerais qu'elle m'aimât d'une autre façon, en me faisant un peu moins de cadeaux et en me laissant agir un peu selon mes goûts. Voyons, Robert, vous le savez aussi bien que moi, nous ne sommes pas chez nous, nous vivons chez elle; nous y mangeons, nous y dormons, ses domestiques nous servent, ses voitures nous promènent. Pour vous, qui êtes le fils, c'est une situation naturelle, sans doute; mais moi, j'ai la sensation d'être en visite; si je cueille une fleur dans le jardin, je crains d'être indiscrète; et je n'ose donner un ordre à tous ces gens bien stylés, qui me regardent avec un certain dédain respectueux que j'ai fort bien compris. Mon ami, c'est une situation gênante. Donner est un plaisir extrême. Recevoir, et recevoir malgré soi, devient à la longue un supplice. Au nom du ciel, que Mme Le Clercq me retire tout ce qu'elle m'a donné, qu'elle ne me fasse plus de présents, mais qu'elle me permette de vivre à ma fantaisie. Car enfin, Robert, ce qu'elle prétend m'avoir donné, et qu'elle me reprend un peu plus chaque jour, ce à quoi je tiens plus qu'à tout au monde... c'est toi!

Marie-Magdeleine, d'un souple mouvement,



glissa son bras autour du cou de son mari, et appuya sa jolie tête sur son épaule, de sorte que, en la regardant, en voyant près de lui ces beaux yeux clairs, cette bouche fraîche, ce teint éclatant, Robert se sentit faiblir déplorablement, et n'eut pas la force de repousser sa femme.

— Nous n'avons pas été seuls, toi et moi, nous n'avons pas pu nous aimer depuis notre mariage, sauf pendant notre fugue de huit jours. *Elle* est toujours là, entre nous, et nous sommes très corrects. A table on parle de bonnes œuvres; voilà qu'elle m'a nommée à l'ouvroir. Je suis condamnée à coudre des chemises de grosse toile, qui m'abî-

meront les doigts. J'aurai là des piqûres noires, comme une ravaudeuse!

Elle allongea sa main fine, qui se trouva si près des lèvres de son mari que celui-ci la baisa. Elle savait le genre d'ascendant qu'elle avait sur lui, et, pour la première fois, elle s'en servait dans la lutte contre sa belle-mère. Jusqu'ici, elle avait souffert, sans se plaindre, ayant l'horreur des discussions et de la diplomatie féminine.

— Je te raconterai, quand par hasard nous serons seuls, ce qui se sera passé à la réunion des Dames Patronnesses, et combien coûte la toile de chanvre pour faire des torchons... Mon Bob, nous étions si heureux nous deux, à la campagne, tout seuls. Nous n'étions pas corrects du tout. Tu m'embrassais quand nous passions dans les petits chemins creux qui se cachent entre les haies...

Robert, oubliant tout à fait sa juste colère, embrassa Mad, comme s'il eût été encore dans l'un des petits chemins creux dont elle gardait le souvenir...

— Ici, quelle différence, reprit-elle. Tu es grave, je suis lugubre; tu ne te permettrais pas de rire; moi, je ne saurai bientôt plus. Nous allons devenir très sérieux; tu ne penseras qu'à tes plaidoiries, et moi aux petites filles de l'orphelinat; nous serons très respectables et momifiés. Tu n'as pas trente ans, moi, j'en ai vingt. Crois-tu? Nous sommes centenaires! Dis, mon grand Bob, est-ce que tu trouves qu'il faut, comme cela, que nous soyons vieux à notre âge? Est-ce que tu n'as pas envie d'être jeune? Moi, si!... Ah! n'avoir rien, pas de fortune, rien que ce que tu gagnes, et vivre heureux ensemble! Nous devons être tout l'un pour l'autre. Qu'est-ce que je veux? Te garder pour moi seule. C'est bien naturel, cela! Est-ce que ce n'est pas abominable, de n'avoir son mari qu'à la dérobée, en se cachant presque? Mais je ne te connais même pas! nous n'avons aucune intimité de pensée. Je t'ai entrevu pendant ce bienheureux voyage trop court! et c'est tout. Depuis, je n'ai vu qu'un monsieur habillé de noir, très correct, avec toujours une vieille dame entre lui et moi. Et toi? Est-ce que tu me connais, Robert?

Leurs regards se pénétraient, et à cette question, il ne fit pas de réponse: toute la profonde énigme d'une âme inconnue était dans ces yeux pourtant si lumineux, qui s'ouvraient devant lui.

— Non. Tu n'as pas cherché, acheva-t-elle avec un peu de rancune dans la voix. Tu n'as pas daigné vouloir me connaître, et cependant j'en vaux bien la peine!

Robert la serrait près de lui. Toutes ces choses dites par une femme aimée, par cette délicieuse petite Mad qui avait sur lui une influence très particulière, l'émurent. Elles étaient justes, elles trouvaient en lui un écho. Sa mère avait une affection envahissante. Et, comprimés dans cette étroite vie cérémonieuse et grave, tous deux, qui s'aimaient et étaient jeunes, ne tarderaient pas à s'atrophier.

Mais quoi!.. situation inextricable...

— Que faire? Mad! nous sommes ainsi. Notre vie est arrangée...

— Oh non, Bob. Non; nous ne savions pas, quand nous avons accepté l'existence en commun, que c'était une chose absolument impossible.

— Que voudrais-tu que nous fissions?

— Mais! soyons chez nous, comme tout le monde. Ayons une demeure à nous.

Robert secoua la tête.

— Des rêves, ma chérie. Il serait cruel d'abandonner ma mère, à son âge, après tous les sacrifices qu'elle nous a faits.

— Mon ami, quand on marie ses enfants, on se résigne à une séparation. Mon père m'a laissée quitter Paris; ta mère peut bien te laisser quitter sa maison. Elle sait que nous l'aimons. Nous serons toujours heureux de la recevoir.

— Cette phrase-là lui paraîtra abominable... cette pauvre mère!

— Mais enfin, quand elle s'est mariée, elle, s'est-elle trouvée en tutelle comme moi? eût-elle accepté volontiers une telle situation?

Un silence assez long suivit. Robert réfléchissait, très malheureux, pris entre son affection pour sa mère et son amour pour Marie-Magdeleine; reconnaissant au fond du cœur que celle-ci avait le droit de vouloir être chez elle, mais reculant avec effroi devant la perspective du chagrin, de l'indignation de Mme Le Clercq et, aussi, en vrai provincial timoré, en songeant à tous les commentaires que feraient leurs amis... Mad reprit:

— Mon pauvre Bob, c'est très pénible pour toi, je le comprends, mais c'est inévitable. Nous ne pouvons pas rester dans une situation pareille. D'ailleurs, après l'incident de tantôt, il est impossible de reprendre notre vie habituelle.

Le front de Robert s'assombrit, mais elle, courageusement:

— Oui, moi-même je te rappelle cet incident, que je regrette dans la forme, quoique je sois restée polie, mais qui est heureux dans le fond. Il tranche la question. Il nous place dans une situation telle qu'il faut bien prendre un parti: ou rester ici, mais alors dans une position absolument subalterne et dépendante, ou bien, ce qui est logique, nous créer un intérieur à nous... Oh! modeste; ce que tu voudras, comme tu voudras. Je n'aime pas le luxe et le bien-être au point de sacrifier tout pour en jouir! Et je crois qu'après la première explosion de sentiments véhéments, ta mère reconnaîtra que nous devions prendre cette résolution.

Robert poussa un soupir d'angoisse. Marie-Magdeleine plaidait sa cause avec chaleur, elle trouvait des raisons excellentes; mais Mme Le Clercq aussi, allait en trouver, de ces arguments irréfutables, pour lui prouver que Marie-Magdeleine était une ingrate, et lui, un mauvais fils, un homme faible, dont la grande indignation cédait pour quelques baisers et de gracieux reproches murmurés par une jolie bouche.

— Ah! Mad! dans quelle situation tu m'as mis! Puisque tu souffrais, ne pouvais-tu me le dire, au lieu de faire cette scène irréparable?... Mon intervention eût pu arranger tout. Me faudra-t-il maintenant batailler contre ma mère, nous brouiller, peut-être? Cette idée m'est horriblement pénible!

— Nous brouiller?... Mais comment peux-tu croire qu'elle sera assez peu raisonnable pour ne rien envers moi. Il est très juste qu'elle conserve tout ce qui lui appartient. Pour ma part, je ne voudrais pour rien au monde lui demander quoi que ce soit.

— Oh! je comprends très bien! interrompit vivement Marie-Magdeleine.

— Oui. Mais alors, de quoi vivrons-nous? Il y a si peu de temps que je plaide, ma clientèle est



pas admettre une chose si juste! Chacun chez soi, c'est la règle commune. Nous ne voyons aucun de nos amis vivre autrement. C'est nous qui sommes dans une situation anormale.

— Oui, à ton point de vue, qui n'est pas du tout celui de ma mère. Et il y a un côté de la question sur lequel tu glisses très légèrement. Je n'ai pas de fortune personnelle; mon père, par suite de spéculations malheureuses, a perdu tout ce qu'il possédait; ma mère n'est absolument obligée à fort mince. Je ne puis guère compter sur plus de quatre à cinq mille francs par an. C'est peu pour nous, habitués à une existence facile. Plus de voitures, ni de domestiques, ni d'appartements luxueux.

Marie-Magdeleine avait passé son bras sous celui de Robert, et tous deux marchaient à travers la chambre.

— Je t'ai déjà dit, Bob, que le luxe m'est peu. Je ne veux que toi, et de la tranquillité. Je ne suis

pas mondaine, tu le sais bien. Nous serons très heureux; nous aurons un gentil cottage en briques, avec un jardin à nous; pas de serre de camélias, des résédas et des violettes... qui seront à moi; un salon où je recevrai qui me plaira, une chambre d'amis où je pourrai donner l'hospitalité à quelqu'un que nous aimions, comme Lucy, par exemple! Tu ne sais pas à quel point je serais heureuse de recevoir Lucy. Mon cher Bob, nous allons enfin être mariés, toi et moi! nous agirons par nous-mêmes. J'aurai un livre de dépenses très bien tenu, notre maison sera gaie et élégante... Tu verras... Oh! être chez nous!...

Ils s'appuyèrent sur le balcon de la fenêtre ouverte, et, songeurs, regardèrent la nuit descendre dans le jardin. Robert, tout en appréciant le côté agréable d'une vie un peu libre, sentait aussi, outre le chagrin de déplaire à sa mère, le souci des responsabilités qu'il allait prendre. C'est de ce jour en effet qu'il allait être marié, c'est à dire avoir charge de famille; cela ne laissait pas d'être inquiétant.

Mme Le Clercq avait vu son fils courir vers la maison; elle devinait son irritation; elle pensa qu'il allait adresser à Marie-Magdeleine des reproches bien mérités et, quoiqu'elle fût très bonne et aimât bien sa belle-fille, elle en fut satisfaite, car elle avait été profondément froissée.

Le docteur, fort contrarié, embarrassé, désirant éviter d'assister à une telle crise, était sorti, pour s'écrire à lui-même une lettre qui le rappelât à Paris, par le premier train.

Mme Le Clercq, remontant l'avenue qui aboutissait au perron, se disait que Marie-Magdeleine méritait une sévère remontrance. Sûrement, obéissant à son mari, elle viendrait, le lendemain faire des excuses. Il faudrait, tout en lui accordant un pardon généreux, lui adresser un discours propre à lui faire sentir qu'elle ne devait jamais renouveler pareille audace.

Un bruit de voix assourdi lui fit lever les yeux; elle aperçut au balcon de Marie-Magdeleine les deux jeunes gens appuyés l'un sur l'autre, et en très bonne intelligence apparente. La stupéfaction l'immobilisa une minute. Comment, Robert paraissait au mieux avec sa femme! Parti pour la morigéner, il faisait volte-face, et semblait vouloir approuver son inconvenance! Un flot d'amertume lui envahit le cœur.

Robert aperçut sa mère au moment où elle rentrait...

— Tu sais, Mad, je désire que tu exprimes le regret d'avoir parlé sur un pareil ton.

Mad baissa la tête.

— Vraiment! Ai-je manqué de convenance?

— Tes paroles étaient correctes, mais ton attitude ne l'était pas. Tu en vois la conséquence.

Elle sentit que, sur ce point, elle devait céder; elle le fit de bonne grâce, comme elle faisait toutes choses.

— Mon ami, je n'aurai aucune peine à déclarer à ta mère que je la respecte profondément, et que je serais désolée de l'avoir offensée.

Robert dormit peu; la pensée des débats qui allaient s'ouvrir le préoccupait trop douloureusement.

Quant à Mme Le Clercq, la conviction de l'ingratitude de ses enfants la tint en un état d'exaspération fiévreuse.

Elle se ressouvint avec une extrême lucidité de mémoire de toutes les bontés qu'elle leur avait prodiguées, et le sentiment de son autorité et de leur vilenie s'en affermit.

Moins que jamais disposée à la conciliation, elle se prépara, par cette nuit d'insomnie, à une attitude de raideur et de dignité froissée peu propre à adoucir les choses.

Robert, le lendemain, se retrouva dans son cabinet de travail avec des pensées fort désagréables. Le moment approchait où il allait falloir parler à sa mère, tâcher de lui faire comprendre et admettre les projets de Marie-Magdeleine, l'amener à trouver juste qu'on la laissât seule, après tous les sacrifices qu'elle leur avait faits. La tâche était difficile, et le jeune homme se sentait fort ému à la pensée d'affronter une indignation, une véhémence de sentiments devant lesquels il avait toujours cédé.

D'autres préoccupations aussi le torturaient. Toutes ces belles visions d'existence modeste et libre, seuls tous deux et maîtres d'eux-mêmes, étaient agréables, tant qu'on s'en tenait à la rêverie.

Mais, l'heure venue de les mettre en pratique, quelles difficultés d'ordre matériel allaient surgir!

L'angoisse de l'incertitude!

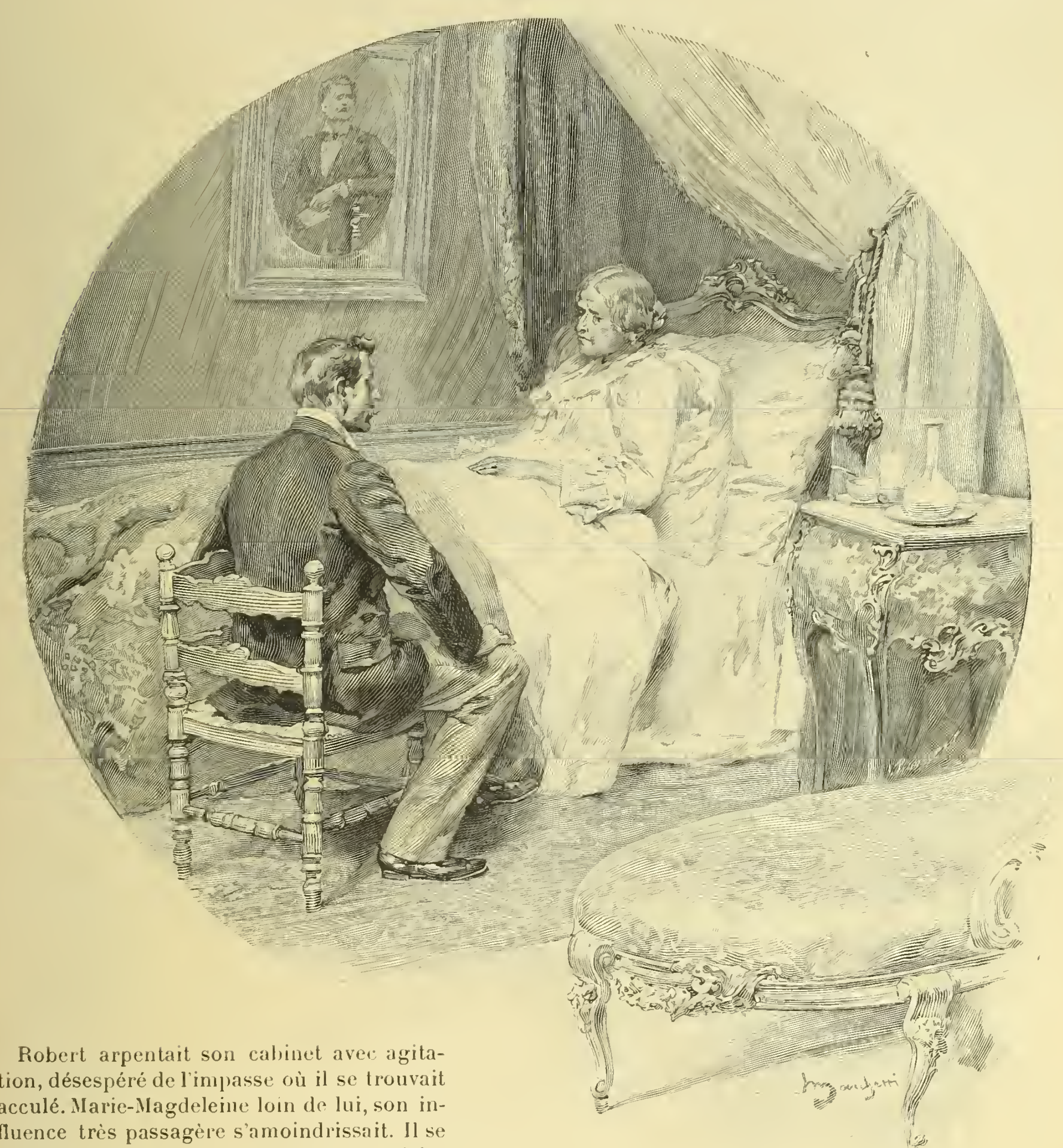
Pas de fortune, rien pas même la somme nécessaire pour se procurer les meubles indispensables à leur installation!

Ils étaient destinés à vivre si complètement chez sa mère, qu'ils s'étaient installés là dans un nid tout prêt : aucun des objets dont ils se servaient ne leur appartenait.

Il exerçait sa profession depuis un an à peine; les quelques mille francs qu'il avait gagnés n'étaient pas payés pour la plupart : un avocat n'envoie pas son mémoire à ses clients comme un commerçant : le peu qu'il touchait était dépensé à mesure.

Donc, il faudrait, en prévenant Mme Le Clercq qu'on la quittait, lui demander de l'argent pour pouvoir exécuter cette décision.

(*A suivre.*)



Robert arpentait son cabinet avec agitation, désespéré de l'impasse où il se trouvait acculé. Marie-Magdeleine loin de lui, son influence très passagère s'amoindrissait. Il se reprenait. Ses idées habituelles le ressaisissaient. Il avait tant travaillé dans ce cabinet, sous le regard des vieux portraits de présidents et conseillers de cour, ses ancêtres, qui, en simarre et solennelles perruques, jaunissaient dans des cadres d'or vieilli ! Tant de fois, en levant les yeux, fatigué d'étudier un aride dossier, il avait rencontré ces encourageantes et rigides vieilles figures, qui furent d'honorables magistrats, lui montrant la voie qu'il devait parcourir, voie droite et toute tracée d'honnêtes et médiocres esprits, imbus de leur importance, de leur situation dans la société ! Dans ce cabinet, avant lui, travaillèrent son père, son aïeul, son bisaïeul. Ces livres à reliure fauve, symétriquement alignés derrière les vitres de la bibliothèque, garnissant tout un panneau, cette antique pendule en bronze, cette table massive, ces fauteuils raides, tout cet intérieur grave, sévère, était comme imprégné de pensées sérieuses, du sentiment de l'honorabilité, du respect du monde et du devoir de chaque Le Clercq envers son propre nom. Cette race de robins avait été rigide et loyale ; tout y semblait réglé par une tradition presque vénérable à force d'ancienneté. Chacun de ces magistrats avait un fils qui lui avait succédé dans le nom et la fortune ; les filles, quand il y en avait, entraient au couvent, ou étaient mariées à des cousins de la branche cadette portant aussi le nom de Le Clercq.

Le chemin de chacun de ces hommes était tracé de toute éternité : une enfance sage, une jeunesse

studieuse, le mariage entre vingt-cinq et trente ans, une vie grave et digne, des honneurs, et la considération de leurs concitoyens. Chacun d'eux ayant épousé une femme riche et administré sagement ses biens, la fortune de la maison était puissante. Le père de Robert, seul, avait dilapidé ce qu'il possédait, mais pour une cause politique, le dévouement aux Bourbons. Cette bourgeoisie de trois siècles avait des opinions royalistes très prononcées. Les femmes qu'ils avaient épousées étaient toutes de haute bourgeoisie riche et honorable, dignes compagnes de tels magistrats. Du côté des maris, la rigidité de principes et la correction de vie avaient été absolues, du côté des femmes, le dévouement aux œuvres charitables, de tradition.

Lui, Robert, le premier, avait introduit dans cette race de fer, ou plutôt de bois dur, une petite créature vivante, légère, pas du tout en rapport d'idées et de goûts avec ses ancêtres. Il en était puni.

Allait-on voir un Le Clercq quitter l'hôtel de famille, travailler ailleurs que dans ce cabinet, vivre besoigneux et misérable dans quelque petite maison du faubourg, loin du regard réconfortant des portraits de famille?

A cette pensée-là, tout le sang *magistral*, toute la raideur gourmée, la peur de déchoir, l'orgueil du nom, bouillonnèrent en lui. Partir, quitter tout, rompre avec le passé, avec tout le culte des traditions de famille, parce que M^me^ Le Clercq avait congédié la femme de chambre de Marie-Magdeleine, ou plutôt parce que Marie-Magdeleine, habituée à une vie bohème, sans règle et sans frein, n'avait pas encore apprécié les bienfaits d'une existence honorable, honorée, assurée et large, comme était celle-ci! Ah! pourquoi avait-il cédé quelques heures avant à un entraînement qu'il regrettait à présent, et dont il lui gardait un peu rancune, la croyant en cela très rusée!...

Il déplora sa faiblesse, et d'avoir, parce qu'il était épris de sa femme, pu déserter un instant la cause des Le Clercq. Il avait promis de parler à sa mère... il fallait tenir sa promesse. Il descendit chez elle, ne sachant encore ce qu'il allait dire, dans le bizarre état d'esprit d'un homme tiraillé de même force en deux sens opposés. Certes, dans ce que Marie-Mad lui disait, il y avait du vrai. Mais ne pouvait-on, sans briser violemment tous les liens si chers, si ténus, si sensibles qui l'attachaient ici, améliorer les choses?

M^me^ Le Clercq, malade d'une nuit d'insomnie, était encore au lit. Il entra dans sa chambre, et resta un moment silencieux; après avoir embrassé sa mère, il jeta un coup d'œil sur cette pièce, où il entrait rarement depuis qu'il était un homme fait.

Jadis, en son enfance, il avait vécu là, beaucoup. Il revit dans l'embrasure d'une fenêtre une petite table de laque où il s'amusait à des jeux tranquilles et silencieux, pendant que sa mère tirait l'aiguille ou vérifiait des comptes; il revit la chaise de velours bleu où il se tenait, très sage, pendant qu'elle lui narrait des contes; sur cette chaise, il avait pris d'elle ses premières leçons de lecture; sur ce pianino minuscule, rangé dans un angle obscur, il avait tapoté des gammes hésitantes d'enfant; sur le tapis à fleurs fanées, il avait disposé des armées de soldats de plomb, et leurs canons, et leurs forts garnis d'artillerie; au-dessus de la cheminée, il revit son portrait, et, soigneusement encadré, un dessin pénible où il s'était essayé, d'un pinceau malhabile, à représenter les traits de son père. Tout, ici, parlait de lui et de son enfance. M^me^ Le Clercq avait été une mère très tendre; au lieu de le confier à des gouvernantes et de l'envoyer jouer dans la chambre des enfants, son plus grand bonheur avait été de l'avoir à elle, toujours, de s'occuper de lui en toutes choses et à toute heure. Et c'est peut-être cette grande affection qui, la rendant un peu jalouse, la portait à tyranniser Marie-Magdeleine.

Elle regardait son fils avec anxiété; elle savait qu'il venait lui parler de la scène de la veille et que leur entretien allait être grave, mais elle ne dit rien; elle voulut voir, tout d'abord, dans quelle disposition d'esprit il se trouvait.

— Je suis dans la plus pénible situation, commença-t-il d'un ton embarrassé.

Elle d'une voix douce, répliqua :

— Evidemment, il a dû être fort désagréable pour toi d'entendre ta femme parler comme elle l'a fait hier!

Il ne répondit pas tout de suite; et, voyant son hésitation, elle voulut brusquer les choses et arriver tout de suite à la vraie discussion :

— Tu as à me faire quelque communication désagréable, Robert, je le vois bien. Parle, mon ami. Marie-Magdeleine est dépitée, n'est-ce pas? elle tient à sa femme de chambre, et il va falloir que je révoque mon ordre de congé? Elle est toute fière d'avoir montré beaucoup d'audace!

— Si ce n'était que cela!... dit-il.

Puis, prenant parti tout à coup.

— Tenez, maman, j'aime mieux vous avouer très franchement, et sans aucune diplomatie, que ma femme s'est proposé le but d'avoir une maison à elle, un intérieur à diriger, d'être sa propre maîtresse, enfin! C'est une véritable idée fixe... assez compréhensible! Elle est un peu en tutelle, ici. Vous êtes chez vous, vous y régnez : tout est bien; mais elle a une certaine indépendance de caractère, et il lui déplaît d'avoir à se... subordonner à une autre volonté.

— Quel âge a-t-elle? Vingt ans! Oh! je comprends fort bien qu'elle veuille agir seule, et se sente capable d'être une maîtresse de maison.

Robert regarda sa mère avec un peu d'irritation, ce dont elle s'aperçut tout de suite.

— Toute femme mariée, quel que soit son âge, a le droit, cela est certain, d'avoir son intérieur à elle. Depuis quelque temps, je remarque avec peine que Marie-Magdeleine devient concentrée, triste. Certainement elle se considère, bien à tort, comme une victime. Des dissensions légères, mais trop

fréquentes, se sont produites, qui m'ont chagriné. Je ne saurais vous dire à quel point j'ai été froissé hier d'entendre ma femme vous parler comme elle l'a fait. Je le lui ai dit. Elle viendra vous faire ses excuses; mais tous ces incidents sont pénibles, rendent la vie en commun bien difficile. Ne le pensez-vous pas, maman? Même après que vous aurez accepté les excuses de Marie-Magdeleine, la situation restera tendue. Vous la sentirez révoltée contre vous. Vous voyez qu'elle prend courage et ose vous braver. Qui nous dit que, forcée de subir un genre d'existence qui lui déplait, elle n'en viendra pas à oublier tout à fait le respect qu'elle vous doit? Cela, je ne le souffrirai jamais; des discussions très graves peuvent s'ensuivre!

Mme Le Clercq écoutait son fils dans le plus grand silence; elle était parvenue à réprimer le premier mouvement d'impatience, qui avait fortifié Robert dans ses idées de séparation. En ce moment critique, l'esprit et le cœur agités, pris entre deux devoirs, entre deux affections égales, il devait céder à la moindre impulsion et, une fois ancré à une résolution, s'y tenir contre tout. Alors, elle dit :

— De sorte que vous êtes désireux de vivre seuls? C'est bien cela, n'est-ce pas? Tu es disposé à contenter Marie-Magdeleine sur ce point?

Robert baissa la tête sans répondre d'abord, honteux d'avoir à faire une proposition si pénible pour sa mère, qu'il aimait. Il dit d'un ton triste et embarrassé :

— Nous devons vous paraître bien ingrats; vous avez été si bonne pour nous, vous nous avez prouvé votre affection en toute occasion. Je souffre extrêmement de ce qui arrive; je sais que vous allez me juger mal. Répondre à votre affection par un procédé semblable! Et cela, après trois mois seulement de vie commune, sans essayer de plier et d'assouplir un peu nos volontés différentes! C'est très mal : tous nos amis vont nous désapprouver.

Mme Le Clercq écoutait son fils plaider sa cause à elle-même avec tous les arguments les plus probants. Elle le regardait d'un air énigmatique. Et pendant qu'il parlait, elle, qui le connaissait bien, voyait sous son masque habituel de froideur correcte la rancune contre Mad qui le poussait à cette extrémité, le réel chagrin qu'il éprouvait d'avoir cédé en un moment de faiblesse.

Elle le laissa s'énumérer à lui-même toutes les vilenies de l'action.

— Car enfin, vous nous avez épargné jusqu'aux plus légers ennuis de la vie matérielle. Mad, qui veut absolument être maîtresse chez elle, ne saura pas même diriger le très modeste intérieur que je pourrai lui donner! Elle est trop jeune, et si peu habituée à s'occuper de choses sérieuses! Ce n'est pas la vie qu'elle a menée avant notre mariage qui a pu la préparer...

Il s'arrêta, respira avec effort et, secouant les épaules comme un homme qui se résigne à une chose absurde, il conclut :

— Voilà! elle a su, avec toute sa douceur apparente, nous mettre dans une situation telle que nous ne pouvons plus demeurer ici.

Mme Le Clercq dit d'une voix encourageante :

— Voyons, mon ami, fais-moi part de tes projets. Où penses-tu aller? Que comptez-vous faire?

Stupéfié d'une telle résignation, Robert leva la tête et contempla sa mère.

— Quoi! vous consentez, vraiment? Pas un mot de reproche?

— A quoi bon? dit-elle en s'efforçant de sourire. Tu es assez malheureux sans que j'ajoute à tes ennuis.

Robert saisit la main de sa mère, une main d'un beau dessin, mais un peu forte et virile, qui ressortait sur le satin rouge des courtines, et il la baisa.

— Ah! que vous êtes excellente! quel bien vous me faites! J'étais si désolé de vous causer ce chagrin.

« Désolé... mais on me le causait quand même, » pensa-t-elle. Elle reprit :

— Du chagrin! sans doute; mais le plus grand que je puisse avoir serait de vous voir malheureux, et par moi! Ne pense pas à ce que je puis souffrir. Les vieilles gens doivent trouver tout naturel qu'on les considère comme des trouble-fêtes. Oh! ne me regarde pas d'un air de reproche. J'aime ta femme aujourd'hui comme je l'aimais hier, et je vous le prouverai encore en vous aidant autant que je pourrai. Voyons, assez d'attendrissement! Que vas-tu faire? Resteras-tu à Montpazier, d'abord?

— Mais sans doute, répondit-il, étonné de cette question. Où voulez-vous que j'aille? Je suis avocat ici et, quoique ma clientèle soit modeste, je porte un nom connu dans la ville depuis de si longues années, que j'espère réussir mieux que partout ailleurs.

— Je pensais que Montpazier déplaisait à Marie-Magdeleine. C'est une pauvre sous-préfecture, les gens sont arriérés, la société ennuyeuse pour une charmante mondaine habituée à la vie de Paris. Nous manquons d'originalité, de souplesse, d'imprévu! Nous sommes de braves provinciaux, honnêtes et ennuyeux. Je ne vois ici que les La Pallière qui tranchent agréablement sur l'ensemble.

Oh! de quel ton exquis de finesse et de narquoise bonhomie Mme Le Clercq dit cela, et souligné d'un sourire de maternelle indulgence!

— Tu pouvais avoir la pensée de te faire nommer juge suppléant dans quelque autre ville. Mais je suis heureuse que ce ne soit pas là ton projet. En restant à Montpazier, tu seras sûr que ta femme verra seulement des gens honorables. Elle occupe ici une situation qu'elle trouverait difficilement ailleurs. Et, je craindrais que, trop jeune et sans expérience, elle se laissât aller encore à des fréquentations fâcheuses. Tu n'es pas un homme du genre de M. de Bois Saint-Marcel, et il te serait pénible de voir chez toi des femmes comme lady

Briggs ou Lydie Kouranine, ou la comtesse Adalgieri !...

Elle laissa son fils goûter toute la sagesse de cette réflexion, et elle ajouta :

— Donc, vous restez ici?

— Oui, dit Robert d'un ton découragé, nous tâcherons de trouver une maison modeste, car je gagne fort peu d'argent. Et je ne sais même comment m'y prendre au début. Il nous faudra un mobilier, nous n'avons rien.

— Passons. Tu sais que je suis là... Bref! vous vous installerez dans un logement pas cher, quelque maisonnette de briques, entourée d'un jardin grand comme cette chambre; vous aurez une servante, que Marie-Magdeleine surveillera et dirigera; vous vous ferez là un petit bonheur modeste; vous vous habituerez à vous contenter du confortable d'un contremaître d'usine ou d'un comptable à trois cents francs par mois. Ce sera pénible, mon cher enfant. Toi, tu y arriverais, mais elle!

— Elle aurait mauvaise grâce à se plaindre d'un état de choses qu'elle aura voulu!

Mme Le Clercq hocha la tête :

— Ah! mon pauvre Robert, la logique inflexible n'est pas une vertu féminine! Tu vois bien que les sentiments peuvent se modifier, puisque ta femme, qui avait accepté avec bonheur notre existence actuelle, n'a pas de plus vif désir que d'en changer! Au début, elle sera ravie! Elle étrennera sa maison, ses meubles, sa liberté, sa responsabilité. Ce sera une ère de jouissance; elle sera toute fière d'accompagner sa bonne au marché et de vérifier les comptes de la blanchisseuse; mais, après? plus tard? Elle s'apercevra que la maison est incommode, les appartements étroits, le jardin mal tenu, la servante maladroite et grossière; elle saura ce que c'est que d'aller à pied, même quand il pleut, de porter des robes mal coupées, des chapeaux de vingt-cinq francs, et de rapiécer les vêtements de son mari. Elle connaîtra, enfin, toutes les grandes petites misères des femmes besoigneuses. Ce n'est pas gai, tu sais? Et je ne m'étonnerais pas qu'au bout de peu de temps, elle demandât à revenir ici, chose que j'accorderai volontiers, mais qui donnerait à nos amis, à toute la ville, une pauvre idée de votre caractère!

Robert, très sombre, fit un geste autoritaire, signifiant que jamais il ne reviendrait sur une décision pareille. Sa mère sourit encore avec la même bonhomie.

— Oh! il ne faut jurer de rien, surtout lorsque l'on a une petite femme aussi séduisante que la tienne. Eh, mon Dieu! elle obtiendra tout, de toi! et c'est bien naturel. Enfin, écartant cette hypothèse, et admettant qu'elle aura jusqu'au bout le courage de son opinion, il n'en reste pas moins ceci : que vous vivrez dans la gêne. Tu as gagné, cette année?...

— Quatre à cinq mille francs.

— Bien. Cela augmentera certainement; mais, quand même tu arriverais à doubler cette somme, ce serait une vraie misère, la pire de toutes, en habits râpés et robes reteintes. Et s'il vous vient des enfants, comme je l'espère et le désire de toute mon âme, où trouver des ressources suffisantes pour les élever, pour que Marie-Magdeleine ne se contraigne pas à des travaux trop durs, à des devoirs de femme du peuple, qui seraient désastreux pour une nature aussi délicate!

Robert fit un geste d'impatience. Elle, alors, levant la main avec une certaine solennité, déclara :

— Mon ami, si je te dis ces choses, c'est qu'il faut que tu les saches bien. Il faut que tu ne te lances pas en aveugle en une voie très dure, où tu peux succomber. Tant d'ennuis, pour les gens besoigneux! tant de soucis, à chaque instant renouvelés, et cela dans une ville où nos ancêtres ont occupé une situation brillante et honorée. Oui, si je te dis cela, c'est que je ne m'y résigne pas, moi! Je ne veux pas voir mon fils, un Le Clercq, enfin! réduit à de pareils expédients; et puisqu'il faut que quelqu'un se sacrifie, ce sera moi.

Pétrifié, Robert se leva et du regard interrogea sa mère. Il ne comprenait pas.

— Je m'en irai... dit Mme Le Clercq avec beaucoup de fermeté; je vous laisserai l'hôtel, l'installation, et la fortune nécessaire pour que vous fassiez figure convenable dans le monde. A une vieille femme comme moi, quelques milliers de francs, une maison modeste, suffiront. Eh bien! Robert... Qu'as-tu?

Le bon, l'excellent et loyal Robert, en proie à une émotion violente, serrait sa mère dans ses bras, et l'embrassait comme autrefois, quand il n'était qu'un enfant, et que la raideur professionnelle et le devoir de son nom à porter ne l'avaient pas encore congelé.

— Maman! chère maman! vous êtes trop bonne! Mais, en vérité, vous me jugez mal. Pouvez-vous croire que j'accepterais un pareil sacrifice?

Elle fut émue aussi, et sincèrement; oui, sincèrement.

Il entre quelquefois beaucoup de loyauté dans les roueries féminines. Et le mot de la Camille de Musset est profond et vrai : « Êtes-vous bien sûr que tout mente dans une femme, lorsque sa bouche ment? » Non. Cette offre d'éblouissante générosité était une ruse diplomatique; mais cette femme voulait garder son fils, et elle prenait pour cela l'arme qui lui était bonne.

— Il faudra bien accepter! dit-elle en caressant du bout de ses doigts déliés la tête brune de Robert. Il faudra bien m'obéir quand j'exigerai. Tu sais quelle tyrannie est la mienne. Je ne veux pas voir mon Robert aux prises avec la misère; je ne veux pas que Mad, habituée à être choyée, gâtée, à dépenser sans compter, se trouve malheureuse tout à coup. Crois-tu que je pourrais me résigner à jouir de mon luxe en vous sachant dans la médiocrité? Non. D'ailleurs, cette maison-ci est l'hôtel Le Clercq, nos initiales sont sculptées aux clefs de voûte et ciselées aux balcons. Le chef de la

famille, celui qui porte le nom, doit y habiter; et c'est toi. Oh ! ne me reproche pas mon orgueil. Tu n'y changeras rien. C'est vrai, je suis fière de ma race ; j'en veux garder les traditions jusqu'au bout. Un Le Clercq ne s'amoindrira pas, ne sortira pas de cet hôtel. Qu'une vieille femme, tout au plus bonne à confectionner des tricots de pauvres, aille achever de vivre loin de là, cela n'importe pas. Je veux voir mon fils et ses enfants vivre dans notre maison de famille.

— Vous comprenez bien, maman, que ce n'est pas acceptable. Et l'on peut retourner contre vous tous les arguments que vous employiez tout à l'heure. Vous résigneriez-vous à la médiocrité, à votre âge?... une femme très jeune y arriverait plutôt !

— Mais, mon fils, il ne s'agit pas de médiocrité, répliqua-t-elle avec un enjouement forcé. Je te prie de croire que je compte bien me réserver un revenu suffisant pour une vie très confortable. Je ne serai pas à plaindre. J'organiserai mon existence autrement, voilà tout. Je continuerai, comme par le passé, à m'occuper de mes Œuvres; je verrai mes vieux amis, et vous deux, mes chers enfants ! J'espère bien aussi que vous me recevrez chez vous volontiers. Marie-Magdeleine a un bon petit cœur, et elle se mettra à m'aimer beaucoup lorsque je ne m'imposerai plus à elle.

Robert, le cœur gonflé, les tempes serrées, avec la plus violente envie de pleurer qu'il eût éprouvée, dit d'une voix coupante, qui cachait mal son bouleversement :

— Maman, je vous demande pardon d'avoir, même une minute, pensé à vous quitter. Il ne peut pas en être question; Marie-Magdeleine pensera comme moi quand elle connaîtra votre générosité, votre tendresse pour elle. Et si elle conservait une idée contraire, je m'arrangerais pour qu'elle y renonçât.

Puis, il embrassa encore sa mère et sortit précipitamment. Les gens très fermés ont horreur de laisser voir une émotion.

Mme Le Clercq retomba sur ses oreillers avec un soupir de soulagement et murmura :

— Mon bon Robert!... Quelle nature droite et loyale! Mad est mignonne, mais elle a besoin d'une leçon!...

Lorsque le docteur de Bois Saint-Marcel, en costume de voyage, sortit de sa chambre, tenant une lettre de rappel urgent, qu'il s'était adressée pour la montrer à ses hôtes, il rencontra sa fille, quittant d'une allure lente et pensive l'appartement de sa belle-mère. Il comprit qu'elle venait sans doute de faire sa soumission, et son humeur en fut rassérénée. Cependant cela ne modifia pas ses projets de retraite; il continua de penser qu'il était temps d'aller en Ecosse avec son ami Claverhouse, qui devait s'impatienter de l'attendre depuis quinze jours.

Marie-Magdeleine regarda son père; elle vit sa tenue de voyage; elle comprit tout.

— J'ai reçu une lettre, dit très vite le Docteur, rougissant un peu sous le regard de sa fille. Il faut que je parte... Une cliente malade. Mme de Fernandez, tu sais?... cette Espagnole qui a de si belles émeraudes. Elle a été prise subitement. Le cas est grave...

Marie-Magdeleine hocha la tête, et, avec un accent significatif, répondit :

— Je ne suis pas surprise de votre départ.

M. de Bois Saint-Marcel ne voulut pas comprendre ce mot; il reprit :

— Je puis voir Mme Le Clercq?

— Non, elle est au lit, et elle n'est pas malade. Oh! elle a une vigueur, une énergie, un ressort, qui vous ôtent l'espoir de lui être jamais utile comme médecin!

M. de Bois Saint-Marcel, surpris du ton de Marie-Magdeleine, dit, prenant son parti de se mêler d'un débat qui lui déplaisait :

— Allons! rentrons chez toi, et parlons; j'ai un quart d'heure à te donner; je vais demander à ta belle-mère de me recevoir avant mon départ.

Il écrivit quelques mots sur une carte, sonna, remit cette carte à la femme de chambre, et accompagna sa fille au premier étage, dans son appartement particulier. Et tout en montant l'escalier, le docteur, averti par une naturelle finesse d'esprit doublée d'un vivace égoïsme, comprenait que, pour une raison qui lui échappait, Mad éprouvait une vive contrariété; elle était exaspérée. Avait-elle pensé que l'éclat de la veille lui donnerait la liberté? et venait-elle de constater qu'elle avait échoué? Oh! elle allait renouveler ses efforts pour le compromettre, lui; elle allait lui demander protection, asile peut-être!

Il se raidit. Pas d'attendrissement ni de faiblesse! Ce serait d'ailleurs tout à fait contraire aux véritables intérêts de Marie-Magdeleine. Il fallait avoir de la raison pour elle, et ne pas la laisser se perdre par quelque coup de tête.

En se retrouvant seule, chez elle, avec son père, Mad vit à son attitude toute sa crainte d'être mis en cause. Elle attendit qu'il l'interrogeât, ce qu'il fit aussitôt.

— Voyons, que s'est-il passé, après ta maladresse d'hier? Tu sais, Mad, si je suis faible pour toi; eh bien, ma chère, je l'ai blâmée énergiquement, et je ne te cache pas que j'ai désavoué ta conduite auprès de ta belle-mère. Un incident semblable est pire qu'une faute, c'est une maladresse. Si tu crois que tu as plu à ton mari! Allons, raconte...

Mad, sans entrer dans les détails de sa conversation avec Robert, dit ce qui s'était passé entre eux; qu'après une violente irritation, son mari avait consenti à ce qu'ils se séparassent de Mme Le Clercq. Ebahi, le docteur leva les sourcils :

— Robert a consenti! Mais alors c'est fait? La rupture est accomplie?

— Non. *Elle* a paré le coup! dit Mad d'un ton froid. Oh! rassurez-vous, je reste sous sa dépendance.

Il secoua les épaules violemment :

— Que je me rassure? certes! Tu restes sous sa dépendance? C'est ce qui pouvait t'arriver de mieux. Conçoit-on qu'une femme de bon sens abuse du pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son mari pour lui faire faire de pareilles sottises? Vrai! je croyais à Robert plus de raison et d'énergie. Mais que seriez-vous devenus? Comment pensait-il se tirer d'affaire? Ah! c'est fou! Tu manques d'esprit pratique, ma petite enfant. Et je suis bien heureux que M^me Le Clercq ait eu plus d'intelligence que vous. Au fait! comment s'y est-elle prise?

— Très adroitement. En se soumettant, en abandonnant tout. En se sacrifiant à notre bonheur, en exigeant que nous gardassions l'hôtel et la fortune, tandis qu'elle, pauvre et résignée, se retirerait dans quelque modeste demeure! Il faut être naïf comme... lui, pour n'avoir pas vu la comédie!

— Ah! permets... dit le docteur, je trouve très beau ce qu'elle a fait là, d'abord pour le résultat, le plus heureux qui pût être, et puis pour le courage qu'elle a montré. Elle pouvait être prise au mot par son fils, et je suis persuadé que, dans ce cas, elle eût accompli ce qu'elle proposait.

— Elle connaissait Robert, reprit Mad avec la même tranquillité, qui eût dû faire réfléchir le docteur, car elle dénotait un singulier état d'esprit; elle savait très bien ne courir aucun risque. Cette diplomatie me répugne, je trouve cela méprisable. Auparavant, *elle* m'excédait; à présent, je ne l'estime plus.

— Sornettes! s'écria M. de Bois Saint-Marcel en se levant. Réfléchis donc un peu, mon enfant; la vie n'est pas une comédie où l'on fait marcher à son gré les personnages. Il faut compter avec la volonté des autres et la respecter, en évitant de la heurter.

— C'est ce que je demande qu'on fasse à mon égard! interrompit Mad.

— Ta! Ta! Tu n'es qu'une sotte petite fille! cria-t-il en colère. Là où il faudrait de la souplesse, tu affectes de la raideur. C'est très maladroit. Au lieu de cultiver les bons sentiments qu'avait pour toi ta belle-mère, tu te fais d'elle une ennemie. Ta scène d'hier a aggravé la situation. M^me Le Clercq aura peine à te pardonner une pareille révolte, et Robert te saura mauvais gré de l'avoir poussé contre sa mère.

— Un conseil? demanda Mad.

— Plier... te faire douce et charmante, comme tu l'es quand tu veux. Que diable! A Paris, tout le monde t'adorait : comment t'y prends-tu pour avoir la guerre chez toi?

— Et si je ne puis pas plier?...

— On le peut, quand c'est inévitable.

— Inévitable?

— Oui, dit-il avec une fermeté brutale. Je ne vois nul moyen d'agir autrement. Tu n'aurais dans une révolte définitive aucun encouragement de ma part. Je t'affirme qu'il n'y a pas à essayer. Je serais coupable de te conseiller autrement, et de te donner le plus faible espoir de trouver en moi un appui.

Marie-Magdeleine ne parut pas surprise. Elle s'attendait à cela. Elle savait jusqu'où la crainte des complications et des ennuis pouvait entraîner son père : jusqu'à cette dureté qui lui refusait, non pas seulement un appui matériel auquel elle ne songeait guère en ce moment, mais un peu de sympathie et des conseils affectueux, plus détaillés que cette brusque mise en demeure : plier! Plier, que faisait-elle autre chose, depuis son mariage? Et à quoi cela l'avait-il conduite? A une complète annihilation.

Elle consulta la pendule :

— Si vous voulez voir M^me Le Clercq avant de partir, il est temps d'aller chez elle.

— Oui. J'y vais. Au revoir, Mad.

Il embrassa sa fille; elle se laissa faire, immobile et indifférente. Alors, il la regarda dans les yeux :

— Voilà, je ne veux pas céder à tes caprices, et tu me boudes! Tu me laisses partir sans même me dire adieu.

Elle vit qu'il était vraiment peiné de sa raideur; alors, elle l'embrassa aussi.

— Petite sotte de Mad, dit-il en la serrant près de lui. Cela a toutes les chances de bonheur, et si l'on n'y mettait ordre, cela échangerait vite ce bonheur contre la misère! Allons, mignonne, tu sais bien que je t'aime. Dis?... réponds!

— Oui, murmura Maud.

— Eh bien, alors, tu ne peux pas suspecter mes raisons; tu dois penser que je juge mieux que toi, et tu dois m'écouter, respect filial mis à part. Mon Dieu, je sais bien, la vieille madame a des moments pénibles! mais on s'isole, on la laisse parler, et l'on pense à autre chose. On a des moments amusants, on va en voyage, on vient à Paris. Oh! avec Robert! pas autrement; porte ouverte à M^me Robert Le Clercq, serrure barrée à une vilaine petite Mad qui ferait des bêtises! Allons, adieu, *my darling*, comme dit Lucy Hartley! Tout cela, c'est des giboulées d'avril. Le soleil est tout près!

Il quitta sa fille le sourire aux lèvres, voulant prendre le silence de Mad pour un acquiescement et pensant que ses tendresses de père indulgent balançaient sa rigueur de défense. Il était de ces exquis égoïstes qui, en sacrifiant tout à leurs intérêts, ne peuvent supporter qu'on leur garde rancune, si peu que ce soit. Il avait besoin que tout le monde l'aimât et le trouvât charmant.

Mad, restée seule, songea un moment à la situation inattendue où elle se trouvait. Si profonde avait été sa stupéfaction, lorsque, allant prier sa belle-mère d'excuser sa vivacité de parole, elle avait appris que Robert changeait de résolution, et que la vie continuait comme par le passé; si intense avait été son désappointement, qu'elle n'avait pas eu le loisir de réfléchir. C'est machinalement qu'elle avait cherché la sympathie de son père; elle n'avait pas de but arrêté. Que faire?

Mais voir Robert, d'abord; entendre ce qu'il lui dirait.

Elle voulut courir à son cabinet de travail; soudain, un sentiment brusque l'arrêta : un sentiment de mépris pour un homme qui manquait si aisément à sa parole. Et une rancune vive lui emplit le cœur, tandis qu'en un rapide souvenir, elle se remémorait tout ce qu'il lui avait promis, quelques heures avant : et ses paroles de tendresse, et l'aveu qu'elle avait le droit à la première place dans son cœur. Cela datait de peu d'instants. Il lui disait ces choses dans cette même chambre. Au premier choc, il lâchait pied; et, vilainement, tenait pour nulles toutes ses promesses.

Les lèvres de Marie-Magdeleine se serrèrent violemment, dans une expression fâchée et volontaire. Ah! c'était là le genre d'affection qu'il avait pour elle? Un entraînement violent, mais bref, pendant lequel on promettait tout; une fois repris par les habitudes correctes de l'existence figée qu'il s'était faite, l'oubli de tout ce qui s'était passé entre sa femme et lui; après l'avoir divinisée, il la traitait en inférieure, ne jugeant pas même convenable de lui expliquer lui-même ses raisons. Etait-il bon d'aller les lui demander, ces raisons? Non. Il viendrait s'il lui plaisait. Mieux valait lui laisser l'angoisse nerveuse d'avoir à venir lui parler le premier de ces choses...

Elle rentra dans son cabinet de toilette, cette pièce déplaisante par le luxe de mauvais goût qu'y avait accumulé sa belle-mère. Elle commença à se coiffer et déroula sur ses épaules ses beaux cheveux blonds. Peut-être y avait-il en cela un artifice de coquetterie, car, presque au même moment, elle entendit les pas de Robert se rapprocher. Elle le laissa entrer sans se retourner; elle voyait dans la haute glace incrustée dans le mur, au-dessus de sa toilette, la figure soucieuse, presque confuse de son mari...

— Bonjour, Mad!

— Bonjour.

— Oh! très sec! Tu as vu ma mère? reprit-il, se lançant dans le plus ardu de la discussion.

— Oui.

Mad égrenait ces réponses laconiques sans regarder Robert. Il reprit :

— Elle t'a dit ce qui s'est passé entre nous?

— Non. Le résultat seulement. Il paraît que nous restons chez elle, malgré tout.

— Pouvais-je accepter d'elle un sacrifice si grand? Tu ne l'eusses pas accepté toi-même. Non, Mad, il t'eût paru impossible, comme à moi, qu'elle quittât sa propre maison!

— Nous ne lui avons jamais demandé cela! riposta la jeune femme, tordant ses cheveux sur sa nuque charmante, et y plantant de longues épingles d'écaille.

— Naturellement, mais elle n'a pas pu souffrir la pensée que toi et moi eussions à subir des ennuis et des privations. Son offre si spontanée m'a touché, et te touchera de même au cœur, j'en suis sûr! Devant de pareilles générosités, les petites vétilles de dissentiments s'effacent, on n'a plus que de la reconnaissance.

Mad garda un silence de quelques instants, qui répondait : *non* à cette adjuration. Elle acheva de masser ses cheveux et, repoussant de la main les brosses et les flacons qui encombraient sa toilette, elle se leva et dit d'un ton froid :

— Donc, c'est bien entendu, nous restons ici dans les mêmes conditions?

Robert, légèrement confus, mais affectant un air ferme, dit :

— Oui, avec de mutuelles concessions nous pouvons être heureux.

— Jusqu'ici les concessions n'ont pas été mutuelles, c'est moi qui les ai toutes faites; je ne récrimine pas; inutile de froncer le sourcil et de vous préparer à la discussion. Vous n'avez pas autre chose à me dire?

— Non.

— Alors, vous seriez très aimable de me laisser terminer ma toilette.

— Cela signifie qu'il faut que je sorte! Tu ne m'as pas habitué à tant de rigueur, reprit Robert essayant de tourner les choses en plaisanterie.

Il s'approcha de Mad et voulut l'embrasser; mais elle se laissa faire avec une si glaciale indifférence, qu'il se recula froissé. En voulant quitter le cabinet, il se dirigea vers la chambre à coucher.

— Sortez par la porte de l'antichambre, je vous prie, dit Mad.

— Par ce que?

— Parce que... ma chambre n'est pas un lieu de passage, où tout le monde entre à tout instant.

Robert regarda sa femme d'un air menaçant :

— Ma chère, est-ce que nous allons jouer quelque scène de roman? Vous savez que c'est absurde, ce que vous dites, et ce que vous... sous-entendez.

— Peut-être. J'imagine, pourtant, que vous ne ferez pas intervenir votre mère dans le débat. J'ai vu comment vous m'aimez, j'en ai assez.

Robert bouleversé de fureur, voulut répondre, dire quelque brutalité, peut-être; mais elle avait une attitude si décidée qu'il se contenta de hausser les épaules et sortit. Derrière lui, Mad poussa bruyamment le verrou.

Robert, entendant ce bruit, serra le poing; et lui, cependant si calme, heurta d'un coup violent la rampe de l'escalier; il se meurtrit la main, et rentra chez lui plein de colère et de rancune, stupéfait du caractère qu'il découvrait à sa femme, bien décidé à lui tenir tête. On verrait qui se lasserait le plus tôt d'une pareille situation.

A la gare, le docteur retrouva René Darlot, qui partait pour la Bretagne; ils faisaient route ensemble pendant quelques instants, jusqu'à un embranchement.

M. de Bois Saint-Marcel avait besoin d'épancher ses ennuis dans le cœur de ses amis. Darlot avait assisté la veille à l'algarade entre les deux femmes;



il était naturel qu'on lui apprît un dénouement qu'il était anxieux de connaître. Le docteur lui conta que Marie-Mad avait fait ses excuses, et comment, par une offre gracieuse de se dépouiller de tout en faveur de cette révoltée, Mme Le Clercq avait réussi à garder ses enfants auprès d'elle.

— Tout est donc pour le mieux, mon cher ami, comme vous voyez! conclut-il. A cette aventure, Mad aura compris qu'elle ne peut rien que se soumettre à sa belle-mère. Et c'est fort heureux.

— Je ne trouve pas! déclara franchement Darlot. Elle est réduite à un rôle inacceptable. Et je blâme beaucoup son mari, qui n'a pas su tenir la promesse qu'il lui avait faite. Cela va lui nuire dans l'esprit de Mad. Il eût dû penser à cela. Elle est bonne, mais elle a une façon spéciale de juger; et je pense que, du jour où elle n'estimera pas, elle n'aimera plus. N'aimant plus, elle ne souffrira pas toutes ces petites persécutions qu'elle a subies jusqu'ici, par pure affection pour lui. Je trouve cela très... inquiétant...

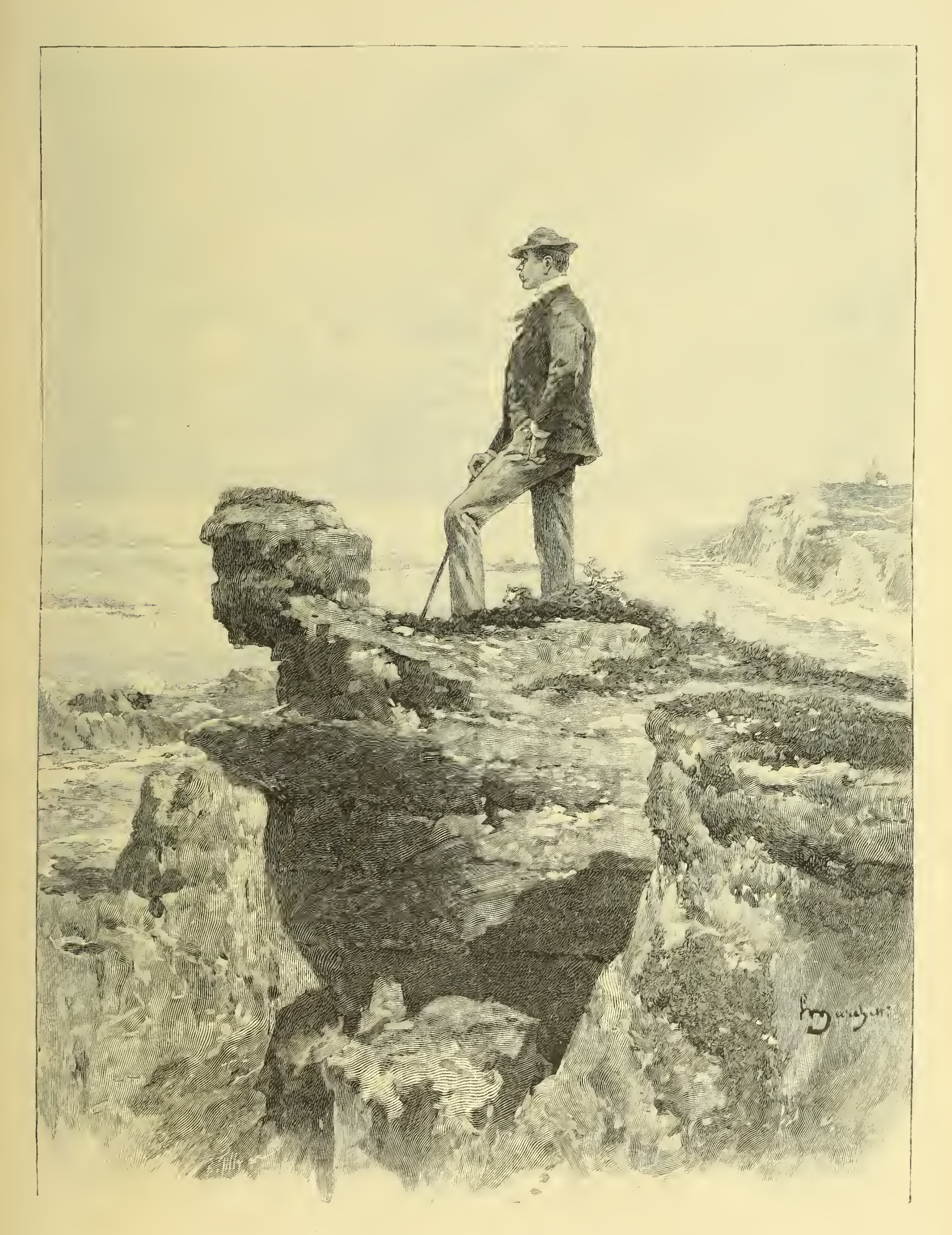
— Ah! que c'est absurde, ce que vous dites là! s'écria le docteur. Vous semblez prendre à tâche de m'être désagréable. Après le mal que je me suis donné pour tout arranger! Après tous les sermons que j'ai faits à Mad! Mais aussi, pourquoi est-ce que je demande l'avis d'un pareil original? Vous prétendez connaître Mad mieux que moi, qui suis son père. Vous lui prêtez un caractère d'une raideur farouche. C'est archi-faux; moi qui ai vu tous nos personnages ce matin, je vous dis qu'ils sont en bons termes, que ma fille va se résigner, parce qu'elle se voit définitivement la moins forte; et je vous dis aussi que c'est ce qui peut lui arriver de meilleur. Parbleu! ces beaux sentiments sont très pathétiques... Mais une vie large, heureuse et riche, vaut bien qu'on lui sacrifie quelque chose. Et à l'heure qu'il est, je suis sûr que Robert a su la convaincre; une femme qui aime son mari se laisse diriger en tout, et en est heureuse...

Trégastel est un petit village pauvre; de misérables huttes de terre, à peine distinctes du sol, semblent de petits amas de boue, des trous à taupes, bosselant les champs à l'herbe rase. Cela repose sur du granit, un dur granit rose, dont les larges dalles affleurent. Les routes semblent, ainsi pavées, d'antiques voies romaines; les plaques de pierre se montrent à nu; des roches surgissent entre les genêts couvrant les étendues, monstrueuses, énormes, entassées en équilibre; elles couvrent de longs espaces de landes; entre leurs masses, poussent des ajoncs aux fleurs jaunes; lorsqu'elles ont laissé intacte quelque étroite bande de terre, les paysans sèment là des blés. Ces taches blondes des épis mûrs font comme des oasis en un désert pierreux et rose. Quelque falaise s'est-elle écroulée? Y eut-il un glissement du sol? Ces blocs extravagants de forme, empilés en tas plus hauts que des tours, si prodigieusement lourds qu'il faudrait un tremblement de terre pour les changer de place, oscillent, quelques-uns, sous la main d'un enfant. Des bruyères roses, de jaunes fleurs de genêt s'abritent, derrière ces roches, des vents âpres du large et de l'assaut furieux des lames.

Les paysans de ce coin de terre sont misérables. Ils vivent de pêche; sous les roches qui se sont effondrées jusqu'à des centaines de mètres en mer, les femmes, tannées, misérables, en guenilles sordides, s'en vont chercher des homards. Une marmaille malpropre court, pieds nus, dans les pierres; quand ces gueux aperçoivent quelque étranger, ils se précipitent en criant le seul mot français qu'ils connaissent : bonjour! et qui est leur formule de mendicité. Des griffes sales s'allongent, et la bande obstinée suit sans pitié le malheureux touriste.

Le lendemain de son arrivée, Darlot, ainsi entouré, perdu dans les étroits sentiers bordés de huttes, qui sont à la fois habitation d'hommes et de bêtes, tâchait vainement de se faire indiquer le chemin à suivre pour arriver à la villa que devait habiter miss Hartley.

(*A suivre.*)



... Un point blanc attira son attention tout à coup.

VIII. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

Darlot était égaré dans un dédale de chemins, de champs enclos de pierres où, à travers la mince couche de terre, les roches poussaient leurs pointes aiguës. De place en place, des fumiers de ferme coupaient le passage, ou l'horizon se trouvait borné par quelque amas de granit, haut comme un mur; pour seul point de repère, la maison blanche d'un sémaphore, avec son mât élancé, aux cordages minces comme des fils d'araignée sur le bleu intense du ciel. Là était la mer.

Darlot, après s'être débarrassé de ses mendiants, marcha de ce côté, à travers des étendues d'ajoncs, dont les milliers d'aiguilles lui piquaient les jambes. Il marcha très longtemps sous un soleil de feu, et l'étendue était si vaste, si plate, que le mât du sémaphore blanc ne semblait pas se rapprocher; une ligne d'un bleu de velours cerclait la falaise, que le granit faisait rose. Il gravit une légère hauteur, où le vent marin soufflait, âcre et plein de parfums. Il s'assit, harassé, à l'ombre d'une roche, et il s'oublia là un instant à regarder le spectacle qu'il avait devant lui. Tout un pays baigné de soleil et d'air bleu. Le jour était si pur que, jusqu'à d'immenses lointains, on découvrait la côte, hérissée de blocs superposés, déchiquetés, bizarres et menaçants...

Une ligne d'écume frangeait le flot, sur ces bastions effroyables dont se ceinturait la terre, plate, toute semée partout, tant que les yeux pouvaient voir, des mêmes innombrables blocs, aiguilles, flèches, animaux monstrueux, lourds entassements, qui donnaient à ce paysage un aspect extraordinaire.

Une rivière se divisait en un réseau de canaux qui se frayaient un chemin pénible à travers les roches, vers une grève jaune. Des chapelets d'îles grises, rocheuses elles aussi, s'étaient égrenées dans la mer. Des volées de mouettes passaient avec des cris tristes.

Du côté de la terre, des maisons basses et pauvres apparaissaient; au loin, la flèche délicate et ciselée d'un clocher de pierre du seizième siècle. Ce clocher, cette Chapelle de la Clarté, rayonnait dans la lumière, et ses pignons, la dentelure de sa flèche, se nimbaient d'or; elle vibrait comme dans une auréole! Mais que, sous cette joyeuse et ardente lumière, la terre était dure; combien misérable paraissait l'homme, tapi sous ces toits de chaume verdi, entre ces murs de boue, plus tristes, plus malpropres par le contraste avec le bleu de la mer et l'immense clarté du ciel!

Darlot, ému, frissonna. Lui, qui s'en allait au matin voir s'éveiller les champs de blé de la grasse Normandie, il verrait ici s'éveiller ces champs de pierres, où souffrent de la faim des populations.

Il se releva, il avait oublié Lucy Hartley. Il pensait à la rude misère des gens qui vivaient là, et des bouts de chansons bretonnes lui revenaient, qu'il comprenait mieux, maintenant qu'il voyait cela.

Il marcha vers la mer, oubliant sa fatigue, disant de ces vers frustes qui portent comme un parfum d'ajonc, de varech et d'océan. Il passait entre les rocs; il s'arrêtait à les contempler. L'un d'eux, en forme de galère antique lui rappela une pierre grossièrement sculptée d'une des caves du musée assyrien, qui avait cette proue élevée, ces larges flancs, taillée à peine mieux que celle-ci, creusée par quelle cause? Il y monta, et là comme en un navire de granit qui eût navigué sur un océan de bruyères, il regarda encore l'espace vers la mer bleue, vers la terre grise, vers les blocs roses de la côte.

Un point blanc attira son attention tout à coup... Le parasol d'un peintre installé à quelque cent mètres de là, parmi les roches... En examinant attentivement, il distingua l'artiste, qui était une femme; était-ce miss Hartley? Il sauta à terre, et se dirigea vers ce point. Lucy accueillit avec une surprise et un plaisir non déguisés son visiteur. Après les premières paroles d'étonnement et de bienvenue, elle dit:

— D'où venez-vous? Où logez-vous?

— Je loge assez loin d'ici, dans un drôle d'hôtel, qui a plutôt l'apparence d'une auberge de village.

— Charmantes, ces auberges.

— Oui, mais celle-ci est envahie par les Anglais; vous savez combien ils sont insupportables.

— Dites donc! Songez un peu à qui vous parlez!

— Est-ce que vous êtes Anglaise, vous? Non, pas dans ce sens-là, du moins.

Riant de cette boutade, Lucy se remit à peindre. Elle faisait une étude très poussée d'un bout de côte hérissée de roche. Darlot contempla un instant :

— C'est bien, ceci!...

— Vous trouvez?

— Très bien. Du reste, ce pays est d'une beauté empoignante. Il y a deux heures que j'erre dans la lande, pénétré du caractère de tristesse de ces roches, de ces bruyères, de ces terres grises! Ce n'est pas par un soleil ardent que vous devriez les peindre, mais par une belle tempête. Des nuages lourds, un ciel sombre, des mouettes effarées, et le vent brisant les bruyères et enveloppant les rocs, splendide décor pour une scène de *Macbeth*.

Darlot s'assit près de Lucy, qui l'écoutait en continuant de peindre.

— J'avais apporté Musset pour vous en lire quelques vers pendant votre travail, continua-t-il, mais ce n'est pas Musset qu'il faut ici; c'est Shakespeare...

— Je ne l'aime qu'en anglais.

— Eh bien, dites, vous me le lirez? Je comprends bien la langue. Et c'est si joli, prononcé par une jolie voix. C'est chantant, zézayant, susurrant. Il y a de gracieuses intonations modulées. C'est cela! vous me lirez *Macbeth*, et les autres...

— Oui. Et pendant ce temps, c'est vous qui ferez les études pour mon tableau?

— Alors, je vous lirai les Bretons, depuis Bri-

zeux jusqu'à Yann Nibor... Lire tout haut de beaux vers, dans un pareil décor, à une femme que l'on... admire! Ce sera idéal!... Je ne me sens plus, moi, depuis que je suis ici. L'ambiance du milieu me pénètre; il y a des siècles que j'ai quitté la vie civilisée. Et je resterais des siècles, sur ce rocher, avec vous. Je me sens Breton, Celte, ayant toujours vécu dans les bruyères, les poumons ouverts au vent du large!

Un silence se fit.

Le bruit régulier du flot était le seul que l'on entendît; il leur semblait qu'ils fussent bien loin de toute terre habitée; aucune voile en mer, aucune maison sur la côte; même les murs blancs du sémaphore, cachés par un pli de terrain, avaient disparu. Le charme ineffable de la solitude leur pénétra le cœur, et Lucy, plus nerveuse, sentit ses yeux se mouiller.

Darlot s'en aperçut.

— Sentir ensemble. Rien que cela de vrai! dit-il.

Elle reprit ses brosses.

— Pourquoi, reprit-elle, pensant tout haut, pourquoi, à la jouissance absolue, physique et intellectuelle, que j'éprouve devant le Beau, se mêle-t-il une souffrance, un sentiment douloureux, la certitude que cela va être si court, que toutes sortes de choses laides et vulgaires suivront?

Darlot, tout à sa propre rêverie, continua, sans répondre à cette question :

— Avez-vous lu la page de Renan sur les cloches de la ville d'Ys? il les compare aux souvenirs qui remontent du fond du cœur, et qu'on écoute en s'écoutant penser. C'est ici qu'on les entend, ces cloches lointaines, ces cloches tristes et lentes! Pour moi, c'est une frêle voix très faible et très douce, celle de ma sœur, morte en se révoltant contre la mort! Si j'avais connu ce pays, je l'y aurais amenée. Ici, toute fin doit être douce; on se sent si bien en intimité avec la nature, qu'il paraît facile d'y rentrer...

Lucy laissa tomber ses pinceaux. Ces paroles l'émouvaient pour la sensibilité exaspérée qu'elles dénotaient, très rare chez un homme. Et puis, elles étaient en harmonie avec ce qu'elle éprouvait. Elle aussi pouvait écouter en elle-même ces cloches du passé, où vivent des souvenirs d'êtres disparus, autrefois aimés.

— Eh bien! dit-elle d'un ton énergique, il vaut mieux avoir souffert. Oui, cela fait comprendre le beau; l'Art est triste. Tout ce qui est vraiment grand est triste. Et il ne faut pas perdre toute fermeté en écoutant les cloches de la ville morte. A moi, elles me redonnent de l'énergie. En avant! Où? Nous ne savons pas. Mais qu'importe! Marchons, le front très haut! Ces paysages grandioses me retrempent l'âme et le cœur. On n'y craint pas de mourir; c'est vrai, ce que vous dites. C'est ici, qu'il faudrait écrire le poème de la Pitié et de la Mort : un beau titre!

— Oh! l'énergie, vous en avez! C'est votre forte éducation anglaise qui vous apprend dès l'enfance à compter seulement sur vous-même : c'est elle qui vous trempe si vigoureusement. Nous autres, nous sommes affadis, anémiés.

— Affaire de volonté, dit-elle, reprenant un ton de conversation ordinaire... Et, Mad, parlez-moi d'elle.

Darlot secoua les épaules.

— Ah! vous avez eu une mauvaise pensée de prononcer son nom. Vous me rappelez ce qui m'a tourmenté pendant tout le voyage. Tout va mal, très mal.

— Vous m'effrayez! dit Lucy. Qu'arrive-t-il? La belle-mère, toujours?

Darlot conta les incidents des derniers jours, la révolte de Marie-Magdeleine, sa demi-victoire, suivie de la défection de Robert, et le triomphe définitif de Mme Le Clercq.

— Je ne trouve pas de mots pour exprimer à quel point ce mari est absurde, s'écria la jeune Anglaise avec une indignation réelle. A-t-on idée de jouer ainsi à pile ou face avec son bonheur et celui de sa femme? Ce matin, *oui*, une heure plus tard, *non*. Et il s'imagine qu'elle l'estimera et l'aimera longtemps avec de pareils procédés... Et cette rusée vieille?... Mais ces êtres-là sont aveugles; ils prennent Maud pour une poupée bourrée de son. Ils ne savent pas du tout, mais pas du tout ce qu'elle est! Son mari la trouve jolie, ça lui suffit; il ne s'inquiète pas de la connaître. Et ce vieux fat égoïste de Bois Saint-Marcel?

— Vous pouvez penser qu'à la première alarme il s'est enfui. C'est lui qui m'a conté le dénouement en wagon.

— Que va faire Maud? murmura Lucy. Il faudrait qu'elle quittât sa maison pendant quelques semaines. Je vais lui écrire, ainsi qu'à son mari. Une absence amènera la détente. Impossible de rester en présence dans l'état de crise aiguë où ils se sont placés. Vous figurez-vous de quel ton elles doivent se parler? Qu'elle vienne ici, elle pourra réfléchir à son aise et agir ensuite en toute tranquillité.

Lucy essaya encore de peindre, mais elle restait soucieuse; ces mauvaises nouvelles obscurcissaient pour elle le radieux horizon...

— Tenez, je ne puis plus rien faire. Vous m'avez bouleversée avec vos histoires désagréables. Pauvre Maud... Une femme si exquise. Ces rustres vont gâter le plus joli naturel! Pourtant, lui, sans sa mère, n'est pas mal; je l'aurais cru intelligent, et il paraissait aimer sa femme... Je l'ai vu pendant ce court voyage que nous fîmes ensemble... Il ne voulut pas écouter mes avertissements; il le prit de très haut. Qu'en pense-t-il à présent? Commence-t-il à se douter qu'elle ne se soumettra pas toujours aveuglément? Le sot! Je voudrais pouvoir lui dire ce que je pense.

Elle rangea ses ustensiles de peintre dans sa boîte, plia son chevalet, et voulut se charger de tout l'attirail.

— Donnez, dit René, vous n'avez pas la force de porter ce bagage.

— Pas la force? Sachez que je viens ici chaque jour, toute seule, depuis ma villa.

— Et c'est loin?

— Une lieue au moins! D'ailleurs, vous allez voir. Venez dîner et admirer ma petite bicoque, pas belle mais campée dans un cirque de roches semblables à celles-ci.

Darlot, malgré les protestations de miss Hartley, garda la boîte et le chevalet; Lucy, d'un pied sûr, escaladait les blocs dont s'encombrait l'étroite grève. Des galets ronds, gros et durs comme des boulets de fer, roulaient sous leurs pieds; les uns roses et polis semblant de marbre; d'autres, bleu ardoise veiné de blanc; sur les pentes de la falaise, des touffes de lavande au parfum balsamique surgissaient entre les pierres; parfois, au sommet des hauteurs, des moutons jaunâtres apparaissaient; le trémolo plaintif de leurs cris s'en allait au loin, dans le vent du large; de petits ruisselets d'eau extrêmement limpide traversaient la grève, l'enveloppaient comme d'un filet à mille mailles; il fallait traverser ces minuscules torrents sur des galets branlants. La route était pénible comme une ascension de montagne.

Darlot soufflait, les pieds meurtris et les yeux brûlés de soleil! Quant à Lucy, très svelte dans sa robe grise, le front ombragé d'un chapeau de paille autour duquel s'enroulait un voile blanc, elle allait, aussi alerte que sur une pelouse de gazon anglais, sans paraître se fatiguer de la longueur du chemin.

Ils arrivèrent enfin à une crique où une villa et quelques maisons de plaisance étaient bâties sur la côte avec, au bout d'une longue route, blanche de poussière, l'inévitable station balnéaire greffée sur le village breton, et dont les bizarres fantaisies d'architecture tranchaient sur l'aspect misérable des huttes des paysans.

— Nous y voici! dit miss Hartley.

— Enfin!

— Vous êtes brisé de fatigue... pour si peu! Entrez, nous prendrons le thé. Je m'en vais vous préparer des rôties de pain noir très minces, délicieuses.

Elle poussa la grille de bois de la petite villa reculée dans un minuscule parterre et construite comme les masures environnantes, parmi les blocs de granit, de sorte que c'était un peu des habitations de troglodytes, les flancs du rocher servant de mur en quelques endroits.

Un immense roc, en forme de pylone, surplombait la villa. Et Darlot frémit en voyant cette masse menaçante qui eût dans sa chute écrasé la maison, comme un chêne, en tombant, anéantirait une airelle.

— Voici mon *home!* dit Lucy en l'introduisant dans un grand salon meublé de bois courbé, de nattes, d'andrinople, et éclairé par deux fenêtres ouvertes sur la mer. Vous y serez le bienvenu aussi souvent que vous voudrez y venir.

Les murs étaient ornés déjà d'études, pochades, dessins, aquarelles, croquis, en joyeuse débandade sur les tentures rouges. Des faïences anglaises contenaient des fleurs sauvages, d'admirables chardons vert pâle glacé de rose, aux feuilles lancéolées, aux fleurs d'un délicat mauve mourant. Près d'une fenêtre, une table à thé garnie des ustensiles nécessaires, théière d'argent, tasses de Chine, assiettes de muffins et tartines de beurre; dans un angle, un piano; au milieu du salon, une grande table chargée de livres, de revues et d'une haute lampe coiffée d'un parasol japonais. Il y avait là toute une intimité charmante. Et dans cette villa, banale hôtellerie à touristes, aux meubles vulgaires, Lucy avait su, en très peu de temps, avec très peu de chose, mettre d'elle-même assez pour que cet intérieur portât bien son cachet d'originalité intelligente.

— Oui, dit Darlot, je crois que je viendrai souvent. Vous êtes bonne, de me recueillir. Oh! *Sweet home!* il faut être Anglaise pour t'emporter dans sa malle et te poser dans le plus vulgaire des chalets, sur n'importe quelle plage déserte! Robinson était bien Anglais; je suis sûr qu'il prenait le thé à cinq heures, dans son île! Et il apprenait à Vendredi l'art de faire des rôties au beurre... mais pas si délicieuses que celles-ci! Ah! je m'arrangerais d'une île déserte, avec vous pour Vendredi, et cette grotte-ci meublée d'andrinople et de nattes de Chine!

Lucy Hartley rit à belles dents blanches, et s'installa, en compagnie de son hôte, avec ce délicieux sentiment de bien-être, que tout bon Anglais éprouve en entendant le chant de la bouilloire, et en respirant le parfum du thé.

A Montpazier, la situation était mauvaise, beaucoup plus que ne le supposait Lucy. Marie-Magdeleine avait adopté une attitude si inattendue, que sa belle-mère, après avoir essayé vainement des remontrances douces, commençait à se laisser gagner par sa vulgarité native; son irritation éclatait en scènes violentes.

La jeune femme avait pris le parti d'y opposer une invincible force d'inertie. A présent, lorsque Mme Le Clercq la priait de se rendre à l'ouvroir dont elle était directrice, elle ne répondait rien, mais n'obéissait pas.

Un jour, il y eut séance solennelle, assemblée générale, en présence de beaucoup de dames pieuses et du curé de la ville. Là, Marie-Magdeleine devait lire un rapport sur la situation de l'œuvre. Mme Le Clercq partit à l'avance; elle attendit vainement sa belle-fille; sans même se faire excuser, Mad ne vint pas, et il fallut que la présidente, tremblante de colère, lût le rapport à sa place.

En rentrant, elle courut chez Marie-Mad. La femme de chambre Estelle que l'on avait conservée malgré la rupture dont elle avait été le prétexte lui apprit que sa maîtresse était sortie.

Au dîner, très morne à présent, Mme Le Clercq



dit à Mad, qui ne paraissait nullement se douter d'avoir commis une faute :

— Pour quelle cause n'êtes-vous pas venue à la réunion?

— J'avais des visites à faire.

— Vous auriez pu les faire un autre jour; votre absence a été remarquée et commentée, n'en doutez pas.

Avec un geste d'insouciance, Marie-Magdeleine reprit tranquillement :

— Les commentaires me sont indifférents, et ces séances me déplaisent; j'ai résolu de n'y plus jamais assister.

Pâle de saisissement, Mme Le Clercq regarda Robert : la mine dure, il mangeait sans paraître entendre ce qui se disait.

— Vous avez résolu?... Je pense que cette... résolution n'est qu'un caprice momentané, et que vous voudrez bien ne pas conserver une attitude blessante pour tous les membres du Comité.

— Je n'ai l'intention de blesser personne; je désire seulement m'épargner un ennui intolérable. Ces dames siégeront sans moi.

— Vous avez un titre dans ce Comité.

— Je donne ma démission.

— Vous n'avez pas à la donner! Je ne la transmettrai pas au Conseil, ce serait une impertinence; on n'accepte pas des fonctions importantes en collaboration avec les dames les plus honorables de la ville pour s'en débarrasser ensuite avec un pareil sans-gêne!

— Je n'ai pas accepté ces fonctions; on me les a imposées. Il m'est indifférent, d'ailleurs, de donner ou non ma démission; une seule chose m'importe : m'abstenir d'assister aux réunions. Et à ce sujet, ma volonté est très arrêtée.

Etait ce bien Marie-Magdeleine qui parlait ainsi? L'indignation et la surprise atterrèrent Mme Le Clercq. Quant à Robert, il écoutait avec un pli au front, qui s'accentuait de façon menaçante.

Mais la jeune femme ne parut pas voir la mauvaise impression qu'elle produisait. Elle affirmait son indépendance sur un ton de politesse extrême et avec un sourire gracieux. Il y avait là quelque chose de si exaspérant, que Mme Le Clercq s'écria, perdant patience :

— Il est évident que vous cherchez à m'être personnellement désagréable!

Marie-Magdeleine leva les sourcils d'un air étonné :

— Vous ne le croyez pas, j'espère; je veux seulement m'affranchir de corvées gênantes. En y réfléchissant, vous conviendrez que j'ai ce droit. Ces œuvres, qui vous intéressent, ne me plaisent pas; je regrette que vous m'ayez d'office fait nommer à des fonctions que je ne puis remplir. Il sera très aisé de trouver, parmi vos amies, une personne apte à me remplacer.

Mme Le Clercq, outrée de ce qu'elle considérait comme une railleuse impertinence, allait riposter vivement: Robert leva la main :

— Je vous prie, ma mère, arrêtons une conversation très désobligeante. Dans l'état d'esprit où nous sommes, quelque incident pourrait se produire.

Le repas se termina promptement. Toujours avec la même correction cérémonieuse, Marie-Magdeleine se retira, après avoir salué sa belle-mère.

La mère et le fils restèrent seuls; lui, très sombre, outré de la fermeté de sa femme et de l'attitude qu'elle avait avec lui. Plus la moindre intimité. Il ne la voyait plus seule; elle s'enfermait dans sa chambre; et s'il l'apercevait, c'était au salon, en présence de visiteuses, ou bien aux repas, qui devenaient un véritable supplice. Chacun des convives sentait en effet la gêne générale, la tension nerveuse, et que le moindre prétexte pouvait amener une crise.

Ils n'avaient pas prévu ce résultat. Robert, de très bonne foi, ému par les dispositions généreuses de sa mère, trouvait abominable la révolte définitive de sa femme. Mme Le Clercq était peut être plus froissée encore, car en tout ceci elle démêlait un peu de mépris pour elle-même; elle comprenait que sa belle-fille l'accusait de duplicité, et répondait ainsi à son triomphe : « Soit! vous voulez nous garder malgré nous. Je reste sous ce toit, puisque je n'en puis sortir, mais j'agirai comme si j'étais seule, sans me préoccuper des désirs ou des ordres de qui que ce soit, et avec beaucoup moins de déférence que si l'on eût cédé à ma volonté. »

Plusieurs fois ces incidents pénibles se renouvelèrent. Après avoir refusé d'assister à des séances de comité, elle refusa d'accompagner sa belle-mère chez de vieilles dames dont la conversation l'ennuyait; d'autre part, elle se lia un peu plus avec les La Pallière; elle alla sans son mari à une partie de campagne, suivie d'un bal champêtre, en compagnie de gens bruyants, une société encombrante et tapageuse, qui vint la voir chez elle aussi.

Au jour de sa belle-fille, Mme Le Clercq rencontra dans le vestibule de l'hôtel des dames très étincelantes : femmes de petits officiers ou de fonctionnaires, oiseaux de passage dans la ville, un peu excentriques de ton, et qui heurtaient toutes ses idées de dignité austère. Elle s'abstint de paraître chez Marie-Magdeleine ce jour-là, et Marie-Magdeleine ne voulut pas le remarquer.

Toutes ces menues piqûres envenimaient la situation. La guerre, une guerre de femmes, perfide et mauvaise, était bien décidément déclarée.

Marie-Magdeleine avait des torts. Elle était profondément irritée d'avoir été vaincue par sa belle-mère, et elle jouait à la pousser à bout, toujours avec les formes les plus polies. Son éducation mondaine, bien supérieure à celle de Mme Le Clercq, lui permettait de garder la plus souriante tranquillité dans la bravade; tandis que la vieille dame perdait de jour en jour un peu de sa mansuétude. Quant à Robert, il boudait. Il se taisait, glacial; sa raideur marquait hautement toute sa désapprobation.

Il vint, comme il en avait coutume, au salon, le jour où Mad recevait. Il vit cette réunion très gaie, présidée par Mme de La Pallière. D'autres dames vives et enjouées riaient; on chanta. Gérard tapa sur le piano un accompagnement de chanson leste, que sa femme détailla avec le brio tant admiré par le Dr Bois Saint-Marcel. D'autres numéros succédèrent à celui-ci; Robert, grave et sévère comme un arrêt de justice, regardait, écoutait : personne ne prenait garde à lui. Mad paraissait animée, joyeuse comme il ne l'avait pas vue encore. Dans les angles, derrière des massifs de palmiers, des couples flirtaient en prenant du thé et des sandwichs.

Robert connaissait peu tous ces gens, si vite à l'aise chez lui. Du moins, il n'avait jamais vu une réunion si nombreuse et bruyante. Cela lui rappela les récits du docteur; il eut la sensation d'avoir sous les yeux, le genre de salons que fréquentait sa femme avant son mariage. C'est pour cela, sans doute, qu'elle était si légère et si heureuse, riant, parlant, chantant, babillant, avec un entrain qui effaçait même celui de Mme de La Pallière. Une violente colère le saisit. Il lui sembla qu'elle voulait le rendre ridicule! Introduire chez lui ces gens-là, qui étaient ses amis à elle et ne daignaient pas même le remarquer, lui! Elle se trompait si elle espérait faire de lui un sot, le mari de la belle Mme Le Clercq, une figure longue que l'on entrevoit dans l'embrasure d'une porte, qui regarde sa femme s'amuser et paye les fournisseurs.

Que son père l'eût laissée s'aventurer dans un monde mêlé, cela était déplorable; mais elle avait changé de maître. Il fallait couper court à ces réunions, à ces fréquentations, où elle prendrait bientôt une mauvaise allure, qui lui feraient perdre définitivement le goût de la vie digne et calme que l'on voulait lui imposer. Eh bien! elle la subirait, pourtant. Elle se lasserait de résister ouvertement et de vivre en étrangère avec son mari.



Cette situation était anormale; elle ne pouvait s'éterniser. Marie-Mad mettait une telle fougue dans ses audaces, que c'était évidemment une rage qui la poussait. Ces excitations tombent vite, et la victoire reste aux gens calmes, qui ont su attendre la fin de la crise. Elle reviendrait d'elle-même, sans qu'il eût dit un mot pour une réconciliation; en attendant, il fallait empêcher que sa bravade insensée la compromît. Et il résolut d'intervenir.

Justement, Gérard de la Pallière proposa une excursion aux ruines d'un vieux château des environs. — On déjeunerait sur l'herbe; on irait dans de grands breaks. La proposition fut adoptée avec enthousiasme :

— Vous viendrez? demanda à Marie-Magdeleine Mme de la Pallière.

— Certainement.

Robert, qu'on n'invitait pas, éleva la voix :

— Cela est impossible. Je vous expliquerai pourquoi, Marie-Magdeleine.

Celle-ci le regarda. Elle vit son front carré, que barrait le trait obstiné des sourcils. Elle comprit qu'il était sourdement irrité. Mais, dans l'état de révolte où elle était, elle ne céda pas.

— Expliquez-le tout de suite! Non? Alors, c'est un caprice de despote. Dois-je m'y soumettre?

— Pas du tout! s'écria la petite la Pallière. Comment, vous allez vous poser en bourru? Bah! N'empêchez donc pas Marie-Mad de s'amuser. Allez étudier vos dossiers, cher monsieur!

Il jeta à sa femme un coup d'œil si impérieux qu'elle se tut, ne voulant pas, en présence d'étrangers, avoir une discussion. Lorsque tout le monde fut parti, Robert reprit d'un ton résolu :

— Vous savez que vous n'irez pas!

— Parce que?

— Parce que cela me déplaît. Je n'aime pas que vous vous lanciez dans cette bruyante société. Vous voudrez bien, je vous prie, voir moins les La Pallière et leurs amis, beaucoup trop encombrants.

Elle ne répondit pas. Elle se tenait debout près d'une table de Chine portant un vase de fleurs; de ses doigts fins, elle défroissait les pétales alanguis par un chaud soleil d'été. Et, dans le silence qui suivit, les yeux de Robert furent attirés par ces mains blanches et très douces qu'il avait baisées, et dont le parfum restait encore à ses lèvres. Depuis plus de quinze jours, il ne l'avait vue seule ainsi; il dit d'une voix tremblante :

— Mad!

Elle rougit; elle lui lança un coup d'œil rapide et comprit ce qui se passait en lui; mais, rapidement aussi, la pensée lui vint qu'il ne fallait pas céder à ce très passager attendrissement. Elle se détourna et, s'asseyant au piano, joua les premières mesures d'une valse.

Robert, désolé et plein de rancune, sortit en faisant claquer la porte avec bruit. Et, comme il passait dans son cabinet de travail, le rythme obstiné de cette danse le poursuivit. Et la conviction lui entra dans le cœur que Marie-Magdeleine ne l'aimait pas. Si elle l'eût aimé, eût-elle agi de cette façon?

Mad interrompit sa valse; le souvenir du regard suppliant de Robert lui hantait l'esprit, une émotion inattendue lui serra le cœur.

— Pauvre Bob! songea-t-elle avec un peu de malice.

Elle leva les yeux et, dans la glace penchée au-dessus du piano, vit sa jolie petite personne reflétée. Elle avait les yeux un peu humides; au bord de ses cils, une gouttelette transparente tremblait.

— Sotte! murmura-t-elle avec dépit. Il ne m'aime pas. S'il m'aimait, il me préférerait à sa mère.

Mme Le Clercq annonça le soir, au dîner, qu'elle avait reçu une lettre de Mme Charmon, envoyée par elle en Angleterre; cette dame lui communiquait différents papiers écrits en langue anglaise, et une lettre d'une Mrs Egerton, directrice de l'Œuvre du Travail des Femmes. Mme Le Clercq parla longuement de cette œuvre à son fils; la conversation ne fut qu'un monologue coupé de brèves répliques par Robert, qui s'intéressait évidemment fort peu à l'affaire. Mme Le Clercq, d'un ton cérémonieux, s'adressa à sa belle-fille, et lui dit :

— Pourrai-je vous demander de me rendre un service?

— Sans doute, madame. Ce serait?..

— De me traduire ces papiers, que je ne puis lire ne connaissant pas l'anglais.

— Volontiers. Ah! je voulais vous dire, j'ai reçu une lettre de Lucy Hartley, qui m'invite à Trégastel, chez elle. Je lui ai répondu que j'irais. Je pense partir demain.

Robert ne voyait à cela aucun inconvénient. Mme Le Clercq ne jugea pas de même.

— Vous avez pris cette décision sans consulter personne? C'est un manque de convenance.

— Je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'assembler un congrès pour me permettre d'aller passer quelques jours chez une amie.

Mad et sa belle-mère n'échangeaient plus guère que des paroles de ce genre, depuis quinze jours que durait cette guerre d'escarmouches, à chaque instant plus acerbe; car, ainsi qu'il arrive inévitablement, l'antipathie s'exaspérait par l'accumulation d'une foule d'incidents nés de rien, et qu'aucune des deux femmes ne cherchait à éviter. Elles ne s'étaient, du reste, pas encore expliquées ouvertement sur la cause de leur antagonisme. Lorsque Marie-Magdeleine avait appris de sa belle-mère que Robert changeait d'avis et consentait à continuer la vie commune, elle n'avait rien dit, pas un mot qui révélât le fond de sa pensée. Elle était sortie de la chambre sans répondre, après un froid salut. Depuis, pas une parole sur ce sujet; l'attitude seulement changée. Une indépendance absolue d'allure et d'actions.

(*A suivre.*)



La procession à Trégastel... (Voir page 79)

IX. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

Mme Le Clercq, après le dîner, chercha les papiers qu'elle voulait faire traduire par Marie-Magdeleine, et résolut, se trouvant seule avec elle par ce prétexte, de lui parler, de provoquer soit une explosion de colère, soit une crise d'attendrissement...

Il n'était pas possible que cette existence continuât; cela devenait trop pénible pour tout le monde. Et si Marie-Magdeleine calculait que, ne pouvant partir de bonne grâce, il fallait se faire renvoyer, elle calculait juste. Leur si calme train de vie était changé; les réunions de famille devenaient un tournoi de désagréables répliques, où chacun s'efforçait de blesser son adversaire...

Dans son cabinet de toilette, Marie-Magdeleine fouillait des tiroirs et préparait son départ pour Trégastel, lorsque Mme Le Clercq entra. Cette nouvelle marque d'indépendance fut sensible à la vieille dame; elle venait là avec des intentions conciliantes: elle voulait parler doucement, tâcher de ramener cette révoltée par de bonnes paroles. Beaucoup d'amertume remplaça ce sentiment, et c'est d'un ton sec qu'elle interpella sa belle-fille :

— Je voudrais être seule avec vous.

D'un signe, Mad renvoya Estelle, qui l'aidait dans ses préparatifs; elle avança un fauteuil, s'assit elle-même et dit :

— C'est pour cette traduction, n'est-ce pas? Donnez. Je vous lirai d'abord les papiers; ensuite, si vous le désirez, je pourrai les transcrire en français.

Il y avait une lettre de Mrs Egerton, lettre gracieuse et qui toucha Mme Le Clercq à un point très sensible de sa bonté : l'orgueil. Evidemment, Mme Charmon avait dépeint son amie sous des couleurs favorables; on ne parlait là-dedans que de la générosité de Mme Le Clercq, présidente et bienfaitrice de tant d'œuvres charitables. Avec une éloquence un peu emphatique, entremêlée de sentences bibliques, Mrs Egerton félicitait sa correspondante de tout le bien qu'elle avait fait, et tâchait de l'intéresser à l'Œuvre Internationale du Travail des femmes. Sous ses auspices, cette Association, déjà puissante, et qui avait en Hollande, en Russie, en Allemagne, de nombreuses adhérentes, ne pourrait manquer de réussir en France. On avait bien besoin d'argent et de secours, car, à l'assistance par le travail, on voulait joindre une œuvre de pure charité, fonder quelques maisons de santé pour permettre aux malheureuses, affaiblies par le mal et les privations, de reprendre des forces avant de recommencer la lutte pour la vie. Le climat de l'Angleterre étant humide et froid, c'est en France qu'il fallait fonder ces asiles. Mme Le Clercq serait-elle disposée à accepter d'être présidente d'un comité qu'elle formerait elle-même, et qui s'occuperait de chercher des adhésions? Lorsqu'un hospice serait prêt, elle en aurait la haute direction, et sous son autorité seraient placées toutes les succursales qui pourraient se fonder dans les autres villes de France. Il y avait une dame présidente pour l'Angleterre, une pour la Russie, une pour l'Allemagne et la Hollande; elles formaient le conseil suprême de l'Œuvre, et c'était une très rare distinction d'être appelé à en faire partie...

L'orgueil de Mme Le Clercq fut extrêmement flatté à la lecture de cette lettre. Toute cette hiérarchie administrative, aboutissant à un sommet où on la plaçait planant au-dessus des misères comme un être bienfaisant qui distribue les secours et a le pouvoir de soulager toutes les peines, enfiévra son imagination. Qu'étaient ses petites associations bienfaisantes de Montpazier auprès d'une semblable entreprise, qui comptait parmi ses bienfaiteurs et adhérents les plus hautes personnalités étrangères et, comme présidente d'honneur, la reine d'Angleterre?

Mme Le Clercq resta pensive un moment, n'hésitant pas à accepter ce qu'on lui proposait, réfléchissant au relief qu'allaient lui donner de telles fonctions. Un *post-scriptum* ajouté en marge des statuts, de la main de Mrs Egerton, disait que la reine accordait aux présidentes générales étrangères le droit d'être présentées à la Cour, si elles venaient à Londres.

La lecture terminée, Marie-Magdeleine se tut et analysa l'expression de physionomie de sa belle-mère, transfigurée par un éblouissement de vanité. Mme Le Clercq se ressaisit très vite. Elle regarda Marie-Mad avec un sourire; cette satisfaction vive apaisait ses ressentiments. Elle sentait sa mansuétude revenir.

— Eh bien, ma chère, comprenez-vous enfin tout l'intérêt que peuvent présenter des œuvres de charité? même en dehors du bonheur de faire le bien, ne voyez-vous pas, en vous plaçant au point de vue purement mondain, que l'on peut faire une autre figure que les petites personnes écervelées qui vous plaisent?

Marie-Magdeleine ne répondit pas.

— Allons! reprit Mme Le Clercq, vous êtes trop intelligente pour ne pas reconnaître une erreur d'un instant. Si vous trouvez quelque ennui aux occupations où je veux vous engager, vous y verrez des compensations aussi. Entichée de noblesse, comme vous l'êtes, vous apprécierez, j'en suis sûre, la distinction dont on se trouve honoré par la reine. Après moi, si vous voulez bien être ma collaboratrice, vous serez toute désignée pour me succéder.

Eh bien non, cette alléchante perspective ne séduisait pas du tout Marie-Mad; elle avait une autre vision du bonheur.

— Je vous remercie, dit-elle, je ne me sens aucune vocation. Faire le bien, oui, mais de mon plein gré, et sans y consacrer tous mes instants. Et je n'ambitionne en rien votre succession.

Mme Le Clercq, déçue, secoua les épaules avec impatience :

— Ecoutez-moi, Marie-Magdeleine! Pour la première fois, depuis quinze jours, nous nous trouvons

seules et nous pouvons parler en toute franchise. Que signifie l'attitude que vous avez prise? Où pensez-vous arriver avec cette affectation de bravade, si pénible pour nous tous? Notre existence vous déplaît? C'est très fâcheux. Mais vous avouerez que nous avons tout fait pour vous la rendre douce! Vous vous révoltez contre l'inévitable, comme une enfant!... sans réfléchir que cela ne vous mènera à rien qu'à lasser de vous votre mari. Je ne parle pas de moi, qui ai pourtant droit à quelque déférence.

Marie-Mad répliqua du ton le plus poli :

— Puisque vous sollicitez une explication, je vous la donne. Je suis froissée d'être obligée de demeurer malgré moi chez la mère de mon mari; j'ai le droit d'avoir un intérieur où je sois ma propre maîtresse, et je blâme Robert de n'avoir pas le courage de faire ce qui est nécessaire et juste.

Mme Le Clercq voulut répondre, mais Mad, d'un geste, l'arrêta, continuant :

— Quant à ce que vous appelez une affectation de bravade, c'est simplement une attitude de protestation. Je suis ici contrainte et forcée. Soit! Vous aurez ma personne, mais pas autre chose, ni soumission ni effacement.

Mme Le Clercq, à cette réplique hardie, se leva :

— Vous oubliez trop souvent à qui vous parlez!

— Je ne crois pas, madame; mes paroles sont correctes. Vous me demandez la vérité : je la dis.

— Vous avez la reconnaissance légère! Et tout ce que l'on a pu faire pour vous témoigner de l'affection n'a pas réussi à gagner la vôtre.

Mad rougit, et répliqua du même ton, plein de politesse :

— Madame, j'ai eu pour vous beaucoup de reconnaissance et d'affection, mais votre amitié est trop dure à subir. Vous m'avez fait payer très cher toutes ces gracieuses attentions; et, depuis quelque temps, on me les a reprochées si souvent, que je ne puis que regretter de les avoir reçues.

Ceci était cinglant. Mme Le Clercq perdit patience. Elle n'avait jamais examiné à ce point de vue les sentiments de sa belle-fille. Elle dit, haussant le ton :

— Bien! Façon pratique et large de reconnaître l'affection des autres! Voulez-vous, en tout cas, m'apprendre ce que vous pensez faire en adoptant une conduite qui met la guerre entre nous? Ne pensez pas que Robert cédera; il a une fermeté de caractère que vous ne soupçonnez pas. Pour une bouderie d'enfant, il ne manquera pas à tous ses devoirs et à sa dignité. D'ailleurs, réfléchissez! Quand même il céderait, ne voyez-vous pas qu'il le regretterait ensuite, et vous rendrait responsable du chagrin qu'il en aurait éprouvé? Ce serait une désastreuse victoire! Vous êtes dans une impasse. Ces révoltes ne servent à rien, qu'à nous brouiller.

— Je le regretterai profondément, madame. Mais me permettez-vous de vous demander pour quelle cause vous tenez absolument à nous garder dans votre maison?

— J'ai été heureuse de vous avoir, d'abord parce que je vous aime tous deux, oui, et vous le savez! J'étais heureuse de vous faire une vie large et facile, que vous n'auriez pas sans moi; je pensais que vous vous résigneriez aisément à supporter les... manies d'une femme âgée, qui est peut-être souvent ennuyeuse, mais qui vous a prouvé sa tendresse, mille fois!

— Certes, vous me rendrez cette justice que j'ai essayé de me résigner, non pas à des manies, vous n'en avez pas, mais à vos volontés. Je me suis reprise à l'heure où j'ai vu que votre bonté pour moi se changeait en une domination qui m'annihilerait totalement. J'ai voulu être un peu moi-même, recevoir mes amis à ma table, user du droit d'avoir mon mari à moi toute seule. Vous m'avez fait échec sur tout; vous vous êtes opposée à tous mes désirs en voulant, en échange, m'imposer toutes vos occupations. Vous me défendiez Lucy Hartley, mais vous me nommiez directrice d'ouvroir. La chaîne devenait trop courte. Elle m'a gênée. J'ai compris qu'il fallait réagir, ou bien que dans peu de temps j'aurais ici la situation d'une subalterne, sans volonté ni intelligence, qu'on accable de présents... qui, en retour, doit obéir passivement. Je suis dans une impasse, dites-vous? Non. Je n'espère pas faire céder Robert; ce n'est pas de lui que dépend notre bonheur à venir, mais de vous. J'ai pensé que vous comprendriez que l'on ne garde pas les gens malgré eux. Franchement, éprouvez-vous un grand plaisir à constater que nous vivons sur un pied de guerre perpétuelle? Robert souffre, moi aussi. Ce spectacle doit vous être pénible.

Mme Le Clercq dit très sèchement :

— Je ne vois pas en quoi je puis intervenir. Lorsque mon fils m'a parlé de séparation, j'ai immédiatement consenti à tout; bien plus, j'ai offert de me retirer. Je ne pouvais, je crois, pousser plus loin l'abnégation.

— Ou la diplomatie! répliqua Marie-Magdeleine, d'un ton incisif.

La vieille dame rougit de colère, et perdant tout empire sur soi-même :

— Vous me manquez, madame! Vous n'avez pas le droit de suspecter ma sincérité. Lorsque j'ai offert ce sacrifice, j'étais décidée à l'accomplir, et je vous renouvelle l'offre!

— Décidée à l'accomplir, oui; mais vous saviez bien que Robert n'accepterait pas!

Marie-Magdeleine dit cela avec sa même voix douce et calme. Cependant, elle regretta ce mot cruel, parce qu'il frappait juste, en un repli très profond du cœur de Mme Le Clercq. Elle vit qu'elle avait fait une vraie blessure; elle en fut confuse. Souriant à demi, elle ajouta :

— Robert... ni moi, d'ailleurs. Je trouverais souverainement injuste de jouir d'un luxe et d'une fortune qui sont les vôtres. Je n'ai jamais demandé qu'une chose, un modeste intérieur où je sois chez moi, avec mon mari bien à moi! C'est une chose

si simple! Autour de nous, nous voyons que c'est l'usage, et personne ne s'étonnera qu'une jeune femme ait des idées d'indépendance... si modérées! Allons, madame, laissez-vous fléchir! Soyez bonne... comme vous l'êtes toujours; mais soyez-le à notre idée, non à la vôtre. Je donnerais tout le luxe du monde pour un peu de liberté. Pouvons-nous, du reste, demeurer dans l'intimité journalière après de pareilles explications?

Mme Le Clercq écouta ces paroles le cœur fermé. Rien ne pouvait plus la toucher. Elle avait été trop profondément blessée. Elle regarda Marie-Magdeleine froidement et dit :

— Madame, je maintiens ce que je viens de vous offrir; j'ai l'orgueil de mon nom, comme vous avez l'orgueil du vôtre. Je ne veux pas voir, dans cette ville, un Le Clercq besoigneux et déchu de son rang. C'est très résolument que j'offre de me retirer de votre vie. A vous d'obtenir cela de votre mari.

— Ne craignez rien, madame, je n'essaierai même pas!

Avec un geste de violence, Mme Le Clercq repoussa un fauteuil qui se trouva sur son chemin et, oubliant toute convenance, murmura à mi-voix, avec une fureur concentrée :

— Une femme que mon fils a prise sans fortune! et qui, au lieu de s'estimer heureuse, met la brouile entre nous!

Marie-Magdeleine se souvint à temps d'être Mlle de Bois Saint-Marcel (d'azur au pairle d'or, accompagné de trois besans de même). Elle se redressa et, toute mignonne et mince qu'elle était, parut imposante.

— La conversation prend vraiment une allure regrettable. Ne voulant pas vous prier de sortir, c'est moi qui vais me retirer.

Et la petite Marie-Mad, tout à fait grande dame, écrasant l'autre de toute la hauteur de sa naissance et de son éducation, fit une cérémonieuse révérence de cour, et quitta son propre appartement, laissant sa belle-mère dans un état d'irritation et de confusion impossible à décrire.

Depuis deux semaines, Marie-Magdeleine était à Trégastel. Lucy l'avait accueillie avec une bonne grâce si amicale, qu'elle se trouvait chez elle, dans la petite villa de briques, blottie comme un nid d'hirondelles au creux d'un rocher. Les premiers jours furent pour elle un véritable repos, une halte délicieuse dans le chemin d'ennuis et de tristesses qu'elle gravissait depuis des mois. Plus de bouderies, de mines revêches, de sourcils froncés, de bouches pincées.

Lucy avait au plus haut degré la sérénité gaie des gens bien portants de corps et d'esprit. Elle sentait qu'il fallait ramener le calme dans cette âme bouleversée par une crise violente, dont l'issue n'apparaissait pas : Maud lui avait conté les événements des derniers jours, puis son départ, triste au dernier point.

Robert ne l'avait pas accompagnée à la gare. Une froide poignée de main, un adieu très bref sur le seuil de son cabinet de travail. Pas même un souvenir pour miss Hartley, pas une demande affectueuse de lui écrire, à lui, ni une promesse d'aller la rejoindre. Evidemment il avait été prévenu par sa mère de ce qui s'était passé; sa rancune contre sa femme s'était aigrie. Son attitude avait donc été glaciale. Mad voulait s'isoler, être une étrangère pour eux. Soit! elle le serait plus qu'elle ne le désirait, peut-être !

Et, en vérité, Marie-Magdeleine ressentit un vrai chagrin en se voyant seule dans cette gare, sans que son mari l'eût accompagnée. Elle eut une si douloureuse sensation d'abandon et de solitude autour d'elle, qu'il lui fallut faire un effort pour retenir de cuisantes larmes. Elle eut l'ennui de rencontrer, au moment où elle s'installait dans le train, le ménage la Pallière qui s'en allait à la campagne, en compagnie de plusieurs amis. On l'entoura, on demanda où était Robert. Elle vit bien que son absence étonnait, éveillait les commentaires. Lorsque, le train en marche, elle se trouva seule dans son wagon, elle pleura comme une enfant, le cœur gonflé d'un chagrin affreux, éprouvant à s'éloigner de cette petite ville où elle avait souffert, où elle laissait ses ennuis, un déchirement douloureux. Cela, elle ne le dit pas à Lucy. Elle avait, avec un apparent laisser-aller, une réserve très grande sur certaines choses.

Oui, elle qui avait voulu une rupture absolue depuis quelques jours, était consternée de voir Robert accepter la situation. Elle avait espéré qu'à l'heure du départ, il aurait un attendrissement. Mais non. Rien. Un marbre. On lui imposait le rôle qu'elle avait adopté. Loin de son mari, le besoin de lui écrire la tourmentait; cette affection qu'elle sentait lui échapper lui devenait précieuse par cela même.

A mesure que les jours s'écoulaient, l'angoisse devenait plus forte de ne pas savoir ce qu'il faisait, s'il pensait à elle, si elle lui manquait, si la société de sa mère lui suffisait. Miss Hartley, voyant sa tristesse invincible, était loin d'en soupçonner la véritable cause. Elle la croyait préoccupée seulement de la situation où elle se trouvait, et de l'ennui du retour à Montpazier. Elle attendait pour lui donner des conseils que le premier découragement fût passé.

— Après quinze jours, Lucy dit à son amie :

— Darling, j'ai écrit à votre mari pour le prier de venir vous rejoindre ici.

Marie-Magdeleine rougit; un sentiment de bonheur lui inonda l'âme. Puis, aussitôt elle réfléchit : Robert ne viendrait pas, et s'il venait, elle se trouverait forcée de confier à miss Hartley leur brouille complète ou de se réconcilier sans avoir obtenu aucun résultat. Cette pensée la rendit songeuse.

— Vous avez écrit ainsi, sans m'en parler?

— Oui; jusqu'ici, vous m'avez confié tous vos griefs contre Mme Le Clercq, griefs très sérieux. Je

vois bien le rôle qu'a joué la vieille dame, et le vôtre, à vous! mais il y a un personnage dont vous parlez peu : votre mari, et c'est celui qui importe le plus. Que dit-il? Que pense-t-il? Enfin, c'est de sa volonté que doit dépendre la cause. C'est lui qui doit vous aimer assez pour vous tirer de ce pas; c'est lui que vous devez aimer assez pour supporter beaucoup de choses.

— J'en ai supporté...

— Je sais, je sais! Mais il me paraît qu'il doit y avoir entre vous quelque froideur. Vous n'avez pas su prendre parti l'un pour l'autre. Lui, je pense, se trouve tiraillé entre sa mère et sa femme. Vous, peut-être ne lui avez-vous pas gardé assez de tendresse pour conserver un peu plus longtemps cette douceur de caractère qui vous fait si séduisante.

Marie-Magdeleine, confuse, embarrassée, murmura :

— Quelles idées étranges vous avez! Sur quoi reposent vos présomptions?

— Sur votre attitude à tous deux. Vous ne m'avez rien dit de ce genre, c'est vrai, mais votre silence est très éloquent. J'ai vu que vous n'avez pas envoyé une seule lettre depuis que vous êtes ici... vous n'en avez pas reçu non plus. A ce propos, vous feriez bien, chérie, d'écrire à votre mari, pour appuyer l'invitation. Ma démarche ne suffirait pas; je veux absolument le voir, lui parler, savoir ce qu'il pense. La situation est très grave, Maud... et plus elle se prolonge, plus elle devient difficile.

Marie-Magdeleine, dix fois, avait eu cette velléité; une honte orgueilleuse l'avait toujours retenue. Quoiqu'elle désirât vivement revoir son mari, elle se donna le plaisir de feindre la plus grande froideur. Elle lui écrivit seulement quelques lignes, où elle lui exprimait d'une façon très polie le désir qu'il vînt à Trégastel, et ne désobligeât point miss Hartley en refusant son invitation.

Quelques jours encore s'écoulèrent sans réponse.

Darlot, depuis une semaine, ne paraissait plus. Un de ces accès de misanthropie auxquels il était sujet lui faisait fuir toute société. Il était parti pour excursionner, disait-il; en réalité, pour ne pas rencontrer les deux amies. La douceur du « home » de miss Hartley l'avait pris tellement tout entier, qu'en un moment de lucidité et de terreur, il avait jugé nécessaire de s'enfuir. A quoi bon prendre des habitudes de vie intime avec une femme d'une intelligence haute, d'un esprit charmant, pour se retrouver plus triste de sa solitude quand elle serait partie?

Lorsqu'il s'aperçut qu'il se trouvait trop chez lui dans ce petit salon, à cette table à thé, sous cette lampe qui avait éclairé leurs causeries très douces, il se dit avec effroi qu'un grand malheur lui arriverait d'aimer Lucy Hartley. Car, celle-ci, quoiqu'elle fût séduisante et jolie, on ne l'aimerait pas pour cela seulement, mais pour son esprit élevé, pour sa bonté intelligente, pour l'originalité de sa pensée, l'imprévu de sa conversation, et ce cachet très personnel de volonté calme qui la rendait différente de toute autre. Elle formait avec Marie-Magdeleine un vif contraste : celle-ci, gracieuse et douce, dont le fond de nature était une insouciance gaie, avait besoin de protection et d'une tendresse enveloppante qui lui épargnât tout ennui. Lucy avait un robuste caractère; elle se suffisait à elle-même; des chagrins qui anéantissaient Mad l'eussent trouvée armée d'une fermeté tranquille, capable de triompher de tout.

René, sensitif, presque autant que Marie-Magdeleine, éprouvait pour miss Hartley une estime et une admiration profondes. Il eut peur d'aimer; il se répéta pour la millième fois qu'il était usé, triste et malade d'esprit; que lors même qu'elle y consentirait, son devoir à lui serait de ne pas l'épouser, de ne pas lui apporter un cœur attristé, une âme découragée et sans ressort. Et il pensait qu'elle était trop heureuse de sa vie, libre absolument, pour s'engager en des liens de famille...

Il prétexta une excursion et partit, mais sur son chemin il retrouva partout la pensée de la femme qu'il voulait fuir. Il la vit à toutes les heures de son absence; en regardant des plages sablonneuses semées de roches, il se la figurait, attentive à peindre, toute rose, sous le reflet de l'ombrelle au plein soleil des grèves.

Il songeait à elle à chaque instant du jour. A l'heure du thé... dans ce petit salon où il l'avait tant aimée, devant la haute fenêtre d'où l'on voyait la mer, il la suivait dans son souvenir; il revoyait tous ses mouvements, empreints d'une grâce un peu brusque, à cette petite table avec Marie-Mad qu'elle s'efforçait de consoler; ou bien, dans l'étroit jardinet ombragé d'une roche, lisant à son amie des œuvres que Mad écoutait avec un air d'attention, enfoncée dans des songeries profondes et monotones.

A tous les détours de falaise, à tous les pignons aigus des villas posées au bord du flot, il crut voir ces deux légères ombres féminines, l'une courbée, abattue, comme brisée, l'autre droite et forte, protégeant la frêle douceur de son amie. Et l'obsession devint si continue, avec le désir de revoir ce pays sauvage, qu'il retourna sur ses pas subitement, et revint à Trégastel avec hâte, fatigué des banales tables d'hôte où ses oreilles étaient agacées par un anglais zézayant qui lui rappelait en parodie Lucy Hartley.

Lorsque René se retrouva dans l'auberge où il logeait avant son départ, à quelques kilomètres de la plage de Trégastel, sa résolution était prise : essayer une démarche auprès de Lucy. Elle le repousserait, sans doute, et même, peut-être, leur bonne amitié serait-elle finie. Cette possibilité l'arrêta un instant. Mais non, cette crainte était injurieuse pour Lucy, intelligente et bonne; elle n'éloignerait pas d'elle un ami parce qu'il l'aimait plus qu'elle ne le désirait.

René rêvait à ces choses en marchant au bord

d'un marais vaseux, qui forme la rade du village. La mer était basse; des barques échouées, couchées sur le flanc, semblaient mortes. A l'extrémité d'une étroite jetée, qui s'allonge loin en mer, des gamins pêchaient dans la vase, avec des bêches.

Darlot, pris d'une fièvre d'impatience d'en finir au plus tôt, de recevoir tout de suite le refus qui le désolerait, s'arrêta, la figure tournée vers le large, d'où soufflait un vent frais et salin. Il réfléchit à la façon dont il allait plaider sa cause; ses yeux errèrent sur les lointains bleus; très loin, il aperçut, noyées dans les brumes grises, les masses roses des lourdes roches où elle allait peindre, où très souvent il avait passé d'exquises heures auprès d'elle. Et, avec un soudain élan de courage, il se retourna vers la route, blanche de soleil et de poussière, qui menait là-bas.

Il était midi; une intense chaleur montait du sol et vibrait dans une atmosphère lumineuse et accablante. Sur l'éclatant azur céleste quelques nuages, semblables à des flocons d'ouate, restaient immobiles, comme suspendus à la voûte bleue.

Malgré sa préoccupation, René s'aperçut que la route ardue et brûlante qu'il gravissait, très déserte d'ordinaire, était encombrée de promeneurs. Des gens du pays, des femmes en cornette blanche à longues ailes, en châles aux couleurs barbares, plaquant des taches intransigeantes sur un fond blanc et bleu cru, de sol et de mer, dans la tonalité d'une fresque de Puvis de Chavannes; des hommes en grand chapeau et redingote à courte taille, des touristes, des Anglais en culotte courte et bas de laine; des Anglaises en corsages bleus ou roses, à taille anguleuse, aux longs pieds agiles. Toute une foule qui se dirigeait vers le même point. Qu'y avait-il donc?

Il continua sa marche. Au sommet d'un raidillon, entre des roches dont l'escalade le brisa de fatigue, il vit quelle fête attirait en ce lieu tant de gens. C'était un pardon.

La petite chapelle de la Clarté, sculptée en granit, comme une châsse précieuse, prenait sous le ciel ardent des tons roses et dorés, un imperceptible lichen d'or l'habillant toute, et lui donnant, dans la lumière, des splendeurs inattendues; à son pied, une multitude grouillante s'agitait confusément. Les blanches coiffes, les châles rouges et verts rutilants, les toilettes des touristes contrastant avec ces costumes, restés encore pittoresques; et au-dessus de la foule, un bruit bourdonnant et confus de voix qui s'interpellaient en breton, en français, en anglais, des rires, des cris; enfin, dominant le tumulte, la voix aiguë d'une femme chantant des cantiques et vendant des chapelets. Sur le toit d'une roulotte de chanteurs ambulants, un harmonium nasillard plaquait des accords lents, et accompagnait cet aigre soprano, enroué d'avoir crié des chansons lestes ou des couplets patriotiques dans toutes les foires de France. Ici, on vendait le cantique et les chapelets bénis.

René s'appuya sur un fossé coupé d'une barrière, derrière laquelle s'étendaient les champs plats, hérissés de chaumes de blé noir, fraîchement coupé. Quelques huttes brunes aplaties sur le sol se groupaient sous les clochetons de l'église. Au-dessus de la foule une poussière ardente montait comme un nuage. Pas un coin d'ombre. Un soleil fulgurant inondait la terre; et toute cette multitude humaine, réunie en troupeau, haletait de chaleur; des odeurs fortes s'en exhalaient, bizarre mélange de parfums, poudre de riz, violette et peau d'Espagne, et de l'âcre senteur des étables d'où coulaient des ruisseaux jaunâtres.

Darlot alla s'asseoir sur une haute roche dominant la foule. Il venait de penser qu'il ne trouverait pas son amie chez elle. Sans doute, elle avait voulu voir ce spectacle pittoresque : un pardon en Bregne. Elle devait être ici; mais il eut beau promener un regard attentif autour de lui, il ne la vit pas. La cohue était trop compacte. Alors, il s'absorba dans une rêverie vague et douce, s'hypnotisant par la vue de l'immense paysage lumineux. La basse continue de la foule vibrait autour de lui, et la voix de la chanteuse de cantiques s'alanguissait, filait de longues notes traînantes qui berçaient sa songerie.

Quelqu'un le heurta; il eut un sursaut, et, levant les yeux, il resta immobile de stupéfaction en reconnaissant debout près de lui Robert Le Clercq. Celui-ci ne fut pas moins surpris, et parut contrarié d'abord. C'est par hasard qu'il s'était rapproché de ce songeur dont il ne distinguait pas le visage. Il se décida, cependant, à serrer la main de Darlot.

— Vous êtes ici! s'écria celui-ci, avec un réel sentiment de plaisir, car, il avait, comme Lucy, flairé la brouille entre les deux jeunes gens, et il pensa que tout était apaisé.

— Oui. J'arrive.

René s'informa poliment de la santé de Mme Le Clercq, et continua :

-- Marie-Magdeleine et miss Hartley sont là, sans doute?

— Je ne sais pas.

La stupéfaction de Darlot se peignit sur ses traits.

— Je vous dis que j'arrive à l'instant de Lannion. Pas une voiture pour me conduire à Trégastel, à cause de cette fête. J'ai voulu venir à pied; je me suis arrêté un instant pour voir cela. D'ailleurs, il est probable qu'elles sont dans cette foule, toutes deux, comme vous le pensez.

— Cherchons-les.

— Non, je préfère rester encore un moment seul avec vous. Attendons la procession. Il me serait désagréable de revoir Marie-Magdeleine en public.

Il s'assit à côté de René sur la roche brûlante. On entendait, par les portes ouvertes de l'église, des chants de psaumes, repris par les voix très aiguës des femmes; les fidèles se pressaient de plus en plus auprès du porche, et un Suisse au baudrier

doré, au chapeau empanaché de plumes blanches, se montra sur le seuil. Un remous se fit dans la foule.

René réfléchissait. Malgré la réserve voulue de Robert, il lisait sur ses traits tirés, dans le pli triste de sa bouche, dans ses mouvements empreints d'une inquiétude nerveuse, une véritable angoisse intime. Evidemment, tout allait se jouer sur l'impression du premier moment. Et quelle serait-elle?

Aigris, chacun de son côté, par des rancunes fondées, elle et lui allaient peut-être s'aborder avec des sentiments de lutte, et chacun avec l'espoir de faire céder l'autre. Peut-être ce décisif revoir allait-il les séparer davantage?

Il examina attentivement son compagnon, et l'agitation qu'il devina lui donna espoir, parce qu'elle était trop réelle pour n'être due qu'à l'orgueil blessé.

— Marie-Magdeleine sera heureuse de vous voir, dit-il.

Robert lui lança un vif regard d'interrogation.

— Oh ! elle ne me l'a pas confié; d'autant plus que, comme vous, j'arrive de voyage. J'ai fait une excursion qui a duré plusieurs jours. Quand je suis parti, miss Hartley était attristée de la voir malade, physiquement et moralement.

— Malade? Elle est malade?

— Oui. Une langueur continuelle. Je ne la reconnais plus. Elle parle peu ; elle ne rit jamais ; elle songe, pendant des heures, la tête appuyée sur les coussins de son fauteuil, en regardant devant elle sans rien voir. Elle a du chagrin, cette pauvre petite !

Robert avait rougi. Lui aussi, avait du chagrin, et par elle ! La pensée qu'elle souffrait venait de l'émouvoir violemment.

Mais de quoi souffrait-elle? d'être éloignée de lui ?... ou de se trouver dans une situation difficile?

Les cloches de l'église s'ébranlèrent; une claire sonnerie s'envola au-dessus des champs dorés, des landes rocheuses, jusque vers les îles grises semées dans le flot bleu à l'horizon.

La foule se fendit; des courants violents s'y dessinèrent, comme en un fleuve ; les portes grandes ouvertes de l'église laissèrent passer une masse serrée : prêtres en surplis blancs, enfants de chœur de rouge vêtus ; fillettes portant des bannières multicolores ; une pluie de couleurs chatoyantes se répandit sur le fond plus gris de la multitude.

Darlot et Robert se levèrent pour mieux voir ce pittoresque défilé. Des jeunes filles, en bizarres coiffes de dentelle dont les longs pans se repliaient comme des ailes sur leurs épaules, portaient sur une petite civière enguirlandée de fleurs une statue de la Vierge, violemment coloriée; des femmes, tout de noir vêtues, suivaient : les veuves, un cierge à la main, accompagnant la Mater Dolorosa. Au loin, la mer bleue, qui les fit veuves et les condamna à ces coiffes de deuil, s'irisait sous le soleil, pareille au manteau azuré dont s'enveloppait la statue.

Puis, ils virent de vieux hommes bronzés par le hâle, aux faces sculptées dans du buis, aux mains calleuses, habillés de vestes de marins, leurs oreilles épaisses ornées de petites boucles d'or, porter un navire en miniature, l'un de ces *ex-voto* que l'on voit dans toutes les chapelles des côtes bretonnes. Combien de tempêtes avaient subies ces vieux qui s'en allaient tout courbés, avaient été jeunes et forts, et maintenant, presque revenus à l'enfance, soutenaient péniblement, de leurs mains tremblantes, cette miniature de vaisseau et chantaient, d'une voix cassée, un cantique à la Vierge !

La procession se déroula lentement. Et Darlot, embrassant du regard toute cette scène, et le vaste horizon de lande et d'océan, se sentit une pitié profonde au cœur pour ceux qui passaient là : les uns ayant souffert, arrivés presque à la fin de la vie, les autres y entrant à peine.

— Voyez-vous, c'est beau! dit-il, beau comme une belle œuvre d'art.

Robert aussi était ému.

Un silence absolu s'était fait dans la foule. La chanteuse ambulante se taisait. Des milliers de gens regardaient ces statues de saintes et ces bateaux portés solennellement, parmi les fleurs et les bannières, et les vieux loups de mer qui tâchaient de se redresser et de n'avoir plus cette allure, penchée vers la terre, des vieillards qui semblent chercher où y mourir.

— Les voici! fit tout à coup Robert d'une voix brève.

En face d'eux, de l'autre côté de la route où passait la procession, Darlot aperçut Lucy et Marie-Magdeleine, abritées sous un vaste parasol. Mad avait un air morne. Elle regardait le mouvement autour d'elle avec indifférence. Robert l'examina avec une attention passionnée. Il la trouva pâlie; il vit son abattement, et une grande joie lui fit battre le cœur; pourtant un doute subsistait en lui sur la cause de cette tristesse. Presque aussitôt, levant les yeux, Mad aperçut son mari; elle changea de couleur, ses paupières battirent nerveusement et, à la pression de ses doigts crispés sur le bras de Lucy, la jeune Anglaise se détourna, suivit la direction de son regard, aperçut les deux hommes.

Si cette première rencontre eût eu lieu en d'autres circonstances, les choses se fussent arrangées autrement. Mais Marie-Magdeleine eut le temps de se ressaisir, de dompter une émotion qui lui ôtait la faculté de raisonner et l'eût, d'un élan, jetée dans les bras de Robert.

Pendant que passait la procession qui les séparait elle pensa : « Ainsi donc il était venu. Il l'aimait assez encore pour être venu! Mais qu'allait-il s'ensuivre? Quelle solution lui apportait-il? Une seule était acceptable : celle qu'elle avait demandée en vain depuis plusieurs mois. »

La procession acheva de passer, donnant à Maud et à Robert le loisir de dominer leurs sentiments, de sorte qu'ils s'abordèrent avec une aisance factice, sur laquelle Lucy Hartley ne put rien préjuger.

— Vous venez pour quelques jours? demanda-t-elle à Robert en lui secouant la main. Vous avez sans doute donné l'ordre d'apporter vos bagages chez moi?

Robert répondit, en glissant un regard vers sa femme :

— Je ne sais pas encore si je pourrai rester ici. Provisoirement, j'ai laissé ma valise dans une auberge. Je n'ai pu trouver une seule voiture pour me conduire.

— Mais, vous en trouverez à présent! reprit vivement Lucy. Vous n'allez pas, j'imagine, rester à l'auberge?

Robert regarda encore Mad, d'un air sérieux. Elle rougit. Elle comprit qu'une explication définitive allait avoir lieu sans plus de retard. Elle eut peur, car elle se sentit à une minute grave. Elle n'eût pas cru que son mari eût gardé une telle attitude de défense. C'était à elle de décider si elle voulait qu'il vînt à la villa... ou de prononcer une séparation définitive. Cette incertitude lui fut intolérable; Lucy, de même, saisissant d'un tact aiguisé, les dessous de cette situation, voulut la dénouer au plus tôt.

— La fête, le bruit, le mouvement de la foule, tout cela me fatigue, et la chaleur est intolérable! Partons tout de suite, voulez-vous? Monsieur Le Clercq, vous acceptez au moins de dîner avec nous! Accompagnez Maud; elle vous montrera les coins les plus pittoresques de ce pays, et vous devez avoir mille choses à vous dire! Vous allez pouvoir reprendre l'école buissonnière que vous faisiez pendant votre voyage avec moi, vous vous rappelez? Je garde M. Darlot. Il me décrira ses impressions et les beaux sites qu'il a vus dans son excursion... A tantôt, Maud! Vous êtes toute pâle! Ne la faites pas marcher trop longtemps, monsieur! Ménagez-la. Elle est malade depuis quelques jours, cette pauvre petite *darling*.

La charmante femme s'éloigna avec un sourire et un regard encourageant à son amie. Marie-Magdeleine, dont le cœur battait à coups tumultueux, resta seule avec son mari, seule vraiment, malgré la foule où ils étaient. Robert, voyant l'intensité de son émotion, fut ému aussi. Il dit :

— Veux-tu que nous quittions cet endroit bruyant?...

Mad lui jeta un sourire pénible. Elle lui était reconnaissante qu'il ne lui eût pas dit « vous », comme à une adversaire.

Ils essayèrent de se frayer un passage dans la cohue compacte. Mais, de nouveau, le défilé de la procession qui revenait sur ses pas les arrêta, et ils durent le laisser passer une seconde fois.

Ensuite ils descendirent vers le village de Trégastel, et se trouvèrent bientôt dans des chemins rocailleux, des chemins de sable et de roches arides, brûlés de soleil, où poussaient de maigres herbes roussies et des ajoncs marins aux fleurs jaunes. Des groupes de gens du pays, des femmes en châles de nuances brutales, des hommes en large chapeau à rubans, les croisaient, se rendant au Pardon. Une claire sonnerie de cloches leur arrivait au-dessus de la lande.

Ils avaient éprouvé d'abord un très grand embarras à se retrouver seuls, mais la rencontre fréquente des paysans les rassurait, en éloignant la crise finale qu'ils redoutaient également, dans la vague intuition que leurs volontés allaient se heurter. Marie-Magdeleine dit, après un moment de silence :

— Mme Le Clercq?...

— Elle se porte bien; elle est très affairée en ce moment. Mme Charmon est revenue d'Angleterre; ma mère va fonder un hospice, une maison de santé, dans une propriété qu'elle possède au bord de la mer, non loin de Montpazier. Elle s'y intéresse beaucoup. Elle va y passer quelque temps pour installer cela. Je crois qu'elle y sera souvent à l'avenir. Tu sais à quel point ces œuvres la passionnent.

— Oui, c'est très généreux à elle! reprit Marie-Mad avec un hochement de tête pensif.

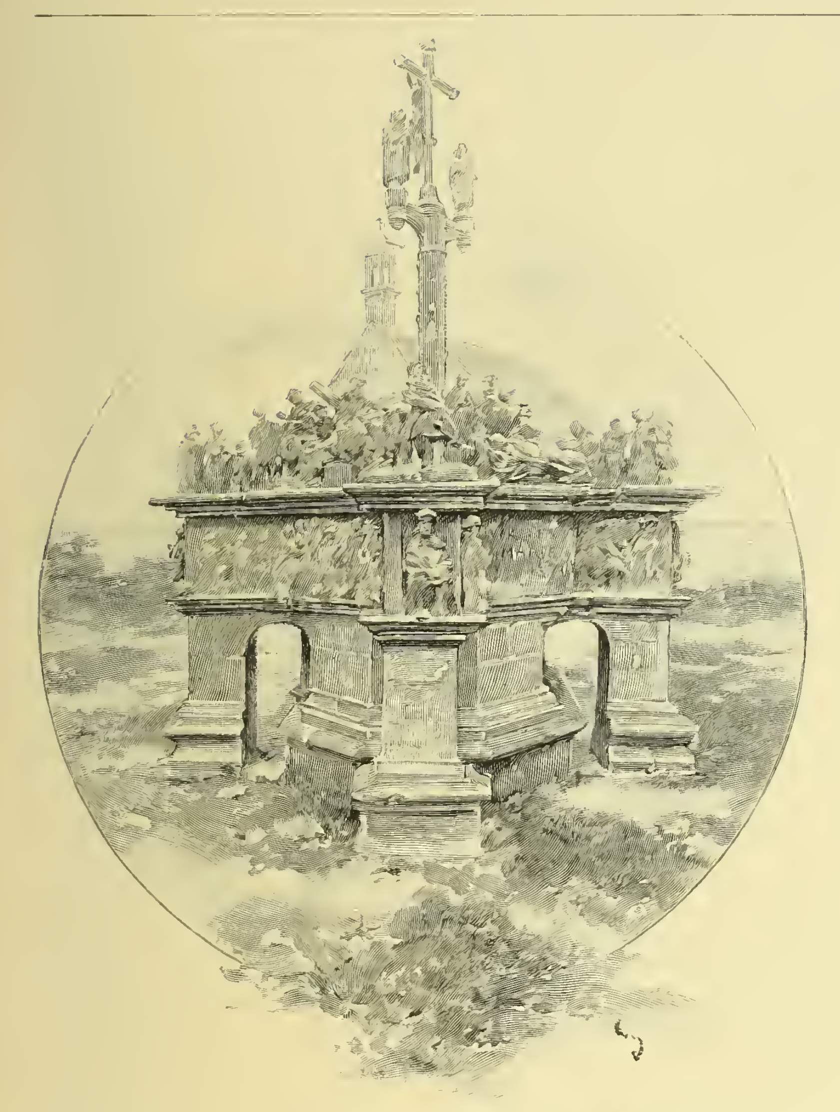
Elle se tut un instant; elle comprenait ce que voulait dire ceci. C'était une concession qu'on lui faisait; on lui promettait que sa belle-mère serait souvente absente de Montpazier. Mais elle était trop intelligente pour ne pas saisir tout de suite l'inanité de pareilles promesses. La vieille dame les gardait chez elle, comme avant. Elle fondait une œuvre supplémentaire! Elle s'en occuperait? Sans doute. Mais la liberté qu'elle laisserait ainsi à sa belle-fille était dérisoire. Il faudrait désirer son départ comme les écoliers désirent les vacances; sa présence à la maison rendrait l'intimité impossible et, durant son absence, elle saurait imposer à Marie-Magdeleine la sous-direction de tous les orphelinats, ouvroirs et œuvres auxquels elle était affiliée. Et c'est cela que Robert allait lui offrir!...

Elle eut un violent mouvement de dépit et de chagrin. Robert pensait sans doute que tout allait s'aplanir, que sa mère faisait là un suprême sacrifice en s'éloignant, de fait, de leur vie, et ne réservant que la clause orgueilleuse de son bon plaisir.

Mme Le Clercq avait su, exploitant habilement son empire sur l'esprit de son fils, lui faire admirer seulement son abnégation, et lui ne voulait pas voir combien le changement était illusoire.

*(A suivre.)*

---



et de sentences en langue bretonne, s'érigeait, gardé par une maison grise et carrée, surmontée d'une croix et d'une cloche ; des gamins aux pieds nus se précipitèrent en tendant la main.

— Comme ce pays est sec et aride! La blancheur de la route est aveuglante sous le soleil, remarqua Robert. Cela est d'une tristesse!

Peu après, les maisons du village montrèrent leurs toits bruns au bord de la route, derrière un mur bas bordé de mousses et fleuri de giroflées sauvages, une vieille, vieille église, aux tons gris d'argent qu'ont les pierres très anciennes, au clocher à jour, où l'on voyait suspendues trois petites cloches; devant la porte, un monument de granit rongé par le temps, bizarre cuve de pierre surmontée d'un dais porté par des pilastres ; cela était fruste, d'informes figures d'anges se devinaient encore aux corniches de l'entablement.

—Qu'est-ce que cela, un baptistère ? demanda Robert. Entrons.

Ils pénétrèrent dans le petit cimetière, fleuri de capucines et de corolles aux nuances gaies ; de minuscules pyramides marquaient les tombes; l'église avait des fenêtres trilobées, en ogive flamboyante, qui descendaient jusqu'à terre; sur son toit d'ardoises grises, un escalier de pierres étroites menait au campanile à jour, où pendaient les trois cloches. Ce n'était pas effrayant cette montée sans rampe, car tout le toit était très bas; il semblait qu'avec les siècles, l'église s'enfonçait en terre : déjà, son pied était enterré dans ce cimetière, où elle finirait par s'endormir toute, avec ses vitraux, son toit gris, parmi les braves gens qu'elle abritait de son ombre depuis de si longues années.

Le lieu était très solitaire; pas un bruit dans le village. Tous les habitants étaient au Pardon. C'est ainsi qu'il fallait visiter cet enclos paisible pour en apprécier tout le charme reposant. Robert et Marie-Magdeleine tournèrent autour de l'église, et la jeune femme saisit le bras de son mari avec un frisson de terreur.

A côté du porche d'entrée, une tourelle basse, coiffée d'un toit rond, à demi engagée dans la muraille, était ajourée en arcades qui en découvraient l'intérieur; là, un tas d'ossements humains

Mad baissa les yeux; des larmes de regret et de honte lui venaient à la pensée du carcan de fer où elle se trouvait prise.

— Cette propriété est très jolie, reprit Robert, loin de soupçonner le désappointement de sa femme. Tu la verras. C'est vaste. Il y a d'énormes bâtiments qui ont servi autrefois d'orangerie et de communs, que l'on va aménager en dortoirs et salles de travail; puis, un petit pavillon Louis XIII, où ma mère aura son appartement particulier. Il y a aussi un beau parc, dont les allées aboutissent à la grève. Saint-Hélier est un endroit ravissant, tout proche d'un joli village de pêcheurs. C'est plutôt sur la Rance, mais la mer est à quelque cent mètres. Nous irons, si tu veux.

— Oui, dit Marie-Magdeleine, le cœur serré à la pensée de l'indignation qu'éprouverait Robert si elle refusait ce qu'il considérait comme une immense concession.

Ils arrivèrent à une route large, ombragée de quelques arbres entre lesquels apparaissait encore la lande rocheuse et, au loin, la mer. Un bizarre calvaire, en forme de labyrinthe, orné de statues

un écroulement de crânes, de tibias, de petits os minces, de vertèbres. Un charnier. Les nerfs de Marie-Magdeleine vibrèrent. Elle ressentit une frayeur irraisonnée et puérile.

— Oh! Bob! c'est affreux! dit-elle en fermant les yeux.

En voyant l'émotion de sa femme, il songea qu'à cet instant ils pouvaient se parler à cœur ouvert.

Et c'est dans ce cimetière tranquille, devant ces tombes visitées seulement des abeilles, qu'il dit à Mad combien il avait souffert, depuis qu'il ne l'avait plus. Ne l'aimait-elle donc pas, qu'elle s'était reprise tout à fait et retirée de lui, complètement?

Les yeux fermés, Mad écoutait la voix adoucie de son mari. Ils restaient debout devant ces ricaneuses têtes de mort où, au fond des orbites creux, semblait être resté un regard. Robert cessa de parler. Alors, après un silence, Mad répondit :

— Mon Bob, tu sais que je t'aime, et que j'ai été aussi malheureuse que toi, plus malheureuse même!

— Il faut que cela prenne fin ! C'est absurde de gâcher notre bonheur comme nous faisons. On a si peu de temps à s'aimer, à être jeunes, à vivre !

Mad, frissonnant à la pensée évoquée par Robert en face de ce spectacle décourageant, dit :

— Ne restons pas là. J'ai peur.

Ils allèrent s'asseoir à quelque distance, sur le mur bas, parfumé de giroflées. Et Marie-Magdeleine ne fut plus effrayée, car elle ne vit plus que les tombes gaies, épanouies de capucines et de fleurs vivantes.

— Mad, reprit Robert gravement, je ne veux pas te dire tout le chagrin que j'ai eu depuis quelques semaines. Si tu m'aimes, tu dois en juger. Ce n'est pas pour vivre ainsi que nous nous sommes mariés. J'ai souffert de toutes façons. Il y a eu en moi des luttes très pénibles entre ma dignité et mon amour pour toi. Méchante Mad, je t'ai aimée davantage depuis que tu m'as rendu plus malheureux.

Elle posa sa main douce et fine sur celle de Robert. Cette muette caresse le bouleversa. Il continua d'une voix tremblante :

— Je ne te rappellerai pas ce que j'ai souffert quand tu es partie sans un élan d'affection, après une scène si pénible pour ma mère. Non, je ne pouvais pas croire que ma petite Mad allait me quitter ainsi, sur une froide poignée de main. J'ai écouté anxieusement la voiture qui t'emmenait; je suis resté derrière ma fenêtre, espérant comme un fou que tu allais revenir, que tu n'aurais pas le courage de t'en aller de cette façon-là. Et j'ai eu une si profonde déception quand j'ai compris que tu partais bien réellement!

— Moi, dans le wagon, j'ai pleuré, dit Mad.

Alors ils se turent un instant, songeant tous deux à ce qu'ils s'étaient fait souffrir, et savourant, avec une douceur triste, ce répit d'une heure qui leur était accordé. Là, ils étaient loin de la vie. Rien n'existait que leur amour; toutes les entraves sociales, il les avaient laissées derrière eux, mais ils savaient qu'elles existaient, qu'elles les étreignaient, qu'ils ne pouvaient pas rester longtemps ainsi, dans cette solitude calme où ils sentaient leur cœur; ils se rappelèrent leurs chères promenades à deux, dans les champs, lors de leur premier voyage. Ils étaient insouciants, alors. Depuis, des tristesses avaient passé sur eux, et, endeuillant leur tendresse, l'avaient rendue plus profonde.

De bien loin encore, les sons affaiblis, presque encore imperceptibles, des cloches du Pardon leur arrivaient, et ce bruit berceur accompagnait leur songerie.

En face de l'église, et enclosant le cimetière, un long bâtiment gris, percé de fenêtres grillées, allongeait une ombre violacée sur les tombes et les allées étroites. Un couvent de femmes. Une porte s'ouvrit; une religieuse habillée de laine blanche sortit, d'un pas silencieux et glissant, et marcha vers l'église. Mais cela ne troubla pas leur solitude; ils restèrent sur le vieux mur, leurs mains enlacées, et s'enfonçant dans leur attendrissement passager. Ce n'était pas quelqu'un, cette forme blanche et discrète... c'était seulement l'âme du petit cimetière, de la vieille église, qui apparaissait un instant à leurs yeux.

Ils la regardèrent disparaître sous le porche. Et Robert, comme s'il eût pensé qu'il fallait en finir, dit :

— J'ai eu, avec ma mère, avant mon départ, une sérieuse conversation. Comme nous, elle pense qu'il faut que cette situation change. Et cela est bien facile, ma chérie, entre des gens qui s'aiment. Je t'avoue que je n'ai pas compris pourquoi ta subite révolte. Toi, si charmante, si douce, tu es devenue cassante, comme si tu cherchais une brouille définitive. Ne revenons pas sur ce qui est passé. Ma mère m'a de nouveau offert de nous laisser sa maison; elle a insisté vivement pour cette combinaison, que j'ai repoussée.

— Inacceptable ! dit Marie-Mad. Pourquoi songer à des résolutions extrêmes, lorsque le moyen de tout arranger est si simple.

— Simple, à tes yeux, étant celui que tu désires ! répliqua Robert. Il faut cependant admettre aussi dans ses calculs les sentiments des autres, sentiments respectables entre tous. Ma mère nous aime.

Mad voulut encore parler. Il leva le doigt pour l'arrêter, et continua, haussant la voix :

— Elle nous le prouve. Elle nous aime d'une façon qui peut te déplaire : c'est malheureux! Mais on ne peut exiger de personne de changer sa nature. Elle nous le prouve, t'ai-je dit, d'une façon indiscutable. Puisqu'elle comprend que nous ne voulons pas accepter son sacrifice, puisqu'elle ne peut se résoudre à nous voir déchoir de ce qu'elle appelle notre rang, elle découvre un moyen de tout concilier.

Marie-Magdeleine avait retiré sa main de celle de Robert ; il lui sembla qu'un souffle froid passait

sur eux, qu'un nuage lourd assombrissait le radieux jour d'été.

— Elle va consacrer à la maison de santé qu'elle veut fonder la plus grande partie de son temps. Elle avait pensé, d'abord, à donner à l'œuvre une ferme que nous possédons près de Montpazier ; elle eût pu y aller chaque jour, et continuer d'habiter son hôtel. Mais elle a choisi Saint-Hélier, où il y a une maison d'habitation, un parc et des dépendances ; elle va s'y installer pour deux mois ; elle reviendra passer l'hiver avec nous, et durant la saison d'été elle y fera de nombreux voyages.

— Et nous restons chez elle? conclut Marie-Magdeleine.

Robert, sans répondre, la regarda :

— Il me parait aussi inconvenant d'accepter cette combinaison que de laisser Mme Le Clercq se dépouiller pour nous de sa fortune, ajouta la jeune femme. Est-il possible qu'elle supporte la vie commune avec moi en se disant que sa présence me gêne, et qu'il faudra qu'elle s'éloigne à temps réguliers, lorsque je serai trop fatiguée de contrainte? Cela est inadmissible !

Robert répliqua d'un ton offensé :

— Nous n'avons pas envisagé les choses à ce point de vue brutal. Tu as reproché à ma mère de ne pas te laisser assez libre ; elle essaie de te prouver qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour te rendre heureuse.

— Elle fait beaucoup trop. Je demande moins. Hélas! qu'elle nous laisse nous arranger à notre guise. Avons-nous besoin de luxe pour nous aimer?



Cet appel à son cœur ne fut pas entendu de Robert. Il avait été froissé de la façon dont sa femme recevait ses offres.

— Ceci est en dehors de la question! dit-il d'un ton d'avocat discutant un raisonnement. Il me paraît juste de ne pas heurter de front toutes les idées de ma mère. Elle redoute les commentaires de la ville.

— Quittons Montpazier!

Il resta stupéfait. Cette idée lui parut au-dessous de toute discus sion, quoique ce fût cependant le seul dénouement possible à la crise.

— C'est de la folie. J'ai là une clientèle ; que ferais-je ailleurs?

— Tu t'en créerais une en peu de temps. Ou bien, entre dans la magistrature! Ta mère a d'assez belles relations pour obtenir ta nomination de juge ou de substitut.

Il secoua les épaules avec impatience.

— Changer totalement le but de ma vie? non! J'ai mes habitudes, ma famille, mes amis, mes traditions, à Montpazier; j'y dois rester.

— Alors?... murmura Marie-Magdeleine avec découragement.

— Alors, il s'agit de montrer de ton côté un peu de cette générosité qu'a eue ma mère : n'exige pas que toutes les concessions viennent d'elle; fais-en aussi quelques-unes.

— En faire quelques-unes, c'est les faire toutes! Il n'y a pas de demi-remède à un pareil mal. Je ne refuse pas, Robert; je te prie seulement de réfléchir que la situation que l'on veut me faire est insoutenable. Ta mère et moi avons échangé des paroles telles que rien n'en peut effacer le souvenir. Elle n'oubliera pas que j'ai voulu repousser son autorité; je n'oublierai pas qu'elle m'a reproché mon manque de fortune. Quand on en est venu à de pareils procédés, la vie commune est impossible; tu dois l'avouer, absolument impossible, fût-elle coupée par des absences de quelques semaines!...

— Ah! ton but, alors, est de m'éloigner complètement de ma mère! riposta Robert, pâle et les lèvres serrées.

— Mon Dieu, non! dit Mad, de cette voix douce, qu'elle conservait dans les plus violentes crises, mon but est de nous épargner le recommencement d'une expérience pénible, et dont le résultat malheureux est certain d'avance.

Robert fit quelques pas, loin de Marie-Magdeleine, comme pour s'enlever la possibilité de lui riposter brutalement. Elle le regardait avec une lucidité singulière; elle comprenait que tout, entre eux, était brisé; elle voyait sa pensée, à lui : la conviction qu'elle était ingrate, qu'elle avait voué à Mme Le Clercq une antipathie invincible; le désappointement et la honte qu'elle ne l'aimât pas assez pour céder.

Si, elle l'aimait assez, même pour faire cela... si c'eût été la fin de la crise. Mais c'était un si pitoyable atermoiement! Elle savait si bien que les choses empireraient par une progression sûre et forcée, et que, dans quelques semaines, après des luttes cruelles, ils en seraient au même point qu'aujourd'hui.

Robert vint vers elle, et, d'un ton bref, posant l'ultimatum, déclara :

— Il est inutile de discuter plus longtemps ; la question se réduit à ceci : veux-tu revenir avec moi à Montpazier? Réfléchis avant de me répondre, Marie-Magdeleine! Songe bien qu'on n'a pas deux fois de pareilles conversations. Tu as une énergie de caractère que je ne soupçonnais pas; j'en ai aussi, moi! Je crois que, si tu m'aimes, tu dois accepter d'essayer au moins ce que je t'offre; il sera toujours temps, si décidément la vie en commun est impossible, d'arriver à nous séparer de ma mère. Je ne vais pas plaider ma cause; elle se résume en un mot : m'aimes-tu, oui ou non?

Mad, dans sa détresse, joignit les mains et dit :

— Si je t'aime, Robert? c'est affreux de me demander cela! Comme si tu pouvais en douter!

— Alors, tu consens?

Marie-Magdeleine se leva :

— Tu n'as pas le droit de poser ainsi la question, de me placer entre ma tendresse et notre malheur à tous deux. Et ne pourrais-je pas te parler de même, moi? Ne me préfères-tu pas ta mère? Mais non, je ne le dis pas, je ne fais pas cela! C'est abominable d'exiger ce qui est impossible, en concluant que je ne t'aime pas si je résiste.

Robert riposta d'un ton tranchant :

— Sans phrase, c'est un refus?

Elle resta muette, tant cette réplique fut dure et blessante.

— Bien, je m'y attendais. Je ne pense pas que vous ayez jamais eu pour moi autre chose qu'une légère affection, qu'on ne peut guère se dispenser d'avoir pour son mari, au moins pendant les premiers mois. N'attendez pas une autre proposition que celle que je venais vous faire. La situation reste toute entre vos mains. Lorsque vous voudrez revenir à Montpazier, vous y serez accueillie. A vous de voir si vous devez retourner chez votre père, y vivre d'une existence gaie, prendre rang parmi ces aventureuses personnes qui ont été longtemps votre société. Vous prendrez le parti que vous voudrez. Mais je sais, à présent! Vous venez de me prouver que vous ne m'aimez pas, que vous voulez seulement abuser de l'amour que j'avais pour vous. Vous vous en êtes jouée, d'ailleurs, avec trop d'aisance; et il faut que j'aie été bien niais pour en avoir pu douter un seul instant! Une femme qui aime son mari ne le supprime pas de sa vie, comme vous avez fait délibérément depuis des semaines.

Il s'arrêta, tremblant de colère. Il attendit une réponse qui ne vint pas.

Anéantie, désespérée, Marie-Magdeleine se tordait les mains, sans prononcer une parole et regardant devant elle, comme n'osant le regarder, lui.

Alors, pris d'une sorte de rage, il partit à grands pas, sans retourner la tête pour revoir encore sa femme assise sur le petit mur brûlé de soleil, et qui, elle non plus, ne se retourna pas, et resta immobile, contemplant d'un œil vague, dans une pensée confuse, le clocher de l'église, à travers lequel resplendissait le ciel bleu.

Un son lent, une voix profonde et grave vinrent frapper son oreille; elle s'éveilla de sa songerie avec un léger frisson; elle se leva ; ses jambes tremblaient, elle fut forcée de rester assise encore un moment. Elle écouta l'orgue résonner à travers les murs épais de l'église. C'était une harmonie vague et puissante, lente comme une prière, assoupissante et calmante aussi. Elle songea à la religieuse blanche qui avait traversé leur chemin. C'est elle qui jouait là. Elle eut une vision d'une vie décolorée et paisible, entre ces quatre murs



gris, derrière cette église de village. Pas de crise : une paix divine, un sommeil d'âme et de cœur; une mort, en attendant la mort. La paix! le repos! de quelle ardente passion elle appela ces deux bonheurs dont elle avait soif. Ne plus penser, ne plus aimer, ne plus souffrir!... Elle ferma les yeux, et des larmes lentes glissèrent à travers ses cils baissés.

Le son de l'orgue émouvait l'air paisiblement. C'était une succession d'accords, une harmonie qui versait du calme et de l'apaisement dans cette chaude soirée d'été. La vieille église prenait une voix et chantait un angélus de repos et de quiétude; les fleurs allaient dormir, et les tombes, et les pierres grises. La blanche religieuse, l'âme de ces choses, priait par cette voix diffusant des pensées pures comme de la clarté...

Marie-Magdeleine parvint à se tenir debout; elle marcha vers l'église; elle revit, sans frissonner, l'ossuaire effrayant; elle pénétra sous la voûte du porche, sombre et profonde ; elle eut un mouvement de recul : une chose affreuse était là; communiquant avec le charnier, une baie était percée; une tête au large rire béant, aux yeux pleins d'un effrayant regard absent, avait roulé sur le rebord du mur, et semblait de ses longues dents mordre la pierre verdie. Au-dessus de la porte, cette inscription latine : *Hodie mihi, cras tibi.* « Aujourd'hui moi, demain toi ».

Marie-Magdeleine eut un geste découragé. Ah! qu'importait de vivre ou non. Qu'allait être sa vie, à présent? Pire que la mort.

Elle entra; l'église basse, enfouie un peu sous terre, suintait intérieurement une humidité de caveau; le jour s'y faisait verdâtre à travers les verrières décolorées. Des pavés rouges, inégaux et brisés; de misérables bancs de chêne fruste, aux angles incléments. Sur l'autel pauvre, des statues violemment coloriées; dans le chœur, des tabourets de velours rouge. Là, devant un harmonium, elle vit la sœur qui jouait. Toute la lumière du soleil couchant se concentrait en ce point, à travers une fenêtre oblique. Cette femme au visage décoloré, aux vêtements blancs, s'essayant à quelque accompagnement de plain-chant, avait l'air d'une sainte Cécile.

Marie-Magdeleine, le cœur défaillant, la tête vide, prise d'un vertige et d'une faiblesse, la regarda un moment. La sœur pressentit quelqu'un près d'elle; elle se retourna; et, surprise, vit l'effarement, l'angoisse, la souffrance de ce jeune visage.

Elle s'approcha :

— Est-ce que vous êtes malade, madame?

Sous ce regard de pitié, le cœur de Marie-Magdeleine se dilata. Sans pouvoir dire une parole, sans pouvoir arrêter l'expansion d'une douleur atroce, elle éclata en pleurs. Elle se laissa emmener vers la sacristie, installer sur un fauteuil de paille; elle parvint enfin à se ressaisir assez pour retenir ses larmes.

— Excusez-moi, balbutia-t-elle, encore secouée de sursauts nerveux... Un moment de malaise. Je suis confuse.

— Vous avez un chagrin? interrogea la sœur d'une voix doucement impérieuse, habituée à ordonner la confiance et à distribuer des conseils.

Cette sorte d'autorité ne déplut pas à Marie-Magdeleine. Après sa crise elle se sentait brisée, dans un anéantissement de volonté absolu; redevenue docile comme une petite fille, elle murmura :

— Oui. J'ai un grand chagrin.

La sœur regarda sa toilette, comme pour constater qu'elle n'était pas en deuil; le chagrin devait donc être moins sérieux qu'elle ne pensait. Mad comprit :

— Si, j'ai perdu quelqu'un que j'aime. Perdu autant que s'il était mort.

La religieuse se raidit un peu devant cette femme jeune et jolie, qui venait de perdre quelqu'un qui n'était pas mort; mais son visage tranquille, ses yeux gris ternis par l'âge, ses rides, ses mains vieillies, avaient gagné la confiance de Marie-Mad. Il lui sembla rencontrer une sage affection maternelle, qui se trouvait à point pour la consoler. En quelques phrases, elle dit ses dissentiments de famille, et que son mari ne l'aimait plus, et qu'il venait de la quitter avec des paroles de rancune.

La sœur écouta cela avec le calme impassible d'un être sorti de la vie; elle comprenait très peu ces complications; elle était hors du monde depuis trop longtemps. Elle n'en voyait qu'un très petit angle, et loin des passions et des luttes du cœur, elle avait soigné des malades, fait la classe à des petites filles; elle avait vu partout l'obéissance, la résignation à ce qui est inévitable.

Elle dit gravement :

— Ces chagrins, vous vous les forgez. Pourquoi ne voulez-vous pas vous soumettre à votre mari et à votre belle-mère? Lorsque j'avais votre âge, j'étais novice et j'obéissais; je n'ai jamais pensé à me révolter. Il est juste de s'humilier; il faut dompter son orgueil. J'ai soixante ans, et j'obéis à ma supérieure, qui est bien plus jeune que moi.

Marie-Magdeleine la regarda, désappointée. Etait-ce une situation identique? La sœur ne comprenait pas.

Cependant, elle écouta docilement cette voix lente et douce lui donner les encouragements banals et les sentences que l'on ferait à une enfant insoumise. Elle comprit son erreur, et qu'elle s'était adressée à un être très loin, à une femme rendue tellement différente d'elle-même par quarante ans de vie religieuse, qu'elles devaient s'entendre aussi peu que si elles n'eussent pas parlé la même langue. Elle jeta un regard découragé sur le mobilier pauvre de cette sacristie de village : quelques chaises de paille; un grand crucifix; des armoires de chêne, dont l'une, entrouverte, laissait voir la mousseline blanche d'un surplis. Tout cela pourtant avait un air de douce tranquillité,

apaisante à l'âme; mais que signifiait cette voix, déversant de lentes et monotones paroles, dont pas une, partie du cœur, n'arrivait à l'émouvoir?

Il y eut le grêle son d'une cloche. La religieuse se leva et dit :

— C'est l'office du soir; il faut que je rentre à la maison.

Marie-Magdeleine la suivit à travers l'église, la regarda s'incliner une minute devant l'autel, et, sous le porche, la remercia sans conviction. La sœur effleurant de ses doigts sans émotion la main que lui tendait Marie-Magdeleine, conclut par cette phrase, dite de la même voix inaccentuée :

— Il faut offrir tous vos chagrins au bon Dieu.

Mad s'éloigna, plus triste qu'avant, comme si elle venait de perdre un sujet de consolation qui lui manquait subitement. Ah! quel vide elle avait trouvé en ces banales paroles, dictées par une pure charité, sans compassion. Et que cette femme, trop au-dessus d'elle, en était loin. Pas une parole qui l'eût touchée! Et combien cela eût été facile, pourtant!...

Lucy Hartley et Darlot gagnèrent promptement la lande, du côté de l'Océan. Après avoir descendu une route dallée de granit, creusée dans la pierre et bordée de roches, ils traversèrent les larges étendues semées d'ajoncs et de bruyères où René s'était égaré la première fois qu'il était venu en ce pays; la maison blanche du sémaphore resplendissait d'une clarté brutale sur le bleu vert de la mer.

Darlot conta ses sensations lors de sa première excursion, l'impression inoubliable qu'avait faite sur lui cette steppe brûlée et morne.

— Il y a surtout une roche, en forme de galère antique, où je me suis assis pendant longtemps. C'est de là que je vous vis, fort loin. Allons-y, voulez-vous?

Ils l'aperçurent dressant, parmi les touffes de plantes grises, sa haute carène fruste et puissante. Ils allèrent là ; Darlot donna la main à Lucy, pour lui faciliter l'escalade, et tous deux, assis commodément, respirèrent l'air frais qui leur venait du large.

L'église de la Clarté leur apparaissait très nette encore, et le son de ses cloches leur arrivait, à peine affaibli par la distance. La lande était déserte; mais, sur la route qui, de là, semblait un étroit lacet blanc tombé dans la bruyère rousse, ils voyaient des groupes passer, se diriger vers le village. Lucy après un instant de silence dit :

— Je suis tourmentée de ce qui va résulter de tout ceci.

René, lui, ne songeait qu'à trouver le courage de lui parler; il la regarda d'un air étonné.

— Oui, je pense à Mad. C'est très inquiétant; son mari est un homme si réservé d'apparence que l'on ne devine guère ce qu'il éprouve.

— Je ne l'aime pas, dit Darlot.

— Moi, je réserve mon opinion. Nous ne le connaissons pas. Je l'ai vu charmant, pendant le court voyage que nous fîmes ensemble pour venir ici, et je crois qu'il aime réellement Mad.

— Pourquoi, alors, la laisse-t-il sous l'autorité insupportable de M^me^ Le Clercq?

— Je m'étonne qu'un Français me fasse une telle question...

— Comment! un Français?

— Sans doute. Vous avez, en France, un sentiment de la famille poussé beaucoup plus loin que nous ne l'avons chez nous. Nous nous aimons tout autant que vous pouvez vous aimer, mais avec plus d'indépendance. Chacun suit sa voie, sans s'inquiéter beaucoup de ses père, mère, frères ou sœurs. Tenez, nous sommes huit enfants chez moi; les cinq garçons, aussitôt qu'ils ont eu fini leur instruction, se sont tirés d'affaire tout seuls; deux sont dans la marine, deux dans le commerce, un s'en est allé dans l'Inde, faire de l'exportation. C'est le plus jeune. J'étais à la maison lorsqu'il partit. Ma mère s'occupa de ses préparatifs, car elle l'aimait beaucoup. Le moment de la séparation venu, on l'accompagna seulement jusqu'à la porte de la maison; ma mère l'embrassa, mon père lui serra la main, et nous ne nous penchâmes pas même à la fenêtre pour le voir plus longtemps. En France, vous allez jusqu'au bateau, et ce sont des pleurs, des embrassements, un désespoir... Nous nous aimons, cependant, mais avec moins d'expansion. Nous fûmes très heureux d'apprendre que James, qui avait eu une maladie de foie, n'en était pas mort, et espérait s'en remettre tout à fait.

Darlot, songeant à la tendresse maladive qu'il avait eue pour sa mère, pour sa sœur, à l'agonie de douleur qu'il avait ressentie en les perdant, écoutait cela, avec la sensation de n'être qu'une femmelette nerveuse.

— Vous devez nous considérer comme des êtres d'une sensibilité exagérée et enfantine?

— Mais non! Vous vous placez à un autre point de vue, voilà tout! Votre éducation vous prédispose à cela, comme la nôtre nous donne davantage le sentiment personnel.

— Le sentiment personnel, cela pourrait s'appeler l'égoïsme, car, en somme, je ne puis guère admettre cette facilité de séparation. Cela est la désorganisation de la famille.

— Pas du tout. La famille, telle que vous l'entendez, existe entre le mari et la femme et entre eux et leurs enfants tant que ceux-ci ne sont pas d'âge à réclamer leur liberté.

— Oui et quand les oisillons ont des ailes, ils en profitent pour s'en aller; ils abandonnent les vieux et ne reviennent plus.

— Si ils reviennent, on les accueille avec plaisir, et les vieux, comme vous dites, n'éprouvent nullement le besoin de les avoir toujours.

— Vous avez deux sœurs? interrogea Darlot.

— Louisa et Mary. Louisa s'est mariée, elle vit en Ecosse, elle a des enfants; nous ne l'avons pas revue depuis très longtemps. Mary s'occupe de questions sociales. Elle fait des conférences, elle

écrit. Elle parle très bien. Je l'ai entendue une fois. Oh! cher monsieur, n'allez pas vous figurer quelqu'une de vos parleuses de meeting! Ce n'est pas cela du tout; ma sœur est une lady. Elle a de hautes relations mondaines; il lui a plu de s'adonner à des études politiques, elle l'a fait en gardant son rang. Chez vous, la femme bien élevée à horreur de la publicité, et reste obstinément éloignée de toute lutte de ce genre; en Angleterre, il n'en est pas de même, quoique nous soyons bien distancées par les Américaines! Cela tient à ce que notre instruction est beaucoup plus forte que celle des Françaises.

— Enfin, votre mère a encore une de ses filles près d'elle.

— Oh! non. Ma mère habite dans le Nord une petite ville du comté de Durham; Mary réside à Londres la plupart du temps; elle a un appartement et une installation à elle. Moi, de même. Je vais voir ma mère, à chaque fois que je rentre en Angleterre. Mais je voyage beaucoup, vous savez.

Tout cela déconcertait excessivement Darlot. Cette famille émiettée aux quatre vents du monde, ces gens qui trouvaient si simple de vivre loin les uns des autres lui inspiraient une sorte d'antipathie, à lui qui aimait ses amis, éprouvant une peine à être séparé d'eux.

Miss Hartley le vit pensif :

— Je heurte toutes vos idées! reprit-elle en souriant.

René la regarda un instant, avec plusieurs pensées contradictoires, qui tour à tour le poussaient à parler ou à se taire. Enfin, il prit brusquement sa résolution; et, sans la moindre phrase préparatoire, il dit :

— Me voulez-vous pour mari? Je vous aime; vous avez bien dû le voir.

Lucy Hartley demeura calme à le regarder aussi. Elle ne paraissait pas du tout déconcertée, ni de l'inattendu de la demande, ni de la démarche en elle-même. Et à peine eût-il parlé, René se sentit tranquillisé. Il avait bien fait d'agir.

Il ajouta, ému, mais très maître de lui :

— Oui, je vous aime sincèrement; et je ne pourrais plus ne pas vous aimer; devinssiez-vous laide et infirme, ce serait de même; j'aime votre intelligence et vos idées, autant que vos yeux ou votre bouche. Vous pensez comme moi sur beaucoup de sujets. Vous avez plus d'énergie, à vrai dire. Et c'est là ce qui m'effraie. M'estimez-vous assez pour dire oui? J'ai peur que vous ne me méprisiez un peu, pour ma nervosité, pour ma faiblesse de volonté; et je ne vous promets pas de changer, je vous tromperais; cela n'est pas en moi. Peut-être, aussi, me trouverez-vous trop vieux! Je suis une espèce de ruine qui a l'air de se tenir encore debout, mais je ne me dissimule pas que je suis très peu attrayant.

Le sourire de Lucy s'accentuait en l'écoutant plaider sa cause d'une si étrange façon, faire ressortir avec loyauté tout ce qui pouvait lui nuire.

— Vous êtes jeune, et forte de volonté et d'intelligence; ce pourrait être pour vous une souffrance d'avoir un mari si dissemblable. Ne répondez pas tout de suite. Réfléchissez bien. Je n'ai pour moi que de vous aimer; ce n'est peut-être pas suffisant!

— Les objections que vous me faites n'existent pas, dit Lucy. Tel qu'il est, j'estime votre caractère; vous me plaisez. Seulement, il y a une chose à quoi vous ne pensez pas, qui m'est plus précieuse que tout, c'est ma liberté, mon indépendance de vie. Ne me dites pas que vous me la laisserez, ce serait inadmissible. Je ne veux pas que mon mari, si j'en ai un jamais, se soumette à toutes mes volontés : je ne l'estimerais pas.

— Mais nos deux volontés peuvent s'entendre sans s'opprimer mutuellement. Je crois avoir les mêmes goûts de voyage et de changement que vous avez vous-même.

Lucy hocha la tête :

— Il n'y a pas que cela seulement! c'est toutes les actions de chaque jour, que j'accomplis sans contrôle, sans avoir à me préoccuper de l'opinion de qui que ce soit.

— Cependant, cette absolue indépendance a son revers, puisqu'elle provient de votre isolement. Ne vous manque-t-il pas, toute ferme d'esprit que vous êtes, la sensation d'une tendresse qui vous entoure, de quelqu'un à aimer et qui vous aime? car l'affection que l'on peut avoir pour des frères et sœurs que l'on n'a vus que durant leur enfance doit être très calme! Aimer, tout est là. C'est un bonheur de sacrifier ses goûts et ses préférences à un être aimé. Ne plus être seul dans le monde! Sentir que votre vie ou votre mort importent à quelqu'un; sentir que l'on est nécessaire au bonheur d'un autre. Si l'on n'avait pas le désir d'aimer, évidemment on ne penserait pas à aliéner sa liberté au profit des caprices d'un commensal.

Cet argument rendit Lucy pensive.

— La question se réduit à savoir si vous pouvez m'aimer! continua-t-il. Alors, tout s'aplanit. Cela est si aisé, de se complaire mutuellement. Je vous disais que j'ai vos goûts de voyage et de changement? Oui, maintenant que je vous aime! Avant, je préférais le repos, tout départ m'étant pénible comme un arrachement. J'ai l'âme mélancolique. Il ne m'arrive pas de quitter ma maison, de m'éloigner d'un ami, sans un serrement de cœur, un doute si ce n'est pas la dernière fois que nous nous voyons. Mais, du moment que je ne vous quitterais pas, je ne quitterais rien. Avec vous, que je vive en Finlande ou en Tunisie, je ne m'éloigne pas de ce qui me touche au cœur. C'est un sentiment très envahissant.

— Et dangereux, dit-elle, émue réellement de ses paroles. C'est placer toute sa vie sur un être mortel.

(*A suivre.*)



— N'éveillez pas la possibilité de la séparation définitive, dit-il en pâlissant d'angoisse. J'ai souffert déjà de déchirements pareils; c'est affreux! Sans doute, les gens qui n'aiment pas sont beaucoup plus heureux; ils ne s'intéressent qu'à leur personne; mais ils ne se sentent pas exister, non plus. Leur félicité est toujours négative; ils ignorent le bonheur d'aimer, de se dévouer, d'être utiles à quelqu'un. Je préfère encore souffrir. Etre insensible comme ces roches, comme ces brins de bruyères! Et encore, il ne m'est pas prouvé qu'il n'y a pas dans ces choses un vague commencement de sensation! Les fleurs doivent aimer le soleil; elles meurent de son absence... Lucy! Réfléchissez, ne me répondez pas encore, si vous avez une hésitation. Je n'ai à vous offrir que ceci : Je vous

xi. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

aime. Si vous pouviez m'aimer, vous seriez plus heureuse que vous ne l'êtes. L'isolement n'est pas bon!

Alors, après qu'il eut parlé, un long silence régna entre eux. La brise de mer, apaisée, avait à peine la force de courber la bruyère et de faire frissonner les jeunes fleurs odorantes des ajoncs. Les cloches de la Clarté s'étaient tues.

Le soleil baissait en mer, inondant le ciel et l'eau d'une large lueur pourpre. De très légers nuages cuivrés s'amoncelaient; un rayon lumineux, dansant sur la crête du flot, arrivait de l'horizon, et semblait une moire d'or répandue sur l'eau bleue. Un immense apaisement tombait du ciel, montait de la mer, enveloppait toutes choses. Un sentiment de quiétude et de sérénité emplit les deux cœurs qui venaient de s'ouvrir l'un à l'autre. Ils eurent la sensation de légèreté, d'éloignement de la terre, des mouettes et des hirondelles qui s'envolaient très haut; le calme suprême de la nature, qu'ils aimaient passionnément, les pénétra; ils crurent qu'elle les aimait aussi, qu'elle était leur confidente, qu'elle les écoutait s'unir pour toujours, et qu'elle les approuvait. Lucy, sans une parole, tendit la main à son ami... Il l'emprisonna dans les siennes.

Ils restèrent longtemps encore sans se rien dire, parce que des mots n'eussent pas suffi à exprimer ce qu'ils ressentaient. Puis, elle eut un léger frisson, car, de nouveau, la brise fraîchissait avec le soir tombant.

— Descendons! dit René, vous avez froid.

Ils reprirent terre. Lucy demanda :

— Venez-vous ce soir? Nous lirons le *Songe d'une Nuit d'Eté*.

— Oh non, pas ce soir. Il n'y a pas de poésie écrite qui vaille ce que j'ai dans l'âme. La poésie est inférieure. J'ai besoin d'être seul. Je resterai sur la grève une partie de la nuit. Je reviendrai ici. A demain!

Ils se donnèrent encore la main; et Darlot, passant son bras sur les épaules de Lucy, l'approcha de lui et l'embrassa. Puis, ils se séparèrent et s'en allèrent chacun de son côté...

Lucy reprit d'un pas lent le chemin de sa maison. Elle ne voulait pas penser; rêver, tout au plus, se laisser glisser à une lente songerie très douce, au souvenir de l'heure exquise qui venait de s'écouler. Il les faut goûter entièrement, ces heures trop rares de bonheur absolu. La tristesse et le malheur guettent les gens heureux et leur laissent peu le temps de jouir.

En approchant du village, sur la route sablonneuse encastrée dans la roche, elle vit venir à elle un homme qui marchait d'un pas pressé. Elle sortit de sa rêverie. C'était Robert Le Clercq. Il allait très vite, de l'allure d'un homme qui s'enfuit. Il la reconnut, et dit d'une voix altérée :

— Je sors de chez vous. Je voulais vous voir avant de partir...

— Avant de partir? Comment, vous partez? Ce n'est pas possible!...

— Je pars... Je pars tout de suite. S'il y avait un moyen d'être à Montpazier sur l'heure, je le prendrais, dit-il avec une sorte de fureur concentrée, en décapitant du bout de sa canne une touffe de coquelicots.

Lucy, brusquement tirée de son propre bonheur par le drame qu'elle pressentait, dit, reprenant son sang-froid et sa fermeté d'esprit :

— Il n'y a pas de train ce soir. Vous ne pouvez partir que demain. Voulez-vous me dire ce qui se passe?

La nature concentrée de Robert répugnait à toute confidence; il était inaccessible d'ordinaire, et avait une pudeur à montrer l'intimité de son âme; mais, en ce moment, il souffrait trop; son irritation et son chagrin étaient trop violents pour qu'il pût se contenir. Il avait une réelle estime pour la femme qui lui parlait, et dit :

— Tout est fini entre elle et moi; elle ne m'aime pas; elle ne m'a jamais aimé, j'en ai la preuve. Penser que j'ai été assez fou pour venir ici, espérant la ramener!... Je ne pouvais pas croire à une pareille indifférence; mais elle est sèche et dure comme ce morceau de pierre.

Il frappa violemment de sa canne un bout de roche qui bordait la route. Lucy, sans relever l'accusation portée contre Mad, répéta :

— Voulez-vous me dire ce qui s'est passé? Mais, rentrons chez moi.

— Non; elle va y venir elle-même, et je ne veux plus la voir. Ce qui s'est passé, vous vous en doutez. Elle refuse de revenir avec moi à Montpazier.

Lucy regarda son interlocuteur très attentivement :

— Est-ce bien *avec vous* qu'elle refuse de revenir?...

Il eut un geste de colère.

— Ah, oui! J'oubliais que vous épousez sa querelle; elle vous aura conté toutes les indignes persécutions que lui fait subir ma mère, n'est-ce pas? Elle s'est posée en victime?

— Pas du tout! déclara Lucy avec la plus grande tranquillité. Mad est très renfermée, sous son apparent abandon. A peine m'a-t-elle laissé entrevoir qu'il y avait eu quelques désaccords entre Mme Le Clercq et elle. Mais j'ai deviné le reste. Cela m'était facile, ayant, pendant mon séjour à Montpazier, pu observer moi-même l'état des choses. Je crois même vous avoir parlé très sérieusement à ce sujet. Oh! ajouta-t-elle, le voyant faire une moue d'impatience, ne me croyez pas assez maladroite pour vous reprocher de ne pas m'avoir écoutée alors, ou pour me vanter d'avoir prévu ce qui arrive : j'en suis très désolée, hélas! Voyons, dites-moi bien, je vous en prie, les détails de ce qui vous divise.

— Ah! ce qui nous divise, c'est que j'ai épousé une fille dont l'éducation n'a pas été assez solide pour lui donner des principes. Elle veut exiger

tout des autres et ne rien donner en échange! Ce qui nous divise, parbleu! c'est qu'elle ne m'aime pas. Elle a en moi un mari riche et en belle situation, c'est tout!

— Vous êtes très en colère, répliqua Lucy Hartley avec son bon sens net. Calmez-vous. Tâchez de me renseigner. Je pourrai peut-être vous être utile. A quoi vous sert-il de vous indigner contre elle, de vous surexciter vous-même? Si elle ne voyait en vous qu'un mari riche et que votre situation, elle retournerait à Montpazier, elle se soumettrait au joug de sa belle-mère; sa révolte prouve son désintéressement.

— Vraiment! dit-il d'un ton railleur. J'étais sûr, d'ailleurs, que vous lui donneriez raison!

— Je ne donne raison à personne; je vous prie de me raconter ce qui vient de se passer entre vous.

Il le lui dit, entrecoupant son récit d'exclamations de colère, et prêtant à Marie-Magdeleine les plus détestables sentiments. Miss Hartley l'écouta, de grand sang-froid, sans l'interrompre. L'exaltation de cet homme, si réservé d'ordinaire, l'émut un peu. Elle comprit qu'il était touché surtout dans sa tendresse pour Mad. En toute sincérité, il avait cru pouvoir, au nom de son amour, demander cela; il concluait qu'on ne l'aimait pas, puisqu'on refusait..

— Vous êtes très agité ce soir, reprit-elle. Cette affaire est si grave, que vous ne devez rien décider à la légère. Laissez-vous, à tous deux, quelques heures de réflexion. Revenez demain matin.

— Non. C'est fini, irrévocable! Elle m'a opposé une indifférence glaciale; rien n'a pu l'émouvoir. Si vous l'aviez vue, immobile, assise devant moi, sur ce mur, ne me regardant même pas! Je partirai demain matin; je regrette de ne pas pouvoir le faire à l'instant.

— Je n'admets pas cette précipitation, reprit fermement Lucy. Vous vous laissez en ce moment emporter à un accès de fureur indigne d'un homme intelligent; vous vous excitez par des imprécations et des accusations exagérées. Mad n'est pas ce que vous dites. Je la connais. J'ai beaucoup d'amitié pour elle; et je vous prie de croire que je n'aime que des gens que j'estime. Si elle était la vile petite intrigante que vous prétendez, ni vous, ni moi ne l'eussions jamais aimée. Tout ceci est très attristant; mais il y a certainement une solution possible encore; tandis que, si vous vous obstinez à partir sans autre entrevue, c'est un malheur définitif. Après cette séparation, rien, entendez-vous, rien ne peut la rapprocher de vous.

— Qu'elle s'en aille! qu'elle reprenne la vie qui lui plait, avec les amis de son père. C'est cette bohème qu'il lui faut! D'honnêtes gens tranquilles ne pouvaient lui suffire!

Lucy, avec un léger agacement, de le voir si fermé à ce qu'elle pensait être le bon sens, l'entraîna loin de la route, où déjà plusieurs passants les avaient frôlés et avaient pu voir l'agitation de Robert. Dans la lande coupée par le chemin, il y avait des roches plates et moussues où l'on pouvait s'asseoir.

— Venez là, et causons raisonnablement, si c'est possible. Vous ne voulez pas revoir Mad?

— Non.

— Vous allez repartir comme cela, tout seul, en vous disant que c'est fini à tout jamais, et ce qu'elle deviendra vous importe peu?..:.

Robert serra les poings et, avec une incroyable expression d'obstination, resta muet. Alors, Lucy perdit patience; mais son indignation fut une indignation calme, froide et bien d'aplomb: une indignation de personne sensée, qui lui fit dire crûment des choses dures d'un ton aisé.

— Si vous agissez ainsi, je vous considérerai ou comme un fou ou comme un mauvais homme. Laissez-moi parler, vous me répondrez après. C'est moi qui vais plaider pour Marie-Magdeleine, et franchement. Vous vous croyez très généreux parce que vous l'avez prise sans fortune. Idée mesquine; puisque vous la vouliez, c'est à vous que vous pensiez, non à elle. Elle ne vous doit rien. En l'épousant, vous vous êtes engagé à l'aimer, à la protéger. Vous avez manqué à votre parole. Vous l'avez aimée pour vous seulement, en égoïste, prenant d'elle ce qui vous plaisait, ne vous inquiétant ni de son caractère, ni de ses goûts, ni de ses aspirations; au lieu de la protéger, vous l'avez voulu soumettre à un despotisme insupportable, et que, moi qui vous parle, je n'eusse pas subi huit jours, même pour complaire à un homme que j'eusse aimé! Vous lui avez, en tout et toujours, préféré votre mère; vous n'en aviez pas le droit. En vous mariant, vous deviez assurer à votre femme sa liberté et son indépendance; il est inique d'espérer la contraindre à l'anéantissement de toutes ses préférences, de toute sa volonté, de toute sa dignité. Et, jusqu'au bout, vous persistez! Vous lui apportez une dérisoire combinaison. Est-ce qu'elle pouvait l'accepter? Est-ce que ce n'était pas la vie passée qu'il allait falloir recommencer? Mad ne vous demande pas de luxe, elle vous demande la liberté de vivre tranquille. Oui! elle a bien fait: elle a eu le courage de résister à sa tendresse pour vous, de tenir bon, de préférer l'abandon et l'incertitude de l'avenir à une situation humiliante! Je l'en estime davantage. Et votre fuite en ce moment, votre résolution de l'abandonner, sont inqualifiables. Après l'avoir prise par un caprice, après avoir reconnu qu'au lieu de n'être qu'une jolie poupée, elle est une femme qui a un caractère et un cœur, vous la laissez là! Qu'elle devienne ce qu'elle pourra, que le monde l'accuse d'indignité, que son père la repousse, qu'elle arrive peut-être à devenir une déclassée, peu vous en chaut! Vous vous guinderez dans votre intégrité d'homme sage, et vous n'aurez aucun remords.

Robert tressaillait à chacune de ces phrases,

incisives et cinglantes comme des coups de fouet; s'il eût eu un homme devant lui, il l'eût souffleté. Il enfonçait ses ongles dans les paumes de ses mains, et se mordait les lèvres pour ne pas répondre. Et pourtant, dans sa fureur d'être ainsi traité, il admirait l'attitude courageuse de Lucy Hartley. Des choses étaient peut-être vraies, dans ce qu'elle disait; mais il n'en gardait pas moins l'absolue conviction de l'indifférence de sa femme, et cela l'endurcissait.

— Très tranquillement j'ai supporté vos paroles. Ma réponse est : Je pars. Elle a refusé, sans discussion, de me suivre; elle-même a choisi la séparation, c'est bien. Si elle veut revenir chez moi, je l'accueillerai.

Lucy Hartley respira fortement et, après un silence, reprit :

— Je ne voudrais pas être dans la situation de votre mère.

— Ma mère a montré une générosité au-dessus de tout éloge!

— La plus élémentaire était de consentir à ce que voulait sa belle-fille. Mais je ne discute pas cela. Je dis seulement qu'elle va se trouver en un très embarrassant cas de conscience. Lorsque vous lui direz qu'entre elle et Maud, c'est elle que vous choisissez, que pourra-t-elle répondre? Admettra-t-elle que vous chassiez votre femme pour continuer de vivre en fils soumis? Je suis curieuse de savoir ce qu'elle fera!

Robert riposta sèchement :

— Ma mère, en toute circonstance, agira bien. Je vous prie, mademoiselle, de ne pas mêler son nom à cette discussion.

— Sa personnalité est trop au fond de la question pour qu'on puisse l'en écarter.

— Alors, brisons là! s'écria le jeune homme exaspéré. Aussi bien, cette conversation ne sert qu'à nous irriter tous deux. Ma résolution est irrévocable. Si Marie-Magdeleine veut rentrer sans condition chez moi, je la recevrai. Je pars; et ce sera la dernière tentative que j'aurai faite auprès d'une femme qui n'a jamais eu pour moi qu'une complète indifférence.

Lucy le regarda s'éloigner avec une véritable angoisse. Elle avait fait tout ce qui était possible. Rien n'avait eu prise sur ce caractère obstiné dans une idée fixe et pour lequel toutes les révoltes de Mad se résumaient dans cette pensée : elle ne m'aime pas.

Pauvre Mad! Qu'allait-elle devenir? De quel côté se tourner, à présent? Le docteur, aux premiers mots, pousserait des cris de détresse et refuserait de recevoir sa fille. La situation était inextricable. Mais Lucy remit au lendemain à songer aux côtés pratiques de cette affaire. Mad devait être rentrée et se désoler toute seule à la maison.

Lucy hâta le pas et arriva bientôt devant la villa : les baies du salon, éclairées, montraient la table à thé toute préparée; la lampe allumée, les petites assiettes décorées de fleurs vives garnies de sandwichs, de gâteaux, de rôties, et trois couverts disposés symétriquement. Ah! misère humaine! L'on eût pu passer une si agréable soirée, là, au lieu des heures tristes qui allaient suivre!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ce repas, habituellement si intime, fut morne ce soir-là. Marie-Magdeleine prit seulement une tasse de thé, et Lucy, tout en lunchant vigoureusement, songea à ce qu'il allait falloir dire à son amie, pour lui redonner un peu de courage. Evidemment Marie-Magdeleine était à bout de forces; cela même engourdissait la souffrance; elle avait un peu d'hébétement, un air vague et absent. Lorsque, la femme de chambre les ayant laissées, elles se trouvèrent seules, Lucy, d'un ton calme et affectueux, dit :

— Mad, je ne vous ai pas questionnée sur ce qui s'est passé entre vous et votre mari; mais son absence et votre attitude triste ne me laissent pas de doute. Vous vous êtes brouillés?

Marie-Magdeleine leva la main d'un geste suppliant :

— Ne parlons pas de cela ce soir. Je suis brisée, Lucy.

— *Darling*, il faut que nous en parlions tout de suite; c'est une chose trop grave pour qu'on remette à demain à la discuter. Ce soir votre mari est encore ici; nous savons où le rencontrer. Demain, il sera parti.

— Vous pensez, alors, que réellement il partira, qu'il me laissera?...

Cela était pour elle quelque chose de si invraisemblable, qu'elle n'y pouvait croire. A travers le souvenir cuisant de leur dernière entrevue, d'autres souvenirs d'heures d'amour venaient, qui la rassuraient, qui lui faisaient paraître impossible que Robert pût se décider à vivre sans elle. Lucy, ne voulant pas la décourager en lui racontant qu'elle avait vu son mari, dit :

— Nous devons admettre que cela peut arriver. Tant qu'il vous est possible d'aller lui parler vous-même, de reprendre votre entrevue de tout à l'heure, rien n'est définitif; mais chaque heure, en s'écoulant, creuse le fossé qui vous sépare. Et si votre mari s'éloigne sans vous avoir revue, ce sera très malheureux...

Marie-Magdeleine regarda son amie d'un air interrogateur.

— Certes, il m'a fait beaucoup de peine aujourd'hui; il m'a traitée durement; mais, s'il demandait à revenir...

Hélas! non. Robert avait beaucoup trop d'orgueil pour demander à revoir Marie-Magdeleine. En ce moment même, il était aussi désespéré qu'elle. Comme elle, il voyait sa vie finie; plus un but dans l'existence, pas la moindre chance de bonheur; mais il se soutenait dans sa résolution par cette pensée torturante : puisqu'elle ne m'aime pas, la vie en commun serait intolérable.

Lucy reprit doucement :

— Ma chère, il ne faut pas s'attendre à ce que ce

soit lui qui revienne à vous. Il y a un orgueil tout spécial dans ces circonstances-là. S'il vous voyait aller à lui, il vous accueillerait avec joie, mais il ne fera point un pas.

— Oui, dit Mad amèrement. Il a plus d'orgueil que d'amour.

— Il n'est peut-être pas assez convaincu que vous l'aimez.

— Vous l'avez vu : il vous a parlé !

Incapable de mentir, Lucy répondit :

— C'est vrai, Mad. Je l'ai vu ; il avait un vif chagrin,

— Moi aussi.

— Oui, mais son chagrin, à lui, vient de ce qu'il croit que vous ne l'aimez pas. Tandis que vous n'avez pas de pareilles craintes...

Marie-Magdeleine hocha la tête.

— Toute sa conduite prouve cependant que s'il m'aime, il m'aime peu. Il m'a toujours préféré sa mère.

— Ne lui reprochez pas une tendresse filiale qui est toute à son honneur, interrompit Lucy, s'efforçant de plaider une cause qu'elle condamnait elle-même.

— Enfin, s'il est vraiment capable de partir ainsi, de consentir à une séparation, direz-vous qu'il m'aime?

— Je dirai qu'il vous croit indifférente, et que cela explique et justifie toutes ses actions, fussent-elles fâcheuses en elles-mêmes. Voyons, Mad, vous ne doutez pas qu'il vous a épousée par amour?

— Oh ! ciel! on me l'a reproché assez souvent pour que je n'en puisse douter! soupira Marie-Magdeleine.

— Qu'on vous l'ait ou non reproché, c'est un fait certain. Vous devez lui savoir gré de cela. Et peut-être lui avez-vous montré quelque froideur qui explique son attitude présente.

Maud rougit; elle répliqua vivement :

— Ma chère Lucy, je vous assure que nous eussions été très heureux sans ma belle-mère; si nous nous sommes brouillés, elle seule en est la cause; sa bonté trop... impérieuse nous a tellement comprimés, gênés dans tous nos actes et jusque dans nos paroles, que nous avions l'allure correcte de gens qui seraient fatigués l'un de l'autre depuis vingt ans, et non pas de jeunes mariés. Une pareille contrainte est un supplice.

— Mad, ma petite amie, il ne faut pas vous rappeler vos griefs; il faut tâcher de les oublier. Pensez à ceci : vous êtes à une heure très grave; vous voici arrêtée à l'un de ces tournants de route qui décident de l'existence entière. Quelques heures vous restent pour prendre un parti; après, il sera trop tard. Vous aimez Robert. Il est impossible, inadmissible que vous vous résigniez à le perdre; la question d'amour-propre est tout à fait secondaire; il faut que vous voyiez si vous pouvez trouver le courage de vous soumettre aux conditions qu'il vous a posées.

— Elles ne sont pas acceptables! s'écria Marie-Magdeleine en se levant avec agitation. Je m'adresse à votre raison, Lucy; admettez-vous que je puisse recommencer la vie que j'ai menée depuis mon mariage, et aggravée par ce fait que nous sommes tous en guerre ouverte? D'ailleurs, une seule question : Accepteriez-vous?

— Mais... dit-elle hésitante, je n'ai pas votre caractère de douceur affable et gracieuse, je suis brusque et autoritaire.

— Je vous répète ma demande : Accepteriez-vous?

— Peut-être... si j'aimais!

— Vous savez très bien que vous refuseriez; vous savez très bien que vous n'eussiez pas subi le despotisme de Mme Le Clercq aussi longtemps que je l'ai fait; et vous savez aussi que Robert exige une chose insensée en prétendant me ramener chez cette femme, après une rupture violente. Je ne puis pas accepter cela. Je maintiens mon refus.

— Songez, Maud, que ce refus, c'est la séparation définitive.

La jeune femme serra les lèvres, quelques larmes brillèrent dans ses yeux, mais elle ne protesta pas.

— N'agissez pas sous l'empire d'un découragement d'une heure; songez, ma chérie, quelle tristesse ce sera d'être séparée de votre mari que vous aimez, et de vous retrouver seule, après avoir eu une famille. Songez à tout ce qui s'en suivra.

Et comme Mad restait muette, miss Hartley ajouta avec chaleur, car elle voyait bien clairement les embarras de la situation :

— Vous me demandiez si je céderais? Eh bien, en vérité, je crois que oui! Vous êtes dans une crise extrême. Il se produirait certainement une détente. Je suis sûre que votre mari, satisfait de votre soumission, et ayant constaté que vous avez un caractère, ne souffrirait plus que sa mère vous opprimât. Elle-même, croyez-le, respectera davantage votre volonté. Je vous assure qu'il faut que vous alliez parler ce soir à Robert. Tenez, je vais mettre mon manteau et vous accompagner. Dites-vous que vous avez eu des torts aussi, qu'enfin vous vous aimez tous deux, et qu'il est absurde de jouer comme vous faites avec votre bonheur.

Marie-Magdeleine dit d'un ton ferme :

— Je vous remercie. Vous êtes bonne; vous vous faites violence pour me prêcher une conduite, que vous ne tiendriez pas vous-même. Je ne crois pas devoir céder; je ne le ferai pas. Et n'en parlons plus!

— A quoi vous résoudrez-vous?

— Je réfléchirai. J'écrirai à mon père.

Un silence. Chacune d'elle savait combien était illusoire une telle ressource.

— Et si vous ne vous entendez pas avec lui?...

— Je ferai ce que font tant d'autres qui me valent bien, ce que vous faites vous-même : je travaillerai.

Lucy eut sur les lèvres cette question : A quoi travaillerez-vous? Mais elle ne voulut pas abattre

Maud. Le courage réel dont elle faisait preuve lui plaisait; il répondait à sa plus secrète opinion. Elle l'approuvait; et elle sentait que de la part de son amie, qui n'avait pas d'énergie et n'était pas comme elle armée pour la lutte, l'effort d'audace était plus grand.

Elle prit dans ses deux mains les mains de Marie-Magdèleine et les serra vigoureusement :

— Bien, Mad! J'aime les natures énergiques. Peut-être, après tout, votre mari admirera-t-il votre courage et finira-t-il par comprendre mieux ce qu'il vous doit. Avec la résolution, tout ira bien. Je ne sais ce que votre père vous répondra; mais je veux vous assurer que je suis votre amie. Je vous affirme que ce n'est pas pour moi un mot banal. Je vous aiderai tant qu'il sera en mon pouvoir. Ne pleurez pas, *darling*... les émotions vives sont mauvaises. Je vais vous préparer une infusion de tilleul, et vous allez vous mettre au lit tout de suite.

Mais l'infusion de tilleul ne produisit pas les effets calmants qu'en attendait miss Hartley. Rentrée chez elle, Marie-Magdeleine ne put dormir. Au contraire, la conversation qu'elle venait d'avoir l'avait tirée de l'affaissement où elle était restée depuis quelques heures; elle voyait sa situation avec plus de netteté. Elle prit une feuille de papier et voulut écrire à son père. Elle raconta ce qui s'était passé; comment, après une dernière soumission de sa part, la crise inévitable avait éclaté; et ce qui arrivait à présent.

Et pour demander un appui, — à l'homme qui le lui devait, — les mots lui manquèrent. Elle resta songeuse un moment, le front appuyé sur sa main. Elle se figura l'irritation du docteur. Cette lettre allait le troubler dans une agréable excursion. Avec quelle indignation il accueillerait une telle tentative! En quels termes il la maudirait! Et en quels termes, surtout, il allait répondre! Il faudrait le pousser à bout pour qu'il consentît à reprendre sa fille. Il tenterait d'abord toute une série de démarches humiliantes auprès de M^me^ Le Clercq et de Robert, et il ne se résoudrait qu'avec une extrême mauvaise humeur à accueillir sa chère petite Mad.

Marie-Magdeleine, rouge de honte de se sentir un fardeau encombrant que chacun rejetait, s'éloigna de la table. Elle étouffait dans cette maison silencieuse où tout dormait, car il se faisait tard. Elle prit une mante et sortit sans bruit.

L'air était vif; un frais parfum salin arrivait de la mer; les étoiles scintillaient comme des diamants sur du velours noir. La nuit n'était pas très obscure. Marie-Magdeleine sortit du jardin et marcha vers la lande, au hasard. Ses pensées avaient dévié; maintenant elle songeait à Robert, à leur passager attendrissement dans ce petit cimetière ensoleillé; puis, à la scène brutale qui avait suivi.

Et, avec une lucidité de souvenir singulière, elle le revit à ce moment; elle revit des attitudes et des expressions de physionomie qu'il avait eues. L'impression fut si vive, qu'elle revécut l'heure douloureuse où tout s'était brisé entre eux. Avec quelle dureté il l'avait repoussée! De quel ton hautain il avait posé un ultimatum inacceptable! Non! non! il ne l'aimait pas; il voulait d'elle sa gracieuse et jolie personne : c'était un genre d'amour qui devait s'éteindre avec les années. Il y avait là une sorte d'humiliant et inconscient dédain, dont elle avait souvent souffert. Cela expliquait qu'il se résignât si facilement à la perdre. Et il s'habituerait vite à son absence. Une amertume pleine d'angoisse gonfla le cœur de Marie-Magdeleine. Elle se sentit diminuée à ses propres yeux, de n'avoir pu inspirer à son mari des sentiments plus élevés.

Elle trébucha sur une pierre et s'arrêta. Autour d'elle, toute chose se noyait dans une ombre claire... Les étoiles scintillaient éperdument. Elle distinguait de confus amas de roches sous ses pieds; elle avait la sensation de dures tiges de bruyère, et quelquefois d'une épine d'ajonc, aiguë. Un grand silence, empli du grondement du vent et de la mer, enveloppait la vaste lande. Pas un être humain ne semblait vivre là.

Elle frissonna. L'horreur de la solitude entra en elle. Elle avança encore du côté où elle entendait le flot. Ses pensées se faisaient plus âpres, maintenant; avec son chagrin de cœur, les brutalités matérielles de la vie apparaissaient.

Son père allait la repousser; elle en était assurée. Si, fatigué de ses plaintes, il finissait par la reprendre, quelle existence suivrait? Elle savait les projets d'avenir qu'il avait faits sur le mariage de sa fille. Voici que tout cela lui manquait; il la considérerait comme une sotte femme qui, non seulement gâche sa propre vie, mais celle des autres; il l'accuserait d'égoïsme. Il ne serait ni attentif ni bon. Il ne prendrait aucune part à son malheur; il la traiterait plutôt en ingrate et en maladroite; il aimait à se plaindre lui-même : il se soulagerait ainsi. Et elle lui serait une charge considérable... Non! pas cela. Il valait mieux travailler... A quoi travailler? Elle avait été jusqu'ici un être inutile et charmant. Son éducation ne l'avait pas du tout préparée à une lutte pour la vie. Alors, que faire? Des visions décourageantes de femmes qui cousent dans des mansardes sans feu, ont des doigts noircis de piqûres et des robes usées, lui traversèrent l'esprit.

Mais elle était très lasse de penser : cette dernière difficulté, s'ajoutant à ses tristesses, lui rendit l'insensibilité presque stupide qu'elle avait éprouvée après avoir quitté Robert. Elle songea à lui encore; c'est lui seulement qui l'occupait; et tout le reste, elle le rejetait loin, remettant à plus tard l'ennui d'y réfléchir.

Elle arriva tout au bord de la falaise. Elle demeura immobile. L'impression était très belle; la mer se retirait. A ses pieds, à quelques mètres au-dessous, Marie-Magdeleine voyait d'énormes et informes blocs déchiquetés, des masses de gra-



nit qui semblaient les débris de quelque ville cyclopéenne. Plus loin, sur la grève, vers le flot, des points lumineux s'agitaient : les lanternes des pêcheurs qui s'en allaient, à marée basse, chercher des homards sous les roches. Tout au fond, on entrevoyait une masse mouvante et infinie d'eau, des vagues lentes et régulières, dont l'effondrement emplissait d'un bruit continu l'immense grève. Une lueur très vive, quoique éloignée, brillait en un point de la falaise. C'était le phare du sémaphore...

Marie-Magdeleine regarda tout cela. Elle était brisée, elle souffrait; son cerveau, las de tourner toujours dans le même cercle d'idées, comme un cheval dans un manège, lui faisait mal; elle souhaita ne plus penser du tout. Elle regarda les points lumineux, dont le reflet humide s'allongeait très loin sur le sable. Elle entendait, par instants, la voix de ces pêcheurs, éloignés pourtant de plusieurs kilomètres. Elle ne philosophait pas; elle ne désira pas sentimentalement la destinée des misérables gens qu'elle entrevoyait là... elle demeura immobile à regarder la nuit.

Et peu à peu la souffrance, exaspérée par la solitude et l'énervement, prit une acuité de crise physique. La désolation immense la saisit, de ne sentir plus rien autour de soi : aucune affection qui protège; ni père, ni mari; le même isolement dans la vie que l'isolement sur cette lande. Et cette détresse devint si poignante, si atroce, que tout à coup, prise d'un délire calme et d'une espèce de courage d'en finir tout de suite, en une seule fois, Marie-Magdeleine, restée debout sur la falaise, marcha vers le vide et tomba, roulant de roche en

roche, jusqu'à un bloc énorme, où elle alla s'écraser, inerte, et ne souffrant plus, cette fois...

Robert ne connaissait pas le pays et, comptant bien d'ailleurs remmener Marie-Magdeleine, avait laissé déposer sa valise dans une vieille auberge de village, qui, décorée du nom prétentieux d'hôtel, était restée telle qu'au temps où ce coin de Bretagne ne recevait pas de touristes. Il était là, à plusieurs kilomètres de Trégastel. De sa fenêtre, il voyait une immense rade, bordée de quais très bas, une rade marécageuse, envahie d'herbes d'eau, où, à marée basse, les barques échouées sur la vase avaient l'air de poissons morts...

Après un mauvais dîner, dans une longue salle très basse de plafond, encombrée d'Anglais bruyants, il rentra dans sa chambre et vint s'asseoir auprès de la fenêtre ouverte. La mer baissait; les barques étaient parties pour la pêche de nuit; quelques-unes seulement, couchées dans la vase, accentuaient la tristesse de ce paysage de mer, d'où la mer s'était retirée. Robert demeura très longtemps immobile, fumant d'innombrables cigarettes regardant d'un air absorbé le ciel s'assombrir et les étoiles s'allumer.

Durant les premières heures, il fut entouré d'un tapage de gens joyeux, conversations animées, chocs de verres, bruit de boules heurtées dans le jeu de paume du jardin; puis, peu à peu, cela s'éteignit. Il entendit rentrer tous ses voisins; les maisons du village, éclairées d'abord, s'éteignirent une à une, il n'y eut plus que la lumière du petit phare de la jetée.

Robert savait qu'il ne dormirait pas. Il se décida à passer là sa nuit. Des pensées trop âpres le tenaient en éveil. Après le premier désappointement, il se ressaisissait. Il avait un esprit calme et réfléchi. Pour le mettre hors de lui-même, comme l'avait vu Lucy Hartley, il fallait un paroxysme de passion. La honte que Marie-Magdeleine le repoussât encore, jointe à la rancune personnelle qu'il avait contre elle depuis plusieurs semaines, et à l'influence de sa mère sur lui, tout cela avait amené une véritable crise, dont il n'était pas remis à cette heure. Sa colère, pour être moins violente, était plus profonde. Elle était raisonnée et calme. Tout ce qu'il avait fait pour plaire à sa femme lui revenait en mémoire; tout cela, la bonté indulgente de M^me^ Le Clercq faisant ressortir l'ingratitude de Marie-Magdeleine, prouvait bien qu'il n'y avait en jeu qu'un misérable orgueil; qu'elle ne l'aimait pas du tout, puisqu'elle pouvait refuser de revenir avec lui, puisqu'elle pouvait se résigner à une éternelle séparation.

Le cœur gonflé d'amertume, Robert passa de longues heures à retourner dans sa pensée cette conviction abominable. Elle ne l'avait accepté que parce qu'il était riche et lui faisait une situation désirable; elle voulait, à présent, abuser de son influence sur lui pour l'éloigner de sa mère, afin de pouvoir être libre absolument. Il s'y refusait? Très aisément, alors, elle renonçait à lui. Elle allait reprendre, avec ses amis d'autrefois, une vie gaie et insouciante. Elle devait bien savoir qu'il ne la laisserait pas sans ressources, et sans doute elle allait jouir gaiement des revenus et de la liberté que lui donnerait son mariage très bref. Quelques mois de contrainte allaient lui assurer l'existence bohême qu'elle voulait.

Robert était exaspéré. Il sentait bien qu'il s'excitait hors de toute mesure à insulter par ces idées Marie-Magdeleine. Il sentait bien qu'elle n'était pas cela. Il sentait aussi, au fond de l'âme, que sa mère avait eu quelques torts et qu'en ce moment même, elle eût dû agir autrement, se retirer de leur vie, leur permettre d'être heureux.

Des paroles de Lucy Hartley lui revenaient, gênantes... Mais il étouffait cela aussitôt en se rappelant l'indifférence, l'hostilité que lui montrait sa femme depuis des semaines; et son obstination, et son silence à toutes ses prières, là-bas, dans ce cimetière où ils s'étaient séparés. Pourtant, de quel accent ému elle avait dit : « Moi, dans le wagon, j'ai pleuré! » Il crut sentir encore sur sa main la chaleur douce de la main de Mad, cette muette caresse qui lui avait remué le cœur comme un aveu d'amour.

Le pauvre Robert, la gorge contractée, les yeux brouillés, se leva, et se pencha à la fenêtre; respirer l'air froid lui fit du bien; il avait, autour des tempes, la sensation d'un cercle de fer lui comprimant le crâne. Il était ridicule de se désespérer pour une femme qui ne l'aimait pas et qui, à cette heure même, tranquillement endormie, faisait des rêves heureux sur sa future existence, tandis que lui souffrait cette agonie de chagrin!

Depuis longtemps, personne ne passait plus sur le chemin, car la nuit s'avançait, et les constellations s'abaissaient vers la mer. Le flux commençait; le grondement des vagues devenait plus fort, et, dans la rade, les barques échouées, soulevées par le flot, semblaient tressaillir.

Dans le silence rythmé par la respiration de la mer, un bruit de pas précipités lui parvint; puis, à un tournant de route, il aperçut une forme noire dans l'ombre, s'avançant rapidement. Quel était ce passant attardé? Ce bruit de pas dans la nuit ajoutait à la tristesse de l'heure. Où allait cet homme? Quelle cause précipitait sa course? Une phrase de Shakespeare lui revint en mémoire : « Malheur agile, toi dont les pieds sont légers, est-ce à moi que vient ton message? » Et cette phrase prit une intensité de vie si extraordinaire en lui, qu'il en prononça les mots presque à voix haute. L'homme qui venait semblait courir, comme à cet appel au malheur. Avec anxiété, Robert le regardait s'approcher. Allait-il passer? Sûrement, il allait passer. Il ne s'arrêterait pas à cette maison endormie. Alors, pourquoi cette angoisse subite?...

*(A suivre.)*



L'homme s'arrêta devant la fenêtre éclairée :

— C'est vous, Le Clercq?...

Robert reconnut la voix de Darlot.

— Oui! C'est moi.

— Descendez. Il faut que je vous parle. Vite! Et réveillez l'hôte; il me faut une voiture.

— Qu'y a-t-il? demanda Robert avec une violente palpitation, car, maintenant, il ne doutait plus; il savait que quelque chose était arrivé. Quoi?...

— Il y a un malheur; mais, descendez! Je ne peux pas vous dire cela de cette façon.

Robert descendit, affolé. Certainement il s'agissait de Marie-Magdeleine. Qu'avait-elle fait? S'était-elle enfuie? Ce fut sa première pensée. Il ôta le verrou de la porte d'entrée et retrouva Darlot sur la route.

— Avez-vous réveillé l'hôtelier?

— Non. Je veux savoir tout de suite.

Sa voix était si changée, que Darlot hésita une seconde; mais l'heure pressait, il fallait courir à Lannion chercher un médecin, et René avait encore dans le cœur l'horrible saisissement d'avoir vu sa petite amie brisée, inerte, comme morte.

— Vous avez eu une brouille avec Marie-Magdeleine, aujourd'hui, n'est-ce pas?

Robert tressaillit.

— Eh bien! elle s'est jetée de la falaise sur les roches; elle est à peu près tuée.

Un éblouissement. Robert se retrouva, sans savoir comment, assis sur les marches de la maison. Et Darlot lui parlait :

— Allons! tâchez de retrouver du courage. Courez là-bas! Moi, je vais chercher un médecin. Lucy l'a pansée de son mieux; mais elle est affolée. Cela se comprend! Quand je pense que si je n'étais point passé là, elle serait morte sur cette roche.

— Des détails! demanda Robert en se remettant sur ses pieds avec effort. C'est vous qui l'avez vue?

— Oui. J'errais sur la falaise. J'ai aperçu quelque chose de blanc sur une roche, à quelques mètres au-dessous. Je suis descendu. Ah! Dieu! je n'oublierai jamais cette

XII. — L'Entrave, par Mme Danielle Darthez.

horreur. La difficulté d'escalader la roche avec cette malheureuse dans mes bras, et ma course à travers la lande, et l'arrivée, et l'épouvante de Lucy.

Il frissonna. Ces paroles décousues exprimaient mieux que des discours l'angoisse qu'il avait ressentie. Robert supplia :

— Mais, elle n'est pas morte? Pas morte, dites? Blessée, seulement?...

— Je ne sais pas; elle a les yeux fermés, le front fendu, une main déchirée, un bras brisé.

Robert, sans répondre un mot, lui tourna le dos et partit en courant, tête nue, comme un insensé, dans la direction de Trégastel. La route montait à pic; étouffé par les battements de son cœur, il fut contraint de ralentir sa course.

Il comprenait très bien ce que signifiait le ton dur de René. C'était lui, la cause de ceci. Il l'avait traitée si brutalement qu'il l'avait amenée là. Alors, elle l'aimait donc, puisque, mise en face de la séparation, elle préférait mourir tout de suite? Un remords atroce lui tenailla l'âme. Oh!... sottes et mesquines querelles! Qu'étaient ces petites questions de vanité, d'intérêt, de domination... quand il s'agissait du bonheur et de la vie de la seule femme qu'il eût jamais aimée!

Son imagination lui dépeignit cet être charmant, défiguré par cette effroyable chute. Il voyait le sang coagulant les cheveux blonds, et, déchirée par les pointes de granit, cette petite main qui, si doucement, s'était posée sur la sienne. Il la revit, elle toute, comme il l'avait aimée, adorable de jeunesse et de beauté. Est-ce qu'elle allait mourir?... Est-ce qu'elle était vraiment une chose informe, brisée, sanglante, effrayante?

Son angoisse fut si violente qu'il cria, comme si elle eût pu l'entendre : Marie-Magdeleine! Son appel se répercuta dans la nuit, passa sur les bruyères, s'en alla très loin; et des roches le lui renvoyèrent. Il semblait que toute la lande appelait aussi Marie-Magdeleine!

A cette heure, un vers terrible de l'*Orestie*, flamboya dans son esprit : « Et ton chemin criera sur tes traces. » Il s'arrêta, épouvanté de sa propre exaltation, et se sentant sur le bord de la folie... Il fit un violent effort d'esprit; il se dit :

— Si je ne ressaisis pas ma volonté, je vais devenir fou. Eh bien oui, si elle meurt, que ferai-je?

Il regarda la mer grise, qui remontait vers la terre en roulant de longues vagues argentées par la demi clarté de l'aube.

— J'irai là !

Il repartit, courant toujours. Il arriva, enfin, après une marche allongée par l'angoisse, devant la maison ; il voulut, d'un dernier élan, courir, se hâter de voir si elle était morte ; car c'était sa seule crainte qu'elle fût morte sans avoir vu qu'il l'aimait, qu'il était là. Mais, en posant la main sur la barrière du jardin, il eut une défaillance; une lâche terreur physique de voir souffrir, une appréhension de trouver défiguré ce visage exquis de grâce et de charme ; il resta là une minute, misérable et tremblant d'angoisse.

De la lumière brillait à une des fenêtres, et l'on n'entendait aucun bruit. Alors, las de contempler cette lueur en se demandant si elle venait d'une veilleuse ou d'un cierge funèbre, il entra.

Il monta l'escalier, poussa une porte et vit sur un lit, entouré de rideaux roses, une masse enveloppée de linges... ce qui restait de Mad... Il regarda cela avec fixité et marcha de ce côté d'un pas d'automate, sans même voir Lucy Hartley. Il se pencha; il vit une figure blême, les yeux clos, le nez pincé, les lèvres décolorées découvrant les dents très blanches, le front bandé; d'autres bandages épinglés enveloppaient l'épaule, le bras, une des mains. Lucy s'approcha; il se retourna et dit :

— C'est fini. Elle est morte, n'est-ce pas?

— Non. Pas encore. C'est une syncope. Depuis près d'une heure, elle est ainsi.

Lucy avait plus d'une fois maudit Robert, cause de ce malheur; mais, en le voyant, elle n'eut plus qu'une pitié pour lui. Défait, les cheveux en désordre, haletant de sa course, poudreux, couvert de brins de genêts et de bruyères attachés à ses vêtements, il avait l'air d'un vagabond. Il n'y avait plus là Robert Le Clercq, docteur en droit, raide bourgeois gourmé dans sa morgue, personnage bien posé ; il y avait un homme qui souffrait, et pour qui toutes les circonstances ordinaires de la vie disparaissaient.

Lucy lui serra la main.

— Il ne faut pas désespérer !

Tous deux regardèrent Mad; mais elle avait si peu l'apparence de la vie, que cette parole était dérisoire. Alors, ils se détournèrent; leurs yeux se rencontrèrent, ils y lurent le même découragement : et Robert, voyant Lucy qui pleurait, fit de même.

La jeune femme se redressa presque aussitôt :

— Non! ne nous laissons pas abattre, dit-elle avec une énergique volonté. Il s'agit de la sauver; nous pleurerons si nous échouons. Pas avant. J'ai envoyé tout à l'heure au couvent demander quelque chose pour faire cesser l'évanouissement; j'entends ma femme de chambre qui revient.

Il y a, près de la plage, un couvent; c'est là que miss Hartley, qui, n'étant jamais malade, n'avait jamais chez elle aucun médicament, avait envoyé chercher du secours. Une religieuse accompagnait la servante. Robert l'entendit poser des questions d'une voix lente et monotone; elle tira des flacons d'un petit sac : il y eut une odeur d'éther dans la pièce. Lucy mouillait les tempes de Marie-Magdeleine. La sœur était penchée sur le lit.

— Je crois qu'elle revient à elle.

Il s'approcha, écartant la religieuse d'une main brusque, sans même songer à ce qu'il faisait. Il vit les lèvres de Mad trembler; la respiration se fit plus distincte, et, avec un gémissement, la jeune femme ouvrit les yeux, mais des yeux inconscients



qui posèrent un regard vague sur les traits de Robert et de Lucy.

— Elle ne nous reconnaît pas... et elle souffre, dit-il, voyant ses lèvres se contracter.

— Attendons le médecin.

— Sera-ce long ?

— Peut-être une heure encore !

La sœur rangeait les objets dans la chambre, avec des mouvements discrets et silencieux. Lucy alla s'asseoir devant une table ; elle prit un livre et *voulut* lire.

Robert resta près du lit, gardant dans sa main la main fiévreuse de Mad, qui ne le reconnaissait pas et avait à toute minute des plaintes douloureuses. La sœur, maintenant, assise de l'autre côté du lit, égrenait de ses doigts pâles un interminable chapelet : sa cornette jetait une ombre bleue sur son visage. Il écouta le tic-tac de la pendule rythmer les minutes de l'heure la plus cruelle qu'il eût jamais vécue.

. . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Enfin, que penses-tu faire ?

Mme Le Clercq, debout devant son fils, dans le salon de la villa, lui adressa cette question avec un poignant intérêt, en le couvrant d'un regard scrutateur.

Elle était accourue à Trégastel. L'acte accompli par Marie-Magdeleine l'avait bouleversée, et elle avait ressenti une légitime horreur pour un manque de principes qui permettait à cette jeune femme de mourir volontairement. Sa réelle pitié en la voyant blessée, presque mourante, était mélangée de beaucoup de mépris et d'un peu de rancune. Elle était trop intelligente pour ne pas comprendre que son rôle, à elle, prenait par ce coup de tragédie une allure odieuse. Et ses intentions avaient toujours été si pures, qu'elle s'en indignait.

Pendant trois jours, où Marie-Magdeleine, en délire et en grand danger, ne reconnut personne, la vieille dame souffrit de façons diverses. Le spectacle était affreux, de cette femme qui se mourait ainsi : le désespoir silencieux de son fils la touchait à l'âme; et à ces sentiments attendris s'en joignait un autre plus cuisant, la réprobation muette de Lucy Hartley; se trouver forcée de la subir et de demeurer sous le même toit que cette ennemie! Jamais antipathie ne s'affirma plus nette qu'entre ces deux natures, semblables par l'énergie, mais séparées par un abîme de sentiments.

Depuis la veille, Marie-Magdeleine avait repris connaissance d'elle-même et de sa situation. A la fièvre violente avait succédé un état de faiblesse et d'abattement excessif. Toute émotion pouvait lui être funeste; elle eut une syncope qui faillit lui être mortelle lorsque, énervé d'inquiétude et pleurant comme un enfant, Robert vint l'embrasser. La vue de Mme Le Clercq lui était pénible. Celle-ci le sentit et, en souffrant au fond du cœur, trop fière pour essayer de se faire accepter, parla de retourner à Montpazier. Lucy ne prononça pas un mot pour la retenir; elle avait longtemps désiré avoir l'occasion de parler à cette personne orgueilleuse. Mais elle jugeait toute récrimination inutile, et savait que Robert, à présent, avait enfin pris une détermination. Ce matin-là elle favorisa l'entrevue du jeune homme avec sa mère, en restant auprès de Marie-Magdeleine endormie; et l'explication définitive eut lieu.

La mère et le fils s'étaient à peine parlé depuis trois jours. C'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls et que l'état de Mad leur laissait l'esprit assez libre pour discuter des choses sérieuses.

— Que comptes-tu faire? répéta Mme Le Clercq.

— Ce que je me reproche de n'avoir pas fait en me mariant.

— Me laisser!

Ce cri d'angoisse qui autrefois eût remué Robert le laissa froid. Il avait trop souffert en s'accusant depuis quelques jours. Elle, atterrée par l'indifférence de son fils, demanda :

— Mais, Robert, tu ne me rends pas responsable de ce qui est arrivé?

— Si, vous et moi.

— Oh! dit-elle avec un mouvement de révolte, tu sais pourtant que j'avais pour elle une vraie affection ; je l'aimais.

— Mal. Vous l'aimiez pour vous, rien que pour vous. Vous ne consultiez que vos préférences, et jamais les siennes. Je ne récrimine pas, je suis le plus coupable. Je devais lui épargner des luttes pénibles, c'était à moi de l'aimer plus que tout.

Mme Le Clercq resta muette un instant, une intense douleur lui déchirait le cœur. Le ton froid de Robert lui montrait son fils perdu pour elle, éloigné plus que par une séparation.

— Pouvait-on penser que cette enfant eût une tête exaltée au point de jouer un pareil drame?

— Voilà! Vous et moi la traitions comme une poupée. Nous nous apercevons un peu tard de notre erreur.

Il y eut un silence après ces quelques phrases, qui semblaient autant de lames coupant les fils puissants qui liaient l'un à l'autre ces deux êtres. Robert, debout, regarda un instant par la fenêtre la mer qui déferlait sur les roches, et il se souvint que des roches semblables avaient failli lui tuer Marie-Magdeleine. Il dit sans se retourner :

— Je vais quitter le barreau. J'entrerai dans la magistrature.

— Parce que?...

— Parce que je serai envoyé en qualité de substitut ou de juge ailleurs qu'à Montpazier.

La vieille femme mordit son mouchoir pour ne pas crier, tant cette réponse brutale précisait nettement les sentiments de son fils.

— Inutile de faire cela, dit-elle, lorsqu'elle eut repris la force de parler. Je me retirerai complètement à Saint-Hélier, dans mon orphelinat, et, si tu l'exiges, je pourrai prendre l'engagement de ne jamais revenir à Montpazier. Cela suffira-t-il à ta femme?...

Robert ne releva pas ces paroles pleines d'amertume, il reprit :

— Vous agirez comme vous l'entendrez, ma mère; mais, pour moi, j'ai pris ma résolution. Ma demande est envoyée déjà au ministre. Je ne veux pas vous chasser de votre maison. Et je vous assure que vous serez toujours bien reçue chez nous. Chez *nous*, dis-je!

Mme Le Clercq cessa de lutter. Elle connaissait trop bien son fils pour ne pas voir qu'il était inébranlable dans cette résolution, et que son cœur s'était fermé, qu'il se tenait sur la défensive, parce qu'elle l'avait entraîné trop longtemps dans une voie mauvaise.

— Bien ! dit-elle : mais je ne veux pas que tu souffres d'une vie précaire ; je te donnerai une somme suffisante...

— Ne parlons pas d'argent !

— Oh ! Robert...

Un peu honteux de sa brutalité, il se rapprocha d'elle ; il la vit si sincèrement bouleversée, accablée d'un si réel chagrin, et si profond, que l'af-

fection ancienne remonta à son cœur. Il se souvint qu'il était son fils, qu'elle l'avait aimé uniquement, que c'était par tendresse pour lui qu'elle avait voulu le garder; qu'il n'avait pas le droit de l'accuser, étant plus coupable qu'elle ; il se reprocha ce qu'il venait de dire :

— Pardon, mère ! nous accepterons de vous tout ce que vous voudrez.

Ce retour faillit faire pleurer la pauvre vieille femme ; mais cela, elle ne le voulut pas et tous deux restèrent muets, se regardant avec le regard triste d'un suprême adieu, avec l'infinie désolation de perdre chacun une tendresse fondamentale de leur cœur. Cette heure décisive les séparait. Ils ne devaient plus jamais, sauf, peut-être, à une autre heure de séparation plus définitive, reparler de ces choses. Entre eux, désormais, il y aurait une contrainte et le cuisant souvenir de ce qui se passait à cette minute.

Ils se contemplèrent comme l'on contemple pour la dernière fois le regard vivant d'un être qui va mourir. Robert, sans un mot, prit la main de sa mère, la baisa et sortit.

Dans la chambre, il retrouva Lucy assise auprès du lit de Mad. Celle-ci, éveillée, sourit à son mari. Robert s'approcha.

— Je vous cède cette place, qui est la vôtre ! dit la jeune Anglaise en se levant. Vous pouvez parler à Mad, lui dire que vous l'aimez; mais ne le lui dites pas avec trop de véhémence ; elle est encore très frêle, un rien la briserait.

Lucy alla rejoindre Mme Le Clercq.

— Où mène la bonté, miss Hartley ? Je vous dis que mes intentions ont toujours été affectueuses.

— Oh ! sans doute ! trop affectueuses. En vous contentant d'être bonne, vous eussiez épargné, à vous et aux autres, beaucoup de chagrins.

— Je reste toute seule ! soupira la vieille femme.

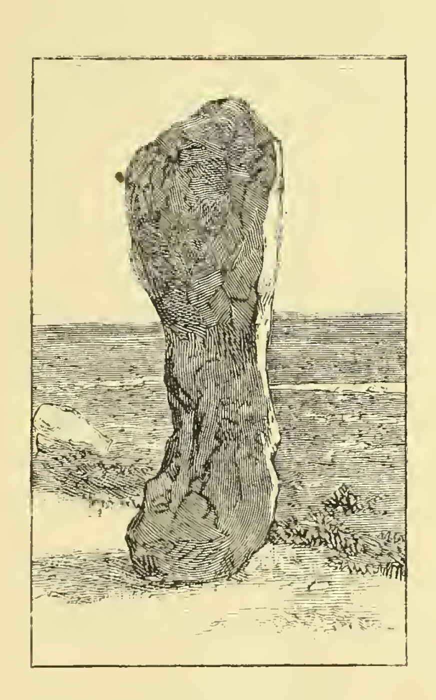
— Vous avez vos pauvres.

— Cela ne suffit pas à remplir le cœur.

Lucy, prise de pitié, dit :

— Vous ne serez pas seule. Ceci est une crise violente qui s'apaisera. Après un peu de temps, toutes choses reprendront leur cours ; chaque jour effacera le souvenir de ce qui est passé. Vous êtes en dehors de la vie normale. Votre fils redeviendra l'homme sage et correct que vous avez élevé. Mad sera une gracieuse petite mondaine ; et vous, j'espère, une excellente grand'mère. L'affection ancienne reviendra. Tous ces drames domestiques se dénouent si tranquillement, après la scène tragique !.. Ne vous êtes-vous pas demandé ce qui advenait après le cinquième acte d'une pièce ? L'auteur nous laisse toujours sur la dernière péripétie émouvante, parce qu'il sait que ses personnages reviendront à la prosaïque platitude de la vie. L'excessif ne peut être durable. Voyez-vous, le titre qui convient le mieux à beaucoup de drames de la vie est celui de Shakespeare : « Beaucoup de bruit pour rien ! »

DANIELLE DARTHEZ.



## LES CAPTIFS D'HANAMBOUGOU

Captifs d'un vieillard dont ils étaient les seuls serviteurs, Boubou et Coumba, deux petits, ignoraient cependant les misères de l'esclavage et vivaient, dans une tranquillité complète, parfaitement heureux. Leur origine ne les tourmentait point; ils ne s'étaient jamais connu de parents et, tout à l'insouciance de leur âge, ne se demandaient même pas si le Ciel un jour avait pris soin de leur en donner. Ils occupaient le même abri, mangeaient à la même calebasse, couchaient côte à côte sur la même natte, grandissaient, s'amusaient, travaillaient ensemble, liés par une naïve affection d'enfants. Elevés dans l'isolement des champs, ils n'avaient ni grandes joies, ni peines, ni désirs, ni déceptions. Leur village, un hameau perdu, quelques toits de chaume bordant un seuil de pierre, dans une gorge sauvage, aux flancs des hauteurs qui dominent la vallée de Bakoy; on l'appelait Hanambougou. Leur maître, marabout solitaire, vieil homme silencieux et doux, les traitait avec bonté, ne s'apercevait pas de leurs peccadilles, leur parlait souvent d'Allah, dont le royaume invisible flotte au-dessus de la terre par delà les nuées, laissant traîner les pâles reflets de sa splendeur sur tous les sentiers d'ici-bas. Les petits l'aimaient sans le craindre, comme s'il avait été leur père.

Alassane (c'était son nom) rêvait la journée durant, copiait des versets du Coran sur des parchemins racornis qu'il enluminait d'images, s'abîmait en de longs salams, se promenait seul dans la montagne et ne descendait que rarement dans la plaine. Ce qu'il savait des hommes l'engageait peut-être à fuir leur contact, son humeur pourtant n'était pas morose; son visage bienveillant reflétait des songeries graves, qu'un sourire éclairait volontiers.

Son habitation était des plus rustiques : une enceinte en claies de joncs; sur une aire soigneusement battue, une grande case ronde en pisé, coiffée d'un cône de paille, meublée d'un lit de bambou et d'une peau de mouton; une case, plus modeste encore, affectée aux enfants; un grenier ventru, contenant la récolte de l'année; des mortiers à mil, creusés dans des troncs d'arbres; des piquets où, le soir, on attachait les chèvres; un rectangle sablé encadré d'une bordure de bois, réservé pour la prière.

Boubou et Coumba partageaient l'existence retirée du vieillard. Leur horizon tenait dans un enfoncement des montagnes, d'où jamais ils n'étaient sortis. A qui leur eût demandé depuis combien de temps ils étaient là captifs, ils eussent répondu, en ouvrant de grands yeux étonnés :

— Mais, depuis toujours.

Ils avaient vaguement entendu parler de plaines interminables, semées de villages populeux; au dire d'Alassane, il y grouillait des méchants ou des malheureux. Ils ne découvraient autour d'eux que des monts et du ciel. La gorge dévalait vers le fleuve en longs gradins de roche et s'évasait en s'éloignant. Un ruisseau y courait, sautant de marche en marche, sous un bois d'arbres géants, dont les branches masquaient aux vues les lointains d'en bas. C'était comme un vaste escalier dans un couloir, par où l'on montait chez eux.

Derrière Hanambougou s'ouvrait, parallèlement aux crêtes, un vallon débarrassé de roches, couché entre des montagnes couvertes de forêts.

C'était là que Boubou et Coumba cultivaient les champs d'Alassane, dont la moisson suffisait, avec le lait des chèvres, à les nourrir tous trois.

Les saisons, chaque année, ramenaient les mêmes travaux. La terre, au Soudan, produit presque sans soin les récoltes.

Au temps des labours et des semis, les enfants brûlaient les chaumes, en répandaient les cendres, écrasaient les mottes effritées, grattaient la surface du sol et enfouissaient le grain. Ils s'abritaient aux heures chaudes sous une petite cabane de paille et y prenaient leur repas.

— Quand tu seras grande, disait Boubou, tu me quitteras, peut-être?

Jamais Coumba n'avait songé à cela. Cette pensée l'attristait :

— Pourquoi veux-tu que je te quitte?

— On ne sait pas, disait Boubou.

Ils aimaient leur désert et ne rêvaient rien au delà.

— Pour aller où? questionnait Coumba.

Où? Boubou était bien embarrassé pour répondre; il esquissait un geste vague.

— Là-bas, tout là-bas; dans d'autres pays.

Coumba en aurait pleuré :

— Servir de nouveaux maîtres; oh! non pas; Alassane dit qu'ils sont méchants.

Leurs petits corps, à moitié nus, étendus paresseusement sur un lit d'herbes, se rapprochaient et se serraient l'un contre l'autre. Coumba, son instinct de femme à peine éveillé, taquinait son ami;

— C'est plutôt toi qui t'en iras.

Boubou se défendait avec vivacité, ses yeux brillaient :

— Moi, jamais, jamais.

Le soir, quand l'ombre des montagnes commençait à s'allonger, ils revenaient vers le village, une charge de bois mort sur la tête, chassant devant eux les chèvres repues.

C'était alors la préparation du dîner. Ils écrasaient le mil dans les mortiers de bois. Coumba faisait des grâces, lançait son pilon en l'air et, avant de le rattraper, battait des mains en chantonnant. Ils allumaient du feu dans une rigole creusée à même le sol de la cour, et la marmite de terre cuisait le couscous, bien assise entre deux pierres.

La prière les rassemblait sur l'aire de la mosquée. Debout derrière le marabout, ils suivaient ses gestes, levaient avec lui ses bras au ciel, répétaient ses paroles arabes, se frappaient la poitrine, s'asseyaient quand il s'asseyait, se prosternaient le front dans le sable, en appelant :

— Allah! Allah!

Sous l'œil paternel d'Alassane, parfois, à la clarté de la lune, Boubou tapait sur un tamtam et Coumba dansait.

Les pluies venaient. Le ruisseau se changeait en torrent, bondissait sur la roche, tombait en cascades, emplissait le vallon de ses mugissements.

Les arbres rafraîchissaient les tons fanés de leurs feuillages, des gazons verdissaient les pentes. Les mils et les maïs poussaient. Les brumes rousses, qui flottaient au-dessus des terres brûlées, s'évanouissaient. Le ciel, lavé par les ondées, se faisait profond.

Les enfants menaient paître les chèvres; cueillaient la provision annuelle des feuilles de baobab, l'assaisonnement préféré du couscous, découpaient en lanières les écorces des arbres et en tortillaient des cordes. Coumba s'installait à l'ombre des roches pendantes et filait du coton.

Et les hautes herbes montaient, cachant le fond des gorges, escaladant les hauteurs, étouffant les arbustes grêles, mettant des fouillis dans les bois. Les sentiers disparaissaient sous l'enchevêtrement des tiges, les tornades soulevaient des houles autour du hameau.

Puis, les sèves éphémères se figeaient de nouveau, le soleil jaunissait la brousse, les épis sortaient des gaînes de maïs, les lourdes grappes de mil s'inclinaient au milieu des hampes.

Boubou et Coumba passaient alors leurs journées dans les champs et défendaient leurs récoltes contre les oiseaux. Sur des perches fichées dans le sol ils juchaient des miradors, qu'un chapeau de paille abritait. Blottis là du matin au soir, ils poussaient des cris, battaient des mains, soufflaient dans des trompes, effrayaient les vols tournoyants des pillards, prêts à s'abattre sur les grains. Ils secouaient les cordes attachées aux quatre coins du champ et aboutissant à leurs niches. Saison paresseuse des flâneries, des engourdissements au grand soleil, au-dessus des moissons qui mûrissaient.

Les aspects de leurs solitudes charmaient l'imagination des petits. Le matin, les rosées nocturnes s'évaporaient, lentement traînaient en nuages sur les sinuosités fuyantes du vallon, semblaient un lac d'argent au creux des montagnes. C'était l'heure nacrée. Le soleil s'élevait, atteignait les hauts du ciel; les rochers scintillaient, les halliers flambaient, pareils à des buissons ardents; dans les brousses immobiles, écrasées de silence, stridaient les cris rauques des cigales, les oiseaux faisaient trêve et cherchaient des abris. C'était l'heure des ors en fusion. Et, sous des clartés moins vives, l'air devenait plus transparent, les contours des choses s'accusaient, les cimes se découpaient dans les azurs moins pâles. L'heure bleue s'épanouissait. Mais le soleil rapidement déclinait, rasant de ses feux obliques la crête ombragée des monts, des rayons s'éteignaient, en glissant le long des pentes, le pied des talus se fonçait. C'était l'heure mauve, puis l'heure violette, enfin la nuit.

Certain midi que Boubou et Coumba somnolaient dans leurs miradors, trois cavaliers apparurent au débouché d'un sentier. Ils s'arrêtèrent un moment et l'un deux se dressa sur les étriers, sondant les détours du vallon. Soudain, comme un groupe d'oiseaux prend son vol en éventail, ils foncèrent au galop dans les mils. En un clin d'œil Boubou et Coumba coulèrent le long des perches et se sauvèrent à toutes jambes vers le village. Mais Boubou tremblant y arriva seul, Coumba avait été cueillie en route.

Le temps qu'Alassane appelle à lui quelques fusils du hameau, les cavaliers étaient partis.

Le marabout prit sa peau de bouc et son bâton, descendit dans les villages, de l'autre côté de la montagne. Il s'en revint, secouant la tête, triste et résigné. Les cavaliers, des maraudeurs de Bammakou, étaient retournés chez eux, mettre leur capture à l'abri.

Boubou inconsolable vécut des jours d'ennui et pleura des nuits en cachette.

— Quand je serai grand, dit-il au vieillard, j'irai là-bas chercher Coumba.

L'assurance de l'enfant fit sourire Alassane. Il lui mit la main sur la tête et le regarda dans les yeux. Une flamme en jaillit, qui le rendit rêveur :

— Allah peut tout. Deviens un homme et nous verrons.

A mesure que les forces de Boubou se développèrent, chaque année le champ de mil étendit ses limites. La moisson ne tenait plus dans le grenier. Avec le consentement du maître, le surplus prenait le chemin de la plaine. Boubou thésaurisait.

De récolte en récolte, Boubou devint grand. Un jour, il dit au marabout:

— Maître ne crois-tu pas que le moment soit venu?

— Va, lui répondit le vieillard; prends cet or et qu'Allah te conduise ! Je te rends la liberté.

Il mit dans les mains de Boubou tout l'or amassé par lui. Le captif s'agenouilla et lui embrassa les pieds :

— Maître, tu es bien vieux à présent; qui te servira pendant mon absence?

Alassane ému le releva :

— Mon fils, Allah pourvoira à mes besoins. Je n'ai qu'une chose à te demander.

Sa voix tremblait :

— J'avais des enfants autrefois, un garçon et une fille; maintenant je n'en ai plus. Ramène ici Coumba; vous vivrez dans ma maison; le vieil Alassane vous servira de père.

Il détacha une amulette qu'il portait sur lui, la passa au cou du jeune homme et lui donna son fusil :

— Le temps est précieux, va-t'en vite.

Boubou serra le vieillard dans ses bras :

— Attends-nous, lui dit-il, car nous te reviendrons tous deux, fidèles.

***

Par un sentier de la montagne, menant à des pays inconnus, Boubou s'en alla le pied leste, le cœur plein d'espoir dans la réussite, la pensée tendue vers son rêve. A chaque tournant, il regardait en arrière et voyait la silhouette blanche du vieillard qui, debout, les deux mains sur son bâton, le dos contre un arbre, le suivait des yeux le long des lacets du chemin, à travers les grandes futaies clairsemées.

Les chaumes d'Hanambougou s'enfoncèrent peu à peu et bientôt un plateau déploya devant lui sa solitude boisée. A tout instant sa main pressait la ceinture de cuir où la rançon de la captive était enfouie.

Au bord du versant opposé, des campagnes lointaines apparurent, voilées de bleus pâles, closes

de collines vagues. C'était par là-bas que le Niger coulait et que Coumba devait gémir, désespérant sans doute de le revoir jamais.

Pendant des jours, infatigable, il traversa des horizons semblables, demandant dans tous les villages le chemin de Bammakou.

Enfin il arriva sur les hauteurs de Soknafi. Son cœur battit à rompre sa poitrine, quand, au sortir d'un bouquet de bois, brusquement une plaine immense s'étendit sous ses pieds, fuyant dans les brumes, à perte de vue.

En bas, les sinuosités d'un grand fleuve traçaient un large cordon brillant. Boubou vit sur ses bords une ville magnifique dont les toits n'étaient pas de paille. Dans une vaste enceinte de hautes murailles s'étalait la profusion des terrasses, des clochers pointus des mosquées, des places noires d'une fourmilière humaine. Il fut comme fasciné :

— Bammakou, Bammakou !

Il leva les bras au ciel et prononça le nom d'Allah. Puis il descendit par un ravin où des rochers chancelaient sous les bonds d'un torrent, se trouva dans la plaine et pénétra dans la ville.

L'opulente cité des riches marchands maures l'éblouit. Il erra longtemps demandant partout si l'on connaissait Coumba. Il y en avait beaucoup de Coumba; il n'en reconnut aucune. Il allait par les rues, se désespérant, quand le lendemain, sous le porche sombre de la mosquée d'Omar, il croisa une jeune femme à la démarche indolente. Son costume était fait de tissus brodés de Ségou, des anneaux d'or cerclaient ses poignets et ses chevilles. Sa grâce et sa beauté frappèrent Boubou. L'expression de ses traits évoquait en lui l'idée d'une vague ressemblance avec la Coumba qu'il cherchait. Il la suivit de loin; elle entra dans une maison d'aspect somptueux.

— Quelle est cette femme? demanda Boubou timide à l'esclave qui gardait la porte.

— C'est la femme de mon maître, répondit celui-ci.

Boubou insista :

— Et ton maître?

Le captif le regarda de côté.

— Amet Fall, le plus riche traitant d'ici.

En clignant de l'œil, il ajouta :

— Et sa femme se nomme Coumba.

Boubou faillit chanceler.

— Elle se nomme Coumba!

— Oui, dit l'esclave; à présent, au large.

Boubou stupéfait se retira.

Il prit dans sa ceinture un anneau d'or et s'acheta de beaux habits. Dans l'après-midi, il revint frapper à la porte.

— C'est ici qu'habite Coumba, la femme d'Amet Fall?

— C'est ici.

— Je suis un messager d'un grand chef de Ségou, chargé d'une mission pour ta maîtresse.

On le fit attendre dans une pièce basse, où, sur des tapis, des captifs étaient étendus.

Une jeune fille aux seins nus, portant au cou un collier d'ambre, le vint chercher et, par un couloir dérobé, l'introduisit chez sa maîtresse.

Coumba, à demi couchée sur un divan, la tête relevée sur le coude, le regarda entrer d'un œil curieux. Deux femmes tenaient des éventails, accroupies à ses pieds.

Boubou s'arrêta; tant de luxe le paralysait. La physionomie de Coumba trahit soudain une émotion qu'elle s'efforçait de contenir. Elle se dressa sur sa couche.

Boubou s'enhardit et tendit les bras :

— Coumba!

Il allait s'élancer; mais Coumba l'arrêta d'un geste et congédia ses femmes. Quand ils furent seuls, elle se leva :

— Comment Boubou, c'est toi?

— Oui, c'est moi, dit Boubou; je viens d'Hanambougou.

Il se jeta dans ses bras :

— Coumba, répétait-il, Coumba.

La jeune femme partageait son trouble et lui passait les mains sur le visage.

Mais leur effusion fut courte. Amet Fall, prévenu sans doute, les sourcils froncés, l'air mauvais, venait d'apparaître dans l'encadrement de la porte.

Coumba, brutalement, des deux mains repoussa Boubou. La peur la saisit; d'une voix faible, elle balbutia une excuse :

— Il a porté la main sur moi.

Amet tira son poignard, la lame brilla. Il regardait Boubou, le cou tendu, prêt à fondre sur lui.

Coumba se traîna sur les genoux, se cramponna aux jambes d'Amet.

— Oh! non, pas cela, supplia-t-elle; grâce pour lui.

Boubou, immobile semblait ne pas comprendre.

Amet arrêta sur sa femme des yeux surpris.

— Pas cela, répétait-elle véhémente.

Le Maure remit le poignard dans sa gaîne. Il appela deux captifs, qui s'emparèrent de Boubou et l'entraînèrent dehors.

* * *

Le lendemain on se montrait, dans les ruelles de Bammakou, un homme, dévoré de fièvre, qui demandait à boire. Il avait un poignet coupé, les pieds rivés par des chaînes à une lourde barre de fer et au cou une clochette, pendue à un collier.

Les passants se retournaient.

La vertu de l'épouse d'Amet Fall était au-dessus du soupçon.

O. Tardif.




I

Lorsque le colonel de Veraz se réveilla ce matin-là, dans une chambre d'hôtel, à cinq heures précises, suivant son invariable habitude, sa première impression fut qu'il y avait quelque chose de changé dans le monde.

C'était là un sentiment d'orgueil incontestablement excessif. Tout, dans la machine terrestre, marchait comme d'ordinaire; aucune perturbation ne troublait l'harmonie placide de l'univers. Mais un changement très grand, très réel s'était accompli dans la vie du colonel de Veraz, ce qui explique, sans l'excuser, la généralisation qu'il faisait de son cas particulier.

La veille même, après l'arrivée des papiers officiels qui l'admettaient à la retraite sur sa demande et par anticipation, il avait déposé entre les mains de son lieutenant-colonel le commandement de son beau régiment de hussards. Les soldats réunis en parade avaient entendu la lecture de son ordre du jour d'adieu ; les officiers lui avaient offert un dernier repas où l'on avait échangé force toasts, poignées de mains et accolades ; après quoi, le soir venu, le colonel s'était embarqué pour Paris où il allait désormais fixer sa vie bourgeoise et tranquille.

Tout cela ne s'était pas passé sans émotions vives pour M. de Veraz. Il était beaucoup plus sensible qu'il ne voulait en avoir l'air. Une éducation distinguée, une grande élévation de pensées, des habitudes instinctivement élégantes lui avaient permis de traverser la vie sans émousser sa délicatesse d'âme. Sous ses apparences volontairement froides, il cachait une impressionnabilité très vive. Soldat convaincu, il ne pouvait quitter, sans un profond serrement de cœur, la carrière que, depuis quarante ans, il parcourait avec honneur. Rien ne l'y obligeait : il aurait pu pendant de longs mois encore défiler l'aigrette au vent, le sabre haut, à la tête de ses escadrons fringants. Mais la Commission supérieure ne l'avait pas maintenu au tableau d'avancement, malgré ses brillants états de service ; il en avait éprouvé un douloureux froissement d'amour-propre et s'était considéré, non sans quelque raison, comme victime d'une injustice. En outre, il se l'avouait tout bas, l'exercice constant du cheval, joint au souve-

1 — Trop tard, par M. H. du Plessac.

nir d'anciennes blessures, commençait à le fatiguer un peu. Puisqu'il ne devait jamais voir briller sur sa manche les étoiles de général, il s'était dit qu'il avait au moins gagné le droit de s'accorder, pendant qu'il en était temps encore, quelques bonnes années de repos et d'indépendance.

Un autre motif l'avait décidé : sans parents proches, célibataire par principe, il avait concentré toutes les affections de sa nature, au fond très tendre, sur son petit-cousin, Jacques de Baillet, qu'il avait eu le bonheur de faire venir à son régiment comme lieutenant. Pendant quatre ans, il l'avait eu sous sa main et près de son cœur, le soignant comme un père, le dirigeant comme un maître, largement récompensé de sa sollicitude par ce jeune homme au franc visage, à l'âme brave et droite, à l'intelligence supérieure, aimable à tous, aimé de tous.

A la promotion de janvier, Jacques, quoiqu'il n'eût que trente-deux ans, avait été nommé capitaine dans un régiment de chasseurs. Il avait fallu se séparer.

Rien n'est douloureux comme de revoir seul les lieux que l'on a vus avec un être aimé, comme d'accomplir sans lui la tâche qui, hier, vous était commune, comme de trouver vide le foyer qui d'ordinaire vous réunissait. Volontiers rêveur et quelque peu porté à la mélancolie, le colonel conçut une vraie tristesse du départ de celui qu'il appelait « mon enfant ». Il prit son parti et demanda sa retraite, bien que n'ayant que cinquante-sept ans.

L'impression un peu pénible qui avait suivi son réveil, au premier matin de sa vie civile, se dissipa assez vite. Le regret du passé s'envola devant les perspectives souriantes que lui fournissait son imagination. D'abord il était libre et, pour le constater vis-à-vis de lui-même, il s'empressa de rentrer dans son lit la jambe qu'il venait d'en sortir machinalement et se renfonça paresseusement sous ses couvertures avec la jouissance sensuelle de n'avoir à aller ni à la manœuvre pour la commander ni au quartier pour savoir s'il n'y avait rien de nouveau.

Puis, il organisa dans sa pensée sa nouvelle existence. Son premier soin devait être de se chercher un gîte. D'avance, il avait résolu de le prendre dans le quartier paisible du Luxembourg. Il voulait de l'air, de la lumière, de la verdure et du calme; il trouverait tout cela dans une des rues bordant le grand jardin public, qui deviendrait son parc particulier. Il aimait de vieille date le Luxembourg. Saint-Cyrien — il y avait bien longtemps — il ne manquait jamais, aux jours de sortie, en descendant de la gare, de venir faire de longues promenades sous ces grands arbres où il se sentait comme chez lui. Même, certain dimanche, il avait rencontré... et l'on s'était quelquefois promené à deux. C'était resté dans son souvenir comme une idylle fraîche et charmante, pleine de jeunesse et de poésie. Voilà donc qui était résolu : il ne prendrait qu'un appartement d'où il verrait son cher Luxembourg.

Cet appartement comprendrait différentes pièces qu'il meublait en idée, une surtout dont par avance il faisait ses délices : son cabinet de travail. Il naît parfois de singuliers besoins chez certaines natures, on pourrait dire par le fait même du contraste; instincts d'origine sans doute toujours refoulés et qui, à un moment donné, reprennent leurs droits. Homme d'action durant toute sa vie, le colonel n'aspirait qu'à devenir homme de repos et d'étude.

Au milieu de ses occupations toujours absorbantes, il n'avait pas cessé d'être possédé du désir de lire, de lire beaucoup, pour sa seule satisfaction personnelle, et jamais il n'avait pu ouvrir un livre qu'en courant... Prosateurs et poètes l'attiraient, sans qu'il eût le temps de répondre à leur appel; les poètes surtout, dont le divin langage parlait à son âme toujours jeune, non moins qu'à son esprit, ami du beau. Comme il ferait bon, aux matins d'été, les fenêtres ouvertes sur la verdure; comme il ferait bon, aux soirs d'hiver, les pieds sur les chenets, vivre dans leur société intime et converser avec les maîtres préférés pendant de longues heures recueillies!

Cependant il sortirait souvent, d'abord le matin pour aller faire un tour dans « son jardin », puis le tantôt, question d'hygiène. Deux ou trois fois par semaine il descendrait « à Paris ». Il entendait par là la rive droite, où il trouverait le Cercle Militaire avec de vieux compagnons d'armes, les Musées qu'il voulait étudier méthodiquement, les théâtres qu'il parcourrait les uns après les autres. Mais, dès qu'il songeait à ces excursions lointaines, il se sentait saisi d'une nostalgie de son chez lui et jouissait par avance de la joie du retour dans le petit nid où il comptait se trouver si bien.

Tout à coup le colonel éclata de rire. Il venait de réfléchir qu'il avait omis un chapitre dans son programme : le chapitre féminin. Mais ce rire même était la preuve de la très minime importance qu'il attachait à ce sujet. Il en avait été à peu près de même pendant toute sa vie. Privé tout enfant de sa mère, élevé sans sœur, même sans proche parente, ses premiers ans n'avaient pas connu les douceurs des tendresses féminines de famille qui prédisposent le cœur à s'ouvrir facilement à une tendresse plus intime encore. Quelques aventures, dont la plus gracieuse avait été celle du Saint-Cyrien sous les arbres du Luxembourg, quelques-unes de ces liaisons de garnison faciles à nouer, faciles à rompre, que termine la trompette du boute-selle, en cela seul avait consisté la vie amoureuse du colonel. Par principe, il ne s'était jamais marié, professant que la vie militaire entraînait le célibat forcé. A plus forte raison s'était-il gardé d'autres chaînes moins légitimes et plus lourdes. Il ne considérait l'amour, que comme un rêve de ses chers poètes, prêtant facilement à d'harmonieux développements, mais dont il se moquait, dans la vie réelle, avec un scepticisme légèrement amer.

Arrivé maintenant au seuil de la vieillesse, il ne

pouvait certainement pas renier les principes de toute son existence.

Sur cette résolution bien arrêtée, le colonel s'habilla et partit d'un pas ferme et régulier à la conquête du logement dont il entendait faire un petit paradis terrestre, où aucune Eve ne serait admise.

II

Il est bien rare que l'on voie s'accomplir dans sa plénitude le rêve que l'on a caressé. Ce fut cependant, par un heureux privilège, le cas du colonel de Veraz. Quinze jours après son arrivée à Paris, le passant aurait pu le voir au balcon du troisième étage d'une maison blanche et riante, dans le haut de la rue Vavin, saluant du regard la nappe de verdure étalée sous ses yeux par les massifs du Luxembourg ou se baissant pour passer minutieusement l'inspection d'un régiment de pots de fleurs groupé autour de lui.

Tout s'était arrangé au gré de ses désirs. Son appartement donnait par cinq fenêtres sur son cher jardin, que dominait au loin la coupole grandiose du Panthéon. Au milieu, un salon assez grand avait été transformé en cabinet de travail ou plutôt de lecture. De vastes bibliothèques, à moitié pleines, recevaient chaque jour quelque hôte nouveau, que le maître du logis allait recueillir dans une chasse devenue son passe-temps favori. Sur les murs, des armes en panoplie rappelaient la vie d'autrefois. Un large fauteuil près du balcon permettait au lecteur de lire alternativement dans le livre des hommes et, en levant les yeux, dans celui de la nature. A droite et à gauche, la salle à manger et la chambre à coucher avaient également vue sur le jardin, de telle sorte que, dès son lever, en s'habillant, en travaillant, en mangeant, le colonel avait toujours sous les yeux ses chers amis, les arbres. En retour, sur sa cour, Jacques avait une large chambre qui l'attendait et plus loin s'étendaient les pièces de service. Tout cela était simple, mais meublé avec le confort qui indique de la part de l'habitant, le désir de se trouver agréablement chez lui et tenu avec la propreté méticuleuse de la caserne par un ancien hussard, jadis ordonnance du colonel.

Tout l'étage de la maison lui appartenait, sauf un petit logement donnant sur le même palier, dont il ignorait et ne se souciait aucunement de connaître le locataire.

La vie de M. de Veraz s'était organisée exactement comme il l'avait réglé. Il lisait, se promenait, voyait de temps en temps quelques anciens amis retrouvés, écrivait à Jacques de longues lettres où il continuait son éducation militaire, n'entendait jamais parler de femmes que dans ses livres et était parfaitement heureux.

Or, un après-midi, comme il allait sortir pour sa promenade accoutumée, M. de Veraz entendit tout à coup des cris perçants dans l'escalier. Une voix effarée appelait : Au feu! au feu! au secours!

Les règlements de police exigent qu'on ait soin de faire ramoner les cheminées des appartements avec une fréquence suffisante. Ces règlements sont véritablement fort sages. Car, outre qu'un simple feu de cheminée peut être l'origine d'un incendie plus sérieux, il arrive parfois qu'il embrase tout autre chose que les maisons et bouleverse de fond en comble le programme paisible et les résolutions arrêtées d'un colonel en retraite.

M. de Veraz, en entendant ces cris, courut à l'escalier et se trouva en présence d'une femme, pâle d'épouvante, qu'il ne regarda même pas, et à laquelle il dit, avec un peu de brusquerie, n'aimant pas le tapage :

— Où est-il, votre feu?

— Chez moi, monsieur, chez moi! Je vous en conjure, venez à mon aide! répondit l'incendiée en rentrant dans son logement où le colonel la suivit.

La cheminée ronflait en effet d'effrayante manière. Mais le colonel vit du premier coup d'œil qu'il n'y avait aucun danger réel. Aidé par son hussard, accouru derrière lui, il boucha la cheminée avec des draps mouillés et, moins d'une demi-heure après, ce sinistre minuscule était conjuré, mais non, hélas! toutes ses conséquences.

C'est à ce moment-là que le colonel, ayant terminé son œuvre de sauveteur, aurait dû s'en aller et c'est ce qu'il ne fit pas. Le péril passé, il crut de son devoir d'homme bien élevé de rassurer par quelques paroles polies la pauvre femme encore tout émue et, pour lui parler, il la regarda — ce qui le perdit.

Si détaché qu'il prétendît être de la question féminine et si cuirassé qu'il se crût contre toute atteinte, M. de Veraz était homme de goût et ami du beau sous toutes ses formes. Il lui fut donc impossible de ne pas admirer ce qui était réellement admirable, et il contempla sa voisine avec plus d'enthousiasme que de prudence.

Elle n'était pas jolie, elle était belle; d'une beauté qui eût été presque sévère, tant elle était régulière, si, à la pureté des lignes, son visage n'avait joint une grâce pénétrante et un charme inexprimable. Son front lisse et blanc était entouré d'une forêt de cheveux d'un blond foncé qui s'échappaient sur les côtés en petites boucles indisciplinées, découvrant une oreille si rose, si mignonne, si délicatement modelée, qu'elle semblait uniquement faite pour recevoir des mots d'amour. La jeune femme — elle ne devait pas avoir trente ans — souriait maintenant, rassurée, et sa bouche au dessin exquis s'unissait dans ce sourire à ses grands yeux d'un bleu sombre. Elle était grande. Sa taille, merveilleusement modelée, annonçait une nature riche et en pleine sève. Elle avait en elle-même une telle élégance que, vêtue d'une simple robe noire sans aucun ornement, elle semblait en grande toilette. Tout en elle était attrait, jeunesse, force et distinction.

De l'habitante, les regards du colonel se portè-

rent sur l'habitation, petit nid bien étroit, bien modeste, bien peu digne par sa richesse de l'oiseau charmant qu'il abritait, mais cependant en harmonie avec lui par son agencement discrètement coquet et séduisant dans sa simplicité.

Mille petits riens, quelques miniatures de famille groupées sur un guéridon artistement tendu de peluche, des vases de fleurs où une main savante avait réuni, avec un goût exquis des couleurs variées, de petits bibelots épars dans un désordre volontairement combiné, un piano de grande marque ouvert dans un coin avec une partition dont le feu avait interrompu la lecture, un petit bureau en marqueterie où se faisait une correspondance qu'on eût souhaité recevoir; tout, depuis la pendule microscopique représentant un enfant le doigt sur la bouche pour prêcher le silence, jusqu'aux stores roses des fenêtres qui tamisaient un jour fait pour la rêverie, jusqu'à la chambre dont la porte, restée ouverte au milieu du désarroi, laissait apercevoir les rideaux blancs et bleus enveloppant le lit dans un mystère discret, tout, dans l'appartement comme dans la femme, respirait la grâce élégante et délicate.

L'entretien du sauveteur et de l'incendiée fut nécessairement banal. Néanmoins le colonel était singulièrement troublé d'une impression inaccoutumée lorsqu'il s'en alla enfin. D'un geste franc et aisé, sa voisine lui tendit avec reconnaissance une main aristocratique qu'il ne put s'empêcher de serrer un peu plus peut-être que ne le permettaient les strictes convenances, et M. de Veraz descendit l'escalier sans se rendre exactement compte de ce qu'il pensait.

Machinalement il s'arrêta devant la loge du concierge, vieux brave homme, et, sous prétexte de feu de cheminée, il lui demanda quelques renseignements sur sa voisine.

— Mme Letellier! s'écria le concierge. Oh! la chère et digne petite dame!

— Vous dites : Mme Letellier, insista le colonel pour bien se graver le nom dans l'esprit... Elle a un mari?

— Non, mon colonel... Grâce à Dieu, elle n'en a plus. Il est mort, voilà dix-huit mois, après l'avoir fait assez souffrir, le chenapan!... Que le diable ait son âme! Il lui a mangé toute sa fortune avec des drôlesses! Comprenez-vous cela? Quand on a une femme pareille! Avec cela, aussi bonne qu'elle est belle... et ce n'est pas peu dire... Un ange du bon Dieu! Croiriez-vous que, depuis que son mari l'avait quittée, elle s'était réfugiée ici — parce qu'il faut vous dire que la dame au propriétaire est son amie de pension — et elle peinait du matin au soir, comme elle le fait maintenant, à donner des leçons de piano, histoire de déjeuner et de dîner tous les jours, quoi! Eh bien! pour lors, son gredin de mari venait ici lui faire des scènes pour qu'elle lui donne l'argent qu'elle gagnait!... Et elle le lui donnait, oui, monsieur! Et il allait en faire ce que vous devinez!... Imaginez que, quand il s'est senti malade à la mort, il l'a fait demander, et la pauvre martyre y est allée... Où? chez sa maîtresse!... Et elle n'a plus quitté son mari qu'au cimetière. Enfin maintenant elle est tranquille, mais elle n'en mène pas bien large en courant le cachet. C'est ma femme qui fait son ménage le matin. Deux pièces!... Elle qui a eu un château, des voitures et trente-six domestiques!... Faut-il qu'il y ait des hommes canailles, tout de même!

Le colonel aimait peu les longs discours. Il faut croire cependant que l'éloquence prolixe du concierge ne l'importuna pas, car il l'écouta sans broncher; même ce fut lui qui reprit :

— Cette dame doit bien avoir des amis qui s'intéressent à elle et viennent souvent la voir.

— Oh! pas tant que cela, allez, mon colonel. Vous savez bien qu'on n'a guère d'amis quand on est dans la peine... Il y a la dame du propriétaire qui vient de temps en temps, puis une autre dame, puis deux ou trois messieurs, dont un surtout qui vient plus souvent que les autres, mais c'est tout.

Sans savoir pourquoi, le colonel fronça le sourcil et brusquement il s'éloigna, en disant au concierge un « merci! » sec et irrité.

Il venait d'éprouver une impression étrange. Le dernier mot du concierge lui avait fait l'effet d'un coup de bâton... Un monsieur qui vient plus souvent que les autres... Cette phrase revenait à son esprit comme une injure qu'il aurait reçue.

Machinalement il entra au Luxembourg, mais d'un pas saccadé et accéléré, comme s'il allait à la bataille, et non plus avec sa lenteur accoutumée de flâneur. Il arriva, toujours raide et rapide, sous les galeries de l'Odéon où, par routine, il feuilleta quelques livres qu'il rejeta aussitôt, malgré les avances obséquieuses du marchand. Puis il piqua droit vers les quais, traversa le Carrousel, monta l'avenue de l'Opéra, arriva au Cercle Militaire et une fois là, sans entrer, il fit demi-tour et reprit brusquement le chemin de la rue Vavin.

Eh! quoi? colonel de Veraz, vous, si imbu du principe que la femme ne doit rien être dans la vie d'un homme sérieux, vous qui tout récemment encore excluiez de votre programme cet élément de perturbation, vous voilà si ému pour avoir aperçu, pendant trois quarts d'heure, une jeune femme dont la cheminée brûlait!

Cette émotion étrange était cependant très réelle et, toujours franc vis-à-vis de lui-même, le colonel n'essayait pas de se la dissimuler. Il s'efforçait même de l'analyser afin de la combattre utilement. Mais il ne voyait pas bien clair en lui-même. Etait-il épris de Mme Letellier? Comment! Pour avoir aperçu quelques instants cette jeune femme éplorée et lui avoir rendu un service vulgaire! Il aurait donc subi ce coup de foudre dont il avait parfois entendu parler et s'était toujours tant moqué. Passe pour quelque lieutenant inexpérimenté, voire pour quelque capitaine déséquilibré, mais non pour un colonel retraité et surtout pour lui, imbu de théories si solides et de principes si arrê-

tés! Non! Il n'était aucunement sensible aux charmes de sa voisine et même il se souvenait avec quelque sévérité de ses manières un peu libres et familières. Il avait d'ailleurs une chose bien simple à faire, ne plus la revoir. Le feu ne prendrait pas tous les jours à sa cheminée et rien ne motivait des relations entre eux. Mais cette sage résolution lui causait une impression pénible, et il lui semblait apercevoir encore le charmant tableau de la jeune femme, simple et gracieuse, dans son cadre modeste et délicat. Cependant il lui disait mentalement un courageux adieu, lorsque revint à sa pensée la phrase du concierge : « Un monsieur vient plus souvent que les autres! » Qu'était ce monsieur? Un parent, un homme d'affaires, un vieil ami de famille?... Mais si c'était!... Alors il lui monta une colère contre cet inconnu. Il sentait une angoisse, comme une douleur, à l'idée que la femme qui lui était apparue auréolée d'honnêteté pouvait n'être qu'un ange déchu. Il faudrait qu'il sache! Au besoin il défendrait, avec l'autorité de son âge, sa voisine, malheureuse isolée, exposée aux entreprises de quelque téméraire. Cette résolution généreuse s'ancra dans son esprit. Ce rôle désintéressé lui souriait et il n'y voyait nul danger, cuirassé comme il l'était. Hélas! colonel! toute cuirasse a ses défauts et, par ceux de la vôtre, la jalousie entrait, précédant l'amour.

Cela est si vrai que, revenu chez lui et oubliant ses projets chevaleresques, le colonel se campa devant une glace, passa d'un geste énergique sa main dans ses cheveux, retroussa cavalièrement sa moustache, tendit le jarret d'un air présomptueux et, répondant à une pensée très secrète, s'écria :

— Pourquoi pas, après tout?

Sur quoi, il dîna fort gaillard, fit un moment semblant de lire sans pouvoir fixer son attention, se coucha de bonne heure et vit en rêve de petits amours coiffés de casques de pompiers qui, au lieu de les éteindre, allumaient des cœurs dans une cheminée.

## III

M^me^ Letellier ne rêva ni de pompiers ni de hussards. Mais le lendemain, très maîtresse de son esprit et sans trouble ni arrière-pensée, elle se dit qu'elle avait un voisin sympathique, distingué, avec lequel il ne lui serait nullement désagréable d'entretenir d'amicales relations. Elle savait par la portière, son unique servante, le rang et le nom de ce voisin; dans leur courte entrevue elle l'avait apprécié comme un homme du meilleur monde. C'était donc non seulement sans effroi, mais avec plaisir, qu'elle entrevoyait son entrée dans le cercle très étroit de sa société et, tout en époussetant avec un coquet petit plumeau ses bibelots précieux dont elle se réservait la toilette, elle songeait que les feux de cheminée ont quelquefois du bon.

La vie avait été sévère à Gabrielle-Sylvia de Ravel. Riche, très recherchée, belle déjà comme elle était restée, elle avait apporté ses vingt ans, sa grosse dot et son cœur à M. Letellier, par un entraînement romanesque subi par ses parents, mais non approuvé. M. Letellier n'avait rien comme fortune, et, ce qui était plus grave, il n'était pas plus avantagé sous le rapport des qualités morales. Au début, il n'y parut rien, d'autant plus qu'il était très sincèrement épris de sa charmante femme. Mais, au bout de cinq ans consacrés à une adoration mutuelle, il commença à regretter sa vie échevelée de garçon et imagina qu'il serait fort agréable de la reprendre, aidé de rentes qu'il n'avait jamais connues. On quitta le manoir méridional, témoin des seules vraies bonnes années de M^me^ Letellier. On vint s'installer à Paris où, en deux ans, les femmes, le jeu, la Bourse, eurent raison de la dot de Sylvia. Elle connut l'étendue du désastre par deux faits simultanés : la saisie de son mobilier et un court billet de son mari, la prévenant qu'il partait pour un voyage d'une durée indéterminée. Ce voyage l'avait dirigé vers la rue des Martyrs, dans un entresol très capitonné dont M^lle^ Zibeline, dite la Perdrix rouge, était la sémillante habitante.

M^me^ Letellier pleura beaucoup, engagea ses bijoux les plus chers et se réfugia dans le petit logement de la rue Vavin où elle essaya de gagner sa vie en femme de courage et de devoir quand même. La pauvre et naïve enfant s'imaginait que ce serait chose facile. Elle ne soupçonnait pas que, dans l'organisation actuelle de la société, s'il est difficile à un honnête homme de résoudre le problème de ne devoir son existence qu'au travail et à la probité, c'est une œuvre à peu près irréalisable pour une femme du monde déclassée par l'infortune, jeune et jolie.

Oh! ce n'est pas que certaines portes ne s'ouvrissent aussitôt qu'elle y frappait! Mais elle comprenait bien vite le prix mis à la bienveillance empressée qui lui était offerte, et précisément ses charmes, qui lui valaient ces appuis inacceptables, éloignaient d'elle ceux qu'elle recherchait. « Vous êtes trop élégante, ma chère! » répondait une charitable dame sollicitée, sans songer que par économie, la pauvre abandonnée usait les restes de son ancienne splendeur. « Aucune famille ne voudrait de vous comme dame de compagnie... Vous êtes trop jolie! » disait une vieille douairière perpétuellement rageuse de sa propre laideur. Une autre lui reprocha une épingle d'acier qui brillait à son chapeau... « Oh! pour ce que cela me coûte! » répondit innocemment la pauvre femme... Elle fut éconduite pour ce mot, interprété dans le sens d'une impudence éhontée... L'épingle lui avait coûté six sous au bazar.

Elle voulut être vendeuse dans un magasin : on lui demanda où elle avait appris le commerce; caissière, on lui dit qu'elle ignorait la comptabilité; modiste, on s'informa si elle avait fait son apprentissage. Rien, rien! Ses parents la dédaignaient depuis son mariage. Le seul tendre et bon,

son père, était mort; sa mère n'intervenait que pour lui reprocher perpétuellement sa faute; une cousine millionnaire lui envoya un jour quinze francs, dans un accès inconsidéré de générosité...

Que de fois la révolte frappa à cette pauvre âme rebutée, humiliée, froissée incessamment! Que de fois le désespoir s'y glissa, l'affolant! Elle résista à tout, énergique, honnête et pure, et aux tentations malsaines qui faisaient ruisseler l'or sous ses beaux yeux et au suicide que sa foi religieuse repoussait, et elle demeura courageuse, fière et intacte.

L'amitié vint à son aide et la sauva. Le mari d'une de ses compagnes d'enfance, hâbleur, médiocrement élevé, mais excellent de cœur et aussi actif que dévoué, se mit en tête de lui trouver des leçons de piano. Elle n'en savait pas beaucoup, au moins comme théorie; mais très intelligente, elle apprit vite en enseignant et, après les élèves isolées, elle obtint la direction des cours d'un pensionnat : c'était la vie matérielle assurée.

Son mari reparut alors pour l'accabler de demandes d'argent, auxquelles son excessive indulgence répondit trop souvent. Enfin, il lui rendit le seul service qu'elle pût en attendre : il mourut.

Matériellement tranquille, mais cruellement désillusionnée sur la vie, Sylvia se replia sur elle-même, dédaignant à son tour la société qui l'avait ou repoussée ou accueillie avec froideur, croyant de bonne foi son cœur à jamais mort à l'amour qui lui avait été si rigoureux, mais l'ouvrant tout grand à l'amitié et rêvant, comme le but maintenant unique de sa vie sentimentale, un petit cercle de fidèles bien choisi, bien étroit et bien sûr. Là, sa nature expansive trouverait l'emploi de la tendresse ardente qu'elle sentait sourdre en son cœur et à laquelle elle se refusait à donner son véritable nom. Son tempérament démonstratif, chaud comme le soleil qui l'avait vue naître, les conditions de sa vie isolée, l'énergie de son caractère dont elle avait donné des preuves dans des circonstances douloureuses, la sécurité qu'elle avait d'elle-même lui donnaient bien une allure un peu libre, une physionomie parfois garçonnière qui eussent inquiété d'austères censeurs et qui choquaient de temps en temps les lois de l'étiquette et du maintien. Mais que lui importait? Elle n'avait plus affaire qu'à des amis vrais qui la connaissaient et l'appréciaient, et, quant à elle, tranquille dans sa conscience, assise dans sa volonté d'honnêteté, elle savait bien ne courir aucun danger.

Très simplement et très franchement, Mme Letellier se dit qu'il lui plairait que le colonel de Veraz revînt la voir et, comme il revint le jour même sous le fallacieux prétexte de savoir si l'émotion de la veille ne l'avait pas fatiguée, elle le reçut avec sa cordialité exempte de toute ridicule affectation de pruderie. Le colonel comprit aussitôt qu'il était admis parmi les initiés et que le concierge pouvait ajouter son nom à la liste des visiteurs ordinaires de sa voisine. Même il se promit de rivaliser prochainement avec le monsieur qui venait plus souvent que les autres.

Au bout d'un mois, il venait tous les jours à cinq heures et passait une heure à deviser avec Mme Letellier ou à l'entendre jouer du piano. Il se laissait aller avec une parfaite bonhomie et la plus entière bonne foi à la douceur de ces relations dont rien, au plus intime même de sa pensée, ne troublait la pureté. Il ne songeait plus guère à cette exclamation, pleine de projets ténébreux, qu'il avait poussée au début : « Pourquoi pas, après tout? » Mme Letellier lui avait révélé ce qu'il n'avait jamais connu : la suave impression de la vraie femme, gracieuse et gaie, bonne et chaste. Son amitié était si sincère et il croyait si bien n'avoir que de l'amitié pour Mme Letellier, que d'un peu plus il l'eût appelée : « mon cher camarade. »

Leurs idées, leurs goûts, leurs sentiments concordaient en toutes choses. Sylvia s'exaltait au récit des batailles du colonel; lui, se pâmait à certains morceaux de musique qu'elle interprétait avec son âme vive et tendre. Ardents tous deux, même un peu entiers dans leurs opinions, ils avaient bien parfois quelques chocs; mais qui dit choc dit rapprochement et, la petite querelle finie, tous deux s'apercevaient qu'ils avaient fait un pas de plus dans le chemin de l'intimité.

Ils marchaient ainsi dans cette voie très dangereuse avec une égale et parfaite sécurité, Mme Letellier honnête au point de ne pas comprendre son imprudence et n'imaginant pas que l'amour pût encore exister au monde puisqu'il ne devait plus exister pour elle, et M. de Veraz convaincu qu'il était arrivé au comble de ses ambitions puisqu'il était l'ami de sa charmante voisine.

Pendant l'un de ces tête-à-tête aussi innocents que périlleux, un coup de sonnette retentit à la porte. Mme Letellier alla ouvrir elle-même et poussa un tel cri de joie que le colonel se retourna... juste à temps pour voir un visiteur qui embrassait sur les deux joues, d'un bon baiser franc et sonore, l'hospitalière maîtresse du logis.

Ce spectacle lui déplut souverainement.

Mme Letellier revint les yeux brillants et dit d'une voix animée :

— Mon cher colonel, je vous présente mon excellent ami Léotardy, absent depuis six semaines et qui enfin rentre au bercail.

Depuis longtemps le colonel, tout à l'enchantement de ses relations avec Mme Letellier, ne pensait plus au monsieur qui venait plus souvent que les autres. Jamais il ne l'avait rencontré — pour cause — et son apparition subite — car il ne douta pas un seul instant que le nouveau venu ne fût ce visiteur privilégié — lui causa une sensation douloureuse que rendit aiguë la réception chaleureuse de Mme Letellier.

Il se borna à s'incliner avec une froideur compassée, en fixant Léotardy d'un œil qui n'avait rien de tendre. Celui-ci était un bon gros garçon d'une

quarantaine d'années, les cheveux un peu trop bien peignés, les moustaches relevées d'un coup de fer audacieux, la barbiche en pointe, un peu rondelet déjà, l'air jovial et les manières assez communes. Il tendit la main au colonel sans hésiter, avec plus d'expansion que de savoir-vivre. M. de Veraz la toucha de l'air enthousiaste d'un chien qu'un coup de fouet oblige à traverser un cerceau.

— Colonel, reprit Mme Letellier à qui ces nuances n'échappèrent pas, Léotardy vous connaît déjà beaucoup. Je lui ai parlé de vous dans toutes mes lettres.

On peut recevoir deux blessures à la fois. Cela était arrivé au colonel à Magenta et cela lui arriva de nouveau. L'intention de Mme Letellier avait été assurément excellente en prononçant cette phrase, mais la suppression du mot « monsieur » devant le nom du nouveau venu, le fait qu'il était en correspondance suivie avec Mme Letellier, complétèrent le malaise moral de M. de Veraz, à tel point qu'il se leva pâle et crispé et, saluant la jeune femme, lui dit sans autre adieu :

— Je vous prie de m'excuser, madame. J'ai affaire chez moi.

Et, après un coup de tête sec à Léotardy, il se dirigea vers la porte. Mme Letellier en l'accompagnant lui glissa à demi-voix :

— Mais qu'avez-vous ?

Le colonel répondit froidement :

— Je n'ai absolument rien, madame.

Et il rentra chez lui sans se retourner, ce qui ne lui permit pas de voir Mme Letellier le suivant des yeux avec un peu de surprise, mais aussi avec un peu d'attendrissement.

## IV

— Joseph !

— Mon colonel !

— Je t'avais dit que je voulais dîner de bonne heure. Pourquoi le couvert n'est-il pas mis ?

— Mais, mon colonel, il n'est que cinq heures et demie et, comme mon colonel ne rentre jamais avant six heures, j'avais pensé que mon colonel...

— Assez de colonels comme cela ! Je n'aime pas qu'on me réplique... J'ai dit que je voulais dîner... je veux dîner, entends-tu ? Eh bien ! Qu'as-tu à me regarder avec des yeux de canard effarouché ? Pourquoi n'es-tu pas encore à ta cuisine ? Si tu continues, mon garçon, je te flanque à la porte. Est-ce compris ?

Pendant que Joseph effaré s'engouffrait dans le couloir de la cuisine, le colonel entra dans son cabinet en faisant claquer la porte et, voyant sur la cheminée une statuette en terre cuite qui lui parut offrir une vague ressemblance avec M. Léotardy, il la jeta sur la dalle où elle se brisa en mille pièces.

Cette exécution en effigie eut un excellent effet : elle soulagea un peu les nerfs de M. de Veraz et lui rendit assez de calme pour que, s'étant plongé dans son grand fauteuil, il se mît à réfléchir profondément et à faire son examen de conscience. Il faut croire que la découverte qu'il fit était grave ; car, Joseph étant entré pour annoncer le dîner, le colonel se leva tout d'une pièce, et, devant l'ordonnance qui ne comprenait plus rien aux événements, s'écria :

— Mille millions de tonnerres !... Faut-il être bête... à cinquante-sept ans !

Sans se leurrer d'aucune illusion, le colonel venait de reconnaître qu'il était éperdument amoureux de Mme Letellier. La douleur poignante qui l'avait étreint, en constatant son intimité avec un autre, ne lui permettait plus de conserver aucun doute sur l'état réel de son cœur : la pure amitié ne connaît pas ces affres horribles de la jalousie. M. de Veraz eut d'abord un sentiment de vive colère contre lui-même et de profonde humiliation de sa faiblesse trop certaine. En arriver là, à son âge ! Echouer, quand il se croyait si bien à l'abri des orages, contre l'écueil évité pendant toute sa vie et dont il allait jusqu'à nier l'existence ! On aurait clairement démontré au colonel qu'après trente-huit ans de service il ignorait les premiers principes de l'équitation et du maniement des armes qu'il n'en aurait eu ni plus de surprise ni plus de honte. Vraiment en ce moment il haïssait Mme Letellier, tant il était furieux de l'aimer. Qu'était-elle venue faire sur sa route pour troubler la tranquillité si douce dont il jouissait entre ses arbres et ses livres ! Comme il avait eu raison de se méfier de tout temps de la femme, cette éternelle ennemie du repos de l'homme, et il ne s'en était pas encore assez méfié, puisqu'il succombait précisément au moment où il croyait avoir définitivement vaincu !

A présent le mal était fait et, il ne le sentait que trop, il était sans remède. Le mal !... En se disant ce mot en lui-même le colonel éprouva tout à coup comme le remords d'un blasphème. Il lui sembla qu'il venait d'outrager la plus adorable des divinités ; il sentit courir dans ses veines un frisson délicieux ; une bouffée de chaleur douce et vivifiante monta à son cœur rajeuni ; un trouble exquis lui mouilla les yeux ; toute colère tomba, tout regret s'évanouit, tout souvenir de la vie réelle disparut, et, étendu sur son balcon par cette belle nuit étoilée de mai, les yeux errants comme extasiés sur les massifs qui miroitaient aux rayons de la lune, le colonel, perdu dans une ivresse jamais ressentie, entonna dans son âme l'immortel et divin chant d'amour. Comme lui faisant écho, un rossignol, dans les arbres voisins, égrenait son cantique nocturne en appelant sa compagne.

Plus calme le lendemain, mais non moins heureux, M. de Veraz prit une grande résolution. Puisqu'il manquait si gravement aux principes de toute sa vie en étant amoureux, il les renierait jusqu'au bout et épouserait Mme Letellier ! Il s'était fait remarquer dans sa carrière par son esprit de décision et sa promptitude à mettre à exécution le

parti auquel il s'était arrêté. Fidèle à ce caractère, il régla séance tenante que ce même jour, à cinq heures, il se rendrait chez Mme Letellier et carrément lui demanderait sa main.

— Il y a bien sans doute entre nous, se disait-il, une grande différence d'âge... Vingt-neuf et cinquante-sept!... C'est presque ridicule. Mais elle est mûrie par la triste expérience de la vie, et moi j'ai le cœur très jeune puisque je ne m'en suis presque jamais servi. Voilà un premier point. Second point : la fortune. Mme Letellier n'en a aucune et j'en ai peu. Mais nous avons l'un et l'autre des goûts très modestes et, en définitive, avec mes revenus, ma pension, ma croix de commandeur, j'arrive à quatorze mille francs de rente. Ce n'est pas le pactole pour deux, mais c'est suffisant. J'achèterai moins de livres. J'en aurai un si beau à lire! On rira peut-être de voir un vieux colonel en retraite épouser une si jeune et jolie femme... J'engage les rieurs à venir me trouver! Tout cela va bien. Elle n'a pas de parents, moi non plus, sauf Jacques. Mais Jacques sera enchanté d'avoir une aussi charmante cousine et il ne se soucie guère de mon héritage, lui qui a quarante mille livres de rente... Je ne vois donc vraiment pas d'obstacles. Nous réunirons les deux appartements... Elle ne donnera plus de leçons de piano et ne fera plus de la musique que pour moi... C'est parfait!... Seulement voudra-t-elle? Pourquoi pas? Elle répète toujours qu'elle a le cœur libre... Si belle qu'elle soit, les épouseurs n'abondent pas auprès d'une femme qui n'a pour dot que sa beauté... Je ne puis pas me dissimuler qu'elle me témoigne une sympathie peu ordinaire, bien voisine d'un sentiment plus tendre... Ah! il y a Léotardy!... Mais voyons! Entre Léotardy et moi!... Il restera son ami, à la condition toutefois de ne plus l'embrasser comme il a fait hier.

Le colonel en était là de ses réflexions, dont la dernière avait amené un pli à son front, lorsqu'il sursauta au bruit de la sonnette tirée d'une main énergique et, avant qu'il ait eu le temps de se poser aucune question sur cette visite importune, Mme Letellier, fraîche et riante, entrait dans son cabinet-salon.

— C'est moi-même, mon ami, s'écria-t-elle gaîment en voyant la mine ébahie de son hôte et en lui tendant les deux mains. Vous voyez que les hussards ne sont pas seuls à avoir de l'audace... Ce que je fais est de la plus haute inconvenance, je le sais, et ma rigide propriétaire et amie me considérerait, pour cette démarche, comme une créature folle ou perverse. Mais je ne me soucie, pour ce que je fais, que de mon opinion et, sachant ne faire aucun mal, je suis venue vous dire un petit bonjour, afin de m'excuser par avance si, ce soir, je ne puis recevoir votre visite à l'heure ordinaire.

Tout cela fut dit vite, d'un accent scandé et musical qui donnait un piquant particulier au langage de l'aimable femme et avec cette grâce enjouée qui est la plus involontaire, mais aussi la plus dangereuse des coquetteries.

Mme Letellier était avant tout foncièrement bonne. Elle avait parfaitement vu la veille que l'arrivée subite de Léotardy et la chaleur de son accueil avaient peiné le colonel en interrompant leur entretien quotidien. Pas un instant elle n'avait supposé qu'il y eût dans la subite froideur de M. de Veraz et son départ précipité un sentiment de jalousie, pas plus qu'elle n'imaginait qu'il y eût chez lui de l'amour. Elle l'avait cru simplement froissé de l'interruption subite de leur tête-à-tête quotidien. La très vive affection qu'il lui portait n'était nullement un mystère pour elle : elle en était touchée et heureuse. Quelle femme, même la plus honnête, ne se rend pas compte de l'empire qu'elle exerce sur un homme et n'en est pas un peu fière quand elle le doit uniquement à une sympathie spontanée et nullement à des manœuvres calculées? Mais elle ne voyait dans leurs relations qu'une réciprocité de franc attachement, auquel la différence des âges donnait comme un reflet des rapports d'une fille et d'un père et qui avait aussi cette saveur subtile, essentiellement innocente et pure, spéciale à l'amitié entre personnes de sexe différent. Jamais sa pensée n'avait été plus loin dans l'analyse des sentiments qu'elle avait pour le colonel et de ceux qu'elle lui supposait. C'est pour cela qu'elle venait, en amie, essayer d'effacer une impression pénible subie par son ami. Combien elle était loin de se douter qu'au moment de son entrée le colonel se répétait la déclaration passionnée qu'il se proposait de lui faire!

M. de Veraz comprit que ce n'était ni le lieu ni le moment et, ajournant toute ouverture sur ses projets, il se livra d'un air joyeux à la bonne fortune qui lui tombait du ciel.

Sans façon, Mme Letellier allait et venait dans le salon, alerte et gaie, elle aussi, de cette petite escapade. Elle regardait tout, touchait tout, interrogeait sur tout.

— Que c'est gentil chez vous! s'écria-t-elle. Comme c'est bien arrangé! Ces livres... ces armes... ce balcon fleuri!... Qu'est-ce que ce sabre?... Le vôtre? A quelles batailles a-t-il brillé?... Ah! Le coin des poètes... Musset... Gauthier... Coppée... Sully-Prudhomme... Banville! Cachottier que vous êtes, vous ne m'aviez pas dit que vous aviez une passion secrète!... Justement tous mes auteurs préférés... Nous en lirons ensemble un peu chaque jour, voulez-vous?

M. de Veraz ne songeait plus guère qu'il avait juré, en s'installant rue Vavin, qu'aucune fille d'Eve ne franchirait son seuil de vieux garçon. Inaccoutumé à la présence d'une femme, il restait extasié devant cette grâce qui circulait, répandant son rayon dans son logis solitaire et l'emplissant d'un parfum qui éteignait celui de ses fleurs.

*(A suivre.)*

— Ah! voici la galerie des portraits de famille... C'est votre mère cette dame au visage si doux?... Et celle-ci?

— Une sœur que j'ai perdue.

— Et ce bel officier?... Oh! le voici une fois, deux fois, trois fois. Quelle physionomie sympathique et tendre dans son énergie... Je parie que c'est votre cher Jacques dont vous parlez si souvent...

— Précisément.

— Eh bien! dites-lui qu'il y a une femme retirée du monde... une vieille femme... qui le trouve charmant et qui l'aime par avance parce qu'il vous aime.

— Mais vous m'aimez donc un peu vous-même? s'écria le colonel qui commençait à perdre la tête.

— Vous! répondit Mme Letellier subitement grave. Je vous aime et je vous respecte comme la plus tendre fille fait du meilleur des pères. Il y a longtemps que c'est le nom que je vous donne dans mon cœur. Vous remplacez pour moi le père chéri que j'ai perdu, le seul des miens qui m'ait vraiment aimée.

A cette déclaration faite d'une voix émue, le colonel sentit ses joues pâlir et ses yeux se mouiller... Etait-ce de bonheur? Etait-ce de chagrin?

— Maintenant, reprit la jeune femme redevenue souriante, je vous ai dit assez de choses tendres... Je vais vous gronder... Qu'est-ce qui vous a pris hier quand mon bon Léotardy est entré? Vous avez fait une figure!

— Je vous avoue, madame...

— Laissez votre madame, s'il vous plaît... Je viens de vous dire que j'étais votre enfant et je vous apprends, si vous l'ignorez, que je m'appelle Sylvia... Tâchez, monsieur, de vous en souvenir désormais.

— Sylvia!... C'est un nom plein de grâce, mais étrange.

— Vous voulez dire ridicule... C'est complètement mon avis... Que voulez-vous, ce n'est pas moi qui me suis baptisée! Mais écoutez! Je m'appelle aussi Gabrielle... Je serai pour les autres Sylvia et pour vous, pour vous tout seul, Gabrielle... Ah! non... pas tout seul... pour votre cher Jacques aussi, quand il sera ici.

Le colonel, à bout de force et ne se sentant plus maître de lui, se jeta sur le balcon et rapporta toute une jonchée de fleurs qu'il posa sur les genoux de Gabrielle-Sylvia.

— Que vous êtes bon! Quelles fleurs exquises! reprit-elle. Mais je n'ai pas fini mon histoire de Léotardy. Je crois que ce bon ami ne vous est pas sympathique et je veux qu'il le devienne. Il n'a pas, il est vrai, votre nature fine et aristocratique. Mais si vous saviez quel cœur! C'est le meilleur qui existe au monde... avec le vôtre. Je vous ai souvent dit les chagrins de mon ménage... Léotardy a été mon seul soutien, mon seul défenseur, mon seul secours... Sa femme était ma tendre amie depuis l'enfance. Dieu l'a reprise il y a deux ans : elle était trop parfaite pour la terre. C'est Léotardy qui a suivi et dirigé toutes mes tristes affaires financières, c'est lui qui a cherché et trouvé les leçons de piano qui me font vivre. Voilà, mon ami, les liens qui nous unissent ; je veux que vous les sachiez et que vous l'aimiez.

— Je l'aimerai ! répondit le colonel enthousiaste.

— A la bonne heure!... Croyez-moi... mon cœur, à tout jamais fermé à tout autre sentiment, est assez large pour contenir deux grandes amitiés, la vôtre et la sienne, peut-être même trois quand votre fils Jacques me sera connu.

Et l'innocente sirène se leva, invoquant l'heure, malgré les efforts que le colonel faisait pour la retenir. Arrivée à la porte elle se retourna et dit avec cette candeur qui la rendait si dangereuse :

— Vous avez vu hier que mon frère Léotardy m'avait embrassée en arrivant... Est-ce que mon père ne peut pas m'embrasser quand je pars?

## V

La visite de Mme Letellier avait produit sur M. de Veraz des effets multiples et contradictoires. Si elle n'avait pas parlé à plusieurs reprises et avec une insistance marquée de son affection filiale, le colonel eût été le plus heureux des hommes. Car son attitude, son langage et avant tout le seul fait de sa démarche auraient semblé de nature à autoriser toutes les espérances. Mais, chaque fois que le colonel avait ouvert la bouche pour laisser échapper l'aveu de ses sentiments ardents, Mme Letellier, comme par une intuition, l'avait rappelé d'un mot au rôle que lui imposait son âge. Cette intimité l'avait à la fois charmé et désespéré par sa liberté même, en lui prouvant combien peu la jeune femme le jugeait dangereux et le traitait, comme elle l'avait dit et répété, uniquement en père. Certes, il sentait bien qu'elle lui permettait et lui demandait même de l'aimer, mais en même temps elle assignait à son affection des limites si précises qu'essayer de les dépasser serait, il le comprenait, risquer d'arrêter court les relations qui faisaient son bonheur.

La timidité est, croit-on, le propre des jeunes amoureux. Elle était non moins grande, plus vive même, chez ce tardif passionné que chez un débutant. A la crainte que conçoit toujours un cœur épris lorsqu'il va risquer son premier aveu, se joignait dans ce cas la terreur du ridicule. Plus disposé même à exagérer qu'à atténuer ce qu'il sentait être son côté faible, c'est-à-dire son âge, le pauvre Céladon retraité croyait toujours entendre Mme Letellier éclatant de rire au moment où il lui confesserait la nature de sa tendresse et de ses espérances. On lui avait jadis conté l'histoire d'une grande coquette qui, voyant un vieux barbon comme lui se jeter à ses genoux, lui avait répondu, sans se troubler: « Je vous répondrai oui, si vous pouvez vous relever d'un seul coup, sans vous appuyer sur les mains. » Et le colonel ne se dissimulait pas qu'en semblable occurrence il devrait mettre les mains.

Aussi sa vie se passa-t-elle, pendant la période qui suivit, à se dire le matin : « Je parlerai ce soir », et à se dire le soir : « Je n'ai pas parlé aujourd'hui, mais ce sera pour demain. » En attendant, chaque jour il aimait davantage et davantage il souffrait, au milieu d'une intimité croissante qui remplissait sa vie à la fois de bonheur et d'amertume.

Une éclaircie se fit tout à coup dans ce ciel devenu un peu sombre. Jacques annonça son arrivée en permission d'un mois. Le colonel fit trêve à ses préoccupations intimes pour se préparer à recevoir son cher filleul, son fils par le cœur, et Mme Letellier, vraiment contente de le voir si heureux, s'associa avec une joie véritable à son bonheur. Quelles bonnes fêtes on allait faire tous ensemble! Quelles honnêtes parties fines! On courrait les théâtres! On irait dîner à la campagne par ces beaux soirs de juin, si charmants à Paris! Pour tous c'était une période de vacances communes et de réjouissances impatiemment attendue. Léotardy lui-même était mêlé à ces projets auxquels il donnait l'impulsion de son entrain, pas toujours d'un goût parfait, mais si franc, parfois si drôle que le colonel en oubliait de temps en temps sa gravité et la petite rancune qu'il lui gardait encore au fin fond de son cœur.

Jacques arriva par une après-midi ensoleillée qui semblait par sa splendeur douce et rayonnante apporter avec elle une atmosphère de bonheur. Lorsque le colonel vit réunis dans son salon la femme qu'il entourait d'une véritable idolâtrie et ce jeune homme que nul ne pouvait voir sans sympathie et qui tenait à toutes les fibres de son cœur aimant, avec, comme fond de tableau, les verts massifs connus et chers, ruisselants de lumière et de gaieté, il fut saisi d'une émotion attendrie qu'il dut aller cacher sur le balcon. Il traversa un de ces instants rares dans la vie où il semble que le cœur éclate sous la trop grande plénitude de la félicité.

Mme Letellier et Jacques avaient, en s'apercevant pour la première fois, éprouvé une impression identique. L'entretien qui s'engagea entre eux, rapidement cordial comme le comportaient leurs caractères également ouverts et francs, ne fit que la confirmer. Tous deux, au fond de leur pensée, avaient quelque scepticisme à l'endroit des éloges enthousiastes que M. de Veraz avait faits de l'un à l'autre. Dans ses lettres à son filleul, le colonel peignait son amie sous des traits tellement enchanteurs que le jeune officier en avait quelquefois souri avec incrédulité et, n'eussent été l'âge rassurant de son parrain et ses principes bien connus, il aurait presque deviné, à ses lyriques transports, ce qui n'était que trop vrai. Mme Letellier de son côté avait attribué à l'affection du colonel les portraits qu'il lui faisait de Jacques et qu'elle taxait en elle-même d'exagérés.

Ils s'aperçurent l'un et l'autre que M. de Veraz n'avait rien dit qui ne fût exact. En se voyant, surtout en se parlant, ces deux êtres également jeunes, beaux et nobles, se reconnurent faits d'une même nature, et leur sympathie réciproque fut aussi vive qu'instantanée.

Jacques de Baillet pouvait passer pour un type de beauté masculine à la fois énergique et douce. Grand de taille, large d'épaules, proportionné comme un modèle, il représentait la puissance et la force assouplies par les exercices corporels dans lesquels il était passé maître. Son visage respirait une aménité et une grâce qui se fussent rapprochées de la physionomie féminine, sans un pli au milieu du front indiquant la volonté réfléchie et ferme. Ses grands yeux, comme veloutés d'ordinaire et noyés d'une ombre attendrie, prenaient par éclats une autorité sans dureté, mais qui révélait l'homme et le chef. Sous ses longues moustaches blondes de fils des Gaulois, son sourire fréquent et charmant montrait une ligne blanche de nacre qu'une femme aurait enviée et qui éclairait son visage d'un reflet de jeunesse et de fraîcheur.

Au moral, il pouvait se peindre d'un mot. Son inspecteur général à la dernière revue avait mis pour toute note cette mention significative : officier d'élite. Sa nature pouvait se qualifier de même : nature d'élite. Son intelligence valait son cœur, sa droiture égalait son charme. Toutes les femmes l'admiraient, beaucoup prêtes à l'aimer; tous les hommes l'enviaient, mais sans jalousie.

Lorsqu'au déclin du jour, Jacques donnant le bras à Mme Letellier, par son privilège de nouveau venu, traversa le Luxembourg, suivi du colonel et de Léotardy, pour se rendre au dîner du restaurant, des passants se retournaient pour admirer ce couple qui cheminait au milieu de la buée rose du soir, répandant une lueur de beauté, de jeunesse et d'amour.

— Quel splendide ménage ils feraient tous les deux! dit Léotardy au colonel en les montrant de la main.

M. de Veraz sourit, fier de l'éloge fait de ses deux bien-aimés et inconsciemment pénétré d'une idée analogue. Puis son front s'inclina couvert d'une ombre et il sentit sa poitrine se serrer dans un sentiment inexprimable d'angoisse.

Mme Letellier, qui, elle, pleinement heureuse entre ses amis et sous une influence dont elle ne se rendait pas compte, laissait déborder sa vie exubérante et radieuse, s'écria au milieu du dîner :

— Comment! colonel, vous n'avez pas l'air ravi quand vous êtes près de votre fils et de vos amis!

— Ma chère enfant, répondit M. de Veraz avec une pointe involontaire de mélancolie, l'extrême bonheur produit quelquefois un effet de tristesse sur ceux qui, comme moi, descendent la côte. La complète félicité ne convient qu'à la jeunesse parce que, pour être entière, elle a besoin d'espérance et l'espérance n'est plus le lot des vieillards.

— Vieillard, vous! exclama Léotardy. En tout cas, jeune vieillard!



— A la santé du jeune vieillard, mon père chéri! dit gaîment Mme Letellier en levant son verre.

VI

Au bout de peu de jours la vie du trio, que Léotardy transformait quelquefois en quatuor, était organisée de la manière la plus intime, on pourrait dire la plus familiale. Le matin, chacun vaquait à ses affaires propres; Mme Letellier donnait ses leçons, le colonel et Jacques faisaient leurs courses et visitaient quelques camarades. On se retrouvait à un restaurant convenu ou bien l'on rentrait déjeuner chez le colonel même, ce que tous semblaient préférer. Après le repas, on se perdait dans de longues causeries sans fin ou quelque lecture élevée; la grosse chaleur tombée, on allait chercher le frais dans le jardin voisin et, après un dîner toujours en commun, on donnait la soirée quelquefois au théâtre, le plus souvent à la musique, où Jacques, doué d'une très belle voix, répondait au talent de pianiste de Mme Letellier.

C'était cette existence patriarcale même qu'avait rêvée M. de Veraz depuis le jour où, voyant clair en lui-même, il avait pris sa résolution. Cette intimité si simple semblait la préface de son futur ménage. Chez lui, Mme Letellier paraissait chez elle; elle organisait, dirigeait, donnait ses ordres à Joseph, et un jour elle avait ravi le colonel par un mot. Comme on discutait sur le restaurant à choisir, elle s'était écriée :

— Oh! restons donc chez nous! On y est si bien!

Par instants le colonel fermait les yeux; son rêve lui semblait alors devenu une réalité et, si bas que nul ne pouvait l'entendre, il murmurait extasié : « Ma femme!... mon fils!... »

Mais que de fois aussi, après le départ de tous, il restait accoudé à son balcon, tristement songeur sans savoir pourquoi. Ses yeux, perdus dans le vide de la nuit, ne se fixaient sur rien, et il souffrait d'un mal indéfini... D'involontaires soupirs s'échappaient de ses lèvres et il lui semblait entendre dans la brise qui passait un mot toujours répété : trop tard!

Oh! la jeunesse! Qu'avait-il fait de la sienne, cœur sentimental et tendre qui s'était plu à nier l'amour et qui se courbait aujourd'hui sous sa loi. Tout ce qu'il aspirait à réaliser maintenant au seuil de la vieillesse, il aurait pu l'avoir à l'aurore de sa vie avec, devant les mains, de longs jours pleins d'espérance et d'amour. Oh! la jeunesse de Jacques! Que n'eût-il pas donné pour revenir au temps où comme lui, fier de ses galons tout neufs, il pouvait comme lui conter ses exploits de vigueur et d'énergie! Car il les avait connues, ces heures! Mais elles remontaient à vingt-cinq ans... C'était le passé, et les spectacles de virilité forte et gracieuse que Jacques plaçait sous ses yeux, c'était le présent. Il jouissait en père affectueux de la vue de la sève qui débordait de cet arbre en pleine floraison, mais non sans un amer retour sur lui-même... Ne lui était-il pas arrivé l'autre jour, dans une longue promenade champêtre faite par le trio, de se sentir, même de s'avouer un peu las, tandis que Jacques et son amie demandaient à dépenser encore leur activité dans une nouvelle course... Cette différence entre lui et son jeune cousin existait bien naguère au régiment. Il en riait alors : « On ne peut pas, disait-il, être et avoir été... » Mais aujourd'hui! C'est qu'aujourd'hui son infériorité se manifestait devant la femme aimée, et la crainte d'une comparaison possible l'effrayait en secret, comme tout ce qui peut, sous une forme quelconque, compromettre le bonheur espéré. Était-il donc jaloux de Jacques? Quelle horreur, grand Dieu! Son esprit repoussait comme criminelle l'ombre même d'un pareil sentiment.

Jacques d'ailleurs n'y prêtait aucunement. Jamais il n'avait vu Mme Letellier seule un moment. Leurs rapports francs, faciles, enjoués ne dépassaient sur aucun point, dans aucune mesure, cette liberté accoutumée chez la jeune femme et qui faisait d'elle, pour Jacques comme pour le colonel, une camarade pleine d'affection et de simplicité. Rien absolument dans l'attitude de Jacques ne révélait qu'il eût pour elle d'autre sentiment qu'une amitié profonde, telle que M. de Veraz l'avait souhaitée et provoquée.

Ceci prouve qu'on peut être la franchise même, comme était le capitaine, qu'on peut aimer son parrain et son ancien colonel de tout son cœur, comme il le faisait, et en même temps garder pour soi seul le secret intime de son âme. Si M. de Veraz avait demandé à son filleul : « Aimes-tu d'amour Mme Letellier? » Jacques aurait sans hésiter répondu : « Oui. » Mais il n'avait pas cru devoir aller au-devant d'une question qui ne lui était pas posée, et nul au monde, pas même l'intéressée, ne soupçonnait qu'il était follement amoureux de celle que le colonel, en secret aussi, lui destinait comme cousine.

Ce qui devait fatalement arriver était arrivé. Dès le jour où Jacques avait vu Mme Letellier, il avait été ému; chaque heure depuis avait changé son émotion en tendresse, sa tendresse en passion. Leurs natures à tous deux, si nobles et si semblables, étaient faites pour se comprendre et s'unir indissolublement au premier contact. Elles s'étaient comprises et s'étaient unies. Car si Jacques, dans le silence, aimait éperdument Mme Letellier, celle-ci adorait Jacques. Son cœur, qu'elle avait toujours déclaré et cru avec conviction mort à jamais, s'était brusquement réveillé de ce qui n'était qu'un engourdissement et battait, plus ardent qu'il n'avait jamais battu, de toute l'énergie de sa vigueur retrouvée. Cette femme si droite et si pure n'avait essayé ni de se tromper elle-même ni de lutter contre le sentiment qui s'emparait d'elle en maître absolu et incontesté. Elle aima Jacques de toute sa puissance d'amour, sans rien calculer, sans rien espérer, sans savoir même si elle était payée de retour, uniquement envahie par le bonheur d'aimer.

Le congé de Jacques approchait de son terme que ces deux grands enfants, également épris, n'avaient pas échangé un mot, un regard, un serrement de main qui, plus intime qu'à l'ordinaire, leur eût révélé l'un à l'autre leur secret. Un soir, tandis que Jacques chantait un morceau accompagné par M<sup>me</sup> Letellier, on vint appeler le colonel, qu'un ami réclamait pour affaire pressante. Instinctivement Jacques se tut, son parrain parti, mais resta appuyé au piano, tandis que M<sup>me</sup> Letellier, prise d'une émotion subite, la tête baissée, laissait ses doigts errer vaguement sur le clavier. Au milieu du silence, qui était déjà un aveu, Jacques enivré se pencha et déposa un long baiser sur son cou. Elle n'eut aucune révolte et ne chercha point à éviter cette caresse. Quand elle redressa la tête, elle avait le visage souriant et les yeux humides. Elle se leva et tendit les deux mains à Jacques. Ils restèrent ainsi perdus dans un long regard d'infinie tendresse, sans dire un mot. Leurs cœurs venaient de se fiancer.

## VII

Il arrive souvent, même aux tempéraments les moins nerveux, de subir une impression singulière. Rien dans les événements des jours précédents n'était fait pour inspirer une tristesse particulière et l'on se lève avec une infinie sensation de mélancolie qui étreint même physiquement. Par une indéfinissable prescience magnétique on sent, on est sûr que la journée qui commence ne s'achèvera pas sans qu'un événement imprévu et douloureux vienne troubler le cours de votre vie. Quel malheur m'arrivera-t-il aujourd'hui? C'est la question qu'on se pose avec une angoisse secrète et sans raison apparente et il est rare que ce pressentiment sinistre ne soit pas confirmé par les faits.

M. de Veraz avait deux ou trois fois dans sa vie ressenti cet effroi instinctif qui s'était trouvé justifié. Un jour il avait appris la mort d'un ami très cher; une autre fois, il avait été grièvement blessé dans une occasion qui paraissait sans danger. Mais jamais il n'avait éprouvé au même degré ce sentiment de terreur inexplicable. Vainement il chercha à conjurer le sort en distrayant son esprit. Ses poètes les plus aimés perdirent leur puissance; la vue de ses chers arbres lui parut importune. Tout le faisait involontairement trembler, jusqu'au bruit d'une porte qui s'ouvrait et par laquelle il se demandait si le désastre inconnu et redouté n'allait pas pénétrer.

Jacques était sorti à cheval avec un ami. Involontairement le colonel, qui savait cependant son filleul un écuyer consommé, fut pris d'une de ces craintes irraisonnées et folles que connaissent les mères. La pendule trop lente lui semblait prendre à tâche de prolonger son inquiétude. Enfin, sur le pavé sonore de la rue peu passante, il entendit le pas d'une petite cavalcade et courut au balcon, d'où il vit Jacques sautant lestement à terre et serrant la main de son ami. Il eut un soupir de soulagement. Ce n'était pas encore cela!

Jacques arriva rayonnant, tout plein de la satisfaction d'une longue et bonne promenade, mais surtout le cœur rempli d'une bien autre joie — celle de la veille.

— Bonjour, mon parrain! jeta-t-il gaiement.

Le colonel sourit, oubliant presque son impression triste. Il avait tort: c'était le malheur qui entrait pour lui.

Quand Joseph, bien stylé, eut apporté un plateau avec la bouteille de madère, dont paternellement M. de Veraz remplit le verre de son filleul, celui-ci alluma une cigarette et, laissant tomber sa gaîté ordinaire, il dit d'une voix grave:

— Mon parrain, j'ai à vous parler d'une chose... très sérieuse.

— J'écoute, mon cher enfant, répondit le colonel involontairement troublé.

— Mon cher parrain, sachant les idées que vous professiez au régiment, je tremble de vous faire ma confession... J'aime passionnément une femme et je voudrais l'épouser.

Le colonel supposa aussitôt que Jacques avait laissé là-bas dans sa garnison de l'Est un roman dont il ne s'effraya d'ailleurs aucunement, sachant ce qu'était Jacques et convaincu que son choix ne pouvait être qu'honorable.

— Mon ami, fit-il, le colonel n'existe plus. Tu parles à M. de Veraz, et je te confesserai à mon tour que mes idées sur ce point ont bien changé. Là-bas j'avais une grande famille, vous tous. Depuis j'ai compris, dans ma solitude de retraité, les charmes d'un intérieur que la femme égaye de son sourire, et que les marmots animent de leur tapage. En principe, je ne désapprouve pas ton projet. Je t'avouerai même, — ajouta-t-il, satisfait de planter un jalon pour ses futures confidences — que je me demande parfois si je ne ferais pas bien, tout vieux que je suis, d'assurer le bonheur de mes dernières années avant qu'il ne soit tout à fait trop tard.

— Il n'est jamais trop tard pour bien faire, mon parrain! Je suis ravi de votre conversion, prélude de l'approbation que vous allez certainement me donner quand vous connaîtrez mon choix.

— Parle, mon cher Jacques.

— Celle que j'aime n'a pas de fortune, ce qui importe peu... J'en ai pour deux. Elle est d'excellente famille, c'est le point essentiel. Mais ce qui l'est plus encore, c'est que je ne sais pas une qualité physique ou morale qui lui manque. A quoi bon d'ailleurs vous la dépeindre? Vous la connaissez aussi bien que moi... c'est à vous que je dois le bonheur de l'avoir vue.

— C'est? fit le colonel anxieux.

— M<sup>me</sup> Letellier.

M. de Veraz reçut le coup en pleine poitrine comme un vrai soldat, sans sourciller. Rien sur son visage ne trahit l'épouvantable douleur qui

lui broya le cœur. Un instant seulement il resta silencieux : la voix n'aurait pas pu sortir de son gosier contracté. D'un effort énergique il domina cette faiblesse et ce fut d'un ton grave, mais calme, qu'il reprit :

— Ainsi tu aimes Mme Letellier?

— De toute mon âme.

— Et elle?

— Elle m'aime comme je l'aime.

— Vous vous l'êtes dit?

— Oui, hier au soir pour la première fois, et mon bonheur immense s'augmentera encore si je vous vois approuver ce projet.

Le colonel réunit toutes ses forces et répondit :

— Je l'approuve... Tu ne pouvais choisir une plus parfaite créature, et mon cœur, paternel pour vous deux, est assuré de votre mutuelle félicité. Marie-toi donc, Jacques... Tu as raison de ne pas attendre comme je l'ai fait...

— Mais tout à l'heure, vous disiez...

— Une folie!... Est-ce qu'à mon âge on peut songer?... Non, non, il est trop tard!

— Mon parrain, vous êtes mon père. Puis-je compter sur vous pour faire auprès de Mme Letellier la démarche officielle et lui demander sa main?

— Je la ferai aujourd'hui même.

Jacques profondément ému se leva et se jeta dans les bras du colonel. Il sentit tout à coup que l'épaule sur laquelle il appuyait sa tête était soulevée par les sanglots.

— Oh! cher, bien cher parrain, comme vous m'aimez! s'écria-t-il, remué dans l'âme.

— Plus que tu ne crois, mon enfant! répondit M. de Veraz d'une voix tremblante.

Le colonel était au bout de son courage.

— Va, Jacques, reprit-il... Je suis un peu ému... Cet événement si brusque... J'ai désir d'être seul un moment... Je vous rejoindrai tout à l'heure.

Il sortit et poussa le verrou de sa chambre. Jacques n'eut aucun soupçon. L'amour heureux est égoïste et ne voit rien en dehors de lui-même.

Le colonel se jeta sur un siège au pied de son lit et, enfonçant la tête dans les couvertures pour n'être pas entendu, ce brave eut son heure de faiblesse et laissa crier son désespoir. Tout croulait autour de lui; tout bonheur était pour jamais brisé. La femme qu'il idolâtrait lui était enlevée, et enlevée par cet enfant qu'il s'était plu à former, qu'il avait entouré de sa sollicitude la plus tendre, qu'il avait contribué à rendre séduisant comme il ne l'était que trop. Cette félicité qu'il avait tant rêvée, qu'il croyait tenir, non seulement il ne la posséderait jamais, mais il devrait subir le martyre de voir un autre en jouir sous ses yeux! Quel supplice allait commencer pour lui dès cette heure où, dans leur liberté joyeuse, ces deux enfants épris et simples croiraient réjouir son affection paternelle en le faisant le confident et le témoin de leur mutuelle tendresse! Et il devrait sourire à ce spectacle qui lui déchirerait l'âme! Et il devrait sans cesse être l'agent et le préparateur de son propre tourment! Cruelle ironie! C'est lui qui irait tout à l'heure demander officiellement cette main déjà donnée par l'amour et faire, pour le compte de Jacques, la démarche qu'il avait si longtemps projetée pour lui-même. Tous les replis de sa pensée étaient douloureux et saignants. Cette femme dont il n'avait pas su, lui, réveiller le cœur, comment aurait-il pu la maudire, lorsqu'elle allait faire le bonheur de ce qu'après elle il avait de plus cher au monde? Pouvait-il garder le rêve d'une rivalité impossible quand le rival était son enfant aimé? Ah! pourquoi n'était-il pas resté là-bas jadis aux grandes heures, sur les bords de la Moselle où dormaient tant d'amis plus heureux!

Sa douleur arriva à un tel degré d'acuité, à un moment, que la pensée du suicide se présenta à son esprit. Ce fut cette pensée même produite par le paroxysme du chagrin qui lui rendit sa force et le fit se reprendre. Le suicide! Jamais! Mettre une tache de sang au seuil de ce paradis où allaient entrer ses deux enfants chéris! Quelle honte et quel monstreux égoïsme! Quelle lâcheté aussi de fuir la souffrance et de déserter le combat! Son vieil honneur militaire se dressa devant lui, grave, austère et immaculé. Debout, colonel de Veraz! Un soldat comme vous, doit rester ferme à son poste, même au milieu du désastre, et tomber le front haut dans la noblesse de son sacrifice!

Son visage, où coulaient encore de grosses larmes reprit, par un effort suprême de volonté, sa sérénité calme. Quand il entra quelques instants après dans la salle à manger où l'attendaient Mme Letellier et Jacques, en apparence plus troublés, rien n'aurait permis de deviner sa torture sous le sourire qu'il trouvait la force d'ébaucher.

— Allons! mes enfants! dit-il d'une voix presque gaie... à table! J'ai une faim d'enfer.

## VIII

Et le colonel, à partir de ce moment, gravit son calvaire sans faiblir. Dans la journée, comme il l'avait promis, il fit pour la forme la démarche demandée par Jacques. La gravité émue qu'il y apporta était toute naturelle avec l'affection qu'il portait à son filleul. Involontairement, par une amère moquerie de sa mémoire, les phrases qui vinrent à ses lèvres pour parler à Mme Letellier de l'amour de Jacques et lui demander d'assurer son bonheur furent celles-là mêmes que, dans ses rêves passés, il s'était promis de dire pour lui-même.

La réponse de Mme Letellier fut ce qu'elle devait être venant de cette femme simple, expansive et aimante. La situation un peu anormale dans laquelle ils marchaient depuis l'origine de leurs relations, loin des règles strictes de l'étiquette mondaine, lui facilita l'aveu franc de sa tendresse ardente pour le jeune officier. Il fut donné au colonel d'entendre de cette bouche charmante des paroles d'amour, des promesses de dévouement, des assurances d'infini bonheur... Amour, dévoue-

ment, bonheur espérés autrefois par lui et qui n'étaient plus pour lui!

Même au milieu de la plus cruelle déception, l'homme jeune, dont l'amour est méconnu et rejeté, garde inconsciemment au fond de lui-même une lueur réconfortante et consolante : demain! La vie est devant lui et, bien qu'elle lui paraisse alors sombre et désenchantée, en dépit de sa douleur il demeure dans un repli bien secret de son cœur cette force suprême qui est l'espérance. A l'âge du colonel, à la veille de la vieillesse, il n'y a plus de demain, il n'y a plus d'espérance. Le rêve qui s'envole est bien le dernier et le rayon qui va s'éteindre ne sera plus jamais remplacé par d'autres rayons. C'est un adieu définitif qu'il faut dire à la vie.

Pas un instant cependant il ne faiblit dans son attitude énergique et tendre. Il en arrivait par moments à trouver dans son affection pour Jacques, dans son immense tendresse pour Mme Letellier, non seulement des forces, mais comme une joie amère d'immolation.

Pourtant l'homme est l'homme et quand, la journée finie, qu'il avait toute donnée fébrilement aux préparatifs du mariage, il se retrouvait seul devant ses livres dont il ne connaissait plus le langage, en face de ses arbres, dont les feuilles, brûlées elles aussi par le soleil, commençaient comme lui à mourir, une lassitude suprême s'emparait de son cœur et une rage de douleur le prenait de n'avoir connu l'amour que pour en souffrir.

Jacques avait dû retourner à son régiment. Il en revenait tous les samedis pour passer quarante-huit heures près de sa fiancée et de son parrain. Oh ! ces retours attendus, accueillis par la femme, aimante autant qu'aimée, avec la vivacité de sa nature et l'ardeur de sa tendresse ! Et, pendant leurs séparations, quelle délicieuse correspondance échangée, dont parfois Mme Letellier, désireuse de le réjouir, lisait à M. de Veraz de doux passages, mais dont aussi, un peu rougissante, elle taisait certains autres... omission qui était un coup nouveau pour le cœur martyrisé du confident!

Un jour elle écrivit à Jacques une lettre qu'elle sentit elle-même si inspirée, si imprégnée de poésie que, dans un but affectueux pour « le père », elle vint la lui montrer, cantique d'amour où chantait, dans la plénitude du bonheur, l'âme la plus délicate et la plus éprise. Les larmes vinrent aux yeux du colonel. Voilà la lettre qu'il aurait pu recevoir !

Les choses cependant suivaient leur cours. Presque chaque jour M. de Veraz allait au Ministère de la Guerre presser les formalités préalables du mariage de son filleul à travers la longue filière de la bureaucratie militaire. Puis c'étaient des achats pour l'installation du ménage où le colonel accompagnait la jeune femme et dont chaque détail, qui aurait pu être pour lui une si grande joie, devenait un supplice. Il fallait bien aussi songer à certaines questions matérielles. Jacques était riche, mais Mme Letellier n'avait rien, pas même la dot réglementaire exigée de la femme d'un officier. Parfois M. de Veraz avait remarqué que ce point faisait passer un léger nuage — le seul — sur son front. On vit alors le colonel sortir chaque matin pendant quelques jours sans dire où il allait, portant des papiers sous son bras. Le courrier apporta un soir à Mme Letellier une lettre d'un notaire la priant de passer à son étude pour affaires la concernant.

Là lui fut communiqué un acte par lequel le colonel lui faisait donation immédiate de la dot exigée et l'instituait, après son décès, légataire universelle de tout ce qu'il possédait.

Mais la vie serait trop belle si elle ne renfermait que des joies hautes et pures comme celles de Mme Letellier et de Jacques, des douleurs nobles vaillamment supportées comme celle du colonel. Il n'y a pas dans le monde que des cœurs délicats et élevés. Un jour, le colonel reçut une lettre signée d'un nom illisible où on le félicitait vivement d'avoir su se débarrasser d'une liaison, importune à la longue, et d'avoir habilement assuré l'avenir de la personne qui lui était chère en la mariant à son riche filleul. C'était, disait-on, un vrai coup de maître. On lui conseillait seulement, dans l'intérêt de la paix du ménage — M. de Baillet pouvant être moins tolérant qu'il ne l'avait été lui-même — d'éloigner un certain Léotardy, son prédécesseur dans les bonnes grâces de Mme Letellier.

Le colonel déchira avec dégoût le papier infâme. Mais il en éprouva une suprême douleur. Ainsi tout dans sa vie devait être atteint, l'avenir détruit, le présent torturé et jusqu'à son passé, son cher passé honnête, si intact, si doux, calomnié et flétri! D'où venait cette indignité? D'une main d'homme éconduit, d'une main de femme jalouse du bonheur et de la beauté? Peu lui importait! Il voulut ne plus penser même à cet odieux outrage, mais la bouche garde longtemps le goût amer du fruit corrompu, mordu par hasard. Cet incident sans conséquence directe fut le dernier poids jeté dans la balance qui fit pencher la vie du colonel du côté de la suprême désespérance.

## IX

Le mariage de Jacques de Baillet et de Mme Letellier eut lieu modestement et sans éclat. Le colonel était un des témoins de son filleul, Léotardy un de ceux de Mme de Baillet. La visible émotion du colonel n'étonna personne. On savait combien il aimait son jeune parent et beaucoup connaissaient ses affectueuses relations avec la mariée. Au lunch intime qui suivit la cérémonie, il lui fallut une énergie extraordinaire pour se lever tout à coup, sentant un étourdissement lui obscurcir le cerveau.

— Soyez heureux, mes chers enfants! dit-il en embrassant à la gare M. et Mme de Baillet.

Tout à leur bonheur, les joyeux époux ne remarquèrent pas le ton, grave et doux comme une

bénédiction, dont furent dites ces paroles, les dernières qu'ils devaient entendre de la bouche du colonel de Veraz.

Rentré chez lui, désormais dans l'isolement et en face du spectre de la vieillesse menaçante dont l'amour seul aurait pu retarder la venue, M. de Veraz erra longuement dans son appartement qui lui parut immense et vide. Il se rendit dans le petit logement de Mme Letellier où tous les meubles emballés attendaient une prochaine expédition. Plus rien qui rappelât la chère présence et la vie d'autrefois. Le silence, la solitude, l'abandon, la mort...

Assis sur une caisse dans ce qui avait été la chambre à coucher de Mme Letellier, M. de Veraz passa une partie de la nuit perdu dans un rêve vague, presque inconscient. De temps en temps il regardait l'heure à une petite pendule oubliée sur la cheminée et un soupir involontaire soulevait sa poitrine...

Son énergie maintenant n'était plus nécessaire à personne : elle tomba brusquement. Dès le lendemain sa vie de vieillard commença et il ne fit plus qu'attendre l'heure dernière et désirée. Adieu, les livres tant aimés! Adieu le charme pénétrant des grands arbres voisins, jadis confidents des espérances, qui s'effeuillaient comme elles au souffle de l'automne sous un ciel sans soleil!

Le colonel ne sortait presque plus : quelquefois seulement il se traînait au Luxembourg où il suivait d'un œil attristé les couples joyeux qui cheminaient, tendrement réunis, et, comme un glas, retentissait à sa pensée toujours le même mot : Trop tard!

— Comme ce pauvre Veraz baisse! dit un jour en le quittant un de ses vieux camarades à un autre visiteur. Il n'est cependant pas bien âgé. Mais avec sa nature active, c'est la retraite qui l'a tué. Il en est ainsi de nous tous. Pourquoi diable aussi a-t-il quitté le régiment? Il avait encore quelques bonnes années...

Trois mois après son mariage, Jacques, un peu inquiet de n'avoir pas, depuis plusieurs jours, de nouvelles du colonel, reçut une lettre de l'ordonnance disant que M. de Veraz était très souffrant. Il avait ordonné jusque-là de ne rien dire à son filleul, mais Joseph, d'accord avec le médecin, prenait sur lui d'avertir M. et Mme de Baillet qu'ils feraient bien peut-être de venir à Paris.

Ils partirent aussitôt. Mais, comme si le même mot devait peser jusqu'à la fin sur le pauvre colonel, quand ils arrivèrent il était trop tard. Pendant que leur train entrait dans la gare de Paris, M. de Veraz s'était éteint doucement, sans souffrance apparente, comme meurt une plante que le soleil ne réchauffe plus. Maladie de langueur, dirent les médecins; maladie de la retraite, dirent les amis; maladie d'amour tardif...

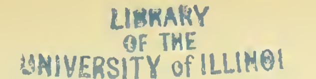
Quand Mme de Baillet s'approcha du lit de l'ami aimé, elle remarqua qu'une de ses mains repliée sur sa poitrine serrait un objet suspendu au cou par une chaîne d'or. Doucement, pieusement, elle écarta les doigts encore flexibles et vit un médaillon contenant une miniature d'elle qu'elle avait donnée au colonel au moment de ses fiançailles avec Jacques.

Alors tout à coup Mme de Baillet comprit... et, après avoir posé les lèvres avec religion sur le front du pauvre mort, elle s'agenouilla et pleura longuement.

H. du Plessac.



FIN






# ZÉPHYRIN BAUDRU

Roman inédit, par M. CHARLES FOLEY

Illustrations de A. CASTAIGNE

Dans une prostration de délivrance, cette pauvre Rosalie venait enfin de s'assoupir. Alors Baudru ferma doucement les rideaux du lit et, sur la pointe des pieds, se rapprocha de la garde qui tenait le bébé, tout nu, sur ses genoux. Le brave homme s'agenouilla sur le plancher au milieu des langes, des brassières, et, chatouillant de son gros doigt la lèvre du bambin pour provoquer une risette, il répétait avec extase :

— Hé! Hé! Mon petit gars... mon petit gars... dire que c'est mon petit gars!

— Laissez-le donc tranquille! — bougonna la bonne femme. — Croyez-vous qu'il sache déjà rire, cet innocent! Le pauvret n'en a guère envie : on dirait qu'il se doute que cela n'est pas si gai d'entrer dans notre bas monde! Vous auriez bien mieux fait de le laisser où il était. Il n'y avait peut-être pas assez de malheureux sur la terre, n'est-ce pas, il nous en faut un de plus ? Tous les mêmes, ces damnés d'hommes !

Mais tout ce que pouvait grommeler la mère Zabeth, vieille voisine fort obligeante au demeu-

1. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foley.

rant et toujours prête à accourir au premier cri des jeunes mamans, était parfaitement indifférent à notre vigneron. Il retira son doigt de la lèvre du bébé, mais resta à genoux dans sa pose d'adoration, ressassant en une joie où son cœur débordait:

— C'est un beau petit homme, pas vrai, mère Zabeth? Et joliment bâti, joliment conformé : j'en ai encore point vu d'un si beau rouge que ça!

— V'la-t-il pas! V'la-t-il pas de quoi être fier! — ripostait la bonne femme dont les yeux attendris et câlins démentaient le ton de mauvaise humeur. — Il est fait comme les autres, votre garçon, ni plus, ni moins: y a pas trente-six modèles!

Et, de ses vieilles mains crevassées, avec une tendresse foncière qui ouatait son toucher, Zabeth souleva le petit Baudru et le mit sur le ventre afin de l'emmailloter. Son regard expert courut de la nuque aux talons du bébé gigotant faiblement, et soudain, lâchant le lange déplié, elle se pencha, très intriguée, vers ce petit dos rose.

— Quoi qu'il y a? dit le vigneron.

Elle ne répondit rien; mais, la voyant se baisser davantage, le vigneron s'inquiéta :

— Ah! ça, quoi qu'il y a donc?

— Oh! rien, ou presque rien, bien sûr! — fit Zabeth en se redressant lentement. — Et pourtant je n'ai jamais vu ça à aucun petiot du pays. C'est rigolo tout de même, Baudru, regardez-y...

Baudru se pencha à son tour vers le dos de l'enfant, examina longuement, puis déclara :

— Je vois rien que de naturel.

— Comment! Vous ne voyez pas, là, tenez, de chaque côté, un peu au-dessous de l'épaule, comme qui dirait un tout petit bourrelet de chair...

— Non, je ne vois pas...

— C'est malheureux tout de même! Faut-il donc que je vous prête mes besicles? Tenez, là, où je mets le doigt.

— Ah! oui, ma foi, du coup je vois quéque chose... quéque chose de pareil à une couture fine, à un ourlet menu qu'il aurait sur la peau, et pas plus long qu'une queue de prune ou de cerise. Ça ne serait-il pas quelquefois l'os, sous la chair, qui ferait cet effet-là?

— Peut-être ben! En tout cas, — observa Zabeth judicieusement, — ça doit être une chose naturelle chez votre gars, puisque ça ne lui fait pas de mal : j'ai beau appuyer le doigt dessus, il ne crie même pas. Je peux pas vous dire autre chose, car j'en sais pas plus long. Puisque le médecin va venir, faut lui demander: il est plus savant que moi.

Un souci rembrunit le visage du vigneron et lui fronça légèrement le sourcil :

— Vous êtes sûre que les autres nourrissons, au-dessus de chaque épaule, n'ont pas cet affûtiau-là?

— Pour sûr que j'en suis sûre... Et je peux vous renseigner mieux que personne. Il n'y a pas un gars de not' village, tirant au sort ou dont la chemise passe encore dans le fond de la culotte, qui ne soit quasiment né sur ces vieux genoux que v'là!

Le vigneron se leva et, la mine embêtée, alla s'asseoir sur le rebord de la fenêtre ouverte.

C'était un beau midi d'été. De la vieille maison, dont un recrépissage neuf masquait mal les zigzaguantes lézardes, Baudru dominait le vaste clos. Sur les ondoiements des blés encore verts, sur les remous des seigles plus mûrs et plus blonds, les pommiers, les pêchers, les pruniers étalaient leurs frondaisons ombreuses et pleines de nids. Au delà de ce clos muré de chaume et de terre battue, à gauche, dans la plaine plus jaune et çà et là piquée de bouquets de peupliers, le regard de Baudru passait sur de longues cerisaies et des champs de luzerne mauve. Puis, à droite, ce regard escalada le coteau et les toits roux du village de Chanteloup, grimpa jusqu'aux lisières des bois du Fay pour se reposer enfin sur les vignes vivaces, aux vrilles emmêlées de soyeux fils de la Vierge. Cette maison et ce clos, quelques-unes de ces cerisaies et beaucoup de ces vignes appartenaient à Baudru. Et il l'aimait, sa terre, de toute sa chair usée à la rendre féconde, de toutes les sueurs versées dans ses sillons brûlants; il l'aimait, cette terre, ni mieux ni plus que sa femme, la douce Rosalie, mais autrement, d'une tendresse moins délicate, moins attendrie et moins inquiète aussi, mais d'un amour plus âpre et plus profond, enraciné, — non pas dans le cœur, — dans les muscles. A ce bonheur paisible et sans crainte du lendemain dont le ménage jouissait depuis plusieurs années, à ce grand calme d'âme puisé aux besognes rudes accomplies chaque jour, il manquait l'élan, l'émulation d'un but, l'espoir d'une durée heureuse de bien-être par des fils et des petits-fils. L'enfant venait de naître et Baudru s'était cru un moment le plus heureux des hommes. Mais, depuis le propos et la remarque de la vieille voisine, cette image obsédante de deux petits bourrelets de chair sur le dos rose du petiot voilait à ses regards le clos, les luzernes, les cerisaies, les vignes. Et, ruminant son souci taquin, il grommelait entre ses dents :

— Quoi donc que ça peut bien être? Quoi donc que ça peut bien être?

Un grincement de ferraille, un bruit de sabots sur la route, le tirèrent de sa méditation. C'était la voiture du docteur. Baudru courut vivement, prit la bride et la noua à l'anneau scellé dans le mur. Puis, au : « Comment ça va? » habituel, il répondit assez laconiquement :

— Ça va... couci couça.

Son sourire contraint, dégénérant promptement en grimace, donna l'éveil au vieux médecin :

— La maman se porte mal?

— Hé là, non, Dieu merci!

— Est-ce l'enfant?

— Il est tout plein gaillard.

— Qu'est-ce qu'il y a alors?

— Alors... alors... — reprit le vigneron très mal

à l'aise et se grattant l'oreille, — il y a qu'on a vu quelque chose sur le dos du petit gars... — Oh! c'est peut-être ben pas grand chose, seulement, quand on ne sait pas, on se tourmente, comprenez, — on a vu sur le dos du petit gars comme deux fins bourrelets de chair qui soulèvent la peau... et paraît... que cette chose, vraiment particulière, n'est pas ben naturelle.

Sceptique, le docteur souriait, et Baudru acheva plus penaud :

— Dame, moi, je vous répète ce que Zabeth a dit... j'en flaire pas plus long que ça... n'empêche que ça me *taraude* tout de même!

— Voyons donc ce phénomène, — plaisanta le docteur en poussant la porte de la chambre.

Superstitieux, Baudru l'arrêta par sa manche et pria :

— L'appelez pas phénomène, m'sieur le Docteur, ça lui porterait malheur. C'est Zéphyrin que je le nomme.

— Va pour Zéphyrin !

D'abord le docteur écarta les rideaux du lit. Son doux visage encore légèrement pâle dans les ondes soyeuses de ses cheveux blonds, Rosalie dormait, si doucement et d'un souffle si égal, qu'après lui avoir tout doucement tâté le pouls, le docteur s'éloigna.

— Tout va bien par ici. Voyons par là, maintenant.

Il mit ses lunettes sur son nez, tapota la poitrine, le ventre, les jambes dodues du petit homme :

— Il est superbe, ce moutard, qu'est-ce qu'il vous faut de plus?

Mais, quand Zabeth eut retourné le bébé en soulignant d'une caresse de doigt les deux petits ourlets de chair, le docteur rajusta ses lunettes, puis les enleva et essuya les verres, puis les remit sur son nez, puis se pencha, puis se pencha davantage et ne se redressa plus. Son sourire sceptique s'effaça peu à peu; il ne souffla plus mot.

Impatienté, Baudru se sentait aux doigts une démangeaison d'empoigner le vieux praticien à la nuque et de lui retourner la tête pour lire tout de suite en ses yeux ce qu'il pensait. Toutefois il n'osa l'interroger.

Enfin le docteur rompit ce silence pénible.

— Hum!... curieux... bizarre... Hum!... étrange, en effet! — exclama-t-il enfin, caressant à son tour du revers de l'index les deux petits gonflements sans que le bébé donnât le moindre signe de gêne ou d'impatience. Puis, se redressant, le vieillard regarda le vigneron :

— Je pourrais prononcer un mot quelconque, grec ou latin, pour donner le change et il y a bien des gens que cela contenterait, mais vous n'êtes pas de ceux-là, Baudru, et avec vous je veux me payer d'être franc... Je vous avoue donc que je ne sais pas, — ah! mais là, pas du tout — ce que ça peut être que ça!

Baudru crispait le poing d'impatience. Le docteur ajouta :

— Ce que je peux vous certifier, par exemple, c'est que ce n'est pas dangereux, non, pas le moins du monde. Et, après tout, ça vaut mieux qu'une fraise au front, ou que six doigts, ou que trois nez. Votre enfant est superbe, parfaitement constitué... il ne demande qu'à pousser et il poussera comme un vrai champignon, deviendra un gaillard dans le genre de son père. Aucune inquiétude à avoir là-dessus.

Un peu réconforté, le vigneron souriait, mais pas bien franchement.

— Ça me ravigote, ce que vous me dites là, Docteur. Comprenez, quand on ignore les choses, on se fait des idées bêtes; je me disais à part moi : C'est-il que le petit gars sera bossu?

Son regard, encore méfiant, s'enfonça dans les prunelles claires du médecin. Celui-ci éclata de rire bruyamment et, gouailleur, il tapa lourdement sur l'épaule de Baudru :

— Mon brave, si jamais ce petit luron-là est bossu... Je m'engage à l'adopter.

Cette proposition dérida mieux le vigneron qu'un savant commentaire. Le médecin néanmoins crut devoir ajouter silencieusement :

— Pas de déviation du rachis, vous entendez, pas la plus légère déviation. L'omoplate est normale, tout ce qu'il y a de plus normal. Tous les os se trouvent parfaitement à leur place. Ces deux petites excroissances de chair disparaîtront probablement d'elles-mêmes, au bout de quelques semaines. En tout cas, je n'attache à cette infime singularité aucune sorte d'importance. Et sur ce, je vous souhaite le bonjour et me sauve, en vous félicitant une dernière fois d'être papa d'un si joli petit homme.

Il serra la main de notre vigneron enfin ragaillardi.

Le grincement de ferraille et le bruit de sabots maintenant loin, avant d'aller donner un coup d'œil à la récolte, Baudru s'inclina encore un fois sur le dos du bambin, passa de nouveau son doigt rude sur les petites boursouflures de chair. Puis, rassuré par l'affirmation du docteur, égayé, il montra ses grandes dents blanches dans un rire épanoui :

— C'est rien farce tout de même!

## II

Trois semaines après, Rosalie était sur pied.

Zabeth, congédiée avec d'affectueux remerciements et un gain rondelet, la jeune femme de Baudru reprit la direction du ménage et s'occupa tendrement du bébé. Zéphyrin croissait à merveille. Il ne pleurait jamais, dormait béatement; mais, réveillé, il s'agitait, se trémoussait à plaisir, crispait les poings, voulait attraper la flamme des chandelles et suçait son pied comme un petit ange! C'était du moins l'expression de la maman que la moindre grimace du petiot ravissait. Quant on lui avait fait remarquer les deux bourrelets de chair sur le dos du poupon,

Rosalie, loin de montrer de l'inquiétude ou de l'ennui, s'était écriée qu'elle trouvait cela charmant. Et, en l'emmaillotant, en le démaillotant, elle baisait et rebaisait amoureusement les deux mignonnes boursouflures toutes roses et toutes nacrées. Le fait est que, loin de paraître difformes ou disparates, une fois qu'on les avait vues, on ne pouvait imaginer ce joli petit corps sans elles, et, en comparaison, tous les autres dos des bébés paraissaient incomplets, inachevés, en défaut de quelque chose, ni plus ni moins qu'un visage sans oreilles.

Baudru, lui, n'admirait aucunement cette originalité et, quand la jeune femme en parlait, il était repris d'appréhensions. Aussi s'appliquait-il à modérer l'expansion et l'enthousiasme de Rosalie par des réflexions qui la bouleversaient.

Aucun enfant du village n'avait ça et n'était-ce pas toujours désagréable d'être seul de son espèce?... Si on allait se moquer de Zéphyrin, le tourner en ridicule? D'ailleurs le médecin lui-même ne trouvait pas ça naturel. Peut-être bien que plus tard une opération chirurgicale deviendrait nécessaire...

Rosalie ne respirait plus, toute blanche, le cœur serré à l'idée d'une telle cruauté. Certes Baudru lui-même, en dépit de ses préjugés, n'y eût pas consenti; mais, ayant de l'amour propre, il n'entendait pas que son fils devînt un objet de raillerie ou même de curiosité pour tout le village. Sa méfiance naturelle le rendait perspicace et, d'instinct, lui faisait pressentir que le secret serait meilleur pour le bonheur de l'enfant. Quoique vague, sa menace du chirurgien eut l'effet désiré : rendue discrète et prudente par terreur de l'opération, non seulement Rosalie ne vanta plus aux voisins la singularité de son fils, mais elle la cacha. Lorsque Baudru lui-même l'interrogeait à ce sujet, elle ne répondait qu'à contre-cœur et fort évasivement, protestant que *ça* diminuait, que *ça* ne se voyait presque plus, que *ça* s'en allait tout seul. A la venue du docteur, elle avait encore plus peur, imaginant des compresses, des lancettes, des bistouris, du sang, toute une scène de torture. Et, serrant son petit contre sa poitrine, elle mentait sans hésitation, affirmant que la peau, là ainsi que sur le restant du corps, était blanche, douce et lisse, et qu'il était impossible d'y rien découvrir d'anormal, pas plus à la vue qu'au toucher. Son mari préférait faire semblant de la croire et le docteur la croyait de bonne foi. Il ne demandait pas à examiner le mioche, pleinement rassuré par ses joues de pomme d'api. Et, tout le monde chez les Baudru se portant à plaisir, il ne revint plus.

Plus frais, plus joufflu entre ses boucles blondes, plus potelé et plus gentil chaque jour, Zéphyrin se moquait, on l'imagine, du souci de son père et des craintes de sa mère. Il fit ses dents sans la moindre indisposition; mais, peu de temps après, Rosalie remarqua qu'il s'agitait davantage, se secouait, se démenait et tressautait comme si sa brassière et sa chemise l'eussent atrocement gêné. Il avait de petites exclamations de joie dès qu'elle les lui retirait. Le couchait-elle sur le dos, il donnait des signes d'impatience et de malaise, se frottait, s'étirait, n'avait de cesse qu'il n'eût rompu les cordons, arraché les agrafes, pour mettre son petit torse à l'air.

Il s'endormait alors paisiblement.

La jeune maman, qui tremblait que son mari ne constatât la persistance des deux petites raies roses, s'ingéniait à coudre les cordons et les agrafes plus solidement. Elle y ajouta de gros boutons, que Zéphyrin, malgré sa vivacité et ses folles contorsions, ne put parvenir à défaire. Cette fois, il pleura, — lui qui ne pleurait jamais, — il s'énerva, se surexcita : presque aussitôt la fièvre se déclara. Rosalie le sentit à son petit pouls furieux. Inquiète, elle assit le petiot sur ses genoux, le déshabilla, examina soigneusement son cou et ses épaules. Les deux petites raies roses étaient devenues très rouges, elles enflaient presque à vue d'œil. Rosalie les effleura : le petit se mit à crier. Elle le dorlota, le berça dans ses bras, mais sans oser lui remettre ni chemise ni brassière. Zéphyrin se calma promptement. Le soir elle se risqua à le coucher ainsi demi-nu dans son berceau, les rideaux bien fermés contre les courants d'air et elle dit, au retour de son mari :

— Ne va pas à son petit lit, tu le réveillerais!

Zéphyrin ne fit qu'un somme.

Vers l'aube, Baudru parti, elle se pencha vers le berceau. Le bébé tendit les bras et sourit joyeusement. Elle l'enleva et le mit sur son lit, puis regarda son dos et demeura saisie : une sorte de petit duvet avait poussé sur chaque boursouflure de la chair. La peau, tout autour, était encore rouge et enflée, pourtant bien moins que la veille. Zéphyrin d'ailleurs ne donnait plus aucun symptôme de malaise ou de fièvre. Cette découverte rendit la jeune femme toute songeuse, tandis que, ravi d'être délivré de toute entrave, son enfant s'ébattait à plaisir sur le couvre-pied. Elle ne secoua sa rêverie et n'habilla le petit d'une blouse large et flottante que quelques secondes avant que son mari ne revînt.

Et chaque matin, l'homme parti aux champs, elle se penchait ainsi que cette première fois, éveillait Zéphyrin, l'enlevait de son berceau et le mettait sur son lit. Là, elle constata bientôt, dans une surprise mêlée de curiosité, que de minuscules tiges transparentes s'enfonçaient dans le bourrelet de chair plus saillant maintenant, plus ferme, plus résistant, et aussi que le duvet poussait, devenait de vraies petites plumes blanches, soyeuses et fines à ravir, et dont elle distinguait mieux chaque semaine l'épanouissement en barbes et en barbules frisées. La douce Rosalie ne savait trop si elle devait se réjouir ou se chagriner. En évoquant le regard triste et humilié de Baudru, elle se désolait; mais, quand l'air agitait les petites plumes naissantes sur le dos de Zéphy-

rin ou quand elle les caressait doucement, du bout des doigts, le petit homme, chatouillé, se pâmait si drôlement qu'elle-même éclatait de rire.

Le secret, cependant, lui pesait de plus en plus. Un soir où le vigneron lui parut de belle humeur, elle l'attira sans rien dire vers le berceau où dormait le bébé tout nu dans ses draps blancs.

Baudru s'inclina pour l'embrasser, mais se redressa aussitôt et, désignant la nuque du petiot, il demanda d'une voix toute changée :

— Qu'est-ce qu'il a, Rosalie, dis-moi ce qu'il a?

— Mais je ne sais pas du tout — fit-elle, bouleversée du trouble de son mari, — et je te le montrais afin de te le demander.

L'homme jeta un coup d'œil méfiant autour de lui, constata qu'ils étaient seuls dans la maison bien close, et reprit d'une voix basse, comme étranglée :

— Quel effet que ça te fait-il... à toi, la Rosalie, ce petit affûtiau-là?

La jeune femme ne regarda pas son mari, par crainte de perdre courage, hésita, puis dit tout d'une haleine :

— Mais ça me fait un très joli effet : on dirait quasi que ce sont des ailes!

C'était si justement ce qu'il avait pensé qu'il en demeura saisi, ne trouvant plus une parole.

— Allume la chandelle, — fit-il enfin dans un soupir pénible, — et ferme les contrevents. Je veux m'assurer de ça.

Elle obéit en frissonnant, évoquant les lancettes et les bistouris. Les volets clos, elle posa le chandelier sur la table et prit Zéphyrin dans ses bras. Elle ne pouvait se décider à mettre l'enfant sur les genoux de Baudru.

Celui-ci l'interpella :

— Eh ben quoi... qué que t'attends?

Alors son chagrin éclata et ses larmes coulèrent :

— Tu ne lui feras pas de mal, Baudru, n'est-ce pas, tu me le promets?

— Que tu es sotte, ma pauvre femme! — dit-il dans un haussement d'épaules. — N'est-il pas mon petit gars aussi bien que le tien!

Il avait la mine triste, mais aucunement méchante. Rosalie se rassura et lui confia le bébé. Baudru tourna et retourna Zéphyrin, qui, charmé du manège, poussait des cris de joie. Puis, la chandelle rapprochée, le vigneron grommela d'un ton navré :

— Ah! Saperlipopette! Y a pas à tortiller... c'est bel et bien des ailerons! Pour une chose renversante, v'là une chose renversante!

Et il lui rendit vivement le petit, n'y toucha plus.

Elle crut à du dégoût et, le cœur gros, elle s'agenouilla sur le plancher, posa Zéphyrin sur un sac à farine étalé et le fit jouer et sautiller devant son homme :

— Dis qu'il n'est pas gentil tout de même, notre pauvre petiot... Vois, comme il te tend les bras! Fais risette à papa, mon joli, fais risette à ton méchant papa, mon petit chrétien doré!

Le vigneron s'attendrissait :

— Je ne te dis pas... ben sûr il est gentil, et vif, et rigolo... mais un gars qu'a des ailerons, Rosalie, quoi que tu veux qu'on fasse de ça plus tard?

Elle se remit à pleurer :

— Ce que je veux qu'on en fasse, vilain, je veux qu'on l'élève, qu'on le soigne, qu'on le dorlote tout comme un autre; je veux qu'il soit heureux. Si tu ne peux l'aimer, ô Baudru, c'est que tu as le cœur bien dur... en tout cas, moi, je me sens bien la force de l'aimer pour nous deux!

— C'est pas tout ça, — fit le vigneron, absorbé dans son idée tenace, — personne ne te parle d'aller jeter ce montard à l'eau. C'est pas la faute de cet innocent s'il ne ressemble pas aux autres et il nous faut bien le prendre et l'aimer tel qu'il est.

Ici Baudru se gratta l'oreille.

— Seulement, voilà, je préférerais que les gens ne sachent pas l'affaire parce qu'ils se ficheraient de nous et qu'ils taquineraient le gosse. Ce qui ne s'est pas encore vu, ça paraît toujours drôle. Si bien que, pour avoir mis au monde un gars avec des ailerons, comme un vil poussin ou un chétif moineau, on nous ferait peut-être affront et peut-être pire encore... Donc, le mieux c'est que ça ne soit pas su : tout ira bien tant qu'on ne s'en doutera pas.

Rosalie, hochant mélancoliquement sa jolie tête, s'amusait à lisser du bout des doigts les plumes de Zéphyrin, elle les caressait doucement, pour faire jouer, à la lueur fumeuse de la chandelle, l urs reflets de velours et de satin. Et le petit, taquiné, provoqué, essayait de s'enlever, de battre des ailes, sans grande force encore, mais d'un petit trémoussement si alerte, si mutin, si comique, que le vigneron, déridé, ne pouvait s'empêcher de rire et d'avouer :

— Oui, oui, il est farce tout de même!

Rosalie profita de cette bonne disposition :

— Non! Non! — s'écria-t-elle — on ne me fera jamais croire que c'est laid, d'avoir des ailes... il n'y a qu'à regarder ce petit : rien au monde n'est joli comme des ailes! Et la preuve, j'ai lu ça dans des livres, c'est que l'Amour en avait, sans compter que les peintres en mettent dans leurs tableaux à toutes les créatures qu'ils veulent rendre gracieuses, à tous les chérubins qui entourent la Sainte Vierge. Tu vois bien que ce n'est pas une calamité, Baudru, mais que tout au contraire c'est un honneur pour nous. Et je m'en sens fière autant que d'une bénédiction de Dieu sur notre maison!

L'homme, plus pratique, ne se laissait pas convaincre, et prudemment l'interrompit :

— Bénédiction ou pas, femme, laisse jamais sortir le petit gars sans lui mettre sa blouse et une ceinture. Dessous, ça ne se verra pas. On lui attachera les ailerons bien à plat sur le dos, avec de la ficelle, et quand il sera plus grand, on lui rognera les plumes. De cette façon-là il aura au moins l'air d'être pareil à tout le monde.

III

Maintenant Zéphyrin commençait à marcher tout seul et c'était un ravissant enfant. Rosalie suivait docilement le conseil de son mari. Elle ne le laissait sortir qu'avec des guimpes blanches et des blouses montantes dont le col lui touchait le bas de l'oreille. Elle lui mettait par-dessus cela un petit tablier qui lui serrait fortement le dos, les épaules et la taille. Personne ne se doutait de rien. Quant à ficeler le dos de son petit homme ou à lui rogner ses jolies plumes, cette idée seule la faisait tressaillir.

Le petit Baudru jouait parfois avec les autres bébés et se montrait déjà très aimant et très doux. Il n'était pas turbulent et s'amusait d'un rien. Pendant que Rosalie faisait le ménage ou préparait le repas, on l'asseyait sur la marche du seuil, devant la cour où grouillaient toutes les bêtes domestiques, et le petit ne bougeait pas, fasciné par tout ce qu'il voyait. Il criait à l'approche des chiens et avait des chats surtout une terreur folle, mais les ébats des poules et des canards lui causaient des extases. Quand un moineau familier, venant presque sous ses pieds picorer les miettes de pain ou le grain qu'il lançait aux poussins, reprenait soudain son vol avec un froufrou d'ailes, Zéphyrin battait des mains, se dressait, levait les bras dans une excitation vraiment extraordinaire. Les pigeons aussi, fendant l'air d'un toit à l'autre, lui donnaient des petits frémissements, des sursauts d'impatience et de fièvre. Rosalie remarqua bientôt qu'à la moindre envolée qui l'effleurait, sa blouse se gonflait, s'agitait, palpitait, comme si, sous ses vêtements, ses petites plumes se fussent dressées d'émoi. Les oiseaux loin, l'enthousiasme du petit bonhomme sombrait dans une tristesse dont la jeune femme elle-même, sans s'expliquer pourquoi, ressentait une vague mélancolie. Souvent, en plein jour, prise d'une pitié instinctive, elle s'enfermait à clé dans sa chambre avec Zéphyrin, et là elle lui ôtait sa brassière, sa guimpe, son tablier, le laissait jouer à l'aise. Et c'étaient des parties sans fin, des cris de délivrance et de bonheur qui les grisaient tous deux. D'abord les plumes froissées douloureusement par la blouse cruelle, semblaient revivre, respirer, se gonfler à l'air, s'épanouir. Et ses plumes une fois ravivées, Zéphyrin secouait ses mignonnes ailes engourdies d'un reploiement prolongé, les étirait paresseusement, puis plus vivement; puis les ouvrait toutes grandes; puis battait l'air joyeusement, follement, faisant voltiger les rideaux, les papiers sur la table, échevelant les frisons de sa maman qui en riait de tout son cœur.

Un autre grand plaisir de Rosalie était l'heure de la toilette. Une fois le visage de Zéphyrin débarbouillé et ses cheveux blonds peignés, rebouclés sur le petit doigt, venait le tour de ses ailes : exprès pour elles, la jeune femme avait une éponge très fine et une brosse très douce. Elle disait en souriant :

— Ne bouge pas, petiot, que je fasse tes plumes belles!

Et il ne se faisait pas prier, tendant son petit dos, la laissant mouiller, savonner, essuyer, brosser, parfumer et mignoter ses ailes blanches autant qu'elle le voulait. Le visage rose, les cheveux tout bouclés, les plumes luisantes et rafraîchies, il devenait espiègle et le jeu recommençait. Tant qu'il ne fut pas très solide sur ses jambes, ses ailes furent d'un grand secours dans les parties de cache-cache. Poursuivi, trébuchait-il à gauche, un petit coup de l'aile droite le remettait d'aplomb. Voulait-il grimper sur le lit ou sauter sur la table, quand, ayant trop de mal en dépit de ses petits coups de reins, il se sentait sur le point de retomber par terre, il agitait ses plumes, en battait éperdument l'air, et finissait tout de même ainsi par s'enlever.

Un beau matin, dans une poursuite acharnée, frôlé de près par sa mère, presque saisi, d'un effort désespéré il quitta terre, monta tout seul jusqu'en haut de la croisée, s'accrocha à la traverse du rideau et nargua Rosalie dans un bel éclat de rire. Bien qu'elle dût s'y attendre, elle demeura toute sotte, toute ahurie, ce qui accrut d'autant la joie du petit drôle.

Remise de sa stupeur première, elle commença de prier :

— Oh! mon Dieu! Prends bien garde de tomber... ne descends pas, reste-là; je vais chercher l'échelle double pour t'atteindre.

Mais, hardiment, la mine narquoise, Zéphyrin lâcha la traverse et se lança vers le sol. La mère poussa un cri de terreur, mais le petiot descendit tout léger, tout tranquille, voltigeant gentiment, jusqu'à ce qu'il eût posé le pied par terre très doucettement. Et, transportée d'admiration, Rosalie l'enleva dans ses bras et le couvrit de baisers.

Peu à peu, toujours dans la maison par prudence, elle s'habitua à le voir voltiger aussi bien que courir, à le trouver niché sur les armoires, assis les jambes pendantes au bord du ciel de lit, ou à cheval sur le cadran de l'horloge, partout enfin où c'était haut. Quand elle le poursuivait et que, pour lui faire niche, il lui passait soudain par-dessus la tête, il lui arrivait naturellement de l'attraper au vol et par le pied, tout comme par le bras ou par l'oreille. Mais à mesure qu'il était plus vif et plus alerte, que ses ailes prenaient de la force et que ses plumes grandissaient, le jeu devenait plus fou. Toutes les cachettes connues, usées, la chambre parut trop petite et, maîtrisant mal ses envolées fougueuses, grisé par la partie, le petit Baudru se cognait aux murs, se heurtait au plafond, s'éraflait aux corniches des armoires et aux angles des meubles. Et les plumes, alors, de neiger un peu partout autour de Rosalie. Elle disait toute chagrine :

— Quel dommage! cela t'abîme trop les ailes... soyons plus raisonnables, en voilà bien assez pour aujourd'hui, petit, viens remettre ta blouse.

C'était le mauvais moment.

Chaque jour il en coûtait davantage à Zéphyrin de s'emprisonner dans ces vilains vêtements. Il faisait le sourd, tardait, flânait, prétextait mille choses, s'esquivait, tant qu'elle gardait aux lèvres un sourire indulgent. Quand, lasse, elle se fâchait, il venait se livrer, mais boudeur, le cœur gros de soupirs et la larme au coin de l'œil. Parfois il s'entêtait à ne pas replier ses ailes, à les laisser ouvertes et il les raidissait, riant des vains efforts de sa maman afin de lui enfiler blouse et tablier. Il fallait le menacer du retour de son père. Et, une fois sanglé dans les vêtements étroits, il ne disait plus rien, attristé tout à coup, avec des gestes gauches, craintifs, avec une petite mine honteuse. Parfois, devant son père ou d'autres il s'oubliait et, follement hardi, il prenait un grand élan, sautait comme pour atteindre des choses très haut; mais ses ailes prisonnières, pouvant à peine remuer sous leurs liens, lui manquaient subitement et il retombait tout de suite sur le nez ou sur son petit derrière d'une façon toute grotesque et piteuse. Il se relevait la mine si confuse, si niaise et si penaude que les gens riaient et que le père, agacé, le traitait de maladroit.

Ces brusqueries le rendaient encore plus timide. Il allait silencieusement s'asseoir dans un coin et n'osait plus bouger. Sa mère, seule, savait toute sa grâce et toute sa gentillesse. Mais elle n'en parlait pas de peur d'indisposer Baudru.

Zéphyrin pouvait avoir quatre ans, quand, un matin, afin de nettoyer la mangeoire du bouvreuil, Rosalie entr'ouvrit la porte de la cage. Effaré, l'oiseau lui glissa sous les doigts, s'échappa et s'en alla percher sur l'armature du puits. S'approchant à petits pas, elle rappela l'oiseau d'une voix de prière engageante; mais, étourdi de sa liberté subite, le bouvreuil, dès qu'elle fut plus près, s'envola sur le mûrier. Rosalie continuait à l'appeler doucement, puis elle voulut le prendre brusquement sous son chapeau de paille. Embarrassée par Zéphyrin qui lui tenait la jupe, elle manqua encore l'oiseau qui, cette fois, se posa sur le toit de sa maison. La jeune femme se dépita car le petit chanteur à tête noire et à gorge rouge était un cadeau de fiançailles de Baudru et elle y attachait un prix superstitieux; elle acheva de se désoler en lui voyant abandonner le toit pour la plus haute branche de l'amandier qui ombrageait la cour.

— Il est perdu, — gémissait-elle, — il n'a plus ni méfiance ni habitude de l'espace, il va se fatiguer, retomber, et les chats le mangeront.

Devant cette tristesse, le petit Zéphyrin avait envie de pleurer. Tout à coup il se planta résolument devant Rosalie, lui tourna le dos et dit fiévreusement :

— Vite, maman, vite, vite, déboutonne-moi mon tablier... Je vais le rattraper, ton bouvreuil, tu vas voir!

Sur le moment, Rosalie ne réfléchit pas aux recommandations de son mari. Tout à l'émoi de son bouvreuil enfui, elle déboutonna prestement le tablier du petit, lui délaça son corset, lui tira sa chemise. Dans sa hâte et son trouble, elle mettait même la main sur la boucle de son petit pantalon, mais Zéphyrin, très prude, maintint sa ceinture des deux mains et réclama :

— Non, maman, non, laisse-moi ma culotte, elle ne me gênera pas.

Et après avoir frotté ses deux ailes l'une sur l'autre, comme on se frotte les mains pour avoir meilleure prise, les talons joints, les jambes allongées, les bras effacés contre le corps, il s'élança tout droit vers l'arbre. C'était la première fois qu'il se risquait à voler dehors. Il eut, en quittant terre, un petit battement de cœur et une appréhension : atteindrait-il jamais les hautes branches de l'arbre? Mais aussitôt une assurance lui revint : le plein air le soutenait beaucoup mieux que l'air étouffé du logis. Il lui sembla que la brise s'engouffrait dans ses plumes, les gonflait, les soulevait d'elle-même, et que tout son petit être, allégé, devenait délicieusement fluide. Dans sa première précipitation, il fouetta l'air de ses ailes coup sur coup et il se fatiguait sans s'élever sensiblement plus vite. D'instinct, presque aussitôt, il ne redonna un coup d'aile qu'au moment très précis où, l'élan amorti, il se sentait redescendre. Puis il avait cru d'abord piquer droit et verticalement vers le sommet de l'arbre, mais il dévia, porté en haut et en avant. Il dut se retourner quelque peu sur lui-même et se diriger obliquement. Il se trouva aller ainsi d'instinct contre le vent. Il n'eut presque plus à remuer pour monter, une flexion insensible de ses petits jarrets d'avant en arrière l'aidait suffisamment.

La pauvre Rosalie ne comprit son imprudence qu'au moment où les deux bottines du petit lui passèrent sous le nez. Elle sauta pour le retenir, mais il était déjà trop haut. Elle laissa retomber ses bras, saisie et sans idée, n'osant crier de peur d'attirer les voisins, mais se mettant si bien dans la peau de son petit qu'elle ferma les yeux, défaillante et prise d'un grand vertige. Quand elle osa regarder, Zéphyrin venait de disparaître dans le feuillage de l'amandier. Elle allait l'appeler en dépit du scandale, lorsqu'il reparut assis sur une grosse branche. Passant sa tête rieuse entre les feuilles, il lui montrait triomphalement le bouvreuil dont la tête noire sortait de ses mains fermées.

— Tiens-toi donc, ou plutôt descends, petit malheureux! — s'écria affolée la pauvre Rosalie. — Si la branche cassait... Oh Dieu! Tu me fais trembler... redescends, je t'en supplie!

Il n'était pas pressé, regardant autour de lui, vraiment émerveillé, s'exclamant extasié :

— Maman, si tu savais comme on respire bien et tout ce qu'on voit d'ici!.. C'est beau! Ah! c'est si beau!

Alors elle le menaça :

— C'est bien, je te ferai fouetter par ton papa ce soir.

Il se mit à rire :

— Tu fais bien de me prévenir, petite maman, puisque c'est comme ça, je ne redescends pas. Papa viendra me chercher ici, s'il veut me fouetter.

— Je plaisantais, mon chéri, je plaisantais, — fit la jeune femme toujours tremblante. — Non! je ne dirai rien à ton père, mais à la condition que tu vas descendre tout de suite, mon petit homme, tout de suite, je t'en supplie. Sois un bon petit garçon : viens me donner le bouvreuil.

Zéphyrin se décida. Elle étouffa un cri quand il lâcha la branche. Mais il redescendit moelleusement dans un frisselis d'air, sans mouvement du corps, les ailes étendues pour amortir la chute. Près de terre, il donna, de ses ailes à demi pliées, un petit coup qui le ralentit encore et le fit se poser devant elle si doucement, qu'elle n'entendit même pas ses pieds sur le gravier.

Rosalie comptait bien, dès qu'il serait à sa portée, lui tirer légèrement les oreilles en dépit de ses promesses, pour la frayeur qu'elle avait éprouvée; mais il se montrait si gai, si rose et si animé de cette belle équipée, qu'elle n'eut même pas le courage de gronder. Elle prit le bouvreuil, le glissa dans la cage et referma la petite porte. Cela fait, elle se retourna et eut un geste d'effroi en ne voyant plus son fils.

— N'aie pas peur, — lui dit une voix tombant du ciel, — je suis là, sur le bord du toit, je me chauffe au soleil.

Cette fois, elle s'emporta :

— Veux-tu donc me rendre folle? Reviens... immédiatement... les voisins vont te voir.

— Bast! Ils sont tous aux champs, à cette heure-ci... il n'y a personne dans les rues, ni dans les cours voisines.

— Tu te figures ça...

— Je suis mieux placé que toi pour le voir, petite maman.

— Peu importe!... Je veux que tu obéisses...

Il eut une moue suppliante :

— Oh! c'est si amusant... comme c'est malheureux que tu ne voles pas aussi... On irait se promener tous les deux, on sauterait de toiture en toiture, d'arbre en arbre.

— Ce serait du joli! Ah! ça pour qui me prends-tu?

Et, cherchant à le toucher par l'amour-propre, elle eut recours aux raisons de son mari :

— N'es-tu donc pas honteux, toi, le fils d'un homme, de percher sur les gouttières, de sautiller à travers les cheminées, de t'amuser enfin comme s'amusent de simples oiseaux! Si tu crois que ça flattera ton père, cette conduite-là!

Il rougit d'abord, puis tourna la question.

— Tu ne me disais pas ça, lorsque je me suis envolé pour rattraper ton bouvreuil.

Ne sachant que répliquer, elle usa d'autorité :

— Depuis quand se permet-on de raisonner avec sa mère, vilain! Allez! je ne vous aime plus, je ne vous connais plus, je ne veux plus avoir, comme petit garçon, un effronté moineau!

Zéphyrin avait le cœur excessivement tendre; l'argument le toucha, et il se mit à sangloter sur le bord de son toit :

— Je veux que tu m'aimes... Je veux être ton petit garçon tout de même...

— Voyons, voyons, ne pleure pas, et d'abord occupe-toi de ne pas dégringoler : ouvre les ailes... bien grandes... plus grandes que ça!

— M'appelleras-tu encore moineau?

— Non, — fit-elle tout bas — non, certes, tu n'es pas un moineau, mais reviens vite près de moi.

Il se calma subitement et, rassuré, faisant la sourde oreille, jouant la distraction :

— Dis donc, maman, je vois un nid dans l'amandier... veux-tu que j'aille te le chercher? C'est peut-être un nid de bouvreuil!

— Je te le défends bien... reviens immédiatement.

— Oh! pas encore, dis?... Laisse-moi seulement voler jusqu'au tilleul?

— Non, non... et non encore.

— Alors, jusqu'à ce pommier bas et ce sera fini... je remettrai ma blouse.

— Bien vrai?...

— Oui.

— Alors va...

Et, dans sa curiosité, très étourdie, Rosalie ajouta :

— Seulement, attends que je me place bien au milieu du potager, sans quoi le bosquet m'empêcherait de te voir.

— Y es-tu, petite maman?

— J'y suis.

Il s'élança plus hardi et plus maître de lui que tout à l'heure. Il montait et descendait, décrivait des méandres, filait comme une flèche ou s'abandonnait, semblait s'étendre, s'étirer dans une mollesse lasse, se tournait et se retournait dans l'air avec des souplesses de nageur dans une onde transparente. Et, les mains jointes, remise de toute crainte, Rosalie ne grondait plus, ne parlait plus des voisins, ni de la blouse, ni du fouet. Elle le suivait des yeux, charmée et attendrie, admirant, ne se rassasiant pas de ce merveilleux spectacle, enivrée rien qu'à le contempler, autant que si elle-même s'ébattait dans l'espace.

Elle lui demandait même :

— Tiens-toi droit comme si tu marchais... maintenant dors, comme bercé par la brise... Oh! que c'est joli!... Rase le sol comme les hirondelles, puis relève-toi tout à coup et va te mettre à cheval sur le pignon du toit.

Et, quand il y fut, elle éclata de rire.

*(A suivre.)*

---




Zéphyrin se fatigua le premier : c'était sa première envolée au grand air. D'ailleurs le soir tombait et Baudru pouvait revenir d'une seconde à l'autre. Il mit les pieds par terre et ramassa sa blouse. Une fois qu'il l'eut remise, il soupira :

— Je me sens lourd maintenant... la terre me colle aux pieds... j'ai du plomb sur la tête et sur les épaules et je suis paland comme tous les autres garçons, tandis que tout à l'heure, ah! maman! tout à l'heure!

II. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foley.

Et, les yeux bleuis d'extase, il frissonnait encore de son essor.

— Ne l'excite pas... ne l'excite pas! — fit Rosalie en lui caressant doucement le dos pour calmer les tressaillements d'ailes qui agitaient sa blouse.

Et, rêveuse, elle-même répétait, conquise, convertie :

— Ah! oui, ce doit être délicieux... j'aimerais cela aussi... Ah! combien j'aimerais cela!

Alors il se rapprocha d'elle et, câlin, lui prenant

le visage entre ses petites mains, il lui chuchota à l'oreille :

— Tu verras, petite mère, quand je serai grand... quand je serai fort et solide comme papa, je te prendrai dans mes bras et je t'emporterai avec moi dans le bleu du ciel.

Elle répondit vivement, les yeux voilés d'une mélancolie :

— Oh! oui, je voudrais bien, mon chéri... Seulement c'est un rêve irréalisable; quand tu seras grand, moi je serai trop vieille, et tu ne te soucieras plus de ta pauvre maman ou bien cela ne t'amusera plus de l'emmener avec toi... et ce seront d'autres femmes, plus jeunes, plus belles que moi, que tu prendras dans tes bras pour ces jolis voyages dans le bleu profond du ciel!

IV

Le soir, au repas de famille, Zéphyrin fut très gai, très rieur. Encore tout animé, tout grisé de son escapade, il eut devant son père la mine moins timide que de coutume, la langue tout à fait débrouillée. Baudru en parut enchanté. Et Rosalie se félicitait déjà de cette transformation.

Elle ne saisit toute la portée de sa faiblesse irréfléchie que le lendemain, devant les supplications et les larmes du petit auquel elle dut défendre énergiquement de dégrafer sa blouse. Deux journaliers, en effet, travaillaient dans le clos voisin et pouvaient, en relevant la tête, voir Zéphyrin pardessus les murs ou à travers les arbres. Elle tremblait rien qu'à imaginer la colère désespérée de Baudru à cette découverte. Cependant, le soir, quand, se penchant vers le petit lit, elle vit son fils pâle, l'air souffreteux, la respiration haletante comme s'il étouffait; quand elle sentit, en les baisant, ses cils humides encore de pleurs, elle eut un grand remords. S'il allait tomber malade? Peut-être que ces promenades dans la brise lui étaient nécessaires autant que l'exercice et la marche à d'autres enfants? L'air qu'on respirait près de la terre était peut-être trop pesant et trop impur pour lui? Il était d'une nature si différente des autres, si délicate, si légère, si fluide! Elle se montrait, sans doute, aussi cruelle en l'empêchant de voler que les atroces marâtres des faits divers qui séquestrent leurs enfants dans des cabinets noirs!

Le surlendemain, au réveil, trouvant Zéphyrin plus pâle encore, plus étiolé, elle se résolut à désobéir à Baudru, non pas ouvertement, mais très discrètement. Après le déjeuner, elle prit le petiot par la main ; ils montèrent ensemble vers Chanteloup, puis, au delà, vers les bois profonds du Fay qui couronnaient le coteau. Par un petit raidillon serpentant à travers les vignes et contournant le village, ils gagnèrent assez vite les premiers taillis. Sans se soucier des chemins battus, Rosalie s'enfonça tout droit sous la futaie.

— Où allons-nous, maman? Où allons-nous? — demandait Zéphyrin impatient, traînant un peu la jambe.

Elle mettait le doigt sur sa lèvre souriante :

— Chut! Nous ne sommes pas arrivés, tu le sauras tout à l'heure : sois sage, c'est une surprise.

Et, après une demi-heure de marche au travers des fourrés de jeunes chênes et de chataigniers, ils se trouvèrent devant une large clairière, close d'une épaisse ceinture d'acacias dont les ombelles fleuries se berçaient à la brise et exhalaient des chansons dolentes de tourterelles. Au milieu de cette clairière, pareil à un limpide miroir reflétant le ciel bleu, dormait un petit étang dans une solitude enchantée. A l'entour, sur le gazon vert et dru comme du velours, s'étoilaient des marguerites blanches parmi les fumées de fins gramens d'argent et de mélilot d'or.

Tandis que, ravi, Zéphyrin s'arrêtait, les yeux trop petits pour embrasser ce lieu sauvage et charmant, Rosalie, prestement, de ses doigts légèrement tremblants, lui enlevait son tablier, sa blouse, et lui soufflait :

— Maintenant, va, amuse-toi!

Ce furent, comme l'avant-veille, mille exquises folies, où, voltigeant autour d'elle, l'ébouriffant de battements de plumes, il lui piquait des fleurs dans les cheveux ou posait des baisers imprévus sur son front et son cou. Puis il folâtra vers la cîme des arbres, dénichant les ramiers, troublant les nids; puis il revint s'abattre sur l'étang, frôlant la surface pure des eaux, y trempant le bout de ses ailes et les secouant en averse irisée ; puis il lutta, tantôt de vitesse, tantôt de grâce, avec les libellules qui palpitaient sur les fleurs jaunes et blanches des nénuphars.

Le crépuscule les surprit encore près de l'étang. Il fallut redégringoler en hâte vers la plaine et il faisait presque nuit quand ils regagnèrent le logis.

Baudru se fâcha, mais Zéphyrin l'amadoua vite par sa belle mine éveillée et il lui débita, de la soupe au fromage, un tas de petites histoires si gentilles et si fines que le vigneron ne pouvait se tenir d'exclamer :

— Mais qu'est-ce qu'il a donc? Est-il futé ce soir, est-il farce, le petiot!

Ce dont Rosalie s'épanouissait d'aise.

Le lendemain, par exemple, Zéphyrin voulut absolument retourner à l'étang et le surlendemain aussi, et tous les jours d'après.

Souvent ce n'était pas commode. D'abord, parce que Rosalie avait bien à faire au logis, puis aussi parce que le travail des champs pressait et qu'elle désirait donner un coup de main à Baudru. Mais cette excursion était devenue si nécessaire à la santé du petit, que, pour un seul jour de réclusion à la maison, ses beaux yeux se cernaient, la fièvre lui venait et il ne babillait plus, se recroquevillait, taciturne et navré, sur lui-même. A cette phase

première d'abattement succédait parfois une grande agitation, des colères, des révoltes, une sorte d'affolement nerveux. Coûte que coûte, Rosalie dut le reconduire à la clairière pour ne plus, — comme cela arriva deux fois, — courir le risque de le voir déchirer ses vêtements pour libérer ses ailes, juste au moment où le vigneron rentrait.

Quand Zéphyrin eut neuf ans, son père l'emmena aux champs. Cela lui plut, tant qu'on le laissa courir et vagabonder à l'entour. Quand il voyait Baudru bien occupé, il se faufilait à travers les vignes jusqu'à la lisière du bois, et là, tablier et chemise bas, caché dans le feuillage, il grimpait comme un écureuil jusqu'à la cime du plus haut peuplier et, de cette cime, quand son père était bien courbé sur les sillons, il filait comme une flèche, prenait à pleines ailes son essor vers les nuages.

Très hardi, très vigoureux maintenant, il défiait les alouettes, montait tout de suite si haut que, quand Baudru levait le nez, il ne pouvait plus le voir, ou le voyait si petit qu'il le prenait pour le premier ramier venu. Zéphyrin allait également si loin, toujours enivré d'air plus pur et de soleil plus chaud, qu'il avait souvent peine à s'orienter au retour. Il lui fallait redescendre pour démêler, dans les grandes taches vert sombre des collines boisées et les menus lacets des grands fleuves d'argent, la rivière de son village et la forêt du Fay; puis redescendre encore pour reconnaître la plaine jaune, le damier des champs familiers et les toits des maisons. De cette école buissonnière en plein ciel, il revenait chaque jour plus tard et quand, la blouse vitement renfilée, il regagnait clopin-clopant les sillons paternels, Baudru lui tirait rudement les oreilles.

Une fois, il lui arriva même d'oublier complètement dans quel épais buisson il avait pu cacher cette blouse détestée. La brume vint sans qu'il l'eut retrouvée. Il lui fallut attendre la nuit noire. Et lorsque, rasant les murs de peur d'être rencontré, il arriva vers dix heures au logis et qu'il frappa à demi nu et frissonnant à la porte, son père, qui depuis longtemps se doutait de ses escapades sans en avoir la preuve, vint lui ouvrir le martinet à la main. Ce fut une scène terrible, où les cinglements de lanières et les jurements de Baudru couvrirent les supplications éperdues de Rosalie et les battements d'ailes affolés de Zéphyrin. Par des envolements très adroits, le petit évita une partie de la raclée, mais quelques-unes de ses si jolies plumes, arrachées, cassées ou ébarbées, neigèrent lamentablement à travers la bagarre. Ainsi qu'une pluie continue et douce abat le grand vent, les larmes abondantes de la pauvre Rosalie finirent par apaiser la colère de Baudru et la rancune de Zéphyrin. Mais, avant qu'ils se fussent mutuellement pardonnés, combien elle dut encore murmurer de prières et verser de pleurs!

A partir de ce jour la sévérité du vigneron s'accentua. Obsédé sans cesse par l'idée du ridicule immense dont l'accablerait tout le village à la vue de ce que Baudru s'entêtait à appeler l'infirmité du petit, il ne vivait plus et surveillait lui-même son garçon. Il ne le quittait pas, lui traçait sa tâche, lui remettait le nez sur le sillon d'une calotte, dès que l'autre levait la tête. Et, la binette à la main, les deux pieds dans la terre brûlante des ados, l'échine cassée, suffoquant en cette atmosphère poussiéreuse et trop chaude, le pauvre Zéphyrin se sentait misérable, perdu, écrasé, enchaîné à la glèbe comme un petit serf. Il se désespérait et pleurait sans bruit de son impuissance. Mais, que la brise passât par hasard sur la plaine, il se sentait soulevé d'un grand élan de révolte, et fou, les narines vibrantes, les ailes prêtes à briser leurs entraves, la poitrine gonflée d'un souffle de liberté, il lâchait la binette, glissait entre les jambes de Baudru, se faufilait en vrai lézard de cep en cep jusqu'au taillis. Et là, blotti derrière quelque broussaille, il ne déboutonnait même pas sa blouse, mais l'arrachait de ses doigts fiévreux. Pendant qu'essoufflé Baudru battait la campagne à le chercher, de la haie, d'un bouquet d'arbres, d'un tas de foin, — frrrrrt! — Zéphyrin piquait tout droit dans le bleu comme une fusée.

Les corrections de Baudru restaient sans résultat. Ce montard-là lui tournait le sang dix fois par jour. La peur constante qu'on ne découvrit qu'il était le père d'un gros moineau, la crainte aussi que le premier chasseur venu ne lui tuât, comme un merle ou un perdreau, son petit gars — son seul enfant, en somme! — l'empêchaient de dormir et lui ôtaient l'appétit. Ce n'était plus une vie. Sa femme, qui le voyait devenir plus soucieux, cherchait à le consoler tout en le raisonnant :

— Tu t'y prends mal, — insinuait-elle. — Notre fils n'est ni désobéissant, ni méchant. Il est doux et tendre, au contraire. Mais il faut le câliner au lieu de le brusquer et de l'effaroucher. N'as-tu pas le plus joli enfant et le plus avisé de tout le village? Quand il n'est pas intimidé par tes brusqueries, quelles jolies choses il dit, et comme il sait les dire! Toi-même, bien souvent, n'en es-tu pas ravi? Il a des mots nouveaux et expressifs qui caressent, qui sont pareils à des chatouilles pour les oreilles. Sa voix paraît une musique; ses phrases de temps à autre tintent des mêmes sons qui les font ressembler à des chants berceurs de cloches lointaines et qui reviennent en échos veloutés. Avant qu'on ait songé à s'en défendre, la douceur de tout ce qu'il exprime pénètre et attendrit le cœur. Pour ma part, lorsqu'il raconte ses envolées, j'oublie tout et je crois m'en aller avec lui dans ces espaces sans fin où se promènent les nuages, les nuages bien plus beaux sur le ciel que des îles de neige sur un étang d'azur...

— Voilà maintenant que tu dégoises comme lui, — grommela Baudru, très renfrogné, — et je m'aperçois qu'il t'a embéguinée puisque tu prends ainsi son parti contre moi!

— Il t'embéguinerait tout pareillement à moi, si

tu lui permettais de développer son naturel au lieu de le soumettre à des besognes qui lui répugnent.

— Je m'y suis bien soumis, moi!

— Ce n'est pas la même chose : tu n'as pas d'ailes, toi!

— Je suis fait ainsi que les autres, Dieu merci!

Rosalie s'impatienta.

— Oui, tu es fait comme les autres... tu es un homme comme tous les hommes, un homme de la terre. Lui, vois-tu, c'est un enfant du ciel. Je te le répète, Baudru : avoir des ailes, tu trouves ça laid, les voisins trouvent ça laid, tout le village trouve ça laid; mais qu'est-ce que cela nous prouve? sinon que nous vivons dans un milieu perdu, sauvage, de sens grossier, incapable d'apprécier les choses rares et merveilleusement belles. Qui nous dit que dans d'autres pays, dans d'autres mondes moins stériles, moins froids l'hiver et moins brûlés l'été, dans d'autres mondes où l'existence paisible et assurée laisse l'esprit s'affiner pleinement, on n'estimerait pas charmant, exquis et délicieux d'avoir des ailes?

Le vigneron ricana :

— Ah! que voilà bien des songeries de femme! Où as-tu jamais vu que des ailes fussent prisées? J'ai fréquenté les gens de la ville : ils sont bâtis sur notre modèle, et jamais tu ne les persuaderas qu'un homme qu'a des ailes vaille un homme ordinaire. Tous, tant que nous sommes en ce monde, nous sommes faits pour marcher, non pour voler. Que chacun de nous laboure son lopin de sol et regarde ce qui y pousse. Au-dessus, ce n'est pas notre affaire. J'aime à croire que notre fils est seul de son espèce. S'il en existe d'autres, en quel pays qu'ils soient, je te jure bien qu'on les raille, qu'on les traite de musards et de feignants comme ici. Et, ma foi, c'est de la bonne justice : il faut être vraiment *flemme* pour se ballader dans les nuages quand il y a tant de travail qui presse sur la terre.

— Tu es injuste, Baudru, voire même ingrat. Ne te souviens-tu pas, quand tu rentrais brisé d'une rude journée, combien le babillage du petit te délassait? Tes préoccupations se dissipaient et tu souriais malgré toi à toutes les fantaisies extraordinaires de son imagination.

— Ne conçois-tu pas que le gars, par ces menteries, abusait de notre candeur?

— En supposant que ce fussent des menteries, c'en étaient de bien jolies, Baudru, et ces menteries-là valent mieux que toutes les vérités qui se passent autour de nous! A ne penser qu'au réel, es-tu sûr, mon ami, qu'on ne devienne pas plus triste et même plus méchant? Tandis que, dans l'enchantement de ces adorables fictions, nos amertumes enfuies, nous demeurons consolés. Toutes ces belles chimères renouvellent l'espérance et il faut bien, vois-tu, qu'elles répondent à un besoin impérieux de notre âme, puisqu'elles te calment et te font heureux, toi-même qui n'y ajoute pas foi! Je crois très fermement que toutes ces aventures féeriques sont arrivées dans un univers plus beau et meilleur que le nôtre, et que notre fils les a apprises dans ses voyages sublimes. Aussi j'écoute mon Zéphyrin de toutes mes oreilles et aussi de tout mon cœur, parce que sa parole me console et me fait oublieuse de toutes les vilenies et misères d'ici-bas. Ces fables seraient encore bonnes quand elles ne serviraient qu'à nous faire entrevoir que, après nous être, vivants, agités si vainement sur la terre, tout, pour nous, morts, ne finit pas dans la terre. Il y a plus encore, ô mon Baudru, car j'imagine que notre Zéphyrin, à respirer là-haut cet air que ne souille aucune haleine malsaine, aucune putride exhalaison, cet air divinement pur, se forme, en même temps qu'une pensée idéale, un corps léger, immatériel et suave comme celui des anges.

Baudru secouait la tête, d'un air de doute et d'entêtement, le jugement fort embarlificoté de cet étrange jargon. Alors Rosalie lui prit tendrement les deux mains et le força à la regarder droit dans les yeux :

— N'as-tu pas remarqué, soit au fort de la moisson, des foins ou de la vendange, que le refrain soudain d'une fille ou d'un garçon ranime tous les autres travailleurs et leur donne une nouvelle ardeur au moment même où la fatigue semblait les alentir. Toi-même, combien de fois ne m'as-tu demandé de lâcher la faucille, la fourche ou la serpette, pour dire des airs de mon village. Et tant que je chantais tu t'apercevais bien que le labeur n'y perdait rien, que pour deux mains oisives, au rythme de ma voix, dix autres mains plus actives rattrappaient facilement ma besogne abandonnée. Et, la journée finie, quoique n'ayant fait que de donner ma voix de toute ma force et me souvenir des jolies berceuses de mon enfance, j'étais pâle de fatigue et chancelante d'émotion, alors que tous les autres tâcherons se sentaient encore frais et dispos. Pourquoi ne veux-tu pas que pendant la vie ce soit comme dans la vendange ou dans la fenaison? Pourquoi ne veux-tu pas qu'il y en ait un qui chante de belles choses pour que tous les autres travaillent sans s'en apercevoir ou toutefois avec moins de peine et d'ennui. Je trouve, moi, fort bon, que des hommes comme notre fils, assez heureux pour pouvoir voyager dans des régions sublimes, nous reviennent entretenir des merveilles entrevues, quand ce ne serait que pour nous distraire une heure des visions grises et décevantes d'ici-bas. Et ne te figure pas, mon ami, que ce soit la tâche d'un musard et d'un fainéant, car, en cet essor sans cesse plus hardi et plus vertigineux, assoiffés d'inconnu, désireux de nous décrire des choses chaque fois plus prodigieusement belles, ces audacieux s'élancent, s'élèvent toujours, sans mesurer la distance, sans ménager leurs forces, au risque, leurs ailes cassées leur manquant tout à coup, de retomber et de se briser sur le sol.

Mais Baudru, suivant sa pensée fixe, n'écoutait

plus sa femme depuis longtemps. Il l'interrompit brusquement :

— Tu as raison... Le petit est délicat, sensible et plus timide qu'une fille. Il a besoin de se frotter à d'autre garçons pour devenir un homme. S'il est intelligent autant que nous le pensons, on l'appréciera sans doute mieux en ville que par ici et son infirmité paraîtra peut-être moins ridicule. C'est dit : je le conduirai au collège du chef-lieu avant la fin de la semaine.

Et la pauvre Rosalie demeura toute saisie, car ce n'était certes rien de tout cela qu'elle avait voulu dire.

## V

Oh! la triste journée devant la malle ouverte, vide encore le matin, et le soir pleine à ne plus se fermer!

— J'ai mis tes mouchoirs par-dessus avec tes chemises de nuit et tes chaussettes, tout de suite à portée de ta main — expliquait Rosalie. — J'ai caché tout au fond ta petite brosse soyeuse et les serviettes plucheuses et les éponges fines destinées à tes plumes. Soigne tes ailes, mon enfant, soigne bien tes ailes jolies et garde-les toutes blanches en souvenir de ta mère. Et maintenant, si tu ne veux pas que je pleure, ne pleure plus, petit... tu es un homme et tes deux ailes d'ange ne te dispensent pas d'avoir le cœur et le courage d'un homme... bien au contraire!

Mais le plus terrible ce fut après le souper, quand Baudru, armé de grands ciseaux, fit asseoir Zéphyrin sur l'escabeau et lui coupa ses jolies boucles blondes. Rosalie silencieusement s'était mise à genoux et, les yeux remplis de larmes, elle regardait tomber à terre les mèches frisées qui, comme vivantes et désolées, se tordaient de douleur sur elles-mêmes. Elle les ramassait avidement, la pauvre, et les petites boucles d'or s'enroulaient à ses doigts toutes seules, peureusement, cherchant là leur refuge.

Quand Zéphyrin, gentil encore, mais tout drôle, tout autre, fut tondu, Baudru se recula, contempla son ouvrage et s'écria gaiement :

— A la bonne heure, cette fois, tu as la mine d'un vrai garçon. A présent, ôte-moi ton sarrau.

Zéphyrin ne bougea pas, saisi d'une horrible appréhension. La même terreur bouleversa la maman; elle se leva, prit le vigneron par le poignet et voulut s'emparer des ciseaux.

— Et pourquoi donc veux-tu qu'il ôte son tablier? — gémit-elle, toute pâle, — pourquoi?.. dis-moi pourquoi?

L'homme eut un éclat de rire et, la repoussant rudement, se dégagea.

— Pourquoi?... Tu vas le voir... allons hop! mon petit gars... dépêche, sacrédié!

Zéphyrin hésita. Il eut l'idée de s'enfuir. Mais les portes et les volets étaient soigneusement fermés. Il eut l'idée tout au moins de se débattre; mais, dans la pièce close, l'air était raréfié, aucun vent conlis ne pénétrait et il sentit que, sans pouvoir le soulever, ses ailes battraient éperdument dans le vide et ne donneraient, déployées, qu'une prise plus facile à la main de son père. Zéphyrin leva les yeux vers sa mère. Plus blanche et plus frissonnante que lui, elle lui fit pitié. Dans le regard profond qu'ils échangèrent, la douleur de chacun passa dans le cœur de l'autre : elle souffrit pour lui, lui pour elle. Et, mettant tout leur espoir dans leur soumission, ils laissèrent le vigneron déboutonner le tablier, abaisser la chemisette. Dès que sa poigne rude saisit les ailes palpitantes, il y eut un frémissement de révolte de toutes ces belles plumes fines, de ces plumes confiantes qu'avaient touché seuls les doigts satinés et câlins de la douce Rosalie. Les pennes se raidirent d'épouvante. Le plus terrible pour Zéphyrin ce fut le froid des ciseaux lui effleurant la peau, courant, taillant, dans toute cette blancheur de cygne neigeuse, tiède et moelleuse. De la nuque à la taille, il eut un long frisson, puis s'immobilisa dans une stupeur d'agonie. Non vivaces et onduleuses quand même, ainsi que les boucles d'or de ses cheveux, mais raides, glacées, mortes tout de suite de terreur avant le coup de ciseaux sacrilège, les plumes tombèrent drues et lentes, dans un veloutement lugubre de neige sur de la neige. Et quand les deux pauvres petits ourlets de chair rose et nacrée apparurent nus, tondus comme la tête, il aurait fallu promener le doigt dessus et sentir les tiges rasées passer telles qu'une brosse sur la peau, pour deviner que le pauvre Zéphyrin avait eu là deux ailes palpitantes et radieuses, deux ailes toutes parfumées de brise et qui avaient ramé des effluves d'infini.

— J'ai fait ça doucement et pris bien soin de ne pas couper la peau, — dit Baudru en posant ses ciseaux. — Tu vois bien, Rosalie, que ça ne lui fait pas mal!

Et ça ne saignait pas, en effet, et, si Zéphyrin pleurait, c'était tout simplement de regret et de honte. Mais le vigneron ne s'attardait pas à de telles subtilités. Il examina de près le dos de son fils et eut un lappement satisfait :

— Là — poursuivait-il — ces deux boursoufflements, ce n'est presque rien... même, en le voyant le dos nu, le plus malin ne saurait dire ce que c'est... ça peut très bien passer pour deux coupures cicatrisées... c'était ces sacrées plumes qui gâtaient tout!

Et, avant d'aller se coucher, il tapa gaillardement sur l'épaule du petit afin de le ranimer :

— Hé ben, hé ben, tout de même, t'es plus propre comme ça, ils prenaient la poussière, ces sales affûtiaux-là. Ça devait te gêner et te tenir très chaud, sans compter que ça pesait! Maintenant gambade, rigole à l'aise, tu dois te sentir rudement léger!

Léger! Jamais le pauvre Zéphyrin ne s'était senti si lourd. Il demeurait courbé en deux sur l'escabeau, les coudes sur les genoux et la tête dans ses mains, si humilié et si navré au milieu de la jonchée lumineuse de ses plumes, qu'il eut voulu mourir, tout de suite, sur le coup. Dans le noir cauchemar qui l'obsédait, il lui semblait qu'il ne serait plus jamais qu'une bête rampante, un ver, une limace, un crapaud, jeté sous les pieds, englué dans toutes les vases fétides, et souillé, noyé dans toutes les boues.

Puis, soudain, sur sa nuque où le froid des ciseaux laissait une chair de poule, sur son pauvre dos nu que le moindre souffle glaçait, où les plumes coupées trop ras l'élançaient maintenant d'une douleur aiguë, il sentait la tiédeur secourable des lèvres de sa mère, des lèvres qui le baisaient à même la plaie vive. Elle le prit dans ses bras et elle le câlina, le berça, l'endormit ainsi qu'elle le faisait quand il était tout petit.

Ce furent leurs adieux.

## VI

Le Principal était un petit vieux boulot à cheveux gris. Son front large mais écrasé, sa taille courte et trapue, un ventre rondelet qui lui cachait les genoux et ballotait à chaque pas, lui donnaient une démarche empêtrée et cagneuse. Ses pieds ne quittaient pas le sol; ils s'y traînaient, lourdement englués. Seuls ses petits yeux verts, très vifs, très aigus, très méfiants, ne fixaient pas, mais semblaient piquer derrière les lunettes d'or à cheval sur un très gros nez rouge, un nez large et aplati, un nez aux narines béantes, un nez toujours prêt à s'enrhumer du cerveau et titillant pour la moindre émanation.

Toutefois ce qui répugna le plus à Zéphyrin, ce fut l'odeur de renfermé et de moisi du cabinet et des habits de M. le Principal. Effaré, étouffant déjà, le gamin se colla dans les jambes de son père. Celui-ci, avec un coup de genou amical dans les reins, le poussa sous les lunettes d'or du bonhomme. Les petits yeux verts enfoncèrent leurs deux vrilles à travers les paupières baissées de Zéphyrin et lui déchiquetèrent douloureusement le cœur. En même temps, soupçonneux, en éveil, le gros nez du Principal huma la senteur du petit gars, puis s'émut, s'empourpra, s'agita, se boursouffla et roula sur lui-même, comme s'il eut flairé quelque effluve ennemi :

— Hum! Hum! — grommela le gros nez, — votre garçon a une allure bien timorée et bien craintive. Hum! Hum! A cet âge d'insouciance et d'étourderie, ça n'est pas naturel, il doit y avoir quelque chose là-dessous.

— Il est comme ça quand il ne connaît pas les gens — riposta Baudru, quelque peu démonté de cette perspicacité. — Donnez-lui seulement le temps de se familiariser, de se frotter aux autres : il changera du tout au tout.

Et il continuait d'inculquer de l'aplomb à Zéphyrin à bourrades de genou dans les reins. Les papilles subtiles du nez du Principal le picotaient de plus en plus. Il renifla, puis éternua à plusieurs reprises. Et, dès que, mouché, il put parler, il bougonna avec plus d'humeur :

— Il sent mauvais le plein air, ce petit bonhomme-là, il empeste la brise et le grand vent. J'éprouve, depuis qu'il est entré, une fraîcheur désagréable, un grelottement subit... et me voilà enrhumé du coup pour une huitaine!

Baudru s'excusa tant bien que mal.

— Ça se peut bien, m'sieur le Principal, comprenez bien qu'à la campagne on est bien plus souvent dehors qu'au coin du poêle, le petit surtout. Je vous avoue qu'il est *sorteur* comme il n'y a pas. On ne le faisait rentrer que par l'oreille.

— Atchoum! Je me doutais de ça, — éternua le Principal. — Nous mettrons vite bon ordre à cette humeur vagabonde. Atchoum!

Baudru tournait son chapeau dans ses doigts, ayant encore quelques petites choses des plus embarrassantes à dire :

— Et puis, — ajouta-t-il, — si on pouvait veiller à ce qu'il garde son tablier j'en serais reconnaissant. Notre gars a cette mauvaise habitude de se mettre trop à son aise. Il prétend avoir toujours trop chaud. Dès qu'on tourne le dos, hop! Il enlève sa veste, son gilet, sa chemise même!

— Sa chemise! — exclama le Principal en roulant des yeux scandalisés. — Eh bien, c'est du joli! Pas universitaire, pas universitaire du tout, ces façons-là, monsieur! Ne craignez rien, j'y aurai l'œil et, s'il le faut, on lui cadenassera sa tunique sur le dos!

Zéphyrin tressaillit. Enchanté, Baudru fit une dernière recommandation :

— On ferme bien les fenêtres et les portes, n'est-ce pas, monsieur le Principal? Car le petit est malin, malgré ses mines de fille... quand ça le prend de déguerpir, il filerait par le trou de la serrure.

Le Principal, impatienté, s'exclama avec une emphase orgueilleuse :

— Mais regardez donc nos murs, mon brave, regardez nos murs! Ils ont cinq mètres de haut. Notre portail est pareil au guichet d'une prison. Toutes nos fenêtres sont grillées et de barreaux énormes. Il faudrait se mettre à deux pour tirer nos verrous. Et nos moindres redans sont défendus de chardons de fer qu'on ne franchirait qu'en y laissant de sa chair. Vous pouvez dormir sur les deux oreilles, — ajouta-t-il d'un ton gouailleur en tapant sur l'épaule de Baudru, mais son regard méfiant tourné vers Zéphyrin, — votre fils ne se sauvera pas... à moins qu'il n'ait des ailes!

Baudru rougit de gène et Zéphyrin se sentit défaillir comme si le froid des ciseaux lui passait

encore sur le dos. Mais ce n'était qu'une fine plaisanterie.

Le Principal congédia solennellement Baudru. Puis, seul en face du petit, il le tança vertement, s'exprimant au figuré, bien entendu, mais avec un à-propos de métaphore qui bouleversa Zéphyrin :

— Ah! ah! monsieur aime à prendre sa volée, cela est bon à savoir. On lui rognera les ailes. Vous êtes bel et bien en cage, mon petit pigeon. Vrai, je voudrais voir ça! Essayez un petit peu de vous donner l'essor, essayez! Quant à votre tunique, vous me ferez le plaisir de ne l'ôter qu'au dortoir, pour dormir... et encore! J'ai des principes, monsieur, vous êtes dans une maison pudique! Quant au grand air, il faudra vous défaire de ce goût-là. Le grand air est pernicieux. Le grand air est plein de germes malsains d'indépendance, de flânerie, de maraude et de rêverie; le grand air donne de l'appétit : toutes choses dont on se garde au collège.

Et, à bout d'arguments, il termina dignement, irréfutablement :

— En un mot, le grand air n'est pas admis dans l'université!

Il eut brodé longtemps sur ce canevas facile; mais Zéphyrin, à ce discours ennuyeux, sentit un frisson d'indignation courir à fleur de ses ailes coupées ras. Et, en même temps qu'il baillait sans songer à mettre sa main devant sa bouche, il frémissait d'impatience sous sa blouse, si bien que le Principal fut instantanément saisi d'une crise d'éternuement qui lui coupa la voix. Dès qu'il fut remis, il sonna et, le mouchoir tamponné sous le nez, il désigna Zéphyrin au maître d'étude :

— Emmenez-moi ce garçon, désinfectez-le-moi... camphrez-le... il empeste la brise et m'enrhume... m'enrhume du *cerbeau!*

Une cage, avait dit le principal.

Oui, le collège était bien une cage, noire, poussiéreuse, étouffante et morne. Les premiers jours, alerte et vif encore de son habitude de grand espace, Zéphyrin se heurtait et se buttait partout. Impossible de faire trois sauts sans tomber le nez sur des murs, des grilles et des portes verrouillées. Et si peu de ciel! Les études prenaient jour sur des cours semblables à des puits humides, étroits et sombres. Dans le préau seul, à la récréation, on pouvait, en se donnant un torticolis, voir un tout petit pan de ciel plus souvent gris que bleu, une misérable petite guenille de ciel déchirée à tous les angles des toits et où passait rapidement, éperdument, des nuages terrifiés de ces pignons pointus et de ces fantastiques tuyaux de cheminées dressés comme pour les accrocher au passage. Ah! les mornes journées d'hiver dans l'étude où le gaz ne s'éteignait que la nuit, où le poêle ronflait, rougissait la fonte, suffoquait, rivait aux tempes un bandeau de migraine. Quel contraste de chair de poule dès qu'on passait dans le réfectoire et le dortoir humides, ou bien au lavabo où il fallait pour se laver casser la couche de glace avec le poing.

Ce n'était que le soir, tout grelottant dans sa couchette, que Zéphyrin avait loisir de s'attendrir au souvenir si bon des baisers de Rosalie. Puis là, il n'était plus en butte aux taquineries, aux bousculades. Et il pouvait aussi, dans le silence profond, se bercer de son rêve le plus cher: ses ailes repousseraient et il prendrait la fuite. Pour aller où? Cela, il ne se le demandait même pas, s'arrêtant seulement à la délicieuse jouissance d'imaginer son saut par la fenêtre devant le pion ébahi, ou, en pleine récréation, son envolée narquoise au nez des potaches réunis.

— Car mes ailes repousseront, — se répétait-il, — elles repoussent déjà!

Chaque semaine il le sentait mieux au doux froissement de ses plumes sur le traversin maigre. Et, à mesure qu'elles repoussaient en effet, l'espérance et la joie lui revenaient. Il supportait gaîment les gouailleries des copains, se mêlait à leurs jeux, travaillait courageusement et prenait de l'aplomb devant M. le Principal.

Le petit Baudru apprenait vite et facilement. Pour les lettres surtout, il avait une étonnante aptitude. Il adorait les poètes français, grecs et latins, les traduisait avec une sorte de frénésie, feuilletant le dictionnaire dans une hâte fiévreuse de comprendre. Et il comprenait, devinait, ressentait tout, vibrant d'enthousiasme aux larges descriptions de campagne ou de voyage, aux fictions héroïques, aux mythes symboliques. Homère, Ovide et Virgile l'enchantaient. C'était joli, cette cadence des mots et, dans les vers français, encore plus jolie cette musique de la rime sonnant en échos affaiblis, proches ou lointains selon le rythme, et avec cette douceur mourante des E muets après la note sonore! Zéphyrin ne concevait pas que l'on pût parler autrement que dans cette eurythmie et dans ces assonnances.

En lisant ses poètes aimés, il oubliait les murs hérissés de fragments de bouteilles, les grilles, les verrous; il oubliait le gaz et le poêle. Il se sentait purifié de plein air, attiédi de soleil; des frissons lui chatouillaient les épaules et il ne se tenait plus sur son banc, se trémoussait, sautillait de bonheur comme prêt à s'envoler. Ses camarades pouffaient en rires étouffés de cet enthousiasme et, impatienté, le pion l'interpellait :

— Dites donc, Baudru, n'avez-pas bientôt fini? Demandez à sortir si vous avez besoin, mais ne remuez pas comme ça ou je vous flanque cinq cents lignes!

A l'apostrophe, il rougissait, retombait des nues, la mine si penaude que cette fois on s'esclaffait tout haut.

Un dimanche, on appela Zéphyrin au parloir. Son cœur se mit à battre : — Si c'était sa mère! — Il poussa la porte et, instantanément, son pouls redevint paisible : c'était son père. Le vigneron s'assit dans un coin en face de son fils. Il lui donna

des nouvelles de toute la maison, de Rosalie surtout qui se tourmentait bien de son petit, des beaux jours qui revenaient, des pousses qui levaient la terre. Mais en parlant il gardait une arrière-pensée d'inquiétude, regardait les autres parents d'élèves en dessous, avec des yeux qui les poussaient vers la porte. Puis, voyant que les gens ne s'en allaient pas, il hésita, demanda très bas :

— Dis donc... est-ce que ça repousse?

Zéphyrin rougit, mais mentit effrontément :

— Non, c'est toujours de même... cela n'a pas bougé : c'est fini maintenant, ça ne reparaîtra plus.

— Oh! si ça se pouvait! — fit le vigneron.

Et sortant à demi un paquet de sa grande poche :

— Vois-tu, j'avais pris mes ciseaux... je pensais que je pourrais encore te tondre les plumes, malheureusement nous ne sommes pas seuls. Je viendrai te rechercher un dimanche, nous ferons ça chez nous... on sera plus tranquille.

— Je ne refuse pas d'aller revoir ma mère, ce me sera une grosse joie; mais, pour le reste, à quoi bon, mon père, je vous assure...

— C'est égal, — fit Baudru, — ça me tranquillisera. Vois comme tout va bien depuis que tu n'as plus... tu sais quoi. Tu vis de pair à compagnon avec les camarades, tu as de bonnes places, tu travailles bien, on est content de toi, on me fait des compliments. Au lieu de cela, si je vous avais écoutés, ta mère et toi, si je m'étais attendri, tu serais la risée, le plastron de tout le collège,.. ou plutôt on t'en aurait chassé. Car Rosalie a beau dire, mon pauvret, c'est laid et ridicule d'avoir des ailes, c'est comme une sorte de honte, une tare sur la famille. Je comprends bien que ce n'est pas ta faute, mais cela n'en demeure pas moins une infirmité, une *arnomalie*, comme disait le docteur,... et, puisqu'on le peut sans te blesser aucunement, faut te défaire de ça.

Zéphyrin se révolta :

— Moi, selon l'avis de maman, je trouve ça très beau, je suis fier d'être ailé et ceux qui me mépriseront ne seront que des méchants et des envieux.

— En ce cas tout le monde te paraîtra envieux et méchant. Crois-tu que moi, ton père, je te dise cela par envie ou par méchanté? Non, mon grand, si j'agis comme je le fais, avec tant de prudence et de mystère, c'est que je connais mieux les hommes que toi et que je veux seulement assurer ton bonheur et ta tranquillité.

— Et tu ne réussis qu'à me rendre malheureux, — dit Zéphyrin avec des larmes dans les yeux, — car la contrainte que tu m'imposes empoisonne ma vie! Loin de me cacher honteusement comme tu m'y forces, je devrais faire montre, au grand soleil, de mes belles ailes blanches et, loin de devenir un objet de risée, j'exciterais partout une vive admiration.

— Tu crois? — dit le vigneron.

Et il ajouta résolument :

— Eh! bien, essaie un peu. Justement le parloir est plein de monde, vas-y : je te donne la permission d'enlever ta tunique et de prendre ta volée si tu l'oses... tu jugeras tout de suite de l'effet que ça produit.

Zéphyrin leva les deux mains; mais elles s'arrêtèrent sur le premier bouton, puis retombèrent avec découragement. Une pudeur, une crainte confuse de sa disgrâce, un vague pressentiment des curiosités mauvaises, des huées, des rires de tous ces gens, puis une évocation des taquineries et des brimades certaines des camarades, l'accablèrent soudain, étranglèrent sa bravade. Il conçut que les paroles de son père étaient dictées par l'expérience et le bon sens terrestres. Il ne trouva rien à répondre, et des larmes plus grosses roulèrent dans ses yeux.

— Tu vois bien... — fit Baudru en lui voyant baisser la tête, — toi-même, tu n'oses plus... allons ne le tourmente pas, gamin, je viendrai dimanche.

## VII

Des années s'envolèrent ainsi. Sans sa curiosité insatiable de savoir, Zéphyrin serait mort de chagrin. Toutes les trois semaines, Baudru venait le chercher. Sa joie, c'était d'embrasser Rosalie; le chagrin, de tendre le dos aux ciseaux du vigneron. Mais, à mesure que Zéphyrin grandissait, les précautions de son père, sans lui répugner moins, devenaient plus nécessaires. Maintenant qu'il touchait à ses seize ans, qu'il était presque homme, ses ailes poussaient beaucoup plus rapidement.

Il arriva une fois que, retenu par la moisson, Baudru fut cinq semaines sans paraître au collège. Sous la pousée vigoureuse des plumes, la tunique de Zéphyrin se faisait étroite et le gênait extrêmement. Il avait beau ne déboutonner jamais devant les autres le col de sa chemise, un matin, dans le dortoir, au saut du lit, Pichu, un camarade, s'aperçut de quelque chose :

— Tiens, tiens, — remarqua-t-il, — Baudru qui devient bossu!

Il y eut une exclamation :

— C'est vrai!... Qu'est-ce qu'il a donc?

Zéphyrin se troubla d'abord, puis paya d'assurance :

— Je me suis senti, cette nuit, une douleur dans le dos... j'ai mis un tampon d'ouate avec un bandage de flanelle.

Cela sembla plausible. Il acheva de s'habiller très vite et ne respira mieux que sa tunique une fois agrafée, non sans peine, par exemple.

*(A suivre.)*

---





Remis de cette vive alerte, il n'imaginait pas, sans un frisson de terreur, son torse nu exposé aux regards malveillants de cette horde de polissons. A cette seule idée, il se sentait faiblir.

Le lendemain, au réfectoire, la poitrine étriquée dans sa tunique, étouffant, n'y tenant plus, il lâcha trois boutons. Le Principal, — qui, malgré ses progrès et sa bonne conduite, et bien qu'il ne le fît plus éternuer en le frôlant, le surveillait de près, toujours et dûment averti par les papilles subtiles de son nez méfiant qu'il y avait un danger dans ce petit Baudru, — le Principal, de ses petits yeux verts, s'aperçut tout de suite de ce relâchement et il apostropha l'élève fautif :

— Baudru, boutonnez donc votre tunique... pas universitaire, pas universitaire du tout, cette tenue-là !

Zéphyrin se rentra le ventre et se creusa la poitrine. Les coutures craquèrent, mais il se boutonna.

Dans le préau, à la récréation, une partie de barres s'organisa. Fréquemment Zéphyrin refusait de jouer ou, s'il jouait, il jouait mollement, avec cette réserve et cette timidité qu'il avait eues dès le premier jour au milieu de ses bruyants copains.

Cet après-midi-là, un élan instinctif le poussa à se mêler à la partie. Il se sentait trop vigoureux, agité, enfiévré d'un besoin de dépenser une force qui l'étonnait lui-même. Et, le jeu engagé, il s'y donna tout entier dans une griserie de plaisir. Le Principal remonté dans son cabinet, il déboutonna sa tunique, et, plus à l'aise, le dos moins sanglé, il aspira une large bouffée d'air. Dès le premier pas en avant, il se sentit extrêmement léger. Un imperceptible battement, une tentation folle de ses ailes pour s'ouvrir, souleva sa tunique, l'enleva presque de terre. Il lui fallut toute son énergie pour ne pas céder à l'ivresse subite dont il se sentait envahi. Il continua à courir, mais avec plus de sérieux, s'observant pour ne pas s'emballer. A un certain moment, en dépit de sa retenue, il se trouva engagé dans l'attaque, puis cerné par deux adversaires dans un coin de la cour et fort loin de son camp. Il ne songea plus à rien qu'à échapper à ceux qui le traquaient. Il prit son élan et fit un bond, un tout petit bond pourtant, mais il n'eut pas plutôt quitté le sol, que ses ailes nerveuses s'enflèrent, s'affolèrent, se dressèrent à faire craquer ses vêtements, et l'enlevèrent par-dessus la tête des deux collégiens.

III. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foley.

A l'ébahissement général, au cri de stupeur qu'arracha un tel saut, Zéphyrin, dans un effort suprême, maîtrisa ses muscles, replaqua ses ailes rebelles bien à plat sur son dos et retomba presque tout de suite lourdement. Mais l'effet n'en fut pas moins extraordinaire. Quand il regagna son camp, ses camarades l'entourèrent :

— Tu ne nous avais pas dit que tu sautais comme ça!.. Comment t'y es-tu pris?.. C'est vraiment prodigieux!.. Ça ne s'est jamais vu!

Et il n'y avait pas d'admiration dans leurs yeux, mais un peu de méfiance et beaucoup de jalousie.

Ceux de l'autre camp, qui venaient de perdre la partie, survinrent, réclamèrent furieusement :

— Cela n'est pas de jeu... quand on saute comme ça on doit prévenir les gens... ne pas les prendre en traître... les forces en deviennent trop inégales... ce n'est pas malin de gagner avec des trucs pareils!

La querelle s'envenima.

Quand il s'agit de recommencer une nouvelle partie, il y eut contestation : ce fut à qui réclamerait Baudru. Les poings menaçaient déjà. Pour rétablir la paix, Zéphyrin dut se retirer du jeu, et, de loin, se promenant solitaire, de long en large, il put observer, non sans mélancolie, que, lui éliminé, la partie reprenait son entrain régulier. Il se repentit de son imprudence quoique fort involontaire; il se souvint des appréhensions de sa mère, des conseils de son père; et, ces souvenirs venant à l'appui de ses réflexions actuelles, il décida de ne plus se mêler désormais aux amusements des autres : c'était trop dangereux. Ses ailes pouvaient le trahir d'une minute à l'autre, et qui sait si, une autre fois, dans l'ivresse irrépressible et subite qui s'emparait de tout son être dès que ses pieds quittaient le sol, il aurait la force de se maîtriser assez pour qu'on ne soupçonnât pas son secret.

De la situation même qui lui était faite par la singularité de sa nature, son âme se ressentait. Toujours, quelque effort qu'il fît pour se mettre au niveau des autres ou prendre part à leur vie, il était fatalement rejeté à la rêverie et à la solitude. Ah! sans ses chers poètes, que serait-il devenu? Ceux-là le consolaient, étaient ses vrais amis. Eux, du moins, s'ils avaient pu entendre ses confidences, ne l'auraient pas raillé d'avoir des ailes... et qui sait! Ils en avaient peut-être et, connaissant la basse envie des hommes, ils s'en cachaient ainsi que Zéphyrin lui-même. Comment expliquer autrement leur inspiration surhumaine, leurs visions idéales, tant de choses divinement décrites et qui ressemblaient si peu aux choses de la terre!

Les cinq semaines passées, Baudru vint prendre son fils. Il était temps. La position devenait insoutenable, Zéphyrin se sentait à bout de force. Une semaine de plus et il ne résistait plus à la tentation. La plus petite lucarne entr'ouverte l'attirait. Un souffle perdu le soulevait. Il fuyait le préau, où, en dépit de toute volonté d'être lourd, il rebondissait comme une balle à chaque pas. Il empestait le grand air et, furieux à présent, M. le Principal recommençait à éternuer lorsqu'il passait près de lui.

Aux premiers tours de roues de la carriole, Zéphyrin s'en ouvrit à son père :

— Père, je ne peux plus, tu sais. Je me suis soumis, j'ai souffert en silence, j'ai fait tout ce que j'ai pu jusqu'à ce jour; mais maintenant je suis à bout, je ne peux plus. J'ai seize ans : je te parle en homme... Cette lutte contre moi-même m'épuise. Si tu t'obstines à m'enfermer dans cette prison, je ferai d'instinct quelque folie irrémédiable et, d'un coup, le scandale détruira tout ton échafaudage de compromissions. La nature parle en moi et plus fort et plus haut que ma volonté. C'est comme une sève qui monte, qui me grise, me donne le vertige... J'ai besoin de voler comme d'autres ont soif et faim!

— Ne te tourmente donc pas, — dit Baudru. — Une fois au logis, ton malaise va se passer sous un bon coup de ciseaux. J'ai été retardé ce mois-ci par la moisson, mais maintenant je serai plus libre et t'emmènerai chez nous tous les quinze jours.

— Quinze jours, c'est trop long, bien trop long, — dit Zéphyrin avec un mélange de tristesse et de fierté. — Je te le répète, père, je deviens un homme : mes ailes poussent encore plus vite que mes moustaches et je me rase trois fois chaque semaine.

Le vigneron se gratta l'oreille. Zéphyrin continua :

— Comprends donc une bonne fois que tu luttes contre l'impossible... Quand tu me rognerais les ailes toutes les semaines, tous les jours, tu ne donneras que plus de vigueur à mes plumes. Un moment arrivera où, en une seule journée, elles auront assez de force pour m'enlever au delà de tous les obstacles. Je t'en prie, ne t'obstine pas à m'étioler dans cette cage : tu risques de me rendre infirme pour le reste de ma vie. Il faut te résigner à me laisser vivre tel que je suis né...

Baudru tergiversait :

— Attends que tes études soient finies. Quelques mois encore et tu seras bachelier. Alors, tout en assurant ton avenir, nous aviserons à donner plus ample satisfaction à tes goûts naturels. Patience, garçon, patience.

Zéphyrin connaissait trop ces promesses imprécises pour en augurer rien de bon. Il baissa la tête et se tut, certain qu'il ne persuaderait jamais le vigneron.

Et la route s'acheva dans un silence morne.

Au logis, quand, sous les ciseaux, humilié et abattu, Zéphyrin, s'assit une fois de plus sur l'escabeau fatal, le vigneron constata avec stupeur la force, la vigueur et l'éclat des plumes. Zéphyrin n'avait pas exagéré : en quelques semaines ses ailes avaient complètement repoussé. Elles ne retombaient plus, frissonnantes et vaincues à l'avance, mais elles résistaient, se rebellaient, se dressaient,

s'affolaient, battaient l'air, déviaient la lame, éraillaient le tranchant, jusqu'à ce que Baudru les eût prises brutalement à pleines mains, ramassées toutes en ses gros doigts calleux.

Cela le fit réfléchir. L'impossibilité d'aller toutes les semaines au collège, et, par contre, la nécessité de rogner les plumes de plus en plus souvent, devenaient pour le vigneron les données d'un problème insoluble. Puis qui savait si, bientôt, le gars ne lui résisterait pas? Déjà, à chaque plume tombant, Zéphyrin avait un petit sursaut de révolte, une tentation folle de faire sauter les ciseaux d'une chiquenaude et de se dégager d'une bourrade. Mais, lui tenant les mains, presque à genoux devant lui, sa mère, par son regard suppliant, lui versait au fond de l'âme toute sa résignation.

Le lendemain matin, après le retour, il y eut une exclamation au dortoir :

— Tiens Baudru qui n'est plus bossu!

C'était le signal de plaisanteries sur cette bosse intermittente. Zéphyrin répondait de son mieux, expliquait ses douleurs passagères, cachait son trouble et son malaise sous une bonne humeur affectée, mais avec une inquiétude chaque jour grandissante. Et, dès la fin de cette semaine-là, Pichu remarqua tout haut :

— V'là la bosse de Baudru qui repousse!

Et c'était vrai : son dos renflait à vue d'œil, bombait sa chemise.

Démonté, ayant usé toutes les explications plausibles, le pauvre garçon se retournait pour cacher sa rougeur, sachant qu'au camarade plus hardi que les autres qui s'aviserait de soulever sa chemise, tout serait perdu. Et désormais, en garde contre les curiosités, il s'enveloppa tout le torse de flanelle, recouvrant et serrant avec des bandelettes ses ailes sur son dos à se casser les plumes.

Bien lui en prit : le lendemain même, Pichu se glissait derrière lui et mettait le doigt sur son col pour écarter et voir. Zéphyrin, vivement, sous le coup de sa terreur, l'écarta d'une gifle trop forte. Il y eut une querelle où tout le monde prit le parti de Pichu. La cloche qui appelait au réfectoire suspendit la vengeance, mais on s'accorda à accuser le bossu d'inexplicable brutalité. C'était là des façons de jeune cosaque dont on le corrigerait. Durant le déjeuner les menaces allèrent leur train. On s'excitait et, Pichu déclarant qu'il n'avait rien vu attendu que l'enflure était entourée de flanelle, les curiosités se réveillèrent plus ardentes : — Ah! Il voulait cacher sa bosse, le bossu, eh! bien, on la verrait, et malgré lui! — Zéphyrin ne répondait rien, comprenant, à l'exaspération croissante, que tout essai de persuasion serait vain. Cependant il se refusait à d'humiliantes excuses. On ne lui parla plus, on le mit en quarantaine, et, comme il paraissait s'accommoder plutôt bien que mal de ce silence, il y eut des conciliabules secrets, un projet de brimade, tout un complot chuchoté à voix basse. Le pauvre garçon pressentait qu'à la première occasion on se jetterait sur lui, qu'on lui arracherait sa tunique, sa chemise, ses flanelles, pour mettre sa bosse à nu. Et il serrait les poings d'avance, résolu, bien qu'il eût en haine les batailles, à se défendre de toute sa force.

Il n'y avait que dans la cour, à la récréation, que le coup était possible.

Quand on sortit du réfectoire deux à deux, le premier camarade auquel voulut s'accoler Zéphyrin le repoussa d'un coup d'épaules, le second d'un coup de coude, les autres à coups de poing. Tous défilèrent ainsi devant lui, le narguant. Il prit la queue tout seul et le dernier. Dès que l'on fut dans la cour, il se trouva cerné et assailli. Ils furent une douzaine à lui tomber dessus, l'un lui bouchait les yeux, l'autre lui tenait les bras, l'autre la tête, l'autre le cou, pendant que d'autres cherchaient à le déshabiller. Bien qu'à demi paralysé, étouffant, n'y voyant plus clair, Zéphyrin ne perdit pas courage. Ayant les jambes libres, il se mit à ruer tout bêtement comme un âne. Cela eut pour effet immédiat d'écarter les plus douillets. Il y eut des cris de douleur et des huées d'indignation qui ne l'émurent pas trop. Il put respirer mieux et redevint maître de son bras droit. Il en usa immédiatement, appuyant l'effet de ses ruades d'un vigoureux moulinet qui fit lâcher prise aux plus déterminés et agrandit le cercle autour de lui. Libre, il s'élança en véritable mouton enragé sur cette muraille vivante, s'apprêtant à y faire sa trouée à coups de pieds, à coups de poings, à coups de tête; mais la muraille s'ouvrit d'elle-même et il se trouva face à face avec M. le Principal.

Il y eut un grand silence. Le gros nez rouge se trémoussa; les petits yeux verts, sous les lunettes d'or, se fixèrent avec une surprise courroucée sur la tunique en lambeaux de Zéphyrin et son gilet ouvert, lamentablement déchiré.

— Qu'est-ce que cette tenue? — exclama le Principal, se souvenant à propos des recommandations de Baudru. — Hein?... toujours trop chaud, l'amour du grand air, voulu ôter sa veste, sa chemise, tout, et a tout arraché pour enlever plus vite. Pas universitaire! Couchera au cachot!

Toute la bande applaudit et, cinq minutes après, Zéphyrin était véroulllé dans une mansarde, sous les combles.

Pour tout meuble une couchette de fer, une table et une cruche d'eau. La fenêtre de ce taudis, ouvrant sur le palier, était soigneusement grillée. Mais de suite une tentation lui vint de la petite lucarne, juste au-dessus de sa tête, à trois mètres environ du plancher et taillée en plein toit. Il chassa cette pensée vagabonde, et, assuré d'une heure ou deux de solitude, se sentant apaisé, il alla au plus pressé, ôta tout à fait sa tunique et sa chemise. Les coups de poing, les coups de pied, les pinçons, les cheveux arrachés, ne lui faisaient pas trop mal. Sa plus vive douleur lui venait toujours de ses pauvres ailes comprimées et sanglées dans les bandes de flanelle. Il en avait la fièvre. Une fois le dos à nu, il remua, secoua, gon-

fla ses plumes avec délices. Rien de cassé, rien d'endolori. Et, à battre l'air ainsi, une légèreté lui venait qui l'enlevait peu à peu vers cette lucarne qui découpait dans le ciel un petit carré d'azur. Il ferma les yeux, reploya vite ses ailes pour ne pas céder à son envie, remit sa chemise et se coucha sur l'étroit lit de fer.

Au crépuscule, le concierge apporta deux morceaux de pain rassis et renouvela l'eau de la cruche; puis proposa, en échange de quelques piécettes blanches, de remonter à la dérobée des douceurs : un morceau de gruyère, du fromage d'Italie, une saucisse à l'ail...

Mais Zéphyrin n'avait pas d'argent et ne jouissait pas d'un gros crédit. Il repoussa l'offre et demeura couché, n'ouvrant même pas les yeux, jouissant de sa solitude, bercé d'un tas de belles rêveries que troublaient, au dortoir, les rumeurs grossières des camarades. L'extinction des feux le surprit dans la même attitude. Il se redressa, surpris. Un silence de mort planait sur le collège endormi. Par la fenêtre ouvrant sur le palier, rien que du noir; mais encore, malgré lui, il leva les yeux vers la lucarne. A travers la vitre sale, le petit carré de ciel bleu sombre lui donna immédiatement la nostalgie de l'espace. Au même intant, dans l'angle de la vitre, en bas, à droite, une étoile parut toute petite, toute pâle, mais si belle et si tentatrice! Alors il se leva tout à fait, enfiévré, étouffant dans l'air brûlant de ce grenier. Et, sans qu'il pût analyser l'affolement qui le prit, il ôta les manches de sa chemise, dégagea ses pennes, et bondit vers la vitre. Il dut battre des ailes pour se maintenir sans appui contre cette lucarne dont le crochet rouillé résistait à ses doigts nerveux. Un petit effort encore et il souleva le cadre. L'air pur de la nuit, pénétrant tout à coup, le baigna d'une fraîcheur délicieuse. Un petit rétablissement lui permit de s'asseoir sur le toit, le torse hors de la fenêtre, les jambes ballant dans la pièce. Mais il ne se reposa là qu'un court moment. Il se sentit soulevé, emporté en plein espace par la première brise qui passa et s'engouffra dans ses ailes mi-ouvertes. Cela se fit sans effort, sans volonté de sa part; il se trouva voguer dans l'immensité radieuse, ramer de ses plumes les souffles de la nuit, sans en avoir conscience, sans avoir rien désiré de plus que s'asseoir sur le toit pour respirer un peu.

Une fois hors de sa prison, après le premier délire des grands coups d'ailes si longtemps défendus, il réfléchit. Personne ne viendrait visiter son cachot avant l'aube : il avait toute la nuit devant lui, — toute la nuit! Alors il songea à sa mère. Un vif désir le prit de la revoir. Et pourquoi pas en somme? c'était, par les lacets de la route, à cinq bonnes lieues pour tout le monde. Pour lui, c'était l'affaire de quelques minutes. Son père dormait et ronflait dur : il frapperait doucement à la vitre, à la façon familière que Rosalie connaissait bien ; et sûrement, elle, qui avait le sommeil léger, viendrait lui ouvrir. La nuit n'avait pas de lune. Nul danger. La terre entière se reposait.

Il passa donc sur la ville à tire d'ailes, très amusé de l'aspect pittoresque qu'avaient les maisons, les ruelles, les carrefours, vus de là-haut. Mais déjà la ville était loin ; déjà il reconnaissait les collines et la rivière sinueuse entre ses hauts rideaux de peupliers. Il aperçut enfin le clocher du village, puis il distingua sa maison et il s'abattit sur l'amandier qui ombrageait la cour, se blottit dans le feuillage argenté, observa. Nul bruit : tout était paisible. Alors, à petits coups d'ailes, il descendit vers la fenêtre de sa mère et frappa doucement à la vitre, appelant discrètement :

— Mère, bonne petite mère?

Puis il attendit, le cœur secoué de battements émus.

— Mère, bonne petite mère! — entendit Rosalie qui ne dormait pas.

Elle pensait tout juste à son Zéphyrin. Cet appel la fit tressaillir. Elle accourut tout de suite, sur la pointe des pieds, en jupon, un grand fichu croisé sur sa poitrine.

— Toi! — exclama-t-elle d'une voix que l'émotion et la crainte étouffaient. — Dieu! quelle imprudence... attends, je te rejoins... notre babil réveillerait ton père.

Elle parut à la porte, ses beaux cheveux sur le dos, toute pâle, toute frémissante dans l'ombre.

— Viens dans le potager, — dit-elle en lui prenant la main. — Nous causerons tranquillement... tu n'as eu ni malheur, ni chagrin, j'espère?

Et dans le potager, sur le banc enfoui sous les troènes et les lilas, il la rassura, lui conta, — avec les réticences voulues pour ne pas l'alarmer, — la malice de ses camarades, la sévérité du Principal, son séjour au cachot, puis son envie folle de la revoir, son escapade. Et, comme il entrecoupait son récit de baisers, Rosalie n'avait plus la force de gronder. Ce cachot lui apparaissait si terrible!

Cette crainte amusait Zéphyrin :

— Terrible pour les autres, peut-être... pas pour moi! Me mettre en cette prison, c'est me donner la liberté. J'y voudrais habiter toujours... oh! les belles envolées que, chaque soir, je me paierais!

Son exaltation inquiétait Rosalie :

— Je t'en supplie, sois prudent... ne te fais pas punir exprès... si l'on découvrait tout, ton pauvre père en mourrait de chagrin.

En le caressant, elle songea tout à coup qu'il avait la nuque et les épaules nues. Elle l'entoura de son fichu, le réprimanda :

— Tu attraperas froid... traverser l'air comme ça, sans rien sur le dos, quelle imprudence!

Mais Zéphyrin riait, encore enivré de son essor :

— Eh! non... je n'ai jamais froid tant que je vole, jamais.

Chagrine, elle se faisait des reproches :

— Ah! mon petit Zéphyrin! Dire que je n'ai pas prévu que tu pourrais t'échapper et venir me voir, comme ça, la nuit, au risque de prendre mal. Ah!

que je suis étourdie!... J'aurais dû te faire des petits gilets de flanelle, exprès, avec deux fentes dans le dos pour tes ailes.

— Oh! un gilet de flanelle pour un homme ailé, maman, — fit Zéphyrin indigné, — ce serait tout aussi ridicule qu'un parapluie pour un soldat!

Mais elle s'entêtait :

— Non, tu verras, ça ne te gênera pas... je te broderai ces vêtements légers avec des soies de couleur : ce sera très joli... Puis, je t'en prie, mon enfant ne traverse jamais les nuages sans chapeau et sans foulard au cou : tu t'enrhumerais!

Ensuite ce furent des nouvelles de la moisson qui absorbait Baudru. Ensuite cent autres questions et cent encore. L'aube pâlissait le ciel, qu'ils babillaient toujours. Rosalie s'effara soudain.

— Dieu! Sauve-toi... voici l'aurore! Si tu n'allais pas avoir le temps de rentrer avant le réveil?

Sûr de lui, il ouvrait virilement ses ailes toutes grandes, les raidissait, disait en souriant :

— Tâte ça, petite mère, c'est solide, va, c'est fort... J'y serai en cinq minutes. Seulement ce petit voyage m'a ouvert l'appétit... ne pourrais-tu pas me donner un ou deux bols de cidre et une bonne tartine de rillettes?

Rosalie se frappa le front : — Où donc avait-elle la tête de laisser mourir son petiot de faim? — Et elle courut de la salle au sellier, lui rapporta de quoi boire et manger pour huit jours.

Il avalait d'un appétit superbe, expliquant :

— Tu comprends, au cachot, on n'a que du pain et de l'eau... alors je prends mes précautions.

Elle souriait d'aise. Puis devant le pain diminué de moitié et le pichet de cidre vide, le voyant encore, toujours, manger, elle eut une terreur comique :

— Dis-moi, au moins, ça ne va pas te peser trop, tout cela, t'empêcher de t'enlever?

Il partit d'un bel éclat de rire et, coquettement, une seconde fois, il ouvrit ses grandes ailes, lui chatouilla le visage, le cou, les mains, de ses belles plumes éclatantes. Et elle se prêtait au jeu comme jadis, les caressait, les lissait de ses doigts, répétant extasiée :

— Comme elles sont devenues souples, vigoureuses et belles!

— Pourquoi n'est-ce pas l'avis de tout le monde? — soupira le jeune homme.

Il ajouta, regardant autour de lui :

— Ah! qu'il fait bon, qu'on est tranquille ici et que je resterais bien auprès de toi toujours!... Au fait, si je ne rentrais pas?

Elle s'effraya :

— Non! non! c'est impossible... il faut être raisonnable... comment s'expliquerait-on l'évasion? Puis ton père prendrait mal la chose, s'affecterait de cette désertion, se croirait déshonoré.

Et elle soupirait aussi. Mais une lueur plus rose les tira de leur tristesse :

— Sauve-toi, mon joli, tu reviendras une autre nuit... mais vois, il fera bientôt jour, tu ne pourrais pas rentrer au collège sans être vu... sauve-toi!

Alors, le cœur très gros, attendri tout à coup, Zéphyrin l'embrassa une dernière fois et s'envola dans un grand froufrou de plumes qui remua tout le feuillage autour de Rosalie. Elle le suivit des yeux, les mains jointes d'extase, jusqu'à ce qu'il se fût perdu dans les brumes du matin ; elle rentra dans la maison, dolente, les paupières lourdes de larmes qu'elle n'osait pleurer.

Heureusement les rillettes et le pichet de cidre avaient donné des forces à Zéphyrin. Effleurant les cheminées, il passa sur la ville avant la pleine lumière, plana une seconde au-dessus du collège, y jeta un regard à vol d'oiseau. Personne dans le préau, personne aux fenêtres : la demeure rébarbartive dormait encore. Il se posa doucement sur le toit et frissonna à la pensée que le vent avait pu refermer la lucarne. Mais non, elle était bien ouverte. Il replia ses pennes, les serra nerveusement sur son dos pour ne pas les froisser en se laissant glisser dans le cadre étroit de l'ouverture. Cela fait, deux ou trois petits coups d'ailes l'empêchèrent de tomber trop lourdement sur le sol. Il enfila sa chemise, boutonna son gilet, déjà repris d'étouffement et de nausée dans l'air vicié de sa geôle. Ensuite, il s'étendit sur sa couchette de fer et, brisé par cette équipée, — devenue rare, hélas! — il s'endormit promptement.

## VIII

Il était près de midi quand un grincement de verrou le réveilla. M. le Principal s'avançait, flanqué du portier. Il n'avait pas fait un pas dans le cachot, que son gros nez rouge donna les signes d'une extraordinaire indignation. Un frisson le secoua de la nuque aux talons et il partit du plus bel éternuement qu'on eût jamais ouï. Le collège en trembla sur ses assises. Ce fut le signal d'une série de formidables et convulsifs *atchoums*, qui coupèrent court au petit discours bien senti que M. le Principal avait composé le matin même pour cette grave circonstance. Les yeux en larmes, les narines et les lèvres presque aussi pleureuses, le pauvre homme agita désespérément son mouchoir à carreaux. Zéphyrin, les cils encore frisés de sommeil, mais la mine rose, animée et fraîche, tout le corps ravivé et dispos, le regardait plus narquois et hardi que de coutume. Le docte bonhomme, la porte refermée, tâta et examina les murs, cherchant d'où provenait cette atmosphère extraordinaire.

— Que ça sent donc mauvais le grand air! — balbutiait-t-il. — C'est ce jeune Baudru qui exhale de lui-même ces effluves dangereux! Jamais je ne l'ai frôlé sans attraper un affreux coryza... aujourd'hui c'est vraiment insoutenable!

Et, le mouchoir tamponné sur le nez, renonçant à toute solennité oratoire dans le picotement douloureux de ses muqueuses nasales, il annonça, avec

une abréviation hâtive qui n'avait rien d'universitaire :

— En considération de l'examen proche... lève huit jours de cachot... pouvez rejoindre camarades.

Et, tournant les talons à la hâte, il dégringola l'escalier aussi vite que le lui permit son petit gros ventre ballotant sur ses genoux.

Toute la journée, le bruit des éternuements de M. le Principal retentit, formidable, sous les voûtes sonores.

Zéphyrin accepta sa grâce sans enthousiasme.

Tandis que, très méfiant et ne s'expliquant pas la mine fraîche et rose du prisonnier, le portier ramassait la tranche de pain rassis, intacte sur la table, et constatait que la cruche était demeurée pleine, le jeune homme rendossait sa tunique et quittait le cachot, non sans coup d'œil de regret vers la lucarne, non sans profond soupir à l'idée que la pauvre Rosalie l'attendrait vainement la nuit prochaine.

Baudru trouva ses compagnons dans le dernier coup de feu d'un surchauffage à blanc. Pas un ne lui tendit la main, pas un n'eut une parole d'accueil. Il comprit que la quarantaine durait. On avait suffisamment éprouvé la solidité de ses poings pour qu'on le laissât tranquille aux récréations; il n'en pressentait pas moins que Pichu et les autres se vengeraient sournoisement. Pour l'instant, on ne songeait qu'au travail. Lui-même profita du répit et se plongea dans les livres.

Le grand jour venu, on prit le train dès l'aube, et, deux à deux le long des rues, on se rendit en Sorbonne. Le trajet fut morne. Bien qu'il eût étudié sérieusement et qu'il fût le plus fort de sa classe, Zéphyrin avait des appréhensions. Elles s'accroissaient de ce qu'autour de lui, il n'avait personne à qui les confier. Les autres babillaient, se distrayaient, s'encourageaient entre eux. On ne lui parlait pas. Il marchait, ainsi que toujours, derrière, seul et dernier. Une fois salle Gerson, les sujets dictés, il oublia ses craintes et s'absorba dans sa composition, faisant de son mieux.

Il fut admis à l'écrit avec la note *très bien*. Bien qu'intimidé à l'oral, il fut reçu sans conteste. Mais une observation — bienveillante pourtant — d'un président de jury, — enthousiaste de la réforme des programmes et de l'introduction des exercices corporels dans l'éducation, — faillit troubler sa joie vers la fin de l'examen.

— Ce n'est pas tout, — lui dit ce docte professeur, atténuant son reproche d'un sourire, — ce n'est pas tout que de cultiver son esprit, c'est également le devoir d'un bon écolier que se rendre capable de servir sa patrie, par ses bras aussi bien que par son cerveau. Vous devez comprendre cela : vous avez l'air intelligent. Alors dites-moi pourquoi vous vous tenez si mal? Vous êtes vigoureux, très grand, très bien bâti... pourquoi vous faites-vous un si vilain dos rond?

A cette phrase il y eut dans l'auditoire, plein de bons petits camarades presque tous recalés, une explosion très prolongée de rires. Baudru rougit jusqu'aux oreilles, se redressa, cambra bien la poitrine, mit toute son énergie à effacer ses ailes dans le creux de ses omoplates. Ses efforts furent vains, son dos demeurait grotesquement bombé : depuis plus de trois semaines les ciseaux du vigneron n'avaient pas passé là.

— Voyez — fit l'examinateur, flatté de son succès et enchanté d'ajouter une preuve à l'appui de sa thèse, — voyez quelle peine vous avez, maintenant, à vous redresser? Ce que c'est que de se tenir mal dès l'enfance, de se coucher sur les tables pour écrire! Je préconise en vain depuis dix ans le pupitre incliné. On y viendra; mais après combien de générations d'êtres déformés! Allez à votre place, mon ami, vous êtes bachelier; mais profitez de vos vacances pour faire un peu de gymnastique.

Et, se tournant vers ses collègues, il ajouta dans un haussement d'épaules.

— Triste exemple de l'incurie apportée à l'hygiène scolaire : d'un beau garçon comme ça, on a fait *un bossu!*

Bossu, lui? Cela le révoltait. Ah! s'il n'avait pas craint les larmes de sa mère, la honte de son père, que prestement il aurait mis tunique et gilet bas pour déployer aux yeux l'envergure merveilleuse de ses ailes! Ah! depuis combien de temps il la rêvait, cette revanche, cet essor triomphal, devant tous, en pleine lumière! Mais l'oserait-il jamais?

L'oral fini, il se leva au milieu de chuchotements mauvais, de rires exaspérés de son succès :

— Il est bossu, l'examinateur l'a dit; il a maintenant la sanction de la Sorbonne : il est breveté bossu!

Zéphyrin reprit sa place, le dernier et tout seul, dans le défilé morne de la pension le long des rues. L'idée de la joie de sa mère, de l'orgueil de son père à dire : — *mon bachelier!* — le ranimèrent un peu. Puis, maintenant, c'était fini : il avait tenu parole et payé sa dette; il possédait son diplôme. En échange son père lui devait la liberté. Il imaginait le retour. Peut-être que déjà la carriole attendait à la porte du collège. Le vigneron, sur le siège, grommelait d'impatience. Puis, — qui sait, — sa mère aussi, sans doute, avait voulu venir. Quel bonheur — sans même jeter un regard dans le collège par l'entrebâillement du portail massif — de s'en aller tous trois et tout de suite au bon trot de la jument! Plus de grilles, plus de verrous, plus d'air vicié, plus de quarantaines, plus de batailles! Il ne s'entendrait plus appeler *le bossu*. Et, dans une évocation d'enchantement, il revoyait le potager, l'amandier où le bouvreuil s'était envolé; puis les ados, la plaine, et la clairière dans les bois de l'Hautil, — la clairière large avec l'étang tout bleu, la clairière où le vol était si libre! Tout cela le grisait et, dans la peur de voir la réalisation de son rêve trop tarder, en passant devant un bureau télégraphique, il

sortit du rang, s'approcha de M. le Principal et demanda instamment :

— Monsieur, voulez-vous bien me permettre d'annoncer par dépêche, à mon père, le résultat de l'examen.

Mais le nez de M. le Principal, rancunier et méfiant, s'agita, flaira une démangeaison d'escapade au grand air; aussi ce nez répondit-il, pincé et d'un ton de trompette :

— Je me réserve d'apprendre moi-même votre succès à vos parents.

— Vlan! — se dit Zéphyrin. — Adieu la joie!

Alors son obsession dominante lui revint : planter là les files de potaches, courir ôter sa veste derrière le premier arbre ou le premier kiosque venu, et s'enlever en plein boulevard Saint-Michel, au nez des badauds ahuris.

Presque instantanément, tous les vieux préjugés et toutes les craintes puériles inculqués par son père, par les voisins, par M. le Principal, par tout le monde, maîtrisèrent cette belle envie. Il imaginait l'ébahissement de la foule, ses huées, les sergents de ville courant, les fiacres arrêtés, les fenêtres ouvertes jusqu'au sixième étage, des gens grimpés sur les toits et tous les bras tendus pour le happer au vol, comme un pantin de baudruche. Quel scandale! Aussi, tête basse, l'allure lourde, traînant la jambe, il remboîta le pas derrière les autres, tout à la queue.

Au seuil du collège, pas la moindre carriole. Le portail massif était ouvert, mais il se referma sur Baudru le dernier, et si vivement, avec tant de colère de sa lenteur, que notre bachelier en eut les talons écorchés.

Boum! En cage!

Chez le portier, pas de lettres. Zéphyrin perdit tout courage. Le repas du soir s'acheva sans qu'il eût touché son assiette de soupe. Une fièvre le brûla. Il avait la tête lourde, avec des bourdonnements dans les oreilles. Mais ce qui le faisait le plus souffrir, ce qui l'épuisait, c'étaient les efforts nerveusement violents, convulsifs et incessants de ses ailes contractées et rétives sous sa tunique-carcan. Une rage l'angoissait de voler, de sentir du grand air raviver ses plumes torturées; un besoin l'affolait de les étirer, de les détendre et de ramer à pleines pennes dans l'espace.

Une fois couché, ce fut pis. Maintenant il désespérait de voir arriver son père. Du moment que le vigneron n'avait pas cédé au premier élan de joie en venant chercher son gars le jour même, cette joie passée, il prendrait son temps, réfléchirait que rien ne pressait autant que l'ouvrage puisque le fils était reçu. D'ailleurs il avait payé d'avance tout le trimestre : il voulait sans doute en profiter et laisser jusqu'au bout le collège nourrir le garçon.

Sans relâche, la souvenance de ses ébats au jardin, à la clairière, l'ivresse de la dernière escapade nocturne hantaient, rendaient fou le jeune Baudru. Il ne pouvait plus tenir ses ailes ployées sous sa chemise large. Elles soulevaient ses couvertures en de brusques battements d'essor et de liberté. De plus en plus énervé dans la nuit du dortoir, il se tournait et se retournait sur sa couchette, maîtrisant — mais plus faiblement d'heure en heure, — la tentation de s'enfuir coûte que coûte.

Son attention fut alors attirée par des voix étouffées. Il prêta l'oreille et, calmé soudain par l'étrangeté de ce bruit à pareille heure, il ferma les yeux et feignit de dormir pour mieux écouter. Il lui sembla que plusieurs collégiens se levaient et, à pas de loup, se glissaient vers son lit. Puis, tout à coup, avant même d'avoir pu se lever et se débattre, il se sentit pris. On se jetait sur lui, on lui mettait son couvre-pied sur la tête, tandis qu'une main brutale lui fermait la bouche. On l'emporta ainsi, tel qu'un ballot, entortillé dans ses couvertures, les uns tenant la tête, d'autres les pieds. Aux secousses Zéphyrin comprit qu'on le descendait dans le préau désert et éloigné de toute surveillance de pion. Là, sans doute, devait s'exercer la fameuse vengeance méditée depuis longtemps et différée seulement à cause de l'examen. Le nouveau bachelier ne s'en alarma pas outre mesure, espérant que la mésaventure tournerait à son avantage.

Des voix gouaillaient méchamment et le menaçaient, mais encore tout bas. On ne parla haut que dans le préau. On posa le ballot sur le gazon, en maintenant solidement le prisonnier ; puis il y eut un court conciliabule :

— Il faut le passer à la couverte, nous examinerons sa bosse après.

— Va donc pour la couverte! — pensa Zéphyrin avec un petit rire. — Ça va être amusant!

Et, lentement, furtivement, sous la couverture où il commençait à étouffer, il défit les boutons de son col, sans toutefois l'ôter, de façon que sous sa chemise, ainsi plus large, ses ailes eussent un jeu suffisant pour le soutenir tout en demeurant cachées.

— Allons, — exclama Pichu, — dépêchons, car nous risquons d'être surpris. Tenons à deux chaque coin de la couverture et, dans un même élan, enlevons le bossu!

— Mais il va pouvoir sauter de côté, — objecta une voix prudente. — Il vaudrait mieux lui attacher les pieds. De cette façon, il ne nous échappera pas.

Des mains se glissèrent sous la couverture, et Baudru sentit qu'avec une corde on lui serrait vigoureusement les chevilles. Cela lui fit un peu mal, mais cela n'altéra pas sa belle humeur.

— Y sommes-nous? demanda Pichu.

— Nous y sommes!

La couverture s'ouvrit tout à coup, tendue et tenue aux quatre coins. Au beau milieu, on vit Zéphyrin étalé sur le dos.

Il y eut une rumeur de joie.

— La nuit manque de lune! — observa finement Pichu en riant. — Nous allons la faire lever... attention! Une... deux... trois!

Les huit potaches enlevèrent la couverture et Zéphyrin sauta. Il sauta haut, très haut, beaucoup plus haut que tous ces vauriens n'eussent osé l'espérer...

Mais il ne retomba pas!

Il demeura une seconde en l'air à hauteur du premier étage, il parut planer juste au-dessus de la couverture; puis, plus léger qu'une balle de coton, il alla s'asseoir doucement, sans se presser, sur le portique du gymnase.

Les collégiens en furent tellement ahuris, qu'ils lâchèrent les quatre coins de la couverture.

Zéphyrin, adroitement, dénoua la corde qui lui meurtrissait les chevilles; ensuite, sans changer de place, les bras croisés et la mine narquoise, il entendit s'amuser quelque peu avant de leur fausser compagnie.

— Vous m'avez lancé un peu rudement, — fit-il avec un sourire bénévole, — heureusement je ne me suis pas fait mal en retombant ici. Ça ne vous contrarie pas trop que je me délie les pieds? Tout reproche à part, vous avez serré un peu fort.

— Je crois qu'il se fiche de nous! — remarqua Pichu qui crut à la réalité de ce bond miraculeux. — N'en ayons pas le dernier. Il faut le rempoigner : grimpons vite aux agrès!

Ils se ruèrent tous ensemble, qui au trapèze, qui à la corde nouée, qui à la perche. Les moins lestes se bousculaient aux échelles de corde. Et, de haut, toujours paisiblement assis, Zéphyrin les contemplait, jouissait de la bousculade. Déjà Pichu et deux autres, par un effort désespéré, atteignaient le portique et, dans un rétablissement nerveux, s'y mettaient à cheval. Une main rageuse et crispée frôla le pied nu de Baudru. Alors, il se leva sans hâte et d'un autre saut merveilleusement léger, il alla s'installer sur le rebord d'une fenêtre, au deuxième étage. Il y eut un cri de rage. La nuit était assez sombre pour qu'il fût difficile de distinguer le mouvement des ailes, déployées à demi seulement sous la chemise, mais tous avaient vu distinctement cette forme blanche et souple qui se jouait d'eux et leur glissait entre les doigts si fantastiquement. Tels étaient cependant leur aveuglement, leur impuissance grossière à concevoir la miraculeuse vérité, qu'ils s'obstinaient à croire à des ruses de gymnaste expert. Leur colère en augmentait. L'obcurité, ne permettant pas d'estimer exactement les distances, les entêtait dans leur poursuite acharnée. Zéphyrin d'ailleurs avait bondi de la couverture sur le portique assez proche, et du portique sur la fenêtre la moins distante. Toujours assis, les pieds ballottant joyeusement dans le vide, il les apostrophait et les narguait.

— Ne vous fatiguez pas vainement, mes amis, j'en serais désolé : vous êtes déjà las de votre montée aux agrès, tenez-vous-en là... ou du moins donnez-vous le temps de reprendre haleine. Vous en avez pu juger à la partie de barres : je saute comme pas un de vous. Vous ne m'attraperez pas facilement, si nombreux, si rusés que vous soyez!

Tout en parlant, il avait fort bien vu deux grands garçons se faufiler sous les arcades entourant le préau et gagner l'escalier qui menait à la fenêtre où il se reposait. Mais ils touchaient à peine la croisée pour l'ouvrir, que, serrant pudiquement sa chemise sur ses jarrets et affectant de prendre un grand élan, Zéphyrin sauta dans le vide pour revenir s'asseoir sur le portique, à la place même qu'il venait de quitter.

— J'étais trop haut, — expliqua-t-il, tandis que les deux collégiens, penchés à la fenêtre désertée et déçus, lui montraient le poing. — Ce n'était pas commode pour causer... maintenant nous pouvons nous entendre sans nous égosiller.

Pichu et plusieurs autres trépignaient de fureur. Ils s'élancèrent de nouveau sur les agrès, y grimpèrent d'un effort désespéré. Quand ils touchèrent le portique, Zéphyrin alla s'installer sur le mur du préau, dans un endroit choisi, rembourré de mousse ancienne et sans le moindre tesson de bouteille.

Alors Pichu, devant tous les autres rangés au bas du mur, parlementa :

— En voilà assez, Baudru, rentre : nous risquons tous de nous faire punir sévèrement si le pion s'éveille. Nous avons voulu te faire une farce qui tourne à notre confusion, car tu es mille fois plus leste que le plus leste de nous. Tes sauts tiennent du prodige, aussi nous ne nous entêtons pas davantage. Descends de ton mur et sois certain que nous ne te ferons pas de mal.

Il disait cela d'une voix insinuante et doucereuse; mais, dans la nuit, son visage était tout blême de rancune, et Baudru resta sur le mur.

— Je crois à vos bonnes paroles, — dit-il avec aménité, — et je consens à rentrer; seulement, prenez les devants, je vous suivrai. Il n'est d'aucune nécessité que nous revenions tous ensemble... cela, tout au contraire, pourrait réveiller le pion.

— Soit! — accorda Pichu, — nous rentrons les premiers.

Il tourna les talons et les autres s'éloignèrent derrière lui. Zéphyrin les vit ramasser la couverture sur l'herbe du préau, puis disparaître un à un dans l'escalier du dortoir. Il voulut s'assurer de leurs bonnes intentions et, d'une volée lente et silencieuse, il gagna une fenêtre ouverte tout en haut de la cage de l'escalier. Puis il se pencha sur la rampe. Cachés derrière les battants des portes, ou rangés dans l'ombre contre le mur, tous guettaient son entrée dans le vestibule, armés hâtivement de bâtons, de balais, de pelles à poêle, de tringles de fer, de tout ce qui leur était tombé sous la main et pouvait servir d'assommoir. Trente contre un, ils étaient prêts à l'accueillir d'une bastonnade terrible dont il fût sorti pour le moins moulu et les ailes brisées.

*(A suivre.)*



Cette embûche, leur allure de brigands féroces, divertirent infiniment Baudru. Quand il eut joui de leur impatience fiévreuse, il descendit et, toujours penché sur la rampe, il les interpella de l'étage supérieur :

— Eh! bien, vous ne montez pas, je vous attends. Qu'est-ce que vous faites donc là, immobiles, avec ces attitudes rébarbatives? Ne m'avez-vous pas vu passer sous votre nez? Voici maintenant que je me trouve le premier!

Il y eut un rugissement étouffé. Oubliant le sommeil du pion, sans plus de souci d'éveiller M. le Principal, le portier, l'économe, tout le personnel du collège, enragée, furieuse, la bande se jeta, se précipita, s'engouffra dans l'escalier avec un bruit de meute courant à la curée. Tous espéraient traquer, cerner, acculer la victime en haut, sur le dernier palier, étroit et sans issue. Mais devant eux la silhouette blanche de Baudru flottait, filait, grimpait, pareille à une insaisissable vision; ses pieds n'effleuraient pas les marches. Et, arrivé sur le palier du haut, au moment où tous les doigts s'ouvraient pour le happer... floc! par la fenêtre ouverte, la tête la première, Baudru s'élança, fit le plongeon dans la cour. Il y eut un cri : « Il s'est tué! Il s'est tué! »

Le principal, du fond de sa chambre bien close s'en dressa sur son séant; le pion sauta hors du lit. Quand ils ouvrirent leurs croisées, ils virent avec stupeur, pareils à une horde de démons, tous les élèves réunis dans la cour, affolés, s'agitant, hurlant, vociférant, montrant le poing à un fantôme blanc tout debout sur le mur du préau. Pichu se baissa traîtreusement pour ramasser une pierre et instinctivement tous les autres se baissèrent. Alors ce fut une volée soudaine, une grêle terrible de cailloux, de tuiles et de morceaux de verre ou de brique. Il y eut dans la nuit un gémissement de surprise et de douleur; puis la blanche apparition disparut ou tomba de l'autre côté du mur...

Zéphyrin, dans la ruelle noire et déserte qui contournait le collège, s'était relevé tout de suite. Cette lapidation avait été si imprévue, si subite, qu'il n'avait pu songer à s'en garer. Une brique l'avait frappé en pleine poitrine et un fragment de bouteille au front. Etourdi, sanglant, il était tombé à la renverse ; mais, d'instinct, le battement de ses ailes avaient amorti le choc. Remis sur pied bien vite, il avait rabattu sa chemisette de nuit autour de sa taille et, les pennes tout à fait libres, en un dernier égard pour les préjugés paternels, il avait gagné à la hâte, toujours à l'abri du mur du préau, l'angle d'une très haute maison. Là, sûr de n'être pas aperçu du collège, il avait pris hardiment son essor pour le village, sans se retourner, sans un regard d'adieu, sans un soupir de regret pour cette sombre prison où il avait vécu si misérable, et d'où on le chassait à coups de pierre.

Ayant traversé la brume qui couvrait la campagne, il respira mieux. Son étourdissement acheva de se dissiper. Le souffle de la nuit rafraîchit comme un baume sa blessure saignante et le bruit régulier, harmonieux, paisible, de ses ailes vigoureuses, ramant largement l'air, berçait délicieusement sa course radieuse.

Le potager, la maison, l'amandier se doraient à peine des premiers rayons de l'aube quand Zéphyrin, prenant pied devant la maison encore close, frappa à la vitre. Rosalie apparut tout de suite et, devant la poitrine nue et déchirée de son fils, elle eut un cri de terreur qui réveilla Baudru.

Il fallut conter toute l'histoire, et ce fut long, car la pauvre femme était avide de détails et coupait le récit de cris d'indignation. Le vigneron, lui, hochait la tête, grommelait :

— Tu n'aurais pas dû les narguer, les défier..... non, tu n'aurais pas dû : ils auraient pu finir par deviner ton secret.

Cela le contrariait aussi que son fils arrivât en chemise déchirée :

— Si le principal voyait ça, lui qui aime tant la tenue !... Ça n'est guère convenable de se ballader comme ça. Heureusement que personne n'est encore dans les champs.

Alors Rosalie, qui ne voulait aucune ombre dans sa joie, approuva Zéphyrin.

— Il n'a pas eu le temps de se vêtir ! Puis, dans les rues qu'il prend et pour les passants qu'il rencontre, ça n'a pas de conséquence ! A moins que cela n'ait scandalisé les alouettes et les martinets.

C'étaient des plaisanteries que n'aimait pas Baudru. Déjà il fronçait le sourcil, mais Rosalie eut un vrai mot d'à-propos :

— Tu ne peux pas le gronder, songe donc... un bachelier !

Flatté, remis de bonne humeur, le vigneron se frotta le nez.

— C'est ma faute, — avoua-t-il. — J'aurais dû aller te chercher ainsi que je l'avais promis, et rien de tout cela ne serait arrivé. Mais cette diable de terre vous attache tellement ! Enfin, te voila ! On te prend comme tu arrives ! En allant au marché de la ville, je m'arrêterai au collège et je verrai le principal. J'affirmerai qu'on t'a poursuivi, que tu as sauté le mur et que tu es venu à pied. Si ça peut s'expliquer par de la gymnastique, tout ira bien.

Le soir même Baudru revint content. D'abord parce que le marché avait été très bon, puis aussi parce que M. le principal ne soupçonnait pas le prodige. Les élèves avaient bien raconté des choses fantastiques, mais c'était la nuit ; ils étaient surexcités, furieux, en révolte, incapables par suite de rien juger exactement. Calmés par une journée de cachot, les plus fougueux eux-mêmes avaient reconnu leurs dires impossibles et convenaient de bon gré de leur exagération dans les bonds de Zéphyrin.

— Quant à votre garçon, — avait ajouté le principal, en faisant apporter le ballot du jeune homme, — je ne vous conseille pas de nous le ramener jamais. On le rendrait malheureux. Il est intelligent, mais on l'a pris en grippe : rien à faire contre ça. Il n'a su se plier ni aux goûts, ni aux habitudes des autres. En dépit de sa mine douce, c'est un indépendant qu'on ne façonnera pas au moule de l'Université. D'ailleurs je crois que la vie renfermée n'est pas bonne pour sa santé : il devenait bossu ; on l'a constaté en pleine Sorbonne. En outre il aimait trop le grand air... Ne faut-il pas l'aimer pour sauter un mur, la nuit, pieds nus, en chemise, et faire ainsi cinq lieues en pleine campagne ? Rien que de songer à çà, j'en prends froid, — sans compter ces nippes de votre fils qui, toutes camphrées qu'elles sont, me donnent envie d'éternuer. Emportez tout ça, mon brave homme, et bonjour à vos moutons ! Atchoum !

## IX

Il fut décidé le soir même que Zéphyrin ferait son droit à Paris, mais vers l'automne seulement.

Il avait donc trois mois devant lui, trois mois de liberté sans autre souci que d'observer quelque prudence dans ses chères escapades. Quelle série d'aériens voyages il allait se payer! Ses ailes, sous son veston, en palpitaient de joie. Le père eut bien un regard inquiet à ces trémoussements équivoques. Il pensa aux ciseaux, en glissa quelques

mots; mais tout de suite le garçon se révolta, la maman jeta les hauts cris: Zéphyrin était un homme, maintenant, et certes un bachelier ne se laisserait pas roguer la plume comme un potache imberbe!

Le ton résolu de son fils en imposa plus au vigneron que les plaintes de sa femme. Il laissa les ciseaux dans le tiroir et n'en souffla plus mot.

La première excursion de Zéphyrin et de Rosalie fut à la clairière et à l'étang où ils avaient passé de si bonnes heures. Quand notre bachelier eut dégagé prestement son jeune buste dont le soleil dorait la peau blonde, Rosalie tira un paquet de sa poche:

— C'est ma petite surprise, fit-elle en le tendant.

Zéphyrin déplia le papier et ne put s'empêcher de sourire en y trouvant un gilet de flanelle blanche, avec deux larges fentes dans le dos, et fort joliment brodé en soie de diverses couleurs.

— Décidément, tu y tiens!

— Oui, j'y tiens. Ainsi je serai certaine que tu ne prendras pas froid. Viens que je te l'essaie... Ça ne te gênera pas du tout, tu vas bien voir!

Il se prêta complaisamment au caprice de sa mère. Elle lui enfila l'emmanchure d'abord, puis elle ouvrit la fente; mais, par malice, il tendit son aile toute ouverte et l'aile n'entra pas. Alors elle s'affligea:

— Comment? ça n'entre pas, c'est trop étroit?... j'ai si bien pris mes mesures!

Et, le voyant rire.

— Tu le fais donc exprès? Oh! le méchant taquin... allons, replie ton aile... tu la rouvriras après.

Le gilet enfilé et les ailes passées, Rosalie s'écria:

— Ça va on ne peut mieux... essaie de voler à présent...

Il s'élança, fit le tour de l'étang, frôlant les joncs et les roseaux, rasant les nénuphars, et il revint s'asseoir sur le gazon, près d'elle:

— Tu vois bien que ça ne gêne pas!... Replie les ailes, maintenant.

Et, comme il les repliait sur la flanelle, très aisément, elle triompha:

— Je t'en ferai une douzaine, pour Paris, quand tu seras étudiant.

Puis très douce:

— Maintenant, va, amuse-toi... ne te crois pas obligé de rester près de moi.

Mais il restait près d'elle et la regardait de ses yeux tendres et profonds.

— Te souviens-tu, petite maman, de ce que je t'ai dit jadis, de ce que je désirais tant, de ce qui m'eût fait le plus de plaisir?

— Tu disais tant de choses!

— Oui, mais la chose de toutes que je souhaitais le plus quand j'étais tout petit?

Alors elle se rappela dans un attendrissement:

— Tu me disais: « Oh! maman, je voudrais être grand et fort pour te prendre dans mes bras, pour t'emporter avec moi dans mes jolis voyages à travers le ciel bleu! »

— Et toi, — reprit Zéphyrin, — tu répondais alors: « Oh! oui, ce doit être délicieux... J'aimerais cela aussi... Oh! que j'aimerais cela! »

Le jeune homme se tourna à demi et, faisant glisser ses ailes blanches et robustes entre les petites mains ouvertes de sa mère, il lui dit:

— Eh! bien, le jour est venu: je suis grand, je suis fort, tâte mes ailes plutôt... je veux te prendre dans mes bras et t'emmener avec moi.

Rosalie secoua mélancoliquement la tête:

— Non, vois-tu, mon chéri, c'était bon autrefois tous ces beaux rêves-là. J'aurais peut-être osé quand je n'avais que vingt ans. Maintenant je suis trop vieille, trop lourde et trop craintive. Cela te fatiguerait et me causerait plus de peur que de plaisir... garde toutes ces joies-là pour celle que tu aimeras.

Zéphyrin insistait:

— Je t'en prie... essayons... j'irai tout doucement... je resterai près du sol et je t'y reposerai dès que tu me le diras.

Elle secouait toujours la tête, n'ayant pas comme jadis les yeux illuminés d'une folle tentation; son regard au contraire s'embrumait de tristesse:

— Non, je ne veux pas... cela contrarierait ton père certainement... puis, je t'assure, je suis trop vieille, trop peureuse à présent.

— Mais non, mais non, petite maman, essaie et tu verras comme c'est agréable! Laisse-toi prendre par moi, tiens, comme ça, tu vois, de mes bras je te fais une sorte de berceau...

Et, câlin, tout en parlant, il l'avait fait glisser tout contre lui, il l'étreignit doucement, et, mollement, s'élança tout en la rassurant de paroles encourageantes.

Pour lui faire plaisir, elle se laissa faire, abandonna sa tête sur son épaule, les deux bras autour de son cou; mais elle se sentait très peu rassurée, la pauvre maman; elle frémissait et devenait toute pâle d'appréhension. Déjà il avait quitté le sol et ramait lentement l'air de ses ailes. Ses plumes se gonflaient. Rosalie vit que le gazon semblait glisser sous eux. Nerveusement, de ses bras, elle lui serra le cou plus fort et, le cœur étreint d'une petite angoisse, la respiration tout de suite coupée, elle ferma les yeux pour ne pas voir le sol fuir ainsi sous ses regards. Ils rasaient ensemble les herbes hautes et, souriant, penché vers elle, il demandait:

— Hein! Comme ça va bien, comme c'est agréable! Tu ne pèses rien, rien du tout, petite mère. Veux-tu que nous allions un peu plus haut maintenant?

— Non, c'est assez — murmurait faiblement Rosalie, en s'efforçant de sourire de ses lèvres décolorées, mais ne pouvant se décider à ouvrir les paupières. — Mets-moi à terre, si ça ne te contrarie pas.

— Comment... déjà?... Oh! non!... tu vas voir, nous allons traverser l'étang... puis nous élever jusqu'à la cime des acacias.

— Non, je t'assure... Zéphyrin...

Il n'écoutait plus et, battant l'air de toute l'envergure de ses ailes éployées, il s'élança au-dessus de la surface bleue de l'onde, ridée de frissons d'argent.

— Nous voici au milieu. Avoue que c'est délicieux! Penche-toi, nous pouvons nous mirer dans l'étang. Veux-tu que, pour jouer, je te trempe le bout du pied dans l'eau?

Et, inclinant son visage vers celui de sa mère, il s'écria désolé :

— Comment, tu fermes les yeux?... Alors tu ne vois rien? Regarde, regarde donc, petite maman, comme c'est joli d'ici?

Par complaisance la pauvre femme ouvrit languissamment les yeux, puis les referma tout de suite et dit d'une voix mourante :

— Oui, c'est charmant... vraiment charmant... seulement, je ne sais pas ce que j'ai, je respire mal... j'étouffe, je souffre au cœur... je crois que je me trouve mal...

Il s'aperçut alors de sa pâleur mortelle et, alarmé, d'un grand coup d'ailes énergique, il regagna la rive, reposa Rosalie sur l'herbe, lui tapa dans les mains et lui mouilla les tempes de l'eau fraîche de l'étang. Elle revint à elle promptement, releva les paupières, le vit si effaré qu'elle sourit faiblement et murmura tout à fait désolée :

— Hélas! Je te l'avais bien dit : autrefois j'aurais adoré cela, maintenant il est trop tard : je ne suis plus assez jeune, j'ai le cœur un peu malade et cela me fait mal, m'étourdit, m'étouffe tout de suite.

Zéphyrin s'attrista, répétant d'une voix pleine de regret :

— Ah! que c'est dommage, maman, mon Dieu que c'est dommage! Nous aurions fait tous deux de si jolies petites ballades!

Pour ne pas le désoler, elle mentit légèrement et assura, dans une oppression où elle cherchait encore à retrouver son souffle :

— Oui, c'est une sensation bien... Oh! bien agréable!

Désormais, petites ou grandes, il dut faire seul ses promenades aériennes durant ces vacances prestigieuses. Il partait de nuit généralement, quand le village était endormi et, de l'amandier, il s'enlevait immédiatement tout droit et assez haut pour qu'il fût promptement impossible de reconnaître un homme. D'ailleurs ses larges ailes eussent dérouté le regard. Il passait dans les nuées légères comme un clown dans un cerceau de papier. Après l'averse il secouait ses ailes et le soleil, la brise, les lui séchaient très vite. Il évitait les nuages trop denses, les contournait, les fuyait, ou bien accrochait les plus petits, les effilochait dans l'espace du bout de son aile ou de son pied. Il avait les délices et les illusions de s'ébattre dans un univers d'enchantement et de féeries, de nager dans une mer de lumière, où des traînées de brume, comme des îles de rêve, comme des banquises flottantes, fuyaient ou se dissipaient sous l'haleine des brises. Mais, dans ces immensités de l'espace où les lueurs du soleil, des étoiles et de la lune variaient à l'infini les teintes en éblouissantes et sublimes apothéoses de paradis, les orages parfois créaient des confusions et des bouleversements d'enfer. Subitement les ténèbres inondaient l'air. Noires, des avalanches roulaient dont les flancs se déchiraient de fulgurants éclairs où l'œil entrevoyait des abîmes de feu. Puis, sur tout ce cahos, la mitraille des grêlons, les décharges de la foudre, les rafales déchaînées entassaient les nuages sur les nuages, bousculaient ce désordre effroyable, poussaient, jetaient, soufflaient cette épouvante sur les mondes éperdus. Après les tièdes voluptés des édens aériens, c'était l'horreur des cyclones qu'il fallait fuir au risque de tomber sur le sol, les ailes brisées, les prunelles aveuglées et le corps frappé de la foudre. Mais si, à planer béatement, à contempler dans un essor nonchalant les merveilles de l'azur, les rêves s'idéalisaient, la lutte contre les ouragans avivait le courage, émouvait l'énergie, donnait aux ailes une agilité et une vigueur extraordinaires.

Au retour, le jeune homme ne savourait que mieux le sommeil et le repos au fond des bois, sur la mousse fraîche de sa chère clairière, près de l'eau bleue de l'étang où le zéphyr chantait dans les roseaux.

## X

Rosalie, retenue au pays par ses soins de ménagère, avait eu le cœur gros de ne pouvoir installer elle-même son fils, à Paris, dans la petite chambrette louée sur le quai, au sixième. — Oui, au sixième, d'abord à cause du loyer moins élevé, puis parce que Rosalie pensait bien que son Zéphyrin ne se priverait pas de courir le ciel. Une fenêtre sous les toits rendait ces équipées moins dangereuses.

Ce n'était donc qu'une mansarde, mais gentille, plaisante. De la petite terrasse carrée, taillée, enfoncée dans le toit, on voyait la Cité, à gauche la flèche légère et affilée de la Sainte-Chapelle, puis en face les tours de Notre-Dame, le petit bouquet vert du square à cheval sur la Seine, et, plus loin, dans une brume, s'estompait une suite de maisons, de quais et de vieux arbres.

Dans la mansarde, deux chaises, un lit, une toilette et une table. Sur la table, un fouillis de plumes, d'encriers, de livres et de paperasses. Car Zéphyrin, tout en faisant son droit, écrivait par plaisir, rimait un tas de choses qu'il se chantait à lui-même et dont il se berçait dans ses voyages aériens. Il avait intitulé cela : *Chansons du ciel*. Il en avait une vingtaine dont il était satisfait et qu'il se récitait complaisamment.

Le matin et l'après-midi, il suivait les cours, mettait ses notes en ordre. Le soir, il lisait, rêvassait ou griffonnait des vers. Quand il faisait beau, il s'installait sur sa terrasse et contemplait Paris. Les

nuits où le vent ne lui jetait pas au nez la fumée noire des cheminées, son bonheur était sans mélange.

Les mois coulaient ainsi, laborieux et paisibles. Il fut cependant, et peu à peu, mêlé davantage à la vie des étudiants. Sa jolie figure douce, ses façons très timides, ses grands yeux qui gardaient le reflet de l'infini bleu du ciel tant de fois parcouru, lui attirèrent des sympathies qui devinrent vite des amitiés. Il fut entraîné dans les brasseries du quartier, invité aux petites fêtes de jeunes gens et certes il vit là un tas de choses inconnues au monde des nuages. Il n'était néanmoins sévère que pour lui, gardant toute son indulgence pour les fautes et les faiblesses des autres. Mais, quand, dans la journée, on avait mis sa candeur et ses illusions à une trop rude épreuve, il rentrait hâtivement chez lui, poussait le verrou et, la nuit venue, toutes les lucarnes éteintes, il mettait prestement jaquette et gilet bas, entre-bâillait doucement la fenêtre et — ffrout!! — d'une seule volée, filait à travers l'espace vers Notre-Dame, la Tour Eiffel ou le Panthéon.

Ces petites excursions nocturnes autour de toutes les coupoles, dômes, tours, flèches, campaniles, belvédères et lanternons de Paris, étaient d'un pittoresque exquis. Tout amusait Zéphyrin, jusqu'à l'effarement des pigeons et des martinets blottis dans les pierres grises des vieilles églises et qui s'envolaient, ahuris de sa venue. Puis c'étaient, dans leurs niches, des visites à des bons saints de pierre qu'on n'avait pas dérangé depuis des siècles; des fouilles dans tous les arceaux, sous toutes les arcades; des averses qu'il laissait passer à l'abri du dais de pierre d'un angelot ou d'une vierge; puis des repos à cheval sur quelque dragon biscornu ou quelque vieille gargouille, ce dont les guivres, les sirènes, les chimères, les harpies, les griffons ou les goules semblaient se tordre de colère et tirer la langue dans leur rage d'être chevauchés par un tel cavalier. Et, caché dans quelque aiguille ajourée de clocheton, c'était exquis de voir à travers les guipures de pierre tout le fourmillement et le grouillement des toits qu'enserraient, comme deux fleuves de clarté, les deux bras de la Seine. Et quel divertissement gamin que de donner, en passant, des pichenettes sur le nez des cariatides bégueules, de chatouiller les masques ou les mufles impassibles, en montre depuis des siècles sur les façades monumentales, ou de se glisser dans les abat-son jusque sous les bourdons, et d'y éveiller doucement, d'un frôlement léger, une rumeur pareille à l'éveil d'une ruche. Émouvant aussi, de fuir la ronde du veilleur, de courir de galerie en galerie devant le falot chercheur, de se cacher, de se blottir dans les fleurs des culots, si petits vus d'en bas, dont un seul trèfle pourtant le cachait tout entier.

Notre étudiant savourait cette joie charmante de se familiariser ainsi avec tout ce monde extraordinaire de monstres, salamandres, couleuvres, démons, gorgones, hydres, licornes, nains et marmousets; de jouer à cache-cache, tantôt glissant, tantôt volant, ailes pliées ou toutes grandes, dans les fines arcatures, les lobes et les rosaces. Puis, d'autres fois, c'étaient des tentations puériles de crier dans les cheminées, de fermer les volets avec fracas dans les nuits sans le moindre vent, de déranger les girouettes, de faire sauter d'un coup de pied le chapeau des cheminées trop hautes, de faire le lutin; des envies folles aussi d'aller pincer la lyre de l'Apollon de l'Opéra, d'aller mettre un bonnet de coton au génie de la Bastille, une pipe à la bouche de bronze du Napoléon de la colonne Vendôme, et d'attacher le fil d'un ballon rouge à la main de Philippe-Auguste.

A toutes ces escapades, contées aux congés de Pâques ou aux grandes vacances, Rosalie souriait, mais s'effrayait un peu :

— Prends garde... si on te voyait! Dans notre ciel de campagne, ô mon fils, je n'ai pas peur : il n'y a rien à craindre, car je sais que tu es vif, agile et léger. Mais le ciel des villes, le ciel de Paris surtout, me terrifie! Ça doit être plein de pièges. Jure-moi de faire bien attention si tu voles par les rues. Tu es si étourdi et tu passes si vite! Tu pourrais te cogner à ces vilains balcons, te prendre aux fils télégraphiques comme une mouche aux toiles d'araignée, sans compter ce hérissement terrible de mille paratonnerres où tu t'embrocherais si effroyablement!

Mais Zéphyrin la rassurait de son rire de belle insouciance.

De toutes ces fredaines on ne disait rien au père. Néanmoins, parfois, il en saisissait bien quelques bribes et il hochait la tête, mécontent, grommelant :

— Tu te feras piger, tu verras ce que je te dis... Je ne peux plus t'attacher une ficelle à la patte : tu es trop grand pour ça... mais si tu m'en croyais, tu en reviendrais tout bonnement aux ciseaux.

Cette proposition n'était plus accueillie que par un haussement d'épaules. Une seule chose déridait Baudru. Les vacances finies, au moment où, régulièrement, dans son entêtement à faire comme tout le monde, il avançait à Zéphyrin le prix de son voyage en troisième classe, l'autre s'écriait :

— Allons donc, allons donc, papa, quelle est cette mauvaise plaisanterie? Le chemin de fer, ça ne va pas assez vite pour moi!

Et le vigneron rempochait joyeusement ses pièces blanches sans plus se faire prier, ajoutant simplement :

— Soit! Tout de même continue à faire attention, à ne voler que la nuit; qu'on ne te voie jamais ni venir, ni partir directement d'ici. Prends toujours pied un peu loin de la maison, dans quelque bosquet de bois, et fais le restant du chemin en marchant : comme ça, on ne se doutera de rien.

Zéphyrin avait aussi occasion de rendre au vigneron de menus services. Une fois, très en retard à l'époque des semailles, Baudru attendait vainement de la ville un sac de graines. Il s'impatientait fort et se grattait l'oreille. Prenant enfin Zéphyrin

à l'écart, la mine un peu penaude, il demanda :

— Dis donc, garçon... j'ai bien besoin de semer. Le grainetier m'a oublié sans doute. Si j'écris je n'aurai ça qu'après-demain et justement ça presse... Est-ce que tu ne pourrais pas...?

Zéphyrin comprit, et, ravi d'être utile, il mettait déjà le doigt sur le bouton de son col. Le vigneron lui dit :

— Oui, vas-y... mais prends ta veste sous ton bras et surtout remets-la sur toi dans quelque coin sans être vu... avant d'entrer dans la boutique!

— Bien entendu, papa.

Et un quart d'heure après, un peu fatigué, mais tout rose de plaisir, Zéphyrin remettait le sac dans les mains de son père.

— Merci,— fit le vigneron,lâchant,un peu malgré lui, son premier compliment, — ça a tout de même du bon tes *affûtiaux*.

Et, le soir, très réfléchi, il ajoutait :

— Si on osait, tout de même, on monterait une maison de messagerie, et, avec le gars, on enfoncerait tout, la poste et le télégraphe... seulement ça se saurait et du coup on serait trop déconsidéré.

Rosalie et Zéphyrin échangeaient un regard où ils se comprenaient :

— Il y vient tout doucement : oui, oui, il finira par apprécier les ailes!

Cette vie, si singulière, avait jusqu'alors préservé Zéphyrin des amours vulgaires où se plaisaient ses camarades. Entre eux, il demeurait à l'aise; mais réservé, très calme près des femmes qu'il coudoyait chaque jour dans les cafés et, sans qu'il fît effort sur lui-même, sans affectation, elles ne lui causaient aucun trouble sérieux. Parfois même il s'effrayait de sa froideur, s'en accusait comme d'une impuissance sentimentale. Physiquement il était si différent des autres et cela lui avait donné tant de déboires et de tristesses! Allait-il être,moralement aussi, différent de tout le monde?

Cette pensée le tourmentait cruellement.

Un jour, en descendant le boulevard Saint-Michel, il réfléchissait à cela, la tête basse, et il s'absorbait si profondément dans sa mélancolie qu'il heurta brusquement une jeune femme qui passait.

— Maladroit! — exclama une voix claire.

Zéphyrin leva la tête et, tout de suite, devant le joli minois qui venait d'effleurer son visage, il se sentit saisi d'une émotion profonde. Une rougeur lui monta aux pommettes. Ses ailes se soulevèrent, puis battirent doucement sous son veston.

— Vous ai-je fait mal? — balbutia-t-il. — J'en serais bien désolé!

C'était dit d'un ton si câlin, avec un regard si cajoleur, que la jeune modiste s'arrêta et rougit à son tour.

— J'ai crié, — sourit-elle, — un peu plus fort que ça ne valait... ne vous chagrinez pas.

Plus il la regardait, plus il se sentait pris. Elle était toute jeune, toute rose, toute pimpante, avec du rire niché partout, au fond des yeux, au bord des lèvres, au coin de son nez en l'air, dans les frisons de ses cheveux, dans toutes les fossettes de sa peau fine et douce, — elle avait du sourire jusque dans le retroussis envolé de ses jupes.

Elle demanda :

— Je m'en vais rue de Fleurus... mais je ne sais pas le chemin. Pourriez-vous me l'indiquer?

Il fit mieux, il l'y conduisit.

Ils eurent à traverser le Luxembourg. Jusqu'à la grille ils s'étaient contentés de marcher l'un près de l'autre et de se demander leurs noms. Une fois sous le couvert des marronniers en fleurs, ils se demandèrent beaucoup d'autres choses, et particulièrement de se retrouver le lendemain dans cette même allée.

Puis le rendez-vous devint quotidien et enfin la modiste, qui n'était pas farouche, promit, — à la condition que Zéphyrin serait sage et convenable, — d'aller le voir un dimanche dans sa petite chambre et de dîner avec lui.

Le repas fut très gai et, le crépuscule venu, au-dessus de la ville lentement embrumée, ils s'accoudèrent tous deux à la rampe du balcon.

— Vous êtes charmante, — dit Zéphyrin, — et je vous aime... Mais moi, Friolette, est-ce que je ne vous déplais pas trop?

Elle le regarda, haussa doucement les épaules :

— Si vous me déplaisiez, est-ce que je serais ici?

Et de ce demi-aveu, Zéphyrin ressentit une telle émotion que ses ailes se gonflèrent, lui bombant davantage le dos.

Mlle Friolette le remarqua, hésita et reprit soucieuse :

— Vous êtes joli garçon... Seulement c'est dommage que vous soyez légèrement bossu!

Cette fois Zéphyrin se troubla d'un trouble tout différent. Ses ailes se rabattirent sur ses épaules et son cœur se serra.

— Je ne suis pas bossu, — fit-il d'un voix attristée. — Ce n'est là qu'une fausse apparence.

Et, effrayé de la curiosité subite qui s'alluma dans les yeux de la petite modiste, il voulut rattraper ses paroles. La demoiselle ne lui en laissa pas le temps :

— Vous n'êtes pas bossu... alors qu'est-ce que c'est donc? Oh! dites-moi donc ce que c'est, m'sieur Zéphyrin?...

Et, lui touchant le dos, elle remarqua :

— C'est vrai, c'est plus moelleux qu'une bosse... par instant, ça ne se voit presque pas... Mon Dieu que c'est bizarre et que je voudrais savoir! Vous pouvez me parler en toute confiance... N'y a pas plus discret que moi, m'sieur Zéphyrin, je vous jure de ne rien dire; expliquez-moi bien vite ce mystère.

Le regard en coulisse, elle lui entourait le cou de ses jolis bras à demi nus, et, les lèvres tout près de sa moustache, elle le suppliait très ardemment. Zéphyrin luttait vainement contre son émotion et, pourtant, toutes les recommandations de

Baudru et de Rosalie lui tintant aux oreilles, il hésita encore :

— C'est un secret... un secret extraordinaire... Friolette. Réellement, je ne puis pas vous le dire... Ne pouvez-vous pas m'aimer sans savoir ce secret?

Mlle Friolette saisit au vol cette phrase maladroite. Elle dénoua le collier de ses bras et, boudeuse, lui tournant le dos, elle répliqua sèchement :

— Non, monsieur, certainement je ne vous aimerai pas si vous me cachez vos secrets.

Et, quittant le balcon, elle rentra dans la chambre.

Le jeune homme essaya de l'attendrir, lui baisant amoureusement le bras, depuis le fin bout de ses ongles roses jusqu'au petit creux du coude. Elle le laissait faire, sachant bien que cette caresse l'attendrissait lui-même beaucoup plus sûrement qu'elle. Et elle répétait, en tapant le plancher de ses menus talons :

— Je veux savoir... je veux savoir... d'abord si vous ne me dites votre secret, je vous croirai vraiment bossu ou, bien mieux, je croirai que c'est pis qu'une bosse!

Il sourit mélancoliquement :

— C'est pis qu'une bosse ou mieux, cela dépend des goûts.

— Mais vous me faites mourir d'impatience! — exclamait-elle. — Que vous êtes cruel de me tourmenter ainsi! Vous prétendez m'aimer... et vous me faites pleurer... car je pleure, tenez, méchant, je pleure!

Elle pleurait vraiment. Zéphyrin fut vaincu. A voix basse, car il ne savait pas s'il fallait en être fier ou honteux, il avoua :

— Je ne suis pas bossu, Friolette, j'ai des... ailes!

Elle poussa un cri de surprise :

— Des ailes?

Puis, dépitée aussitôt, la bouche pincée, ses petits doigts tapotant les vitres, elle reprit :

— Vous savez, m'sieur Zéphyrin, il se peut que j'aie la mine naïve; mais, c'est égal, je n'en avale pas de ce calibre-là!

Alors, poussé à bout, il enleva son veston, sa cravate, son gilet, et ota une des manches de sa chemise. Son aile se déploya si brusquement que la pauvre Friolette, qui, dans sa fiévreuse curiosité avait mis le nez presque sur le cou du jeune homme, en reçut les plumes dans l'œil et en vit trente-six chandelles. Lorsqu'elle put regarder, elle eut une stupeur :

— Est-ce possible?

Elle voulut toucher ces plumes si blanches et si jolies, puis elle questionna dans une familiarité subite :

— Vous ne me montez pas de *bateau*, hein? Ça n'est pas du *toc*?

— Mais non, touchez l'aile, tirez dessus, vous verrez bien.

Elle toucha, puis, après un long silence où elle parut ne savoir qu'en penser, elle questionna de nouveau :

— Et vous en avez deux comme ça?

Prenant son mutisme pour de l'admiration, Zéphyrin montra sa seconde aile qu'elle toucha également.

— Repliez-les maintenant, demanda-t-elle d'une mine qui n'exprimait plus rien.

Il les replia.

— Rouvrez-les.

Il les rouvrit toutes grandes.

— Est-ce que vous pouvez voler avec?

— Certainement, — fit-il, ne doutant plus de son plein succès à cet intérêt manifeste. — Seulement attendez la nuit... il fait encore trop clair, on pourrait me voir des maisons en face, si loin qu'elles soient.

— Je ferme la fenêtre. Voilà! Volez un peu par la chambre à présent, pour voir...

Il se mit à voler pour lui faire plaisir, mais très mal, lourdement, l'envergure gênée dans tous les sens et, si peu soutenu par l'air chaud de la pièce, qu'il retombait à droite et à gauche, renversant les objets, dispersant les feuilles de papier, les livres, les bibelots.

Et ainsi ce vol était si grotesque que, tous les traits de Friolette se fondant subitement en une expression de joie irrésistible, elle partit d'un fol éclat de rire, d'un rire de flûte, interminable. Subitement froissé, le cœur si gros de larmes humiliées qu'elles lui montaient aux cils, Zéphyrin s'arrêta, enfouit très vivement ses ailes sous sa chemise et reboutonna son col.

Elle s'esclaffait toujours, assise maintenant, pliée en deux, secouée d'une joie convulsive. Devant elle, très pâle, les lèvres frémissantes, il attendait les bras croisés. Elle se jeta enfin sur la carafe et, un verre d'eau avalé en des hoquets nerveux, elle alla vers le lit, où elle prit les mitaines, l'ombrelle et le chapeau qu'elle y avait posés.

— Vous partez? — demanda-t-il d'une voix anxieuse, en se penchant vers la glace devant laquelle elle épinglait son chapeau.

Elle ne répondit rien, la bouche fermée, tenant à grand peine ses lèvres closes, mais les yeux toujours frisés de son envie de rire. Elle enfila ses mitaines et, son ombrelle à la main, elle gagna la porte.

Il répéta :

— Vous partez?... C'est fini?... Vous ne voulez plus m'aimer?

Elle fit signe que non, réprimant de plus en plus difficilement l'accès de gaieté qui la secouait encore toute.

— Pourtant, — soupira-t-il, — tout à l'heure vous vouliez bien... même lorsque vous me croyiez bossu!

Sans se démonter, elle riposta :

— Bossu, oui, je voulais bien... des bossus ça se rencontre, on en voit, ça marche sur la terre comme les autres et ça porte bonheur de s'y frotter. Mais me choisir un amoureux ailé... On me blaguerait trop. Zut!

Elle claqua la porte et, du bas de l'escalier, son rire, libre enfin, montait en fusée claire jusqu'à la petite mansarde...

Et par crainte de plaisanteries, d'indiscrétions de la modiste, Zéphyrin s'éloigna quelque temps de ses amis coutumiers, en rechercha de nouveaux. Il avait tort de craindre. Il rencontra Friolette après, une seule fois, et cette fois-là elle ne se moqua plus, elle lui tendit la main avec condescendance :

— J'avoue, — s'écria-t-elle, — que j'ai donné *là-dedans* comme une vraie provinciale. En contant ça aux autres, dès le lendemain, j'ai tout de suite compris que ça n'était pas possible, que j'avais très mal vu, que vous m'aviez fait boire un petit coup de trop pour mieux me mystifier. Mais c'est égal, c'était pas trop mal imité... seulement j'aurais bien dû me douter que ce n'était qu'un truc quand vous avez essayé de voler... ça, c'était d'un raté! Fallait être paff comme moi pour n'y voir que du feu!

Et, lui secouant la main, elle conclut :

— Quel grand farceur, vous faites, tout de même, avec vos yeux de nitouche... ce que vous avez dû vous moquer de moi après!... Allons, bonjour! Je m'attarderais volontiers, seulement Victor m'attend...

Et, soupirant, elle expliqua :

— Victor est justement celui que... que vous auriez pu être : c'est votre fumisterie qui a tout fait manquer. Enfin, ça y est, ça y est... Mes regrets et sans rancune!

Tel fut le premier amour de Zéphyrin Baudru.

## XI

Un peu dégoûté de l'épreuve, Zéphyrin se remit à ses *Chansons du ciel* et, chaque nuit, il rendait visite à ses guivres, ses goules, ses démons dont les grimaces, pourtant farouches, lui semblaient mille fois moins redoutables que le rire de Friolette.

Vers l'été, il s'éloigna davantage de ses camarades, lassé de leur allure bruyante, attristé aussi, dans sa solitude perpétuelle, de les voir prendre à deux leur course vers les bois de la banlieue. Bientôt, l'examen passé, les vacances vinrent mettre un terme naturel à ces fréquentations. A la rentrée, il se rapprocha plus volontiers de quelques jeunes gens élégants, d'attitude plus discrète et plus guindée. C'étaient des fils de familles riches, habitant la rive droite, et qui, le cours fini, ne s'attardaient guère aux terrasses des brasseries, mais descendaient la rue Soufflot et le Boul'Mich' d'un air d'importance et de dédain, très pressés de repasser l'eau. Les manières douces et polies de Zéphyrin lui gagnèrent leur sympathie. On causa d'abord avec réserve, puis on s'accompagna un petit bout de chemin, puis on se fit visite. Baudru, ne commettant pas d'impairs en ses relations, fut jugé correct. Il lui arriva des invitations pour dîners et soirées sur grands cartons bristol. Il dut se commander un habit, et se rendit chez ces amis nouveaux. Il prit beaucoup de plaisir aux causeries, presque exclusivement littéraires, de ces réunions. Il trouvait parfois à placer son mot et le plaçait à propos. Une fois, une pointe de champagne lui donna le courage de dire trois ou quatre de ses *Chansons du ciel*, et ce fut un engouement subit. On le sacra d'emblée grand poète et il dut puiser dans ses tiroirs pour se faire un répertoire à l'usage de plusieurs salons.

Il y remarqua, un soir, une grande personne svelte et élégante, enveloppée d'une longue robe vaporeuse et légère à traîne serpentine. Les jambes croisées, les coudes sur les genoux et le menton reposé dans la paume de sa main, elle l'écoutait immobile, fascinée, comme secouée de temps à autre d'un chatouillement de jouissance, l'approuvant seulement, entre ses deux bandeaux de cheveux roux à la Botticelli, d'un voluptueux abaissement de ses longs cils de velours sur ses prunelles d'émeraude. Dès qu'il avait achevé de sa belle voix grave, elle murmurait « *encore!* » sur un ton de prière douce et dolente.

Cette façon d'éloge parut à Zéphyrin la plus savoureuse du monde. Quand la jeune femme quitta le salon, il la suivit, moins grisé de son succès que de la grâce nonchalante de cette belle princesse. Sa taille fine était prise dans une ceinture d'argent qui resserrait, sur son buste élancé, les plis d'une tunique de gaze sombre. Dans l'antichambre, elle eut un petit coup de tête de côté et sa torsade d'or fauve se déroula soudain, superbement et comme par mégarde, sur la neige de ses épaules divines. Puis tout cela, à peine entrevu, disparut sous une pelisse de fourrure. Au bas de l'escalier, la belle dame elle-même disparut dans un coupé capitonné de satin et quelqu'un chuchota à l'oreille du poète :

— La comtesse Yaniska!

Baudru rentra ébloui.

Le désir de revoir cette belle inconnue et d'être remarqué d'elle le retint à Paris bien au delà de l'époque où il fut licencié. Plus libre, il acceptait plusieurs invitations dans la même semaine, et ses *Chansons du ciel*, toujours dites d'une façon très large, très naturelle, avec sa voix tour à tour tragique et tendre, lui valurent de véritables succès.

— Il est charmant, — disait-on. — Ses vers sont d'une fraîcheur délicieuse : c'est de l'azur qu'on respire. Puis il a de jolis yeux.

Ses amis ne le jalousaient pas trop, car toutes les femmes ajoutaient à mi-voix :

— Quel malheur, pauvre garçon, qu'il soit un peu bossu!

*(A suivre.)*




Cette prétendue bosse, loin de nuire à son succès, y mêlait de la pitié, accentuait les bravos et atténuait l'envie. Souvent, en ces cénacles, Baudru retrouvait la belle comtesse Yaniska dans la même attitude de ferveur recueillie. Les vers dits, elle poussait un petit soupir comme si elle eût repris pied sur terre après un voyage éthéré. Cela touchait extrêmement Zéphyrin. Au milieu de toutes les femmes qui se pressaient pour mieux écouter le *bossu de génie*, il n'avait d'yeux que pour elle et, chaque jour, il en devenait plus amoureux.

Il publia son volume de poésies et le succès franchit les salons, eut quelque écho dans la presse.

v. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foley.

Cette gloire, encore naissante, laissait notre jeune poète assez indifférent et il ne songeait qu'à sa pensive admiratrice.

La comtesse était veuve et fort riche ; elle donnait en son hôtel des fêtes recherchées. Après s'être passionnée pour la chasse et les courses, elle avait mis en vogue les combats de terriers et de rats. Elle s'était ensuite éprise d'astronomie. Six mois plus tard elle inventait une bicyclette modèle, menait des automobiles, puis disséquait, suivait les cours de la Faculté de Médecine et les services d'hôpitaux. De guerre lasse, elle en était revenue aux arts, et menait de front la sculpture,

la peinture et la littérature. A son couturier seul, le célèbre, l'incomparable Pingani, elle demeurait fidèle.

Il va sans dire que Zéphyrin ignorait les étapes d'une humeur si fantasque. Et ce fut en un gala, donné en son honneur à l'hôtel Yaniska, qu'il s'exalta au delà de toute mesure prudente.

Il est vrai que la comtesse avait daigné apprendre et jouer une saynète de lui. Les vers, une fois de plus, avaient passé sur l'auditoire ainsi qu'un délicieux effluve de brise printanière. Car le jeune bossu avait le secret des rimes rares, magiquement suggestives, le secret aussi d'un choix de mots et de syllabes qui, combinés d'inspiration spontanée, donnaient une sensation de caresse et de chatouille idéales.

Le succès de la comtesse fut très grand. Elle avait, en dépit de ses prétentions à la déclamation, la voix quelque peu rogue pour moduler le vers. Mais Pingani, à l'instar du poète, s'était surpassé. Il avait fait pour elle un pur chef-d'œuvre : une tunique grecque, qui certes n'habillait pas la comtesse, mais la déshabillait autant qu'une femme peut l'être en conservant quelque chose sur elle. La nuque et les épaules de neige, les bras marmoréens et nus de Mme Yaniska commentèrent à ravir toutes les tirades et jamais auteur, follement épris, avide de grand air, ne trouva interprète entrant mieux dans ses intentions, — quant au costume tout au moins.

Ce fut une griserie pour notre jeune homme.

Les petites tables du souper enlevées, la foule écoulée, les lumières éteintes dans la grande galerie, le poète et son interprète se trouvèrent en tête à tête dans un petit boudoir ouvrant sur le jardin de l'hôtel.

La comtesse, un peu lasse, était à demi étendue sur un petit divan, et Zéphyrin se tenait devant elle, assis sur un coussin, dans l'attitude classique de Chérubin. Il se disait pour la centième fois.

— Oui, je peux risquer l'aveu... la Comtesse n'a pas l'âme vulgaire d'une Friolette.

Et enfin il avoua :

— Je vous aime... O Comtesse, je vous aime!

Elle, posant bien sa voix, préparant bien le son, soupira en écho :

— Je vous aime, Zéphyrin.

Une brise poussa la porte entrebaillée et un rayon de lune entra. Le jardin fut baigné de sa clarté d'argent. Sur les feuillages et sur la pelouse sembla tomber une pluie de diamants.

Au souffle qui pénétra, le poète se sentit soulevé, affolé, enivré. Il ne résista plus à la tentation. Il se glissa derrière une portière et, fiévreusement, enleva vivement son frac, son gilet blanc et son plastron. Puis il revint sans bruit à son amie qui, absorbée dans ses impressions délicieuses, ne s'était pas retournée. Il passa doucement son bras sous la taille souple de la belle comtesse et, la berçant, l'endormant de paroles d'amour, il cherchait à la faire insensiblement glisser du petit divan dans ses bras ouverts pour la recevoir.

— N'avez-vous pas rêvé souvent, — murmurait-il, — que par une nuit semblable vous preniez votre vol dans l'espace bleu, sous les yeux indulgents de milliers d'étoiles d'or?

— Si, — dit-elle, — j'ai souvent rêvé cela et ce m'était une sensation exquise. Oh! pourquoi avons-nous de telles aspirations, puisqu'il nous faut si cruellement souffrir de ne pouvoir jamais réaliser nos songes?

Puis, très coquettement, elle tourna vers lui sa belle tête languissante. Elle eut un petit cri, pas trop choqué pourtant :

— Comment, monsieur, êtes-vous fou?... Vous avez ôté votre habit?... Et vous osez rester près de moi ainsi?

Baudru fut désolé, car il avait choisi, parmi les blanches flanelles brodées, la plus jolie et la plus fine :

— Pardon, si cette tenue — négligée, je l'avoue, — vous choque, ô chère comtesse, — reprit-il d'une voix si caressante que toute la colère apparente de la jeune femme se dissipa. — Mais c'était réellement indispensable...

— Indispensable, vraiment? — fit la dame qui donna tous les signes d'une émotion très douce et parut secouer quelque peu ses langueurs.

Il profita de ce qu'elle se soulevait un peu pour l'enlacer plus étroitement et, quand il la tint contre lui, frissonnante mais non certes rétive, il plongea ses regards bleus dans les beaux yeux remplis de lueurs d'émeraude et murmura à l'oreille charmante de son amie :

— Votre rêve... ce rêve d'essor et d'extase sublimes que vous avez cru impossible jusqu'à ce jour, moi, moi seul, entendez-vous, chère adorée, je le peux réaliser!

— Vrai? — fit-elle fébrilement. — Alors je me donne à vous, Zéphyrin, faites vite!

Elle s'abandonna toute et, à genoux, Zéphyrin la reçut dans ses bras, puis il se releva. Par-dessus les épaules du jeune homme, elle aperçut, redressées brusquement, les deux pointes éclatantes de ses ailes; puis, ahurie, ne comprenant plus rien, elle vit fuir le boudoir, le jardin, la maison. Et tout sembla s'enfoncer, sombrer sous leurs pieds, disparaître dans un abîme de brume, tandis qu'autour d'eux les courbes de l'horizon se relevaient comme si la terre s'évasait lentement.

Zéphyrin trouvait cette femme svelte beaucoup plus lourde qu'il ne s'y attendait, mais l'amour centuplait ses forces. Le curieux, c'était l'attitude et l'expression de la comtesse. D'abord le battement rythmique des ailes lui fit froid; puis la peur, à cette vitesse extrême de vol, lui coupa le souffle. Dès qu'elle put parler, sa colère éclata :

— Oh! la surprise épouvantable! Quelle est cette atroce invention? J'ai froid et j'ai le vertige... Mon Dieu! Si vous alliez me lâcher... Remettez-moi vite à terre, tirez-moi de ce cauchemar!

Tout à sa béatitude, la tenant passionnément

serrée contre lui, Zéphyrin, sourd à ces piteuses lamentations, tout vibrant des harmonies de l'air, ivre d'amour, montait éperdument. Alors Yaniska lui pinça le cou, lui allongea des petits coups de talon pas assez violents pour le dépiter, mais suffisamment rudes pour le tirer de sa béatitude. Et, les yeux mauvais, elle répétait :

— Ramenez-moi tout de suite à terre... tout de suite, je le veux... je me sens toute retournée... j'ai le mal de mer...

Le mal de mer! Cette exclamation frappa désagréablement les oreilles de Zéphyrin au plus beau de son essor. Il en fut stupéfié au point d'en oublier soudain de battre des ailes. La descente rapide, vertigineuse, qui s'en suivit ressemblait fort à une chute; il fallut un nouveau pinçon de la comtesse, un pinçon prolongé, pour le tirer de sa torpeur désespérée :

— Mais remuez donc vos machines! — s'écria la belle dame. — Vous allez nous faire casser les reins, imbécile que vous êtes!

Zéphyrin, d'instinct, remua *ses machines* et la descente se ralentit, prit la mollesse lente d'une plume qui tombe. Néanmoins il n'eut pas la force de prononcer un mot. La comtesse continuait à gémir, d'une voix d'aigreur plus osée à mesure qu'on approchait de terre :

— Dieu! que je me sens malade!... Oh! je me souviendrai de cette traversée... le tangage et le roulis à la fois!

Enfin on aperçut l'hôtel, le petit jardin. Et deux minutes après, doucement, mais très penaud, Zéphyrin reposait sa belle amie sur le divan du boudoir. Bien que foncièrement déçu, il crut devoir reprendre sa pose agenouillée sur le coussin. Il s'excusait de son mieux : il avait cru qu'une telle envolée dans l'éther serait une surprise délectable pour une femme aussi idéale que Yaniska.

— On prévient les gens, tout au moins! — exclama la comtesse, le mouchoir encore sur la bouche. — Ainsi, à l'improviste, votre petite farce est pire que les chevaux de bois, les montagnes russes et le rail américain! Le tonneau d'amour lui-même, à la foire de Neuilly, est un délice auprès de ça! J'aimerais mieux traverser le désert à dos de dromadaire que de recommencer. Ces surprises sont d'un goût détestable. Fermez la fenêtre et rallumez le samovar... J'ai grand besoin d'une tasse de thé.

Il obéit prestement et, comme il demeurait penché vers les flammes bleuâtres qui léchaient la théière, ses pennes, encore vibrantes, se teintèrent de lueurs douces et mourantes qui coururent sur les plumes de ses ailes en prestigieuses irrisations. Le cœur de la comtesse reprit peu à peu l'équilibre, ce bien-être de terre ferme lui rendit quelque belle humeur et sa curiosité s'éveilla :

— Venez là, homme baudruche... et montrez-moi un peu vos petites mécaniques à faire l'oiseau : c'est extrêmement ingénieux, en somme!

Zéphyrin se rapprocha d'elle assez décontenancé :

— Mais cela n'est pas artificiel, — fit-il. — Ce sont des ailes, de vraies ailes : je suis né avec cela comme Zéphyr et comme Éros eux-mêmes. Toutes vos paroles d'enthousiaste poésie m'avaient fait supposer que vous seriez heureuse de voguer avec moi, par une nuit splendide, dans l'azur infini dont vous parliez sans cesse et dont les douces évocations vous charmaient dans mes vers. Me suis-je donc trompé?

Le reproche la piqua. Il lui en coûtait de lui laisser une idée diminuée de son goût du sublime. Aussi ne répondit-elle pas, se contentant de caresser les ailes de ses mains effilées.

La petite lueur verte d'un désir autre reparut dans ses yeux.

— Les plumes sont merveilleuses, merveilleuses! De ma vie je n'en ai vu ni touché de plus belles... Voulez-vous me passer cette tasse de thé?

Et, tout en buvant à petites gorgées, elle pensait que ce serait une garniture sensationnelle sur une robe de bal. Ne résistant pas à son envie, elle feignit de douter encore des paroles du poète.

— Ce sont des ailes réellement, vous ne m'abusez pas?

Très simplement il lui tendit ses pennes :

— Si vous ne me croyez pas, arrachez!

Elle fut enchantée :

— Vous me permettez?

Et, de ses doigts diaphanes, elle en choisit une très blanche, très longue, à la barbe touffue, bien frisée. Elle tira nerveusement, très fort.

— Aïe! — fit douloureusement Zéphyrin frémissant de tout son être, autant que si on lui eût tordu une fibre du cœur. Et en même temps une grosse goutte de sang coula de la blessure.

Mme Yaniska n'y fit aucune attention. Aux premiers rayons de l'aube qu'adoucissaient les rideaux de fine mousseline, elle admirait cette plume merveilleuse.

— Non, vraiment, je n'en ai jamais vu de telles; jamais, jamais! — et, relevant la tête vers le jeune poète, elle parut s'étonner de le voir encore là, en attitude d'attente :

— Qu'est-ce que vous faites mon ami? Remettez votre frac... voici le jour, il faut nous dire adieu.

— Déjà, — soupira-t-il, — et nous quitter si froidement?

— Froidement est le mot, — dit Mme Yaniska. — De votre escapade saugrenue, je garde encore la chair de poule. Sûrement, demain, je tousserai... et je me sens, par surplus, une migraine atroce... au revoir, à un de ces jours! Passez par cette petite porte dérobée du jardin : on ne vous verra pas.

## XII

Le lendemain, les réflexions de Zéphyrin furent amères. Il s'accusait de hâte intempestive et de maladresse. Comment imaginer, pourtant, que cette âme idéale ne goûterait pas du premier coup cette

promenade éthérée? Parfois l'idée lui venait que Mme Yaniska avait peut-être l'estomac à la place du cœur, et que de cela provenait son malaise en leur aérienne excursion. Presque aussitôt il s'en voulut de ce soupçon injuste et chercha à se persuader que ce soir-là elle était mal disposée et que de la surprise brusque provenait cette déception. Sans doute elle reviendrait sur cette impression première; elle lui demanderait une nouvelle épreuve et aucun malaise ne troublerait alors leur voluptueux essor...

Un toc! toc! toc! léger interrompit cette rêverie. Zéphyrin ouvrit, et, dans un grand froufrou de dentelle et de soie, Mme Yaniska entra dans la chambrette.

— Vous savez, — dit-elle en souriant et mettant d'elle-même ses belles mains près des lèvres du jeune homme, — que depuis cette nuit je raffole de vos ailes... C'est une obsession, une obsession très douce... J'ai voulu les revoir... les revoir aujourd'hui même.

Ces paroles répondaient trop bien à l'espoir dont se berçait Zéphyrin pour qu'il se fît prier. Comme la veille, la comtesse caressa les barbes de ses doigts lourds de bagues. Zéphyrin, tout frémissant de joie, lui dit d'une voix tendre :

— Ah! J'étais sûr, bien sûr, que le premier mouvement d'effroi passé, ce vol vous enchanterait!.. Quand repartons-nous pour le ciel, ô ma belle inspiratrice, est-ce ce soir, est-ce tout de suite?

Ainsi que la veille, il l'enlaçait déjà de ses bras, mais elle se dégagea avec un vif effroi et, après une courte hésitation, elle répondit d'un ton doucereux :

— Non! non!... je ne venais pas pour cela... je suis à peine remise de l'émotion d'hier. Coup sur coup, deux promenades comme celle-là me seraient fatales. Je venais simplement vous demander si... si vous pourriez encore me permettre de prendre une plume de vos ailes?

Zéphyrin s'attendait à toute autre chose qu'à cette demande. Il en demeura davantage déçu, mais n'eut pas le courage de refuser si peu de chose :

— Prenez une autre plume, — dit-il avec un gros soupir, — mais ne l'arrachez pas... cela me fait trop mal! Puis, une fois arrachée, elle ne repousserait peut-être pas.

Il ajouta :

— Voici justement les ciseaux : coupez-en deux, les deux qui vous plairont.

La comtesse regardait tour à tour les ciseaux et les ailes mais sans y toucher, et elle paraissait gravement contrariée. Elle confessa enfin, ne doutant aucunement qu'il ne fût flatté d'une telle confidence :

— Je vous dois avouer que j'ai montré votre plume à Pingani, vous savez, le couturier? Il en fut ébloui. Jamais, m'assura-t-il, il n'en a vu de cette sorte-là. C'est rare, c'est introuvable, il ne sait aucune espèce d'autruche qui en ait de pareilles!

Le jeune poète ne fut que très médiocrement flatté d'entrer en termes de comparaison, avec ce gros et lourd oiseau incapable de voler. Et comment la comtesse, elle aussi, pouvait-elle ne priser ses ailes que pour leur seule valeur quasi-commerciale, au lieu de les concevoir uniquement admirables par la faculté extraordinaire qu'elles lui donnaient de s'élever à des régions inconnues des autres hommes. Il la fixait de ses grands yeux, comme si jamais avant il ne l'avait regardée. Frivole, entichée de son caprice, Mme Yaniska poursuivit son babillage :

— Pingani, presque en même temps que moi, eut l'idée de m'en garnir un corsage pour le bal de la duchesse de Lorraine. Mais une seule plume, c'est peu... il m'en faudrait plusieurs... et c'est pourquoi je reviens. Il y a plus : Pingani exige aussi, pour les bien préparer, qu'on les lui livre entières; si on coupe le tube, elles n'ont plus de valeur...

Douloureusement surpris, Zéphyrin la scrutait de son regard jusqu'au tréfond de l'âme. Elle n'en parut pas autrement embarrassée et, mouillant de tendresse ses yeux d'émeraude, elle le câlinait de la prunelle et de la voix.

— Je vous ferai inviter... vous me verrez... grâce à vous je serai la plus belle... puis, un peu de vos ailes près de ma peau, ce me sera, tout ce soir-là, une incessante caresse de vous!

Remué, quoique le cœur serré de l'appréhension du mal qu'elle lui ferait, il ferma à demi les yeux pour ne pas voir et consentit d'une voix résignée :

— Arrachez!

Il n'eut pas besoin de l'y inviter deux fois. De ses petits doigts d'acier, elle écarta des autres les plus belles et les plus longues plumes; elle les extirpa froidement, coup sur coup.

Zéphyrin ne gémit pas, et pourtant ce lui fut comme une piqûre de canif en plein cœur, — une piqûre de plus en plus cruelle qui lui laissa, après, une douleur profonde dans toute la chair. Et, lancée, la comtesse ne s'arrêtait plus, elle tirait, tirait toujours. Il eut le sang-froid de compter en lui-même. A la cinquième blessure, il jugea le sacrifice suffisant et voulut replier son aile; mais elle la lui tenait ferme, les doigts prêts à ressaisir les plumes, et les yeux allumés d'une petite flamme étrange. Alors lui, avec un sourire de souffrance et d'amertume qui ne la désarma pas, lui dit de sa voix pénétrante :

— Pas toutes à la même aile, si ça vous est égal!

— C'est vrai! — exclama-t-elle.

Et, se jetant sur l'autre aile, cinq fois encore elle lui tirailla toutes les fibres de la chair du même arrachement cruel. Cette fois il reploya ses pennes sanguinolentes, meurtries, et se retourna vers elle très pâle, très oppressé. Il eut une répulsion à voir les petites mains de Mme Yaniska toutes rouges de son sang. Elle remit ses gants et, souriante, ani-

mée, toute rose, elle inclina vers lui sa tête ravissante :

— Merci, mon cher ami, merci. J'en emporte peut-être un peu plus qu'il n'était nécessaire, mais au moins... je vous devrai un triomphe sans pareil.

Elle lui laissa effleurer des lèvres sa nuque blanche ; elle ne s'offusqua pas de caresses plus hardies ; mais, lorsqu'elle le jugea suffisamment payé de sa générosité, elle s'impatienta :

— Ne me retardez plus, mon ami, je vous en prie... Pingani m'attend pour apprêter les plumes, et si je manque mon tour, il me faudra faire banquette des heures entières.

Zéphyrin eut une nuit atroce. Couché, il lui fut impossible de dormir. Il lui semblait qu'une vrille acharnée et féroce tournait et farfouillait dans chaque plaie béante des plumes arrachées. Son pouls battait follement et des élancements lui traversaient la chair, le dos et les épaules. Il avait des somnolences intermittentes et lourdes, des visions de cauchemar. Il voyait la comtesse Yaniska, non certes telle qu'elle était, mais laide et sarcastique, bien que ressemblante encore, avec un rire mauvais et des ongles crochus. Elle se jetait sur lui et le plumait tout vif. Elle disparue, il faisait pour voler des efforts impuissants.

Il se réveilla en sursaut et cette sensation, même les yeux ouverts, lui demeura si poignante qu'il passa vivement sa main sur ses épaules. Il se rassura quelque peu en sentant le duvet tiède et doux des nombreuses plumes qui lui restaient encore et, pour achever de se calmer, la nuit étant encore très noire, il ouvrit la fenêtre et monta sur sa terrasse.

Il ne résista pas au désir de savoir si ce vilain rêve mentait. Après une hésitation, la première de toute sa vie, il sauta par-dessus la balustrade, et se lança vers Notre-Dame. Tout de suite il sentit une sorte d'engourdissement en ses ailes. Déchirées, privées de ses pennes principales, elles ne trouvaient pas dans l'air une résistance aussi pleine ; elles ramaient d'un mouvement moins sûr, moins régulier et, au lieu de s'élever, il remarqua qu'il descendait sensiblement. Il vit le moment où, faute de mieux, il lui faudrait s'abattre sur la croupe du cheval de Charlemagne. Heureusement qu'à cette heure, la place et le pont étaient déserts, heureusement aussi que l'engourdissement de ses ailes disparut dans un surcroît de fièvre causé par ses violents efforts. Il parvint à remonter un peu vers la tour, mais tout ce qu'il put faire fut d'atteindre la rampe de la première plate-forme. Essoufflé, courbaturé, il s'y arrêta dans une crainte de dégringoler dont il eut honte. Et, pour la première fois aussi, il éprouva un véritable mais humiliant bien-être à se poser, voire même à s'asseoir.

Là, juché dans le lobe d'une vieille dentelle de pierre, dominant à peine la place, les toits, le fleuve et la ville, il eut la conscience lucide d'une déchéance. Il en demeura abattu, honteux, comme au temps où le vigneron lui rognait ses plumes tendres. Ne pouvoir seulement monter jusqu'au sommet de la flèche, lui qui, depuis trois ans, faisait des lieues à la minute sans la moindre fatigue, lui qui fendait l'air, coupait les brises, brassait l'espace et s'élançait orgueilleusement vers le zénith ! Il se pencha sur la balustrade de pierre et, à voir d'aussi près les remous de cette rivière, les rues sombres pointillées de petites étoiles de gaz, à saisir les détails de ces toitures, une détresse plus grande le saisit. Il se pencha davantage, et quelque chose d'inouï se passa en lui : une force, un recul, le tira en arrière, le jeta contre la muraille, les doigts crispés afin de se cramponner aux saillies des sculptures ! Il avait peur du vide, oui, lui, Zéphyrin Baudru, l'enfant aux ailes blanches, l'intrépide explorateur du ciel, il avait le vertige ! Le vertige, ni plus ni moins qu'un vulgaire piéton, ni plus ni moins que tous ces hommes envieux qui lui jetaient des pierres ! Oui, le vertige, à quelques pas du sol !

Plus que le froid de la nuit, cette constatation le glaça. Il resta blotti dans sa cachette, les ailes molles, la tête dans ses mains, bouleversé, mettant tout ce qu'il avait d'énergie à ne pas pleurer. Un bruissement dans la ramure des arcatures enchevêtrées lui donna l'idée que le gardien, dans sa ronde de petit jour, allait peut-être le trouver là, à demi rampant, les ailes engourdies et souillées de poussière, incapable d'expliquer sa présence. Et, pris au piège tel qu'un oiseau englué, il serait par cet homme traîné au poste ainsi qu'une bête blessée, au milieu des huées et des menaces de la foule. Il évoquait sur son passage sa mère en larmes, les bras tendus, et son père qui, tout pâle, tournait la tête pour ne pas le reconnaître.

De toutes ces angoisses, Zéphyrin conclut qu'il fallait repousser cette femme aux torsades fauves et aux prunelles d'ém raude qui, sans rien donner d'elle, fouillait sa chair saignante, lui prenait le plus cher et le plus pur de lui-même, la force, la fierté, la splendeur de son être : ses pennes, ses ailes bien-aimées qui lui permettaient de respirer du ciel et de vivre au-dessus de tous les hommes. Oui, la repousser, repousser ces doigts d'acier qui, féroces, faisaient couler goutte à goutte son jeune sang, toute la sève ardente de ses vingt ans.

Un bruit, — réel cette fois, — le redressa. Le gardien de la tour montait. Affolé, les yeux fermés pour ne pas reculer devant le vide, maîtrisant les battements éperdus de son cœur et violant ses hésitations, Zéphyrin enjamba le garde-fou, et, de la plate-forme, s'élança dans l'espace, confiant à son instinct sa chance de salut. Mais ses ailes, plus lasses encore que tout à l'heure, le soutinrent plus mal. Ce ne fut plus ce bel élan d'autrefois où il piquait dans le bleu, pareil aux martinets ; ce fut le plongeon lourd et gauche d'un nageur empêtré. Un instant il avait eu l'idée d'aller droit au village, de se mettre, auprès de Rosalie, à l'abri des tentations savantes de la comtesse, à l'abri de lui-même.

Mais, au premier coup d'aile, il abandonna ce projet, sentant son impuissance à voler jusque là-bas. Tout ce qu'il put, non sans peine, hélas! ce fut, résistant de toute sa force à la chute, d'aller s'abattre sur le balcon de sa mansarde, dans un fouettement de plume fébrile, lamentable, et de se jeter brisé, sur sa couchette, ainsi que le captif retombe sur sa paille de cachot.

XIII

Il était plus de midi quand Zéphyrin sortit de son sommeil de plomb. Ranimé, il se leva, trempa ses ailes dans l'eau fraîche et se sentit moins fiévreux. Il se pencha très en dehors de la terrasse et n'eut plus aucun vertige. Il lui restait seulement une pâleur aux joues, une cerunre aux yeux, et, dans le cœur, quelque chose de déchiré qui le gênait pour respirer. Mais sa résolution de départ le ranimait.

Après un ou deux jours de repos absolu, — pensait-il, — j'aurai retrouvé presque toute ma vigueur. Si quelques plumes me manquent et ne repoussent pas — les plus belles et les plus fortes, hélas! — il m'en restera toutefois assez pour gagner le village: elles me porteront tant bien que mal jusque-là : ce sera le salut!

Et ce beau jour-là, à la minute même où il formait un petit ballot des vêtements nécessaires, un toc, toc, impérieux à la porte, lui fit sauter le cœur. Il hésita, puis ouvrit. La comtesse entra en coup de vent, enveloppée d'une longue pelisse soyeuse, un petit sac de cuir parfumé à la main. Elle s'exclama, encore tout essoufflée des six étages.

— Cher Zéphyrin, il me faut la ceinture!... Pingani dit que sans la ceinture, ça ne fera aucun effet!

Le jeune homme prit sa mine la plus froide :

— Une ceinture!... Et que m'importe une ceinture, Madame?

— Voyons, mon ami, ne faites pas l'innocent, — reprit Mme Yaniska avec impatience. — Il vous importe beaucoup puisque c'est d'une ceinture de vos plumes que je parle.

Zéphyrin s'assura que le bouton de son col tenait bon, et il tenta de répondre avec calme :

— Vous me faites jouer depuis des semaines et des semaines un rôle d'oison plumé très humiliant, Madame. Je suis déterminé à garder mes ailes comme elles sont. Demandez aux ours, aux loutres, aux hermines et aux renards de contribuer à vos succès de toilette... La nature m'a donné des ailes pour autre chose que servir de parure à une impitoyable coquette!

La comtesse reprit le plus ingénument du monde :

— Que vous prenez donc mal les choses, mon beau poète! Comment pourrais-je faire jamais le moindre rapprochement entre vous et un ours, une loutre, une hermine où tout autre être lourd et quasi-rampant? Quel rapport peut-il y avoir entre vos plumes éblouissantes, toutes parfumées de ciel, et ces fourrures qu'on a tant de mal à désinfecter? Si vous voulez que je vous puisse comprendre, dites tout au moins que je vous préfère au paon, au cygne, aux oiseaux de paradis dont les ailes sont l'éblouissement des yeux.

— Il faudrait que je fusse vain pour n'être pas ravi d'une telle préférence, — reprit ironiquement Zéphyrin, — et cependant je m'obstine à croire que j'ai uniquement des ailes pour la fonction surhumaine de voler.

Devant cette résistance, Mme Yaniska s'énerva. Ses beaux yeux fulguraient de mauvaises lueurs vertes et ses ongles se crispaient dans ses paumes roses.

— Vous refusez?

— Je refuse...

S'il se fût borné à ces deux mots énergiques, furieuse mais impuissante, elle eût probablement pris la porte pour ne jamais revenir; mais Zéphyrin voulut étayer son refus de raisons éloquentes, et cette loquacité complaisante ranima l'espoir de la dame. Sachant par expérience qu'une place assiégée qui parlemente est place prise, elle feignit de l'écouter avec attendrissement.

— Oui, je refuse, — clama Zéphyrin, non sans emphase, — je refuse parce que je méconnais le don vraiment divin que je reçus de la nature en le sacrifiant à la satisfaction d'une folle vanité de femme! Avez-vous songé à tous les voyages prestigieux, à toutes les courses féeriques en plein azur, à toutes les sensations rares et merveilleuses dont vous me privez à tout jamais par votre caprice féroce?

Mme Yaniska y avait certainement songé et cela entrait pour une belle part dans sa fantaisie énigmatique. Assise maintenant, elle demeurait silencieuse. Le jeune homme l'apostropha avec une véhémence de plus en plus indignée :

— Ne comprenez-vous pas, créature vaine et futile, que ce n'est pas seulement ma peau que vous déchirez, ma chair que vous faites saigner, mais que vous me volez mon âme, mon âme inspirée, mon âme toute vibrante des harmonies du ciel? L'air idéalement pur dont je me suis nourri, aucun homme ne l'a respiré; les espaces sans fin que j'ai parcourus, nul homme ne les a vus; les chants que je vous chante, jamais aucun mortel ne vous les a pu dire, car ce n'est pas sur la terre que je les appris! Or, cruellement, follement, pour le plaisir et la gloriole d'un soir, en m'arrachant ces adorables plumes que seuls possèdent les anges, en me dépouillant de ces ailes lumineuses qui me font presque semblable à Dieu, vous n'hésitez pas à faire du voyageur sublime, un être misérable, lourd, rampant sur ce sol de fanges où je ne sais même pas me traîner ainsi que les autres hommes!

— Je le tiens! — pensait la comtesse.

Elle croisa ses chevilles fines l'une sur l'autre, mit son coude sur son genou, posa son menton sur sa main et, dans son attitude préférée, elle écouta immobile, fascinée, comme secouée de temps à autre d'un chatouillement de jouissance, appron-

vant seulement d'un voluptueux abaissement de ses longs cils de velours sur ses prunelles d'émeraude.

Il pérora longtemps, et, quand il eut fini, elle se leva extasiée, ses beaux bras de marbre tendus vers lui. Sa pelisse tomba à ses pieds, elle apparut dans sa tunique de gaze, chef-d'œuvre de Pingani; elle eut enfin le si joli petit coup de tête de côté sous lequel sa torsade d'or fauve se déroula soudain, noyant superbement la neige de ses épaules sous des ondes de rutilance splendide.

— Je vous aime, Zéphyrin! — dit-elle d'une voix de soupir. — Je suis à vous, à vous seul et j'ai mis ma tunique grecque afin de vous paraître belle autant qu'au premier jour et vous faire souvenir de votre premier triomphe.

Puis elle pâma gracieusement entre ses bras.

Il y eut un délicieux silence plein de capiteuses évocations où, les yeux dans les yeux de la belle comtesse, Zéphyrin crut que ses ailes repoussaient et qu'il s'élevait avec elle dans le monde des nuages. La voix insinuante de la jeune femme le tira de sa béatitude :

— Votre parole est chaude et belle, ô mon poète, j'ai vibré, j'ai compris mon sacrilège atroce... et je pleure de remords, et j'implore ma grâce!

Elle cambra sa taille fine où manquait la ceinture, tendit vers lui sa poitrine charmante que bridait le corsage diaphane et où, près de sa peau, frissonnaient, en garniture nouvelle, les plumes prestigieuses de Baudru. Elle acheva avec son sourire enivrant :

— Lacérez ce corsage, chef-d'œuvre de Pingani... foulez aux pieds cette parure qui aurait fait pâlir mes rivales de rage : je ne veux plus aller à ce bal maudit; les fêtes me font horreur.

Mais, craignant de chiffonner la toilette adorable, touché de l'intention d'un si grand sacrifice et ne voulant pas se montrer moins magnanime qu'elle, Zéphyrin, lui couvrant les épaules de baisers passionnés, suppliait à son tour :

— Si, si, allez à ce bal, je ne serai pas jaloux maintenant, car je sais que vous m'aimez réellement.

Et, comme elle résistait :

— Allez-y, je le veux, je veux qu'encore une fois vous soyez belle, et que le monde vous admire, et que les femmes vous envient; je veux que vos rivales pâlissent de rage devant votre splendeur.

Elle releva vers lui son gracieux visage et, avec une moue très enfantine, une moue de mutinerie et de candeur exquises, elle eut un petit soupir :

— Non! Non!... et d'abord je ne peux pas... vous voyez, je n'ai pas de quoi me faire la ceinture...

Elle n'avait pas achevé qu'il déchirait son col et lui tendait ses ailes ouvertes et frissonnantes. Elle hésita, les mains jointes dans une ferveur de joie :

— Oh! non... ne me tentez pas... Oh! ne me tentez pas!

Mais il mettait lui-même les plumes sous la main, lui caressait le visage, lui chatouillait le cou, les épaules, les bras, de ce duvet neigeux, frisé et moelleux. Puis il l'excita au massacre, s'exclamant dans une fièvre d'amour :

— Ah! pauvre fou que j'étais! Comme si votre étreinte, ô comtesse, ne valait pas le sacrifice de toutes mes fiertés! Prenez mes ailes, madame, prenez-les toutes et que mon horizon s'enserre en vos deux bras. De quoi pourrais-je jamais être plus glorieux que de parer votre beauté au prix de tout mon sang! Arrachez, arrachez encore... je retrouverai tout le ciel dans vos baisers!

— Vous le voulez? — fit-elle, la voix toute changée.

— Je le veux...

Alors, nerveuse, les yeux pleins de lueurs vertes, elle enfonça ses mains blanches et frénétiques dans la tiédeur touffue des plumes. Et elle arracha, arracha, arracha.

Il ferma les yeux, la tête basse, sans oser regarder par-dessus son épaule, imaginant les petits doigts sanglants s'agitant dans la neige tombante de ses pauvres ailes. Et il se cramponna au rebord de sa table de travail pour ne pas chanceler. Des larmes de souffrance lui montèrent aux cils; il eut toute peine à les retenir. Il se sentait les nerfs tirés, comme des racines, du profond de sa chair et son cœur battait éperdument.

La comtesse arrachait, arrachait, arrachait.

Des vertiges saisirent le poète, tout son sang s'était retiré de ses joues pour couler par les mille blessures. Il défaillait quand, lasse, elle s'arrêta. Il eut encore la force de ne pas tomber comme une masse sur le tapis : il employa tout ce qui lui restait de vie à s'y étendre doucement.

Mme Yaniska le contemplait avec une curiosité de sentiments complexes. Elle avisa sur une tablette une fiole d'eau-de-vie et elle vint lui en mouiller les lèvres.

Il se ranima.

— Allons, c'est fini! — dit la comtesse d'un ton de pitié sarcastique. — Se trouver mal pour si peu de chose, est-ce permis à un homme? Je vous aurais cru plus de résistance que cela!

Elle ramassait et enfouissait vivement les plumes tachées de sang dans son sac de cuir parfumé. Cependant, Zéphyrin ne se relevant pas, elle lui décocha ce conseil spirituel :

— Voyons, voyons, il faudrait cependant apprendre à se tenir sur ses jambes, car je ne crois pas que d'ici longtemps vos ailes vous soient d'un grand secours.

Il rouvrit ses paupières douloureusement lourdes, la regarda longtemps de ses grands yeux remplis d'une prière suprême, et, levant ses faibles bras vers elle, les lui ouvrit...

— Restez... Restez auprès de moi, ce soir... je vous en prie!

Elle lui tournait le dos et, sa pelisse agrafée, sa voilette nouée sur sa torsade fauve, elle referma son sac avec un petit bruit sec et métallique. Puis elle dit d'une voix posée et raisonnable :

— Soyez logique, mon cher, après tout ce que vous venez de faire pour que j'aille à ce bal, me demander de rester, c'est me demander de le manquer! Cela n'a pas le sens commun!

— Demain... alors demain?

— Oh! demain, ce sera bien difficile... J'ai affaire chez Pingani presque toute la journée et ma semaine, oui toute ma semaine est prise...

Elle arrêta son regard fixe et froid sur ces ailes lamentables et ces épaules déchirées où ne restait plus, sur la chair mise à vif, qu'un ébouriffement piteux de rares petites plumes aux barbes ou froissées ou brisées. Avec une moue de répugnance elle gagna la porte dans un recul preste et l'ouvrit.

Zéphyrin appela d'un accent désespéré:

— Yaniska? Yaniska?

Mais clac! La porte se referma avec le même bruit sec et métallique que le petit sac de cuir. Alors le poète se souleva, se traîna jusqu'à la table, y saisit furieusement la fiole d'eau-de-vie, et la vida d'un trait. Il lui sembla que du feu lui coulait dans les veines, s'infiltrait dans sa chair, et ce fut, sur l'instant, une souffrance affreuse. Bientôt tous les élancements qui le torturaient se fondirent dans un engourdissement de son être, une torpeur lui vint dans un oubli de toutes choses. Il alla vacillant jusqu'à sa couchette, s'y étendit, et sa pensée se perdit dans un sommeil de plomb.

Peu après, quand il rouvrit les yeux, il faisait nuit noire. Il avait la fièvre, il étouffait. Il monta sur sa petite terrasse. Le ciel était sombre. Des nuages y filaient en une bousculade furieuse, et la ville, masse d'obscures incertitudes, haletait en bas comme une mourante. Au-dessus de l'horizon, au-dessus de ce pays de cauchemar, il crut voir s'effiler en flèche claire le cocher de son village, tel qu'un doigt lumineux qui, dans le ciel, lui montrait le chemin. Il crut entendre la voix douce de sa mère qui l'appelait au delà des ténèbres. Une rafale passa et, sous le souffle furieux qui l'enveloppa, il crut, en une montée d'ivresse plus puissante, qu'il aurait encore la force de s'envoler. Une suprême aspiration le souleva, il enjamba la rampe du balcon. Penché sur le gouffre du quai, il eut une hésitation dernière, chercha à se cramponner; mais le poids de son corps l'emporta, et il lâcha l'appui, battant l'air des moignons ensanglantés de ses ailes.

Ce ne fut pas une descente, ce fut une dégringolade misérable tout le long de la maison. Il voletait si lourdement, si gauchement que, tout de suite, la chute étant trop rude, il dut s'accrocher au passage tantôt à un volet, tantôt à la saillie des pierres, tantôt à la gouttière. Et, heurté, écorché, affolé, il tomba sur le trottoir, roula dans le ruisseau. Une minute, il lui sembla, dans l'écrasement de sa honte, qu'il ne se relèverait plus, qu'il allait rester là, lentement entraîné, par un charriage infect, vers les égouts où toute la ville immonde vomissait ses ordures. Le souvenir de sa mère le secoua. Il se redressa, s'assit, gluant, visqueux et lourd sur le bord du trottoir. Il aspira à pleins poumons le vent furieux et, ravivé un peu, se leva lentement, secoua ses vêtements, cacha ses tronçons d'ailes blessées sous sa chemise, et marcha vers la bande rose d'aurore qui se levait sur la Seine, — il marcha, de l'allure épuisée et souffrante d'une bête mutilée...

## XIV

Oh! les étapes douloureuses vers l'aube grandissante où il cherchait toujours la flèche lumineuse de son clocher natal; où, à chaque pas, lui fut révélé tout ce qu'il ignorait des vilenies de la terre: coudoiements abjects, poussière suffocante, ornières bourbeuses, coupures de cailloux, relents de gadoue. Et, toujours d'une trainée plus lente, il marchait, plus pâle et plus faible, le cerveau vide d'idées, poussé seulement par cet instinct d'aller, d'aller toujours, d'aller tant qu'il aurait des forces, afin de mourir au moins sur le seuil de sa demeure. Aux repos obligés sur le talus des routes, des souvenirs plus contus aggravaient sa détresse : l'avait-il jamais vécu réellement, ce rêve délicieux? Etait-ce bien lui, vraiment, qui possédait des ailes? Des ailes, ô dérision! Il ne sentait plus rien sur sa peau de léger et de doux. Le jour lui pesait en une chaleur de plomb; la nuit, un grand froid, comme des lames de ciseaux, lui passait sur la chair. Ses blessures s'irritaient, s'ulcéraient, s'envenimaient du contact de sa chemise poussiéreuse, et, à remuer seulement dans un essai de vol les plumes lamentables qui lui restaient encore, il souffrait tant qu'il préférait s'enfoncer jusqu'aux genoux dans les mares gluantes des chemins.

Par quoi fut-il guidé? Combien de jours dura cette montée de calvaire, ce défi à la mort? Zéphyrin n'en eut aucune conscience.

Il arriva un soir, si épuisé, dans une telle stupeur de fatigue et de faim, qu'il aperçut sans joie le clocher désiré. Il alla droit au logis du vigneron et tomba sur le seuil, sans force pour lever le bras jusqu'au heurtoir... Il attendit que quelqu'un passât et lui ouvrit. Ce fut son père.

Revenant des champs, Baudru ne le reconnut pas et il le repoussa :

– Asseois-toi sur le banc, vagabond, n'encombre pas la porte.

Et, entré, il commanda :

— Femme, porte à cet homme un morceau de pain rassis.

Rosalie sortit tout de suite; mais, en tendant le pain, son bras se mit à trembler. Elle se pencha vers le mendiant, releva brusquement la tête qu'il baissait avec humilité et poussa un grand cri :

– Baudru, c'est le garçon... dans quel état, Jésus!

*(A suivre.)*



En même temps, de grosses larmes tombaient sur le pain dur qui, mollement, s'échappa des doigts du malheureux.

Cinq minutes après, Zéphyrin était couché dans son lit d'autrefois, entre des draps frais, parfumés de racines d'iris. Rosalie le bordait, le berçait, le dorlotait comme s'il fût redevenu subitement tout petiot. Et, bien que le front ridé et le sourcil froncé, Baudru la laissait faire.

— J'ai faim, — dit Zéphyrin.

Elle se jeta sur la soupière fumante; et, dans sa hâte, la porta vers le lit; mais le jeune homme demanda :

— Non, non, je voudrais le morceau de pain que tu me tendais tout à l'heure...

— Il est rassis, — fit-elle.

— Non, non, il n'est plus dur, petite maman, il est devenu tendre : tu l'as mouillé de tes larmes...

Grâce aux soins de Rosalie, Zéphyrin reprit assez vite une apparence de santé. Seules, les plaies de ses ailes, d'où les dernières plumes étaient tombées d'elles-mêmes, ne se refermaient pas, l'élançaient nuit et jour, saignaient très fréquemment. Bientôt pourtant il put sortir, se promener, flâner dans le village, puis dans les environs. Il s'efforçait, auprès de sa mère, de paraître insouciant et gai; une fois seul, il redevenait morne et pensif. De la crise traversée il lui restait une fatigue dans le geste, une tristesse dans les yeux.

Quand il sembla tout à fait remis, sa mère lui proposa d'aller à la clairière. C'était trop loin pour que la pauvre femme, maintenant vieillie et vite lasse, pût l'y accompagner; il fut enchanté de ce prétexte pour refuser l'excursion. Sa mère n'avait osé l'interroger de peur de raviver le chagrin qu'elle pressentait et, pour ne pas la désoler,

VI. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foley.

Zéphyrin, de son côté, n'avait rien dit de sa blessure. Il avait pris grand soin de cacher aux regards de ses parents ses ailes mutilées. Ses accès d'humeur sombre, cependant, n'échappaient pas à l'attention anxieuse de sa mère, et son père constatait qu'il ne disparaissait plus mystérieusement pour les fugues de jadis.

Un jour, trop tourmentée de le voir si dolent, Rosalie conseilla timidement, à mi-voix :

— Tu devrais te distraire, mon enfant, te distraire ainsi que jadis. Depuis ton retour ici, tu n'as pas encore pris une seule fois ta volée : cela te prive et tu t'en trouves tout veule. Pourquoi ne te livres-tu pas à ton plaisir favori? Si c'est par crainte de chagriner ton père, je puis t'assurer qu'il s'est fait à présent à cette idée et, du moment que tu prends toute précaution de ne pas causer d'esclandre, il fermera les yeux sur tes chères escapades.

Zéphyrin devint pâle; son attitude trahit une gêne douloureuse. Il répondit avec un sourire contraint :

— Ne parle plus de cela, chère maman, je t'en supplie... c'était bon autrefois, lorsque j'étais gamin, maintenant je suis raisonnable.

Le voyant plus triste, Rosalie n'osa pas insister; mais elle secoua la tête et ne le crut pas.

Intrigué à son tour, le père, un soir, le questionna en tapant gaillardement sur ses épaules meurtries. Cela fit si mal à Zéphyrin qu'il dut faire un grand effort pour ne pas laisser échapper une exclamation de souffrance.

— Eh bien, mon gars, — dit le vigneron d'un ton de belle humeur, — me semble que ta bosse a disparu. La femme m'a appris que maintenant tu étais raisonnable et que tu consentais à cheminer sur la terre à la façon de tout le monde. Bon ça, très bon, garçon! Vois-tu, je me suis toujours douté que ton infirmité passerait avec l'âge, et que sur tes vingt-cinq ans on ferait de toi un homme semblable aux autres.

— Alors, soyez heureux! — dit Zéphyrin, contenant à peine l'explosion de regrets qui faisait trembler sa voix dans sa gorge sèche. — Je suis bien devenu un homme pareil aux autres. Vous n'aurez plus besoin de reprendre vos ciseaux pour la petite opération bi-mensuelle d'autrefois. A Paris, sans ciseaux, quelqu'un s'en est chargé, et, ma foi! s'en est mieux acquitté que vous-même, mon père; car, depuis ce temps, mes plumes n'ont pas repoussé... elles ne repousseront plus!

Baudru fut si content qu'il pensa à fêter l'événement en dégustant au dessert une bouteille de vin vieux. Au moment de trinquer, Zéphyrin fut saisi d'une telle émotion qu'il ne put supporter la joie du vigneron. Il sortit de la maison, gagna la campagne et, voulant étouffer, dans un excès de fatigue, l'obsession de ses regrets, il monta le sentier sinueux de la colline et s'enfonça au plus épais des bois.

## XV

La nuit vint avant qu'il eût songé à retrouver sa route. Perdu, il erra alors sous la haute futaie. Après avoir marché longtemps, une lueur d'argent parut au travers des branches. Il redoubla le pas et, au bout de quelques minutes, tout frissonnant, il se trouva dans la clairière aimée où, sur l'étang endormi, la lune promenait, parmi les nénuphars et les roseaux, le reflet de son front pâle.

Sa première pensée fut de fuir ce site délicieux qui avivait toute son amertume. Puis cela lui parut un acte ingrat et lâche. Il s'avança donc et s'assit au bord de l'onde. Là, les souvenances de ses essors magiques, des envolées joyeuses de son enfance de lutin, traversées par la conscience subite de son impuissance et de sa déchéance, lui mirent aux cils des larmes trop longtemps comprimées. Il ne voulait plus regarder cet étang, qu'autrefois il frôlait ou ridait de la pointe de ses ailes, ni les belles fleurs jaunes des glaïeuls d'eau qu'il chiffonnait dans son vol capricieux, ni la cime houleuse des acacias, où il allait taquiner les colombes dans leurs nids. Il refusait aussi de voir cette lune pâle dont la souriante sérénité contrastait violemment avec toutes ses angoisses. Il cacha son visage éploré dans ses mains.

— Quel chagrin vous accable? — demanda une voix de compassion.

Il tressaillit et se retourna, si bouleversé par la douceur de ces paroles, dans le silence de cette nuit enchantée, qu'il n'eût pas été autrement surpris de voir surgir des roseaux quelque fée lumineuse. Tout de suite il s'aperçut que ce n'était pas une fée, mais il n'en éprouva aucune déception, tant la silhouette légère de la femme penchée était svelte et gracieuse. Elle s'assit auprès de lui et, comme appelé par une muette incantation, le clair de lune baigna son suave visage. Elle enveloppa le jeune homme d'un regard d'intérêt si droit et si sincère qu'il sentit soudain toute impossibilité de lui cacher sa peine.

— Hélas! oui, j'ai beaucoup de chagrin, — soupira-t-il, surpris en même temps du soulagement qu'il trouvait à l'avouer. — Et, si indignes d'un homme que vous jugiez les larmes, ah! vous m'excuseriez sûrement de pleurer, si vous pouviez savoir ce que je pleure!

Il se tut. Songeuse, n'osant le froisser ni troubler sa douleur par quelque question intempestive, elle suivit sur l'étang les danses des lucioles dont la lune argentait les spirales éphémères. La crainte de lui avoir paru indiscrète ou hardie rouvrit ses lèvres fines.

— Mon père et moi, nous habitons le village depuis huit mois, — dit-elle, — et notre demeure est voisine de la vôtre. Durant les soirs d'hiver, quand on se réunit pour la veillée commune, votre mère, à mi-voix, m'a souvent parlé de vous, de vos succès de Paris. Depuis votre retour, souvent aussi, de ma fenêtre, je vous ai vu passer si triste

et si lassé que j'en étais émue... Voilà comment je vous connais un peu sans que vous me connaissiez.

Il ne se souvenait pas de l'avoir jamais vue et il s'en confessa.

— Ce n'est qu'après la mort de ma mère, — ajouta-t-elle, — que nous sommes venus nous installer dans ce pays, et cela au moment même où vous le quittiez pour retourner à la ville. Mon père, âgé et las, a besoin de repos. Nos ressources insuffisantes pour l'existence coûteuse de Paris, nous permettent ici de vivre modestement, en toute indépendance.

Elle s'arrêta confuse d'en dire tant. Ce fut Zéphyrin qui reprit :

— Comment vous trouvez-vous ce soir, dans ce bois, toute seule ? Vous n'avez donc pas peur ?

Elle se mit à rire :

— Peur de quoi ? Votre rencontre est ma première rencontre. J'adore cette clairière, j'y viens presque chaque jour, et, la chaleur de l'après-midi étant trop forte, j'attends le soir pour m'y promener à l'aise. Votre venue m'a surprise assise à la lisière du bois. Je me levais pour partir quand vos gémissements m'ont attirée vers vous... J'ai cru que vous étiez blessé.

— Je le suis en effet, — dit Zéphyrin d'un ton triste, — mais je suis blessé à l'âme et personne ne peut rien à ces blessures-là.

Elle se leva, si frêle et si jolie en sa robe couleur de crépuscule, et il y avait en ses paroles, en son sourire, en toutes ses attitudes, tant de grâces simples et pénétrantes, que le jeune homme en fut touché. Il lui sembla qu'elle partie le site deviendrait morne. Il voulut donc se lever à son tour et promptement. Il ne prit pas le temps d'écarter l'arbrisseau qui lui frôlait la nuque. Sa veste s'y accrocha et, si légèrement que les menues branches lui effleurassent l'épaule, il ne put retenir un petit cri de douleur et retomba sur l'herbe.

— Vous voyez bien, — fit-elle vivement, — vous voyez bien que vous souffrez ! Où vous êtes-vous fait mal ?

Il avoua, la tête basse :

— Ce sont deux plaies que j'ai là, sur le dos, et depuis quelque temps elles ne se ferment pas. Le moindre contact me cause une souffrance aiguë. C'est à peu près passé maintenant... partons ensemble.

Mais sa pâleur persistante inquiéta la jeune fille et, comme elle s'inclinait de nouveau vers lui, Zéphyrin cacha son cou de ses deux mains frémissantes, exclamant avec terreur :

— Oh ! ne regardez pas... ne regardez pas : mes plaies sont trop horribles... elles vous répugneraient.

Elle fut surprise de ce geste terrifié, et sa voix s'accentua d'un reproche profond :

— Si je vous peux soulager, ma répugnance n'importe guère !

— Non, non, — s'écria le jeune homme, — je préfère souffrir que d'être à vos yeux un objet de honte et de pitié ! C'est assez de me faire pitié et honte à moi-même.

Ces paroles étrangement violentes redoublaient l'étonnement de la jeune demoiselle. Elle recula d'abord, craignant de l'irriter en insistant davantage. Toutefois l'idée de ces blessures horribles et mystérieuses l'obsédait malgré elle et elle questionna :

— Votre bonne mère, au moins, connaît-elle votre souffrance ? Vous laissez-vous soigner par elle ?

— Ah ! je n'ai que trop inquiété ma pauvre mère ! Et puisque, de ce mal, je ne guérirai jamais, qu'elle l'ignore tout au moins et que j'en meure au plus tôt !

— Mais c'est fou ! — s'écria la jeune fille avec une énergie qui troubla Zéphyrin. — C'est sacrilège de se laisser abîmer la chair, le sang, sans rien tenter. Ce que vous n'osez apprendre à votre mère, ce soir même elle le saura par moi !

— Vous ne ferez pas cela ! — répliqua Zéphyrin avec emportement. — Vous n'êtes pas maîtresse d'un secret que le hasard vous livre.

Et, voyant que sa colère ne l'intimidait pas et qu'elle s'entêtait dans sa résolution, il implora :

— Je vous en prie, ne dites rien... si ma mère savait, elle aurait trop de peine !

— Eh bien ! montrez-moi vos blessures. Je vous panserai moi-même... et je ne dirai rien.

Le jeune homme hésita encore. Cependant elle le suppliait de ses grands yeux gris si pleins d'émotion qu'il céda brusquement. Il enleva son veston, dégagea sa nuque de son col et resta, la tête toujours basse, muet et résigné, attendant le cri d'horreur répulsive. Elle s'était mise à genoux près de lui et, d'une main très adroite, sans fausse pruderie, elle abaissait la chemise jusqu'aux épaules.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! — s'écria-t-elle, d'une voix désolée, — dans quel état vous êtes : c'est affreux !

Et Zéphyrin sentit de petites gouttelettes fraîches tomber, ainsi qu'un baume d'ineffable apaisement, sur les deux déchirures de sa chair ulcérée, assoiffée et fiévreuse. Il en frémit d'un infini bien-être, le cœur tout à coup attendri, pénétré miraculeusement, rouvert aux confidences. Il murmura :

— Vous pleurez... vous pleurez de pitié sur ma misère ! Ah ! que, dans mon orgueil, j'avais tort de la craindre, cette pitié de femme... vos larmes sur ma blessure sont plus douces mille fois qu'une rosée du ciel !

Puis il eut un mouvement pour rejeter sa chemise sur son cou :

— Mais ces hideurs d'une chair lacérée doivent désoler vos regards... cachez vite cela et n'en reparlons jamais.

De ses doigts fermes, quoique légers, elle maintenait les épaules du poète à découvert :

— Laissez... laissez-moi faire. J'ai un mouchoir

tout blanc... Je vais le tremper dans l'eau fraîche de l'étang et laver les blessures... cela vous soulagera...

Cette idée de fraîcheur sur la brûlure ardente de sa peau maintint Zéphyrin docilement courbé. Après ce premier et si profond allégement de souffrance, il n'avait plus la force de refuser. Elle s'inclina vers la rive, mouilla soigneusement la toile fine et revint hâtivement. Elle lui tamponna le dos, écarta les caillots de sang figé, enleva les barbes de plumes, toutes les petites impuretés laissées dans la chair vive. Puis elle retrempa le mouchoir dans l'étang à cinq ou six reprises.

D'abord le souffle de Zéphyrin s'oppressa sous le froid, puis devint régulier, puis s'exhala en un grand soupir de délivrance :

— Que cela fait de bien!... oh! que cela fait de bien!

Elle sourit, attentive à ses soins.

— Le curieux, — remarqua-t-elle, — c'est que les plaies sont pareilles, deux fentes sanguinolentes... et la chair, tout autour, est prodigieusement enflée.

— L'enflure, ce n'est rien, — dit le jeune homme ranimé. — J'ai toujours eu dans le dos ces deux bourrelets de chair.

— Oh! que cela est curieux!

Cette exclamation le ramena à une stricte prudence, arrêta subitement l'élan de sa confidence. Elle trempa son mouchoir une dernière fois, l'étala tout entier sur le dos de Zéphyrin et lui dit :

— Gardez ce pansement. Boutonnez votre gilet et votre veste par-dessus... cela tiendra la peau fraîche.

Très adroitement, toujours sans fausse pudeur, elle l'aida à boutonner son col. Une fois qu'il fut debout, il se sentit plus dispos et plus gai qu'il ne l'avait été depuis quelques semaines. Il voulait la remercier et ne trouvait pas de mots expressifs. Leurs yeux se rencontrèrent et cela valut mieux que tout ce qu'ils se seraient dit.

Ils partirent ensemble. Sous la haute futaie, jusqu'à la petite sente, Zéphyrin marcha devant, écartant les branches basses qui pouvaient égratigner le visage de sa compagne. Une fois dans le chemin, ils marchèrent côte à côte et causèrent librement. Elle demanda encore qui l'avait pu blesser d'une façon si cruelle. Il détourna l'embarrassante question, affectant un ton de plaisanterie :

— Je n'ai reçu ces vilaines estafilades en plein dos ni dans un duel, ni sur le champ de bataille, faites-moi l'honneur de le croire. Si je ne suis pas autrement explicite, ne prenez pas ma discrétion pour une méfiance, mais c'est que l'aventure n'est pas digne d'être sue...

Il prononça ces derniers mots sérieusement et elle-même, devenue pensive, n'insista pas. La conversation prit un tout autre cours :

— Comment vous appelez-vous?

— Blanche-Marie... oh! vous, ne dites pas votre nom... je le sais : il est célèbre!

— Célèbre?

— Certainement, je l'ai vu cité dans les journaux... et votre mère m'a prêté votre livre : *Les Chansons du ciel*. C'est ravissant!

Un poète parle toujours volontiers de ses vers. La descente vers la plaine leur parut aisée et brève. Aux premières maisons du village ils se séparèrent :

— Quand vous reverrai-je? — demanda Zéphyrin.

— Mais demain, — dit la jeune fille. — A la même heure et à la même clairière. Il le faut bien d'ailleurs. Qui vous soignerait?

Et, gardant le petit mouchoir fin sur sa blessure, le jeune homme rentra chez lui, soupa de bel appétit, dormit délicieusement.

## XVI

Zéphyrin ne vivait que pour cette rencontre quotidienne. C'était le plus souvent à la clairière, d'autres fois près de fontaines plus proches. D'abord Blanche-Marie apporta des bandes et des petites fioles, mais le traitement dura moins de quinze jours, et tout ce petit attirail finit par servir bien plutôt de contenance et de prétexte que de véritable remède. Les plaies se cicatrisaient. Une seule chose inquiétait encore la jeune fille : l'enflure, qui ne diminuait pas. Mais cela ne semblait pas tourmenter Zéphyrin. Elle touchait la peau sans qu'il criât et, un jour, même, par curiosité, oubliant sa réserve coutumière, elle promena ses doigts sur les deux ourlets de chair. Il éclata de rire :

— Ne me chatouillez pas, cela n'est pas de jeu!

Elle rougit beaucoup de sa hardiesse familière, sans la regretter néanmoins puisqu'elle s'en trouvait rassurée sur le malade.

Ce malade continuait à manger et à boire comme Baudru lui-même et insensiblement la gaieté lui revenait. Il s'assombrissait seulement quand Blanche-Marie l'entretenait de ses *Chansons du ciel*, le traitant de paresseux, le poussant à profiter de ses loisirs et du calme des champs pour préparer un second recueil de vers.

— Je n'ai plus d'inspiration! — soupirait-il.

— Et pourquoi? Que vous manque-t-il donc?

— Ce qui me manque!... Ah! ce qui me manque!...

Il répétait la question sans y répondre jamais que par des soupirs de plus en plus profonds.

Ensuite il demeurait très triste, les yeux fixés au loin, toute la face pâlie à l'évocation des splendeurs inaccessibles. Et Blanche-Marie se sentait coupable d'avoir parlé.

Les Baudru et le père de la jeune fille voisinaient. Les jeunes gens, outre le rendez-vous fixe, avaient chaque jour maintes occasions de se voir et de causer. On ne les surveillait pas, trouvant leur intimité simple et toute naturelle. Aussi Blanche-Marie, qui n'avait accepté les rendez-vous que dans l'intérêt de sa cure, sentit toute l'inutilité

de ces entrevues secrètes. Certaine à présent de la guérison du malade, elle dit au jeune homme qu'elle ne viendrait plus le soir, à la clairière, non plus qu'aux fontaines plus proches.

Zéphyrin demeurant atterré d'une telle résolution, elle expliqua franchement :

— Réellement vous n'avez plus besoin de mes soins... Les plaies sont tout à fait cicatrisées. Et alors, à quoi bon courir ensemble et la plaine et les bois, au risque de faire jaser, quand nous pouvons nous voir toute la journée, tout à l'aise, soit chez vous, soit chez moi.

— Tout à l'aise ! — objecta Zéphyrin. — Pour moi, je vous avoue qu'un tiers, quel qu'il soit, me gêne! je ne me sens heureux que tout seul avec vous. Et, puisque vous avez osé venir en cachette quand vous me connaissiez peu, comment hésitez-vous maintenant que vous me connaissez beaucoup. Avez-vous moins confiance en moi aujourd'hui qu'autrefois?

— Autrefois, — dit-elle, — mon rôle d'infirmière sauvegardait les apparences. Je ne jurerais pas que mon titre d'amie soit une égale sauvegarde.

Zéphyrin, la jugeant résolue, prit un détour :

— Vous vous illusionnez grandement, si vous me croyez guéri : je souffre encore et souvent; les enflures de mon dos sont plus larges que jamais.

— Cependant, l'autre jour, vous avez ri quand j'appuyais si fort!

— J'ai eu le courage de rire pour donner le change à votre inquiétude, mais je vous répète que les deux boursouflures m'élancent douloureusement... touchez-y seulement?

Elle était d'autant moins persuadée qu'il avait de la peine à garder son sérieux. Par complaisance, pourtant, elle appuya le doigt par-dessus le veston légèrement, légèrement. Zéphyrin aussitôt poussa le hurlement le plus probant. Il se retourna et, sans aucune pâleur apparente, sans que sa voix trahît la moindre défaillance, il conclut victorieusement :

— Hein? qu'est-ce que je vous disais... doutez-vous maintenant?

Elle doutait de plus en plus; mais, soit que la rencontre ne lui fût pas désagréable, soit afin de ne pas causer de chagrin à son ami, elle promit de revenir encore deux ou trois fois.

— C'est convenu! — fit Zéphyrin, narquois. — Venez jusqu'à ce que ce soit tout à fait désenflé.

Et les bourrelets ne désenflèrent pas. Le jeune homme avait l'aplomb de s'en étonner en même temps qu'elle. Il criait dès qu'elle l'effleurait et se laissait patiemment enduire le dos de baumes et de pommades inefficaces pour cette belle raison que les blessures étaient entièrement guéries. A la fin notre poète fut pris à ses propres malices.

Assis sur l'herbe il avait selon son habitude dégagé sa nuque de son col et Blanche-Marie se penchait vers lui, ses fioles à la main, quand elle eut un cri de surprise :

— Voici une chose curieuse!

— Quoi donc?

— Je croyais d'abord... mais non... si... attendez!

Il sentit les doigts légers de son amie se poser sur sa peau et, tout à coup, une petite douleur d'arrachement lui fit pousser un cri :

— Aïe! aïe! vous me faites mal...

— Ce n'est rien qu'un brin de duvet, une toute petite plume, collée là on ne sait pas comment. J'ai voulu l'enlever, mais elle tenait ferme, elle était comme entrée dans la chair... j'ai dû tirer plus fort.

Zéphyrin se retourna fébrilement.

— Vrai?... bien vrai?... un brin de duvet?

— Voyez!

Et elle lui tendait une jolie petite plume blanche, teintée d'un peu de sang.

Le visage du jeune homme trahit une émotion extraordinaire et, d'un ton de regret profond, il lui reprocha :

— Oh! vilaine, pourquoi l'avez-vous arrachée?

Elle fut surprise du blâme.

— Comment... pourquoi? Fallait-il la laisser pénétrer dans votre chair... rouvrir la plaie, l'envenimer?

— Bast! — fit Zéphyrin avec un accent d'insouciance joyeuse, en reboutonnant prudemment son col et renouant sa cravate. — Cela n'aurait rien envenimé du tout.

— Je n'ai pas fini le pansement, — observa-t-elle.

Lui, la mine radieuse, répliqua gouailleusement :

— Laissez donc, laissez donc ; cette fois, je suis bien guéri!

N'y tenant plus, il fit quelques pirouettes sur l'herbe, très légèrement.

Elle le regarda, suffoquée d'étonnement :

— Voulez-vous, oui ou non, que je vous soigne sérieusement?

— Merci!... Vous m'avez fait bien trop mal ce matin.

— Vous auriez peut-être préféré garder cette plume dans la peau?

— Oh! très certainement!

Ne le comprenant plus, elle se fâcha :

— Vous êtes un ingrat... quand je ne voulais plus venir, vous m'avez suppliée... et maintenant vous refusez mes soins?

Il n'était aucunement sensible à ces reproches, l'esprit ailleurs, le nez en l'air, regardant avec d'imperceptibles frémissements des vols de ramiers blancs qui passaient dans le ciel bleu.

— Oh! les coquins! les coquins! Sont-ils assez heureux!

Elle rangeait ses fioles nerveusement, froissée et muette. Lui, suivit les ramiers jusqu'à ce que leur blancheur se fût éteinte dans les profondeurs bleues. Puis il se remit à gambader dans l'herbe, l'interpellant :

— Regardez... Est-ce qu'en sautant, je m'élève haut, très haut, plus haut que n'importe quel autre?

Elle eut un haussement d'épaules :

— Qu'avez-vous, ce matin, devenez-vous fou?

Et, ses fioles en ordre, sa boîte refermée, sans trop de rancune, elle lui tira sa révérence :

— Monsieur Zéphyrin, j'ai bien l'honneur...

— Non! non! Ne partez pas, — fit-il, tout désolé. — Rien ne vous presse...

— Ma foi, je ne vois pas trop ce qu'il me reste à faire ici... à moins de mesurer la hauteur de vos bonds?

Et elle s'esquiva prestement.

Zéphyrin demeura seul. Dans l'émoi de pensées tumultueuses, il s'étala sur l'herbe drue et, la tête dans ses mains, écoutant les battements précipités de son cœur, il se ressassait :

— Oh! si c'était possible!... Si mes ailes pouvaient repousser!... Quelle joie!

Il la tenait dans ses doigts, près de ses lèvres, la plume minuscule que Blanche-Marie lui avait arrachée. Le frêle tuyau, encore teinté de son sang, était donc sûrement sorti de sa chair! Ah! pourquoi, si celle-ci renaissait, n'en renaîtrait-il pas d'autres? Oui, ses ailes, ses pauvres ailes adorées dont il désespérait, ses ailes repoussaient!

Il se répétait sans cesse ces mots, il s'en grisait. Ses ailes repoussaient... il le sentait aux chatouillements taquins de sa peau, au trouble délicieux de tout son être, à la sève de vie qui lui gonflait le cœur, à la légèreté divine de toute sa chair et aussi à ses pensées plus belles, à son imagination plus libre, ravivée, lumineuse. En même temps que les radieux voyages et les beaux songes d'or du passé le hantaient, qu'il frissonnait de la caresse des moindres brises, une gratitude, une tendresse plus forte, plus réfléchie, lui venaient pour cette douce jeune fille dont les larmes de pitié avaient versé sur sa blessure les premières gouttes d'un baume guérisseur. Et, pour elle, il démêlait, au travers de ses joies, une affection très douce et très profonde, sans impatience fiévreuse, car il sentait que Blanche-Marie était à lui, que nul autre que lui ne la posséderait jamais. C'était un délicieux apaisement de cœur que ne troublaient ni l'évocation de Friolette, ni celle de la comtesse, — deux images déjà lointaines, confuses, embrumées...

Oui, sans elle, les blessures se seraient ulcérées, gangrenées peut-être. Et, pénétré de gratitude, de ses lèvres il soufflait machinalement sur la petite plume blanche qu'on venait de lui arracher, et la petite plume, sous son haleine, se débattait, se tordait, agitait ses mille bras si souples comme pour lui échapper et prendre son essor vers les cieux printaniers. Alors Zéphyrin ouvrit les doigts et la lâcha... elle plana d'abord au-dessus de son nez, indécise, flottante; puis il souffla avec plus de force et elle s'enleva enfin. Calmées, ses mille petites barbes remuaient encore, mais doucement, ramant l'air, non dans les contorsions forcées de tout à l'heure, mais lentement, joliment, dans un vague bercement de cadence voluptueuse. Elle monta, monta toute blanche, toute petite, et, devenue imperceptible, elle se perdit dans l'espace...

Alors Zéphyrin se redressa, ranimé, enivré d'un grand espoir, comme s'il eût pu déjà s'élancer et rattraper la petite plume là-haut.

## XVII

Quelques jours après, dans le potager, Baudru, entre deux coups de binette, à brûle-pourpoint, dit à son fils :

— A quand la noce, garçon?

Zéphyrin fut réellement surpris.

Le vigneron reprit, avec une nuance de jactance :

— C'est que la petite demoiselle en tient pour toi, mon fieu; son père lui-même l'a remarqué et il est venu me trouver ce matin. On a parlé de ça sans en avoir trop l'air et, ma foi, pour peu que ça te convienne, l'affaire est dans le sac.

Zéphyrin demeurait silencieux.

— Autrefois j'aurais compris ton embarras, — reprit Baudru, — mais maintenant que tu es guéri et que tu as le dos proprement raboté, je ne vois pas ce qui t'empêche de dire oui?

Zéphyrin regardait la terre, la tête basse, sa belle joie envolée aux paroles de son père. Il sentait tous ses doutes, toutes ses défiances de lui, toutes ses craintes renaître. Une humiliation de son infirmité le rendait muet, car devant le vigneron, devant ce paysan aux préjugés tenaces, il avait conscience que c'était bien une infirmité... et pourtant, ah! pourtant!...

Baudru s'impatienta :

— La petite ne te plaît plus?

— Ah! père, comment pouvez-vous imaginer qu'elle ne me plaise plus? C'est, au contraire, moi qui crains de ne pas lui plaire.

— Cette sottise!... tu es le plus beau gars du village... tu me ressembles, d'abord!

Le jeune homme sourit, mais faiblement, car il se souvenait du rire humiliant de Friolette, de la répulsion de Yaniska. Si Blanche-Marie allait éprouver quelque chose de semblable?

— Qu'est-ce qu'il y a qui te gêne? — répétait Baudru.

Zéphyrin n'eut pas le courage d'avouer tout de suite la foncière raison de son hésitation. Il louvoya :

— Je n'ai pas de position fixe, mon père, et raisonnablement je ne puis encore me marier. Je ne suis déjà que depuis trop longtemps à votre charge. Vous imposer, par surcroît, la dépense d'un jeune ménage et d'une petite famille, ce serait abuser. Si vous avez pu, à force de travail, faire quelque économie, il est juste que vous en jouissiez par un peu de bien-être sur vos vieux jours. Je ne veux pas diminuer votre part d'aisance si consciencieusement acquise.

— Bah! — fit Baudru, — en mijotant la popote tous ensemble on s'en tirera : on vit de peu de chose à la campagne. D'ailleurs la demoiselle a une

dot, — pas bien grosse, — mais une dot tout de même.

— Non, mon père, je veux subvenir tout seul aux besoins de ma maison. C'est une satisfaction d'amour-propre que j'entends me donner. J'ai une idée, une idée qui pourra me mener à la fortune assez vite, j'espère. Dès que je serai tout à fait rétabli, je retournerai à Paris, je mettrai cette idée à exécution et, si la chance me sourit, je reviendrai ici parler mariage... il sera encore grand temps!

— Quelle idée as-tu donc, garçon?

— Cette idée est mon secret. Si je la divulguais avant de réussir, on la trouverait mauvaise. Quand j'aurai réussi, tout le monde applaudira.

— Garde donc ce fameux secret. En tout cas je ne vois pas ce qui pourrait t'empêcher de te fiancer tout au moins avec la petite demoiselle. Ça l'aiderait à supporter ton absence et nous serions plus sûrs de l'avoir sous la main quand tu en reviendras à tes projets de noces.

Zéphyrin soupira :

— Certainement, il me serait très doux, en vous quittant, d'emporter la promesse de Blanche-Marie; mais il m'en coûte énormément de lui parler de tout cela, car j'ai si peur d'une moquerie ou même d'un catégorique refus que, résolu cependant à la démarche, je la retarde autant que possible par crainte d'une déception.

— Par exemple! — s'exclama Baudru. — Et pourquoi pourrait-elle te refuser, saperlotte! Il y a donc quelque chose que tu me caches?

Zéphyrin comprit qu'il ne se débarrasserait de l'insistance de Baudru que par un aveu tout franc.

Il baissa de nouveau la tête, de nouveau regarda la terre et dit, non sans hésitation :

— Il y a... il y a que mes ailes repoussent!

— Nom de nom! — tonna le vigneron.

— C'est comme ça, — affirma Zéphyrin, redevenu tout à coup très ferme et très fier devant la colère injuste de Baudru. — Et j'en suis si heureux que, par aucun moyen et de la main d'aucun homme, fût-il mon père, je ne consentirai à ce qu'on me dépouille jamais de ces ailes nouvelles. Elles sont ma force et mon orgueil. J'ai connu l'angoisse épouvantable d'être, ainsi que vous autres, rivé au sol, de vivre dans la poussière et dans la boue, de ne pouvoir avancer lentement que par ce mouvement lourd, grotesque et fatigant des hommes et des bêtes. Et ce fut pour moi une telle souffrance de sentir ma pensée entravée par le poids de mon corps, un tel supplice de traîner partout cette chair de plomb rebelle aux élans de l'âme, une telle détresse d'être exilé des merveilles de mon ciel infini, que je préférerais la mort à cette dégradation!

Baudru en resta bouche bée, puis il se remit et une grande inquiétude lui rida le front :

— Puisque c'est comme ça, tu as raison, garçon, faut pas te marier.

— Eh! mais, — répliqua Zéphyrin, froissé d'une condamnation si péremptoire et piqué d'esprit de contradiction, — je ne vous ai pas dit que je ne me marierais pas. Il m'en coûte de parler fiançailles parce qu'il me faut avouer...

— N'avoue rien! Tu ne peux te fiancer sans dire la vérité, et cette vérité nous couvrirait de honte.

Les paroles de Baudru blessaient et butaient de plus en plus Zéphyrin dans l'entêtement contraire. Il s'emporta :

— Une honte? Pourquoi donc? Vous me donnez une envie folle d'éprouver Blanche-Marie et de connaître son opinion sur ce que vous appelez injustement ma honte.

— Ne fais pas cela : ce serait dangereux.

— En quoi? Je me confierai à Blanche-Marie seule; elle me fera le serment d'être discrète et, quelle que soit sa décision, elle gardera le secret.

— Tu vas faire une imprudence, garçon.

— Je n'y pensais pas, père ; c'est vous qui m'en avez donné l'idée.

Et ils se séparèrent mécontents l'un de l'autre.

Les semaines suivantes furent tristes. Rosalie fixait ses yeux inquiets tantôt sur son mari, tantôt sur son fils. Baudru boudait ; Zéphyrin était d'humeur changeante, parfois fou de joie sous la poussée vigoureuse de ses plumes, parfois mélancolique en évoquant le refus probable de Blanche-Marie. Il hésitait à lui parler et, retardant encore l'aveu, il fuyait la jeune fille, évitait les petits sentiers du bois où elle se promenait, la clairière, les fontaines où elle s'arrêtait.

Le vigneron suivait d'un regard soupçonneux l'allure de son fils, espérant encore que le gars avait menti et que ses ailes ne repoussaient pas. Le doute devint impossible : son dos s'arrondissait à vue d'œil. A chaque pas, on eut dit qu'un souffle d'air entrait sous son veston, soulevait le collet, et les phénomènes d'autrefois se reproduisaient. Courait-il? Ses pieds n'effleuraient plus le gravier. Sautait-il pour atteindre un objet haut placé? Il frôlait les poutres du plafond. C'était ridicule et dangereux. Baudru en arrivait à lui faire conseiller par Rosalie de reprendre ses habitudes d'escapades nocturnes, diversions sans lesquelles il finirait sûrement par se trahir et causer quelque esclandre.

Mais Zéphyrin poursuivait son idée. Quand il fut certain que ses ailes étaient devenues jolies, longues et fortes comme en leur plus beau temps, il retourna à la clairière vers le crépuscule. Blanche-Marie, — il s'y attendait bien, — était là, ainsi que la première fois, assise au bord du petit étang. Seulement, ce soir-là, c'était Blanche-Marie qui pleurait.

— Pourquoi pleurez-vous? — demanda-t-il.

Elle tressaillit et le regarda, bouleversée par cette voix qu'elle n'avait pas entendue depuis longtemps.

— Je pleure parce que j'ai de la peine.

— J'ai de la peine aussi, — dit le jeune homme en s'asseyant sur l'herbe, tout près d'elle.

Il lui prit la main.

— Peut-être avons-nous le même chagrin?

— Dites-le vôtre, nous verrons.

— J'aime une belle jeune fille et je crains que cette jeune fille n'ait pas d'amour pour moi.

Blanche-Marie ne dit pas que son chagrin était le même, mais ses beaux yeux l'avouèrent.

— Et pourquoi doutez-vous? — questionna-t-elle, toute consolée, après quelques secondes de silence où la lune, surgissant de la cime des acacias, vint mirer dans l'étang son front pâle. — Pourquoi ne seriez-vous pas aimé?

— Ah! Pourquoi? Pourquoi? — répéta Zéphyrin dolemment et en inclinant son visage, soit qu'il fût humilié, soit afin qu'elle remarquât l'accroissement de son infirmité, — comme eût dit le vigneron.

Elle eut un cri d'effroi :

— Qu'avez-vous là!... Vos blessures ont-elles pu, en si peu de temps, causer une telle enflure? Que ne reveniez-vous me trouver aux fontaines! Et moi qui ne me doutais de rien! Mon Dieu! Pourvu qu'il ne soit pas trop tard...

— C'est que, justement, il est trop tard. Les plaies ne se sont pas rouvertes et je ne souffre plus, mais me voici difforme, ainsi que je le redoutais : c'est bien pourquoi je doute que vous puissiez ressentir à présent une vraie tendresse pour moi.

— Je vous aime! — dit-elle vivement, en devenant toute rose de l'aveu spontané. — Je m'étais bien juré de ne jamais vous le dire la première, mais vous êtes malheureux, et, si peu que mes paroles vous puissent consoler, je les prononce du plus profond et du plus vrai de mon cœur.

Zéphyrin était trop tendrement ému pour lui répondre, et la lune, argentant les hautes herbes de la rive, se décida à descendre tout entière sur l'étang. Puis, bien à l'aise sur la surface de l'onde, elle se mit à voguer paisiblement, glissant entre les nénuphars et les glaïeuls, telle qu'une magique petite nacelle d'opale et de nacre.

Le jeune homme soupira :

— Ma bosse ne vous répugne pas trop, ma douce Blanche-Marie?

— Je vous aime, — sourit-elle, — et voici bien deux fois que je vous le dis... sans me l'entendre répéter. Il n'y a pas le plus faible écho dans cette clairière!

— C'est que votre aveu, ma douce amie, est, en effet, pour moi une consolation suprême, inespérée, où se ravive toute ma fierté virile, tandis que mes serments ne peuvent éveiller en vous que des pensées de pitié et de résignation. Et cependant, cette tendresse que vous m'offrez généreusement, je l'accepte, ô Blanche-Marie, et si le sentiment que vous éprouvez est fait de plus de bonté que de véritable amour, ma gratitude, à moi, égalera mon amour. Si, par votre époux, vous ne pouvez inspirer que compassion, je veux du moins que, par tout ce qui ne sera pas lui, vous fassiez envie à l'univers. Vous serez riche, ô ma belle fiancée. Étant sûr de votre cœur, je partirai confiant vers la ville et, pour peu que la Providence favorise mon projet, je reviendrai bientôt. Des liens indissolubles vous feront à jamais partager ma fortune.

Puis son exaltation sombra brusquement dans le souvenir subit des rires de Friolette et des terreurs de la comtesse. Il reprit d'un ton d'amertume :

— Mais mon imagination ne me leurre-t-elle pas? Et les paroles si bonnes que vous venez de me dire, ne sachant encore qu'à demi la vérité, n'allez-vous pas les reprendre quand vous la connaîtrez tout entière? O Blanche-Marie, supposez que ma difformité ne soit pas une bosse, mais quelque chose de pire, quelque chose de bizarre, d'extraordinaire et de monstrueux, — sa voix devenait de plus en plus tremblante : — une sorte d'anomalie qui m'oblige à vivre d'une façon étrange, inconnue aux autres hommes?

— Ne me tourmentez pas! — dit la jeune fille. — Je ne puis avoir par vous aucune déception puisque je connais votre cœur, et c'est uniquement à lui que je suis attachée. Puis, je lis bien dans vos yeux que cette étrangeté, dont vous tentez de m'effrayer, ne vous cause à vous-même aucune réelle frayeur, et alors pourquoi donc voulez-vous que je la redoute? D'ailleurs, laissez-moi voir cette blessure affreuse. Je l'ai guérie une fois, je la veux guérir encore.

Elle s'était agenouillée dans l'herbe et se penchait vers lui. D'un doigt frémissant, il retenait encore sa cravate et son col.

— Vous le voulez?

— Je le veux.

— Absolument?

— Absolument.

— Soit!

Il découvrit sa nuque et ses épaules. L'encolure s'élargit et, dès qu'il eut assez de jeu, il déploya d'un coup ses larges ailes blanches qui resplendirent dans la clarté lunaire.

— Ah! Dieu! quelle merveille! — s'exclama Blanche-Marie, à genoux, les mains jointes dans une ferveur d'extase. — N'est-ce pas un miracle? Est-ce que je ne rêve pas? Parlez-moi, Zéphyrin, est-ce bien vous? Hélas! ces ailes de lumière radieuse, ne vont elles pas s'évanouir pour jamais dans la brume du soir?

— Réellement, vous trouvez cela joli? — dit Zéphyrin, n'osant croire sincères ces cris d'admiration.

Il relevait lentement la tête dans un réveil de sa fierté et, son cœur, en même temps que ses ailes, battait éperdument d'une folle espérance. Il reprit, se penchant à son tour vers elle, très tendrement :

— Voilà cette difformité, Blanche-Marie : j'ai des ailes. Cela ne vous fait-il pas rire?... Ne jugez-vous pas cela ridicule et grotesque? Ne trouvez-vous pas que ce soit une honte pour un homme?

*(A suivre.)*




VII. — Zéphyrin Baudru, par Charles Foleÿ.

— Ne blasphémez pas, ô Zéphyrin! De ma vie, je n'ai vu chose aussi belle! Permettez-moi de toucher seulement ces plumes éblouissantes! Qu'elles sont douces et soyeuses, ô mon ami, que vous êtes heureux et quel orgueil vous doit griser d'avoir des ailes?

Puis, une ombre légère passant sur son front pur, Blanche ajouta le plus naïvement du monde :

— Est-ce que vous voulez bien m'aimer tout de même, Zéphyrin?

— Si je le veux? — fit-il, se redressant, aidant la jeune fille à se relever, et entourant sa taille de ses doigts caressants. — Si je le veux, ô chère âme! Mais n'est-ce pas par votre pitié sublime que cette plaie hideuse a pu se cicatriser, par vos soins délicats que mes ailes ont repoussé? Ces ailes sont à

vous, ma blanche fiancée : elles vous doivent de frissonner encore et de s'ouvrir à la brise : vos larmes furent leur baume de résurrection.

La jeune fille continuait de caresser les plumes de ses petits doigts câlins. Ses yeux demeuraient éblouis de leur blancheur. Dans une ivresse de songe, elle répétait :

— Oh! qu'elles sont légères! Oh! qu'elles sont délicieusement fines!

Une souvenance alarma Zéphyrin :

— Ne trouvez-vous pas qu'elles feraient, sur quelque étoffe mate, une belle garniture? Sur une tunique de gaze, par exemple?

Blanche-Marie ouvrit des yeux grands de surprise :

— Quelle idée saugrenue! Ce serait un sacrilège que de faire un tel usage d'un don si merveilleux!

Le jeune homme sourit et, l'attirant doucement vers lui, lui faisant de ses bras robustes une sorte de berceau souple, il lui demanda dans une humble prière :

— Est-ce que vous auriez peur de vous confier à moi? De vous laisser porter au-dessus de cet étang?

— Oh! non! non! Je n'aurais aucune peur! — fit-elle les prunelles remplies d'une lueur de désir. — Mais je vous fatiguerais, Zéphyrin. Volez seul. Vous admirer me sera une joie assez grande.

— Vous ne me fatiguerez pas. Mes ailes sont vigoureuses, toutes neuves, toutes jeunes, et ce me sera un immense plaisir que de vous emporter dans mon essor. Essayons, Blanche-Marie. Posez cette main autour de ma taille, l'autre sur mon épaule, puis abandonnez-vous au bercement de mon bras. Nous irons doucement pour commencer, mignonne; fermez vos jolis yeux si vous avez le vertige... Voici... nous quittons le sol... nous partons, nous volons. Que vous êtes légère! Nous frôlons les roseaux de la rive, nous planons à présent au-dessus de l'étang. Ne regardez pas l'eau, si cela vous étourdit. Comment vous trouvez-vous du voyage, ma Blanche?

— Ah! que c'est délicieux, — fit-elle dans un soupir de volupté profonde. — Je n'ai jamais éprouvé cette sensation divine qu'en mes rêves! Il semble que je sois bercée par la brise, que je vogue sur une mer impalpable et fluide. O mon ami, je voudrais ainsi mourir en plein ciel bleu, entre vos bras, contre votre cœur, sous vos yeux que j'adore, dans le battement parfumé et velouté de vos plumes!

— Ne dites-vous pas cela pour me faire plaisir, ô mon amie? Ne sentez-vous pas le moindre étourdissement?... Déjà nous effleurons la cime des acacias, nous entrons dans de plus larges effluves de printemps : ils nous soulèvent, ils nous entraînent en s'engouffrant dans mes ailes frémissantes... Il vaut peut-être mieux que nous redescendions et que je vous repose à terre. Cette première épreuve, Blanche, est suffisante : elle me rend bien heureux. Je ne veux pas abuser de votre confiante bravoure.

— Non, mon doux Zéphyrin, — soupira-t-elle encore, en lui caressant le cou de son bras satiné, et tendant son visage aux lèvres du jeune homme. — Si vous n'êtes pas las, n'ayez pas ce scrupule. Je n'ai pas peur, je me sais en sûreté dans vos bras vigoureux, mes regards sont ravis de tout ce que je vois. Les bois, les collines, les plaines s'embrument au-dessous de nous. Nous voguons dans un air d'enivrante pureté, sous les clartés d'argent de la lune sereine... Jamais je n'éprouvai ce que j'éprouve ce soir; jamais je n'ai respiré de senteurs plus vivifiantes; jamais je n'ai senti mon âme plus vibrante dans mon corps plus léger. Montons, montons plus haut, mon bien aimé... Montons encore, toujours dans l'espace enchanté... Vos désirs d'au delà éveillent mes désirs; la même aspiration, la même soif de sublime, m'exulte et me remplit de votre félicité. Ouvrez, ouvrez vos ailes aux effluves puissants. Tout mon être se plie au rythme de votre être, je vole ainsi que vous, Zéphyrin, je fuis la terre, j'oublie le passé, j'ignore le temps, je respire l'éternité, je frissonne avec vous le frisson de l'infini....

## XVIII

Assuré des sentiments de Blanche-Marie, Zéphyrin partit le cœur léger pour Paris. Il avait son idée pour faire fortune et, sans même se donner le temps de chercher un logement, il mit cette idée à exécution dès le saut du wagon.

Ce jour-là, le gros petit vieux M. Barnum, directeur du *Nouvel Hippodrome*, les deux mains derrière le dos, les reins calés sur la pomme de sa canne, suivait, sur la piste, la répétition des exercices équestres de Mlle Flora :

— Délicieuse, Flora, exquise, ma chère, divine...

Un écuyer, après lui avoir effleuré la manche pour attirer son attention, lui remit une carte :

— Zéphyrin Baudru, — lut le petit vieux M. Barnum dans un haussement d'épaules indifférent. — Connais pas, connais pas du tout... Et qu'est-ce qu'il veut, ce Zéphyrin Baudru?

Se retournant à demi, il avisa notre poète qui, assez intimidé, et une sorte de malle-valise à la main, attendait à l'écart, dans le couloir, au seuil des écuries, que M. le directeur lui fît signe d'approcher.

— Hé! Pst! là-bas!... le monsieur à la valise, approchez!

Zéphyrin, ayant salué, posa sa valise devant lui, demeura un peu rouge et contraint sous le regard clair et scrutateur du petit vieux qui demanda :

— Vous avez quelque chose à me dire, mon ami?

— Oui, monsieur, — fit notre jeune homme, en tâchant d'affermir sa voix. — Je voudrais faire partie de votre troupe...

M. Barnum l'examina, d'un coup d'œil expert, de la racine des cheveux à la pointe des souliers :

— Je regrette beaucoup, infiniment, mais mon

personnel est au grand complet. Même parmi les palefreniers, je n'ai pas d'emploi libre.

Cette fois Zéphyrin rougit jusqu'aux oreilles :

— Je ne sollicite pas un emploi dans le personnel, monsieur, je viens... je viens comme artiste!

— Vous montez à cheval?

— Non, monsieur.

— Seriez-vous acrobate?

— Non, monsieur.

— Marchez-vous sur les mains? Venez-vous du Pôle Nord? Jouez-vous du violon avec vos pieds? Etes-vous clown excentrique? Cycliste? Danseur de corde? Mime? Lutteur? Dompteur? Ventriloque? Jongleur? Escamoteur? Calculateur? Médium ou Pétomane?

— Rien de tout cela, monsieur.

— Pas nain, pas géant, pas nègre, pas prince dans la panne, pas même tzigane! — exclama le petit vieux dans un haussement d'épaules. — Alors que diable puis-je bien faire de vous?

— Monsieur, — reprit Zéphyrin avec une modestie confuse, — je n'ai pas de si hautes prétentions : je vole.

— Pouah! — éternua le directeur avec une moue de dédain. — Les Jeux Icariens? Plus de mode, fini, usé, suranné, vieux jeu, pompier! Désolé, à une autre fois, bonjour... la sortie est à gauche.

Et il tourna le dos :

— Brava, Flora, brava, ma chère... Bravissima!

Zéphyrin se sentit découragé. Il reprenait sa valise quand la pensée de Blanche-Marie, de Blanche-Marie qui attendait son retour avec tant de soupirs, lui redonna courage. Il se rapprocha de M. Barnum et, troublant sa contemplation extasiée devant M^lle^ Flora, il le tira de nouveau par la manche.

— Hé quoi? Encore vous? — grommela le petit homme.

Cette fois Zéphyrin s'efforça de payer d'aplomb et de prêter à sa voix une enflure de boniment :

— Oui, monsieur, encore moi! Il est impossible que vous me congédiiez sans avoir vu de quoi je suis capable. Je serai, sur votre programme, un numéro unique, le numéro à succès, le numéro de la fin! Je suis l'inventeur d'un truc nouveau, gracieux, extraordinaire, sensationnel! Mes exercices, — défi lancé à toutes les lois de la nature, — bouleversent les expériences conventionnelles de l'équilibre et de la pesanteur. La science en sera renversée de fond en comble, les foules pâmeront d'extase et, sur les ruines de toutes les religions, je surgirai vainqueur et Dieu par le miracle!

La voix de Zéphyrin s'échauffa, son visage s'anima, ses yeux brillèrent et parurent très beaux.

— Hé! mais, mais, — fit le directeur observant cette métamorphose avec un lapement satisfait, — voilà qui s'appelle parler. Que ne dégoisiez-vous ce boniment-là tout de suite! Où sont vos costumes, vos accessoires, vos appareils, vos ballons, vos piles, vos moteurs électriques ou vos spirales giratoires? Tout cela tiendrait-il en cette petite valise?

Zéphyrin fut sur le point d'avouer naïvement que, volant de lui-même, il n'avait aucun appareil savant et que sa valise contenait six ou sept chemises, un costume du dimanche et les gilets de flanelle brodés par la douce Rosalie; mais déjà la moue dédaigneuse de M. Barnum le ramena à une dissimulation prudente, en même temps que le regard curieux et intrigué du directeur lui donnait l'idée d'une belle et plaisante mystification. Il étendit donc solennellement le bras vers son petit bagage et dit, du ton le plus pompeux :

— Oui, monsieur, le secret qui va révolutionner l'Univers, et amener le Monde entier dans votre cirque, est là, dans cette petite caisse!

M. Barnum n'eut plus un regard pour M^lle^ Flora. Tel qu'un chat autour d'un piège clos où il flaire la souris encore vivante, il tournait autour de la valise. La voyant fermée, il posa familièrement sa main sur l'épaule de Zéphyrin :

— Vous allez me montrer ça, mon petit?

— Non, monsieur, — dit notre poète avec fermeté, — car c'est là une découverte que j'ai juré de ne révéler à personne au monde. Mais si vous avez un quart d'heure à me consacrer, je vous demanderai de me prêter une pièce fermant hermétiquement, où personne ne puisse me surprendre; je me revêtirai de mon appareil, et, le cirque évacué, sous le serment que vous me ferez de ne commettre aucune indiscrétion, je consentirai à faire devant vous — devant vous seul! — quelques menus exercices dont vous pâmerez d'admiration. Après quoi vous me prierez, à genoux et les mains ruisselantes d'or, de vous signer un engagement.

Zéphyrin, en lui-même, avait quelque peu honte de l'excès de son impudence et il la jugeait absolument invraisemblable. Mais, à sa grande surprise, tout ce mystère piqua au plus haut point le petit gros vieux Barnum. Et cet homme, d'abord si sceptique, si méfiant et si fin, mordit à cette grosse et vulgaire amorce avec une candeur de jeune goujon.

Il appela les écuyers du cirque :

— Vous, Gib, conduisez monsieur dans mon propre cabinet. Laissez-le s'y enfermer, donnez-lui tout ce dont il aura besoin et veillez à ce que personne ne le dérange. Vous, Charlie, faites évacuer bien soigneusement les couloirs, fermez toutes les portes, toutes les issues, et, une fois que je serai en séance avec monsieur, veillez à ce que personne au monde ne nous dérange.

Gib déchargea respectueusement le nouveau favori de sa valise et le guida avec un respect excessif à travers les couloirs du cirque. D'autres écuyers, de droite et de gauche, s'empressèrent d'exécuter les ordres du patron. Et, comme M^lle^ Flora s'attardait sur son cheval en des poses plastiques, M. Barnum l'apostropha vivement :

— En voilà assez, Flora, ma chère; nous les connaissons, vos attitudes... depuis trois ans vous envoyez au lustre des bécots aussi bêtes. Déblayez-moi la piste... et prestement!

Dix minutes après, au milieu du rond de sable,

dans le cirque absolument désert, Zéphyrin, couvert d'un manteau large, se trouva seul avec M. Barnum.

Il rejeta brusquement ce vêtement en arrière et apparut, nu jusqu'à la ceinture, les ailes toutes ouvertes, toutes droites, et d'un éclat de neige dans la clarté crépusculaire de l'immense salle vide.

— Pas mal, — dit le gros petit vieux Barnum, mettant son amour propre à ne pas paraître trop surpris.

— N'est-ce pas?

— Oui, compliments... l'appareil paraît se confondre très bien avec la peau : un œil moins exercé que le mien ne verrait pas la suture... Je vois, oh! je vois très bien le point où s'adapte la mécanique... et je devine le truc, — très ingénieux d'ailleurs! — Comprenez, je la connais dans les coins; mais tout autre que moi, même malin, à distance surtout, en donnerait sa langue au chat... parole! Les ailes sont jolies, bien en proportion, bien posées, bien attachées au torse qui, lui-même, est en forme, a du galbe. La tête plaira aux dames, seulement vous n'avez pas le sourire... souriez un peu?

Baudru ne sourit pas, il rit.

— Non, pas comme ça, je vous demande un sourire banal... plus banal encore... aussi banal que possible... non, vous n'y êtes pas : d'ailleurs, c'est accessoire; nous travaillerons le sourire plus tard. Vous ne semblez pas non plus assez trapu, les femmes aiment ça : on y remédiera. Les jambes sont encore un peu jeunes, un peu minces... mais élégantes : d'ailleurs le coton est fait pour les maillots. Le dessous y est. Reste à trouver le costume. J'y penserai. Maintenant, au principal : qu'est-ce que vous savez faire avec ces deux éventoirs-là?

— Mais, je vous l'ai dit, monsieur Barnum, je vole.

— Comment ça?

— Mais bonnement, simplement, comme on vole.

— Voyons.

Zéphyrin, s'enleva légèrement sous le nez de M. Barnum. Il esquissa dans l'air un facétieux entrechat; puis, souple, délié, plein de grâce et d'aisance, en se jouant, il s'élança et exécuta dans l'espace tous les tours, brasses, coupes, plongeons et cabrioles, que le plus expert nageur eût pu faire admirer dans une mer transparente.

Glorieux, avec la certitude d'avoir fasciné *le patron*, Zéphyrin revint doucement se placer devant lui. M. Barnum ne s'agenouilla pas et n'eut pas le moindre geste pour prendre fût-ce un seul louis dans son gousset et le déposer au pied de notre poète. Il se renversa, busqua son torse, se cala les reins sur la pomme de sa canne, et déclara, avec sa petite moue froide, importante et sceptique :

— C'est fort, très fort, excessivement fort, tous les petits exercices que vous venez de faire là... mais c'est trop fort, mon cher, eh! oui, beaucoup trop fort : ça n'emballera personne, oh! mais là, je vous le dis, ce qui s'appelle personne!

Ce fut bien le cas de dire que Zéphyrin en tomba de son haut. Il demanda d'un ton de déception profonde :

— Alors... vous ne voulez pas de moi?

— Je ne dis pas ça, je ne dis pas ça! — fit Barnum avec une grimace de côté destinée à remettre son ratelier en place. — N'allons pas d'un extrême à l'autre... Je ne vous ai pas dit qu'il n'y avait rien à faire avec votre truc. Je crois au contraire qu'à force de tâtonner, en cherchant, en étudiant, après cent expériences, j'arriverai à tirer parti de votre idée... et diable, ce ne sera pas une petite besogne! Mais tel que, présenté comme ça, le truc ne vaut pas un clou. Vous aurez un fiasco carabiné. D'abord, permettez-moi de vous le dire, mon cher garçon, mon âge et mon expérience m'y autorisent, vous ne savez rien, mais absolument rien, ce qui s'appelle rien!

— Cependant, — objecta Zéphyrin, froissé tout de même en son petit amour-propre, — il me semble que je vole sans plus de peine que n'importe quel oiseau, que je me meus dans l'air avec autant de facilité que les poissons dans l'eau et qu'enfin, à me voir, on jurerait que c'est la nature même!

— Je vous attendais là! — fit le petit vieux Barnum avec un imperturbable aplomb. — Oui, mon cher, on jurerait que c'est la nature même, et c'est en cela que votre invention ne vaut rien. Vous ne connaissez pas le public, mon pauvre petit; du moment que c'est aisé, simple, facile, du moment que ça a l'air de se faire tout seul, *naturellement*, du moment que c'est génial, ça ne l'intéresse plus! Ce que les gens admirent le plus, c'est l'effort, l'effort pénible, l'effort douloureux, l'effort même inutile. Si du premier coup c'est beau, si c'est parfait, comme il n'y a rien de beau et de parfait dans les hommes, ça leur sera étranger, ça ne leur fera pas d'effet, ils tourneront le dos. J'admets que votre idée soit sublime; comme ça, sans précaution, sans apprêt et tout d'un premier coup, ça dépassera leur compréhension; ils n'y verront que du feu et vous serez outrageusement sifflé!

Pénétré de ces grandes vérités, qui ne lui expliquaient que trop plusieurs phases de sa vie, Zéphyrin regardait M. Barnum avec consternation, les bras ballants, les ailes d'un flasque désespéré.

— Voyons, voyons, ne perdons pas courage... je vous engagerai tout de même... seulement, le premier mois, ce sera sans appointements.

— Et le second mois?

— Le second mois, vous aurez le double.

— Le double de rien, monsieur Barnum?

— Tenez, je serai large : mettons pour le second mois un demi-louis la soirée et l'autre demi-louis comme feu. Vous avez non pas tout à apprendre, mais tout à désapprendre... avec un peu de bonne volonté, nous en viendrons à bout. Je m'intéresse très réellement à vous, je crois que, servant aux gens votre truc à petites doses, par étapes graduelles, ils finiront par s'y faire... par l'accepter... et, si nous y mettons de la prudence, de la ténacité,

un peu d'habileté et beaucoup, énormément, de réclame, nous les amènerons peut-être jusqu'à cet enthousiasme qui remplirait nos caisses. Mais, crédié! mon enfant, quel assaisonnement d'habileté il faudra pour leur faire avaler une belle chose comme ça! Heureusement je suis là.

Il consulta sa montre.

— Ne gaspillons pas notre temps. J'ai encore une bonne demi-heure à vous consacrer... travaillons.

— Je ne demande pas mieux, — dit Zéphyrin dans un soupir de soulagement.

— Ça ne vous fatigue pas?

— Pas le moins du monde.

— Eh bien! recommençons : enlevez-vous... là, doucement, pas si vite... et d'abord vous monterez en vous aidant d'une corde.

— C'est bien inutile, monsieur. Pourquoi une corde?

— Parce que ça se fait toujours... tout le monde pour commencer se sert de la corde. Ça empêche le public d'être surpris; ça lui donne le temps de se préparer, de se dire : — « Tiens! tiens! tiens!... qu'est-ce qu'il va faire, celui-là? »

Ici M. Barnum s'interrompit et, levant le nez, cria sévèrement :

— Eh bien!... eh bien!... où allez-vous comme ça?... Vous voilà dans le lustre? Qu'est-ce que c'est que ces petites plaisanteries-là? Voulez-vous bien redescendre tout de suite et me recommencer ça!

Zéphyrin redescendit, puis recommença docilement.

— Très mal, — déclara M. Barnum.

— Comment cela?

— Très mal, parce que c'est trop bien. Si vous paraissez sûr de vous, comme ça, du premier coup, ça agacera le public; rassuré par votre confiance en vous-même, il n'aura plus peur, ne ressentira plus d'émotion, regardera autre chose. Saccadez-moi votre vol, là, c'est ça... paraissez hésiter à partir... bon, très bon! Beaucoup de gaucherie, aussi... volez bêtement comme tous ces bourgeois eux-mêmes voleraient si on leur collait des ailes à l'improviste. Là, ça y est, parfait : nous tenons un clou! Arrêtez-vous à la hauteur ordinaire du filet.

— Mais, vous ne mettrez pas de filet pour moi, monsieur Barnum?

— Si fait, mon bon ami, je mettrai un filet. Si nous supprimons le filet, les bonnes gens se figureront qu'il n'y a pas de danger.

— Mais, monsieur Barnum, il n'y a en effet aucun danger. Je suis si sûr de moi et de la perfection de mon appareil, que je ne tomberai jamais dans votre filet.

— Vous y tomberez de temps en temps, Baudru, pour me faire plaisir et afin de distraire le public.

— Je vous certifie, monsieur Barnum, que je ne cours aucun risque de me tuer.

— Tant pis, mon ami, tant pis pour nous! Ce sera un grand attrait de moins pour l'assistance et nous compromettrions grandement le succès de notre entreprise en ôtant aux spectateurs l'espoir de vous voir vous casser les reins un jour ou l'autre.

Zéphyrin, le laissant dégoiser, reprit ses divers exercices et les exécuta selon les indications données par le petit homme :

— Là, là... doucement, lentement donc! Nous mettrons tout là-haut des trapèzes, des barres fixes, des cerceaux, un tas de choses à franchir.

— Ça sera pour moi la chose la plus facile du monde.

— Soit, ami, mais ayez au moins l'air de faire une chose extrêmement difficile. Là, là, là, maintenant, vous volez presque mal... c'est très bien. Et jamais de grands coups d'aile, n'est-ce pas? Plus d'élans, plus d'essor! Ça gâterait tout. Ne sortons pas d'un terre-à-terre possible. Il ne serait pas mauvais, non plus, de temps à autre, de manquer vos battements, de rater totalement, de simuler l'effarement d'une chute... rien n'amuse tant les gens et par là vous gagnerez leur complète sympathie.

M. Barnum continua ainsi la leçon, réglant les divers tours de force de Zéphyrin; restreignant sa fougue, modérant son ardeur, ramenant peu à peu ses prodigieuses envolées à la mesure commune d'exercices acrobatiques. Et le jeune homme, attentif, ne regimbait aucunement.

M. Barnum tira enfin sa montre et déclara :

— L'heure est venue de nous quitter. S'il ne vous en coûte pas trop, mon jeune Icare, veuillez reprendre pied. Vous désapprenez beaucoup plus vite que je n'osais l'espérer. Je suis satisfait et je compte sur un gros succès. Revenez travailler demain avec moi. Dans une quinzaine, je crois que vous pourrez débuter. D'ici-là je vais imaginer un costume à sensation, étudier ce qui pourrait rendre vos exercices plus divers, plus originaux, et préparer aussi une publicité monstre.

Ils se séparèrent dans une cordiale poignée de mains, Barnum, beaucoup plus enthousiaste qu'il ne le laissait paraître, Zéphyrin fort content et le laissant bien voir.

## XIX

L'existence de notre poète, durant les deux semaines qui suivirent, fut une sorte de vertige. Le matin, après avoir écrit à Rosalie et à sa fiancée, il procédait à son installation dans un modeste logis, tout proche de l'hippodrome. Tout l'après-midi il répétait avec M. Barnum, et, le soir, il assistait à la représentation, pour se familiariser avec les habitudes d'un milieu tout nouveau.

Présenté à ses camarades, il se montra si simple et si bon enfant qu'il fut cordialement accueilli. Barnum commençait à remplir les journaux de réclames. Un Zéphyrin Baudru de demi-nudité rose dans un caleçon vert, avec des ailes blanches sur fond jaune, rouge et bleu, attirait, sur les murs, sur les kiosques, sur les voitures ambulantes, les

regards des passants. Dans le personnel de l'Hippodrome, de tels frais de publicité excitèrent la curiosité, mais non l'envie, tant les façons aimables du débutant séduisaient toute la troupe. Et du mystère même dont il entourait ses exercices, on ne s'étonnait pas, la chose étant très coutumière dans le monde des cirques : prestidigitateurs, Loïe-fullers, escamoteurs et autres ingénieux artistes ayant pour habitude de tenir secret le mécanisme de leurs inventions. Zéphyrin, dans sa loge frileusement capitonnée, hermétiquement close, avait donc toute liberté de s'habiller et de se déshabiller pour les répétitions sans être troublé par aucune indiscrétion.

Les trois ou quatre jours qui précédèrent ses débuts furent encore plus agités et plus fiévreux. Il lui fallut se servir des agrès inventés et disposés par Barnum, régler son vol selon des distances fixes, puis se servir de la corde pour monter, et enfin simuler des dégringolades vraisemblablement piteuses dans le filet. Ce fut le moins aisé et le plus désagréable. Cependant notre poète s'y prêta de son mieux. Après ces divers tours, Barnum avait hésité longtemps sur l'exercice final, le clou destiné à provoquer un tonnerre de bravos. Il fut enfin décidé que Zéphyrin, abandonnant tout trapèze et toute barre fixe, se jetterait dans l'espace les ailes repliées, puis, à la moitié de sa chute, ouvrant subitement ses ailes, il se soutiendrait, planerait quelques minutes dans l'air, avant de descendre dans le filet à petits battements précipités et haletants afin de bien indiquer qu'il accomplissait là une chose atrocement difficile.

Le tout ainsi arrêté, il lui fallut essayer son costume, apprendre à se maquiller et assouplir ses cheveux au coup de fer vainqueur.

A mesure que le début approchait, devant les exercices des camarades, Zéphyrin applaudissait plus chaudement, plus sincèrement, pris, à ce bruit de bravos de la foule, d'une émotion, d'une ivresse, d'une soif de succès.

Le grand soir, — un samedi, — arriva.

Ne figurant que dans la seconde partie du programme et vers la fin, Zéphyrin, son feutre rabattu sur les yeux, pour tuer le temps et calmer sa fièvre, observa sous le péristyle l'entrée du public. Ce spectacle, qui jusque-là l'avait laissé indifférent, lui faisait battre tumultueusement le cœur. Sur le visage des hommes en frac et des femmes en pelisses de fourrures ouvertes sur des clartés de soie et de dentelles, il cherchait à lire les impressions. Une petite crainte lui venait que la réclame n'eût pas fait son effet, que *les nouveaux jeux Icariens* n'eussent pas attiré une foule suffisante et qu'il eût à paraître devant une salle à demi vide. Les équipages avaient beau, portières claquantes, se succéder et vider sur les marches une foule pressée, il semblait à Zéphyrin que, par cette entrée, il ne viendrait jamais assez de gens pour remplir l'immensité du cirque. Et son imagination, errante, débridée, lui présentait tour à tour des agrès mal placés, entravant ses exercices, ou bien lui faisait pressentir une émotion qui paralyserait soudain ses battements d'ailes. Et il croyait entendre des rires, des huées, après lesquels, furieux, Barnum lui désignait la porte d'un geste raide. Et c'étaient alors la misère et la tristesse de rentrer la tête basse en son pauvre logis, l'humiliation de retourner au pays sans un sou, la douleur d'un bonheur forcément ajourné...

Pour échapper à ces visions sombres et décourageantes, il alla s'encogner à une des portes intérieures, jeta un regard sur la salle déjà illuminée, sur les gradins où s'entassait une foule bariolée et grouillante dont le caprice allait faire sa fortune ou sa ruine. Cette ruche immense mise en rumeur, l'averse dorée des lumières sur la piste fauve fraîchement ratissée, les miaulements aigus des chanterelles et les toux des cuivres qui préludaient, ces senteurs puissantes de litières proches et de femmes parfumées, lui serrèrent le cœur. Et, de nouveau, il eut la vision d'une chute effroyable, ridicule, où ses ailes, collées sur son dos, crispées de terreur, ne lui obéissaient plus. Un instant, l'illusion fut si forte qu'il perdit le souffle, pâlit comme s'il tombait réellement.

Quelqu'un le frôla, lui souffla à l'oreille :

— Salle épatante... Tout Paris... Douze mille de recettes!

Et, se retournant, Zéphyrin reconnut Barnum, un Barnum aux dents nacrées de neuf, aux favoris réargentés, aux prunelles retrempées de bleu, et faraud, le plastron en jabot, les reins cambrés sur la pomme de sa canne.

Voyant l'autre tout pâle, le directeur questionna, inquiet :

— Dites donc, vous n'allez pas me claquer dans la main... ce serait un sale coup! J'ai cent vingt-cinq mille francs de réclame à rattraper... Pas de ces gaffes-là, hein?

Et, l'entraînant brusquement :

— Faut prendre quelque chose, ami, un coktail... du kummel, et du raide, sacrédié!

Et Zéphyrin souriant, plus rose, remonté, Barnum s'inquiéta encore, répéta :

— Nom d'une pipe! ce qu'il vient de me ficher la frousse avec sa pâleur de papier mâché! Je compte sur vous, comprenez, je risque gros... pas de blague, pas de vapeurs... après, tant que vous voudrez!

Barnum ne quitta Baudru que dans sa loge capitonnée, bien chaude, après s'être assuré qu'il était tout à fait remis.

Zéphyrin, le verrou poussé sur le coiffeur qui venait de donner à ses moustaches et à sa mèche de front le fameux coup de fer, se fit avec soin la tête, puis s'habilla devant la grande glace allant du plancher au plafond. Son costume se composait d'un maillot de couleur chair, extrêmement collant, et d'une sorte de caleçon par-dessus lequel retombait une courte tunique qui lui donnait l'illusion d'être dans sa cabine et sur le point d'aller piquer

une tête dans la mer. Dans ce maillot, sur le dos, deux fentes étroites laissaient passer les ailes, entre deux bourrelets, bordés de laine épaisse, qui dissimulaient absolument aux regards la naissance des plumes sous sa chair. Une doublure de cuir, recouverte de ouate autour de ces fentes, donnait au toucher l'illusion d'une sorte de cuirasse attachée artificiellement. Cependant, ainsi, dans tout le développement de ses formes jeunes et élancées, en l'aisance où il se retrouvait de sa quasi-nudité, il se redressait plus souple et plus gracieux; ses ailes, d'une éblouissante blancheur de neige profonde, soit éployées, soit à demi fermées, suivaient symétriquement ses gestes, leur prêtaient une grâce, une expression, une harmonie intenses, faisaient de lui une sorte d'être de songe, d'enchantement et de féerie.

Habillé, Zéphyrin s'assit en un désœuvrement rythmé de longs bâillements. L'œil sur sa montre, il lui sembla que les minutes étaient des heures. Les rumeurs de la foule, le bruit des applaudissements, selon que pour les entrées ou les sorties des artistes on ouvrait ou refermait les longues portières de velours des coulisses, lui arrivaient par bouffées intermittentes, assourdis ou pareils au brisement lointain de vagues sur des galets. A une rumeur plus proche, au frôlement de la foule contre le mur de sa loge, il devina l'entr'acte. Puis les interminables silences reprirent, coupés de salves d'applaudissements. Enfin on frappa à sa porte... Barnum parut. Zéphyrin se leva en sursaut. Et alors, tout à coup, le jeune homme eut l'impression que le temps au contraire avait passé avec une effrayante rapidité.

— Bien, — fit Barnum en examinant l'ensemble du costume. — Bien... les jambes encore mieux que je ne croyais. N'oubliez pas de mettre votre mouchoir dans votre ceinture et de vous essuyer le front souvent : ça fait bien. N'oubliez pas non plus de sourire... ni de saluer... vous savez, un envoi de baiser légèrement esquissé. Solides les ailes, au moins?

Cette dernière inquiétude amusa Zéphyrin. Il raidit tous ses muscles et dit :

— Tâtez...

Sous les doigts de Barnum, l'aile résista, ne plia pas.

— Fameux! — fit le directeur rassuré. — Parole, si je n'avais pas un doigté d'extrême finesse, je ne sentirais pas la résistance du ressort... on croirait véritablement qu'il y a, sous ces plumes, du muscle, du nerf et du cartilage vrais! Entendez-vous la cloche d'avertissement, puis les cannes sur le plancher? C'est à vous, c'est votre tour. Les autres exercices n'ont pas eu le succès habituel : on ne pensait qu'à vous. Le public attend votre entrée déjà depuis cinq minutes. C'est juste ce qu'il faut pour que son impatience ne tourne pas au mécontentement. Allons, entrez, montrez vous... et du nerf, du nerf, nom d'une pipette!

Baudru, le cœur étreint d'une émotion si forte qu'il ne se rendait même plus compte de ses gestes, ne voyait plus, ne sentait plus, n'entendait plus. Et, la pensée flottant dans un brouillard de rêve, il gagna en quelques bonds la portière de velours encore fermée. Sur le signe de Barnum, les deux rideaux, anneaux grinçant sur la tringle, s'ouvrirent et Zéphyrin sauta légèrement dans l'arène. Il lui sembla se trouver jeté nu dans le vide d'un entonnoir immense, largement évasé, à la paroi remuante et noire de multitude, tandis qu'un jet de lumière électrique, tombant sur le sable et sur lui, l'éblouissait. Toutes les lorgnettes se braquèrent et il lui sembla, dans un frisson de petite mort, que ces milliers de doubles petits canons allaient le mitrailler en pleine poitrine. Heureusement les cuivres de l'orchestre se déchaînèrent en fanfares, rugirent terriblement. Ce lui fut un cordial énergique. Il salua de son mieux, quoique timidement encore; ses ailes, encore repliées sur ses épaules, ne soulignèrent pas son geste. Toutefois il eut de la grâce, et les formes de son corps, svelte et délié, moins dessinées que celles des acrobates coutumiers, charmèrent par ce qu'elles avaient encore de vague et souple jeunesse. Sa physionomie reflétait une vive émotion. Il parut joli garçon et il y eut un petit murmure approbateur qui l'aida à recouvrer la respiration.

Il prit la corde qu'un écuyer lui tendait et commença de grimper vers le filet à la force des bras, avec un effort réel et si visible que le public s'étonna quelque peu et en conçut, pour le restant des exercices, cette sorte d'inquiétude dont M. Barnum avait si justement escompté l'effet.

A hauteur du filet, Zéphyrin prit pied sur une petite plate-forme et, selon les sages conseils de son directeur, se frotta les semelles de colophane, assujettit sa ceinture, feignit de s'assurer de la solidité de son appareil. A cette hauteur, à travers les mailles étroites du filet, les détails individuels lui échappaient : le public, au-dessous, n'était plus qu'une masse confuse, sombre, embrumée, pareille aux remous d'une mer ou d'une forêt houleuses. Il en ressentit du calme. Sa pensée se recueillit une seconde en sa mère et sa fiancée : Rosalie, Blanche-Marie, les deux femmes qu'il aimait tendrement, l'une évoquant la douceur du passé, l'autre promettant les joies de l'avenir. Et, sa brève invocation faite, il eut un grand effort pour s'absorber dans la minute présente, pour ne plus penser qu'aux voltiges qu'on attendait de lui. Du vertige de songe où sa tête s'était d'abord perdue, il ne lui restait plus maintenant qu'une surexcitation cérébrale, une lucidité nerveuse et suraiguë où s'affinaient ses sens. Il perçut ainsi, presque instinctivement et miraculeusement, la seconde exacte où l'attente prolongée du public deviendrait dangereuse et, à cette minute-là, d'un seul coup, comme en un truc de féerie, il déploya soudain toute l'envergure blanche et radieuse de ses ailes palpitantes. Puis il abandonna la plate-forme et, dans une hésitation qu'un reste d'émotion faisait paraî-

tre plus vraie, il commença de s'enlever doucement, lentement, à la façon recommandée par l'adroit directeur. Il atteignit ainsi, presque péniblement, la première barre fixe, élevée d'une dizaine de mètres. Cela parut d'une telle force que des applaudissements unanimes éclatèrent. Alors il osa plus, quoique observant encore prudemment les conseils de Barnum. Des barres fixes aux trapèzes, il commença de jouer son jeu d'oiseau en cage, sautant d'un perchoir à un autre. Peu à peu il augmenta le saut d'une pirouette sur lui-même, puis d'une courbe dans l'espace; puis allongea sa volée, décrivit des trajectoires gracieuses, esquissa des dessins, sans s'oublier toutefois jusqu'à friser l'invraisemblable, si facile pour lui. Grisé de plus en plus de bravos, de rumeurs et d'ovations qui montaient pareilles à un bruit de marée, il s'assit sur la barre fixe et, se renversant soudain les ailes fermées, lâcha l'appui, se lança hardiment la tête la première dans le vide. A cette chute, il y eut un cri de terreur où la foule se dressa. Mais à quelques mètres au-dessus du filet, les ailes éployées subitement, toutes grandes, Zéphyrin s'arrêta en plein espace, plana prodigieusement, envoya avec une aisance charmante un ironique baiser, descendit lentement, en pirouettant sur lui-même et enfin prit pied sur la plate-forme le plus joliment du monde.

Alors, ayant joué sa partie, sans plus se rendre compte de rien, comme on sort d'un sommeil magnétique, il sauta sur le sable, et d'un bond il fut dans la coulisse dont on referma sur lui les portières de velours.

Barnum le reçut dans ses bras, le pressa contre sa poitrine, l'étouffa de son étreinte.

— Mon enfant... ah! mon fils!... mon fils chéri!... quel admirable spectacle!... quelle grâce d'attitudes!... quelle souplesse d'essor!... quelle gradation savante dans les effets!... Sublime, ami, tout bonnement sublime!

Zéphyrin, se rappelant que justement M. Barnum lui avait défendu d'être jamais sublime, demanda en une ingénuité de vrai campagnard :

— Est-ce que vous êtes vraiment content, monsieur Barnum? Est-ce que j'ai eu du succès tout de même?

— Comment! — s'exclama le petit vieux suffoqué de surprise. — Comment! vous me demandez si... Ah! mais il a tout simplement la candeur délicieuse et modeste du génie, cet enfant-là! Si je suis content, Baudru? Mais je pleure, je pleure de joie et d'attendrissement, mon ami! Si vous avez eu du succès? Mais vous n'entendez donc pas la foule qui trépigne, qui hurle, qui va tout défoncer si vous vous dérobez une seconde de plus à ses ovations.

Et Barnum le poussa vers les portières de velours qui se rouvrirent, découvrant un Zéphyrin Baudru tout rose, tout éperdu, tout vibrant de bonheur. Ce fut une ruée d'enthousiasme, un tonnerre d'applaudissements où les spectateurs, debout, criant jusqu'à extinction de voix, le rappelèrent six fois de suite. Quand Zéphyrin put enfin se retirer, Barnum, qui l'attendait, lui jeta lui-même son manteau sur les épaules avec une sollicitude paternelle, l'enveloppa, l'emmitouffla comme un objet fragile et précieux, — comme une *prima donna*.

— Six rappels! C'est sans aucun précédent au Nouvel Hippodrome! Dites-moi, petit Baudru de mon cœur, ne vous gênez pas : ma caisse vous est ouverte. Vous trouverez sous enveloppe un joli billet de mille sur la toilette de votre loge... et il y en aura d'autres après celui-là. Nous tenons un succès formidable. Aussi, je ne vous lâche pas. Je vous attends. Dès que vous serez habillé, nous irons...

— J'irai me coucher, monsieur Barnum, je suis brisé de fatigue et d'émotion.

— Du tout, vous viendrez souper avec moi. Et, pendant le souper, illico nous signerons un traité, un superbe traité... où je vous assure trente mille francs par an, plus les feux.

— Tout ce que vous voudrez, demain, mon cher directeur, mais ce soir...

— Il n'y a pas de mais. Je ne vous lâcherai pas que je n'aie le traité en poche. Je connais les confrères : ils se présenteraient chez vous cette nuit même, vous enlèveraient d'assaut dans votre lit.

Zéphyrin s'enferma dans sa loge, changea prestement de costume. Barnum monta la garde devant sa porte, le happa à la sortie, jetant déjà autour de lui des regards méfiants vers cinq ou six directeurs de cirque ou d'hippodrome qui, d'un peu loin, silhouettes inquiétantes, vaguaient dans l'ombre du couloir, guettaient furtivement l'apparition de Baudru. Et, voyant que le petit vieux directeur ne démordrait pas de son idée, pour en finir et avoir la liberté de dormir, Zéphyrin signa le traité, à trente mille francs par an, sur le montant d'un box de l'écurie.

## XX

Notre poète avait écrit à Rosalie, puis à sa fiancée, de longues lettres détaillées où il contait ses émotions de débutant, son triomphe et sa nouvelle fortune. Il demandait à tous les siens de venir le voir dans ses *exercices extraordinaires*. La visite de tous ceux qu'il aimait lui adoucirait l'attente, car le mariage ne pourrait avoir lieu que dans plusieurs mois, par suite du traité qui le retenait à Paris jusqu'à la fermeture de l'Hippodrome, fixée à l'automne.

Il n'eut pas de réponse aussi promptement qu'il l'aurait cru. Il ne s'en tourmenta pas trop : un pressentiment lui disait que ce silence cachait une bonne surprise.

*(A suivre.)*




D'ailleurs la vie agréable qu'il menait ne l'incitait pas aux inquiétudes. Riche tout à coup, il se faisait un petit intérieur agréable, plein de livres et d'objets aimés. Il vivait là, travaillant le matin ainsi qu'aux beaux jours de ses illusions d'étudiant. L'après-midi, il se promenait, flânait. Et sa fièvre apaisée ne le reprenait que le soir, dans l'atmosphère excitante du cirque.

Là, tout allait bien. Les prévisions de Barnum s'étaient réalisées. Chaque soir on faisait salle comble, on refusait du monde. Les recettes atteignaient le maximum. Les marchands de billets se livraient à des trafics de Bourse et les snobs se disputaient les coupons en fantastiques surenchères. Tout loué d'avance. On n'ouvrait plus les guichets. L'enthousiasme allait croissant.

Baudru, plus maître de lui maintenant, mesurait mieux ses élans, graduait plus adroitement ses effets et, consciencieux, ponctuel, ne se permettait aucune des fantaisies ou caprices d'un artiste en vedette. Il observait honnêtement les clauses de l'engagement, en remplissait les conditions avec

scrupule. On en avait vraiment pour son argent, et spectateurs, directeur, tout le monde était content.

Pourtant un soir, un seul soir, un événement imprévu pensa gâter la bonne impression du public.

Depuis peu, M. Barnum avait corsé l'affiche d'un clou sensationnel. Au milieu des exercices de Zéphyrin, on annonçait que le *nouvel Icare*, conscient de sa force, enlèverait volontiers jusqu'à la première barre fixe et même au delà, toute dame ou demoiselle qui éprouverait le désir d'un voyage aérien. Il va sans dire que l'annonce fit un gros effet, sans que, néanmoins, aucune dame ou demoiselle voulût courir le risque de se faire lâcher par Zéphyrin, la tête en bas, d'une hauteur de dix-huit ou vingt mètres. Quelques demi-mondaines, plus hardies, séduites par les yeux du poète, conquises par le coup de fer victorieux de sa moustache et de sa mèche, ou désireuses seulement de se tailler une petite réclame dans son immense gloire, s'inscrivirent au secrétariat et, le soir convenu, au milieu des paris entrecroisés de jeunes cercleux de leurs amis, elles descendirent dans l'arène. Mais aucune de ces demoiselles, arrivée à la première plate-forme, ne voulut aller plus haut. Prises de vertige, elles criaient et gesticulaient, se trémoussaient, gigotaient de telle façon que force était bien à Baudru de les remettre au plus tôt sur la piste. Sans demander leur reste, elles rentraient dans la foule et s'y tenaient coites. Ce petit intermède, où lesdites personnes ne recueillaient que quolibets et huées désobligeantes, valait à Zéphyrin des ovations plus nourries quand il achevait tout seul ses tours vertigineux : on savait gré à ce merveilleux artiste de se plier complaisamment à l'humeur capricieuse de ces dames.

Un soir où, sans doute par pressentiment de cœur, notre poète pensait plus que jamais à Blanche-Marie, il venait d'achever la première partie de ses exercices, et demeurait, après la première salve de bravos, assis tout là-haut sur la barre fixe. En bas on fit l'annonce coutumière et, comme, depuis plusieurs jours, aucune dame amateur ne se présentait plus, Zéphyrin ne se donnait même pas la peine de redescendre. Ce soir-là, il en fut prié par le signal convenu et, déjà très intrigué, il sentit son émotion s'accroître à mesure qu'il pouvait mieux examiner la personne qui, dans l'arène, s'offrait à l'expérience. Elle ressemblait de loin... oui, elle ressemblait beaucoup à Blanche-Marie. Dans la hâte qu'il eut de s'en assurer, oubliant les très sages prescriptions de Barnum, il dégringola si rapidement que le public en eut plus de stupeur que d'admiration. Mais Baudru s'inquiétait bien de cela! Il avait reconnu Blanche-Marie, car c'était elle, et, le cœur secoué de sursauts, il s'approcha, lui souffla à voix basse, tout tremblant de joie :

— Comment... c'est vous?

— Eh! oui, c'est moi! — sourit-elle, non sans confusion de voir tant de regards braqués sur elle. — Cela vous étonne de me voir si osée et, ma foi, j'en suis encore toute rouge et surprise moi-même; mais c'était le seul moyen de causer avec vous tout de suite. Le spectacle m'a paru jusqu'à présent si languissant, et cela me paraissait encore si long, d'attendre jusqu'à la fin pour vous parler, que, à l'annonce, je n'ai plus résisté. Malgré mon père, qui me grondait, malgré votre mère qui me tirait par ma robe, je me suis présentée effrontément.

— Ma mère! Votre père!

— Oui, ils sont ici, tenez, au septième rang; ils vous font bonjour avec la main... Vous les verrez à la sortie, mais je vous raconterai tout cela là-haut, où personne n'entendra et où nous serons beaucoup mieux pour bavarder un peu.

— Vous n'aurez pas peur, chère Blanche-Marie?

Elle sourit :

— Aucune peur. Ne vous souvenez-vous pas combien j'aimais cela dans les bois de l'Hautil, en la clairière, au-dessus de l'étang bleu? C'était un ravissement, une extase... et je n'avais pas comme ici un filet pour me rassurer.

— Eh bien, alors, quand vous voudrez?

Le public patientait, supposant qu'avant de se livrer à cette périlleuse excursion, il était nécessaire que Zéphyrin donnât à sa comparse d'amples explications. Néanmoins, à ce colloque trop long, des murmures circulèrent :

— Elle n'ose plus!

— Elle *cane!*

— Dix pour cent qu'elle n'ira pas jusqu'au filet!

— Je tiens le pari!

Les voix s'entrecroisaient plus aigres. Enfin Zéphyrin, coupant court aux propos, enleva son amie avec d'infinies précautions. Elle se laissait faire, renversée dans ses bras, appuyant une main à son épaule, l'autre à sa ceinture. Dans la salle le silence était prestigieux.

— Tenez-moi bien tout de même, — dit Blanche-Marie, rieuse.

— N'ayez aucune crainte. Au moindre signe de vertige, prévenez-moi et je vous remets à terre.

— Ah! que vous êtes pressé! J'ai trop de choses à vous dire pour avoir le vertige.

Ils atteignirent la première barre fixe d'un vol rapide. Elle soupira :

— Ah! Zéphyrin!... Zéphyrin, que j'aime cela! Je ne vous fatigue pas, au moins?

— Pas le moins du monde! Je suis très entraîné : mes ailes sont trois fois plus vigoureuses qu'autrefois.

— Mais, dites-moi, mon ami, est-ce que, ainsi, chaque soir, vous enlevez dans vos bras n'importe quelle femme?

— Rassurez-vous, mademoiselle, il ne s'en présente plus... et d'ailleurs aucune n'a pu supporter mon essor sans vertige. Vous êtes la seule, l'unique au monde, Blanche-Marie.

— Que cela me fait plaisir! Autrement je serais jalouse. Maintenant que personne ne nous peut

entendre, dites-moi tout ce que vous avez fait depuis que nous nous sommes quittés.

— D'abord...

Et ils se mir nt à babiller, charmés l'un de l'autre, bercés dans le rythme des ailes et plongés dans une telle douceur de confidences qu'ils en oubliaient les barres fixes, le trapèze et le public. Zéphyrin ne songeait aucunement à faire les sauts périlleux annoncés au programme. Ravi de ce tête-à-tête inespéré, il tournait toujours dans le même sens, aussi lentement et doucement qu'il eût fait dans une promenade de fiançailles.

En bas, on s'agaçait. On échangea d'abord des réflexions désobligeantes; puis des apostrophes partirent :

— On voit bien qu'il n'y a pas de danger qu'ils tombent!

— Eh! bien, c'est tout ça, ces fameux exercices?

— N'ont-ils pas bientôt fini de tourner au-dessus de nous : cela fait mal au cœur. Il n'est pas naturel qu'il puisse, sans se reposer, voler si longtemps avec cette femme dans les bras.

— Il doit y avoir des fils qui les tiennent et qu'on ne voit pas à cette hauteur.

— Ont-ils l'air tranquilles, tous deux, c'est énervant! Ils se payent notre tête. Parbleu! ils se trouvent bien dans les bras l'un de l'autre.

— Possible qu'ils ne s'embêtent pas, mais nous nous embêtons!

Zéphyrin était à mille lieues de tous les cirques et de tous les publics de la terre. Barnum, flairant le mécontentement général, lui faisait, pour qu'il descendît, des signes désespérés que répétèrent vainement les écuyers. Le poète ne voyait rien. Les spectateurs s'agitaient de plus en plus. Les « chut! » furent d'abord comme un bruit de graisse grésillant dans une poêle à frire; puis cela devint comme une bise sifflante. Alors le directeur fit interrompre l'orchestre, pensant que, là-haut, ils s'en apercevraient. Ah! bien oui! De désespoir il fit sonner les cuivres, seuls et fortement, pour couvrir en même temps les rumeurs de la foule. Pas la moindre impression sur Zéphyrin.

On commençait de crier au truc grossier, au subterfuge, aux appareils qui ne fonctionnaient plus bien, qui ne pouvaient plus varier les exercices, ni permettre de monter plus haut ou de redescendre. Des gens prétendaient parfaitement distinguer les cordes de soutien. Il fallut un coup de sifflet strident, aigu, couvrant les cuivres les plus criards, pour attirer l'attention de nos bavards. Zéphyrin s'aperçut le premier de l'agitation extraordinaire du public et, revenant à lui, comprenant le danger, il gagna la barre fixe, puis le trapèze et voulut satisfaire d'un seul coup aux exigences du métier : Blanche-Marie dans les bras, il esquissa follement d'irréelles acrobaties, se livra, dans sa joie amoureuse, à tous les écarts de son humeur enjouée, exécuta les tours de force les plus déconcertants. Il ahurit le public, le bouleversa en ses plus chers préjugés d'équilibre, puis le froissa par l'excès de ses excentricités. Enfin, ne résistant plus à son désir d'être libre, de revoir les siens, de leur parler à l'aise, il reposa la jeune fille à terre et courut se rhabiller. Ses deux ou trois derniers exercices furent assez surprenants pour calmer un peu les spectateurs et conjurer leur colère; néanmoins il n'y eut pas de rappels, pas de bravos et, à la sortie, la foule manifesta hautement sa déception.

— Dix francs pour voir ça, merci bien! Il est certain qu'il ne tombera pas, il est tenu par un fil, ni plus ni moins que les filles de la mer, au Châtelet. C'est un truc grossier, éventé, archiconnu... rien de dangereux ni d'artistique : il a l'air de faire ça en se fichant de nous, comme n'importe quel moineau! C'est stupide : ça paraît naturel!

Le grand mot, tant redouté, était dit.

Barnum se promenait devant la loge de Zéphyrin, très mécontent. Quand celui-ci, ouvrant précipitamment, fut pour s'élancer vers sa mère, vers Blanche-Marie et son futur beau-père en attente dans le couloir, le directeur lui coupa la retraite :

— Eh! bien, Baudru, vous êtes content?

— Enchanté, mon cher directeur.

— Pas moi! Cette demoiselle est une amie à vous, je le veux bien, et, par déférence galante, je vous excuse cette fois. Mais, entre nous, cette amie, — qui n'a pas l'air de faire ça avec vous pour la première fois, — aurait bien pu, par égard pour le rôle, faire semblant d'avoir peur. Pas même pâle! Une assurance qui a démonté le public. Aussi pas le moindre effet... encore trois séances comme ça et la recette est coulée.

— Allons, allons, — fit Zéphyrin, touché tout de même du reproche, mais décidé à prendre les choses gaiement ce soir-là, — ne vous fâchez pas, cher Barnum. Cette demoiselle est ma fiancée, elle n'est que pour ce soir à Paris et il y a bien six semaines que nous ne nous étions vus. Alors, vous comprenez, on s'est un peu bien oublié dans les frises : on avait tant de secrets à se dire! Mais demain elle se rembarque pour le village et demain je reprends sérieusement mon travail; je ferai le trapèze, les barres fixes et je tomberai dans le filet. Jusque-là, laissez-moi être content tout mon saoul!

— Soit! — fit le directeur, rasséréné par cette bonne franchise et saluant très aimablement le groupe familial qui s'approchait. — En somme il n'y a pas grand mal... Seulement mon devoir était de vous avertir. Si demain vous redevenez sérieux, cette mauvaise impression du public s'effacera d'elle-même. Aussi je retire ma réprimande... Amusez-vous, Baudru; amusez-vous, jeunesse, et vivent les amours!

Ayant lâché cette exclamation assez haut pour faire rougir légèrement Blanche-Marie, M. Barnum se retira discrètement et, trouvant la fiancée de Zéphyrin jolie, il cambra instinctivement les reins, bomba le torse, tâcha de se hausser sur ses ergots vernis, joua de la canne cavalièrement afin de faire encore son effet de beau petit vieux...

XXI

...Quelques années après, par un beau dimanche d'été, Baudru très droit encore dans sa carriole, Rosalie plus voûtée et les cheveux légèrement argentés, gravissaient ensemble la côte de l'Hautil au petit pas de la jument. Ils entrèrent sous la haute futaie et s'arrêtèrent devant un mur assez élevé qui s'enfonçait à droite et à gauche dans l'épaisseur des taillis. Baudru, passant les guides à sa femme, sauta à terre, ouvrit une porte dont il avait la clé, et, prenant le cheval par la bride, il pénétra dans l'immense parc clôturé dont il referma la porte soigneusement. Puis la carriole, cahin-caha, continua de rouler dans une avenue mieux entretenue. Les coudriers et les vernes aux branches enchevêtrées y formaient un berceau de feuillage. Au bout de cette longue avenue s'ouvrait une large clairière. Les deux vieux descendirent de voiture. Baudru dételа, poussa la carriole sous un petit hangar proche et mena le cheval dans l'écurie attenante. Ensuite ils avancèrent côte à côte vers cette sorte de clairière où des allées serpentaient parmi de larges pelouses. Rosalie s'arrêta et désigna quelque chose qui passait et repassait en l'air, au-dessus d'un étang. Elle murmurait souriante :

— S'en donnent-ils, regarde, s'en donnent-ils!

A mesure qu'elle approchait, elle cherchait à reconnaître :

— C'est le grand! Non, c'est le cadet!

Et tout à coup elle s'écria :

— Non, ma foi, c'est le tout petit! C'est ce gredinet d'Eole qui s'ébat dans le ciel comme un ramier!

— Le gars a tort, — dit Baudru la mine renfrognée. — Il ne devrait pas laisser ses gamins galvauder librement en plein air comme de vilains moineaux.

— Bah! le parc est entouré de grands arbres et clos de tous côtés. Impossible de rien distinguer au dehors.

Et Rosalie regardait toujours en l'air, riant de plus belle :

— Vois, Baudru, vois les grands, Eurus et Boréas, qui courent après lui. Il a beau battre éperdument des ailes, le petit espiègle, ses frères l'atteindront sûrement. Tiens, justement, voici qu'Eurus l'attrape par le pied!... Et voilà Boréas qui lui tire les oreilles!... Il les lui tire trop rudement tout de même, au pauvret!... Entends-tu comme il pleure tout en se laissant ramener! Je dirai à Zéphyrin de tancer un peu l'aîné : il n'est certes pas méchant, le cher enfant, mais il est si fort et si robuste qu'il en devient parfois inconsciemment brutal...

Causant ainsi, le vigneron et sa femme étaient arrivés au centre de la fameuse clairière où s'élevait maintenant un grand cottage très simple. Assise sur la terrasse qui dominait l'étang, Blanche-Marie brodait un petit gilet de flanelle, avec deux fentes dans le dos, selon le modèle inventé jadis par Rosalie. Debout, près d'elle, Zéphyrin, plus barbu et plus grave qu'autrefois, rappelait d'une grosse voix ses trois petits garçons. Ils vinrent ensemble, les ailes pêle-mêle, roulant et se bousculant, s'abattre sur la terrasse en vraie volée de moineaux en querelle. Zéphyrin, la main levée, s'apprêtait à distribuer dans le tas quelques menues et bénignes taloches, mais tout de suite la grand'mère saisit le petit Eole par l'aile et, le tirant de la bagarre, le cacha dans ses jupes. Blanche-Marie et Zéphyrin sourirent de cette préférence; mais le père Baudru, qui aimait mieux les grands, grommela à l'injustice. D'ailleurs la main levée de Zéphyrin ne retomba sur aucun des montards. Il se contenta de commander :

— Remettez vos blouses tout de suite; cela vous apprendra à aller jouer si haut.

Ils enfilèrent leurs blouses tout penauds; mais, n'y tenant plus, Rosalie rejoignit les deux grands sur la pelouse et, portant toujours son bonhomme de petit-fils sous le bras, elle consola les autres, les caressa tour à tour, finit par entamer une partie avec eux.

Baudru s'assit entre sa bru et son fils. On causa tranquillement.

— C'est vraiment chouette chez toi, — fit Baudru en enveloppant la maison et l'immense parc d'un regard connaisseur. — Il faut vraiment que tu gagnes gros pour l'agrandir comm' ça.

— Mais oui, — répondit Zéphyrin. — Je gagne pas mal d'argent, surtout depuis que j'ai terminé mes engagements avec Barnum. J'ai un cirque à moi, maintenant.

— Tu as un cirque à toi?

— Depuis six mois.

— Et quoi que tu fais dans ton cirque?

— D'abord ce que je faisais au *Nouvel Hippodrome*, puis aussi des exercices nouveaux. Déjà, grâce à la complaisance et au vrai talent de mime que Blanche-Marie s'est découvert, grâce à son courage et à la hardiesse qui lui font considérer comme un jeu de se laisser enlever par moi à des hauteurs vertigineuses, j'avais pu varier mon spectacle, lui donner, étant deux, un tour plus artistique, relier mes acrobaties d'un thème de pantomime dont nous tracions ensemble le scénario. Nous avons joué ainsi, avec beaucoup de succès, *la Fleur et le Papillon, la Jeune Fille et le Sylphe, Jeannie et Trilby, l'Amour et Psyché*. Cette année nous ferons mieux encore. Je demanderai à des compositeurs d'écrire, sur ces scénarios, une musique qui, dans la grâce ou le pathétique, commentera nos gestes et nos vols en les rythmant. Eurus et Boréas, deux partenaires de plus, me permettront d'ajouter des rôles épisodiques, gais et divertissants. Boréas ne va pas mal, Eurus est plus flâneur : il est toujours tenté de prendre la tangente et de filer par-dessus le cerceau qu'on lui tend. Il faut, d'un bon coup d'aile, le remettre dans le vol droit de temps à autre. J'y ai l'œil. Pour Eole,

je lui laisse encore faire à peu près ce qu'il veut : il cabriole au-dessus de la piste. Mais depuis qu'il a reçu une orange sur le nez, il préfère rester dans les jupes de sa mère. Nous l'aguerrirons peu à peu. N'approuvez-vous pas mes beaux projets?

— Mon Dieu si, puisque tu t'y fais une fortune. Comme métier, c'est pas ce qu'il y a de plus honorifique... mais que veux-tu, si ça te plaît, c'est déjà quelque chose! Moi, à ta place, j'aurais fait le commerce d'importation et d'exportation. Avec ton *infirmité*, t'aurais eu quelque facilité pour passer la frontière en te fichant de la douane. Mais chacun son idée. Si tu te trouves heureux, c'est le principal.

— Je suis on ne peut plus heureux. J'ai une femme que j'aime, qui m'aime; j'ai un métier qu'elle exerce en même temps que moi et qui nous donne les mêmes soucis, mais aussi les mêmes émotions douces. Enfin, j'ai de beaux enfants bien portants.

— Oui, ce sont de robustes petits gars, seulement je regrette qu'ils soient conformés comme toi plutôt que comme leur mère: c'est malheureux, enfin, que tous trois aient des ailes!

— Oh! père, pouvez-vous prononcer un tel blasphème! — se récria Blanche-Marie.

— Ce n'est pas un blasphème, mais la pensée sincère de toute ma vie. A mon âge, on ne change pas d'idée. D'ailleurs, je reconnais qu'à part ça les choses ont tourné pour vous le mieux du monde.

— Et, — continua Zéphyrin, — avec de la prudence, cela tournera de mieux en mieux. Tous les ans, nous nous reposons ici deux mois entiers, en pleine liberté. Les dix autres mois nous faisons nos tournées, non seulement de France, mais d'Europe. Je me trouve fort bien de suivre le conseil de mon premier vrai maître, le petit vieux Barnum.

— Je te crois! — dit Baudru. — Si tu avais continué dans ta première voie, tu n'aurais pour toute rente que le revenu de ton livre : *Chansons du ciel.* Ça ne serait pas gros. Il en était parti quarante-trois exemplaires de chez le libraire, dont trente-huit pour la presse. Et, comme l'édition se faisait à ton compte, si tu ne m'avais pas eu derrière toi pour combler le déficit...

— Cela est vrai, et il y avait abnégation de votre part, car vous n'avez jamais aimé beaucoup la poésie.

— Je suis un homme de la terre, — fit Baudru simplement. — Quand je n'ai pas le nez dessus, faut plus rien me demander... mais tu m'as bien rendu ce que j'avais avancé, capital et intérêt à six du cent. Aussi, tu sais, garçon, si tu te trouves à court, ne te gêne pas : je suis là pour te prêter... dans les mêmes conditions.

— Merci, j'ai eu un peu de misère; mais, je vous le répète, à présent les affaires vont bien. Il fallait trouver le joint et je l'ai saisi.

— Oui, avec ton cirque.

— Justement. Ce qu'il fallait, c'était faire croire à tout le monde que cette faculté merveilleuse et si simple que les oiseaux se transmettent d'eux-mêmes, par le seul instinct de se reproduire, était au contraire chez moi un effort d'art pénible, laborieux, et encore imparfait. J'ai proclamé, Barnum me servant de hérant, que j'avais imaginé le moyen mécanique de voler avec des ailes artificielles. Et alors ce qui eût, ou indigné, ou effrayé le public, l'a au contraire enthousiasmé. Il est venu applaudir avec admiration ce qu'aurait pu lui montrer n'importe quel moineau. Car concevez-vous pour moi une chose plus aisée que de tendre, à n'importe quelle hauteur, une corde raide, longue d'une dizaine de mètres et, les ailes déployées, battant l'air à ma guise, de passer dessus bravement.

— En effet, — dit Baudru, — ça n'est pas bien malin, puisque tu peux voler.

— Ça n'est pas bien malin : c'est justement pour ça qu'on a trouvé ça beau. Depuis, la recette ne s'est pas démentie. C'est ce qui me permet aujourd'hui d'acheter le matériel d'une vraie scène, avec décors, costumes, et tout un jeu de lumière électrique. Sous le couvert de tours de force, je tâcherai d'introduire dans mon programme un peu plus de poésie. A petites gorgées, le public avalera ça et j'espère arriver à lui faire accepter des exercices d'essor plus large et d'allure tout à fait naturelle; mais cela insensiblement, prudemment, sans secousse brusque, afin de ne pas l'effaroucher, ni me l'aliéner. Aujourd'hui même, presque riche et célèbre, je ne le brusque pas, je ne sors qu'à petits pas du banal et de l'ordinaire pour ne pas perdre du coup sa confiance. Je ne m'enlève que peu haut devant lui. Je ne lui sers mes envolées que dans la mesure qu'il juge lui-même humainement possible. Je mourrai sans avoir osé donner la mesure de ce que je puis. Mes fils auront peut-être la joie de pouvoir se révéler à tous avec le don superbe qu'ils tiennent de la nature.

— Et personne ne s'est jamais douté que tu avais réellement des ailes?

— Jamais cette idée simple ne vint à l'esprit du public. Les savants, consultés, ont imaginé des mécanismes inouïs, d'une complexité telle que j'en aurais perdu la tête. J'ai gardé mon secret. Je m'enferme dans ma loge pour m'habiller. Mon personnel est suffisamment sûr et dévoué. Puis j'ai fait fabriquer des fausses ailes en coton, en ouate, en plumes d'oiseaux, avec des serrureries, des mouvements d'horlogerie, des ressorts de toutes sortes; j'entasse cela dans des malles qui me suivent partout... J'en laisse traîner, j'en perds; on les ramasse, on les démonte, on y perd son latin. J'ai des machines à gaz, tout un stock de ballons, véritable attirail à fasciner le badaud. Grâce à ces précautions, j'exerce tranquillement mon métier d'acrobate. Mais les seules envolées qui me fassent encore plaisir, ce sont celles que je fais ici en mes vacances, loin de toute ovation, en plein ciel, au-dessus de cette clairière et de cet étang dormeur

qui me rappellent tant de souvenirs charmants, depuis ceux de mes premières escapades avec ma douce maman, jusqu'à mes beaux essors sans fin avec Blanche-Marie, par les nuits étoilées du printemps.

— Oui, présentées comme ça, toutes vos infirmités, en somme, sont acceptables,—réfléchit le vieux Baudru, — quoique mon idée, à moi, c'est que la terre est faite pour l'homme. On naît et on vit dessus; mort, on vous jette dedans. Alors, pourquoi chercher là-haut des choses qu'on n'atteint pas, puisqu'on n'y peut rester, et puisqu'il faut toujours en revenir? En tout cas il est heureux que ta femme ne soit pas d'humeur jalouse, car si tu voulais lui faire des infidélités, elle serait bien en peine de courir après toi.

— Vous croyez ça, — dit Blanche-Marie. — J'appellerais mes enfants, ils m'enlèveraient et, grâce à eux, je rattraperais bientôt mon volage Zéphyrin.

— Vous ne renaclez donc jamais à ces envolées-là? Et ça ne vous retourne pas l'estomac de faire l'alouette comme ça?

— Pas du tout, j'adore cela, et, s'il fallait renoncer à ces chères escapades, j'en serais inconsolable.

Le vieux secouait la tête :

— C'est égal, vous avez beau dire, tous, ça n'est pas des chemins de chrétien...

Tout à coup la causerie fut coupée par les exclamations de grand'maman Rosalie et les rires des enfants. Zéphyrin et sa femme se penchèrent sur la balustrade de la terrasse pour voir ce qui se passait et ils aperçurent la pauvre douce vieille, le châle flottant au vent, le bonnet de travers, moitié riant, moitié se fâchant, qui se démenait dans les bras de ses trois polissons de petits-fils. Le torse nu et battant éperdument des ailes, ils unissaient leurs efforts pour lui faire quitter terre et l'emporter dans leur vol. Ils y réussissaient parfois, l'enlevant tout de travers à quelques pieds du sol, puis la laissant retomber essoufflée, tant bien que mal sur ses pauvres jambes tremblantes.

— Voulez-vous bien finir — criait la grand'maman. — Oh! les petits polissons... je n'aime pas ça, mes petiots... je vous assure, je suis vieille, ça ne me fait pas plaisir.

Puis, enlevée, elle priait :

— Voyons, mes chérubins... assez... j'ai le corps trop raide... Vous allez me lâcher et me faire tomber sur le nez!

Et, comme ils étaient près de l'étang et que la vieille avait vraiment peur, Zéphyrin se fâcha :

— Eurus, Boréas, Eole, voulez-vous reposer votre grand'mère sur l'herbe bien respectueusement et venir tout de suite ici! Qu'est-ce qui m'a donné de pareils galopins? Vous aurez tous les trois le fouet pour avoir ôté vos blouses sans permission!

Mais, remise de son émotion, encore toute pâle et étourdie de vertige, clopin-clopant, la pauvre Rosalie accourut, intervint, supplia de toutes ses forces :

— Ne les fouette pas, Zéphyrin... c'est moi... c'est de ma faute... ça me faisait tant de peine qu'ils eussent la tête basse et la mine penaude! Ça me rappelait trop les jours où ton père te privait d'envolée. Je n'ai pas eu le courage de les rendre malheureux et, ma foi, j'ai fait pour eux comme je faisais pour toi : je les ai cachés dans mes jupes et c'est moi qui leur ai enlevé leurs blouses, à mes gentils petiots! Ah! laisse-les, laisse-les... car rien ne me fait tant plaisir que de voir ces amours, ainsi que toi jadis, se trémousser, gigotter, batifoler et faire leurs si jolies culbutes dans la brise!

Charles Foley.

FIN

---

CROQUIS DU SOUDAN

# FRÈRES ENNEMIS

Le village de Dio était à la veille de résolutions héroïques.

Une grande lueur rouge crevait l'obscurité sans lune, et la place réservée aux palabres semblait quelque vaste salle embrasée d'un enfer. Au centre, un foyer dévorait sournoisement des troncs d'arbre, sous un lit de paille mouillée. Par moment jaillissaient des flammes, et des étincelles crépitaient. Les fumées, qu'aucune brise n'entraînait, s'arrondissaient en dôme, dont les bords retombants léchaient les brousses.

Une phalange de braves, assis gravement à terre, les genoux à hauteur du menton, occupait un côté de la place, et les longues pétoires, debout sur la crosse, dressaient au-dessus des têtes le hérissement de leurs canons d'où pendaient des grigris en queue de vache. Les figures sombres grimaçaient dans les clartés du feu. Les bonnets bambaras, posés de travers, avaient sur les crânes des postures de coup de vent.

En face, des griots accroupis soufflaient dans des cornets à bouquin, à s'en faire éclater les joues; frappaient à tour de bras sur des tambours, rendant des sons lugubres; poussaient des cris rauques; s'excitaient entre eux, acharnés, sans lever la tête, à leur tâche bruyante.

Autour de l'arène, les toits en terrasse des cases portaient la foule recueillie des femmes, silhouettes rigides, pressées les unes contre les autres, drapées dans de longs voiles blancs.

Debout près du brasier, Mambaye, le fils du chef, appuyé sur sa lance et couvert d'un manteau semé d'amulettes, présidait, immobilisé en des poses tragiques.

Quand l'essoufflement au tintamarre sauvage laissait succéder un lourd silence, Mambaye se contorsionnait, dansait un pas farouche, secouait ses grelots et hurlait :

— Du sang, du sang!

Et le chœur des griots, tapant, soufflant, brail-

lant, lâchait une nouvelle bordée discordante, à longue haleine, jusqu'à épuisement.

Alors une voix se leva, qui chanta seule, et jeta, au milieu du calme des improvisations ardentes, toute une épopée superbe de la guerre, fouettant d'horreur les oreilles impassibles des guerriers. Elle immortalisait des combattants qui fendaient des têtes comme des calebasses, dispersaient aux quatre coins des champs les membres séparés des troncs, taillaient des brèches dans les ventres, plongeaient leurs bras nus au plus profond des entrailles, les répandaient à profusion, arrachaient des âmes cramponnées désespérément aux cervelles mourantes et les lançaient dans le vide à la face du soleil étonné. C'était une capilotade en règle des gens de Daba, ces voisins incommodes, l'ennemi héréditaire, combattu opiniâtrément. L'historique des hauts faits accomplis s'enflait démesurément, prenait des proportions énormes. La chute d'une vingtaine de braves, couchés bas de part et d'autre depuis dix ans, se transformait en hécatombe humaine... Des tableaux vivants mettaient en action les strophes.

D'un coin de la place débouchait d'abord une meute hurlante d'esclaves, affublés de peaux de bêtes. Ils imitaient les abois des chacals, les longs appels plaintifs des hyènes, mimaient la curée nocturne, l'ivresse noire des mangeurs de morts, reniflaient, le nez au vent, les relents de la chair tuméfiée, hachée de coups de sabre.

Et les bêtes, au milieu de leurs rugissements, laissaient s'échapper des mots comme des hommes :

— Daba, Daba!

Un frisson courut sous les voiles, alignées le long des terrasses, et des battements frénétiques en tombèrent.

Cependant les guerriers, immobiles et muets, assistaient à ce spectacle sans sourciller. Les lueurs du feu seulement donnaient à leurs visages des aspects macabres.

Et, quand l'échappée des fauves eut autour du foyer mené sa quête affamée, Mambaye fit siffler sa lanière, donna la chasse aux fossoyeurs poilus, dont les panses repues, sautillant sur des jambes lourdes, disparurent au fond des ruelles sombres.

Le chant se fit alors presque harmonieux. Un chœur de voix fraîches répondit de la profondeur de l'ombre. Des jeunes filles nues, habillées de feuilles de mil, apparurent, dansant une farandole. C'étaient des hottées de mil, récoltées dans les champs de Daba, et allant s'engouffrer dans les greniers de Dio. Des captives les suivaient martelant le sol de pilons à couscous.

Les morts glorieux des combats livrés arrivaient ensuite, agitant leurs suaires, sortaient de sous leurs linceuls des écuelles vides, claquaient des mâchoires, réclamaient leur part du festin. Un défilé d'ombres, des pointes de pieds trottinant sans bruit, des bras ouverts figurant des ailes, presque un vol qui rasait la terre. La procession des faméliques était impressionnante dans le décor de fumées, tendu comme une arche sur le village.

— Donnez, leur disait-il, l'accolade aux autres, restés ce soir chez Allah !

« Les autres », c'était l'armée hypothétique des trépassés sanglants.

Sans cette sombre fauchée des batailles, Dio, crevant ses flancs sous la poussée de son peuple, eût escaladé les collines qui enserraient la vallée, débordé sur l'étendue entière du Bélédougou, couvert le Soudan de ses cases.

Et les morts, réconfortés, disparaissaient à leur tour, implorant vengeance, réclamant l'anéantissement de Daba.

Les guerriers, pareils à des termes, ne bougeaient toujours pas.

Puis une femme parut, enveloppée de la tête aux pieds dans un long voile traînant, se tordit les bras, clama son désespoir. C'était la captive la plus vieille et la plus laide de Dio, figurant la mère des guerriers de Daba. Elle pleurait le meurtre de ses légions d'enfants, massacrés par les vaillants. Elle venait se rendre au vainqueur, supplier qu'on épargne la cité.

— Non, non, criaient les femmes des terrasses ; qu'on écrase la mère des serpents !

Et l'on emportait sur une civière la vieille édentée pantelante qui prophétisait la ruine prochaine de sa malheureuse patrie.

Un vent de délire passait sur les terrasses et l'on trépignait là-haut.

Le chœur des griots annonçait l'événement fatal :

« — Le soleil demain se lèvera sanglant, pâlira
« d'effroi au sommet de sa course et tombera
« blême dans le trou sans fond du couchant, tant
« la scène de carnage se déroulera fantastique.
« Et la lune timide et peureuse promènera dans le
« ciel sa corne angoissée, cherchant la place où la
« veille, elle aura vu Daba pour la dernière fois! »

Enfin le vieux chef Boré, monté sur son cheval blanc du Macina, que deux esclaves conduisaient en main, s'arrêta devant les guerriers.

— Enfants, que demandez-vous, que signifient ces chants?

Les gens d'armes ne bronchèrent pas.

— Pourquoi troubler de telles clameurs le sommeil d'un vieillard?

Ils étaient inébranlables dans leur immobilité de roc, des hommes de pierre que des catapultes lanceraient bientôt contre les remparts de Daba.

— Quelle raison d'un si grand tapage? Je vous écoute, répondez-moi.

Alors des voix, chantant doucement comme en rêve, descendirent des terrasses :

— Vieux Boré, chef illustre, auréolé de gloire, les murs de Daba penchent.

Boré se passa la main dans la barbe, et leva la tête :

— Ils penchent, oui, je le sais. Leur sommet bientôt se couchera dans l'herbe qu'Allah fait croître à leur pied.

Les voix reprirent, éclatantes :

— Nous voulons hâter leur chute, et que demain la poussière de leur écroulement s'élève jusqu'aux nuages.

— Est-il besoin de tant de bruit pour une chose aussi simple? Demain verra leurs assises, cimentées par les ans, osciller et s'abattre avec le fracas du tonnerre. Leurs blocs disjoints écraseront des poitrines, et les souffles exhalés des côtes chasseront vers les astres les fumées de cet effondrement.

— Vieux Boré, Allah te bénisse; nous attendions ce grand jour, et le sommeil nous fuyait!

Le vieillard étendit les bras :

— Pas plus tard que demain, Daba sera réduite en poudre. Mais déjà la nuit a tourné des trois quarts de son orbe. Enfants, regagnez vos demeures, car le jour appelé dans un instant va paraître.

Le feu, qu'on n'alimentait plus, jetait des lueurs mourantes. La brise du matin balançait le dais de fumée, qui s'éventrait. Ses pans disloqués dérivaient lentement vers le marigot, où piaillaient les grenouilles.

Des grappes humaines se firent la courte échelle et descendirent des toits. La foule se dispersa, emportant dans ses remous la phalange héroïque. Les guerriers, majestueux quand même, malgré la fusion du bloc, jouaient des coudes, silencieusement, pour rentrer chez eux. La place peu à peu se vida, le calme se fit sur Dio.

Et Daba, insoucieux de la tourmente qui le menaçait, à trois lieues de là dormait tranquille sous la clarté des étoiles.

L'aube se leva, que Dio ronflait encore. Le soleil monta. Malgré les résolutions farouches de la nuit, le réveil, ce matin-là, fut paresseux et le mouvement se manifesta dans les rues plus tard que d'habitude. Les maisons ne portaient plus d'ombre quand Mambaye, à son de trompe, appela les guerriers au rendez-vous solennellement juré.

La grand'place, flambant de lumière, reprenait comme à regret son animation. Le pourtour se garnit de curieux petit à petit. On vit enfin s'arrêter au centre un guerrier, armé jusqu'aux dents, puis deux, puis trois. Il fallut deux heures pour qu'ils fussent une cinquantaine. Leurs boubous, relevés en plis mâles sur les reins, disparaissaient sous les grigris. Des peaux de bouc, des cornes, des poires à poudre, des sabres, s'étageaient sur les hanches. Les fusils, chargés jusqu'à la gueule, pesaient lourdement aux bras. Boré, en selle, son cheval ployant sous le faix d'un arsenal, attendait que son armée fût au complet. Les griots affairés couraient de case en case, habillaient les retardataires et les poussaient devant eux, chantant à tue-tête la gloire des combats.

Vingt fois, sans s'impatienter, Boré s'enquit si tout son monde était là. Quand on eut compté et recompté les combattants, aucun doute ne subsista plus. Boré demanda :

— Alors, c'est entendu, nous partons?

— Mort à Daba, clama le peuple.

Boré, préoccupé, fouilla dans toutes les poches de son boubou et faillit même mettre pied à terre pour s'assurer qu'il n'oubliait rien.

— Du sang à flots, réclamaient les femmes en battant des mains.

Deux griots prirent la bride, et le vieux chef, assuré sur les étriers, se mit en marche. Les guerriers, poussés par la foule, s'ébranlèrent à leur tour et, tirant la jambe, suivirent en désordre. Des farandoles de femmes, dansant le pas de guerre et chantant, ondulèrent autour de la colonne et l'accompagnèrent jusqu'au marigot.

Et bientôt l'armée, livrée à elle-même, se trouva seule dans la brousse, sur un sentier qui, par un très long détour, pouvait, à la rigueur, mener à Daba.

On marchait à peine depuis une demi-heure, que plusieurs braves, pris de scrupules, s'arrêtèrent pour vérifier si leurs poires à poudre étaient pleines. La précaution était bonne, car ils s'en revinrent furtivement vers le village, mécontents de leur inspection.

En traversant les champs de mil, d'aucuns remarquèrent que les épis étaient mûrs, et que retarder la cueillette compromettrait la récolte et livrerait aux oiseaux les provisions de bouche de Dio. Ils s'attardèrent aux constatations, promenant partout l'œil du maître, et se décidèrent à rentrer donner les ordres indispensables.

Plus loin, des tibias se mirent à saigner. Au passage du marigot les bambous avaient dû les écorcher. Les non-valeurs n'auraient pas apporté grand appoint au succès; elles eurent la sagesse de se mettre d'elles-mêmes à l'écart. A quoi bon encombrer les combattants ?

Le soleil était chaud, ceux qui restaient n'avançaient plus qu'avec une prudente lenteur et la colonne, réduite à une extrême légèreté, prenait cependant un allongement démesuré. Des vaillants, malgré leur ardeur, s'asseyaient sur l'herbe, pour remettre l'ordre indispensable dans leur fourniment dérangé, et reprendre un souffle d'haleine. Ils s'oubliaient là longtemps. On se perd vite de vue dans les hautes brousses. Nâvrés, ils se résolvaient à rebrousser chemin, se réservant, en cas toujours possible de défaite.

Si bien que, de cinquante, ils ne furent bientôt plus qu'une trentaine, puis vingt, puis dix.

A un moment donné, Boré se retourna et constata qu'il était seul.

Attaquer Daba dans ces conditions lui parut folie. Il allait donc faire aussi volte-face et reprendre le chemin du village, quand il s'aperçut que c'était inutile; arrivant en effet sur le bord d'un plateau, il eut la stupéfaction de voir, en bas, dans la vallée, Dio même, paisiblement noyé de soleil, sur les rives de son frais marigot.

Il arrêta son cheval et se prit la tête à deux mains. Hélas, pas de doute possible, c'était bien là Dio! D'en haut, il en reconnaissait les aspects, les rues et les places, jusqu'à sa propre case, où flottait le fanion blanc du commandement.

Bonté d'Allah! il s'était donc trompé de chemin! Mais alors, son armée, sa malheureuse armée, qu'était-elle devenue? N'avait-elle pas eu, enlevée par une folle impétuosité, l'audace de se ruer sans chef contre la forteresse ennemie? Peut-être livrait-elle en ce moment un furieux combat. Ce fut au galop qu'il dévala les pentes et qu'il entra dans le village.

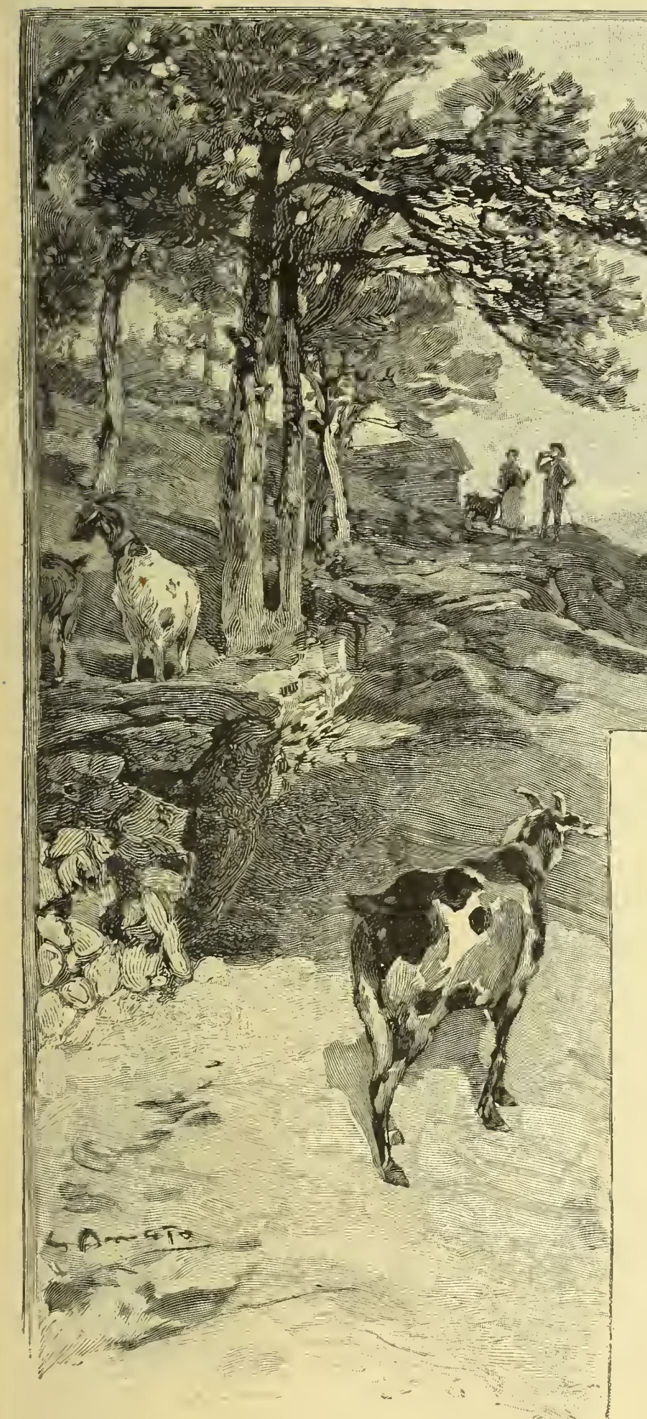
Son angoisse heureusement fut courte. Car la douce satisfaction lui était réservée de trouver là, vaquant à leurs occupations paisibles, ses valeureux compagnons d'armes. Il n'en manquait pas un!

Dès qu'il eut mis pied à terre, il poussa un cri de soulagement et vida à longs traits une calebasse de dolo. Et son vieux cœur de brave fut soulagé d'un grand poids. Il n'avait donc pas seul échappé au carnage!

Le soir, un tamtam célébra le retour de l'armée.

Daba était debout encore, mais n'en avait plus pour longtemps!

O. Tardif.



# LE ROMAN DE FRANÇOIS

Par MASSON-FORESTIER

Illustrations d'AMATO

— Docteur, je vous salue... M. Duplessis... Je suis M. Duplessis de Fécamp... mon fils François!

Le médecin, qui refermait la porte de son cabinet, parut d'abord surpris. Il étirait ses favoris grisonnants, tandis que ses regards hésitaient. Enfin, il salua :

— M. Césaire Duplessis?... l'armateur à la grande pêche? Mais je vous connais... une des notabilités de Fécamp! Puis il sourit, de l'air narquois de quelqu'un qui retient une petite méchanceté, et, d'un ton qui voulait être aimable :

— Serait-ce pour ce grand jeune homme qui a l'air souffrant ?

— Oui, n'est-ce pas, il a mauvaise mine?...

— Vous avez une nombreuse famille, monsieur Duplessis ?

— Cinq enfants : un fils et quatre filles qui, elles, sont solides. François, ajouta-t-il avec une moue presque imperceptible, serait plutôt du côté de sa mère ; Mme Duplessis est du Luxembourg. Dans ce pays-là, ils sont grands, mais pas résistants. Enfin, nous sommes venus consulter un célèbre médecin, comme vous, dans l'espoir qu'il remettra sur pied notre garçon.

Au Havre, le Dr Médrinal comptait beaucoup de partisans enthousiastes, mais non moins d'adversaires, — ceux-ci d'autant plus âpres que la renommée du médecin s'était plus rapidement établie. Certains de ses confrères l'accusaient d'intempérance ; d'autres le disaient bavard, léger, distrait. Enfin, quelques vieilles dévotes, par exécration du mal pensant (le Dr Médrinal était franc-maçon), lui reprochaient de conter fleurette aux jolies femmes. En revanche, on ne contestait guère son sens, en quelque sorte divinatoire, et ses rares facultés de diagnostic.

— Voyons, mon garçon, fit-il, — parlant doucement, en homme qui prend son temps, — asseyez-

vous là, près de la fenêtre, que je vous voie bien... Maintenant, causons... D'abord quel âge?

— Vingt-deux ans, monsieur, dit le jeune homme qui tâchait de prendre un air dégagé et promenait la main sur une chevelure à épis indisciplinés. Je viens de faire mon année de volontariat... qui m'a bien fatigué...

Une furtive rougeur apparut sur ses joues.

— Oui, murmura le médecin, vous revenez éreinté... On vous a fait *pivoter*, comme ils disent. Et puis, vous y avez laissé bien des illusions?

— Quant à ça, oui!... Triste métier!

— François! interrompit M. Césaire, surveille tes paroles, je te prie.

— Oh! oh! se dit le médecin qui jetait un coup d'œil sur l'armateur, je reconnais le huguenot intransigeant, secrètement vexé d'être obligé de s'adresser à un Philistin comme moi. En tout cas, le mal est là : père et fils ne peuvent s'entendre, et le jeune souffre par le vieux. Ah, monsieur Duplessis, vous êtes trop grand, vous faites trop d'ombre!

Sous la semonce paternelle, le jeune homme avait rougi plus fort, ses sourcils s'étaient contractés. Il soupira, eut un léger haussement d'épaule, et reprit :

— Soit! alors je ne dirai pas au docteur comment j'en suis arrivé peu à peu à un état de découragement et de langueur tel que, sans exagérer, la vie m'est maintenant à charge.

De son petit œil malicieux, le docteur couvait le jeune François. Celui-ci lui avait plu tout de suite par quelque chose de droit et de loyal, sous des dehors frustes. Médrinal, combatif et railleur, se sentait une forte envie « d'attraper » le papa, de le tancer d'importance pour avoir laissé sottement dépérir son fils. Seulement il se contint, craignant d'éveiller les ressentiments d'un bonhomme qui devait être d'un naturel rancunier!...

— Voyons, mon cher garçon, fit-il, parlant encore plus doucement, alors vous êtes assailli d'idées noires?

— Oui, monsieur...

— Mauvais cela, c'est un symptôme de dépression... Oui, la vie est dure, c'est vrai, mais on doit toujours se raidir et lui résister.

— Et c'est facile, murmura le père, quand on dompte son orgueil, quand on s'appuie sur la Providence.

François trahit un geste d'énervement.

Le docteur reprit :

— Et où souffrez-vous, mon ami?

— ... Partout et nulle part... Je manque de force... Je ne dors pas, je digère mal... J'ai de perpétuelles migraines.

— Si vous permettez, docteur, fit M. Césaire, voici quelques observations que sa mère et moi avons faites, et, mieux que notre fils peut-être, nous...

Déjà François s'était levé et, s'en allant à la fenêtre, feignait de regarder dans la rue, tandis que son père, en homme d'ordre, tirait de son portefeuille une petite fiche qu'il se mit gravement à lire; puis il ajouta :

— ... Comme conclusion de mes observations, docteur, je crois que mon fils s'écoute trop. Il manque d'énergie, de ressort; il est mou, il répugne à la vie de labeur qui l'attend, vie terne, monotone, je le reconnais... Oh! le hareng saur et la morue salée manquent de poésie!

François se retourna et, sourdement :

— Oui, ce ne sont que des vapeurs, comme dit mon père, mais avec ces vapeurs-là, je pourrai bien, avant six mois, m'en aller habiter... le cimetière!

Le père avait changé de figure. Il balbutia :

— Veux-tu te taire, malheureux enfant!

Il regardait le médecin, comme s'il comptait sur son appui; mais le docteur, les yeux baissés, fixait obstinément le tapis. Hors de lui, M. Duplessis reprit :

— Et à quoi veux-tu en venir? Que prétends-tu?... Tu as un but secret?

— Mais c'est toi qui m'as amené ici. Je ne t'ai rien demandé.

Il y eut un silence. Le médecin, les mains dans ses poches, venait de se lever et arpentait son cabinet. Il affermit sa voix d'un petit toussotement, se plaignit de cet abominable climat du Havre qui lui valait un catarrhe incurable, puis, changeant brusquement de ton :

— Monsieur Césaire, j'ai besoin de causer seul à seul avec votre garçon qui ne me paraît pas très confiant... pas commode non plus... Il regimbe. Il semble un peu ombrageux. Bah! ça changera. Comme dit Gœthe, nos qualités futures débutent toujours par des défauts... Et puis, je vais peut-être l'apprivoiser... Tenez, monsieur Duplessis, passez dans cette petite pièce. Cinq minutes, et je vous rejoins.

L'armateur hésita un moment, puis, se résignant:

— Soit! docteur, du moment que vous le jugez nécessaire. Voici, en plus de mes notes, des consultations des deux meilleurs médecins de Fécamp que j'ai déjà vus. Ces messieurs ne sont pas tout à fait d'accord entre eux.

— Deux *meilleurs* médecins ne sont jamais d'accord, monsieur Duplessis. N'importe, leurs avis pourront me guider.

— Un dernier mot, fit tout bas M. Duplessis : ce garçon a des toquades impossibles. Ne s'était-il pas mis en tête, cet hiver, que j'équipe un voilier-hôpital pour soigner sur les bancs de Terre-Neuve les marins malades! Il voulait absolument que je fasse ça tout de suite. A l'entendre il était prêt à s'embarquer pour participer à cet apostolat. Je l'ai laissé dire, et finalement ai refusé. C'est depuis ce jour-là qu'il est... comme déséquilibré.

— Bien, merci... Je m'en vais le confesser à fond et je vous dirai ensuite très franchement ce que j'en pense.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Eh bien, monsieur, votre fils est atteint d'un

mal dont les causes premières m'échappent. Il me faudrait, pour les connaître, me livrer à une enquête sur les divers ascendants de ce jeune homme; mais assurément il m'arrive en pleine crise. Chez lui s'opère une lente désagrégation de tout l'être; à bref délai, cela pourrait tourner à la consomption. Mes confrères de Fécamp, qui ont vu à peu près la même chose, ne sont en désaccord que pour qualifier le mal. *Qualifier !...* C'est la manie générale des médecins français de prétendre tout définir, alors que souvent la complexité d'un état morbide est telle qu'elle défie l'analyse et, par cela même, la formule. Enfin, de quelque étiquette qu'on épingle l'affection dont il souffre, votre fils s'étiole. Son moral est très mauvais. Il est rentré du régiment « dégoûté de tout » : c'est son expression. Chaque jour, il s'attriste davantage et sa santé en souffre. Ces-cas là sont moins rares qu'on ne croit. Ainsi, je vois de temps à autre un individu issu d'assez bonne famille, qui est enfermé depuis trois ans dans une maison correctionnelle. Eh bien, ce malheureux manifeste, sous l'accablement de sa désespérance, les mêmes symptômes que votre fils. Il tourne à l'anémie complète. Si on ne le libère pas rapidement, il est perdu.

— Mais pourtant, chez moi, François a la vie facile, une bonne nourriture. Je ne sais pourquoi son humeur s'est assombrie du jour où il est revenu à la maison. Au collège, il travaillait, il semblait animé d'une certaine ardeur, je l'ai vu très fringant à de certains moments. A quinze ans, il voulait partir pour nos missions évangéliques du Zambèze. Au régiment encore, il résistait au découragement; maintenant, hélas! il ne se défend même plus.

— Votre fils est un blond pâle, un lymphatique; sa croissance n'est pas achevée, tant s'en faut. Or il se produit un arrêt brusque dans la pousse. De là, au physique, ces lassitudes, ces défaillances, ces sueurs soudaines, et aussi, au moral, ce flou, ce vague dans les idées. Il parle avec une certaine difficulté qui, chose curieuse, ne disparaît que lorsque survient une émotion. A ce moment, l'impulsion du cœur s'accentuant, le cerveau reçoit le sang qui lui faisait défaut. Alors votre fils s'anime; l'on sent qu'il aime ces moments-là, qu'il les désire, qu'il les cherche. Il veut ce qui les lui procure, dût cette émotion s'acheter cher et lui être douloureuse. C'est qu'à tout prix il lui faut accroître son activité. Or justement, vous le mettez dans un mauvais milieu. Vous l'enveloppez de recueillement. Votre maison est austère. On y parle bas. C'est un peu monastique, n'est-ce pas? Il ne s'y passe rien, je le parie, et, pour trouver là des occasions d'émotions, il faut joliment les chercher... Bref, l'atmosphère de votre demeure ne vaut rien pour votre fils... Et puis, ce n'est pas tout, vous avez dû le sermonner fortement sur... le chapitre femmes, lui donner peu d'argent?

— C'est bien naturel; je devais veiller à sa moralité.

— Oh! je le vois... par les résultats... qui ne sont pas brillants.

— Mon fils n'est donc point...

— Sage?... Ah! mon pauvre monsieur, il l'est trop!

— *Trop?*

— Oui. A cet âge-là, on ne contrarie pas la nature impunément... A vingt ans, un jeune homme ouvre des yeux écarquillés sur les femmes. Il désire aller à elles. Or votre François, grâce à votre sévère discipline, grâce aussi au dégoût que lui ont laissé les filles qu'il a coudoyées étant soldat, grâce aussi, disons-le, à son manque de fonds, se tient à l'écart, s'enfouit dans une sauvagerie farouche. Qu'attend-il? Je ne sais pas, mais il est malheureux, très malheureux. Et croyez-moi, pour un peu, un garçon dans cet état tournerait à ce que nos paysans cauchois appellent la *fièvre de chanvre*.

— De chanvre?

— Ah, vous ne connaissez pas cette expression, monsieur Duplessis? Elle est jolie. Elle témoigne que le paysan a plus d'idéal qu'on ne croit, puisque son langage s'efforce d'embellir la laide réalité. Cette fièvre de chanvre là est le mal des gens qui... *se pendent!*

— Oh! mon fils... vraiment? Mais c'est affreux.

— A cet âge, on se tue pour si peu de chose! Et puis il a, je crois, un côté mystique, rêveur. M^me^ Duplessis, m'avez-vous dit, est étrangère...

— ... Et catholique, comme ses filles.

— Oui, je sais; il m'a confié bien des choses. Il m'a dit combien il souffrait de sentir qu'entre sa mère et ses sœurs d'une part, et lui de l'autre, il y a toujours une gêne...

— Hélas! c'est vrai... Il n'est pas seul à en souffrir, murmura M. Duplessis qui hochait la tête.

Un long soupir gonfla sa poitrine. Le docteur comprit que son rude interlocuteur se préparait à capituler. Tout à coup, prenant son parti, M. Duplessis murmura :

— Puisque le danger est aussi sérieux, docteur, dites ce qu'il y a à faire; ordonnez, vous serez obéi.

— Eh bien, il faut vous séparer de votre fils durant plusieurs mois. Il faut me laisser le *transplanter*. Donc, puisque vous me laissez carte blanche, je vais l'expédier dans mon pays, — je suis de Lausanne, — à Valdonne.

— Si loin?

— Oui, mais soyez tranquille, il n'y sera pas sans surveillance. Ce joli village, entre le Jura et le Léman, possède un établissement bien monté. C'est un coin ravissant. La montagne boisée qui le domine exhale des odeurs fortifiantes, l'extrême frigidité des douches a une action souverainement tonique. J'ajoute que tout, là-bas, porte à la gaieté; la maison est d'aspect pittoresque, la campagne environnante semée de bouquets de noyers et de prairies. Enfin, j'ai là un ami, M. Lefèvre, un vieillard qui ne peut presque pas se servir de ses jambes, ce qui ne l'empêche pas d'être un agréable compagnon. Il

aime la jeunesse, et je suis sûr qu'il ne tardera pas à prendre de l'influence sur votre fils. Il redonnera à ce garçon le désir, le goût de vivre bravement sa vie.

— Ce séjour à Valdonne... serait-il... très dispendieux?

— Non, en sachant s'y prendre, et je suis tout prêt à m'employer auprès du directeur, afin qu'on fasse à votre fils (pourvu qu'il se contente d'un logement modeste) des prix très doux.

— Ma foi, docteur, j'y réfléchirai. J'en causerai avec sa mère.

— Alors vous refusez : vous avez tort. On ne délibère pas, en pareil cas!

— Hum! Votre ami de là-bas, ce M. Fèvre...

— Lefèvre.

— ... M'en répondez-vous, docteur? J'ai peur des mauvaises connaissances. François m'échappe déjà. En religion, il est devenu presque sceptique. Ainsi effleuré de l'esprit pervers, saura-t-il se maintenir quand même dans la bonne voie?

— Vous craignez surtout, avouez-le, monsieur Duplessis, qu'il ne vous dépense beaucoup d'argent. Bah! chargez mon ami Lefèvre, qui est un digne grand-papa, de ne donner des fond à votre François qu'au fur et à mesure de ses besoins.

— Vous croyez que ce monsieur consentirait...

— Certainement.

— Eh bien, alors, soit! je me décide. Mon fils partira quand vous voudrez.

## II

Singulière, cette enclave qui redescend le Jura jusqu'à deux pas du Léman! Entre eux, les diplomates de la Sainte-Alliance, en 1815, l'appelaient la *principauté Voltaire*. Ils voulurent, en effet, à titre de pieux hommage pour la mémoire du patriarche de Ferney, laisser français le coin de terre qu'avait illustré l'ami de Frédéric et de Catherine; et voilà comment la ceinture de la France, tailladée par eux à grands coups de ciseaux, s'arrondit cependant en petite boucle vers Genève et son lac.

Tassée dans un frais vallon, perdue sous la verdure de ses grands noyers, Valdonne est ouverte à ses hôtes toute l'année. Aujourd'hui, c'est une des stations les plus fréquentées de l'Europe. Le snobisme s'en est mêlé, la mode aussi. En devenant fashionable, Valdonne s'est quelque peu banalisée; mais, en 1877, elle conservait encore quelque chose d'agreste et de pittoresque avec ses très vieux bâtiments couverts de lierre.

Genève en est distante de quatre lieues, aussi les baigneurs de Valdonne, obligés de se suffire à eux-mêmes et de se distraire à peu de frais, s'organisent là une vie simple et quasi-familiale. Plus nombreuses que les hommes, les femmes y mènent fort mince étalage de toilette. C'est quelque chose d'analogue à la vie de petit château en novembre, quand les réceptions sont terminées. Les rapports entre baigneurs semblent affables et courtois, comme il convient chez des gens qui vont avoir à faire ensemble d'assez longs séjours — on ne vient guère à Valdonne pour moins de six semaines. Certaines familles y restent quatre ou cinq mois.

Ce fut dans les derniers jours d'avril que François débarqua dans ce village. Tout de suite, le pays lui plut. Et, quand il eut gravi quelques pentes, la vue sur le lac et les lointaines montagnes de la Savoie l'émerveilla.

Il apportait d'ailleurs d'excellentes dispositions. Au départ de Fécamp, on avait eu le bon goût de ne pas lui tenir rigueur de ce qu'il avouait s'ennuyer si désespérément parmi les siens. Jusqu'au dernier jour, père, mère, sœurs, l'avaient choyé, entouré de mille petits soins. Pourtant, bien qu'il désirât emporter une garde-robe assez fournie, sa mère, en femme économe, ne lui mit dans sa valise que de vieux vêtements.

— Puisque tu seras à la campagne, mon enfant, je ne vois pas que tu aies besoin de grand chose.

François, mortifié, ne trouvait rien à répondre. M^me^ Duplessis reprit :

— Comme je crains que tu ne saches à quoi passer le temps dans ce petit endroit, je mets au fond de ta malle quelques bons livres.

Et, comme François ne demandait même pas de quelle sorte, elle prit un air de componction pour dire que c'étaient des ouvrages recommandés « par des personnes qui s'y connaissaient, et où l'on trouve des raisons de plus d'aimer les beautés de la création ».

Quant à M. Césaire, il s'était aussi détendu, mais cela ne l'empêchait pas de sermonner son fils à tout propos. Au moment où l'omnibus du chemin de fer s'arrêta devant la porte, l'armateur, s'approchant de François :

— Mon garçon, je n'ai jamais voyagé que sur mer : je suis allé à Cadix maintes fois, pour des achats de sel; une fois en Islande, et deux fois à Terre-Neuve. Mais jamais je n'ai mis les pieds dans une station d'eaux; je ne suis donc pas à même de te donner les conseils voulus. Et puis, te les donnerais-je, que tu ne les suivrais pas. A notre époque, il est rare que les enfants marchent du même pas que les pères! Pourtant, je présume que ces endroits doivent être plutôt pernicieux pour le moral d'un jeune homme; mais je crois avoir remarqué en toi un goût marqué pour l'indépendance; j'ai même souvent déploré ce penchant; que, du moins aujourd'hui, il te défende des liaisons de rencontre. Tu sais ce que je veux dire.

— Sois tranquille, père! ce monde d'oisifs élégants — hommes et femmes — me répugne à l'avance, sans compter, vois-tu, qu'ils me trouveront trop petit monsieur pour eux, de sorte que je vivrai tranquillement dans mon coin.

*
* *

Tandis que le directeur de l'établissement parcourt la lettre de recommandation, François tortille son chapeau d'un air embarrassé.

— Pour vous, jeune homme, ce sera onze francs par jour, traitement compris, si vous acceptez d'être logé très haut.

— Oh ! à mon âge, on n'est pas difficile... d'ailleurs, j'aurai plus d'air ainsi.

— C'est vrai, et vous y serez tout seul. Pas de voisins gênants !

— On m'avait dit... je n'ai pas vu, sur la liste des baigneurs, le nom de M. Lefèvre... un monsieur âgé et impotent.

— Charmant homme, un de nos fidèles... Il nous a écrit de Lugano qu'il allait arriver avec un étranger de ses amis... Vous le connaissez?

— Non, monsieur, mais je lui suis recommandé.

— C'est un causeur très apprécié, surtout des dames, autour desquelles il aime à papillonner. L'ami de tout le monde, du reste. Il vous procurera tout de suite des relations. Ici, au surplus, on se lie très vite.

— Oh... je ne me sens guère le besoin...

— Vous avez tort. Il n'est pas d'adjuvant plus efficace du traitement que de se tenir en belle humeur. Or, la gaîté est fille de la sociabilité. Les gens sauvages sont toujours tristes et mal portants. Tenez, dans huit jours, nous jouons la comédie sur notre théâtre d'amateurs; on vous demandera peut-être de prendre un bout de rôle; il faudra accepter.

— ... Je n'oserais jamais.

— Ah ah! il paraît qu'il faut d'abord vous apprivoiser: eh bien, on s'y emploiera, monsieur le mélancolique ; du reste, vous serez recherché. Les hommes jeunes, étant rares, font prime. Ici, quand on danse, ce sont les dames, chose curieuse, qui vont elles-mêmes inviter les jeunes gens... Oh ! des dames fort comme il faut !

— Je ne sais pas danser.

— On vous apprendra !

* * *

Huit jours s'écoulèrent. François était libre de son temps, à part deux heures consacrées au traitement; or, c'était l'essentiel pour lui de ne plus sentir peser sur ses épaules le joug d'une discipline quelconque.

Levé dès l'aube, il traversait le parc et s'en allait vers la montagne. Le chemin étroit et sinueux grimpait parmi les haies d'aubépine déjà en boutons... Çà et là, de beaux noyers, au tronc lisse, penchaient leurs ramures contournées.

A une certaine hauteur, François trouvait un chalet de fromagers, de *gruyerans*, où il prenait un bol de lait; un lait qui parfois sentait un peu la chèvre.

Et, tandis que le soleil commençait à dissiper les molles vapeurs éparses sur le lac, François s'en revenait par de petits sentiers sous bois. Parfois il était rejoint par des garçonnets, des fillettes, leurs livres à la main, descendant tout seuls à l'école. Très polies, les petites filles le saluaient, et l'on échangeait quelques mots.

Vers neuf heures, il s'en allait flâner dans la Rotonde, une vaste cage vitrée, située au milieu de galeries disposées en jardin d'hiver, où, quand il faisait mauvais temps, les baigneurs marchaient, *s'actionnaient*, avant et après le bain. La Rotonde servait à tout : salle de billard, salle de jeux, fumoir, mais surtout salon de lecture.

Comme on était alors en pleine guerre russo-turque, que l'établissement comptait parmi ses pensionnaires nombre de dames russes, la Rotonde était généralement très garnie, surtout à l'heure des courriers. On se disputait les journaux de Genève qui apportaient les télégrammes de la nuit.

Puis apparaissaient les lève-tard, de vieux habitués généralement aimables, assez galants, au moins quand leurs rhumatismes ne les rendaient pas un peu grincheux. L'un d'eux, le baron de la Roche, ne se fût pas pardonné d'oublier un seul jour de s'informer auprès de chaque dame *comment elle avait passé la nuit*; et ces prévenances avaient quelque chose de touchant quand elles s'adressaient à des femmes âgées.

Sur ce, lentement et par petit groupes, on s'en allait dans le parc, les enfants jouant à cache-cache dans les charmilles qui entourent les sources — de belles sources limpides qui bouillonnent derrière les débris du vieux cloître. D'autres faisaient les cent pas sous de hauts marronniers, le long de la route de Gex à Ferney.

De la sorte, on gagnait tant bien que mal onze heures. A ce moment, chacun s'éparpillait dans la campagne, pour une course qui servait de prologue à la seconde douche, la douche de midi.

Puis venait le déjeuner. Au sortir de la salle à manger, on flânait assez longuement sous les marronniers. Les hommes fumaient, les dames atteignaient leur ouvrage et regardaient distraitement jouer les enfants.

Peu à peu, on se dispersait, les fillettes au tennis, les mamans à leur correspondance. Puis, arrivaient à la queue leu-leu les voitures de promenade et les petits ânes. Les uns partaient pour la montagne, les autres descendaient soit à Coppet, faire un pèlerinage à M$^{me}$ de Staël, soit à Versoix, chercher des souvenirs du duc de Choiseul; ou encore à Prangins, visiter les magnifiques serres du prince.

La soirée ne se prolongeait guère. Du reste François, plutôt que de se morfondre au salon parmi des inconnus, — trop élégamment vêtus, à son gré, — se retirait de bonne heure dans sa petite chambre et se couchait; il laissait toutefois sa fenêtre entr'ouverte afin d'entendre un peu de musique.

## III

Le père Lefèvre arriva un matin en landau découvert. Il avait couché à Genève. Il était seul, son ami l'ayant quitté inopinément la veille pour aller faire un tour vers le fond du lac.

A part ce petit désagrément, M. Lefèvre disait à

tout venant son plaisir de retrouver à Valdonne autant de visages connus. Des baigneurs, les uns avaient été ses partenaires de whist, les autres d'échecs. Quant aux enfants, tous raffolaient de lui. Il est vrai qu'il avait toujours pour eux des bonbons plein ses poches; et, quand on lui disait qu'il leur abîmait ainsi l'estomac, M. Lefèvre protestait. Selon lui, pour les êtres délicats, le meilleur aliment, le plus apte à s'assimiler, est le sucre: « Songez donc qu'avec quatre ou cinq bonbons, ils font un petit repas! »

Séduit tout de suite par sa bonne figure, François vint lui présenter la lettre du médecin havrais.

— Ah! vous êtes l'ami de Médrinal. Très bien!... Et le docteur a-t-il toujours sa mine goguenarde, sa voix de polichinelle, ce nez trognonnant de reître? Est-il toujours aussi... heureux auprès des jolies femmes? Eh quoi, ma question vous trouble, jeune homme? Oh! oh!... je vois que nous sommes... bien sage!

François balbutiait qu'il ne connaissait guère le docteur, n'habitant pas le Havre même.

— Bien, mon ami, parlons d'autre chose... Et avez-vous noué ici beaucoup de relations? Non!... Alors vous devez vous ennuyer... Cependant j'ai aperçu plusieurs jeunes gens, j'en connais même un, M. de Gardanne, ce tout petit, très laid, à frimousse éveillée de carlin. Tel que vous le voyez, c'est un cas pathologique curieux : il est somnambule.

— ... Il ne me plaît guère. Il paraît poseur.

— Eh! que voulez-vous, c'est son âge qui en est cause. Lorsqu'on sort du collège, il faut bien se composer une attitude, une façon d'être, un genre... On espère se faire plus facilement prendre au sérieux... Au surplus, il n'y a pas que lui, ici...

— Oui, j'ai aperçu un M. Bach, un Alsacien sec, froid...

— Tiens, que vois-je? le colonel! Regardez-moi ce grand gaillard qui vient là-bas. C'est un Anglais. Il marche mal, parbleu! Il est sans doute déjà un peu... hum!... Et ce sera bien pis ce soir.

— Ah! c'est donc là ce qu'hier, au billard, il appelait... *son accident*... il raconte...

— ... Qu'il a été blessé en Crimée par un caisson qui lui a écrasé un bout de langue?... Oui, je connais ça, voilà trois ans qu'il le sert à tout le monde... pour expliquer qu'après dîner il ne puisse plus rien dire... d'intelligible. Le pauvre homme est un alcoolique fieffé. Très grand seigneur, du reste, puissamment riche, membre de la Chambre des lords, et charmant homme... autrefois... Enfin!... Il y a ici un autre type dans le même cas, M. Brodard, un retraité du tabellionnat. En voilà un sacripant qui trompe son monde! Tous les mois il part à Genève et il y reste quatre jours; pourquoi faire, grand Dieu! Le prologue est drôle. Le personnage avant sa fugue a commencé par vous insinuer, d'un petit air détaché, que bientôt il va être *obligé* d'aller à Genève pour emplettes; il s'informe si vous n'auriez besoin de rien. Les gens qui ne le connaissent pas acceptent. Alors Brodard active ses préparatifs, disant bien haut qu'il ne peut pas retarder son voyage, *puisque* plusieurs personnes comptent sur lui... Il part. Trois, quatre jours s'écoulent, Brodard ne revient pas. Le cinquième, — c'est réglé, — un domestique de l'établissement s'en va faire une tournée dans certaines maisons équivoques, où il le ramasse anéanti, à moitié mort. L'ancien notaire n'a plus un sou dans sa poche... On le dépose dans une voiture. A son arrivée ici, quatre hommes le monteront à sa chambre... Et, vous le verrez, il a une figure de patriarche, une superbe barbe blanche.

Un soir, M. Lefèvre ayant demandé à François s'il apercevait déjà, parmi les dames, celle à qui il porterait bientôt ses hommages, le jeune homme se récria :

— Mais, monsieur, quoi de commun entre des femmes élégantes, entourées de tous les raffinements du luxe, et un provincial mal dégrossi, mal habillé, logeant, comme un pauvre, dans une soupente où miaulent toutes les nuits les chats de gouttière?

M. Lefèvre hoche la tête; il sourit de cette réponse, et, tout en s'éloignant, il pense : « Grand enfant orgueilleux, va! toi, si, avec ton air ténébreux, tu ne nous décroches pas un roman parmi toutes ces désœuvrées, ces névropathes, ces malades pour rire, eh bien, je ne m'y connais plus. »

En attendant, ce n'était pas avec ses voisines de table que François eût été tenté de flirter. Il gémissait même de se trouver placé entre deux Anglaises hors d'âge qui causaient derrière son dos sans s'occuper de lui. Le directeur lui proposa alors de l'installer à côté de la vénérable dame Aymard. Celle-ci avait dû être fort belle, et la dignité de sa tenue, et aussi le prestige d'un nom qui évoquait plusieurs générations d'avocats connus dans le Midi, lui valaient une sorte de souveraineté. Près d'elle, François, tout d'abord un peu intimidé, finit par se rassurer, car la vieille dame le questionna doucement sur ses goûts, sur ses études, sur sa famille. Dans ce désir de le mieux connaître, semblait n'entrer aucune curiosité, mais plutôt une maternelle bienveillance.

Une personne à qui le père Lefèvre n'essaya point de présenter François, parce que lui-même avait absolument échoué auprès d'elle, fut une dame à jolie tournure, très svelte, la baronne de Valançay. Le bonhomme disait sa déconvenue à tout le monde.

— Regardez-moi comme il y a des choses bizarres. Savez-vous qui est cette femme? Une ex-danseuse de l'Opéra. Elle ne parle jamais. Elle ne lève même pas les yeux, elle qui levait si bien... la jambe! Notez ce petit détail : toujours aux lèvres un demi-sourire... le sourire enseigné dans les classes, à l'Opéra: le sourire qui sans doute a suffi pour captiver ou capturer le pauvre mari.

— Vous le plaignez?

— Oui, je le plains, car je suis persuadé, entre nous, que cette femme est... bête. Enfin, elle est bonne pour son petit garçon, c'est le principal.

— Qu'est-ce qui vous porte à la croire aussi insignifiante?

— *Elle ne parle pas!* Règle générale : toute femme qui possède un moyen de séduction en fait emploi. Celle-là, pour rester muette, doit avoir de bonnes raisons. Quoi qu'il en soit, inutile de vous engager par là, vous ne feriez pas vos frais. Inscrivez sur votre carnet : *Impasse Valançay!*

— Mais où donc, monsieur Lefèvre, prenez-vous que je songe à des conquêtes?

— Soyez donc de votre âge, espèce de puritain!... ou ne venez pas dans un pays qui est la terre bénie des amoureux. Les villes d'eaux, surtout les établissements de douches, mon cher, c'est comme les paquebots! Ah! que j'ai observé de drôles de choses, en mer! Au départ des Antilles, ces mêmes gentilles petites passagères que voici, il avait fallu les arracher des bras de leur époux. Elles sanglotaient. Leur désespoir paraissait tout à fait sincère... Oh! ma foi, il l'était! Puis, période de mal de mer, du temps perdu pour l'amour, naturellement. Ensuite, une reprise, une lente renaissance à la vie. Elles mangeaient un peu, puis davantage... Un soir, on les voyait moins tristes, elle s'entretenaient assez volontiers avec l'un ou avec l'autre; le lendemain, elles s'attardaient sur le pont en aimable compagnie. Et alors l'énervement d'avoir trop pleuré, l'incessante trépidation de la machine, cette solitude à laquelle elles n'étaient pas habituées, un je ne sais quoi enfin de malicieux et de pervers, essentiellement féminin, les jetait finalement au bras de quelque galant plus entreprenant. Oh! la vertu des femmes, mon cher, comme cela dépend parfois de peu de chose!

Mais François protestait sourdement.

— Ah! grand collégien!... Enfin, on vous verra à l'œuvre, — si vous restez quelque temps ici.

— Comment?... Mais je vous jure que jamais je ne voudrais... faire la cour à une femme mariée... Vous riez? Je ne trouve pas cela honnête!

— Ta, ta, ta, mon cher... Moi, je ne sais qu'une chose... Ici, vu leur rareté, les jeunes gens ont une cote élevée et... suffit! Ce sera comme pour la danse, je parie qu'on viendra vous chercher... Allons, au revoir et bonne chance!

## IV

Il pleut; aussi dans la rotonde est-on assez nombreux.

— Eh bien, messeigneurs, fait le père Lefèvre, je suppose que vous n'allez plus vous plaindre des *arrivages*, comme dit le jeune Gardanne, ici présent : les comtesses de Brecyval, débarquées ce matin même, sont *grand chic!* Vous avez pu voir, durant le déjeuner, l'émoi qu'a causé leur entrée. Quel silence subit dans toute la salle!...

Avec l'expression d'une immense admiration, le petit Gardanne murmure :

— Oh! l'aînée est bien belle!

— Belle? objecte M. de la Roche, belle!... Il me semble que rien ne justifie l'épithète... Elle a de la tournure; mais, je la trouve tout juste... distinguée.

Il y eut un oh! de protestation. Le colonel lui-même s'y associa avec un caverneux grognement.

— Je m'explique, fit M. de la Roche. Je trouve à cette femme du cachet; elle a une démarche ferme, souple, bien rythmée ; après cela, un je ne sais quoi de cavalier, de hardi, qui ne me déplaît pas; mais quant à des lignes, quant à ce que les sculpteurs appellent du galbe...

— Avouez, tout au moins, monsieur de la Roche, fait Gardanne, qu'elle a dans l'expression quelque chose d'étrange, de captivant...

— Oui, mais il suffit quelquefois d'un rien pour cela : une fleur bien plantée dans les cheveux, la raie sur le côté, un petit pied cambré, ou même un corsage de bonne faiseuse...

— Enfin, fit le père Lefèvre, vous êtes le champion des beautés classiques ; la jeunesse, au contraire, veut ce qui impressionne : des regards chargés de volupté, des lèvres humides...

— Assez, assez! vous nous feriez venir l'eau à la bouche. A propos, sait-on qui sont ces dames?... Vrai monde... ou demi?

— Tout ce qu'il y a de plus vrai! Vous ne connaissez pas la marque de champagne Brecyval?

— Certainement oui.

— Eh bien, c'est à elles, — à *monsieur* du moins.

— Mais quelle parenté entre les deux femmes? Elles doivent être sœurs. Elles se ressemblent.

— Non, à coup sûr, pas sœurs. Sur le registre de l'hôtel, l'une s'appelle la comtesse de Brecyval, et l'autre M^lle^ Suzanne de Brecyval. Cependant il n'y a pas assez de différence d'âge pour qu'elles soient mère et fille. C'est bizarre!

— Elle sera charmante un jour, la plus jeune.

— Oui, quand le bouton de rose sera épanoui; mais actuellement, elle se tient mal... Une grande fillette gauche.

— Eh! eh! je ne suis pas de votre avis. Si on me laissait le choix, j'opterais pour la jeune. Elle a un teint d'une finesse!... Et que de douceur dans le regard!

Une heure après, on discutait encore les attraits respectifs de l'une et de l'autre.

— Bah! reprend le père Lefèvre, il me paraît très peu probable que le choix vous embarrasse jamais, messieurs.

La réflexion fait rire tout le monde, excepté François qui la trouve de mauvais goût. Est-ce qu'on parle aussi irrespectueusement d'une femme qu'on ne connaît pas, et surtout d'une jeune fille!

Au salon, le soir :

— Bonsoir, mesdames... mes respectueux hom-



mages. J'apprends que vous résidez aux environs de Reims... Peut-être alors connaîtriez-vous dans cette ville une famille Boursonne? de fort aimables gens que j'ai fréquentés dans ma jeunesse, c'est-à-dire il y a longtemps.

— Non, monsieur, nous ne les connaissons pas du tout, fait la comtesse d'une belle voix pleine, harmonieuse, un peu chantante.

Renversée en arrière, la main sur le bras du fauteuil, elle écoute distraitement le bonhomme qui maintenant lui débite des fadeurs.

*(A suivre.)*








Non loin de la comtesse, le petit Gardanne s'efforce de gagner les bonnes grâces de M^lle de Brecyval. Il a, ce soir, arboré sa plus belle cravate, mis son plus haut faux-col, ses vernis les plus éblouissants, et il *travaille* gravement comme s'il espérait allonger les pointes menues de ce qu'il appelle une moustache.

— Alors, mademoiselle, vous aimez beaucoup la musique?

— Certainement, monsieur, je l'adore.

— La musique allemande?

— Non, je ne la comprends pas... Je préfère nos romances... Oh! celles de Faure sont si jolies. Vous les connaissez?

— Une ou deux seulement, répond évasivement Gardanne qui, en réalité, les ignore. Madame votre... *sœur*, aussi, aime la musique?

La jeune fille sourit :

— Je n'ai pas de sœur.

— Pardon, je voulais dire : *Madame votre mère*.

— Il y a quinze ans que j'ai eu le malheur de la perdre.

Tout décontenancé, Gardanne pousse un hum piteux, et se tait, essayant de prendre un air quelconque. Enfin il trouve le joint pour une rentrée. Il dit être allé aux écuries voir les chevaux de *ces dames*. Il les a beaucoup admirés.

— Admiré... *qui?* demande moqueusement la jeune fille qui paraît s'amuser très fort, ce qui achève de troubler le petit Gardanne.

Mais, au piano, quelqu'un joue une valse.

— Savez-vous valser, monsieur?

— Mademoiselle, non. Les médecins me défendent même d'essayer, mais... mais... croyez que jamais je ne l'ai tant regretté...

— Ne le regrettez pas, je valse médiocrement; maman, elle, valse à ravir.

— Alors, fait Gardanne ahuri, M^me de Brecyval est... tout de même?...

— A la fois ma tante et la femme de mon père. Voilà, monsieur, d'où vient notre mystérieuse ressemblance... Et, sur ce, il est tard; nous regagnons notre appartement... Maman, je te présente monsieur, — dont je ne sais pas le nom, ajoute-t-elle gaiement, mais qui est tout à fait aimable.

Gardanne joint les talons, tend le cou et décline son nom. Sans doute, ces dames iront bientôt faire quelques promenades?... Lui connaît à fond tout le pays. Il serait très flatté si ces dames daignaient...

— Certainement, cela ne se refuse jamais. Nous verrons. Bonsoir, monsieur.

François se tenait à l'écart près de la porte quand la comtesse sortit du salon. A ce moment, il lui sembla qu'elle l'examinait des pieds à la tête. « Elle s'imagine, peut-être, se dit-il ensuite, m'avoir vu dans quelque autre ville d'eaux. Et cependant elle a bien dû s'apercevoir que je ne suis pas de son monde. Ah! quel malheur d'être ainsi fagoté... De vieux vêtements, de grosses bottines! Quel contraste avec Gardanne si soigné! »

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un peu soutenu par les deux jeunes gens, le père Lefèvre regagne son appartement, proche de celui des dames Brecyval. On cause encore.

— Savez-vous ce que m'a dit la femme de chambre? murmure Gardanne... *Elles fument chez elles, le soir.*

— Eh bien, fait le bonhomme toujours conciliant, où est le mal?

— Mais c'est tout à fait incorrect. Des femmes du monde ne fument pas... Du reste, je veux en avoir le cœur net, je vais grimper dans un des marronniers en face et, comme elles ne ferment pas leurs persiennes, je verrai ce qu'elles font...

— Eh! eh! mais... supposez qu'elles soient justement en train de... se déshabiller.

— ... Raison de plus!... Pardon, nous voici presque chez vous, je file; je vous confie à M. Duplessis.

François gronde:

— Je n'aime décidément pas ce garçon-là. Il est trop fat... et puis, quelle indiscrétion!

— Bah! vous verrez, c'est un gentil petit bout d'homme... Quant à la comtesse, bigre! celle-là ne met pas ses yeux dans sa poche !... Une belle brune; corsage bien rempli; un teint d'Andalouse... On dit qu'elle est venue ici pour une maladie noire... Alors je crois bien qu'elle va tout au moins tourner au gris et au gris tendre, la maladie!... et que je m'amuserai quand mon Américain sera arrivé...

— Comment?

— Puisque la distraction est recommandée à cette dame, je n'en vois pas de plus efficace qu'un bon flirt.

— ... Et la présence de cette jeune fille?

— Un peu gênante, voilà tout... Mais mon Américain, vous verrez quelle nature affinée et quelle distinction... Et artiste jusqu'au bout des ongles... C'est dommage qu'il boite un peu. Oui, il aura des chances; et pourtant, selon Balzac, les femmes mûres préfèrent les tout jeunes gens. Alors ce sera Gardanne... ou bien vous!... Allons, bonsoir!

François monte se coucher. Oh! décidément quelle déplorable idée a eue sa mère de lui mettre dans sa malle ces habits défraîchis... Il en pleurerait de dépit!

## V

Le fameux ami de M. Lefèvre était arrivé le matin même. Un petit monsieur, nerveux, frêle, l'air souffrant: avec cela, tiré à quatre épingles. Tout de suite, François le prit en aversion. Il est vrai qu'au sortir de table, le bonhomme avait présenté son Américain aux comtesses et que l'accueil de ces dames avait été tout à fait gracieux.

Vers six heures, se sentant très las, François montait à sa chambre. Là, au moins, personne ne viendrait le relancer : et puis, le traitement le fatiguait, et il allait se reposer. En entrant, il vit dans le verre d'eau une branche de lilas. La fleur avait embaumé la chambrette; mais, dans la disposition d'esprit où il se trouvait, cette attention qu'il attribuait à la femme de chambre ne fit que le rendre plus maussade. Il jeta le lilas dans la gouttière, s'étendit sur son lit, et, rageusement, continua à déblatérer contre tous ces mondains qu'il imaginait aussi frivoles que vides d'idées...

Le lendemain, encore du lilas!

— Oh! par exemple, dit-il, cela devient fort. J'ai pourtant montré le cas que j'en faisais... Mais, sans doute, cette grosse fille en offre ainsi à tous les pensionnaires. Vérifions cela.

Il trouve sans peine quelques chambres dont la porte est restée entr'ouverte; dans aucune, il n'y a de fleurs.

— Hum!... cette fille a donc des vues! Mais elle est affreuse... C'est exaspérant... Eh bien, elles sont réussies mes conquêtes!... Si on le sait, je serai demain noyé de ridicule? D'un autre côté, lui faire une scène serait très sot.

Le jour suivant, vers l'heure où, d'ordinaire, on lui mettait les fleurs, il se cacha dans l'armoire. Personne! Il attendit jusqu'à sept heures sans même entendre marcher dans le couloir...

— Tiens, se dit-il, est-ce que ce serait fini?

Et, chose bizarre, il en eut comme un regret.

Revenu, à tout hasard, vers huit heures, il trouvait sur sa table, bien en vue, deux petites branches de lilas... nouées d'un fil de soie mauve!

Cela devenait étrange. Il resta longtemps bouche béante.

— Allons, dit-il, sonnons et questionnons cette fille. Ah! sapristi, si ça pouvait *ne pas être elle!*

Bientôt arrivait, toute soufflante, une forte Suissesse, la face en pleine lune; François prit ses plus grands airs :

— Vous savez, ma fille, je ne veux plus de *votre* lilas, il me donne mal à la tête...

— Mais, monsieur... ça n'est pas moi!

Elle eut, en disant cela, un geste de pudeur :

— Comment ce monsieur peut-il croire que, dans le service, on se serait permis... ah! non.

— Mais alors... qui est-ce?

La fille resta un moment comme indécise; puis, roulant entre ses doigts l'ourlet de son tablier :

— ... Sais pas, monsieur!

— Il est impossible que vous ne sachiez pas... ou alors, *vous surveillez mal.*

Elle haussa les épaules murmurant :

— Sais pas... pas du tout.

Il semblait pourtant qu'elle disait cela d'un drôle d'air. Tout d'un coup, elle se retourna et, la main sur le bouton de la porte :

— Ah! je crois bien qu'on me sonne... C'est sans doute pour installer M^lle^ Vingtrinier... là auprès. J'y vais.

— Elle, à mon étage? Ah! ma chance est complète, profère François, aussi alarmé que s'il entendait crier au feu.

* * *

Il faut dire que M^lle^ Vingtrinier (surnommée Aglaé par Gardanne), une presque vieille fille, maniaque et prétentieuse, était en butte aux railleries de tous les habitués de la Rotonde. Même il n'était sorte de méchanceté qu'on ne se permît à son endroit.

C'était elle, il est vrai, qui avait commencé l'attaque. Faisant profession de mépriser les hommes, elle ne leur adressait jamais la parole que sur un ton provocant, avec des colères ébouriffées de poule-cayenne.

Maigre, fanée, un cou mince et long qui semblait fait d'un paquet de tendons, de larges bandeaux autour d'un front démesuré, les lèvres pincées, la taille si serrée qu'elle ne pouvait se mouvoir que par brusques à-coups, Aglaé, toujours en robe claire, et toujours un bouquet de pâquerettes au corsage, vivait solitaire. Elle ne se nourrissait que de poésie, d'eau claire et d'œufs à la coque.

Une de ses agaceries préférées consistait à se hâter, aussitôt le déjeuner, de courir à la Rotonde s'emparer des journaux pour les apporter au salon des dames. Si l'un de ces messieurs, la surprenant, lui rappelait que ce qu'elle faisait était défendu, elle répliquait vertement qu'une femme ne peut être obligée de « s'empuantir de tabac ».

— Et le règlement!

— Eh bien! monsieur, il est stupide, *votre* règlement.

— Possible, mademoiselle, mais adressez-vous à l'administration. En attendant, quand vous nous prendrez les journaux, nous vous les reprendrons.

— De force?

— Hélas !... si vous nous y obligez.

Alors, ce ne fut plus au salon qu'Aglaé emporta les journaux. Ce fut dans sa chambre.

— Et nous verrons si vous oserez venir me les ravir... *dans ma chambre !*

Non, on n'osa pas l'envahir; on lui laissa aux mains les trophées de sa victoire; mais on s'arrangea pour empoisonner son allégresse. Tous les jours, avant déjeuner, ce fut à qui rimerait sur Aglaé les vers les plus insensés. Des quatrains furent ainsi crayonnés en marge du *Figaro*, le journal de prédilection de M[lle] Vingtrinier. Dès que l'Américain fut arrivé à Valdonne, vite M. Lefèvre l'enròla dans la croisade, l'employant à croquer à la plume, des *Aglaé mangeant son œuf*, des *Aglaé écoutant sa muse*, et même des *Aglaé couveuse artificielle*, qui eurent un grand succès. Mais M[lle] Vingtrinier feignait de n'avoir rien vu. Un jour, cependant, certaine *Aglaé pudique*, recevant la douche les yeux baissés — naturellement, en costume... primitif, se trouva étonnamment ressemblante — *au moins de figure*, comme disait Gardanne. Cette fois, la vieille fille déchira la vignette et renvoya le *Figaro* mutilé.

Hélas, le lendemain, au salon des dames, la pauvre demoiselle retrouvait, sur la table à écrire, collée sur chaque feuille de papier à lettres, une minuscule photographie de l'*Aglaé pudique*. On avait cliché le dessin avant de le lui laisser prendre !

Cette fois, l'infortunée se sentit vaincue. Dans sa désolation, elle résolut de s'enfermer plus étroitement chez elle. Bientôt, redoutant la malveillance de ses voisins — deux vieux que, dans sa fâcheuse opinion des hommes, elle jugeait capables de tout, — elle demanda à être mise au troisième, l'étage des mansardes. Elle devenait ainsi la voisine de François. Celui-là, pensait-elle, ne serait pas un ennemi, puisqu'il vivait à l'écart, en philosophe, ne s'occupant de personne.

Elle se trompait. François, d'abord assez disposé à blâmer cette guerre de tout un groupe d'hommes contre une femme, prit de l'ombrage dès qu'il redouta qu'un semblant d'intimité avec Aglaé ne l'exposât aux moqueries. Car, enfin, c'était trop clair, les fleurs venaient d'elle ! Alors il se résolut de prendre les devants :

— Je vais leur conter à tous, avant qu'on ne la soupçonne, la passion que j'ai inspirée à Aglaé, et, comme cela, on ne se moquera pas trop de moi.

⁂

A la Rotonde, la nouvelle qu'il apportait fit sensation. Tous les joueurs de billard ou de piquet s'arrêtèrent dans leur partie. On n'en revenait pas... Puis, ce furent des rires à n'en plus finir. On se pourléchait.

— Ah! mon pauvre monsieur François, comme nous compatissons !... Quel danger vous courez. Mais ce serait affreux !

M. de la Roche proposa de former un corps de volontaires, qui, à tour de rôle, iraient chaque nuit défendre la porte du jeune homme. Un autre parla d'une démarche solennelle auprès du directeur dans l'intérêt général des mœurs.

Au milieu de ce feu roulant de grosses plaisanteries, Gardanne, seul, ne riait pas. Il semblait même nerveux, agacé. A la fin, tandis que François, assis sur la bande d'un billard, et tout fier de se voir si bien écouté, bavardait à tort et à travers, Gardanne s'approcha, sous couleur de lui demander du feu, et, alors vivement :

— Cristi, mon cher, quelle maladresse !

Tout décontenancé, François devint blême ; n'osant bientôt plus rester là, il sortit serré de près par le petit Gardanne.

— Mais quelle maladresse?... Alors ces fleurs?... Ce n'est donc pas d'Aglaé ?

— Non, fit Gardanne, à qui son accent roussillonnais valait de faire sonner les *non* comme un gong.

— Qui, alors ?

Gardanne s'éloignait, quand François, lui prenant le bras :

— Il est impossible que vous n'en sachiez pas plus long !

— Je ne *sais pas*, mais je devine ; et, si vous veniez le soir au salon, au lieu de vous coucher comme une oie, vous le devineriez aussi.

— En ce cas, fait-il tout troublé, ce serait une mystification ?

Gardanne, avec un mauvais sourire :

— Peut-être !

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est plein de monde, le grand salon. On est venu en masse, d'abord parce qu'il pleut ; ensuite, ce ne sont pas des amateurs qui jouent, mais des musiciens du théâtre de la Scala. Personne ne manque à la petite fête... Si, cependant, car on ne voit pas encore les dames Brecyval. François les a cherchées... Au bruit d'une porte qui s'ouvre, il se retourne, et voici qu'arrivent droit sur lui, les deux comtesses, habillées de la même toilette pompadour. Au corsage et dans les cheveux, elles ont... — il n'en croit pas ses yeux — *un petit bouquet de lilas, noué d'un nœud mauve...*

A mesure qu'elles approchent, le jeune homme

devient plus pâle. Il n'ose ni se lever, ni rester assis, ni saluer. Aussi s'agite-t-il douloureusement sur place, comme si sa chaise le brûlait. Tout à coup, il s'aperçoit qu'il devrait offrir cette chaise. Il se lève en sursaut; mais déjà plus de dix messieurs l'ont devancé.

Alors, furieux contre lui-même, du reste bouleversé au delà de toute expression, François n'a plus qu'une idée : s'esquiver au plus vite, aller se cacher bien loin, avec la honte de toutes ses inqualifiables sottises de la journée.

Comme il essaie de gagner la porte sans être remarqué, une canne lui barre le passage. C'est le père Lefèvre qui, clignant de l'œil, lui dit tout bas :

— Mes compliments... Ah! que vous avez eu tort de jaser tantôt!

François ne trouve rien à répondre. Il essaie de sourire, puis, sitôt qu'il voit la porte ouverte, il disparaît. Il ne commence à respirer que quand il se voit au fond du jardin :

— Est-ce bien possible?... Est-ce que je rêve... Mais qu'est-ce donc que tout cela signifie?... Oh! quel rêve... si c'était... la comtesse!

## VI

Très affairé Gardanne! Hier soir, ces dames lui ont demandé d'organiser une partie de crocket, et lui, qui, d'ordinaire, est encore au lit à dix heures, ce matin avant huit heures, se promenait déjà sous les marronniers, guettant le moment où l'on aurait besoin de lui.

Ah! les voici qui ouvrent leurs fenêtres et apparaissent sur le balcon. Elles sont en amazone, la jupe relevée.

Gardanne aussitôt s'est courbé jusqu'à terre, son chapeau très à bout de bras. De sa maigre voix grinçante, il demande :

— Alors, vous montez à cheval, mesdames?... Toutes seules?

— Mais certainement, toutes seules. Ce ne serait pas la peine d'être à la campagne pour s'embarrasser d'un domestique. Et le crocket de tantôt?

— ..... N'est pas encore tout à fait organisé. Vous m'aviez engagé à voir M. François pour un quatrième, mais, levé avant l'aube, il a disparu!...

— Comment, disparu?

— Je suppose, reprend Gardanne, que ce n'est qu'une petite fugue; j'imagine que notre sauvage a tout bonnement filé en forêt. Ce n'est pas la première fois qu'il part ainsi en catimini.

— Vous le connaissez bien? demande à demi-voix la comtesse, qui s'accoude au balcon. Il paraît... un peu bizarre, n'est-ce pas?

— Il est agréable... si l'on veut... il faut savoir le prendre. Ses parents sont armateurs à la morue — un métier qui ne doit pas sentir la violette. Ça n'est pas, je crois, ce qu'on appelle un homme du monde. A part cela...

La comtesse sourit, montrant de jolies dents :

— Tant mieux!... il a moins de chance d'être pareil aux autres!...

— Oui... fit Suzanne... Et où est-il allé?... dans la montagne?

— Quant à ça, mademoiselle, je ne m'en doute pas, et d'ailleurs je ne fréquente pas la montagne.

— Tiens, pourquoi?

— Nous ne sommes pas bien ensemble, elle et moi. Incompatibilité d'humeur!

⁂

Oui, François s'en est allé avant le lever du soleil. A cette heure, les chemins sont déserts. Seules, deux chèvres en maraude grapillent le long d'une haie.

La sente forestière monte en zigzags. Sur la terre, un peu molle, les feuilles de l'an passé forment encore un tapis très doux à la marche. Au creux des vallons, une vapeur ténue, éparse dans l'atmosphère, se fait plus dense, se tasse en léger brouillard, — légers flocons d'ouate accrochés aux branches des hêtres.

Parfois un ruisselet coupe la sente, gazouillant sa chanson discrète. Parfois aussi, ce sont de ces coulées profondes par où les bûcherons d'en haut amènent leurs sapins jusque dans les prairies.

Se sentant essoufflé, il montait plus lentement, le front tout moite. Il ne se sentait pas encore très vaillant, bien que les douches et l'air vif du Jura lui eussent déjà redonné quelques forces.

Aussi, avisant une roche qui surplombait le sentier, il y grimpait, posait à terre son petit sac de provisions, puis, regardant vaguement au loin le lac, se laissait aller à rêvasser.

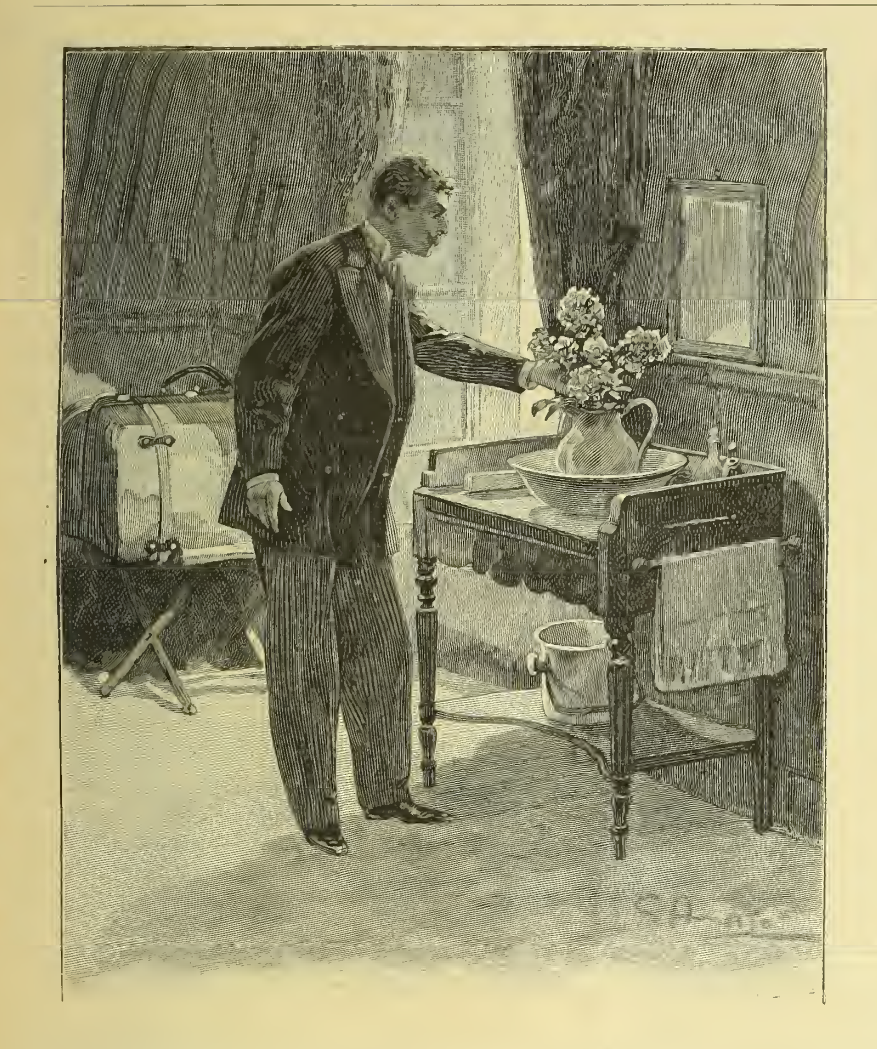
— Quelle aventure! se disait-il. Comment, des femmes charmantes, riches, qui, s'il leur plaisait d'être entourées d'un cortège d'adorateurs... Il est vrai qu'ici les hommes de leur monde ne sont pas très... conservés... N'importe!... Et voici un jeune homme, mon Dieu, pas laid, mais qui n'a rien d'aimable, qui ne sait pas causer. Sa physionomie paraît triste; « un air de conspirateur », disait souvent ma jeune sœur!... Et elles lui... sourient à ce garçon de si pauvre mine! Mais à quoi veulent-elles en venir?

⁂

Le soleil commençait à chauffer; François, envahi par une molle torpeur, s'étendit sur le sol, mit un peu de mousse sous sa tête, et, posant son chapeau sur ses yeux, resta là une grande heure.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Et cependant, soupirait-il, ce serait si agréable!... Je n'ai pas été gâté par la chance, jusqu'à présent, et c'est si bête, dans la vie, de faire faillite aux occasions! Et puis qu'y aurait-il de plus grossier que de ne point paraître comprendre?... Seulement... voilà! *comprendre* c'est... quoi? Car, il me



vincial, qui se rengorge déjà, s'imaginant que *c'est arrivé*... Si petit personnage, que le berner ne saurait tirer à conséquence ! » Ah, c'est cela! Eh! je leur montrerai que je ne suis pas le niais qu'elles pensent !

*
* *

Le soir, après dîner, à l'hôtel, sous les grands arbres. Tout équipées, prêtes à partir, quelques jeunes Russes racontaient que, tout à l'heure à table, dans leur coin, on avait formé le projet de s'en aller en bande, voir une fête villageoise à trois kilomètres de là, en territoire suisse.

Descendant le perron à son tour, Gardanne, tenue très soignée, fleurs à la boutonnière (un gros bouquet blanc comme un marié), le chapeau sur l'oreille, se gantait, — opération plutôt... laborieuse.

— Ah! vous voilà donc retrouvé, fit-il, se voyant nez à nez avec François. Je vous ai aperçu tout à l'heure, entrant dans la salle à manger, après que tout le monde en sortait... Alors

faut préciser. Je dis toujours « ces dames » : mes yeux ne peuvent jamais les voir qu'en groupe... l'une la force, l'autre la grâce. Mais enfin, si ma bonne fortune *se corse*, évidemment l'une des deux disparaît. Laquelle? Suzanne, parbleu, une jeune fille! Très bien, mais si je deviens *l'ami* de la comtesse, quel spectacle pour celle gracieuse enfant!... Ah! ça, non, jamais.

Il pousse un grand soupir, et, timidement :

— A moins que... je ne sois pas de force à résister... qu'elle ne m'entraîne dans un tourbillon... Cette femme-là doit mener bon train ses fantaisies... Mais c'est moi qui suis en pleine *fantaisie*. Je divague. Est-ce comme cela que les choses se passent? Jamais, jamais une vraie comtesse n'ira se jeter ainsi, sans crier gare, dans les bras du premier venu!

Un moment après, il reprenait :

— Et cependant, cette entrée en matière avait grand air... C'était joli et frais, ce lilas!...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Eh bien! non, décidément, François il est temps de remettre les choses au point. Ne t'emballe pas. Vois-tu, mon garçon, ces femmes-là plaisantent : « Ah, qu'il va donc être drôle ce jeune pro-

vous êtes bien éreinté de votre escalade?

— Oui, je ne vais pas tarder à me coucher... Pas comme vous, sans doute?

— Vous ignorez où nous allons? Voilà ce que c'est que de courir les bois comme un Apache, au lieu de rester parmi les gens civilisés... Eh bien, mon cher, sachez qu'il y a bal champêtre à Moustiers, un joli hameau de l'autre côté de la frontière.

— Et comment vous y rendez-vous? A pied?

— Du tout, en voiture; l'équipage de la comtesse!... Ça vous étonne que j'en sois là? Oh! mais, j'ai fait du chemin... Savez-vous où j'ai passé mon après-midi? *Dans leur chambre*...

Et, tout bas :

— Une femme, mon cher, *épatante!*... elle vous a un montant!... elle cause divinement!

— Alors vous parlez... à plusieurs?

— Oui, les Russes ont loué un break. Ça va être une partie *complète*.

— Très bien, dit François, à qui son isolement serrait le cœur, très bien, amusez-vous!

— Pardon, voici ces dames... et j'entends les grelots des chevaux. Je vous quitte!

Le landau se rangea. Les dames de Brecyval montèrent lestement en voiture, tandis que Fran-

çois, qui s'était éloigné, restait à distance sous les arbres.

— Est-ce que les Russes sont déjà parties?

— Oui, madame, répond Gardanne.

— Mais, fait la comtesse, semblant s'apercevoir tout à coup qu'il reste une place dans la voiture, comment n'avez-vous pas songé à l'un de vos amis. Ici, il n'y a pas de cérémonie ni d'étiquette, et c'est mal de forcer tel ou tel à aller à pied, quand il nous reste...

— Oui, dit Suzanne, M. Duplessis?

— C'est vrai... Votre ami... N'est-ce pas lui que j'aperçois sous les marronniers?

Mais, à ce moment, François venait de s'enfoncer dans l'ombre. Là, caché derrière un arbre, il écoutait, assez anxieux.

Un bruit de pas rapides le fit se retourner. C'était Gardanne :

— Ces dames, mon cher, *veulent bien,* — c'est moi qui leur ai demandé, — que vous...

François se redresse.

— Ah !... Eh bien, vous leur direz que je les remercie... mais je ne sors pas ce soir!

L'autre pirouette sur le talon :

— C'est tout, mon cher?

— Oui.

— Bon, alors à demain !

A peine le landau disparu, François s'en fut à grands pas dans le parc. Là, ne se trouvant pas encore assez seul, il gagna les champs. Plus il y songeait, plus il se trouvait stupide :

— De la susceptibilité, tout à l'heure, parce qu'un galopin prend sur lui de mettre de l'insolence dans une gracieuseté dont on l'a chargé! Eût-il été dupe si j'avais accepté! Mais voilà, j'ai boudé par amour-propre!... Mon Dieu que je suis donc enfant!

Enfin, la maladresse était commise et il n'y avait aucun moyen d'y remédier; il se résigna à rentrer, le cœur bien gros.

⁂

Seulement, au bout d'une heure, il ne dormait pas. Alors il se rhabilla.

— Je vais du moins assister à leur retour!... Ce sera toujours autant!...

Les voitures revinrent vers dix heures. A la clarté des réverbères du perron, François reconnut sur le devant du landau, le professeur de Strasbourg. Il paraît que celui-là avait été moins fier!

Quant à Gardanne, il semblait souffrant. François entendit la comtesse l'engager à aller se mettre au lit, et priant même, par précaution, l'Alsacien d'accompagner le jeune homme jusqu'à la villa.

Alors, comme ces dames remontaient, toutes chargées de châles et de manteaux, François apparut, proposant son aide.

— Oh! monsieur Duplessis, vraiment, murmurait la comtesse, vous êtes trop aimable... C'est tout à fait galant...

— M. Gardanne est donc malade, mesdames?

— Oui, fit Suzanne, rieuse; Loulou, comme je l'appelle, est indisposé. Ce pauvre petit, dont nous nous sommes moquées tout le temps, s'irrite de ce que maman ne veut pas le prendre au sérieux. Je vous révèle son secret : *il est amoureux.* Le coup de foudre!... Aussi, au retour, quand il nous a vues cueillir au passage M. Bach, un peu en manière de porte-respect, je vous assure, alors il a grincé des dents et a fait une figure!... Seulement, nous savons qu'il faut plutôt le plaindre, le pauvre enfant a le système nerveux détraqué...

— Ah! je ne savais pas... Et maintenant, mesdames, permettez...

— Mais, monsieur, vous n'allez pas nous quitter comme cela... Non, non, pour votre peine, — c'était très lourd tous ces châles, — nous allons vous offrir une tasse de thé. Nous en avons d'excellent que nous a donné, l'autre jour, cette dame russe dont le mari est officier de la Garde.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Oh! que vous le prenez léger!

— C'est que... fit-il tout confus, ça m'empêche de dormir.

— Vous dormez donc mal?

— Assez mal. Je suis arrivé ici très souffrant.

— Souffrant? demanda la comtesse avec intérêt... Et de quoi?

— De tout. J'étais démoralisé et...

— C'est comme moi. Je ne dors pas. J'ai été cruellement éprouvée cet hiver.

— Oh! oui, dit Suzanne, maman est souvent...

— Appelle-moi donc Gabrielle, veux-tu?

— ... Elle a passé un bien triste hiver. Toujours sur sa chaise longue, des idées noires...

— C'est vrai, monsieur, j'étais lasse, lasse de... bien des choses.

Déjà François ouvrait des yeux apitoyés, quand Suzanne se remit à parler de Loulou :

— Je l'avais d'abord cru amoureux de moi, mais non, c'est de Gabrielle... Amoureux fou!... Il lui a fait une déclaration volcanique tout à l'heure en dansant à la fête champêtre! Voyez-vous ça!... Effronté comme un page!

— Mais, mesdames, il ne vous connaît que depuis deux jours.

— Cela n'empêche pas qu'il fallait que je réponde à sa flamme, tout de suite... Et, comme je me détendais en riant, il a pleuré!... Pauvre Loulou!...

— Oh! oui, dit Suzanne, il était bien amusant. Il a un œil qui larmoie, mais tout de même l'autre rit un peu... Dommage qu'il soit si laid avec son nez mobile qui se trémousse; on dirait un lapin se dépêchant d'avaler sa salade.

François eut un sourire contraint.

— Vous me paraissez un peu méchante, mademoiselle.

La jeune fille aussitôt :



— Oh! monsieur François, vous me feriez trop de peine, si vous le pensiez. Méchante! non; écervelée, mal élevée, oui, mais...

— Dis donc, Suzanne, ne te gêne pas!... Tu lances des pierres dans mon jardin : *Mal élevée?...*

— Bah! tu peux bien avouer que tu ne m'as guère élevée!... Non, monsieur, je vous assure que je ne suis pas méchante: seulement j'aime à plaisanter. Eh bien, quand j'ai vu Loulou faire à cet Alsacien des yeux de panthère noire, parce que Gabrielle avait pris son bras à la fête villageoise, je n'ai pas pu m'empêcher de lui dire qu'il perdait son temps, car... on ne pensait pas à lui, *du tout!*

La comtesse fronçait le sourcil.

— Monsieur, reprenez-vous du thé? Cela vaudra mieux que d'écouter cette petite folle. Et l'Américain, l'ami de M. Lefèvre, vous plaît-il?

François ne répondit pas. Depuis un instant, il regardait la comtesse avec des yeux étranges. Troublé par des parfums trop forts, un peu étourdi de cette intimité avec deux femmes aimables, il se sentit tout d'un coup pris d'une fringale d'oser — et d'oser beaucoup. C'était d'ailleurs un garçon assez braque, avec des coups de tête fougueux, des impulsions inattendues.

— Madame, voulez-vous me permettre une question? Est-ce que vous connaîtriez le langage des fleurs?

La comtesse, qui venait de s'étendre à demi sur le canapé et jouait de l'éventail, eut un petit soubresaut :

— Bah! vous auriez besoin de le connaître, ce langage?... Et à quel propos?

Oh! l'embarrassante question! Rouge jusqu'aux oreilles, n'osant plus déjà lever les yeux, il balbutie :

— Oui... c'est-à-dire... il y a une circonstance qui... Et je suis très peu au courant... de ces choses-là. Je sais seulement que la pensée signifie *souvenez-vous*; le chrysanthème, *fidélité*: le myosotis, *aimez-moi*... mais le lilas... je ne sais pas.

— Eh bien, pourquoi le lilas vous intéresse-t-il?

— Mon Dieu, madame, je vais vous faire une confidence.

— Oh! oh! c'est peut-être bien délicat! Enfin, j'écoute...

— Eh bien, tous les soirs... dans ma chambre... une main inconnue... veut bien me faire... hommage... d'une branche de lilas...

Il était tout angoissé :

— ... C'est pour cela, madame, que je me permets de vous demander... ce que peut bien signifier cette fleur... *en général.*

Il y eut un silence. La comtesse agitait plus vite son éventail.

Alors Suzanne, avec un hochement de tête, et du ton grave des grand'mamans faisant de la morale aux petits enfants :

— Il signifie, le lilas, monsieur François, *inconséquence, feu de paille!* Prenez garde!

Relevant vivement la tête :

— C'est absurde! fit la comtesse toute nerveuse. Ne l'écoutez pas, monsieur... Elle parle au hasard... Elle ignore aussi bien que moi ce que signifie cette fleur...

Puis, se calmant, et continuant sur un ton plutôt enjoué :

— Ma foi, monsieur, comme j'ai le plus grand désir de vous aider à la solution du problème, confiez-moi donc ce que vous avez pensé, *vous*... Je vous donnerai ensuite mon sentiment.

— Madame, dit François, blême comme un soldat qui s'avancerait sur une batterie, madame, je suppose que quelqu'un... me *veut du bien*... Je suppose que ce lilas c'est... une préface... Alors...

— Alors?

La voix étranglée, il balbutia :

— ... Je la souhaiterais... *courte*...

La comtesse s'était levée. Elle se mit à rire :

— Bonsoir, monsieur. Il se fait tard. Ne rêvez pas trop!

— Mais... madame, vous ne me dites pas si je... Vous m'aviez promis...

— Oh! vous aimez les préfaces *courtes*. Vraiment?... Eh bien, je crois que vous avez tort. La préface, mais c'est souvent toute la poésie du livre! Bonsoir monsieur. Moi, je n'aime *que* les préfaces!

Quand François eut refermé la porte, il resta deux secondes tout contre, le temps d'entendre Suzanne murmurer :

— Tu sais, petite tante, il serait temps de... t'arrêter!

## VII

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Alors, demande la vieille dame Aymard à son jeune voisin, ce monsieur, qui cause là-bas, est cet étranger dont M. Lefèvre nous parlait tant?

— Oui, madame, *Américain*, quoique son nom de Saveny soit français.

— Il est peut-être de la Nouvelle-Orléans?

— Ou du Canada, nous avons là beaucoup de compatriotes.

— Oui, je sais, j'ai voyagé dans cette région; mais les Canadiens sont plutôt lourds, et ce jeune homme paraît affiné, délicat...

— Tiens, moi qui me les imaginais tout semblables à nous. Mais pardon, madame, on m'appelle... je sors un instant.

En effet, venait d'apparaître, à l'entrée de la salle, Gardanne tout ganté, tout reluisant, la figure aimable.

(*A suivre.*)

---

— Avez-vous fini de déjeuner, François?

— Non, mais à la rigueur...

— Mon Dieu, c'est parce que ces dames partent à Genève... On vous attend...

— Ah!

— ... Elles préféreraient que nous partions, (il se reprit) que nous partissions, avant que tout le monde se fût levé de table...

François tout ému:

— Elles m'invitent alors?... Vrai?... Et comment vous ont-elles dit cela?

— « Priez donc votre grand ami, qui hier soir a été si obligeant, de vous accompagner. »

— Ah!..... ah!..... mais...

— Il n'y a pas de mais. Jetez votre serviette et allez vous préparer. Tenez, je vous suis jusqu'à votre chambre.

Tout en allant, François murmurait, se parlant à lui-même: « Je n'y comprends décidément rien. »

Du coin de l'œil, il observait Gardanne avec des yeux qui trahissaient quelque méfiance.

Alors, le petit, un bon sourire aux lèvres :

— Ecoutez, François, j'ai été hier soir très sot. Je vous ai blessé, j'étais ridicule, mais aujourd'hui, je ne suis plus le même... Voulez-vous que nous devenions de vrais amis?

— ... J'aimerais à me rendre compte...

— Eh bien, écoutez, je serai très franc, dût ma franchise vous révolter... Mais nous sommes ici tout seuls : mon cher j'aime la comtesse follement; je l'adore; je donnerais dix ans de ma vie... pour qu'elle fût à moi. Oui, mon cher, dix ans!

— Oh!... c'est beaucoup. Et comment répond-on à votre... belle ardeur?

Gardanne s'assit sur le lit de son ami, et triste, la bouche piteuse :

— Elle se moque de moi, hélas! Je lui produis tout juste l'effet d'un collégien... C'est vexant!... Oui, mais... ça peut changer, avec le temps... Et vous, elle vous a séduit d'emblée, n'est-ce pas?

— Hum!... D'ailleurs, si j'en tombais amoureux, à quoi cela m'avancerait-il? Sans parler de votre jalousie, je trouverais des obstacles sur ma route, Mlle Suzanne, par exemple!

— Elles sont comme deux camarades... Suzanne n'empêchera rien, voyez-vous. Et puis, j'ai causé avec la gouvernante du petit, car... vous savez que la comtesse a un bébé qui joue souvent sous les marronniers. Eh bien, j'ai su qu'elle fait très mauvais ménage avec son mari. Elle est malheureuse...



III. — Le Roman de François, par Masson-Forestier.

— Malheureuse? En quoi?... Ils sont riches, et, dans ce monde-là, on s'arrange pour vivre chacun de son côté.

— Oui, mais justement, ils ne vivent pas séparés! M. de Brecyval, un méchant jaloux (il a vingt-deux ans de plus que sa femme), l'a tenue sous clé tout cet hiver. Elle a tant, tant souffert de cette réclusion...

— Mais, en France, on ne séquestre pas les femmes?

— Pourquoi pas? Quand un mari vit au milieu des bois dans un grand château, où tous les serviteurs sont achetés à prix d'or.

— Ça, mon ami, c'est du roman-feuilleton; je demande des preuves avant de... vous croire...

— Dépêchez-vous! La table d'hôte va finir et j'entends un sourd roulement; c'est sûrement le landau de ces dames...

— Un coup de brosse et c'est fini... Vous disiez donc que Mlle Suzanne...

— ... Subit absolument l'ascendant de sa « grande », comme elle l'appelle. Elle ne voit que par ses yeux, sauf quelques petits moments de révolte où elle en veut à Gabrielle de l'éclipser.

— Mais, la comtesse... n'est pas belle.

— Vous trouvez? Eh bien, moi, je l'admire passionnément; aussi ferai-je tout pour lui être agréable, *tout!*

— Mais enfin, vous sembliez, il n'y a qu'un instant, avoir à me proposer quelque chose?

Oui, Gardanne a quelque chose en tête, mais, un peu honteux, il hésite. Enfin, en descendant l'escalier, il se décide. Sans doute que là, dans le demi-jour, François ne le verra pas rougir.

— Je vous propose... *de vous laisser passer...*

François s'arrête brusquement :

— Que voulez-vous dire?

— Je crois que vous plaisez à la comtesse... Elle est femme à avoir une toquade, — et à la mener loin. Eh bien, alors, je vous aide tous deux. Je deviens indispensable. Ensuite, la comtesse, par gratitude, me garde dans son intimité, et, comme je suis ici pour longtemps, pour plus longtemps que vous... j'aurai de ta patience! Il n'est pas défendu d'espérer...

François eut un geste de recul. Ce sournois de Gardanne lui répugnait avec ses combinaisons louches. Mais déjà on était au bas des marches, devant la portière ouverte de la voiture.

— Ma foi, se dit-il, tout en saluant non sans gaucherie, et tandis qu'il s'installait sur le devant du landau, advienne que pourra!

* * *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sous son ombrelle rose, la comtesse semblait sourire à quelque joli rêve. Lui la regardait. Il devinait en elle un tempérament de risque-tout; une façon de révoltée, vive, sensuelle, ardente; et, par cela, elle lui plaisait étrangement, elle le troublait jusqu'aux moelles.

De son côté, Suzanne bavardait avec Gardanne. Ils parlaient de la campagne, des bois, des oiseaux. On passa près d'un verger tout blanc d'abricotiers en floraison, et soudain un souvenir lointain revint à François. Il se rappela qu'un jour, étant tout enfant, tenté par un superbe abricot, il l'avait volé à l'étalage d'un marchand; et il se voyait encore, rentrant en hâte chez son père, et courant au grenier, mordre à belles dents, goulûment dans le fruit. Et... la comtesse lui inspirait le même désir gourmand...

Gardanne est étourdissant de verve. Il raconte toutes sortes d'histoires sur les vieux de la Rotonde, sur les *gagas* comme il les appelle.

D'abord le père Soubirol, un ancien fabricant de Roanne, qui croit qu'il a des *absences*, parce que, lorsqu'il s'endort, un journal à la main, ces messieurs s'amusent à le lui changer. Soubirol s'assoupit sur la *Gazette de France* et se réveille en face du *Vengeur Franc-Comtois*. Sur ce, le pauvre vieux s'imagine qu'il est atteint d'une maladie : le dédoublement de son moi en deux êtres dont l'un, qui ne se révélerait que pendant le sommeil, serait révolutionnaire, même anarchiste! Plus il réfléchit à son malheur, plus il en est consterné. Pacifique, il redoute déjà un conflit entre ses deux *moi*. Il cherche à se rendre compte de la gravité de son mal, questionne les uns et les autres. Gravement, ces messieurs lui attestent qu'ils le voient souvent se lever tout endormi, et venir prendre sur la table la feuille radicale, après avoir rejeté avec dégoût la gazette royaliste. Alors le pauvre Soubirol court chez le médecin lui demander s'il n'a pas des douches spéciales pour ce cas lamentable.

Débitée de verve, avec sa voix nasillarde, son horrible accent de Perpignan, l'histoire de Gardanne fait beaucoup rire Suzanne; mais la comtesse et François ont visiblement leurs pensées ailleurs...

... Plus il va, et plus il est intarissable. On approche de Genève et voici qu'apparaissent quelques villas. Sur chacune d'elles, Gardanne sait quelque chose. Souvent l'histoire est risquée. Gardanne a lu *Boccace* et les *Contes drolatiques*... Cela se voit...

La comtesse l'écoute sans broncher, gardant aux lèvres un sourire énigmatique. Moins brave, Suzanne, comme si elle craignait les courants d'air, se cache derrière son ombrelle.

— *Alorsse*, mademoiselle, la *supérieurre* de votre pension, je gage, ne vous en *racountait* pas de si *drolles!*... Oh! souffrez que je chasse cette vilaine mouche.

— Finissez, je vous prie! Voulez-vous finir, ou je vous fais gronder par M. Duplessis...

Gardanne se calme aussitôt. Pour rien au monde il ne voudrait déranger le tête-à-tête de son ami. La comtesse et lui ont échangé quelques banalités sur les romans en vogue. La conversation s'échauffe peu à peu. François a même risqué une furtive pression de pied, et il lui semble bien qu'on l'a laissé faire...

La voiture s'arrête dans une petite rue du quartier Chante-Poulet. C'est là que le cocher a l'habitude de remiser lorsque ces dames viennent à Genève.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Gardanne, jetant un coup d'œil d'ensemble, constate avec satisfaction que tout son monde est de belle humeur.

Ils descendent tous quatre, en ligne, la rue du Mont-Blanc.

— Voyons, monsieur François, fait la comtesse, si vous vous chargiez du programme?

— Le programme, mesdames? mais... je suppose d'abord que vous avez vos courses, vos emplettes dans les magasins.

— Suzanne... tu as des achats à faire?

— Et toi, Gabrielle?

Les deux jeunes femmes se regardent en riant.

— A la rigueur, fait Suzanne, je crois qu'on pourrait les remettre... tout au moins les faire... vite... Une voilette, quelques bouts de ruban, n'est-ce pas?... Alors nous n'en aurons pas pour longtemps... En tout cas, rien ne nous empêcherait de commencer par une promenade.

— Oui!... Eh bien, monsieur François, je vous propose Champel-sur-Arve, c'est à une demi-heure. Champel est l'établissement rival de Valdonne. Nous comparerons...

— ... S'ils possèdent autant de mabouls que nous, fait Gardanne. Je le croirais assez. Notre morphinomane le plus verdâtre provenait de Champel.

— Un morphinomane? Qui ça? demanda la comtesse.

— Oh! vous ne l'avez pas connu, madame. Il s'appelait Bertinot. Un jeune hébété, qui est aujourd'hui défunt...

Suzanne n'aimait pas qu'on parlât de choses tristes. Elle coupa la parole à Gardanne en proposant de prendre une voiture. Avec ses très minces petits souliers à hauts talons, le pavé lui faisait mal.

*
* *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ils s'en revenaient de Champel un peu las. Ces dames avaient chaud. Gardanne regarda l'heure, et, aussitôt, de son ton de régisseur :

— Attention! Il n'est que temps d'aller retenir nos places au théâtre!

— Au théâtre? fit la comtesse. Mais vous êtes fou!... Comment ensuite rentrer à Valdonne?... Monsieur François, je prends votre bras, je suis un peu fatiguée...

— Mais on ne *renntre* pas, on couche ici.

— Ici? oh... nous n'avons rien apporté.

— Et les marchands donc, est-ce qu'ils ne *venndent* pas tout ce qu'il faut?

— Hum!... cela mérite réflexion... Ce serait grave... Voyons, vous, monsieur Duplessis, le sage de la bande, que pensez-vous de la proposition?

S'interrompant vivement :

— Je ne pèse pas trop lourd sur votre bras, n'est-ce pas?... Ne point rentrer ce soir à Valdonne, c'est provoquer à plaisir toutes sortes de commérages... Et puis, j'y pense, mon petit Robert qui est resté tout seul...

— Quant à ça, dit Suzanne, tu sais que Maria est une fille sur laquelle on peut compter...

— Oui... c'est vrai... quand le cocher n'est pas là pour lui en conter... Allons, après tout... monsieur François, décidez ce que nous devons faire; rentrer sagement au bercail, ou camper en plein air sur la route comme des bohémiens?

— Madame, insinua-t-il, d'un air de bon apôtre, ne trouvez-vous pas que dans cette ville trop austère, encourager les arts c'est faire une bonne action? Or, le théâtre c'est de l'art. Allons au théâtre, et *honni soit qui mal y pense!*

— Entendu, ricana Gardanne. Nous encouragerons donc ce soir les arts et la littérature en écoutant... le *Tour du Monde en 80 jours!*

— Bah! c'est donc cela qu'on joue?

— Oui. Et alors nous allons à quel hôtel? Le *Splendid* n'est pas mal.

— Ah! monsieur François, comme nous avons eu tort de nous fier à votre air sérieux! Enfin, va pour *Splendid Hotel*, soupire la comtesse; mais auparavant, messieurs, laissez-nous au moins entrer chez un parfumeur, faire emplette de quelques bibelots qui nous manqueraient demain matin.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Que désirent ces dames?... fait le garçon d'hôtel. Deux chambres séparées?

François est tout oreilles... Madame de Brecyval répond, le plus naturellement du monde :

— Mais oui, une chambre à deux lits.

— Au second, nous avons une belle chambre d'angle avec trois fenêtres dont deux sur le lac.

— Eh bien, voyons-la.

On monte. On examine. La chambre convient.

— Et ces messieurs? fait le garçon.

— Aussi une à deux lits, déclare Gardanne en pirouettant.

Mais François, qui sent que l'autre se moque de lui, se rebiffe :

— Non; pour moi, une chambre à cet étage. Quant à mon... *neveu*, comme il est asthmatique, vous le logerez... au rez-de-chaussée.

La comtesse et Suzanne ne peuvent retenir un petit rire.

Gardanne, comme toujours, se tire d'embarras à force de correction. Il estime que le moment est venu de contempler le paysage. Déjà, il a relevé le rideau et regarde sur la place les échafaudages du monument Brunswick.

— Je crois qu'il sera bien laid, fit-il nerveusement, c'est ce qu'il faut... Le duc était à faire peur...

François, qui ne voudrait pas froisser son ami Loulou, s'approche, et, tout bas :

— Mon cher petit, ne m'en veuillez pas, vous êtes un charmant garçon, mais... je me défie de votre tête que je ne crois pas toujours très solide. Et il y a ici une jeune fille!... Vous entendez bien : *une jeune fille!...*

— Tu as peut-être raison, soupire l'autre, j'irai coucher en ville.

Soudain, s'ébrouant pour retrouver sa gaîté :

— Maintenant, mesdames, en route pour dîner! Je connais un fameux endroit, le seul, du reste, qu'il y ait dans cette vieille ville huguenote.

François a tressailli au mot *huguenote :*

— Qu'avez-vous? lui demande gentiment la comtesse.

— Oh! rien, madame... rien du tout.

VIII

— Le grand 5 est libre, garçon?

— *Le grand 5?...* repète le garçon, qui ne peut s'empêcher de dévisager ce petit bout d'homme, sans un poil au menton, qui cherche à se donner l'aplomb et la désinvolture d'un roué.

— Mais certainement, monsieur, fait-il au bout d'un instant, le cabinet 5 est libre.

C'est à l'entresol, une pièce basse, donnant sur une rue étroite, tandis qu'un salon communiquant regarde le quai. De l'autre côté de la rue, une maison de confection, où, croisées ouvertes, des ouvrières causent, penchées sur leur ouvrage. Au mouvement qui s'est fait dans le restaurant, elles se détournent, regardent. Gardanne aussitôt les salue, un beau salut de gentilhomme; même, il leur envoie quelques baisers du bout de ses gants. Les jeunes filles rient, papotent, puis les plus hardies renvoient les baisers. Pendant ce temps, au fond de la pièce, ces dames ôtent leurs chapeaux, et, devant une glace griffonnée à coups de diamant, arrangent leur coiffure, se font mousser quelques cheveux follets; François, lui, avec mille précautions, délicatement, dépose sur le velours un peu défraîchi d'un fauteuil les vêtements de la comtesse et de Suzanne.

Cette dernière se hâte de tout examiner curieusement.

— Alors, dit-elle tout bas, c'est cela, monsieur Loulou, un cabinet *où l'on soupe!*

Elle ne cesse d'aller et de venir, sautillante, légère, les yeux curieux. Au contraire, la comtesse, qui s'observe, reste très calme; pourtant, elle a le teint un peu pâle... François maintenant s'agite, se démène sur place. Il envie l'aisance de Gardanne; car, il a beau faire, il se sent, lui, tout mal à l'aise.

— En voilà une aventure! se répète-t-il.

Mais Suzanne vient de dire qu'elle trouve que des fleurs ne feraient pas mal. C'est vrai! alors vite il se prépare à sortir, laissant au petit le soin du menu.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le maître d'hôtel écoute, courbé en deux, l'air pénétré. Gardanne lui commande un menu qu'il croit très fin.

— Et, vous savez, tisane de champagne en carafes. Pas autre chose!

— Tisane frappée?

— Oui.

Puis, quand le garçon a refermé la porte, Gardanne soudain détend la rigidité de son masque, cette attitude d'emprunt qui va si drôlement à sa frimousse éveillée, et le voilà qui se met à cabrioler par-dessus le dossier des chaises, proposant à Suzanne une partie de saute-mouton... pour s'ouvrir l'appétit!

— Qu'est-ce qui vous prend, Loulou, fait tranquillement la comtesse, en train de se passer un peu de poudre sur le visage. Du calme, je vous prie!...

Assurément elle trouve Gardanne trop bruyant, trop collégien...

Mais François reparaît les mains pleines de fleurs. Il a très bien fait les choses.

— Oh! merci, monsieur, murmure la comtesse: ces roses, ce jasmin sentent délicieusement. J'aime beaucoup le jasmin, une vieille fleur démodée.

— Et puis, il faut vous dire, fait Suzanne, que Gabrielle aime les odeurs fortes; ainsi, son parfum favori, c'est l'héliotrope. Si on mettait le seringa en flacons, je crois qu'elle en prendrait... Moi, je n'apprécie que la violette; et vous, monsieur François?

Lui n'aime pas les parfums et n'y connaît rien; mais, à tout hasard:

— Mon odeur préférée?... cuir de Russie.

— Vive la Russie! Allons, mes enfants, attaquons la bisque, dit Gardanne qui se trémousse à outrance.

Jamais il n'a été si brillant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Grisé de parler plus encore que de boire Gardanne tourne tout à fait au grand gamin. Il dit des énormités. Il n'écoute plus François qui, sous la table, lui administre vainement quelques bons coups de pied.

La comtesse est sérieuse. Du bout des dents, elle grignote une pâtisserie.

Peu à peu, ses yeux deviennent plus brillants. Elle se plaint d'avoir chaud.

François lui a pris la main: elle le laisse faire...

— Oh! mon ami, dit-elle avec effort, ne me regardez pas ainsi.

— Vraiment, je vous déplais?

— Non, mais vous me faites peur, dit-elle, d'une voix sourde: vous me faites peur avec ces yeux-là!...

... Suzanne, entendant Gabrielle réclamer de l'air, s'en va ouvrir toute grande la fenêtre qui, durant le repas, avait été poussée. Aussitôt, d'en face, les regards des ouvrières se tournent vers eux...

François, assez mal à l'aise, parle de s'en aller. Il veut sonner le garçon. Pas moyen; Gardanne a noué les sonnettes au plafond.

— Pourquoi donc? qu'est-ce qui vous presse? Attendez encore un peu, dit la comtesse, nous avons bien le temps... Et, tenez, changeons d'horizon; venez dans le salon vous accouder à la fenêtre; c'est si joli, ce lac.

Il se prête sans entrain à ce qu'elle désire. Tout d'un coup, il se souvient qu'il n'a en poche qu'une trentaine de francs. Impossible de se risquer à demander la note! Allons, il va falloir en charger Gardanne.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle lui parle à voix basse:

— Oh! monsieur François, quel curieux garçon vous faites!... Depuis que je suis à Valdonne, je vous observe... Vous êtes là au milieu d'un essaim de femmes, sinon jolies, au moins... agréables... Eh bien, vous restez indifférent, insensible, pas même curieux.

— Que voulez-vous... elles ne semblaient pas faire attention à moi... Je n'osais pas.

— Quoi? si timide?

Il ne répond pas tout d'abord; puis, avec cette brusquerie dont il n'est pas maître:



— Expliquez-moi donc, comtesse, quelles pensées j'ai fait naître en vous.

Elle reste un moment sans répondre. Enfin, les yeux lointains :

— Vous m'avez intriguée, parce que vous étiez absorbé, que vous viviez solitaire et sombre, que vous pouviez vous promener tout seul durant des heures, *vous suffire à vous-même*, ce que je n'ai jamais su faire. Vous m'avez intriguée, moi, sur qui la solitude pèse si atrocement; qu'est-ce qui vous occupait donc ainsi? Suzette vous croyait amoureux... Pour moi, je pensais que, si vous aimiez, c'étaient des rêves, des chimères.

— Peut-être!... car on commence par aimer... l'*amour*...

— Il y en a qui finissent par là, dit-on...

— ... Un jour, au théâtre, on jouait *Faust;* j'étais seul au fond d'une loge, je me suis mis à genoux, et j'ai joint les mains, tandis que, sur la scène, ils chantaient leur merveilleux duo.

— Et pourquoi avez-vous tant de brumes, tant de soucis sur le visage?

— Je ne sais... Le milieu morne où j'ai vécu là-bas, chez mes parents...

Ils sont interrompus par Suzanne qui veut se réfugier auprès de la comtesse, échappant à Gardanne qui affecte d'être un peu gris.

Alors, on quitte le restaurant pour remonter vers le théâtre.

La pièce en est au troisième acte. Aussi n'y comprennent-ils rien. Bientôt, tournant le dos à la scène, ils se mettent à bavarder avec un sans-gêne parfait.

— Chutt! réclament les spectateurs de tous les coins de la salle.

Eux n'y font pas attention. Ils causent de plus belle.

— Chutt, reprennent sévèrement les voisins.

— Allons-nous en, dit la comtesse. Ces gens-là sont assommants!

*
* *

La nuit est paisible, sereine. Pas de lune, mais une brillante poussière d'étoiles. Personne sur cette sorte de longue jetée qu'est le pont du Mont-Blanc. En avant, Suzanne et Loulou. Loin, derrière eux, la comtesse, très gaie, très en train. Elle chante. Sa voix est jolie... Il semble qu'un écho lointain la prolonge.

François, lui aussi, fredonne quelque chose, mais il est tourmenté d'un gros souci. Comment empêcher Loulou d'entrer dans l'hôtel? Et il est dangereux, ce gamin! Il festonne un peu en marchant, il traîne les pieds. Ce doit être simulé, mais n'importe, il faut l'éloigner!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

A la porte de l'hôtel, altercation à voix basse :

— Va-t-en, mon petit, je ne veux pas de toi ici.

— Mais où aller?

— Où tu voudras.

— Je suis éreinté.

Brutalement, François répond :

— ... M'est égal, file!

Gardanne n'a pu lutter contre une volonté qu'il sent ferme et entêtée. Il redescend le perron de l'hôtel; le voici dans la rue, assez ennuyé, car il tombe de sommeil.

Maintenant François grimpe rapidement les étages, rejoint la comtesse, demeurée un peu en arrière, et, tout ému, la voix tremblante :

— Et Suzanne!... comment allez-vous faire?

— J'attendrai... qu'elle soit endormie...

Il répond par un baiser furtif. Arrivé à la porte de ces dames, on se sépare, on se salue, chacun son bougeoir à la main; on se dit gravement : *à demain.*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il n'est qu'à demi déshabillé. Il arpente sa chambre fiévreusement. Dans l'appartement à côté, on cause, on rit... Il applique l'oreille tout contre la porte, cherchant à entendre; mais elles chuchotent trop bas... Ah! voici le petit bruit des bottines qui tombent sur le parquet.

— Diable! ce sera long, se dit François, car elles parlent encore. D'ici que Suzanne soit endormie, j'ai le temps de compter jusqu'à mille. Jolie distraction!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Ma foi, j'ouvre la fenêtre... Oh! la belle nuit, et que ce reflet des lumières sur l'immense nappe d'eau est saisissante!... Ceci, l'île des Peupliers, l'île de Rousseau... l'homme des amours faciles...

Quelques minutes s'écoulent encore.

Il reprend, plus nerveux.

— Rousseau, je m'en moque!... seulement voilà, somme toute, trois quarts d'heure que j'attends... Qu'est-ce que cela veut dire? Si la comtesse s'était moquée de moi!... Si elle allait ne pas venir... Heureusement qu'on fait silence, à côté... Suzanne commence, j'espère, à s'endormir... Tiens, j'entends la porte s'ouvrir avec précaution... *C'est elle!*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Oh! le vilain qui n'a pas éteint.

François s'approche, et, entre deux baisers encore bien timides, il dit tout bas, en souriant :

— Si nous causions un peu du langage des fleurs.

— Oui, fait-elle, le regardant tendrement.

— Le lilas... signifie?

Elle murmure dans son oreille, d'une voix qui meurt :

— ... Beaucoup, beaucoup d'amour!...

## IX

Mme de Brecyval s'en revenait assez soucieuse de l'accueil qu'on allait lui faire à Valdonne, à sa rentrée. Comment tout ce monde de baigneurs, si bavard, si enclin, à cause de son oisiveté même, à se mêler des affaires des autres, aurait-il pris cette escapade de deux femmes du monde, passant

la nuit à Genève, en compagnie de jeunes gens?

Elle se voyait déjà plaisantée par quelques-uns de ces vieux galantins, dont l'indiscrétion était le moindre défaut.

Aussi fut-elle surprise de ce que son retour semblait inaperçu. Personne à guetter l'arrivée de la voiture! En revanche, sous les marronniers, des groupes de gens très affairés, où l'on semblait discuter avec animation.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé ici? A coup sûr, il y a du nouveau... Gardanne, mon ami, allez donc aux informations, tandis que Suzanne et moi nous changerons de toilette.

Une demi-heure après Loulou revenait, escorté de M. Saveny, et ces dames apprenaient enfin la cause du remue-ménage qui les avait tant intriguées.

— Vous savez, mesdames, que nous avons ici une petite scène qui ne sert pas beaucoup en cette saison, mais où, l'été, on joue assez fréquemment. Hier après midi, à peine étiez-vous parties, que nous voyons arriver par la route de Gex, à pied, suivie d'une carriole branlante, la plus pitoyable bande qui se puisse voir. Il paraît que c'étaient des comédiens — on ne s'en serait guère douté — et qu'ils comptaient nous jouer le soir même... devinez quoi?... de l'Alfred de Mussel. Effectivement, de petites affiches, collées un peu partout, disaient : *Tournée Parisienne, grande représentation du « Chandelier »*. Par désœuvrement, on y est allé. Hélas, ç'a été un vrai désastre pour les malheureux acteurs. Communs, vulgaires, ils jouaient en dépit du bon sens, sans rien comprendre. La salle n'a fait que rire; on chutait, on criait : « Rideau, rideau!... » Mais ces pauvres diables se cramponnaient... à leur recette. Ils continuaient quand même, en dépit des lazzis; et puis la pièce est courte... On allait terminer. Les malheureux couraient la poste. Les réponses devançaient parfois les questions. Tout d'un coup, voilà quelqu'un dans la salle qui, s'adressant à Jacqueline, lui demande si c'est en français qu'elle croit parler. L'apostrophe était de mauvais goût, mais, il faut le reconnaître, un peu justifiée. Alors l'acteur qui jouait Clavaroche s'arrête, se croise les bras, et, promenant sur nous tous un long regard : « Vous êtes sans pitié, *vous qui avez dîné!* » Il dit cela avec quelque chose de si désespéré que ç'a été une stupeur dans l'assistance. Personne ne riait plus. On se regardait confus, tête basse, comme des gens qui ont une vilaine action sur la conscience... Le rideau tombe enfin, au soulagement général. Déjà les dames se sont levées pour partir, quand trois coups brefs retentissent et voici qu'un gentleman — un baigneur — apparaît. Il salue de belle humeur, et s'excuse de n'avoir point eu le temps d'endosser l'habit de régisseur, et cependant il va parler au nom d'une troupe de comédiens. Tout le monde tend l'oreille. « Mes-
« dames et Messieurs, vos artistes *ordinaires* au-
« ront l'honneur de vous jouer demain une pièce
« du Palais-Royal, le *Crime de la rue de Lourcine*,
« au bénéfice de leurs camarades étrangers — de
« pauvres gens fort intéressants. Grâce à la recette
« que nous attendons de votre générosité, ils vont
« tous souper et dormir. Demain on les promène
« en char à bancs au bord du lac, et, le soir, on les
« régale... de comédie... Nous sommes sûrs que
« vous serez tous à cette soirée. » Bravo, clame la salle entière soudain de belle humeur, en pensant qu'elle va pouvoir réparer ses cruautés de tout à l'heure... Donc ce soir, mesdames de Brecyval, conclut l'Américain, nous comptons que vous nous aiderez à faire des heureux. Faire des heureux! il n'y a peut-être que cela de vraiment bon dans la vie...

— Mais certainement, monsieur! inscrivez-nous tout de suite pour deux de vos meilleures places.

Le soir, la représentation marcha avec un entrain endiablé. Les acteurs, n'ayant guère eu le temps de l'apprendre, débitaient mal leur rôle, et l'on voyait le souffleur — M. de la Roche — s'essuyer le front sans relâche; mais plus il y avait d'anicroches, plus l'assistance s'amusait. Au premier rang, la troupe des nomades battait des mains avec conviction. C'était la première fois de leur vie qu'ils *voyaient* jouer la comédie.

Ce qui leur gagna bientôt toutes les sympathies, ce fut d'apprendre de la bouche même des enfants — un petit garçon de quatre ans et deux fillettes un peu plus âgées — que jamais on ne les oubliait, quelle que fût la détresse de la troupe. Ainsi, à Gex, les derniers sous de ces malheureux avaient servi à acheter de la brioche pour les petits qui, eux, au moins, n'avaient pas souffert.

Et le lendemain matin, après un copieux déjeuner, toute la bande, requinquée, ragaillardie, se prépara à partir pour rentrer en France, par Bellegarde. Une grande charrette garnie de foin, conduite par le cocher de la comtesse, traînée par ses chevaux, attendait dans la cour les comédiens et leur bagage.

Tous les baigneurs étaient là, groupés sous les grands arbres. Sur le foin, les trois enfants riaient, les mains pleines de cornets de bonbons, les joues vermeilles de confitures, tout étonnés encore d'un accueil auquel ne les avaient point habitués jusqu'alors les rudes populations du Jura.

Enfin, le cocher fit claquer son fouet; alors les pauvres comédiens, chapeau bas, s'inclinèrent, un peu gauches, confus; les bambins envoyèrent des baisers... Et voilà que la plus jeune femme de la troupe, celle qui avait joué Fortunio en travesti, une pauvre figure pâlotte et souffreteuse, descend vivement de la voiture, s'avance vers le père Lefèvre qui était assis au premier rang, s'agenouille et balbutie :

— Votre bénédiction, monsieur; elle nous portera bonheur...

Le bon vieux, très ému, relève la jeune femme et l'embrasse sur le front, tandis que tout le monde se sent des larmes dans les yeux...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

... Un étonnement naïf chez François, qui d'abord ne semblait pas assez pénétré de ce qu'il y avait de rare et de précieux dans sa bonne fortune. Il se gourmandait tout bas de n'être point plus épris, se le reprochait comme un acte d'ingratitude.

N'avait-il pas rencontré ce qu'il y a de plus doux sur terre? Etre aimé!... Et si la femme qui vous aime a toutes les grâces, n'est-ce pas l'idéal?

Quelques jours s'écoulèrent durant lesquels il oublia le temps. Ce fut pour lui une de ces belles heures de la vie, où, tandis que le désir apaisé nous répand par tout le corps une languissante et exquise mollesse, nos pensées chantent comme mille oiseaux qui s'éveillent et saluent le soleil.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant ils ne se séparaient plus dans leurs promenades.

Un jour, au détour du chemin, ils se trouvèrent nez à nez avec un gros curé qui s'en venait le dos rond, le front en sueur, son tricorne à la main.

Tout de suite Suzanne dit à François de passer à droite.

Mais François, qui n'avait pas compris, resta où il était, de telle sorte que le prêtre se trouva bientôt entre lui et ces dames. Suzanne eut un geste consterné.

— Eh bien? fit François, pourquoi ces signes désespérés ?

Et, comme la comtesse et Suzanne lui tendaient précipitamment l'une un petit couteau, l'autre des clefs :

— Pour quoi faire, mesdames?

— Pour conjurer le mauvais sort... Il faut toujours toucher du fer aussitôt qu'un prêtre vous passe à droite.

— Bah! fit François qui souriait, vous êtes donc superstitieuses ?

— Certes! Suzanne surtout. Elle se trouverait mal si elle voyait quelque part trois flambeaux allumés!

— Comment, cela porte malheur aussi? Je l'ignorais...

— Qu'est-ce qui vous fait rire?

— Je songe que c'est fort instructif de se promener en votre compagnie, mesdames!

Dans la prairie, la comtesse prit le bras de François, tandis que Suzanne courait derrière un jeune poulain qui partit en folles gambades. Bientôt il fut hors d'atteinte.

La jeune fille revint les joues toutes roses, se moquant de Gardanne que sa correction et la hauteur de son faux-col avaient empêché de prendre part avec elle à la course.

— Tiens, dit-elle, si nous nous amusions à cueillir des *aimez-moi!*

— Cueillez ! fit Gardanne.

— Mais, c'est que M. François, observa la comtesse, s'il ne s'y connaît pas, est capable de confondre les *vrais* avec les *faux*.

— Il y en a donc de deux sortes, madame?

— Eh bien, fit Suzanne, tant mieux! ça sera une épreuve. Chacun de notre côté, nous allons faire notre cueillette jusqu'à ce que je batte des mains. Alors nous reviendrons... Tenez, monsieur Loulou, si vous n'en êtes pas, on va vous confier les ombrelles et les châles. Vous voilà transformé en vestiaire... Asseyez-vous là dans l'herbe.

— C'est ça, et je fumerai une petite pipe en vous attendant, puisque vous me le défendez lorsque je suis avec vous.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quand Suzanne donna le signal, chacun s'en revint. Ils allaient assez lentement à cause des hautes herbes, et François s'arrêtait souvent à suivre du regard les longs fils de la Vierge qui passaient.

— Ah! j'en étais sûre, fit Suzanne accourant vers lui, Gabrielle et moi n'avons cueilli que des myosotis *vrais*, et vous que des *faux*... Vous serez malheureux en amour!...

Elle ajouta d'un air railleur :

— Plus tard !

La comtesse baissa la tête, et, le reste de la promenade, parut toute songeuse...

***

Il y avait maintenant concert tous les soirs ; un concert d'amateurs, en attendant qu'on inaugurât le grand salon de la Villa, livré, en ce moment, aux décorateurs.

Vers dix heures, on quittait habituellement le salon, la Faculté n'aimant pas qu'on se couchât trop tard. Mais certains pensionnaires, avant de regagner leur chambre, restaient à bavarder à chaque palier. Ces malencontreux retardataires dérangeaient fort la comtesse, obligée ainsi à une assez longue attente avant de gravir les deux étages qui la séparaient de François.

Un soir, avant même la fin du dernier morceau, elle fit signe à Suzanne, et toutes deux, se levant, gagnèrent rapidement leur appartement. Quand, un peu plus tard, François qui venait de reconduire M. Lefèvre, arriva à sa chambre, il fut tout surpris d'y trouver Mme de Brecyval tranquillement assise dans un fauteuil et fumant sa petite cigarette turque.

— Charmante surprise, ma foi!... mais comment se fait-il?

— Il le fallait; autrement j'étais exposée à des rencontres. Alors j'ai préféré courir tout de suite en avant.

— Mais, dit François, *et Suzanne ?*

— Suzanne ?... elle se couche, je suppose.

— Ah! Ah!... elle se couche... murmura François visiblement ennuyé.

*(A suivre.)*



Au bout d'un moment, n'y tenant plus :

— Voyons, Gabrielle, de grâce, dites-moi, *sait-elle ou ne sait-elle pas?*

— Qui?

— Suzanne!

La comtesse eut une seconde d'hésitation, puis, avec un sourire :

— Elle ne sait pas, elle croit que nous... causons.

— Dis-tu la vérité?

Alors, elle doucement :

— Voyons, c'est de l'enfantillage tout cela, mon petit François. Eh bien, oui, mettons qu'elle sache, ou plutôt qu'elle devine!... Qu'est-ce qui te prend à me faire de ces yeux méchants?... Grand enfant va!

IV. — Le Roman de François, par Masson-Forestier.

— Eh bien, non, non! dit François avec violence je ne peux pas m'y faire! cela me révolte à la fin!

Il n'avait pas achevé, que la comtesse se levait d'un bond. François voulut la retenir, mais déjà elle avait ouvert la porte et s'enfuyait en courant.

Alors il resta un moment dans une sorte d'engourdissement qui lui ôtait toute idée. Puis, comme, après tout, il n'y pouvait rien, comme aussi il était très las, il se coucha, essayant d'oublier; un peu inquiet, tout de même, en songeant aux conséquences possibles de cette scène, mais au fond lâchement heureux d'achever tranquillement la nuit...

Le lendemain, il se leva décidément soucieux. Il regrettait sa rudesse de langage de la veille, et se demandait comment il oserait reparaître devant *elle*. Ne s'était-il pas conduit comme une brute ?

Et Suzanne ? Que pensait-elle de tout cela ?.. Mais *pensait-elle seulement ?*

Il la rencontra dans la longue galerie vitrée — le promenoir des jours de pluie.

François salua très bas. La jeune fille lui tendit la main. Il n'osait lever les yeux, balbutiait. A la fin, il articula une vague question sur la santé de Mme de Brecyval.

— Maman ne va pas bien du tout ce matin... Elle ne quittera pas sa chambre aujourd'hui.

Il y eut un silence ; François, ne sachant que dire, parla du baby.

— Vous avez un petit frère, mademoiselle. Je l'ai vu ces jours-ci... Il est délicieusement gentil avec ses grands yeux bleus.

— Oui, charmant ; et j'ai aussi une jeune sœur de dix ans, qui est là-bas, à Reims, en pension.

Il y eut de nouveau un long silence. Suzanne à la fin, s'arrêtant :

— Vous savez, *elle* est très souffrante... Cela me désole. Je ne peux pas la voir souffrir.

François, au comble de l'embarras, murmura :

— Vous l'aimez beaucoup, mademoiselle ?

— Oh ! oui, beaucoup, *beaucoup*. Sans elle, je ne sais ce que je deviendrais, car, personne vraiment ne s'intéresse à moi. Et c'est si bon de s'appuyer sur quelqu'un qui vous aime.

— ..... Mais, monsieur votre père ?

— Mon père, oh ! je ne le vois guère... il m'aime, oui, mais pour lui. Ainsi, quand il me mariera, je sais trop qu'il ne consultera ni mon goût, ni mes préférences.

— Cependant, lui est votre père, tandis...

— ..... qu'elle n'est que ma belle-mère. Eh ! qu'importe, si elle me témoigne plus de tendresse, une tendresse dont je sois plus sûre. Et puis, je l'admire, Gabrielle ; elle m'est tellement supérieure !...

— Vous l'*admirez ?*

— Oui, beaucoup.

— Vraiment, mademoiselle ?...

— Appelez-moi donc Suzanne, vous me ferez plaisir. Voulez-vous ?... Nous parlions de vous tout à l'heure.

— Ah !... et que disait Mme de Brecyval ?

— ... Que vous êtes une nature d'élite ; que, plus tard, vous serez, bien sûr, un homme de haute valeur.

— Oh ! par exemple, mais où prend-elle cela ?

— Je ne sais pas, mais elle en paraît certaine. Et puis elle est si bonne, Gabrielle. Allons, monsieur François, l'heure s'avance, il faut que je remonte. A tantôt, ou plutôt à demain, — si, comme je le crois, maman garde la chambre, — car je lui tiendrai compagnie.

Elle ajouta :

— Elle paraît triste, triste !... d'un ton qui voulait dire, à ce qu'il semblait : « Je ne sais ce qu'il y a entre vous, monsieur François, mais, si vous la voyiez, vous ne lui feriez plus de chagrin. Et, si vous lui en faites encore, je vous en voudrai beaucoup... »

## X

Ils échangent quelques mots dans la galerie, tout en croisant des baigneurs qui *préactionnent*.

François tend à la comtesse un joli bouquet de fleurs des champs, encore humides de rosée. On sent à son attitude qu'il veut se faire très humble.

— Merci de l'aimable pensée !... vos yeux... sont moins méchants aujourd'hui ?

La comtesse parle d'une voix brisée.

— Pardonnez-moi, Gabrielle, je suis dur, mais la vie m'a été rude, ma jeunesse fut douloureuse !... Et, trop de souffrance rend injuste à la longue.

— ... Vous n'êtes pas coupable, mon ami, c'est moi qui ai mille choses à vous expliquer.

Et, le regardant longuement, elle murmure de sa belle voix si harmonieuse, si caressante :

— Oh ! tête inquiète et chercheuse, à qui j'aurais dû dire tout de suite qui j'étais !... Comme vous me dévisagez !... Qu'est-ce que vous cherchez ? Mon âge... Ah ! c'est vrai je ne suis plus toute jeune... Mais, bah ! me montrer à vous en cet état, la figure défaite, c'est agir de franchise, prouver que je ne suis pas coquette. Non, en vérité, *pas coquette* ; c'est même le seul défaut qui me manque. Tenez, venez dans le *smoking* de la Villa ; il n'y a personne à cette heure et nous y serons mieux ; à rester ici debout, je me fatiguerais.

Quand ils furent assis, elle sur un canapé, lui en face, les bras croisés sur le dossier d'une chaise rustique :

— Ah ! pauvre ami, vous m'ignorez, tandis que moi il me semble que je vous connais ! J'ai tant pensé à vous, hier, que j'ai fini, j'en suis sûre, par vous deviner un peu. Tenez, d'abord, la première chose que vous me reprochez, c'est de manquer de respect pour le mariage, institution vénérable à vos yeux.

François fit mine de protester.

— Si, si ! Vous arrivez ici avec des... idées qui feraient sourire bien des gens — à tort, car, enfin, je le reconnais, si l'on démolit le mariage, il ne reste plus rien ; mais, que voulez-vous, mon cher, d'un autre côté la vie est la vie, et, dans la réalité des choses, une femme qui n'aime pas son mari se défend mal ; autrement dit, elle ne se défend pas *longtemps*... Ah ! c'est là que vous ouvrez de grands yeux. Vous croyez donc, enfant, que l'amour se passe dans la vie comme dans ces romans à la mode où les préliminaires n'en finissent pas. Allons donc ! Tenez, je vous prêterai les Mémoires de Mme de Sassecourt, mon arrière-grand'tante, vous verrez !

— Vraiment !... fit-il en souriant, mais peut-être vivait-elle à une époque...

— ... Corrompue!... Oui, c'est le mot que tu cherchais... Moi, je dis plus vivante, plus jeune!... Mais sais-tu bien que, parfois, tu parles comme un pasteur.

— Je suis... protestant!

— Vous!

Elle dit ce *vous* toute effarée. Puis aussitôt, se reprenant :

— Allons, j'aurai encore plus de peine à me justifier, car vous avez, dit-on, une morale plus rigide.

— Non, la même, avec, peut-être, un peu plus de prétention.

— Voilà qui est gentiment dit... Donc, je commence ma confession... M. de Raissecourt, mon père, était, lors de ma naissance, chef d'escadron à Bordeaux. Bon, mais frivole, il ne s'est jamais beaucoup occupé de moi. Aussi, n'ai-je été longtemps qu'une gamine rebelle, rétive et ignorante. Mon père trouvait que la santé des enfants devait primer tout. Il disait qu'une jeune fille n'a que faire d'être instruite, car, plus elle saura de choses, moins elle sera *nature*. On me laissait courir dans la lande, dans les bois, grimper sur les barrières, dénicher des nids, me battre avec les petits paysans, — je les battais, car j'étais très forte.

« J'avais une sœur aînée encore au couvent. Quand elle le quitta pour se marier, M. de Raissecourt me donna aux sœurs. Ah! ces pauvres filles, comme je les épouvantai par ma turbulence! Elles ne voulurent pas de moi, et je revins chez mon père qui, à cette époque, colonel de chasseurs, habitait Saint-Germain. Peu soucieux de me garder, M. de Raissecourt, qui avait droit à l'éducation des maisons de la Légion d'honneur, me mit aux Loges. Je n'y fus point une élève brillante. Tant s'en faut! En classe, je ne m'intéressais jamais qu'à ce qui me semblait *arrivé*. La vie, prise sur le fait, me passionnait. Je jardinais avec bonheur. Je soignais avec joie les oiseaux de la volière. J'aimais, du reste, tous les animaux. J'aimais aussi les récits de voyage, de batailles et d'aventures. En revanche, j'abhorrais les livres compassés comme *Télémaque*, *le Jeune Anacharsis*, et aussi les romans sensibles et langoureux.

« Mon père, qui n'avait marié ma sœur aussi promptement que pour s'en débarrasser, redoutait le moment où il m'aurait sur les bras, d'autant plus qu'entre temps il avait pris sa retraite. Nous habitions alors Paris, et il vivait, pour ainsi dire, au cercle ou chez sa maîtresse. Pendant les vacances, j'allais passer quelques semaines chez mon beau-frère, qui n'avait pas encore acheté son titre, — il s'appelait tout simplement Brecyval. Ma sœur et lui habitaient, entre Reims et Épernay, un château où je me plaisais plus que partout ailleurs, à cause des eaux vives et de la ferme, — une ferme pleine d'animaux superbes. Ma sœur, toujours malade, ne pouvant s'occuper de sa fillette, je m'attachai à cette enfant, je jouai à la maman avec elle. Suzanne m'adorait et je le lui rendais bien.

« Un jour, c'était en plein hiver, mon père vint me chercher au parloir des Loges. Il m'apprit que ma sœur, très souffrante depuis longtemps, venait de mourir, et il m'emmenait quelques jours avec lui chez M. de Brecyval. Ces quelques jours durèrent quinze mois... D'un côté, mon beau-frère me suppliait de rester pour l'enfant; de l'autre, mon père, ravi de n'avoir plus à s'occuper de moi à Paris, et très absorbé par sa passion pour je ne sais quelle ballerine, rêvait sans doute de me faire « prendre la suite » de sa fille aînée. Moi, dans ma naïveté, cela ne me traversa même pas l'esprit. On se demande quelquefois à quoi rêvent les jeunes filles. Beaucoup, vois-tu, ne rêvent à rien du tout... J'étais de celles-là.

« A l'automne, le colonel revint au château. Certain soir qu'il avait chassé toute la journée avec son gendre, il entre dans ma chambre au moment où je venais de coucher Suzanne : « — Dis donc, « Gabrielle, j'ai à te parler. » Et brusquement : « — Il « va falloir s'en aller d'ici, retourner à Paris... l'hôtel « est triste là-bas, je le sais; mais, que veux-tu, tu as « dix-sept ans passés; tu es déjà une petite femme. « Tu ne saurais rester plus longtemps en tête à « tête avec Gustave. Il a beau avoir des cheveux « gris, et n'être mon cadet que d'un ou deux « lustres, le gaillard est encore très vert... et l'on « jaserait! »

« Partir! Quitter Suzanne, pauvre mignonne! je l'aimais tant. Ah! si, au moins, papa voulait me permettre de l'emmener à Paris! J'étais encore toute en larmes quand mon père reparut. « — Voyons, ne te désole pas, il me vient une « idée... Pourquoi n'épouserais-tu pas... ton beau-« frère? Je crois que la chose lui sourirait fort... « Comme cela, tu deviendrais tout à fait la vraie « petite maman de Suzanne. »

« Voilà, mon cher, le roman de mes dix-sept ans. Avoue qu'on en peut souhaiter un plus poétique... Sans doute, je n'ignorais pas que M. de Brecyval possédait une belle fortune, mais si je me doutais déjà que la fortune est indispensable au bonheur...

— Oh! non, protesta François, l'argent, on peut le dédaigner, quand on se sent de l'énergie, de la foi!

— Enfant!... Tu verras plus tard! Comme disait une vieille bonne qui m'a élevée : « Pour passer l'hiver, il vaut mieux des provisions dans la cave que rien dedans... » Non, sans fortune, il est, je ne dirai pas *impossible*, mais *bien malaisé* d'être heureux... Donc, je me suis mariée. Assurément j'ai éprouvé une déception, — mon mari n'était guère fait pour comprendre une fillette de mon âge, — je dis déception, je pourrais dire plus; tu me devines, n'est-ce pas?... Et puis, des années ont succédé aux années, toutes pareilles, assez ennuyeuses, par conséquent, — car moi, je l'avoue, je suis joyeuse, j'aime les courses; en un mot, j'ai besoin d'émotions, — jusqu'au jour où mon mari ne s'est plus donné la peine de me dissimuler qu'il entretenait à Paris un autre ménage, qu'il

y avait d'autres enfants, des enfants pour qui il dépensait sans compter...

— Et alors?

— Alors, je t'étonnerai peut-être en disant que je m'aperçus que cette découverte m'enlevait encore bien des illusions. Ce fut le désenchantement absolu, définitif... Ce fut aussi la révolte indignée de la mère, car j'avais une fille, Andrée, — elle est en pension à Reims, — et je me trouvais enceinte du baby que tu vois ici. L'année suivante, un officier de marine, un gentil garçon que j'avais connu, avec qui j'avais beaucoup joué quand nous étions enfants, vint me voir. Un soir que j'étais seule... il me parla d'une voix si tendre, si émue; il était si triste, au moment de partir pour une longue et dangereuse croisière... Il me suppliait... Il me disait qu'il m'avait toujours aimée. Je n'ai pas osé le laisser s'en aller... désespéré.

Elle reprit, à voix basse, évitant de regarder François :

— Vous voyez que c'était bien peu de chose... Que cela n'eût dû avoir aucune suite... Malheureusement mon mari a surpris des lettres... Car le jeune imprudent m'écrivait... Je ne pouvais pas l'en empêcher. A partir de ce moment, ma vie est devenue atroce. Mon mari m'aimait juste assez pour être capable de jalousie... Alors quatre années ont suivi, qui n'ont été qu'une longue séquestration. J'ai été traitée comme une femme de harem. Oh! pour rien au monde, je ne revivrais ces cruelles années! Quand je sortais (et en voiture seulement), les domestiques m'espionnaient, et, au retour, rendaient compte à mon mari de mes moindres pas, de mes plus innocentes paroles. Le colonel, que tout cela indignait, m'a alors emmenée en voyage. Papa, qui est mort il y a deux ans, a été un joli type de vieux galantin. Pour lui, pas de cruelles, ou du moins il le disait à tout le monde, même à moi. C'était, — il me faut bien l'avouer, — un de ces êtres aimables, de qui l'on s'aperçoit, quand ils sont partis, qu'ils ne tenaient pas grand' place dans la vie de leurs proches, et, même, ne leur étaient guère utiles... M. de Raissecourt, donc, m'emmena à Constantinople. Pourquoi avait-il choisi ce pays? Sans doute parce qu'on y trouve de jolies Circassiennes, variété de femmes qu'il n'avait pas encore étudiée. Pour moi, ce voyage, qui m'éloignait trop de mes enfants, n'apporta aucun soulagement à mes souffrances.

Il y eut un silence. Puis elle reprit :

— Voilà pourquoi j'ai tant besoin d'être aimée! Quand je suis arrivée ici, j'ai dit à Suzanne que, bien sûr, nous ne fréquenterions personne. Les femmes, en général, ne m'inspirent aucune sympathie, — je diffère trop d'elles, — et, d'autre part, nous ne connaissions personne parmi ces messieurs. Aussi, les premiers jours, restions-nous bien souvent toutes seules dans nos chambres. Et puis voilà qu'un jour, un grand garçon, que nous n'avions pas tout d'abord remarqué, nous apparaît. Sa physionomie est de celles qui saisissent l'attention; ses yeux, quand ils se fixent sur vous, sont d'une profondeur étonnante... Dirai-je qu'il m'a charmée? Non, il m'a plutôt *étonnée*. Je me suis demandé à quoi il pensait, pourquoi il s'absorbait en rêveries solitaires... Et puis, petite vanité, je lui en ai voulu d'être le seul à ne jamais lever les yeux quand je passais. Pourquoi donc ne me regardiez-vous jamais, cher aimé?

— Parce que... vous étiez trop loin de moi.

François souriait :

— Si vous y tenez, je vous répondrai que... sachant que le festin ne serait pas pour moi, j'évitais d'en respirer l'odeur. .

— Je crois entendre mon père... Il me disait des choses risquées, le colonel, mais bien tournées... Donc, j'ai pensé ceci : « Puisqu'il s'ennuie, il me saura gré de venir lui chasser ses papillons noirs. » J'ai voulu vous jeter du soleil, de la gaîté, de l'espérance. Etait-ce mal, cela?... Ah! oui, je sais, reprit-elle avec quelque amertume, notre aventure vous a paru un peu... brusque; mais, crois-moi, François, ce roman, notre roman, te semblera, plus tard, un des plus frais, un des plus vivants qui soient... S'aimer librement, dans ce beau décor, au milieu des lilas et des myosotis!

François avait écouté, les bras croisés, très ému, n'osant interrompre la comtesse. Et, pourtant, il aurait voulu se jeter à ses genoux.

Après une pause, elle reprit :

— Veux-tu, aimons-nous sans arrière-pensée. Prenons le bonheur tel qu'il s'offre à nous, oublions que le temps nous pousse.

— Oui, je le veux, dit enfin François. Il me semble commencer seulement à te connaître. Comme j'ai été injuste! C'est moi, maintenant, qui vais me demander si je suis digne de toi ; car, enfin, je n'ai à t'offrir, à toi qui as tout en partage, qu'un peu de cœur.

— Beaucoup de cœur, trop peut-être... Cela fait faire de grandes bêtises, le cœur!... Et vous êtes jeune!

Elle lui caressait doucement la figure, tandis que ses yeux se voilaient de mélancolie. Bientôt elle reprit son beau sourire :

— Etes-vous curieux, chéri, de savoir l'avenir? Voulez-vous que je le lise dans les lignes de votre main?

Longuement elle médita, puis :

— Voici un sillon qui dit que vous êtes un vrai Don Quichotte; que vous vous ferez le champion de causes impossibles. Vous n'êtes pas pratique, mon cher ami, et le fâcheux c'est que vous refusez d'en convenir. Oh! cette ligne brisée me fait peur. Votre vie sera pleine de luttes, elle connaîtra bien des heures cruelles.

— Est-ce que, vraiment, dit François, vous croyez à la chiromancie?

— J'y crois!... Et Suzanne également. Elle sait



ainsi qu'elle n'a guère que vingt années à vivre : c'est pour cela qu'elle paraît pressée de goûter à tout...

— Mais c'est stupide! qui le lui a dit?

La comtesse ne répondit pas. Elle regardait vaguement au loin, comme reprise de sa rêverie. Enfin elle murmura :

— Sais-tu à quoi je pense?

Elle hochait la tête :

— A ce que tu seras, dans douze ou quinze ans d'ici... Je ne te vois pas marié. Je te vois dans la politique, exposé à bien des dangers... Je serai alors une presque vieille dame, peut-être pas très vénérable, mais, ce qui vaut mieux, très bonne, très fidèle au souvenir de ceux qui auront bien voulu l'aimer.

— ... Qui auront *bien voulu?*

— Oui, mon cher enfant. La vie est si vilaine, que, sans les quelques affections vraies qu'on récolte au long du chemin, elle ne vaudrait pas la peine d'être vécue.

Se serrant tout contre lui :

— Vois-tu, je continuerai à veiller sur toi, et, plus tard, par moi, tu apprendras à connaître les femmes. Je ne les aime guère...

— Pourquoi?

Elle parut un peu embarrassée :

— Ce serait trop long à expliquer... Nombre

d'elles m'ont fait du mal. Jamais je n'en ai rencontré de vraiment sincère... Et puis la femme est un être faible... Défie-toi des faibles!

Maintenant François est pris. Comment douter? Certainement, la comtesse est une créature droite et franche, qui avoue, avec une belle loyauté, ses faiblesses passées. Et qui donc est irréprochable! Et puis, elle est si malheureuse!...

Et François, alors, avec cette chaleur communicative que donne une conviction profonde, lui raconte sa vie à Fécamp: lui dit, chemin faisant, de touchantes histoires de pêcheurs, de ces rudes gars qui s'en vont dans les brumes glacées d'Islande, à bord des voiliers de son père...

La comtesse a écouté, toute émue, ces choses très neuves pour elle, et une larme a coulé de ses yeux, tandis que ses lèvres murmurent :

— Que tu es bon, mon beau François!

XI

— Mais oui, mon cher, disait le vieux père Lefèvre, surveillez-vous davantage! Il n'y a pas à dire, vous la compromettez...

— Comment? Je ne parle d'elle à personne. Vous-même, si vous ne m'aviez pas dit que la comtesse...

— ... Elle m'a, en effet, avoué son... coup de tête, avec la plus aimable désinvolture... Cette femme n'est pas banale; c'est une héroïne de Brantôme, attardée... Ah! voici mon ami l'Américain. Il faudra vous lier tous deux. Ce garçon vous sera utile. Il a fait le tour du monde, il est observateur et spirituel... N'ayant aucun préjugé, il paraît s'être rendu compte qu'en France les étrangers sont mieux vus que les nationaux, — et aussi que l'estime qu'on accorde à ces étrangers est en proportion de la puissance de leur pays; alors, il a revendiqué, vers ses vingt-cinq ans, la nationalité de sa mère, laquelle était Américaine.

— C'est mal d'abandonner sa patrie.

— Rien à dire!... Il avait vaillamment servi la France en 1870. Sa dette, puisque dette il y avait, était largement payée... Oui, liez-vous avec lui, je vous le conseille.

— Eh bien! Saveny, quoi de nouveau?

— Bonjour, messieurs!... Il y a que j'organise une partie pour le Mont-Dôle après-demain. En êtes-vous, Duplessis? Vous et vos amis, j'entends!

— Mais... je ne sais pas... Je m'informerai.

— Nous sommes déjà six. On emporterait à déjeuner. Je recommande à chacun de se bien couvrir, et de se chausser solidement. Il fait froid là-haut. La neige n'est pas encore fondue partout... Nos deux originaux d'hier sont de la partie.

— Qui ça? demanda le père Lefèvre... Ah! oui, la demoiselle à grande plume Rembrandt, à cheveux roussâtres, et monsieur son papa?

— Justement. Elle s'appelle Blanche de Morvillère... Nous sommes déjà une paire d'amis... Le « paternel » est un bon type.

— Et comment les connaissez-vous?

— ... rencontrés au Caire; nous avons remonté le Nil ensemble à bord des Cook.

— ... des Français?

— Je suppose... La fille est superbe avec son air exalté de Velléda, ses grands sourcils en arc en ciel. Fantasque, flirteuse, et même flirteuse intense, — mais vous plantant là tout à coup sans qu'on sache pourquoi. Elle déclare, avec une moue délicieuse, qu'*au déballé*, les hommes apparaissent tous pareils, aussi grossiers, aussi matériels. Derrière elle, son bonhomme de père trotte, tout essoufflé, se lamentant des excentricités de sa fille qu'il cherche à excuser : « Si Blanche se mariait, voyez-vous, mon cher, ça passerait, mais elle ne se marie pas, je ne sais pourquoi... Et alors sa vertu... c'est sa vertu qui l'obsède. » Il dit cela avec tant de conviction, le pauvre homme, que ceux-là mêmes qui ont des raisons de penser... autre chose, ne se sentent pas le courage de lui ouvrir les yeux. En somme, une détraquée, une névrosée, comme il y en a à foison dans les villes d'eaux.

« Ah! et puis encore une divinité d'arrivée : la belle Mme Vignerot; une petite en deuil, pâlotte, timide; avec cela, une démarche de canard, les pieds en dedans, roulant sur des hanches rebondies. Mais elle vous a des yeux splendides, les plus beaux que j'aie jamais vus, des cils lourds comme des ailes d'oiseau de mer, un teint savoureux!... Elle débarque de Cochinchine où elle a suscité les plus folles passions... On dit qu'elle ne serait pas extraordinairement farouche... qu'elle aurait « vu le loup »... même plusieurs fois. Du reste, votre voisine, Mme Aymard, vous en parlera; c'est une cliente de son fils, l'avocat de Marseille.

— Oh! Mme Aymard, si sévère sur la morale, doit tenir rigueur à cette petite.

— Pas trop... Elle m'a dit avec bonté : « — Il faut lui pardonner, monsieur, elle est à la fois si sotte et si jolie. Et sotte, *parce que*... jolie... mais oui! Quand tout le monde vous admire, au point de se retourner sur votre passage, vous contemple béatement comme un bijou merveilleux, à quoi penser, sinon à sa beauté? Et qui ne pense qu'à soi est nécessairement peu intelligent. »

Le lendemain, incident assez désagréable. Comme, après déjeuner, François et Gardanne prenaient le café dans l'appartement des comtesses, on frappa à la porte.

C'était le cocher. Il venait réclamer ses gages, en souffrance depuis deux mois. Un gros gaillard ventru, qui parlait de la chose tranquillement, en homme qui connaît son monde et n'en est sans doute pas à une première réclamation.

— Mais, Joseph, puisque je vous dis que monsieur me laisse sans rien. C'est abominable, en vérité!

— ... Madame doit comprendre que je ne peux pas... pourtant... Je voudrais envoyer un peu d'argent chez nous, au père.

— Eh! mon ami, je comprends, mais... Enfin, je vais voir ça.

Alors la comtesse, passant dans son cabinet de toilette, s'entretint à voix basse avec Suzanne. Toutes deux cherchaient à se rendre compte où leur dernier envoi de fonds avait bien pu passer. On récapitulait les dépenses, on soupirait, on crayonnait des chiffres, mais on ne s'y retrouvait pas. Et puis, enfin, quand elles auraient trouvé, ce n'est pas cela qui les eût avancées beaucoup!... Comment, aujourd'hui, se procurer ce que réclamait Joseph?... Demander une avance à l'hôtel? hum!... ça paraîtrait singulier...

Les jeunes gens, qui, tous deux, happaient au vol quelques mots à travers la porte, se regardèrent penauds, ennuyés. Bientôt, Gardanne, comprenant qu'il y a de certaines choses qu'il vaut mieux n'avoir pas entendues, s'esquivait sans bruit.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Pourquoi j'ai l'air soucieux, mon ami? Qu'importe, répondit la comtesse. Quelques petits ennuis d'argent. Bah! M. de Brecyval finira bien par être forcé de payer!

— Mais... si vous voulez permettre, ma bourse d'étudiant... quoique bien légère... est à votre entière disposition.

— Ah! ça, c'est gentil!... Suzanne, tu entends... tout à fait délicat. Eh bien, j'accepte, je prends deux cents francs, mais, avant huit jours, je vous les aurai rendus... Vous pouvez y compter!

— Bah! fit François avec un beau geste d'insouciance.

Il venait de lui donner le plus clair de ce qu'il possédait.

Le temps changea. On eut quelques jours froids comme on en revoit souvent à la fin de mai. Tout le monde alors se trouva plus ou moins enrhumé. Suzanne fut même prise de névralgies douloureuses et la comtesse resta auprès d'elle, ce dont Gardanne profita pour s'instituer garde-malade « en second ».

Il entrait, la plupart du temps, sans permission.

— Faites pas attention!... je ne suis qu'une moitié d'homme.

Et, comme il apportait de la gaîté, toutes sortes d'histoires biscornues, on le gardait.

— Quel petit monstre que ce Loulou, déclara la comtesse, au moment où il leur achevait une histoire assez risquée; mais c'est qu'il a l'aplomb de vous jurer ses grands dieux que c'est arrivé... Tenez, vous n'êtes qu'un mauvais plaisant, monsieur!... Et maintenant, pour changer, si vous nous ameniez votre grand ami. L'avez-vous aperçu aujourd'hui?

— ... Un instant seulement. Il sortait de chez le docteur.

— Vraiment!... Serait-il soufirant?

— ... Il n'a pas bonne mine... depuis quelque temps. Il souffre de points de côté...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Non, le médecin traitant n'était pas content. Il répétait à François :

— Mais, mon ami, vous avez l'air éreinté; quel métier faites-vous donc?

En effet, migraines et pesanteurs d'estomac ne le quittaient guère, et son moral s'en ressentait. Il broyait du noir, ferme.

Oh! oh! ces dames viennent de recevoir une lettre de M. de Brecyval disant qu'obligé par la faillite de son représentant de partir brusquement pour Varsovie, il ne peut assister à la première communion de sa fillette, aussi invite-t-il ces dames à revenir au plus vite, afin de le remplacer à la cérémonie, où — vu l'éloignement — elles ne pensaient pas se rendre.

— Je suis très ennuyée, disait la comtesse, tout en se promenant dans le parc avec François. Je ne vais pas pouvoir revenir avant quatre jours. Quatre jours, c'est bien long hélas!... Et puis, c'est notre première séparation, mon ami, le présage d'une plus cruelle encore... Et je vous laisse, chéri, au milieu de jolies femmes...

François avec un sursaut :

— Mais... que craignez-vous? Ce serait si mal à moi!...

La comtesse secouait la tête, riant d'un air sceptique. Le jeune homme s'impatienta :

— Oh! de grâce!...

Puis, sur un ton qui laissait percer un peu d'humeur :

— Alors... moi, quand je ne serai plus là... d'autres vous... distrairont... Gardanne, par exemple!

— Lui!... une espèce de petit pantin de pain d'épice... Tiens, qu'avez-vous?

— Rien!

— Mais si! Vous venez soudain de froncer le sourcil... Oh! tu as parfois, chéri, des colères sourdes auxquelles je ne comprends rien... Sais-tu que nous ne nous ressemblons guère, tout de même!... Je t'en prie, dis-moi quelle idée t'a traversé l'esprit...

— Rien, rien!

Il y eut un silence. Puis la comtesse, d'une voix hésitante :

— ... J'ajoute *qu'avant tout*, je te resterai fidèle quand même et quoi qu'il arrive, *parce que je t'aime !*

De nouveau François se taisait.

Elle jeta vers lui un regard furtif :

— Oh! quelle âme emportée et fougueuse!... Tout à l'heure, imagine-toi que j'ai cru que tu allais... me battre !

— Eh bien... oui, j'étais outré de vous entendre dire que c'était par peur du ridicule que vous écarteriez Gardanne.

— Oh! enfant qui ne vois pas que je le fais exprès...

Elle lui prit la main doucement :

— Et maintenant, parlons de choses sérieuses... Donnez-moi un conseil, monsieur Mentor. Je suis très embarrassée. Suzanne ne sait pas davantage comment nous tirer d'affaire. Voilà : à ce couvent de Reims où est ma fillette, toutes les mères sont dévotes, ou du moins s'en donnent les gants. Aussi, le jour de la première communion, communient-elles toutes en même temps que leur enfant... Suzanne, pour éviter un scandale, et c'en serait un énorme, voudrait me voir agir comme tout le monde... D'un autre côté, prendre envers mon directeur des engagements que... je ne tiendrais pas, que je serais même, d'avance, décidée à ne pas tenir...

— Mais, voyons, y pensez-vous? Me demander cela *à moi?*

— Oh! c'est vrai!...

Elle resta un moment songeuse :

— Après tout, vous pouvez tout de même me conseiller, car c'est une question de... de... je ne sais pas moi... de tact.

— De tact? Vous croyez? fit-il en souriant... J'aurais cru *autre chose!*... En tout cas, si vous y tenez, mon avis est de vous abstenir.

— Ah! voilà un conseil honnête et franc, au moins... Tant pis, je le suivrai!... Et cependant... ah! fit-elle en soupirant, ça sera bien difficile... On est si méchant entre femmes!...

## XII

En route pour la Dôle, l'excursion toujours en projet, mais toujours remise parce que la comtesse ne s'en souciait guère. Alors on a décidé de profiter de son absence.

Gardanne plus souffrant, menacé d'une crise, n'a pas voulu venir.

François est à côté du cocher. Dans le breack : un ancien diplomate, un jeune prêtre et l'Américain ; M^lle^ Blanche, l'excentrique au chapeau Rembrandt, et son père ; la baronne Zanine et M^lle^ de Strykoff, deux Russes.

M. Saveny aurait voulu encore emmener la toute mignonne M^me^ Vignerol, mais celle-ci n'a pu se décider, sans doute par économie. Elle est en effet peu argentée, la chère petite ; et puis elle cherche un mari, rien qu'un mari, et elle n'estime pas que cela doive se trouver à dix-huit cents mètres d'altitude.

— Ah! qu'on est bien dans les bois, se dit François qui respire à l'aise.

Il est pourtant un peu morose, ce matin-là, se sentant plus souffrant, les reins tout endoloris. S'il osait aller jusqu'au bout de sa pensée, il ajouterait : « Et quel soulagement, par instants, de n'avoir pas ces deux jolies femmes à promener. »

Il écoute la forêt, les mille frémissements de la brise, le chant des feuilles sur lesquelles la pluie commence à tomber, — une pluie douce et fine qui fait les feuillages plus luisants.

— Pourquoi détestez-vous les femmes? demande M^lle^ Blanche à l'Américain.

— Vous voulez que je sois franc? Parce que, trop souvent, — au moins en dehors du mariage, — la femme est l'importune qui nous harcèle, l'indiscrète qui nous défend d'avoir des joies et des peines où elle ne soit pas... Mais oui!.. Du reste, saint Paul, lui-même, a dû dire quelque chose comme cela, n'est-ce pas, monsieur l'abbé?

— Oh! saint Paul a dit bien pis. Il a dit qu'il faut être marié *le moins possible.* Il est vrai que ses commentateurs...

M^lle^ Blanche, alors, très haut :

— Je connais, pas loin d'ici, une belle dame qui doit lire saint Paul !

Mais François, perdu dans sa songerie, n'a rien entendu :

— Et, comme ça, alors, vous n'aimez personne, monsieur Saveny? C'est bien vide une existence sans affection!

— Si, mademoiselle; j'aime *moi*, d'abord, les bêtes, ensuite. Mais les femmes... très, très peu... Jusqu'à ce que je change! Oh! mesdames, retournez-vous; voyez donc ces brouillards qui s'élèvent.

Tout le monde s'exclama, on admirait.

— Ah! ces paysages de montagne comme ils sont incomparables, disait le diplomate, l'homme qui n'exprimait jamais que des vérités bien senties.

En dessous d'eux, de larges vapeurs passaient, s'accrochant de-ci de-là aux roches. Elles fumaient sous le soleil. Bientôt elles devinrent diaphanes. Au travers, on apercevait les miroitements du Léman ; puis elles montèrent encore plus haut, faisant comme un écran de gaze qui soudain s'évanouit comme par enchantement dans le bleu...

— Nous approchons dit le cocher. Dans dix minutes nous serons au chalet de la Dôle. On entend le cornet à bouquin des pâtres qui sonnent midi.

— Allons, tant mieux, car il fait rudement faim, observa Saveny.

Maintenant, on atteignait la région des sapins, et c'étaient des senteurs plus âpres.

— On voudrait vivre ici, murmura, de sa voix timide, le jeune prêtre. Il semble qu'on soit plus près de Dieu.

— Oh! non, fit l'Américain, pas moi!

— Vous n'aimez donc pas la nature, monsieur?

— Je l'aime, mais elle me fait peur. Je la sens trop. Elle agit trop sur mes nerfs. Il me semble, quand je me trouve dans une forêt, que je n'y suis pas seul, que vont m'apparaître je ne sais quels êtres qui m'effraieront. La nature me prend. Je ne m'appartiens plus, et cela m'irrite. N'est-ce pas exaspérant de songer que, s'il fait sombre et froid, je deviens triste? tandis que le soleil... Mais je crois que nous voici arrivés... Mesdames et messieurs, pied à terre!

*(A suivre.)*



Les dames regardent : l'endroit leur paraît peu riant, aride... Le chalet est désert et semble plutôt une étable... Eh! quoi, on déjeunerait dans cette massive baraque, sans fenêtres, qui, pour sûr, sent le mouton... Saveny propose de défaire quelques bottes de foin. Ah! non, plutôt s'installer sous les rameaux de quelque grand sapin.

Quand la voiture se fut arrêtée, on retira du coffre les paniers de provision, et, aussi gaiement qu'on le put, car la brise fraîchissait, on attaqua la galantine et le bœuf-mode. Bientôt le champagne sautait... Le diplomate, homme sagace, remarqua qu'il moussait beaucoup plus qu'à Valdonne, à cause de l'altitude qui diminue la pression atmosphérique, d'où un plus actif dégagement de gaz. Saveny s'efforçait de faire causer tout le monde. Il s'en prit au taciturne François qui, ayant mauvais estomac, mangeait peu et, assis à l'écart, s'obstinait à contempler les nuages.

— Eh bien, qu'est-ce que vous apercevez? Je parie que vous composez des vers.

— Non, je regarde... un aigle... qui plane.

— Un aigle? Que ne le disiez-vous! Vraiment?

Chacun se renversa, s'écarquillant les yeux. On finit par l'apercevoir. C'en était bien un, et un beau. Alors on agita des serviettes pour effrayer l'animal, qui s'éloigna avec un long sifflement. Le diplomate, sur ce, raconta des histoires tragiques d'aigles qui ravissaient des enfants à leurs mères.

— Comme de simples saltimbanques, dit Saveny.

v. — Le Roman de François, par Masson-Forestier.

Mais, de nouveau, une brume passa, pas trop froide, juste assez pour que les dames réclamassent leurs châles restés dans la voiture.

— Aimez-vous Dickens, monsieur, demandait à Saveny la baronne Zanine, une femme très mince, les cheveux d'un blond si pâle qu'ils semblaient presque blancs, les yeux couleur d'eau. Moi, je l'adore; il est si simple, si naturel! N'est-ce pas qu'il est exquis?

— Oui, madame, j'en raffole!. Quand un homme écrit couramment : « Si ce jardin eût fleuri en moi, ses cendres eussent suffi pour me sauver du vide où ma vie s'affaisse », il est simple... ou je ne m'y connais pas!

La Russe, piquée :

— On voit bien que vous êtes Américain. Il vous faut du réalisme outré, comme Bret Harte.

— Oh! certes, j'aime mieux les rudes écrivains de mon pays d'adoption, mais il y a quelque chose que je leur préfère...

— Et c'est?...

— Tout bonnement cette galantine!... Mademoiselle; puis-je vous en offrir encore?

— Mon Dieu, que vous êtes donc moqueur! Savez-vous que nous n'aimons guère les ironiques, nous autres femmes?

— J'imagine que c'est parce qu'il vous manque le sens du ridicule, — n'est-ce pas, monsieur François?

— Oh! moi, je n'ai pas assez d'esprit pour vous donner la réplique!

Et François se leva, disant qu'il allait se dégourdir en montant un peu plus haut.

— Vous avez tort de vous éloigner jeune homme, fit le diplomate. Dans les montagnes, il pleut à l'improviste. D'ailleurs, nous renonçons à grimper jusqu'en haut, car nous n'y aurions aucune vue... Vous partez quand même? Prenez garde, vous serez trempé, traversé, tandis que nous, chaudement à l'abri dans la grange à foin, nous jouerons une partie de polignac... en disant du mal des absents.

Quand il revint, de larges gouttes d'eau s'écrasaient sur le sol, jetant dans l'air une senteur musquée de bruyère.

Au lieu d'entrer dans le chalet, François se mit sous l'auvent du toit. A l'intérieur on causait. Comme on le croyait loin, on ne se gênait guère.

— Ce qui me passe, disait M^lle Blanche, c'est qu'*elle* mêle à l'aventure sa belle-fille.

— Bah! disait une voix, — celle de Saveny, — son tempérament la domine. Et puis, c'est son dernier amour. Elle y tient. Enfin, elle est femme, et est-ce qu'une femme raisonne jamais?

— Voulez-vous vous taire!

— Ce n'est pas votre faute, mesdames, c'est la faute de votre mère Eve, et puis celle de Balzac, lequel a mis dans l'esprit des femmes qu'à trente-cinq ans elles se doivent à elles-mêmes d'éprouver une passion violente, sinon leur vie serait ratée. Voilà pourquoi la comtesse a un bien-aimé... Avouez d'ailleurs que, vraiment, elle pouvait plus mal choisir...

— Alors, vous le trouvez bien, ce garçon à teint de papier mâché? disait la Russe. Moi, pas. Il manque de... bien des choses.

— S'il vous faisait un doigt de cour, vous le trouveriez moins *dépourvu!*

— Ah! par exemple; mais je n'en voudrais pas.

— Moi non plus, disait M^lle Blanche de Morvillère.

Un peu inquiet de la tournure que prenait la conversation, le jeune prêtre proposa d'aller voir s'il ne faudrait pas songer au retour. Les chevaux devaient être reposés.

François, entendant remuer à l'intérieur, se mit alors à tousser, puis il s'avança dans l'embrasure de la porte. Brusquement on s'était tu. Le diplomate, bon comédien par état, expert en volte-faces, feignit aussitôt de terminer une période :

— Oui, messieurs, nos contemporains nous offrent le spectacle affligeant d'une société en complet désarroi...

Tout le monde se secouait; on était plein de foin. M^lle de Strykoff en avait jusque dans les cheveux; on fit quelques pas dehors, et, ne le voyant pas, on héla le cocher. Il finit par répondre. Il était descendu dans les nouvelles coupes de sapins fumer sa pipe avec des bergers.

## XIII

Vers sa quinzième année, alors que François, pris d'une belle ardeur, voulait partir évangéliser le Zambèze, son père raillant un jour ses aptitudes au métier de prédicateur, le jeune néophyte lui montra le manuscrit de la première homélie qu'il comptait débiter à ses ouailles d'Afrique. Elle développait ce thème : « Le malin prend de préférence les traits de la femme pour nous livrer ses plus rudes assauts. »

Qu'on l'eût étonné aujourd'hui en lui rappelant ce souvenir!... Plusieurs fois, depuis le départ de la comtesse, il avait mis à profit sa solitude pour tâcher de se ressaisir, pour essayer de se mettre en règle avec sa conscience, qui le tiraillait sourdement; mais jamais il n'était arrivé à rien. Toutes ses anciennes idées de chasteté et de moralité étaient bien brouillées. Il se trouvait tout déconcerté, il en venait même, par instants, à se demander avec inquiétude si ses idées nouvelles n'allaient point l'amener à se renier, en quelque sorte, lui-même.

En tout cas, il jugeait absurdes tous les anathèmes contre les jouissances terrestres, les passions et l'amour. Les passions, ne sont-elles point de vigoureuses impulsions hors de nous-mêmes, c'est-à-dire hors de l'égoïsme? L'amour, mais, loin d'être une souillure, il nous élève! Et, d'ailleurs, n'aime point qui veut!... L'amour est l'apanage d'une élite!

Avec ces belles phrases il parvenait, tant bien que mal, à apaiser certains scrupules, à se convaincre qu'il n'avait pas à rougir. Et cependant, lorsqu'il pensait à Suzanne, il baissait la tête comme un coupable. Une nuit qu'il ne pouvait dormir, tant ses remords le tourmentaient il se jura que, dès le lendemain matin, il bouclerait sa valise.

Il ne boucla rien du tout. Il resta, et ne songea plus bientôt qu'à celle qui allait revenir...

*
* *

De nouveau, ces dames passent toutes leurs journées en compagnie de François et du petit Gardanne.

La comtesse a pris l'habitude de se lever de très bonne heure. Souvent, dès huit heures, alors qu'une légère brume flotte encore au-dessus des bois, on les voit s'acheminer tous quatre vers les prairies aux longues herbes diaprées de rosée. Mme de Brecyval, qui n'a jamais paru si jeune ni si fraîche, les excite tous de sa gaieté et de sa verve.

A table d'hôte, sans aucun souci du qu'en-dira-t-on ? elle a fait mettre le couvert de François en face du sien, comme si elle redoutait pour lui la conversation de son austère voisine, la vénérable Mme Aymard. La comtesse se trompe : la vieille dame ne se mêle point de ce qui ne la regarde pas. Tout au plus témoignait-elle depuis quelque temps, à son voisin, par un peu plus de réserve, sa connaissance d'une liaison qui, d'ailleurs, n'était un secret pour personne...

L'après-midi on repartait. Mme de Brecyval s'était prise tout à coup d'une grande passion de fleurs des champs. Il lui en fallait tous les jours. Au fond, il y avait peut-être là, chez elle, un petit sentiment de rivalité à l'égard de Suzanne, si adroite de ses mains qu'on l'eût crue née pour être fleuriste. Certain soir qu'on était convenu de se travestir, la jeune fille descendit au salon en robe blanche, les bras nus, cheveux dénoués. De fines branches de petit lierre à veines grises, du lierre des arbres, mêlées dans sa belle chevelure blonde à des pâquerettes et des bleuets, en faisaient la plus ravissante Ophélie qui se pût voir. Chacun la complimenta, mais, de tous les baigneurs, celui qui sut lui exprimer avec le plus d'enthousiasme sa respectueuse admiration fut peut-être Saveny, qui, maintenant, semblait se plaire infiniment à Valdonne.

*
* *

Ce soir, Gardanne n'a point paru à table. Il est malade. Il va avoir une crise qui, sans doute, sera plus violente que les précédentes. A tout prix, il faut que quelqu'un passe la nuit à côté de lui.

Mais aujourd'hui c'est à qui se dérobera. Les doucheurs ne se résignent pas à passer toute une nuit sur un qui-vive perpétuel. Quant aux deux médecins, Gardanne les a en abomination. Il prétend qu'ils se sont livrés sur lui à des expériences, le traitant en sujet précieux, qu'ils l'ont pincé, piqué à coups d'aiguille pour vérifier si, dans le somnambulisme, la circulation du sang est la même que dans la catalepsie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il est déjà neuf heures, et l'on ne trouve toujours personne parmi ces messieurs. Alors Suzanne, qui est très charitable, et à qui le pauvre Loulou fait pitié, se met en quête.

Elle s'adresse bravement à M. Saveny. L'Américain, aussitôt, répond qu'il n'a rien à refuser à Mlle Suzanne.

*
* *

Quand Saveny entra dans la chambre, Gardanne dormait déjà, mais d'un sommeil agité. Il avait des tressaillements convulsifs. Il poussait de longs et douloureux soupirs. Par instants, il grinçait des dents, sa respiration s'arrêtait, sa face devenait livide, le pouls cessait de battre.

Deux heures plus tard, les secousses convulsives étaient devenues plus fréquentes, les soupirs exhalés semblaient plus pénibles, comme si la crise arrivait à son paroxysme. Brusquement, avec une souplesse de clown, Gardanne se mit debout, ouvrit les yeux, des yeux fixes, des yeux effrayants qui semblaient ne rien voir.

Sur un guéridon une bougie était allumée; le malade en alluma une autre, passa un pantalon et s'en vint à sa table de travail. Là il s'assit, atteignit un atlas, prit dans un tiroir une grande feuille de papier blanc, et, aussitôt, il commença à copier la carte de France, mais en en réduisant exactement les dimensions de moitié. Il traçait les contours des côtes, dessinait les fleuves et les montagnes avec une rapidité, une sûreté de main d'autant plus étonnantes que jamais il n'avait su dessiner.

Saveny lui adressa la parole, l'engageant à se recoucher : Gardanne ne répondit rien. Saveny parla plus haut : même silence. Le malade ne semblait même pas se douter qu'on lui adressait la parole, et continuait hâtivement son travail. Alors l'Américain souffla l'une des bougies, celle même que Gardanne avait allumée. Aussitôt le petit s'arrêta. Il paraissait vivement contrarié. Il se leva et se mit en quête d'allumettes, marchant à la façon de quelqu'un qui chercherait quelque chose à tâtons dans une obscurité complète. Ce ne fut que lorsque *sa* bougie eut été rallumée qu'il se remit à sa tâche.

Son regard restait toujours morne et sombre. Quand, par instants, ce regard se posait sur Saveny, celui-ci ne pouvait s'empêcher de tressaillir. Il constatait, d'ailleurs, l'exactitude de ce que lui avait dit un jour le directeur de l'établissement : « Les somnambules, autant qu'on a pu les observer, *vivent un rêve*, et, tout le temps que leur crise dure, ne perçoivent rien d'étranger à ce rêve. »

Mais Gardanne commençait à manifester une grande lassitude. Il souffla sa bougie, se recoucha et parut enfin retrouver un sommeil à peu près normal. La crise allait se terminer. Demain, il serait dans une prostration complète, l'anéantissement succédant d'ordinaire à cette excitation suraiguë.

XIV

Une nouvelle qui surprend tout le monde : M. François Duplessis quitte Valdonne. Le médecin, qui est de moins en moins satisfait, a déclaré qu'il préférait le voir s'en retourner chez lui.

Mais ce départ, qui suit d'une semaine à peine le retour de Reims de la comtesse, fait beaucoup jaser.

— Et ces dames? demande-t-on en clignant de l'œil.

— Ces dames se mettent en route aujourd'hui, avec la baronne Zanine et le petit Gardanne; elles vont à Zermatt.

— Tiens, elles n'assistent pas au départ de M. Duplessis?... Ils étaient inséparables, on les disait même *du dernier bien*... Seraient-ils fâchés?

— Peut-être M^me^ de Brecyval veut-elle nous donner le change; en ce cas, elle perd son temps.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

C'est M. Lefèvre, d'après ce qu'on raconte à la Rotonde, qui a brusqué les choses. Il a pris la comtesse à part et l'a fortement sermonnée :

— Vous abusez, chère madame. Vous me le tuez, tout simplement. Il faut que cela finisse. J'ai charge d'âme!

On dit, mais on n'en sait rien, que la comtesse s'est révoltée, qu'il y a eu une scène et qu'elle a beaucoup pleuré... En somme, ce qui est certain, c'est que, le jour des adieux, on s'est séparé, devant la galerie, de la façon la plus correcte.

*
* *

François va donc passer, à Valdonne, sa dernière matinée.

Il s'est levé de très bonne heure, afin de pouvoir errer seul par les sentiers.

Dans une prairie où les foins n'ont pas encore été faits, tout brille au soleil levant. Aux plus hautes herbes s'accrochent de longs fils de la Vierge. François se rappelle le jour où il a cherché avec *elle* des *aimez-moi*... vrais!

Allons, c'est fini. Plus tard, il se souviendra de son séjour à Valdonne; il en rêvera peut-être comme de quelque chose de délicieux; mais, pour l'instant, il s'avoue qu'il part sans grand regret.

Car, enfin, il était venu chercher la santé, et maintenant ses migraines ne le quittent plus; elles lui serrent les tempes comme dans un étau; il a même des vertiges!...

— Ah! tout de même, reprenait-il en cueillant des bleuets, comme ce pays-là est beau!

Et lentement il faisait ses adieux aux choses, qui semblaient avoir attendu l'instant suprême pour lui livrer toute leur poésie.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il songe avec mélancolie à ses compagnes des jours envolés, à son intimité si charmante avec elles.

Oui, maintenant Gabrielle est loin, bien loin. Dans le chemin creux, au coin de cette haie, un jour elle cueillit une églantine pour la mettre dans ses cheveux. Oh! combien, en plein air, en pleine campagne, cette femme était séduisante!

Et généreuse, et indulgente à tous!... Jamais un mot méchant. Très bonne aussi et avec tout le monde. Il se rappelle que Suzanne lui a conté le dévouement de la comtesse pour de pauvres petits, atteints de diphtérie, que leurs parents, des bûcherons de l'Argonne, avaient abandonnés.

Il est tout triste en songeant à leur dernière soirée, hier, dans sa chambre. Oh! oui, impossible d'en douter, cette femme l'aimait, — avec ses sens plus qu'avec son cœur, soit! — mais combien sincère! Et il se rappelait ses dernières paroles : « — Ah! chéri, j'ignore si je te reverrai jamais; la vie déjoue tant de projets! Encore un baiser... Ah! si je t'avais connu plus tôt!... j'aurais été ta compagne, ton amie. J'aurais organisé ma vie autrement... Tiens, prends ceci, ces quelques lignes de moi où tu retrouveras la trace de mes lèvres et l'odeur de mon dernier baiser. C'est un verset du Cantique des Cantiques. »

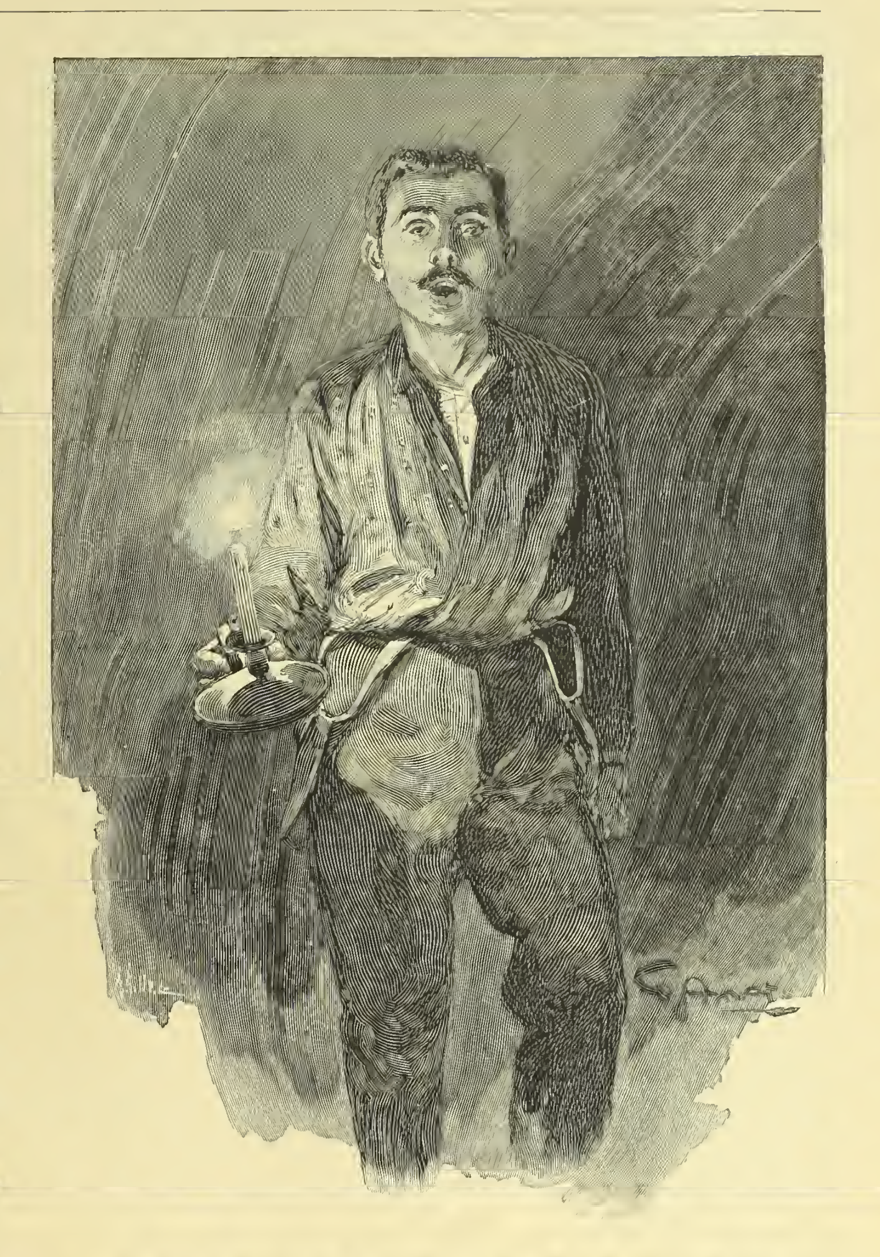
Où donc avait-il mis ce petit papier?... Ah! oui : « Venez, mon bien aimé : c'est le printemps; les frimas et les pluies ont disparu. Des jeunes fleurs naissent déjà du sein de la terre, les oiseaux recommencent leur ramage, pendant que la vigne florissante répand au loin un doux parfum. »

*
* *

— Eh bien, dit en souriant le père Lefèvre, vous emportez, je le parie, de pleines brassées de souvenirs... Vous *engrangez* pour plus tard... Car vous y songerez indéfiniment; vous ferez des vers là-dessus, mon cher!... Hier vous étiez secrètement... soulagé — c'est le mot — de la voir s'éloigner, et aujourd'hui, vous souhaiteriez qu'elle revînt... Hier, vous aspiriez après le repos, le calme, le silence, et, maintenant que vous avez tout cela, vous vous sentez l'âme bien vide.

« Oh! ne vous détournez pas pour cacher votre chagrin, mon pauvre garçon... Que voulez-vous? la nature humaine est ainsi faite que le présent ne compte guère. Ce que nous avons désiré perd son prix dès qu'il est à portée de notre main; mais, ce qui nous échappe reprend aussitôt une valeur inestimable!... Moi aussi, allez, j'ai passé par là. J'ai eu des maîtresses qui me bousculaient, me rendaient tout à fait malheureux, dont j'avais hâte d'être délivré... Et, cependant, je les ai bien pleurées quand elles sont parties! Je me souviens, à Bordeaux, vers 1855, de la dugazon du Grand-Théâtre, une ardente brunette sémillante, délurée, fantasque, presque folle, et qui me trompait, Dieu sait comme!... Je suppliais le ciel de m'en débarrasser... Et, le jour où elle partit, enlevée par un officier, — la voix du père Lefèvre s'altérait un peu, — eh bien, ce jour-là, mon petit, ce

jour-là... j'ai bien souffert... Que voulez-vous, il faut en passer par là! Il nous faut avoir aimé... L'amour, cette envolée dans l'illusion, est après tout notre suprême glorification. Allons, puisque vous partez, adieu mon garçon... Nous nous reverrons, j'espère... Tiens, je crois que voici la voiture qui va vous emmener... Bon voyage... Mais maintenant, tout bas, comme coup de l'étrier, un bon conseil à méditer durant la route : *Restez-en là!*...



François, après un silence gêné :

— Mon Dieu, monsieur Lefèvre, je crois que la distance...

— Ce n'est pas de la comtesse que j'ai peur, c'est de vous. Dans quelques semaines vous ne penserez peut-être plus comme aujourd'hui. Vous n'aurez qu'une idée : *revenir ici!* Et ce sera insensé!... Allons, un peu de courage. Oubliez mon cher, oubliez...*comme on vous oubliera.*

XV

Avec les quelques francs qui lui restaient en poche, — Mme de Brecyval ayant décidément négligé de rendre ce qu'elle lui avait emprunté, — François ne put prendre à la gare qu'un billet de troisième. Il fit la grimace en réfléchissant qu'à Paris, il lui faudrait encore relancer quelque camarade pour se procurer de quoi regagner Fécamp. Et il en avait pour dix-neuf heures sur des banquettes de chêne!

La nuit tombait quand on arriva à Culoz. Là, trois heures d'attente avant le train d'Italie. Harassé de fatigue, François, d'ailleurs tout seul dans la salle d'attente, s'endormit d'un de ces sommeils où l'on n'a pas la moindre notion du temps qui s'écoule.

Brusquement, il se sentit secoué. Sa lanterne à la main, un employé venait d'accourir :

— Paris?

— Oui!...

Pristi, courez vite, le train part!

Et, avant d'avoir pu se reconnaître, François est poussé dans un compartiment mal éclairé qui semble déjà plein. Sa valise entre les jambes, il reste hébété. Une odeur nauséabonde lui soulève le cœur. Il veut ressortir, chercher un autre wagon, mais déjà le train file.

Oui, le quinquet du plafond n'éclaire guère... Enfin, graduellement, par poussées successives, il a réussi à s'asseoir... Et, de plus en plus, une odeur fétide, lourde... Il veut ouvrir la fenêtre. Mais un homme se réveille et grogne. Cet individu parle italien. François s'aperçoit qu'il est au milieu d'émigrants... Des Italiens du Sud, sans doute, à en juger par le type et la coiffure!... Ils doivent avoir au moins vingt-quatre heures de route...

Allons, quand il s'exaspérerait, cela ne changerait rien!... Alors, il tire de sa poche un des petits mouchoirs brodés de la comtesse et en respire avidement le parfum :

— Pensons à autre chose, pensons à elle, et à Suzanne...

Valdonne lui semble maintenant un séjour enchanteur!... Là-bas, lui sourient de charmantes femmes. Il veut leur sourire aussi, leur parler, mais il se sent trop las. Telle est sa fatigue, qu'il s'assoupit. Dans cette demi-inconscience, le bruissement continu du train sur les rails lui martèle l'oreille de rythmes fantastiques. A la fin, il s'endort, si anéanti, qu'à Mâcon, non plus qu'à Dijon, il ne se réveillera.

Au tout petit jour, à Laroche, le froid arrivant par la portière ouverte le ranime brusquement. Tout endolori, courbaturé, il regarde avec hébétude autour de lui : il voit ses compagnons s'étirer, bâiller... Quel sale monde! Et puis, ces haillons crasseux, ces faces hagardes! Contre son épaule, une fille dort encore, la bouche ouverte, bestiale, le corsage ouvert!...

Et François, afin de conserver encore un moment de plus son beau rêve, referme les paupières...

⁂

Il paraît qu'à Zermatt les escalades et les courses de glaciers firent diversion à son gros chagrin, car, lorsque la comtesse reparut à l'établissement, on lui trouva plutôt meilleure mine.

Après tant d'émotions, au sortir d'une escapade risquée, elle se retrouvait saine et sauve avec, tout au plus, un léger accroc à sa réputation; et encore!... Certes, elle avait ressenti de fortes et puissantes émotions, mais, quand elle y repensait, elle se disait tout bas que, plus d'une fois, il lui avait fait passer des frissons d'inquiétude, ce grand garçon, si singulier, si braque!

Les baigneurs leur firent fête ; à Gardanne d'abord. C'était l'enfant gâté de tout ce monde de désœuvrés, et il avait suffi qu'il se fût éloigné, pour qu'on s'aperçût qu'il avait emporté la gaîté de la maison. Quant à la comtesse, son regard ouvert, sa belle voix pleine, sa bienveillance souriante, manquaient vraiment à tous ces vieux beaux, devenus ses assidus courtisans. Elle fleurait l'amour, cette femme, et ce parfum-là les grisait, leur rappelait le bon temps.

— Hourra! s'exclama le père Lefèvre, lui tendant les deux mains.

— Est-ce que vous étiez tous au régime du silence et de la diète ? J'imagine que vous trouviez bien où porter vos galants hommages.

— Oh !... nous avons essayé... Nous avons entouré la luciole de Cochinchine, mais, hélas, elle ne sait pas dire deux mots.

— Mme Vignerot a les plus beaux yeux du monde.

— Oui, mais elle s'habille mal et marche gauchement. Elle devrait bien rester assise tout le temps, ainsi que ces déesses de l'Inde qu'on adore à dix pas, le front prosterné... Et puis, elle zézaie, fait la naïve et se plaint trop d'être malheureuse. Voilà qui est curieux, tout de même! Nous avons essayé de persuader aux femmes que le premier de leurs devoirs est d'être belles, qu'être belles c'est être souveraines. Or, voici une femme qui a de la beauté pour dix, et, au lieu que nous tombions en extase à ses pieds, nous avons une déception, nous la trouvons...

— ... Ennuyeuse.

— C'est vrai, ennuyeuse — excepté lorsqu'on lui fait raconter sa vie. Alors, dit le bonhomme en riant, alors elle vous explique d'abord que toutes les méchantes histoires qui courent sur son compte sont inventées. « — Quoi, ma chère petite dame, vertueuse... alors? Vertueuse! Mais c'est un péché!... Et puis non!... Vous êtes bien trop jolie pour n'avoir pu aimer qu'une fois et qu'un seul être! » Ici, elle sourit, hésite, baisse les yeux, puis secoue la tête. Elle voudrait bien y aller d'un petit, tout petit aveu, mais elle ne sait comment s'y prendre. Alors, après s'être mordu les lèvres, elle continue à se taire. On insiste : « — Quoi ? pas même une pauvre petite fois?... oh! vous n'étiez pas charitable... vous aviez le cœur dur... Moi qui vous croyais bonne! » La petite femme soupire, balbutie, prend un air désolé... Ses beaux grands yeux, si limpides, semblent vous implorer. La mignonne veuve, les mains jointes : « — Ne me faites pas de tort, monsieur, je voudrais tant me remarier... Je ne peux pas rester seule... Ce n'est pas la fortune qui m'attire, car je me contenterais de bien peu de chose, mais la solitude me pèse... Hélas! les hommes se marient si peu maintenant! Et, pour que je retrouve un mari, il ne faut pas du tout qu'on jase! »

⁂

— Tiens, voici le facteur. Je crois, belle comtesse, qu'il y a quelque chose pour vous... Oui, deux lettres... Avez-vous de la chance!... Comment? vous ne vous hâtez pas de lire, mais je vous en prie!

La comtesse s'assied, détache de sa coiffure une mince épingle et fend les enveloppes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

— Il paraît que c'est intéressant? ricane le père Lefèvre qui, très curieux, ne se pique jamais de discrétion.

— Ma foi oui... mais attendez au moins que je finisse.

— Ce n'est donc pas de *lui ?*

— ... Celle-là est de ma cousine Molézon, qui habite tout près de nous... Elle me conte une mésaventure arrivée à mon mari.

— Si c'est drôle, dites!

La comtesse prend un temps, puis, la mine enjouée, un malin sourire au coin des lèvres :

— Figurez-vous que M. de Brecyval, qui trouve que les cochers qu'on fait venir de Londres coûtent trop cher, est en train de transformer un jeune maraîcher du pays; ce gars n'est pas mal, mais n'a rien du morne aspect *bois et toile cirée* des parfaits lads. Le dressage ne va pas tout

seul. En dépit de toutes les admonestations, Isidore, que le comte appelle John, ne sait pas rester immobile sur son siège. Il est sans cesse à tourner la tête. Mon mari, d'abord, s'est fâché, a menacé de renvoyer le garçon à ses artichauts, puis, finalement, lui a fait confectionner une sorte de faux col si haut, si pointu, que l'infortuné, pris là dedans, ne peut plus tourner la tête.

« Or, l'autre jour, M. de Brecyval se fait conduire à Silly, une commune voisine. C'est jour de marché; grande affluence de paysans qui, reconnaissant Isidore, clignent vers lui. Mais le pauvre garçon est bloqué : il se tient plus droit qu'un cierge. Au départ du château, mon mari, en renouvelant à « John » ses recommandations de tenue, lui a indiqué les deux maisons où il va, l'arpenteur et le notaire; ensuite on reviendra. (M. de Brecyval trouve plus distingué de ne pas parler au cocher durant le trajet.)

« On s'arrête donc chez l'arpenteur, puis, peu après, chez le notaire. Là, en descendant de voiture, mon mari oublie de refermer, ce qui fait qu'un quidam, passant quelques instants plus tard, croit bien faire de repousser la portière.

« John, lui, est toujours figé sur son siège. Entendant fermer, il croit, il suppose (car il n'a pas la possibilité de le vérifier) que *monsieur* vient de remonter. Aussi fait-il un petit « Hop! » et le cheval file aussitôt grand train, en bête qui sent déjà son écurie. Quelques minutes après, mon cher mari sortait de la maison. Jugez de sa stupeur! Plus de coupé!... Pristi! Où est-il passé? Une voisine l'a vu redescendre le village tout à l'heure. « — C'est impossible! » s'exclame M. de Brecyval qui ne se résigne pas à admettre que John soit reparti, car le château est distant de six bons kilomètres!...

« Mais une heure s'écoule, et il se morfond de plus en plus. Enfin, survient une carriole de boulanger. L'homme rentre de tournée; on l'interroge, il dit avoir rencontré, en plaine, le coupé de M. le comte... qui s'en *ratournait* au château.

« Fureur de mon mari qui ne saurait aller à pied, comme tout le monde, parmi la poussière des chemins. Est-ce que dans le pays on ne trouverait pas quelque véhicule?... Mais non, rien... A la fin, pourtant, on déniche chez le charron une vieille guimbarde jaune, on y attelle un gros cheval de labour, et, dans ce bel équipage, mon seigneur et maître rentre au castel où ses invités — il y avait du monde à dîner — attendent depuis cinq quarts d'heure!

— Eh bien, gouaille le père Lefèvre, et Isidore, pourquoi n'était-il pas revenu sur ses pas, une fois l'erreur reconnue?

— Parce qu'il n'avait pas d'ordre, et qu'il ne doit rien faire sans ordre... Du reste, mon mari ne lui a adressé aucun reproche. Seulement... on croit qu'il va faire rogner un peu les pointes du col carcan...

— Jolie, votre histoire, belle comtesse... Et l'autre lettre... est-ce qu'elle vous en conte une aussi drôle?

— Je ne saurais dire... Je ne l'ai pas encore lue...

— Oh! oh! épître amoureuse!...

— ... Amicale plutôt, du moins je l'espère, car la bonne amitié vaudrait mieux... maintenant.

Elle ajoute avec un soupir.

— ... A la distance où nous sommes!...

Mais le père Lefèvre revient à la charge. Il veut savoir :

— Ça doit être tendre... et chaud! Un garçon comme celui-là, j'imagine que, d'avoir été brusquement mis à la ration, cela doit... l'exalter. A-t-il déjà écrit?

— Vous êtes trop curieux!... A tantôt.

Et, tandis qu'elle s'éloigne, le père Lefèvre murmure : « Quels êtres singuliers que les femmes, et combien malaisées à comprendre! Celle-là s'est-elle assagie par résignation, ou par indifférence? Bien fin qui le dirait... Mais, à coup sûr, elle n'en a pas fini avec son François... Je crains qu'il ne tourne au crampon... Quelqu'un, en attendant, que je voudrais voir plus loin de la bagarre, c'est la jeune fille... Dommage de n'avoir pas le moindre mari à lui offrir! Pourtant... Saveny, s'il voulait!... »

*
* *

Suzanne étant au tennis, la comtesse se trouvait seule. Elle approcha un fauteuil de la fenêtre. Le cœur lui battait :

— Qu'est-ce que ce grand enfant va m'avoir écrit? Pourvu qu'il ne s'avise pas de s'énerver follement!

La lettre était très ardente, mais, à première vue, un peu pareille à toutes les lettres d'amants, mêmes exagérations, même effort vers le style noble.

La comtesse hochait la tête, en connaisseur qui semble applaudir. C'était gentiment tourné; cela dénotait un homme bien élevé.

Les dernières lignes achevées, elle relut, et, alors, cette fois, il lui sembla découvrir, dans cette lettre, sous une certaine timidité qui avait bien son charme, quelque chose d'original et de mâle. On pouvait y voir une noble fierté, comme si, par la maîtresse aimée, le jeune homme eût reçu la révélation de sa propre valeur, repris le courage de vivre plus vaillamment sa vie.

Quoiqu'un peu blasée sur ces effusions épistolaires, elle qui avait déjà aimé..., elle fut cependant touchée. Encore une fois elle relut lentement la lettre, attentive, essayant de se pencher sur cette âme dont certaines rudesses l'avaient froissée naguère, mais qu'elle reconnaissait si sincère, si droite.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Elle resta longtemps, très longtemps, songeuse.

Ce qu'elle avait demandé à François, ce n'était pas ce grand amour surhumain qu'ont inventé les poètes et que quantité de pauvres diables s'essoufflent à vouloir chanter à leur tour; c'était de la distraire un moment de ses vilains soucis, de

mettre du mouvement, de la vibration, dans sa vie. Elle y avait été franc jeu, elle s'était donnée, — bravement, un peu à l'étourdie, — mais elle ne le regrettait pas.

Mais hélas, il était loin, François; si loin que sans doute ils ne se reverraient jamais. Le dernier jour, ils avaient parlé de rendez-vous à Paris, mais n'était-elle pas à Valdonne pour longtemps? M. de Brecyval semblait trouver très commode de se débarrasser de sa femme par cet exil déguisé. Aussi hésitait-elle sur ce qu'il fallait répondre. Quelle imprudence que de donner, à ce garçon orgueilleux, susceptible, violent, l'illusion que leur liaison, née d'un éphémère caprice, pouvait encore durer?

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quatre jours après, elle n'avait pas encore répondu.

Alors, lui, François, écrivit; il disait son douloureux étonnement devant ce silence étrange. En maladroit qu'il était, il se plaignit assez vertement; est-ce qu'il n'avait pas *des droits?*

Puis, presque aussitôt, il lança une seconde lettre, très humble par endroits, très âpre dans d'autres, qui demandait pardon, mais comme à regret. Il s'excusait sur sa santé toujours chancelante, d'avoir été si maussade; à l'avenir il se dominerait mieux. Le pauvre garçon avait beau faire, on sentait que l'air jurait avec la chanson.

Car lui aussi avait réfléchi, mais pour aboutir à de tout autres conclusions que la comtesse. La pensée qu'il allait peut-être perdre à jamais la plus délicieuse maîtresse qu'il lui fût possible de rencontrer, le consternait. Sa vie alors, dépouillée de tout charme, redeviendrait ce qu'elle était autrefois! Il avait pris goût à cet amour, qui, peu à peu, chez lui, tournait à une vague douceur d'âme, une constante et rêveuse langueur.

La comtesse, sans s'en douter, le possédait en effet bien plus que lorsqu'elle ne l'avait jamais possédé, lorsqu'il était à ses genoux à Valdonne. Maintenant l'image de sa maîtresse ne le quittait plus. Il en était comme obsédé. Par instants il se demandait ce qui avait pu l'ensorceler ainsi.

Quelques bibelots qu'il avait d'elle, un éventail, un petit flacon de cristal, un gant, une mantille espagnole en dentelle blanche, très chargée, le bouleversaient quand il les tenait entre ses doigts.

Un instant, il s'imagina qu'elle osait venir le surprendre à Fécamp. Il la voyait déjà venant à lui souriante, lui tendant les bras. Alors il ne manqua plus un train rapide. Tout le temps il était à la gare... Tenace dans son espérance, il rentrait chaque soir en se disant que ce serait pour le lendemain.

## XVI

Enfin une lettre de Valdonne! Eh! quoi? Quelques lignes seulement!... Cela lui fait peur, et c'est à peine s'il peut déchiffrer, tant ses yeux se troublent. Il pressent quelque chose de grave :

« Mon cher François,

« Il n'est, hélas, si bonne société qui ne se quitte, et les dénoûments courts, comme les préfaces — vous en souvient-il, mon ami? — sont peut-être les meilleurs... D'ailleurs, il le faut! Un espace immense nous sépare, baissons la tête, inclinons-nous devant une douloureuse nécessité... Ne nous meurtrissons pas follement contre des obstacles désormais infranchissables...

« Votre amie bien triste,

« Gabrielle. »

Il eut d'abord un éblouissement et tomba sur une chaise. Brusquement, il se relevait et, le sourcil contracté, l'œil hagard, s'enfuyait par les rues; là, comme il crut voir qu'on l'observait, il gagna le bord de la mer, et, longtemps, erra sur la grève, en dépit d'un vent glacial qui la balayait en sifflant.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

« Bien triste » elle!... allons donc... La vérité vraie c'est qu'elle l'avait pris pour se distraire, pour *compléter le traitement!* Une façon de se fouetter le sang... Un amant vaut bien le gant de crin!... Oh! la vilaine femme.

Il se vengera!..

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Sa résolution est prise. Il va partir. Il a couru emprunter quelque argent et demain il partira, sans rien expliquer à son père; advienne que pourra... Et, quand il sera là-bas, gare!

— Tiens, une dépêche de M. Lefèvre : « Je viens passer deux jours auprès de vous. »

Bizarre! Que signifie ce brusque voyage d'un homme presque impotent?... Et il ne dit même pas quand il arrive...

— Mais, songe tout à coup François, pour qu'il se déplace ainsi, il faut qu'il se soit passé des choses extraordinaires. Qu'est-ce que cela peut bien être?

Nerveusement, il reprend :

— L'excellent homme, sans doute, va m'apprendre avec les ménagements voulus, que j'ai cessé de plaire, et que la comtesse est pourvue d'un autre *ami*... Sans doute ce singe de Gardanne... Bah! je m'en doutais!

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Voilà vingt-quatre heures qu'il a devant lui cette dépêche. Il a renoncé à chercher ce que ce brave homme peut lui vouloir; même, il reste persuadé que le télégramme n'est pas du père Lefèvre, que c'est la comtesse qui le lui envoie. La comtesse... ou Suzanne! Il y a du mystère là-dessous...

*(A suivre.)*

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Suzanne?

Ici François se trouble. Il reste tout interdit.

Suzanne!... Gracieuse enfant! Quel dommage qu'il n'ait pas eu tout le loisir de se faire mieux apprécier d'elle, de la traiter tendrement en petite sœur chérie...

Suzanne!... Oui, il l'avait un peu oubliée; et maintenant, devant l'image de la comtesse, s'en dresse une autre plus jeune, plus fraîche... Mais il essaie vainement de les distinguer l'une de l'autre.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il se répète avec angoisse : « C'est affolant de ne pouvoir percer les ténèbres qui m'enveloppent... Je ne sais rien, je ne devine rien de ce qui s'est passé à Valdonne!

« Qui sait? reprend-il tout pensif, je suis peut-être injuste. Les circonstances ont pu se trouver plus fortes que sa volonté. Les mots « amie bien « triste », qui terminent la lettre de la comtesse, ont bien un sens. N'est-elle point malade? La maladie aurait-elle bouleversé à ce point ses idées?... Peut-être son mari sait-il et redoute-t-elle sa colère? »

Non, M^lle de Brecyval ne l'avait pas trahi pour Gardanne. Au contraire, à force de le railler sans merci, elle avait rendu ce pauvre « Loulou » ridicule à ses propres yeux.

Quant à de la confusion rétrospective, à une sorte de *mea culpa* quelconque pour cette « chute », si rapide qu'elle avait scandalisé la galerie, cependant peu collet monté, d'une ville d'eaux, la comtesse eût ri de bon cœur qu'on lui prêtât des sentiments aussi bourgeois.

Pour ce qui était de son mari, la comtesse se réjouissait plutôt d'avoir fait subir à M. de Brecyval la peine du talion. Elle espérait bien que quelque bonne âme avait pris soin de révéler au comte son infortune conjugale. En ce cas, le jour de la rentrée à Reims il y aurait entre eux une chaude explication.

Soit! Mais alors elle lui déclarerait que désormais elle n'entendait pas se gêner *plus que lui*. Mon Dieu oui, un beau garçon avait traversé son chemin, et elle lui avait souri... Et après?... Il ferait beau voir qu'il osât, lui, mettre en balance cette fantaisie passagère qui n'avait eu d'autres témoins que les rares habitants d'un village de frontière, avec ses infidélités persistantes d'homme marié qui se permet d'entretenir un second ménage, et cela au su et vu de toute une ville!

François se méprenait donc entièrement. Rien n'incitait la comtesse à une rupture, hormis le sentiment que, toutes relations étant devenues impossibles entre eux, il fallait, d'urgence, couper court aux folles rêvasseries de François.

Bravement elle devait dire : « C'est fini, mon ami, c'est fini parce que nous ne sommes point de purs esprits, mais des êtres de chair... que l'amour ne vit pas d'abstinence... Sans doute les romans t'ont fait croire que la vraie passion s'épure, s'éthérise par la privation de l'être aimé... La vérité c'est qu'elle en meurt. »

Mais, en vérité, comment une femme qui se savait aimée d'amour par un garçon tout vibrant de foi et d'idéal, pouvait-elle lui écrire quelque chose d'aussi brutal? Il ne comprendrait pas, le malheureux. Il ne verrait là que du cynisme, — de quoi lui inspirer un immense dégoût.

Ce qu'il faudrait, ce serait l'intervention d'un galant homme comme M. Lefèvre, disant doucement des choses très sensées. Il lui avait même paru très capable de se montrer énergique à ses heures. Aussi pourrait-on compter sur lui s'il devenait nécessaire de traiter François par la cautérisation au fer rouge.

Par malheur, au moment même où elle se préparait à s'adresser à lui, M. Lefèvre, venu justement pour présenter ses hommages à la comtesse, laissait entendre dans la conversation qu'il s'occupait de marier Suzanne avec Saveny. Elle se mordit les lèvres et ne répondit rien. Elle sentit que le vieillard n'avait d'autre intention que d'éloigner la jeune fille d'une belle-mère compromettante.

Alors, pour s'étourdir, elle voulut vivre moins à l'écart. Depuis quelques jours qu'elle ne sortait pas de sa chambre, il était arrivé nombre d'étrangers. Les soirées de musique devenaient de plus en plus animées, et Suzanne s'était liée avec les filles d'un magistrat de Grenoble.

Mais autant toutes ces dames avaient été aimables pour Suzanne, autant elles se montrèrent froides et réservées avec la comtesse. Cette attitude blessa celle-ci profondément. Elle devint nerveuse, irritable, et s'isola plus complètement encore.

C'est alors qu'un soir, brusquement, elle se décidait à écrire à François. Sa lettre à peine jetée à la boîte, elle la regrettait amèrement. Elle passa une nuit affreuse. Le lendemain, reprise de ses idées noires, elle condamnait sa porte. La comtesse ne voulait voir personne, pas même Suzanne.

M. Lefèvre força la consigne. A peine lui eut-elle serré la main qu'elle fondit en larmes.

— Mais qu'y a-t-il donc, madame?

— J'ai écrit.

— Ah!... Je comprends...

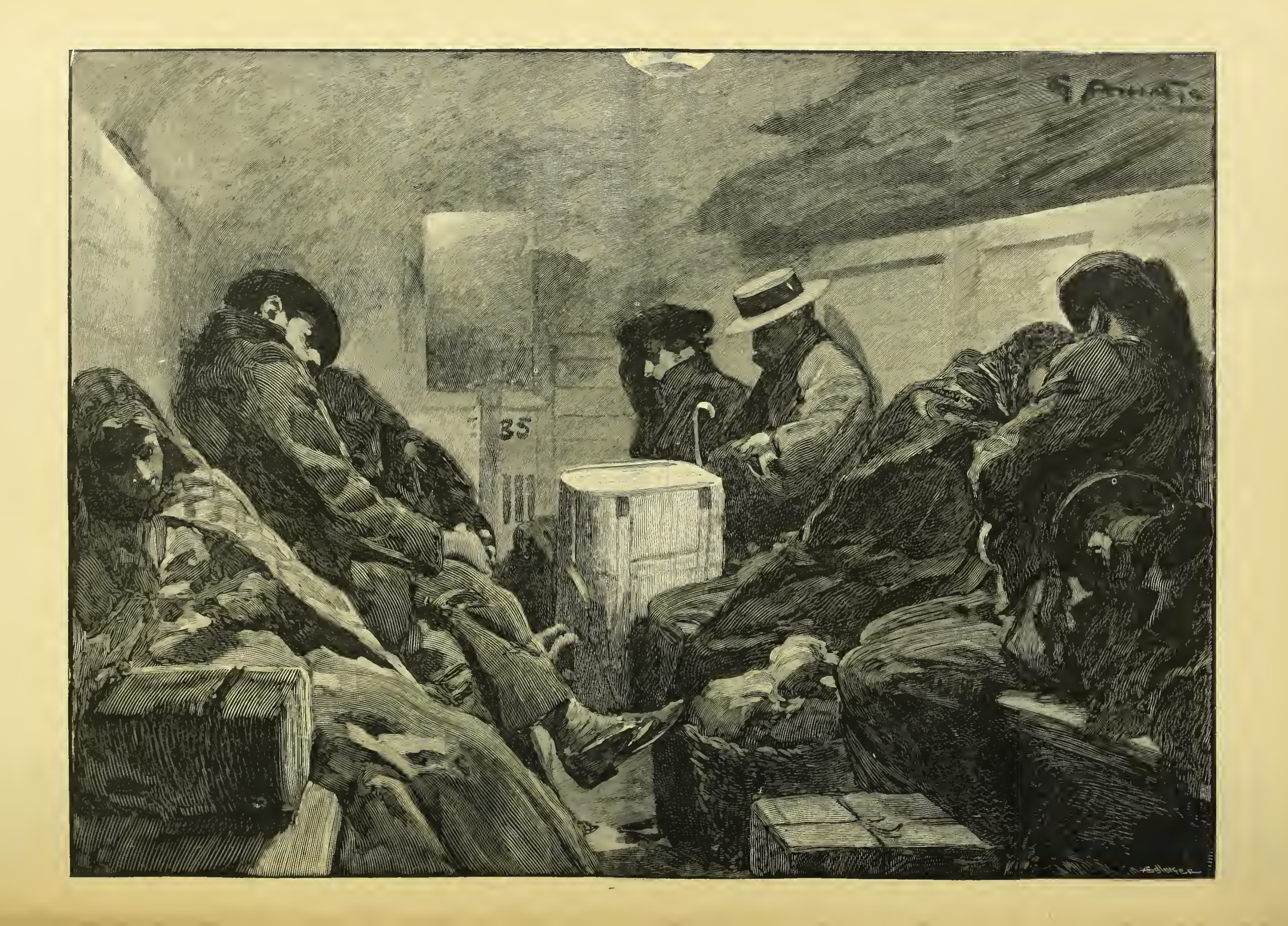
— De grâce, aidez-moi... Expliquez-lui... qu'il m'était impossible d'agir autrement.

Très ému de l'état dans lequel il voyait cette femme, d'ordinaire si vaillante, le père Lefèvre murmura en hochant pensivement la tête :

— J'essaierai, je ferai tout le possible, mais ce sera bien dur... Il soupçonne si peu ce qu'est la vie vraie!

## XVII

Voilà maintenant trois jours que François attend, tellement secoué, tellement hors des gonds, qu'il ne peut se livrer à aucun travail.


35

Il est furieux, furieux contre tout le monde, surtout contre lui-même... Il ne se pardonne pas de s'être amouraché ainsi de la première venue. Une aventurière, en somme, cette soi-disant comtesse!... Et il l'aimerait encore! Oh non, c'est fini; mais pas avant qu'il n'ait été lui jeter à la face tout le mépris qu'elle lui inspire.

Mais quand va-t-il pouvoir partir? Quand?...

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Encore une dépêche! Elle arrive pendant leur déjeuner de famille : « *Je ne viens pas, mais vous écris. Attendez encore. Lefèvre.* » Silence subit des sœurs qui prennent des mines pincées, par dépit de ne pas pouvoir pénétrer les secrets du petit frère. M. Duplessis père s'est contenté de froncer le sourcil et de regarder tristement la mine défaite de son fils.



Deux longues journées se sont encore écoulées et M. Lefèvre ne vient toujours pas!... Ah! du moins une lettre de lui :

« Valdonne, 8 juillet.

« Mon cher enfant,

« J'allais me mettre en route, quand de vilaines douleurs m'ont brusquement cloué dans mon lit.

« Je souffre, mais cette souffrance ne m'abat point; elle ne me rend pas triste. La tristesse, qu'est-ce donc, sinon un aveu d'infériorité? Il faut toujours être de taille à lutter *contre* la vie, qui n'est ni bonne ni mauvaise, pas plus qu'un arbre, un champ ne sont bons ni mauvais.

« Et, puisque c'est un malade qui vous écrit, c'est-à-dire quelqu'un qui ne sait comment tuer le temps, puisque je m'adresse — je le sais — à un garçon plein de cœur, laissez-moi vous raconter que j'ai fait connaissance ici de quelqu'un (la gouvernante polonaise des petits Zanine) qui me donnerait encore des leçons de résignation. Depuis vingt ans qu'elle fait ce dur métier, la pauvre fille confie, jour par jour, ses souvenirs, ses espérances à un journal qu'on pourrait appeler son *cahier noir*. Elle me l'a prêté l'autre jour. Je voudrais que vous le lisiez. C'est simple, c'est nu, — et, malgré cela, absolument poignant.

« Elle est chez un fonctionnaire de Sibérie, dans la plus morne solitude qui soit. Les enfants l'exècrent pour sa nationalité; ils la battent, et les parents laissent faire. Est-ce que Lucy n'est pas payée pour être battue au besoin?

« Un jour, un domestique ivre l'embrasse, l'insulte; alors elle se révolte et déclare qu'elle part.

« — Eh bien, partez, répond en haussant les épaules le fonctionnaire, persuadé qu'une fille, qui n'a pas vingt roubles en poche, n'osera jamais, en plein hiver, se risquer seule à travers la steppe.

« Mais Lucy est fière. Tout, plutôt que de rester un jour de plus dans cette odieuse maison.

« Elle part.

« Après deux mois de fatigues indicibles, elle arrive, brisée, dans l'Oural. Là, il lui faut s'arrêter. Toute trace se perd; on ne reconnait plus le chemin, l'auberge est misérable. Sur son journal, elle a noté : « Cet éternel linceul, qui m'environne, finit « par me glacer... moi qui n'ai pas d'amis, qui « n'en ai jamais eu! Je ressens des frissons mor- « tels... je crois que je suis bien malade... Dire que « je viens de parcourir trois mille verstes, et rien, « rien que la neige! la neige tombée, la neige qui « tombe, la neige qui tombera... »

« Croyez-vous, mon cher enfant, que cette existence d'un être nerveux, débile, et qui, enfin, est *femme*, c'est-à-dire que la tendresse, l'affection lui sont plus nécessaires, encore, que tout; croyez-vous, François, que la vie de cette fille, laide et pauvre, ne soit pas plus pitoyable que la vôtre?...

« Cela dit, ma main se fatigue; nous continuerons demain ; il me faudra avoir avec vous, — cette fois, — une conversation sérieuse... et définitive!

« A vous,

« Lefèvre. »

— Décidément, gronde François, ce brave homme en prend à son aise! A quoi va-t-il en venir?... mon Dieu, que de diplomatie!

Mais il a dit cela sans trop de colère, sans ses impatiences fougueuses de la veille.

L'histoire de la Polonaise a porté... Elle l'a étonné d'abord; à la réflexion, elle l'a profondément ému. C'est vrai, pourtant, que nous côtoyons, nous les privilégiés de la vie, quantité de misères qu'aucun écrivain ne daignerait narrer: les pauvres chiens affamés et fouettés n'ont pas d'histoire!... Ce serait trop gris, trop terne... Et, cependant, si l'on était juste, comme nos souffrances à nous sont peu de chose... auprès de celles-là!

— Ah! pauvre petite gouvernante, comme je regrette de n'avoir pas fait attention à toi, — brave fille qui méritais tant de discrète tendresse!

Et il reste longuement songeur... Oui, s'il rencontrait jamais une femme de cœur comme celle-là, il sent qu'il lui offrirait avec joie toute son affection. Il se donnerait sans retour.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

*
* *

Le lendemain nouvelle lettre :

« Valdonne, mardi.

« ... Je reprends notre conversation, et, cette fois, vais droit au but.

« Donc, la comtesse vous a parlé rupture, et vous vous en êtes indigné comme d'une infamie!

« Je parie même, mon cher enfant, qu'au moment où ma dépêche vous arrivait, vous vous prépariez à partir en expédition, un grand sabre au poing.

« Posez-le, et causons. Causons en vieux amis, les coudes sur les genoux. Nous avons tout le temps ; rien ne nous presse, car, si vous persistez à vouloir venir insulter cette femme, vous le pourrez faire, tout aussi aisément, après-demain qu'aujourd'hui.

« Seulement, auparavant, une question : vous êtes destiné à devenir un homme d'affaires, un homme pratique ; eh bien, dites-moi *à quoi cela peut servir*, le coup de colère que vous préparez?

« A vous soulager? Une force irrésistible vous jetterait sur cet être que vous avez aimé, que vous aimez encore?... Si vous ne veniez apporter ici quelque belle violence, il vous semble que vous n'agiriez pas en homme *énergique*. Est-ce cela?

« Eh bien, mon cher enfant, laissez-moi vous dire que vous avez lu *trop de romans*...

« Oui trop! D'abord, si peu que ce soit, on en lit toujours trop, car ils ne sont pas *vrais*. Voyez leurs personnages! Est-ce que les soucis ordinaires de l'existence ne leur sont pas étrangers? Ils ont tout en abondance, argent, santé, loisirs. On devine à leurs longues extases que, lorsqu'ils aimeront, ce sera d'un amour immense qui supprimera en eux toute autre pensée. Ils sont d'ailleurs incapables de rien d'autre sur terre... que d'aimer... Aussitôt épris, ils s'abandonnent à leur *ivresse* — le joli mot!

« Que tout cela est donc faux!

« L'amour passionnel, mon cher garçon, c'est peut-être, tout simplement, l'instinct qui pousse un homme et une femme dans les bras l'un de l'autre. Et cet instinct ne nous terrasse pas, nous autres modernes, parce que nous méditons infiniment plus souvent que nous n'agissons. Il est si peu *irrésistible*, l'amour, qu'on résiste, en fait, à ce qu'il aboutisse à... l'enfant!

« En soi, il n'est point beau, aussi sommes-nous forcés de le parer, de l'attifer, afin d'idéaliser ce qui n'est, avouons-le, que la recherche du plaisir. Devenue chose sainte, la passion aura alors ses rites, ses traditions, depuis le premier baiser jusqu'au suprême adieu.

« C'est ainsi que l'aventure amoureuse, née souvent d'un simple hasard, ne peut plus, ni finir trop vite — cela manquerait de sérieux — ni se terminer sans phrases. Une rupture silencieuse, une rupture sèche, froisserait notre sentiment des convenances. L'usage comporte toujours, pour la minute suprême, outre beaucoup de larmes, quelque chose de violent, de tragique : ce qu'on appelle *dénoûment*. Et les plus beaux du répertoire sont des dénoûments dramatiques.

« C'est pour l'indispensable dénoûment que vous partiez à Valdonne, n'est-ce pas?

« Et qu'alliez vous lui dire? je vous prie! Reprocher à M^me^ de Brecyval son effronterie de femme qui se donne au premier venu? Mais qui vous autorise à parler ainsi, *vous, son amant?*

« Ce qui choque votre pruderie c'est qu'elle n'ait point fait sa Lavallière, qu'elle n'ait point eu la chute *laborieuse*, la délectation *discrète*, le repentir du péché *douloureux*, ainsi qu'il sied aux yeux du monde où l'on aime.

« En effet, la comtesse a osé dire, à la face de tous : « Oui!... qui me plaît, quand il me plaît, où il me « plaît... comme si j'étais un homme! »

« Eh! morbleu, ce serait donc un gros crime que les femmes, qui, après tout, ont des sens comme nous, en prissent à leur aise, quand le mari les délaisse et les trahit?

« Et c'est vous, garçon droit et franc, qui voudriez maltraiter celle-ci sous prétexte qu'elle aurait foulé aux pieds « toutes les pudeurs »? Allons donc!

« Et d'ailleurs, s'il y a à lui faire payer le défi qu'elle semble avoir jeté aux bienséances, soyez sûr, mon cher, que c'est déjà fait. Ici les autres fem-

mes s'en sont chargées. Elles ont mis la comtesse à l'index, la punissant de n'avoir point *ménagé les apparences*, et la pauvre femme en a bien souffert. Allons, vous arriveriez trop tard, la morale est déjà vengée!

« Au surplus, est-ce qu'après votre grande scène d'imprécations, il ne vous faudrait pas reprendre le train pour Fécamp, et, arrivé là, vous réatteler à la tâche quotidienne? Alors, qu'auriez-vous de plus, je vous le demande?

« Elevez plutôt votre âme au-dessus de ces misères; vivez davantage au dedans de vous-même. Usez des autres le moins possible... Faites-vous un réduit secret, où nul ne pénètre; et, alors, les accidents de ce genre vous sembleront négligeables.

« Et, maintenant, si cela ne suffit pas, je m'adresserai... à votre honnêteté. Il ne faut pas de scandale, ici, *parce que* vous causeriez un tort irréparable, savez-vous à qui?... à un être fort innocent à qui, sans le vouloir, vous avez fait du mal; je parle de la gentille enfant que vous étiez si désolé naguère de voir mêlée à cette folle aventure.

« Près de sa tante, Suzanne est en très fausse position, — vous le sentez comme moi. Il faut l'en sortir, et, pour cela, la marier; mais combien est-ce malaisé! Il faudrait un mari très intelligent, afin de lui en imposer, — riche, pour qu'elle ne le soupçonne pas d'avoir cherché une belle affaire.

« Eh bien, j'ai trouvé cet oiseau rare. Je suis à peu près sûr que Saveny va demander la main de Suzanne. Je suis persuadé qu'ils sont faits pour être heureux : lui, à cause de sa haute valeur intellectuelle, de sa profonde connaissance du cœur de la femme; elle, d'un charme si captivant, et, tout enfant gâtée qu'elle soit, ayant tant besoin d'une tendre affection qui la domine. Mais vous admettrez que Saveny tienne absolument, avant de se présenter, à ce que sa future belle-mère soit *libre*...

« Eh bien, maintenant, faut-il vous le dire, c'est moi qui ai voulu, préparé, fait la rupture, *malgré elle, malgré vous*. C'est moi encore qui ai fait reprendre par ses parents le petit Gardanne...

« Allons, l'heure est venue, prenez votre courage à deux mains, et, en brave garçon que vous êtes, résignez-vous!

« M^me^ de Brecyval, au surplus, vous aura rendu un inappréciable service.

« Il y a six mois, vous vous abandonniez, vous n'étiez plus qu'une épave. Vous doutiez de tout. La vie vous faisait peur — la femme surtout; n'était-elle pas à la fois l'attirance invincible et le mystère effarant?

« La comtesse est venue souriante, aimable, les mains tendues. A sa voix, vous avez repris courage, vous vous êtes épanoui. Mille aspirations de votre être, jusque-là comprimées, ont ouvert les ailes et pris leur essor. L'amour a été, pour vous, la révélation de ce que vous valiez.

« Grâce à la bonne fée qui venait de faire de l'enfant un homme, votre équilibre moral s'est trouvé reconquis. Elle est pour vous *la bienfaitrice*. Soyez-lui donc reconnaissant!...

« Et, en somme, croyez-moi, votre roman de Valdonne, pour avoir été mené tambour battant, n'en reste pas moins un des plus enviables qui soient. Il embaume de senteurs forestières; il est imprégné de l'arome des lilas et des fleurs des champs. Sans doute, il vous aura paru bien éphémère, mais qui sait si les romans arrivés, ces romans dont on fait ensuite de si beaux livres, ont jamais été mieux... que *des bonnes fortunes?* »

François resta longtemps absorbé. Il était de conscience trop loyale pour se dissimuler que les graves paroles que venait de prononcer son vieil ami exprimaient certaines indécises pensées qu'il portait déjà en lui...

Et pourtant il hésitait encore, effrayé, au dernier moment, du vide immense que ce renoncement allait faire dans son existence! Quand soudain, il eut comme une vision. Suzanne venait à lui, toute triste, les mains jointes; elle le regardait de ses grands yeux étonnés où se lisait un reproche... Et alors, il lui sembla que c'était la jeune fille elle-même qui lui avait parlé par la bouche du père Lefèvre. Alors il baissa la tête... Brusquement, une détente se fit en lui; un grand apaisement descendait en son âme... Le soir venu, il écrivit : « Vous pouvez être tranquille... Suzanne sera heureuse, et moi j oublierai! »

Le roman de François avait vécu...

MASSON-FORESTIER.



# LA FORTUNE DES COMBEBIÈGE

PANACHES GASCONS

En 88, l'oïdium fit invasion brusque dans la vigne des Combebiège. Catastrophe inattendue! A dix lieues à la ronde, on n'aurait pu montrer des plants mieux taillés, plus vigoureux, plus sains, que ceux du clos Soubiac. Depuis le sinistre phylloxéra, suivi de la reconstitution énergique du vignoble gascon, bien des propriétaires élèvent avec peine un raisin maigre, chétif, dégénéré; la vendange reste incertaine et variable. Que voulez-vous? On s'en contente. Le temps des lourdes grappes d'or est passé; heureux encore quand les grapillons menus emplissent les comportes et la cuve. Mais au clos Soubiac les grains étaient restés superbes, lourds, serrés, couleur d'ambre et poudrés d'argent. Ah! une belle vigne, en vérité! exposée à souhait pour recevoir les baisers du soleil, adossée à une colline couronnée de futaies qui détournent la grêle et les giboulées. Une vigne de rêve enfin... comme les vignerons les arrangeraient toutes, s'ils pouvaient repétrir le sol, invertir les pentes et changer le cours des ruisseaux.

Or, en 88, de cent dix barriques!... vous m'entendez bien?... les Combebiège tombèrent à douze!

Et les ragots commencèrent :

— Moi, je les crois touchés au vif. Si leur vigne y passe?... ils ne seront plus si fiers. Vous verrez.

— Laissez donc, ma chère. Cette vigne n'est pas le quart de leur fortune. Ils pourraient la donner de suite à leur neveu Fourniès, qui l'aura par testament, dit-on, et leur vie n'en serait pas changée. Ce sont des *rentiers solides*, indépendants du soleil et de l'eau... Pécairé!...

— Ça... une seule personne pourrait nous le dire. C'est maître Pécharmant. Mais bien malin qui le ferait causer sur sa clientèle.

— Oh! milodious! en affaires, c'est une tombe cet homme-là. Lui, si bavard en politique.

— C'est un poisson! pas moins. N'empêche qu'il doit en avoir, dans son coffre-fort, des paquets de titres aux Combebiège!...

D'un court silence, une voix s'éleva; petite voix de fée, aigre et menue, perforante à l'oreille, provoquant dans la bouche comme le goût d'un acide infernal, capable de ronger le granit des plus solides réputations.

— Hé!... Hé!... Il y a cependant de petites choses qui sembleraient indiquer!... enfin je m'entends...

— Quoi donc! Parlez, mademoiselle Baligre : nous sommes entre intimes.

Les visages s'illuminaient de curiosité; le mince filet de vinaigre se remit à couler :

— Oh! c'est peu de chose, si vous voulez. Mais enfin ça compte, à mon idée. Vous savez sans doute qu'au nouvel an ils donnaient toujours l'étoffe d'une jolie robe à leur nièce Fonelade; beau drap, popeline, cachemire, ou même soie pure. Enfin, quelque chose de riche. Eh bien! cette année, la nièce n'a pas eu sa robe.

Jeux de physionomies, échanges de regards étonnés.

Ce n'est pas tout. Je sais par ma bonne Cathinou, qui rencontre la leur sur le marché, qu'ils ne font plus si bonne table. Même au dîner de famille du jeudi, bien souvent maintenant, c'est la soupe, le bœuf, un légume et la salade; ni plus ni moins. Au lieu qu'autrefois, c'était de la volaille, du poisson, des entremets, du vieux Cahors au dessert... que sais-je?...

— Ah!... ah!... pas moins!...

Aux révélations positives de cette sorcière de Baligre, de lents revirements d'opinion se préparaient; l'expression des visages évoluait par degrés, de l'envie respectueuse à la venimeuse gouaillerie.

La fortune des Combebiège?... source intarissable de conjectures, aliment perpétuel des mornes parlotes d'hiver, derrière le blanc suaire des rideaux hermétiquement joints, dans la tristesse enlizante des provinces.

*
* *

Cinquante-trois ans et quarante-sept, mêmes allures lentes et satisfaites, même embonpoint, mêmes goûts casaniers, même égoïsme prodigieux, mêmes âmes sèches que nulle émotion ne peut humecter,... le ménage Combebiège réalise pleinement la mélancolique formule des affinités médiocres : « Ils sont parfaitement assortis. »

L'attristante harmonie morale de ce couple relève sans doute des grands domaines scientifiques nouveaux, de cet *empire colonial* des physiologistes, dont les baies et les embouchures de fleuves sont seules explorées jusqu'ici. Par quelle liaison mystérieuse réalisée à travers un milieu spécial de structure atomique inconnue, ces deux natures sont-elles sans cesse en accord, et comme jumelées à travers le temps et l'espace par un double et perpétuel courant réciproque?... Si bien, que les éclairs de l'envie, de la médisance ou de l'avarice, comme aussi la volupté simple du spectacle des souffrances humaines, vu par les lucarnes d'un réduit fortifié et inviolable, non moins que les joies toutes physiques de la tiédeur ou du frais, des digestions béates, des somnolences douces; si bien enfin que toutes les cordes, aiguës ou basses, de leurs claviers prosaïques vibrent à l'unisson, avec une précision que nul chef-d'œuvre mécanique ne saurait dépasser...

*Rentiers*!... Ah! ils le sont bien, dans toute l'intensité féroce du mot; c'est-à-dire : retranchés de la vie, végétant en marge du grand drame, en parasites formidables et inconscients.

Dans leur petite ville natale de Castillac, ils vivent « considérés ». Et cette considération mélangée de mystère, affecte une forme spéciale, curieusement adéquate à l'espèce de leur orgueil. Ils sont riches; voilà qui est certain. A ceux qui en douteraient, nous signalerions un indice formel : l'attitude obséquieuse, le langage extramielleux et confidentiel que prend avec eux en toutes circonstantes, et plus encore devant témoins, Me Pécharmant, premier notaire de l'arrondissement. Il n'est pas plus de deux ou trois familles peut-être, dans toute la région, qui bénéficient d'une pareille intensité d'égards tabellionnesques. Donc, ils sont riches. N'en doutez plus.

Mais le chiffre et la composition de leur fortune? Voilà ce que tout le monde ignore, et cette ignorance les ravit. *On ne sait pas ce qu'ils ont!* et on

s'en creuse la tête. Ils le savent, et telle est la source vive de leurs voluptés. Aux allusions indiscrètes, exaltant leur prospérité, quelle douceur de répondre par de modestes dénégations :

— Hé là! Vous nous croyez donc millionnaires, peut-être?

Aux propos de prudence, au contraire, estimatifs des dépenses bien lourdes qu'entraînerait tel ou tel projet, quelle joie d'opposer une tranchante assurance :

— Té pardi! Ça coûtera ce qu'il faudra, voilà tout.

A l'heure où les antiques réverbères, prunelles fatiguées et falotes, reprennent leurs tristes clignotements aux carrefours des rues étroites; où s'illuminent aux façades mornes les larges fenêtres à multiples petits carreaux, le ménage, en considérant le bourg embrumé du haut de sa demeure dominante, se dit, avec un tressaillement d'orgueil chaque jour renouvelé : Autour de toutes ces lampes, derrière toutes ces murailles grises, *on va causer de nous,* plus ou moins...

En physique, en politique, en sociologie, c'est une loi constante que celle des grands effets issus des petites causes. C'est pourquoi l'historiette de la robe d'étrennes supprimée et des menus de famille simplifiés, se propageant de bouche en bouche, amena une révolution totale dans l'opinion.

Les Combebiège devinrent presque intéressants :

— Que voulez-vous? ma chère. Ils sont forcés de compter maintenant...

— Ah! bien entendu... On ne perd pas impunément, combien?... six mille francs de revenu peut-être?...

Quelques-uns, pas les meilleurs, allaient jusqu'à dire :

— Ces pauvres Combebiège!... Ça les a vieillis de dix ans... L'avez-vous remarqué?

— Bougre! Il y a bien de quoi!

Autour du couple, une atmosphère de condoléance s'épaississait de jour en jour.

Sous mille formes subtiles, une pitié perfide montait, grandissait, enflait; pendant de la Calomnie du *Barbier de Séville :* léger murmure d'abord, rasant la terre... puis aigre bise sifflante qui donne le frisson... et, pour finir, ouragan brutal et dévastateur.

Saluts sympathiques et trop familiers, poignées de main faussement cordiales, accalmie de zèle chez les fournisseurs. Autour des lampes pâles, derrière les façades grises, au fond des boutiques verrouillées sous leurs armures nocturnes, on causait d'eux toujours, oui! certes! mais d'un tout autre ton.

A n'en pas douter, la « considération » des Combebiège craquait. Il fallait, pour la rétablir, frapper sans retard un grand coup.

∴

— Vous ne savez pas? Les Combebiège partent demain. Ils vont passer *un mois* à l'Exposition!...

— Hein???...

— Je vous dis que les Combebiège s'en vont *pour un mois* à Paris. Et je vous l'affirme : je le sais par Langlade; ils lui ont commandé l'omnibus pour le rapide de 10 heures.

— *Foutral dé Foutral!!...* Voyage en première alors!... Un mois d'existence à Paris, en ce moment! C'est que ça coûte chaud!...

Les Combebiège partirent en effet. Leurs bagages de main une fois déposés dans un compartiment par le commissionnaire, on les vit gagner le wagon-restaurant et s'attabler en souriant parmi les voyageurs cossus. Au moment où le train démarait, dans le vacarme des sifflets, dans le grondement des plaques tournantes, on put distinguer encore Aristide Combebiège tenant la carte des vins et désignant du doigt sa commande au sommelier qui acquiesçait d'une inclinaison de tête respectueuse.

Et de ce départ, la société de Castillac garda l'impression hébétée d'une ascension dans les airs, dans une lueur d'apothéose.

. . . . . . . . . . . . . . . . .

Oh! les malaises du débarquement!... L'arrivée, à la nuit tombante, dans l'hôtel meublé de la rue de Grenelle, encombré de pensionnaires... La recherche pénible du restaurant; le premier dîner, coûteux, exécrable et exigu, dans la bousculade des consommateurs, dans le service brutal des garçons enfiévrés de pourboires... En s'allongeant côte à côte dans leur lit d'hôtel trop étroit, au sommier gémissant, Philémon et Baucis, sans se l'avouer encore, évoquaient les douceurs du gîte abandonné, la tiédeur et le silence du chez soi, les soins attentifs de leur servante Maria. Bien qu'on fût en juillet, ils éprouvaient du froid, dans leur âme; ils se sentaient comme nus, brusquement dépouillés du tissu épais et complexe des habitudes qui sont, avec la vanité, l'unique joie de vivre des médiocres.

Ce premier soir, ils s'endormirent péniblement, sous les caresses polychromes des pinceaux lumineux projetés dans leur chambre par le phare tournant de la Tour Eiffel.

Ce fut ensuite une semaine atroce, jalonnée de désastres : la montre d'Aristide cueillie dans la foule, le soir du feu d'artifice, par quelque Robert Houdin du pavé; la robe de satin d'Angélique déchirée à la jupe, sur soixante centimètres de long, par un clou maudit, affleurant aux planches des baraques d'Aïssaouas. Autour de ces deux malheurs primordiaux, le total des menues misères : insolences et filouteries de cochers, martyr des estomacs condamnés à la gargotte; batailles d'abordage aux bureaux de tramways, d'où le chapeau neuf d'Aristide rapportait la cicatrice ineffaçable d'un coup de canne; impertinences de gavroches, inspirées par l'embonpoint de madame et la « touche » de monsieur.

— Voilà huit jours que nous sommes ici, déclarait un matin Combebiège d'une voix dolente, en rapportant le *Petit Journal.*

Et il ajouta, baissant le ton, la main sur les lèvres en confidence :

— Je t'avouerai, ma bonne, que j'en ai mon compte.

Angélique répondit d'un simple regard, où s'affirmait leur perpétuelle entente, l'immuable parallélisme de leurs pensées. Et cette pensée identique qui leur étreignait simultanément la cervelle chantait ainsi, tout au fond d'eux-mêmes : Oui! nous en avons notre compte et même davantage; mais nous ne pouvons pas nous en retourner. Nous avons annoncé une absence d'un mois. Que penserait-on à Castillac en nous voyant de retour au bout d'une

semaine?... Que la dépense nous a fait peur!!...

— Si on se reposait aujourd'hui, au moins? Qu'en dis-tu?

Elle était en camisole, lui s'était vêtu sommairement. Ils se regardèrent encore. Une détente se fit dans leurs visages, à la seule idée de passer la journée en chaussons, à l'abri... « de tout plaisir ».

Combebiège se leva :

— Attends un peu, ma bonne. J'ai oublié de prendre du tabac.

Il descendit, allègre, sifflotant un souvenir de café-concert et reparut bientôt, déposant sur la table un paquet, deux paquets, trois paquets... une bouteille engageante, cachetée de vert...

Le poulet froid leur parut exquis, et vraiment pas trop cher; le roquefort fut déclaré parfait, et les prunes aussi bonnes — quoique moins belles — que celles de leur verger de Castillac.

Mais l'ingénieux mari ménageait une surprise dernière. Sa pipe était bourrée, le café chaud, confectionné dans l'*Excellente*, fumait dans les verres. Il tira de sa poche un dernier paquet, carré, propret, géométrique. Le regard intrigué de sa femme l'amusait. Il compliqua le mystère, se leva, tourna le dos pour achever son déballage et finir en coup de théâtre.

— Coupez! dit-il enfin d'une voix victorieuse, en posant sur le tapis décoloré du guéridon boiteux un jeu de bésigue tout neuf, aux angles arrondis et dorés.

*
* *

Il était bien triste, leur gîte de hasard, bien différent des spacieuses chambres provinciales, baignées d'ombre, peuplées de meubles familiers et vastes, où s'abritait depuis tant d'années leur félicité parfaite.

Au plafond sali, zébré de lézardes, enfumé au centre, un crochet rouillé restait en témoignage d'une suspension disparue. Le regard souffrait aux enluminures criardes du papier, à la pauvreté des rideaux d'andrinople, fripés, décolorés le long des plis par le soleil. La cheminée supportait une horrible pendule de simili-marbre, piédestal d'une Diane chasseresse en simili-bronze, tandis que, sur les murs, pendaient de guingois dans leurs cadres dédorés, maculés par des générations de mouches, deux gravures surannées : « Hippocrate refusant les présents d'Artaxercès », — « Judith présentant au peuple de Béthulie la tête sanglante d'Holopherne ».

L'ennui, le dégoût, suintaient de cet enveloppement de choses vulgaires. Cette chambre était bien le gîte d'aventure, où chacun passe, où personne ne vit. Elle n'avait gardé de ses hôtes que l'usure crasseuse des frottements multipliés. Le papier par ses accrocs, les boiseries par leurs éraillures, disaient les installations provisoires, les malles à peine débouclées et sitôt emportées d'une hâte qui battait les murs.

Et cependant, dans ce décor désolé, les Combebiège passèrent vaillamment les trois semaines d'exil nécessaires au rachat de leur prestige ébranlé. Ils y connurent les journées de chaleur suffoquantes, les nuits sans repos, troublées jusqu'au matin par les rentrées bruyantes du tourisme cosmopolite. Ils y subirent l'insulte des grossiers voisinages, révélés par la minceur et la sonorité des cloisons. Ils y souffrirent toutes les promiscuités basses de l'hôtel garni, envahi par l'écume des trains de plaisir.

Et, malgré tout, l'orgueil fut plus fort. Ils résistèrent vingt jours à ces tortures. Ils ne quittaient leur odieux perchoir que pour aller respirer quelques heures dans le square des Invalides, parmi les nourrices et les soldats.

Même, Aristide Combebiège montra tout le ressort que peut enfermer encore, sous une enveloppe amollie, l'âme d'un *aîné de Gascogne*. Sur le guéridon parsemé des miettes du déjeûner, parmi les papiers gras rapportés de chez le rôtisseur, il composa plus d'une lettre narrant à la nièce Fonclade les splendeurs de l'*Ess*position et de la capitale :

« ..... Nous rentrons d'une fête au Trocadéro..... Nous fûmes hier à l'Opéra. Quelle magnificence!.... Le bois de Boulogne est charmant. Ta tante adore s'y promener en voiture, au clair de lune..... »

Le retour à Castillac fut un triomphe. Vingt personnes, collatéraux et intimes, attendaient à la gare. Tous furent frappés de l'accent nouveau, délicat et distingué que les deux époux rapportaient du voyage. Quel raffinement immédiat procurent trente jours de vie luxueuse dans la ville Lumière!

*
* *

Aujourd'hui, la vigne de Soubiac est guérie. Elle rapporte, bon an mal an, sa centaine de barriques comme autrefois.

Pourtant, depuis peu, les Combebiège s'assombrissent. Une ride profonde se creuse en leurs deux fronts symétriques... Pourquoi?

Pour ceci : Maître Pécharmant, sans malice, par manière de flatterie au contraire, a lancé l'autre jour cette apostrophe imprudente devant toute une société :

— Vous irez naturellement à l'Essposition de 1900, Monsieur Combebiège?

— Oh! certes! Nous avons trop bon souvenir de la dernière pour manquer la prochaine qui, dit-on, sera éblouissante.

M***

---






UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 111424948